National Library of Canada
Canadian Theses Service
Ottawa, Canada
K1A 0N4

Bibliothèque nationale du Canada
Service des thèses canadiennes

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, tests publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30.

Canada

CLAUDE-HENRI GRIGNON (1894-1976), POLÉMISTE (1916-1943)

(Introduction à Claude-Henri Grignon)

par

PIERRE ROUXEL

Thèse présentée à l'École des Études supérieures de l'Université d'Ottawa pour l'obtention du Ph. D. en Lettres françaises.

1 9 8 6

© Pierre Rouxel, Ottawa, Canada, 1987.

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-40740-9



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

REMERCIEMENTS

Nous voudrions remercier ici le professeur Adrien Thério, notre directeur de thèse, qui nous a invité à lire les Pamphlets de Valdombre. C'est certainement à lui que nous devons d'avoir travaillé sur Claude-Henri Grignon. Nous le remercions également pour l'appui et les conseils qu'il nous a donnés au cours de ces trois dernières années.

Nous tenons aussi à remercier les professeurs Réjean Robidoux et Robert Vigneault avec qui nous avons travaillé. Ils nous ont toujours encouragé et toujours aimablement reçu.

Qu'il nous soit aussi permis d'évoquer les noms des professeurs Jacques Vier, de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Rennes, et Jacques Blais, de l'Université Laval de Québec. En 1968-1969, nous avons, avec le premier, pris contact avec la littérature québécoise et choisi notre sujet de thèse de maîtrise. L'année suivante, nous avons eu la chance de travailler, à Québec, avec Jacques Blais. Depuis, nous n'avons pas cessé de nous intéresser à la littérature québécoise.

Nous remercions aussi les organismes et les institutions dont les noms suivent. Leur aide financière nous a permis de mener à bien notre recherche. Les Gouvernements du Québec et de l'Ontario, le Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada, l'Université d'Ottawa, le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa et enfin le Cégep régional de la Côte-Nord, maintenant le Cégep de Sept-Iles, qui nous a permis de prendre un long congé d'études.

REMARQUES

LES ABRÉVIATIONS

1. Noms et Pseudonymes

CHG : Claude-Henri Grignon
CB : Claude Bâcle
AdA : Ami d'Alceste
Vbr : Valdombre
Sto : Stello
LFZ : les Frères Zemganno
DE : Des Esseintes
PB : le Père Bougonneux

2. Revues

La Rp : La Revue populaire
La Rm : La Revue moderne
Le Ba : Le Bulletin des agriculteurs
La Vc : La Vie canadienne
PV : Les Pamphlets de Valdombre

3. Journaux

L'AN : L'Avenir du Nord
La M : La Minerve
Le N : Le Nationaliste
Le M : Le Mâtin
Le C : Le Canada
Le PJ : Le Petit Journal
L'O : L'Ordre
La R : La Renaissance
La N : La Nation
Ea : En Avant!
Le Jph: Le Journal des pays d'en haut
Le J : Le Jour
La Pr : La Presse
Le Dr : Le Droit
Le D : Le Devoir
Le Ql : Le Quartier latin

4. Volumes

VA : Les Vivants et les Autres
SL : Le Secret de Lindbergh
OC : Ombres et Clameurs
hp : Un homme et son péché*
Pr : Précisions sur "Un homme et son péché"
SEIM : Les Soirées de l'École littéraire de Montréal
Dé : Le Déserteur*
DolQ : Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec

5. Autres

Ano : Anonyme
Coll. : collection
PUL : Presses de l'Université Laval
PUM : Presses de l'Université de Montréal
PUQ : Presses de l'Université du Québec
VLB : Victor Lévy-Beaulieu (éditions)
vol. : volume
t. : tome
CRCCF : Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

LES RÉFÉRENCES

* Les références puisées dans les ouvrages pour lesquels nous avons adopté des abréviations sont indiquées dans le texte, le plus souvent, juste après les citations. Elles se présentent et se lisent comme suit:

"citation" (hp, 30): Un homme et son péché*, p. 30
"citation" (PV, III, 180): les Pamphlets de Valdombre, tome III, p. 180
"citation" (Ba/PB, 05.50, 60): les Contes du Père Bougonneaux dans le Bulletin des agriculteurs, mai 1950, p. 60)

---

* Nos références à Un homme et son péché et au Déserteur renvoient aux éditions suivantes: Québec, 10/10, 1977 et Stanké, 1978.

LES TITRES

* En nous inspirant des "Normes bibliographiques" du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec (DolQ, t. I, Ll-Lll), nous nous sommes efforcé de respecter ces trois conventions:

1. Le premier substantif d'un titre prend toujours la majuscule même s'il est précédé d'un adjectif, sauf s'il est précédé de l'article indéfini ou de l'adjectif numéral.

2. Toutes les fois que le nom d'un volume, d'un journal ou d'une revue n'est pas précédé d'un point, on ne met pas de majuscule à l'article défini.

3. Les différentes parties d'un titre sont séparées d'un trait oblique: ..../.....

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS..... ii

REMARQUES..... iii

Les Abréviations..... iii
Les Références..... iv
Les Titres..... v

TABLE DES MATIÈRES..... vi

AVANT-PROPOS..... 1

Pourquoi Claude-Henri Grignon?..... 3
L'Oeuvre de Claude-Henri Grignon..... 4
Les Écrits..... 5
L'Oeuvre écrite publiée..... 5
La Fiction..... 6
L'Essai..... 8
L'Oeuvre écrite non publiée..... 13
La Fiction..... 14
L'Essai..... 15
La Radio (1938-1962)..... 16
Le Théâtre (1942-1946)..... 19
Le Cinéma (1949-1950)..... 20
La Télévision (1956-1970)..... 21
Un musée (1967-)..... 23
Études sur Claude-Henri Grignon..... 27
Pseudonymes de Claude-Henri Grignon..... 31

INTRODUCTION..... 36

PREMIÈRE PARTIE/GENÈSE DE L'OEUVRE..... 55

CHAPITRE I/LE POIDS DE L'ATAVISME ET DE L'HÉRÉDITÉ..... 57

1. La Mémoire héréditaire..... 58

2. La Famille..... 73

CHAPITRE II/LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE..... 109

1. Une "enfance dorée" (1894-1908)..... 110

2. Le Collège Saint-Laurent (1908-1910)..... 118

3. Deux précepteurs/Oka (1910-1913)..... 127

4. Montréal (1913-1926)..... 133
. Une jeunesse fébrile et folle..... 133
. Un décès et un mariage..... 137
. Une période romantique..... 138
. Une crise morale et religieuse..... 141
. Une rencontre..... 148
. Des lectures abondantes..... 150
. Du théâtre français..... 162
. Les Premiers Écrits..... 163

5. L'École littéraire de Montréal (1920-1926)..... 172
. Le Quartier latin et l'Arche..... 175
. Grignon et la Bohème..... 181
. Le Nigog..... 185
. Grignon et les Artistes..... 191
. Grignon à l'École..... 196
. Bilan de sa participation..... 211

6. Sainte-Adèle (1926-1934)..... 247

7. Québec (1934-1936)..... 264

8. Retour à Sainte-Adèle (1936-1943)..... 276
. Du travail et des loisirs..... 276
. Des lectures et des écrits..... 287
. Une vie publique active..... 306
. Maire de Sainte-Adèle..... 310
. Des projets..... 315

9. LES PAMPHLETS DE VALDOMBRE (1936-1943)..... 320
. Un vieux projet..... 321
. Une revue unique (?)..... 324
. Les Diverses Chroniques..... 325
. Les Appels aux abonnés..... 337
. Les Annonces..... 339
. L'Aventure des "Pamphlets"..... 342

CHAPITRE III/PREMIER BILAN OU LA VOLONTÉ DE RÉUSSIR..... 358

. Premier bilan..... 359
. Autoportrait..... 362
. Grignon et ses proches..... 372
. Grignon et son oeuvre..... 374
. Réussir à tout prix..... 383

DEUXIÈME PARTIE/ÉTUDE DE L'OEUVRE..... 392

CHAPITRE I/LE POLÉMISTE..... 393

1. Le Pacte polémique..... 396

2. La Conception de la polémique..... 415

3. Les Valeurs et les Références..... 435
. L'Homme..... 438
. Le Catholicisme..... 445
. La Terre et la Paysannerie..... 457
. Le Passé..... 476
. La Littérature et les Livres..... 495
. La Politique..... 527
Le Nationalisme..... 539
Le Fascisme et le Nazisme..... 572
Le Socialisme et le Communisme..... 582
Que choisir?..... 585
. L'Argent..... 594
. Bilan: une pensée décevante mais un discours animé.. 600

CHAPITRE II/LE CRITIQUE/L'ACTUALITÉ POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE..... 614

1. La Vie politique..... 622

2. La Vie économique et sociale..... 663

3. La Vie sociale et culturelle..... 690
. La Vie culturelle et intellectuelle..... 697
. Le Système d'éducation..... 699
. La Vie religieuse..... 706
. L'Élite..... 711
. La Jeunesse..... 715
. Les Femmes et le Féminisme..... 718
. Bilan..... 722

CHAPITRE III/LE CRITIQUE/L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE... 727

1. La Vie littéraire et artistique..... 733

2. Les Cibles et les Mauvais Maîtres..... 747

3. Les Maîtres et les Élus..... 776

4. La Littérature canadienne (?)..... 812

5. Les Genres et les Oeuvres..... 832
. La Critique..... 835
. Le Journalisme..... 869
. La Poésie..... 887
. Le Roman..... 913
. Le Théâtre..... 941
. L'Histoire..... 948
. Divers..... 954
. Bilan: critique ou polémiste?..... 960

CONCLUSION..... 978

BIBLIOGRAPHIE..... 1020

1. Écrits de Claude-Henri Grignon..... 1021
. Livres..... 1021
. Revue..... 1021
. Articles..... 1021
. Préfaces..... 1074
. Divers..... 1074

2. Écrits sur Claude-Henri Grignon..... 1075
. Articles..... 1075
. Divers..... 1118
. Fonds d'archives..... 1120
. Télévision..... 1121

3. Études diverses et Ouvrages de références..... 1122
. Volumes, Thèses, Mémoires, Brochures..... 1122
. Articles de revues..... 1130
. Articles de journaux..... 1131
. Divers..... 1137

ANNEXES..... 1138

Claude-Henri Grignon à l'École littéraire de Montréal..... 1161

Voici une histoire vécue

Claude de Henri Troyat

AVANT-PROPOS

"... la vieillesse n'est pas une excuse, pas plus que la mort du reste. Quand un homme entreprend de faire la leçon à tout le monde et de se montrer le dispensateur de la vertu et de la morale, il appartient à la critique. Il relève du jugement libre" (PV, 1, 510).

1. Pourquoi Claude-Henri Grignon?

Il y a cinq ans environ, Grignon était pour nous, d'abord et avant tout, l'auteur célèbre d'Un homme et son péché et des Belles Histoires. Nous avions plusieurs fois étudié le célèbre roman au cégep, vu quelques épisodes de l'émission télévisée et les deux films Un homme et son péché et Séraphin. Mais les Pamphlets de Valdombre ne nous disaient rien de bien précis. Nous envisagions lors de notre retour aux études, de travailler sur les manuels d'histoire littéraire utilisés dans les collèges classiques du Québec. Nous réalisâmes vite que le sujet était trop vaste, voire même démesuré, et probablement difficilement réalisable par un seul chercheur. Il nous fallait donc choisir un autre sujet au plus tôt. Le professeur Adrien Thério nous invita à lire "les Pamphlets de Valdombre". Nous en fîmes, en quelques jours, une première lecture. Une lecture passionnante et enthousiaste. Nous fîmes là une double découverte. D'abord, que l'oeuvre de Grignon, beaucoup plus riche et abondante que nous ne le pensions, n'était pas essentiellement une oeuvre de fiction, mais qu'elle était aussi, très largement, de facture essayistique. Nous découvrîmes ensuite un certain type d'écriture, un style polémique, riche, alerte, vivant, dynamique, provocateur et divers. Puisque Claude-Henri Grignon n'avait pas encore été l'occasion d'une étude d'envergure et que son oeuvre polémique restait mal connue, nous résolûmes de travailler sur Grignon et principalement sur les écrits polémiques dont nous ne soupçonnions point, alors, l'ampleur. Etant donné que les données d'ensemble sur Grignon et son oeuvre sont rares, éparpillées et donc difficiles d'accès, il nous paraît plus qu'utile dans l'Avant-propos de notre recherche, de fournir un certain nombre d'in-

formations susceptibles d'éclairer notre travail sur "Claude-Henri Grignon, polémiste". Nous décrirons, mais sommairement, l'ensemble de l'oeuvre de Claude-Henri Grignon. Puis, nous ferons le point sur les études menées jusqu'à ce jour sur Grignon. Enfin, nous tenterons de préciser quels furent les divers pseudonymes utilisés par Claude-Henri Grignon.

2. L'Oeuvre de Claude-Henri Grignon

L'oeuvre de Claude-Henri Grignon est immense et diverse, il faut certainement la classer parmi les oeuvres québécoises particulièrement remarquables par leur abondance. L'oeuvre écrite est d'une ampleur qu'on soupçonne peu. Pour beaucoup, elle se limite au célèbre petit roman Un homme et son péché. Que sait-on au juste du reste de l'oeuvre? Peu, de façon générale. Les Pamphlets de Valdombre sont restés célèbres, au moins chez les littéraires. Mais qui les a lus? Ce que l'on connaît beaucoup moins par contre, c'est l'oeuvre journalistique, abondante et riche, mais peu accessible parce que dispersée dans des revues et des journaux dont certains sont aujourd'hui disparus. L'oeuvre diffusée à la radio et à la télévision est mieux connue et l'on sait sa longévité exceptionnelle. Mais Grignon écrit aussi pour le théâtre. Il rédige deux scénarios pour le cinéma. A la fin de sa vie, il collabore à la mise sur pied d'une sorte de musée, d'une certaine manière, le couronnement d'une oeuvre et d'une très longue carrière d'écrivain. Reconnaissons que les rares recherches d'ordre bibliographique déjà existantes sur Grignon, même incomplètes et parfois inexactes, nous ont fourni des points de repère intéres-

sants, particulièrement la bibliographie de soeur Rosa Descôteaux dans sa thèse de maîtrise, les Sources d'"Un homme et son péché[1]".

Nous décrirons d'abord l'oeuvre écrite, puis, l'oeuvre radiophonique. Nous préciserons ensuite sa participation au théâtre et au cinéma. Nous cernerons enfin quelle fut sa collaboration à la télévision et le rôle qu'il joua dans la mise sur pied du "Village de Séraphin", à Sainte-Adèle.

Les Écrits (1916-1973)

Pour plus de commodité, nous distinguerons l'oeuvre écrite publiée[2] et l'oeuvre écrite non publiée. Et, dans chacun de ces deux ensembles, deux sortes d'écrits: d'une part, les oeuvres de fiction, et d'autre part, les oeuvres essayistiques au ton presque toujours polémique.

L'Oeuvre écrite publiée[3]

---

1 Montréal, Université de Montréal, 1969, 106 p. "Bibliographie", p. 1 à 38. Voir aussi Suzanne-D. Pelletier, Bio-bibliographie de Claude-Henri Grignon, Montréal, École des Bibliothécaires, 1946, 32 p. et Réginald Hamel, Cahiers bibliographiques des lettres québécoises, Montréal, Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises, Université de Montréal, 1966 à 1969, vol. 1 à 4.

2 Nous tenons d'abord compte ici, des volumes et des articles publiés que nous avons pu effectivement consulter. Nous signalons cependant au passage, des revues ou des journaux dans lesquels Grignon aurait aussi écrit mais que nous n'avons pu consulter. En effet, il nous a été parfois impossible de retracer certains périodiques. Nous le précisons toujours dans une note, le moment venu.

3 Nous reprenons ici, en le remaniant et en le complétant, notre article, "l'Oeuvre écrite de Claude-Henri Grignon: brève description d'un corpus", paru dans le Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, no 23, décembre 1981, p. 21 à 25.

La Fiction

Encore une fois, on ne saurait se contenter de citer Un homme et son péché. C'est à tort, semble-t-il, que l'on a un moment attribué l'Enfant du mystère[4], publié en 1928 et signé Gaston d'Aubecourt, à Claude-Henri Grignon. C'est donc avec le Secret de Lindbergh[5], en 1928, que Grignon fait ses premiers essais dans la fiction. Il faut en effet ici parler de tentative plutôt que de réussite. Car ce texte, symbolique, intéressant à bien des points de vue, oscille constamment entre le reportage, la biographie romancée, l'essai polémique et le récit de fiction pure. Puis, cinq ans plus tard, en 1933, paraît la première version d'Un homme et son péché[6]. Une version remaniée paraît en 1935. Elle se mérite le Prix David. Le succès de ce roman qui a connu huit rééditions au moins, fait d'édition remarquable au Québec, ne s'est jamais démenti[7]. En 1934, paraît le Déserteur[8], un

---

4 Montréal, Bibliothèque canadienne, 1928, 83 p. Le récent Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, (t. II, 1900-1930, Montréal, Fides, 1980, p.1236) l'attribue à Ludovic Ménard, typographe, qui écrivit de nombreuses nouvelles pour enfants sous le pseudonyme de Gaston d'Aubecourt. C'est aussi notre avis. Ce récit, tant par le sujet que par le ton, le style et la langue, tranche par trop sur les autres écrits de fiction de Grignon. Remarquons aussi que l'auteur, d'ordinaire si complaisant à l'égard de son oeuvre, ne fait jamais allusion à cet ouvrage.

5 Montréal, Éditions de la Porte d'or, 1928, 210 p.

6 Montréal, Éditions du Totem, 1933, 212 p.

7 Le roman paraît aussi en 1941, 1950, 1965, 1972, 1976 et 1977.

8 Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934, 219 p.

recueil de six contes: "le Déserteur", "la Piste", "le Dernier Lot", "le Père aux oeillets", "le Triomphe de Virgile" et "Réconciliation". Voilà certes, l'oeuvre de fiction la plus connue. Il faut y ajouter trois contes publiés sous la rubrique "Contes de village", dans les Pamphlets de Valdombre: "le Repentir", "Doux comme du miel", et "l'Inconcevable Demande[9]". Et une série de textes radiophoniques, la plupart des extraits des programmes "le Déserteur" et "les Belles Histoires", mais aussi des textes des émissions "la Rumba des radioromans" et "Détente[10]". Pierre Pagé vient de publier dans le Comique et l'Humour à la radio québécoise: aperçus historiques et textes choisis (1930-1970), quelques sketches humoristiques écrits pour l'émission "la Rumba des radioromans[11]". Enfin, dans le Bulletin des agriculteurs, entre 1941 et 1970, Grignon publie plus de trois cents contes, sous la rubrique "le Père Bougonneux". Il signe aussi, entre octobre 1951 et septembre 1970, dans la même revue, le texte de plus de deux cents épisodes de la bande dessinée "Séraphin", histoire illustrée d'Un homme et son péché, que réalise le célèbre créateur d'Onésime, Albert Chartier. Là, s'achève la description de l'oeuvre de fiction actuellement éditée. Déjà, à elle seule, cette oeuvre ne manque pas d'être imposante.

---

9 PV, III, 373 à 396; IV, 52 à 65; V, 48 à 59.

10 Voir en Annexe, les "Textes de fiction parus dans les Pamphlets de Valdombre", p. 1151.

11 Montréal, la Presse, 1976, t. I, 677 p., p. 295 à 352 (textes écrits en collaboration avec Guy Mauffette, Jovette Bernier, Henry Deyglun et Paul Gury).

L'Essai

L'oeuvre essayistique publiée n'a rien à envier à l'oeuvre de fiction publiée, que ce soit en qualité ou en quantité. Probablement plus abondante, elle est certainement aussi intéressante. Colorée et vivante, presque toujours polémique, cette oeuvre s'élabore sur une longue période de plus de cinquante années d'écriture. En 1916, dans l'Avenir du Nord de Saint-Jérome, Grignon publie son premier texte "Pêcheurs et Pêcheurs[12]". En 1967, à soixante-treize ans, il écrit encore assez régulièrement l'éditorial du Journal des pays d'en haut de Sainte-Adèle. Le journalisme aura donc été une constante dans l'oeuvre de Grignon. Examinons maintenant cet aspect de son oeuvre.

Entre 1916 et 1945, Grignon collabore de façon plus ou moins régulière à l'Avenir du Nord, hebdomadaire libéral dirigé par Jules-Édouard Prévost. Entre 1916 et 1925, il écrit plus de trente articles. Il signe alors Claude Bâcle. Entre 1930 et 1945, il écrit plus de quarante articles. Il signe, selon les textes, Claude Bâcle, Valdombre, Ami d'Alceste et Claude-Henri Grignon. En 1920, il signe Valdombre, son pseudonyme favori, dans la Minerve, hebdomadaire dirigé par Arthur Sauvé[13]. En 1921 et 1922, il signe du même

---

12 29 septembre 1916, p. 2. A l'occasion des cinquante années de journalisme de Grignon, le même texte est repris dans le même journal, en date du 7 septembre 1966, p. 4.

13 Est-ce aussi Grignon qui signe XXX, des articles au contenu politique entre 1918 et 1922? On sait qu'il signera plus tard, dans En avant, Trois ixes. Il se peut par ailleurs que les textes écrits par Grignon soient plus nombreux que ceux que nous avons pu retrouver. Nous n'avons pu, en effet, pour cette période, consulter tous les exemplaires de la Minerve.

pseudonyme des articles dans le Nationaliste lancé en 1904 par Olivar Asselin qui deviendra plus tard l'un des maîtres de Grignon. En 1922 et 1923, il collabore au Mâtin, journal conservateur fondé par Gaston Maillet et dirigé, dès cette époque, par son fils Roger, un ami de Grignon. Il y signe tantôt Valdombre, tantôt les Frères Zemganno[14]. En 1931, on retrouve la signature de Valdombre dans les colonnes du Petit Journal fondé et dirigé par Roger Maillet. De 1931 à 1933, il écrit au Canada que dirige alors Asselin. Il y signe Stello puis, à nouveau, Valdombre. En 1934 et 1935, il suit Asselin qui fonde successivement l'Ordre et la Renaissance. Durant la même période, il collabore à un journal éphémère de Québec, Bataille, organe prolibéral et anti-duplessiste[15]. Dans ces divers journaux, nous avons pu retracer au-delà de cent cinquante articles de Grignon. A part quelques textes de l'Avenir du Nord, d'allure nettement autobiographique, la plupart des articles publiés jusqu'ici sont presque exclusivement des critiques littéraires. Mais, à partir de 1936, date à laquelle paraissent les Pamphlets de Valdombre, les préoccupations de Grignon seront doubles, partagées entre la critique littéraire et la critique sociopolitique.

L'année suivante, en 1937, Grignon va collaborer abondamment à l'hebdomadaire de Saint-Hyacinthe, En avant!, dirigé par le libéral Damien Bouchard. En avant! paraît du 15 janvier 1937 au 8 décembre 1939. Duplessis gouverne alors à Québec et En avant! est le journal d'opposition par excellence. Grignon

---

[14] Il collabore vraisemblablement au Mâtin de 1921 à 1924. Nous n'avons pu jusqu'à maintenant le vérifier.

[15] Nous n'avons pu retrouver des exemplaires de ce journal.

dirige la page littéraire du journal où il signe Valdombre. Il signe aussi de son nom des articles politiques. Ce serait encore lui qui signe Le Convive distrait, Troix ixes, La Main de velours, Masque de velours, Catimini, Jean Cenmoke, Voyageur de commerce[16]. Pendant ces trois années, Grignon écrit beaucoup et signe certainement plus de quatre cents articles. Ce qui est énorme quand on sait qu'à la même époque il rédige les Pamphlets et qu'il commence à écrire pour la radio en 1938. Il adapte d'abord "le Déserteur" puis Un homme et son péché. Les Belles Histoires vont canaliser toutes ses énergies et il va écrire désormais beaucoup moins souvent dans les périodiques. Mais Grignon, qui commence son oeuvre par le journalisme, y revient à la fin de sa vie. Le 25 février 1967, paraît à Sainte-Adèle un nouvel hebdomadaire, le Journal des pays d'en haut. Dans ce premier numéro, on annonce en exclusivité, l'éditorial de Claude-Henri Grignon. En 1967 et 1968, c'est régulièrement qu'apparaît sa signature. Là aussi, la collaboration de Grignon est impressionnante: quelque quatre-vingts articles. L'auteur est alors âgé de soixante-quatorze et soixante-quinze ans. Telles sont les principales collaborations de Grignon aux journaux québécois. Pour être plus exhaustif, il faut dire que l'on trouve aussi la signature de Grignon dans de nombreux autres journaux. Mais on ne saurait parler dans ces cas-là de collaborations suivies. Ces journaux sont les suivants: la Presse, le Soleil, le Devoir, le Journal des

---

16 Vital Souche, Martial Durocher, Dursol, pourraient bien être d'autres pseudonymes de Grignon. Dans les Pamphlets de Valdombre, il fait cette confidence: "Pendant trois ans, j'ai écrit, du moins en ce qui touchait la politique, quatorze à seize colonnes par semaine. Pas moins... Demandez à M. Bouchard. Ouais! C'est comme ça" (PV, IV, 29).

vedettes, le Bien public, la Liberté et le Patriote, le Photo-journal, le Droit, l'Action, le Madawaska, Radiomonde et le Journal de Montréal. Rien ne nous permet d'affirmer que cette liste est complète[17].

Les collaborations de Grignon aux revues, même si elles sont éphémères et moins abondantes, ne sont pas négligeables. En décembre 1929, la Vie canadienne annonce le retour prochain de Valdombre à la critique. Il y signe deux séries d'articles en 1930. En 1931, 1932 et 1934, il écrit dans la Revue populaire où il signe Des Esseintes. En 1934 et 1935, il écrit dans l'éphémère revue Vivre, fondée et dirigée par Jean-Louis Gagnon. Il y signe Valdombre. En 1936, il signe Claude-Henri Grignon dans l'Émerillon. En 1937 et 1938, il collabore à la revue sportive la Vie au grand air. Il y signe Valdombre de même que dans la Revue moderne, en 1939. De 1940 à 1943, il signe de son nom deux chroniques dans Paysana de Françoise Gaudet-Smet, "Lettres aux paysannes" et "Gloire à la glèbe". Telles sont les principales collaborations de Grignon aux revues québécoises. On trouve aussi son nom dans les Cahiers des compagnons, le Digeste français, les Cahiers de l'Académie canadienne-française, Maintenant et Présentation, publié par la Société Royale de Canada. Pour faire le tour du corpus essayistique, il faut aussi tenir compte des neuf préfaces[18] écrites par l'auteur, dont trois à Un homme et son péché, en

---

17 Nous n'avons pas dépouillé tous les journaux de l'époque. C'est évident. Il est donc probable que l'on découvrira encore, ici et là, quelques textes de Grignon. Cette remarque s'applique aussi dans le cas des revues. Voir en Annexe, la "Liste des journaux auxquels Grignon a collaboré", p. 1141 et la "Liste des revues auxquelles Grignon a collaboré", p. 1142.

18 Voir notre Bibliographie, "Préfaces", p. 1074.

1941, 1950 et 1965, et de sa collaboration à Présence de Victor Barbeau[19]. Il faut enfin signaler les divers essais qui firent l'objet d'une publication à part.

Le 14 mai 1922, Grignon publie sa première brochure, les Vivants et les Autres[20]. Dans un premier texte, il commente "les Franchises de M. Turc" (Victor Barbeau). Le second est consacré à Nérée Beauchemin, "poète de chez nous". En 1925, il publie dans les Soirées de l'École littéraire de Montréal[21], son premier texte d'envergure sur Léon Bloy. Son article est certainement l'un des plus consistants et des plus originaux du recueil collectif. En 1933, il publie un recueil de critique litéraire , Ombres et Clameurs/ Regards sur la littérature canadienne[22], où il étudie des oeuvres de Marie LeFranc, Albert Pelletier, Jules Fournier, Lionel Groulx, Alfred Desrochers, Germain Beaulieu, Lionel Léveillé, Lucien Rainier et Harry Bernard. La plupart des textes reprennent, avec ici et là de légères modifications, des critiques déjà publiées dans des journaux ou des revues. En 1936, il publie une "étude", Précisions sur "Un homme et son péché[23]" qui reproduit, avec des ajouts, une conférence prononcée le samedi soir 18 janvier 1936, à la Société des Arts,

---

19 Cahier no 1, Montréal, 1963. "Dandy et Pamphlétaire", p. 23 à 29.

20 Montréal, Ducharme, 1922, 15 p.

21 [Montréal], Imprimerie l'Éclaireur, 1925, 342 p. Voir "Léon Bloy", p. 49 à 82. On sait que Grignon participe aux travaux de l'École littéraire de Montréal, de façon plus ou moins assidue, entre 1920 et 1926.

22 Montréal, Albert Lévesque, 1933, 204 p.

23 Montréal, Éditions du Vieux Chêne, [1936], 107 p.

Sciences et Lettres de Québec. Mais la partie la plus importante de l'oeuvre essayistique et polémique de Grignon, ce sont bien sûr les Pamphlets de Valdombre, cahiers mensuels publiés et rédigés par Grignon lui-même, à Sainte-Adèle. La revue paraît plus ou moins régulièrement entre décembre 1936 et juin 1943[24]. Cinq tomes, plus de deux mille pages de textes. Dans les Pamphlets, l'actualité politique et sociale et l'actualité littéraire retiennent surtout l'attention du critique. Ici se termine la description de l'oeuvre écrite publiée de Grignon.

L'Oeuvre écrite non publiée

Le fonds Grignon a été acquis par le Ministère des Affaires culturelles du Québec. Actuellement, il n'est pas accessible aux chercheurs. Cependant, pour se faire une idée du fonds, on peut consulter à la Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal (Annexe Fauteux), l'Inventaire de la collection Claude-Henri Grignon (s.é., s.d., s.p.). C'est à partir de cet Inventaire que nous donnons certaines des informations qui vont suivre. On peut, comme tout à l'heure, considérer d'abord les textes de fiction et ensuite les textes de nature plutôt essayistique.

---

24 T. I: 1er décembre 1936 - 1er novembre 1937, 556 p.; t. II: décembre 1937 - novembre 1938, 562 p.; t. III: décembre 1938 - novembre 1939, 461 p.; t. IV: juin 1940 - avril-mai 1941, 415 p.; t. V: mars-avril 1942 - juin 1943, 246 p.

La Fiction

On pourra consulter, quand le fonds sera disponible, le texte manuscrit d'Un homme et son péché de 1933, deux ébauches de romans sur l'adultère et des notes diverses sur divers projets de romans. L'une des ébauches a comme titre Mademoiselle Adultère et l'autre, Ses deux passions. Mais la majeure partie des textes écrits, concerne évidemment les diverses adaptations d'Un homme et son péché à la radio, au théâtre, au cinéma et à la télévision. Les textes écrits pour la radio et la télévision sont des textes du "Déserteur" et des "Belles Histoires" ou des sketches destinés à d'autres émissions moins connues. Les textes destinés au théâtre sont intitulés Paysanneries. On trouve aussi dans la collection Grignon, les scénarios du film Un homme et son péché, et de certaines émissions de télévision. Grâce aux archives personnelles de Grignon, des réalisateurs Guy Mauffette et Louis-Georges Carrier, et du poste CKVL, Pierre Pagé, lors de sa vaste enquête sur la littérature radiophonique québécoise, a pu retracer près de vingt mille pages de textes dactylographiés et parfois annotés, quelque quatre cent soixante pages de l'émission "la Rumba des radioromans[25]". Ces textes ont été microfilmés et doivent être maintenant disponibles à la Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal. Le texte des émissions passées au poste CKVL, entre le 23 février 1963 et le 15 avril 1965, est lui aussi disponible.

---

25 Voir Pierre Pagé, Répertoire des oeuvres de la littérature radiophonique québécoise/1930-1970, Montréal, Rides, coll. "Archives québécoises de la radio et de la télévision", 1975, p. 326 à 328.

L'Essai

Le corpus essayistique non publié semble être d'une richesse exceptionnelle, étant donné son abondance et sa diversité. On y trouve un peu de tout. Pierre Pagé a recueilli plus de mille cinq cents pages de textes radiophoniques, annotés, d'allure essayistique, les textes de l'émission "le Journal de Claude-Henri Grignon" à CKAC, entre 1949 et 1954[26]. Dans la collection Grignon, on trouvera des carnets de notes et des agendas ayant appartenu au jeune Claude-Henri Grignon, des textes d'articles destinés à des journaux ou à des revues, des textes de conférences prononcées par Grignon, des dédicaces, des volumes parfois copieusement annotés. Et deux ébauches: d'abord un projet d'essai sur la littérature et la politique au pays du Québec, qu'il intitule l'Enfer, et aussi un volume en chantier, destiné à la publication, dont Grignon a si souvent parlé et qu'il se promettait bien de terminer avant sa mort, Asselin, ce pamphlétaire maudit. Enfin, une abondante correspondance qui ne manquera certainement pas d'être intéressante: des lettres à son père et à sa belle-mère du temps du Collège Sainte-Thérèse, des lettres à Asselin, Francoeur, René Benjamin, Soeur Saint-Louis-de-Gonzague et quelques autres; des lettres d'affaires, elles aussi très nombreuses, particulièrement celles destinées à des membres du Gouvernement du Québec.

---

26 Ibid., p. 327.

La Radio (1938-1962)[27]

Grignon commence à la radio par "le Déserteur" en adaptant la nouvelle du même nom. Au tout début, il travaille en collaboration avec sa cousine, Germaine Guèvremont. L'émission, réalisée par Guy Mauffette, est diffusée à CBF du 30 septembre 1938 au 29 avril 1939. Elle inaugure la série "les Belles Histoires des pays d'en haut". Elle dure quinze minutes. En 1938, elle est hebdomadaire. Elle devient trihebdomadaire en 1939. Selon Grignon, c'est Guy Mauffette qui l'aurait convaincu de délaisser "le Déserteur" pour Un homme et son péché. Le programme devait durer un an[28]. L'émission "Un homme et son péché", sous-titrée "Une autre des belles histoires des pays d'en haut", émission quotidienne de quinze minutes, durera vingt-quatre ans, du 5 septembre 1939 au 29 juin 1962. L'émission est diffusée aux postes CBF puis CKVL. Elle est réalisée par Guy Mauffette et Lucien Thériault et commanditée par le Café London House et Pepsodent. Dès les premières années, le radioroman obtient un succès sans précédent. L'émission vaudra à son auteur le prix torontois de la radio, le Beaver Award, en 1946. Du 30 octobre 1939 au 20 avril 1941, Grignon écrit aussi des sketches humoristiques qu'il signe Valdombre, pour l'émission "la Rumba des radioromans", émission hebdomadaire de trente minutes réalisée elle aussi par Guy Mauffette. Jovette Bernier, Henry Deyglun et Paul Gury

---

27 Nous utilisons ici les deux ouvrages déjà cités de Pierre Pagé; celui-ci de Renée Legris, Dictionnaire des auteurs du radio-feuilleton québécois, Montréal, Fides, coll. ""Radiophonie et société québécoise", no. 1, 1981, 200 p.; des documents fournis par le Service des relations publiques de Radio-Canada à Montréal, et bien d'autres sources encore.

28 CHG, "Éditorial/Jacques et Marie", le Jph, 8 juillet 1967, p. 2.

(Loïc Le Gouriadec) écrivent aussi des textes pour la même émision. Chaque émission est bâtie autour d'un même sujet et chaque auteur doit le traiter à sa manière, tâchant de peindre un milieu bien précis. Jovette Bernier décrit Outremont, Grignon, les Laurentides, Deyglun tente d'écrire dans l'esprit de Marseille et Gury peint les milieux parisiens. Pierre Pagé voit dans cette émission un "défi fantaisiste", un "exercice de virtuosité[29]". Grignon publiera quatre textes de cette émission dans ses Pamphlets[30]. En 1940 et 1941, il collabore à une autre émission de Guy Mauffette à CBF, "Détente", "une émission radiophonique des plus originales" selon Valdombre (PV, IV, 244). A la même époque, il collabore aussi aux émissions de CBF, "Mon clocher" (1940) et "le Restaurant d'en face" (1941).

En Europe, c'est la guerre et la radio ne peut manquer d'y faire écho. Les émissions spéciales, "de guerre", se multiplient bientôt. Les programmes réguliers eux-mêmes s'inspirent parfois de l'actualité. On découvre par la même occasion que la radio peut devenir un merveilleux outil de propagande. Grignon semble avoir largement contribué de sa plume, aux "programmes de guerre[31]". C'est ainsi qu'en 1942, il collabore à un radioroman d'aventures, légèrement teinté de propagande, "Balthazar ou l'Homme du peuple", dont les intrigues s'inspirent des événements européens. En 1943, il participe à

---

29 Le Comique et l'Humour à la radio québécoise:..., p. 299, 300.

30 Voir en Annexe, les "Textes de fiction parus dans les Pamphlets de Valdombre", p. 1151.

31 Voir Lucette Robert, "Ce dont on parle", la Rp, vol. 47, no 1, janvier 1954, p. 6.

des émissions spéciales qui visent à mousser le "4e Emprunt". Il écrit un sketch dans la série "l'Heure de la victoire", en mai 1943. En avril 1945, il collabore, à CBF, à l'émission "la Vie des quatre", présentée par le Comité des Fondateurs de l'Église canadienne et consacrée aux précurseurs de la foi en Nouvelle-France. Grignon écrit la troisième tranche consacrée à Marguerite Bourgeoys. Le 19 novembre de la même année, on lit à CBF, un sketch tiré d'Un homme et son péché. L'année suivante, en 1946, le 26 décembre, il écrit "l'Enchantement du retour" pour la série "l'Équipe aux quatre vents".

Entre le 6 novembre 1949 et le 7 avril 1954, il anime à CKAC, tous les dimanches soirs à 19 heures, "le Journal de Claude-Henri Grignon". Il commente l'actualité et donne ses opinions. L'émission est réalisée par Paul L'Anglais. Le 13 mars 1953, grande fête à Sainte-Adèle pour la 3000e émission des "Belles Histoires". Le lendemain, CBF présente une émission spéciale sur l'événement. Le 1er août 1954, "le Triomphe de Virgile" est lu à CBF à l'émission "Contes de mon pays", réalisée par Louis-Georges Carrier. Le Jour de Noël 1961, il est l'invité de Charles Dussault qui anime "Échos des Noëls d'antan" à CBF. 1962 voit la fin des "Belles Histoires" à la radio. Le 14 octobre 1967, Grignon est reçu par Louis Martin à l'émission "l'Histoire comme ils l'ont faite", diffusée à CBF. En 1972, Un homme et son péché est lu, par épisodes, à "Lecture de chevet", émission réalisée par Robert Blondin et diffusée par CBF. Telles sont les diverses contributions de Grignon à la radio, que nous avons pu jusqu'ici retracer.

Le Théâtre (1942-1946)

Entre 1942 et 1946, Grignon parcourt la province de Québec et certaines régions de l'Ontario avec une petite troupe qui présente au public les Paysanneries. Les Paysanneries consistent en une série de sketches et de tableaux scéniques tirés du roman Un homme et son péché ou du programme "les Belles Histoires". Les acteurs sont ceux que les auditeurs entendent à la radio. Les metteurs en scène sont Fred Barry et Guy Mauffette. La première paysannerie est jouée à Saint-Jérôme, le 22 août 1942. Peu de temps après, "première" à Montréal, au Théâtre Saint-Denis. Puis, la troupe parcourt la province. La seconde paysannerie débutera au Colisée de Québec, le 20 septembre 1943. La troisième, au Monument National de Montréal, le 26 mars 1946. On profite des représentations pour vendre des disques où sont enregistrés des sketches. Voici quelques exemples de titres des tableaux: "Noël de Donalda", "Bénédiction du Jour de l'An", "le Bal de Jos Malterre". Partout, c'est le succès, les salles sont combles. Les fidèles auditeurs des "Belles Histoires" ont enfin la chance de voir évoluer sur scène ceux qui interprètent à la radio les rôles de Séraphin, Donalda, Alexis, Arthémise, Bertine. A Ottawa, la troupe joue au Stadium où elle étrenne le système de hauts-parleurs devant dix mille spectateurs. Selon Grignon, "plus de cent mille personnes assistèrent à ces paysanneries[32]" et ce fut un "succès retentissant" (PV, V, 115). Aux dires de Rex Desmarchais, Grignon a beaucoup investi dans ces spectacles, participant à la

---

[32] Propos rapportés par Armand Saint-Jean, "l'Avare à tout faire de Claude-Henri Grignon", SPEC, le Magazine illustré de la Presse, 1er février 1969, p. 8.

mise en scène, s'assurant du réalisme des décors et des costumes, surveillant et supervisant tout[33].

Signalons aussi que le dimanche soir 23 avril 1945, dans le cadre du spectacle "la 2e Heure de la victoire irradiée", au Saint-Denis, à Montréal, Hector Charland, l'interprète de Séraphin, joue un sketch de Grignon. En 1947, la Fin du monde, une pièce écrite par Grignon, est jouée à l'École Technique d'Ottawa puis, environ une centaine de fois, en province. Une autre pièce, l'École du soir, est jouée au Monument National, à Montréal, le 10 juin 1947. Elle est reprise à Sainte-Adèle le 13 mars 1953, alors qu'on y fête la 3000e émission des "Belles Histoires". La pièce est jouée par les interprètes du radioroman au profit des oeuvres de la paroisse de Sainte-Adèle. Enfin, le 16 juin 1954, au "Théâtre d'été", à la télévision de Radio-Canada, on joue, de Grignon, l'Écrivain public. Avec cette dernière oeuvre, se termine la revue des diverses collaborations de Grignon au théâtre, jusqu'ici mises à jour.

Le Cinéma (1949-1950)

Le roman Un homme et son péché a été le point de départ de deux versions cinématographiques. La première, projetée à l'écran en janvier 1949, porte le titre du roman. La deuxième, en février 1950, s'intitule "Séraphin". Les deux films sont financés par Québec Productions dirigé par

---

33 "Genèse d'une grande oeuvre", l'École canadienne, 18e année, no 2, octobre 1942, p. 61.

Paul L'Anglais. Dans les deux cas, Paul Gury est réalisateur et metteur en scène. Parmi les acteurs, on retrouve les interprètes des "Belles Histoires", notamment Hector Charland, Nicole Germain et Guy Provost. "Un homme et son péché", tourné en vingt-quatre jours, serait la première oeuvre cinématographique jouée par des Canadiens, écrite par un Canadien et montée par une compagnie canadienne. Le succès populaire est immédiat[34]. Certaines scènes du film "Séraphin" sont tournées et jouées dans les Laurentides. Apparaît pour la première fois dans ce film, le personnage du curé Labelle. Grignon lui-même joue, dans ce second film, le rôle d'un révolté[35].

La Télévision (1956-1970)

On sait déjà que Grignon présente le 16 juin 1954, au "Théâtre d'été", de la télévision de Radio-Canada, l'Écrivain public. La pièce de trente minutes est réalisée par Jean Léonard. Mais c'est à nouveau avec "les Belles Histoires", cette fois adaptées aux exigences du petit écran, que Grignon fait sa rentrée officielle à la télévision de Radio-Canada. "Les Belles Histoires des pays d'en haut" commencent le 8 octobre 1956 et se termineront le 1er juin 1970. L'émission de trente minutes, puis d'une heure à partir de 1967, est hebdomadaire et passe le lundi soir à 20 heures. Les réalisateurs seront successivement Fernand Quirion, Bruno Paradis et Yvon Trudel. L'émission sera reprise du 12 septembre 1972 au 31 août 1973 et du 28 septembre 1977 au

---

34 Pour plus de détails, voir Lucette Robert, "Ce dont on parle", la Rp, vol. 42, no 2, février 1949, p. 8, 9.

35 CHG, "Grignon voit Séraphin", la Rm, vol. 31, no 11, mars 1950, p. 13.

15 septembre 1978[36]. C'est à la demande de l'auteur que l'émission cesse, en 1970. Pourtant, la cote d'écoute demeure encore, à cette date, exceptionnelle. Au début de la série télévisée, Grignon participe activement à la réalisation des émissions, s'occupant notamment de trouver des sites susceptibles de recréer aussi fidèlement que possible l'atmosphère qu'il veût rendre. Mais, peu à peu, sa présence se fera plus rare et il accorde bientôt toute sa confiance au réalisateur et aux interprètes. L'adaptation du roman a toujours été, évidemment, en s'amplifiant et en se complexifiant. Le nombre des personnages augmente sans cesse: sept personnages dans le roman, vingt à la radio, trente-trois à la télévision. Comme les précédentes adaptations, l'adaptation télévisée remporte un succès énorme. Selon des sondages faits en 1964, plus de 2 340 000 téléspectateurs regardent l'émission chaque semaine.

Signalons aussi le passage de Grignon à diverses émissions télévisées. Le 28 avril 1958, il est reçu par André Laurendeau à l'émission spéciale "les Élections provinciales". L'année de son entrée à la Société Royale du Canada, plus précisément le 17 avril 1962, il est à nouveau invité à "Carrefour". Lisette Gervais et Wilfrid Lemoine le reçoivent. En 1965, à l'occasion d'une nouvelle réédition d'Un homme et son péché, il passe à l'émission "Aujourd'hui". Le dimanche 12 mars 1967, au canal 10, il est invité à l'émission "Franc-Parler". Claude Lapointe et Jean Duceppe le reçoivent. Le 2 septembre 1968,

---

36 Pour en savoir davantage sur l'Écrivain public et "les Belles Histoires", voir Pierre Pagé et Renée Legris, Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision 1952-1977, Montréal, Fides, coll. "Archives québécoises de la radio et de la télévision", no 3, 1977, 252 p., p. 86, 146, 147.

Fernand Seguin le reçoit à la célèbre émission "le Sel de la semaine[37]". Il est alors âgé de soixante-quatorze ans. Ce sera probablement la dernière manifestation publique de Grignon. Bien sûr, pour le grand public, l'oeuvre maîtresse de Claude-Henri Grignon restera toujours l'adaptation d'Un homme et son péché, "les Belles Histoires". Vingt-deux ans de radio et quatorze ans de télévision ont fait de cette émission, dans tous les milieux, l'une des plus populaires au Québec. Étant donné cette popularité que Grignon saura toujours entretenir et exploiter, pourquoi pas un "Village de Séraphin"?

Un musée (1967-)

Depuis déjà plusieurs années, deux hommes d'affaires de Sainte-Adèle, deux amis de Grignon, Rolland Liboiron et Fernand Montplaisir, envisagent la construction, à Sainte-Adèle, d'un village historique qui illustrerait la vie des colons du nord de Montréal à la fin du XIX^{e} siècle. Les personnages de ce village historique seraient les héros de l'épopée si populaire, "les Belles Histoires des pays d'en haut". Grignon ne donne son accord qu'en hiver 1967. Dès le mois de mars de cette même année, les plans du village sont soumis au Conseil de Ville de Sainte-Adèle pour être approuvés par la Commission d'Urbanisme. Le créateur des "Belles Histoires" est satisfait. Il participe activement au projet. Il s'assure de l'authenticité de l'architecture, des sites, des décors et des costumes. En réalité, on ne peut rien entreprendre,

---

37 L'enregistrement de cette émission est actuellement disponible au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

rien modifier, sans son approbation. Une conférence de presse à Montréal, le 3 avril 1967, annonce la naissance du "Village de Séraphin". Dans une brève allocution, mais alerte et vivante, Grignon fait part à l'assemblée de son entière satisfaction. La fin des travaux est prévue pour la fin juin. Il est convenu qu'on vendra, au "Village", des articles d'artisanat fabriqués par Claire Grignon, sa fille adoptive, et par Michèle Gaudreault. "Le Village" est officiellement inauguré les samedi et dimanche 1er et 2 juillet 1967. Le curé de Sainte-Adèle, Léo Ménard, bénit "le Village". Quelques interprètes des "Belles Histoires" se sont déplacés. Les premiers visiteurs sont venus en grand nombre puisque, le dimanche seulement, plus de 2 000 personnes assistent aux cérémonies d'ouverture. Le succès de l'entreprise est assuré. L'affluence est telle que la circulation automobile est souvent bloquée entre Sainte-Agathe et Saint-Adèle. Plus de 100 000 personnes visiteront "le Village" avant sa fermeture, à la fin octobre 1967. On pense déjà à la prochaine saison touristique. "Le Village" sera agrandi et les attractions seront plus nombreuses. L'ouverture est prévue pour le 17 mai 1968. Cette année-là, "le Village" sera encore très populaire. Il le demeure encore aujourd'hui. Et, chaque été, des milliers de touristes visitent encore "le Village de Séraphin". Grignon commente ainsi le succès de l'entreprise, au début de l'année 1969:

> "Vous savez, les gens sont fatigués du siècle actuel. Ils ont besoin de se retremper dans l'ambiance d'autrefois. Ici, ils retrouvent l'image d'une vie simple, dans ce roman, ils apprécient l'amour naïf. Le public ne recherche pas les enlacements interminables. Et mes personnages sont

> d'une honnêteté telle qu'à notre époque, cela devient presque immoral[38]".

"Le Village de Séraphin" vient en quelque sorte mettre un point final à l'exploitation du petit roman Un homme et son péché et à ses diverses adaptations. Rencontrons-nous dans l'histoire littéraire québécoise des oeuvres qui ont eu une semblable destinée et une telle popularité? Assurément pas. Un homme et son péché et son destin mouvementé demeurent un phénomène historique, sociologique et esthétique unique. On le devine, une pareille destinée a irrité plus d'un critique. Mais, en dépit de toutes les considérations et de toutes les réserves possibles, un fait s'impose, indiscutable: le succès ininterrompu des successives adaptations. Voilà certes un cas de sociologie littéraire qui mériterait d'être étudié[39].

Avant de clore cette sommaire description des divers aspects de l'oeuvre de Claude-Henri Grignon, signalons aussi qu'il a, à son actif, une oeuvre abondante de conférencier et qu'il a, au cours de sa longue vie, accordé de nombreuses entrevues, tantôt à des journalistes, tantôt à des chercheurs. Nous en avons retrouvé environ une vingtaine. La plupart sont publiées dans des

---

38 Propos rapportés par Armande Saint-Jean, "l'Avare à tout faire de Claude-Henri Grignon", art. cit., p. 8.

39 Ajoutons que les personnages les plus populaires d'Un homme et son péché ont souvent été récupérés par la publicité. C'est ainsi que, pendant la guerre, La Commission des prix et du commerce en temps de guerre publie une série d'annonces "l'Inflation, c'est la ruine" (voir le Jour entre le 21 juillet 1945 et le 27 octobre 1945, p. 2. La même série d'annonces paraît aussi dans l'Avenir du Nord à partir du 27 juillet 1945, p. 2). Dans un numéro récent du Journal de Montréal, un centre d'achat annonce une liquidation de tapis et Séraphin assure les lecteurs qu'ils en auront pour leur argent (31 juillet 1981, p. 14)! Voir en Annexe, "Annonces publicitaires", p. 1159.

journaux ou des revues. Certaines furent accordées à la radio ou à la télévision. Dans la majorité des cas, l'auteur se livre avec complaisance et abondance, et le chercheur trouve toujours, dans les propos de l'auteur, matière à réflexion en même temps que bien des informations. Dans sa dernière conférence, au Club Richelieu de Sainte-Adèle, le 2 novembre 1968, conférence intitulée "le Passé toujours vivant", il fait une brève allusion à la vingtaine de conférences qu'il aurait données au Québec ou en dehors du Québec au cours de son existence[40]. Devant qui parle-t-il? Des associations et des clubs divers, des chambres de commerce, des cercles littéraires, des groupes de colons ou d'agriculteurs. Il parle le plus souvent de lui ou de son oeuvre, des pays d'en haut, de la colonisation, de Léon Bloy. Il commente l'actualité sociale et politique. Il participe parfois à des réunions électorales et ses propos sont alors carrément partisans. Certaines conférences, heureusement publiées, restent intéressantes pour la connaissance de l'oeuvre. Par exemple, Précisions sur "Un homme et son péché" déjà signalé, et "Étoffe des pays d'en haut" (PV, IV, 283 à 307), conférence prononcée le 23 avril 1941 au Cercle universitaire de Montréal, au dîner-causerie de la Section Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Ou bien encore, sa conférence du 14 avril 1962, qui réhabilite le pamphlet et rend hommage aux pamphlétaires qu'il admire[41]. Il entre ce jour-là, en même temps que sa cousine

---

40 CHG," le Passé toujours vivant", le Jph, 8 novembre 1968, p. 8 et 9.

41 "Réponse de M. Claude-Henri Grignon de la Société Royale du Canada", Société Royale du Canada/Présentation, no 16, année académique 1961-1962, p. 81 à 86.

Germaine Guèvremont, à la Société Royale du Canada, lors d'une séance solennelle au Centre social de l'Université de Montréal.

Avec les activités du conférencier, prend fin notre description de l'oeuvre de Claude-Henri Grignon.

3. Les Études sur Claude-Henri Grignon

Claude-Henri Grignon est un écrivain connu, un écrivain populaire, et pourtant les études d'envergure manquent sur cet auteur. Est-ce dû, paradoxalement, à sa popularité? Ou bien à ses idées? Peut-être. Toujours est-il qu'une étude sur "l'Homme et l'Oeuvre" serait la bienvenue. La diversité de l'oeuvre et de ses moyens d'expression, son succès aussi, devraient intéresser non seulement les littéraires mais aussi d'autres spécialistes: en psychologie, en sociologie, en communication même. Son écriture enfin, riche et diverse dans ses tons, dans son vocabulaire, dans sa rhétorique, pourrait intéresser aussi bien le linguiste que le spécialiste en stylistique. Ce n'est donc pas exagéré de prétendre que Grignon reste à découvrir et à étudier.

Pourtant, si on a peu étudié Grignon, on a malgré tout beaucoup écrit sur cet auteur. Notre abondante bibliographie qui se veut, mais n'est sans doute pas - hélas! - exhaustive, le prouve. Mais on a surtout écrit des comptes rendus et des analyses sommaires. Ou des commentaires partisans qui veulent davantage discréditer ou défendre le polémiste et ses idées, qu'analyser ses écrits. C'est inévitable en polémique où l'écriture, exerçant sur les cri-

tiques un étrange pouvoir de fascination, finit presque toujours par engendrer un autre discours polémique. En effet, l'intertextualité se manifeste, en polémique, avec beaucoup d'évidence. Il n'est évidemment pas dans notre intention de rendre compte, ici, en détail, du corpus critique. Nous tenterons plutôt un sommaire bilan susceptible de mettre en évidence les études les plus intéressantes sur Claude-Henri Grignon. Nous nous contenterons donc, ici, de citer le nom des critiques[42]. Examinons d'abord les articles qui accueillent les oeuvres à leur parution. Ils sont, pour la plupart, écrits entre 1925 et 1945. Les premières collaborations de Grignon aux journaux sont vues avec perspicacité par Victor Barbeau et Ubald Paquin. André Lemerre accueille favorablement les Vivants et les Autres. Edmond Léo et Jean Chauvin mesurent bien la qualité exceptionnelle de sa collaboration aux Soirées de l'École littéraire de Montréal, sa première étude sur Léon Bloy. Parmi les textes écrits sur le Secret de Lindbergh, nous retenons surtout deux études, de Louis Dantin et Albert Pelletier. Celui-ci met bien en évidence la portée symbolique de ce récit et celui-là, pour la première fois, avec beaucoup de finesse, les qualités et les défauts de l'écriture de Grignon. Ombres et Clameurs est commenté de façon intéressante par Émile Bégin, Jean Charles Harvey, et Lucien Parizeau. Les études sur Un homme et son péché sont de beaucoup les plus nombreuses. Les

---

42 Pour plus de précisions, on se reportera à notre Bibliographie, p. 1020 à 1137. On peut aussi consulter le récent tome II du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec (op. cit.) qui offre une bibliographie critique après chaque compte rendu des oeuvres de Grignon qu'il présente. Ou bien encore, la Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIXe et XXe siècles de Pierre Cantin, Normand Harrington et Jean-Paul Hudon (Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadiennefrançaise, coll. "Documents de travail du Centre...", nos 12, 13, 14, 15, 16, 1979, 1254 p.).

plus intéressantes, parmi les premières études publiées, sont encore celles de Dantin et Pelletier. Il faut mentionner aussi celles d'Asselin, Harry Bernard, Carmel Brouillard et Maurice Hébert. Ceux qui commentent le Déserteur sont déjà cités pour la plupart. Mais l'un des articles, parmi les plus intéressants, mérite d'être signalé. Il est d'un jeune auteur qui va bientôt défrayer la chronique, Saint-Denys Garneau. La parution des Pamphlets de Valdombre est généralement commentée dans les journaux, ainsi par exemple, dans l'Avenir du Nord, par Guillaume Frédéric. On peut classer les commentateurs en deux clans: d'un côté, les admirateurs, et de l'autre, ceux qui s'opposent et ripostent. Parmi ces derniers, l'équipe du Jour: Harvey, Berthelot Brunet, Émile-Charles Hamel et quelques autres. Parmi ceux qui sont sympathiques à Valdombre, citons Marcel Hamel de la Nation, Rex Desmarchais, Carmel Brouillard, Clément Marchand, Guy Sylvestre et Jean-Pierre Bonneville. Ce dernier, admirateur et disciple de Grignon, publie en 1948, dans ses Études littéraires, "De Valdombre à André Gide".

Certaines études plus récentes informent, d'autres renouvellent le discours critique. Georges H. Maloof trace une "Esquisse biographique" de Grignon. Soeur Rosa Descôteaux, dans sa thèse de maîtrise, étudie les sources d'Un homme et son péché. Gérard Bessette dans Une littérature en ébullition, fait une lecture psycho-critique du roman célèbre que tend à approfondir davantage encore, Claude-Marie Gagnon qui étudie "Concupiscence et Avarice chez Séraphin Poudrier". Pierre Desrosiers analyse l'oeuvre d'un point de vue sociologique et idéologique. Mireille Servais-Maquois, dans son étude sur le roman de la terre au Québec, esquisse un parallèle stimulant entre Un homme et

son péché et la Scouine d'Albert Laberge[43]. Adrien Thério, de son côté, nous propose une relecture du Déserteur: le thème du recueil serait peut-être moins le retour à la terre que l'argent, encore un fois. Les Pamphlets ont été étudiés par Gilles Martineau dans un mémoire de baccalauréat. Dans une récente étude sur le pamphlet, Bernard Andrès interroge "le fonctionnement d'un texte dit pamphlétaire" à partir d'une analyse de l'"Introduction" des Pamphlets. Simone Voisine a travaillé sur certains textes de Grignon dans En avant!, elle aussi dans le cadre d'un mémoire de baccalauréat. Il faut enfin signaler les travaux de Pierre Pagé et Renée Legris sur la littérature radiophonique et sur les dramatiques québécoises à la télévision, travaux qui mettent heureusement en évidence l'importante collaboration de Grignon à la radio et à la télévision.

Quant à nous, depuis six ans, nous avons travaillé parfois sur l'ensemble de l'oeuvre, mais d'abord et avant tout sur l'oeuvre polémique. Nous avons essayé de retracer tous les textes publiés de Grignon, tant romanesques que critiques et polémiques, la plupart dispersés dans maints périodiques. Nous pensons avoir retrouvé la quasi-totalité des textes de Grignon. Mais, dans la mesure où nous connaissons mal ses divers pseudonymes, des inconnues demeurent. Nous avons aussi tâché de retracer les écrits sur Grignon. Nous avons sans doute retrouvé un très grand nombre de ces textes et sûrement les

---

43 Pour en finir avec Un homme et son péché, signalons que Jules Paradis prépare à l'Université Laval de Québec, une thèse de maîtrise qu'il intitule: Séraphin capitaliste. L'Inventaire de la collection Grignon signale aussi de Rachel Montreuil Manning, Introduction à Claude-Henri Grignon (thèse de maîtrise, Ottawa, Université Carleton d'Ottawa, 1961, 101 p.). Nous avons tenté, en vain, de nous procurer cette étude.

plus importants. Mais qu'on se souvienne de la longévité de l'oeuvre et des multiples moyens d'expression qui l'ont mise en valeur, et l'on comprendra qu'il faudra encore dépouiller bien des périodiques avant d'avoir retrouvé tous les textes écrits sur Grignon et son oeuvre.

4. Les Pseudonymes de Claude-Henri Grignon

Le 6 mai 1967, dans un article du Journal des pays d'en haut[44], Grignon commentant le livre d'Audet et Malchelosse, Pseudonymes canadiens, cite quelques-uns de ses pseudonymes: Claude Bâcle, Des Esseintes, Stello, Ami d'Alceste, Le Convive distrait. Et il ajoute: "... et deux ou trois autres que j'oublie". Il se pourrait bien, en effet, que les pseudonymes de Grignon soient plus nombreux que ceux qu'on lui reconnaît habituellement. Nous nous contenterons ici d'avancer quelques hypothèses que des recherches ultérieures pourraient peut-être confirmer. Nous avons déjà dit que le pseudonyme de Gaston d'Aubecourt, en réalité celui de l'écrivain Ludovic Ménard, auteur probable de l'Enfant du mystère, lui a été attribué par erreur. On sait qu'il signe Claude Bâcle, ses premiers textes de l'Avenir du Nord. De ce nom de plume, il gardera le prénom, Claude, qu'il substitue à son premier prénom véritable, Eugène. D'où son nouveau prénom qu'il gardera par la suite, Claude-Henri. Willie Chevalier prétend qu'il signe aussi Vieux-Temps au même journal[45]. En réalité, c'est Asselin qui signe ainsi, nous affirme

---

44 CHG, "le Calepin d'un curieux", p. 4.

45 "L'Histoire secrète des Belles Histoires", Sept-jours, 28 décembre 1968, p. 28.

Jules-Édouard Prévost[46]. A partir de 1929, il signe, toujours dans le même journal, Ami d'Alceste, une chronique sur Sainte-Adèle. Mais la chronique est aussi signée Laurence, Curieux, Le Flâneur indiscret. Voilà trois pseudonymes qui pourraient bien être de Grignon. Laurence signe déjà des textes en 1921 et 1923, qui ressemblent étrangement par le ton et les thèmes à ceux de Bâcle, textes signés de Sainte-Adèle[47]. D'autre part, en 1967, il tient dans le Journal des pays d'en haut, une chronique intitulée "le Calepin d'un curieux". Enfin, certains articles du même journal, sur Grignon et son oeuvre, sont signés Le Flâneur. Ce ne serait pas la première fois que Grignon, caché derrière un pseudonyme, commente lui-même son oeuvre. On trouve des textes signés XXX, vers 1920, dans l'Avenir du Nord et la Minerve. Est-ce de lui? On sait qu'il signera plus tard Trois ixes dans En avant!.

Dès 1920, il signe Valdombre, son pseudonyme favori, qu'il utilisera de façon régulière et jusque dans ses derniers écrits. Ce pseudonyme sera évidemment rendu populaire par les Pamphlets de Valdombre surtout. Il aurait choisi ce pseudonyme en souvenir de son père et d'un verger ombragé où il aimait lire et se reposer[48]. Vers 1922, il signe dans le Mâtin, Les Frères Zemganno.

---

46 "La Mort d'Olivar Asselin", l'AN, 23 avril 1937, p. 1.

47 Voir dans l'AN, "Mon Village", 9 juin 1921, p. 2; "J'ai rêvé" 9 septembre 1921, p. 3; "Froidures", 25 février 1923, p. 2; "Fascination", 17 août 1923, p. 2.

48 Il déclare au "Sel de la semaine" (Radio-Canada, le 2 septembre 1968): "... parce que mon père possédait un verger qui dévalait vers un val ombragé par des ormes et des érables [où] je lisais les Confessions de Rousseau". Valdombre serait aussi le nom d'un lieu-dit de la région de Chambly (PV, IV, 85).

Grignon, grand lecteur des Goncourt, s'approprie ici le titre d'une oeuvre d'Edmond de Goncourt. Victor Barbeau, dans la Tentation du passé[49], nous dit qu'il aurait eu trois pseudonymes à son entrée à l'École littéraire de Montréal, donc vers 1920: Claude Bâcle, Valdombre et aussi Caïn Marchenoir. Caïn Marchenoir, héros du Désespéré, n'est nul autre que l'auteur lui-même, Léon Bloy. Au premier abord, rien de surprenant puisque Grignon vient justement de découvrir Bloy. Mais nous n'avons trouvé aucun texte signé Caïn Marchenoir[50]. Plus tard, en 1931, il signe dans le Canada, du nom du héros romantique rendu célèbre par Vigny, Stello. En 1931 et 1932, dans la Revue populaire, il signe Des Esseintes, nom emprunté au personnage si typique d'A. Rebours de Huysmans. De janvier 1937 à décembre 1939, il écrit dans En avant!. Il nous dit dans ses Pamphlets qu'en ce qui regarde la politique, il a écrit de "quatorze à seize colonnes par semaine" (PV, IV, 29), ce qui est énorme. Dans ce journal, les pseudonymes abondent. On peut facilement en retracer plus d'une trentaine. Lesquels sont de Grignon? Quatre sont reconnus comme étant de lui: Valdombre évidemment, mais aussi Masque de velours, Le Convive distrait et Trois ixes. Dans le récent Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome II[51], Jacques Cotman, Sylvie Dollard et Simone Voisine prêtent aussi à Grignon, trois autres pseudonymes: Jean Cenmoke, Voya-

---

49 Montréal, La Presse, 1977, p. 164.

50 Si, à cette époque, comme c'est probable, Grignon parle de Bloy à tout propos, ne serait-ce pas plutôt ses collègues qui l'auraient surnommé Caïn Marchenoir?

51 Op. cit., p. 343, 898 et 1153.

geur de commerce et Catimini. Marcel Hamel, dans la Nation[52], laisse entendre qu'il se cache aussi derrière Vital Souche. Voilà qui est fort possible, comme il est probable aussi qu'il signe La Main de velours, Ami d'Alceste, Le Vieux Chercheur, Martial Ducrochet, Lamalice Ducrochet et Dursol. Rappelons en effet que le héros du conte "le Triomphe de Virgile", publié dans le Déserteur, se nomme Joachim Dursol. Le Vieux Chercheur s'intéresse particulièrement aux Belles Histoires et ses critiques, plus que favorables, sont autant d'invitations à écouter le programme radiophonique. Encore une fois, le critique rendrait service au romancier. D'autre part, en 1942, il reproche à Bruno LaFleur de "plagier", en publiant dans Le Temps, la chronique "Lettre de Martial Ducrochet à son père", parue dans En avant! (PV, V, 62 à 64). La riposte de Grignon est violente, comme si c'était lui qu'on avait plagié. Et il commente de façon élogieuse ladite chronique:

> "... écrite d'une seule coulée d'encre et dans une langue canadienne parsemée d'expressions pittoresques, de provincialismes colorés, d'images grouillantes de gaieté et de vie..."(PV, V, 63).

Cette "Lettre", selon le polémiste, aurait contribué mieux que tous "les éditoriaux pompiers de la grosse presse libérale" (PV, V, 63), à chasser du pouvoir Maurice Duplessis. Mais saura-t-on jamais, de façon précise, si cette "Lettre" est de lui? Connaîtra-t-on un jour, de façon précise, les divers pseudonymes de Grignon? C'est peu probable. Néanmoins, une étude attentive

---

52 "Valdombre: grand écrivain, piètre politicien", 18 février 1937, p. 4.

des textes d'En avant! permettrait peut-être de résoudre certaines énigmes[53]. Claude-Henri Grignon prend donc place parmi ces écrivains prolifiques dont les nombreux noms de plume poseront toujours bien des problèmes aux chercheurs[54].

---

53 Nous avons tenté, en vain, au cours de l'été 1981, de retrouver à Saint-Hyacinthe où était édité En avant!, d'anciens collaborateurs du journal ou des membres de la famille Bouchard qui auraient peut-être pu nous renseigner.

54 Voir en Annexe, la "Liste des pseudonymes reconnus de Claude-Henri Grignon", p. 1140.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

"Comprendre ce qu'un auteur a voulu faire et comment il l'a fait."

Roger Tenger*

Claude-Henri Grignon, né en 1894 et mort en 1976, a sûrement été, de son vivant, l'un des écrivains québécois parmi les plus populaires. Son roman Un homme et son péché[1] et ses successives adaptations à la radio, à la scène, au cinéma et à la télévision, l'ont fait connaître dans tous les milieux de la société québécoise. Les célèbres "Belles Histoires des pays d'en haut"[2] ont certainement marqué, de façon indélébile, l'imaginaire collectif de plusieurs générations de Québécois. La radio et la télévision, par leur succès, ont bien sûr assuré la fortune du roman, toujours réimprimé depuis sa parution, en 1933. Et il est bien évident que le nombre des auditeurs des "Belles Histoires" a dépassé de beaucoup le nombre des lecteurs d'Un homme et son péché. Mais la célébrité se paie toujours un peu. Et la popularité d'un

---

* Cité par Paul Wyczynski, "Histoire et Critique littéraire au Canada français/État des travaux", Littérature et Société canadiennes-françaises, Québec, PUL, 1964, p. 35.

1 Montréal, Éditions du Totem, 1933, 212 p.

2 "Les Belles Histoires des pays d'en haut" commencent, à la radio, en 1938, avec une adaptation du conte "le Déserteur" puis se poursuivent, en 1939, avec l'adaptation du roman Un homme et son péché. L'émission, à la radio, prend fin en 1962. A la télévision, l'adaptation des "Belles Histoires" est diffusée entre 1956 et 1970.

auteur, surtout si elle reste attachée à une oeuvre unique, ne favorise pas nécessairement le succès de l'ensemble de l'oeuvre. Le grand public croit trop facilement connaître ceux qu'il rend célèbres. Il faut donc conclure que les auteurs les plus populaires sont souvent ceux que l'on connaît le moins bien. Il faut remarquer aussi que trop souvent la critique "sérieuse" les néglige, la critique universitaire par exemple, qui regarde parfois d'un peu haut, "les écrivains à succès". Le cas de Claude-Henri Grignon est, à ce point de vue, fort révélateur. Cet auteur a été, tout compte fait, très peu étudié et les quelques travaux de ces dernières années qui lui sont consacrés, s'intéressent presque exclusivement à Un homme et son péché[3]. Les contes du Déserteur[4] sont moins connus et ce recueil n'a pas eu la fortune du célèbre roman. Enfin, le plus souvent, on ignore carrément les quelque trois cents contes publiés à partir de 1942 dans le Bulletin des agriculteurs[5].

L'oeuvre de fiction elle-même, pourtant plus connue, reste donc en quelque sorte à découvrir. C'est vrai pour l'oeuvre de fiction écrite, mais ce l'est davantage encore, dans le cas des adaptations à la radio et à la télévision. Il est étrange, en effet, que leur succès et la longévité exceptionnelle

---

3 Voir par exemple, les études de Gérard Bessette, Mireille Servais-Maquois, Claude-Marie Gagnon, Pierre Desrosiers, Soeur Rosa Descôteaux.

4 Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934, 219 p.

5 Grignon publie des contes entre 1942 et 1970 sous la rubrique "le Père Bougonneux". Et, entre 1951 et 1970, une bande dessinée "Séraphin/ l'Histoire illustrée d'Un homme et son péché". Les dessins sont d'Albert Chartier.

de leur diffusion, phénomène sans doute unique dans l'histoire culturelle du Québec, n'aient pas encore intéressé quelqu'un, que ce soit un littéraire, un sociologue, ou bien un spécialiste en communication. Si l'oeuvre de fiction reste à découvrir et le succès des "Belles Histoires" à expliquer, qu'en est-il alors de l'oeuvre essayistique et quel sort la critique lui a-t-elle réservé? On le devine, l'oeuvre essayistique qui est aussi une oeuvre polémique, reste à explorer. Elle a évidemment donné naissance à tout un corpus de textes critiques, mais qui sont le plus souvent ou des adhésions ou des ripostes, autant d'écrits par conséquent qui prolongent en quelque sorte ceux de Grignon plus qu'ils ne les expliquent. L'oeuvre polémique de Grignon n'a donc pas été encore étudiée, et c'est parce qu'elle ne l'a pas été que nous nous proposons, dans cette recherche, de la mettre à jour pour la lire, de la lire pour l'analyser, et de l'analyser pour tenter de la comprendre. Afin, peut-être, de lui donner un sens.

Bien sûr, nous lisons d'abord les Pamphlets de Valdombre[6]. Ce sont eux d'abord et avant tout que nous devons analyser. A côté d'eux, quelques rares essais: les Vivants et les Autres[7], Ombres et Clameurs[8] et

---

6 Les Pamphlets de Valdombre paraissent à Sainte-Adèle entre 1936 et 1943. Cinq tomes: t. I: 1er décembre 1936 - 1er novembre 1937, 556 p.; t. II: décembre 1937 - novembre 1938, 562 p.; t. III: décembre 1938 - novembre 1939, 461 p.; t. IV: juin 1940 - avril/mai 1941, 415 p.; t. V: mars/avril 1942 - juin 1943, 246 p.

7 [Montréal], Librairie Ducharme, 1922, 15 p.

8 Ombres et Clameurs/ Regards sur la littérature canadienne, Montréal, Editions Albert Lévesque, coll. "Les Jugements", 1933, 204 p.

Précisions sur "Un homme et son péché"[9]. Et peut-être aussi, pensons-nous, peu nombreux sans doute, quelques articles de périodiques. Mais la réalité est tout autre. L'oeuvre essayistique de Claude-Henri Grignon n'est décidément pas celle que nous croyons. Quelle est-elle donc? Impossible de répondre à cette question avant de retracer les écrits de Claude-Henri Grignon. Une étape s'impose, préalable indispensable à toute tentative sérieuse d'analyse. Une étape exigeante, longue et souvent fastidieuse. Heureusement, elle n'est pas inutile puisque, après avoir dépouillé une dizaine de revues et à peu près autant de journaux, nous mettons à jour au-delà de douze cents textes de Grignon. Des textes qui se partagent à peu près égalememt entre des textes de fiction et des textes polémiques. A cette étape-ci de notre travail, nous retraçons, en effet, tous les textes de Grignon éparpillés ça et là dans des revues et des journaux, aussi bien les textes de facture essayistique que les textes de fiction. Nous envisageons alors une bibliographie des écrits de Grignon qui tende, pour autant que faire se peut, à l'exhaustivité. Nous ne négligeons pas non plus, quand nous dépouillons journaux et revues, de retracer les textes critiques concernant de près ou de loin Grignon, ou sa famille, ou son oeuvre. Voilà qui explique la dimension imposante de notre bibliographie, que ce soit celle des textes de Grignon ou celle des textes sur Grignon. Bien sûr, nous amorçons notre quête des textes de Grignon et sur Grignon grâce aux jalons bibliographiques déjà tracés par Suzanne-D. Pelletier, Soeur Rosa Descôteaux,

---

9 Montréal, Éditions du Vieux Chêne, [1936], 107 p.

Réginald Hamel et le trio, Cantin, Hudon, Harrington[10]. On comprendra l'importance, pour l'instant quantitative, des écrits de Grignon, si l'on sait que l'on trouve ses premiers textes dans l'Avenir du Nord de 1916 et qu'en 1967, il signe encore régulièrement les éditoriaux du Journal des pays d'en haut de Saint-Adèle. C'est donc cinquante années d'écriture qu'il faut retracer. Il est possible que certains textes de Grignon nous aient échappé. Nous sommes bien conscient, par ailleurs, de n'avoir pas recensé tous les textes sur Grignon. Pour y parvenir, il faudra encore dépouiller bien des revues et aussi bien des journaux!

La cueillette des textes, au moins au début, stimule. Peu à peu cependant, étant donné son abondance, elle inquiète. Le corpus prend des proportions démesurées et les Pamphlets de Valdombre, environ quelque deux mille quatre cents pages de textes, ne sont plus qu'une partie seulement du corpus! Il apparaît de plus en plus évident qu'il faudra se résigner à limiter et la recherche et le corpus à étudier. Le dépouillement bibliographique du journal En avant! finit par nous convaincre. Nous y retrouvons plus que quatre

---

10 Suzanne-D. Pelletier, Bio-bibliographie de Claude-Henri Grignon, Montréal École des Bibliothécaires, 1946, 32 p.; Réginald Hamel, Cahiers bibliographiques des lettres québécoises, Montréal, Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises, Université de Montréal, 1966 à 1969, 4 volumes; Soeur Rosa Descôteaux, les Sources d'"Un homme et son péché", Thèse de Maîtrise ès-Arts, Montréal, Université de Montréal, 1969, 106 p. "Bibliographie", p. 1 à 38; Pierre Cantin, Normand Harrington et Jean-Paul Hudon, Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIXe et XXe siècles, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, coll. "Documents de travail du Centre...", nos 12, 13, 14, 15, 16, 1979, 1254 p. On peut aussi consulter le tome II du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec 1900-1930, Montréal, Fides, 1980, 1363 p.

cents textes de Grignon. Et si l'on savait, de façon précise, les pseudonymes de Grignon, quel serait alors le nombre des textes publiés dans ce journal? Il faut donc ici préciser les limites du corpus finalement retenu, lu et analysé. On peut résumer ainsi la description de ce corpus: l'oeuvre essayistique et polémique de Grignon écrite entre 1916, date de ses premiers écrits, et 1943, date à laquelle se terminent les Pamphlets de Valdombre, moins les textes publiés entre 1937 et 1939 dans En avant![11]. Précisons davantage. Nous retenons les textes parus dans l'Avenir du Nord, la Minerve, le Nationaliste, le Mâtin, le Petit Journal, le Canada, l'Ordre, la Renaissance et dans quelques autres journaux. Les textes parus dans la Vie canadienne, la Revue populaire, Vivre, l'Émerillon, la Vie au grand air, Paysana et dans quelques autres revues. Enfin, les essais publiés à part, les Vivants et les Autres, Ombres et Clameurs, Précisions sur "Un homme et son péché" et, bien sûr, les Pamphlets de Valdombre. Il faut aussi ajouter la première étude de Grignon sur Léon Bloy, parue en 1925, dans les Soirées de l'École littéraire de Montréal[12]. Il est bien évident que les Pamphlets de Valdombre restent malgré tout, la partie la plus importante de notre corpus et qu'ils seront toujours au centre de notre propos. Est-ce à dire que nous négligeons systématiquement les textes parus après 1943? Certes non. Nous y faisons de fréquentes allusions et nous les

---

11 Il ne s'agit pas ici de minimiser l'importance des textes d'En avant! qu'il faudra bien étudier un jour. On comprendra facilement que limiter le corpus à l'étude s'imposait. Remarquons que les textes d'En avant! paraissent entre 1937 et 1939, c'est-à-dire en même temps que les Pamphlets de Valdombre. Pour en avoir parcouru un certain nombre, nous croyons pouvoir dire qu'ils reprennent presque systématiquement les idées, les débats et les préoccupations des Pamphlets. Nous donnons cependant dans notre bibliographie, la liste des textes parus dans En avant!.

12 Montréal, Imprimerie l'Éclaireur, 1925, 342 p. "Léon Bloy", p. 49 à 82.

exploitons largement, au besoin. Car, les textes d'En avant! exceptés, nous n'avons, à vrai dire, négligé aucun des écrits que nous avons pu retrouver. Précisons aussi que nous avons lu attentivement les quelque quatre vingts derniers textes de Grignon, parus en 1967 et après, dans le Journal des pays d'en haut. Aussi, nous y référons-nous à l'occasion. Ces textes nous permettront parfois de rapprocher, de comparer, de signaler, ici une constante, là un changement. Il en va de même pour les textes de fiction qui ne nous intéressent pas, ici, directement. Mais là encore, pourquoi s'interdire d'y faire allusion et pourquoi ne pas les citer si l'occasion s'y prête[13]?

Mais, dira-t-on, pourquoi choisir de s'arrêter en 1943, à la fin de la publication des Pamphlets? D'abord, parce que l'oeuvre polémique est pratiquement écrite à cette date. Par la suite, Grignon ne publie aucun essai important et sa collaboration aux journaux devient presque inexistante[14]. Et pour cause. Depuis 1938, Grignon fait de la radio. "Les Belles Histoires" l'accaparent de plus en plus. En 1941, il commence aussi une collaboration qui

---

13 Le fonds Grignon n'est pas, actuellement, disponible aux chercheurs. Il aurait pu se révéler fort éclairant et intéressant, étant donné les documents qu'il contient: carnets de notes, textes de conférences, dédicaces, annotations, correspondance, ébauches, etc. Voir, à la Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal, Annexe Fauteux, l'Inventaire de la collection Claude-Henri Grignon, [Montréal, s.é., s.d., s.p.].

14 Notons toutefois qu'il n'abandonne pas entièrement la critique de l'actualité puisqu'il tient du 6 novembre 1949 au 4 juillet 1954, au poste CKAC, une émission hebdomadaire, "le Journal de Claude-Henri Grignon". Le réalisateur, Paul L'Anglais, a conservé la plupart des textes des émissions, environ seize cents pages dactylographiées! Ces textes seront bientôt disponibles à la Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal, Annexe Fauteux.

va durer plus de vingt-cinq ans, au Bulletin des agriculteurs. Enfin, à la même époque, il devient maire de Sainte-Adèle. Pas étonnant donc, que les Pamphlets agonisent lentement après 1940. On s'en rendra compte, cette période dans la vie et l'oeuvre de Grignon, est une période de transition. Les Pamphlets couronnent l'oeuvre polémique en même temps qu'ils y mettent fin. Bien sûr, en limitant le corpus à l'étude et en ne privilégiant que les essais parus entre 1916 et 1943, nous limitons l'ampleur et la portée de notre recherche. Et c'est pourquoi nous proposons comme sous-titre à notre travail: "Introduction à Claude-Henri Grignon". Mais nous sommes cependant convaincu que les textes retenus et la période étudiée permettent une approche sérieuse du pamphlétaire et de son oeuvre. Nous avons préféré, comme premier titre, "Claude-Henri Grignon, polémiste". Encore que nous employions souvent, indifféremment, polémiste ou pamphlétaire[15]. Mais le mot "pamphlet", pris au sens strict, a une signification relativement précise et limitée. Paul Robert le définit ainsi: "Petit livre, court écrit de caractère satirique qui attaque avec violence le gouvernement, les institutions, la religion, un personnage connu[16]". Le sens du mot "polémique", par contre, semble plus englobant. Paul Robert le définit ainsi: "Débat par écrit, sur ton vif ou même agressif, au sujet d'une question de politique, de religion, de philosophie, de littérature, etc.[17]". Étant donné la diversité des textes que notre corpus re-

---

15 Le Grand Larousse de la langue française (t. V, Paris, Librairie Larousse, 1976, p. 3925) donne comme synonymes, "polémiste" et "pamphlétaire".

16 Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Société du Nouveau Littré, 1972, t. IV, p. 843.

17 Ibid., t. V, p. 310.

groupe, les mots "polémique" et "polémiste" semblent mieux convenir. En effet, bien des textes du corpus ne sont pas, au sens strict, des "pamphlets". Ce qui ne les empêche pas d'en avoir néanmoins l'allure et le ton. Et d'avoir une évidente dimension polémique.

L'oeuvre mise à jour et les textes rassemblés, il faut lire et relire pour pouvoir découvrir et rendre compte d'abord. Là est notre premier objectif, modeste sans doute, justifiable cependant. Car notre corpus abondant, peu connu et peu accessible, doit d'abord être éclairé avant d'être interrogé et interprété. Dans sa genèse d'abord. Donc, dans sa chronologie, son histoire, nous devrions même dire, dans sa "petite histoire". Car comment s'élabore un corpus polémique quand il paraît par morceaux plus ou moins longs, dans des périodiques, sinon en relation étroite avec la vie de l'auteur, le référent et l'actualité qui l'alimentent et le font vivre? Autant dire tout de suite par conséquent que les "conditions" qui président à la naissance de l'oeuvre ne sont pas négligeables. C'est-à-dire, les circonstances, les anecdotes, les personnes et bien sûr, l'auteur lui-même. Pas question, en effet, d'ignorer celui-ci. Ce qui ne signifie pas pour autant que nous ayons pour objectif une minutieuse biographie de l'auteur. Nous ne retiendrons de sa vie que les faits, les circonstances et les événements qui ont pu favoriser d'une façon ou d'une autre l'éclosion de l'oeuvre et qui ont pu influencer, sinon déterminer, en même temps que sa thématique, sa rhétorique et même son esthétique. André Brochu fait remarquer dans l'Instance critique que les "conditions" de

l'oeuvre ne sauraient être prises pour des "explications"[18]. Sans doute a-t-il raison. Mais les "conditions" n'en demeurent pas moins, souvent, éclairantes. Et surtout dans le cas de textes essayistiques presque toujours en relation étroite avec l'époque et le milieu qui les voient naître. De toute façon, examiner les "conditions" de l'oeuvre n'est pas, loin de là, sans intérêt, au moins pour l'histoire littéraire, puisque c'est en s'attachant aux faits, à leur exactitude et à leur succession, informer et renseigner.

L'histoire du corpus mise à jour, il devient plus facile de considérer celui-ci comme un tout et de s'intéresser alors plus directement aux textes eux-mêmes, que ce soit dans leur relative autonomie ou dans leur évidente interdépendance. Le texte essayistique peut en effet être reçu et lu de manières fort différentes. Le premier lecteur du texte, celui qui le lit à sa parution, le perçoit d'abord comme un fait, lui-même conséquence d'autres faits. Il est donc généralement sensible aux liens qui relient le texte à l'actualité. C'est souvent d'ailleurs dans ces liens avec le référent que résident l'impact et l'efficacité première du texte. Comment relit-on un tel texte quelques années plus tard? Et surtout, comment le relit-on quand il prend place dans un recueil, dans un ensemble plus vaste? Quand il n'est plus qu'un texte parmi d'autres? donc, une simple partie d'un tout? François Ricard résume ainsi le problème:

---

18 André Brochu, l'Instance critique (1961-1973), Montréal, Leméac, 1974, p.23 à 25.

> "L'essai court, quand il passe du journal ou de la revue au recueil, entre dans un nouveau système de rapports: la nécessité qui le faisait dépendre de l'événement et considérer comme une réaction immédiate à cet événement, s'estompe au profit d'une autre nécessité, qui y était inscrite dès le départ sans doute, mais que seule la republication en recueil met vraiment en lumière c'est-à-dire, sa nécessité intérieure. Ce qui, en lui, le lie non plus aux circonstances extérieures mais bien aux autres parties du recueil, aux autres essais avec lesquels il compose dès lors, une oeuvre aussi unifiée et autonome, en un sens, qu'un roman ou un texte poétique"[19].

En ce qui nous concerne, nous considérons donc maintenant l'ensemble des textes dispersés de Grignon, ajoutés aux volumes publiés et aux Pamphlets de Valdombre, comme un très gros recueil en plusieurs tomes. Un recueil à lire, à relire et en quelque sorte à défricher. Pour tenter d'abord d'en cerner le contenu: les préoccupations, les thèmes et les leitmotive qui donnent souvent à l'oeuvre sa profonde unité. Une unité qui peut cependant se cacher ailleurs que dans les thèmes, ailleurs que dans la pensée: dans le mode d'élaboration et de progression du texte, dans la démarche rhétorique, dans le recours à certains procédés esthétiques, dans la langue et dans le ton. Par conséquent, dans la forme d'expression. Une forme d'expression qui n'est pas, au gré du hasard, celle-ci ou celle-là, mais qui a en quelque sorte sa nécessité que dictent en grande partie des intervenants préexistant à l'oeuvre. Par exemple, l'auteur et ses objectifs; par exemple, un ensemble structuré de valeurs: une idéologie. L'étude du texte, tant celle des idées que du style, nous ramène donc à un hors-texte, qu'on le veuille ou non. Un hors-texte dont nous avons

---

19 François Ricard, "la Littérature québécoise contemporaine 1960-1977/IV-L'Essai", Études françaises, vol. 13, nos 3-4, octobre 1977, p. 170 à 369.

déjà parlé: en particulier, l'auteur et son époque. Tout à l'heure, nous demandions à l'auteur et aux "conditions" de l'oeuvre de nous éclairer sur l'oeuvre. Maintenant, nous demandons à l'oeuvre de nous aider à comprendre l'auteur, sa vie et ses propos, peut-être aussi de nous aider à interpréter les "conditions" mêmes de l'oeuvre.

Dans notre démarche, nous ne privilégions donc ni l'étude des circonstances particulières dans lesquelles l'oeuvre a été créée, ni, d'autre part, une analyse purement esthétique. Nous préférons, entre ces deux extrêmes, opter pour une approche critique plus large et plutôt "multiforme"[20]. Il s'agit moins, en effet, pour nous, d'étudier tel ou tel aspect en profondeur, sous tel angle particulier, que de rendre compte en quelque sorte de "l'aventure" d'un homme et d'une oeuvre. Notre travail se veut donc une "quête". Et une interrogation. Il s'agit moins pour nous, en fin d'étape, de tout résoudre, que de cerner ici et là une énigme, que de poser à propos de ceci ou cela les vraies questions. Car nous partons évidemment à la recherche d'une logique, d'une cohérence, d'un sens. Mais il serait vain de croire tout découvrir. Le plus souvent, nous ne pourrons qu'entrevoir des approches et que suggérer des interprétations que des travaux ultérieurs pourraient se donner comme objectif de préciser. Nous pourrons peut-être, en mettant à jour la pensée de l'auteur, déceler, ici, une grande cohérence, là, des contradictions, ailleurs,

---

20 Voir Paul Wyczynski, "Histoire et Critique littéraire au Canada français/ État des travaux", art. cit., p.35. Paul Wyczynski cite une "page résumée" de Guillaume Schlegel que nous retenons ici: "... la critique est en danger si elle opte pour l'un de ces deux extrêmes: l'étude des circonstances particulières dans lesquelles l'oeuvre a été créée, ou l'analyse purement esthétique". Paul Wyczynski continue: "Schlegel propose plutôt le double contact ou des normes mouvantes dans l'exploration d'une oeuvre littéraire" (p. 36).

une évolution, et, à travers elles, des angoisses, des peurs, des obsessions, des aspirations. Il ne s'agit pas bien sûr de prendre à tout prix l'auteur en défaut, mais plutôt de comprendre et de le comprendre. C'est donc dire que nous tenterons, après avoir analysé l'oeuvre, d'entrevoir sa signification. La signification d'une oeuvre qui s'élabore sur près de trente ans, entre 1916 et 1943, aux plans historique, sociologique, idéologique ou esthétique. Nous tenterons aussi de cerner quelle est la place et quel est le sens du corpus polémique retenu, en nous souvenant qu'il n'est qu'une partie d'un ensemble encore beaucoup plus vaste: l'oeuvre de Grignon dans sa globalité. Encore une fois, il restera beaucoup à étudier et beaucoup à dire sur Claude-Henri Grignon Il faut donc espérer que les recherches sur cet auteur se poursuivent[21]. Voilà qui précise au moins les grandes lignes de notre projet, ses objectifs et ses limites. Précisons aussi que nous avons voulu les citations nombreuses et généreuses. En citant ainsi un corpus souvent difficile d'accès, nous espérons rendre accessibles, en partie au moins, des textes qui mériteraient souvent d'être mieux connus. Des textes certes, mais surtout des préoccupations et une écriture.

La démarche et les objectifs retenus suggèrent presque d'emblée, l'articulation de notre recherche. Celle-ci se divise en deux grandes parties: Genèse de l'oeuvre (I) et Étude de l'oeuvre (II). Ce plan d'ensemble, fort

---

21 La réimpression des principaux textes de Grignon rendrait la tâche plus facile en même temps qu'elle rendrait justice à l'oeuvre. Nous aimerions pouvoir travailler à cette réimpression. Espérons que notre travail garde au moins le mérite d'ouvrir des voies à de futures recherches, aussi bien sur Grignon que dans des domaines jusque-là encore peu explorés de la littérature québécoise. Par exemple, l'essai, la polémique et la critique littéraire.

simple, nous permet de rendre compte facilement de nos recherches. Mais ce plan se défend aussi, étant donné le contenu de notre corpus. Deux dimensions surtout frapperont le lecteur attentif. Plus encore que la facture, en gros "essayistique" des textes[22], l'écriture et le ton polémique. Et, à mesure que progresse la lecture, une autre dimension du corpus s'impose: la dimension autobiographique qui transforme momentanément le texte en narrations ou bien en descriptions et en évocations plus ou moins lyriques. On s'aperçoit vite que le narrateur est un des personnages importants du corpus, qu'il ne cesse d'intervenir pour témoigner, raconter et surtout se raconter. L'auteur retrace en quelque sorte, à travers ses écrits, sa propre histoire, plus précisément son propre itinéraire, affectif, psychologique, moral, intellectuel. Des événements, des moments, des circonstances, des personnes sont sans cesse évoqués, rappelés, décrits. Cette dimension du texte n'est pas sans intérêt. Elle est riche en informations de toutes sortes. Elle est d'autant plus intéressante à exploiter que n'existe pas encore sur Claude-Henri Grignon d'étude biographique du genre "l'Homme et l'Oeuvre". Or, traiter de cette dimension du corpus - il faut bien le faire de toute façon - revient en réalité à tracer la genèse de l'oeuvre en même temps que l'itinéraire en quelque sorte spirituel et intellectuel du polémiste. Mais qu'on ne s'y trompe pas, même si la quête des sources nous fait remonter assez loin, par exemple à une époque que n'a pas vécue Grignon; même si nous retraçons les grandes étapes de sa vie jusqu'en 1943, nous n'avons pas, encore une fois, pour objectif, une biographie précise de

---

22 C'est-à-dire ou bien délibérative, ou bien argumentative, ou bien explicative, ou bien informative.

l'auteur. Les personnes, les événements et les circonstances que nous retenons, nous les évoquons pour deux raisons. D'abord, parce que le narrateur lui-même les évoque; ensuite, parce qu'ils sont susceptibles d'éclairer notre compréhension de l'auteur et surtout de l'oeuvre. C'est donc admettre que les points d'orgue ainsi que les silences de l'auteur seront aussi un peu les nôtres. Même si nous n'avons pas négligé les informations et les témoignages que nous avons pu retrouver ici et là, c'est donc d'abord chez Grignon lui-même que nous puisons nos informations. Avec la première partie de notre travail, nous pénétrons d'emblée dans notre sujet et, en même temps, nous abordons de front le corpus à étudier. L'intérêt de cette première partie est évident. En compagnie de Grignon que nous allons apprendre à connaître, nous allons brièvement revivre l'épopée des pays d'en haut et, plus tard, un long chapitre de la petite histoire littéraire québécoise, en fait, surtout montréalaise. Dès cette première partie, nous appréhenderons déjà le texte. Par exemple, sa langue et son ton, parfois violents mais souvent lyriques. Nous réaliserons que le texte s'élabore et "produit" son sens par la digression surtout et par la récurrence aussi. A la fin de notre première grande étape, l'oeuvre et l'auteur nous seront déjà bien familiers.

Dans la seconde grande étape de notre travail, nous mettrons d'abord en évidence, en considérant le corpus comme un seul ensemble, les idées de Grignon, et nous rendrons compte de ses propos, de ses procès. Mais on ne saurait analyser et comprendre notre corpus et son articulation d'ensemble si l'on fait abstraction de la dimension polémique. Car Grignon, nous le verrons, est d'abord et avant tout un polémiste. Ce qui signifie, en gros, un ensemble de

valeurs, une manière de penser et d'argumenter, une façon d'écrire aussi. Il faudra donc tenter de cerner d'abord le polémiste avant de s'intéresser au critique. Par conséquent, tâcher de présenter les grandes lignes du projet polémique, en cernant si possible le "pacte" polémique. Chez Grignon, le pacte est omniprésent, rappelé sans cesse et souvent redéfini avec abondance. Il précise les objectifs, la démarche, la manière, les moyens; il identifie les valeurs maîtresses, les cibles clefs, les bonnes et les mauvaises références, les bons maîtres et les mauvais maîtres. Le polémiste, découvert et reconnu, il sera plus facile de comprendre et d'apprécier le critique de la vie politique, sociale, culturelle et littéraire du Québec surtout, ses jugements et ses procès. Pourquoi ceci est dénigré et, cela, valorisé. Nous verrons que le cheminement argumentatif, quand il existe, est presque toujours le même: pour présenter le vrai, le beau, le bien, les bons et les modèles, il faut d'abord dénoncer les faux modèles, les méchants, le mal, le laid, l'erreur. On aurait bien tort cependant, de s'imaginer que ceux qui présentent leur point de vue de façon si catégorique et tranchée, ont nécessairement une pensée riche, profonde et nuancée à proposer. Grignon ne fait pas exception à la règle, même si souvent, l'écrivain tente de nous faire croire le contraire. En effet, un polémiste, pour être intéressant, doit d'abord être un bon écrivain. S'il sait aussi exploiter les ressources du langage et de l'écriture, il sera toujours un peu vainqueur[23].

---

23 Cependant, disons-le tout de suite, on ne trouvera pas dans notre recherche, une étude approfondie de l'écriture, des procédés rhétoriques et stylistiques. Non pas que le corpus ne s'y prête pas ou ne mérite pas une telle étude. Bien au contraire! Mais tout simplement parce que viser cet objectif serait envisager une autre thèse. Nous avons déjà beaucoup à faire en visant une présentation et une analyse de l'oeuvre.

La seconde étape terminée, nous nous efforcerons, dans une fin plus prospective que conclusive, de poser au corpus maintenant apprivoisé, quelques questions. Pour tenter de percer le sens et la portée de cette oeuvre tout de même imposante et qui prétend, à tort ou à raison, éclairer, conseiller et proclamer la vérité, toute la vérité. On pourra s'interroger sur l'authenticité de l'oeuvre et de l'auteur en mesurant la cohérence de l'un et de l'autre. Si l'on décèle ici et là des paradoxes, voire même des contradictions, se demander le pourquoi de leur présence et ce que leur présence révèle. Car l'oeuvre littéraire et, plus encore, l'oeuvre polémique, examinée à la lumière des critères habituels de la logique et de la cohérence, se montre souvent fort déroutante. C'est peut-être qu'il y a dans ce genre d'écrit, au-delà ou en deçà des dires, une autre cohérence qu'il faut justement tenter de cerner. Par exemple, une cohérence d'ordre stylistique et esthétique. En posant à l'oeuvre des questions, on finit aussi fatalement par les poser à l'auteur. Pourrons-nous dire, au terme de notre recherche, qui a été Grignon et quel a été le sens de son aventure personnelle? Ce n'est pas sûr. En effet, il faut peut-être chercher les clés de l'oeuvre chez l'auteur, mais aussi ailleurs. Par exemple, dans l'époque et dans le milieu psychologique et moral, culturel et social, qui laisse toujours sa marque sur l'oeuvre, malgré ce qu'on prétend parfois aujourd'hui. Et c'est sans doute plus vrai encore quand il s'agit d'essais. On sera donc amené à évaluer l'oeuvre: son importance, son influence, sa valeur et ses limites. Le discours critique pourra ici nous éclairer. Il nous dira au moins, comment l'oeuvre a été reçue et perçue. Et si, en fin de compte, toutes ces questions, toutes ces pistes doivent nous laisser sur notre faim, pourquoi alors ne pas réinterroger l'oeuvre, le texte, l'écriture? Car il se

pourrait bien en effet que la victoire de l'oeuvre et de l'auteur se situe d'abord à ce niveau. En tout cas, c'est peut-être cette réussite-là qui demeure la moins discutable.

Bien sûr, et la multiplicité des approches et des questions posées et proposées le prouvent, il s'agit bien moins de trancher que de suggérer, que d'ouvrir des pistes. Les interprétations des oeuvres littéraires sont toujours à refaire et c'est tant mieux. Au terme de notre recherche, Claude-Henri Grignon restera encore à découvrir et son oeuvre, à interpréter.

Première partie

GENÈSE DE L'OEUVRE

"... un auteur quel qu'il soit se transporte et se traduit dans son oeuvre. Il n'écrit que pour parler de soi [...] C'est l'expression de son moi [...] Il est impossible alors de séparer l'homme de l'oeuvre" (PV, II, 121, 122).

"Le 'je' est doux à dire".
Félix Leclerc.*

---

* Le Calepin d'un flâneur, Montréal, Fides, Bibliothèque canadienne-française, 1961, p.25.

CHAPITRE 1

LE POIDS DE L'ATAVISME ET DE L'HÉRÉDITÉ

CHAPITRE 1

LE POIDS DE L'ATAVISME ET DE L'HÉRÉDITÉ

"Du reste, on ne peut pas se séparer de la source où l'on a puisé sa vie"(Pr, 45).

1. La "Mémoire héréditaire"

Les écrits polémiques de Claude-Henri Grignon sont aussi des mémoires. Et quand, chez lui, les textes deviennent "mémoires", ils ont presque toujours tendance à devenir "autobiographiques", du moins si l'on entend "autobiographie" au sens large, c'est-à-dire "toute forme d'écrits où l'on parle de soi[1]". Trois raisons principales semblent favoriser l'émergence d'une écriture autobiographique. D'abord, la forme esayistique et polémique. Dans l'essai en effet, et davantage encore sans doute en polémique, le statut du narrateur est bien particulier: la présence et l'omniprésence du narrateur vont de soi. Il ne cherche pas à se dissimuler comme c'est souvent le cas dans le roman, par exemple. Non, sa présence est normale, attendue même. Et c'est elle qui bien souvent détermine la qualité de l'essai, tant au niveau des idées qu'au niveau de l'écriture. Donc, si le narrateur intervient, grandes sont les

---

1 Philippe Lejeune, l'Autobiographie en France, Paris, Armand Colin, Coll. "U2", 1971, p.10.

chances qu'il nous parle de lui[2]. Les deux autres raisons qui invitent l'auteur à se raconter dépendent surtout de Grignon lui-même: d'abord, une certaine conception de l'écriture et aussi, un très grand culte du passé. Pour Grignon, on ne saurait écrire sans parler de soi. Quel que soit l'auteur: "Il n'écrit que pour parler de soi"; ce qu'il exprime d'abord, c'est son "moi" et on aurait grand tort de séparer l'homme de l'oeuvre (PV, II, 121, 122). Il approuverait sûrement cette affirmation de son maître, Léon Bloy: "il n'y a d'intéressant que le MOI[3]". Quand on écrit, la personne intéressante n'est donc pas la troisième qui est sans vigueur et fait écran, mais la première: "Le 'je' orgueilleux, autoritaire, dominateur et si artiste"(PV, I, 353) ou bien tout simplement le "je" qui a besoin de "faire des confidences et de [se] montrer" (Pr, 37), celui des "propos intimes où l'âme s'abandonne" (PV, IV, 34). Il écrit en 1967, ces trois phrases qui auraient pu ouvrir son tout premier texte: "Il sera question de moi. Je m'en excuse. J'en demande pardon aux lecteurs, [...] il sera question de moi[4]". Enfin, écrire, c'est aussi rappeler le passé. Or, la meilleure façon de le faire, n'est-elle pas encore de parler de soi? Pour Grignon, le "moi" est donc durée et histoire. Il est sans doute individualité, mais il est plus encore, continuité et solidarité. Car il faut assumer "l'invincible atavisme" (hp, 9), "le poids formidable

---

2 C'est un point de vue que développe Jean-Marcel Paquette dans un article sur l'essai où il écrit notamment: "...l'essayiste tente de réunifier le réel autour de son 'moi'. L'essai devient alors une biographie..." Voir, "Forme et Fonction de l'essai dans la littérature espagnole", Études littéraires, vol. 5, n°1, avril 1972, p.81.

3 Cité par Léon Daudet, Flammes/Polémiques et Polémistes, Paris, Bernard Grasset, 1930, p.223.

4 CHG, "Éditorial/Quand j'étais dictateur (I)", le Jph, 4 mars 1967, p.2

d'hérédités anciennes" (PV, I, 250). La condition la plus sûre de l'écriture devient donc celle-ci chez Grignon: "raviver la mémoire héréditaire" (PV, 1, 87), c'est-à-dire, vivre dans le passé (Pr, 43), ne pas se séparer de cette "source" où l'on puise sa vie (Pr, 45), recréer s'il le faut une "ambiance" et une "atmosphère" extrêmement riches de "sensations anciennes" (Pr, 44, 84). Puisque le passé devient la source d'inspiration par excellence, écrire consistera avant tout à rappeler, c'est-à-dire à raconter, à célébrer, à évoquer, à peindre, à comparer, à opposer... Le passé devient ainsi le point central vers lequel tout converge en même temps que celui d'où tout part ou revient. Point de départ, point d'arrivée, point de retour, le passé chez Grignon, véritable clef de voûte de l'oeuvre, alimente tout et sert de mesure à tout. Il fournit les valeurs, les modèles, les thèmes, les cadres, les décors. Il détermine même, dans une certaine mesure, l'écriture et l'esthétique, favorisant narrations, descriptions, portraits et tableaux. Quant au ton et à la ferveur, c'est l'identification plus ou moins grande du narrateur à ce passé, qui les fera naître et vivre. On devine un peu ce qu'ils seront puisque le narrateur ne cesse de nous dire qu'il ne vit que du passé (Pr, 37, 43), qu'il n'écrit que pour le célébrer[5], que ce passé, "c'est [lui] en chair et en os" (Pr, 36).

Or, quel est-il chez Grignon, ce passé, quelle est-elle, cette hérédité que la mémoire conserve et rappelle et que l'écriture célèbre? Tout un imaginaire, un véritable univers, riche de valeurs et de formes. Remarquons-le tout

---

5 Vbr, "Histoire d'une petite patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 1. Voir aussi: Pr, 37, 43, 38; PV, 1, 95; II, 4, 5, 543; III, 458; IV, 184, 286; etc.

de suite, il n'est point chez Grignon de formes qui ne soient en même temps incarnations et illustrations de valeurs, de même qu'il n'est point de valeurs qui ne soient, à un moment ou à un autre, occasions de formalisation, prétextes à création. Tenter de cerner cet univers qui alimente l'oeuvre de Claude-Henri Grignon, fût-elle polémique ou de fiction, n'est pas du domaine de l'impossible. Il est suffisamment invoqué, nommé, précisé et limité pour qu'il soit possible de le décrire. Cet univers, c'est d'abord un espace, une certaine géographie. C'est aussi un passé certes, mais plus précisément une certaine époque. Et ce sont aussi et surtout, des individus, bien connus parfois, le plus souvent anonymes, appelons-les les ancêtres ou mieux encore, les héros. D'abord, les lieux privilégiés: le pays natal, la petite patrie qui tient "fortement comme des bras charnels [...] Mère adorable qui gâte son enfant" (SL,99). Le seul endroit où il peut vivre heureux[6], Sainte-Adèle. Sainte-Adèle pour qui il écrit et à qui il dédie les Pamphlets de Valdombre (PV, I, 3). Ce n'est que justice, car la petite patrie lui offre des paysages, des couleurs, des odeurs, des sensations. Pas étonnant alors qu'il ne cesse de l'invoquer, de la peindre, de lui rendre hommage en quelque sorte[7]. Jusqu'à la fin, Sainte-Adèle restera le "port d'attache", le hâvre de paix, le bonheur et la seconde sécurité[8]. Saint-Jérôme aussi, sa "seconde patrie[9]", tout aussi riche en décors que Sainte-Adèle, mais surtout "terre

---

6 CB, "Pour les villageois", l'AN, le 30 novembre 1917, p.2

7 Voir, "Mon beau pays" (Pr, 36 à 51).

8 Propos rapportés par Conrad Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon: écrire pour rester libre", la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p.3.

9 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p.5.

de souvenirs et de prédilections[10]". Enfin, toutes les paroisses des pays d'en haut: Saint-Sauveur, Sainte-Marguerite, Sainte-Jovite... et tous "les villages depuis Saint-Jérôme jusqu'à Mont-Laurier, [...] bâtis soit au bord d'un lac, soit en flanc de montagne ou sur le bord d'une rivière" (PV, IV, 307). Un beau pays certes, mais aussi un "pays d'épouvante"; des paysages grandioses, mais aussi une terre de roches (PV, IV, 302). Sous la plume de Grignon, le nord de Montréal devient le lieu par excellence de la beauté et de la générosité. Mais il est aussi celui du défi, et son immensité et sa rudesse éloignent de lui les faibles et les peureux. Seuls, les tenaces, les héros donc, pourront l'apprivoiser et s'y refaire en quelque sorte, une virginité[11].

L'histoire de ce pays natal, pays de la démesure, fascinant entre tous, ne peut que se confondre avec l'épopée. Sous la plume de Grignon, l'histoire du nord de Montréal est toujours prétexte aux grandioses évocations, aux morceaux de bravoure (PV, II, 543). L'époque privilégiée entre toutes, on s'en

---

10 CB, "Un joueur de dames", l'AN, 3 janvier 1919, p.2.

11 Chaque printemps, Grignon éprouve le besoin d'aller encore plus au nord, vivre seul, pêcher et jouir des spectacles de la nature (PV, III, 208; IV, 30, 125; V, 132). Il va là, faire provision d'émotions fortes, faire "orgie" de lignes et de couleurs et satisfaire "un besoin de liberté sauvage, haute en couleurs, rutilante de chants qui puisent leur source dans la mémoire héréditaire" (Vbr, "Huit jours dans les pays d'en haut", la Rm, vol. 21, n°3, juillet 1939, p.11). Le "mythe" du nord a été étudié par Jack Warwick notamment. Voir "le Nord canadien: deux cultures, un mythe", dans Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. "Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française", n° 10, 1977, p. 293 à 302.

doute, sera surtout la seconde moitié du XIX^{e} siècle qui voit le nord de Montréal peu à peu reculer, et se peupler les Laurentides. Une époque, difficile, une fresque de misère; des temps barbares, des "temps héroïques, baignés de rires et d'événements extraordinaires[12]". L'époque à laquelle Grignon situe Un homme et son péché, l'époque à laquelle se déroulent les Belles Histoires. Époque de labeur, de sacrifices et de foi que celle de la colonisation, époque si souvent évoquée avec nostalgie et que Grignon aurait tant voulu connaître:

> "Que n'aurais-je point donné pour vivre à cette époque où l'on prenait le temps d'écrire et le temps de lire, où l'on savait boire, bien manger, bien travailler; ce qui n'empêchait pas les héros du village de pincer les filles les plus ragoûtantes du monde[13]".

C'est souvent qu'il évoque les fêtes de jadis qui rythmaient la vie des colons, Noël par exemple, et les "inoubliables boustifailles[14]". En 1934, Saint-Jérôme célèbre le centenaire de sa fondation. Occasion unique pour lui de vivre "un siècle de la petite histoire":

> "Un siècle a passé, il a suffi de cent ans de labeurs, de sacrifices, de ténacité et d'idéalisme surtout [...] pour qu'à cet endroit même où se trouvaient jadis quelques pauvres chaumines en

---

12 Vbr, "Hommage au Vieux Doc", l'AN, 10 novembre 1939, p. 1. Voir aussi Pr, 55 et PV, III, 9; IV, 155.

13 Vbr, "Hommage au Vieux Doc", l'AN, 10 novembre 1939, p. 2.

14 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 5.

> regard d'une rivière neuve, se dressât une ville prospère, une des plus importantes et des plus jolies de notre province, Saint-Jérôme, Reine du Nord[15]".

Mais si ces temps de défis furent plus grands et meilleurs que les autres, c'est surtout parce qu'ils auront été vécus par des héros. Parce que ce passé est "celui des pionniers, de ceux qui auront tenu malgré les obstacles sans nombre que dressait partout la colonisation[16]".

Qui sont-ils ces héros, ces pionniers sans cesse invoqués, interpellés, nommés, décrits et proposés comme exemples? Grignon donne la première place aux plus nombreux, obscurs et modestes dont on a oublié les noms: "... les premiers qui méritent une place dans l'histoire de la petite patrie, ce sont les colons devenus cultivateurs et dont les descendants demeurèrent attachés au sol[17]". "Ces pauvres diables, héros inconnus" qu'il voit "poètes dans le sens le plus noble du mot" (PV, IV, 304, 306), il les nomme parfois: France Latour, Grégoire Aveline, Ignace, Le Vieux Johnny, Jos, Bidou Saint-Louis, Hector Labelle, Marie Dan et Jacques Chiriotto et combien d'autres encore aux surnoms imagés. Tous forts, issus de Normands et de Gascons, gros buveurs et gros mangeurs, menteurs et plaideurs[18]. Comme elle est riche, cette galerie

---

15 CHG, "Triomphe du passé/Retentissantes Manifestations du centenaire de Saint-Jérôme", l'AN, 7 septembre 1934, p.1.

16 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 5.

17 Vbr, "Histoire d'une petite patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 1.

18 Vbr, "Découverte d'un paradis", la Vie au grand air, vol. 1, n°1, juillet 1937, p.9. Voir aussi, PV, 1, 249, 250.

des portraits de colons que nous offre l'oeuvre de Grignon! Ils lui sont tous familiers comme ils le sont aussi au Père Bougonneux qui les présente ainsi: "des simples d'esprit, des grands d'esprit itou, du drôle de monde, des berlandeux, des cancanniers, des raconteux d'histoires", mais aussi "des senteux, des écornifleux, des hypocrites, des vantards, des amusards, des jonglards, des pêteux pis des ordilleux"; tous, hauts en couleurs, "originaux ou détraqués" qui savaient rendre la vie agréable[19]. Leurs compagnes sont là aussi: "corpulentes, douces et joyeuses, des Canadiennes comme on n'en verra plus jamais[20]". Elles s'appellent Elmire Groulx, Alzire, Mérisa, Arthémise. Il faut également nommer les vieilles familles de Saint-Jérôme: les Prévost, Nantel, Simard, Fournier, Castonguay, Fournelle, Beaulieu, de Martigny, Guay, Laflamme, Laviolette, Marchand[21]. Un nom plus illustre encore, celui de Norbert Morin qui fonde, en 1884, avec quelques aventuriers, colons, chaseurs, pêcheurs et braconniers, Sainte-Adèle. Et qui nomme l'endroit choisi, en l'honneur de son épouse, Adèle Raymond[22]. Mais parmi tous ces pionniers, ces fondateurs, il est une figure qui dépasse toutes les autres, celle du curé Labelle à qui le Déserteur est dédié et dont le nom

---

19 Ba/PB, 06.47,4; 01.50,52; 04.50,88; 03.64,94.

20 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 5.

21 Ibid. Et "Triomphe du passé/Retentissantes Manifestations du centenaire de Saint-Jérôme", l'AN, 7 septembre 1934, p. 1 à 6.

22 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 8.

revient régulièrement sous la plume de Grignon. A chaque fois, une nouvelle occasion de tracer un portrait, de rappeler son oeuvre, la colonisation du nord de Montréal. Labelle, "éventreur terrible des sols les plus rebelles, passionné des arbres, des lacs, des rivières et des pays neufs[23]", fut pour Grignon, un prêtre modèle, un poète, un visionnaire, un politique et un économiste. Un "vieux fou, espèce de prophète comme il n'est plus permis de l'être, et qui voyait clair" (PV, IV, 302, 303). Il peint ainsi celui qu'il aime appeler "le Roi du Nord":

> "Il fut colossal de poésie et de rêves et d'idéalisme. C'est Rabelais. L'énormité de sa poésie n'avait d'égale que l'énormité de sa taille. En marche vers les régions du nord, portant des secours aux colons, il s'arrêtait net devant un coucher de soleil sur la Lièvre et se mettait à pleurer comme un ange. Un bruit de feuillage l'émotionnait jusqu'à l'âme. Tout dans la nature le rendait extrêmement sensible aux misères des hommes[24]".

Ici, le tableau a les dimensions d'une fresque et le héros se fait meneur d'hommes:

> "On imagine le curé Labelle à la tête de ces groupes de colons, venus des plaines et qui s'en allaient vers le nord, à la conquête de nouvelles terres. Soit en canot, soit à pied ou à cheval, ils parcouraient des distances de soixante milles, de cent milles, luttant contre la forêt, brisant

---

23 Vbr, "Hommage au Vieux Doc", l'AN, 10 novembre 1939, p. 1.

24 Vbr, "le Curé Labelle devant les Anglais", la N, 28 octobre 1937, p. 1 à 6.

> tous les obstacles, se battant contre les loups, se battant contre la vie. Ces défricheurs, fils de Français, paysans ou aventuriers, portaient un fardeau, c'était la colonisation. Ils chantaient cependant, ils priaient un peu, ils sacraient surtout, mais au moins, ils faisaient quelque chose.
>
> Et pour remonter le courage des hommes, on s'arrêtait à la lisière d'une forêt ou bien au bord d'un lac. Le curé Labelle, immense d'enthousiasme, sortait la cruche de whisky blanc, qu'avait préparée le père Médard des pays d'en bas. On buvait un grand coup et l'on faisait face à la misère. On reprenait la route à travers le bois. Quel courage ne fallait-il pas pour se lancer ainsi à l'aventure! Mais bientôt la vie sociale s'organisait et les forêts reculaient devant le labeur des hommes" (PV, IV, 303, 304).

Le personnage du curé Labelle apparaît donc comme la figure centrale de cet univers que Grignon porte en lui, qui se confond avec lui et qu'il trouve tout naturel de peindre et de célébrer. Il se dit d'ailleurs paysan, plus paysan que les paysans eux-mêmes[25].

On ne saurait trop insister sur le rôle joué dans l'oeuvre de Grignon par ce passé que nous venons d'évoquer trop brièvement. Certes, cet univers, c'est d'abord, sans doute, dans son oeuvre de fiction que Grignon l'évoque, le décrit et le chante. C'est lui qui fournit au romancier et au conteur les décors, les cadres, les thèmes, les situations, les intrigues et les personnages principaux. Bien sûr, ce n'est pas notre propos de le montrer ici dans

---

25 Propos rapportés par Maurice Hébert, "Un romancier se raconte", Les Lettres au Canada français, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 88.

le détail. Dans notre corpus, l'essayiste et le polémiste exploitent, plutôt que des formes, un ensemble de valeurs qu'il nous faudra préciser plus tard. Encore faut-il faire remarquer que très souvent, l'évocation, s'insérant dans la démarche essayistique, transforme momentanément l'essai en récits, fables, portraits, tableaux, chroniques qui révèlent, à leur manière, la présence discrète du peintre et du conteur. L'univers que nous avons évoqué, s'avère donc indispensable à la compréhension de l'oeuvre polémique. Il nous indique également, dans la mesure où il est présent dans le corpus que nous étudions, que l'écriture polémique, au moins celle de Grignon, est assez souple et ouverte pour être susceptible d'accueillir et de faire sienne, des modes d'expression très divers, qui sont plutôt, habituellement, ceux de la fiction. C'est justement grâce à cette ouverture que le texte de Grignon s'accomode, fort bien du reste, d'une démarche autobiographique qui permet, à intervalles plus ou moins réguliers, à la "mémoire héréditaire[26]" de s'exprimer. Mais comment expliquer chez Grignon ce poids de l'atavisme et cette emprise du passé que l'auteur lui-même reconnaît, accepte et même cultive? C'est que, pour lui, tout est clair, le destin mène les hommes, qu'ils le veuillent ou non. Il écrit: "Origine, sang et race commandent toujours l'histoire" (SL, 23). Et sa manière à lui, d'assumer son histoire et son destin, c'est de célébrer le passé que nous savons, c'est de glorifier la paysannerie. Il sera écrivain, écrivain "essen-

---

26 Ce concept de "mémoire héréditaire" est emprunté à Léon Daudet. Valdombre écrit: "Lorsque Léon Daudet avec cette 'furia' qui demeure sa haute caractéristique, parle de la mémoire héréditaire, il entend bien expliquer que nous ne pouvons pas vivre sans les images qui portent le passé, lequel fait le présent et notre seule raison d'être" (PV, IV, 75).

tiellement" paysan, "à la façon d'un Ernest Pérochon ou d'un Alphonse de Châteaubriant[27]".

Souvent, Grignon nous dit qu'il aime relire les vieux journaux, les vieux papiers, les vieilles chroniques:

> "Je vous ai dit que j'aimais le passé. C'est vrai. Et si je veux bien méditer sur les moeurs de jadis, je fouille les vieux papiers, les chroniques impérissables, toutes palpitantes encore de la passion qui les animait[28]".

Et les journaux qu'il aime relire, bien sûr, ce sont "surtout ceux qui relatent les faits et gestes de [son] pays natal" (Pr, 37). Les vieux livres aussi, les témoignages de toutes sortes[29] qui ont sur lui une puissance d'attraction incroyable, qui lui permettent de se fondre au passé lequel débouche sur un monde, la voie royale, selon lui, vers l'écriture: "Le roman n'est pas loin. Vous pouvez écrire" (Pr, 38). Dans Précisions sur "Un homme et son péché", Grignon nous raconte longuement comment il a porté et mûri son roman, emmagasinant des connaissances, consultant des témoignages et recueillant des anecdotes portant sur les années 1880. Il lit beaucoup certes, mais il fréquente

---

27 Propos rapportés par Maurice Hébert, "Un romancier se raconte", les Lettres au Canada français, op. cit., p. 88.

28 AdA, "Sainte-Adèle", l'AN, 15 novembre 1929, p. 1, 4.

29 Dans le fonds Grignon déposé à la Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal, on trouve par exemple, une abondante correspondance adressée au curé Labelle par Chapleau, Buies, Mousseau, Nantel, Langevin et quelques autres. Voir l'Inventaire de la collection Claude-Henri Grignon, Montréal, Bibliothèque Nationale du Québec, (s.é., s.d., s.p.).

aussi régulièrement les anciens, les écoute, discute avec eux pendant de longs moments (Pr, 44, 83). Enfin, envoûté par la nature et les paysages des pays d'en haut, il fait provision abondante d'émotions et de sensations. Il fait naître cette "ambiance" et cette "atmosphère favorable de sensations anciennes" (Pr, 84) qu'il prétend indispensables à la création. Écoutons-le:

> "J'étais tout imprégné du curé Labelle, du vieux William Scott, de Melchior Prévost, de Médard Grignon et de tous les autres sans oublier les Nantel et les Montigny, tous gens de simplicité et de courage" (Pr, 49).

Alors, il entend des "bruits lointains", et viennent à lui les héros du passé: "ils sont là devant [lui]" (Pr, 49). En juillet 1940, il envisage d'écrire un roman sur l'adultère, auquel il pense déjà depuis plusieurs années, roman dont l'héroïne ne sera nulle autre que la belle Angélique. Le 7 juillet 1940, à onze heures et demie du soir, il se tient "juste en face de la maison qu'Elle habitait il y a quarante ans" et il nous confie:

> "J'ai passé là une heure à raviver la mémoire héréditaire pour en arriver à une décision: écrire ce roman. Jamais l'air de mon pays ne m'a paru plus emmiellé, plus près de ma vie solitaire et je défie qui que ce soit de pouvoir dire qu'il a vécu en regard des moments intenses, imagés et visuels que je viens d'éprouver.
>
> O capiteuse vieille fille! Si tu savais!" (PV, IV, 87)!

Tous ces divers témoignages sont éloquents et plaident en faveur de Grignon et de son oeuvre. Ils contribuent sans aucun doute à nous convaincre de l'authenticité de l'un et de l'autre, ils nous persuadent que son pays et son passé lui sont effectivement chers. Que sans ce "Passé", "sans l'image de ce Jadis" toujours si proche de lui et devant lui comme une personne en vie, il perdait le goût de vivre (Ba/PB, 02.67, 87, 89). Qu'en parler, c'est pour lui, faire des confidences et se montrer tel qu'il est (Pr, 37). Mais comment, encore une fois, expliquer une telle sujétion à la "mémoire héréditaire" et surtout, si librement consentie, si fièrement arborée, si complaisamment ravivée? Assurément, il faut qu'"origine, sang et race" (SL, 12) y soient pour quelque chose et l'exigent!

Grignon, en refaisant sans cesse de cette célébration du passé des pays d'en haut, une sorte d'épiphanie, rend hommage à ses origines, à la race et à son sang et donc, dans une large mesure aussi, à lui-même. Et en effet, il s'agit donc bien ici d'autobiographie. Car cette histoire et ce passé, ils sont justement ceux des Grignon. Ils le sont même deux fois. D'abord, parce que les Grignon furent parmi les premiers acteurs, parmi les pionniers du Nord, plus tard compagnons et disciples et admirateurs sans partage du curé Labelle. Au tout début, humbles parmi les humbles, puis, très vite, plus en vue, et bientôt au premier rang de la petite élite locale. Ensuite, cette histoire et ce passé sont ceux des Grignon parce que les Grignon, la plupart semble-t-il un peu forts en gueule, tous un peu hâbleurs et conteurs, humoristes aussi et un peu pince-sans-rire, furent parmi ceux-là des pays d'en haut qui, les premiers, par la parole puis par l'écrit, contribuèrent à forger la "mémoire héréditaire"

que Claude-Henri chante, prolonge et fait revivre à sa manière. Voilà qui nous éclaire un peu et qui nous explique, en partie au moins, l'attachement de Grignon pour ce passé en même temps que cette connaissance si intuitive et si familière qu'il a de cette époque. D'un certain point de vue, Claude-Henri Grignon est un privilégié, sa famille elle-même se chargeant de conserver la "mémoire héréditaire". Et sans doute aussi, de l'enrichir un peu en la racontant et en l'écrivant. Et quand Grignon lit les vieux papiers et les vieilles chroniques, très souvent, il lit du Grignon, il se lit en quelque sorte. Alors, il est tout naturel de voir Claude-Henri Grignon, dans son oeuvre et particulièrement dans son oeuvre polémique, rendre hommage, en même temps qu'aux ancêtres, aux membres de sa famille. Rien de plus normal que de le voir nous les présenter et les représenter, certains plus que d'autres, cela va de soi. Rien de plus normal que de le voir nous rappeler et préciser ce qu'il leur doit[30].

---

30 Il ne saurait être question ici, évidemment, de faire l'histoire détaillée de la famille Grignon. Encore moins d'étudier ce que Claude-Henri peut avoir emprunté à l'un ou l'autre de ses devanciers. Et pourtant, voilà deux recherches qui ne manqueraient ni d'intérêt ni d'à-propos.

CHAPITRE I

LE POIDS DE L'ATAVISME ET DE L'HÉRÉDITÉ

"Pour moi, un arbre généalogique doit tenir tout entier dans la mémoire".
"... le milieu familial a une grande influence sur un écrivain quel qu'il soit ...".
Claude-Henri Grignon

2. La Famille

Certes, Laurent Mailhot a sans doute raison de prétendre que les Grignon, écrivains, font "petite famille" à côté de la lignée des Garneau[1]. Les Grignon sont certes plus obscurs et moins célèbres. On ne connaît guère que Claude-Henri et Germaine Guèvremont, née Grignon. Pourtant, dans la génération qui les précède, trois autres Grignon, au moins, prennent la plume: Wilfrid, père de Claude-Henri, Joseph-Jérôme père de Germaine et Edmond, un de leurs oncles. Germaine Guèvremont évoquant leur souvenir rend hommage, en ces termes, à ces premiers écrivains du Québec, la plupart journalistes méconnus:

"Ceux-là même qui sans autre salaire que la joie d'écrire, sans autre encouragement que la satisfac-

---

1 Laurent Mailhot, "Classiques canadiens/1760-1960", Études françaises, vol. 13, nos 3 et 4, octobre 1977, p. 264.

> tion d'être lus, consacrèrent le meilleur de leur temps à entretenir dans les journaux un feu de durée. S'ils ne furent pas tous la gloire du journalisme, ils en furent l'honneur[2]".

Wilfrid Grignon (1854-1915) est pendant de nombreuses années et jusqu'au-delà de 1910, chroniqueur aux journaux le Nord et l'Avenir du Nord[3]. Il signe Altivir et Lynx. D'une plume souvent alerte et mordante, il commente les hauts et les bas de la vie locale et régionale. En 1903, il publie un traité de médecine vétérinaire qui le rendra célèbre dans toute la province, le Petit Livre d'or du cultivateur[4]. Il a aussi à son actif de nombreuses brochures concernant ou bien la médecine vétérinaire ou bien l'agriculture. C'est ainsi qu'il publie en 1907, la Culture du ginseng[5]. On a aussi conservé de lui, le texte d'une conférence: "le Fonctionnement des

---

2 Germaine Guèvremont, "Réponse de... ", Société Royale du Canada/ Présentation, no 16, Année académique 1961-1962, p. 94, 95.

3 Le Nord, hebdomadaire conservateur, paraît de novembre 1878 à mars 1901. Le fondateur, le notaire Joseph-Amable Hervieux, le cède le 15 avril 1881 à Alphonse Nantel, député de Terrebonne, qui en devient le rédacteur. Son frère Bruno, l'administre. Le Nord fut souvent le porte-parole du curé Labelle et de Chapleau. C'était l'organe des pays d'en haut. Wilfrid Grignon fut rédacteur en titre du Nord de 1893 à 1895. Son frère, Joseph-Jérôme, de 1889 à 1892.
L'Avenir du Nord, hebdomadaire libéral, paraît à partir de 1897. Wilfrid Gascon, le fondateur, le vend à Jules-Édouard Prévost. Fortement libéral, l'Avenir du Nord entretient une longue polémique avec Olivar Asselin et le Nationaliste, entre 1906 et 1908. Le Nord, conservateur, fut aussi un adversaire de taille de l'organe du libéral Prévost.

4 Sainte-Adèle, [s.é.], 1903, 230 p.

5 Traité complet et illustré par le Dr. W. Grignon, M.CA., Sainte-Adèle, [s.é.], 1907, 45 p.

Sociétés d'agriculture par les Cercles agricoles[6]". Enfin, selon son fils Louis-Marie, il aurait également écrit de nombreux articles de vulgarisation sur l'agriculture, dans les périodiques suivants: la Presse, le Journal d'agriculture, l'Action sociale, l'Événement[7]. On voit d'emblée quelles sont ses préocupations favorites. D'abord, la petite histoire des Laurentides et, bien sûr, leur développement par la colonisation. Ensuite, tout ce qui touche de près ou de loin à l'agriculture. A sa mort, en 1915, on rappelle ses "articles si pleins de verve et de bon sens débordant d'une gaieté et d'un esprit de bon aloi[8]". Son frère, Joseph-Jérôme, dit qu'il pestait toujours de ne pas savoir écrire, mais qu'en réalité, il tenait ses lecteurs "sous un charme tel qu'il évoquait vaguement le mot de Chateaubriand à l'adresse de Saint-Simon: 'qu'il faisait du génie'[9]". Ses talents de conférencier semblent l'avoir rendu fort populaire dans la province. "Et quel merveilleux secret d'intéresser l'auditoire!" nous dit son frère[10]. Voici un autre témoignage éloquent de G.-É.Marquis:

---

6 [s.l., s.é., s.d.], 7 p.

7 Louis-Marie Grignon, "Préface", le Petit Livre d'or du cultivateur/Traité de médecine vétérinaire par le Dr. W. Grignon, conférencier agricole officiel, Montréal, Beauchemin, 1924, p.7.

8 Ano, "Mort du docteur Wilfrid Grignon", l'AN, 25 juin 1915, p.2.

9 J[oseph]-J[érome] Gr[ignon], "le Docteur Wilfrid Grignon/Éditorial", l'AN, 2 juillet 1915, p.1.

10 Ibid.

> "... le Dr. Wilfrid Grignon a fait, jadis, les délices d'auditoires nombreux comme conférencier agricole. C'était un érudit qui savait assaisonner son verbe de bons mots et de désopilantes anecdotes[11]".

Ses textes, et même les traités, révèlent en effet des qualités certaines d'écriture. L'expression est honnête et souvent fort coulante. Le ton surtout se remarque: alerte, cavalier, humoristique. Les clins d'oeil au lecteur abondent, les expressions familières et populaires aussi. Il utilise des proverbes avec bonheur et ses énumérations sont souvent cocasses. Enfin, dans le texte, le narrateur est toujours présent, intervenant sans cesse, pour commenter, témoigner. Pour fustiger, par exemple, les "éteignoirs" qui sont toujours contre le progrès en agriculture[12]. Voilà qui anime le texte, le dramatise même et permet une lecture fort intéressante.

Edmond Grignon (1861-1939), comme son frère Wilfrid, écrit lui aussi, des chroniques dans le Nord et l'Avenir du Nord où il signe Pascal. En 1912, il publie, à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de la paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts, un Album historique qu'il dédie "Aux vaillants défricheurs, aux zélés missionnaires et à tous les hommes courageux qui ont arrosé de leurs sueurs le sol des Laurentides[13]". L'auteur manifeste déjà là des dons évi-

---

11 "Les Lauréats du Prix David en 1935", le Terroir, vol. 17, no 5, octobre 1935, p. 11.

12 La Culture du ginseng, p. 34 à 36.

13 Edmond Grignon, Album historique publié à l'occasion des fêtes du Cinquantenaire de la Paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts (1861-1911), [s.l., s.é.], 1912, 232 p.

dents de conteur. Le ton est bonhomme, humoristique, voire même satirique. Lui aussi invite le lecteur à s'amuser avec lui. La langue est pittoresque, émaillée de proverbes, de dictons et de tournures populaires. Les portraits de colons originaux sont particulièrement réussis[14]. Comme dans les textes de Wilfrid, le narrateur est toujours présent, commentant, déplorant, conseillant, dénonçant. Le texte a donc, souvent, une allure essayistique et parfois même, un ton légèrement polémique. Le narrateur s'en prend aux industriels trop puissants, aux politiciens silencieux, et aussi aux chasseurs et aux marchands. Il dénonce les méfaits de l'industrialisation, réclame ici un aquarium, là souhaite qu'on réglemente la chasse, ailleurs qu'on nomme un évêque à Sainte-Agathe[15]! Mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'Edmond, alors Vieux Doc, manifestera avec brio ses talents d'écrivain et de conteur humoriste. En 1930, paraît En guettant les ours/Mémoires d'un médecin des Laurentides, et en 1932, Quarante ans sur le bout du banc/Souvenirs joyeux d'un juge de paix des Laurentides[16]. Le premier volume est à la fois chronique et autobiographie. L'auteur y peint des types, comme le curé Labelle par exemple, raconte des anecdotes du temps de la colonisation, des légendes, des histoires de pêche. Mais il rappelle aussi ses aventures d'étudiant à l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. Les écrits des Grignon, comme on le voit ici, seront donc toujours un peu des histoires de famille. Vieux Doc évoque, par exemple,

---

14 Album historique..., p. 31 à 42.

15 Ibid., p. 16, 17, 18, 58, 63.

16 Montréal, Beauchemin, 1930, 259 p. Et, Montréal, Beauchemin, 1932, 241 p.

ses démêlés avec son frère aîné Wilfrid, dans le Nord. Alors que celui-ci vante "Cintadelle", Edmond vante "Cintagatte[17]". Ici encore, le narrateur intervient et fait part de son expérience. Le second ouvrage se veut davantage un récit burlesque. Dans les deux cas cependant, le portraitiste, il faudrait plutôt dire le caricaturiste, est à son meilleur. Vieux Doc sait raconter et faire rire. Lui aussi sait animer un texte. Enfin, il manifeste une habileté toute particulière à jouer avec les mots, prenant plaisir à les déformer ainsi que les noms propres, les titres et les formules rituelles[18]. Voilà des procécés d'écriture auxquels Claude-Henri aura fréquemment recours.

Joseph-Jérôme (1863-1930), comme ses deux frères, écrit lui aussi dans le Nord et l'Avenir du Nord. Il écrira dans ces deux journaux pendant plus de quarante ans, parfois sous le pseudonyme de Nature. La plupart de ses textes ont eux aussi pour cadre, les Laurentides, et pour héros, des personnages célèbres ou méconnus qui y vécurent. Parmi eux, bien sûr, encore le curé Labelle qu'il vénérait et admirait beaucoup. Et encore des Grignon. Le plus souvent, ses articles de journaux ont pour propos la colonisation du nord de Montréal et ils plaident en faveur du retour à la terre. Germaine Guèvremont présente ainsi son père, Joseph-Jérôme:

---

17 En guettant les ours, p. 164 et suivantes.

18 Ibid., p. 14, 15, 47, 48, 62, 86, 142, etc.

> "Tour à tour littérateur, poète, mathématicien, jurisconsulte, voire théologien, philosophe, comédien, musicien, parolier, il excella, de l'aveu de ses contemporains, dans autant de sphères.
>
> .....
>
> Quant à sa vénération du curé Labelle, c'est un héritage qu'il nous a légué, vénération d'autant plus constante qu'il avait épousé une fière Jérômienne du nom de Labelle, au point que ses petits-enfants répandaient à tous les vents que le curé Labelle était leur grand-père[19]".

En 1898, il écrit un court pamphlet, en vers alexandrins, Un lutrin canadien[20], qu'il considère comme un simple badinage, destiné aux amis seulement. Germaine Guèvremont résume ainsi le morceau:

> "Le successeur du curé Labelle au presbytère de Saint-Jérôme ne voyait pas d'un bon oeil le souvenir ému que ses paroissiens portaient à ce dernier. On dit que le seul nom de Labelle lui arrachait des larmes. Or, le 1er janvier 1898, un esclandre se produisit en pleine église de Saint-Jérôme. Le vieux chantre Louis Labelle et l'organiste ayant été révoqués d'office par le curé, le premier s'opiniâtra à chanter au solo de la grand-messe.
>
> On s'imagine l'éclat. Le curé se rendit jusqu'au jubé de l'orgue pour en défendre l'accès au chantre évincé. Celui-ci n'en fut que plus ardent à la lutte. Le curé s'adressa même aux marguilliers pour en obtenir du renfort. La

---

19 "Réponse de ...", art. cit., p. 96.

20 Joseph-Jérôme Grignon, Un lutrin canadien, [s.l., s.é.], 1898, 29 p.

> situation fut sauvée par le célébrant qui convertit la grand-messe en messe basse[21]".

Ce texte, le meilleur selon nous de Joseph-Jérôme, est en effet une satire bien réussie, tantôt fine et mordante, tantôt drôle et comique. Cette pièce de vers est de beaucoup supérieure, par son style, à ses textes en prose. Joseph-Jérôme est décidément meilleur versificateur que prosateur et les textes de quelques chansons qu'il a écrites le confirment[22]. Un lutrin canadien est avant tout un vibrant hommage au curé Labelle, le visionnaire, le politique, mais aussi le pasteur humble et magnanime, l'ami des colons[23]. En 1921, Joseph-Jérôme publie le Vieux Temps[24] qui réunit ses meilleures chroniques, d'abord parues dans l'Avenir du Nord. Il y peint le Saint-Jérôme de son enfance, à la fin du XIX^{e} siècle. La partie la plus intéressante de l'ouvrage est en quelque sorte autobiographique et concerne ses grands-parents et leur auberge. La narration est encore une fois prétexte à des commentaires nombreux et l'auteur, toujours un peu moraliste, s'y révèle parfois polémiste. Il fait, en gros, l'apologie des valeurs traditionnelles: le travail, l'humilité, la foi religieuse, le sens de l'économie. La terre, valeur par excellence, dispense ses bienfaits et favorise la pratique des vertus. Les cibles sont nombreuses et diverses: la ville, le luxe, le modernisme, le tourisme, l'argent, les trusts[25]. Cependant, l'ouvrage est plus que décevant. Mal composé, c'est

---

21 "Réponse de...", art. cit., p. 97.

22 Voir Edmond Grignon, Album historique..., "Nos Lacs" et "A Sainte-Agathe", p. 10, 11 et 232.

23 Un lutrin canadien, p. 8, 12, 13, 14, 16, 18.

24 Le Vieux Temps, Saint-Jérôme, Librairie Prévost, 1921, 80 p.

25 Ibid., p. 4, 15, 16, 17, 18, 36, 39, 40, etc.

plutôt une compilation maladroite. L'écriture est souvent gauche et lourde, et ce qui souvent gâche tout, chez Joseph-Jérôme, c'est une certaine tendance à la recherche et à la préciosité. En 1925, il publie le texte d'une conférence donnée devant le Conseil des Chevaliers de Colomb de Saint-Jérôme, le 15 février, conférence intitulée le Luxe de notre époque[26]. Un morceau où l'on retrouve omniprésent le moraliste et, à l'occasion, le pamphlétaire. La dénonciation du luxe offre au narrateur une merveilleuse occasion de faire un procès en règle du modernisme. Les cibles visées et les valeurs célébrées sont les mêmes que tout à l'heure. Malgré, ici et là, un peu d'humour et quelques laborieuses tentatives de dramatisation du texte, l'ensemble reste lourd et la lecture de cette conférence est souvent fastidieuse. Ce qui, encore une fois, nuit chez lui, c'est l'apprêt. Le souci évident de la recherche et une fausse grandiloquence favorisent des phrases alambiquées, des constructions tortueuses, voire même incohérentes. On est loin ici de la plume si alerte et si naturellement vivante d'Edmond qui écrit, non sans humour, sur son frère:

> "... il couchait tout le temps avec le gros Larousse [...]. Il lisait Tacite, Tite-live, Virgile comme on lit Fénelon ou Daudet. Ainsi que Pic de la Mirandole, on aurait dit qu'il avait une enclopédie à la place du cerveau. Naturellement,

---

26 Le Luxe de notre époque, Saint-Jérôme, Imprimerie de L'Avenir du Nord, 1925, 56 p. Cette conférence est aussi publiée, par tranches, dans l'Avenir du Nord, entre les mois de mars et juin 1925. Joseph-Jérôme Grignon est aussi l'auteur de nombreux monologues comiques. Voir "Pour les démolisseurs de Sainte-Scholastique/Les Promesses électorales de Monsieur Beloiseau/Contrefable" dans Laurent Mailhot et Doris-Michel Montpetit, Monologues québécois 1890-1980, Montréal, Leméac, 1980, p. 52 à 58.

> ses écrits s'en ressentaient, et quand il publiait dans les journaux des articles scientifiques, il fallait avoir constamment le dictionnaire à la main[27]".

Tels sont les divers écrits des Grignon de la génération qui précède celle de Claude-Henri. Contentons-nous ici de mettre en évidence certaines constantes.

Au niveau thématique d'abord, un certain nombre de constatations s'imposent: au centre des préoccupations de Wilfrid, Edmond et Joseph-Jérôme Grignon, le nord de Montréal, son histoire et les péripéties de la colonisation. Des personnages importants: pionniers, colons, missionnaires. Parmi eux, une figure qui domine les autres: celle du "Roi du Nord", le curé Labelle. Parmi eux aussi, les membres d'une famille: les Grignon. La vénération du passé que les écrits de nos trois auteurs manifestent, débouche presque fatalement sur un consensus d'ordre idéologique: les valeurs maîtresses que le passé incarne, demeurent des modèles à suivre. Au niveau de l'écriture, on peut aussi faire quelques remarques intéressantes. Tous les trois font leur apprentissage en s'adonnant à la chronique journalistique, genre ouvert par excellence, qui permet donc des modes d'écriture divers sur des sujets tout aussi divers. Très souvent, la chronique se confond avec le récit. Parfois, elle a plutôt une allure esayistique, ce qui permet au narrateur de s'y manifester à son aise. Et de façon générale, il ne se gêne pas pour intervenir. Les volumes que les Grignon publieront devront donc beaucoup à la chronique journalistique. Il arrive même, c'est le cas par exemple du Vieux Temps, que

---

27 En guettant les ours, p. 165.

la volume ne consiste pour ainsi dire qu'en une reprise de chroniques déjà publiées. L'écriture des Grignon oscille donc constamment entre deux tendances: la tendance essayistique et la tendance narrative. Selon les textes, évidemment, prédomine l'une ou l'autre des écritures.

Une autre remarque s'impose qui n'est pas la moindre. Elle met plutôt en évidence le ton: une naturelle propension, semble-t-il, à l'humour, à la satire et à la caricature. Cette propension, combinée au goût non moins manifeste des débats d'idées, tend à faire des passages essayistiques, au moins momentanément, des passages polémiques. Et c'est souvent le cas. Les Grignon furent donc, en gros, dans leurs écrits, d'abord des conteurs, ensuite des moralistes; d'abord des humoristes, ensuite des polémistes[28]. A quelques nuances près, Claude-Henri Grignon n'a-t-il pas été lui aussi, conteur, moraliste, humoriste et polémiste? Claude-Henri marche donc dans le sillon que ses devanciers ont tracé. Assurément, il leur doit beaucoup. Les écrits de son père et de ses deux oncles conservaient pour lui la "mémoire héréditaire", ils lui permettaient, avec elle, une fréquentation privilégiée. D'autant plus qu'il aura pu les lire certes, mais aussi les entendre et plus tard les lire et les relire encore, au moins les textes de son père. C'est donc une "mémoire" doublement intéressante et vivante que lui lègue sa famille. Si l'histoire des pays d'en haut est bien familière à Claude-Henri, on soupçonne qu'il connaîtra davantage encore l'histoire plus particulière de la famille Grignon. L'histoire de cette famille nous intéresse aussi et ceux qui vécurent au tout début,

---

28 Nous n'avons fait ici qu'aborder les oeuvres de Wilfrid, Edmond et Joseph-Jérôme Grignon. Ces oeuvres restent évidemment à étudier. Nous verrions mieux alors ce que Claude-Henri leur doit. Une chose est sûre, ces trois oeuvres, étant donné leur étroite parenté thématique et stylistique, n'en forment pour ainsi dire qu'une.

dans les Laurentides encore vierges, méritent qu'on les tire momentanément de l'oubli. Ne furent-ils pas les héros des toutes premières aventures? N'est-ce pas eux qui, forgeant une riche tradition orale, permirent aux autres, ensuite, d'écrire?

En 1968, Claude-Henri Grignon déclare à Fernand Seguin qui le reçoit au "Sel de la semaine":

> "Pour moi, un arbre généalogique doit tenir tout entier dans la mémoire. Mon arrière-grand-père était cultivateur à Sainte-Eustache. Mon grand-père Médard, un fameux conteur, était hôtelier à Saint-Jérôme[29]".

Et du premier des Grignon, que dit-il? "Je sais que le plus vieux de la lignée, chez nous, venait de France. La place au juste, je serais en peine de vous le dire" (PV, IV, 314). Il serait arrivé, selon lui, en 1708[30].

---

29 "Le Sel de la semaine", Montréal, émission télévisée de Radio-Canada, le 2 septembre 1968.

30 CHG, "Germaine Guèvremont", le Digeste français, vol. 23, no 138, mars 1951, p. 66. George H. Maloof situe l'arrivée du premier Grignon à la fin du XVIIe siècle. Voir "Claude-Henri Grignon: esquisse biographique", Modern Language studies, vol. 6, no 2, fall 1976, p. 38 à 47. On peut aussi consulter Élie-J. Auclair, Saint-Jérôme de Terrebonne, Saint-Jérôme, Imprimerie J.-H.-A. Labelle, 1934, 365 p. Voir "la Famille de Jean-Baptiste Grignon", p. 238 à 242. Auclair écrit: "Le premier ancêtre des Grignon venu au pays, Jacques Grignon marié à Jeanne Tessier, avait émigré de France au Canada à la fin du dix-septième siècle. Ils étaient originaires de Saint-Philibert, diocèse de Luçon. Ils s'établirent aux environs de Trois-Rivières, et leur chrétienne famille se perpétua pendant un centaine d'années, aux Grondines et à Batiscan. Au siècle suivant, on trouve des descendants de ces Grignon à Saint-Eustache. C'est là que le chef de la branche jéromienne vint au monde le 18 novembre 1791", (p. 239).

Jacques, puisque tel est son nom, s'établit à son arrivée de France, près des Trois-Rivières. Un de ses descendants, Jean-Baptiste, naît à Saint-Eustache, en 1791. Il épouse Marie Lacasse (ou Lacas), en 1811. Jean-Baptiste et Marie, mieux connus sous les noms de Jean-Jean et Marichette, sont parmi les pionniers de la Rivière-à-Gagnon où ils "ouvrent une terre", en 1830. En 1834, ils se fixent à Saint-Jérôme. Ils ont quatre filles et deux fils, et la santé plutôt fragile de ces derniers oblige la famille à quitter le chantier de la Rivière-à-Gagnon. Jean-Jean ouvre à Saint-Jérôme le premier hôtel, l'Hôtel du Peuple, qu'il gère jusqu'à sa retraite en 1855, alors que son fils Médard prend sa place. Jean-Jean meurt en 1879 et Marichette, en 1885. De Jean-Jean, Claude-Henri se souvient surtout qu'il fut avec un autre Grignon, François-Honoré, surnommé L'Ours Blanc, parmi les têtus rebelles de 1837 à Saint-Eustache. La tête de L'Ours Blanc aurait été mise à prix[31]. Au centenaire de Saint-Jérôme, en septembre 1934, voyant exposée une vieille montre à clef de son

---

31 CHG, "Germaine Guèvremont", art. cit., p. 66. Laurent-Olivier David dans son ouvrage, les Patriotes de 1837-1838 (Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, Imprimeurs-Éditeurs, 1884, 299 p.), écrit: "F.-H. Grignon surnommé L'Ours Blanc à cause de son courage a été témoin oculaire des derniers instants de Chénier, il a raconté à tout le monde ce qui s'est passé et personne n'a jamais songé à le contredire" (p. 149). Dans Quarante ans sur le bout du banc, Vieux Doc l'appelle Xavier Grignon, en fait un cousin germain de Jean-Jean et dit qu'il se rendit célèbre par ses exploits puisqu'on le comparait aux boulés, aux hommes forts, comme Joe Montferrant par exemple. Massicotte dans Athlètes canadiens-français (Montréal, Beauchemin, [1909], 278 p.), esquissant le portrait de quelques géants célèbres, parle d'un certain Prosper Grignon rendu célèbre par ses prouesses et par la force de son coup de poing. Voir "Prosper Grignon", p. 91, 92.

arrière-grand-père, Jean-Jean, il écrit sur son compte ce commentaire humoristique:

> "Celui-là même qui devait boire à la dérobée le 17 novembre 1837 un litre de rhum, propriété de messieurs les Anglais. C'est à peu près ce que les Grignon ont fait de mieux dans l'histoire de la petite patrie[32]".

Joseph-Jérôme et Edmond, petits-fils de Jean-Jean et Marichette, nous présentent leurs grands-parents avec plus de détails. A la Rivière-à-Gagnon, ils sont pauvres parmi les pauvres. Mais les chansons, les récits, les bons mots et la bonne humeur les aident à vivre. Dans le Vieux Temps, Joseph-Jérôme rapporte plusieurs des récits préférés de Jean-Jean, toujours riches en merveilleux et en fantastique[33]. Il le présente ainsi: "mentalité typique", nature fruste, simple, crédule et même superstitieux. Mystique "à la foi outrée" que la vue du prêtre fascine et que les sermons font pleurer. Profondément croyant donc, il déteste l'impiété et l'irrévérence, la paillardise et le blasphème[34]. Il ne supporte pas les désordres et les débauches dans son hôtel qui devient rapidement le rendez-vous achalandé des colons de passage et des voyageurs[35]. Marichette, "joviale grand-mère", aime jouer des tours et

---

32 CHG, "Triomphe du passé/Retentissantes Manifestations du centenaire de Saint-Jérôme", l'AN, 7 septembre 1934, p.4.

33 Le Vieux Temps, p. 5, 6, 7, 9, 10, 11.

34 Ibid., p.8

35 Dans En guettant les ours, Vieux Doc nous dit que Jean-Jean était aussi un pêcheur enragé et que son jardin, particulièrement bien tenu, le rendit célèbre à Saint-Jérôme (p. 25, 26, 160).

adore raconter la vie des chantiers à ses petits-enfants. Ses récits qui leur font peur, comme ceux de son mari, sont empreints de merveilleux et de fantastique.

Médard Grignon, né à Saint-Eustache en juin 1828, marié en 1852 à Henriette Lalande, succède à son père à l'Hôtel du Peuple, en 1855. Il devient vite honorable citoyen de Saint-Jérôme et joue bientôt un rôle actif dans la vie politique, sociale et culturelle de la localité. Les témoignages qui le concernent, rappellent sa grande jovialité et soulignent surtout ses dons reconnus de conteur et de violoneux. En 1878, victime de la crise économique, il doit fermer l'Hôtel du Peuple. Mais très vite, il en ouvre un autre en face de l'Hôtel de Ville. Il meurt en 1897, vingt ans avant son épouse qui met au monde onze enfants, quatre filles et sept garçons. Vieux Doc présente ainsi son père:

> "Mon père tenait une auberge dans un gros village, situé au portique des Laurentides. Grâce à ses aimables qualités, à sa jovialité, à ses traits d'esprit, à ses histoires désopilantes, mais jamais trop salées; grâce encore à son talent de violoneux et à son whisky, la maison était très achalandée.
>
> Le whisky surtout était fameux à cause d'un secret que possédait mon père. Quand il recevait un tonneau de cent gallons, il y ajoutait quelques gallons d'eau (c'était dans le métier, et probablement pour plaire aux sociétés de tempérance), et puis il y mettait un plein seau de belles cerises

qui donnait un goût fin et tout particulier au breuvage[36]".

Vieux Doc précise aussi que son père, "doué d'un riche tempérament, se rangeait toujours du côté des rieurs". Connu comme "le narrateur le plus spirituel à trente lieues à la ronde", il sait raconter les histoires du passé et les incidents de sa vie en leur donnant toujours "un caractère de gaieté inattendue". Souvent, il parle des "hommes forts, des boulés, des batailleurs dépareillés comme Joe Montferrant de si grande renommée", ou bien de L'Ours Blanc[37]. Il a pour amis et clients le juge Auguste-Norbert Morin, les trois frères de Montigny, Pierre, Charles et Benjamin. Wilfrid, Edmond, Joseph-Jérôme et leurs frères et soeurs eurent donc la chance d'être "élevés dans le fond d'une carafe", comme le dit si heureusement un personnage de Vieux Doc, Isaac Mouron[38]. Entendons, évidemment, élevés dans une auberge. Qu'on y songe un instant: quelle riche école que cette auberge où s'arrêtent des colons, des coureurs de bois, des étrangers: anglais, français, espagnols, italiens, irlandais, "voire des nègres!", ajoute émerveillé Joseph-Jérôme. Quel lieu fantastique et merveilleux que cette auberge le soir! Quelle merveilleuse école de fiction! Eux aussi iraient volontiers dans la salle publique de l'auberge. Cachés dans l'escalier, ils prêtent "l'oreille à des relations de voyage tou-

---

36 Ibid., p. 18, 19.

37 Ibid., p. 18, 35, 104, 105. Voir aussi le récit de Médard, "la Mine d'or", p. 19 à 35.

38 Quarante ans sur le bout du banc, p. 239.

jours intéressantes[39]". Claude-Henri évoquera lui aussi, à trois reprises au moins, le violoneux, le conteur et le jovial personnage "dont le prénom est attaché pour [lui] à la plus curieuse histoire du Saint-Jérôme d'autrefois", et il se moquera en passant du mal qu'il mit à élever ses nombreux enfants[40]. Médard rêve en effet de faire instruire ses enfants. Et il y réussit plutôt bien, au dire de Germaine Guèvremont:

> "Comment, mon grand-père, le joyeux aubergiste jérômien qui se préoccupait plus de jouer du violon, de lire dans les astres et de raconter des histoires de chasse-galerie aux voyageurs que de tenir son auberge, réusit-il à donner à la société trois médecins, un avocat, un traducteur, deux conteurs incomparables, outre quatre filles suffisamment instruites pour échanger une correspondance digne de figurer dans la chronique d'une époque qu'on qualifie de belle... à distance[41]"?

Claude-Henri a trois ans à la mort de son grand-père, en 1897, il ne l'aura donc pour ainsi dire pas connu. Mais il se souvient bien par contre de sa grand-mère qui ne meurt, elle, que vingt ans après, en 1917. Dans un texte nostalgique de 1916, sur les vieilles chansons populaires françaises, il évoque

---

39 Le Vieux Temps, p. 8, 17, 23.

40 Vbr, "Hommage au Vieux Doc", l'AN, 10 novembre 1939, p. 1. Voir aussi CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 5 et CHG, "Germaine Guèvremont", art. cit., p. 67.

41 "Réponse de ... ", art. cit., p. 95. Wilfrid sera médecin à Sainte-Adèle, Eugène, à Menominee dans le Michigan, et Edmond, à Sainte-Agathe. Joseph-Jérôme sera avocat, Hendéric, teneur de livres, Honorius, imprimeur et maître de poste à Sainte-Adèle, Henri, traducteur au Ministère de la Marine à Ottawa. Alzire, Marie-Anne et Julia feront toutes des mariages avantageux.

ses grands-parents qui lui auront appris, dit-il, à aimer la France du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles en même temps que les vieilles ballades françaises[42].

Faut-il faire remarquer ici que Claude-Henri parle très peu de ses ancêtres du côté maternel? Sa mère, Eugénie Baker, est originaire de Bouctouche, province du Nouveau-Brunswick[43]. En 1965, à soixante-et-onze ans, il fera son premier voyage au pays de ses ancêtres du côté maternel. Dans un discours prononcé à Edmonton, le 2 septembre 1965, il avoue aussi mal connaître l'origine des Baker qu'il connaît bien celle des Grignon. Il évoque longuement un de ses ancêtres, resté célèbre, le vieux John Baker. Cet Américain viendrait au Madawaska, en 1824, pour soulever la population. Il prétend que le Madawaska est territoire des États-Unis et il plante le drapeau étoilé à Baker Brook. Les Britanniques l'arrachent. Sa femme, veuve de son frère Nathan, en fait un autre et le hisse à nouveau. Ainsi fait-elle trois fois de suite. Les Britanniques jugent que c'est inciter à la révolte et lui font un procès. John, quant à lui, "crache des discours avec une violence terrible". Il est condamné à trois mois de prison et à 125,00 $ d'amende. Après quatre années de chicane et de procès, il meurt en 1868, au Madawaska, cultivant la terre jusqu'à la fin. "Ses dernières paroles ne furent qu'un mot: 'Washington'". Ses restes seront ramenés dans le Maine, à Fort Fairfield. Claude-Henri se rend jusque-là lors de son voyage au Nouveau-Brunswick. Il ne manque pas de mettre aux côtés

---

42 CB, "Nos vieilles chansons populaires", l'AN, 15 décembre 1916, p. 2.

43 Eugénie Baker est fille de Marie Ouellet et du major Énock Baker dont le nom est étroitement lié à l'histoire du Madawaska. Elle épouse Wilfrid Grignon en 1879. Elle a vingt ans. Elle meurt en 1907.

de John Baker, l'ancêtre Grignon, héros de 1837. Ne se sont-ils pas, tous les deux, opposés aux Anglais? Et de conclure: "Me voilà donc avec deux révolutionnaires dans le sang. Une belle affaire[44]"!

Dans son oeuvre, Claude-Henri nous présente aussi trois de ses oncles: Henri, Joseph-Jérôme et Edmond. Si l'on en croit Ubald Paquin, il visite aussi très souvent son oncle Honorius, maître de poste à Sainte-Adèle. Infirme, mais particulièrement spirituel, Honorius, dans ses moments libres, s'adonne à la photographie[45]. Mais c'est Henri qu'il semble avoir fréquenté le plus dans son enfance. Cet oncle semble l'avoir particulièrement impressionné et fasciné. Il l'appelle avec admiration, "menteur de génie" et "maître-menteur[46]". Henri, comme beaucoup d'autres, prend la route des États-Unis à la fin du XIX^{e} siècle. En 1900, éclate la guerre hispano-américaine, il s'engage dans l'armée américaine et se bat "comme un lion", avec sa clarinette! Car il joue dans la fanfare! Vers 1902-1903, il rentre à Sainte-Adèle avec la malaria. Claude-Henri a huit ans, et cet oncle qui revient de loin, l'intrigue. Il le suit partout, va avec lui à la chasse et à la pêche plutôt qu'à l'école. Pour cet oncle hâbleur et conteur, véritable "Tartarin", tout devient

---

44 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", le Madawaska, 2 septembre 1965, p. 9. Dans cette même conférence, il déclare qu'il envisage d'écrire une brochure sur l'histoire de ses ancêtres Baker. On trouve dans le fonds Grignon un dossier, "the King against Baker", dossier contenant des pièces du procès de John Baker. Pièces photocopiées qu'il ramena sans doute du Nouveau-Brunswick.

45 Ubald Paquin, "Valdombre", Aujourd'hui, no 26, novembre 1941, p. 27.

46 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 9. Voir aussi "le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

prétextes à récits. Avec lui, mentir n'est plus mentir! Car mentir avec art, c'est usavoir imaginer, raconter et convaincre. Traducteur à Ottawa pendant trente ans, "pas travaillant les gros chars", il aurait feint d'être aveugle pour partir plus tôt en retraite[47]! A quatre-vingt-trois ans, sur son lit d'hôpital, il répond à son neveu, Claude-Henri, qui lui téléphone: "Non, mon neveu, ne viens pas me voir. La comédie est finie". Même si Claude-Henri nous dit qu'il a, à ses côtés, appris à détester le mensonge, il n'en conclut pas moins: "Que j'ai eu beaucoup d'amitié pour mon oncle et une sorte d'admiration pour son art de savoir mentir[48]"!

Dans un long article de l'Avenir du Nord, écrit peu après la mort de Joseph-Jérôme[49], Claude-Henri fait avec "ferveur" et "respect" une présentation élogieuse de l'homme et de son oeuvre. Il met en évidence l'étendue de sa culture et de ses connaissances et la richesse de ses écrits, tant à cause de leur abondance et de leur diversité qu'à cause de la qualité de leur style. Pour Claude-Henri, le style de son oncle n'est point obscur et sa prose est de meilleure qualité que sa poésie[50]. Ce n'est point notre avis, et il exagère

---

47 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", art. cit., p. 16.

48 CHG, "le Passé toujours vivant", art. cit., p. 9.

49 Joseph-Jérôme Grignon naît à Saint-Jérôme en 1863. Il étudie au Séminaire de Sainte-Thérèse et fait son droit à l'Université Laval de Montréal. Il est avocat en 1883. Il exerce d'abord à Saint-Jérôme. En 1895, il exerce la charge de protonotaire du district de Terrebonne. Il meurt à Saint- Jérôme le 26 avril 1930. Il avait épousé Valentine Labelle, parente du célèbre curé. De ce mariage, naîtra Germaine Guèvremont.

50 CHG, "J.-J. Grignon", l'AN, 2 mai 1930, p. 1, 2.

décidément quand il prétend que, son oeuvre mise en volume, son oncle prendrait place à côté des Fournier, Bourassa et Asselin[51]. Protonotaire du district de Terrebonne, il vécut longtemps à Sainte-Scholastique mais revint passer sa vieillesse à Saint-Jérôme, sa ville natale. Esprit inquiet, il adorait les débats théoriques. "Doué d'une sensibilité extrême, tout lui était blessure comme tout lui était source de joie[52]". Claude-Henri lui rend souvent visite dans sa vieillesse et il avoue que sa conversation, abondamment nourrie de la petite histoire de Saint-Jérôme, lui aura fait aimer davantage encore le berceau des Grignon[53]. Il relit souvent ses chroniques de l'Avenir du Nord et fait revivre certains de ses personnages. Par exemple, France Latour que Joseph-Jérôme peint le premier, dans le Vieux Temps (PV, IV, 284, 285). Ou bien le Vieux Johnny qui devient, sous la plume du neveu, le modèle du Canadien français authentique, pauvre mais courageux, toujours un peu gaulois et de bonne humeur tout le temps (PV, IV, 293 à 296). Le Vieux Johnny deviendra Pit Caribou dans les Belles Histoires (PV, IV, 294).

---

51 CHG, "Germaine Guèvremomt", art. cit., p. 67, 68.

52 CHG, "Saint-Jérôme"/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 6.

53 Ibid., Dans sa jeunesse, Claude-Henri le visitait aussi. Une lettre de Francoeur à Grignon, citée dans les Pamphlets, le confirme. Francoeur écrit, évoquant des vacances passées à Sainte-Adèle: "... ton oncle Jos Grignon, de pittoresque mémoire, venait nous chanter des romances bretonnes" (PV, IV, 392).

A la mort d'Edmond[54], Valdombre rendra aussi hommage au Vieux Doc[55]. Le conteur, avec sa jovialité un peu rabelaisienne, fascine le neveu et aussi surtout, l'humoriste et l'ironiste qui trouvaient "infailliblement le mot cruel[56]". Il aime relire ses premières chroniques où il "sabre" généreusement. En 1930, Edmond rend visite à Claude-Henri à Sainte-Adèle et lui lit un conte. Enthousiasmé, le neveu invite l'oncle à écrire "ses mémoires", sous forme de contes, racontées tout aussi simplement que dans l'intimité. Deux mois plus tard, paraît En guettant les ours. Valdombre admire surtout ce premier volume, son ton si naturel et sa langue truffée de canadianismes savoureux. Quarante ans sur le bout du banc, lui semble, par contre, un peu raté, parce qu'à son goût, un peu trivial. Enfin, le neveu présente avec beaucoup de fierté l'homme et le médecin qui furent s'installer à Sainte-Agathe en des temps difficiles. Edmond devient, sous sa plume, un des héros de l'épopée de la colonisation, cette épopée qu'il n'en finira plus d'évoquer:

> "Pendant quarante ans, il a vécu dans le fin Nord,
> au milieu des colons, de l'héroïsme, de la misère,

---

54 Edmond Grignon naît à Saint-Jérôme le 11 août 1861. Il étudie au Séminaire de Sainte-Thérèse puis à l'École Polytechnique et enfin à l'École de Médecine du Collège Victoria. Il pratique d'abord à Sainte- Julienne puis à Saint-Jérôme puis à Montréal. Il épouse en 1885 Marie- Louise Richard. En décembre 1886, encouragé par le curé Labelle, il s'installe à Sainte-Agathe où il vit jusqu'à sa mort, le 30 octobre 1939. Membre de l'élite locale, il n'en dit pas moins ce qu'il pense, aussi n'a-t-il pas que des amis. En 1886, il fonde à Sainte-Agathe, un cercle agricole dont il est le secrétaire pendant vingt-cinq ans. Il est aussi, pendant un certain temps, marguillier, juge de paix et secrétaire de nombreuses autres associations. Il raconte tout cela dans En guettant les ours.

55 Ybr, "Hommage au Vieux Doc", l'AN, 10 novembre 1939, p. 1, 2.

56 Ibid.

> mangeant son pain noir arrosé de sueurs, arrosé de larmes[57]".

> "Il se voua tout entier à la médecine et les services qu'il rendit à une époque difficile et dans un pays de misère suffisent à le signaler comme un homme qui a bien mérité de sa patrie. Il fut le frère, l'ami du pauvre et du colon. Comme il les connaissait aussi! Comme il pardonnait tous leurs travers, leurs défauts, leur entêtement. Il colla sa vie à la leur et si intimement et si étroitement qu'on se demandait en face du Vieux Doc si on était en présence d'un médecin ou d'un colon de la Nouvelle-France, un de ces colons légendaires et aristocratiques qui eussent donné royalement leur vie pour sauver trente arpents...[58]".

Est-il besoin d'insister? Certes non! Tous les témoignages sont éloquents et illustrent avec évidence l'attachement de Claude-Henri Grignon à sa famille. Et la chaleur avec laquelle il nous entretient de son oncle Edmond nous donne une idée de la ferveur avec laquelle il évoquera son père, son premier et véritable maître, certainement le membre de la famille qu'il a le plus admiré et à qui il doit le plus. On sait déjà que celui-ci écrivit, mais pour le mieux connaître, nous le présenterons plus longuement.

Wilfrid Grignon est l'aîné de la famille de Médard, l'aubergiste. Il naît à Saint-Jérôme en 1854. Le curé de Saint-Jérôme encourage fortement Médard Grignon à envoyer son fils étudier au Séminaire de Sainte-Thérèse[59]. Il va donc à Sainte-Thérèse puis fait sa médecine à l'École Victoria, à

---

57 CB, "En guettant les ours", l'AN, 23 mai 1930, p. 1.

58 Vbr, "Hommage au Vieux Doc", art. cit., p. 1.

59 J.-J. Grignon, le Vieux Temps, p. 32, 33.

Montréal. Ses études finies, il s'établit en 1879 au nord de Saint-Jérôme, à Sainte-Adèle, où il sera le deuxième médecin. Sainte-Adèle est tout petit: juste quelques maisons autour du Lac Rond. Il a fallu toute la conviction d'un curé Labelle pour le décider à venir s'y installer. On prévoyait alors l'arrivée de colons qui viendraient défricher et développer la région. Il épouse la même année, Eugénie Baker. Il a vingt-cinq ans. Sa femme en a vingt. Les premiers temps sont durs, les colons paient peu ou pas, souvent en nature: qui, avec du gibier; qui, avec des oeufs; qui, avec du bois de chauffage. Le couple aura huit enfants. Le dernier se nomme Eugène-Henri. Il transformera plus tard son nom en celui de Claude-Henri. Aîné de la famille, Wilfrid assume en grande partie l'instruction de ses plus jeunes frères. Après quinze années de pratique médicale, il se consacre exclusivement à la culture de la terre. Il gère, à environ un mille de sa résidence, une ferme modèle. Le 20 juillet 1894, lors du concours agricole du comté de Terrebonne, ses réussites dans l'agriculture et dans l'élevage lui valent la décoration du mérite agricole, médaille d'argent. Il sera juge de paix, maire de 1886 à 1892, puis de 1898 à 1904. Mais c'est surtout son intérêt pour la cause agricole qui le rendra célèbre dans toute la province de Québec. Dans une de ses conférences[60], il raconte l'origine des cercles agricoles, leurs objectifs et leur fontionnement. C'est d'ailleurs lui qui en fut le premier fondateur. En 1888, les récoltes dans les Laurentides sont mauvaises et les colons quittent la terre. Wilfrid Grignon prend l'initiative de rassembler l'élite du village qu'il sensibilise au problème. Le premier cercle agricole va bientôt naître. Le curé Labelle

60 Le Fontionnement des Sociétés d'agriculture par les Cercles agricoles, [s.l., s.é., s.d.], 7 p.

appuie l'initiative et, quinze jours plus tard, on compte déjà, au nord de Montréal, une bonne douzaine de cercles. On veut avant tout regrouper les colons et les aider. Bientôt célèbre, Wilfrid Grignon qui écrit sur l'agriculture dans de nombreux journaux, est de plus en plus sollicité par le gouvernement qui le charge de parcourir la province pour y donner des conférences sur l'agriculture. Et voilà que Wilfrid Grignon prêche, tout comme son ami le curé Labelle, en faveur de l'agriculture et de la colonisation. Il s'agit, dit-il, "d'enrayer le mal d'émigration qui nuit considérablement à la prospérité de notre belle province[61]". Dans une lettre du mois d'août 1894, adressée à Testard de Montigny, il dit sa foi dans la colonisation des Laurentides, son admiration envers les premiers colons, sa foi en Sainte-Adèle et son avenir, et sa confiance dans le travail des cercles agricoles. A lire le père, on croirait lire Claude-Henri lui-même, qui tiendra plus tard les mêmes propos:

> "Je conseillerai à beaucoup de nos jeunes gens de tremper leur courage et leur énergie dans l'histoire de la fondation de notre province. Ne laissons pas enlever par la mort ces braves champions de la colonisation, ces martyrs qui ont arrosé le sol de leurs sueurs et de leurs larmes sans leur rendre hommage.
>
> Respectons ces vieillards qui nous ont ouvert ce pays à force de travail et de privations. [...] Grand Dieu! que de courage il a fallu à ces braves pionniers de la colonisation! [...] Grâce au cercle agricole où des conférences sur l'agriculture sont données de temps à autres, l'art agri-

---

61 Ibid., p.6.

> cole a fait beaucoup de progrès ici. Les jeunes gens ont conservé et même augmenté ce goût pour l'art de cultiver et au lieu d'aller ruiner leur santé dans les usines des grandes villes ou des États-Unis, ils prennent gaiement le chemin de la forêt pour s'y tailler un patrimoine[62]".

Wilfrid Grignon s'est aussi rendu célèbre par sa jovialité, ses dons de conteur, son humour et son grand appétit. Le "gros" docteur, qui ressemble beaucoup au corpulent curé Labelle, a un peu de sang marseillais dans les veines nous dit Edmond, il est un peu "le Tartarin des Laurentides" et il aime se faire appeler "le Lion du Nord[63]". Comme tous les Grignon, c'est un amateur de pêche enragé. Edmond raconte avec verve et humour ces pêches presque "miraculeuses" qui défraient la chronique au nord de Montréal[64]. Joseph-Jérôme parle aussi de sa "nature joviale, débordante d'afflux sanguin comme de souffle national", qui sème partout où il va "le rêve et l'illusion généreuse". Il ajoute que sa "franchise d'apôtre" lui fait souvent bien des adversaires, sans cependant entamer sa popularité parmi les colons[65]. Ses opinions politiques connues de tous - il est conservateur - ne l'empêchent pas de côtoyer ses adversaires, les libéraux. Wilfrid Grignon a donc, un peu comme tous les Grignon que nous avons jusqu'ici évoqués, une forte personnalité et un fort tempérament.

---

62 Extrait d'une lettre de Wilfrid Grignon citée par Testard de Montigny dans la Colonisation/Le Nord de Montréal ou la Région Labelle, Montréal, Beauchemin et Fils, 1895, p. 111, 112.

63 En guettant les ours, p. 170 à 172.

64 Ibid., p. 160 à 178.

65 "Le Docteur Wilfrid Grignon", art. cit., p. 1.

C'est avec ferveur et nostalgie que Claude-Henri parle de son père. Avec une fréquence aussi qui ne faillira jamais[66]. D'abord, il évoque le physique généreux du gros Wilfrid "si énorme dans son capot de poil qu'il prend toute la place[67]". Ensuite, son tempérament tout aussi généreux: sa gaieté un peu gauloise, son enthousiasme si exubérant. Mais aussi ses "terribles colères" de "marseillais plus marseillais que le père de Marius[68]". Par conséquent, son tempérament aussi prompt à la gaieté qu'à la colère. Comme le dit le Père Bougonneux:

> "I fallait pas par exemple i jouer des pattes ni i piler sur les pieds. I aimait pas les menteries. Drette comme l'épée du roi, notre docteur voulait pas être trompé. Ça l'aurait pas faite" (Ba/PB, 18.47,4).

Claude-Henri évoque aussi, souvent, le travailleur infatigable dont la lampe s'allume tôt le matin et s'éteint tard dans la nuit (PV, IV, 289). Et le véritable apostolat du médecin, surtout à son arrivée à Sainte-Adèle, dans ce pays de misère et d'épouvante. Il ouvre avec émotion son livre de comptes des premiers temps. Les difficiles débuts du médecin le bouleversent tellement qu'il

---

66 Nous avons relevé dans l'oeuvre polémique, au-delà de soixante évocations du père.

67 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", art. cit., p. 5.

68 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", art. cit., p. 9.

en gardera, dit-il, une grande "horreur de l'argent[69]". Wilfrid Grignon court les encans, et le grenier de la maison paternelle est rempli d'objets hétéroclites et surprenants qui feront la joie du jeune Eugène-Henri[70]. Celui-ci reconnaît d'autre part que, dernier de la famille, son père le gâte:

> "Mon père, le gros docteur Wilfrid ne me laisse qu'un héritage: mon enfance [...] Parce que j'étais benjamin d'une famille de huit enfants, mon père ne m'a pas gâté, il m'a pourri... de délicieuse façon. Il fut un peu comme César à l'endroit de Marius. Il m'a tout pardonné, même mes écarts d'enfant gâté, même si j'arrivais le dernier d'une classe du huit élèves[71]".

Les relations entre le père et le fils furent-elles toujours sans orages? Ce n'est pas sûr! Les échecs scolaires du fils choyé finiront par décourager le père qui voudrait en faire un médecin ou un agronome. Un peu comme le père de René des Laurenties qui rêve "de voir un jour son fils haut fonctionnaire de la province". Mais voilà! René et Claude-Henri préféreront les arts, les lettres et la lecture, et voudront devenir écrivains[72]. D'où la colère du père[73]. Mais ce n'est pas une colère ici ou là qui peut briser l'amour

---

69 Propos rapportés par Soeur Rosa Descôteaux, les Sources d'"Un homme et son péché", Thèse de Maîtrise ès-Arts, Montréal, Université de Montréal, 1969, 106 p. "Interview", p. 6.

70 "Le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

71 CHG, "le Passé toujours vivant", art. cit., p. 8, 9.

72 Voir "l'Inconcevable Demande" (PV, V, 48 à 59), conte largement autobiographique.

73 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", art. cit., p. 9.

filial. Ce n'est pas non plus l'humour que fait parfois Claude-Henri aux dépens de son père. Par exemple, quand il évoque son "pauvre père", conservateur, obligé d'appuyer la politique des libéraux en matière de voirie (PV, III, 60). A vingt ans, en 1945, Claude-Henri vivra la mort de son père comme une tragédie: accablement, nostalgie et désespérance deviennent son lot:

> "J'étais persuadé qu'il n'existait pas au monde d'êtres plus malheureux que moi. Pendant des mois, je restai enfermé dans une chambre de la maison natale. J'étais la proie des souvenirs les plus tristes[74]".

Voilà qui dit bien l'attachement de Claude-Henri Grignon pour son père à qui il dédiera son recueil, le Déserteur et Autres Récits de la terre, et son volume, le Secret de Lindbergh. La mort n'empêchera pas le gros Wilfrid de revivre encore très souvent sous la plume de son fils. Il est là, toujours là à ses côtés qui, à deux pas de la maison natale, à l'Hôtel Godmer, entre deux articles, déguste un caribou, discute politique et commente les discours de Chapleau et Mercier (Pr, 49). Wilfrid Grignon, le père du narrateur, avec tous les autres que celui-ci peint, évoque, cite et réinterpelle sans cesse, devient un personnage de plus, et non le moindre, de l'oeuvre polémique de Claude-Henri Grignon. Un personnage de plus en plus familier au lecteur.

---

74 Propos rapportés par Adrienne Choquette dans Confidences d'écrivains canadiens-français, Notre-Dame des Laurentides, Québec, Les Presses laurentiennes, 1939, p. 229, 230.

Ce père admiré fut un véritable maître pour son fils, le premier et sans doute celui qui devait le plus laisser sa marque. Claude-Henri pourrait dire de son père ce que Germaine Guèvremont écrit du sien: "Mon père fut l'arbre de ma vie littéraire; je n'en suis que l'ombrage[75]". Quand le temps le permet, le père emmène avec lui son fils dans ses tournées. C'est à l'occasion de ces courts voyages que le jeune Eugène-Henri découvre son pays, les Laurentides. C'est une occasion toujours nouvelle d'émerveillement. L'enfant cueille là de ces images "dont on garde jusqu'à la tombe le pli sacré[76]", plus tard occasions de lyrisme et d'évocations majestueuses. Ainsi par exemple, lors de ce voyage dans la région de Montfort[77]. Mais c'est surtout le conteur qui éduque et ravit l'enfant. De quoi et de qui parle surtout Wilfrid Grignon? Des ancêtres Grignon, du vieux John Baker, de la colonisation, du curé Labelle, de l'agriculture, de la France d'autrefois, des premiers colons, de Grégoire Aveline par exemple, ou bien de tel avare, ou bien de l'épouse sacrifiée; et de bien d'autres encore. C'est une riche galerie de portraits que l'imagination de l'enfant photographie, une série de noms prestigieux que sa mémoire enregistre. Plus tard, Claude-Henri les nommera et les ressuscitera. Et quel agréable conteur que Wilfrid Grignon, nous dit le Père Bougonneux! Il avait "de la parlette, pis une parlure chantante. On s'ennuyait pas à l'écouter. Des histoires i en savait pis i savait le tour de les conter" (Ba/PB,08.47,4). Claude-Henri reconnaît que c'est à la table familiale qu'il a

---

75 "Réponse de... ", art. cit., p. 98.

76 Vbr, "le Retour de François Paradis ou le Colon qui arrache ben sa vie", le C, 15 septembre 1933, p. 2.

77 Ibid.

appris "à connaître et à aimer ces noms de défricheurs et véritables pionniers de Sainte-Adèle. A les aimer et à les respecter[78]". A cette table, peu à peu, d'une fois à l'autre, le père lègue à son fils, ses passions: l'amour de la terre, l'amour du passé, le respect du paysan (PV, IV, 91), le culte des valeurs spirituelles. Il lui enseigne la primauté de l'esprit sur la matière[79] et "la religion admirable de l'honneur, du courage et de la vertu" (SL, 56). A huit ans, il a vu dans le bureau de son père, Ignace, son futur Alexis, de retour du Klondyke, "plus pauvre que Job" (PV, IV, 296, 297). L'agonie et la mort édifiante de Donalda lui ont maintes fois été contées (Pr, 77, 78). Par delà la mort, Wilfrid Grignon continue à parler à son fils qui le relit sans cesse. Par exemple, les articles de Lynx et d'Altivir, écrits à la diable et pleins de sel gaulois (Pr, 48) ou les "chroniques rageuses" si émouvantes[80]. Ou bien encore, sa volumineuse correspondance ou son journal intime qui lui aurait donné l'idée d'écrire Un homme et son péché et dans lequel Claude-Henri "peut retrouver [...] les portraits d'un bon nombre des colons" que son père a connus[81]. Point n'est besoin d'insister davantage. Tous ces nombreux témoignages suffisent. Ils nous montrent de façon convaincante tout ce que Claude-Henri Grignon peut devoir à son père.

---

78 CHG, "Sur deux tombes", l'AN, 8 juin 1945, p. 6.

79 CHG, "Éditorial/O Passé d'amour", le Jph, 25 février 1967, p. 2.

80 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", art. cit., p. 5.

81 Rapporté par 1952-1977/Vingt-cinq ans ensemble/Sans vous, nous n'aurions jamais si bien grandi/la Télévision de Radio-Canada publié par le Service des relations publiques de la Société Radio-Canada, Ottawa, [s.é.], 1978, [s.p.].

Nous avons tantôt remarqué que la famille du côté maternel est rarement évoquée par Claude-Henri. On pourrait faire la même constatation en ce qui concerne sa mère. Autant il parle fréquemment de son père, autant il parle peu de sa mère. Il a treize ans quand Eugénie Baker meurt, en 1907. S'il parle peu de celle-ci, ne serait-ce pas justement parce qu'il entretint avec elle une relation toute d'intimité, d'intuition et de compréhension mutuelle? Et pour ne pas dévoiler cette relation chère, il l'évoquerait plutôt derrière le voile dissimulateur de la fiction? C'est fort possible. Dans le conte "le Triomphe de Virgile", Bernadette Dursol et son fils Sévère entretiennent une chaude relation, faite de tendresse et de complicité. Mais c'est surtout dans le Secret de Lindbergh, véritable poème en l'honneur de l'amour filial et de l'amour maternel, que Grignon dévoile ce qu'il aurait peut-être aimé partager avec sa mère si la mort n'était pas venue la lui ravir. Lindbergh, dans la quête fiévreuse de son destin exceptionnel, trouve toujours chez sa mère, "la seule âme au monde qui pouvait le comprendre" (SL, 7), attention, paix, compréhension et tendresse. Et "la nuit avancée les surprenait alors, ces deux coeurs fondus au feu tranquille d'un dialogue étrange" (SL, 34). Dans un texte intitulé "Joies familiales[82]", qu'il dédie à sa soeur Irène, mariée et mère de nombreux enfants, il évoque les chansons et les "contes aux couleurs roses" qu'Irène et sa mère chantaient et racontaient dans ces "soirs délicieux des étés disparus", pleins de "magie et d'extase". Sur sa vieille chaise, près de la porte cachée par des lierres, il revoit sa mère au coeur "tout ardent, tout à la joie", heureuse au milieu de ses enfants. Sa mort le laisse perdu et désemparé et il

---

82 CB, "Joies familiales (à ma soeur)", l'AN, 17 août 1917, p. 3.

écrit: "Je me sentais douloureusement seul et abandonné" (Ba/PB, 07. 41. 11). Il mesurera davantage encore et plus douloureusement, ce qu'apportent la présence et l'amour d'une mère, quand il verra celle de son ami Louis Francoeur venir régulièrement visiter son fils au collège:

> "Que la vie lui paraissait légère! Il faut dire qu'il était bien privilégié d'être le fils d'une mère qui l'adorait, qui le comprenait, qui le gâtait, et qui venait le voir régulièrement deux fois par semaine" (PV, IV, 248).

> "Il faut tout de même dire que sa mère le choyait, qu'elle le gâtait et venait le voir. Sa mère si intelligente aura été pour beaucoup dans son éducation. Elle aura été tout. Dès les éléments latins à l'âge de treize ans, Francoeur connaissait à la lettre près sa syntaxe française que lui avait enseignée sa mère. 'C'est déjà une bonne partance' lui faisais-je remarquer. Il était sans contredit l'élève le plus intelligent et le plus instruit..." (Ba/PB, 07. 4, 24).

Ces quelques lignes consacrées à Eugénie Baker viennent en quelque sorte clore un chapitre dans lequel nous aurons fait connaissance avec la famille Grignon. Par la même occasion, nous aurons aussi mis en évidence la place que cette famille occupe dans l'oeuvre de Claude-Henri et particulièrement dans son oeuvre essayistique et polémique. On aura pu s'en rendre compte, cette présence n'est pas purement anecdotique. Les allusions sont si riches de sens et si fréquentes que, parsemant l'oeuvre, elles créent des liens et finissent même par lui donner, tant au plan stylistique que thématique, une espèce de cohérence. On se rendra compte déjà que l'oeuvre de Claude-Henri Grignon s'éla-

bore et se construit en se reprenant sans cesse, en étant son propre écho, mais néanmoins sans vraiment se répéter. D'un texte à l'autre, les personnages évoqués, semblent se préciser, deviennent, en même temps que toujours plus nombreux, toujours plus familiers. Mais ce qui nous intéresse ici davantage, c'est le sens de cette présence familiale qui n'est en réalité qu'un épisode d'un chapitre plus vaste qui veut, en recréant un passé et en lui rendant hommage, perpétuer la "mémoire héréditaire". Et par la même occasion, ne l'oublions pas, c'est toujours le narrateur qui écrit sa propre histoire. En parlant des pays d'en haut et des siens, Claude-Henri nous parle toujours de lui. L'histoire personnelle de Claude-Henri Grignon commence donc avec l'histoire d'une collectivité et d'une lignée, et se confond avec ces dernières. L'histoire des ancêtres oriente et fonde l'histoire personnelle et individuelle. Le meilleur moyen de réussir celle-ci est donc encore de reconnaître franchement celle-là et de l'assumer pleinement. Tel est du moins l'avis de Claude-Henri Grignon pour qui se dérober à l'atavisme et fuir l'hérédité sont impossibles. Or quel est l'atavisme des Grignon? Il est d'abord une histoire et une occupation: les ancêtres sont laboureurs de "pure souche normande agricole" et leurs descendants sont parmi ceux qui "ont bâti le Nord[83]". Il est aussi un tempérament: un ensemble de qualités et de défauts propres aux Grignon. Ils sont coléreux, bourrus, chicaniers, violents, impulsifs, naïfs, prodigues à contretemps, portés à l'exagération et capables de s'en prendre même aux amis! Passionnés de justice, tous ont cette "manie, en Grignon apparemment brutal, de

---

83 Vbr, "Hommage au Vieux Doc", art. cit., p. 1.

toujours dire la vérité, toutes les vérités[84]". D'où peut-être aussi, "la manie d'écrire", un vice de famille, "maladie propre aux Grignon[85]":

> "Écrivains, il faut le dire vite. Il faut s'entendre. Je me demande pourquoi les Grignon ont toujours eu cette dangereuse manie d'écrire, de toujours dire ce qu'ils pensent, de critiquailler, de bougonner et d'imaginer des personnages à leur mesure et à leurs goûts parce que les êtres vivants qu'ils voient ne les intéressent pas[86]".

Et il continue, en pensant bien évidemment à lui-même: "Rien d'étonnant encore aujourd'hui que certains Grignon passent pour des ours mal léchés. Une bonne hérédité ne se perd pas. Tant mieux[87]"! On le voit, c'est fièrement que Claude-Henri Grignon arbore les couleurs de la famille. Lui aussi écrira "un peu. Beaucoup. A la folie. Passionnément"; lui aussi barbouillera du papier puisqu'il a ça "dans le sang[88]". Lui aussi sera colon et paysan en exaltant la paysannerie et les pays d'en haut. Lui aussi, avec son "maudit caractère" (PV, V, 177), son caractère "détestable", prendra "pas mal de place" (PV, II, 253, 256) et saura se "rendre insupportable à [ses] contemporains[89]" en disant à tous et à chacun leur vérité. Il aura comme les Grignon qui l'ont précédé, cette qualité qu'est l'indignation, sans quoi, précise Germaine

---

84 Ibid.

85 Propos rapportés par Gérald Godin, "le Péché de Grignon: dire sa vérité huit heures par jour", le Magazine Maclean, vol. 4, no 8, août 1964, p. 45.

86 CHG, "Germaine Guèvremont", art. cit., p. 66.

87 Ibid., p. 66, 67.

88 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", l'AN, 7 février 1930, p. 1.

Guèvremont, "un écrivain de [leur] lignée ne saurait dignement tenir une plume[90]". Assurément, si la polémique est aussi affaire de tempérament et de caractère[91], reconnaissons que l'hérédité a rendu un fier service à Claude-Henri Grignon. Encore une fois, on ne saurait comprendre et apprécier l'oeuvre de Grignon si l'on méconnaît "le poids de l'atavisme et de l'hérédité". Et dans le cas qui nous intéresse ici, le rôle joué par la famille est d'une importance extrême, capitale même. Car la famille a pris soin de conserver et d'embellir aussi, tout un univers de valeurs et de formes où un descendant plus habile pourrait puiser pour, à son tour, en le recréant, le perpétuer et le célébrer. Dans le cas de Claude-Henri Grignon, la famille a fait davantage encore, elle a suggéré un style: une approche, une manière, un ton, un langage; un style qui permettrait au narrateur, meneur de jeu, d'être au centre du texte avec ses idées, mais aussi avec ses humeurs. Grignon est du même avis que nous, qui "croi[t] que d'abord le milieu familial a une grande influence sur un écrivain quel qu'il soit...[92]". Il nous faut maintenant tenter de mesurer "le poids de l'expérience", on devrait dire de l'expérience individuelle. A Claude-Henri Grignon de poursuivre et de compléter son autobiographie. Mais maintenant, en nous parlant plus directement et plus exclusivement de lui-même et de sa propre aventure. Et donc aussi, de l'aventure passionnante et souvent mouvementée, de son oeuvre écrite.

---

89 Vbr, "le Match silencieux", la R, 10 août 1935, p. 8.

90 "Réponse de ...", art. cit., p. 98.

91 Voir sur cette question, W. A. Pannenborg, Écrivains satiriques/Caractère et Tempérament, Paris, PUF, 1955, 95 p.

92 Propos rapportés par Soeur Rosa Descôteaux, op. cit., p. 4

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

"Tout jeune, j'étais Valdombre".
Claude-Henri Grignon

1. Une "enfance dorée"[1] (1894-1908)

Le dernier enfant de Wilfrid Grignon et Eugénie Baker naît le 8 juillet 1894 à Sainte-Adèle où il est baptisé le 11 juillet, trois jours plus tard, Eugène-Henri[2]. Son enfance à Sainte-Adèle sera libre, heureuse et insouciante. A cette époque, Wilfrid Grignon a amélioré sa situation et c'est un personnage célèbre, non seulement dans les Laurentides mais aussi dans toute la province. Claude-Henri n'évoquera plus tard cette période de la prime enfance, la seule semble-t-il sans nuage, qu'avec une grande nostalgie et beaucoup de mélancolie. Période, bien sûr, embellie davantage encore par le souvenir et qui sera souvent prétexte à d'amers propos que la plupart des grands roman-

---

1 CHG, "Le Sel de la semaine", entretien de Fernand Seguin avec Claude-Henri Grignon, Montréal, émission de Radio-Canada, le 2 septembre 1968.

2 Son parrain est son frère Irénée et sa marraine Blanche Lafleur, fille de Hormidas, marchand de la paroisse. Information donnée par George H. Maloof, "Claude-Henri Grignon: esquisse biographique", Modern language studies, vol. 5, no 2, fall 1976, p. 39.

tiques tinrent déjà bien avant lui. Vieilles plaintes et vieux accents, mais sans doute aussi éternels que ceux qui ressemblent à cette lamentation: "Où est mon enfance, mon Dieu, où est mon enfance? Où sont mes heureux ans, si ce n'est dans la musique même de cette cloche qui tinte le glas de ma vie[3]"? Bien souvent, dans son oeuvre, il dira "la tristesse de mourir à tout ce qui [...] fut familier depuis le chant du coq à l'aube jusqu'aux travaux des champs sous un soleil glorieux et les veillées dans la maison du pain" (Dé, 100). Faut-il faire remarquer que ce sont surtout dans ses premiers textes, ceux de l'Avenir du Nord, et dans ses derniers, ceux du Journal des pays d'en haut[4], que la première enfance, "la meilleure étape de son existence", est surtout évoquée? Et son oeuvre ne serait-elle pas, dans une large mesure et comme il le laisse lui-même entendre, que "les pages d'une histoire dont l'enfance est le commencement et la fin[5]"? Donc, encore une fois, une vaste autobiographie? Évoquer l'enfance, c'est, bien sûr, ressusciter des êtres chers, les parents, les amis, les villageois; des décors et des lieux privilégiés; et, pourquoi pas? un chien dont on se souvient ou bien des bruits familiers[6]. Claude-Henri, amoureux de ses Laurentides comme on le sait déjà, ne peut manquer de souvent évoquer la terre natale et le domaine familial (SL, 101, 102): la ferme, le jardin, le splendide verger, le vieux pommier, les vieux saules,

---

3 CB, "J'écoute l'angélus", l'AN, 24 novembre 1922, p. 1.

4 Voir aussi "le Sel de la semaine", et CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", le Madawaska, 2 septembre 1965, p. 9, 16, 18.

5 CB, "la Chanson de la neige", l'AN, 9 février 1923, p. 1.

6 CB, "Ce soir, la pluie dans les saules", l'AN, 13 août 1930, p. 2.

la vigne "jadis plantée par [son] père" (PV, IV, 241); "la terre de là-bas", "la terre promise" (SL, 47, 48) où, comme chez Lamartine, "les objets mieux que les mots, conservaient leur signification propre" (SL, 49). Et les paysans et les travaux de la terre, "augustes et utiles travaux que le sillon de la vie trace en profondeur, afin d'inviter l'homme à la sagesse" (SL, 101, 102). Mais surtout, dans le domaine familial, "la maison, la chaleur, le pain, la délivrance" (Dé, 103), "la maison des berceaux et des cercueils telle que jadis et très ancienne et très pauvre[7]"; "... le seuil de l'antique demeure. Lieu béni sur la terre vers lequel toujours reviennent les désespérés[8]". Ou bien encore, la salle à manger; ou bien encore, la chambre des parents[9]. Il a surtout la nostalgie des soirées en famille "autour de la table sacrée, plus douces que le souffle d'une amante", quand le coucher devient alors "une catastrophe, un arrachement terrible" (SL, 9, 10). Sa plume, souvent, rappelle avec ivresse "les vieux airs chantés près de l'âtre, les vieux noëls[10]". Époque heureuse et libre où rêver n'est point pêcher car alors, seuls "LES CONTES SONT VRAIS" (SL, 208). Un mot un peu étrange ou lointain, et voilà que se met en branle l'imagination. Ainsi le mot "Paris" qui agite le cœur, "la clef du château des merveilles, l'étincelle qui allume les génies et attise les désirs" (SL, 109). Heureux temps, nous assure aussi le Père Bougonneux: "On prenait le temps de vivre, de rêver, de conter"; heureux temps où "le mensonge prenait

---

7 CB, "Maison à vendre", l'AN, 24 novembre 1916, p. 2.

8 CB. "J'écoute l'angélus", art. cit.

9 CB, "Maison à vendre", art. cit.

10 CB, "la Chanson de la neige", art. cit., p. 1.

alors une sorte de grandeur... poétique" (Ba/PB, 12.65, 47). C'est aussi l'espace, la possibilité de courir et de vivre au grand air. Comme il dit de façon si heureuse: "Je possédais la maison, l'église et les chemins[11]". Il accompagne parfois son père dans ses tournées, fait avec ses parents son premier "grand" voyage à Saint-Jérôme[12]. Avec son oncle Henri, il va à la chasse et à la pêche. Il fréquente avec son ami Alexis, les camps de draveurs, mange et dort sous la tente (Pr, 76, 77). C'est donc l'époque des jeux avec les nombreux compagnons[13], des courses folles, des "excursions de chasse et de pêche, éclatantes d'émotions et de joies saines" (SL, 102). Et pourtant, se manifeste déjà son caractère difficile "d'enfant timide et gâté[14]", hyperémotif et toujours prêt à pleurer[15]. Est-ce pour cacher sa gêne? Très tôt, il a le goût du combat, il aime les jeux violents. Avec ses petits camarades, il joue à la guerre et il s'imagine "être un petit Napoléon 1er dominant l'Europe et conduisant ses troupes aux combats héroïques[16]". Il dira plus tard qu'il fut "un cas difficile": "J'ai appris très tôt à ruer dans le bacul. En fait, je n'ai pas eu à l'apprendre puisque c'était dans ma nature". Et d'ajouter: "Tout jeune, j'étais Valdombre[17]". La boucle est bouclée quand

---

11 CB, "Ce soir, la pluie dans les saules", art. cit.

12 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 5, 6.

13 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 9.

14 CB, "Un joueur de dames", l'AN, 3 janvier 1919, p. 2.

15 CB, "Joies familiales (à ma soeur)", l'AN, 17 août 1917, p. 3.

16 CB, "R. Larocque de Roquebrune", l'AN, 4 octobre 1918, p. 3.

17 Propos rapportés par Conrad Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon: écrire pour rester libre", la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

ailleurs il précise: "J'écris depuis l'âge de cinq ans[18]". Fort probablement, comme son héros Charles Lindbergh, sait-il lire et écrire quand il fait son entrée à l'école primaire. Mais ce ne fut pas, semble-t-il, un début si tragique et si pénible pour Claude-Henri que pour Charles. C'est quelques années plus tard, seulement, qu'il connaîtra ses premières vraies peines.

Il nous dira souvent qu'il n'a pas appris grand-chose à l'école du village. Il profite de la situation privilégiée de son père pour faire aussi souvent que possible l'école buissonnière. Car ce qu'il préfère, c'est courir les bois des alentours ou bien flâner chez les artisans du village. Par exemple, chez le beurrier Lessard. Donc, il travaille mal et peu et il traîne lamentablement la queue de la classe[19]. Déjà, il a l'étude et la société en horreur et il voit dans la grande nature, la véritable école[20]. Pourtant, l'école du village l'attire malgré tout. Il côtoie là, un personnage qui le hantera toute sa vie: la très chère et la très belle Angélique[21]. Au "Sel de la semaine[22]", il raconte avec force détails et beaucoup de complaisance l'étrange attrait qu'il ressent en sa présence, la troublante fascination

---

18 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", art. cit., p. 9.

19 Ibid. Voir aussi CHG, "Sur deux tombes", l'AN, 8 juin 1945, p. 6.

20 CHG, "le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

21 A maintes reprises, Grignon nous fait part de son intention d'écrire un roman d'adultère dont Angélique serait l'héroïne.

22 Radio-Canada, 2 septembre 1968.

qu'elle exerce sur lui, à son insu. L'institutrice a vingt-quatre ans, des yeux superbes et cernés, des cheveux d'ébène et surtout des lèvres "d'un rouge de petites fraises des champs écrasées"! Il la regarde, elle lui parle, il n'entend rien, il est sous son charme. Et voilà qu'il s'arrange de plus en plus souvent pour rester en retenue après la classe. Un matin, il arrivera plus tôt à l'école pour la surprendre à son lever! C'est son père qui le surprendra et le giflera, mais qu'importe! Il a vu là, dit-il, la "croupe" d'Angélique, la plus belle qu'il ait jamais vue! Laissons-le conclure: "Jamais je crois maîtresse d'école ne fut plus aimée sans le savoir. Si j'ai réussi à apprendre quelque chose de pas trop bête, ce fut grâce à elle. Merci Angélique[23]"!

De cette époque, il rappelle quelques souvenirs qui l'ont particulièrement impressionné. Il est ami des enfants du peintre canadien-anglais, Wickenden, qui vécut environ cinq ans à Sainte-Adèle. En 1905, dans la première église de Sainte-Adèle, aujourd'hui dans "le Village de Séraphin", il assiste, comme enfant de choeur, au mariage d'Henri Bourassa qui, à cette époque, passe souvent ses étés à Sainte-Adèle[24]. Il se souvient aussi des luttes politiques alors particulièrement vives. Les discours du tribun Jean Prévost impressionnent l'enfant pour qui c'est une fête et "un spectacle inoubliable" (PV, I, 453, 454). A la même époque, entre 1906 et 1908, dans Terrebonne, on suit avec intérêt dans l'Avenir du Nord et dans le Nationaliste,

---

23 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", art. cit., p. 16.

24 Voir Jacques Coulon, "le Village des 'Belles Histoires' renaît à Sainte-Adèle", le Ba, juin 1968, p. 26, 43.

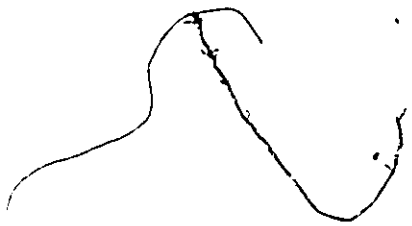
les terribles polémiques qui opposent Jean Prévost et son frère Jules-Édouard au fougueux polémiste, Asselin, un des futurs maîtres de Claude-Henri. Son père, friand de politique, s'abonne au Nationaliste dès 1904 et il dévore le journal d'Asselin qui pourtant, n'est pas de son côté. On devine que les commentaires vont bon train à la table familiale. Parions que dès cette époque, le jeune Claude- Henri commence déjà à s'intéresser à la politique[25]. Toujours est-il qu'il fait, plusieurs années plus tard, dans ses Pamphlets, l'histoire de ces polémiques (PV, I, 447 à 473). Avec un brin de nostalgie, il revoit l'époque éclatante des "procès en libelle et des injures sonores, des injures qui cognent et qui laissent des marques". Et de s'exclamer: "Ah! l'admirable époque des procès et des cruelles injures"(PV, 1, 448, 449)! Mais hélas, l'enfance passe toujours trop vite et c'est bientôt la fin de l'innocence et de l'insouciance, le début des épreuves. Sa mère meurt en 1907. On a déjà dit combien cette disparition l'affecte. Son père, découragé par ses résultats scolaires, parle de l'envoyer au Collège Saint-Laurent. Et en 1908, il se remarie avec une demoiselle de Sainte-Adèle, Hermine Longpré. Claude-Henri constate un peu sèchement: "Mon père se remaria. C'était son droit[26]". Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il semble accepter sa belle-mère avec beaucoup de réticence. Deux ans plus tard, à son retour du collège, alors que son père l'invite à aller l'embrasser, il nous confie: "Cette fois-

---

25 CHG, "Éditorial/Trois nationalistes", le Jph, 4 novembre 1967, p. 2.

26 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenir personnels", art. cit., p. 16.

là, je ne me fis pas attendre"... Il est vrai qu'il nous dit aussi qu'elle avait plaidé auprès de son père, en faveur de son retour à Sainte-Adèle[27].



27 Ibid.

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

> "Là, j'ai connu le premier malheur de ma vie..."
> "A quinze ans, j'étais aussi réfractaire [...] que je le suis maintenant".
> Claude-Henri Grignon

2. Le Collège Saint-Laurent (1908-1910)

L'automne 1908 restera sans doute pour Claude-Henri Grignon, l'un des plus tristes qu'il ait jamais connus. Son entrée au Collège Saint-Laurent est vécue comme une expérience traumatisante. Une expérience qui ressemble à celle que le jeune Charles Lindbergh vit, de son côté, quand il entre à l'école de Little Falls. L'école est plutôt une prison où l'on s'ennuie et où l'on ne s'aime guère: "Voilà l'école". C'est la fin des jeux, c'est la séparation, c'est le début de la vie publique. Pour la première fois de sa vie, l'enfant touche "de la main la douleur" (SL, 4). Charles, timide et seul dans son coin, se sent perdu:

> "Charles Augustus sentit s'abattre sur son coeur la tempête des chagrins. Impuissant à se défendre contre la malédiction, il se laissa glisser dans l'abîme des larmes.
>
> Il pleura. Il pleura longtemps" (SL, 7).

Écoutons maintenant Claude-Henri Grignon nous raconter son entrée à Saint-Laurent.

> "Là, j'ai connu le premier malheur de ma vie, jusque-là mon enfance était dorée [...] Ma vie pour moi est finie. Saint-Laurent qui est situé dans une plaine... je m'ennuyais et je pleurais, non pas pleurer, je braillais[1]..."
>
> "Je n'oublierai jamais ce dimanche d'automne où, le coeur rongé de nostalgie, je me tenais à l'écart dans un coin de la 'récréation', cherchant à retrouver une image de mon pays" (PV, IV, 347).

Au collège, il rêve de Sainte-Adèle, de la famille, des bois, de la vie libre d'autrefois. Comme le héros de son conte le Repentir, Joseph-Hubert Belnoyer, "Il eût préféré vivre sa jeunesse au village parmi les paysans qu'il aimait, au milieu des choses familières de son enfance" (PV, III, 375). Nouveau héros romantique, déjà atteint de "ce mal incurable" (PV, IV, 348), il se complique la vie et cultive jalousement sa tristesse. Il dira plus tard avec humour qu'à cet âge, il était déjà "un moitrinaire douloureusement atteint[2]". Il écrit à son père, se plaint du régime de vie et lui propose d'étudier l'année suivante chez un maître privé. Son père lui répond en l'encourageant à persévérer. Cette lettre rend Claude-Henri furieux et abattu: il n'existe plus, il

---

1 CHG, "le Sel de la semaine", le 2 septembre 1968.

2 CHG, "Et notre jeunesse Francoeur", le Ba, vol. 27, no 7, juillet 1941, p. 24.

n'est plus qu'"un grand malheureux[3]". Il travaille mal, ses résultats sont médiocres et il finit sa première année avec un prix de piano, de gymnastique et quelques accessits en version grecque, en latin et en composition française[4]. Son dégoût de l'école ne fait qu'augmenter et le persuade davantage encore que lui, "enfant des bois, de la nature et de la liberté", n'est pas fait pour le collège et la vie en commun:

> "A quinze ans, j'étais aussi réfractaire et aussi enfant prodigue que je le suis maintenant. J'allais au collège mais j'avais en horreur la discipline, la contrainte, la nourriture [...] je ne pouvais souffrir la compagnie d'élèves nombreux et turbulents. Je n'eus pas à faire part à mon père de mes chagrins et de mes désillusions [...] la vie de collégien m'étouffait, était absolument contraire à mon tempérament[5]".

Ailleurs, il précise: "J'ai toujours été un individualiste enragé ou tout simplement un enragé" (PV, IV, 346). Pourtant, son père lui envoie beaucoup d'argent, mais rien n'y fait. Et pour se venger du mal qu'il porte en lui[6], il devient un enragé des jeux violents:

> "Las d'espérer et d'attendre et comprenant que je devais rester au collège malgré les insuccès les plus retentissants, j'en pris mon parti et je me jetai corps et coeur perdus dans les jeux de plein air" (PV, IV, 349).

---

3 CB, "Un joueur de dames", l'AN, 3 janvier 1919, p. 2.

4 Ibid.

5 CHG, "J.-B. Primeau/Mes souvenirs", l'AN, 12 janvier 1934, p. 1.

6 CHG, "le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

Il est membre de plusieurs équipes de sport où il joue avec fougue et violence, et son plus grand plaisir c'est de pouvoir jouer contre des élèves plus âgés avec lesquels il lui arrive de se battre[7].

Cependant, durant cette période particulièrement sombre, un rayon de soleil: une rencontre enrichissante, le début d'une longue amitié. En ce dimanche d'automne si funeste de l'an 1908, Claude-Henri se découvre un ami:

> "Louis Francoeur vint à moi directement, avec le plus grand naturel du monde, comme il le faisait toujours. Il comprit tout de suite, mes angoisses, mes soucis, cet ennui mortel qui suffit parfois, à gâter toute une existence [...] Nous nous liâmes d'amitié et nous devions commencer la route ensemble. Il me parla comme un frère. Il m'apportait son optimisme, sa joie de comprendre et de vivre[8]" (PV, IV, 347).

---

7 Ibid.

8 Louis Francoeur (1895-1941). Après quelques années passées en Belgique chez les Bénédictins, puis à Paris, alors qu'il a quitté les ordres, Francoeur revient au Québec. Journaliste au Star, à la Patrie, il fonde en 1929, à Québec, le Journal où il fait de la polémique dans des articles consacrés à la politique ou à la littérature. En 1931, il se lance en politique active et se présente sans succès, contre Taschereau. Plus tard, fonctionnaire à la ville de Montréal, Francoeur devint célèbre comme chroniqueur de radio à CBF, en 1939 et pendant la guerre. Il commente avec brio la visite du roi et de la reine d'Angleterre, anime des programmes populaires comme "SVP". Pendant la guerre, "la Situation ce soir" est écoutée par toutes les classes de la société. Le 22 mai 1941, il meurt tragiquement dans un accident de voiture dans les Laurentides. Francoeur a aussi collaboré à de nombreuses revues. Il est membre de l'École littéraire de Montréal en même temps que Grignon. Il écrit avec Philippe Panneton, Littératures... A la manière de... (Montréal, Édouard Garand, 1924, 132 p.). A son décès, Valdombre, bouleversé, publie sur son ami, un article dans le Bulletin des agriculteurs, "Et notre jeunesse Francoeur" (Vol. 27, no 7, juillet 1941, p. 24). Il reprend cet article en l'amplifiant, pour en faire un numéro spécial des Pamphlets, "Louis Francoeur, toujours vivant" (PV, IV, 345 à 416). Un numéro très intéressant qui évoque longuement son amitié avec Francoeur, et présente l'homme et l'oeuvre.

Rencontre étrange entre deux personnalités en tout différentes. Francoeur est cultivé, raffiné, écrit déjà avec facilité, avec personnalité, et une de ses compositions d'écolier particulièrement savoureuse, "les Aventures du prince Gaz et de la princesse Gazoline", lui vaut un premier prix et l'admiration de tous. C'est un "citadin né", amoureux du vieux Montréal et du Quartier latin. Sa mère qui l'adore et le gâte, vient le voir deux fois par semaine et lui apporte toujours quelques volumes à lire. Toujours optimiste et gai, il aide Claude-Henri à surmonter son chagrin et ses "impasses sentimentales" (PV, IV, 346). Grignon évoque leurs longs entretiens dans de longues promenades dans les allées du collège, jusqu'à l'extrémité du "grand" champ d'où il peut jeter un regard vers son pays natal. Et l'hiver, dans la grande salle du collège, Francoeur qui lit partout et un peu de tout, qui a toujours un livre à la main et l'autre dans ses poches, l'entretient de ses lectures et encourage son ami à faire comme lui. On ne saurait ici mésestimer l'influence que Francoeur a pu exercer sur Grignon. Bien des années plus tard, il le conseillera encore et le guidera vers des lectures qui joueront un rôle de tout premier plan dans sa vie intellectuelle et morale. Au collège, Francoeur lui fait découvrir Jules Verne et il a soudain le goût d'étudier le "génie civil[9]". Il lit aussi, en cachette, du Jules Vallès, Jacques Vingtras, un volume qui le touche et le fait pleurer, car il se reconnaît, dit-il, dans le héros du livre[10]. Au collège, il écrit aussi, note sur papier ses impressions et ses malheurs, et correspond avec son père surtout[11].

---

9 CHG, "Un joueur de dames", art. cit.

10 CB, "En relisant", l'AN, 27 octobre 1916, p. 2.

11 On trouve dans le fonds Grignon, quinze petits agendas qui datent de cette période et des lettres adressées à son père. Une, à sa belle-mère.

A l'été 1910, Francoeur va passer ses vacances à Sainte-Adèle. Grignon a seize ans et Francoeur, quinze. Il évoque ainsi cette heureuse période:

> "C'était la belle époque de la jeunesse insouciante et vagabonde. Quelques touristes à peine venaient passer l'été à Sainte-Adèle. Ah! l'heureux temps des trottoirs de bois, des lampes à pétrole et des voitures à chevaux. On prenait le temps de vivre, de jouir des spectacles romantiques que nous offrait en plein cette nature incomparable. On savait s'amuser aussi. Toutes les fins de semaine, la maison paternelle regorgeait d'amis et de parents. On faisait de la musique. On chantait" (PV, IV, 351).

Louis loge en pension chez des amis de Claude-Henri, mais il est presque toujours chez celui-ci et une chambre lui est réservée. C'est un été merveilleux que passent les deux amis. Louis est le boute-en-train des veillées. Les belles Blanche et Cécile les accompagnent dans de frêles embarcations pour des promenades romantiques sur le Lac Rond. On chante des romances bretonnes et on récite du Lamartine. Louis chante "le Lac" sur une mélodie de Niedermeyer[12]. Claude-Henri raconte:

> "Je n'oublierai jamais ces soirs d'été de 1910, ces heures poétiques, colorées de clairs de lune, vécues intensément sur le lac de mon enfance. Images vivantes d'une jeunesse envolée qui nous aident à porter le fardeau de la vie" (PV, IV, 352).

---

12 Dans ses "confidences" à Adrienne Choquette (Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1939, 236 p.), Francoeur se souvient de cet été: "A quinze ans, sur le Lac Rond, à Sainte-Adèle, je récitais avec le futur Valdombre, de beaux vers romantiques" (p. 106).

Les après-midi de pluie, ils improvisent des Kyrie et des Gloria que le père de Claude-Henri prend plaisir à entendre. Cet été-là, ce sont aussi les pique-niques de l'autre côté du lac, dans une clairière. Louis les prépare avec la servante Rosa et, vers dix heures du matin, sept garçons et sept filles, "toujours les mêmes", traversent le lac en chantant, au grand plaisir des villageois. Et ce sont les jeux:

> "Tout l'après-midi se passait à jouer aux homonymes, aux proverbes, à cache-cache [...] et n'oublions pas les fameuses charades actées dans lesquelles le grand Louis [...] se surpassait" (PV, IV, 354).

Au retour, le groupe chante un "Adieu" dont Louis a écrit les vers. Mais il y a aussi des moments de solitude. Louis lit toujours autant. Aussi bien des Nick Carter que du Chateaubriand; du policier que des lectures plus sérieuses. Claude-Henri porte toujours autant son cœur en écharpe, il a ses accès de mélancolie et il est toujours un peu misanthrope. Il lui faut donc ses moments de solitude et d'indépendance. La nature est là qui l'invite. Seul, il va chasser, pêcher, se rend au Ruisseau-Saint-Louis, à la Rivière-aux-Mulets. Louis invite Claude-Henri à lire les Chouans de Balzac. Il promet, mais en septembre, le temps est trop beau pour lire! C'est encore l'été! Au mois d'août de la même année, c'est Louis qui reçoit Claude-Henri à Montréal où se déroule alors un congrès eucharistique. Chez Madame Francoeur, il passe quelques jours inoubliables, marqués de la plus réconfortante des amitiés, "d'une communion d'âmes" que jamais plus il n'éprouvera (PV, IV, 356). Il revient de Montréal avec, dans ses valises, une belle édition de luxe, illustrée, des Chouans. Plus tard, Louis réclame son livre à son ami et lui envoie, en vain,

quelques lettres. Découragé, il écrit au père de Claude-Henri une "mercuriale" de qualité. Piqué au vif, Grignon renvoie le volume et décide d'acheter, pour lui, une édition populaire, et de lire enfin le roman. C'est ainsi que Claude-Henri aborde la Comédie humaine. Il découvre Balzac, un auteur qu'il ne cessera de lire et de relire, à son point de vue, le maître du roman, le modèle par excellence. Grignon rend ainsi hommage à son ami Francoeur:

> Et sans plus de phrases, je tiens à lui rendre ce mérite qu'il me donna le goût de la lecture, l'amour du Beau et du Vrai. C'était beaucoup pour un jeune homme de mon espèce, primaire encrassé et qui ne trouvait de plaisir que dans la chasse et la pêche" (PV, IV, 358).

Claude-Henri ne retourne pas au Collège Saint-Laurent. Il n'aura été que jusqu'en "méthode". Louis, de son côté, finit brillamment son cours à Saint-Laurent. Il quitte bientôt le Québec pour la Belgique pour y entrer dans les ordres, chez les Bénédictins de l'Abbaye de Saint-Wandrille. Louis et Claude-Henri seront neuf ans sans se revoir. Claude-Henri qui semble perdre de vue son ami après 1910, rencontre sa mère à Montréal en 1913, et c'est elle qui lui apprend ce que devient Louis. C'est alors qu'il renoue avec lui par lettres. Débute, entre les deux amis, une correspondance suivie, que Grignon juge "précieuse entre toutes" (PV, IV, 361). Pendant la première guerre, Louis se fait chroniqueur et ses lettres sont truffées d'anecdotes relatives aux événements qui déchirent l'Europe. Grignon l'encourage, en vain, à écrire son journal. Louis continue à conseiller son ami et lui prodigue des avis "d'une

importance capitale sur les sujets les plus divers et les plus sérieux" (PV, IV, 361). On verra qu'il continue par exemple, à orienter ses lectures. Grignon reverra Francoeur en 1919, lors d'un voyage de celui-ci au Québec[13].

13 Bien des années après, la politique sépare les deux amis. Grignon défend les couleurs libérales et Louis, les couleurs conservatrices et celles de l'Union Nationale. Valdombre devenu catholique intransigeant, reprochera aussi à son ami, son scepticisme et son dilettantisme. Mais lors du tragique décès de son ami, il écrit: "... son image était demeurée là, quand même, dans les replis les plus secrets de mon coeur où, d'ordinaire, je n'emprisonne pas tout le monde" ("Et notre jeunesse Francoeur", art. cit., p. 11).

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

3. Deux précepteurs/Oka (1910-1913)

Claude-Henri réussit enfin à convaincre son père qu'il n'apprend rien au collège. Sa belle-mère y est peut-être pour quelque chose. Elle aurait épousé sa cause et supplié son père de lui donner un professeur privé, "afin de se montrer bonne", remarque avec un brin de cynisme, Grignon[1]. Il continue:

> "Et je ne devais pas retourner au Collège de Saint-Laurent. Mon père me donna un précepteur, ce qui me permit de prendre mon temps, de vagabonder par monts et par vaux et de jouir d'une école buissonnière qui m'a laissé des souvenirs éclatants d'images et d'impressions sylvestres" (PV, IV, 357).

Comme avant d'aller au collège, c'est donc à nouveau l'école buissonnière, la vie au grand air, la liberté, le rêve. Il va enfin pouvoir vivre, à nouveau, en intimité avec la grande nature, la seule capable de satisfaire un jeune homme toujours hypersensible, toujours un peu exalté et constamment en quête

---

1 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnnels", le Madawaska, 2 septembre 1965, p.18.

d'émotions fortes. Il fréquente les draveurs, couche sous la tente et vit des joies si intenses qu'il en vibre encore à trente-cinq ans de distance (PV, I, 378, 379). Il évoque alors dans un véritable morceau de bravoure, la "jamme", les billots qui s'entassent dans les Rapides du diable et sur lesquels chante, vainqueur, l'Alexis des grands jours. Tout est pour lui spectacle saisissant. Et les draveurs, comme les pionniers de jadis, sont de véritables héros:

> "Je les revois tous les draveurs héroïques de mon pays et de ce temps-là, les Groulx, les Richer, les Lamoureux, les Valiquette, les Legault, des hommes, des Canadiens qui savaient se tenir debout aussi bien sur un billot que dans la vie" (PV, I, 378).

Gavé d'images et d'émotions, il "s'abîme" dans ses rêveries délicieuses auxquelles heureusement, son précepteur vient parfois l'arracher[2]. Et c'est aussi, cette époque, celle, si troublante, des premières amours. On sait déjà qu'enfant, la belle Angélique ne le laissait pas indifférent. Il se plaît à nous dire qu'il fut un adolescent précoce, heureusement très tôt instruit des mystères de la vie par les livres de médecine de son père. Bien averti, sa jeunesse, "c'est un verger en fleurs[3]". Il fréquente "les petits bals à

---

2 CB, "Un joueur de dames", l'AN, 3 janvier 1919, p.2.

3 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p.9. Il écrit, en parlant de son père: "Un jour, il m'acheta une chèvre et un petit selky. Je serai médecin. J'avais neuf ans. J'attachai la trousse de mon père à l'arrière du selky et je soignais les belles petites filles de mon village. J'ai été médecin pendant deux ans. Et je vous assure que pas une seule jeune fille est morte. Je les soignais bien. Il n'y a pas longtemps, j'ai rencontré une de celles-là, femme mariée aujourd'hui, très digne, mère exemplaire, épouse fidèle. Elle m'a regardé. Je l'ai regardée. Nous avons souri. C'est ça les vergers en fleurs" (p. 9).

l'huile à la recherche des plus belles filles du canton[4]" et passe par chez Paulette, quand il va à la Rivière-aux-Mulets (PV, 1, 378). Est-ce avec elle qu'il correspond? En mars 1939, les deux saules qui ombragent la maison natale sont abattus; dans l'un des deux, au milieu du tronc, disimulée, une cachette. Il y déposait "les lettres destinées à l'aimée, une brune ardente" qu'il voit toujours. Ils avaient seize ans (PV, III, 184). Le matin, il dépose son mot; le midi, elle passe le prendre et le soir, dépose à son tour sa réponse. Il la guette:

> "Ah! la sensation de bonheur qui se dégageait de ce poème! [...] Ah! ce bras blanc dans l'or du crépuscule et, caressant le saule, pour y enfouir le bonheur tant convoité! Je ne peux pas définir la violence du délire que j'éprouvais alors" (PV, III, 184).

En voyant les ouvriers abattre le vieux saule, il éprouve ce que ressentait déjà Ronsard dans la forêt de Gâtine: chacun des coups de hache brise un peu plus son pauvre coeur!

Grignon suit d'abord, à Sainte-Adèle même, les leçons d'un professeur belge, le comte de Kervyn[5], locataire d'une maison de son père et poète à

---

4 CHG, "Éditorial/O passé d'amour", le Jph, 25 février 1967, p. 2.

5 Probablement Maurice Kervyn, ingénieur civil, né à Gand, Belgique, le 30 juin 1852, décédé à Sainte-Rose-de-Lima, Québec, le 13 juin 1914. Il avait épousé à Montréal, le 21 décembre 1904, Alphonsine Hurtubise, née à Pointe-Gâtineau, le 21 février 1864. Ces renseignements nous ont été fournis par M. et Mme de Crombrugghe de Pointe-Gatineau, qui s'intéressent à l'histoire des Kervyn. C'est probablement lui, le vieux sage, poète solitaire, que Grignon évoque ailleurs. Voir CB, "R. Larocque de Roquebrune", l'AN, 22 novembre 1918, p. 2.

ses heures, avec qui il étudie la poétique française, les règles de la versification et quelques notions de géométrie. L'année suivante, il suit à Saint-Jérôme, les cours particuliers de Jean-Baptiste Primeau, citoyen honorable, inspecteur d'école et ami de son père. Un original aussi que rien ni personne n'aurait pu empêcher de jouer, chaque soir, sa partie de dames[6]. On convient qu'il sera pensionnaire du couple Primeau. Il prend ses repas à la droite du maître. Il est heureux, les élèves, environ une douzaine, sont pour la plupart, "enfants de bonnes familles", des Gary, Simard, de Martigny. Le maître est patient, curieux, tolérant. Il sait s'y prendre, semble-t-il, avec Claude-Henri. Madame Primeau se fait maternelle et il n'a pour elle que des éloges. Voilà bien l'école et le maître qu'il lui fallait:

> "Ah! les inoubliables classes de ce temps-là; les seules classes, les bonnes, les vraies, des classes comme on n'en verra plus jamais. Les seules que j'ai suivies avec plaisir, avec un contentement réel [...] je devais en garder toujours l'impérissable souvenir[7]".

Ses études ne l'empêchent pas de courir un peu "la galipote" et de faire de la raquette avec les belles jérômiennes[8]. Il vit des amours romantiques sur le pont Nantel avec l'une d'elles, Jacqueline de Martigny peut-être, encore que "son sourire si doux, ses yeux de velours, sa dignité et son instruction, et

---

6 CB, "Un joueur de dames", art. cit.

7 CHG, "J.-B. Primeau/Ma seconde patrie", l'AN, 12 janvier 1934, p. 1.

8 CHG, "le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

pour tout dire, sa beauté", le paralysent[9]. Il remercie Primeau de toujours l'encourager à dire ce qu'il pense ou plus familièrement, à "[s']ouvrir la gueule[10]". Il devient un familier du dictionnaire et il élargit aussi son champ de lectures. Il prend vraiment goût à la littérature, découvre Flaubert, lit Madame Bovary et prend la bonne habitude de lire, le soir, dans sa chambre[11].

On est déjà en 1912, Claude-Henri a dix-huit ans et son père, on s'en doute, a hâte de le voir s'orienter de façon plus définitive. Il ne nous dit rien de son départ de Saint-Jérôme[12]. Son père qui n'a peut-être pas perdu tout espoir d'en faire "un professionnel", l'envoie étudier à Oka, l'agriculture. Claude-Henri semble assez peu intéressé. Seule l'apiculture semble retenir davantage son attention. Il semble bien que, maintenant, l'intéresse surtout la lecture. Écoutons-le:

> "Puis, mon père qui avait une ferme expérimentale, décide de m'envoyer à l'Institut agricole d'Oka.
>
> 'Tu vas faire un habitant', dit-il. A Oka, je n'ai pas étudié l'agriculture. Mais j'ai passé

---

9 CHG, "Une grande dame/Jacqueline de Martigny Simard", le Jph, 4 mars 1967, p. 8.

10 Vbr, "Moi sociable", la R, 7 décembre 1935, p. 5.

11 CHG, "Histoire d'une petite patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 1.

12 Il évoque quelque part des "circonstances atroces" qui le forcent à abandonner ses études, mais sans préciser davantage. Voir CHG, "Histoire d'une petite patrie", art. cit.

> au travers de tous les ouvrages de Victor Hugo, Dumas, père et fils, Balzac, Flaubert et qui encore[13]"?

A Oka, il écrirait son premier article qu'il destine à l'Avenir du Nord[14]. Est-ce un indice? A son père, découragé, il déclare qu'il veut être écrivain. Son père voit rouge et se fâche:

> "'Jamais j'croirais que tu vas faire un écrivain', dit mon père en colère.
>
> 'C'est le restant des écus! Mon garçon, écrire! C'est pire[15]'".

Que se passe-t-il exactement entre le fils et le père? Y eut-il rupture? Claude-Henri n'en dit rien. A vrai dire, il évoque bien peu les années 1913-1916. Il n'en parle souvent qu'avec réticence et par allusions. Décide-t-il de se prendre en main et de faire cavalier seul? de gagner sa vie? C'est fort probable. Une chose est sûre, il quitte Sainte-Adèle pour Montréal. Les treize prochaines années de la vie de Grignon, à Montréal, vont être, selon nous, parmi les plus importantes, les plus riches et les plus décisives, sinon de toute sa vie, au moins de sa carrière d'écrivain. Car Grignon veut être écrivain. Durant cette longue période, il le deviendra. Il s'imposera même et, d'abord et avant tout, comme polémiste.

---

13 CHG, "Cl.-H. Grignon, fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", art. cit., p. 18.

14 Dans le fonds Grignon, on trouvera un texte de 1912 destiné à l'Avenir du Nord. Tente-t-il sa chance? On sait qu'il ne publie son premier texte, dans ce journal, qu'en 1916.

15 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", art. cit., p. 18.

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

4. Montréal (1913-1926)

Une jeunesse "fébrile et folle"

Les deux ou trois premières années de la vie de Grignon, à Montréal, restent difficiles à cerner, à la lumière de l'oeuvre polémique. La façon allusive et pleine de sous-entendus dont il en parle, stimule pourtant l'intérêt du lecteur et l'invite à chercher dans l'oeuvre de fiction ce que, peut-être, il ne veut pas dire dans ses essais. Ce n'est qu'une intuition, mais selon nous, Grignon dirait souvent dans ses oeuvres de fiction ce qu'il ne peut pas ou ne veut pas dire ailleurs. A cette époque, il se vouerait, à Montréal, "à une jeunesse frébrile et folle" (PV, IV, 359), "aux oeuvres d'une jeunesse violente, emportée et littéralement folle". Et il continue: "Je traînais ma misère à Montréal" (Ba/PB, 07.41, 25). Ici, il parle d'une vie de débauche[1]; là, d'une période dangereuse où il aurait frôlé l'abîme[2] (PV, II, 125). Ce qu'on sait, c'est qu'il loge dans une pension de la rue Saint-

---

1 CB, "M. Édouard Chauvin", l'AN, 6 décembre 1918, p. 2, 3.

2 CHG, "le Robert Greslou de la rue Saint-Hubert", l'Émerillon, vol. 1, no 2, février 1936, p. 11 à 13.

Hubert, dans un grenier que souvent il évoque et qu'il partage avec deux autres étudiants qui ne semblent guère étudier. Ils vivent, à leur manière, la bohème. Mais pas une bohème dorée. Les samedis, ils reçoivent les amies et les cousines de la cousine. C'est l'époque des courses "à la Casanova", des soirées "arrosées de gin et de gauloiseries[3]". Il lit, à la lueur d'un bec de gaz, du Jean-Jacques Rousseau ou Jean-Christophe qui lui a coûté "les yeux de la tête". Un autre lit du Voltaire. Le troisième philosophe:

> "C'était l'époque adorable d'un repas par jour, des petits flacons de gin à trente sous et du tabac canayen qu'on fumait dans des grandes pipes de plâtre à la façon de M. Bourassa, du Bourassa nationaliste. C'était aussi l'époque des billets d'amour griffonnés sur une table de café et qu'on envoyait porter par le cocher du coin qu'on ne payait pas du reste. [...] je m'amusais [...] beaucoup des études manquées que poursuivaient inlassablement mes deux compagnons de grenier. Je n'étais pas venu à Montréal pour étudier mais pour trouver de l'emploi. Comme le travail était tout comme aujourd'hui [rare] [...] je passais mon temps à faire des vers, à lire les romantiques. Jean-Jacques date de ce temps-là[4]".

Est-ce durant cette période qu'il aurait "frôlé l'abîme", pauvre, sans maître et sans ami (PV, III, 101)? Tentons de répondre en interrogeant l'oeuvre de fiction. Pas question, bien sûr, de prétendre pouvoir préciser, très exactement, ce qui est vérité et ce qui est fabulation. Ce qui nous intéresse plu-

---

3 Claude Servan, dans un texte polémique de 1938, lui reprochera de s'être, pendant longtemps, "voluptueusement complu" dans un épicurisme et un dilettantisme outrés. Voir, "A la manière de ... ou le Val d'Ombre laurentien sous son vrai jour", le J, 8 octobre 1938, p. 5.

4 CHG, "le Robert Greslou de la rue Saint-Hubert", art. cit., p. 11, 12.

tôt, c'est encore une fois de montrer l'étroite intimité qui lie l'auteur à son oeuvre. Car il se pourrait bien, en effet, que le personnage central de toute l'oeuvre, ne soit nul autre que le narrateur lui-même.

Il faut ici évoquer surtout deux contes, justement publiés dans les Pamphlets de Valdombre, et le Secret de Lindbergh. Dans "l'Inconcevable Demande" (PV, V, 48 à 59), le héros, René des Laurenties, est nul autre que Grignon lui-même. Il a poussé librement, "comme un arbre", sur les bords d'un lac tranquille de son enfance. Son père est médecin des pauvres et des colons qui s'épuisent à cultiver des terres froides et dures. Il rêve de voir un jour son fils, haut fonctionnaire de la province. Mais, on le sait, René, comme Claude-Henri, préfère "les arts, les lettres et la lecture". Le jeune homme dont le père meurt un soir de juin - celui de Claude-Henri meurt le 23 juin 1915 -, gagne la ville pour y vivre de sa plume. Il y dilapide un héritage, se nourrit surtout de fromage et de bière et mange bientôt "de la vache enragée comme jamais n'en digéra prisonnier de Sibérie" (PV, V, 48). Le héros du conte "le Repentir" (PV, III, 373 à 396) enterre son père, hérite de beaucoup d'argent et va à Montréal pour y faire sa médecine. Riche, il quitte la rue Saint-Hubert pour quelque chose de plus beau, rue Saint-Denis. Commence pour lui, que courtisent de nombreux amis, une vie de débauche. Il boit, joue, vit dans la luxure. Seuls comptent bientôt l'alcool, l'amour et le jeu. Toujours en quête d'émotions et de surexcitations, il s'enivre de Wagner. Bientôt, il a dissipé sa fortune, se reprend puis rechute. Le reste de son héritage dilapidé, le héros se retrouve bientôt, agonisant d'une "maladie honteuse" dans un hospice. Dans un texte radiophonique de 1941, "To be or not to be: that is

the question" (PV, IV, 308 à 311), Monsieur Alfred, riche désabusé de quarante ans, fait des confidences à son ami, Vieux Loup, qui veut voir la ville. Étrangement, il résume en quelques mots, l'intrigue du conte "le Repentir", moins le dénouement. Monsieur Alfred s'en tire, lui, en fuyant la ville. Il conclut: "Jamais mort charnelle et temporelle ne fut plus effroyable que celle-là. C'est dit" (PV, IV, 310). Commentant Terre du huitième d'Alphonse Nantel et le destin du héros, Jean Berlouin, qui connaît en ville la misère, le chômage et l'abrutissement, il fait cette remarque:

> "Il y avait là une belle mine d'or à exploiter. C'eût été trop long. Il tombe dans des camaraderies plus ou moins démoralisantes. O villes tentaculaires! Toujours la même histoire qui se répète"! (PV, V, 174)

Enfin, dans le Secret de Lindbergh qu'il écrit en 1927, il disserte avec pessimisme sur l'âge qu'on dit si beau, des vingt ans. Il voit là une période de la vie faite avant tout de désirs, de faiblesses, de tentations, de perditions. Le jeune homme est hanté par les rêves mauvais qui "encrassent l'âme et qui encrassent les mains" (SL, 15, 16). Il n'aspire qu'à la vie paresseuse, qu'à la luxure. C'est la vie déréglée, l'alcool, l'argent, les femmes, les chambres closes et les clubs de nuit. Malheur à celui qui succombe, c'est pour lui "la perdition" (SL, 15). Il fustige la bohème étudiante "tant chantée par les imbéciles ou le troupeau des faux-monnayeurs de la poésie" (SL, 16). Désorienté, le jeune homme de vingt ans aspire au "salut", cherche un idéal ou une passion qui le sauvera. Voilà quelques textes qui laissent songeur.

Tous, ils évoquent bien, en tout cas, des expériences difficiles et "une jeunesse fébrile et folle" (PV, IV, 359).

Un décès et un mariage

Les années 1915 et 1916 sont marquées par deux événements importants. Le premier, douloureux, en 1915. Son père, malade depuis trois ans, meurt le 23 juin. On a dit déjà combien cette disparition l'affecte. Comme le héros du "Repentir", il est "fou de douleur" et il est plusieurs jours sans quitter la maison paternelle (PV, III, 374):

> "Je jetai volontairement sur mes épaules d'orphelin, le manteau si lourd de la désespérance. J'étais persuadé qu'il n'existait pas au monde d'être plus malheureux que moi. Pendant des mois, je restai enfermé dans une chambre de la maison natale. J'étais la proie des souvenirs les plus tristes[5]".

Il porte donc son coeur en écharpe, nourrit sa tristesse en lisant les Confessions de Rousseau et tente de noyer sa peine dans des "débordements de mots et de rêveries sans nom[6]". Il précise que les notes qu'il prend à cette occasion, alimenteront ses premiers textes de l'Avenir du Nord. On verra en effet que ceux-ci, profondément romantiques, sont écrits sous le signe de la tristes-

---

5 Propos rapportés par Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1939, p. 229, 230.

6 Propos rapportés par Suzanne D. Pelletier, Bio-bibliographie de Claude-Henri Grignon, Montréal, École des bibliothécaires, 1946, p. 2.

se et de la mélancolie. L'Avenir du Nord précise que, déjà, à cette époque, il est "employé civil" à Montréal[7]. Il gagne "péniblement" sa vie aux douanes canadiennes (PV, IV, 359) où il aurait vraisemblablement travaillé une dizaine d'années, de 1915 à 1925. En 1916, il se marie. Il épouse Thérèse Lambert, une amie d'enfance. Les Lambert et les Grignon se fréquentent depuis déjà de nombreuses années et les Lambert viennent souvent rendre visite aux Grignon, à Sainte-Adèle. Dans ses essais, aucune allusion directe à cet événement. Faut-il à nouveau interroger la fiction? Dans "l'Inconcevable Demande", René des Laurenties "se situe pour quelques lustres" en prenant un bon parti:

> "... et un beau jour, on ne sut jamais pourquoi, il épousait une demoiselle de la ville, jeune fille de bonne famille comme on disait à l'époque et qui en outre de posséder du bien, se glorifiait d'une poitrine plantureuse à faire blêmir d'envie les hautes et nobles dames du XVIII^{e} siècle" (PV, V, 48).

Une période romantique

Grignon a-t-il été heureux entre 1915 et 1925? Si l'on se fie aux textes qu'il écrit durant cette période, pas beaucoup, semble-t-il. Les premiers textes qu'il publie entre 1916 et 1925, surtout ceux de l'Avenir du Nord publiés entre 1916 et 1923, sont avant tout pour lui l'occasion de gémir sur son sort. Il s'ennuie. Va de dépression en dépression. Il a des problèmes d'argent. Il se sent déjà très vieux. Nouveau René, il traîne après lui sa mélancolie. Il rêve au passé, au monde merveilleux de l'enfance, à la famille,

---

7 Ano, "Mort du docteur Wilfrid Grignon", l'AN, 25 juin 1915, p. 2.

au domaine paternel, aux amis, au pays natal. C'est en lui, dit-il, une "tempête de souvenirs", il veut en faire "l'épopée". Car le terme de son rêve de jeunesse est "proche" et il le voit arriver avec amertume[8]. Est-ce dû à des problèmes d'argent? Est-ce dû à son emploi peu payé et surtout peu intéressant? Est-ce dû à la ville qu'il n'aime pas[9]? Il nous dit qu'il fait du journalisme parce qu'il ne peut faire autre chose. En 1916, la maison paternelle est vendue pour fuir la misère[10]. Il est désabusé, pessimiste. Il erre dans les rues de la ville. Il est "l'enfant prodigue", seul, triste et incompris. Même chez lui, "petit étranger", il " traîne par les chemins du village la tristesse de l'oubli[11]". Il est à "l'heure des lamentations" et il "vieillit péniblement[12]". Écoutons-le gémir:

> "Moi, vagabond de tous les chemins et de toutes les étapes: après avoir erré longtemps dans le dédale des illusions et des espoirs confondus, je frappe à la porte non pas de la maison souveraine de l'enfance mais à la porte de mon âme triste comme une tombe[13]".

---

8 CB, "la Chanson de la neige", l'AN, 9 février 1923, p. 1, 2.

9 Ses textes, de cette époque, donnent l'impression qu'il retourne souvent séjourner à Sainte-Adèle. Tantôt, il déclare rentrer au village natal. Tantôt, il est malheureux de devoir retourner vers la ville, à sa vie infernale, bruyante et fausse. Ailleurs, il reproche à Englebert Gallèze (Lionel Léveillé) de venir le relancer à Sainte-Adèle.

10 CB, "Maison à vendre", l'AN, 24 novembre 1916, p. 2.

11 CB, "Ce soir, la pluie dans les saules", l'AN, 13 août 1920, p. 2.

12 CB, "les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

13 CB, "J'écoute l'angélus", l'AN, 24 novembre 1922, p. 1.

Abondent dans tous ces textes, un style romantique, les invocations, les apostrophes et les supplications. Toujours, cela va de soi, grandiloquentes quand ce n'est pas même, un peu tapageuses. Certains textes ont d'ailleurs l'allure de véritables poèmes en prose[14]. Ses héros sont Jacques Vingtras et Lélian. En réalité, Claude-Henri Grignon, toujours avide d'émotions fortes, entretient son mal et le cultive jalousement. Tout est prétexte au gémissement. C'est lui qui "ouvre un tombeau d'amour et de regrets", qui veut vivre et "souffrir", qui désire "[s]'oublier, [lui] et toute [sa] vie, dans l'âme même de la sainte douleur", et qui aspire à la mort[15]. On le devine, un tel état psychologique engendre l'aigreur et la rancoeur. Le moraliste ici, le polémiste là, se manifestent déjà, car la société, les professeurs et les riches ne sont-ils pas, en fait, les grands responsables? Déjà, il rumine dans sa tête, "un article foudroyant[16]". Il fait, dès 1918, avec une amertume et une hargne de nouveau converti, mal dans sa peau, le procès de la débauche[17]. Par conséquent, qu'on ne s'y trompe pas. Chez Grignon, les dépressions ne débouchent pas sur le vide, l'inaction et le silence. Bien au contraire, mélancolie, chagrins et frustrations stimulent Claude-Henri. Il en a besoin. Ils le provoquent et le réveillent, ils le font se cabrer, crier et se révolter. Qu'il

---

14 Par exemple, dans l'AN, CB, "Ce soir, la pluie dans les saules", 13 août 1920, p. 2; "J'écoute l'angélus", 24 novembre 1922, p. 1; "la Chanson de la neige", 9 février 1923, p. 1, 2.

15 CB, "J'écoute l'angélus", art. cit., p. 1.

16 CB, "Maison à vendre", art. cit.

17 CB, "M. Édouard Chauvin", art. cit.

écrive alors, et son écriture sera bientôt une écriture combattante, une écriture polémique. Enfin, les plaintes et les gémissements ne l'empêchent pas d'être, durant ces années et surtout après 1920, hyperactif. Il le précise lui-même: "C'est vrai qu'à l'époque, je marchais vite et beaucoup" (PV, IV, 364). Il a une vie sociale mouvementée. Il lit beaucoup et va au théâtre, achevant seul sa formation. Il écrit, il publie. Il sera, entre 1920 et 1926, un membre souvent remarqué de l'École littéraire de Montréal. Ce surcroît d'activité s'explique peut-être. Parce qu'en 1919, 1920, il sort d'une crise morale et religieuse qui semble l'avoir ébranlé. Ce qui nous permet, dans une certaine mesure, de mieux comprendre le ton et l'accent des textes de l'Avenir du Nord. Il écrit alors, en 1919, qu'il ne craint plus rien et que son âme est forte: "... l'esprit de révolte domine en moi la chair rebelle[18]". Comme son héros, Charles Lindbergh, il se tourne vers l'avenir, veut "être un homme" et il "cherche au fond de son être, dans ses muscles, ses artères, son énergie et son sang, la passion capable de nourrir son coeur" (SL, 11, 12).

Une crise morale et religieuse.

Depuis son mariage, Grignon habite un modeste logis, rue Chateaubriand, à Montréal. Si l'on croit certaines lettres de Francoeur de retour ici, au printemps 1919, Claude-Henri se consacre surtout aux lettres et son travail de fonctionnaire lui pèse.

---

18 CB, "la Fin d'une révolution", l'AN, 24 janvier 1919, p. 2.

> "Et toi qu'as-tu fait de bon? As-tu trouvé dans le trou du rond-de cuir, le temps de faire de la littérature? Je me plais à l'espérer puisque les lettres sont ton occupation préférée et la meilleure des distractions[19]".

Une autre lettre de Francoeur qui a quitté son couvent au début de 1920, et qui travaille maintenant chez un éditeur parisien, Gabriel Beauchesne, précise:

> "Que n'es-tu avec moi dans un emploi plus à ton goût que celui qui t'es échu! Il ne se passe pas de jour que je ne compatisse à tes ennuis en voyant combien je suis favorisé moi-même sous ce rapport. Il est vrai que tu as des attaches que je n'ai pas[20]".

Louis Francoeur, par sa correspondance et à l'occasion d'une visite de quelques mois à Montréal en 1919, joue alors dans la vie de Grignon un rôle déterminant (PV, IV, 362 et sqq.). Francoeur vient le visiter chez lui et ce sont de longs entretiens: ils évoquent le passé, le collège et Sainte-Adèle. Francoeur raconte ce qu'il a vu pendant la guerre et stigmatise l'Allemagne. Bien sûr, ils discutent aussi littérature. A cette époque, dans la petite bibliothèque de Grignon, on trouve surtout des auteurs romantiques, des auteurs du XVIII^{e}

---

19 Lettre du 31 octobre 1919, citée par Valdombre (PV, IV, 369).

20 Lettre du 5 mars 1920, citée par Valdombre (PV, IV, 374). Une autre lettre du 14 mai 1919, écrite à Saint-Benoît-du-Lac où réside Francoeur, précise que son retour vers l'Europe est prévu pour le mois de juin ou juillet. Cette lettre laisse entendre que les deux amis ont envisagé un moment de regagner ensemble les vieux pays. Francoeur regrette que son ami ne puisse s'offrir un petit voyage de l'autre côté du "Grand Étang". Il termine ainsi: "... nous aurions fait là-bas quelques pélerinages d'art et d'histoire des plus intéressants. Enfin! espérons, cela sera pour la prochaine fois (PV, IV, 366)"!

siècle et quelques autres du XIX^{e}, comme par exemple, Renan, qu'il se plaît à lire "en tête forte". Francoeur le félicite mais fait aussi, d'emblée, le procès de Jean-Jacques et des Encyclopédistes et aussi de Renan. Il lui révèle l'importance des grands classiques qu'il met au-dessus de tous les autres. La littérature pour Francoeur, c'est avant tout le classicisme, le XVII^{e} siècle et les règles éternelles. Pour lui, le fond et l'idée personnelle priment sur la forme qui n'est et ne sera jamais qu'une manière d'écrire. Grignon se défend et défend l'art comme il peut. Francoeur, au cours de ces entretiens, réoriente en quelque sorte les lectures de Grignon. Les lettres de Francoeur écrites à Saint-Benoît-du- Lac et que cite Grignon, sont à ce sujet fort explicites. Il l'encourage à lire Louis Veuillot, les vies de Notre-Seigneur, les Évangiles, une "étude scientifique, objective, critique et historique", la Vie de Jésus-Christ de Fouard. Et sur les origines de la chrétienté, la Sainte-Église du siècle des apôtres de Henri Lesêtre. Grignon délaisse donc, pour un temps, "Voltaire, Renan et cie". Tout indique que les deux amis ont souvent discuté foi et religion. Francoeur est évidemment l'homme de la circonstance. A cette époque, Grignon a, semble-t-il, depuis un certain temps déjà, mis de côté toute pratique religieuse. Son ami l'exhorte donc à se documenter et à prier. Certains passages des lettres de Francoeur sont révélateurs:

> "Sur ce, mon très cher, je prie Dieu qu'il t'ait en sa sainte garde et j'ajouterai, au risque de te faire bondir, qu'il daigne t'éclairer et faire de toi un bon chrétien[21]".

---

21 Lettre du 24 mai 1919, citée par Valdombre (PV, IV, 366).

Avant de regagner l'Europe, en juillet 1919, les deux amis se rencontrent pour une dernière fois et passent ensemble deux longues journées de discussion. Valdombre écrit:

> "Nous avions tant de chose à nous dire, et lui surtout, tant de conseils à me donner à plusieurs points de vue. Il était pour ainsi dire mon seul confident [...] une telle séparation apportait dans notre amitié une tristesse que je ne veux pas définir" (PV, IV, 367).

Jusqu'en 1923, date de retour de Francoeur au Canada, les deux amis échangent une correspondance suivie. Souvent, Francoeur évoque leurs discussions du printemps 1919. Et il poursuit sans relâche son procès des romantiques et des sceptiques, tout en l'exhortant à la lecture et à la prière:

> "As-tu terminé l'étude de Veuillot? Je souhaiterais qu'à l'école de ce penseur chrétien, ton esprit se fût éclairé à la lumière divine et ton coeur échauffé à la divine chaleur. Je ne te gratifierai point d'une homélie en forme, mais mon affection pour toi ne peut taire ce qu'elle croit capital. Et cela c'est précisément une chose qui ne te plaît que médiocrement, à savoir l'abandon de coeur et d'esprit à la volonté du bon Dieu. La paix de l'âme est en proportion de cette soumission filiale et cette paix ne suppose-t-elle pas tout don? Comme je te l'ai dit plus d'une fois, tu arriveras à penser comme moi là-dessus et ton bon sens naturel éclairé et guidé par la grâce se convaincra vite de ces 'réalités'. Je prie tous les jours pour toi et j'ai la ferme conviction que le Christ t'attirera à lui[22]".

---

22 Lettre du 31 octobre 1919, citée par Valdombre (PV, IV, 369).

Dans une autre lettre du 29 décembre 1919, il l'exhorte à nouveau. Ces lettres ne prouvent-elles pas clairement que Grignon hésite et se rebelle encore?

> "Mon cher Henri, je crois que si tu faisais le premier pas, le bon Dieu en ferait mille. L'acte initial de t'agenouiller au pied de ton lit pour confesser à Dieu ta faiblesse et ton impuissance et pour lui demander le secours de sa grâce, te vaudrait, j'en suis sûr, une surabondance de bénédictions. D'autres l'ont bien fait et des contemporains: Psichari, Claudel, Péguy, Lavedan, Huysmans, pour ne parler que de ceux qui ont lavé leur linge sale en public. Le jour où tu m'annonceras que tu as fait machine arrière séra l'un de mes plus beaux jours. En attendant, je prie pour toi, toi tu n'y vois pas, j'espère, d'inconvénient? Quand même tu en verrais, cela me serait profondément égal[23]"!

Francoeur termine cette lettre par cette tape amicale: "... et plus ne prêcherai le Sahara de ton indifférence". Grignon a donc dû tenir tête à son ami, au moins jusqu'à l'automne 1919. Mais fort probablement que déjà, à cette époque, il est ébranlé et qu'il cherche. Il lit de nombreuses vies de Jésus et c'est bientôt le redécouverte de la foi. L'Histoire du Christ de l'Italien, Giovanni Papini, est, dit-il, occasion de "résurrection" alors qu'il cherche la lumière (PV, I, 8). Mais ce serait à la lecture de Léon Bloy surtout, qu'il retrouve la foi et opte de façon définitive, pour la conversion. Bloy, qui va devenir son maître et son modèle, il le découvre dans l'Action (1911-1916) de Jules

---

23 Lettre du 29 décembre 1919, citée par Valdombre (PV, IV, 372)

Fournier, qui publie des extraits des volumes, Exégèse des lieux communs et le Salut par les Juifs. Chez le libraire Dêom, il va d'abord acheter le Mendiant ingrat, puis ses autres ouvrages. Il a enfin découvert "la passion capable de nourrir son coeur" (SL, 12). A la fin de sa vie, il écrit:

> "C'est à ce moment que je me suis mis à la recherche des ouvrages de Bloy qui m'avait mordu jusqu'à l'âme et qui m'avait insufflé cette philosophie de l'Absolu qui me dévore encore à soixante et treize ans[24]".

Ce témoignage n'est pas le seul. En parlant de l'Action, il écrit:

> "C'est là que j'ai découvert Bloy; c'est là que j'ai trouvé la vie. De tels saluts dans la lumière la plus douce sont sacrés. Ce sera assurément, pour Fournier, sa plus retentissante gloire d'avoir imposé Léon Bloy à ses lecteurs" (OC, 93).

Grâce à Léon Bloy, Grignon découvre enfin un catholicisme à sa mesure, "le vrai catholicisme", pas celui, mièvre, des Bazin, Bourget, Bordeaux "et autres cancres de même lignée" (PV, I, 314). La conversion de Grignon daterait donc de la fin 1919 ou du début de 1920, même si, déjà, depuis quelques mois, visiblement, Grignon vit une crise religieuse. C'est pourquoi il commente ainsi la lettre de son ami Francoeur de décembre 1919:

---

24 CHG, "Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres", le Jph, 2 décembre 1967, p. 2.

> "Il me donnait le conseil 'de faire le premier pas et de m'agenouiller au pied de mon lit pour confesser à Dieu ma faiblesse et mon impuissance' que déjà, je venais de découvrir Léon Bloy et m'acheminai vers le salut. Je ne mis pas de temps à revenir à la religion de mon enfance. Il faut tout de même reconnaître qu'à cette époque, les lettres de Francoeur brûlantes de foi, m'ont fortement soutenu dans une voie où je me trouve encore heureusement" (PV, IV, 373).

Ici, on peut à nouveau mesurer combien l'amitié de Francoeur aura été, plus encore que du temps du collège, une amitié riche, précieuse et influente. Assurément, Grignon doit beaucoup à son ami et il le reconnaît volontiers, à maintes reprises. Dans le pamphlet qu'il lui consacre, en 1941, il déclare:

> "... ici même je profite de la publication de ce pamphlet pour affirmer combien Francoeur m'aura été précieux, combien son instruction solide, parfaite [...] sa connaissance de l'histoire religieuse et des littératures comparées m'aura ouvert la porte du chemin de retour vers le catholicisme. C'est cela seul qui compte et je tenais à le dire pour rendre justice à l'ami que je n'avais pas vu depuis près de dix ans et dont 'la grande visite' [celle de 1919], fort inattendue d'ailleurs, me combla de joie et m'indiqua en quelque sorte 'l'oasis spirituelle' où, depuis ce temps-là, je puise ma vie et toutes mes forces" (PV, IV, 367).

Évidemment, on ne saurait trop insister sur l'importance capitale de cette "conversion" de Grignon au catholicisme de Bloy et à son "Absolu". Et surtout, sur les conséquences et les répercussions que cette conversion aura sur l'oeuvre, qu'elle façonnera, modèlera, alimentera et déterminera. En faisant de Bloy son maître et son modèle, Grignon adhère à tout un univers de valeurs mais

surtout, il choisit une manière, une approche et un style qui sont ceux des pamphlétaires. Cette "conversion" n'a, à vrai dire, pour nous qui connaissons l'homme, ses antécédents et ses origines, vraiment rien de spectaculaire. En effet, tout chez Grignon le prédispose à se reconnaître dans les écrivains polémistes. Ses tout premiers textes montrent par ailleurs des prédispositions naturelles au ton polémique. A cette époque, époque si importante, Grignon fait une autre rencontre, celle-là tout aussi déterminante, celle du grand polémiste québécois, Olivar Asselin.

Une rencontre

Depuis déjà 1916, Grignon écrit dans l'Avenir du Nord où il signe Claude Bâcle et ses textes ont attiré l'attention du brillant journaliste Olivar Asselin qui écrit à Jules-Édouard Prévost pour lui demander qui est Claude Bâcle. Grignon, toujours emporté, fait répondre qu'il n'a aucune envie de rencontrer le Maître et le fait prévenir qu'il entendra parler de lui! Paraît bientôt en 1920, l'Anthologie des poètes canadiens compilée et préparée par Jules Fournier et mise au point et préfacée par Asselin. Valdombre, dans un article de la Minerve, "Dans les marges d'un livre considérable[25]", tombe le livre et malmène fort celui qui allait devenir son ami, son modèle et un peu aussi, son protecteur. Quelques mois plus tard, il se trouve face à lui, rue Saint-Jacques (PV, II, 225 et sqq.). Sa photo lui étant familière, il le reconnaît tout de suite. Valdombre est plutôt mal à l'aise, gauche et embar-

25 Vbr, "Dans les marges d'un livre considérable", la M, 15 mai 1920, p. 2.

rassé. Asselin l'aborde et lui pose quelques questions. La discussion se poursuit dans un café voisin. Asselin, facilement semble-t-il, se fait de Grignon un admirateur. Celui-ci qui s'enthousiasme vite, le peint "enjoué, spirituel, érudit, captivant et bon". Cette bonté lui va au coeur. Asselin lui conte sa vie, son amitié pour Fournier, ses combats et ses échecs. Ses yeux s'animent et s'enflamment, nous dit Valdombre (PV, II, 227). Ils parlent littérature et Asselin l'entretient longuement de Barbey d'Aurevilly qu'il admire (PV, III, 352). Valdombre tente, tant bien que mal, d'expliquer le sens de sa critique de l'Anthologie des poètes canadiens. L'oeuvre est mauvaise, prétend-il, parce qu'elle met en pleine lumière, les faiblesses et la médiocrité des poètes québécois! Asselin offre à Grignon sa collaboration et son amitié, "la plus sincère et la plus belle" jamais connue, écrit le polémiste qui commente ainsi la rencontre:

> "Tous deux, nous étions faits pour nous comprendre. Et jamais plus il ne fut question de ce mauvais article de ma jeunesse. Jusqu'à sa mort, nous restâmes liés ainsi que deux frères" (PV, II,228).

Insistons, ici encore, sur l'importance de cette rencontre. Fournier disparu, Asselin reste l'un des journalistes canadiens-français parmi les plus brillants. Et c'est une chance pour Grignon d'avoir été, par lui, invité à collaborer aux journaux qu'il dirige ou qu'il fonde: le Canada, l'Ordre, la Renaissance. Leurs relations seront même très étroites puisque Valdombre le reçoit parfois chez lui, à Sainte-Adèle. A maintes reprises dans son oeuvre, le polémiste rendra hommage à Asselin. Faut-il préciser que Grignon consacre ses der-

nières années à préparer une étude sur son maître. Un projet qu'il a caressé pendant de longues années et qu'il évoque souvent, mais qu'il ne parviendra pas à mener à terme[26]. On le voit, les premières années que Grignon passe à Montréal sont très importantes. Elles pourraient bien être parmi les plus déterminantes de sa vie. Les rencontres et les relations sociales stimulantes y sont certainement pour quelque chose. Mais aussi et surtout, les lectures nombreuses et diversifiées, lectures dont nous avons déjà dit quelques mots, mais qu'il faut davantage préciser.

Des lectures abondantes

Grignon aime se faire passer pour un autodidacte. C'est un titre qu'il revendique souvent avec une certaine fierté.

> "J'ai toujours eu horreur de l'instruction de masse. C'est pourquoi je suis un autodidacte dans toute la force et la gloire de ce vocable. Je me suis instruit seul. C'est très difficile, très long et laborieux. [...] Vous imaginez quel travail j'ai dû abattre seul pour apprendre à parler et à écrire correctement[27]".

Il se plaît à dire que travailler seul, c'est travailler dix fois plus, c'est s'obliger à lire davantage: les oeuvres, mais aussi les critiques. Alors qu'un

---

26 L'essai devait être fort avancé. On trouve dans le fonds Grignon, un dossier, Asselin, ce pamphlétaire maudit, avec la mention " doit être publié)".

27 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 9.

bon professeur permet de diminuer la tâche de moitié[28]. Mais qu'importe, il préfère encore la voie qu'il a suivie. Parce qu'il n'a pas étudié les lettres classiques comme on le faisait alors dans les collèges, il a pu ainsi se cultiver vraiment et goûter pleinement à la littérature[29]. C'est surtout dans la période qui nous intéresse ici que Grignon "fait ses lettres". Si l'on se fie à ses témoignages, il lit un peu de tout d'un peu n'importe qui. Il nous faudra préciser plus tard, pour mieux comprendre sa démarche critique, ce qu'est pour lui la lecture et ce qu'il attend d'elle. Grignon qui fut toute sa vie un passionné des livres et de la lecture, se dit en 1921, "le rêveur et la victime du livre[30]". Et il écrit:

> "La vie n'est qu'un songe agréable ou douloureux et les livres ne sont écrits que pour dresser ou soutenir ce songe, cette maison de la pensée et des images[31]".

Déjà, pour Grignon, la lecture est avant tout quête d'images, de sensations et d'émotions.

A Montréal, Grignon fréquente de façon régulière et assidue, les bibliothèques publiques et les librairies. Il fréquente la Bibliothèque Saint-Sulpice où il a de la difficulté à sortir du Léon Bloy. Il lui faut faire des

---

28 CHG, "Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels", le Madawaska, 2 septembre 1965, p. 18.

29 Propos rapportés par Adrienne Choquette, op. cit., p. 229.

30 CB, "les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger", art. cit.

31 CB, "la Chanson de la neige", l'AN, 9 février 1923, p. 1, 2.

démarches auprès du conservateur, Aegidius Fauteux. Il fréquente aussi l'Institut Fraser dirigé par M. de Crèvecoeur[32] (PV, I, 313, 314). Il écrit:

> "Je dévorais quatre ou cinq volumes de critiques par semaine. Je serais curieux de faire le relevé des fiches que je signais dans le temps à la Bibliothèque Saint-Sulpice et à l'Institut Fraser. Je n'en croirais pas mes yeux" (PV, 1, 144).

Dans une série de textes du Journal des pays d'en haut, intitulée "les Libraires, ces bons maîtres", Grignon nous dit ce qu'il doit aux librairies de Montréal qui jouent le rôle, à l'époque, de foyers culturels vivants et animés[33]. La librairie est un lieu de rencontres où se retrouvent, le samedi soir notamment, les intellectuels montréalais. On y lit, on y discute surtout. On se tient au courant. Grignon est un habitué de plusieurs librairies montréalaises. Il dira plus tard, revoyant cette époque:

> "Je m'engageais dans une très grande aventure. [...] Les portes d'or du monde des lettres venaient de s'ouvrir devant moi, grâce aux libraires. Ces bon maîtres. Oui des maîtres véritables[34]".

---

32 Saint-Sulpice est ouverte au public, en 1912. Elle ne prête pas à n'importe qui, n'importe quoi. L'Institut Fraser, par contre, échappe à la juridiction du clergé catholique et offre un éventail de littérature française sans doute unique à Montréal. L'Institut qui avait hérité de la plupart des ouvrages du défunt Institut Canadien de Montréal, semble avoir joué un rôle de tout premier plan auprès des intellectuels montréalais de l'époque. Voir Maurice Lemire, Introduction à la littérature québécoise (1900-1939), Montréal, Fides, 1981, p. 150, 151.

33 Dans le Jph, les 25 novembre 1967, p. 2; 2 décembre 1967, p. 2; 9 décembre 1967, p. 2; 16 décembre 1967, p. 2, 17.

34 CHG, "Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres", le Jph, 25 novembre 1967, p. 2.

Chez Archambault, il fait ses premiers achats: cinquantes volumes à crédit: des classiques Garnier et une anthologie des poètes français, notamment. Il achète aussi quatre rayons de bibliothèque en bois de chêne. Il verse un acompte de cinq dollars! Le libraire Archambault est un honnête homme qu'il fait bon fréquenter. Il rencontre chez lui, Marcel Dugas devant qui, il est tout mal à l'aise. Dugas joue au dandy: chapeau noir, cape de velours noir doublée de soie rouge. Son visage pâle et ses yeux noirs et profonds intimident le "pauvre primaire" de Sainte-Adèle. Dugas cite par coeur du Rimbaud, du Verlaine, du Baudelaire et se moque de "l'affliction nationale": Crémazie, Chapman, Garneau et quelques autres. Peut-être l'antipathie quasi viscérale de Grignon envers les mondains et les dandys, date-t-elle de cette première rencontre[35]? A la Librairie Saint-Louis, il se procure des livres à l'index que lui vend Mademoiselle Saint-Louis. Elle sort pour lui, de l'enfer, le Disciple de Paul Bourget! Chez Déom, les samedis soirs sont célèbres et fort courus. Les écrivains les plus en vue y viennent régulièrement. On rencontre là des poètes crasseux et chevelus, mais aussi des gens intelligents et renommés. Comme par exemple, Édouard Montpetit[36]. On y parle fort et, déjà, Grignon se fait remarquer: il gueule, tape du poing. Le père Déom qu'il ad-

---

35 Ibid.

36 Il rencontre là Émile Vézina, Albert Dreux, Englebert Gallèze, Roger Maillet, Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger, Ubald Paquin, Henri Letondal. La plupart d'entre eux sont membres de l'École littéraire de Montréal. Fréquentent aussi la librairie Déom, Gonzalve Desaulniers, Omer Héroux, Olivar Asselin, Georges Pelletier et le futur libraire Adam.

mire beaucoup, l'invite alors à se taire. Il s'entretient parfois longuement avec lui dans un coin retiré de la librairie. Tous les deux partagent une même admiration pour les livres rares et les belles reliures[37]. Il achètera d'ailleurs une grande quantité de livres reliés de la bibliothèque personnelle de Déom. Chez lui aussi, il achète le Mendiant ingrat, puis les autres oeuvres de Bloy. Il prétend par conséquent devoir beaucoup à Déom, notamment "son désespoir et son bonheur". Entendons ici, son culte pour Léon Bloy[38]. Chez Pony, la "librairie du peuple", on trouve une tout autre littérature: des romans populaires, des romans d'aventures, de cape et d'épée. Les auteurs célèbres de roman-feuilleton sont très en demande: Dumas, Ponçon du Terrail, Mérouvel, de Courcelles. Il lira là les deux orphelines et la Porteuse de pain. Pony lui ouvrira son enfer pour lui vendre du Diderot et du Voltaire[39]. Chez Gonzalve Ducharme, il découvre les canadiana, des livres rares, des brochures, des vieux journaux. Il fréquente "assidûment ce paradis", passe des heures à discuter avec le libraire savant et érudit, autorité reconnue dans l'imprimé canadien. Tous les deux se lient d'amitié. Grignon écrira:

---

37 Grignon rencontre chez Déom le relieur Louis Forest, un des maîtres-relieurs du Canada français. Il fut de ses amis intimes avec Albert Laberge. Et eut souvent recours à ses services pour des éditions originales. Voir Murray Maltais, "l'Art de la reliure", le Dr, 29 mars 1980, p. 17.

38 CHG, "Éditions/Les Libraires, ces bons maîtres", le Jph, 2 décembre 1967, p. 2.

39 Ibid. Pony aura durant plusieurs années l'exclusivité de la vente d'Un homme et son péché. Un jour, il propose à Grignon d'écrire, Une femme et ses péchés. L'idée séduit Grignon et même, l'enthousiasme, il aimerait tant étudier des vices comme le mensonge et la luxure! Il fait enregistrer le titre à Ottawa. Après mûre réflexion, il renonce, incapable de signer un texte aussi osé.

> "Je crois qu'il aimait ma franchise et je raffolais de la sienne. Il était un peu mon père spirituel. Ses conseils m'auront beaucoup profité. Il valait à lui seul tous les professeurs de rhétorique du monde[40]".

A la fin 1921, Victor Barbeau fait une conférence à Saint-Sulpice, intitulée "Franchises". Tout le gratin montréalais est là: snobs, mondains, bourgeois et péronnelles. Barbeau y parle bien, certes! Mais son habit trop bien taillé et ses gants blancs exaspèrent Valdombre. Ducharme l'invite à écrire un pamphlet et s'offre à le publier. Il va écrire "les Franchises de Monsieur Turc". Et c'est ainsi qu'en mai 1922, paraît les Vivants et les Autres. Il en est très fier. Chez Ducharme aussi, il découvrira et lira les Floraisons matutinales de Nérée Beauchemin. A la lecture, il s'échauffe, s'exalte, se rend au café voisin et écrit d'une seule traite, "Nérée Beauchemin, poète de chez nous", qui deviendra la seconde étude du pamphlet les Vivants et les Autres (PV, II, 548). Puisqu'un bon liseur "ne fréquente pas seulement les mêmes librairies[41]", il est aussi un habitué de la Librairie Méthot, heureusement bien située puisque sise au-dessus d'une taverne. Il y consulte les "Vient-de-paraître" et y rencontre les habitués de chez Déom, c'est-à-dire la plupart des membres de l'École littéraire de Montréal. C'est à la taverne qu'on palabre, précise Valdombre:

---

40 Ibid.

41 Ibid., 9 décembre 1967, p. 2.

> "On descendait à la taverne et là, tout en dégustant moult verres de bière, on épluchait le livre que je venais d'acheter. [...] J'aurai vécu là, des heures inoubliables et je revois tous ces bons camionneurs de Baillargeon Express qui, tout en s'empiffrant de bière, nous écoutaient avec une attention qui ne pouvait qu'animer un entretien fort orageux[42]".

Chez Wilson et Lafleur, rue Saint-Jacques, en face de La Presse, il va au moins une fois la semaine, plusieurs heures. Il y rencontre des avocats, des juges et des politiciens. Là aussi, on discute politique et on s'engueule généreusement. Il se flatte de mentionner qu'il s'est fait là plus d'ennemis en cinq ans que dans toute son existence de pamphlétaire[43]. Tous ces témoignages de Grignon ne manquent pas d'intérêt. A travers eux, c'est la vie culturelle montréalaise que l'on entrevoit. Une vie culturelle à laquelle Grignon participe activement. Par la lecture, il s'instruit. Par la discussion aussi, où il se manifeste déjà, polémiste tapageur.

Est-ce possible, à travers tous les témoignages parfois contradictoires de l'auteur, de tracer un portrait d'ensemble des lectures de Grignon durant cette période d'un peu plus de dix ans, qui va de 1913 à 1926? Récapitulons brièvement ce que nous savons déjà de ses premières lectures. Tout laisse supposer que les toutes premières datent de l'enfance. Comme son héros, Charles Lindbergh, il a peut-être déjà lu bien des contes, même avant son arrivée à l'école du village. Les romans d'aventures de jeunesse lui sont fami-

---

42 Ibid.

43 Ibid.

liers et lui permettent des "voyages fabuleux, au-dessus des mondes, transporté par des héros en des contrées lointaines qu'arrosaient de miel, des soleils éclatants" (SL, 140). "Ah! les bons livres plein d'images et de vérités" (SL, 10), peut-être des textes illustrés de Jules Vernes, De Foë et Joseph Conrad; ceux que Madame Lindbergh lit à son fils (SL, 44, 45). Est-ce qu'à quinze ans, comme son héros René des Laurenties, il se jette "tête brûlante" dans des lectures peu recommandables, par exemple dans Allan Swann, "un écrivain pervers" (PV, V, 48)? Pourquoi pas! N'est-il pas, très tôt, familier des livres de médecine abondamment illustrés, du vieux Docteur Grisolles[44]! Familier aussi de Romans à lire et romans à proscrire du célèbre abbé Bethléem, réquisitoire au "titre tout plein de clarté" qui "égaie" son adolescence (PV, IV, 145)! Très tôt, il fréquente aussi la petite bibliothèque personnelle de son père[45]. Au collège, il découvre, on le sait, Vallès et Balzac. Plus tard, à Oka, Flaubert, Stendhal et Hugo. Puis, Pascal qu'il étudie avec Monsieur Primeau. Grignon semble avoir, avant 1920 surtout, une très nette prédilection pour les auteurs romantiques. Son état d'âme et les épreuves qu'il doit affronter peuvent expliquer cette prédisposition. Écoutons-le:

> "En 1919, j'avais un semblant de bibliothèque. Je commençais à collectionner les livres, les seuls amis que je comptais dans le temps et les seuls véritables peut-être encore aujourd'hui. Je versais surtout du côté des romantiques" (PV, IV, 364).

---

44 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 9.

45 CHG, "Éditorial/Finirons-nous par comprendre?", le Jph, 15 juillet 1967, p. 2.

Il s'imagine alors que la littérature existe avant tout pour contenter les moroses et permettre aux sentiments de s'épancher (PV, IV, 370):

> "Tout cela était délicieux. Je me laissais emporter dans le fleuve des belles phrases et aussi bien dans le tumulte des pensées.
>
> Ah! que j'ai été romantique, romanesque, sentimental, tout ce que vous voudrez, mais combien j'étais heureux. [...] O mes premiers livres romantiques, sanglants de rythmes, de douleurs et d'amour[46]".

Dans ses promenades solitaires, l'accompagnent trois célèbres personnages: Julie, Emma et René. Ils lui sont chers, il les devine et partage avec eux, émotions, joies et douleurs[47]. C'est le père du romantisme qui le touche d'abord. Il lit <u>les Confessions</u> dans de petits fascicules trouvés au grenier et achetés par son père dans un encan[48]. Rousseau aura toujours une place à part dans le bibliothèque de Grignon. Vers 1910-1912, Lamartine est populaire. Chacun veut avoir son "Lac" et il récite les vers célèbres, aux belles, sur le Lac Rond (PV, IV, 278). C'est aussi l'époque de Musset, Hugo et Chateaubriand dont le style fleuri l'enchante (PV, IV, 275). Vers 1915-1919, il s'intéresse aussi beaucoup aux auteurs du XVIII^{e} siècle et aux libres penseurs du XIX^{e}. Surtout Diderot et Voltaire et aussi, ceux qu'il ne cessera par la suite de

---

46 CB, "<u>les Atmosphères</u> par M. Jean-Aubert Loranger", art. cit.

47 CB, "Sur le symbolisme", <u>l'AN</u>, 23 août 1918, p. 2.

48 CHG, "le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

dénoncer: Ernest Renan, Anatole France, Barrès, Bergson, André Gide et Romain Rolland. Il prétendra plus tard que plusieurs générations d'écrivains, entre 1910 et 1920, ont été irrémédiablement corrompues par ces auteurs, alors très en vogue ici, selon lui (PV, IV, 366). Il ne verra plus dans ces auteurs que des cyniques et des dilettantes qui refusent tout absolu et tout engagement. La visite de Francoeur, en 1919, va réorienter, on le sait, ses lectures. Il va découvrir en même temps que Léon Bloy, la "phalange catholique" française. Pour la plupart, des écrivains qui furent, comme lui, des polémistes et des critiques littéraires. Encore une fois, il faut reconnaître le rôle joué par l'Action de Jules Fournier qui publie, le premier, des textes de Bloy mais aussi de Claudel, Giraudoux, Valéry, Péguy et quelques autres. En 1920, 1921 et 1922, la Minerve publie aussi des textes de Léon Daudet, Charles Maurras, Jacques Bainville, Henri Ghéon. Grignon raconte ainsi la réorientation de ses lectures:

> "Je sortais tout transi et bien fol, hélas! de la lecture des messieurs les encyclopédistes. Je gardais la tête toute bosselée, déformée, démesurément grossie par Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot et autres gauchistes. Lorsque je découvris Léon Dáudet en même temps que Bloy, Charles Péguy et Barbey d'Aurevilly. Ce fut, comme si je m'eusse plongé par une journée torride, dans une source d'eau vive. Je commençais à respirer, à voir clair et à vivre. Et à me décrasser[49]".

---

49 CHG, "Éditorial/Conspiration du silence (II)", le Jph, 7 octobre 1967, p. 2.

Tous ces auteurs parmi lesquels on retrouve aussi Hernest Hello et Henri Massis, il nous affirme qu'il les lit et les relit. Chaque matin, "comme une prière, au moins dix pages de Léon Bloy" (PV, II, 210). Toutes ces diverses lectures décident en quelque sorte du sens et de l'orientation, et même de l'écriture, de son oeuvre polémique qu'il est déjà en train d'élaborer depuis 1916. Il dira de sa découverte de Bloy qu'elle "traça" comme "une ligne droite, toute sa vie d'écrivain[50]". Francoeur l'invite aussi à se pencher davantage sur les auteurs du siècle classique. Il semble n'y venir que plus tard, après 1920. Il est, en réalité, assez difficile de retracer une démarche précise qui aurait présidé aux lectures de Grignon. Comme tous les autodidactes et tous les grands liseurs, il lit sans ordre, un peu au hasard. Durant la même période, il dit lire aussi tous les grands critiques français du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e}. Parmi eux, Sainte-Beuve, Taine, Faguet, Brunetière, Lemaître (PV, I, 144). Les textes de cette époque montrent aussi qu'il s'intéresse aux auteurs modernes: Bremond, Vildrac, Breton, Éluard. Et à quelques autres moins connus: Henri Ardel, Georges Ohnet, Edmond Chanteclerc, Paul de K ock, autant de romanciers qu'on ne relit plus aujourd'hui; Édouard Rod, critique et romancier; Carlo Gozzi, dramaturge italien! Car Grignon lit aussi des auteurs étrangers. Par exemple, Papini qu'il découvre vers 1921 et qui exerce sur lui la même influence tonifiante que Bloy. Mais aussi les grands romanciers russes; des Anglais parmi lesquels, Shakespeare et les pamphlétaires Milton et Chesterton; l'Allemand, Heinrich Heine.. Enfin, est-il besoin de le rappeler, il lit, avec régularité, les principaux journaux

---

50 CHG, "Préface", Léon Bloy face à la critique de Soeur Saint-Louis-de-Gonzague, Nashua, New-York, 1959, p. 7.

québécois et français. Et bien sûr, tout ce qui paraît ici, la littérature québécoise de cette époque dont il sera un commentateur passionné et fidèle pendant près de vingt ans. Avec humour, il précise qu'il lit, critique et commente la littérature québécoise "depuis le berceau!" (PV, 1, 377). Il nous dit par exemple qu'il suit fidèlement les billets de Turc dans La Presse, sa chronique "le Fil de l'heure". Et cette confidence, naïve comme beaucoup d'autres, ne dit-elle pas toute la fascination qu'exerce sur lui, l'écriture polémique de Turc: "Depuis un mois, je suis sur des charbons ardents. Mon anxiété [...] est tout au paroxyme. Elle me fait souffrir délicieusement[51]". Faut-il dire aussi que c'est avec respect et fidélité qu'il consulte son vieux Bachelet et son vieux Littré (PV, IV, 102)? Que toute sa vie il affirme avoir lu et relu le Code civil napoléonien et de nombreux ouvrages de lois qu'il met bien au-dessus d'une foule d'ouvrages plus littéraires[52]? A soixante-treize ans, il déclare à Madeleine Brabant qui le rencontre, que la lecture est un "vice délicieux"! La critique commente:

> "J'ai trouvé en Claude-Henri Grignon, un homme d'une grande érudition, au courant et à la fine pointe des événements, un lettré à la mémoire prodigieuse. Il ne serait presque pas exagéré de dire qu'il a tout lu... et retenu. Il cite un passage de Shakespeare, de Molière, parle d'une oeuvre de Balzac, de Victor Hugo, de personnages créés, de situations imaginées aussi bien par les grands classiques comme Racine que par les tout modernes

---

51 CB, "Opinions libres/Les Morts dans la mêlée", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1, 2.

52 CHG, "Éditorial/Quand j'étais dictateur (I)", le Jph, 4 mars 1967, p. 2; Ibid. (V), 25 mars 1967, p. 2.

de chez nous comme Marie-Claire Blais ou Réjean Ducharme[53]".

Point n'est besoin d'insister, nous avons en Grignon un lecteur gourmand. Ce qu'il nous faut surtout retenir ici, c'est l'influence décisive qu'ont sur lui, dans ces années-là, tous les grands polémistes catholiques français que l'on a cités et qui, littéralement, l'envoûtent et le marquent. Toute son oeuvre polémique leur rendra hommage en s'inspirant d'eux, en allant puiser chez eux les raisons, les mobiles, les arguments et aussi et surtout, la manière et le style.

Du théâtre français

Pour avoir une idée plus complète des activités auxquelles Grignon s'adonne entre 1913 et 1926, il faut aussi tenir compte de son intérêt, tout passager, envers le théâtre. A son arrivée à Montréal, il fréquente, comme la jeunesse étudiante de l'époque, comme Victor Barbeau par exemple[54], les théâtres de Montréal. Il est un fidèle du théâtre français de cette époque et il est si impressionné par le jeu des acteurs et des actrices, par les emportements "de feu et de peau" que, plusieurs années plus tard, il en garde encore "des frissons et des souleurs" (PV, II, 380). Maintes fois, il reconnaît avoir "braillé" à la représentation des pièces qu'il jugera plus tard immorales, des Dumas, Porto-Riche, Coolus, Bataille, Bernstein, Hervieu, Mirbeau, Brieux,

---

53 Madeleine Brabant, "Claude-Henri Grignon: un lion fort sympathique", le Ba, 51e année, no 8, octobre 1968, p. 64.

54 Il faut lire les Cahiers de Turc pour s'en convaincre.

Capus; puis, un peu plus tard, des Féraudy et Guitry. Bientôt, sans doute à l'époque de sa "conversion", vers 1920, il cesse d'y assister, préférant de beaucoup aux représentations, la lecture des oeuvres. En fin de compte, juge-t-il, la meilleure façon d'aller au théâtre et de le comprendre. Il fera, bien des années après, ce commentaire amer:

> "Le théâtre juif m'aura laissé un goût de cendre et de mort. C'est toute ma jeunesse, cela, et tous mes péchés. Il est difficile de penser sans rougir de honte à cette période orageuse presque perdue et que l'on met ensuite un quart de siècle à racheter" (PV, II, 380).

Voilà qui explique peut-être pourquoi la critique théâtrale occupera si peu de place dans l'oeuvre de Grignon. Cette oeuvre, Grignon la commence, en beauté, dès 1916.

Les Premiers Écrits

Sans faire ici une analyse poussée des premiers textes de Grignon, il est intéressant malgré tout de relater dans quelles circonstances ces écrits naissent[55]. Car ce qui nous importe ici, c'est l'itinéraire de l'auteur et donc aussi, celui de son oeuvre. L'aventure journalistique de Claude-Henri Grignon permet-elle à l'oeuvre d'éclore? Favorise-t-elle l'émergence d'une approche et d'une écriture polémiques? Voilà le genre des questions qui, ici,

---

55 Ces textes seront plus directement analysés dans la seconde partie du travail. Rappelons qu'en 1916, Grignon n'a rien publié, même s'il a déjà écrit. Notamment, des lettres, des billets, des agendas.

nous préoccupent. Évoquant les années 1916, l'auteur a alors vingt-deux ans, Grignon se revoit ainsi:

> "Ma jeunesse brûlait les années. Nous étions déjà en 1916. J'avais la fièvre d'écrire. Je m'amusais aussi autrement, mais c'était la passion d'écrire qui me tenait surtout[56]".

A cette époque, par conséquent, les lectures ne suffisent plus. Mais comment devenir écrivain? Pour Grignon, comme pour beaucoup d'autres, la porte d'entrée sera celle du journalisme. Comme Jacques Vingtras, il sera donc "Un journaliste[57]"! En 1915-1916, il fait la connaissance, à Saint-Jérôme, de Jules-Édouard Prévost, directeur de l'Avenir du Nord. Peut-être par égard pour son père et ses oncles qui avaient collaboré au journal, Prévost accepte le premier texte de celui qui signe alors Claude Bâcle[58]. Le journal tire alors à deux mille cinq cents exemplaires et il est lu par les intellectuels de la province[59]. Prévost est une plume forte et originale qui défend les couleurs libérales et qui, entre 1906 et 1908, a mené avec son frère Jean, une retentissante polémique contre Asselin, alors au Nationaliste. L'Avenir du Nord est donc, comme la plupart des journaux de l'époque, un journal de combat,

---

56 CHG, "Éditorial/Les Libraires ces bons maîtres (I)", art. cit.

57 CB, "En relisant", l'AN, 27 octobre 1916, p. 2.

58 De ce nom de plume, il gardera le prénom Claude qui remplacera celui d'Eugène. D'où, Claude-Henri.

59 Voir André Beaulieu et Jean Hamelin, les Journaux du Québec de 1764 à 1964, Québec et Paris, PUL et Armand Colin, coll. "les Cahiers de l'Institut d'histoire", no 6, 1965, p. 247.

qui a une allégeance et qui défend âprement ses couleurs. Le premier texte de Claude Bâcle, "Pêcheurs et Pêcheurs", petite dissertation morale sur les différentes sortes de pêcheurs, est bien inoffensif. Mais l'auteur en est plutôt fier. Il vient de se marier et maintenant le voilà imprimé! Il remarque: "... cela valait le prix d'or d'une nuit de noces". Il court à la Librairie Saint-Louis où il achète les douze exemplaires de l'Avenir du Nord[60]. Il reconnaît devoir beaucoup à Jules-Édouard Prévost qui lui apprend à écrire et qui met à sa disposition, une admirable bibliothèque, où il passe, à lire, des heures précieuses[61]. Entre 1916 et 1925, il écrit dans l'Avenir du Nord, un peu plus d'une trentaine de textes qu'il publie de façon plus ou moins régulière. Ces textes tiennent souvent du journal intime ou des mémoires. Et c'est pourquoi nous les avons si souvent cités. Mais ce sont aussi des textes de critique littéraire et, dès 1918, des textes carrément polémiques. L'auteur s'y intéresse en premier lieu à la littérature québécoise, mais aussi à la littérature française. Déjà, les cibles se précisent: le Nigog et les Exotistes. Parmi eux, Roquebrune surtout. En 1919, il entretient sa première polémique avec Germain Beaulieu. Le sujet de cette polémique: les mérites respectifs des textes littéraires publiés par les religieux et par les laïques[62]. Le ton des articles varie selon l'humeur du narrateur. Parfois intimiste, le plus souvent d'un romantisme gradiloquent et, parfois, violemment polémique. Par

---

60 CHG, "Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres (1)", art. cit.

61 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 5.

62 Voir Germain Beaulieu, "Lettre ouverte à Claude-Bâcle/En marge d'un article", l'AN, 20 juin 1919, p. 1, 2; "Pour en finir/Réponse à Claude-Bâcle", 22 août 1919, p. 2, 3. Et CB, "Opinions libres/Les Morts dans la mêlée", 25 juillet 1919, p. 1, 2.

exemple, les textes sur Roquebrune. Il faut le dire, et ce n'est pas exagérer que de l'affirmer: c'est bien dans l'Avenir du Nord et dès les premiers textes, que naît l'oeuvre polémique de Grignon. Ce qui lui fera dire assez justement plus tard:

> "... peu instruit, j'ai commencé très mal ma vie... pas instruit du tout ou presque, j'ai commencé à écrire et à écrire du pamphlet parce que je ne peux pas concevoir le journalisme autrement que comme journalisme de combat[63]".

En 1920, il signe Valdombre dans la Minerve dirigé par Arthur Sauvé. La Minerve est un journal conservateur qui tire dans les six mille exemplaires et qui s'intéresse à la politique, à l'histoire et à la littérature, surtout canadienne[64]. Grignon déclare au "Sel de la semaine" qu'il y attaque, en 1922, les grands noms de la politique et de la littérature. C'est possible. Nous n'avons retrouvé, quant à nous, que neuf textes, signés Valdombre, qui sont des textes de critique littéraire sur des oeuvres québécoises[65]. Là aussi, Grignon est chanceux. Arthur Sauvé lui donne de judicieux conseils et se conduit envers lui comme un ami et un père[66]. Léon Gauthier, le rédacteur en chef, qui n'avait "pas peur des mots, ni des hommes ni des libelles" (PV, 1, 39, 40), l'encourage à se manifester et à taper. Le texte de

---

63 CHG, "le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

64 André Beaulieu et Jean Hamelin, op. cit., p. 117.

65 Nous n'avons pu consulter la Minerve au complet. Il se peut que Grignon ait aussi collaboré à ce journal sous le pseudonyme de XXX.

66 Vbr, "Moi sociable", la R, 7 décembre 1935, p. 5.

Valdombre, du 15 mai 1920, inaugure une série d'articles sur le mouvement littéraire et artistique. Tribune libre, où tous ceux qui veulent se prononcer peuvent le faire avec franchise et liberté, car "c'est du choc des idées que jaillit la lumière[67]. Mais, après avoir éreinté une quinzaine de "gloires littéraires passées et contemporaines", le tumulte est tel que Sauvé refuse bientôt ses articles[68]. Il passe au Nationaliste alors dirigé et rédigé par un autre excellent polémiste, Ernest Schenck, "misanthrope qui ne manquait pas de vigueur ni d'esprit[69]". Nous sommes en 1921 et 1922. Valdombre signe cinq textes et entretient sa seconde polémique, avec Albert d'Yvois, à propos du recueil de poésies, Coups d'ailes, de Jean Bruchési, une autre des cibles préférées de Valdombre[70]. Le journal annonce le 30 avril 1922, un prochain "Pamphlet" de Valdombre. Le 14 mai 1922, le Nationaliste écrit: "le premier pamphlet de Valdombre paraît aujourd'hui[71]". Il s'agit, bien sûr, de la plaquette, les Vivants et les Autres, éditée par le libraire Ducharme et dont nous connaissons déjà la petite histoire. Dans "les Franchises de M. Turc", Valdombre se moque de Barbeau qui, sûr de sa renommée acquise au "Fil de

---

67 Ano, "le Mouvement littéraire et artistique", la M, 15 mai 1920, p. 2.

68 CHG, "Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 30.

69 Vbr, "Moi sociable", art. cit.

70 Albert d'Yvois, "En marge d'un critique/Coups d'ailes/Poésies par Jean Bruchési", le N, 12 mars 1922, p. 2. Voir aussi Vbr, "Ceux d'aujourd'hui/Coups d'ailes/Poésies minuscules par M. Jean Bruchési", 5 mars 1922, p. 2 et "Propos impressionnistes/Bruchéseries et d'Yvoiseries", 19 mars 1922, p. 2.

71 Ano, "le Pamphlet de Valdombre", le N, 30 avril 1922, p. 1 et Ibid., 14 mai 1922, p. 1.

l'heure", joue maintenant le jeu de la conformité et de la mondanité. Hélas! pour Valdombre, la conférence de Turc n'a rien du pamphlet! Turc est donc un faux pamphlétaire! C'est aussi un moderne. Et Grignon de prendre contre lui la cause des régionalistes. Grignon est déjà, à cette époque, un disciple de Bloy. Il profite du texte sur Turc pour préciser ce que doit être un bon pamphlet. Il émet là des idées qu'il reprendra à maintes et maintes reprises. Bien sûr, comme toujours, le texte est aussi un exercice d'écriture qui permet à l'ironiste, à l'humoriste et au caricaturiste de se mettre en valeur. "Nérée Beauchemin, poète de chez nous", devient une occasion de faire l'apologie du régionalisme et de stigmatiser les exotistes:

> "Les Vivants, ce sont les régionalistes, les écrivains nécessaires que réclame depuis si longtemps une littérature naissante. Les Vivants, ce sont les hommes de foi qui croient en la beauté d'une âme canadienne que les lettres françaises doivent magnifiquement traduire.
>
> Les autres, ce sont les exotiques, faussaires de la pensée et du style. Ne les appelons pas des morts: ce serait les trop honorer"(VA, 15).

En 1922, Grignon est donc au coeur du débat entre les exotistes et les régionalistes. Ce n'est déjà plus un obscur journaliste, il commence à faire du bruit. Et dans "Épigraphe pour un bagne" (VA, 15,), son premier pacte polémique explicite, il déclare, avec tapage, avoir choisi le "Bagne de la justice"; "forçat de lettres", il entre dans la mêlée pour épouser le point de vue des régionalistes. C'est décidé, il fera du pamphlet. Pour percer, pour se

faire vite un nom, est-il, en effet, une voie plus sûre que celle de la polémique?

En 1922 et 1923, il signe Valdombre et Les Frères Zemganno dans le Mâtin, fondé par le dentiste Gaston Maillet en 1920, et qui tire environ seize mille exemplaires en 1921[72]. Il deviendra l'ami du fils de la maison, Roger, mystificateur réputé, "si spirituel, si Roger Bontemps qui, à l'époque, faisait dans les enquêtes sérieuses et la haute politique[73]". Grignon critique des oeuvres québécoises surtout et raille abondamment. Il faudra plus loin, quand nous parlerons de l'École littéraire de Montréal, réévoquer les textes du Mâtin.

Telles sont les principales collaborations de Grignon aux journaux entre 1916 et 1925. Il ne faudrait pas mésestimer ces premiers textes qui sont souvent dignes des meilleurs morceaux des Pamphlets de Valdombre. Encore une fois, le cas de Valdombre illustre bien tout ce que les lettres québécoises doivent au journalisme. Un journalisme qui, conçu comme il l'était alors, encourageait à la polémique et par conséquent aussi, favorisait l'éclosion de la littérature. La polémique en effet, écriture dynamique et vivante, ouverte à

---

72 André Beaulieu et Jean Hamelin, op, cit., p. 114. Nous n'avons pu consulter tous les exemplaires du Mâtin. Nous sommes sûr que les textes publiés dans ce journal, sont plus nombreux que ceux que nous avons repérés (treize articles). Victor Barbeau dans la Tentation du passé (Montréal, La Presse, 1977, 179 p.), raconte que le journal voulait surtout lutter contre le bolchévisme. Il entretient à ses débuts, de violentes polémiques avec la Presse (p. 132 à 141).

73 Vbr, "Moi sociable", art. cit.

tous les tons et à tous les genres, permet facilement à l'écrivain de talent de s'épanouir. Enfin, à chaque fois qu'il change de journal, Grignon côtoie des hommes du métier, souvent des personnalités riches, originales et hautes en couleurs. Celles-ci le stimulent ou le provoquent. Mais de toute façon, l'encouragent. Dans tous les cas, avec Grignon, l'expérience est bénéfique. Il veut aller vite. Il est pressé. Toutes les occasions sont bonnes à ceux qui savent les exploiter. Grignon est de ceux-là. Il a un nom à rendre célèbre. C'est presque chose faite. Mais l'oeuvre, par contre, n'en est qu'à ses débuts. Il semble bien, d'autre part, qu'entre 1916 et 1925, Grignon écrive beaucoup plus qu'il ne publie. Quand il se retire, seul, à Sainte-Adèle, il lit, médite et prend des notes. C'est sa grande période romantique et il nous confie qu'il aurait pu écrire s'il l'avait voulu, un roman autobiographique qu'il aurait appelé l'Âme solitaire[74]. Dans un article du Nationaliste, André Lemerre dans une "indiscrétion", fait, par deux fois, allusion à des Cahiers de Valdombre que Grignon ferait pour son propre plaisir[75]. Valdombre lui-même y fait sans doute allusion quand il nous parle d'un "cahier" qu'il aurait aimé écrire sur l'oeuvre de Fournier, un cahier intitulé "le Chemin de la révolte" dont, précise-t-il, des circonstances décourageantes, ont empêché la réalisation[76]. De son côté, Ubald Paquin évoque ainsi les années de l'École littéraire de Montréal et les fréquents rassemblements chez Grignon lui-même:

---

74 CB, "les Voix du coeur et de l'âme par Marie LeFranc", l'AN, 18 février 1921, p. 2.

75 André Lemerre, "Un pamphlet littéraire", le N, 28 mai 1922, p. 1.

76 Vbr, "Mes pages d'amour et de haine/Jules Fournier", le M, 24 février 1923, p. 4.

> "Comme son maître et son idole Léon Bloy, il tenait un journal littéraire et, ses hôtes partis, s'empressait d'y consigner des notations et d'y rapporter des phrases typiques et cocasses qu'il avait entendues. Si jamais on édite un journal, il y aura certainement des choses amusantes et d'autres qui le seront moins... pour ses victimes[77]".

Ainsi, entre 1916 et 1925, Grignon se fait la main. Pour satisfaire sa "fièvre d'écrire", tous les prétextes sont bons pourvu qu'ils soient stimulants: les lectures, les situations, les circonstances, les relations aussi. Sa participation aux travaux de l'École littéraire de Montréal entre 1920 et 1926, participation que nous tâcherons de présenter plus en détail, l'illustre avec encore plus d'éclat. Elle permet aussi de cerner déjà, d'un peu plus près, l'auteur et son oeuvre. Car elle met à jour, de façon plus visible, des attitudes et des comportements. Certains ne manqueront pas de nous surprendre. Quant aux textes lus ou écrits à l'École ou en marge d'elle, tous viennent confirmer les choix idéologiques et esthétiques de Grignon: les parti pris se précisent et se confirment. L'oeuvre de combat se bâtit. Et l'artiste qui maîtrise de mieux en mieux les procédés de l'écriture polémique, s'y manifeste souvent avec éclat.

---

77 Ubald Paquin, "Valdombre", Aujourd'hui, no 26, novembre 1941, p. 28.

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

5. L'École littéraire de Montréal (1920-1926)

Depuis les travaux de M. Paul Wyczynski surtout, on distingue habituellement trois époques marquantes dans l'histoire de l'École littéraire de Montréal[1]. La première qui va de 1895 à 1907, fut particulièrement faste durant les cinq premières années. Le volume collectif, les Soirées du Château de Ramezay[2], publié en 1900, vient en quelque sorte couronner les travaux de la période. La figure marquante de cette époque, qui assure à jamais la renommée de l'École, c'est évidemment celle de Nelligan. La seconde période, de 1907 à 1913, est avant tout l'époque du régionalisme. Les dix numéros de la revue le Terroir, publiés en 1909, illustrent clairement les nouvelles tendances qui se manifestent au sein de l'École. Le grand apôtre de cette nouvelle esthétique qui met de l'avant les thèmes du terroir et les thèmes nationaux et qui rejette les thèmes cosmopolites, c'est Albert Ferland. Les modèles proposés sont alors Blanche Lamontagne-Beauregard, Pamphile Lemay, Louis Hémon[3]. Déjà, durant

---

1 "L'École littéraire de Montréal", Archives des lettres canadiennes, t. III Montréal, Fides, 1972, p. 11 à 36.

2 Montréal, Éditions Sénéchal et Cie, 1900, 402 p.

3 Voir Jean Ménard, "la Poésie du terroir et l'École littéraire de Montréal", la Vie littéraire au Canada français, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. "Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française", no 5, 1971, p. 131 à 157.

cette période, des dissensions apparaissent. Certains faits le prouvent. En 1909, Ferland veut démisionner: il prétend qu'on a ridiculisé ses convictions religieuses. La publication du Terroir entraîne des problèmes financiers et quelques membres préfèrent se retirer. En 1910, le gouvernement du Québec accorde une subvention à l'École, subvention qui devrait lui permettre d'éponger ses dettes. Elle sera en réalité à l'origine de bien des querelles. Et il faut reconnaître que la chronique de ces divisions est loin de rehausser le prestige de l'École[4]. On connaît mal les activités de l'École durant la guerre. Les procès-verbaux manquent et tout laisse supposer que l'École, durant cette période, est moribonde. Pourtant, à la fin de la guerre, l'École va renaître et connaître pendant quelques années encore, environ dix ans, une réelle, et même à certains moments, une intense activité. Et on s'étonne que cette période de l'École littéraire de Montréal ait été beaucoup moins étudiée par la critique. La réunion du 19 septembre 1919 semble être une réunion de reconstruction. On y parle d'anciennes querelles à oublier. Le 24 du même mois, on procède aux élections[5]. Et, durant tout l'automne 1919 et l'hiver 1920, quelques membres se rencontrent, le plus souvent chez Germain Beaulieu. Les plus assidus sont toujours les mêmes: Léveillé, Dumont, Charbonneau. On envisage alors de publier une anthologie de poèmes, qui regrouperait les meil-

---

4 Voir Réginald Hamel, l'École littéraire de Montréal/Procès-verbaux et Correspondance, Montréal, la Librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, 2 tomes, 933 p.

5 Président: Léveillé; vice-président: Potvin; secrétaire: Beauregard; trésorier: Dumont.

leurs auteurs canadiens. Et chacun des membres doit éplucher l'oeuvre d'un auteur et préparer sur lui une courte notice biographique. Le projet n'aboutira pas. A partir de l'automne 1920, commencent à arriver à l'École de nouveaux membres plus jeunes, peut-être plus dynamiques, certainement plus turbulents. La dernière période de l'École littéraire de Montréal est donc avant tout marquée par une sorte d'éclatement des cadres et par l'arrivée d'un sang nouveau. Citons quelques noms qui, pour la plupart, feront leur marque dans l'histoire de la littérature québécoise: Loranger, Paquin, Barbeau, Brunet, Panneton, Francoeur et aussi Claude-Henri Grignon, à l'époque certainement l'un des participants parmi les plus remarquables avec Brunet, véritable encyclopédie, Barbeau déjà célèbre par ses articles de la Presse où il signe Turc, et Letondal, chroniqueur dramatique à la Patrie. Barbeau dans ses mémoires peint ainsi l'arrivée des "invités de la onzième heure":

> "Ceux-là ne craignaient ni le froid ni les bourrasques. Ils étaient envahissants, encombrants, bruyants. Ils avaient le verbe sonore, la réplique prompte, comme tous ceux qui n'ont pas encore appris à douter d'eux-mêmes. Entre eux et leurs aînés, il y avait un abîme impossible à combler.
>
> De cette jeune génération (jeune en 1922), le plus bouillant, le plus volcanique était Claude-Henri Grignon[6]".

En cernant maintenant la participation de Claude-Henri Grignon à l'École littéraire de Montréal, nous tenterons de mesurer l'ampleur de sa collaboration aux divers travaux de l'École et de voir ce que peuvent signifier cette partici-

---

6 La Tentation du passé, Montréal, la Presse, 1977, p. 163 et 167.

pation et cette collaboration. Outre le fait que nous éclairerons davantage encore l'histoire peu connue de l'École après 1920, nous ne ferons que poursuivre notre enquête sur Grignon et son oeuvre, sur les histoires si étroitement liées de l'un et de l'autre.

Quand Claude-Henri Grignon arrive à l'École littéraire en 1920, il a déjà fait sa marque. Il a déjà un nom. Il a déjà jugé son époque, son milieu, ses confrères. Pour mieux comprendre ses attitudes et ses comportements à l'École, ses jugements et ses écrits sur le cénacle et ses membres, il faut brièvement évoquer la vie littéraire à Montréal à cette époque et tenter d'y situer le jeune journaliste Claude-Henri Grignon.

Le Quartier latin et l'Arche

Au Quartier latin, à Montréal, pendant la guerre, pour quelques fils de bourgeois à l'aise, c'est l'heureuse époque de la bohème. Murger est à la mode, les chansons d'Aristide Bruant aussi et on tente de revivre ici les Scènes de la vie de bohème. L'hebdomadaire, l'Étudiant, organe de la Fédération Universitaire Laval à Montréal, fondé par les aînés en 1911, est "suspendu sans raison qui vaille par les autorités[7]". Il est bientôt remplacé par l'Escholier dont le premier numéro paraît le 14 octobre 1915. Le nouvel hebdomadaire étudiant est fondé par Victor Barbeau, Jean Chauvin et

---

7 Ibid., p. 51.

Ubald Paquin[8]. Son programme, au ton légèrement cabotin, se résume en deux lignes: "Nous paraissons, nous paraîtrons". Victor Barbeau évoque ainsi cette époque et ce milieu du Quartier latin montréalais:

> "Le Quartier latin de Montréal s'honorait alors de plusieurs authentiques bohèmes, artistes, écrivains et journalistes. Ils avaient même leur grenier ainsi que les rapins de Murger, ils avaient leur confrérie et s'affublaient de titres symboliques. Édouard Chauvin avait été surnommé en raison de ses envolées poétiques 'l'Icare illuminé' [...]. Moins réaliste qu'Aristide Bruant dont les mélopées étaient le refrain obligatoire de toutes nos réunions, il lui ressemblait un peu par la qualité de sa faune[9]."

Avec cette évocation de Barbeau, nous nous introduisons d'emblée dans le petit monde plus ou moins mystérieux de la Tribu des Casoars "ou groupe de l'Arche[10]". On connaît mal l'histoire exacte de l'Arche. On n'ose pas ici parler d'École. Panneton et Barbeau, deux membres du groupe, nous font dans leurs mémoires, quelques confidences. Selon Panneton, l'Arche est un groupe tout à fait disparate, où l'on rencontre des tempéraments fort divers: des bohèmes, des natures sérieuses, des bourgeois et des fauchés. Mais tous les membres semblent avoir en commun un amour de l'art et une soif intense de culture intellectuelle. On s'y intéresse à la littérature, mais aussi à la musi-

---

8 L'Escholier paraît jusqu'en 1918. Lui succède la même année, le Quartier latin, journal officiel de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal (AGÉUM).

9 Victor Barbeau, la Face et l'Envers, Montréal, Publication de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 55.

10 Philippe Panneton, Confidences, Montréal, Fides, 1965, p. 51.

que et aux arts plastiques, autant de nourritures bien rares à l'époque, à Montréal. L'unité du groupe semble aussi se définir par une commune opposition:

> "... or pour ce qui était de nous, nous étions décidément, solidement 'contre' [...] contre tout ce qui à nos yeux représentait ou symbolisait l'immobilisme, le piétinement sur place, la satisfaction repue[11]".

On retrouve à l'Arche, entre autres, Roger Maillet, Léo-Pol Morin, Ubald Paquin, Philippe Panneton, Marcel Dugas, Victor Barbeau et Philippe LaFerrière, peintre. Le groupe loge dans un vaste grenier, aménagé par les membres et découvert et loué par Roger Maillet qui lui trouve le nom de l'Arche. Le grenier en question est situé au dernier étage d'un vieil immeuble, coin Notre-Dame et Saint-Jean-Baptiste[12]. Le milieu est certes un peu fermé: les demoiselles n'y sont reçues qu'exceptionnellement et les importuns et les curieux n'y sont pas admis. On veut donc pouvoir y goûter en paix, les plaisirs de la société et de l'art. On y parle beaucoup littérature, peu de politique et de problèmes sociaux. On s'y intéresse surtout aux oeuvres à contre-courant. Ainsi, Roger Maillet qui rentre de Paris, ramène les chansons égrillardes d'Yvette Guilbert et les complaintes d'Aristide Bruant. Il lit aux membres les premiers vers de Guillaume Apollinaire et <u>les Soliloques</u> de Jehan Rictus qui, selon Barbeau, "chavirèrent le coeur et l'esprit" des membres de l'Arche, "des soirées

---

11 <u>Ibid.</u>, p. 52.

12 V. Barbeau, <u>la Tentation du passé</u>, p. 143.

entières[13]". Certains qui écrivent dans les journaux, comme Panneton, rédigent leurs articles au grenier et les lisent ensuite à leurs camarades. On s'y critique donc entre amis. Grâce à un petit piano qu'on a pu hisser jusqu'au grenier, on découvre, avec le musicien Léo-Pol Morin, lui aussi de retour de Paris, les maîtres de l'École Française de l'heure: Debussy, Ravel, Roussel, Érick Satie. On y discute aussi les travaux de Philippe LaFerrière qui, en qualité de peintre, bénéfie d'un privilège exceptionnel: il peut conduire au grenier ses modèles. Parfois, les portes du grenier s'ouvrent et on y reçoit jusqu'à soixante visiteurs, pour de brèves conférences ou pour des concerts. Édouard Montpetit est toujours du groupe des invités. Paquin parle, un soir, des universités au Moyen-Age. Panneton résume ainsi sa pensée sur l'Arche: "Nous fûmes des 'amis de l'art' avant la lettre et alors que cela n'était pas de bon ton[14]". Selon lui, l'aventure de l'Arche a une influence heureuse sur la plupart des membres qui gardent ensuite le goût des choses de l'esprit et des préoccupations intellectuelles et humanistes. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux écrivent plus tard, des oeuvres remarquables. N'est-ce pas notamment le cas de Panneton?

A l'Arche, on ne dédaigne pas non plus les farces d'étudiants et certains, comme Roger Maillet, excellent dans l'art des mystifications. De ce goût des mystifications, originent sans doute "Les Casoars". Le nom intrigue,

---

13 V. Barbeau, "l'École littéraire de Montréal", Cahiers de l'Académie canadienne-française, no 14, Profils littéraires, 2e série, rue Saint-Paul, Montréal, 1972, p. 153.

14 Confidences, p. 56.

inquiète, mais n'est-ce pas ce que l'on vise[15]? Chacun des membres de la secte a un surnom choisi selon son caractère ou son physique[16]. La secte devient plus tard un cercle de dîneurs qui se réunissent le samedi soir, pour des agapes qui se prolongent généralement fort avant dans la nuit. A propos des Casoars, Barbeau conclut: "Au fond, il ne s'agissait que d'une vaste fumisterie, d'un canular[17]". C'est Édouard Chauvin, dans Figurines et Vivre, qui fera revivre cette époque joyeuse de la bohème et de l'Arche avec une authenticité d'inspiration jusque là étrangère aux lettres d'ici, selon Barbeau qui ajoute: "Il ne fraie pas dans les sentiers battus. Sa muse loge dans un grenier; l'Arche est son domaine; la bohème son sujet[18]". On devine alors aisément que l'Arche, étant donné l'époque et les moeurs, intrigue et inquiète l'entourage. Bien vite, on le suspecte, et les bonnes âmes de s'effaroucher! Voilà, selon Panneton, comment on les perçoit:

> "Du dehors, évidemment, certains nous prêtèrent des orgies. Celles sans doute qu'ils eussent voulu faire. On parla même de nous et nos amis comme de la Bande du Cochon noir. J'ignore par quelle inspiration. Il est néanmoins certain que l'on supposa à l'Arche des veillées sardanapalesques où

---

15 Pourquoi cet emblème du casoar, sinon pour mystifier? Le casoar est un oiseau coureur d'Australie au plumage ressemblant à du crin et portant sur le crâne un casque osseux appelé casoar.

16 "Ils se nommaient: l'Hiérophante illuminé, le Taureau concupiscent, le Tsé-tsé humanitaire, la Fourmi savante, le Vibrion sceptique, le Trombone gallinacé, l'Homo cavernarum, le Cerbère thésauriseur, le Diamant natatoire, le Xiphios édenté, l'Icare illuminé" (V. Barbeau, la Tentation..., p. 147, 148).

17 V. Barbeau, la Tentation..., p. 147.

18 Ibid., p. 152.

> l'alcool coulait à flot, pendant que des jeunes filles du monde stupéfiées par la poésie décadente se laissaient aller à des libertés effroyables comme de se faire embrasser sur la bouche par un poète mal rasé. Et pis encore, évidemment[19]".

Il en est donc beaucoup qui souhaitent s'intégrer au groupe mais qui jamais ne seront admis aux "jolivetés et esbattements[20]". Et parmi les fâcheux, les raseurs et les oisifs dont parle Victor Barbeau, il en est peut-être quelques-uns que l'art et la littérature intéressent aussi. Certains d'entre eux pardonnent peut-être difficilement aux Casoars, d'être tenus à l'écart. Et comment peuvent aussi les percevoir les "mandarins[21]" de la culture officielle, alors essentiellement nationale, patriotique et régionaliste? De quel oeil les voient leurs aînés, ceux de l'École littéraire par exemple? Certes, dira-t-on, voilà bien des questions. Mais ces questions, il faut se les poser pour comprendre certaines rivalités, certains comportements; pour expliquer l'évolution future du mouvement littéraire québécois et surtout montréalais. Et pour expliquer de prochaines querelles qui bientôt diviseront, de façon catégorique, la gent littéraire en deux clans. Ces questions aideront peut-être aussi à comprendre l'attitude de Grignon face à l'Arche et aux Casoars.

---

19 Confidences, p. 55.

20 V. Barbeau, la Tentation..., p. 145.

21 Le terme est de Barbeau dans ses Cahiers de Turc. Grignon l'emploie aussi dans ses Pamphlets de Valdombre.

Grignon et la Bohème

Il semble qu'on puisse affirmer d'emblée que Grignon, même s'il prétend, par deux fois au moins, avoir fréquenté ces "milieux trompeurs[22]", n'a jamais été, ~~au moins~~ directement, membre de l'Arche. D'ailleurs, les allusions à l'Arche et aux Casoars qu'on rencontre sous sa plume sont sans équivoques et uniment révélatrices: le ton est le plus souvent ironique et sarcastique, et chaque allusion est en réalité un procès. D'autre part, c'est bien de l'extérieur que juge Grignon. Cette remarque qu'il fait en 1918, à propos de l'Escholier, le prouve clairement:

> "... feuille toute jeune, toute fraîche, toute belle qui a duré si peu, mais qui a duré encore assez pour donner naissance aux Casoars. J'ai mille raisons de croire que l'Arche sort de l'Escholier. Cela n'est pas absolument certain, mais cela est fort probable[23]".

Quel portrait trace-t-il de l'Arche et de ses membres? L'Arche est un lieu mondain où se rassemblent de petits bourgeois parvenus, des snobs, et des "bouffons dont les simagrées rendent la vie absolument écoeurante[24]"; vers 1915, 1916, 1917, une espèce de grenier, abandonné des rats et des poux, qu'on ose appeler un temple littéraire, où l'on déguste du gin et où "tous les inta-

---

22 Vbr, "la Critique des livres/Littérature canadienne-française", la Vc, no 44, mai 1930, p. 54 et OC, p. 194.

23 CB, "M. Édouard Chauvin", l'AN, 6 décembre 1918, p. 2.

24 Vbr, "Au service de la tradition française", la M, 13 novembre 1920, p. 2.

rissables pisse-copies de l'époque" se pâment devant une poésie décadente et idiote. Les Casoars sont des "tsé-tsé humanitaires" et les "Arches de fromage et de bière" ont tous les défauts des cénacles et des écoles. Parmi eux, un sous-Fournier, espèce de hâbleur aux cheveux longs et gommés, extraordinaire, qui glose sur la littérature. Il dit s'appeler Rodolphe et vit en permanence au grenier où il écrit des vers. Mais voilà, le père de ce hâbleur jouant au Murger et qui n'a jamais écrit une seule page intéressante, est millionnaire. Lui aussi n'est au fond qu'un bourgeois qui mange ses quatre repas par jour[25]. Ces bohèmes du Quartier latin, sont donc avant tout, à ses yeux, des mystificateurs. Relisant en 1927, les Scènes de la vie de bohème, il se dit incapable de retrouver l'enthousiasme avec lequel il a lu le livre quelques années plus tôt. Le volume véhicule, selon lui, une soif insatiable de "bourgeoisisme". Il est mal écrit, sans idée et sans art. Et d'asséner ce coup de massue à la bohème: "Puante fosse où sont entassés depuis Murger, les universitaires, les vieillards et les vieilles filles amoureuses[26]". Plus tard, il s'indignera de voir Harry Bernard dans ses Essais Critiques, présenter Ubald Paquin comme le bohème par excellence:

> "Que cela m'amuse. Je connais personnellement Ubald. Il a quelque talent. Paquin a le talent de l'écrivain qui veut arriver. Et il produit beaucoup et il arrive. Mais un bohème-né! Un peu fort tout de même! Son père vaut quelques millions et Ubald sait cela. La bohème à ce compte ne manque

---

25 De qui s'agit-il? Nous nous inspirons ici d'articles divers de l'AN, la M, le M, la Vc.

26 Vbr, "le Bûcher littéraire/Feuillets détachés/Soirées du Château de Ramezay", le M, 4 février 1922, p. 2.

> pas de charme. Paquin n'a souffert ni de la faim ni de la soif. Bohème pour la frime, bohème pour Bernard et quelques grands naïfs. De ces bohèmes, j'en ai connu plusieurs qui sont morts riches. Paquin est un bohème à la façon de Gill, lequel poète vivait mieux et plus bourgeoisement que tous les épiciers de la rue Sainte-Catherine réunis ensemble. On connaît ça. J'ai fréquenté ces milieux trompeurs. Paquin ne joue jamais à la bohème devant moi: il me connaît.
>
> C'est drôle tout de même. M. Bernard croit encore à la poésie du Quartier latin. Quel âge d'innocence! Quelle béatitude! On envie de tels êtres" (OC, 193, 194).

En février 1939, étudiant 30 arpents de Ringuet, il évoque à nouveau l'Arche et les Casoars. Le morceau en est un de choix et résume bien tout ce qu'il a déjà écrit sur eux:

> "En l'an de grâce 1917, il y avait à Montréal un groupe d'étudiants qui s'ennuyaient à mourir, (que je les compends!), et qui cherchèrent à tuer le temps en s'habillant comme la chienne à Jacques, en se nourrissant d'un morceau de fromage et d'une pinte de bière, en vivant la nuit, en dormant le jour, s'épuisant à aligner de faux alexandrins à la lueur d'une chandelle. Ces malheureux avaient lu les Scènes de la vie de bohème du regrettable Murger. Ils n'allèrent jamais beaucoup plus loin, hormis deux ou trois privilégiés qui découvrirent Ubu Roi. L'Art!
>
> Ces jeunes gens, tous pour la plupart des fils à poupa ou à mouman, s'auréolèrent de guenilles et de prose empruntée, pour à la fin tenir pignon dans une rue obscure du vieux Montréal. Ils fondèrent l'Arche. C'était la tribu des Casoars. Un cénacle littéraire! Un grenier. Murger avait bien le sien. Et Germain Nouveau. Et les

> Goncourt. Et Verlaine. Et tant d'autres en France que l'histoire ne mentionne même pas.
>
> Nos bohèmes s'amusèrent tels des bossus et le Quartier latin, ce quadrilatère compris entre les rues Saint-Laurent et Amherst, Craig et Sherbrooke, garde le souvenir de ces équipées d'autrefois. Comme j'avais lu Murger quand j'avais à peine quinze ans, la tribu des Casoars ne me disait rien qui vaille. Je savais à l'avance ce qu'il pouvait en retourner. Et tranquillement, j'attendis ces nouveaux génies au détour du chemin.
>
> Ils y vinrent, malgré eux, mais ils y vinrent" (PV, III, 100, 101).

Des oeuvres écrites par le groupe, il ne retient qu'un volume, Figurines de Chauvin, qui rend, selon lui, en 1918, un écho inaccoutumé de sincérité et d'originalité qu'on ne rencontre pas ailleurs dans la littérature canadienne. Certains vers rendent avec justesse l'accent de la bohème et, vingt ans après, ils lui reviennent encore à la mémoire (PV, III, 102). Ces divers jugements sur l'Arche montrent donc clairement que Grignon ne fait pas partie du groupe des élus. Est-ce lui qui a refusé de se joindre au groupe? Ou est-ce le groupe qui n'a pas voulu de lui? Il est certes difficile de trancher. Et peut-être la question de sa participation à l'Arche ne s'est-elle jamais posée ainsi? Mais, à travers tous ces procès, ne décèle-t-on pas, chez Grignon, un certain dépit, quelque envie devenue plus tard aigreur? N'avoue-t-il pas quelque part qu'à vingt ans, il rêve d'écrire de façon obscure des poèmes obscurs et de les faire publier sur du papier de grand luxe comme un véritable artiste (PV, IV, 70)? Alors pourquoi soudain cette brusque volte-face? Certaines autres confi-

dences qui ont trait à sa vie matérielle et morale à cette époque, tendent à prouver qu'il n'est peut-être pas aussi indifférent à l'Arche qu'il veut bien le laisser entendre.

On sait que les premières années de Grignon à Montréal sont difficiles. Son grenier de la rue Saint-Hubert, "un vrai celui-là", n'est pas le grenier cossu et accueillant des bourgeois de l'Arche qui, eux, ont leur quatre repas par jour assurés. Lui, doit se contenter souvent d'un seul repas. Et, c'est à la lueur d'un bec de gaz qu'il lit Jean Christophe qui lui a coûté les yeux de la tête. Il est alors seul, sans maître, sans ami, sans confident (PV, II, 95). Depuis 1916, date à laquelle il doit vendre la maison paternelle, ses récriminations contre les bourgeois et les riches se font de plus en plus fréquentes. Or, en attaquant les bourgeois, il va aussi fatalement attaquer les "artistes". Ce qu'il fait, par exemple, dans les Vivants et les Autres, quand il s'en prend à Barbeau. On comprend donc son mépris pour l'Arche et plus tard, pour le Nigog. Ces milieux-là, qu'il aurait peut-être aimé fréquenter, ne sont pas pour lui, frustre et impressionnable à l'excès, que la société et surtout la haute société horripilent. Car il ne voit en elles qu'artificialité, singerie et hypocrisie.

Le Nigog

Tandis que les plus jeunes, les étudiants, se réunissent à l'Arche et jouent aux Casoars, quelques aînés, bourgeois à l'aise et, pour certains d'en-

tre eux, déjà établis, se réunissent aussi à Montréal dans le salon du couple Préfontaine. Se rencontrent là, des écrivains, deux peintres, un sculpteur, un musicien et un architecte[27]. Certains d'entre eux sont rentrés de France à cause de la guerre. Roquebrune peint ainsi le groupe:

> "En somme que représentait ce petit groupe? Simplement une réunion d'amis qui aimaient se rencontrer pour causer. La littérature, la peinture, la musique étaient nos préoccupations. Nous étions tous très influencés par la France, par ce qui se faisait en France[28]".

On ne manque pas d'être frappé par tout ce qui rapproche l'Arche de ce groupe d'amis et d'artistes: la démarche est la même, les intérêts et les préoccupations sont identiques. Et on ne s'étonne pas d'y rencontrer des noms qui fréquentent aussi l'Arche: Léo-Pol Morin et Jean Chauvin par exemple. Tout laisse croire qu'il y a très tôt, entre ces deux groupes aux affinités si proches, des échanges, des communications, ne serait-ce que par l'intermédiaire des quelques membres qui fréquentent les deux groupes. Il est bientôt question de fonder une revue. On en discute, semble-t-il, dès 1916. Le Nigog voit le jour en janvier 1918. Les trois directeurs sont Préfontaine, Léo-Pol Morin et Roquebrune. Les collaborateurs seront nombreux, environ quarante[29]. Parmi

---

27 On rencontre dans le salon des Préfontaine: Roquebrune, Chauvin, Loranger, Letellier de Saint-Just, les deux Hébert, peintre et sculpteur, Bourgoin, chimiste, Léo-Pol Morin, musicien, Ozias Leduc, peintre.

28 Cherchant mes souvenirs, Montréal-Paris, Fides, coll. "Nénuphar", no 31, 1968, p. 97.

29 Voir la liste des collaborateurs dans Marcel Dugas, Littérature canadienne/Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1929, p. 111.

eux, quelques Casoars dont notamment, Victor Barbeau. Quels sont les objectifs de la revue? Selon Marcel Dugas: "Le but du Nigog fut d'amener le public canadien à la connaissance de la production française contemporaine[30]". La revue illustre, selon Roquebrune, un "désir de liberté intellectuelle, une tentative de sortir des vieilles ornières[31]" et elle n'a, à l'origine, aucune volonté de choquer ou de démolir. On ne peut néanmoins que soupçonner les membres de vouloir épater un peu les bourgeois et peut-être même de souhaiter en irriter quelques-uns. Comment expliquer autrement le choix du nom de la revue fait par Préfontaine et par Philippe Hébert, sculpteur[32]? Comme le mot "Casoar", le mot "Nigog" est mystérieux et intrigant. Mais tandis que le symbolisme du premier demeure confus et se veut avant tout mystificateur, le symbolisme du second est clair puisque Nigog signifie "dard dont se servaient les Indiens pour pêcher[33]". Or, le titre est d'emblée accepté par les membres, séduits à la fois par le mot et sa sonorité et par sa signification symbolique. Marcel Dugas prétend d'ailleurs qu'il s'agissait, pour permettre au monde littéraire canadien une plus ample compréhension de l'époque moderne, de favoriser l'avènement du scandale parfois si nécessaire et, dans les circons-

---

30 Ibid., p. 112.

31 Cherchant mes souvenirs, p. 103, 104.

32 Il existe à Québec, un élégant petit monument représentant un Indien, armé d'un nigog, "le sauvage au Nigog", justement réalisé par Philippe Hébert.

33 Le Glossaire du parler français au Canada (Québec, P.U.L., 1968, 709 p.) définit ainsi le mot Nigog: "Espèce de foëne ou fouène, sorte de harpon automatique à une branche et garni de mâchoires, avec lequel on prend les poissons" (p. 474).

tances, de contrer au besoin "l'École du Devoir", entendons ici, l'école patriotique, nationaliste et régionaliste. Mais le contenu seul des articles de la revue était déjà, pour l'élite traditionnelle, d'emblée suspect, voire même une provocation ouverte. Comme le dit Dugas avec humour: "Nos vénérables revues manifestaient une angoisse à peine dissimulée [...] La clientèle des Bazin s'effarouchait[34]". La revue qui cesse de paraître en décembre 1919[35], contribue-t-elle, comme elle le souhaite, à ouvrir les esprits? C'est possible[36]. En tout cas, elle sera à l'origine d'une longue et pénible querelle entre les exotistes et les régionalistes, partisans du terroir, nouvelle querelle des Anciens et des Modernes. Il nous faut ici l'évoquer brièvement, pour pouvoir, en regard des forces en présence, y situer Grignon.

En 1918, le Nigog claironne: "L'Art est le seul but de notre effort comme il sera le seul critère de notre critique[37]". Affirmer cela d'emblée est déjà passablement révolutionnaire pour l'époque quand on se souvient que le régionalisme a le haut du pavé depuis plus de dix ans. L'École littéraire de

---

34 M. Dugas, Littérature canadienne/Aperçus, p. 110, 112. 113.

35 À la fin de la guerre, les trois directeurs quitteront à nouveau le Québec pour la France. Bernadette Guilmette commente ainsi la fin du Nigog: "Aucun des directeurs de la revue ne veut continuer les polémiques sur l'Art. Cette longue lutte les a épuisés et les résultats de leur apostolat semblent bien ruinés, pas assez évidents en tout cas pour les retenir au Québec. Le mal de la France, seul pays où la 'vraie vie' leur paraît possible, les reprend" ("Jean-Aubert Loranger du Nigog à l'École littéraire de Montréal", Archives des lettres canadiennes, t. III, Montréal, Fides, 1972, 2e édition, p. 287, 288).

36 L'influence réelle du Nigog, aussi bien du mouvement que de la revue, est encore difficile à évaluer. Les études manquent encore sur la question.

37 Cité par Jean Ménard, la Vie littéraire au Canada français, p. 183

Montréal dans sa deuxième période, avec Ferland pour apôtre, le consacre définitivement. Et, en marge de l'École, la critique officielle l'encourage et le défend. C'est notamment le cas des revues la Nouvelle-France, le Canada français, le Pays laurentien, l'Action française et le Terroir qui paraît à Québec en 1918. Dans cette revue, les attaques contre les "toutous" du Nigog ne manquent pas. On y attaque et condamne le cosmopolitisme d'un Dugas. On y fait des artistes, des "presque-traîtres" et des dilettantes, pâles imitateurs des Français à la mode. Au Nigog, par contre, Chauvin, Loranger, Roquebrune et Dugas font le procès du régionalisme. Au début, les discussions sont vives puis deviennent moins intransigeantes: sans rejeter et mépriser les sujets canadiens, les exotistes réclament la liberté des thèmes et de l'inspiration et un plus grand souci du travail formel. Voilà, en réalité, quel est le fond du débat. Dugas entretient une polémique sur le sujet avec Letondal qui a pris parti en faveur du terroir:

> "Et je vous prie, en quoi voulez-vous que la brouette du fils de M. Bellemare décrite et célébrée en poésie et en prose parvienne jamais à nous créer une littérature originale?
> .....
>
> .....nous voulons pour nous, la liberté des sujets, l'individualisme, la fantaisie et tout ce qui nous plaît, nous amuse et nous empêche de crouler définitivement dans l'ennui[38]".

A la mort du Nigog, la querelle se poursuit, plus vive que jamais. Et "l'un des plus violents adversaires du régionalisme littéraire au Canada Français"

---

38 M. Dugas, Littérature..., p. 124 et 127.

devient Victor Barbeau[39]. Au mois de juin 1919, trois articles successifs de Turc, dans la Presse, mettent la gent littéraire montréalaise en émoi[40]. On discute Barbeau qui commente favorablement les oeuvres de Paul Morin et Léo d'Yvril. Il entretient une polémique avec Arthur Saint-Pierre, directeur de la Revue nationale, et fait des conférences où il fustige les terroiristes. Le débat est bientôt tel qu'il faut prendre parti. Asselin, même si sa position est plus nuancée, Madeleine Huguenin et Berthelot Brunet épousent eux aussi le parti des artistes. Mais il en fallait bien d'autres pour ébranler les tenants du régionalisme, plus nombreux et plus puissants et qui comptent dans leurs rangs, au moins un bouillant polémiste, Claude-Henri Grignon, qui signe alors Claude Bâcle dans l'Avenir du Nord. N'avait-il pas là l'occasion rêvée qui lui permettait de se faire un nom?

> "Une querelle devait éclater et tant mieux! D'un côté, les retours d'Europe ou ceux qui devaient y aller, les raffinés, les beaux esprits, les salonnards, les sorbonnards, tous ceux qu'on appelait dans le temps les 'exotistes'; de l'autre côté, les souyés de beu, les habitants, les primaires, tout le troupeau des régionalistes, de ceux qui croyaient à une existence possible de la littérature canadienne par l'emploi d'une langue canadienne et en s'appliquant à créer de la vie dans des décors qui nous sont familiers, ce qui n'exclut pas l'art, étant donné qu'il n'y a pas de sujet en art, que l'art est universel, que les passions humaines sont les mêmes sous toutes les latitudes et que seule la façon de les exposer change selon la langue et le milieu. Voilà!" (PV, III, 98)

---

39 Gaston Pilotte, "Victor Barbeau et la querelle du régionalisme", Études françaises, vol. 7, no 1, février 1971, p. 26.

40 "Au fil de l'heure/Le Terroir"; "Revenons-y"; "Une dernière plume", la Pr, 3, 9 et 16 juin 1919, p. 2.

Grignon et les Artistes

En 1917, Grignon fait une critique élogieuse de Versions de Marcel Dugas. Il est alors fasciné par les auteurs symbolistes[41]. Un an plus tard, dans deux violents articles qui tombent Roquebrune, il les voue aux enfers[42]. Les symbolistes sont des précieux, des snobs, des retours d'Europe qui ne font qu'imiter et pasticher, de grands amoureux... " aussi marchent-ils dans l'obscurité et s'en vont-ils buter contre le mur qui les attend". Voilà que commence un long procès des exotistes et du Nigog, "ce dragon à trente-huit têtes", un procès sans cesse repris pendant plus de vingt ans! Avec les articles de 1918 sur Roquebrune, on se croirait déjà au temps des Pamphlets de Valdombre. Il reproche à Roquebrune de mépriser les écrivains d'ici, d'avoir trop fréquenté les écrivains d'Europe, surtout les symbolistes, de méconnaître les romantiques et les parnassiens, de se moquer des traditions et du passé. Mais, surtout, il lui reproche de mépriser les champs et ceux qui y travaillent, les paysans et les paysannes. Il prend prétexte pour cela d'une phrase, malheureuse sans doute, de Roquebrune, où celui-ci définit ainsi la poésie de Blanche Lamontagne-Beauregard: "une manière qui consiste surtout à idéaliser les jupons mal odorants d'une paysanne[43]". Mais cette phrase suffit-elle à expliquer la hargne quasi maladive que lui inspire le seul nom de

---

41 CB, "Sur un livre", l'AN, 16 novembre 1917, p. 2.

42 CB, "R. Larocque de Roquebrune", l'AN, 4 octobre 1918, p. 2, 3 et 22 novembre 1918, p. 2.

43 Cité par J. Ménard, la Vie littéraire..., p. 186.

Roquebrune? Non, sans doute. La fin du Nigog lui fournit l'occasion d'écrire un texte burlesque intitulé "la Fin d'une révolution", où le polémiste use abondamment de la satire et de la caricature[44]. Il affuble les artistes de surnoms humoristiques: de La Roche Grise, Léo-Poldi, De Fons... ; il déforme le nom de la revue qui devient "le Ginog", véritable "tour de Babel" ajoute-til. Écoutons-le commenter l'aventure de cette revue fabuleuse:

> "Ils étaient quarante-et-un bien comptés, tous choisis dans les plus hautes classes de notre population urbaine. Il y avait des prêtres, des professeurs de droit, des professeurs de médecine, des professeurs de danse, des poètes, des romanciers, des charcutiers, des commis de banque, des critiques, des avocats, des étudiants, des journalistes, des reporters, des artistes-peintres, des artistes-peignes et jusqu'à des ronds-de-cuir. Il y avait tout, presque une académie, moins Anatole France et deux ou trois autres".

Et il narre ainsi le retour vers l'Europe de certains membres:

> "Léo-Poldi entraîne avec lui en Europe le grand faiseur de contes inintelligibles de La Roche-Grise. Ils s'en vont tous, les insurgés, ils me laissent tout seul. Sacrés lâches! L'histoire parlera de vous, ô chemises rouges! L'histoire est chose sacrée!
> .....
> Et quand je pense que tous ces génies vont se sauver maintenant qu'ils ont assassiné la plus belle des langues contemporaines. Ah! les lâches, trois fois lâches[45]"!

---

44 CB, l'AN, 24 janvier 1919, p. 2.

45 Ibid.

Ne nous y trompons pas, il y a plus entre Grignon et les exotistes que des divergences de nature esthétique. Il y a aussi là, un antipathie de classe, de milieu social. C'est fort probablement, en réalité, une fascination inavouée qui alimente la hargne et les répulsions manifestées par Grignon. Une hargne teintée de dépit, de jalousie et d'envie. Alors, puisque ceux du Nigog jouent la carte du bourgeois snob et du dandy, puisqu'ils cultivent "les garde-robes voluptueuses", lui, jouera à fond la carte inverse: il sera fruste, vulgaire au besoin; il sera l'ours mal léché; il exploitera à fond l'image du colon, du colon du Nord. Il pourra plus facilement ainsi, faire la caricature des mondains montréalais. Ses jugements futurs sur le Nigog ne varieront guère et seront toujours pour lui l'occasion d'évoquer avec ironie cette époque. En 1939, dans son étude sur 30 arpents, il fera à nouveau un portrait charge du mouvement et de ses membres:

> "... une bande de farceurs qui croyaient créer une littérature nationale en imitant, en pastichant les sur-réalistes, les sur-naturalistes et les sur-unanimistes et dadaïstes de France.
>
> .....
>
> Le Nigog, bien loin de glorifier, tel un feu de Bengale, une poignée d'esthètes, fut à peine un feu de paille" (PV, III, 98 et 102).

A nouveau, dans cet article, s'étale avec complaisance, sa hargne contre "le petit Laroque de Paris [...] le pourfendeur du régionalisme, la gueule fine de l'exotisme, le génie du Cénacle!" A ses yeux, l'erreur des exotistes dont il reconnaît malgré tout la qualité de certains écrits, est de croire qu'ils peu-

vent écrire aussi bien que les auteurs français. En refusant la langue canadienne, ils se condamnent, selon lui, à être d'éternels seconds. Au milieu de l'année 1919, il situe ainsi les forces en présence:

> "A droite, les artistes grands et petits, les révoltés timides et les fantoches; à gauche, les amants de la cabane à sucre et les dignes époux du terroir, les régionalistes modérés et les propagandistes d'une grammaire canadienne[46]".

Il admire les textes de Turc dans la Presse, mais ne partage pas ses idées. Pour lui, la poésie canadienne se rencontre dans les textes du terroir: une poésie "noble" et très "utile" surtout, qui ne conduira peut-être pas la race à l'Académie, "mais à la survivance, ce qui vaut beaucoup mieux[47]".

En 1920, son parti pris pour les régionalistes se précise en même temps qu'il semble nuancer sa pensée. Il donne l'impression de vouloir se situer au-dessus de la mêlée et il tape aussi bien sur le dos des exotistes que sur celui de certains régionalistes[48]. Il dénoncera les rengaines du terroir, les peureux, les bornés, les "marchands de clochettes à vaches". La revue le Terroir est une "ratée superbe", trop de pièces qui y sont publiées "trafiquent avec Champlain, la soupe aux pois et la catalogne". Il distingue alors:

---

46 CB, "les Morts dans la mêlée", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1, 2.

47 Ibid.

48 Voir par exemple dans l'AN, CB, "Léo d'Yvril, poète maudit", 9 et 16 avril 1920, p. 2; "Causerie littéraire/Les Vérités nécessaires", 7 et 15 mai 1920, p. 3 et p. 2.

> "Il y a régionalisme et régionalisme [...] Il y a un bon régionalisme (au Canada comme en France), modéré, presque parfaitement littéraire, que non seulement nous ne pouvons déraciner, mais que nous devons protéger à tout prix contre certaines littératures étrangères.
> .....
> Il y a deux régionalismes: l'un qui est bon, l'autre qui est rien. C'est cette différence que nous voudrions voir accepter par les deux groupes également[49]".

A cette époque, il fréquente des poètes du terroir, Dreux et Gallèze (Léveillé). Et, en septembre 1920, on sait qu'il découvre les Floraisons matutinales de Nérée Beauchemin et qu'il en fait une lecture exaltante. Deux mois plus tard, le 24 novembre 1920, Claude-Henri Grignon rentre à l'École littéraire de Montréal. Grignon a déjà sa place dans l'univers des lettres québécoises. Ses écrits journalistiques l'ont fait connaître. Certains ont même engagé des polémiques avec lui. Et on commence déjà, à cette époque, à le craindre. C'est le point de vue d'Ubald Paquin[50]. C'est aussi celui de Barbeau. Selon ce dernier, ses articles tranchent alors sur le ton habituel de la critique. "Sa violence, ses intempérances verbales sont d'un diapason qui n'avait pas été atteint jusque-là... ". Et Barbeau renchérit: "pamphlétaire, Grignon était redouté de tous les gens de lettres[51]". "Il avait réussi dans ses premiers articles à semer un semblant de panique dans la bergerie de nos

---

49 Art. cit., l'AN, 7 mai 1920, p. 3.

50 "Valdombre", Aujourd'hui, no 26, novembre 1941, p. 27 à 30.

51 V. Barbeau, la Tentation..., p. 163, 164.

lettres[52]". Voilà donc Claude-Henri Grignon à la veille de son entrée à l'École littéraire de Montréal: un polémiste déjà en vue et dont on se méfie un peu, un polémiste qui veut réussir à tout prix et qui n'en est qu'au tout début de sa carrière. Il s'agit donc pour lui, d'exploiter au maximum les opportunités qui lui seront offertes. On peut dire aussi qu'aux niveaux idéologique, esthétique et stylistique, les grands choix de Grignon sont presque faits: il oppose le bourgeois à l'habitant, il se situe du côté des régionalistes et il s'exerce à l'écriture pamphlétaire. Il a déjà pour maître, Léon Bloy. A l'École littéraire, qui va-t-il côtoyer? D'anciens Casoars et d'anciens rescapés du Nigog, comme par exemple Loranger. Bref, un bon groupe d'artistes qui vont continuer à propager les théories des exotistes.

Grignon à l'École

Entre le 24 novembre 1920, date de son entrée à l'École littéraire, et le 28 avril 1926, dernière réunion à laquelle son nom apparaît aux procès- verbaux, Grignon assiste à quarante-cinq séances de l'École[53]. Mais c'est surtout entre le mois d'août 1921 et le mois d'octobre 1922 que sa présence est

---

52 V. Barbeau, "l'École littéraire...", art. cit., p. 148.

53 Pour cerner la participation de Grignon à l'École littéraire de Montréal, nous avons consulté deux sources principales: l'ouvrage déjà cité de Réginald Hamel, l'École littéraire de Montréal/Procès-verbaux et Correspondance, et la documentation sur l'École, disponible au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Voir le fonds École littéraire de Montréal (CI et microfilm MCF 22) et les fonds Jean Charbonneau (P2), Albert Ferland (P5), Jean Ménard (P63), Suzanne LaFrenière (P142).

la plus assidue: entre le 31 août 1921 et le 24 octobre 1922, il assiste à vingt-six séances. Par contre, entre le mois d'octobre 1922 et le début de l'année 1925, il n'assiste qu'à deux séances, l'une en 1923 et l'autre en 1924, autant dire qu'il est absent de l'école entre ces deux dates. En 1925 et 1926, son nom réapparaît douze fois aux procès-verbaux, mais sa présence y est irrégulière. On peut difficilement dire, en se basant sur les seules présences, qu'il fut parmi les plus fidèles de l'École. Des membres comme Beauregard, Beaulieu, Dumont, Boisjoly, Dreux et quelques autres seront, eux, presque toujours présents.

Si l'on se fie aux procès-verbaux, Grignon ne fera formellement que deux propositions qui concernent directement le fonctionnement de l'École[54]. Mais il intervient abondamment sur tous les problèmes de régie interne que l'École doit fatalement résoudre: par exemple, les protocoles d'admissions et les admissions comme telles, la question des absences et des exclusions éventuelles. On peut facilement s'attendre à ce que, présent, il n'hésite pas à intervenir. Signalons que le 12 septembre 1922, il est élu vice-président avec G. A. Dumont et qu'on retrouve sa signature au bas de trois procès-verbaux[55]. Mais, ce qui est plus impressionnant, c'est l'ampleur et le nombre des travaux présentés et lus à l'École par Grignon: plus d'une vingtaine

---

54 Voir en Annexe, les deux tableaux récapitulatifs: "Tableau récapitulatif des présences de Grignon à l'École" et "Bilan de la participation active de Grignon à l'École", p. 1162 et 1163.

55 Il signe les procès-verbaux des séances des 24-10-1921, 14-11-1921 et 09-01-1922. Voir la copie de ces procès-verbaux en Annexe, p. 1170.

de textes[56]. Assurément, si l'on se fie aux procès-verbaux, Grignon est peut-être celui qui a soumis le plus de textes de son cru à l'École littéraire. Certes, bien d'autres membres liront de leurs textes, mais bon nombre des textes lus à l'École sont aussi des extraits d'oeuvres étrangères aux membres de l'École, ou des morceaux d'anthologie. Enfin, les textes de Grignon présentent des caractéristiques qui sont, dans son cas surtout, particulièrement significatives. Presque tous les textes présentés sont des textes de critique littéraire, mais à la Valdombre, c'est-à-dire, humoristiques, satiriques et le plus souvent polémiques. Enfin, en bon pamphlétaire, préoccupé par l'impact et l'efficacité immédiate des textes qu'il écrit - ses textes se veulent aussi des actes - il choisit le plus souvent, sans scrupule aucun semble-t-il, ses cibles parmi les confrères de l'École. C'est ainsi qu'il écrit des textes sur Albert Lozeau, Berthelot Brunet, Beauregard, Roger Maillet, Letondal, Francoeur, Loranger. Bien sûr, c'est une des vieilles habitudes de l'École que de soumettre ses écrits à la critique des confrères pour solliciter leurs remarques et leurs points de vue. Mais, avec Grignon, le processus est en quelque sorte renversé. Tout change. Sollicité ou pas, que ça plaise ou non, c'est lui qui désormais décernera louanges et blâmes et cela, à sa manière! Voilà qui est de nature à tendre l'atmosphère, à engendrer des conflits. Voilà qui doit réjouir, en son for intérieur, Claude-Henri Grignon.

Grignon rentre à l'École en même temps que Paquin, un ancien de l'Arche. Loranger qui a fréquenté Le Nigog, y est entré le 17 novembre 1920,

---

56 Voir en Annexe, la "Liste des textes lus par Grignon à l'École", p. 1166.

une semaine plus tôt, et l'on a discuté à cette séance, les points de vue des exotistes. A l'automne 1920, Grignon lit deux textes, l'un sur Lozeau, l'autre sur Brunet. Il participe aux discussions. Après une brève apparition au début de janvier 1921, il est absent des travaux de l'École pendant tout l'hiver et tout le printemps. Dommage! on y discute de façon animée de littérature ancienne et nouvelle. La vedette du groupe, durant cet hiver, semble être Loranger qui alimente les débats par la lecture de nombreuses pièces de vers originales: des outas et des haïkis, de facture japonaise, pièces qui suscitent des échanges passionnés sur la poésie, particulièrement sur les problèmes de forme. Mais Grignon, même absent, n'ignore certainement pas les débats qui ont lieu à l'École. Les travaux reprennent à la fin du mois d'août 1921. Maillet est admis. Barbeau est là, en visiteur. Le 12 septembre, on procède aux élections des officiers. Grignon est élu vice-président[57]. Le même mois, sont admis à l'École, Barbeau et Letondal. Le mois suivant, Berthelot Brunet. A cette époque, la liste officielle des membres de l'École rassemble plus de trente noms, mais beaucoup des membres inscrits sur la liste n'assistent déjà plus aux réunions[58]. Durant cet automne, Barbeau, Brunet et Grignon présentent des textes. Barbeau, une conférence faite au Nigog, des articles destinés à ses Cahiers de Turc, des textes de Valéry et Claudel. Brunet lit le Serpent vert écrit en vers libres. Déjà, on parle d'un volume collectif et Grignon soumet un texte, "Consolantes réflexions sur la critique", texte qu'il propose comme préface. Contrairement, semble-t-il, à la coutume, on

---

57 Les autres officiers sont: Léveillé (président), Beauregard (secrétaire), Dumont (trésorier et second vice-président).

58 Voir en Annexe, "Deux listes des membres de l'École", p. 1168.

décide de ne pas admettre ou refuser d'emblée les textes soumis. Chaque membre pourra ainsi les examiner à loisir. Y a-t-il concertation et cabale? Toujours est-il que quinze jours plus tard, le texte de Grignon est refusé. Le 26 novembre 1921, souper des membres chez Victor Barbeau. L'invité d'honneur est Olivar Asselin. Grignon y assiste. A la fin de l'année, à la suite d'opinions émises par Brunet sur nombre de littérateurs canadiens contemporains, éclatent de violentes discussions sur l'effet de la critique dans le public. Tout laisse croire que Grignon ne se comporte pas en spectateur, il participe. On devine aisément, dès cette époque, l'existence de deux clans dans l'École. D'un côté, Brunet, Barbeau, Loranger; de l'autre, les régionalistes partisans de la tradition, entre autres, Dreux, Léveillé, Ferland et Grignon.

A la fin de 1921 et au début de 1922, éclate au grand jour une querelle entre Barbeau et Grignon à propos des Alternances de Beauregard, querelle que prolongent en janvier des interventions de Brunet et Loranger. Quelque temps après, Barbeau lit un texte sur Grignon qui dit en somme qu'un commentaire élogieux de Valdombre est plus dommageable qu'utile à l'oeuvre qu'il loue. Le même soir (16-01-1922), Grignon lit un article de critique fantaisiste dans lequel il réclame le droit d'intercaler dans ses articles des commentaires du type de ceux que faisait Anatole France au sujet de Hérédia dans la Vie littéraire: "Ses cravates avaient autant d'éclats que ses sonnets, mais c'était des sonnets surtout que nous étions jaloux". Grignon se moque-t-il? Cherche-t-il avant tout à mystifier, à provoquer? Peut-être. Toujours est-il qu'en ce début 1922, Grignon se fait de plus en plus remarquer. Ses titres d'articles ont l'air provocant et burlesque à la fois: "Faces et Grimaces de la littéra-

ture canadienne: Roger Maillet", "Sur le bûcher", "Mes pages d'amour et de haine", "Notre demain littéraire". Il s'oppose à Brunet avec violence dans une discussion à propos des absents que certains voudraient reléguer au rang de membres honoraires. Il s'oppose à l'admission d'un certain Bernard Laberge, justement parrainé par Loranger.

A l'automne 1922, les travaux reprennent. A cette date et pour un certain temps, Grignon est visiblement la personne-clé de l'École. Il semble même y occuper toute la place. A un point tel que même ses absences seront remarquées et, comme le dira bientôt le secrétaire: "Grignon, même absent matériellement, est toujours présent" (24-10-1922). Cette période semble se dérouler à la fois sous le signe de la provocation et de la mystification. L'École se réunit à la Bibliothèque Saint-Sulpice. Le nouveau secrétaire, Henri Letondal, y peint ainsi l'arrivée remarquée de Grignon:

> "Puis, M. Grignon détacha son profil sur les murs blancs de Saint-Sulpice. Crinière au vent (il y avait un petit courant d'air désagréable), Valdombre entra sans se départir des éclats d'une gaieté de bon aloi. Il était suivi de M. Henri Letondal à qui il prédisait les résultats de la soirée" (21-09-1922).

A la même séance, Roger Maillet lit une critique destinée au Mâtin fondé par son père, Gaston Maillet. L'article, "Notre demain littéraire", est signé Les Frères Zemganno qui font sur les auteurs canadiens "d'amusantes réflexions", précise Letondal qui ajoute: "Dans cet article où la fantaisie seule se mêle à de l'esprit, la critique de la littérature actuelle et même future, est entiè-

rement gratuite. La lecture de M. Roger Maillet fut maintes fois soulignée de rires approbateurs". Or, c'est Grignon qui signe Les Frères Zemganno dans le Mâtin. Mais sans doute que les membres de l'École, excepté Maillet, ignorent le nom réel du critique. Alors Grignon et Maillet, celui-ci adepte de toujours de la mystification, sont de mèche pour s'amuser aux dépens de leurs collègues. La réunion du 10 octobre 1922, est, elle aussi, riche en pittoresque et en travaux. La vedette de cette séance: Claude-Henri Grignon. Il commence par demander qu'on cachète les lettres de convocation: "il appuya sur le fait que sa femme avait lu la convocation dernière et que cela lui était suprêmement désagréable". On discute local, déménagement et régie interne. Le ton monte vite. Grignon agace tout le monde et surtout Ferland qui traite l'École de "voyageuse" et qui demande: "Allons-nous nous trimbaler longtemps comme ça?" A ceux qui se plaignent de la bière qu'il est coutume, semble-t-il, de déguster abondamment, et qui citent l'honorable Athanase David qui aurait dit: "L'École littéraire, c'est comme l'Arche?", Grignon riposte: "Tous noës que nous sommes [...], nous voulons la liberté." On décide finalement de continuer à se réunir chez Jean-Aubert Loranger. Pour le plus grand nombre, en effet, compte d'abord, l'ambiance. Et Grignon exalté de déclarer: "Moi, mes amis, j'ai écrit des articles simplement pour l'École et non pour les lecteurs idiots du journal dans lequel j'ai publié ces articles." Puis, on passe à la lecture de textes où il répond à Francoeur, critique les Signes sur le sable de Coderre et rosse Alphonse Désilets qui a écrit la préface du recueil. Il reproche à Coderre d'étaler dans son livre "une sentimentalité de pot de chambre". Et de demander au secrétaire d'inscrire au procès-verbal, son propre commentaire de sa propre lecture!

> "Valdombre a lu deux articles écoeurants sur la littérature contemporaine. Valdombre est à peu près le seul artiste de l'École littéraire. Il a lu avec sa voix de prophète, ses pages rouges de violence et d'enthousiasme, de fierté et de candeur (!!!). Son poème de haine sur Francoeur a déclanché les applaudissements des êtres intelligents. Il a lu ensuite pour contenter les insatiables, un poème contre Émile Coderre, auteur castré des Signes sur le sable. Valdombre a eu beaucoup de succès. Il est le seul littérateur convenable!"

Letondal termine cette citation par cette phrase: "Telle est l'appréciation de M. Grignon par lui-même". Puis, satisfait, semble-t-il, de son numéro, il critique des textes de Beauregard et de Letondal et se moque de "Voyage aux tropiques" de Brunet. Ce soir-là, Léveillé répond délicatement - faut-il voir là peur ou méfiance? - aux Frères Zemganno en lisant ses "Coups d'épingle".

Quinze jours plus tard, le 24 octobre 1922, Grignon qui se fait attendre, n'arrive guère comme à son habitude, avant neuf heures. Il n'a pas encore donné son "coup de cloche caractéristique". On discute versification et critique littéraire. Ferland se permet même de contester la conception critique de Grignon, préférant quant à lui, une critique modérée. Mais, Grignon absent, la discussion est "terne". Enfin, il arrive, accompagné de Maillet. Tous les deux sont souriants, joyeux, bruyants... " et lorsqu'ils se furent assis, la séance commença vraiment". Grignon annonce un texte sur Loranger. Il se prépare à lire son texte, mais quelle mise en scène! Écoutons Letondal qui peint ainsi le tableau:

> "Celui-ci qui aime à se faire désirer, pendant cinq minutes fit griller à petit feu ses impatients confrères, car ce tortionnaire de l'absolu, conserve dans son privé, un peu de la cruauté nécessaire au pamphlétaire.
>
> Enfin, il se décida et dans un silence attentif où bourdonnait la pipe de notre président, son chapeau crâne, campé crânement sur sa tête, son manuscrit fièvreux devant lui sous la lampe, d'une voix onctueuse, doucereuse, mielleuse, religieuse, il nous donna l'un de ses avis sur les poèmes de M. Loranger."

On veut discuter certaines affirmations, mais Grignon qui n'aime pas être interrompu dans sa lecture, ne veut rien entendre. "Au bout de vingt minutes, il se tut". On commente son texte favorable à Loranger. On le félicite. Maillet quant à lui, préfère les éreintements de Valdombre. Claude Bâcle est fier de lui.

Au mois de novembre et décembre 1922, règne à l'École un "calme profond". Maillet et Grignon s'absentent. Mais l'ombre de Valdombre plane toujours. Ce qui permet, semble-t-il, à Brunet d'en profiter pour se mettre en valeur. Il se permet des remarques piquantes sur la vie privée et l'âge des membres. Gageons qu'il n'épargne pas Grignon. A une autre séance, il mystifie ses collègues en leur lisant un texte "à la manière de Valdombre". Ou bien il lit des textes dadaïstes "où les singes et les vaches se donnent la main". Aux réunions, à cette période, peu de monde: six fidèles[59]. Beauregard, de son

---

59 Beauregard, Loranger, Brunet, Léveillé, Boisjoly, Letondal.

côté, lit des octosyllabiques sans rimes. Grignon ne reviendra à l'École qu'une seule fois, en novembre 1923. Mais on y parle souvent de lui. Cela s'explique d'autant mieux que Grignon, lui, ne se gêne pas pour parler de l'École et de ses collègues dans ses billets du Mâtin. Il est clair qu'on sait désormais qui signe Les Frères Zemganno. Ses confrères de l'École comprennent mal la violence et les sarcasmes des textes du Mâtin. Grignon s'y moque de Beauregard, Loranger, Brunet et des modernes en général qui dénaturent la vraie poésie française. Son article en est un de "critique-fiction" sur les futurs livres de ces auteurs[60]. Boisjoly répondra à Grignon dans un texte du Mâtin, d'abord lu à l'École[61]. Au printemps 1923, les séances sont irrégulières, les procès-verbaux aussi. Au mois d'avril, les membres découvrent le Livre des plagiats de Georges Maurevert. A l'automne, il est question, à nouveau, d'une publication collective. Grignon est-il intéressé? Sans doute, puisqu'il assiste à la séance du 7 novembre 1923, où l'on retrouve bien des membres absents depuis longtemps, comme par exemple le juge Desaulniers. Celui-ci lit des textes ainsi que Beaulieu et Brunet. Ce dernier est interrompu par Grignon qui fait à nouveau son numéro. Il a un fort long travail à "tonitruer": un article, "la Farce monumentale" et une critique sur Dugas. "Après sa lecture et quelques mots de discussion, M. Grignon, souriant, satisfait, nous quitta" dit le procès-verbal. Visiblement, les travaux de l'École ne l'intéressent que dans la mesure où il lui permettent de se faire valoir. A

---

60 LFZ,"Notre demain littéraire/Livres à lire et à proscrire", le M, 20 janvier 1923, p. 3.

61 A. Boisjoly, "Entretien littéraire/Le Monstre démasqué", le M, 3 février 1933, p. 5.

l'hiver 1923-1924, l'École fonctionne au ralenti. Cinq membres sont fidèles, dont Beauregard qui meurt au mois de janvier 1924 et Beaulieu, Dumont, Brunet et Boisjoly. Grignon est présent le 18 janvier 1924 et ne réapparaît aux présences qu'en janvier 1925. Pendant cette période, on continue de travailler à la prochaine publication collective. Beaulieu tente de ramener les membres absents au bercail. Mais vu le manque de textes et d'enthousiasme, on reporte la publication du volume collectif à 1925. Pourtant, à l'automne 1924, l'École accueille de nouveaux membres qui viennent renforcer le clan des modernes: Panneton, Francoeur et Chauvin qui assistent fidèlement aux réunions et qui envisagent bientôt de tout simplement exclure les absents. Ironie du sort, c'est eux qui s'en iront. La fin de l'École est proche.

Tous les membres sont convoqués à une réunion prévue pour le 15 janvier 1925, on projette d'y procéder à des réélections, d'adopter une nouvelle constitution[62] et de discuter d'exclusions. Le 15 janvier, on adopte la constitution, on réélit l'exécutif[63]. Un nouveau poste de bibliothécaire-archiviste est créé, Barbeau l'occupera. Par contre, le droit d'exclusion est fortement discuté. On a nettement l'impression qu'à cette époque les modernes mènent le bal. Et le 19 février, sur une proposition de Berthelot Brunet, on discute l'exclusion de seize membres dont Grignon[64]. Il semble que Loranger

---

62 Voir en Annexe, le texte de la "Constitution de l'École votée le 15 janvier 1925". Berthelot Brunet, secrétaire, signe le procès-verbal. Voir p. 1172.

63 Beaulieu (président), Brunet (secrétaire), Léveillé (vice-président), Dumont (trésorier).

64 Voir en Annexe, la "Copie des procès-verbaux des 19 et 26 février 1925", p. 1171.

s'y oppose. La semaine suivante, Grignon est là avec quelques autres. La proposition d'exclusion est vivement discutée puis renversée. C'est alors que survient une scission. Brunet, Panneton, Francoeur, Barbeau et Boucher démissionnent, refusant de rester plus longtemps en compagnie de "tant de morts". Albert Maillé devient secrétaire et remplace Brunet. Loranger qui s'est toujours opposé aux exclusions, proposera qu'on refuse la démission des membres cités plus haut pour ensuite les chasser "pour avoir formé un clan dissident au sein de l'École"! Faut-il parler ici de victoire des anciens sur les modernes? Ce serait exagérer. Aucun des deux partis n'y gagne vraiment. En réalité, la scission n'est pas surprenante, elle ne fait qu'illustrer les divergences irréconciliables des deux groupes artificiellement réunis à l'École littéraire de Montréal.

A l'hiver et au printemps 1925, on se remet à la tâche. Publiera-t-on enfin le recueil projeté? Les membres intéressés présentent leurs textes et Grignon lira, à quatre séances, sa plus imposante étude de cette époque, la plus importante et aussi, sans doute, la meilleure parmi celles lues à l'École: son étude sur Léon Bloy, la première d'une longue série de textes consacrés à cet auteur. Le volume collectif des Soirées de l'École littéraire de Montréal paraît enfin, à la fin de l'année 1925[65]. On se réjouit. On tente de faire la promotion du volume par la publication d'articles et de photos. On sollicite le point de vue de critiques en vue, comme Louis Dantin par exemple. Tout

---

65 Les Soirées de l'École littéraire de Montréal, Montréal, 1925, 342 p.

le monde semble satisfait du volume, accueilli dans l'ensemble, favorablement. Sauf le juge Desaulniers qui prend prétexte du recueil et précisément de l'article de Grignon sur Bloy, pour s'en dissocier complètement et pour démissionner de l'École. Dans une lettre datée du 19 mars 1926, Desaulniers se félicite de n'avoir pas participé au dernier recueil de l'École. Il s'étonne que, les textes ayant été examinés par les membres, l'École approuve Valdombre écrivant à propos d'Anatole France: "Il faut le nommer encore une fois, sa charogne fumant encore"!

> "Que pareil mot tombe des lèvres d'un palefrenier, cela n'étonne guère. L'atmosphère des écuries est perverse. Mais qu'il se soit glissé sous la plume d'un écrivain, qui par ailleurs ne manque pas de talent, et à l'endroit de la chair encore chaude de celui dont l'art est fait de toutes les nuances du ciel de l'Attique, voilà qui est inimaginable[66]"!

Desaulniers prend la défense de France et s'indigne qu'on ait ainsi permis à l'École "que l'on exposât son visage souriant jusque dans la mort, aux éructations d'un disciple de Bloy". Il démissionne de l'École, refusant d'associer davantage son nom aux propos scatologiques qui y ont cours désormais. Beaulieu convoque les membres à une réunion spéciale, le 30 mars 1926, pour examiner la lettre du juge. On se contente d'y répondre par un simple accusé de réception. A cette même séance, on discute l'admission de deux jeunes poètes, Choquette et Coderre. Grignon s'y oppose violemment, particulièrement à l'admission de

---

66 Voir en Annexe, la "Lettre de démission du juge Désaulniers" (19-03-1926), p. 1173.

Coderre dont il dénonce à nouveau, avec vigueur, la manière d'écrire. A la fin du mois d'avril 1926, le 28, il semble que Grignon participe pour la dernière fois aux travaux de l'École littéraire. Son intervention est en quelque sorte sa réponse au juge Desaulniers. Il lit une lettre d'un Français de Paris, M. Bollery, qui lui exprime son admiration pour son article sur Léon Bloy et sa joie de trouver en Grignon, un fervent admirateur de "l'immortel mais paradoxal grand écrivain, Léon Bloy".

A cette époque, l'existence de l'École littéraire est à nouveau sérieusement remise en cause et l'on peut dire que c'est, sinon la fin, tout au moins le début d'une longue et lente agonie. En 1928, il n'y eut pas, semble-t-il, de réunion. L'on peut, bien sûr, évoquer les réunions de quelques membres dont certains anciens de la première heure, chez Charbonneau ou Desaulniers, entre 1928 et 1935, mais l'on ne saurait parler à leur propos de résurrection de l'École. Ce sont plutôt des réunions mondaines, semi-privées, d'hommes d'âge mûr, que rassemblent des mêmes affinités, un même intérêt pour l'art et la littérature, mais sans doute aussi, un nostalgique besoin d'évocation. On devine aisément que Grignon n'est pas parmi les invités. D'abord, on ne l'a sans doute pas invité et ce n'est pas là, surtout, le genre de milieu qu'il affectionne. Ensuite, il a bien d'autres préoccupations que celles d'évoquer: il a encore toute une oeuvre à mûrir et à écrire. Voilà donc quelle a été la participation de Claude-Henri Grignon à l'École littéraire de Montréal.

Si l'on se fie aux seuls procès-verbaux des séances, il faut conclure que la participation de Grignon à l'École littéraire fut irrégulière, presque

nulle parfois, mais riche à certaines périodes et en tout cas, jamais terne. Quand Grignon est là, c'est toujours de façon active, bruyante même, voire tapageuse. Ses travaux sont nombreux et fort probablement parmi les plus originaux. Ne serait-ce qu'à cause de leur dimension polémique, de leur ton, de leur style, de leurs cibles. Ils sont donc de nature à favoriser la discussion, à susciter des débats, des polémiques. Certes, certains parmi les anciens durent regretter la quiétude des débats des premières heures de l'École. Il ne pouvait en être ainsi avec des personnalités aussi marquées et aussi diverses que celles des Grignon, Barbeau, Brunet, Loranger. Mais, peut-on considérer la présence de Grignon à l'École littéraire comme "sérieuse"? Devine-t-on chez lui un quelconque souci de l'École, de son avenir; un quelconque attachement au groupe qui la fait vivre? Le sent-on vraiment solidaire des autres? Il est bien difficile de répondre à ces diverses questions. Disons que Grignon, souvent, donne plutôt l'impression d'utiliser l'École, voire même de s'en moquer. Il y vient peut-être parfois pour s'y amuser, pour s'y distraire et cela, aux dépens de ses collègues. Comment par conséquent évaluer la participation de Grignon à l'École littéraire? Cette participation est-elle importante dans ses répercussions? Et, de façon plus générale, quelle est alors l'importance de cette époque dans la vie et l'oeuvre de Claude-Henri Grignon? Pour tenter de répondre à ces questions et éclairer notre réflexion, nous interrogerons plus directement deux sources: les témoignages de certains collègues de Grignon et les témoignages de Grignon lui-même qui ne sont ni les moins intéressants ni les moins abondants. Car, tout au long de son oeuvre, Grignon ne cessera d'évoquer et de réévoquer sa participation à l'École littéraire de Montréal.

Bilan de sa participation

Bien sûr, la critique s'entend pour conclure que, globalement, l'influence de l'École littéraire a été bénéfique. Elle a favorisé la création, l'instruction, une saine et réciproque stimulation. Elle a donc incontestablement contribué à l'épanouissement de la littérature québécoise. C'est le point de vue de Paul Wyczynski[67]. Mais, si l'on examine plus précisément la dernière période de l'École, celle qui nous intéresse ici, il faut faire certaines constatations et peut-être remettre en cause certains clichés de la critique quant à l'École littéraire, clichés qu'illustre entre autres ce jugement de Jules Léger;

> "L'École littéraire de Montréal ne comptait que des poètes parmi ses membres les plus éminents. Les quelques prosateurs qui en font partie n'ont laissé aucune oeuvre digne d'attention[68]".

Assurément, pour écrire un tel jugement, il faut méconnaître l'histoire de l'École entre 1919 et 1926. Car cette période de l'École est en réalité celle des prosateurs[69]. Et c'est particulièrement le genre critique qui fut à

---

67 "L'École littéraire...", art. cit., p. 35.

68 Jules Léger, le Canada français et son expression littéraire, Paris, Niset et Bastard, 1938, p. 145.

69 Dans ses notes de cours sur l'École littéraire, Jean Ménard emploie cette heureuse expression pour caractériser cette période: "le règne des prosateurs" (voir Archives du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, fonds P63).

l'honneur, avec surtout les textes de Brunet, Barbeau, Grignon. Sans doute, cette période de l'École n'est-elle pas aussi éclatante et fastueuse que celle des débuts. On n'y siège plus au Château de Ramezay, on n'y accueille plus le public mondain de la haute bourgeoisie montréalaise et surtout on n'y rencontre plus de figure comme celle de Nelligan. N'est-ce pas en réalité le prestige et l'auréole de Nelligan et sa légende aussi qui font qu'on considère, trop souvent, la première époque de l'École (1895-1907) comme étant la véritable et la seule? Ce que laisse entendre Paul Wyczynski, pour qui, après, on n'assiste plus qu'à la mort lente de l'École. En réalité, l'École vit trois moments importants. Chacun d'entre eux a son dynamisme, ses préoccupations, son rythme, son originalité et ses productions. S'il faut d'autre part juger de l'École par la célébrité des noms et des oeuvres des membres, admettons que la dernière période l'emporte peut-être. Mais, en réalité, quelle que soit l'époque envisagée, les oeuvres importantes des membres ne sont-elles pas toujours conçues et écrites en marge de l'École? Ne nous leurrons pas, l'École ne fut tout au plus qu'un lieu de passage, qu'un banc d'essai pour les meilleurs auteurs. Et les membres les plus fidèles furent peut-être les créateurs les plus médiocres. Voilà sans doute ce qui explique l'indignation de Barbeau qui s'insurge contre le sort trop élogieux à son goût que la critique réserve à l'École littéraire:

> "C'est de l'enflure verbale, de l'inflation doctrinale. Malgré qu'elle en eût, l'École n'a réuni que des fruits trop secs ou trop verts. Pourquoi en discourir à cette heure comme si elle avait été un grenier d'abondance?
>
> .....

> L'École littéraire n'a rien créé, n'a rien renouvelé et n'a rien illustré. Elle n'a fait éclore aucun talent, elle n'a fertilisé aucun de ceux qui se sont joints à elle. Voilà l'exacte mesure de son action.
>
> .....
>
> Selon les confidences qu'on a recueillies de la bouche même des intéressés [...] l'École n'a pu faire mieux que de favoriser chez eux le goût de la lecture et d'étendre leur curiosité. Partant de là, ce n'est pas s'avancer à la légère que de prétendre qu'au sens rigoureux du mot l'École n'a formé personne. A chacun suffisait la tâche de se former soi-même[70]".

Certes, ce jugement est certainement trop sévère et trop absolu. Seul, l'excuse un peu le ton polémique. Barbeau fait remarquer que des grands noms comme ceux d'Asselin, Groulx, Montpetit, Desrosiers et quelques autres sont absents de l'École, ce qui l'amène à croire que c'est peut-être en dehors de l'École et contre elle que les lettres québécoises se sont affinées. Il est vrai aussi que l'École avait cessé de vivre quand des auteurs comme Panneton et Grignon par exemple, devinrent célèbres.

Si Barbeau et certains autres ont tendance à minimiser l'importance de l'École littéraire et notamment celle de la troisième période, c'est sans doute parce qu'ils ont des reproches à formuler. D'une part, une trop grande complaisance pour les querelles et les polémiques, et d'autre part, une égale com-

---

70 V. Barbeau, "l'École...", art. cit., p. 139 à 142.

plaisance pour les mystifications et le laisser-aller. "Pendant dix ans et davantage, on s'épuisa en d'infantiles polémiques" affirme Barbeau[71]. C'est aussi l'avis de Jean Charbonneau qui fait allusion à des discordes déplorables et selon lui, délibérément concertées[72]. Pour les deux critiques, c'est l'arrivée des nouveaux membres, jeunes, verbeux et indisciplinés, qui est à l'origine des diverses querelles et divisions. La contestation et la provocation s'installent. Le climat se tend et va se détériorant. Et, sans doute, les personnalités sont-elles trop fortes, trop tranchées[73]:

> "Tant qu'il y eut des braises, il y eut des écrivains. Il y en avait encore lorsqu'un coup de vent les souffla si violemment, un soir d'automne 1924, qu'elles se consumèrent en cendres. Ce coup de vent, c'est l'irruption à l'École des jeunes barbares que nous étions. Leur place n'était pas en cette douillette compagnie. Invités à élargir le cercle de famille, ils ne firent rien de mieux que d'en précipiter l'éclatement[74]".

En réalité, ces dissensions ne sont que le reflet de divergences esthétiques fondamentales. La querelle des Anciens et des Modernes, inaugurée par le Nigog en 1918, poursuivie en 1919 et 1920, se continue de plus belle. D'autant plus

---

71 V. Barbeau, "la Danse autour de l'érable", Cahiers de l'Académie canadienne-française, no 3, Essais critiques, Montréal, 535, A. Viger, 1958, p. 26.

72 Jean Charbonneau, l'École littéraire de Montréal, Montréal, Albert Lévesque, 1935, p. 81 à 85.

73 Jean Éthier-Blais, "l'École littéraire de Montréal", Études françaises, 1re année, no 3, octobre 1965, p. 110, 111.

74 V. Barbeau, la Tentation..., p. 121.

vive sans doute que l'École provoque directement la rencontre des combattants des deux camps opposés. Et pour Barbeau, c'est à propos d'elle que la zizanie débuta à l'École. "Et c'est à l'École littéraire de Montréal qu'il appartiendra de porter haut la bannière de la croisade indigéniste issue du romantisme[75]". Cette querelle se déroule aussi en dehors de l'École. Barbeau défend ses opinions dans ses Cahiers de Turc, en 1922 puis en 1926. Elle se poursuivra bien au-delà de l'École. Le problème fondamental que soulève la querelle, à savoir l'existence et l'éclosion d'une littérature canadienne authentique, ne cessera de susciter des prises de position. Certains autres entreront dans la mêlée, forçant les plus anciens à réintervenir, ainsi Harry Bernard et Albert Pelletier, Grignon et toujours, Barbeau[76].

Faut-il évoquer, d'autre part, une autre facette de l'atmosphère vécue à l'École, à propos de laquelle, ici et là, d'anciens membres nous livrent quelques confidences? Les fraternelles et innocentes libations du début dégénèrent-elles en beuveries? Elles semblent en tout cas favoriser les plaisanteries et peut-être une certaine grivoiserie. Écoutons Barbeau:

> "Le jour où les discussions mêlèrent leur écume à la mousse de la bière, le jour où le houblon le disputa à la feuille d'érable, ce fut le commencement de la fin. L'École était devenue une foire d'empoigne. Sans qu'elle provoquât d'autres excès que des écarts de langage, la Black Horse ou quelque autre de ses soeurs couronna l'avènement de la

---

75 V. Barbeau, "la Danse...", art. cit., p. 24.

76 Voir G. Pilotte, "Victor Barbeau...", art. cit.

> bohème dans un milieu qui avait su jusque là bourgeoisement s'en défendre[77]".

De son côté, Brunet voit dans l'École une "sorte de brasserie allemande", il rappelle une "odeur complexe de Black Horse, d'unanimisme, de tabac canadien et de Léon Bloy." S'il écrit ses mémoires, il donnera au chapitre sur l'École littéraire, ce titre compromettant: "Sous le signe de la bière[78]". Enfin, la boisson engendre la gaité qui mène aux blagues et aux mystifications. Barbeau raconte celle-ci de Roger Maillet lisant à ses collègues comme étant de son cru, un sonnet de Sainte-Beuve. On s'y laisse prendre, on commente favorablement et on demande une seconde pièce à Maillet. "Alors, sortant de la poche de son veston les Poésies de Joseph Delorme, il relut le sonnet que chacun avait cru être de lui, en en dévoilant cette fois la paternité." Personne ne rit. La plaisanterie pique au vif les anciens de l'École:

> "Sans en témoigner autrement que par leur silence, il était manifeste que dans leur for intérieur, les anciens considéraient comme déplacée, inconvenante, la mystification de Roger Maillet. Elle ridiculisait l'École, elle abusait de la bonne foi de ses membres. Il n'en résulta nul esclandre, nul blâme. Toutefois, il apparut plus nettement que jamais que nous faisions figure d'intrus au milieu de ces dévots. Nous avions troublé leur quiétude; nous avions moqué leur idéal. Était-ce là, la relève sur laquelle ils avaient compté? En vérité, l'his-

---

77 V. Barbeau, la Tentation..., p. 145.

78 Berthelot Brunet, "Apologie de l'École littéraire", le C, 11 août 1933, p. 2.

> toire ne devait même pas leur connaître d'héritiers[79]".

Dans une telle ambiance, dans une telle atmosphère, gageons que Grignon est à l'aise. Gageons même qu'il adore cela. Le compagnonnage de Roger Maillet qu'il semble fréquenter beaucoup en est un incice. Ne les a-t-on pas déjà vus tous les deux mystifier leurs confrères?

Les témoignages que nous laissent les collègues de Grignon sur ses attitudes et ses comportements à l'École, sont aussi plus que révélateurs. Par exemple, cette page de Berthelot Brunet qui nous éclaire sur l'atmosphère qui règne parfois à l'École, et qui nous peint un Grignon moqueur, gouailleur, voire même cynique:

> "Je me souviens qu'au temps où tous deux nous étions de l'École littéraire, sous feu M. Germain Beaulieu ou le défunt M. Beauregard, nous reçûmes un soir la visite du juge Gonzalve Desaulniers. Il y eut politesses, souvenirs amicaux et diverses aménités de la part de nos Anciens. Puis le juge, de sa voix la plus poétique, récita deux sonnets et une élégie indienne. Je me rappelle que l'un des vers commençait ou finissait par ceci: "Le flot baisait la grève." Ce fut pour Grignon et moi, ainsi que d'autres que je ne veux pas compromettre, le signal d'aller nous rafraîchir dans un estaminet voisin: nous n'étions pas à l'âge où le flot peut impunément baiser la grève. Au retour, et après une ou deux chopes, Grignon cala soigneusement sa carrure dans son fauteuil, repoussa d'une main brusque, comme il fait sans cesse, une mèche sur son front, jeta un regard circulaire tout ensemble méchant et rieur

---

79 V. Barbeau, "l'École...", art. cit., p. 154, 155.

> sur ses collègues, se pourlècha les lèvres de gourmandise, à la façon de celui qui s'attaque à un morceau friand, puis après nous avoir annoncé qu'il 'avait un poème de sa façon à lire', il commença de sa basse la plus profonde. Avec des ahans, des essouflements, comme le colon de Maria Chapdelaine, disons comme le colon des Laurentides. Grignon faisait de la terre, il dépiautait monsieur le juge Desaulniers. Ce fut une belle scène et je vous prie de croire que Valdombre n'épargnait pas ses efforts lorsqu'il fallait tirer une souche de terre: et vous savez que les Bois qui chantent en comptaient quelques- unes. Enfin, après avoir bien travaillé, Grignon, encore tout rouge de labeur, s'essuya le front, ses mains moites, regarda encore une fois avec des yeux amusés sa victime qui, toute confite en politesse, n'y comprenait rien encore, salua la compagnie et, content de sa journée, il partit. Voilà Grignon mieux que je ne saurais le décrire en vingt pages[80]".

Brunet dit aussi ailleurs qu'il mêle alors "facilement Léon Bloy aux sacres des garçons de bar". Et il l'appelle en se moquant, "le critique ivre de la Black Horse Beauchemin et de la Molson Ferland[81]". Barbeau le voit emphatique, grandiloquent, excessif, exalté à l'extrême, autant dans l'éloge que dans le blâme, ne parlant pas autrement qu'il écrit. Toujours sous pression, prêt à démolir: "Un rien le fait exploser[82]":

> "Au milieu de ses confrères, qu'il devait gratifier, au long des années, chacun d'un coup de griffe, il avait le verbe haut, la mine rubiconde, le geste emphatique. Il tranchait de tout à la mesure de son poids et de ses muscles. Il jouait

---

80 B. Brunet, "Grignon fait de la terre", l'O, 19 mai 1934, p. 1.

81 B. Brunet, "Apologie...", art. cit., p. 2.

82 V. Barbeau, la Tentation..., p. 165 à 167.

> les Raminagrobis pour donner le change sur sa vraie nature[83]".

Cet autre tableau d'André Giron nous le peint lisant ses textes:

> "... il lisait debout, d'une voix forte, s'échauffant, gueulant ses phrases par bout, frappant du poing sur la table, en se passant la main dans ses rebelles cheveux blonds. Les écrits de ce disciple de Léon Bloy se ressentaient de la verve endiablée du modèle. Grignon avait parfois des trouvailles, des mots qui font images, des phrases évocatrices[84]".

Quand il est là, c'est donc lui qui mène le bal. Et tout laisse croire qu'on a un peu peur de lui: il commence à être terrible. Il anime les réunions par son impétuosité et sa fougue et il gueule ses articles en y mettant toute la conviction dont il est capable. On raconte même qu'un soir, chez le pacifique Albert Dreux, frappant du poing comme à son habitude sur la table, il la casse. Il est en train de lire ses "Poèmes d'amour et de haine" et il en a alors après un confrère. "Il martèle la table à grands coups de poing. Si bien qu'elle finit par se briser[85]". Dans un poème consacré à l'École et intitulé "Réminiscences", Albert Boisjoly écrit:

> "On n'oubliera jamais cette innocente table
> Qui s'écroulait, un soir, de façon lamentable

---

83 V. Barbeau, "l'École...", art. cit., p. 148.

84 André Giron, "l'École littéraire de Montréal", la Rm, 13e année, no 3, janvier 1932, p. 6.

85 B. Brunet, art. cit., l'O, 19 mai 1934, p. 1.

Quand ce Titan, lisant un écrit valeureux
Martelait de ses poings le mobilier de Dreux[86]"!

L'École est d'autre part synonyme de polémique et de zizanie:

> "Au jour où il s'y montra, on ne sentit plus que la poudre. Le verbe aussi écorchant que la plume, on l'aurait pris pour quelque mousquetaire prêt à tirer l'épée contre tous les mécréants qui ne pensaient pas comme lui et qui avaient l'impudence de l'avouer. Quant à lui, il ne jouait pas à cache-cache avec ses convictions et ses préjugés. Peu d'auteurs ont dans leur verte jeunesse brossé autant d'opinions, d'idées vraies ou fausses, de sophismes et d'erreurs[87]".

Certaines incompatibilités de tempérament semblent aussi frapper les observateurs. Le faible et sensible Ferland est une cible facile pour Grignon. La présence de Loranger l'indispose particulièrement, surtout ses allures de dandy et ses guêtres! Brunet prétend que Loranger les porte une semaine de temps pour avoir le plaisir d'agacer Valdombre[88]. Mais sa tête de turc favorite, c'est Berthelot Brunet. Tous les deux n'ont rien en commun, "pas même la marque de bière" qu'ils consomment. Ce sont deux caractères en tout opposés. A l'École, Grignon harcèle sans cesse sa victime préférée, l'empoigne à l'occasion et la soulève de terre "comme une fiche"!

---

86 A. Boisjoly, "l'École littéraire/Réminiscences", le D, 10 juin 1944, p. 8.

87 V. Barbeau, la Tentation..., p. 164.

88 B. Brunet, art. cit., le C, 12 août 1933, p. 2.

> "... mademoiselle Brunet, ainsi qu'il se plaisait à l'appeler n'était pas de taille à riposter à ses sautes d'humeur. Il prenait sa revanche par la plume, par quelque article venimeux, en sorte que la scène se répétait à la scéance suivante[89]".

Brunet lui-même écrira d'ailleurs plus tard: "... nous sommes ennemis intimes et en littérature, nous nous entendons comme chien et chat[90]". Alors que certains observateurs se plaisent à peindre Grignon à l'École littéraire, il en est d'autres, par contre, qui gardent à son sujet un étrange mais révélateur silence. Ces silences en disent certainement long sur leurs sentiments à l'égard de Grignon. Germain Beaulieu oublie Valdombre dans les portraits humoristiques qu'il trace de certains membres dans Nos immortels[91], et Jean Charbonneau ne cite pas non plus Grignon dans son Histoire de l'École littéraire de Montréal. Il est vrai qu'il boude systématiquement cette dernière période de l'École. Ne déclare-t-il pas qu'il n'a rien à dire à propos du recueil collectif des Soirées..., et qu'il ne croit pas devoir en faire l'appréciation[92]?

A la lumière de ces divers témoignages, résumons brièvement les grands traits du portrait de Grignon à l'École littéraire: bagarreur, survolté, amoureux de la polémique, la suscitant au besoin. Moqueur, il n'épargne personne. Il est, pour tout dire, insupportable. Mais ses colères sont-elles vraies ou

---

89 V. Barbeau, la Tentation..., p. 165.

90 B. Brunet, art. cit., l'O, 19 mai 1934, p. 1.

91 Montréal, Albert Lévesque, 1931, 157 p.

92 Op. cit., p. 84.

feintes? Ne sont-elles pas plutôt des fanfaronnades? Les comportements et les attitudes de Grignon cachent mal, en effet, un désir de poser et d'impressionner. Grignon nous fait trop souvent croire qu'il fait un numéro, joue un personnage et se donne en spectacle. Et tout cela sent l'artifice et le procédé. Les propres témoignages de l'auteur ne feront d'ailleurs que confirmer cette impression. Dans ses Pamplets, il se peint vers 1920, pamphlétaire violent, absolu. Il gueule. Se comparant à Albert Laberge, poli, courtois et si raffiné, il admet être alors "d'un caractère détestable" (PV, II, 420). Ses témoignages sur l'École, les évocations de cette époque, les commentaires à son sujet abondent dans son oeuvre. Citer tous ces témoignages serait s'astreindre à colliger une impresionnante suite d'extraits de textes qui ne manqueraient évidemment pas, de se répéter. Nous n'en retiendrons donc que quelques-uns et nous tenterons de déceler, à travers tous ces témoignages, des lignes directrices. Il lui arrive parfois d'émettre à propos de l'École des commentaires sérieux, voire même intéressants. Il lui arrive surtout d'évoquer longuement, avec regret et nostalgie, cette époque. Mais il lui arrive aussi, fréquemment, de faire à propos de l'École et de ses membres, des caricatures et des parodies. Certaines sont d'un tel cynisme qu'elles laissent rêveur. Elles dérangent le lecteur et le mettent mal à l'aise, elles l'invitent à s'interroger sur les mobiles véritables de l'auteur.

A son avis, il n'y a jamais eu, au Québec, de véritables écoles littéraires, mais seulement des groupes, des rassemblements sans doctrine, sans

chef, sans pensée commune[93]. Et il déclare, une dizaine d'années après son passage à l'École, ne plus croire à ce genre de rassemblement: on ne peut rien attendre de bon du produit de plusieurs, "l'oeuvre véritable est le produit d'un seul homme". Évoquant certains écrits de cette époque, il n'hésite pas à reconnaître que, victime de son enthousiasme, il a porté aux nues des écrivains du terroir dans des articles qu'il voudrait voir "enfouis huit pieds sous terre[94]". Selon lui, le mouvement poétique de 1860, à l'École Patriotique de Québec, fut plus important que celui de Montréal, à bien des points de vue (PV, II, 550). Il semble pourtant prêt à admettre que, jusqu'à un certain point, l'École aura eu une certaine influence à cause de quelques membres de talent qui la fréquentaient et qui l'ont incité à faire régionaliste[95]. Plus tard encore, il avouera même que l'École fut pour lui la source toujours généreuse "où il puisa toute sa vie littéraire[96]". Il évoquera aussi, à l'époque des Pamphlets, la fameuse querelle qu'il juge alors avec le recul, "bébête et sotte" (PV, I, 268). Pour lui, la démission de quelques membres dont Barbeau, le 26 février 1925, est en réalité le résultat de points de vue esthétiques divergents. Elle ne s'explique pas seulement par une querelle sur les absences ou sur le manque de discipline. Et il voit dans le schisme,

---

93 Vbr, "Anthologie des poètes canadiens-français", le C, 14 juillet 1933, p. 2.

94 Propos rapportés par Marcel Hamel, "Claude-Henri Grignon se dévoile", la N, 22 février 1936, p. 4.

95 Voir Michel Kieffer, l'École littéraire de Montréal, thèse de Maîtrise, ès-Arts, McGill, Montréal, 1939, p. 87. Tout laisse supposer que cet avis, recueilli par Kieffer, est de Grignon.

96 CHG, "Dandy et Pamphlétaire", Présence de Victor Barbeau, cahier no 1, Montréal, 1963, p. 26.

l'origine de la fondation de l'Académie canadienne-française. Pour lui, ce schisme marque la victoire des régionalistes. Elle est aussi une victoire personnelle puisqu'elle lui "donne raison[97]". Il n'hésite pas, en effet, à s'attribuer, dans cette question, les mérites d'un leader. Les autres partisans du régionalisme deviennent ses disciples et, en 1964, il considère qu'il est le seul à avoir survécu[98]. Dès l'École littéraire, il soutient "à coups de gueuloir et à coups de poing" que la littérature canadienne ne sera originale qu'en s'inspirant d'un régionalisme authentique, "audacieux par sa langue", et même par son patois. Et il cite déjà l'exemple de Madame Bovary, roman universel par la situation dramatique et psychologique, mais régionaliste par la description du milieu, des moeurs et des coutumes. Ce sont là des théories que Grignon développera abondamment dans Ombres et Clameurs en 1933 et aussi dans ses Pamphlets de Valdombre, notamment dans sa critique du roman de Ringuet, 30 arpents (PV, III, 93 à 145). Avec le temps et le recul, il considérera avec plus d'objectivité et de mesure, les écrits des deux tendances. Et déjà, dès 1925, il se rend compte, en lisant Chante rossignol chante de Léveillé, que le régionalisme ne peut tenir dans une formule, que les thèmes et les situations ne suffisent pas. Qu'écrire des vers sur des thèmes et des situations tels que "chansons populaires, usages canadiens, tableaux de province ou de village", ne constitue pas "nécessairement un programme du terroir". Il est sensible déjà à la monotonie et au ronron des rythmes," aux lieux communs désespérants" (OC, 158, 159). Il se défendra donc plus tard

---

97 Ibid., p. 27

98 G. Godin, "le Péché de Grignon: dire sa vérité huit fois par jour", Magazine Maclean, vol. 4, no 8, août 1964, p. 45.

d'avoir été jamais un inconditionnel du régionalisme, sachant depuis longtemps que Blanche Lamontagne-Beauregard n'a pas "un talent à arrêter le cours des fleuves" (PV, III, 105). Et il reconnaît que Dugas s'est souvent moqué, avec raison, des poètes nationaux exploiteurs "du drapeau de Carillon, des chaudières à vache et de notre histoire" (PV, III, 96). Mais il n'en croit pas moins, toujours, à un régionalisme original qu'il continue de défendre et qui, selon lui, finira bien par triompher et même par rallier à sa cause certains grands noms des exotistes. Ce qui se vérifie puisque Barbeau publie en 1939, Ramage de mon pays, et Ringuet, 30 arpents. Il s'étonne de l'accueil réservé par la critique à ces deux volumes. Barbeau, quinze ans plus tôt, ne tapait-il pas régulièrement sur les partisans du terroir? Alors, on se moquait de Grignon! Il était la cible des "crétins" qui entouraient Barbeau et on lui reprochait d'être un vulgaire massacreur de la langue française au pays de Québec. Il se réjouit, non sans ironie, de voir ainsi Barbeau se ranger de son côté (PV, III, 197 à 204). Quant à 30 arpents, sa parution est l'illustration, la plus lumineuse qui soit, de la victoire des régionalistes et de leurs conceptions esthétiques. Il prend plaisir à citer de nombreux exemples de canadianismes et de provincialismes. Des "choses énormes" que des Français ne comprendraient même pas et qu'il commente ainsi:

> "Et permettez-moi de me découvrir devant l'auteur. Il faut y songer: Philippe Panneton, l'une des colonnes de l'Arche, du Nigog, le Français le plus raffiné, l'ami des Dugas, des Morin, des Roquebrune, des Chauvin, des Francoeur, des Barbeau et de combien d'autres, Panneton qui n'hésite pas à écrire sous son nom, pour son propre compte, des choses énormes comme celles-ci .....
>
> .....

> C'est pour rappeler qu'il y a vingt ans, le bec fin, se moquait de la langue canadienne et en particulier des régionalistes qui l'employaient du mieux qu'ils pouvaient. Depuis, nous avons évolué. Nous écrivons beaucoup mieux la langue canadienne aujourd'hui qu'en 1920. Et le jour où nous aurons, je le redis, un dictionnaire bien à nous, les artistes pourront alors créer de toutes pièces. Tout cela pour conclure que les 'exotistes' avaient bien tort en 1918 de lever la lèvre sur mes critiques, puisque l'un des leurs, en 1939, vient confirmer mes dires et à l'aide d'un roman régionaliste par la langue, régionaliste par son atmosphère et son sujet, consacrer la naissance ou mieux la découverte d'une littérature proprement canadienne-française.
>
> Tout se paye! avait accoutumé de dire Léon Bloy" (PV, III, 139, 140, 141).

Comme on peut à nouveau s'en rendre compte, cette fameuse querelle aura fait couler beaucoup d'encre et ceux qui furent de près mêlés aux premières luttes, ne cessent de ressasser leurs griefs et leurs points de vue. C'est ce qu'on voit de façon frappante et chez Barbeau et chez Grignon.

Évoquer l'École littéraire de Montréal, c'est aussi pour Grignon, surtout à mesure que les années passent, une occasion de rappeler une époque que la mémoire embellit et que la nostalgie des années de jeunesse idéalise certainement. Il envisage un moment de publier dans ses Pamphlets, une centaine de pages sur l'École dont il dit, ailleurs, avoir gardé le meilleur souvenir[99]. Dès 1931, il rappelle déjà les moments inoubliables de cette

---

99 Sto, "Vers la lumière", le C, 10 avril 1931, p. 1.

époque de bohème que jamais il n'oubliera (PV, I, 22): son amitié avec Albert Dreux, sa rencontre avec Léveillé, inspiré, insouciant, composant à la diable; les soirées délicieuses où assistent aussi parfois Beaulieu et Beauregard qui modèrent les "frivoles emportements" des trois amis:

> "Heureuse époque! Inoubliables soirées de l'École et surtout ce qui arrivait infailliblement par la suite. Heures si ardentes et vagabondes qui nous apportaient des trésors de rêveries et d'espérances, tissant des vers somptueux autour d'une pauvre table de café, d'où le petit jour seul pouvait nous arracher avec des déchirements dans l'âme et des mots lugubres. Pauvres et heureux littérateurs, certes, autant qu'on pouvait l'être. Nous avons bâti là les plus beaux châteaux de cartes poétiques que des fous épris d'art et d'images, de sons et de musique, pouvaient décemment inventer" (OC, 157, 158).

> "Si l'ami Berthelot Brunet écrivait ses mêmoires (ce qu'il fera un jour je l'espère, de sa plume cruelle et fine), il vous raconterait des nuits interminables où lui-même Berthelot, Jean-Aubert Loranger, si étincelant d'éclairs de génie parfois et le suave Albert Dreux, suave et délicieux pendant quelques poèmes et moi-même, nous nous épuisions à créer des images. Heureux temps, belle jeunesse" (PV, V, 172, 173)!

> "N'importe, on s'amusait ferme, on avait l'illusion d'écrire et Roger Maillet en personne, devenu bourgeois depuis et riche propriétaire de journaux extrêmement intellectuels, se piquait d'avoir lu et relu Ubu Roi. Nous étions extraordinaires. Ah! la grouillante époque!" (PV, I, 268).

Si d'occasion, il ouvre son journal, les pages déjà jaunies lui rappellent une époque "rutilante d'images et d'orages[100]". Quand il relit sa correspondance vieille de dix à quinze ans, sa nostalgie se fait plus vive. Et si la plupart des amitiés d'autrefois sont mortes, il ne peut se résoudre à brûler les lettres de ceux qu'il a côtoyés jadis (PV, IV, 76).

Mais le plus souvent pour Grignon, évoquer l'École littéraire de Montréal, c'est uniquement rire, se moquer, caricaturer, parodier. L'humour devient le plus souvent ironie et l'ironie se fait cynique. Mais il faut convenir que l'écrivain satirique par contre, fait preuve ici, souvent, de beaucoup de virtuosité. Comme c'est le cas très fréquemment, le conteur prend le pas sur le critique, la fiction s'instaure qui entraîne avec elle la fabulation où le grossissement et l'amplification sont la règle. L'École littéraire "fameuse et fumeuse" (PV, IV, 382) où il fait ses classes, "les plus amusantes qu'un petit chose ait jamais connues[101]", est une "Acropole imprenable", une sorte de "chapelle", une assemblée de "libraires, de journalistes, de poètes et de joueurs[102]". Lui, y est passé "en coup de bière et en coup de vent". Les soirées n'ont plus le charme qu'elles avaient tout à l'heure. Maintenant "interminables", elles sont heureusement "tombées dans l'oubli éternel aussi sûrement qu'une masse de plomb de cinq mille tonnes lancée du haut de la cons-

---

100 CHG, "Dandy et Pamphlétaire", art. cit., p. 26.

101 Vbr, "Mush! Un hiver au pays cree d'Anne de Mishaegen", le C, 17 mars 1933, p. 2.

102 CB, "les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

tellation du Bélier dans la mer la plus profonde[103]". Ne manquent pas non plus, les allusions aux "incomparables soirées chez Méthot", taverne au coin des rues Saint-Denis et Ontario où se réunissent certains membres après les réunions de l'École. "Et comme bien l'on pense, ça buvait [...] Il n'y a pas à dire, on s'amusait ferme à cette époque et les waiters aux semelles huilées [...] s'en souviennent encore". Ici, la peinture est quasi burlesque, presque rabelaisienne: on discute, on braille, et on vomit même[104]! Il faut lire aussi comment il raconte, dans son journal intime, la rupture de février 1925:

> "Mon ami et poète Albert Dreux, ce Mauvais Passant d'un symbolisme usé jusqu'à la corde, entre chez moi en coup de vent pour m'apprendre qu'un schisme vient d'éclater à l'École littéraire de Montréal. De sa main blanche et quasi-monacale, il me tend la Patrie et me fait lire en première page s'il vous plaît, un article qui nous informe que cinq membres de l'École ont envoyé leur démission [...]
>
> - Qu'en penses-tu, Valdombre? interroge le gros poète en caressant d'une langue sensuelle ses lèvres plus sensuelles encore.
>
> - Voici, m'écriai-je, en martelant ma table de travail. Nous aussi nous démissionnerons. On veut la mort de l'École. L'École mourra dans son sang noir sans parler des BLESSURES de Jean Charbonneau. En tout cas, mon vieux Dreux, nous aurons bien ri sur les bancs de cette école pour le moins originale. Que la vie littéraire est amusante! Sainte Bohème, priez pour nous!"

---

103 Vbr, "Moi, sociable", la R, 7 décembre 1935, p. 5.

104 Vbr, "la Robe noire de Damase Potvin", le C, 4 mars 1933, p. 2, 3.

Et le conteur ajoute: "Nous n'avons pas démisionné mais l'École littéraire de Montréal mourut. Et c'est Victor Barbeau qui devait la tuer! Ah! le noble assassin[105]". Même ton quand il évoque les divisions qui séparent les membres. En 1922, le débat éclate avec une virulence "quasi burlesque" et fait verser des flots d'encre ridicule que les typographes amusés se rappellent encore. Lui, féru de l'École régionaliste, la défend avec "vin et violence" et s'il le faut, avec ses poings. Son amitié pour Gallèze (Léveillé), l'amène à signer des "sottises" qui lui créent immédiatement des "ennemis impitoyables" (OC, 157). Dans ses Pamphlets, il évoque ainsi les deux clans qui s'affrontent à l'École:

> "Si jamais il y eut maison divisée contre elle-même, ce fut bien celle-là. Deux groupes distincts absolument opposés, se partageaient les honneurs d'une académie amusante qui n'a pas fourni une légion d'écrivains véritables à la nation. D'un côté, les régionalistes, les chantres du clocher natal, de l'heure des vaches et de la paysannerie en sucre d'orge; de l'autre, ce qu'on appelait les exotistes, les raffinés de l'art universel, tous, pour la plupart, des retours d'Europe qui croyaient bien dur et qui croient encore qu'il est plus beau et plus humain de chanter Paris, Istamboul ou Shanghai que d'écrire sur des sujets qui s'offrent à toutes les chroniqueuses de village. [...] les disputes qui éclatèrent entre les deux camps resteront mémorables [...] Je me rappelle qu'il se produisit un schisme au sein même de cette honorable institution et que, dans le temps, les journaux se piquant de littérature rappelèrent le fait comme l'un des plus extraordinaires de l'année" (PV, IV, 382, 383).

---

105 CHG, "Dandy et Pamphlétaire", art. cit., p. 25, 26.

Pour lui, il y a, à l'époque de l'École, les Vivants et les Autres[106], les premiers, les régionalistes, et les seconds, les exotistes (PV, I, 268).

Dans ses diverses allusions aux soirées de l'École, on devine que Grignon ne ménage pas non plus ses collègues. On dirait même que c'est avec plaisir qu'il les présente sous un angle plus que défavorable, que c'est avec satisfaction qu'il les écorche ou les égratigne. Parfois, ce sont des tableaux d'ensemble qu'il trace. A l'École, il est de bon ton de mépriser hautement certains romanciers français, par exemple ~~Hervé~~ René Bazin:

> "Çà, c'était dans l'ordre, et vivrais-je aussi vieux dans la mémoire des imbéciles que tous les critiques pontifiards de chez nous, je n'oublierai jamais le regard péladanesque et vengeur de Barbeau [...], le rictus dédaigneux de Lorranger, le rire syncopé de Bôlôt [...] lorsque par malheur et bien innocemment le nom de ce pauvre Bazin tombait au milieu du cénacle ainsi qu'une tache d'encre sur l'inspiration extrêmement laborieuse d'un Paul Valéry par exemple[107]".

Il affuble volontiers ses compagnons de surnoms cocasses: Tartarin du Soir, poète de Stamboul, Vino Saint-Michel, petite Berthe, sous-Verlaine, etc. Celui-ci filoute la comtesse, celui-là consulte le Larousse. Tous imitent: qui Hérédia, qui Mallarmé, qui Huysmans. L'un est efflanqué, l'autre, "doux et-

---

106 Première publication de Grignon en 1922 (Montréal, Ducharme, 15 p.).

107 Vbr, "Magnificat de René Bazin", le C, 25 avril 1932, p. 2.

rubicond, bâti comme un tonneau[108]". Parfois, ses allusions sont obscures. Souvent, elles sont claires. On reconnaît ici, facilement, Roger Maillet: "le prince du mensonge, rejeton de dentiste, mystificateur qui dans son journal fait étalage de scandales et de viandes féminines[109]". Parfois, les cibles sont précisément identifiées. Nous ne citerons que ce jugement sur Desaulniers qu'il déteste visiblement comme certains autres qui ne sont pas forcément de l'École. Desaulniers du "nénane sentimental" est un "farceur funèbre, copiste de Lamartine" qui n'a jamais rien compris à l'art, un riche parmi les arrivés et les arrivistes qui méprisent les pauvres mais authentiques poètes (PV, I, 26, 156). Sa cible favorite, c'est sûrement Berthelot Brunet qu'il surnomme, on le sait déjà, Mademoiselle Berthe, "elle qui mange du Stéphane depuis l'âge de raison[110]". Plus tard, lors d'une querelle à propos de Bloy, il classera "Fanfan Berthelot parmi les libres penseurs, les forbans du journalisme, capables d'écrire n'importe quoi sur n'importe qui" (PV, II, 341). En réalité, ils sont rares ses anciens collègues qui sont épargnés. Tous furent, ici ou là, victimes de son humeur, même ceux dont il reconnaîtra qu'ils jouèrent un rôle important à l'École, comme par exemple, Germain Beaulieu (PV, II, 425 à 427). Son attitude à l'égard de Barbeau sera partagée, se défendant mal d'une sincère admiration pour le polémiste. Et il conclut que, même chef des exotistes,

---

108 Vbr, "Anthologie des poètes canadiens-français", le C, 14 juillet 1933, p. 2.

109 Ibid. Grignon fait sûrement ici allusion au Petit Journal, journal à sensations, qui succède au Matin en 1926. Grignon collaborera au Petit Journal en 1931.

110 Vbr, "Fantoches par M. Henri Letondal", le N, 19 mars 1922, p. 2.

Barbeau est un "vivant" puisqu'il gueule et se bat[111]. Étant donné son comportement à l'égard de ses camarades, on comprend facilement qu'il se soit fait peu d'amis parmi les membres de l'École littéraire. Plus tard, pendant la guerre, il note dans son journal que ses collègues de cette époque l'ont tous lâché au moment où il aurait eu le plus besoin d'amitié et de tendresse (PV, IV, 76). Mais n'est-ce pas lui qui a tout fait pour qu'on se méfie de lui? Craint, comment aurait-il pu être aimé? Comment aurait-on pu avoir confiance en lui? Très vite, ses amis doivent apprendre à se méfier de lui. Certains textes qu'il publie, alors qu'il est encore membre de l'École, en désappointent certainement plusieurs, les mettant à tout jamais sur leurs gardes. Et même ceux qui se voient louangés se méfient - surtout ceux-là peut-être - car, que leur réserve l'avenir?

Quelques textes publiés dans le Mâtin, en 1922, en disent long sur les sentiments qu'il entretient à l'égard de ses confrères. Le fait qu'il se cache sous le pseudonyme des Frères Zemganno ne saurait en rien l'excuser, bien au contraire. Il aurait publié trois lettres sous ce nom de plume, deux en septembre 1922 et une troisième que nous avons pu consulter, le 20 janvier 1923 (p. 3), les trois, sous la rubrique "Notre demain littéraire"[112]. On sait que Maillet fait la lecture d'un de ces textes à l'École. Grignon y fait, sur

---

111 Dans ses Pamphlets, Valdombre fait une large place à la critique des publications de Barbeau. Il écrit "Dandy et Pamphlétaire" (art. cit.) en 1963. Et d'autant plus volontiers qu'à son avis, la critique a systématiquement boudé son oeuvre. Ce qui est d'ailleurs très vrai.

112 Il n'existe actuellement du Mâtin qu'un microfilm incomplet.

un mode humoristique, une espèce de revue de la littérature québécoise contemporaine. Dans le dernier, il fait de la "critique-fiction", parlant des livres futurs de ses collègues, Beauregard, Brunet, Lorangor. Il ridiculise les vers libres et les vers blancs de ces ouvrages prochains, "forme non plus audacieuse mais sotte et dangereuse pour les lettres françaises, poésie puérile, telle qu'exécutée par des Gill malades". On connaît la réaction de ses collègues. Le procès-verbal du 23 janvier 1923 dit que l'assemblée fut unanime à protester contre la trop grande méchanceté de Valdombre et seul, son ami Albert Dreux, prend sa défense. L'affaire n'en reste pas là puisque Boisjoly répond à Valdombre dans le Mâtin du 3 février (p. 5), dans un article intitulé "le Monstre démasqué", article qu'il lit à ses confrères de l'École à la séance du 30 janvier. L'article est incisif. Valdombre n'est qu'un mystificateur, un joueur, un charlatan, "un petit être falot que les coups d'encensoir et de massue qu'il a donnés ont époumonné et exténué", et qui cultive essentiellement son image et son masque. Ce que, d'autre part, ses collègues admettent mal, c'est de voir remises en cause et étalées au grand jour, la familiarité, l'intimité et la semi-confidentialité de leurs réunions. Dans un second article du 24 février 1923 (p. 2), Boisjoly lui reproche précisément de se livrer à la critique de pièces lues entre amis et pas forcément destinées à la publication. Grignon n'a-t-il pas là, en effet, un étrange comportement? Celui d'un membre en marge du groupe auquel il adhère et qui semble prendre quelque plaisir à le ridiculiser et, en somme, à le saborder. Il est vrai qu'en 1923 et en 1924 Grignon n'assiste que deux fois aux réunions de l'École, ce qui est bien peu. Et pourtant, tout laisse croire qu'il demeure au courant de ce qui s'y fait. Le 19 mai (p. 4), il publie, toujours dans le Mâtin, un article, "Sur le pavois

littéraire", qui traite du Livre des plagiats de Georges Maurevert. Or, on en discute à l'École, le 17 avril précédent. A la fin de la même année 1923, on y parle toujours d'une prochaine publication collective. Grignon en fait mention dans un article du 15 décembre (p. 4), toujours sur le même ton:

> "Une école ou un cénacle ou une académie a entrepris d'écrire une oeuvre collective. Pourquoi collective, parce que plusieurs écrivains notoires vont y figurer notoirement ou notairement.
> .....
> Ayant écrit la préface de cet ouvrage comique, préface qui fut du reste refusée, condamnée, flétrie[113], je me considérerais le dernier des farceurs, si je ne la livrais pas maintenant au journal charitable."

Grignon veut-il ici se venger de l'accueil réservé à son texte? De toute façon, il donne nettement l'impression, tout en étant en marge de l'École, de surveiller malgré tout ce qui s'y fait, de l'exploiter au besoin puisqu'il n'hésite pas à lui emprunter le sujet de ses articles. Enfin, est-il lui même si peu intéressé à cette publication qu'il le laisse entendre? En 1925, quand le projet se concrétise, ne voilà-t-il pas qu'il redevient un membre assidu de l'École? Grignon n'aurait été, en somme, à l'École littéraire de Montréal, que tout au plus, un spectateur intéressé. Ne dit-il pas, en 1923, qu'il "assiste" depuis plusieurs années "à cette comédie, à cette farce monumentale[114]"? Dix ans plus tard, dans deux articles du Canada, il se démasque avec un cynisme

---

113 Il s'agit sans doute du texte lu à la séance du 07-11-1921 et refusé à la séance du 21-11-1921.

114 Vbr, "Une farce monumentale", le M, 15 décembre 1923, p. 4.

incroyable. Il nous précise crûment le sens de sa participation à l'École littéraire. D'anciens membres riposteront. Bernadette Guilmette commente ainsi cette polémique:

> "En 1933, les querelles, fruits de vieilles rancunes entre quelques membres, livrent au public des côtés sombres de l'École littéraire et conduisent sur le terrain glissant de la petite histoire [...] Des haines dues aux différences de fortune, de classe, de profession, d'orientations et de succès littéraires éclatent soudainement dans les colonnes du Canada largement ouvertes aux écrivains par Olivar Asselin[115]".

En 1921, dans le Nationaliste du dimanche 13 mars (p. 2), Grignon publie un texte élogieux, dithyrambique même, sur Albert Ferland. Mais le titre, déjà, est ambigu: "Ceux d'hier/Le Captif Albert Ferland". En même temps qu'une violente attaque contre les Exotistes et le Nigog, c'est une prise de position retentissante en faveur des oeuvres du terroir. Les poèmes de Ferland sont rutilants de lumière, rouges de soleil et de clarté. Leur régionalisme y fait "bouillonner comme en un torrent d'émotions son eau pure et chantante", leur catholicisme est salvateur. Ferland devient le poète par excellence, qui a réussi à se débarasser des lieux communs et des expressions toutes faites. Son lyrisme est enrichi par l'image du pays et du milieu, et par le sujet. Sa langue est celle du sillon et du peuple. Le terroir est donc l'unique planche de salut, le sol, "cette unique raison qui puisse légitimer une littérature qui doive pousser un peuple vers les arts nécessaires". Ce texte sur Ferland,

---

115 "Jean-Aubert Loranger...", art. cit., p. 294.

c'est donc en quelque sorte une des prises de position de Grignon parmi les plus retentissantes, en faveur du régionalisme. Pourtant, les 11 et 12 mai 1933 (p. 2), il publie dans le Canada, deux articles intitulés "Un nouveau poids-lourd des champêtreries", où il prend prétexte des écrits d'Ulric-L. Gingras pour renier ses premières amours, rire de ses prises de position d'antan et mettre dos à dos régionalistes et exotistes. Le malheureux Ferland devient la risée du critique et des lecteurs. Il explique que s'il prit position en faveur de Ferland, ce fut par pitié. Ferland, alors la cible favorite des exotistes, étant trop faible pour se défendre: "feuille d'érable recroquevillée [...], mécanisme usé, démodé [...], personne frêle, cassable, immaléable... ". Il avoue avoir toujours conservé pour l'École du terroir "une communicative horreur". Cette École fut un échec et une erreur qui couvre pour toujours un peuple de ridicule; fausse et mensongère, elle n'a célébré que des sentimentaleries et un "patriotisme de guénilles". Évoquant alors ses hoquets d'ivrogne, célèbres dans les annales de la maison, il avoue, avec tapage, avoir bien ri, s'être bien amusé. Spectateur, il s'est moqué de tout le monde:

> "O temps mémorables! O mémorable époque où je me suis payé la tête de tout le monde, sans exception, aussi bien la tête des poètes canayens en "souyés d'beu" que la tête des Turcs à la forme contractée et nébuleuse."

A l'École, il n'a rien appris, si ce n'est l'art de "gifler militairement" ses contemporains. Ses anciens amis ripostent. La réplique de Beaulieu est cinglante: Valdombre, polémiste, est mis à nu. Valdombre n'est qu'un fumiste, un

lâche, un hypocrite, un fourbe, un profiteur et un mal appris[116]. Il attaque sans délicatesse Brunet et Loranger qui sont dans la détresse. Pendant plus de cinq ans, il a joué double jeu en assistant aux réunions de l'École, en profitant de la généreuse hospitalité de ceux qui recevaient et en feignant de partager l'amitié sincère des collègues. Et de lui déclarer: "Vous appelez l'École littéraire, l'École des masques, probablement parce que vous venez de vous vanter d'en avoir toujours porté un." Brunet, de son côté, fait le procès de l'écrivain: polémiste de village, pamphlétaire de paroisse qui vient loin derrière Buies, Fournier ou Asselin: "ironiste gauche et gêné, lyrique obscur" qui ne peut se faire entendre qu'en hurlant et dont l'érudition est plus que chancelante[117]. Avec Loranger, la polémique tourne à l'injure[118]. Grignon ne mérite en "chien" qu'il est, qu'un bon coup de pied. Celui qu'on appellait l'Étalon du Nord n'est plus qu'un "collégien plein de boutons". Il l'invite à ouvrir les oeuvres dont il parle, oeuvres qu'il n'a jamais lues qu'aux "petites filles de Sainte-Adèle l'été". La querelle ne s'arrête pas là. Boisjoly réplique à son tour à Loranger[119]. Mais là, Bernadette Guilmette a bien raison, nous sommes sur le terrain glissant de la petite histoire, des haines cachées qui éclatent au grand jour. Valdombre semble peu impressionné puisque les 14 et 15 juillet (p. 2), dans une critique de l'Anthologie des poètes canadiens de Fournier et Asselin, dans le Canada, il peindra à nouveau

---

116 "Lettre ouverte à Valdombre", le C, 17 mai 1933, p. 2.

117 "Lettre ouverte/M. Berthelot Brunet à Valdombre", le C, 19 mai 1933, p. 2.

118 "Lettre ouverte à Valdombre", le C, 27 mai 1933, p. 3.

119 "Lettre ouverte à M. O. Asselin", le C, 2 juin 1933, p. 2.

de façon burlesque certains de ses collègues attablés à la taverne "Chez Méthot". Mais quel homme et quel écrivain a donc été Claude-Henri Grignon? Quelqu'un d'authentique ou un acteur?

Valdombre est déjà, à cette époque, un personnage ambigu, multiple, tantôt sérieux, tantôt louangeur, tantôt persifleur. Tous ceux qui l'observent et écrivent sur lui, s'interrogent et sont perplexes. Valdombre, Bâcle et Les Frères Zemganno, autant de pseudonymes, autant de masques. Derrière eux, se dissimule Grignon qui est plus équilibré et plus calculateur qu'il n'y paraît, qui a conscience de s'amuser et de jouer la comédie. Pour Grignon, l'École littéraire ne fut jamais qu'une occasion, qu'un prétexte et qu'un tremplin. C'est en opportuniste qu'il assiste aux soirées de l'École littéraire de Montréal. Celle-ci n'est un lieu intéressant que dans la mesure seulement où elle favorise la confrontation. Elle est par conséquent l'endroit rêvé du polémiste puisqu'elle est susceptible de lui fournir des thèmes, des sujets, des cibles. En même temps, elle assure une certaine ~~popularité, une~~ certaine renommée. Renommée qu'il faut constamment entretenir. Pour y parvenir, tous les moyens sont bons, la contradiction aussi bien que le paradoxe. Grignon n'hésite pas à gifler aujourd'hui ce qu'il encense hier. Il faut donc chercher ailleurs que dans le contenu des textes comme tel, la profonde cohérence qui guide les attitudes et explique les professions de foi de Grignon. Une seule préoccupation anime Grignon à cette époque: son propre devenir, réussir à tout prix; à tout prix, se faire un nom. Et en 1933, n'est-ce pas déjà à moitié réussi avec la parution d'Un homme et son péché? Il peut alors se permettre de dévoiler, sans retenue, ce qu'il a toujours pensé de ses anciens collègues de

l'École. Celle-ci est bien morte et il n'a plus, alors, besoin d'eux. Quant aux textes eux-mêmes et aux attitudes satiriques si souvent manifestées par l'auteur et si fréquemment rapportées par ses confrères, ils ont aussi leur cohérence et leur logique. C'est dans le ton, la manière et le style que Grignon, écrivain ou acteur, demeure le même. Il peut aujourd'hui renier un texte d'hier, mais toujours avec la même audace, la même violence, le même ton, les mêmes procédés réducteurs. Et là, Grignon est souvent un grand artiste, un grand écrivain et un grand acteur. C'est par là, paradoxalement, qu'il reste fascinant et intéressant. Et n'est-ce pas cela qu'il recherche d'abord? Grignon a besoin d'autrui, de son approbation, de son rire complice aussi bien que de sa hargne et de son mépris. Ce qu'il redoute le plus, c'est l'anonymat, et surtout le silence. Grignon doit toujours être la vedette. Écoutons ce témoignage de Jean-Pierre Bonneville qui rencontre Grignon, chez lui, en 1965. Grignon est alors âgé de plus de soixante-dix ans:

> "Il faut entendre, il faut voir Claude-Henri Grignon nous raconter ses souvenirs de l'École littéraire de Montréal des années 1924. On se croirait en présence à la fois de Barbey d'Aurevilly et de Léon Bloy, du gros Léon Daudet et de Rivarol. C'est un spectacle d'enfer, un feu roulant d'images bien frappées, d'épigrammes sulfurées, de mots à l'emporte-pièce, de jugements saupoudrés de strychnine et enduits de vitriol.
>
> Il y a trois ou quatre ans, en compagnie de Paul Dupuis, l'acteur, et de Bruno Paradis, le réalisateur, nous avions assisté à un monologue qui avait duré toute une soirée et une partie de la nuit. Oh! Il fallait voir Grignon jouant, gambadant, criant, lisant, fulminant et mimant les esthètes de l'École littéraire de Montréal qui, après une soirée arrosée de bière, ce vin du pau-

> vre, étaient allés, sous l'oeil narquois de la lune et le bâton sévère des gendarmes, se soulager sur l'édifice de "La Presse", rue Saint-Jacques.
>
> L'autre jour, Grignon, dans une veine nouvelle, une veine teintée de mélancolie, était en possession de tous ses moyens, et grâce à ses vastes connaissances littéraires, il faisait flèche de tout bois et éblouissait de sa verve la petite galerie[120]".

Cette évocation de l'École littéraire de Montréal, parmi les dernières sans doute, vient s'ajouter à une longue liste de tableaux, de portraits, d'anecdotes, de mises au point. Ne prouvent-elles pas que, malgré ce qu'en dit parfois Grignon, l'École a joué dans sa vie d'homme et d'écrivain un rôle capital? En tout cas, cette période et cette aventure hantent littéralement sa mémoire et son imagination.

Cette période de 1920 à 1926 est en effet une période-clé de la vie de Grignon. Et c'est peut-être par l'École, mais surtout en dehors d'elle, que Grignon fait son chemin et ses choix. L'École lui permet, certes, de côtoyer les milieux littéraires de l'époque. Il est forcément là, au centre des débats qui divisent alors les milieux artistiques. Il peut y lancer ses textes. En 1925, grâce au recueil collectif dont il s'est tant moqué, il publie une étude importante sur Léon Bloy. En réalité, ce texte est certainement le meilleur du recueil. C'est encore le seul capable d'intéresser vraiment le lecteur d'aujourd'hui. Grignon s'y révèle déjà un grand écrivain polémiste, en possession

---

120 "Claude-Henri Grignon, pamphlétaire et télé-romancier", la Frontière, 9 septembre 1965, p. 6.

de tous ses moyens. Il écrira bien d'autres textes sur Bloy, mais ils seront tous, plus ou moins, des reprises de celui-là. Ce texte est d'une importance capitale puisque c'est là, en somme, que Grignon précise ses choix, ses allégeances, ses références. En présentant au public québécois, une retentissante défense de Léon Bloy, Grignon proclame son adhésion à tout un système de valeurs en même temps qu'à un genre littéraire, le pamphlet et l'écrit polémique. En réalité, les seuls types d'écriture à toujours se mériter l'admiration de Grignon. Dans l'ensemble, le recueil des Soirées... est bien reçu par la critique qui encourage les auteurs à persévérer. On sait que seuls quelques anciens, comme Desaulniers et Charbonneau, le bouderont. Beaucoup noteront qu'il est évidemment de valeur inégale. La plupart des critiques sont frappés par le style fort et viril de Grignon, ce qui fait dire à Jean Chauvin: "Il faudra qu'un jour, coûte que coûte, on tienne Valdombre pour ce qu'il est: l'un de nos plus intéressants écrivains[121]". La plupart des textes lus à l'École littéraire sont ensuite publiés dans les journaux auxquels il collabore alors. Cependant, les sujets qu'il aborde et les auteurs qu'il commente, ne se limitent pas, bien loin de là, à ceux dont on discute à l'École. On peut dire aussi qu'à cette époque, il eut un réel ascendant sur ses confrères puisque, si

---

121 "Les Soirées de l'École littéraire de Montréal", la Revue populaire, vol. 29, no 3, mars 1926, p. 128. Paul Wyczynski dans un récent article du Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, t. II (op. cit.), voit dans ce recueil, des "essais de peu d'importance" et s'attarde plutôt à analyser les écrits des poètes et des conteurs. De même que les Soirées du Château de Ramezay avait mis en évidence l'oeuvre de Nelligan, le volume de 1925 mettrait, selon lui, en évidence, l'originalité de Laberge, conteur. C'est un point de vue. Selon nous, c'est plutôt Grignon qui vole la vedette. Il est vrai cependant que M. Wyczynski reconnaît à Grignon, un style fougueux et audacieux ("Les Soirées de l'École littéraire de Montréal", p. 1021 à 1024).

l'on en croit Ubald Paquin, il fait alors concurrence à l'École littéraire avec ses "traditionnels après-midi du samedi à sa résidence de la rue Chateaubriand", où assistent Léveillé, Dreux, Shenck et quelques autres. Il reçoit bien, la bière circule dans les bocks de grès et il est, comme il se doit, "la figure dominante" du groupe[122].

Répétons-le, les dix premières années de vie montréalaise sont des années charnières. C'est durant ces dix années que Grignon fait ses choix fondamentaux: idéologiques, esthétiques et stylistiques. Et ceci à cause ou grâce à des lectures qui l'influencent et l'orientent; grâce à des rencontres; grâce à des amitiés réconfortantes. Même si les récriminations et les plaintes fusent de partout dans ses écrits, on devine une volonté farouche, tenace, d'arriver, de réussir, de se faire une place dans le monde littéraire québécois. D'ailleurs, quand on refuse ses textes, ses plaintes se font plus précises et, lucidement, il se situe à côté des critiques en vogue du moment. Écoutons-le: "... je gardais le malheur de ne pas porter le nom de Lozeau, de Dantin, de Desaulniers" (PV, II, 548). Eux sont célèbres, on publie leurs textes dans les grands journaux, alors que lui, il n'écrit que dans une "pauvre feuille de province[123]". Mais, pour réussir, pour se faire un nom, ce n'est pas facile. Pour lui qui est seul, sans diplômes, les voies qui s'offrent sont peu nombreuses. D'autant plus qu'il est peu sociable, violent, pressé, hyperémotif et, comme il le dit lui-même, insupportable. Une voie s'offre à lui

---

122 "Valdombre...", art. cit., p. 28.

123 CB, "la Fin d'une révolution", l'AN, 24 janvier 1919, p. 2.

cependant, qui peut lui permettre peut-être, de s'imposer et vite. C'est le pamphlet, c'est la polémique. Selon nous, c'est délibérément que Grignon opte pour ce genre d'écriture. Puisqu'on le boude, tout lui sera bon pour s'imposer: choquer, blesser, provoquer, faire scandale au besoin. Le pamphlet sera sa planche de salut, même s'il doit, en retour, en payer le prix. De toute façon, si on le fuit, qu'importe, puisqu'il a la société en horreur! Par conséquent, tout le prédispose à la polémique: ses origines, son tempérament, ses lectures, ses ambitions. Dès 1918, il est en quête d'adversaires. D'ailleurs, il l'avoue lui-même assez maladroitement. Ses deux textes de 1918 sur Roquebrune ne se méritant aucune riposte, il se désole un peu plus tard que personne n'ait cru bon de répliquer[124]. Mais il en est à ses tout débuts et il s'y prend mal, ses textes étaient trop violents et trop personnalisés pour se mériter une réponse. En 1919, alors qu'il prépare sa réplique à Germain Beaulieu, il se dit à la fois craintif et animé de la "joie du combattant" et c'est de bon coeur qu'il se résigne à la guerre[125].

Dans ses premiers écrits, de quoi parle-t-il? On sait qu'il y parle souvent de lui. Les citations le prouvent abondamment. Même si, plus tard, les textes carrément autobiographiques sont plus rares, Grignon s'arrangera toujours pour pouvoir, à un endroit ou à un autre, se mettre directement en cause. En réalité, tous ses premiers écrits s'intéressent de façon générale à la littérature. Disons que ce sont des textes de critique littéraire par leur

---

124 Ibid.

125 CB, "Opinions libres/Les Morts dans la mêlée", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1, 2.

contenu, mais polémiques par leur ton et leur écriture. Grignon commence à travers tous ses textes à préciser ses conceptions esthétiques, ses vues sur la littérature et l'art. Il tente de réfléchir sur ce que sont la littérature et l'art, sur leur essence, sur leur fonction. Il s'interroge sur la littérature canadienne et sur son existence, s'implique, on l'a vu, dans le débat entre exotistes et régionalistes. Il précise ici ou là ses conceptions des divers genres littéraires: la critique et la polémique surtout, mais aussi le roman, la poésie, l'histoire, le journalisme. Même s'il ne consacre pas encore, comme tel, d'article à l'actualité sociale ou politique, il commente déjà dans des apartés, des parenthèses, des digressions, l'état de la société québécoise qui, selon lui, est en pleine crise, que ce soit au plan moral, ou religieux, ou culturel, ou économique. C'est le début des procès du système d'éducation, des étudiants, des professeurs, de la ville, de l'argent, des riches, du présent, du modernisme, du féminisme... Ces procès sont autant d'occasions pour mettre sur un piédestal: le catholicisme, le passé, la terre. Autrement dit, ses premiers textes abordent déjà, de façon presque systématique, des questions qu'il ne cessera de soulever. Ici se répétant, ici ajoutant, ici se contredisant. Autant de questions qu'il nous faudra plus tard examiner. Son texte sur Bloy, pamphlétaire et poète, manifeste les mêmes préoccupations, mais avec plus d'éclat et plus d'ampleur. En présentant Bloy, il se présente aussi, mène une réflexion sur le pamphlet et en profite pour distribuer généreusement quelques flèches empoisonnées. Ce texte est peut-être, tout compte fait, l'un des meilleurs de Grignon, par son style surtout. Il joue de tous les tons, manie avec virtuosité, les images, les métaphores et l'hyperbole; et maîtrise, on dirait naturellement, les ressources de l'humour et de l'ironie. Parfois, ses

textes ont aussi une dimension ludique évidente. Comme son oncle, Vieux Doc, Grignon aime jouer avec les mots. C'est donc bien avant les Pamphlets de Valdombre que Grignon devient pamphlétaire. Il n'est pas dans ses habitudes de pécher par excès de modestie et, de ses premiers textes, Ami d'Alceste écrira:

> "Il m'est arrivé [...] d'écrire des chroniques fort intéressantes, je le déclare sans fausse modestie. Je n'ai jamais posé à l'écrivain, et loin de moi l'idée d'épater mes lecteurs avec une prose molle et sans art[126]".

En 1926, Grignon quitte Montréal et rentre, de façon définitive semble-t-il, à Sainte-Adèle où réside déjà, depuis un certain temps, son épouse. Il achète la maison de son frère Louis-Marie, dans laquelle il mourra. Construite en 1851, elle fut la première demeure du forgeron du village. Là, heureux, dans un décor qui est le sien, dans un milieu social qui lui convient, il pourra se recueillir, observer et écrire. Il pourra surtout, plus facilement qu'à Montréal, battre le rappel de ses souvenirs. Alors, la "mémoire héréditaire" viendra à lui, tout naturellement. Il le faut, car il doit commencer une oeuvre de fiction qui n'en finira plus et qui lui donnera, enfin, cette célébrité tant convoitée. Il pourra maintenant mettre à profit, plus directement, ses talents de conteur qu'illustrent déjà abondamment ses premiers textes critiques et polémiques.

---

126 "Chronique de Sainte-Adèle", l'AN, 28 février 1930, p. 3.

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

6. Sainte-Adèle (1926-1934)

Grignon nous renseignera maintenant beaucoup moins sur ses activités. Il se peindra avec moins de complaisance, moins de fréquence et aussi moins d'abondance. La grande période de nostalgie romantique est close. Ce qui ne veut pas dire qu'à l'occasion, il n'aura plus de périodes dépressives. Il en aura d'ailleurs toujours. Mais n'est-ce pas un peu le lot des personnes qui s'émeuvent et s'exaltent facilement? Les années 1926 à 1934 semblent s'inscrire sous le signe du bonheur. Il vit tranquille, il vit heureux dans la paix et la douceur[1]. Sa vie est bien organisée et tout s'y déroule avec discipline. C'est là que réside, prétend-il, le secret du bonheur. Il nous précise son emploi du temps d'une journée: six heures de lectures, cinq heures d'écriture, trois heures de sport de toutes sortes, deux heures de travail manuel, cinq heures de sommeil et trois heures de liberté pendant lesquelles, il lit, fait de la musique ou discute politique à la taverne tout en dégustant sa bière préférée, la blonde. Ainsi, par la discussion, il se libère et passe ses humeurs. Il aime aussi fréquenter les hôtels et prendre un bon verre avec ses amis.

---

1 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", l'AN, 7 février 1930, p. 1.

Tout simplement, pour "le plaisir d'ingurgiter à longs traits, une histoire nouvelle et un verre d'alcool" (Dé, 88, 89). Il précise: "Sans être une éponge ou un 'tapeur', je suis un habitué des grands hôtels de mon village[2]". Il fréquente déjà les hommes politiques, passe des soirées avec le député du comté à Québec et Secrétaire de la Province, Athanase David. Il évoque ainsi une soirée mémorable passée en sa compagnie. Asselin est aussi présent. Les trois amis sont les hôtes de Marie Dan et Jacques Chiriotto, tenanciers de la fameuse auberge, "A l'orée du bois", qu'il a l'habitude de fréquenter. Là, on se restaure, on boit, on chante et on gueule. A cette même auberge, il rencontre aussi parfois son ami Francoeur[3]. Il lui arrive aussi de recevoir, chez lui, des amis. Asselin par exemple, qui vient se reposer quelques jours à Sainte-Adèle. On discute politique et littérature et on évoque les fameuses luttes d'autrefois contre les Frères Prévost. Depuis qu'il a lu Montherlant, il est devenu un enragé des sports de plein air et il affirme:

> "Une des premières conditions du bonheur, c'est de jouir du ciel, de l'air pur et du soleil. C'est de voir de l'herbe mouvante comme une étendue d'eau et regarder les bêtes heureuses manger cette herbe" (Dé, 40, 41).

Il fait de longues randonnées "à travers plaines, monts et forêts[4]". Comme son héros, Prosper, du conte "la Piste", il "possédait la forêt, il possédait

---

2 AdA, "Chronique de Sainte-Adèle", l'AN, 28 février 1930, p. 3.

3 CHG, "Éditorial/Jacques et Marie", le Jph, 8 juillet 1967, p. 2.

4 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", art. cit., p. 1.

tous les êtres qui peuplent la forêt et la lumière et la liberté [...] Et rien ne l'empêchait de faire quand même la chasse et la pêche" (Dé, 63, 64). L'hiver, il fait du ski, le printemps, il pêche, et à l'automne, il chasse. Voilà quelques-unes de ses activités de plein air, préférées. Dans un texte du Canada, il évoque une partie de pêche au Lac Jaune, à une heure de marche dans le bois de chez son ami d'enfance, Royal Aveline, dans la région de Montfort qu'il visita enfant, avec son père. Ce texte qui est prétexte à des descriptions amples et à des méditations lyriques, contient déjà les éléments principaux qui lui permettront d'écrire "la Piste[5]". Les récits de ses parties de pêche qui sont aussi, semble-t-il, autant d'occasions de s'isoler et de fuir la société, débouchent toujours sur des méditations et des commentaires philosophiques et moraux[6]. Avec un tel régime de vie, pas étonnant qu'il se dise en pleine forme et en pleine santé. Sa force physique "l'effraie"! Il trace cet auto-portrait plus que satisfait et flatteur: "Organisme parfait. Pas de bile. Pas de rage. Pas de haine. Pas de jalousie non plus. Rien. Merveilleux[7]". Quelle est alors la situation matérielle de Grignon? Il n'est plus fonctionnaire. Il se dit pauvre et semble vivre modestement. Sans préciser, il fait parfois allusion à des besognes "difficiles à terminer" qu'il doit mener pour gagner sa vie[8]. Se déplace-t-il parfois à Montréal? C'est possible et fort probable. A cette époque, il assiste souvent aux "samedis

---

5 Vbr, "le Retour de François Paradis ou le colon qui arrache ben la vie", le C, 15 septembre 1933, p. 2.

6 CHG, "Lettre à Lionel Bertrand", l'AN, 8 mai 1931, p. 4.

7 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", art. cit., p. 1.

8 Ibid.

soirs" d'Albert Pelletier. Il rencontre là des critiques "libres" comme Desrochers, Girard, Parizeau; des poètes comme Robert Choquette qui parfois récite ses vers; des "jeunes femmes de lettres charmantes, recueillies déjà et en perpétuel état d'ivresse poétique[9]". Parfois cependant, la mélancolie prend le dessus et son coeur cherche alors une consolation que la nature, "même la plus magnifique dans son agonie, est impuissante à lui offrir[10].

Qui lit-il à cette époque, durant ses six heures de lectures quotidiennes? Des Québécois évidemment, des Français et des étrangers. Dans le Secret de Lindbergh, il cite plusieurs de ces derniers[11]. Il lit des Anglais, des Russes et des Américains, aime Sinclair Lewis[12], fréquente Ognev et Gorki. Mais aussi des Français: Joseph Delteil, "le plus brillant analyste du coeur humain de ce présent siècle", Paul Morand, "ce Christophe Colomb des lettres", Giono, Green, "le plus grand romancier français d'aujourd'hui[13]". Il relit aussi ses auteurs préférés. C'est une bonne méthode, précise-t-il, et qui "fait réfléchir": les grands classiques français, mais surtout Villiers de l'Isle Adam, Barbey d'Aurevilly et, bien sûr, son très cher "et doucereux, et onctueux, et religieux" Léon Bloy dont le style surtout, l'enchante et le res-

---

9 Vbr, "Robert Choquette et ses poésies nouvelles", le C, 18 février 1933, p. 2.

10 Ibid.

11 Par exemple, Shakespeare, Emerson, Ibsen, Thomas Moore, Poe, Carlyle, Dostoïewski, Whitman, Eschyle.

12 Vbr, "Un Américain parle... (The man who knew Coolidge) par Sinclair Lewis", le PJ, 24 mai 1931, p. 4.

13 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", art. cit., p. 1.

suscite. Par contre, les Canadiens, Asselin excepté, ne méritent guère d'être relus. Il reste un grand lecteur de journaux et de revues, toujours à l'affût de l'actualité politique et littéraire. Et il se dit chanceux. Car des amis qui le savent pauvre, lui envoient tous les mois la Nouvelle Revue française, le Mercure de France, Gringoire, Candide, Pourquoi pas? et l'Action française qu'il considère comme étant la seule "action" sérieuse encore reçue[14]. Dans le même texte qui date de 1930, il précise qu'il fait cinq heures d'écriture par jour. Il lui faut absolument "barbouiller" du papier, c'est plus fort que lui. Il se relit, détruit beaucoup de ses textes ou en garde certains qu'il juge meilleurs.

Les textes écrits par Grignon entre 1926 et 1934 sont évidemment parmi les plus importants de l'oeuvre. On pense surtout ici, et c'est normal, aux romans et aux contes. Dans Précisions sur "Un homme et son péché", Grignon rappelle longuement les circonstances dans lesquelles il écrit son célèbre roman. Il raconte comment, au contact de la nature, il fait provision d'images, de formes et de couleurs[15]. La relecture de vieilles chroniques sur l'histoire de Sainte-Adèle et la colonisation, écrites par sa famille ou par d'autres, l'aident à vivre en communion avec cette époque et ses héros qu'il veut faire revivre. Il est heureusement capable d'émotions violentes et d'exaltations prolongées, les seules manières, selon lui, de "jouir" et de se "rassasier" de joies visuelles et auditives. Il se lève la nuit pour surpren-

---

14 Ibid.

15 Voir dans Précisions sur "Un homme et son péché", les deux chapitres, "Mon beau pays" et "Circonstances et Composition", p. 36 à 51 et 83 à 90.

dre la nature au repos et assister aux levers du soleil. Il recrée une "atmosphère favorable" à la création. Ne serait-ce pas cela, d'ailleurs, l'inspiration (Pr, 43, 44)? Mais nous l'avons bien dit, s'il est si touché par ce qu'il lit et voit, c'est parce que c'est lui "en chair et en os", cette nature, ce pays, ce passé. C'est lui, sa naissance, son propre passé et celui de sa famille. Enivré par l'ambiance, il lui faut un temps d'arrêt, se ressaisir et alors, à sa table de travail, les fenêtres qui donnent sur la montagne grandes ouvertes, il écrit dans ces moments-là, des pages qui "resteront" (Pr, 42). Il se prépare, sans trop le savoir, à écrire son fameux roman. En juillet 1933, au cours d'une conversation avec les anciens qu'il a l'habitude de fréquenter, une femme emploie le mot "pesat". Il nous confie que le mot agit "avec violence" sur son esprit et qu'il le précipite dans une espèce de "malaise" dont parle quelque part Léon Daudet (Pr, 83). Le lendemain, à l'aube, la fenêtre ouverte sur le lac, il écrit d'un seul jet le premier chapitre. Ce qui n'est qu'un projet de nouvelle prend bientôt les dimensions d'un roman:

> "Entraîné par le sujet, bousculé par les événements, vivant dans un atmosphère extrêmement favorable de sensation [...] je continuai à écrire avec fièvre et à élargir les cadres destinés à mon récit. [...] Je travaillais de quatre heures à huit heures du matin et de huit heures à dix heures du soir. Je passais le reste du temps "au village", comme disait ma femme, protestant contre ma paresse et mon goût de la bohème dont je n'ai jamais pu me débarrasser complètement" (Pr, 84).

Il aurait écrit Un homme et son péché en deux mois et une semaine, entre juillet et septembre 1933. Le livre paraît avant Noël, grâce à la diligence

d'Albert Pelletier qui dirige alors les Éditions du Totem. L'année suivante, au mois de mai, paraît le recueil de contes, le Déserteur. Ce n'est pas ici notre propos d'étudier les oeuvres de fiction de Grignon, encore que celles-ci ne soient évidemment pas sans liens avec l'oeuvre polémique. On pourrait facilement montrer que le Déserteur illustre les thèses du retour à la terre, abondamment mises de l'avant et défendues dans les essais. Et qu'Un homme et son péché, par son esthétique, son écriture et son thème, pourrait bien être aussi un pamphlet, ce que d'ailleurs prétend Grignon lui-même à maintes reprises[16]. Mais c'est l'oeuvre polémique qui nous intéresse d'abord. Et entre 1926 et 1933, elle se continue. Grignon fait encore du journalisme et publie Ombres et Clameurs en 1933, qui paraît avant Un homme et son péché. Mais, auparavant, il faut dire quelques mots du récit, le Secret de Lindbergh.

Où le classer, ce texte, parmi les oeuvres de fiction ou parmi les essais polémiques? La question n'est pas inopportune. Ce texte est, en réalité, difficilement classable. Il tient à la fois du conte, de la fable, du poème, du récit pur et du reportage. Mais aussi, de l'essai, du pamphlet et de l'autobiographie. Charles Lindbergh, le célèbre aviateur, quitte le Champ Roosevelt de New-York, à 7 h 51, le 20 avril 1927. Il arrive à Paris, au Bourget, vers 10 h 30 du soir, le 21 mai, réussissant son impressionnant exploit. Comme le dit le narrateur, ce fut un véritable "coup de tonnerre" (SL, 41)! Le lundi 23 mai 1927, les journaux du monde entier célèbrent et com-

---

16 Dans un mémoire de recherche, Claude-Henri Grignon, romancier ou polémiste?, nous avons essayé de montrer que le romancier n'est le plus souvent qu'un polémiste déguisé en conteur.

mentent l'exploit de l'aviateur. Les journaux du Québec y vont aussi de leur enthousiasme. Sans doute impressionné par l'événement, Grignon écrit son récit entre le mois d'août et le mois de novembre 1927. Il est achevé d'imprimer le 28 avril 1928 et paraît aux Éditions de la Porte d'or. Grignon dédie son livre à ses parents. L'auteur exploite l'événement et lui donne une dimension symbolique. Il veut le "chanter en des hymnes de bronze" (SL, 26) et il doit pour cela faire de son récit, une "légende" (SL, 35, 198, 205), une épopée (SL, 164), un poème, celui de l'héroïsme et de la volonté (SL, 77, 55). Il s'agit pour lui, de donner à la "brûlante jeunesse d'à-présent, une admirable leçon" (SL, 17); de forcer les hommes à méditer et à réfléchir (SL, 26). Au plan symbolique, l'aventure du héros est une espèce de "quête", à condition de donner à ce mot, le sens un peu mystique qu'il avait dans les textes du Moyen Age. Comme le chevalier des romans épiques, Charles marche "vers l'Épreuve" (SL, 39). Le chemin vers la "Terre promise" est long et périlleux (SL, 146). Et les obstacles qui permettent au héros de se purifier et de se grandir ne peuvent être évités car,

> "... avant que d'atteindre les limites de l'apothéose, les rives mouvantes du fait accompli, le Héros doit subir pour son péché , la tempête des inquiétudes, du doute et souvent, du mépris universel" (SL, 65).

Enfin, le Secret de Lindbergh, c'est aussi un message de paix, d'amour et de concorde à toutes les nations. Avec Lindbergh, triomphe "l'humanité laborieuse" et l'Idéal retrouve ses droits (SL, 198). Comme on le voit, les préoccupations morales,sociales et philosophiques sont omniprésentes dans ce récit

et fatalement, elles lui donnent souvent l'allure d'un essai. Un essai très souvent centré sur le "moi", sur l'individu et l'individualité. Si le héros est grand, c'est parce qu'il "impose son Moi, semblable au conquérant" (SL, 18). Il crie avec le philosophe américain Emerson: "Crois en toi, crois en toi" (SL, 17). Ce qu'il prône, c'est "l'école du 'Connais-toi toi-même' et du 'Crois-en toi prophylactique'" (SL, 61). La vérité devient "l'individualisme plus collé à son 'Moi' que sa propre chair" (SL, 17). Comme on peut l'entrevoir ici, s'ébauche, dans cet ouvrage, toute une conception de l'homme qui s'appuie sur le culte de l'individu, le culte du héros. Comme dans les Pamphlets, où la mise en évidence des valeurs élues passe fatalement par le procès des fausses valeurs, le Secret de Lindbergh se transforme souvent en débats sommaires où prolifèrent les dénonciations. Les cibles sont nombreuses[17]. En fait, toujours les mêmes, celles déjà rencontrées dans les tout premiers textes. Mais ici, les procès sont plus systématiques et souvent plus élaborés. Puisque le narrateur insiste beaucoup sur le "moi", l'individu, on peut s'attendre à ce qu'il fasse, en contrepartie, un procès sévère de la société "aveugle, hésitante, blasée, pensive, peureuse" qui "emprisonne l'individu" (SL, 116) et l'empêche d'agir et de s'épanouir. Enfin, à travers ce récit, c'est Grignon lui-même qui se livre et s'analyse. Dès 1928, les critiques perspicaces l'ont vu. Albert Pelletier écrit:

> "Avons-nous bien compris? Ce n'est plus Lindbergh, c'est l'auteur lui-même qui dans un intrépide

---

17 Citons pêle-mêle, les professeurs, les journalistes, les fonctionnaires, les adultes, les enfants, le peuple, la femme, l'amour, l'argent, le hasard, la ville, etc.

> effort individuel se dégage de la pieuvre de la banalité et de l'anonymat du juste milieu et qui escalade avec son rêve, les sommets vers la beauté[18]".

Le volume n'eut pas le succès espéré. Le héros que venait de peindre Grignon était peut-être trop différent du personnage réel, réputé pour sa discrétion et sa modestie. Mais c'est sans doute le style qui a rebuté bien des lecteurs. Il y a, encore une fois, ici, se côtoyant, de l'excellent et du moins bon. Les défauts habituels de l'écriture de Grignon sont, dans cet ouvrage, plus visibles qu'ailleurs: trop de surcharge, d'emphase et de grandiloquence. L'amplification devient fausse et artificielle, le lecteur décroche. Grignon oublie ici que ce qui se tolère facilement dans le pamphlet, indispose dans un récit ou un roman où l'on veut avant tout du vraisemblable. Le lecteur qui lit du pamphlet est prévenu, il sait et admet que l'exagération y a naturellement sa place. Car le pamphlet veut être efficace beaucoup plus que vraisemblable. Louis Dantin ne manque pas, dans son commentaire, de souligner les faiblesses du style[19]. Ami d'Alceste dira qu'il fut peut-être incompris pas sa faute. A quoi bon aussi un style "symbolico-étudié", alors que le français écrit tout uniment est si beau[20]? Néanmoins, Claude Bâcle, même s'il n'aime guère l'auteur, a "fort goûté" l'ouvrage "pour sa musique et sa force de pensée" et

---

18 Albert Pelletier, "le Secret de Lindbergh de Claude-Henri Grignon", Mon magazine, vol. 3, no 8, novembre 1928, p. 7.

19 Louis Dantin, "Critique littéraire/Le Secret de Lindbergh par Claude-Henri Grignon", le C, 7 novembre 1928, p. 4.

20 AdA, "Sainte-Adèle", l'AN, 29 novembre 1929, p. 7.

il juge que les écrivains officiels ont encore beaucoup à apprendre avant d'atteindre "à une telle poésie[21]".

Ombres et Clameurs/Regards sur la littérature canadienne reprend des articles, en les modifiant parfois un peu, qui parurent d'abord dans des journaux ou des revues comme le Canada, le Petit Journal ou la Revue populaire. Il regroupe des articles de critique littéraire sur Marie LeFranc, Albert Pelletier, Jules Fournier, Lionel Groulx, Alfred Desrochers, Germain Beaulieu, Lionel Léveillé, Lucien Rainier et Harry Bernard. De façon générale, le ton polémique est ici moins accentué que dans l'ensemble des autres articles ou que dans les Pamphlets. On y décèle un essai d'analyse évident et un certain souci de la nuance qui fait le plus souvent défaut à Grignon. L'auteur, lecteur passionné de la littérature québécoise, poursuit ses réflexions sur l'esthétique, la littérature, l'écriture et les genres littéraires. Le volume, tiré à deux mille exemplaires, se vend-il bien? Il précise quelque part avec humour que son recueil lui aura rapporté un bénéfice de 134,34 $[22]!

Son oeuvre journalistique se poursuit. Mais, semble-t-il, après un silence de quelques années, surtout entre 1925 et 1930. Entre 1925 et 1945, il signera, de façon très irrégulière, une quarantaine de textes dans l'Avenir du Nord. Ses articles sont plus fréquents entre 1929 et 1931 et en 1934. En 1929 et 1930, il signe Ami d'Alceste une quinzaine de textes qui sont autant de

---

21 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", art. cit., p. 3.

22 Vbr, "Moi sociable", la R, 7 décembre 1935, p. 5.

chroniques sur Sainte-Adèle[23]. Il nous entretient de la vie religieuse, municipale et scolaire. C'est aussi une occasion nouvelle pour nous parler de lui et de ses proches. Pour moraliser, pour philosopher, pour railler, pour s'épancher. Ici, il se moque des conseillers municipaux. Là, il déplore la présence des touristes. Ailleurs, il souligne la mort d'un membre d'une des premières familles de Sainte-Adèle; il entretient une polémique avec Curieux, qui perpétue les vieilles rivalités que déploraient déjà son père, entre Sainte-Adèle-en-haut et le village-d'en-bas[24]. Chaque période de l'année est prétexte aux digressions lyriques et aux évocations du passé. Bref, il fait ce que firent avant lui son père et ses oncles. Ce qu'il fera aussi dans les premiers textes du Père Bougonneux, dans le Bulletin des agriculteurs, entre mai 1941 et février 1942. Et bien des années plus tard, dans le Journal des pays d'en haut, dans une chronique intitulée "le Calepin d'un flâneur".

Au début de 1930, Claude Bâcle entretient une retentissante polémique avec Louis Dantin, dans l'Avenir du Nord[25]. Le premier prétend, après Fournier et quelques autres, que la littérature canadienne est inexistante, qu'elle est "morte dans l'oeuf" et "n'est pas près de s'éveiller". Dantin

---

23 La chronique est aussi signée Laurence, Curieux, Chrysale fils, C. Treva, Le Flâneur indiscret. Rien ne nous permet d'affirmer que Grignon ne se dissimule pas sous l'un ou l'autre ou plusieurs de ces pseudonymes.

24 AdA, "Chronique de Sainte-Adèle", l'AN, 28 février 1930, p. 3.

25 Louis Dantin, "Notre littérature est-elle morte?", l'AN, 24 janvier 1930, p. 2. Voir aussi CB, "Littérature morte", 10 janvier 1930, p. 2 et "Ma première lettre à Louis Dantin", 7 février 1930, p. 1,3.

réplique, déplorant surtout ce genre d'affirmations exagérées et gratuites. Pour lui, c'est la critique "en tout négative" qui est morte. Bâcle réplique, parle surtout de lui, nuance un peu ses propos, mais pas sans lancer quelques sournoises insinuations qui visent plutôt l'homme que le critique. Le début 1930 marque donc de façon retentissante, le retour de Grignon à la critique. Il se dit sans ami et dans le besoin (PV, IV, 323, 324), et remercie Asselin qui lui offre d'écrire pour le Canada. En 1931, 1932 et 1933, il y publie plus de trente-cinq articles de critique littéraire. Il étudie surtout des ouvrages québécois, mais aussi des textes de René Bazin, Léon Daudet, Montherlant, Pérochon et Walt Whitman. En 1932 et 1933, grand débat sur les polémistes avec Willie Chevalier et Rex Desmarchais[26]. En 1933, violentes polémiques autour de la défunte École littéraire de Montréal. La querelle a déjà été évoquée. Les combattants sont nombreux, d'un côté, Valdombre qu'appuie Asselin; de l'autre, Germain Beaulieu, Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger. A la toute fin, Albert Boisjoly intervient pour vilipender Loranger. Grignon est fier et heureux de travailler aux côtés d'Asselin et quand celui-ci quitte le Canada, en février 1934, il le suit à l'Ordre et à la Renaissance. En 1931, il signe aussi Valdombre, onze articles de critique littéraire toujours, dans le Petit Journal où il retrouve son ami Roger Maillet. Fait remarquable, le ton polémique disparaît presque dans les articles publiés dans ce journal. A la même époque, il collabore à quelques revues, notamment à la Vie canadienne. La

---

26 Willie Chevalier, "Lettre personnelle à Valdombre", le C, 22 décembre 1932, p. 2. Rex Desmarchais, "Lettre ouverte à M. Olivar Asselin/Sur la parenté de Valdombre avec Léon Bloy", le C, 12 janvier 1933, p. 2.

façon dont la revue annonce le retour de Valdombre à la critique, en décembre 1929, est bien la preuve que Grignon est un critique littéraire populaire:

> "On aurait dû laisser le fauve en sa captivité. Pour des motifs qui éclateront plus tard, en pleine lumière, Valdombre qui fit trembler dans maints journaux et brochures célèbres, les vieilles colonnes de la critique, revient aux lettres actives, à la grande satisfaction des amis de la vérité. Quant aux poux de lettres qui encombrent les littératures étrangères, ils seront ici écrasés, sans indulgence. Il n'y a pas de journaux, ni de revues au Canada qui possèdent seulement une page de critique littéraire véritable. Tous les espoirs sont morts dans les ténèbres. Marchons vers la lumière.
>
> Nous voulons donc éclairer le public et nous n'avons pas hésité à appeler, à cet office, l'écrivain le plus sincère et le plus original de chez nous[27]".

En 1931 et 1932, il collabore aussi à la Revue populaire où il signe d'un nouveau pseudonyme, Des Esseintes, le nom du héros d'A Rebours de Huysmans. Telles sont les collaborations de Grignon, aux journaux et revues, entre 1926 et 1934.

Si l'on se fie à certaines informations, il caresse aussi, à la même époque, un certain nombre de projets. Dans une entrevue accordée à son "ami", Berthelot Brunet, en mai 1934, il parle d'une prochaine publication, Figures

---

27 Ano, "le Retour de Valdombre", la Vie canadienne, no 39, décembre 1929, p. 56.

françaises, qui serait un volume de portraits d'écrivains français[28]. L'Avenir du Nord annonce aussi le volume[29]. De son côté, la Revue populaire précise qu'il paraîtra aux Éditions Arsène Leroux[30]. Cet ouvrage ne verra jamais le jour[31]. Il annonce aussi à Berthelot Brunet, un projet de pamphlet trimestriel qu'il envisage de nommer le Tortionnaire, où il sera question d'écrivains français, étrangers et, à l'occasion, d'écrivains canadiens, "s'il s'en trouve de lisibles", ajoute-t-il ironiquement. L'information est intéressante. Dès 1934, Grignon envisage donc de publier "sa" revue. Le Tortionnaire se réalisera dans les Pamphlets de Valdombre. Toujours à la même époque, il envisage aussi un ouvrage historique sur les Papeteries Rolland de Saint-Jérôme. Une sorte de Bernard Quesnay de Maurois, revu à la Grignon. Il y ferait, depuis ses débuts, l'histoire de l'entreprise, alors dirigée par Jean-Baptiste Rolland, grand financier, mais fils de paysan. L'Avenir du Nord annonce ainsi l'ouvrage:

> "On nous apprend que M. Claude-Henri Grignon, homme de lettres, est à composer présentement l'histoire [des Papeteries Rolland]. Ce devrait être un livre très intéressant et que ne doivent pas méconnaître les gens de notre comté pour lequel a tant fait la

---

28 Berthelot Brunet, "Portrait/Grignon fait de la terre", l'O, 19 mai 1934, p. 1, 2.

29 Ano, "Un nouveau livre", l'AN, 18 mai 1934, p. 8.

30 CHG, "la Piste", la Rp, vol. 27, no 10, octobre 1934, p. 9.

31 Albert Laberge écrit, en 1938: "Pour des raisons qu'il n'a pas données, Grignon a remis indéfiniment la publication d'un volume de critiques, Figures françaises, dont il avait annoncé la prochaine parution il y a près de trois ans" (Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Éditions privée, 1938, p. 174).

> Compagnie Rolland et dont l'histoire nous est précieuse et nous restera attachée autant que l'oeuvre du grand curé Labelle[32]".

Comme Figures françaises, cet ouvrage ne paraîtra jamais.

Nous sommes en 1934, Grignon s'apprête à laisser à nouveau Sainte-Adèle où il se plaît tant, cette fois-ci pour Québec où il va redevenir, pour un temps, fonctionnaire. Est-ce la précarité de sa situation matérielle qui l'oblige à redevenir "rond-de-cuir"? Vraisemblablement. Interrogeons à nouveau le conte "l'Inconcevable Demande". Loin de nous, encore une fois, la prétention de délimiter précisément la fiction du vrai. Mais l'histoire de René des Laurenties est si proche de celle de l'auteur qu'on ne peut que les comparer! Après son mariage, René vit heureux au bord d'un lac dans une villa. Sa femme a "du coeur et des appas". Il lit, pêche, court les bois. Il est heureux (PV, V, '48, 49). Bientôt, il se laisse gagner par la paresse, puis, par la luxure. N'habite-t-il pas une région touristique "où les femmes malheureuses ne se comptent plus"? Heureusement, sa propre femme est compréhensive. Mais elle l'est moins quand elle voit fondre ses biens, et s'en venir la ruine du ménage. Pour vivre et manger, René essaie de placer des articles et des essais dans des périodiques. Il tâte du roman et se résigne enfin à solliciter un poste de fonctionnaire. Car il a déjà des dettes au village. En souvenir de son père qui fit tant pour la colonisation, on lui donne une place au "Ministère du Drainage et des Assèchements". Et on le charge de la "haute propagande". A Québec, c'est la belle vie. Il est seul dans une chambre meublée.

---

32 Ano, "Sainte-Adèle", l'AN, 1er juin 1934, p. 5.

Avec un salaire de trois mille dollars par an, il vit à l'aise. Ses repas sont assurés. Il dispose de beaucoup de temps libre. Il peut mener joyeuse vie tout en payant ses dettes. Les amis sont nombreux. Les soirées sont longues et animées. Mais, encore une fois, il est sur le point de "s'éprendre d'une drôlesse". Il écrit à sa femme de le rejoindre. "Il venait encore une fois de vaincre la paresse et la luxure". Sa femme qui garde "sa tête sur les épaules", prend la direction du ménage et décide de louer un appartement. Au printemps suivant, René s'ennuie. La vie de fonctionnaire lui pèse et il veut revoir ses montagnes, ses lacs, ses paysages et ses paysans. Pourtant, il lit beaucoup, fréquente régulièrement les cinémas, les tavernes et les milieux littéraires et politiques. Il propose au Ministère qu'on le nomme propagandiste dans son propre pays: il pourrait y prononcer des conférences, recruter de nouveaux colons, écrire des articles de fond dans les journaux ministériels et commanditées. Il propose même qu'on diminue son salaire d'un montant équivalent au loyer qu'il paie à Québec, puisqu'il possède, dans son pays, une villa qui reste inhabitée. Sa demande sera refusée. Grignon, lui, aura plus de chance que son héros. Il pourra garder son poste et résider à Sainte-Adèle.

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

1. Québec (1934-1936)

A Québec, Grignon sera secrétaire du ministre de la Colonisation, Irénée Vautrin, député du comté de Saint-Jacques à Montréal. Il aurait obtenu son poste de secrétaire grâce un peu à sa belle-soeur, Franchette Lambert, secrétaire de M. Vautrin à son étude de Montréal[1]. Il sera aussi directeur-adjoint de la publicité. Au début, Grignon vit seul. Bientôt, sa femme le rejoint. Ils vivent alors modestement sur la Grande Allée. En 1934, il prétend, crever "littéralement de faim" (PV, 1, 42). En 1935, sa situation doit s'améliorer un peu: il a un emploi, il gagne le Prix David avec une version remaniée d'Un homme et son péché et le Déserteur est bientôt choisi par le gouvernement pour être distribué dans les écoles de la province. Mais selon lui, c'est loin d'être le Pérou et ses éditeurs ont tort de le croire riche. Il s'en tirerait grâce à de bonnes amitiés[2]. Déjà, il fustige "quelques petits envieux, salauds au physique comme au moral" qui n'attendent qu'une occasion

---

1 Georges-H. Maloof, "Claude-Henri Grignon: esquisse biographique", Modern Language Studies, vol. 4, no 2, fall 1976, p. 43 et 46.

2 Vbr, "Moi sociable", la R, 7 décembre 1935, p. 5.

favorable pour le replonger dans la misère[3]. Tout laisse donc croire qu'il vit maintenant plus à l'aise. Il se dit heureux et en pleine forme. A quarante-un ans, il pèse cent quatre-vingt-treize livres! Fier de lui, il s'écrie: "... j'ai l'air d'une brute[4]"! Il reste plus que jamais un adepte du plein air, de la pêche et de la chasse. Il découvre, à cette époque, le tennis dont il deviendra un fervent. Il fait assister ses lecteurs au sixième "tournoi-invitation" du Club de Tennis Jacques Cartier de Québec. Il admire ce sport "si noble qui nécessite tant de précision, de finesse, d'endurance, de philosophie et de jugement". Les noms des joueurs lui sont familiers et il déclare dans son exaltation que le sport le captivera toujours plus que la politique ou la littérature[5]. Au début de 1936, il se peint ainsi:

> "Je ne suis pas un blasé, ni un pessimiste non plus. Loin de là. L'état d'abrutissement, je l'abandonne volontiers à tous les défaitistes [...] Je suis de ceux qui veulent lutter et qui lutteront jusqu'à la victoire" (Pr, 97).

Mais il s'ennuie de Sainte-Adèle, et il rêve d'y rentrer et d'y vivre, indépendant, de sa plume. Pourtant, à Québec, il est au coeur de la vie politique québécoise et il en profite. Il est un spectateur assidu des travaux de la Chambre. Les libéraux sont au pouvoir. Duplessis est chef de l'opposition. Ce dernier surtout, le fascine.

---

3 Vbr, "Comment on devient célèbre", la R, 20 juillet 1935, p. 5.

4 Vbr, "Moi sociable", art. cit.

5 Vbr, "le Match silencieux, la R, 10 août 1935, p. 8.

> "J'étais tout yeux et tout oreilles. Je ne manquais pas une séance de la Chambre. [...] Je voulais voir jusqu'où un politicien de Trois-Rivières pouvait rouler un politique de Montréal" (PV, I, 119).

Il raconte qu'en février 1935, il croise Duplessis, refuse de le reconnaître et de le saluer. A un ami qui lui fait remarquer son manque de diplomatie, il réplique qu'il ne salue "ni les morts ni les vivants" (PV, II, 338). Le temps qu'il passe à observer les politiciens n'est pas perdu, loin de là! Il épie, observe, prend ses notes et ébauche des portraits. Il cueille des mots, des phrases et des images. Quelques mois plus tard, ils alimenteront les Pamphlets de Valdombre. Marcel Hamel de la Nation est reçu chez lui[6]. Il nous dit que son intérieur est coquet. Dans son bureau, une bibliothèque avec les oeuvres de Bloy, et "un pupitre en érable d'or". Pour lutter contre la "bêtise" des écrivains de Québec, certains envisagent de se regrouper. On sollicite Grignon. En vain. Il ne croit plus aux groupes qui, selon lui, tuent l'homme et le style. Les grandes oeuvres ne peuvent être que le produit d'un seul homme (Pr, 99). Il refuse, pour les mêmes raisons, de se joindre à la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec (Pr, 19, 20). Il préfère, de beaucoup, consacrer ses temps libres à la lecture et à l'écriture.

Il fréquente souvent la Bibliothèque du Parlement où il passe de longues heures pleines et heureuses. Il visite aussi, plus souvent que son

---

6 Marcel Hamel, "Arts... Sciences... Lettres... Claude-Henri Grignon se dévoile", la N, 22 février 1936, p. 4.

bureau, les librairies de Québec. Bien sûr, la grande librairie bourgeoise de Québec, la Librairie Garneau. Mais aussi et surtout Le Bouquin tenu par "Phyl, l'ironiste impeccable de la rue de la Fabrique[7]". Phyl, c'est nul autre que Philippe LaFerrière, l'ancien peintre de l'Arche. La librairie est un lieu de rencontre et de discussion. Il y côtoie Jean-Louis Gagnon, Paul Bouchard, Marcel Hamel, Pierre Chaloult, les fondateurs de la Nation, "hebdo sanguinairement écrit" à la défense du séparatisme. Mais aussi, André Morency, Jean-Charles Bonnenfant, le peintre Marc-Aurèle Fortin, Rodolphe Duguay et son ami Louis Francoeur. Les Français qui arrivent de Paris s'y rencontrent. Et c'est ainsi qu'en 1934, il y côtoie Pierre Laval et sa femme. Bref, dit Valdombre, "c'était le rendez-vous des érudits et des véritables liseurs[8]". A cette époque, il fréquente entre autres écrivains, les chantres du terroir français: Charles Braibant auteur de D'abord la Terre! et celui qui allait écrire Lettre aux paysans sur la pauvreté et sur la paix, Jean Giono[9]. Grignon ne se contente pas de lire, il poursuit son oeuvre d'écrivain. Il revoit et corrige sa première version d'Un homme et son péché. Il épure, élimine, coupe, vise à une concentration plus grande encore des effets en misant sur une judicieuse économie des moyens. Pour rester efficace, Grignon emprunte donc ici une démarche contraire à celle que favorise le texte polémique qui mise plutôt sur la démesure et l'abondance. Dans Un homme et son péché,

---

7 Vbr, "le Match silencieux", art. cit.

8 CHG, "Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres (IV)", le Jph, 16 décembre 1967, p. 2, 3.

9 CHG, "Édirorial/Finirons-nous par comprendre?", le Jph, 15 juillet 1967, p. 2.

Grignon tente de choisir, de doser, de "suggérer l'impression" et de "l'encocher dans l'esprit" en privilégiant "le trait brutal d'un réalisme nécessaire". Il commente ainsi son entreprise: "Mon seul mérite est de m'être corrigé et recorrigé dans mon livre sans enlever le feu[10]". Car il s'agit, ici comme ailleurs, comme en polémique, de rechercher une écriture d'impact, susceptible d'agir sur le lecteur et de le marquer. Il présente cette version modifiée au Jury du Prix David[11]. Cette année-là, on couronne un ouvrage d'imagination en prose et un ouvrage d'imagination en vers. Vingt-cinq concurrents présentent des ouvrages en prose. Un prix de 1 700,00 $ est attribué à Claude-Henri Grignon pour Un homme et son péché. Jacqueline Francoeur, de son côté, remporte un prix au montant équivalent pour son recueil de vers, Aux sources claires. Un homme et son péché est réédité aux Éditions du Vieux Chêne. A Maurice Hébert qui l'interroge, il déclare, enthousiaste, qu'il va continuer à écrire. Il précise: "J'observe, je note, j'écris dans ma tête. Tout cela mûrira à point[12]". Il a d'ailleurs, en cette année 1935, trois projets au moins. Il nous en entretient. Il pense toujours pouvoir publier son volume de critiques sur des auteurs français, Figures françaises. Il envisage aussi une vie romancée du curé Labelle, "rutilante de soleil, de lots en bois deboutte et

---

10 Maurice Hébert, "Un romancier se raconte", les Lettres au Canada français", Montréal, Albert Lévesque", 1936, p. 92 à 94.

11 Voici la liste des membres du jury: Olivier Maurault, Aegidius Fauteux, Léon Lorrain, Édouard Montpetit, Arthur Vallée, Émile Bégin, Aimée Labrie, Gérard Morissette et Louis-Philippe Geoffrion. Grignon sera membre du jury en 1936. Il se battra sans succès pour qu'on accorde un prix à des essais de Rex Desmarchais (PV, II, 76).

12 Maurice Hébert, "Un romancier se raconte", art. cit., p. 87, 88.

pour tout dire de misère[13]". Il rêve enfin de raconter une histoire qui se passerait dans les pays d'en haut, dans un village perdu du nord, en 1887, à l'époque de la colonisation. A cette fin, il lit, se documente. A Marcel Hamel, il déclare:

> "Je prépare une histoire d'adultère dans ma région du Nord. Pour cela, je feuillette continuellement... des albums universels. Je veux savoir comment on s'habillait à telle époque et cela dans tous les détails[14]".

Il précise d'autre part qu'il ne travaille à ces divers projets qu'environ deux heures par jour et qu'il ne prévoit pas publier avant trois ou quatre ans[15]. En 1934 et 1935, il poursuit aussi ses collaborations à des journaux et à des revues. Il écrit toujours, mais plus irrégulièrement, dans l'Avenir du Nord. Il y commente au mois de septembre 1934, les fêtes du centenaire de Saint-Jérôme dans un abondant article, "le Triomphe du passé/Retentissantes Manifestations du centenaire de Saint-Jérôme[16]". En 1934 et 1935, il collabore, avec une équipe prestigieuse, à l'Ordre d'Asselin qui présente lui-même ses collaborateurs: Lucien Parizeau, André Bowman, Georges Langlois, Pierre Boucher, Gérard Dagenais, Dollard Dansereau, Albert Pelletier, Grignon et quel-

---

13 Vbr, "Moi sociable", art. cit. Il publie d'ailleurs un chapitre de cette future biographie, "Un dimanche de gloire", dans l'Émerillon, vol. 1, no 1, janvier 1936, p. 10 à 12.

14 Propos rapportés par Marcel Hamel, "Arts... Sciences... Lettres... Claude-Henri Grignon se dévoile", art. cit.

15 Vbr, "Moi sociable", art. cit.

16 L'AN, 7 septembre 1934, p. 1, 2, 3, 4, 6.

ques autres. Asselin commente: "Je suis sûr qu'il ne s'écoulera pas longtemps avant que le lecteur de l'Ordre n'aime ces collaborateurs autant que je les aime moi-même, ce qui n'est pas peu dire[17]". Grignon commente toujours des oeuvres littéraires françaises et québécoises. De même, dans la Renaissance qui remplace l'Ordre en juin 1935, et qui aura une vie bien éphémère puisqu'il cessera de paraître en décembre de la même année. Le journal, politique et littéraire, est favorable à Taschereau et veut se vouer à la défense du français. On retrouve à la Renaissance, les principaux collaborateurs de l'Ordre[18]. A la même époque, Grignon collabore aussi à une feuille libérale de Québec, Bataille, qui se donne plus précisément pour objectif d'appuyer le premier ministre Taschereau. Valdombre présente ainsi cette feuille éphémère où il prétend avoir engueulé Duplessis dès 1934-1935:

> "Journal politique d'un bleu tendre ou d'un rouge féroce qui vécut quelques mois en 1934-1935 et que rédigeaient certains fonctionnaires et deux ou trois têtes fortes de l'extérieur" (PV, II, 7).

La Nation, nationaliste puis nettement séparatiste, qui commence à paraître en janvier 1936, publiera, en 1937 notamment, quelques textes déjà parus dans les Pamphlets. Mais Grignon ne collaborera jamais directement à ce journal. En 1934 et 1935, il publie deux articles dans la revue Vivre, fondée et dirigée par Jean-Louis Gagnon. L'objectif de la revue est le suivant: "Redevenir des

---

17 Olivar Asselin, "Nos collaborateurs", l'O, 12 mars 1934, p. 4.

18 Olivar Asselin, "Notre journal", la R, 22 juin 1935, p. 1.

Français d'Amérique". En 1936, il publie trois articles dont un largement autobiographique, dans L'Émerillon de Québec.

Son texte le plus important de cette période reste, sûrement, Précisions sur "Un homme et son péché". En janvier 1936, le 18 exactement, Grignon donne une conférence devant les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. Le texte de la conférence, légèrement remanié et complété, paraît dès la fin de février 1936 aux Éditions du Vieux Chêne de Montréal. La Nation, avec humour, commente la conférence et présente le volume:

> "Monsieur Grignon, libre comme toujours, s'était réservé le droit de choisir son sujet et de le traiter à sa façon qui n'est pas toujours selon les conventions et pour plaire au public. Il parla de son ouvrage Un homme et son péché mais ce n'était là qu'un bon prétexte pour sabrer quelques idoles de plâtre et pour exposer dans une langue crue, respectable encore, des vérités toujours bonnes à dire sur certains travers, sur certains ridicules et sur plusieurs misères de notre temps.
>
> A la demande de ses amis, il consent à publier cette conférence.
>
> Elle est maintenant en vente dans les librairies de la ville. C'est un joli volume de 112 pages, tiré dans une édition pour bibliophiles. Des exemplaires de luxe numérotés de 1 à 300 et paraphés par l'auteur se vendent un dollar. L'édition ordinaire se vend 0,50 ¢. Nous ne conseillons à personne d'acheter cet ouvrage, car c'est un pamphlet et par la douceur qui court, il vaut mieux s'abstenir des palpitations de coeur[19]".

---

19 Ano, "Un pamphlet de Valdombre", la N, 22 février 1936, p. 3.

Valdombre lui-même, précise qu'il a ajouté des passages et des notes qu'il n'a pas lus, mais qui faciliteront la compréhension du texte et qui seront "comme les gestes très significatifs" qui accompagnaient ses paroles (Pr, 16). Il se félicite de l'accueil chaleureux du public qui a généreusement applaudi aux "traits cinglants" lancés ici et là. Il en conclut, à son avantage bien sûr, que c'est là, la preuve que le public est rassasié "des vieilles rengaines,des lieux communs, de l'encensoir, des éloges adressés à tout le monde ET A LA RACE" (Pr, 12). Bien sûr, comme toujours, qu'il s'agisse d'un écrit ou d'une conférence, c'est chaque fois une occasion de plus pour parler de soi. C'est cette habitude, si complaisamment et si fidèlement respectée, qui transforme en mémoires et en journaux les essais de Grignon. Il est heureux d'être au centre de son propos. Il juge "précieuse", l'opportunité qui lui est offerte de parler de lui et ne voit là qu'une "faiblesse fort humaine" (Pr, 21). Précisions sur "Un homme et son péché" est également une réflexion sur l'esthétique et une autocritique. Et en même temps une autodéfense, un plaidoyer en quelque sorte. Il apporte des informations, des explications, des témoignages et des preuves à ceux qui doutent de la vérité de son récit ou de ses personnages. Il nous renseigne surtout sur les sources, par exemple, sur les personnes qui lui ont servi de modèles. En même temps qu'il nous précise l'atmosphère et les circonstances dans lesquelles il a écrit son volume. Il mène une intéressante réflexion sur l'inspiration et précise sa conception du roman. Mais son texte est aussi et d'abord un pamphlet et surtout pas une "causerie édifiante" (Pr 12). Il s'y veut lui-même "absolument", et prétend exposer ses idées de manière "claire et nette" (Pr, 15). Ceux qui s'attendent à ce qu'il ne parle que de lui seront déçus car parler de son roman n'est pour lui "qu'un beau

prétexte" pour exposer ses idées et ses opinions. Sa préoccupation polémique l'amène, comme c'est le cas presque à chaque fois, à préciser ce que doit être une vraie critique qui ne saurait être évidemment que polémique. Les cibles sont les mêmes qu'ailleurs: la critique et les critiques, la littérature canadienne toujours aussi "inexistante", les auteurs, les cénacles, les mondains, les jeunes, les féministes, le modernisme, le luxe, la ville... Les valeurs sont aussi les mêmes: vérité, famille, passé, pays, paysannerie... Les tons sont changeants et rendent le texte vivant et attrayant. Certains passages sont lyriques, d'autres, humoristiques, d'autres, violents . Dans ce texte, il nous précise aussi que depuis déjà plus de vingt ans, il écrit son journal:

> "...lequel journal n'est peut-être pas aussi bien écrit que certaine bonne ou mauvaise presse, mais [...] garde au moins le mérite d'être sincère, violent et naturel et de rapporter les événements tels qu'ils se sont passés" (Pr, 83).

Précisions sur "Un homme et son péché" redit aussi tout son amour du pays natal ici célébré et chanté avec un enthousiasme presque délirant. On voit bien que Grignon n'a qu'une envie: retourner vivre dans ses chères Laurentides.

Tandis que René des Laurenties, on s'en souvient, demande, en vain, d'être nommé dans son village natal, Grignon, lui, sera autorisé à rejoindre Sainte-Adèle au début 1936. Une note de l'Avenir du Nord, de la fin avril, annonce que M. Claude-Henri Grignon, à Québec depuis un an et demi où il était publiciste, vient d'être nommé "propagandiste" auprès du Ministère de la colonisation. L'article précise:

> "M. Grignon donnera des conférences un peu partout dans la province et particulièrement dans la région du Nord de Montréal. Il écrira aussi des articles de propagande dans divers journaux. M. Grignon connu dans le monde des lettres sous le pseudonyme de Valdombre et fils de feu le docteur Wilfrid Grignon, continuera la tradition de son père[20]".

Grignon savait-il déjà, au mois de janvier, qu'il serait muté à Sainte-Adèle? C'est possible, mais tout laisse croire qu'à cette époque, rien n'est définitif. Il dit cependant dans sa conférence: "... mon village est toute ma vie [...] j'ai la certitude d'y retourner un jour" (Pr, 45). C'est à sa demande qu'il revient chez lui et le député Athanase David plaide en sa faveur[21]. Mais son bonheur sera de courte durée. L'enquête sur les comptes publics oblige les libéraux à démissionner. Duplessis prend le pouvoir. Bientôt, surviennent dans la fonction publique, les traditionnels et inévitables licenciements. Grignon, comme beaucoup d'autres, sera "remercié de ses services au Ministère de la colonisation" ou "mis simplement à la porte[22]". Deux ans plus tard, en 1938, il écrira, évoquant les délices du fonctionnarisme québécois:

---

20 Ano, "Méli-mélo/M. Claude-Henri Grignon", l'AN, 24 avril 1936, p. 1. L'article précise que le 23 avril, Grignon donnait une conférence à Hudson, comté de Vaudreuil, où il traitait des conditions du bonheur, dont la principale serait le retour à la terre.

21 Ano, "Valdombre et ses Pamphlets", l'AN, 27 novembre 1936, p. 1.

22 Ibid. Voir aussi: Le Franc, "Quelques-unes des victimes de la guillotine de Québec", l'AN, 1er janvier 1937, p. 1.

> "Je croyais faire servir ma plume à la défense de la terre. Elle aura servi surtout à me créer des ennemis et j'ai dû m'en rendre compte aux alentours du mois de novembre 1936.
>
> Je n'ai pas moisi à Québec ni dans le rond-de-cuirisme. N'importe, mon séjour dans la vieille capitale, restée française malgré le commerce de ses habitants, m'aura ouvert les yeux en même temps que le coeur et je ne regrette rien. Si je me trouve plus heureux aujourd'hui, je n'étais guère un misérable en 1935, excepté au regard de quelques députaillons, mais cela n'a aucune importance" (PV, II, 203).

Au ministère, a-t-il écrit beaucoup? Critiquant, en 1937, Pour nous grandir de Victor Barbeau, il ne peut s'empêcher de sourire aux propos éloquents de l'auteur, sur la grandeur et l'importance de la terre et de l'agriculture pour les Canadiens français. Et il écrit avec humour: "Que c'est beau tout cela: c'est de la sorte de prose que je rédigeais à la gloire de la terre lorsque j'étais à l'emploi du ministère de la colonisation" (PV, I, 273).

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

8. Retour à Sainte-Adèle (1936-1943)

Du travail et des loisirs

Entre 1936 et 1943, Grignon, réinstallé cette fois pour n'en plus bouger, à Sainte-Adèle, va vivre l'une des périodes les plus actives et les plus productives de toute sa vie. Cette période, c'est en quelque sorte, avec les Pamphlets de Valdombre, le couronnement de vingt années d'écriture polémique. Mais c'est aussi le début d'une aventure de plus de trente années, aventure dont l'auteur, en 1938, ne soupçonne certainement pas l'ampleur: Un homme et son péché, ce petit roman, une grosse nouvelle tout au plus, allait connaître une fulgurante destinée grâce à la radio et au théâtre entre 1938 et 1943, puis, plus tard, grâce au cinéma et à la télévision. A Sainte-Adèle, "le Village de Séraphin", chaque été toujours très fréquenté et toujours aussi populaire, atteste encore que l'univers des "Belles Histoires" fait toujours partie de l'imaginaire de beaucoup de Québécois. La période qui nous intéresse maintenant est donc une des plus fascinantes de la vie et de l'oeuvre de Grignon. Celle-ci progresse en se renouvelant sans cesse et en optant plus carrément pour la fiction. Quant à l'auteur, on se prend à rêver quand on le

voit trouver le temps de bien vivre, de passer chaque année quelques semaines dans le Nord, de lire et de mener de front ses Pamphlets, un numéro par mois, son oeuvre radiophonique et son oeuvre journalistique, la plus volumineuse qu'il ait jamais écrite. Et ce n'est pas tout, car à partir de 1939 surtout, Grignon mène une vie d'homme public de plus en plus active. Faut-il en conclure que la rédaction des Pamphlets lui pèse? Qu'il doute de l'efficacité de textes qui se veulent aussi des actes? Toujours est-il que plus Grignon s'implique dans la vie active, moins il a de temps à consacrer à ses Pamphlets qui se feront, après 1940, de plus en plus attendre.

Entre 1936 et 1943, Grignon se peint comme un homme heureux et comblé, même si la guerre qui secoue l'Europe semble beaucoup l'affecter. C'est ainsi qu'en juin 1940, il trouve les nouvelles accablantes. Il est triste, malheureux, il s'apitoye longuement sur le sort de la France, constate avec amertume que la guerre, devenue une bataille de machines, a perdu toute grandeur. Finis, l'héroïsme et les héros. Pour rester optimiste, il lit du Péguy et du Joseph de Maîstre qu'il cite d'ailleurs longuement. Le 24 juin 1940 lui semble bien triste. Malgré l'Armistice, il espère toujours dans la France. Les mois de juin, juillet et août 1940 sont donc, si l'on se fie à son journal, des mois de tristesse et de morosité. Il ne trouve plus la force de respirer. La vie lui pèse et il s'interroge: "Les temps d'apocalypse que prophétisait Bloy sont-ils enfin venus" (PV, IV, 76 à 87 et 122 à 127)? Mais ce sont là des moments de dépression passagers. De façon générale, ses journées sont bien remplies. Il se lève à 5 heures du matin l'hiver, à 4 h 30 l'été. Au printemps, "à l'heure du silence le plus pur", il va donner un coup de ligne et déjeune à son retour,

de truites succulentes, de patates bouillies, d'un bol de café, de petits pains chauds et de beurre d'habitant. Pourquoi ces précisions? Parce qu'il tient à rassurer son lecteur: on peut écrire du pamphlet et vivre heureux! Grignon n'en finit pas de nous dire qu'il se range du côté des bons vivants: il aime bien manger et prendre un bon verre. Qu'on le sache bien: il n'a pas été élevé aux "sandwiches" et au "hareng pourri":

> "Que voulez-vous, je m'arrange pour mener une belle existence. Et je mène une belle existence. Chez moi, on ne lésine pas sur le manger. Une fois partis, mes invités n'éprouvent pas le besoin de s'arrêter au restaurant du coin. [...] Je tiens de mon père ce besoin de faire des heureux. Mon bonheur est trop grand. Je serais le dernier des hommes si je ne le faisais point partager. Bien foi, si j'allais exiger en retour qu'ils partageassent mes opinions. Je n'exige rien. Mes amis le savent. [...] Il n'est plus permis d'ignorer que du bon pain, du bon beurre (...), de la bonne truite, du bon air, un bon lac, un bon ciel, de la bonne encre et une bonne plume, c'est tant qu'il faut pour apporter la joie dans la vie d'un écrivain. J'aurais tort de me plaindre [...] et je ne braille pas non plus" (PV, IV, 8, 9).

Il fréquente régulièrement l'Orée du Bois, la célèbre auberge de Marie Dan et Jacques Chiriotto chez qui il se sent chez lui. Deux ou trois fois par mois, quand il est fatigué de la polémique, il dépose sa plume, chausse ses bottes, endosse son corduroy, saisit sa tuque et ses mitaines et s'y rend. Il s'en va. Écoutons-le:

> "Je marche à grandes enjambées et ne mets pas une heure à trouver mon petit café du bois. Je m'y installe comme un ministre tout près des buches

> d'érable qui flambent dans l'âtre. Et quel enchantement que d'entendre la romance du rouet qui ronronne. Je bois alors lentement, délicieusement, amoureusement, un vin rosé que la maîtresse de maison, bien charmante d'ailleurs (je parle de la maîtresse) tient constamment à la portée de ma main. Et là, en face des plus belles montagnes du Nord et du silence blanc, je déguste la lumière, je la bois à petites gorgées en même temps que je savoure la liberté de vivre, de faire ce que je veux et de dire ce que je pense. Il n'y a pas d'homme au monde plus heureux que moi" (PV, II, 151, 152).

Grignon nous dit, à maintes reprises dans son oeuvre, son plaisir de fumer et de boire, que ce soit du vin, ~~des~~ alcools ou de la bière. Il adore le vin de France, "unique au monde, du vrai soleil du bon Dieu" (PV, III, 192, 193). Avec humour, il se dit professionnel "de la bière". N'ayant jamais, d'autre part, rêvé d'être parmi les vedettes du sport, il peut boire et fumer à sa guise[1]. Chaque fin d'après-midi, "à cinq heures tapant", il se rend "à l'estaminet" causer avec "ses" paysans,

> "... lesquels ne seront jamais aussi instruits que Berthelot [Brunet] mais qui, à son exemple, raffolent des vieilles blagues et s'épuisent à nous raconter des histoires de loups-garous et de chasse galerie sans y croire un traître mot. C'est délicieux" (PV, IV, 112)!

---

1 Vbr, "Un quart d'heure avec Johnny Gagnon", la Vie au grand air, vol. 1, no 3, septembre 1937, p. 13 à 16. En 1964, à Gérard Godin qui vient l'interroger, il offre un bon cognac Napoléon et fait cette confidence: "Non. Je ne bois plus. J'ai déjà bu, mais plus maintenant. J'en ai perdu le goût. Je suis sauvé." (Le Magazine Maclean, vol. 4, no 8, août 1964, p. 46).

La situation matérielle des Grignon s'améliore évidemment pendant les quelques années qui nous intéressent ici. Surtout à partir de 1938, alors qu'il commence à écrire pour la radio. C'est pourquoi il se peint volontiers comme un gentilhomme campagnard, voire même comme un petit notable de province. Il est un "villageois très libre" et, à Noël 1938, "un colon, [son] colon", a coupé pour lui "son" sapin de Noël et l'a apporté chez lui (PV, III, 1, 2). Mais Grignon reste lui-même, il aime gémir et se plaindre et il se trouve encore "assez pauvre" (PV, III, 357). A cette époque, comme aux autres, Grignon se peint sous les traits de certains de ses personnages. Il est un peu ce peintre paysagiste de trente ans, "esclave" de son art et de son labeur, qui est tout heureux quand il réussit à rendre le réel et à donner vie à son rêve (PV, IV, 315, 316). Ou ce Monsieur Alfred, riche désabusé de quarante ans qui a tout vu, la ville et ses mensonges (PV, IV, 308 à 316). Ou bien encore le Père Bougonneux qui chaque mois écrit sa chronique dans le Bulletin des agriculteurs. Ou bien encore le Père Difficile, un double du Père Bougonneux, mais à la radio. Écoutons-le:

> "Oui. Moi je m'appelle le Père Difficile. C'est un surnom qui m'ont donné. Je pense que c'est pas mal juste. J'suis difficile, jamais content. J'critique tout le temps. J'grogne, j'bougonne. [...] On m'appellera le Père Difficile tant qu'on voudra, j'aimerais me revoir dans le passé d'autrefois. Aux jours d'aujourd'hui, j'me tourne à gauche, ça va mal. J'me tourne à drette, c'est encore moins plaisant. Dans ce temps-là, j'me mets à bougonner, à critiquer, à cracher de travers" (PV, IV, 314, 315).

Comme Grignon, le Père Difficile vit au village, il est libre parce qu'il ne doit plus rien à personne. Il a même quelques biens, une maison et un jardin. Il n'a donc peur de personne et il est indépendant. Il précise: "C'est ça qui me donne la chance de critiquer, de parler, de dire ce que j'pense, de me montrer difficile" (PV, IV, 315). Bien sûr, il doit aussi travailler dur, mais qu'importe! D'ailleurs, ce qu'il fait n'est pas si mal!

> "Je travaille. Je ne passe pas pour un homme qui moisit dans les salles de rédaction. Je travaille, je bûche ferme et je n'ai pas besoin de recourir à la copie du voisin. Oh! il ne s'agit pas de chefs-d'oeuvre. [...] Mais des critiques prétendent que j'accomplis parfois de la belle ouvrage. C'est l'opinion de certains chefs politiques" (PV, IV, 9).

On sait déjà depuis longtemps que des jugements comme ceux-ci, gonflés de suffisance, abondent sous la plume de Grignon.

La vie sociale de Grignon est des plus actives entre 1936 et 1943. Il reçoit beaucoup chez lui et durant les longues soirées d'hiver, chaque fin de semaine, le polémiste satisfait sa passion pour les cartes, notamment pour le poker. Il joue avec sa femme, sa fille adoptive, Claire, et des amis parmi lesquels, Émile Marin. Il dira plus tard:

> "Pendant dix ans, j'ai eu mon club de cartes, ici même, dans ma maison. Les séances avaient lieu le samedi soir et souvent le dimanche soir. On siégeait de huit heures et demie à deux heures et demie du matin. [...] Lorsque le club se dissocia, ce fut une grande partie de ma vie qui dispa-

> raissait à tout jamais. Mais je garderai longtemps le souvenir de ces nuits inoubliables[2]".

Ses loisirs ne se limitent pas aux relations sociales. Il est aussi un fervent amateur de sport, "de tous les sports du reste[3]". Il est un fervent du hockey, du ski et du tennis. Il pratique régulièrement ce dernier sport avec son adversaire préféré, Louis Ouimet[4]. Il interroge le joueur de hockey, Johnny Gagnon, le skieur, Viateur Cousineau. Les questions sont vives, les commentaires nombreux, et nous en apprenons autant sur celui qui interroge que sur celui qui est interrogé. C'est l'occasion de digressions sur le sport, ses exigences, ses bienfaits[5]. Les textes de cette époque sont aussi très souvent des chroniques d'excursions de pêche et de chasse qu'il fait, régulièrement, chaque printemps et chaque automne. Il est, plus que jamais, un adepte du plein air, car "Vivre de paix et de soleil, c'est la première condition du bonheur" (PV, IV, 32). Commentant Dans le bois de Sylvain, en réalité le docteur Arthur Panneton, il écrit:

> "Voilà un ouvrage que j'ai lu avec satisfaction, j'aime mieux vous le dire tout de suite. Serait-ce parce que moi-même, j'adore le bois, parce que je

---

2 CHG, "Souvenirs/Adieu, cher Émile Marin", le Jph, 22 juillet 1967, p.3.

3 Vbr, "Un quart d'heure avec Johny Gagnon", la Vie au grand air, art. cit., p. 3.

4 Christiane Noël, "Un peu d'histoire", le Jph, 8 avril 1976, p. 41.

5 Vbr, "Un quart d'heure avec Johnny Gagnon", la Vie au grand air, art. cit. A 74 ans, il interroge Ray Cadieux, hockeyeur réputé qui revient des Jeux Olympiques de Grenoble (CHG,"Éditorial/Ray Cadieux tel qu'il est", le Jph, 2 mars 1968, p. 2.).

> suis un passionné de la pêche, de la vie au grand air, des paysages tout en mouvement et en couleurs, ainsi que je les vois depuis toujours" (PV, IV, 71)?

Il a évidemment la chance et le privilège de fréquenter "les plus belles places de pêche", au Club Santa Maria qu'il ne cesse de louer, "la plus belle place de pêche des pays d'en haut" (PV, III, 217). Il n'en finit plus de présenter ce club, d'en louer les avantages et les mérites[6]. En 1941, il fonde, avec quelques amis, un club de chasse et pêche sur le Chemin Chapleau, à dix milles à l'ouest de Nominingue, le Club des Pays d'en haut[7]. Là, il écrira une grande partie de son oeuvre. Quelques années plus tard, il fréquentera aussi un club dans le Témiscamingue où il se retrouve en famille avec Germaine Guèvremont et son mari[8]. Qu'on se souvienne des passionnantes parties de pêche décrites par Vieux Doc dans ses mémoires et l'on verra mieux que la pêche a toujours été l'un des loisirs préférés des Grignon. C'est d'ailleurs pour Claude-Henri un besoin à la fois psychologique, moral et esthétique. C'est une occasion de fuir le monde et de se retrouver seul. Et aussi d'avoir la paix. En août 1940, il se dit "abruti", il fait chaud et il n'arrive ni à écrire ni à lire. Et de s'exclamer:

---

6 Vbr, "Découverte d'un paradis", la Vie au grand air, vol. 1, no 1, juillet 1937, p. 9 à 12. Et Vbr, "Huit jours dans les pays d'en haut", la Rm, vol. 21, no 3, juillet 1939, p. 11 et 30.

7 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 18 mars 1967, p. 4.

8 Lucette Robert, "Ce dont on parle", la Rp, vol. 47, no 1, janvier 1954, p. 6.

> "Que ne donnerais-je pas pour vivre solitaire au Club Santa Maria, à cent cinquante milles de toute civilisation! Y trouverais-je la paix? Si je n'ai pas celle de l'âme, je serai malheureux partout" (PV, IV, 125).

A la fin de l'hiver, Grignon le sédentaire a le "mal du printemps". Comme le héros d'Alfred Desrochers, il a le goût des "aventures, des courses en forêts, des lointaines équipées[9]"! Il lui faut partir, céder à un "violent désir de liberté", "un besoin de liberté sauvage, haute en couleurs, rutilante de chants qui puisent leur source dans la mémoire héréditaire[10]". Il commente:

> "La forêt m'appelle. Je veux aller plus au Nord à la découverte de nouveaux paradis. Moi, villageois, je deviens subitement nomade. J'ai du sang de draveur dans les veines et pour répéter le geste des anciens, je suivrai jusqu'au bout, les traces du curé Labelle.
>
> Depuis dix ans, c'est la même aventure et le même délice[11]".
>
> "Fais ce que tu voudras, mon vieux Valdombre, ce goût tu le portes dans le sang. C'est même la maladie chronique, épisodique si l'on veut qui revient chaque année aux premiers souffles du printemps pour s'atténuer un peu à l'approche de l'hiver. Tu n'es pas un homme fini. Loin de là. Tu es un homme nouveau. Ton hérédité fait ta force. Et c'est avec délices que je me laisse gagner, que je me laisse envahir par le mal du printemps: la pêche, la conquête des forêts du nord, je veux dire la conquête de soi-même puisque

---

9 Vbr, "Huit jours dans les pays d'en haut", la Rm, art. cit., p. 11.

10 Ibid.

11 Vbr, "Découverte d'un paradis", la Vie au grand air, art. cit., p. 9.

> je me retrouve tel que j'ai dû être toute ma vie[12]".

Au printemps 1938, ouvrant les fenêtres de son grenier, il est envahi par l'émotion. Les couleurs et les odeurs "l'éblouissent" (PV, II, 252). L'année suivante, il finit un article sur Barbeau par ces mots:

> "Maintenant à la revoyure, mon cher Barbeau. Moi je gagne le pays d'en haut, la pêche, le soleil, la nature neuve, la liberté et c'est sans aucun regret que je vous abondonne à l'air empuanti de votre ville" (PV, III, 208).

A l'été 1940, après avoir rossé durement Eustache Letellier de Saint-Just, il termine ainsi un autre article:

> "Dans quelques heures, je partirai dans les pays d'en haut pour le paradis des pêcheurs, l'un des plus beaux de la province, je veux parler du Club Santa Maria. Je vais me recueillir dans la solitude, méditer sur la fragilité des choses terrestres et de certains cerveaux ramollis du journalisme contemporain. J'y vivrai des heures intenses, croyez-moi, tandis que dans l'or du soleil mourant, je devrais ferrer des truites royales. Puis je reviendrai..." (PV, IV, 30).

Au contact de la nature, de ses bruits, de ses odeurs, de ses couleurs surtout; en pêchant, en observant, une libellule par exemple, il cueille des images et vit des émotions intenses. Il se sent au coeur de la vie, au coeur de la poé-

---

12 Vbr, "Huit jours dans les pays d'en haut", la Rm, art. cit., p. 11.

sie. La pêche cependant reste un "combat" qui le ravit d'aise, elle tourne même parfois, au "massacre[13]". Voilà bien Grignon! Il lui faut toujours se battre. Si ce n'est contre ses frères, les humains, c'est contre le poisson, contre les truites! Les relations que Grignon adore, celles qu'il cultive, s'inscrivent d'abord et avant tout, sous le signe de la confrontation. Car seulement celles-là incarnent la vie et provoquent aussi la vie puisqu'elles sont occasions d'émotions vives, voire même de sensations violentes. La nature que Grignon recherche est toujours grandiose et puissante: "féerie", "orgie de paysages", "débauches de lignes harmonieuses et puissamment évocatrices". Cette nature l'agresse, le repaît et le comble:

> "C'est une sensation purement visuelle. C'est physique et c'est pourquoi le spectacle agit avec tant de force sur nos sens.
>
> La poésie, toute la poésie alors nous pénètre, nous confond à la nature même; nous sommes à la fois l'arbre, l'eau [...] et le ciel. Il ne reste plus qu'à remercier la Vie de nous voir vivant.
>
> .....
>
> Comme les années dernières, j'aurai vécu ce printemps huit jours de poésie intense et rempli mes yeux d'images extrêmement éloquentes et poétiques[14]".

Tous ces récits de pêche sont, comme on peut le voir, prétextes à des morceaux de bravoure, à des fresques, des tableaux, toujours un peu lyriques. Grignon

---

13 Ibid. p. 30.

14 Vbr, "Huit jours... ", la Rm, art. cit., p. 11 et 30.

est aussi un véritable artiste quand il peint la truite, ses couleurs, ses moeurs. Quand il peint la libellule. Ses tableaux sont vivants et animés:

> "... il arrive souvent qu'une demoiselle des plus gracieuses vienne se poser et se tenir en équilibre sur le fil de soie bien tendu. [...] Elle va, elle vient avec une gracieuseté de danseuse de ballet. Puis, elle se pose un moment sur le fil de soie. Si vous bougez, elle s'envole aussitôt. Elle se moque de vous. [...] Au reste, la couleur, la richesse, la fantaisie toute diaphane dont se pare la libellule dit assez qu'il s'agit d'une demoiselle de qualité"(PV, V, 133).

Sous la plume de Grignon, tout est occasion pour peindre et commenter. C'est bien vrai qu'il doit beaucoup à "son Nord", à ses paysages, à ses habitants. Ceci, qu'il écrit en commentant Croquis laurentiens du frère Marie-Victorin, s'applique merveilleusement bien à toute son oeuvre:

> "Croquis laurentiens! Croquis de mon pays. Souvenirs de la maternelle terre où j'ai puisé dans la source même de la vie les sensations qui me portent tantôt vers la haine, tantôt vers l'amour, mais toujours vers la beauté de l'action et du rêve[15]".

Des lectures et des écrits

Redevenu, pour de bon cette fois, citoyen de Sainte-Adèle, Grignon n'en fréquente pas moins Montréal. Si l'on croit certaines allusions des Pamphlets,

---

15 CB, "La Chanson de la neige", l'AN, 22 juin 1923, p. 1, 2.

ses relations avec, son ami Francoeur sont devenues moins sereines[16]. A Montréal, il continue à fréquenter les librairies. Il visite souvent son ami Henri Tranquille, un autre polémiste avec qui il aime en découdre. Tranquille est d'abord installé dans l'ouest de la ville, sur Sainte-Catherine. Plus tard, il tient la Librairie Française, sur Ontario. C'est là qu'il commence à vendre ses propres livres qu'il rachète volontiers aux clients. Puis, il tient la librairies Liliput, rue Roye, près du Parc Lafontaine. Rendez-vous des étudiants, des journalistes et des écrivains, Grignon côtoie là, Brunet, Loranger, Toupin, Desmarchais. Il fréquente aussi un peu plus tard, dans les

---

16 Évaluant l'influence néfaste, au Canada français, de Renan, Grignon nous peint Francoeur lisant avec admiration une page de cet auteur. Spectacle qui désole Grignon qui "fond en larmes", pleurant sur la misère de son ami. Le même texte fait allusion à une amitié restée "chère et vivace" malgré des lâchages et une longue séparation (PV, II, 107, 108). C'est probablement encore de Francoeur qu'il parle quand il évoque ailleurs, un ami humaniste d'une culture étonnante qu'il porte haut dans son coeur et qui, pour "[le] damner", se moque de Bloy, l'appelle un "cheuf" spirituel comme s'il s'agissait d'un vulgaire "cheuf politique; un type dans le genre de Maurice Duplessis, par exemple, ou de l'ineffable Sam Gobeil". Ce genre de plaisanterie attriste Grignon. Il reproche alors à son ami son scepticisme, son dilettantisme et son indifférence. Et de lui dédier quelques pages de Léon Daudet sur Bloy: Il conclut: "... il se peut que mon ami y souscrive. Ce sera alors pour moi une sainte consolation et je ne jugerai point ce cahier tout à fait perdu" (PV, III, 317). Fin avril 1942, il évoquera une dernière fois, son ami décédé accidentellement. Il est question de Lettres à la fiancée de Léon Bloy. Un de ses amis, précise-t-il, "ou plutôt un de ses ennemis puisque depuis nombre d'années, ils ne partageaient pas les mêmes idées sur la religion et les écrivains catholiques", lui avoue en avoir lu des extraits en compagnie et avoir trouvé ça "rigolo". "... effroyable profanation", continue Grignon, d'un homme pourtant réputé pour son goût, sa culture et son haut savoir. Il conclut ainsi: "Au fond, un bien triste personnage. Quand on est rendu à se moquer des lettres d'amour où il n'est question que de Dieu, on est bien près de la pire déchéance qu'ait commise un pauvre peuple [...]. Un homme que j'estimais a trouvé 'rigolo' les Lettres à la fiancée de Léon Bloy. Triste, bien triste. Je ne nommerai pas ce personnage. C'est trop douloureux! Que Dieu ait pitié de son âme" (PV, V, 12)!

années 1942-1943, la librairie d'un autre passionné des livres, ami de Tranquille, Paul-André Ménard. Entre 1936 et 1943, les lectures de Grignon sont abondantes et exigeantes. Les études qu'il publie dans les Pamphlets le prouvent[17]. Mais que lit-il pour son plaisir? Il avoue qu'il ne fréquente plus les grands critiques du siècle précédent, ceux qu'il lisait jeune. Le seul qu'il continue à fréquenter, c'est le polémiste Barbey d'Aurevilly. Il continue à admirer l'homme et l'écrivain pamphlétaire (PV, I, 154). Écoutons-le:

> "L'autre nuit, je relisais pour la vingtième fois peut-être le Rideau cramoisi et le Bonheur dans le crime que Barbey nous offre dans ses Diaboliques" (PV, III, 311).
>
> "Depuis vingt-cinq ans que je lis la plume à la main, que je traverse son oeuvre comme le paysan sa terre, que j'y reviens sans cesse, que je la retourne et la laboure, j'en tire chaque saison les plus beaux fruits, les plus riches et les plus nourrissants" (PV, III, 334).

En réalité, les seuls auteurs qu'il relit, ce sont ses maîtres, ces grands polémistes français de la fin du XIX^{e} siècle ou du début du XX^{e}. Parmi eux, Barbey, Léon Bloy et Léon Daudet surtout. Il se surprend parfois à feuilleter de ces ouvrages qui charmèrent sa jeunesse. Il lui faut constater que, jetant "la sonde", il "découvre alors avec regret que la sonde ne revient pas, qu'elle s'est perdue dans le vide". C'est ainsi que les grands romantiques qui

---

17 Dans ses Pamphlets, Grignon critiquera près d'une quarantaine d'ouvrages. Il commente aussi de nombreux journaux et de nombreuses revues.

ravirent tant sa jeunesse, ne réussissent plus à l'émouvoir véritablement. Bien sûr, Lamartine garde toujours un certain charme, "mais Chateaubriand et son style fleuri le déçoivent" (PV, IV, 275, 276). Par contre, la fréquentation des grands classiques s'impose toujours. Par exemple, celle du "bonhomme La Fontaine qui enchante l'enfance, mais qui fait aussi les délices de l'âge mûr":

> "Je n'ai jamais tant savouré (souffrez que je vous en fasse l'aveu), je n'ai jamais tant goûté qu'aujourd'hui les fables de La Fontaine que je tiens pour le chef-d'oeuvre de la poésie française, sans doute parce que je reste un paysan" (PV, IV, 138).

Même éloge pour Molière "qu'on lit à vingt ans, qu'on relit à quarante et qu'on abandonne seulement à l'approche de la mort" (PV, IV, 141). Mais Grignon, fidèle à lui-même et à "l'invincible atavisme", reste avant tout fasciné par "sa" propre histoire, la sienne, celle des siens, de ses compatriotes, de son pays. Il peut relire toujours, les vieux papiers de famille, les vieilles chroniques. Il peut même, à peine âgé de plus de quarante ans, se relire. Ce qu'il ne manque de faire. Par exemple, sa correspondance, "ces papiers jaunis qui rappellent tant de souvenirs" et qui lui permettent de respirer un "air pur du passé", de revivre "des années grouillantes d'images où l'on a fixé pour longtemps un clou d'or à la porte de son existence" (PV, V, 170). Ce faisant, il ne fait d'ailleurs qu'être fidèle à ses origines:

> "Je tiens, je ne sais plus de quel ancêtre, cette manie fort agréable de conserver précieusement les lettres. Elles vous réservent de telles surprises parce qu'elles parlent un langage que nous ne com-

> prenions pas toujours à l'époque et parce qu'elles rendent un son, je ne dirai pas un son de glas, mais un timbre grave qui nous touche et calme parfois les douleurs du présent" (PV, V, 170).

Il ne faudrait pas croire cependant que Grignon "s'abîme" dans cette évocation du passé. Que non! Grignon n'a jamais été aussi actif et aussi productif que dans cette période. On se prend à rêver. Malgré sa vie sociale mouvementée, ses nombreux loisirs et ses nombreuses lectures, il écrit comme jamais auparavant. Il collabore au journal En avant! entre 1937 et 1939. Commence à écrire pour la radio en 1938. Ce qui signifie que, pendant plus d'un an, il écrit ses Pamphlets, collabore à En avant! et écrit pour la radio! En 1941, il commence aussi à écrire dans le Bulletin des agriculteurs. Vers la même époque, il écrit pour le théâtre. Il trouve aussi le moyen de signer son nom dans divers périodiques. Enfin, il fait activement de la politique et se retrouve maire de Sainte-Adèle en 1941.

Grignon commence à publier ses Pamphlets en décembre 1936. En avant! paraît pour la première fois le 15 janvier 1937, et cesse de paraître le 8 décembre 1939. En avant! est un journal nationaliste et libéral, surtout libéral. C'est d'ailleurs l'organe officiel du parti alors dans l'opposition puisque Duplessis est au pouvoir entre 1936 et 1939. En avant! est donc un journal d'opposition et c'est ce qui explique qu'il cesse de paraître en décembre 1939, alors que, Duplessis battu, les libéraux reviendront au pouvoir pour un mandat. Le journal a pour sous-titre: "Hebdomadaire de combat canadien-français, politique et littéraire". Voilà qui est clair. Encore une fois, le

journalisme au Canada français reste le lieu par excellence où fleurit la polémique. Damien Bouchard, politicien libéral fort populaire, maire de Saint-Hyacinthe et chef de l'opposition à l'Assemblée Législative, est le propriétaire et le fondateur du journal. Il en sera aussi le directeur politique. Le journal ne se veut pas régional mais provincial. Il veut combattre Duplessis, mais il se propose aussi de faire la part belle aux lettres. Bouchard invite les jeunes talents à se manifester et à se faire connaître, surtout ceux qui ont une plume alerte et une mentalité un peu plus osée que la moyenne. En février 1937, il présente son directeur littéraire, Claude-Henri Grignon[18]. Le tandem, Bouchard-Grignon, n'est pas sans surprendre quelque peu. Le premier a des idées bien en avance sur son parti. Il est en faveur de mesures sociales comme les pensions de vieillesse; il envisage depuis longtemps la nationalisation des sociétés hydro-électriques. Il serait favorable au vote des femmes, il est volontiers frondeur et indépendant. Autant de points qui devraient le rendre suspect à Grignon. Et pourtant, celui-ci manifestera toujours une grande admiration pour Bouchard, même si parfois il ne partage pas ses idées. Par exemple, en ce qui concerne l'enseignement de l'anglais (PV, II, 312, 314). Bien sûr, entre 1936 et 1939, les rapprochent, une commune allégeance libérale, mais bien davantage encore, une même ardeur, une même hargne contre Duplessis. Mais il y a plus que cela! Bouchard, c'est un peu Grignon. Bouchard, issu d'un milieu modeste, "s'est fait lui-même". Autodidacte, batailleur, véritable bête politique, il a déjà derrière lui une longue carrière de journaliste de combat. Pendant de nombreuses années, il est l'unique rédacteur du journal de

---

18 T. D. Bouchard, "Nos raisons d'être", Ea, 15 janvier 1937, p. 4; "Notre directeur littéraire", Ea, 26 février 1937, p. 1.

combat, le Clairon, qu'il fonde en 1912. C'est une forte personnalité, un individualiste qui fascine Grignon[19]. Entre 1936 et 1939, ce dernier fera souvent l'éloge du politicien. Il loue son administration de la ville de Saint-Hyacinthe où les taux d'électricité sont parmi les plus raisonnables (PV, I, 71). Il défend le chef de l'opposition contre ses détracteurs (PV, I, 431 à 433). Il admire l'orateur et surtout son sens de la polémique, son habileté à jouer de la satire et du sarcasme, son sens du réquisitoire. Il commente ainsi sa réponse au discours du trône de janvier 1939: "Il a scruté, il a fouaillé, il a fouillé. Mais il n'a pas bafouillé et pas une fois, il n'a prêté le flanc" (PV, III, 49 à 65). Le 25 octobre 1939, il se réjouit de sa victoire:

> "Nous sommes particulièrement heureux aussi de la retentissante victoire de M. Damien Bouchard, celui-là même qui a bataillé presque seul pendant trois ans, qui a lutté avec tant de bravoure, de patience, de ténacité. Le triomphe du 25 octobre dernier, le parti libéral le doit pour une bonne part au député de Saint-Hyacinthe qui, dans les moments les plus difficiles, a su tenir le coup de feu. A la fois, général et soldat, il a toujours accompli son devoir. Son passé est une garantie de l'avenir. Saluons-le bien haut" (PV, III, 413).

Bouchard, ministre, Grignon appuie sans réserve son programme de lutte contre le chômage qui tend à abolir le secours direct[20]. Il lui sait gré de

---

19 CHG, "Préface" à T. D. Bouchard, Mémoires de... , Montréal, Beauchemin, 1960, t. III, 254 p., p. 9 à 14.

20 Il écrit: "... politique qui rétablit la dignité humaine et qui veut faire des Canadiens français autre chose que des paresseux, des entrenus de l'État [...] Notre élite, en bloc, devrait appuyer M. Bouchard, le seconder, le défendre dans sa cause qui est juste et fière" (PV, IV, 245).

placer, au-dessus de tout, la liberté d'expression, et de lui permettre d'écrire, dans En avant, ce qu'il veut. C'est ainsi qu'il peut parler, autant qu'il le désire, de Léon Bloy[21].

> "Chose curieuse et remarquable, c'est que Bouchard, lorsque j'étais le directeur littéraire de son journal En avant, me laissait la liberté la plus complète de défendre, de glorifier ceux précisément qu'il attaque avec le plus de dureté et d'acharnement[22]".

Dans une "Lettre à Damien Bouchard" (PV, I, 137 à 143), il précise les conditions du contrat qui le lie à En avant. Car, estime-t-il, les lecteurs des Pamphlets ont le droit de connaître ces conditions et d'être rassurés. Il s'agit de leur montrer que sa nouvelle collaboration ne remet aucunement en cause les objectifs de sa revue. Dans En avant, les écrivains catholiques auront la part belle. Bouchard n'a rien à voir aux Pamphlets qui restent "libres". Dans En avant, il n'attaquera pas les libéraux, mais il se réserve le droit de le faire dans sa revue. Il espère "faire du convenable" dans la page littéraire dont il prend l'entière responsabilité:

> "Pour ma part, au point de vue littéraire, je ne marcherai pas dans les sentiers battus et je repousserai du pied les grands couronnés, les beaux diplômés et les aplatis du lieu commun. Je ferai par contre la place très large aux écrivains de-

---

21 "Le Sel de la semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

22 CHG, "Préface" à T. D. Bouchard, Mémoires de..., op. cit., p. 12.

> talent et qui ne reculent pas devant le mot" (PV, I, 142).

Il signera Valdombre ou Grignon les articles politiques qu'il écrira et il garde le droit de collaborer à d'autres journaux. Il conclut:

> "Je ne suis pas un suiveux ni de ceux qui marchent en arrière. C'est pourquoi je trouve tout naturel de collaborer au journal En avant. [...] les lecteurs des Pamphlets de Valdombre peuvent être assurés que je serai libre demain comme je l'ai toujours été et qu'il n'y a pas de force au monde capable de me faire dire le contraire de ce que je pense" (PV, I, 143).

La collaboration de Grignon à En avant reste impressionnante et elle le serait peut-être davantage encore si l'on savait exactement les pseudonymes derrière lesquels il pourrait éventuellement se dissimuler. On sait qu'il signe le Convive distrait, une chronique hebdomadaire, "Entre la poire et... les fromages", traitant avec un humour souvent noir, de l'actualité politique. Les puissants de tout ordre y sont fréquemment écorchés. Il signe aussi, Trois Ixes, Masque de velours, La Main de velours, Ami d'Alceste et probablement, Catimini, Jean Cenmoke, Le Voyageur de commerce[23]. Il aurait ainsi écrit dans En avant, au-delà de cinq cents articles[24]. Il laisse d'ailleurs entendre dans ses Pamphlets que sa collaboration a été des plus imposantes: "Pendant trois ans,

---

23 Voir dans notre Avant-propos, "les Pseudonymes de Claude-Henri Grignon", p. 31 à 35.

24 Nous en avons, quant à nous, relevé plus de 450. Voir notre Bibliographie, p. 1044 à 1069.

j'ai écrit, du moins en ce qui touchait la politique, quatorze à seize colonnes par semaine. Pas moins... Demandez à M. Bouchard. Ouais! C'est comme ça" (PV, IV, 29). Tout indique que les écrits de Grignon dans En avant reflètent assez fidèlement ceux des Pamphlets. Nombre de ceux-ci sont d'ailleurs repris dans le journal. C'est donc qu'En avant permet de doubler les Pamphlets et probablement aussi de les prolonger. Le polémiste, ne l'oublions pas, mise en effet davantage sur la répétition et sur la reprise que sur l'approfondissement. En avant permet donc à Grignon de "répéter" ses Pamphlets[25]. Outre la rubrique "Entre la poire et... les fromages", Grignon signe un certain nombre d'articles politiques. Mais c'est surtout dans la page intitulée "Vie de l'esprit[26]", qu'il joue son rôle d'animateur culturel. Les collaborations seront nombreuses. De jeunes critiques, comme par exemple Guy Sylvestre, envoient leurs textes. Il est dans les habitudes de Grignon qui prend décidément son rôle bien au sérieux, de commenter dans une note, les textes de ses collaborateurs. Simone Voisine a étudié certains de ses textes de critique littéraire. Son étude confirme aussi que les préoccupations de Grignon dans En

---

25 Nous rappelons que les textes d'En avant sont en dehors du corpus que nous étudions ici. Cependant, nous avons, en recherchant les textes de Grignon pour notre bibliographie, parcouru un certains nombre des textes du polémiste. Nous avons toujours plus ou moins, relu les Pamphlets. Nous sommes persuadé qu'une étude comparée des Pamphlets et d'En avant révélerait, de mois en mois, un étroit parallèlisme entre les textes publiés dans la revue et ceux publiés dans le journal.

26 On trouve dans cette page, des critiques littéraires surtout, mais aussi des critiques d'art, des recensions de volumes et de revues, des nouvelles sur la littérature européenne et canadienne. Et aussi une chronique sur la vie féminine souvent signée Simplicie Dupont, sans doute Cécile Bouchard, fille de Damien, et sa plus fidèle collaboratrice.

avant sont les mêmes que dans les Pamphlets[27]. Il y fait, selon elle, une sévère critique du milieu culturel et social canadien-français. Il réfléchit sur l'existence de la littérature canadienne et sur les divers genres littéraires. On le verra, ce sont là quelques préoccupations majeures des Pamphlets.

En mai 1941, Grignon commence à collaborer au Bulletin des agriculteurs qui annonce ainsi sa chronique, "le Père Bougonneux":

> "Qui ne connaît pas Valdombre [...]? Valdombre passe pour ne pas mâcher ses mots. Il est un des écrivains les plus personnels de la présente génération. Il s'exprime dans un style original, vigoureux, plein d'éclairs et d'images qui n'appartient qu'à lui. [...] Et vous jugerez que la chronique du 'Père Bougonneux' qui passera tous les mois, est écrite dans cette langue canadienne inimitable...[28]".

De mai 1941 à février 1942, la chronique tient plutôt de l'essai polémique. Le narrateur commente, interroge, répond, juge. Ici non plus, rien de neuf: les procès et les apologies sont les mêmes. Pourtant, le ton semble différent, parfois désabusé: c'est évident, le pamphlétaire est fatigué. A la même époque, en effet, les Pamphlets, de plus en plus irréguliers, battent de l'aile. Certains textes tiennent davantage du journal intime, d'autres sont prétextes à

---

27 Simone Voisine, Claude-Henri Grignon et le journal "En avant", Mémoire de la littérature, U. Laval, 25 mars 1968, 37 p.

28 La Rédaction, "Notre nouveau collaborateur: Valdombre", le Ba, vol. 37, no 5, mai 1941, p. 8.

des évocations et narrations. C'est cette dernière tendance qui va s'imposer quand Grignon reprend sa chronique, après un silence de quatorze mois, en mai 1943. Cette chronique, il l'écrira fidèlement jusqu'en 1970[29]. Après une brève mise en situation, le narrateur raconte pour le lecteur un conte "véridique", une histoire "vraie". Comme dans la plupart des autres textes, la dimension autobiographique est évidente. Le personnage de l'écrivain, aux noms divers, lui permet d'intervenir quand il le désire. Son père, le docteur Rondelet ou "le docteur des pauvres", est aussi un personnage qui revient souvent. A partir de mai 1943 - les Pamphlets cessent de paraître en juin -, Grignon semble donc opter décidément pour la fiction. D'autant plus que depuis 1938, il écrit pour la radio et qu'à partir de 1942, il compose pour le théâtre. Remarquons toutefois que Grignon, en se faisant conteur et donc moraliste, permettra toujours au polémiste de montrer souvent le bout de l'oreille. Ne serait-ce que le temps d'une morale!

En 1937 et 1938, Grignon écrit aussi trois textes dans la Vie au grand air, revue mensuelle qui s'intéresse à la chasse, à la pêche et aux sports

---

29 Grignon publiera, entre 1943 et 1970, environ 320 contes. La chronique deviendra, en 1955, "Le Père Bougonneux et ses contes de la montagne". A partir de 1959, chaque chronique porte un titre, par exemple: "la Bonne Aventure", "le Testament". De mai 1941 à décembre 1941, il signe Valdombre et à partir de janvier 1942, Cl.-H. Grignon. Rappelons aussi que de 1951 à 1970, il écrit le texte d'environ 220 épisodes de la bande dessinée, "Séraphin/L'Histoire illustrée d'Un homme et son péché", que dessine Albert Chartier. Chaque page-épisode présente une histoire complète. Et la situation de l'épisode prochain est annoncée. Par exemple, "l'Emprunt", "le Fer à cheval". Ce qui est intéressant dans cette bande dessinée, c'est que Séraphin y est souvent la victime "ridicule" de ses propres machinations. Ici, les autres personnages prennent en quelque sorte, leur revanche.

d'extérieur. On a déjà dit qu'il interroge pour la revue, le joueur de hokey professionnel, Johnny Gagnon. Il interroge aussi "le petit Canayen du deuxième rang de la paroisse de Sainte Adèle", Viateur Cousineau,

> "... jeune skieur canadien-français deux fois vainqueur du 'kandahar' du Mont-Tremblant et l'un des plus redoutables concurrents de toutes les courses de ski qui peuvent avoir lieu au Canada" (PV, II, 90).

Entre 1940 et 1942, il collabore à la revue de Françoise Gaudet-Smet, Paysana. Il écrit six "Lettre[s] aux paysannnes" et deux poèmes intitulés "Gloire à la glèbe". Il se dit heureux de collaborer à Paysana et surtout, fier de pouvoir dire aux "chères paysannes" combien il les aime[30]! Dans un style artificiellement pompeux et paternaliste, Grignon chante les vertus de la terre et de la paysannerie ou redit aux paysannes qu'elles sont les garantes de la survivance canadienne-française et que, par conséquent, elles ne sauraient se dérober de quelque façon que ce soit, sans trahir!

Les Pamphlets de Valdombre ont deux ans en 1938, quand Grignon, assisté de sa cousine, Germaine Guèvremont, commence à écrire pour la radio[31]. De septembre 1938 à avril 1939, ils adaptent son conte, "le Déserteur". En 1939,

---

30 CHG, "Lettre aux paysannes", vol. 3, no 1, mars 1940, p. 16, 17. Il écrit aussi deux textes dans la Revue moderne, en 1939 et 1941. Et un texte dans l'Action nationale, en 1941.

31 Voir notre Avant-propos, "l'Oeuvre de Claude-Henri Grignon", "la Radio", p. 16 à 18.

il adapte, seul, Un homme et son péché sous-titré "Une autre des belles histoires des pays d'en haut". Entre 1940 et 1941, il collabore aux émissions suivantes: "la Rumba des radioromans", "Détente", "Mon clocher", "le Restaurant d'en face", "Baltazar ou l'Homme du peuple", "l'Heure de la victoire", et aussi à une émission visant à mousser le "4e Emprunt". Les trois dernières émissions sont plus ou moins des programmes de propagande tendant à encourager l'effort de guerre. L'adaptation d'Un homme et son péché deviendra vite un succès. Elle ne prendra fin qu'en 1962. Dans une assez large mesure, les Pamphlets font écho à ce succès. Valdombre publie, à partir de 1938, de larges extraits des "Belles Histoires" sous la rubrique "Radio-Théâtre". Si on se fie à l'auteur, c'est afin de se rendre au désir des lecteurs qui lui demandent "de les renseigner au sujet des 'Belles Histoires des pays d'en haut' radiodiffusées par le poste CBF de la Société Radio-Canada" (PV, III, 6). N'est-ce pas aussi un habile moyen de faire la promotion du programme? Encore une fois, le discours autobiographique tend à se déguiser en discours "autocritique". Ce n'est pas nouveau et nos citations le montrent abondamment. Car parler de soi, c'est aussi pour Grignon, parler de ses écrits, de ses livres, de ses collaborations, de ses réalisations. Vu sous cet angle, Grignon se révèle particulièrement fidèle, complaisant et généreux. Il résume alors pour ses lecteurs qui n'auraient pas écouté la radio, les premiers épisodes de la série. Entre décembre 1938 et novembre 1939, il publie six épisodes du "Déserteur[32]". Entre juin 1940 et juin 1943, trois épisodes d'Un homme et son péché[33],

---

32 PV, III, 6 à 24; 209 à 218; 242 à 254; 238 à 295; 326 à 339.

33 PV, IV, 31 à 42; 155 à 165; V, 211 à 221.

trois textes joués à "la Rumba des radioromans[34]" et un texte joué à "Détente[35]". Suzanne-D. Pelletier qui rencontre l'auteur, nous dit qu'il serait venu à la radio pour participer à la croisade du retour à la terre[36]. Ce serait Guy Mauffette qui l'aurait invité, en 1939, lors d'une de ces soirées mémorables à l'Orée du Bois, à délaisser "le Déserteur" pour Un homme et son péché. Le programme devait durer un an[37]. On ne peut s'empêcher de sourire en le voyant déclarer à Germaine Plante, en août 1939, qu'il a encore de la matière pour deux ans au moins. Et après? Il n'en sait rien. Mais de toute façon, aucune raison de s'inquiéter: il n'aime pas le roman-fleuve et moins encore le théâtre "radiophonique-océan[38]"! Il nous dit recevoir un abondant courrier des auditeurs. Certains veulent des informations. D'autres souhaitent qu'il publie le texte des émissions. Un brave ouvrier, au bout de la dixième émission, serait même retourné à la terre[39]! Il déplore ne pas pouvoir, pour le moment, satisfaire aux demandes de "tous ceux qui lui témoignent ainsi leur admiration" (PV, III, 209). A chaque fois qu'il "consent" à publier un nouvel épisode, c'est pour remercier ses fidèles auditeurs et ses correspondants admirateurs (PV, III, 243)! En juin 1940, il se rend à nouveau aux désirs d'un grand nombre de lecteurs (PV, III, 154). Il réagit vivement

---

34 PV, III, 421 à 424; IV, 308 à 316.

35 PV, IV, 238 à 244.

36 Bio-bibliographie de C.-H. Grignon, op. cit., p. 3.

37 CHG, "Éditorial/Jacques et Marie", le Jph, 8 juillet 1967, p. 2.

38 Germaine Plante, "Valdombre et la radio", la Rp, vol. 32, no 8, août 1939, p. 5.

39 Ibid.

aux critiques négatives et il fait la guerre aux journalistes détracteurs comme par exemple, Letellier de Saint-Just (PV, IV, 8 à 30). Dans un placard publicitaire, il invite ses auditeurs à écrire à Radio-Canada (PV, IV, 165). Mais, de façon plus subtile encore, Valdombre fait la promotion de son radioroman en louant les acteurs et surtout le réalisateur, Guy Mauffette. Il vante le programme "la Rumba des radioromans" qu'il dirige "avec originalité et maîtrise", les artistes Jeanne Maubourg et Jacques Auger (PV, III, 424). Il vante "Détente", émission supérieure aux autres, qui honore l'Art:

> "... une suite d'images sonores, un film rutilant de couleurs, un poème symphonique presque visuel, capable de satisfaire les esprits les plus difficiles et capable d'émouvoir les coeurs [...] un cri de jeunesse, une clameur joyeuse éclatante de force et de réalisme" (PV, IV, 244)

Les artistes et les musiciens sont aussi excellents et tous concourent à faire de "Détente", une émision radiophonique des plus originales. Le succès des "Belles Histoires" revient donc à Guy Mauffette. Écoutons cet éloge du réalisateur, au centre duquel se trouve malgré tout le narrateur:

> "Un écrivain qui se destine à la radio, ou si vous voulez un écrivain radiographe, si prodigieux soit-il (ce qui n'est pas mon cas) ne peut rien sans le réalisateur. Ce dernier doit saisir dans toutes les nuances l'oeuvre de l'auteur et au moyen d'une réalisation artistique, répondre à son expression et en rendre toute la puissance par l'illusion d'une création spontanée. [...] Il [Mauffette] a saisi tout de suite le côté pittoresque souvent âpre et brutal de la paysannerie. Il a compris et aimé tout de suite les personnages et le milieu où ils ont vécu. En ma compagnie, il a passé des

> semaines dans les pays d'en haut. Il s'est imprégné de cette atmosphère à nulle autre comparable et c'est pourquoi il sait réaliser la plus petite scène d'Un homme et son péché et lui donner un relief qu'il serait difficile de traduire par la plume ou le pinceau[40]".

En 1942, Estelle Mauffette, interprète de Donalda à la radio, est couronnée "Reine de la radio", l'artiste "la plus populaire, la plus goûtée". Dans un texte, "Couronnement d'Estelle Mauffette" (PV, V, 43 à 47), Grignon fait l'éloge de l'interprète et de sa famille. Valdombre que les mondanités indisposent, n'assiste pas au bal des artistes de la radio donné à l'Hôtel Windsor. Mais il adresse à sa "chère Donalda", une lettre qu'Estelle lira au cours de la soirée. Interprète idéale, c'est elle qui aurait fait accepter le personnage: "Grâce à Estelle Mauffette, Donalda vivra!". Quant à son frère, "fulgurant d'imagination et de réalisme", il est pour beaucoup dans cette réussite et il le félicite particulièrement pour sa judicieuse distribution des rôles. Au fil des ans, Grignon sera souvent amené à prendre la défense de son émission. Il deviendra même un défenseur agressif du radioroman. Les critiques seront nombreux qui déploreront le passage de Grignon à la radio. Pour eux, esclave de son émission, il "n'écrira plus". En 1950, les étudiants de l'Université de Montréal lanceront une campagne dans le Quartier latin, contre "Cet homme et son péché radiophonique qu'ils ont dû subir depuis leur enfance[41]". A plusieurs reprises, Grignon doit se défendre et tenter de réhabiliter son

---

40 Louis Sabourin, "Valdombre et Mauffette", la Rp, vol. 36, no 2, février 1943, p. 7.

41 Psychologue, "Enfin... ", le Q1, 24 février 1950, p. 1.

travail. Déjà, dans sa préface de 1941 à Un homme et son péché, il s'efforce de bien situer le radioroman à côté du roman:

> "Le roman est une chose. La radio une autre. On ne peut faire agir les mêmes personnages sur deux plans à la fois. Il n'y a en art qu'une création. La scène n'est pas du roman et le roman ne saurait être du théâtre radiophonique. [...] On comprendra que la radio exige la multiplicité des situations dramatiques et des épisodes sur un plan donné, qu'on n'arrange pas à toutes les sauces et aussi facilement que certains critiques distraits tentent de le faire croire" (hp, 197).

En 1955, dans le Devoir, il publie un texte important, "le Radio-dramaturge esclave et maître[42]", texte écrit dans le cadre d'une enquête menée par le journal auprès des auteurs de radioromans. Ce texte est un véritable plaidoyer. La radio est un second métier pour l'écrivain. Elle est nécessaire. D'abord, parce qu'elle lui permet de vivre et ensuite, parce qu'elle lui donne l'occasion de "parachever" son oeuvre littéraire. Il prétend que, pas plus que dans le temps des Pamphlets, elle ne l'empêche d'écrire et de travailler à autre chose. C'est ainsi qu'en 1955, il travaille à un roman de moeurs bourgeoises qu'il publiera "plus tard". Et puis, mieux vaut écrire pour la radio que ne point écrire du tout. La radio enfin, instruit et plaît. C'est déjà beaucoup. Et de rendre hommage à la radio d'État et aux commanditaires qui permettent à beaucoup d'auteurs de vivre honnêtement. Pourquoi, en effet,

---

42 CHG, 30 juin 1955, p. 30. Voir aussi sa préface à Un homme et son péché, de 1955. Et aussi "Préface", Contes de la pluie et du beau temps de Pierre Dagenais, Montréal, CLF, 1953, p. 11 à 20.

l'écrivain n'aurait-il pas le droit de bien vivre comme tous les autres "professionnels"?

En 1942, spectacle à Saint-Jérôme de la première des Paysanneries de Grignon, un ensemble de sketches et de tableaux scéniques tirés eux aussi d'Un homme et son péché et joués par les interprètes de la radio[43]. Le spectacle est ensuite repris à Montréal et en province. La seconde série débute au Colisée de Québec, le 20 septembre 1943. Partout, c'est un succès éclatant. Des tournées sont organisées dans tout le Québec et aussi dans certaines régions de l'Ontario. La mise en scène est de Fred Barry et Guy Mauffette, mais Grignon a surveillé de près la vérité des décors et des costumes. Des disques sont vendus où sont enregistrés des sketches. Il raconte à Armand Saint-Jean:

> "Nous avons commencé à jouer les paysanneries en 1942 à Saint-Jérôme et ensuite au théâtre Saint-Denis de Montréal. Les quatorze représentations qui furent données là attirèrent chacune 2 800 personnes alors que la salle on logeait à peine 2 400. A Ottawa, nous avons joué au Stadium où nous avons étrenné les hauts-parleurs devant 10 000 spectateurs [...] C'était la première guerre et plus de 100 000 personnes assistèrent à ces paysanneries. Pour la première fois, les auditeurs de la radio pouvaient voir ceux qui interprétaient les rôles de Séraphin, Donalda, Alexis[44]".

---

43 Voir notre "Avant-propos", "Le Théâtre" p. 19 et 20.

44 Armande Saint-Jean, "l'Avare à tout faire de Claude-Henri Grignon", SPEC, le Magazine illustré de la Presse, 1er février 1969, p. 8.

il précise dans sa préface de 1950 à Un homme et son péché, qu'il ne visait pas au théâtre compliqué, mais plutôt au réalisme et au naturel. Il s'agissait aussi pour lui de rejoindre toutes les couches de la société[45] (hp, 199). Roger Duhamel trouve que l'ensemble était savoureux et l'interprétation, remarquable[46]. Mais Éloi de Grandmont n'est pas du même avis, qui voit en Grignon, le "Monsieur Barnum du théâtre canadien[47]". Comme on le voit, la critique est souvent très partagée quand il s'agit de Grignon. Tout à ses Paysanneries, Grignon néglige ses Pamphlets et ses derniers numéros paraissent alors qu'encore une fois, on croyait la revue morte et bien morte. Grignon commente alors avec humour le désappointement de certains milieux "plus ou moins mal fermés", qui croyaient que le pamphlétaire "heureux et comblé", après un silence de presque un an, se reposerait sur ses lauriers "après avoir obtenu un succès retentissant avec sa paysannerie tirée du roman Un homme et son péché" (PV, V, 115).

Une vie publique active

Avant de passer en revue ses activités politiques entre 1936 et 1943, signalons que le 21 mars 1937, il s'adresse aux Jeunesses Patriotes. Il doit présider une assemblée contre l'impérialisme anglo-saxon aux côtés de Paul

---

45 CHG, "Éditorial/Quand j'étais dictateur (IV)", le Jph, 25 mars 1967, p. 2. Dans cet article, Grignon raconte un retour à Sainte-Adèle, la nuit, après une représentation, alors que la police arrête se voiture.

46 "En lisant les revues/Les Pamphlets... ", le D, 27 février 1943, p. 8.

47 "Aurore, l'enfant martyr de Claude-Henri Grignon", le Ql, 5 novembre 1943, p. 5.

Gouin, Arthur Laurendeau et Esdras Minville. Il insiste pour prendre la parole et se garde bien de montrer son texte. On le laisse parler. Il part en guerre contre Québec. On l'interrompt, on le chahute, on l'insulte, il doit se taire (PV, I, 167 à 169). Le 23 avril 1941, il donne une conférence qu'il intitule "Étoffe des pays d'en haut", au Cercle universitaire de Montréal devant la section Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste. Louis Francoeur présente l'orateur. Encore une fois, il va parler des colons, des pays d'en haut et d'Un homme et son péché. Sa conférence publiée dans les Pamphlets (PV, IV, 283 à 307), reprend, en partie, Précisions sur "Un homme et son péché" de 1936. Elle apporte çà et là des informations nouvelles mais parfois aussi, contradictoires, notamment sur les modèles qu'il a connus et côtoyés. Le mardi 3 juin 1941, nouvelle conférence à un banquet-causerie de la Chambre de commerce de Sainte-Thérèse[48]. Le 11 juillet 1943, alors qu'il se présente au poste de commissaire d'école, il fait, après la grand-messe, sur le parvis de l'église, une conférence improvisée sur l'instruction publique, où il fustige ceux qui souhaitent voir les soeurs enseignantes quitter Sainte-Adèle[49]. Voilà que se présente à nous une autre facette de la personnalité si riche et si active de Grignon: l'homme public, l'organisateur politique, bientôt premier magistrat de Sainte-Adèle. Décidément, quelle vie pleine que celle de Grignon entre 1936 et 1943! Le pamphlétaire délaisse de plus en plus souvent la plume pour la parole, pour la harangue, pour des gestes plus concrets. Le polémiste est-il fatigué? Ou plutôt rêve-t-il de vivre les batailles dont il n'a fait jusqu'ici

---

48 Ano, "Une conférence de M. Claude-Henri Grignon à Sainte-Thérèse", l'AN, 30 mai 1941, p. 1.

49 Ano, "M. Cl.-H. Grignon est élu", l'AN, 16 juillet 1943, p. 6

que le récit? Il argumente ainsi en faveur de ses nouveaux choix: littérature et action politique se complètent. D'ailleurs, Barbey d'Aurevilly n'a-t-il pas, lui aussi, mené de front les deux, le temps d'une élection? Valdombre l'approuve:

> "Je le comprends et je l'aime ainsi parce qu'il y a beaucoup plus d'action dans la politique que dans la littérature et pour un polémiste la pâture se fait plus abondante et les bêtes à dévorer plus nombreuses" (PV, III, 361).

Il écrira ailleurs que journalisme et politique composent un tout harmonieux pour quiconque veut se dévouer pour le peuple[50]. A l'été 1939, il participe très activement à la campagne électorale qui conduira à la défaite de Duplessis. Il se dépense sans compter comme orateur et comme organisateur. Il est d'ailleurs président de l'Association libérale de Sainte-Adèle et, à Sainte-Adèle, on votera, plus que partout ailleurs dans la province, pour les libéraux. Guillaume Frédéric écrit:

> "Je l'ai vu à l'oeuvre pendant la campagne et je sais qu'il n'a rien épargné de convictions et de persuasions pour contribuer au triomphe d'une idée dans laquelle il a mis sa confiance, et à la victoire d'hommes qu'il admire avec raison, les Godbout, les Bouchard, les David et quelques autres[51]".

---

50 CHG, "Au banquet offert à M. Lionel Bertrand", l'AN, 7 septembre 1945, p. 2, 5.

51 "les Pamphlets/Le Retour de l'enfant prodigue", l'AN, 19 janvier 1940, p. 1.

Voilà qui explique la première interruption des Pamphlets entre juillet et octobre 1939. A ses lecteurs et abonnés, Valdombre dit, "A ciel ouvert", que s'il a négligé son oeuvre littéraire pour une action qu'il croyait "plus utile pour le moment", c'est parce qu'il s'agissait de sauver la province de Québec du désastre qui l'attendait si Duplessis avait été réélu (PV, III, 345, 351). La lecture de l'Avenir du Nord, en 1941, montre qu'il est l'un des animateurs les plus populaires de l'Association libérale du comté de Terrebonne. Il est de tous les banquets, il prend toujours la parole ou prépare des "adresses[52]". Il est aussi, à la même époque, un ardent partisan de l'effort de guerre et il contribue à faire des Emprunts de la victoire, des succès. C'est ainsi qu'en 1941, il est vice-président d'un comité chargé du "2e Emprunt", pour la région de Sainte-Adèle. En 1942, il donne l'exemple en souscrivant personnellement 500,00 $ au "3e Emprunt[53]". A la même époque, il participe à la radio, à des émissions spéciales qui visent à mousser l'effort de guerre. En 1945, il travaille aussi pour les libéraux lors des élections fédérales et, le 26 août 1945, on lit au député vainqueur, Lionel Bertrand, une adresse composée par Grignon[54]. Robert Rumilly écrira:

---

52 Voir l'AN, 28 février p. 6; 7 mars, p. 1; 28 mars, p. 5; 30 mai, p. 5; etc. Des articles sans signature.

53 Ano, "Nouvelles du comté de Terrebonne/Le Maire de Sainte-Adèle et l'Emprunt de la Victoire", l'AN, 23 octobre 1942, p. 6.

54 Ano, "le Club libéral de Sainte-Thérèse fête M. L. Bertrand", l'AN, 31 août 1945, p. 1 et 6. Voir aussi l'AN, 1er et 8 juin 1945, p. 1 et 6; 7 septembre 1945, p. 2, 5.

"Le pamphlétaire Valdombre - Claude-Henri Grignon - auteur d'un radioroman qui lui assure un public nombreux, fait campagne à la radio pour le compte du parti libéral[55]".

Maire de Sainte-Adèle

Comme son héros, Isidore Dubras, Grignon peut dire: "J'ai été maire de la place, pis marguillier" (PV, III, 245). Il est élu le jeudi 9 janvier 1941, maire de Sainte-Adèle-en-haut, sans opposition. En janvier 1942, il est réélu par acclamation pour un second mandat. En janvier 1943, il est réélu pour un troisième mandat. Il est aussi réélu en 1944, mais en juillet, il démissionne. Anthime Valiquette, son adversaire, prend sa place. Au début de 1945, il se présente à nouveau et bat Valiquette. Il est réélu avec 77 % des voix et son candidat, Monette, est élu avec lui. Il restera maire jusqu'en 1949. Cette année-là, on conteste son élection. En décembre 1949, il se retire[56]. Il sera aussi, pendant quelques années, préfet du comté de Terrebonne. Durant son passage à la mairie, il s'efforce de conserver à Sainte-Adèle son cachet d'authenticité. Il encourage ses concitoyens à ne pas vendre leurs terres aux étrangers. Cet homme, aux idées souvent rétrogrades, aura été un homme d'action entreprenant. Lui qui ne prise guère les touristes

---

55 Histoire de la Province de Québec, Montréal, B. Valiquette, t. 41, p. 255. L'Inventaire de la collection Grignon fait aussi mention d'un discours de 1937 prononcé à la radio lors de l'élection de Mackenzie King (15 feuillets). Et de causeries radiophoniques prononcées durant la campagne électorale fédérale de 1949.

56 CHG, "Éditorial/Quand j'étais dictateur (VI)", le Jph, 8 avril 1967, p. 2.

dans ses écrits, sera à l'origine de grands travaux visant à améliorer la qualité de la vie à Sainte-Adèle et à donner aux visiteurs dont il sait l'apport financier, les commodités qu'une place de villégiature doit offrir[57]. Son passage à la mairie donne aussi à la vie municipale un certain piquant. Son organisateur, Lionel Patry, qui sera plus tard maire lui aussi, raconte à Christiane Noël qu'on craignait "sa franchise à faire pâlir la neige". Il crie, défend ses idées avec acharnement et n'hésite pas à recourir au référendum. Il fréquente les hôtels, offre un verre à ses électeurs, boit sa Molson chambrée et dévore les plats du pays[58]. Lionel Patry joue un peu, à cette époque, le rôle de rapporteur officiel, c'est en quelque sorte son père Ovide..

---

57 Dans les années 1940, Sainte-Adèle est de plus en plus fréquentée par les touristes et cet afflux de population pose à la municipalité de nombreux problèmes. Elle se doit d'améliorer et d'innover sur tous les plans. Grignon sera entre 1941 et 1949, un administrateur efficace, prévoyant et même progressiste! Le Conseil organise un service de police et un service de pompiers. Il accélère le pavage des rues. Il règle le problème des ordures ménagères et fait l'achat d'un dépotoir. En 1944, Grignon veut réformer le mode d'évaluation des terres et immeubles qu'il veut évaluer à leur valeur réelle. Il fait campagne dans les journaux. On le déteste, on le menace. Il doit momentanément démissionner. Mais l'idée fera son chemin et il pourra se vanter d'avoir réussi à augmenter les finances de la municipalité. En 1947, il défend contre la grande majorité des conseillers, un vaste projet de réseaux d'égoûts. Il se rendra à Québec rencontrer Duplessis, pour discuter du financement du projet et pour réclamer la fusion des deux municipalités, Sainte-Adèle-en-haut et Sainte-Adèle-en-bas.

58 CHG, art. cit., le Jph, 8 avril 1967, p. 2.

Dans une série de textes du Journal des pays d'en haut, intitulés "Quand j'étais dictateur", Grignon raconte avec humour ses aventures et ses mésaventures à la mairie[59]. Il se dit flatté d'être maire. Comme son père en 1886, lui aussi entend se battre et se fâcher au besoin. Comme son héros du conte "Doux comme du miel" (PV, IV, 52 à 65), François Dupigeon, il maîtrise parfaitement le code municipal. Il le feuillette d'abord par acquis de conscience, puis s'y lance "avec le même enthousiasme qu'un jeune beu de printemps à travers une pagée de clôture" (PV, V, 225). Au tout début, lui, Valdombre, le Lion du Nord, se fait "mouton", tâche d'être fin et doux! Pourtant, on le traite bientôt de dictateur. Alors, il le sera et seul! Il contrôle tout, refuse les "caucus" avant les réunions publiques, oblige les conseillers à prendre publiquement position. Les séances du conseil sont bientôt populaires, c'est l'attraction favorite à Sainte-Adèle! Se prend-il au sérieux? S'amuse-t-il? On ne saurait le dire exactement. Il arrive toujours quinze minutes avant l'ouverture des réunions et, sans parler ni saluer, "l'air renfrogné, toujours en sacre", il se promène en grillant cigarette sur cigarette. Il est le maître, il est heureux: "Et je menais d'une main de fer. [...] Ça grouillait et le public aimait ce spectacle. Pas un cirque mais un spectacle fort bien mené, troublant et tragique parfois[60]". En neuf ans, il fait adopter vingt-et-un règlements qu'il rédige lui-même, sans recourir aux avocats. Ainsi, que d'argent épargné! En 1944, il y a querelle à propos de l'évaluation des terres et immeubles. Il démissionne, puis revient en janvier 1945, après

---

59 Voir CHG, le Jph, entre le 4 mars et le 8 avril 1967, p. 2.

60 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 11 mars 1967, p. 2.

avoir écrit un violent pamphlet contre l'administration d'Anthime Valiquette. En 1947, il va devoir rencontrer à Québec, nul autre que Duplessis. Celui-ci lui rappelle les Pamphlets. Décidément, la place de maire n'est pas de "tout repos" (PV, IV, 270)! Dans son dernier pamphlet de juin 1943, il publie un texte plein d'humour intitulé "le Martyre des maires" (PV, V, 222 à 246), où il se compare avec une évidente satisfaction à Montaigne! Il vante les mérites de la municipalisation[61], mais s'attaque surtout à décrire les maux de tête qu'il éprouve à vouloir faire appliquer le code municipal, mal écrit, obscur, anachronique. Il souhaite que l'Assemblée législative le reformule. Lui qui dit vouloir prendre son rôle au sérieux, a de la difficulté à faire respecter les règlements du code "inoui, énorme, fantastique et parabolique", et inventé "pour faire pâtir les maires et les placer dans l'impossibilité de s'en servir". Le code ne s'ajuste plus aux réalités de 1940 et c'est pourquoi les maires doivent souvent avoir recours à des avocats. Il favorise les conflits entre les divers officiers de la municipalité, au grand plaisir des contribuables. Et comment faire appliquer le code quand on n'a pas de force policière, alors qu'on reçoit, chaque fin de semaine d'hiver, environ douze cents skieurs qui boivent, chantent et font du tapage nocturne?

> "Que faire? Faire le mort. O splendeurs et servitudes du tourisme! Rien dans le code n'indique

---

61 Elle serait un des bienfaits de la colonisation anglaise. Elle a permis la colonisation au Nord de Montréal et elle serait le moteur principal du développement économique du Québec. On verra, en effet, qu'après 1940, Grignon n'en a plus que pour la "grande puissance anglaise". Il vante aussi la vie municipale à la campagne, plus active qu'en ville. Les citoyens s'y intéressent plus qu'à la politique nationale et provinciale, parce que plus directement concernés.

> comment le conseil doit se comporter dans ce cas-là. Appliquer des lois de rigueur? Allons donc? Voulez-vous tuer le commerce local? Et nous endurons" (PV, V, 238).

Il déplore qu'un membre du conseil ne puisse faire des affaires avec la municipalité, ce qui éloigne des charges publiques des citoyens sérieux et compétents. Avec la venue de l'automobile, les chemins d'hiver sont difficiles à entretenir. Et d'inviter Québec à prendre ses responsabilités. Il faut donc réviser le code et aider financièrement Sainte-Adèle. Il suggère qu'on permette aux municipalités qui reçoivent des touristes, d'aller chercher ailleurs des revenus. Et il propose qu'on fasse payer à Sainte-Adèle, comme sur la Côte d'Azur, en France, une taxe de séjour[62] (PV, V, 242 à 246)! En 1957, il déclare à Conrad Bernier, qu'il place au-dessus de tout, et même de son oeuvre littéraire, ce qu'il fit comme maire. Car s'il n'avait pas été élu maire, il est convaincu que Sainte-Adèle ne serait pas "ce qu'il est aujourd'hui[63]". En 1943, il est élu premier président de la Chambre de Commerce de Sainte-Adèle fondée au mois d'avril. Il est réélu en 1944[64]. Toujours, en 1943, il cède

---

62 Cet article de Grignon fait directement écho à une réunion du Conseil du Comté de Terrebonne, tenue à Saint-Jérôme, le 10 juin 1942, et évoquée dans un article non signé. On y écrit: "Le maire du village de Sainte-Adèle, M. Cl.-H. Grignon expose au Conseil les difficultés financières des municipalités des pays d'en haut. [...] il propose d'insister auprès des autorités provinciales pour qu'elles autorisent l'imposition d'une taxe, dite 'taxe de séjour', aux touristes qui fréquentent ces municipalités. Cette proposition est adoptée à l'unanimité ("Conseil du Comté de Terrebonne", l'AN, 12 juin 1942, p. 6).

63 Conrad Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon: écrire pour rester libre", la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

64 Ano, "Une chambre de commerce à Sainte-Adèle", l'AN, 7 mai 1943, p. 6; "A Sainte-Adèle", l'AN, 12 mai 1944, p. 6.

à ceux-qui le sollicitent et se présente au poste de commissaire d'écoles. Il est élu le 12 juillet[65]. Il sera plus tard président de la Commission Scolaire. Et dans les années 1950, président des Syndics[66]. Comme on le voit, à partir de 1943, les activités publiques de Grignon se font de plus en plus nombreuses. On comprend alors facilement que ce surcroît d'activités ait rendu difficile, la survie des Pamphlets qui cessent de paraître en juin 1943.

Des projets

Malgré ses nombreuses activités entre 1936 et 1943, Grignon reste préoccupé par des problèmes d'écriture et il chérit toujours un certain nombre de projets. On dirait que ses nombreuses activités les favorisent. En 1941, il réédite Un homme et son péché pour répondre aux nombreuses sollicitations venues de toutes parts[67]. En 1937, il fait à nouveau allusion à son projet vieux de trois ans déjà, d'une vie du curé Labelle. Mais c'est pour nous dire qu'il y renonce. Il plie ses cartons et serre dans une armoire son abondante documentation. Il décide de ne pas raconter l'histoire de cet homme et de ce prêtre qui fit tout pour sa patrie et qui fut pourtant si mal compris.

---

65 Ano, "A Sainte-Adèle", l'AN, 16 juillet 1943, p. 6.

66 La Direction, "Une bombe!", le Jph, 21 octobre 1967, p. 6. L'article dit qu'il fit campagne en faveur d'une augmentation de 30 % des salaires des enseignants. Et que ce fut aussi sous sa présidence qu'on envisagea de construire une église neuve à Sainte-Adèle.

67 hp, "Préface" de 1941, p. 196. Il fait allusion dans cette préface, à des éditions du roman avec variantes et corrections. Sans doute s'agit-il d'éditions scolaires expurgées qu'il aurait publiées vers la même époque?

Et lui aussi, sait d'avance qu'il ne serait pas compris. Alors, à quoi bon[68]? En 1939, il envisage de publier un Léon Bloy aux Éditions de la Nouvelle France de Québec, dans une collection consacrée à des hommes d'action et à des politiciens (PV, III, 183)[69]. En 1940, il est encore question d'Angélique. Les vieilles filles continuent de le "hanter":

> "Depuis trois ans au moins, je travaille à un roman d'adultère dont l'héroïne n'est autre qu'une vieille fille de si palpitante mémoire, et dont la gorge opulente aurait enchanté l'immortel Casanova à l'époque où il flânait à Venise. Si Dieu me donne vie, je terminerai d'une encre fraîche cette peinture de moeurs villageoises[70]" (PV, IV, 85).

Il revient sur le sujet en 1943:

> "... car si Dieu me prête vie, j'entends bien écrire un jour le roman de cette vieille fille qui avait une voix à damner les clercs et qui vécut une vie, mon Dieu! Une vie qu'il n'est pas permis à un romancier de chez nous de décrire. Et c'est bien pourquoi j'ambitionne de me rendre jusque-là si je peux en avoir le temps et surtout le talent. Adieu! Angélique" (PV, V, 114)!

---

68 Vbr, "le Curé Labelle devant les Anglais", la N, 28 octobre 1937, p. 1, 6.

69 La maison d'édition, précise-t-il, est dirigée par deux jeunes nationalistes enthousiastes, Jean-Marie Bédard et Michel Gauvin. Le premier ouvrage publié est consacré au héros roumain, Codréanu. On prévoit aussi des ouvrages de Groulx, Hertel, Charles Claude, Carmel Brouillard, etc.

70 Il précise dans le même texte: "Si pour glorifier les Junons sculpturales, j'écris l'histoire de cette demoiselle, je ne détesterais pas non plus réaliser le drame de la défunte Scholastique, une maigre celle-là" (PV, IV, 86).

Il annonce encore une fois Figures françaises, dans les Pamphlets, en 1941. Et il précise:

> "Recueil de critiques littéraires sur Léon Bloy, Charles Péguy, René Benjamin, Henri Massis, Léon Daudet, Joseph de Pesquidoux. Volume (grand format) de 250 pages. L'Édition comprend mille exemplaires sur papier Old Vale Antique Laid. numérotés sur les presses et contenant un autographe de l'auteur. Prix: 1,50 $ chez les libraires et 1,60 $ chez l'auteur à Sainte-Adèle. On peut souscrire dès maintenant à cet ouvrage" (PV, IV, 349).

Les souscriptions se firent-elles rares? Fort probablement. Encore une fois, ce volume ne paraîtra pas et pourtant tout laisse croire qu'à cette date, il est bel et bien écrit[71]. En 1942, il dit à Jean Vallerand qu'il veut, sans doute en s'inspirant de la série radiophonique, réécrire Un homme et son péché. Il envisage un ouvrage d'au moins cinq cents pages qui serait cette fois-ci "un vrai roman" où Donalda vivrait beaucoup plus longtemps[72]. Enfin, il a des projets de "mémoires". Il aimerait consacrer à la célèbre École littéraire de Montréal, une bonne centaine de pages où il glorifierait en maints endroits, Berthelot Brunet et Jean-Aubert Loranger (PV, V, 110 à 113)! Il aimerait aus-

---

71 Il est étrange que l'Inventaire de la collection Grignon ne fasse aucune mention de cet ouvrage. Mais peut-être l'auteur le concevait-il sur le modèle d'Ombres et Clameurs. Autrement dit, Grignon aurait regroupé dans cet ouvrage, des études parues ailleurs. Voilà qui paraît fort plausible.

72 Jean Vallerand, "Une heure avec Claude-Henri Grignon", l'AN, 6 novembre 1942, p. 4.

si relater ses aventures et ses mésaventures à la mairie de Sainte-Adèle. Dans quelque chose comme Quarante ans sur le bout du banc de Vieux Doc:

> "Que Dieu m'accorde encore dix ans de vie et je laisserai au peuple de notre chère et belle province un livre qui mettra en joie les prochaines générations. Il s'agira de toutes les aventures que j'aurais connues durant mon règne. Je trouverai dans mes papiers certaines anecdotes, lesquelles si elle déridents le peuple, toutes bouches déployées, feront peut-être réfléchir ces messieurs de l'Assemblée législative" (PV, V, 231).

On le sait, c'est un peu ce qu'il fera bien des années plus tard, dans le Journal des pays d'en haut, dans sa série de textes, "Quand j'étais dictateur".

Et voilà que s'achève notre tour d'horizon sur les activités diverses et nombreuses de Claude-Henri Grignon entre 1936 et 1943, alors qu'il rédige ses Pamphlets. Ces pamphlets, il nous faut maintenant les présenter plus directement. Si nous avons tenu à montrer Grignon se reposant, ébauchant, écrivant, parlant, dirigeant, animant... mais toujours "à côté" des Pamphlets, c'est, bien sûr, pour mieux cerner l'homme et l'oeuvre. Mais c'est aussi et surtout pour mieux apprécier sa revue. Cette entreprise imposante, abondante et fascinante qui est à l'image par conséquent des autres entreprises de Grignon qui fut toujours attiré par les projets d'envergure et pour qui la démesure fut souvent la norme. C'est aussi pour qu'on puisse mieux apprécier et comprendre cette aventure de sept années d'écriture polémique, avec ses hauts et ses bas; ses premières années, exceptionnelles, et ses dernières,

moins vastes et plutôt trébuchantes. Et, de toute façon, en présentant Grignon "à côté" des Pamphlets, avons-nous un seul instant cesser de les exploiter, de les citer? Et donc de mettre en évidence, encore une fois, leur contenu, certaines de leurs dimensions? Avant 1936, nous avons déjà montré généreusement que l'oeuvre polémique et aussi les Pamphlets sont souvent des mémoires. Entre 1936 et 1943, ils le demeurent très largement. Mais alors, l'événement évoqué est plus proche et, de mémoires qu'ils étaient, voilà les Pamphlets qui se transforment en journal de bord, en agenda, en carnet de route[73]. Ainsi, par conséquent, en parlant de Grignon et de son oeuvre et de ceux et celles qui les ont précédés, jamais nous n'avons cessé d'expliquer l'oeuvre polémique, jamais nous n'avons perdu de vue notre projet. Les Pamphlets présentés, nous en aurons ainsi fini de l'auteur et de son oeuvre et de leur histoire. Nous pourrons alors aborder l'oeuvre "de front". Mais c'est éclairé et renseigné que nous le ferons et c'est alors une oeuvre, à nous déjà bien familière, que nous étudierons.

---

73 En réalité, même si les Pamphlets le montrent avec plus d'évidence, c'est, dès 1916, que l'oeuvre polémique est à la fois et souvent en même temps, mémoire et journal.

CHAPITRE II

LE POIDS DE L'EXPÉRIENCE

9. Les Pamphlets de Valdombre (1936-1943)

> "Mais ce fut dans les Pamphlets de Valdombre que Grignon fit sa marque [...]. Nous croyons que Grignon-Valdombre vivra aussi longtemps que Grignon-Séraphin, ce qui n'est pas peu dire".
>
> Curieux

C'est à nouveau, grâce aux textes de l'auteur lui-même que nous allons tenter de présenter les Pamphlets de Valdombre, leurs diverses rubriques et leurs grandes préoccupations. Mais aussi leur petite histoire que Grignon est toujours aussi fidèle à raconter et à commenter. Nous rendrons compte ici par conséquent, de ces textes des Pamphlets qu'on ne saurait classer sous aucune des principales rubriques et dont l'intérêt est encore une fois, en gros, d'ordre autobiographique, encore qu'on y devine de façon évidente d'autres préoccupations. Dans ces textes, l'auteur s'encourage, se félicite, s'excuse ou se justifie. C'est donc que le souci du lecteur, ici un abonné, est très grand. Cela se comprend, car c'est de lui, en fin de compte, que dépendent le succès et, bientôt, en grande partie, la survie des Pamphlets.

Un vieux projet

Les Pamphlets de Valdombre paraissent, pour la première fois, au début de décembre 1936. Mais on sait que ce n'est pas cependant, un projet tout à fait nouveau. Valdombre, depuis longtemps déjà, envisage une semblable aventure. On se souvient qu'André Lemmerre, en 1922, fait allusion à des "cahiers" rédigés par Valdombre[1]. En 1934, à Claude Berre et à Berthelot Brunet, il parle d'un projet de pamphlet, le Tortionnaire, qui paraîtrait tous les trimestres et où il serait question d'écrivains français et étrangers et, à la rencontre, canadiens, "s'il s'en trouve de lisibles", ajoute-t-il[2]. Dans un texte de l'Ordre de 1935, il fait remarquer que le Canada français aurait bien besoin de pamphlétaires et particulièrement en politique[3]. Or, c'est bien avec les Pamphlets de Valdombre que Grignon inaugure de façon délibérée des chroniques socio-politiques. Jusque là, il s'était contenté de digressions plus ou moins fréquentes, abondantes et précises. Il est vrai cependant que les coups de griffe destinés à la société en général et à certaines classes en particulier, comme par exemple les politiciens, se font de plus en plus nombreux après 1930, dans l'Ordre et la Renaissance notamment. Au début 1936, il sait peut-être qu'il va revenir à Sainte-Adèle définitivement et il rêve, c'est

1 "Un pamphlet littéraire", le N, 28 mai 1922, p. 1.

2 B. Brunet, "Portrait/Grignon fait de la terre", l'O, 19 mai 1934, p. 1 et 2. Cl. Berre, "Le Secret de Valdombre", Vivre, 1re s., no 2, 15 juin 1934, p. 7.

3 Vbr, "le Salut par les pamphlétaires", l'O, 9 mars 1935, p. 10.

évident, pouvoir librement se consacrer à l'écriture et plus précisément au pamphlet. Il écrit à Québec:

> "... mon village est toute ma vie [...] j'ai la certitude d'y retourner un jour et je trouverai le moyen de me rendre encore insupportable à mes contemporains " (Pr, 45).

En juin 1936, dans une lettre humoristique adressée à Damase Potvin et publiée dans l'Émerillon, il fait remarquer qu'il a déjà fondé trois ou quatre revues "qui sont encore à venir". Mais, sans se décourager pour autant, il envisage d'en fonder une autre[4]. Précisons aussi qu'on trouve dans les papiers de Grignon, un dossier intitulé l'Enfer et ainsi décrit: "Projet d'essai sur la littérature et la politique au pays de Québec/Pamphlets[5]". On sait que c'est peu de temps après son retour à Sainte-Adèle, où il peut enfin demeurer et où il doit travailler comme propagandiste pour le Ministère de la colonisation, qu'il perd son poste. Le Gouvernement de l'Union Nationale le remercie. Grignon qui aurait écrit à Québec contre Duplessis et en faveur de Taschereau dans Bataille, devait s'y attendre un peu. En réalité, comme le précise l'Avenir du Nord: "On l'a mis simplement à la porte[6]". Ce n'est donc pas surprenant que les mauvaises langues se plaisent à lancer la rumeur que Grignon va écrire ses Pamphlets, d'abord et avant tout, pour se venger. Et si c'était un

---

4 CHG, "Dernières Pages d'un grand critique", l'Émerillon, vol. 1, no 6, juin 1936, p. 5.

5 Voir l'Inventaire... . Ce document, non daté, est de 17 p.

6 Ano, "Valdombre et ses Pamphlets", l'AN, 27 novembre 1936, p. 1.

peu vrai? Une chose est sûre, entre 1936 et 1939, ses chroniques politiques aussi bien dans ses Pamphlets que dans En avant, ont un objectif clair et souvent avoué: discréditer Duplessis et préparer son échec aux prochaines élections. C'est là l'objectif principal qu'il poursuit. Aussi, plaide-t-il souvent en faveur d'un regroupement de toutes les forces d'opposition. Il s'agit d'abord de faire taire les querelles et de se liguer, tous, contre Duplessis. Bien sûr, l'Avenir du Nord, libéral, prend la défense de Grignon:

> "De bonnes âmes et qui ne peuvent appartenir qu'à l'inaction nationale et sacro-sainte de M. Duplessis répandent dans le comté de Terrebonne que Claude-Henri Grignon, de Sainte-Adèle, ne va bientôt lancer ses Pamphlets signés Valdombre que pour se venger des 'Nationaux' de Québec du fait qu'on l'a remercié de ses services au Ministère de la colonisation.
>
> C'est bien mal connaître l'auteur du roman Un homme et son péché, qui place les idées et l'Art bien au-dessus des politicailleries".

Le même article, du 27 novembre 1936, précise que le premier numéro des Pamphlets va paraître quelques jours plus tard et il invite les intéressés à s'abonner. Le prix est précisé et le sommaire du premier numéro indiqué. On fait remarquer que ce numéro sera de quarante pages au lieu de trente deux comme prévu. On y précise aussi:

> "Les Pamphlets de Valdombre paraîtront tous les mois. Ils se vendront 25 sous chez les libraires tandis qu'un abonnement d'un an (12 numéros) ne vous coûtera que 2,00 $ (2 dollars). Abonnez-vous dès maintenant en vous adressant à Claude-Henri

Grignon, à Sainte-Adèle, comté de Terrebonne, P. Québec[7]".

Une revue unique(?)

Gilles Dorion, dans une récente description des Pamphlets, met justement en évidence l'étrange analogie que présentent entre eux, les Pamphlets de Valdombre et les Cahiers de Turc de Victor Barbeau, parus plus tôt, entre 1922 et 1926. Les deux revues sont rédigées par un unique rédacteur, les rubriques sont à peu près les mêmes, aussi bien par leur titre que par leur contenu. Le ton y est toujours polémique et même la présentation matérielle offre des ressemblances[8]. Les revues de Barbeau et de Grignon ne manquent pas, en effet, d'originalité et on ne voit pas dans la littérature québécoise à quoi on pourrait les comparer. Les Pamphlets de Valdombre et les Cahiers de Turc restent, semble-t-il, deux périodiques uniques. Ce jugement de Félix Walter, en 1938, semble encore d'actualité et très juste:

> "Les Pamphlets de Valdombre comprise perhaps the most unique journalistic enterprise in all Canada. Once a month the author-editor, Claude-Henri Grignon the novelist, publishes a magazine of forty-eight pages in pamphlet form, complete with articles, criticism, epigrams, editorials, exhortations to his suscribers, blasts, and counterblasts.

---

7 Ibid..

8 G. Dorion, "les Pamphlets de Valdombre, revue de Cl.-H. Grignon", DolQ, t. II, p. 814 à 820. Nous doublerons inévitablement certaines données de cet article de même que d'autres, contenues dans le mémoire de baccalauréat de Gilles Martineau, Valdombre, critique littéraire canadien, U. Laval, 10 mars 1968, 55 p.

> It is a one-man periodical and flourishes without a single advertisement[9]".

Les Diverses Chroniques

Les articles des Pamphlets de Valdombre se présentent sous diverses rubriques, environ dix-sept. Nous tenterons de les présenter, au moins les plus importantes qui sont aussi les plus régulières[10]. L'auteur éprouve sans doute le besoin d'organiser et de sérier les problèmes. Le fait-il pour lui ou pour ses lecteurs? On ne saurait trancher. En effet, bien des chroniques se recoupent par leur contenu. Certaines disparaissent sans raisons apparentes et des nouvelles apparaissent au gré, semble-t-il, de la fantaisie de l'auteur ou en fonction des circonstances. En gros, les préoccupations du narrateur sont de deux ordres: socio-politique et esthétique. Disons, pour être plus précis, littéraire. Les sujets abordés sont par contre des plus divers et souvent fort inattendus. Ils ont trait soit à la vie politique québécoise ou canadienne ou internationale, soit à la vie littéraire et culturelle québécoise ou française. Les écrits consacrés à la littérature sont les plus abondants et ils distancent les écrits politiques dans une proportion de "7 pour 4[11]". La richesse des chroniques et l'ampleur des articles varient, en

---

9 Cité par Grignon lui-même (PV, II, 416). Ce texte serait tiré de Letters in Canada. Nous n'avons pu retracer cette étude.

10 Voir en Annexe, la "Liste des chroniques des Pamphlets" avec, pour chacune d'elles, le nombre d'articles publiés et le nombre de pages correspondant, p. 1147.

11 G. Dorion écrit: "Ces chiffres, tout approximatifs qu'ils soient, tiennent compte des extraits des ouvrages de Grignon [...] ainsi que des 'Pages immortelles' qu'il reproduit souvent" (art. cit., p. 816).

fonction, semble-t-il, de l'humeur, de la verve et du rythme personnel d'un auteur de plus en plus occupé. Ce qui explique, après la troisième année, une cadence de parution de plus en plus irrégulière.

Valdombre, nous aurons l'occasion de le souligner souvent, ne néglige rien. La page frontispice, imprimée sur fond blanc, ou de couleur à partir de février 1943, offre un gros titre, le plus souvent noir ou en couleur. En grosses majuscules, "LES PAMPHLETS", suivis d'un vigoureux "Valdombre" sabré comme le "Z" de Zorro[12]. La page frontispice annonce aussi dans un "SOMMAIRE", le contenu de la revue[13]. La page couverture, côté verso, précise que Les Pamphlets paraissent une fois par mois et sont rédigés et publiés par Grignon lui-même à Sainte-Adèle. Les Pamphlets sont d'abord édités à La Parole Limitée de Drummondville et, à partir de février 1943, par l'Imprimerie de Lamirande de Montréal. Le prix de l'abonnement est toujours annoncé: Au Canada, 2,00 $ et à l'étranger, 2,50 $. Le prix d'un numéro: 0,25 ¢. On précise que "Toute la correspondance aussi bien que les abonnements doivent êtres adressés à Claude-Henri Grignon, à Sainte-Adèle, P.Q.". Au milieu de la page, sous le titre "ABONNEZ-VOUS", il précise, à gauche, que sa revue, libre et indépendante des trusts et des sociétés anonymes, ne peut vivre que par les

---

12 Bernard Andrès, "Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire", Études littéraires/le Pamphlet, vol. 11, no 2, août 1978, p. 362.

13 Au bas de cette même page: "Rédaction et Administration, Sainte-Adèle (Terrebonne), P.Q.". Le numéro du cahier à droite, le prix à gauche. Tout en haut de la page, à droite, l'année ou la série; à gauche, la date, d'abord indiquée le 1er du mois. A partir de décembre 1937, le mois seul est mentionné.

abonnements. Et, plus bas à droite, que cet abonnement sera un "gage de durée et de victoire". Il invite ses lecteurs à faire connaître sa revue. De son côté, "En retour d'un tel geste sympathique", il fera "une guerre loyale mais sans faiblesse à la canaille et à la bêtise". Comme on le voit, Grignon table sur tout: la mise en page, la couleur, la typographie, le papier. Il souligne d'ailleurs lui-même qu'il fait bien les choses: son papier est de luxe et sa typographie est soignée (PV, II, 512). Quand il publie en 1940, avec beaucoup de retard, ses trois derniers cahiers de la troisième année, il précise:

> "Nous savons qu'un bon nombre de lecteurs font relier les Pamphlets. Aussi nous avons tenu à conserver la couverture de chacun des trois mois réunis, de manière à imprimer le mot "Pamphlets" dans sa couleur propre, soit bleu tendre, vert olive et vert d'automne. Voilà au moins de quoi nous faire espérer. Que souhaiter de plus" (PV, III, 344)?

Il s'excuse d'une pagination défectueuse et invite ses abonnés à lui écrire pour réclamer, au besoin, un exemplaire en bon état (PV, I, no 6 (2); II, 358)[14]. Il joue beaucoup sur le lettrage, ici fin, ici gras, ici petit, ici large; ici des majuscules, là des italiques. Enfin, quand il veut insister, souligner, mettre en évidence, il use habituellement de placards plus ou moins grands avec des encadrements diversement soulignés de traits plus ou moins gras. Ces placards tranchent et attirent à tout coup l'oeil du lecteur qui ne peut manquer de les voir. On en trouve un peu partout, mais plus régulièrement sur les deux bords de la page couverture qui ferme les cahiers.

---

14 "PV, I, no 6 (2)" doit se lire: les Pamphlets de Valdombre, tome I, no 6, page couverture, verso.

Grignon, par conséquent, ne néglige rien pour s'assurer de l'attention du destinataire qu'il veut à tout prix "accrocher". Grignon veut davantage que communiquer avec son lecteur, il veut le maîtriser si possible[15].

Dans une "INTRODUCTION/A MES ABONNÉS, A MES LECTEURS" (PV, I, 1 à 7), sorte de "programme-manifeste", Grignon précise son projet polémique qui est aussi, en quelque sorte, un "pacte", d'ailleurs souvent reformulé et reprécisé et que nous étudierons plus tard. La littérature est étudiée dans les rubriques: "les Livres", "Au pays de Québec", "Faits et Gestes", "Poisons distillés", "Littérature", "Théâtre", "Essais critiques et biographiques" et "Un centenaire[16]". Les dernières rubriques sont plutôt irrégulières. Dans "les Livres" (32 articles, 306 pages), Grignon critique surtout des oeuvres françaises, mais aussi quelques québécoises. Dans "Au pays de Québec" (16 articles, 297 pages), il est question presque exclusivement du Québec et de sa littérature[17]. Grignon précise:

> "Tous les mois, sous cette rubrique, j'analyserai les livres canadiens. C'est-à-dire que je les abîmerai ou les louangerai selon mon humeur et mes goûts. Qu'on se le tienne pour dit" (PV, I, 22).

---

15 On pourrait dire que la typographie vient ici doubler le discours et le renforcer. La fonction "phatique" joue à plein son rôle. Voir en Annexe, des "Exemples de placards", p. 1156.

16 On peut ajouter à cette liste: "Musique/Lettre de M. Alfred Laliberté à Jean-Charles Harvey" (PV, II, 359 à 375). Seul texte en son genre, qui fait écho à une polémique notamment menée dans le Jour, sur les mérites respectifs de la musique allemande et française.

17 Sauf dans les deux textes "Qu'avez-vous à dire aux étudiants?" et "le Martyre des maires" (PV, V, 27 à 42 et 222 à 246).

Il fait, somme toute, la même chose dans "Faits et Gestes" (10 articles, 193 pages). Remarquons que le nombre d'ouvrages québécois commentés (23) dans les Pamphlets est plus élevé que le nombre de volumes français (14) et étrangers (1)[18]. "Poisons distillés" est une chronique intéressante où l'auteur dépouille des périodiques québécois, canadiens, français et étrangers[19]. A propos d'à peu près tout, Grignon dénonce, attaque, fustige ou réplique. Les textes, généralement brefs, sont écrits dans un style cinglant, mais parfois aussi, comique, humoristique ou louangeur. Valdombre précise que "les Poisons distillés" sur la politique, la littérature et l'actualité, veulent "exaspérer les ennemis", "troubler le sommeil de certaines victimes" ou "dérider les moroses" (PV, IV, 127, 346). On mesure ici l'ampleur des lectures menées par Grignon, surtout entre 1936 et 1939. Car la rubrique se fait ensuite plus rare, elle est même absente de la cinquième série. Grignon, après 1940, a de moins en moins le temps d'éplucher les périodiques. Dans cette chronique, on relève environ cinquante titres de périodiques (soit 39 québécois, 9 français, 1 canadien et 1 étranger). Les plus souvent cités sont les suivants: le Devoir, l'Illustration nouvelle, le Canada, l'Action nationale, le Journal, En avant. Et, parmi les français, Gringoire, l'Action française, la République et les Nouvelles littéraires.

---

18 Voir en Annexe, "Liste des ouvrages commentés dans les Pamphlets", p. 1152.

19 Voir en Annexe, "Périodiques cités dans la rubrique, Poisons distillés", p. 1154.

"Les Poisons distillés" nous introduisent aussi à la critique socio-politique que l'on trouve surtout sous les titres "la Politique" (25 articles, 324 pages), "Faits et Gestes" (10 articles, 193 pages) et "Un phénomène social" (PV, 1, 246 à 253). Comme le dit Gilles Martineau, Grignon y refait surtout, à sa manière, "la petite histoire du parti au pouvoir et des partis d'opposition qui se sont succédés à Québec entre 1936 et 1943[20]". Duplessis sera la cible préférée. Les "Apostilles" et les placards ont pour préoccupations, aussi bien le socio-politique que la littérature. Les "Apostilles[21]" apparaissent pour la première fois, en décembre 1937. Plus le temps passe et plus elles se font riches et abondantes. Elles semblent, à partir de 1940, remplacer les "Poisons distillés". Imprimées en caractères gras, elles sont au début, très brèves, ont des allures de sentences, d'aphorismes, de pensées, d'épigrammes, de pointes. Elles visent l'effet et la surprise. Grignon y excelle parfois. Il y fait de réelles trouvailles et il peut, en toute liberté, y satisfaire le penchant qu'il a pour les jeux de mots, jeux sur les sens ou jeux sur les sons. Peu à peu, les apostilles cessent d'être brèves, devenant bientôt de longs paragraphes, voire même, des pages entières. Il peut y commenter et y raconter plus facilement, mais elles perdent l'impact que leur brièveté leur donnait. Elles se confondent alors avec les "Poisons distillés". Ses cibles préférées y sont fort malmenées. Donnons un exemple: "M. Jean Bruchési a reçu une décoration. Il en est fier. Une décollation aurait pour-

---

20 Mémoire cité, p. 19.

21 Le Petit Robert donne deux sens au mot apostille: "Toute addition faite en marge d'un écrit, d'une lettre" et "Note ajoutée à une pétition pour la recommander".

tant réjoui beaucoup de monde" (PV, II, 45). Certains périodiques sont commentés et c'est encore le Devoir qui s'y trouve le plus malmené. Le Devoir est aussi souvent visé dans les placards. Valdombre prend par exemple plaisir à souligner, dans "Fils soumis et obéissant" (PV, II, 44, 45), que le "pieux Devoir" ainsi que l'Événement-Journal ne tiennent aucun compte du mandement des évêques du 13 novembre 1938, contre l'alcoolisme et la publicité pour les alcools dans les journaux. Il faut évidemment donner ici à "placard", son vieux sens d'"écrit injurieux et séditieux qu'on affichait dans les rues ou qu'on faisait circuler dans le public". Car pour Grignon, le placard est plus souvent occasion de clouer au pilori ses adversaires qu'occasion d'afficher "pour donner un avis[22]". Remarquons que "Poisons distillés", "Apostilles" et placards n'apportent vraiment rien de nouveau, la pensée de Valdombre ne s'y enrichit pas. Mais on aurait tort de sous-estimer leur rôle et leur efficacité. D'une certaine manière, ils doublent les articles de fond, les résument et en cristallisent l'essentiel. Et leur retour périodique harcèle constamment le lecteur qui, malgré lui, en retient toujours quelque chose. Toutes ces rubriques par conséquent, tout en divertissant parfois, ce qui ne fait souvent que renforcer leur impact, participent à leur manière à une vaste démarche rhétorique dont elles ne sont que des supports parmi d'autres. Pour en finir avec les chroniques consacrées à la littérature et à la politique, il faudrait aussi signaler la présence de nombreux "extraits", sorte de pages choisies que Grignon présente le plus souvent encadrées sur la dernière page couverture. Il va chercher ses extraits chez les auteurs français surtout, mais aussi chez

---

22 Voir le Petit Robert.

certains québécois et quelques rares étrangers. Ils sont puisés ou bien dans des volumes ou bien dans des périodiques[23]. On trouve évidemment là, des pages d'auteurs que Grignon admire: Bloy, René de Planhol, René Benjamin, Léon Daudet, Charles Péguy, Ernest Hello et quelques autres. Parmi les québécois, Asselin, cité trois fois, Ringuet, Francoeur, Françoise Gaudet-Smet et Adélard Godbout. Les titres qui présentent ces extraits varient, mais la plupart sont très accrocheurs: "Ici on juge les grands hommes", "Chronique des temps barbares", "les Pages immortelles", "Ce qu'il faut lire", "les Pages vengeresses", "Dialogues des temps actuels".

Les Pamphlets offrent aussi au lecteur, sous des titres divers, des morceaux que l'on pourrait classer en quelques catégories. Certains sont des textes de fiction dont nous avons déjà parlé: extraits des programmes radiophoniques "le Déserteur", "les Belles Histoires des pays d'en haut", "la Rumba des radioromans" et "Détente", publiés sous les titres "Radio-Théâtre" et "Poème"[24]. Et trois contes déjà souvent utilisés, "le Repentir", "Doux comme du miel", et "l'Inconcevable Demande", publiés sous le titre "Contes du village". Il écrit à propos de cette rubrique, dans son "Introduction": "De temps à autre, je publierai un conte inédit, d'un réalisme qu'on jugera peut-être un peu brutal, mais qui sera à lui tout seul un pamphlet" (PV, I, 6). Et plus tard, quand il publie son premier conte:

---

23 Voir en Annexe, "Volumes et Périodiques dont Valdombre a cité des extraits", p. 1154.

24 On pourrait aussi joindre à cet ensemble de textes, "Couronnement d'Estelle Mauffette", publié sous le titre "Radio" (PV, V, 43 à 47).

> "Nous tenons à avertir nos lecteurs que cette littérature d'imagination ne s'adresse pas aux péronnelles ni aux demoiselles trop âgées, encore moins aux jeunes gens qui collectionnent les photos d'actrices d'Hollywood. C'est dire que les enfants ne peuvent en retirer aucun profit. La femme intelligente, le mari sérieux pourront lire ces contes sans courir aucun danger" (PV, III, 372).

Certains autres textes pourraient se regrouper sous le titre "Correspondance". On mettrait dans cet ensemble, la chronique "le Cabinet noir", éphémère, puisqu'elle ne dure que le temps de deux cahiers, en mai et en juin 1939. Et aussi certains placards, certaines notes, des digressions où Grignon fait allusion aux lettres qu'il reçoit. Dans "le Cabinet noir", il se propose de faire un examen du courrier du mois et de répondre aux lettres de façon rapide, en se limitant à l'essentiel. Comme il est écrasé par la besogne, il ne peut en effet répondre à tous ses lecteurs, en particulier. En leur répondant dans cette chronique, il pense gagner du temps:

> "Désormais, sous cette rubrique, je répondrai aux lecteurs qui m'adressent des gloses, des commentaires et des questions que peuvent à l'occasion leur suggérer les pamphlets.
>
> .....
>
> Il est clair que je n'ambitionne pas de vider ici toutes les questions, lesquelles nécessiteraient de longs articles. Mais nous allons si vous le voulez, nous contenter de l'essentiel. [...] Je respecterai rigoureusement l'anonymat, en ce sens que je signalerai seulement les initiales du correspondant et le nom de la ville ou du village" (PV, III, 265).

Les sujets abordés ici sont les mêmes qu'ailleurs. Il a des correspondants un peu partout: Montréal, Québec, Windsor, Bagotville, l'Islet, Trois-Rivières... Les allusions régulières de Valdombre aux lettres qu'on lui adresse, laissent penser qu'il reçoit, à cette époque, un courrier abondant et divers. Nous tenterons de le résumer ici brièvement[25]. Entre 1936 et 1938, son courrier est généreux et les lettres sont "nombreuses", "enthousiastes", "admiratives". Les félicitations fusent de partout, on l'appuie, on le comprend, on l'estime, on lui est sympathique. Il fait bientôt remarquer que cette "précieuse" correspondance "reste la seule raison d'être des Pamphlets" (PV, III, 48). Un lecteur lui envoie une généreuse souscription, un autre, les oeuvres de Mussolini. Beaucoup lui envoient des textes pour qu'il les critique. Des étudiants aimeraient le voir se prononcer sur le fascisme et le communisme (PV, I, 547). S'il remet parfois à plus tard ses réponses, ce n'est ni pour se dérober ni parce que les ouvrages qu'on lui envoie sont médiocres, mais tout simplement parce qu'une journée n'a hélas que 24 heures! Mais il promet de faire son possible (PV, III, 188). A la fin de la première année, les réabonnements sont nombreux et les hommes de bonne volonté, généreux. Même bilan à la fin de la seconde année. Parfois, les commentaires des lecteurs sont plus nuancés. Certains voudraient plus de littérature, d'autres, plus de politique. Certains le trouvent trop cruel et ses mets, trop salés. Mais le principal reste que tous attendent avec "impatience" le prochain cahier, que tous savent "goûter" les aliments qu'il propose (PV, II, 462). Sa participation à la cam-

---

25 PV, I, n° 2 (3), n° 3 (2), 182, 253, 502 à 505, 547; II, 3, 142, 419, 462, 514; III, 48, 188, 228, 264, 282, 304, 372, 398, 420, 437; IV, 2, 165, 350; V, 103, 104, 118, 143.

pagne électorale de 1939 ne plaît pas à tous et on lui demande quelle sera ensuite son attitude face au gouvernement Godbout. Un correspondant anonyme lui administre une "claque". Valdombre l'invite à venir frapper à sa porte. Un autre "au coeur de lièvre et à peu près dénué d'intelligence", le met au défi de reproduire un article de l'Avenir du Nord, "le Triomphe de l'éloquence", sorte de morceau de bravoure en l'honneur d'Athanase David (PV, III, 398). Et il reprend son article (PV, III, 399 à 408). A maintes reprises, le narrateur s'excuse. Sa tâche est trop lourde, il ne peut répondre à tous, rapidement. Il invite ses lecteurs à la patience. Il les encourage aussi à continuer à lui écrire chez lui ou à Radio-Canada; il espère qu'ils continueront de le lire ou de l'écouter. Il avoue n'être pas insensible aux témoignages encourageants (PV, III, 188) et promet qu'il fera son possible pour répondre, d'abord, à ceux qui l'apprécient! Ses réponses à ses lecteurs, toujours vives et alertes, s'inscrivent très souvent sous le signe de l'humour. Dans un placard intitulé "CHOCOLAT", il écrit:

> "L'ours de Sainte-Adèle vient d'adresser une boîte de chocolats à l'innocent qui avait prédit la mort des Pamphlets au bout de six mois. Le polémiste Béraud, en des temps joyeux, avait aussi fait tenir des chocolats à M. André Gide. Mais c'était pour d'autres raisons" (PV, III, 420).

Il nous dit, en juin 1940, qu'il poursuit sa revue à la demande de ses lecteurs. En 1943, on le félicite encore. Mais les lettres anonymes se font de plus en plus nombreuses. Il le déplore. C'est du "poison inutile" qui, en ne permettant pas la réplique, n'encourage pas la polémique. Cependant, il invite

ceux qui ne signent pas, à continuer à lui écrire. Peut-être, sait-on jamais, ces lettres finiront-elles par lui servir. Écoutons-le:

> "Les uns m'engueulent parce que je ne publie pas les Pamphlets; d'autres, parce que je les publie. Il en est même qui me reprochent la langue paysanne, plusieurs, mon catholicisme; quelques-uns, ma politique.
>
> Toutes ces lettres anonymes forment une couronne bizarre, un bouquet magnifique où je reconnais la main d'un vieux fou, les gestes désavoués d'une putain notoire, la démarche chancelante d'un bachelier ou d'un garçon de bain" (PV, V, 103).

En avril 1943, un de ceux-là lui fait parvenir un exemplaire de l'ouvrage de Mme M. Sauvalle, Mille questions d'étiquettes, avec cette dédicace:

> "Au pamphlétaire infâme, à l'ours mal léché de Sainte-Adèle, j'envoie ce livre qui lui enseignera le savoir-vivre. Et à Valdombre mal dégrossi, nous lui recommandons de le lire attentivement au lieu de calomnier et de diffamer des gens qui le valent cent fois" (PV, V, 143).

Et certains passages du volume qui lui sont spécialement destinés, sont, à cette fin, soulignés! Comme on le voit, après 1940, le ton des lettres change, les commentaires enthousiastes se font moins nombreux. Les lecteurs, comme l'auteur lui-même d'ailleurs, semblent en avoir assez.

Les Appels aux abonnés

Dans ce dialogue continu avec ses abonnés et ses lecteurs, Valdombre multiplie ses "appels". Car, ne l'oublions pas, leur appui est indispensable à la survie de la revue[26]. Et c'est celle-ci qui permet au pamphlétaire de vivre, au moins les toutes premières années. Il écrit avec humour:

> "Un écrivain si féroce soit-il, ne se nourrit pas seulement d'air pur et de quelques glaçons. Il faut même qu'il soit bien sustenté si les lecteurs et les abonnés ne veulent pas recevoir une maigre pitance" (PV, II, 18).
>
> "L'ours a autre chose à faire que de se LICHER la patte, mais il fait savoir aux amis des Pamphlets qu'il ne vit pas seulement de rêves" (PV, III, 413).

Les abonnements, s'ils permettent le financement de la revue, permettent aussi à l'écrivain, une entière liberté d'écriture. Car l'auteur n'a alors de compte à rendre à personne. C'est un aspect sur lequel il insiste particulièrement, et à juste titre. Il est prêt à faire quelques "sacrifices", il promet de ne pas lâcher et de lutter jusqu'au bout: "Je ne flancherai pas, je ne lâcherai pas pour aucune considération et je ferai honneur à mes engagements" (PV, I, 182). Il ne néglige jamais les aspects pratiques, il signale les retards, déplore les erreurs d'impression, s'assure d'une bonne réception et de la qualité de son produit. Ceux qui réclament, avec raison, sont dédommagés. Chaque

---

26 PV, I, 27, 182, 473, no 2 (3), no 6 (2), no 11 (2), no 12 (2, 4); II, 2, 18, 28, 50, 135, 142, 150, 202, 378, 511, 546, 554; III, 24, 228, 232, 344, 413, 416, 424; IV, 2, 46, 90, 130, 237, 346, 415; V, 2, 18.

fin d'année ramène la période des réabonnements. Les appels aux retardataires se font pressants et répétés. Car un écrivain, "si pamphlétaire soit-il, ne peut lutter seul". Il rapelle sans se lasser que les Pamphlets ne vivent que grâce aux abonnements et aux souscriptions (PV, III, 416). Il joint aux numéros de fin d'année, des "Bulletins de réabonnement" et invite les lecteurs à les remplir et à les renvoyer[27]. Il lui arrive aussi, à la place d'un "conte", d'envoyer un "compte", car "le moulin a besoin d'eau" (PV, III, 424). Il souligne qu'en s'abonnant, on économise. Il suggère d'offrir une série complète de sa revue, en guise de cadeau de fin d'année (PV, II, 283, 554). Après 1940, les appels se font, davantage encore, pressants. Il se rappelle à ses amis de la première heure (PV, IV, 415). En 1942, il précise qu'il n'enverra plus de spécimens, étant donné le prix élevé du papier. Ceux qui ne renouvelleront pas, ne recevront pas le deuxième cahier de la cinquième série! En février 1943, il précise qu'il n'acceptera plus d'abonnements "au-delà de cette série" (PV, V, 115). Est-ce à dire que la fin des Pamphlets est déjà plus ou moins décidée? L'étude de tous ces "appels", mériterait d'être poussée plus loin. On verrait mieux encore quelle relation extrêmement subtile et diverse le narrateur entretient avec ses narrataires. La richesse des tons est impressionnante. C'est tantôt la flatterie, la douceur, la confidence, la complicité; tantôt la brusquerie, l'interpellation, l'admonestation, le défi. Mais presque toujours, il met habilement le lecteur de son bord et il sait s'en faire un allié. L'humour y est pour quelque chose, la typographie aussi: "Refuserez- vous à un écrivain libre le plaisir de taper sur les mufles? Non?

---

[27] Voir en Annexe, copie d'un "Bulletin de réabonnement", p. 1157.

Alors? ABONNEZ-VOUS" (PV, I, no 12 (4)). En fait, la préoccupation rhétorique de Grignon plie souvent à ses fins, sans pour autant forcément lui nuire, l'écriture elle-même, la fonction poétique en quelque sorte. Et souvent, celle-ci collabore avec celle-là, pour la rendre plus efficace encore.

Les Annonces

C'est probablement aux mêmes fins rhétoriques que Valdombre use aussi abondamment, d'annonces le plus souvent encadrées, bien visibles et toujours rédigées de façon aguichante ou énigmatique, mais, dans tous les cas, intrigantes[28]. En voici quelques exemples:

> "Deux livres extraordinaires viennent de paraître à Paris. Lesquels? Lisez les Pamphlets de Valdombre du mois de mai prochain. UN SCANDALE!!!" (PV, I, 211).
>
> "La presse soviétique a fait silence sur cette oeuvre magistrale [Mussolini et son peuple de René Benjamin]. La gravité de l'heure nous commande de défendre la vérité. Nous ne reculerons pas devant la tâche" (PV, I, no 6 (2)).
>
> "La population du Québec ne peut plus ignorer certaines choses [...] Que l'on garde son sang-froid et tout ira pour le mieux" (PV, II, 503).
>
> "Si on s'imagine en certains milieux que Valdombre va toujours faire preuve de modération, on se trompe. Le mois prochain, le pamphlétaire vous

---

[28] Voir en Annexe, "Exemples de 'Placards-Annonces'", p. 1156. Voir aussi PV, I, no 1 (2), 27, no 2 (2, 3), no 3 (3), 124, 133, 143, 182, 195, 211, no 6 (2), no 7 (2), no 8 (2), no 11 (2), 553, 547, no 12 (4); II, no 1 (2), no 2 (2), no 3 (2), 142, 231, 250, 286, 378, 418, 462, 503; III, 24, 157, 188, 254, 344, 372, 396; IV, 127, 171, 343, 346; V, 115.

> réserve une surprise. Ça va crier dans Landerneau. Un bas-bleu surtout va gigoter" (PV, IV, 171).

Il annonce les futurs articles de ses prochains cahiers: sur Rumilly, Bourassa, Groulx; sur le communisme; une "eau forte": "MLLe IDOLA REÇOIT BOURASSA"; une lettre au "rond-de-cuir" Louvigny de Montigny; un article "fouillé" sur 30 arpents qui mettra à leur place "tous les râleux de la critique, les tièdes, les indifférents, les dilettantes, les savants" (PV, III, 84); une lettre ouverte à Victor Barbeau, "massacreur officiel de la langue française au pays de Québec" (PV, III, 157). Il annonce aussi ses nouvelles chroniques, ses prochains contes, le programme des "Belles Histoires"; ses articles d'En avant aussi, car il reste tant de choses à dire et "tant de chats à fouetter que les Pamphlets de Valdombre ne suffisent pas" (PV, I, 195)! Parfois, les articles promis sont remis. Ici encore, Grignon forge habilement ses textes, crée des effets de surprise qui grossissent et amplifient. Toutes les ressources du vocabulaire, de la ponctuation, du rythme et de la typographie, sont encore une fois exploitées. Et l'humour reste toujours présent. Par exemple:

> "On nous prédit des chaleurs torrides. Aussi nous publierons dans le Pamphlet de juin, qui paraîtra incessament, un article politique sur 'Notre Aquarium national'. Ne manquez pas de le lire: ça vous rafraîchira" (PV, II, 286).

Pour en terminer avec les annonces, disons aussi qu'il fait parfois, de la publicité pour certains ouvrages[29]. Toujours vivante et souvent louangeuse, elle parle autant à la sensibilité qu'à la raison. Par exemple, en faveur de Pensée française d'Asselin, de Menaud maître-draveur de Savard, de Paysana, de la Revue moderne. D'Un homme et son péché aussi, bien évidemment. Il donne la liste des ouvrages que lui envoient lecteurs, auteurs et éditeurs; celle des livres français reçus de Paris. Hélas! les parutions sont nombreuses et "Il y en aura peu d'élus et de lus..." (PV, III, 247). Dans les séries 4 et 5, il précise parfois les points de vente ou indique, par exemple, où l'on peut se procurer les livres de Bloy dont il dresse la liste des principaux. Il donne des titres de Benjamin, Péguy, Mauriac, Pierre Benoît, en vente chez Pony à Montréal. Il donne aussi dans les cahiers de la première année, la liste des points de vente où l'on peut se procurer les Pamphlets. On en compte jusqu'à quarante-cinq, quarante-quatre au Québec et un en Ontario, à Ottawa[30]. Il lui arrive aussi de donner, sous formes d'annonces, des informations diverses. Il annonce par exemple qu'il part au Club Santa Maria et qu'il sera absent jusqu'au 30 mai 1939 (PV, III, 228); il s'excuse d'avoir omis, dans un article déjà paru, les noms de deux députés libéraux qui ont voté contre la politique d'armement aux communes (PV, I, no 5 (4)). Précisons aussi que Valdombre donne, soit à la fin d'une année soit au début de l'autre, une "table des matières", fort utile d'ailleurs.

---

29 PV, I, 154, 304, 427, 445; III, 175, 185, 227, 228, 230, 270, 274, 294, 325; IV, 43, 121, 128, 307; V, 59, 71, 118, 162. Voir aussi les pages couvertures.

30 PV, I, no 2 (3), no 3 (3), no 4 (2), no 5 (3). Voir en Annexe, "Où se procurer les Pamphlets de Valdombre au numéro", p. 1158.

L'Aventure des "Pamphlets"

Pour achever la présentation des Pamphlets de Valdombre, il reste maintenant à commenter divers textes au centre desquels trône, encore une fois, le narrateur. Dans ces textes ou ces morceaux de textes, Grignon précise son projet à long et à court terme, fait des mises au point, évalue et commente ses propres écrits, amorce des bilans, se confie, s'apitoye, se réjouit, s'encourage... Bref, les textes que l'on regroupe ici nous sont déjà très familiers, nous les avons d'ailleurs largement utilisés. Beaucoup tiennent du journal, de l'agenda, du carnet de route. Peut-être vaudrait-il mieux parler ici de "discours autocritique". On regrouperait alors, les textes parus sous les titres "Introduction", "Lettres", "Mes souhaits", "En guise de préface", "Prologue", "Avis", "Journal"[31]. Ici encore, il faut résumer. Mais, de toute façon, les textes, ici comme tantôt, se répètent tellement souvent, que condenser s'impose. Nous retiendrons surtout ce qui concerne "l'aventure" des Pamphlets entre 1936 et 1943, une aventure que l'auteur lui-même écrit de mises au point en commentaires et d'excuses en justifications. Durant les trois premières années, le ton est triomphaliste et les professions de foi enthousiastes ne manquent pas[32]. Dès la fin du premier pamphlet, il souligne sa générosité: trente-deux pages étaient prévues, quarante-huit sont écrites. Et cela, grâce à son enthousiasme et au plaisir éprouvé à se décharger le coeur. La plupart

---

31 Signalons aussi que beaucoup des textes parus sur les pages couvertures ou dans certains placards, trouveraient également leur place ici.

32 PV, I, 27, 345, 492, 501 à 505, 547, 553, 556.

des cahiers ont de quarante à cinquante pages, celui d'octobre 1937 a même cinquante-six pages! Voilà sa façon de respecter ses promesses et ses lecteurs (PV, 1, no 10 (2))! Déjà, la première annnée, les cahiers ont parfois du retard et ne paraissent pas le permier du mois, comme prévu. Tout dépend, précise-t-il, de l'actualité. C'est ainsi que pour publier le cahier de juillet 1937, il a dû attendre la fin du Congrès de la langue française, tenu en juin, à Québec. Et d'autres sujets réclament des lectures. Pour parler des commémorations de 1837, il a dû attendre la conférence de Groulx, du 2 novembre. Le bilan de la première année s'amorce dès octobre 1937. Le ton est assuré: il est en pleine santé et la lutte ne fait que commencer. Il lance un défi à tous ceux qui avaient prédit une fin rapide à son entreprise: "Les politicailleurs, les farceurs, les imbéciles, les crétins et les lâches devront en prendre leur parti" (PV, I, no 11 (2)); "Avis aux salauds et aux imbéciles qui recherchent la publicité" (PV, I, no 12 (4)). Il juge ses Pamphlets, "célèbres", et son contrat, respecté. Ce texte d'un placard, avec pour titre, "Un volume de 500 pages pour deux dollars!", tient de la célébration:

> "Les Pamphlets de Valdombre vous ont offert, au cours de l'année qui se termine avec le présent numéro, 500 pages de lecture sur la politique, sur les lettres étrangères et canadiennes, sur des faits et gestes de la plus passionnante actualité.
>
> Les Pamphlets ont traqué partout les mufles et la bêtise aussi bien dans le monde de la politique que dans le monde social, apportant sur chaque sujet une lumière très vive et des aperçus qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans les officines bourgeoises et consacrées.

> Cinq cents pages de texte serré! Pas d'annonces, pas de courbettes, pas de lèchages, pas de saloperies. Des idées, des faits, des coups de gueule aussi et aussi des coups de poings. Mais de la franchise à plein bord et pendant 500 pages!
>
> Tout cela pour deux dollars!
>
> C'est le cas de dire que les pamphlétaires se 'donnent'" (PV, 1, 556).

Les commentaires de la seconde année sont aussi très positifs[33]. Valdombre souligne, souvent, l'immense travail qu'il doit fournir: "On imagine quelle dépense, quel labeur, quel effort représente l'existence d'une telle oeuvre" (PV, II, 514)! Après une période de repos, c'est une "existence de grand labeur" qui recommence (PV, II, 252). Refuser des annonces payantes l'oblige à des sacrifices, or ses moyens sont de fortune et il est "pauvre"... Au lecteur de remarquer, par conséquent, qu'il n'a rien du vendu! Ses retards s'expliquent par ses recherches. Il est aussi parfois victime de son devoir: il a dû défendre Léon Bloy. Il est persuadé que ses abonnés le comprennent et le plus important, après tout, c'est d'abord de publier les douze cahiers par an, prévus. Souvent, avec humour, il réaffirme son projet: "On peut compter que les grosses chaleurs n'empêcheront pas l'ours du nord d'étrangler certains êtres qui ne se contentent pas seulement de se montrer moutons" (PV, II, 250). A l'automne, l'ours, robuste de constitution et grassement nourri, réintègre sa "ouache" non pas pour se lécher la patte mais bien pour la "poser solidement sur certains crétins" (PV, II, 378). L'apologie de ses propres textes se pour-

---

33 PV, II, 2, 18, 28, 50, 90, 98, 122, 142, 150, 202, 250, 252, 254, 287, 290, 330, 378, 416, 507, 511 à 516; III, 3 à 6.

suit: sa prose est généreuse, sa pensée, vivifiante, son expression, franche. Aussi, défie-t-il les journaux de publier son article de mai 1938, sur Bloy (PV, II, 287). Son second bilan, "Deux ans ont passé" (PV, II, 511 à 516), prend aussi l'allure d'une autre célébration:

> "Deux années de lutte, deux années de guerre et de polémique. Dès 1936, on nous prédisait six mois d'existence. Voici que les Pamphlets, avec le présent numéro, terminent leur deuxième année. On jugera qu'ils ne souffrent pas de phtisie, ni d'anémie pernicieuse; qu'ils se présentent au contraire plus vigoureux et plus solides que jamais, bien décidés à continuer la bataille pour le triomphe des doctrines qui doivent apporter à notre peuple des raisons d'espérer et de vaincre" (PV, II, 511).

La troisième année s'annonce sous le signe des deux premières. Grignon engage, pour une troisième fois, "l'ours des Montagnes, Valdombre", étant donné surtout que les réabonnements ont été nombreux[34]. Il ne cesse de vanter ses mérites, précise qu'il n'aborde jamais une question sans la "vider", fait remarquer qu'il écrit d'un même allant cinquante-six pages sur 30 arpents, puisque le sujet en vaut la peine. Ce qui frappe en 1939, c'est que cette année-là, redoublent les menaces et les mises en garde. Valdombre note que les ennemis se font de plus en plus nombreux. Aussi va-t-il fesser et dénoncer les crétins, les flancs mous, les esprits croches, les arrivés, les arrivistes et un peuple qui ne cesse de "descendre". Il importe plus qu'hier encore, selon

---

34 PV, III, no 1 (2), 89, 92, 148, 157, 188, 228, 232, 372, 398, 345 à 351, 417 à 420, etc.

lui, de "trapper dur et droit" (PV, III, 398). A la fin de 1939, ses ennemis semblent être devenus légion:

> "... mes ennemis [...] se chiffrent par le temps qui court à plusieurs centaines, y compris tous les journalissards des deux Amériques et tous les morvaillons tapeurs de l'écritoire que j'ai souffert pendant des années..." (PV, III, 346).

Gageons que sa participation à la campagne électorale provinciale de l'été 1939, le discrédite auprès de plusieurs abonnés. Et ses menaces, maintenant trop connues et répétées, sont un peu rengaines. Elles n'impressionnent plus. Valdombre donne maintenant, de plus en plus souvent, l'impression de crier pour lui seul. Son bilan de l'année 1938-1939 se veut pourtant aussi positif que les autres. Mais la machine commence à s'essouffler et le cahier de novembre 1939 paraît avec plusieurs mois de retard, en avril ou mai 1940. Les retards sont maintenant choses admises et Valdombre considère alors que seule compte, la qualité. Les plaintes du narrateur aussi, se multiplient. Le travail lui pèse. Et sa solitude d'écrivain pamphlétaire est si grande que son existence en est une "de malaise et de douleur" (PV, III, 86, 87). La politique active, c'est, sans aucun doute pour lui, un excellent prétexte pour arrêter momentanément <u>les Pamphlets</u>. Ses humeurs d'autre part, bonnes ou mauvaises, entrent de plus en plus en ligne de compte. Les premiers numéros de 1939 sont livrés avec du retard. Pour tenter de combler celui-ci, il publie plusieurs cahiers à la fois et août, septembre et octobre 1939 paraissent ensemble avec un retard de quatre mois. Il s'excuse et s'explique dans "A ciel ouvert" (PV, III, 345 à 351). Il a pris des vacances et il a succombé à l'attrait de la

politique active. Même s'il prétend encore que la littérature est plus importante que la politique, il n'a pu se dérober, prétend-il. A ceux qui s'inquiètent de son engagement aux côtés des libéraux, il dément, pour les rassurer, la rumeur que "l'ours mal léché de Sainte-Adèle cherche un beau fromage dans l'administration provinciale" (PV, III, 413). Comme le numéro de novembre paraît en mai 1940, avec six mois de retard, il n'est plus question d'espérer rattraper le temps perdu. Aussi annonce-t-il que le premier numéro de la série suivante paraîtra en juin 1940. Il parle maintenant de série et non plus d'année. L'appellation, moins précise, permettra à l'auteur de publier à son rythme, sans prendre de retard! A la fin de cette troisième série, il est toujours question de remettre "le fer au feu". Il rappelle, encore une fois, que la bataille ne fait que commencer. Mais le narrateur parle aussi de victoire éclatante et de réussite personnelle: enfin, "à coups de poings et à coups de pieds", il juge qu'il a réussi à se faire un nom dans la littérature de son pays (PV, III, 76). Allusion évidente à son succès à la radio. Ce succès ne favorise guère les Pamphlets. Il n'est que logique que Grignon se consacre d'abord à ce qui est rentable à tout point de vue. Car Grignon semble toujours poursuivre deux objectifs, pour lui, fort probablement indissociables: d'une part, la réussite de l'écrivain et d'autre part, une certaine réussite matérielle, celle-là devant entraîner dans son sillon, celle-ci. Une réponse qu'il fait à Germaine Plante, à cette époque, s'avère particulièrement éclairante. La question posée est la suivante: "Si vous n'étiez pas vous, quel littérateur ou quel personnage de la littérature voudriez-vous être?". Il répond:

> "D'aucuns vont croire que je voudrais être Léon Bloy. Non! Ce mendiant très digne a trop mangé de misère dans sa vie et moi, j'aime trop mes aises, l'harmonie d'une existence de bourgeois-campagnard. Puis je vous confierai que je n'ai pas la force de caractère ni la sainteté d'un Léon Bloy[35]".

Les numéros de juin, juillet et août 1940, se suivent[36]. En septembre, nouvel arrêt. Les retards sont maintenant une habitude et il publie presque toujours deux ou trois cahiers en même temps. Il dit, à la fin de 1940, qu'il sera moins enthousiaste et moins violent et moins coriace aussi. Il menace de rayer sur ses listes, les noms de ceux qui tardent à se réabonner. Il gémit de plus en plus et constate, un peu amer, parlant des Pamphlets au passé, qu'en 1936, 1937 et 1938, ils marchaient "rondement" (PV, IV, 17). Des articles promis sont reportés ou ne voient pas le jour. Sa série, "le Plagiat, industrie classique", reste inachevée. Son bilan de 1940 et 1941 reste positif, mais le ton triomphaliste des bilans précédents est disparu. Pour la cinquième série, il promet six cahiers de soixante-douze pages, mais il ne s'engage pas sur les échéances (PV, IV, 415). Les Pamphlets sont devenus secondaires. Seul compte maintenant, le succès des "Belles Histoires". Succès dont il est fier et heureux. Enfin, lui et sa famille peuvent vivre! A son âge, "c'est bien raisonnable" (PV, IV, 337). Il reconnaît par ailleurs que Valdombre est "gras-

---

35 G. Plante, "Mes enquêtes/Valdombre", la Rp, vol. 23, no 7, juillet 1940, p. 27.

36 Pour les commentaires de la 4e série, voir PV, IV, 2, 30, 46, 127, 130, 190, 270, 346, 415, etc.

sement nourri à la crèche provinciale[37]" (PV, IV, 17). Sur les quatre cent trente-deux pages promises pour la cinquième série, seulement deux cent quarante-six paraîtront[38]. Le premier cahier est daté de mars-avril 1942, il paraît donc presque un an après le dernier numéro de la série quatre. Il s'écoulera encore un an avant que le second cahier paraisse, en février 1943. En 1942, il fait remarquer que le papier est cher et qu'il n'enverra pas le cahier deux, à ceux qui ne se seront pas réabonnés. Il fermera les listes. Tout laisse croire que les réabonnements se font rares. Il se dit épuisé et incapable de promettre de publier à date fixe. A Jacques Genest, directeur du Quartier latin, il déclare ne pouvoir répondre à l'enquête: "Qu'avez-vous à dire aux étudiants?". Il râle littéralement "sous une besogne d'enfer" et la tâche lui semble trop lourde. Il a peur "d'éparpiller son plomb et s'étant rendu insupportable aux trois quarts de la population, ses ennemis sont plus nombreux que jamais" (PV, V, 27, 28). Entre 1942 et 1943, il a abattu à nouveau "une besogne d'enfer". Il change encore une fois le mode de parution de ses Pamphlets: plutôt que six cahiers de soixante-et-douze pages, il prévoit huit cahiers de quarante-quatre pages. Il prévoit aussi compléter la série, d'ici un an (PV, V, 74). Ceux qui avaient cru que le succès des Paysanneries l'endormirait, se sont trompés. Et de reformuler une nouvelle fois, son pro-

---

37 Fait-il ici allusion à l'achat d'Un homme et son péché et du Déserteur par Québec? Ses deux volumes sont en effet distribués dans les écoles de la province. Dans une émission sur Grignon, sa fille Claire explique que les Pamphlets disparurent à cause du nombre de moins en moins élevé d'abonnements. C'est fort possible. Elle évoque aussi des problèmes d'argent. Cela nous paraît beaucoup moins vraisemblable. (L'Observateur/ Les Insolences de Claude-Henri Grignon, Radio-Canada, 25 février 1979).

38 Pour les commentaires de la 5e série, voir PV, V, 2, 27, 28, 42, 74, 115, 118, 158, etc.

jet. Mais bien vague, puisque, dit-il, seul Valdombre sait ce qu'il offrira à ses lecteurs. En réalité, c'est évident, il va au hasard et ne le sait pas lui-même (PV, V, 115)! Pourtant, dans une apostille sur Léon Daudet, il précise qu'il reviendra sur son oeuvre pour remettre certaines idées au point (PV, V, 94). Mais il est tout accaparé par le succès des "Belles Histoires" et des Paysanneries. Roger Duhamel fait remarquer dans un article du Devoir que cite Valdombre, que le roman Un homme et son péché et les disques de sketches se vendent bien. Que "les Belles Histoires" sont une "institution à CBF" et que les salles de spectacles sont toujours combles. Il conclut malicieusement, en faisant remarquer qu'Un homme et son péché vaut son pesant d'or et que, rarement au Québec, on aura vu un écrivain obtenir "autant de prestige et autant de gros sous pour un seul livre" (PV, V, 153). La réponse de Valdombre montre que le narrateur est piqué au vif. Sa réplique, comme très souvent, est méchante. Il admet son succès et nargue son collègue qui, comme critique au Devoir, fait un salaire de "femme de peine"! Il continue:

> "Un homme et son péché se défend bien tout seul. L'homme se porte à merveille et le péché itou. Il rapporte même beaucoup, ce qui plonge notre petit Loger dans une crise de nerfs qui décèle l'envie la plus répugnante" (PV, V, 151).

Ce qui frappe le lecteur des derniers Pamphlets, c'est surtout le ton un peu désabusé du narrateur. Son manque d'intérêt aussi pour la littérature. Il se contente maintenant de brefs comptes rendus. Ce désanchantement, nous l'avions remarqué déjà dans les textes de 1941-1942 du Bulletin des agriculteurs. Certes, il bougonne encore, mais ce n'est plus dangereux (Ba/PB, 05.41, 8). Il a pris de l'âge et du "gros bon sens" et il ne veut plus en faire "accrère au

monde" (Ba/PB, 10.41, 8). Il constate d'ailleurs que s'il n'avait pas toujours eu le défaut d'ouvrir la bouche, il serait peut-être plus à l'aise aujourd'hui (Ba/PB, 06.41, 11). Mais, heureusement, il a un peu d'argent, pas gros, mais assez pour vivre par exemple, pour être indépendant et pour "mourir comme du monde au village" (Ba/PB, 07.41, 8; 05.41,8). Et puis, les politiciens et la politique l'ont tellement déçu qu'il en a presque perdu tout idéal. Alors qu'il avait de l'idéal "plein le coeur", il a cru, pour son malheur, en des hommes qui "parlaient ben". Puis, continue-t-il,

> "Un beau jour, ils m'ont trompé, ils ont lâché l'idéal. Ils m'ont lâché comme de raison. J'ai traîné ma misère partout. [...] Moi qui vous adresse la parole, je vous dis que j'ai perdu mon idéal. Je l'ai pas vendu, je l'ai perdu. C'est pas pareil[39]"(Pa/PB, 05.41, 8).

On sait d'autre part que les textes du Père Bougonneux abandonnent pratiquement toute dimension polémique à partir de 1943, pour se transformer en récits et en contes. L'écrivain "d'action", le polémiste, désabusé, opte en réalité pour l'univers de la fiction, plus satisfaisant et moins frustrant puisque le narrateur peut le fabriquer et le reconstruire sans cesse, et comme il l'entend. Ce qu'il fera pendant plus de trente ans dans "les Belles Histoires". C'est donc que le polémiste abdique. Il ne croit peut-être plus possible, par le pamphlet, de changer la marche des événements, et d'influencer ses lecteurs qui, de toute façon, le délaissent. Le texte, "Qu'avez-vous à dire aux étudiants?"

---

39 Grignon fait peut-être allusion ici à plusieurs politiciens. Mais sûrement à Henri Bourassa en particulier, qu'il a tant admiré et écouté et dont l'évolution et la vieillesse le décevront tant.

(PV, V, 27 à 42), doit être interprété dans cette optique. Il y a dans ce texte un accent tragique: le narrateur semble réaliser de plus en plus, dirait-on, l'inefficacité grandissante de son propre discours. Il ne voit plus d'ailleurs, dans son projet social, qu'un "rêve mirifique". Relisons ce texte amer et désabusé, qui est aussi un peu, une plainte:

> "Comme vous, à votre âge, je croyais à la bonté des hommes et à la bonté des peuples. Je sortais de chez Jean-Jacques. Je croyais la paix possible. La paix n'est plus possible. Après cette guerre-ci, le monde entier restera sur un pied de guerre. Ce sera la seule façon d'avoir la paix, car c'est l'axiome latin qui a raison. L'Antiquité a toujours raison.
>
> .....
>
> Ce n'est pas toujours gai de tenir une plume, de dire ce qu'on pense. Il se peut que ma liberté de parole me force un jour à crever de faim. Ce sera un vendu de moins au pays de Québec" (PV, V, 41, 42).

Grignon, c'est clair, semble avoir, à cette époque, une conscience plus ou moins claire de la vacuité de son propre discours. C'est vrai qu'il y a la guerre et que les libéraux qui avaient juré sur tous les tons qu'il n'y aurait jamais de conscription, s'apprêtent à organiser le plébiscite. Mais Grignon voit bien aussi que la société canadienne-française évolue et pas dans le sens qu'il souhaiterait. D'année en année, la société s'éloigne du modèle qu'il propose. Il juge qu'en 1947, la société québécoise est plus que jamais au bord de la faillite. Surtout à cause de la désertion de la terre, de l'urbanisation et de l'industrialisation. Il voit bien que la révolution économique se fait

en quelque sorte sans les Canadiens français, puisque les leviers de commande leur échappent. Tout n'appartient-il pas aux Anglais et aux Juifs? Une fois pour toute, il juge bon de le redire: les Anglais conquérants "sont ici chez eux" (PV, V, 38, 40). Il espère peu, enfin, de l'élite canadienne-française qui se tait, se terre et trahit. Les chefs nationalistes eux-mêmes, "à la crinière de lion", n'ont-ils pas pris le bord des Anglais (PV, V, 38)? Il ne voit plus qu'une solution: laisser Montréal aux Anglais et aux Youpins et vivre sur la terre, de la terre, avec, ajoute-t-il, "nos moeurs, nos traditions, notre simplicité, nos clochers" (PV, V, 39). Ce qu'il propose, c'est ni plus ni moins que la retraite et le repli dans l'isolement. Mais, dans une telle conclusion, quelle est la part de la rhétorique? Car Grignon, sans illusion sur ce qu'il dit, s'attend peu à ce qu'on partage ses opinions. D'ailleurs, il constate, désabusé, qu'on ne prend même plus la peine de lui répondre et de réfuter ses opinions!

De plus en plus persuadé de l'inefficacité de ses propos, Grignon n'est cependant pas homme à se laisser abattre et à cesser le combat. Loin de là! Il lui faut une autre sphère, une autre arène où il pourra à nouveau agir, influencer, manipuler, se mettre en valeur et avoir la vedette. Une arène plus limitée, mais qu'il pourra par conséquent mieux contrôler. Ce sera Sainte-Adèle et le comté de Terrebonne. Le dernier texte des Pamphlets, "le Martyre des maires", devient tout à coup riche de signification. Ce texte, d'abord écrit par le maire, par l'administrateur, situe son lecteur au centre de nouvelles préoccupations. Ce texte, c'est bien la fin des Pamphlets. Mais c'est aussi un passage, une transition, la fin d'une étape et d'une époque et

le début d'une autre. Grignon délaisse une "écriture-acte" pour l'action elle-même. Il délaisse un peu l'univers des idées et des mythes pour celui du réel et du concret. Maintenant, l'oeuvre de Grignon sera plus nettement partagée: d'une part, l'écrivain opte plus résolument pour un univers de fiction et d'autre part, l'homme choisit de se frotter au réel et d'affronter en face, les autres. Et si l'écrivain ne cesse jamais d'avoir la nostalgie d'un passé qui restera cher à son coeur toute sa vie, l'homme d'action "sent ben trop" qu'il rappelle "des heures qui r'viendront pus" (Ba/PB, 01.49, 36) et qu'il faut par conséquent vivre avec son temps et son époque, avec leurs grandeurs et leurs misères. Il ne faudrait surtout pas juger Claude-Henri Grignon à la lumière de quelques pamphlets seulement. On risquerait fort de se fourvoyer. Cet homme "tout d'une pièce", n'est pas si aveugle et si borné que ses adversaires aiment le laisser croire. On s'en aperçoit bien, quand on chemine davantage dans l'oeuvre et quand on se donne la peine de s'informer. On s'en rend compte avec évidence, quand c'est le maire qui parle:

> "Je ne dis pas que je n'eusse préféré vivre au temps de Séraphin et de ma chère Angélique, mais il ne m'appartient pas de respirer dans un siècle plutôt que dans un autre et nous devons subir le sort" (PV, V, 241).
>
> "Seulement, il faut donner à ces voyageurs (les touristes de Sainte-Adèle) invités sans doute par Baudelaire, ce à quoi ils ont droit, de la bonne eau en abondance, une protection contre les incendies, des rues carossables et enfin, du confort. Nous sommes en 1943. Que le maire du village de Sainte-Adèle le veuille ou non, qu'il soit arriéré par ses attaches indéracinables au passé, il faut bien pousser sur le progrès puisque

> c'est le progrès qui tire sur le maire. Il ne le manque pas non plus" (PV, V, 243).

Grignon termine la rédaction de son dernier cahier, à Sainte-Adèle, en signant de ce pseudonyme maintenant si célèbre, Valdombre, le 17 mai 1943. Cette fois-ci, il n'a pas tenu ses engagements. Il n'a publié que cinq cahiers sur huit prévus.

Plus tard, Grignon évoquera souvent cette époque mémorable des Pamphlets de Valdombre. Parfois, avec une certaine amertume. En 1955, alors qu'il écrit depuis déjà dix-sept ans pour la radio, il fait le point[40]. Il se dit, c'est évident, plus heureux depuis qu'il écrit "les Belles Histoires". Il est moins "esclave" qu'il ne le fut entre 1936 et 1943, alors qu'il devait lire pendant quatre à six heures par jour des pédiodiques et écrire des sept et huit heures d'affilée. Il rappelle la tâche laborieuse des corrections d'épreuves. Que d'angoisses, de soucis et de tracas de toutes sortes! Et quelle solitude aussi! Les ennemis étaient nombreux et beaucoup ne lui ont pas encore pardonné cette aventure. Jamais on ne l'a aidé, jamais on ne l'a félicité. Pourtant, même les pamphlétaires ne sont pas insensibles aux encouragements. Plus le temps passe cependant, qui chasse les mauvais souvenirs, et plus il évoque les Pamphlets avec fierté et orgueil. Il avoue qu'il ne sait au juste ce qui subsistera des Pamphlets et qu'au fond, cela importe peut-être peu. Mais, en 1967, à son point de vue, les Pamphlets n'ont pas vieilli. Ils ont toujours

---

40 CHG, "le Radio-dramaturge esclave et maître", le D, 30 juin 1955, p. 30.

raison et les ennemis devront bien un jour "rendre les armes". Jamais Grignon ne reniera Valdombre et ses écrits[41].

A Conrad Bernier, en 1957, il déclare:

> "Valdombre? Je ne renierai jamais Valdombre! Tout jeune, j'étais Valdombre. Je suis pamphlétaire dans tout ce que je fais et je le resterai même dans ma tombe. Les Pamphlets de Valdombre n'ont pas beaucoup vieilli. J'ai semé des idées. J'ai la certitude que l'on découvrira tôt ou tard que j'ai eu quelquefois raison. Même ceux à qui j'ai donné de solides coups de pied au cul devront finalement rendre les armes[42]".

Ce fut, tout compte fait, une époque glorieuse à sa façon, une période de travail intense: quinze à dix-sept heures par jour! "Ah! la joie de vivre"!

> "... c'est le propre de la jeunesse de courir au-devant du danger. C'est comme moi quand j'écrivais les Pamphlets de Valdombre. Je faisais tout entièrement seul. Je les rédigeais, je les faisais imprimer, je les expédiais à mes trois mille abonnés. C'était passionnant, mais dangereux. N'importe, j'aurai vécu. L'enthousiasme, la misère et la jeunesse vont ensemble[43]".

---

41 CHG, "Éditorial/Quand j'étais dictateur" (II), le Jph, 11 mars 1967, p. 2.

42 C. Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon:... ", la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

43 Gérald Godin, "le Péché de Grignon:... ", le Magazine Maclean, vol. 4, no 8, août 1964, p. 46.

Les dernières allusions de Grignon aux Pamphlets de Valdombre sont sans équivoque: son oeuvre polémique est une grande oeuvre et qui restera. Évoquant de nouveau, dans deux textes du Journal des pays d'en haut, les Pamphlets qu'il écrivit pour "rester libre" et "crever toutes les vessies littéraires et politiques de son temps", il tranche une fois pour toute le débat: "Ils vécurent férocement de 1935 à 1942. Ce fut une époque passionnante et passionnée[44]". Et Curieux, alias Valdombre, poursuit:

> "Mais ce fut dans les Pamphlets de Valdombre que Grignon fit sa marque comme on dit par là, de 1936 à 1943. Nous croyons que Grignon-Valdombre vivra aussi longtemps que Grignon-Séraphin, ce qui n'est pas peu dire[45]."

---

[44] CHG, "Éditorial/O Passé d'amour", le Jph, 25 février 1967, p. 2.

[45] CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 6 mai 1967, p. 4.

CHAPITRE III

PREMIER BILAN

ou

LA VOLONTÉ DE RÉUSSIR

CHAPITRE III

PREMIER BILAN

ou

LA VOLONTÉ DE RÉUSSIR

"... être quelqu'un..."
"Imposer son MOI, semblable au conquérant".
(SL, 12, 18)

Premier Bilan

Avec la présentation des Pamphlets de Valdombre, s'achève notre première grande étape: l'histoire de l'oeuvre polémique de Claude-Henri Grignon. Cette histoire, en quelque sorte une aventure, plus précisément une quête, se révèle passionnante. En compagnie de Grignon et des siens, c'est dans une certaine mesure, l'épopée des pays d'en haut que nous avons d'abord vécue. Puis, de l'enfance à la maturité, nous avons côtoyé une nature riche, violente, diverse et contradictoire, parfois désespérée, mais le plus souvent sur la brèche, toujours prête à s'exalter et à pourfendre. Suivre l'itinéraire de Grignon, c'est aussi l'occasion, en même temps que de voir une oeuvre s'élaborer, de revivre une certaine histoire sociale, culturelle et littéraire du Québec. Une histoire qui a pour scène, le plus souvent, Montréal, celui des années 1915-1930. Nous avons mis à jour une oeuvre littéraire particulièrement imposante, dans des domaines de la littérature québécoise où il reste beaucoup

à faire et qui se confondent souvent: l'essai, la polémique et la critique littéraire. Nous avons pu mesurer aussi la richesse encore si peu exploitée de beaucoup de périodiques québécois, véritables agendas de la petite histoire littéraire du Québec. Dans le cas de Grignon, c'est avant tout une oeuvre de critique littéraire que nous avons retrouvée, puisque ce n'est véritablement qu'avec les Pamphlets que la vie sociale et politique alimente les propos du polémiste. Mais ce qu'il importe surtout de souligner à nouveau, c'est que nous avons pu faire la genèse de l'oeuvre, d'abord et avant tout, grâce à l'oeuvre elle-même.

Comme Montaigne, Claude-Henri Grignon pourrait dire: "Je suis moi-même la matière de mon livre[1]". Le narrateur est omniprésent dans son texte, intervenant sur tout, à propos de tout, ramenant sans cesse tout à lui, à son vécu, à ses lectures, à ses expériences, à ses écrits. De texte en texte, Grignon se livre. Ici, il lève le voile sur sa vie intime, psychologique et morale. Là, sur sa vie sociale et intellectuelle. Et il est tout de même assez extraordinaire que nous ayons pu si facilement retracer tous les moments importants de sa vie, de 1894 à 1943. Grignon se livre, de façon générale, généreusement, revenant sans cesse sur certaines expériences et sur certaines périodes. Rarement avare de détails et d'anecdotes. Et si l'oeuvre polémique de Grignon, au-delà de son décousu, est malgré tout, une et cohérente, c'est d'abord grâce à cette présence du narrateur. Celle-ci donne à l'oeuvre une

---

[1] Cité par André Lagarde et Laurent Michard, XVI^e siècle, Paris, Bordas, coll. "Textes et Littérature", no 2, 1961, p. 196.

grande partie de son sens. Mais elle façonne aussi le texte, tantôt mémoire, tantôt journal, tantôt lettre, tantôt écrit intime, tantôt défense et justification, tantôt autoévaluation, plus souvent encore "autocélébration". La présence du narrateur brise souvent la démarche essayistique, elle interrompt les approches argumentatives, explicatives ou délibératives. Elle favorise la rupture. Et la parenthèse parfois et la digression "verveuse" et prolixe souvent, favorisent l'émergence d'une écriture nouvelle: lyrique, narrative, descriptive. Certes, la démarche rigoureuse perd souvent au change. Mais c'est tant pis, car le texte, lui, y gagne. Se faisant récit, il a bientôt l'attrait du texte de roman, de la nouvelle et du conte. Ou bien, il accueille une richesse de tons surprenante: ici, l'humour ou l'ironie, ailleurs, le sarcasme. Le récit devient alors caricatural et burlesque même. Par conséquent, c'est la littérature qui, en fin de compte, gagne au change. La lecture devient si passionnante que le lecteur attend bientôt les digressions. D'étranges liens se créent bientôt entre lui et ce héros que devient le narrateur, héros d'une espèce de roman-fleuve aux épisodes innombrables. Car le narrateur, ses aventures, ses colères aussi, souvent nous fascinent et nous intriguent, souvent aussi nous agacent et nous irritent, mais toujours nous intéressent. Cependant, même si nous avons généreusement cité Grignon, nous n'avons pas pourtant, encore tout exploité de la dimension autobiographique de ses textes polémiques.

Autoportrait

A travers son oeuvre, Grignon trace de lui-même un portrait psychologique et émotif que nous avons, certes, déjà esquissé ici et là, mais qu'il convient de reprendre. Nous verrons mieux ainsi que la polémique est peut-être largement affaire de tempérament. Ce portrait que l'auteur veut vrai, sincère, honnête, est souvent plus que flatteur, cela va de soi. Mais ce qui nous intéresse davantage ici, c'est que ce portrait éclaire l'oeuvre, qu'il nous aide peut-être à en comprendre les exagérations, les contradictions, les violences, les injustices, diraient certains. Grignon se peint généreux, prodigue même, sans envie et sans haine, sincère, franc, sain, lucide. Mais il avoue aussi, une sensibilité et une émotivité presque maladives, qu'il contrôle mal et qui, maladroites dans leurs manifestations, le portent à la violence. Lui qui a peint l'avarice, aime se présenter d'une "prodigalité presque scandaleuse[2]". Évoquant le sens de l'économie du paysan français, il écrit avec humour: "J'enlève mon chapeau, moi qui suis prodigue et tellement gaspilleux" (PV, III, 448). Lui qui attaque souvent ses confrères avec une hargne inquiétante, se dit, tout en s'avouant chargé de "faiblesses, de défauts et de péchés", d'une "générosité native contre laquelle il ne peut rien" (PV, II,332). Ceux qui le "tapèrent" si souvent autrefois pourraient témoigner qu'il n'est ni un cochon ni un envieux de nature (PV, II, 73). Il cite Albert Pelletier: "Je ne sais personne qui soit moins envieux que lui". Valdombre continue:

---

[2] Vbr, "Images de la terre, Images poétiques", la Rm, vol. 21, no 6, octobre 1939, p. 14.

> "Il me répugne de citer de tels éloges. Je veux simplement rappeler que je place la générosité au-dessus de tout et que j'ai toujours reconnu le talent et loué avec l'enthousiasme que l'on sait, les oeuvres que je croyais supérieures quand moi-même, j'avais des livres à vendre. Les témoignages sont là et c'est ce que vous diront tous les confrères qui ont du coeur et de la tête" (PV, II, 332).

Sa générosité et sa sincérité l'ont amené à épouser les causes populaires, mais expliquent aussi qu'il ait été si souvent berné et roulé. C'est vrai qu'il est, en effet, "dangereusement naïf" (PV, V, 230). Il se défend d'avoir jamais été inspiré par la haine. En 1957, il dit à Conrad Bernier:

> "J'ai botté pas mal de monde; j'ai eu beaucoup d'ennemis, mais à la vérité, je n'ai jamais eu de la haine contre personne! Je me suis battu pour des idées auxquelles je croyais[3]".

Toujours franc, d'une franchise absolue, il reconnaît manquer totalement de diplomatie (PV, II, 338). Lui, "descendant de Français", ne peut s'empêcher d'être sincère et de dire ce qu'il pense. Il aimerait être agréable à tous et il s'excuse de manquer de modération (PV, I, 155). Mais il a à coeur de ne pas cacher, de ne rien dissimuler; aussi continuera-t-il malgré tout, à blesser encore bien des épidermes (PV, I, 166). Il n'est pas non plus bigot et hypocrite. Les histoires "folichonnes" ne l'intéressent plus, mais les "vraies" lectures ne lui font pas peur (PV, I, 201, 202). Enfin, sachant mieux que

---

3 Conrad Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon: écrire pour rester libre", la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

quiconque ses faiblesses, la limite de ses connaissances et de son talent, de ce "talent racial qui fait l'écrivain", il ne se "gobe" pas (PV, I, 159, 160): "... mais je ne me gobe pas, ça jamais. Et c'est ce que vous diront tous mes amis et c'est ce que vous diront tous mes ennemis s'ils n'ont pas perdu complètement la boule" (PV, II, 158). Lucide, il sait par conséquent ce qu'on pense de lui et que beaucoup verront en lui comme en son maître Léon Bloy, "un ingrat" (PV, II, 262). Quant à ses violences, c'est affaire de tempérament surtout, prétend-il.

Dans un texte de 1917, il raconte qu'il assiste à un dîner. Jeanne, une belle jeune fille, à la fin d'un repas où l'on a parlé littérature, traite Rousseau de "grand fou". On sait qu'à cette époque il se repaît des Confessions et des grands romantiques. Le voilà donc démonté, bouleversé, hors de lui, incapable de parler, prêt à fuir:

> "J'aurais voulu répondre à la gentille dame. J'aurais voulu lui dire mille choses et mille vérités: mais je savais n'être pas capable de répondre sans m'emporter et me fâcher. J'ai préféré me taire. [...] Je n'étais plus à mon aise en cette compagnie, j'aurais voulu les quitter[4]".

Il faut à nouveau reconnaître Grignon sous les traits de certains de ses personnages. Son Lindbergh porte en lui la tempête et jamais il ne pourra "s'en défaire". Il se reconnaît "une âme chantante, émotionnable, troublée" (SL,

---

[4] CB, "A propos des Rêveries d'un promeneur solitaire", l'AN, 12 octobre 1917, p. 2.

128, 146). La nuit venue, souvent le sommeil le fuit, il ne peut dormir, il est anxieux, agité, nerveux, dans "un état moral épouvantable". Le doute et le découragement l'assaillent:

> "... une anxiété dont il se refusait d'analyser la cause, le menait en tous sens, balloté sur la mer des imprécisions" (SL, 46).
>
> "Agité, nerveux (oui, nerveux comme chacun de nous quand l'anxiété nous ronge), épuisant toute son énergie, le Rêveur allait de droite et de gauche" (SL, 66).

Grignon, c'est aussi Jean-Jean Ouellet, sur le chemin du retour, qui, ainsi que tous les hommes forts, les courageux et les aventuriers, se met à pleurer et "tombe comme une masse de plomb dans une douleur profonde" (Dé, 101). Grignon aussi pleure parfois. Par exemple, devant son ami Francoeur qui lui lit du Renan (PV, II, 107, 108). A soixante et treize ans, à une "soirée 1880", à Saint-Jérôme, Serge Laprade interprète "la Valse du souvenir" dont il a écrit les paroles. Il commente:

> "L'image de ma chère Angélique remonta à ma mémoire et à mon coeur. Je faillis pleurer d'attendrissement. Les fins-fins du journalisme vont me trouver passablement naïf. Ils ont raison. C'est que je le suis, naïf, parce que je vis toujours intensément les belles et grandes heures de mon existence[5]".

---

5 CHG, "A la gloire du passé/La Société historique de Saint-Jérôme", le Jph, 8 avril 1967, p. 3.

A la mort de Francoeur, il est comme autrefois à la mort de son père ou de sa mère, complètement bouleversé. Pendant plusieurs jours, il est incapable de tracer deux mots de sympathie (PV, IV, 410). Son émotivité à fleur de peau doit forcément s'épancher, et vite. Alors, précise-t-il: "Toujours, je m'emporte un peu" (PV, IV, 126). Tantôt, c'est plutôt l'enthousiasme qui l'entraîne, cette "maladie" dont il a hérité des Grignon et que devait "aggraver la lecture de Léon Bloy[6]". Il écrit quelque part avec humour: "Je suis plus enthousiaste que tous les montagnards. Ce qui ne veut pas dire que je suis un petit tartarin[7]". Tantôt, c'est un trop plein d'énergie qu'il faut épancher par un surcroît d'activités et de manifestations: il lui faut alors remuer, crier, bousculer! Et tant pis pour les autres, les spectateurs ses voisins, quand il assiste à un match de tennis qui l'énerve et l'excite[8]. Tantôt, ce sont aussi de violentes colères, des éclats qu'il ne peut réprimer. Alors, ses lèvres tremblent, son coeur bat "une charge douloureuse" et il sent monter en lui la fureur, "comme une poussée de fièvre" (Dé, 148, 149). Pas étonnant par conséquent qu'il ait un "maudit caractère" (PV, II, 256) et que "ses humeurs" (PV, III, 417) le rendent insupportable. On comprend alors qu'il se sente mal en société. Les présences féminines surtout, semblent à tout coup le mettre mal à l'aise, et il se défend mal contre la fascination qu'exercent sur lui, les femmes. A vingt-six ans, il écrit un jour de pluie:

---

6 Vbr, "le Curé Labelle devant les Anglais", la N, 28 octobre 1937, p. 1, 6.

7 Vbr, "Découverte d'un paradis", la Vie au grand air, vol. 1, no 1, juillet 1937, p. 9.

8 Vbr, "le Match silencieux", la R, 10 août 1935, p. 8.

> "Oh! la pluie, Oh! la fraîche pluie qui caresse les fruits mûrs comme des mains de femme ou d'enfant. Je rêve. Je pleure. Je supplie. Les désirs dans mon coeur déterminent les passions, celles de la chair uniquement[9]".

En 1936, commentant un portrait de Françoise Gaudet par Simone Routier, il note qu'il adore ce genre de visage un peu grave et qu'il y voit une douce mélancolie mêlée d'accents énergiques qui lui "font peur" et qui l'attirent toujours, "insensé" qu'il est[10]. René des Laurenties est lui aussi troublé par les jolies employées du Parlement de Québec:

> "Il ne lui arrivait pas souvent de sourire ou de saluer d'un geste distrait une jolie sténo-dactylo arpentant les corridors. Non pas parce qu'il méprisait ces jeunes ou vieilles demoiselles. Au contraire, il les aimait trop: leur allure tantôt sèche, tantôt garçonne le paralysait. Il les désirait toutes en son âme et rêvait de les posséder toutes en son lit, mais sa timidité congénitale l'empêchait d'aller plus loin et il ne proférait que des sottises devant les dames. C'était de famille" (PV, V, 51).

Mal à l'aise en société, Grignon rejette celle-ci et se replie sur soi. La société n'est plus qu'hypocrisie et sottises. Comme Montherlant, il se vante de détester les mondanités (Pr, 10). Il n'assiste pas au Bal des Artistes donné en l'honneur d'Estelle Maufette parce qu'il ne danse pas, qu'il a horreur des foules et qu'il ne porte pas l'habit "de cérémonie". Il n'a rien "de l'em-

---

9 CB, "Ce soir, la pluie dans les saules", l'AN, 13 août 1920, p. 2.

10 Vbr, "la Critique des livres/Littérature canadienne-française", la Vc, no 44, mai 1930, p. 45 à 58.

pesé" et il préfère son "corderoy" (PV, V, 47)[11]. A dire à chacun sa vérité, il a, c'est inévitable, peu d'amis. Il s'en vante:

> "... je n'ai pas beaucoup d'amis. C'est un peu vrai. J'ai un don, un don capital qui me rapporte énormément: c'est de me créer des ennemis, beaucoup d'ennemis dans un espace de temps relativement court. Que voulez-vous, je possède un mauvais caractère et je suis violent[12]".

Il ne peut comprendre les députés qui s'engueulent en Chambre et qui, dix minutes plus tard, trinquent ensemble. On ne saurait en effet, selon lui, traiter les ennemis qu'en ennemis (PV, II, 224). Et puis, après tout, qu'importent les autres! Mieux vaut être craint! Car ce qui compte d'abord, c'est d'avoir la paix[13]. C'est donc dans le repli, la fuite ou l'affrontement que Grignon se "refait" et s'affirme surtout. Comment comprendre autrement son périodique besoin de "fuir" vers le nord où il se repose et satisfait son besoin de solitude et de méditation. Dans sa chaloupe que mène son guide, il vit des heures

---

11 Lucette Robert annonçant la première du film "Un homme et son péché", termine son texte ainsi: "Mon Dieu! Que puis-je ajouter? Sinon que la seule incertitude est de savoir si oui ou non Claude-Henri Grignon portera habit et cravate blanche le soir de la première d'Un homme et son péché ("Ce dont on parle", la Rp, vol. 42, no 2, février 1949, p. 9). On sait cependant qu'une fois installé à Sainte-Adèle, Grignon recevra souvent, mais plutôt quelques rares amis ou intimes avec qui il se sent à l'aise pour jouer, discuter ou se raconter.

12 AdA, "Chronique de Sainte-Adèle", l'AN, 25 avril 1930, p. 7.

13 CHG, "Éditorial/Quand j'étais dictateur" (IV), le Dph, 25 mars 1967, p. 2.

de silence revigorante[14]. Il découvre des "sentiments ignorés jusque-là". Occasions par excellence pour s'éloigner de la femme, pour "s'en délivrer":

> "C'est la vraie vie de camp, saine, hygiénique et forte. C'est la liberté en même temps que la conquête de soi-même. Loin de la civilisation, l'homme se découvre. Il redevient naturel et c'est tout un enchantement[15]".

C'est fort probablement de lui-même qu'il parle quand il écrit à un de ses correspondants:

> "Il est généralement admis que les déprimés, les nerveux, les neurasthéniques ne peuvent espérer guérir s'ils ne vivent pas dans le calme, la tranquillité parfaite et le silence" (PV, III, 296).

Dans une sorte de "revanche" sur la société qu'il flétrit, il prend plaisir à s'isoler. Et, du milieu des écrivains surtout, il met son point d'honneur à se démarquer. On sait déjà la satisfaction qu'il éprouve à se présenter comme un autodidacte "dans toute l'horreur ou la grandeur du vocable[16]". Il est fier d'être sans titre, sans diplôme, sans instruction[17], et de passer pour "un autre ignorant de la province de Québec" (PV, I, 142). Il n'a pas eu comme

---

14 Voir Christiane Noël, "A la mémoire de Claude-Henri Grignon", le Jph, 8 avril 1976, p. 42, 43.

15 Vbr, "Découverte d'un paradis", art. cit., p. 11.

16 "Le Sel de la Semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

17 Vbr, "Moi sociable", la R, 7 décembre 1935, p. 5.

"tant de Béats et moult Dollard de la rhétorique savonneuse", l'avantage d'apprendre à exposer les "idées de Monsieurtoulemonde dans une langue inintelligible" (PV, II, 53). Il ne le regrette d'ailleurs pas, car les humanités, telles qu'on les enseigne au Québec, profitent peu aux étudiants (PV, III, 324; IV, 271). Plus tard, il notera avec fierté qu'il est le seul membre de la Société Royale du Canada (Section III) sur cent quarante-six membres, à avoir été nommé sans diplôme[18]. Ce long passage humoristique, extrait d'une lettre à Victor Barbeau, le mondain et le raffiné, illustre avec évidence le besoin qu'a Grignon d'être à part. N'est-ce pas d'ailleurs, la meilleure façon d'être remarqué?

> "Vous savez mieux que personne, mon cher professeur, que je n'appartiens pas à cette catégorie de flancs mous qui font l'orgueil de notre sainte race (priez pour nous!); je n'appartiens pas non plus à cette classe d'envieux, de bacheliers poumonniques qui font l'orgueil de notre sainte race (priez pour nous!); vous savez, vous, que je n'appartiens pas davantage au troupeau des fils soumis et obéissants qui font l'orgueil de notre sainte race (priez pour nous!). Vous savez bien encore, mon cher Barbeau, que je n'appartiendrai jamais à la Société des Écrivains canadiens-français qui font l'orgueil de notre sainte race (priez pour nous!)" (PV, III, 190).

Mais se démarquer, s'isoler, n'est-ce pas déjà s'opposer? C'est donc dans la lutte et le combat que Grignon se réalise de façon la plus spectaculaire. Puisqu'il n'a pas envie de "vivre la vie de tout le monde", il sent bien alors,

---

18 Propos rapportés par Conrad Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon: écrire pour rester libre", art. cit.

qu'il sera "toujours en lutte contre quelque chose ou quelqu'un[19]". Aussi, ne recule-t-il pas devant l'affrontement (PV, I, 268); aussi, ne méprise-t-il pas le coup de poing (PV, I, 443). Il pourrait dire comme son héros Isidore Dubras: "Mes poings? Ce qu'il y a de plus nécessaire à un homme capable de se tenir deboutte" (PV, II, 246, 247)! Il ne méprise pas non plus "les coups de plume" (PV, I, 448)! Relisant la polémique du Nationaliste et de l'Avenir du Nord entre les frères Prévost et Asselin, il écrit: "Elle fut d'une violence extrême, d'une violence qui m'enchante et me met l'eau, ou mieux l'écume à la bouche rien qu'à y penser" (PV, I, 145). La parution du Jour d'Harvey, lui donne envie de vivre et de lutter:

> "J'ai toujours été un ennemi mortel de la grande noirceur. D'ordinaire, je me lève avec l'aurore, et je marche vers le jour au pas d'un conquérant ou tout au moins d'un soldat qui aime la guerre et la recherche sans cesse. On me traite de pamphlétaire. C'est justement me juger et je ne m'en plains pas" (PV, II, 333).

Puisqu'il aime se battre, il sera toujours "contre". Et c'est l'écriture qui devient l'exutoire des violences qui l'agitent. Quand des remarques, des faits, des circonstances, des personnes le jettent "dans une violence d'enfer", alors, il tente, tant bien que mal, de "suppléer" à cette violence par la brutalité de son langage (PV, I, 49). Sa plume se change alors en "hache" ou en "matraque" (PV, III, 99). Car quand la plume ne suffit pas, c'est la hache qu'il faut prendre (PV, I, 202). Ainsi donc, l'écriture de Claude-Henri

---

19 "Le Sel de la Semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

Grignon, dépositaire de ses violences et galvanisée par une énergie psychique débordante, se fait, tout naturellement, ici, incisive et mordante, là, sèche et cassante, mais le plus souvent, tapageuse et provocante, scandalisée et tonitruante.

Grignon et ses proches

Mais, autant Claude-Henri Grignon est bavard quand il parle de lui, autant il est étrangement parcimocieux et muet sur d'autres domaines de sa vie privée. Il parle très rarement de sa vie de couple et de sa vie de famille. A quelques reprises seulement, il parle de sa femme. Comme il le fait peu et les rares fois, sur un ton toujours humoristique, on ne sait trop quelle portée donner à ses propos: "toujours très douce[20]", dit-il de son épouse, "femme forte dans tous les sens que vous voudrez[21]". Heureusement, elle n'est "ni une suffragette, ni un bas-bleu". Et Grignon qui est "fine gueule" et aime "à manger bon", s'en réjouit (PV, II, 139, 140). Elle doit souvent supporter sa mauvaise humeur et des "crises qu'il serait fort désagréable d'enregistrer sur disques" (PV, V, 230). Aussi rend-il hommage à son calme et à sa patience (PV, V, 191). Il dira, dans sa vieillesse, qu'elle fut une "sainte" et qu'il lui doit "tout, absolument tout[22]". Il loue particu-

20 AdA, "Chronique de Sainte-Adèle", l'AN, 28 février 1930, p. 3.

21 Propos rapportés par Conrad Bernier, art. cit.

22 Ibid.

lièrement son sens de l'ordre et laisse entendre qu'il lui doit son aisance: elle a su gérer ses affaires. Au "Sel de la semaine", il déclare:

> "Elle n'est pas sans défaut, c'est une femme admirable. Si je ne l'avais pas eue, je ne serais pas ici ce soir. [...] je l'appelle toujours la Catherine des deux Russies. Le fouet à la main, elle est autoritaire, c'est elle qui mène et non pas moi[23]".

Madame Grignon n'est pas absente de l'oeuvre de fiction. C'est elle que l'on devine derrière l'épouse de René des Laurenties dans "l'Inconcevable Demande". Si Grignon parle peu de sa femme, il parle encore moins de sa fille adoptive, Claire, une nièce orpheline qu'il recueille à l'âge de deux ans. Il évoque une seule fois dans ses textes, sa "petite Claire âgée de dix ans" (PV, 1, 200). Claire sera plus tard sa fidèle collaboratrice. Pendant plus de quinze ans, à la fois sa secrétaire, son chauffeur privé, sa compagne de chasse et de pêche, sa confidente. Elle raconte quelque part[24] que son oncle vint un jour la chercher au collège alors qu'il s'en allait à la pêche. Ce fut la fin du pensionnat. Il serait son précepteur et son professeur de français, de littérature et de musique. Parfois, avoue-t-elle, les leçons étaient orageuses. Elle le craint au début, mais prend l'habitude de lui tenir tête. Toujours à sa disposition, elle l'aide à préparer ses textes pour son téléroman. Elle avoue, non sans émotion, à la mort de son oncle, qu'il lui a fait vivre des "moments

---

23 "Le Sel de la Semaine", Radio-Canada, 2 septembre 1968.

24 Propos rapportés par Claire Harting, "Claire Grignon, sa secrétaire depuis 15 ans/'Ce Claude-Henri Grignon est l'homme le plus formidable'", Photo-Journal, 22 mars 1967, p. 8.

inoubliables d'une richesse inestimable[25]". Cette brève incursion dans la vie privée de l'auteur, épuise en quelque sorte la veine si riche des propos que l'auteur tient sur sa propre personne. Cette veine met en évidence et d'une façon fort saisissante, un "tempérament polémique". Il nous reste maintenant à épuiser les propos de l'auteur sur son oeuvre, pour en finir avec la dimension autobiographique de l'oeuvre polémique. Il faut pour cela, tracer un dernier bilan du discours autocritique.

Grignon et son oeuvre

De même que nous avions déjà esquissé tout au long de cette première partie le portrait de l'auteur, de même nous avons déjà souvent cité des commentaires du narrateur sur ses textes, son écriture et son style. Maintenant mieux éclairé, il faut revenir à nouveau sur cette dimension de l'oeuvre, pour s'interroger plus directement sur le sens de cette omniprésence du narrateur dans l'oeuvre. Les multiples commentaires de Grignon sur ses propres écrits, révèlent un auteur le plus souvent fort satisfait de lui-même et de son travail. Il est, quand il s'agit de celui-ci, d'une vigilance soupçonneuse et d'une susceptibilité peu commune. Il remarque avec un humour teinté d'aigreur, que Charbonneau ne cite pas son nom dans Des influences françaises au Canada paru en 1916, 1918 et 1920[26]. Lecteur attentif des périodiques québécois, il surveille particulièrement tout ce qui le concerne et, nous le verrons, il

---

25 Propos rapportés par Christiane Noël, "A la mémoire de Claude-Henri Grignon", art. cit., p. 41.

26 Vbr, "Un homme capable, surtout capable", l'AN, 29 mai 1920, p. 2.

prend facilement le mors au dent. Il écrit en 1943, au Progrès du Golfe de Rimouski, pour faire une mise au point mineure sur des propos qui le touchent (PV, V, 113). Souvent, il use avec un malin plaisir de ses divers pseudonymes, pour commenter ses propres textes. Il peut alors plus facilement jouer au censeur ou à l'apologiste. Dans la Revue populaire, Des Esseintes cite Stello du Canada. Ou bien Valdombre. Ou bien Claude Bâcle qui écrit dans l'Avenir du Nord un "article-boutade" prétendant que la littérature canadienne est morte. Et Des Esseintes renchérit: "il le prétend encore et nous respectons son opinion[27]". Dans le Journal des pays d'en haut, Curieux fait l'apologie de Valdombre et de ses écrits, défend le pamphlétaire et l'ancien maire de Sainte-Adèle, Claude-Henri Grignon[28]. Quinze jours plus tard, c'est Grignon qui soutient Curieux dans une polémique sur Sainte-Adèle, en faisant remarquer aux lecteurs que Curieux est beaucoup mieux renseigné qu'on le croit généralement! Là, il revendique la paternité de l'appellation "les pays d'en haut[29]". Ici, celle du mot "joual[30]". Il évoque souvent son oeuvre journalistique et ses premiers textes. Dans l'Avenir du Nord, il juge avoir écrit des chroniques fort intéressantes et pas dans une prose molle et sans art, ceci dit "sans

---

27 DE, "Livres et Revues/Un mauvais livre? La chair décevante", la Rp, vol. 24, no 12, décembre 1931, p. 24; "Livres et Revues", vol. 25, no 1, janvier 1932, p. 23, 49, 50.

28 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 6 mai 1967, p. 4.

29 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 25 mars 1967, p. 4.

30 C'est dans les Pamphlets que Valdombre emploie le mot "joual" pour la première fois (PV, I, 549; II, 15, 259). Voir aussi CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 29 avril 1967, p. 4.

fausse modestie[31]". C'est dans ce journal qu'il aiguise "son couteau de poche" (PV, III, 225). Dans la Minerve et le Nationaliste, il écrit des textes où il "déboulonne" avec plaisir "les fausses idoles et les écrivains de plâtre" (Pr, 65) (PV, I, 260, 261). Ses textes ne sont pas des critiques littéraires de "sorbonnards" ou de "têtes enflées", mais des "éreintements carabinés[32]". Il se revoit "retroussant [ses] manches et fessant à tour de bras dans le gros bois vermoulu" de la littérature canadienne:

> "C'était quelque chose de ridicule et d'effroyable. N'importe! On s'amusait bien et on rigolait fort, Après une patiente lecture des épreuves [...] on allait boire dans un café voisin" (PV, I, 39).

Sur Buies, il fut injuste et d'une "cruauté de sicaire", il le tua[33]. Sur Bazin, il écrivit "des sottises[34]". Sur Fournier et Asselin, il écrivit "sous le feu de l'indignation" d'une plume "enthousiaste, lyrique, éclatante de santé et d'invectives". Ce qui ne l'empêcha pas de "s'enliser[35]" en s'en prenant avec violence et une "injustice inqualifiable" au seul journaliste canadien, plus tard son maître à penser, Olivar Asselin[36]. Sur Barbeau, il

---

31 AdA, "Chronique de Sainte-Adèle", l'AN, 28 février 1930, p. 3.

32 CHG, "Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 29.

33 Ibid.

34 Vbr, "Magnificat de René Bazin", le C, 25 avril 1932, p. 2, 3.

35 Vbr, "Anthologie des poètes canadiens-français", le C, 14 juillet 1933, p. 2.

36 Ibid. Allusion ici au texte suivant de la Minerve: Vbr, "Dans les marges d'un livre considérable", 15 mai 1920, p. 2.

écrivit dans les Vivants et les Autres, un "éreintement ridicule et bêbête" (PV, I, 268). De 1946, son premier texte sur Bloy le fait sourire et il l'écrirait volontiers d'une autre encre s'il en avait le plaisir[37]. Ses commentaires sur le Secret de Lindbergh varient. Tantôt, c'est une "fantaisie" que la critique n'a pas comprise. Là, il se demande, vingt ans après, s'il signerait "un chapitre, un seul de ce secret de métaphores[38]". Ami d'Alceste comprend mal, en effet, le pourquoi d'un tel style "symbolico-étudié" qui fit du livre" un chef-d'oeuvre manqué[39]". Mais parfois, c'est avec rage qu'il défend son ouvrage. Valdombre réplique ainsi à un certain Ferdinand Bélanger, un "pur" de Québec:

> "... c'est un parfait imbécile, un idiot complet et méchant par-dessus le marché. Il n'a rien compris au livre de Grignon et il a tenté à la façon sournoise des bondieusards de Québec, de le tomber. Bien petit! Pig! Hrumph! dirait Carlyle.
>
> Car à tout peser, à tout prendre, mettant de côté les néologismes, la ponctuation fantaisiste de Claude-Henri Grignon, le Secret de Lindbergh est un des plus beaux livres que l'on ait écrit chez nous depuis longtemps. Il en faudrait bien des petits recueils de vers vantés par Bernard et Bélanger pour atteindre d'infiniment loin au lyrisme pathétique, aux images nouvelles et somptueuses,

---

37 Propos rapportés par Suzanne-D. Pelletier, Bio-bibliographie de Claude-Henri Grignon, École des Bibliothécaires de Montréal, 1946, p. 3.

38 Ibid.

39 AdA, "Sainte-Adèle", l'AN, 29 novembre 1929, p. 7.

à la poésie forte, élevée, quasi sublime qui remplit le Secret de Lindbergh.

> Mais pardon! ces sortes de livres originaux ne relèvent pas du tribunal de M. Bernard ou de M. Bélanger, ce tardigrade aux pieds de veau, au coeur sec et à l'intelligence québécoise complètement bouchée[40]".

C'est évidemment de son célèbre roman, Un homme et son péché, et de ses adaptations successives qu'il parlera le plus. C'est aussi là, plus qu'ailleurs, qu'il se montrera particulièrement vigilant et susceptible. On le comprend, car toute critique négative risque d'écorcher une renommée et un succès encore fragiles, mais qu'il n'entend nullement partager. C'est dans Précisions sur "Un homme et son péché" qu'il se fait, pour la première fois, le commentateur de son oeuvre. Nous savons qu'il s'y attache surtout à en expliquer les sources et à en justifier les portraits psychologiques. Mais il donne aussi là, d'intéressants renseignements sur sa conception du roman et de l'inspiration et sur sa manière d'écrire. Ce texte sera maintes et maintes fois repris avec des nuances parfois, dans des entrevues ou des conférences. Particulièrement dans "Étoffe des pays d'en haut" (PV, IV, 283 à 307). L'édition remaniée, de 1935, d'Un homme et son péché, lui fournit l'occasion de se vanter un peu: il a fait preuve là d'un courage extraordinaire dont bien peu d'écrivains québécois sont capables. Il connaît ses faiblesses et ses défauts prédominants mieux que personne: "la multiplication des images, la poursuite d'un style grandiloquent", l'abondance des épithètes et des répétitions qui génèrent l'en-

---

40 Vbr, "la Critique des livres/Littérature canadienne-française", la Vc, no 44, mai 1930, p. 55.

flure[41]. Dans la Revanche de Maria Chapdelaine, Louvigny de Montigny se permet, allant en cela plus loin que les autres commentateurs, de mettre en doute la moralité du roman où il voit "proprement un tableau de la dépravation des moeurs" dans les campagnes canadiennes-françaises[42]. C'est un coup que Grignon ressent vivement et digère plutôt mal. L'humour, chez lui, est masque souvent, mais là, il ne saurait nous tromper. Grignon est blessé: "Qu'est-ce que vont dire les prêtres, Théodora? On me mettra à l'index. Je suis un homme fini. On me compare à Zola ni plus ni moins. Mon vieil ami Louvigny veut donc me tuer, me ruiner" (PV, II, 157)? Il continue ainsi, s'adressant toujours au critique:

> "Mais vous allez tout de même un peu raide, mon cher Docteur. Ce n'est plus de la médecine que vous pratiquez mais de la chirurgie. Ce n'est même pas de la chirurgie, c'est de la boucherie. Vous taillez à grands coups dans ma chair vive. Je peux toujours laisser entendre une plainte, si faible soit-elle" (PV, II, 258).

C'est là le début d'une longue réfutation et d'un hargneux plaidoyer: son avare n'est rien à côté du modèle et avec Célina Labranche et Lemont, on ne compte que "trois personnages du mal sur huit". Alors que les autres, Donalda, Arthémise, Bertine, Alexis et le curé, n'ont rien de "dépravé", bien au contraire! Il continue:

---

41 Voir Maurice Hébert, "Un romancier se raconte", les Lettres au Canada français, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 90 à 93.

42 Cité par Valdombre (PV, II, 157).

> "La faute de la petite Célina n'est qu'un accessoire. De même la luxure de Lemont. Et je n'ai qu'effleuré le sujet parce que ce n'était pas là le drame, la situation dramatique que m'offrait l'avarice. Sur deux cents pages, vous en trouverez à peine vingt qui ont trait à des vices et à des passions honteuses. Tout le reste pèse de tout son poids sur le péché capital et une bonne moitié du roman est consacré à la glorification de la charité chrétienne et de la doctrine catholique" (PV, II, 162).

Pour se défendre, Valdombre va citer à la barre, Balzac, Zola et les religieux qui ont dit du bien de son livre et qui n'y ont point vu de traces de dépravations. A partir de 1938-1939, les allusions aux Belles Histoires se multiplient. Toutes les occasions sont bonnes pour en parler et tous les moyens, bons pour les faire connaître: annonces, placards, allusions aux acteurs, au réalisateur, aux correspondants. On comprend qu'il défende plus que farouchement son programme encore jeune et donc qu'il lise attentivement les critiques. Au début de 1939, dans le Devoir, le Canada, The Gazette, la Nation et le Jour, Thomas Acher, Léopold Houlé, de Montigny, Émile Benoist, Jean-Charles Harvey, Maurice Rochefort et quelques autres débattent de la langue de certains personnages des radioromans. Grignon fait écho à ces échanges de vues parfois vifs, dans son texte sur 30 arpents où, en défendant la langue canadienne, il défend celle des "Belles Histoires" et de "la Pension Velder" notamment. Il en profite pour rosser à nouveau Louvigny de Montigny qui s'est permis, dans le Canada, de répondre vertement à Léopold Houlé qui, lui, avait loué la langue des radioromans[43]. Pour Grignon, le débat n'a de sens que par rapport aux "Bel-

---

43 Léopold Houlé, "Parler et Parlure", le C, 1er février 1939, p. 2; Louvigny de Montigny, "Lettre ouverte/Parler et Parlure", le C, 18 février 1939, p. 2.

les Histoires" et ce sont bien elles qui sont en cause d'abord. Il défend les acteurs, leur accent, leurs jeux (PV, III, 111 à 115). Dans le numéro d'avril 1939, dans un article intitulé, "Un massacreur officiel de la langue française" (PV, III, 189 à 208), il rosse généreusement "un jeune crétin du Devoir", "valet" jamais sorti de Montréal, qui ne connaît rien de la campagne et qui, dans une prose "collante, poisseuse, sous-ventrière", qualifie la langue des "Belles Histoires" de "patois canadien", dans un article intitulé "la Persécution et le Massacre de la langue française[44]". Il cite pour se défendre des passages élogieux d'Harvey, Acher, Houlé et Rochefort. En 1940, le Canada publie un article non signé sur "les Belles Histoires". Grignon est à la pêche, probablement au Lac Rond. Le village tout en émoi vient au-devant de lui. La scène est du plus haut comique (PV, IV, 9 à 11). L'article du Canada[45] qu'il cite longuement (PV, IV, 13), l'indigne et il s'étonne qu'Eustache Letellier de Saint-Just, rédacteur en chef, n'ait rien fait pour empêcher sa publication. Il prétend deviner qu'on veut le faire passer pour un écrivain scatologique. Il défend avec vigueur un sketch particulièrement réaliste, où Séraphin vomit. Ce n'est, précise-t-il, ni le fait du bruiteur, ni le fait de l'acteur, Hector Charland. Il écrit au rédacteur en chef du Canada:

> "... je suis moins lâche que vous et [...] je suis homme capable de prendre ses responsabilités. Je signe mes sketches, moi. Et c'est moi qui ai indi-

---

44 Émile Benoist, le D, 17 avril 1939, p. 2.

45 Ano, "Choses du temps/Il ne manquait plus que cela", le C, 9 mai 1940, p. 2.

> qué sur la copie, le jeu de l'acteur [...] Je porte donc seul, la responsabilité de cet acte ou de ce jeu voulu, exigé de moi, l'auteur" (PV, IV, 9, 10).

Quel mal voir là quand on sait que Rabelais et Molière ont fait cent fois pire? L'attaque du Canada ressemble à celle de Benoist dans le Devoir. Et il reconnaît bien là les mêmes procédés couleuvreux et hypocrites. Pour se défendre, il cite des dialogues de 30 arpents, loués par le Devoir et le Canada, où les "chris" et les "calvaires" abondent. Pourquoi alors ce qui est bien et beau chez l'un serait-il grossier et méprisable chez l'autre? Il ne voit là qu'hypocrisie ou vengeance. De toute façon, même si le Devoir ou le Canada refusent de publier les communiqués de CBF sur "les Belles Histoires", il a du succès, et il est fier de dire qu'à Saint-Hyacinthe, un Dominicain a fait, en chaire, le procès de l'avarice en citant Un homme et son péché. Quelques mois plus tard, dans "Confessions d'un jeune homme" (PV, IV, 337 à 340), il cite un texte du Devoir de Lucien Desbiens sur "les Belles Histoires", où l'auteur fait un éloge du programme radiophonique tout en s'excusant d'avoir dit du mal du roman sept ans plus tôt[46]. Enfin, c'est le succès, il n'en tire aucune gloire, mais il n'en est pas fâché non plus. Avec une modestie feinte, il note qu'enfin, la critique: "... a reconnu à cette peinture de moeurs des qualités qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans notre littérature de clichés et de savonnage" (PV, IV, 337). Plus tard, dans les "préfaces" à Un homme et son péché de 1941, 1950, 1965; dans des entrevues avec Willie Chevalier, Soeur Rosa Descôteaux,

---

46 Lucien Desbiens "Billet du soir/Un jeune homme et son péché", le D, 8 février 1941, p. 1.

Conrad Bernier et quelques autres; dans des entrevues télévisées, dans des conférences; partout, il ne cessera de défendre et de célébrer son oeuvre: les programmes radiophoniques, les Paysanneries, les films, l'adaptation à la télévision, le village de Séraphin. Ici, il raconte sa façon de travailler. Là, il se vante de sa ponctualité, car ses textes ne sont jamais en retard, toujours écrits à l'avance. Ailleurs, il tente de réhabiliter tel genre d'adaptation. Souvent, il lui faut répliquer aux détracteurs. Ce n'est pas sans une certaine ironie qu'il se plaît à chaque fois, à rappeler que, quoi qu'on fasse, qu'on dise ou qu'on écrive, le public demeure, en fin de compte, le seul et véritable juge. Or, les cotes d'écoute des "Belles Histoires" ont toujours été excellentes! Pour faire le tour complet de l'oeuvre, il ne reste plus à Grignon qu'à faire aussi l'apologie du conférencier, ce qu'il n'oublie pas. Rien de commun entre lui et Victor Barbeau. Lui, n'a rien du conférencier empesé, salonnard ou académique. Très à l'aise, il peut parler deux heures sans pratiquement jamais regarder ses notes (PV, V, 5). Maître d'une salle de huit cent cinquante personnes, il réussit à faire siffler le suffrage féminin (PV, V, 91, 92). Toujours lui-même, "absolument", son "éloquence forestière" (PV, IV, 283) est à l'image de sa "prose de feu" (Pr, 56). Comme son héros, François Dupigeon, il sait se montrer "intéressant" (PV, IV, 56)!

Réussir à tout prix

Comment interpréter, chez Grignon, ce besoin d'être, à tout prix, la vedette, une vedette unique et singulière, d'être au centre de tout? Ce souci de constamment se peindre, se raconter, s'expliquer, se justifier? Qui est

au juste Claude-Henri Grignon et quels sont donc les motifs qui le poussent à écrire? Grignon, fils obscur de la petite bougeoisie rurale du nord de Montréal, comme son héros Lindbergh, veut à tout prix devenir quelqu'un et devenir en quelque sorte, un "héros" (SL, 17, 18). C'est la gloire et le succès qu'il recherche. Pour cela, il mise sur lui-même d'abord, sur son "moi" qu'il lui faut cultiver, grossir, singulariser. Cette quête de la gloire qui est aussi une quête de pouvoir, il la réalisera par l'écriture et d'abord, par l'écriture polémique. On devrait dire plus précisément, par la polémique qui est chez lui plus qu'une manière d'écrire, une manière de vivre. Il se vante de n'être pas diplomate comme Harvey, mais constate que si la diplomatie avantage à bien des points de vue, elle rend rarement célèbre (PV, II, 338). Or seule la célébrité l'intéresse. Une attitude polémique, un comportement polémique et une écriture polémique, voilà les outils que Grignon va exploiter pour se faire une place et un nom. La popularité, le succès et la gloire dépendent en quelque sorte des ennemis: plus ils seront nombreux, plus ils riposteront, plus ils se manifesteront et plus le nom de Valdombre deviendra populaire. Il dit à Conrad Bernier dans une lettre faisant suite à un article élogieux de mars 1957:

> "Votre papier ne manquera pas de soulever maints commentaires en certains milieux et surtout l'ire de mes ennemis qui se font plus nombreux que jamais. C'est la raison de la popularité et du succès, sinon de la gloire[47]".

---

47 Propos rapportés par Conrad Bernier, art. cit.

Le grand malheur, c'est donc d'être ignoré. Il n'attend que la riposte, c'est elle qui le valorise et donne un sens à son entreprise. Enfin, il faut toujours, plutôt que se fier aux autres, compter sur soi-même d'abord pour se rendre justice: "Je m'adresse des compliments, car comme dirait mon cher et savoureux Céline, si j'attends après mes C... d'ennemis pour obtenir justice, jamais justice ne sera rendue[48]". L'oeuvre, pour Grignon, devient donc aussi le moyen tout indiqué pour "se" complimenter et "se" rendre justice. Et il donne parfois l'impression, comme son maître Léon Bloy, d'être un peu "obsédé par lui-même et par sa propre glorification[49]". Son oeuvre traduit en tout cas, c'est plus qu'évident, un irrépressible besoin de mise en évidence et de mise en valeur.

Si le polémiste soucieux de sa réussite a des raisons de se peindre, on peut malgré tout s'interroger sur la vérité et l'authenticité de son autoportrait. Grignon est-il toujours sincère comme il le prétend, voire même honnête? Quand on veut réussir à tout prix, on ne lésine pas sur les moyens. Certains comportements de Grignon, par exemple celui qu'il manifeste entre 1920 et 1925 à l'École littéraire de Montréal, laissent songeur et mettent mal à l'aise le lecteur. Même chose quand on le voit s'acharner sur celui-ci ou sur celui-là. On comprend mal qu'il puisse, pendant plusieurs années, détester avec la même hargne. On comprend encore moins qu'il détruise aujourd'hui ceci

---

48 CHG, "Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur", art. cit., p. 42.

49 Bernard Fay, l'École de l'imprécation ou les Prophètes catholiques du dernier siècle, Lyon, Emmanuel Vitte, 1961, p. 223, 224.

qu'il jugeait bien hier ou ceux-là qu'il louangeait. Décidément, Grignon n'a pas fini de nous surprendre. L'étude du corpus, avec ses ambiguités et ses paradoxes, rendra davantage encore le personnage troublant et mystérieux. En réalité, dans toute son oeuvre, Grignon ne cesse de se révéler et de se dissimuler. Et c'est peut-être quand il est le plus tapageur qu'il se dérobe le plus. Comme le dit Bernard Fay:

> "Rares sont les hommes capables de simplicité comme de nudité. Le plus souvent, quand on les prive de pourpre, de toges, ou d'habits verts, les hommes se drapent dans leur colère ou dans leur mépris, qui obscurcissent tout autour d'eux, ainsi qu'en eux.
>
> Les prophètes courent ce risque[50]".

L'ambiguité du personnage Claude-Henri Grignon est d'ailleurs habilement entretenue et cultivée par l'auteur lui-même. Et c'est peut-être quand il plaisante et mystifie qu'il se dévoile davantage. C'est peut-être quand Grignon donne l'impression de n'être pas sérieux qu'il l'est le plus. L'antiphrase, dans ces cas-là, n'en serait point une, mais comment le savoir exactement? La démarche autobiographique finit ainsi par engendrer un abondant discours de fiction dont le "Je" est le matériau par excellence. Et derrière ce discours, qui tout en étant de fiction, n'en est pas moins, cela va de soi, fascinant, se dissimule un narrateur sans doute plus ou moins conscient de lui-même, de sa propre vérité et de sa véritable authenticité. En décembre 1935, il répond à un question-

---

50 Ibid., p. 8.

naire d'Albert Lévesque. Son texte est trop long et Lévesque le refuse. Pour ne pas priver ses lecteurs du précieux morceau et de quelques instants de bonheur", il s'exécute[51]. En juin 1936, il publie dans l'Émerillon un autre texte des plus intrigants[52]. A Damase Potvin, il précise qu'il s'agit d'un article d'un grand critique de "cheu nou" dont il ne croit pas nécessaire de révéler le nom puisque les lecteurs le reconnaîtront tout de suite. Il l'intitule: "MOI, SINGULIER, PERSIFLEUR ET CHÉTIF PLUMITIF A MOINS QUE...". Il s'agit là d'un texte mi-sérieux, mi-bouffon, sorte d'antiportrait où l'auteur se dépeint avant tout comme un joueur, un poseur, un mystificateur et un profiteur. Car,

> "Seule la moquerie qui fit, du reste, la gloire aussi bien que l'immortalité (mieux l'immortalité que la gloire) de Thibaudet et de Voltaire [...] reste digne d'un intérêt immédiat, voire lointain.
>
> En vous moquant de tous et de tout, vous évitez d'être dupe, vous ne courez aucun risque, vous êtes à l'abri".

Ce texte, en quelque sorte un "texte-jeu", exercice stylistique un peu particulier[53], n'est-il qu'un canular? Et si l'écriture et le style n'étaient ici que brouillage, le morceau dirait peut-être vrai dans une large mesure? Au fil du texte, Grignon nous entretient tantôt de l'homme, tantôt du critique, tantôt

---

51 Vbr, "Moi sociable", art. cit.

52 CHG, "Dernières Pages d'un grand critique", l'Émerillon, vol. 1, no 6, juin 1936, p. 5 à 7.

53 Abondent dans ce texte, paradoxes, contradictions, ambiguités, jeux de mots et jeux sur les mots, etc.

du polémiste. Il prétend que son cas devrait intéresser ceux qui prisent le persiflage et la moquerie. Il va d'abord parler de lui: il va pousser l'incongruité à parler de lui, car il est à l'aise, particulièrement "à l'énonciation de son propre moi". Il n'y a que lui qui compte et peu lui chaut du reste. La structure souvent reprise, "J'aime", devient donc sous sa plume: "Je m'aime". Il n'est pas fort comme on le croit, mais "chétif, malingre, trembleur, maladif et qui pis est: homme". Ce qui le rapetisse, c'est sa haine chronique de tout sentiment généreux. Il ignore la générosité, il méprise "les coups de charité" et les beaux sentiments, et les grands gestes ne lui parlent pas. Tout le dégoûte et il est "amarré au quai de l'abrutissement". Tout le dégoûte, sauf peut-être "l'argent". Or la moquerie confère heureusement, avec la gloire et l'immortalité, la richesse "en espèces sonnantes". Il continue, un peu cynique: "Pour trente sous, je dirais du bien d'un poéteron national, mais pour une piastre, j'en dirais du mal. C'est délicieux". Il a heureusement la chance de passer pour un "critique extraordinaire". C'est aussi son avis et il garde une bonne opinion de lui-même. Mais, en réalité, tout cela n'est que plaisanterie:

> "J'ai toujours traîné des livres dans mes poches. On a cru que je lisais beaucoup. C'est une erreur profonde et peu me chaut qu'on me juge là-dessus. C'est ainsi que j'ai toujours épaté les fiers-à-bras de Saint-Janvier et de l'École littéraire de Montréal.
>
> .....
>
> Pendant deux mois, à la grande consternation des imbéciles, j'ai porté le deuil d'A la recherche du temps perdu..."

Il cite abondamment dans ses critiques et pourtant, ses lectures sont rares:

> "Pour bien parler des auteurs anglais, il n'est pas nécessaire de les lire. Il vaut mieux même ne pas les fréquenter trop. Il suffit de feuilleter les jounaux comme Gringoire, Candide et comme revue je nomme tout de suite la NRF. Vous puiserez dans ces feuilles [...] des renseignements précieux. Après quoi, vous parlerez des écrivains anglais comme si vous les eussiez lus. C'est une recette que j'abandonne volontiers à tous nos crétins de lettres du Haut et du Bas Canada".

Il conclut en se définissant un spécialiste "de la petite histoire et de la petite critique":

> "Je suis potinier et je loge à telle enseigne où les calomnies ont libre cours. J'aime les commérages. En cela du moins, je me rapproche sensiblement de la littérature régionaliste et des chroniqueurs de village (de Saint-Janvier ou de Sainte-Adèle)".

Mais il est aussi polémiste par nature, puisqu'"instinctivement attiré vers le persiflage", puisque "né pour persifler". Il nous invite à prendre garde: sa pensée est "toxique" et il "adore les poisons". Il se doit donc d'"engueuler tous les poncifs". A la lumière de ce texte, la même question reste posée: mais qui est donc Claude-Henri Grignon?

Avant 1943, la plus grande partie de l'oeuvre polémique est écrite. Rappelons cependant qu'entre novembre 1949 et juillet 1954, Grignon anime à

CKAC, "le Journal de Claude-Henri Grignon", une émission hebdomadaire sur l'actualité. Fort probablement que le polémiste s'y manifeste. On sait d'autre part, que tous les textes écrits en marge d'Un homme et son péché ou des "Belles Histoires", entrevues ou conférences, gardent malgré tout la touche polémique. C'est aussi le cas des derniers textes du Journal des pays d'en haut. Les années 1940 sont donc dans la vie et l'oeuvre de Claude-Henri Grignon, des années de transition. Au plan de l'écriture, c'est la passage de l'essai à la fiction, aux contes, aux images. C'est en même temps le passage du réel et du vécu aux mythes et du présent au passé. Aux plans idéologique et surtout stylistique, c'est aussi dans une large mesure, le passage d'un certain anticonformisme au conformisme. Ce changement s'était d'ailleurs amorcé dès 1933-1934. Car passer d'Un homme et son péché au Déserteur, c'était passer d'une peinture étonnante du monde de la terre, écrite dans un style d'une étonnante efficacité, à une vision plus idéalisée et en même temps plus conforme à l'idéologie dominante. C'était rentrer "dans le rang", retourner "aux thèses les plus rabâchées de la fidélité à la terre[54]". Mais, en même temps, au plan personnel, c'est, dans une sorte de démarche à la fois contradictoire et complémentaire, le passage d'une "écriture-action" à l'action elle-même et en même temps au réel, à l'actualité et au présent. Et ce changement peut se faire de façon harmonieuse grâce à l'orientation nouvelle que l'écrivain a prise. En effet, son succès de conteur lui permet en toute liberté et en toute impunité, de s'impliquer concrètement. Car sa nouvelle écriture lui a apporté

---

54 Réjean Robidoux et Pierre de Grandpré, "Claude-Henri Grignon", dans Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, t. II, 1900-1945, Montréal, Beauchemin, 1968, p. 263, 264.

la sécurité et la stabilité. Le Déserteur et Un homme et son péché se vendent bien et les adaptations de ce dernier volume seront autant de stupéfiantes réussites.

Cependant, pour encore mieux cerner l'homme et son aventure et l'oeuvre et sa signification, il reste à poursuivre l'étude de cet imposant corpus essayistique et polémique que nous avons déjà si largement exploité. La dimension autobiographique mise à jour, il faut maintenant s'intéresser plus directement au polémiste et au critique et, à l'occasion aussi, à l'écrivain.

Deuxième partie

ÉTUDE DE L'OEUVRE

CHAPITRE I

LE POLÉMISTE

CHAPITRE I

LE POLÉMISTE

On ne saurait lire, comprendre et apprécier les textes de Claude-Henri Grignon que nous étudions ici si on en néglige la dimension polémique. Cette dimension polémique donne à l'oeuvre sa profonde unité. Avec la démarche autobiographique, la démarche polémique est une autre des clefs de cette oeuvre imposante. En effet, comment juger tantôt le critique littéraire ou le critique de la société québécoise, si on oublie que celui-ci est d'abord un polémiste? Car il y a dans tout polémiste, d'une certaine manière, un critique. Alors qu'inversement, tout critique n'est pas forcément polémiste. C'est dire que la polémique est avant tout une forme, une approche, une perspective, un certain mode de relation avec le référent. Le polémiste entretient le plus souvent avec celui-ci, une relation conflictuelle dans laquelle une certaine énergie psychique, souvent débordante, trouve à s'épancher[1]. On devine donc d'emblée, le fort degré d'implication du narrateur. Au centre du discours autobiographique, nous avons rencontré le narrateur avant tout. Au centre de la démarche polémique, c'est encore lui que nous rencontrerons. Enfin, lire et goûter les textes de Grignon, leur style, leur vocabulaire, leurs tons, ce sera aussi se familiariser avec une certaine écriture qui a ses charmes et sa force,

---

1 N'oublions pas que "polémique" a pour racine grecque "polémikos" qui lui même vient de "polemos" qui signifie guerre.

mais aussi ses limites et ses faiblesses. Car c'est, en interrogeant le polémiste, un certain type de critique et d'écrivain que nous allons tenter de cerner. Et en fin de compte, c'est aussi notre quête sur l'homme, l'auteur et l'oeuvre que nous allons poursuivre. L'auteur va se manifester ici dans ses textes, autant dire dans ses gestes et dans ses actes. On pourra mieux mesurer s'il est fidèle à l'image qu'il projette et à la peinture complaisante qu'il fait de lui-même. Il s'agit donc pour nous ici de présenter d'abord le polémiste, c'est-à-dire son projet, ses intentions, mais aussi sa conception de la polémique. L'oeuvre de Grignon ne cesse de préciser encore et encore l'un et l'autre. Nous tenterons aussi de cerner la "doctrine" de l'auteur, disons, pour être plus précis, ses valeurs, ses références, ses modèles, mais aussi, inévitablement, ses "antivaleurs" et ses cibles préférées. Car, quand un polémiste se bat, il le fait forcément de deux manières: il lutte "contre..." et il lutte "pour..." et "au nom de..." Et nous pourrons abondamment vérifier que le polémiste se révèle souvent incapable de préciser ses propres valeurs et de les défendre sans, au préalable, dénoncer les fausses valeurs, les mauvais modèles et les mauvaises références. C'est une règle en effet en polémique: la mise en valeur passe par la dénonciation. Nous verrons que chez Grignon, quoi qu'il en dise, le monde des valeurs n'est pas sans présenter parfois des ambiguités. Certaines valeurs demeurent "problématiques" et l'auteur est, à leur égard, ambivalent. Précisés, le projet et la conception polémique, mises à jour, les valeurs fausses et vraies, mauvaises et bonnes, nous pourrons mieux comprendre les procès du critique politique, social et littéraire.

CHAPITRE I

LE POLÉMISTE

1. Le Pacte polémique

Le narrateur qui écrit son journal et ses mémoires, précise habituellement son projet dans ce que l'on appelle maintenant un "pacte autobiographique". Celui qui se lance en polémique procède, le plus souvent, de façon identique. Dans son étude, l'Autobiographie en France[1], Philippe Lejeune précise les grandes lignes du pacte autobiographique. Dans le pacte, le narrateur s'interroge sur "le sens, les moyens, la portée de son geste". Le pacte est en quelque sorte un "exposé d'intentions" qui précise les circonstances dans lesquelles écrit le narrateur; qui réfute d'éventuelles objections; qui précise son rôle, ses objectifs et les moyens qu'il compte mettre en oeuvre pour les atteindre. C'est donc en quelque sorte "un rituel", avec excuses et explications préalables et déclarations, qui vise à établir un certain type de relation et de communication avec le narrataire. Philippe Lejeune écrit:

> "Écrire un pacte autobiographique (quel qu'en soit le contenu), c'est d'abord poser sa voix, choisir le ton, le registre dans lequel on va parler, défi-

---

1 Ph. Lejeune, l'Autobiographie en France, Paris, A. Colin, coll. "U2", 1971, 272 p. Voir p. 24, 72, 73.

> nir son lecteur, les relations qu'on entend avoir avec lui [...] c'est choisir son rôle[2]".

Le pacte se situe le plus souvent au début des textes, dans les titres, les "prière d'insérer", les dédicaces, les préfaces; ou dans des interviews accordés au moment de la publication. Mais il arrive aussi souvent que le narrateur se manifeste tout au long de l'oeuvre dans des digressions, des parenthèses, des commentaires, des notes. C'est ainsi le cas, on l'a vu, chez Claude-Henri Grignon. Le pacte est formulé dans des textes précisément écrits à cette fin, mais il est aussi, chez Grignon, sans cesse repris et reformulé tout au long de l'oeuvre et justement dans des digressions, des parenthèses, des notes au bas des pages. Entre 1916 et 1973, toutes les occasions sont bonnes pour rappeler le pacte: le début ou la fin d'un nouveau texte ou d'une nouvelle chronique, le début d'une nouvelle collaboration, les lettres ouvertes, par exemple sa "Lettre à Damien Bouchard" (PV, I, 137 à 143), les conférences et les interviews fort nombreuses. Mais aussi, de façon plus régulière et plus systématique, les "textes-bilans" des Pamphlets, particulièrement ceux qui terminent une année ou ceux qui commencent une nouvelle série. Dans les Pamphlets, c'est aussi et surtout le premier texte, "A mes abonnés et à mes lecteurs" (PV, I, 1 à 7), qui précise le pacte. On le trouve enfin reformulé dans les annonces, les placards, les appels aux abonnés, dans la correspondance. Le narrateur éprouve donc le besoin, surtout quand il se fait de plus en plus attendre, de préciser et de rappeler sans cesse son projet. Le pacte participe par conséquent, d'une démarche rhétorique manifestant de façon évidente le souci de

---

2 Ibid., p. 72, 73.

l'allocutaire. Il s'agit, à chaque fois, de le rejoindre en tentant de l'impressionner à nouveau, de le rassurer et de le convaincre. Les fonctions que l'écrivain soigne particulièrement, les fonctions émotives et poétiques, visent donc à rendre le texte efficace, fort et puissant. On sait déjà que Grignon aime être au-devant de la scène. Il faut donc s'attendre à ce qu'on le retrouve, ici encore, omniprésent. Malgré cependant des déclarations tapageuses et toujours "définitives", on verra que parfois le pacte n'est pas sans ambiguité et sans dérobade. Scruter d'un peu plus près, engagements et motivations, nous apprendra à nous méfier d'une écriture souvent impressionnante, éblouissante et distrayante. Le pacte polémique, c'est en quelque sorte, chez Grignon, un résumé et un condensé de ce que l'oeuvre développe par ailleurs largement et généreusement. Comme dans un manifeste ou dans un programme, l'auteur s'en tient ici aux grandes lignes. On comprendra donc, et c'est inévitable, que le pacte illustre une conception de la polémique et du pamphlet par ailleurs largement expliquée. Conception dont il trace ici les grandes lignes, mais sans la développer. Il indique, par exemple, les valeurs principales qui le guideront, mais c'est ailleurs qu'il les commentera. On sera donc obligé, plus tard, de revenir sur des aspects déjà mis en valeur par le pacte. Ceci, on ne peut l'éviter.

Grignon, c'est évident, précise les grandes lignes de son pacte polémique bien avant les Pamphlets de Valdombre. Une analyse minutieuse des premiers textes de l'Avenir du Nord, permet déjà de s'en rendre compte. Contentons-nous ici de citer certains morceaux dont les propos ou le ton illustrent de façon éclairante notre préoccupation. Dès 1922, alors qu'il publie son premier pam-

phlet, Grignon élabore son pacte dans un court texte qui clôt les Vivants et les Autres: "Épigraphe pour un bagne". Le morceau mérite d'être cité:

> "J'accepterais d'être pendant toute une vie, un forçat de lettres, un traditionaliste de la terre et du défrichage pourvu que l'on m'enfermât dans le redoutable Bagne de la Justice et la Liberté (!!!). Ayant eu la gloire d'écrire plusieurs articles qui ont été refusés par la presse contemporaine, je me vois dans la douce nécessité maintenant de livrer à un public charitable, ces pages de miel et d'amour. On dira qu'il s'agit de pamphlets. Soit!
>
> Ces pamphlets, cavaliers de l'Espérance, défileront pour tourmenter une bande d'exotiques et d'écrivailleurs, de sots et de latins obscurs (!); ils défileront dans le sillon de l'âme et de l'art simples, sillon d'une profondeur prophétique que nourrira jusqu'à la fin des mondes littéraires, le mystérieux régionalisme.
>
> Vous savez bien que, chargé de pareilles chaînes, je ne peux rien promettre au public des autres. J'ignore aujourd'hui si je pourrai poursuivre même pendant un certain temps, la publication de mes pamphlets. Le public et la justice y verront. Seul et très pauvre, je conjecture que je descendrai, après tant d'illustres Punis, au tombeau du Silence. Que j'y mourrai, oui que j'y mourrai, mais VIVANT, mais moi-même et non dans la peau d'un 'autre'" (VA, 15).

Ici, Grignon précise surtout ses choix esthétiques, mais aussi, idéologiques et, surtout, son outil, "le pamphlet". Le Secret de Lindbergh n'offre pas, de façon directe, de pacte polémique, mais, par contre, la volonté didactique y est manifeste. Par le conte, la fable, le poème, la légende, il s'agit d'enseigner, de proposer une "admirable" leçon (SL, 17); de célébrer la volonté et l'héroïsme (SL, 155). Ce souci de l'apologie est tel qu'il transforme souvent

le conte, et c'est presque inévitable, en un pamphlet. Car, là comme ailleurs, l'apologie passe par le procès et se fonde sur la dénonciation. Dans "Un mot d'introduction" (Pr, 9 à 17) à Précisions sur "Un homme et son péché", le pacte est clair:

> "Je me trouvais dans l'obligation stricte d'adresser de durs reproches à plusieurs et d'exposer d'une voix forte des précisions désobligeantes sur certains ridicules de notre temps.
>
> Je fus moi-même. Absolument. [...] J'ai dit ce que je pensais et j'ai dit tout ce que je voulais dire simplement, fermement, sans injures et violences inutiles" (Pr, 15).
>
> "La conférence que vous allez lire (je l'espère de tout mon coeur) est beaucoup plus un pamphlet qu'une causerie édifiante. Les tendres propos sont relégués au dernier plan pour faire place à de cuisantes vérités et à des affirmations qui dépassent par l'expression, et je dirai le mot, par sa tendance vers l'absolu, tout ce qu'on a accoutumé de lire dans la bonne ou la mauvaise presse" (Pr, 12, 13).

Il faudrait aussi entièrement citer ici "A mes abonnés et à mes lecteurs" et la "Lettre à Damien Bouchard" (PV, I, 1 à 7 et 137 à 143). Citons plutôt ce début de la chronique, "le Cabinet noir", chronique dans laquelle il répond à ceux qui lui écrivent:

> "Il en est de ces correspondants sagaces et judicieux qui ne craignent pas de donner leur opinion libre et franche sur tel ou tel sujet. Il veulent obtenir la mienne. Je n'ai pas l'habitude de tergiverser, de fournir des réponses en lacets et couleuvreuses, pour tout dire de me soustraire au devoir qui incombe à tout journaliste capable de

> se tenir debout [...] C'est le rôle du pamphlétaire. Je l'accomplis souvent par nécessité, parfois par devoir, toujours avec plaisir. En mourant, mon pauvre père ne m'a pas remis une plume mais une épée. J'en fais l'usage que vous savez. Droitement. Absolument" (PV, III, 265, 266).
>
> "Croyez que je ferai tout pour répondre à vos désirs" (PV, III, 297).

Les textes du Père Bougonneux de 1941, rappellent eux aussi, avec régularité, une des conditions essentielles du pacte: le respect de la vérité (Ba/PB, 05.41, 8). En 1960, il accepte d'écrire une préface aux mémoires politiques de Damien Bouchard, mais "à la condition expresse d'écrire franchement, carrément et le plus brièvement possible", ce qu'il pense de l'homme et de l'oeuvre[3]. En 1967, dans son premier éditorial du Journal des pays d'en haut, il écrit:

> "J'écrirai lorsque le coeur m'en dira. Je ne veux pas que l'on me force la main. J'écrirai ce que je voudrai quand je voudrai et dans le style que je voudrai. Il me semble que c'est clair. Je n'ai rien à voir à la rédaction, la direction et l'administration de ce journal. Je reste libre[4]".

En 1968, il commence ainsi sa dernière conférence au Club Richelieu de Sainte-Adèle:

> "J'espère bien, mesdames et messieurs, qu'on ne m'invite pas ici pour me faire dire le contraire de

---

3 CHG, "Préface", Mémoires de..., T. D. Bouchard, Montréal, Beauchemin, 1960, t. III, 254 p., p. 9.

4 CHG, "Éditorial/Ô passé d'Amour", le Jph, 25 février 1967, p. 2.

> ce que je pense. J'exprimerai les vérités que je crois essentielles, les vérités qui font mal. [...] On va m'accuser d'être un prêcheur pessimiste incurable, mais je dis ce que je pense[5]".

Avec moins de violence peut-être, Grignon est le même en 1968 qu'en 1936 et qu'en 1922. Son pacte polémique, à peu de variantes près, lui aussi, ne change pas.

On peut, à partir de ces quelques citations que l'on aurait pu multiplier et multiplier, tenter une analyse sommaire du pacte polémique de Claude-Henri Grignon. Dans son pacte, Grignon précise ses objectifs et les engagements qu'il entend respecter. Et pour réaliser ses objectifs, Grignon exige un certain nombre de conditions qu'il juge primordiales et indispensables. Encore une fois, il se peint abondamment puisqu'il précise ses motivations, les sentiments et les humeurs qui l'animent. Il s'attarde à présenter les moyens et les procédés auxquels il entend recourir. Il précise les sujets et les domaines qu'il abordera. Il pointe du doigt ses cibles favorites, les fausses valeurs et les méchants, en même temps qu'il place sur un piédestal les valeurs et les modèles qui le guideront. Enfin, toujours il a de son allocutaire, un souci manifeste. Ses objectifs premiers sont d'abord ceux d'un justicier et d'un dénonciateur[6]. Les mots qu'il emploie sont sans équivoque:

---

5 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 8.

6 Voir par exemple: PV, I, 1 à 7, 501, 503; II, 50, 202, 250, 330, 378, etc.; III, 12, 157, 188, 232, 398, 413; IV, 30, 127, 136, 346; V, 94, 119.

"tourmenter, adresser des reproches, mettre au point, lutter, juger, se battre, défendre, nettoyer, secouer, dénoncer, faire la guerre, sabrer, pourchasser, etc.". Le narrateur part véritablement en guerre. Mais ses objectifs sont aussi de "dire, de proclamer, de révéler, d'affirmer, de célébrer, de livrer au public, d'instruire, de sauver, d'éclairer, de renseigner, de convertir, etc." Les objectifs du pacte polémique, on le voit, ne sont donc pas, essentiellement, axés sur la dénonciation. Car il ne dénonce, précise-t- il, que pour "chercher à nous comprendre" (Pr, 13). S'il veut secouer la léthargie du peuple, c'est pour l'éclairer; donc, c'est pour son bien, pour le "sauver". Comment? En mettant en relief la vérité et la lumière. Il s'agit donc pour le polémiste de "promener le flambeau dans les ténèbres", d'"instruire plutôt que de divertir" (PV, III, 1, 2). Il s'agit d'éclairer les dirigeants (PV, III, 165) et de "convertir" les ennemis. "Pas autre chose" (PV, II, 254). On s'en rend compte, les objectifs visés sont plutôt d'ordre idéologique et moral que d'ordre esthétique. Pourtant la préoccupation esthétique, même si elle est moins souvent formulée, n'est pas absente. Car il se propose aussi de toucher, de séduire, d'envoûter son lecteur et de le tenir en haleine. Et en même temps qu'il dénonce et critique, il "raconte", il "crée une atmosphère", s'efforçant ainsi d'offrir à ses lecteurs "autre chose que de l'eau de vaisselle" (PV, I, 503).

Pour poursuivre de tels objectifs, il faut, bien sûr, faire preuve d'un certain nombre de qualités: honnêteté, sincérité, authenticité, témérité, noblesse, générosité, bonne foi, moralité, désintéressement, goût du travail bien fait, de la prouesse, de la lutte et de la grandeur. Et, pour couronner

le tout, d'une certaine modestie[7]. Le polémiste doit être aussi, serein, et Grignon ne connaît, prétend-il, ni l'amertume ni la rancoeur. Ceux qui croient qu'il écrit pour se venger, se trompent. Il est sans aigreur (PV, 1, 2, 3) et la "sainte colère" ne réside que dans son style, jamais dans son coeur. C'est bien mal le connaître que de le juger "capable de haine" (PV, 1, 3). Il écrit après une polémique avec la Nation:

> "J'aime trop la lutte et j'aime trop à me battre franchement pour avoir gardé rancune d'une polémique" (PV, 1, 440).
>
> "Je ne frappe jamais en bas de la ceinture [...] je suis assez propre dans ma vie et dans mes écrits pour reconnaître le Beau et le Vrai, là où ils se trouvent, ne m'arrêtant pas à songer si telle parole ou tel geste pourrait me compromettre" (PV, I, 440).

Les causes à défendre exigent aussi qu'il soit libre, indépendant, franc, au-dessus des groupes et des partis. Grignon rappelle tout au long de son oeuvre, avec constance, sa totale indépendance. Il n'est pas "attaché" (PV, I, 115, 123). Ses Pamphlets sont "absolument libres et indépendants". C'est pour cela qu'il ne peut être que dans l'opposition (PV, I, 115). Écoutons-le:

> "Le journaliste libre qui se tient au-dessus de la politique, qui n'est attaché ni de près ni de loin à aucun parti, à aucune 'vieille gang', à aucune faction réactionnaire, se trouve bien placé pour juger les gestes et les paroles..." (PV, II, 295).

---

7 Voir: VA, 15. Pr, 10, 11, 12, 20. PV, I, 137 à 139, 142, 143, 290, 501; II, 290, 505, 513, 515; III, 89, 157, 350, 351, 357, 413, 419, 420; IV, 346.

Le combat exige de la part du combattant une entièreté, une passion, une fougue, un enthousiasme et une capacité d'indignation qui sont les conditions essentielles de l'absolu. Et aussi, les qualités du héros. Car, tantôt il est un preux, tantôt il est un missionnaire. Tantôt un forçat, un justicier, un mendiant, un valeureux combattant. Ses qualités morales forgent son destin et lui indiquent la voie à suivre. Il ne peut se dérober à sa "mission", à son "devoir". Défenseur du catholicisme, il est bientôt prophète "investi" par Dieu lui-même. Ainsi, s'il défend Bloy, c'est parce que Dieu ne peut permettre "qu'une cause juste ne trouve point de défenseur" (PV, II, 277, 278). La cause est "sacrée", c'est "celle du Christ", et il ne peut reculer (PV, II, 328). Bien sûr, les risques sont grands et les épreuves nombreuses. Mais celles-ci et ceux-là ne rehaussent-ils pas le prestige du héros? Il sera seul, sans ami; il sera le mal aimé. Il sait que l'aventure des Pamphlets de Valdombre sera une lourde besogne à assumer; que les dangers, les ennuis et les ennemis de toutes sortes seront nombreux. Mais il accepte tout (PV, I, 1). Esdras Minville et André Laurendeau qui ne veulent point s'asseoir à ses côtés, se dérobent: ils ont peur! Qu'importe! Lui, ne se dérobe pas, il luttera seul (PV, 1, 167):

> "Il y a des vérités qui sont dures à dire, il y des vérités qui coûtent cher et parfois toute la vie d'un homme. J'en sais quelque chose mais il faut les dire. Et j'aime mieux encore, selon la formule de Maurras, 'vivre dangeureusement' plutôt que d'attendre ainsi qu'une poule mouillée sous la remise 'nationale', que le soleil revienne" (PV, III, 357).

Choisi par Dieu pour Le défendre, il détient, cela va de soi, la connaissance de la vérité. Il peut en remontrer aux religieux eux-mêmes, comme par exemple au Père Lussier, même s'il lui "répugne infiniment d'avoir à prêcher un prêcheur" (PV, II, 264, 265). Enfin, pour trancher des questions profanes, il a la même compétence. Il sait, travaille, lit, se documente; ou bien, il a vu, il était là... (PV, I, 118). Le sérieux de sa mission n'empêche pas cependant, l'humour, la raillerie et la facétie. Le héros serein n'est-il pas capable, quand il le faut, de rire de lui-même et d'autrui?

> "Je ne suis pas un saluer de corbillards de voyages de foin, voire de femmelles écrivantes. J'écris et je dis ce que je pense" (PV, V, 67).

> "Mais en certains milieux comiques, tient-on absolument que je tombe en colère, parce que, paraît-il, je lance des cris qui ne manquent ni d'indignation ni de couleur? On devrait pourtant savoir que je me montre toujours poli, généreux et galant [...] Si toutefois, on souhaite lire des histoires intéressantes, je demeure à l'entière disposition de tous les chats bottés et de toutes les chattes écrivantes. Qu'on n'insiste pas trop car cela peut finir et plus raide qu'on pense. Je rédige tout 'seul' des Pamphlets; je les publie à mes frais, quand ça me plaît et je n'hésite pas à vous avouer que dans la boutique, c'est moi qui fais le beau pis le mauvais temps. Or donc si..." (PV, V, 67).

A travers la multiplicité des personnages qu'il joue, Grignon, narrateur, fonde son dire et assure la vérité de ses propos. Tantôt héros de chanson de geste, tantôt héros picaresque; tantôt sérieux, tantôt désinvolte; Grignon s'impose à

son lecteur, mise sur sa raison aussi bien que sur ses émotions ou sur son imagination. Car le pacte est aussi, largement, une entreprise de séduction.

Le pacte polémique précise aussi les outils qu'il entend utiliser pour dénoncer ou célébrer: "On dira qu'il s'agit de pamphlets. Soit[8]" (VA, 15). Qu'est-ce à dire? D'abord et avant tout, pour Grignon, un certain langage, un certain vocabulaire, certaines images, certains procédés susceptibles de traduire, mais aussi de provoquer, la fougue, l'ardeur, la passion, la violence. Il s'agit par un langage direct, dur, dru, cru, de frapper le lecteur et de le faire réagir. Donc, très peu ici de mesure et de nuances. Pas ou presque, de recherche d'équilibre. Et le pamphlet reste alors la seule forme d'écriture qu'il puisse concevoir:

> "C'est la ligne droite: le pamphlet, c'est la lumière. Il se passera toujours des euphémismes, des circonlocutions, des réserves, de la mesure, des restrictions mentales et autres artifices que des rhétoriciens habiles et flancs mous nous ont inventés..." (PV, I, 5).

Mais il privilégiera par contre certaines "violences de langage", "les beaux vocables de l'invective" (Pr, 12). Sa plume deviendra "masse, bêche, épée, hache". A proximité d'un bois franc, il se servira, au besoin, d'une trique (PV, I, 142). Les contes qu'il publiera dans sa revue seront d'un réalisme "un peu brutal" qui les transformera en "pamphlets" (PV, I, 6). Il faut aussi pro-

---

8 VA, 15. Pr, 12. PV, I, 2, 6, 27, 501; II, 28, 98, 202, 250, 330, 512, 513; III, 92, 157, 188, 232; IV, 130.

voquer des ripostes et entretenir des polémiques, ne rien faire en tout cas qui puisse les éviter (PV, II, 512). Car, la polémique, pour vivre, a besoin de "polémiques". Il espère bien pouvoir aussi, offrir à ses lecteurs, de temps à autre, un "beau petit scandale bien conditionné". Ainsi, il remplira son rôle (PV, I, 143). Il s'agit aussi de faire le tour d'une question et, si possible, de l'épuiser (PV, II, 513). De toujours nommer aussi, et sans ménagement:

> "Je méprise les raisonnements en lacets, les insinuations couleuvreuses et cette vieille machine qui tombe en botte bien connue celle-là, sous le nom savoureux de 'restriction mentale'. Quand je frappe, je frappe. Droit à la tête ou droit au coeur. Puis je n'ai pas peur d'appeler les gens ou les journaux par leur nom" (PV, III, 81).

De quoi parlera-t-il? De la vie politique et sociale en 1936, des partis, des forces en présence, de la crise, des solutions proposées et envisagées. Plus précisément, du fascisme, du séparatisme et du corporatisme. Il s'agira donc de suivre le cours de l'événement (PV, III, 232). Il s'intéressera aussi à la vie littéraire et il invite les auteurs qui veulent se voir commenter, à lui envoyer leurs écrits. Parfois, l'actualité l'oblige donc à remettre un article. Comme on a attaqué Bloy et que la littérature est plus importante que la politique, il se voit dans l'obligation de renvoyer au mois de juin, son étude sur les Juifs. Parler de Bloy l'amène aussi à parler de religion. En gros donc, il parlera de l'actualité politique et sociale, littéraire et culturelle; québécoise surtout, canadienne aussi, mais aussi internationale. N'oublions pas en effet, que Grignon commence à écrire ses Pamphlets en 1936, soit un peu plus de deux ans avant la déclaration de la seconde guerre

mondiale. Les sujets qui lui tiennent à coeur se précisent quand il identifie ceux qu'il va dénoncer. Il sont plutôt nombreux: "les autres, les exotistes, les écrivailleurs, les sots, les latins obscurs, les faussaires de la pensée et du style, la canaille, la racaille, les trusts, les arrivés notoires, les crétins, les assis, les vendus, les exploiteurs du pauvre, les riches, les bouffons de la politique, les bandits politiques, etc.[9]". On pourrait continuer longtemps encore, cette liste déjà impressionnante qui se veut aussi un exemple des habituelles énumérations de Grignon. En réalité, on peut dire que Grignon concentre ses attaques sur deux milieux principalement: le milieu littéraire et le milieu politique, qui se confondent souvent chez lui avec le milieu bourgeois. Lui-même résume ainsi la situation: "Je prouverai que les moeurs littéraires sont infiniment plus sales que les moeurs politiques. Ce n'est peut-être pas l'opinion de quelques pets-de-singe, mais je le prouverai...[10]" Plus les Pamplets vieillissent et plus les cibles deviennent nombreuses. Elles sont souvent des noms bien connus du monde politique et littéraire: Maurice Duplessis, Philippe Hamel, Louis Dantin, Émile Coderre et bien d'autres encore. Les principales fausses valeurs sont aussi identifiées: "le mensonge, l'artificiel, l'hypocrisie, la médiocrité, la lâcheté et, bien sûr, la politique et l'argent, sinon "antivaleurs", du moins valeurs plus que problématiques.

---

9 Voir: VA, 15. PV, 1, 5, 7, 9, 122, 137, 501, 503; II, 512; etc.

10 Vbr, "Comment on devient célèbre", la R, 20 juillet 1935, p. 5.

Le polémiste Valdombre se doit donc de prendre parti, que ce soit pour une idée, pour une doctrine ou pour un homme[11] (PV, II, 214). Grignon prend parti et cela, dès les premières pages des Pamphlets. Le salut politique des Canadiens français réside d'abord dans la foi et la pratique de la religion catholique. Voilà la valeur première. Il réside ensuite dans "la possession du sol" et dans "le maintien sur le sol, de la paysannerie française" (PV, I, 3). La terre, voilà bien, en importance, la seconde valeur. Et enfin, il réside dans une autre activité qu'il met bien au-dessus de la politique, la littérature et l'art. En effet,

> "Au-dessus de la mêlée politique, au-dessus du matérialisme abject qui nous environne, au-dessus du chaos économique qui nous est peut-être réservé, il y a l'Art, il y a la Beauté que des descendants de Français se doivent de ne point laisser périr" (OC, 7).

Qu'on ne se surprenne pas par conséquent: les écrivains qui auront la part belle, seront des écrivains catholiques. Il faudrait aussi parler de valeurs à la fois vagues et absolues comme "la Liberté, la Vérité, la Justice et l'Absolu," valeurs sans cesse réinvoquées. Il faut aussi citer "le Passé" et les traditions que l'oeuvre ne cesse de célébrer, corollaires en quelque sorte naturels, de l'adhésion à la terre et à la paysannerie. Qui dit terre et passé dit en même temps patrie et petite patrie, et les Pamphlets de Valdombre sont dédiés, on le sait, à sa petite patrie, à son village et à un passé qu'il bénit

---

11 Voir: VA, 15. PV, I, 3, 4, 6, 86, 139, 140, 501; II, 252; III, 418, 419; IV, 30.

et vénère (PV, 1, 2). Les deux valeurs maîtresses seront rappelées de temps à autre, avec force. Au début de la série III, en décembre 1938, il avertit ses lecteurs qu'il ne courbera la tête que "devant l'Église et la terre des Vieux" (PV, III, 1). En 1940, même rappel: deux idées comptent, "seulement deux": la paysannerie et l'Église catholique. "Tout le reste [lui] importe peu" (PV, III, 418). En même temps que le narrateur précise ses valeurs, il précise aussi quels sont les bons exemples et les modèles à suivre[12]. Ce sont les "vivants", les écrivains régionalistes et créateurs d'une littérature naissante qui ont foi dans l'âme canadienne que les lettres doivent traduire (VA, 15). Ce sont aussi des héros, comme Lindbergh, les pauvres, les humbles, les paysans, les écrivains catholiques ou ceux qui sont pauvres et méconnus (PV, III, 143). Les esprits libres, les intelligents, les fanatiques de la liberté, les coeurs généreux et les hommes de bonne volonté. Ce sont aussi les "vrais catholiques" (PV, 1, 202). Le maître par excellence est maintes et maintes fois nommé: Léon Bloy, "écrivain français, catholique que tout le monde catholique ignore naturellement..." (PV, I, 7). Il cite à la fin de son "Introduction", un long texte de Bloy, véritable déclaration de guerre aux riches[13].

---

12 Voir: VA, 15. PV, 1, 7; II, 1, 3, 202, 397, 418; III, 43, etc.

13 Voici ce texte:

"Le riche est une brute inexorable qu'on est forcé d'arrêter avec une faux ou un paquet de mitraille, dans le ventre.

Il est intolérable à la raison qu'un homme naisse gorgé de biens et qu'un autre naisse au fond d'un trou à fumier. Le Verbe de Dieu est venu dans une étable, en haine ~~du~~ Monde, les enfants le savent, et tous les sophismes des démons ne changeront rien à ce mystère que la joie du riche a pour substance la Douleur du pauvre. Quand on ne comprend pas cela, on est sot pour le temps et pour l'éternité.

Ah! si les riches modernes étaient des païens authentiques, des idolâtres déclarés! il n'y aurait rien à dire. Leur premier devoir serait évidemment d'écraser les faibles et celui des faibles serait de les crever à leur tour, quand l'occasion s'en présenterait. Mais ils veulent être catholiques tout de même et catholiques comme ça" (PV, I, 7).

Et il commente: "Ces phrases, je les fais miennes et je n'hésite pas à les CLOUER SUR LA PORTE DES HUMBLES QUI S'OUVRE SUR MES PAMPHLETS" (PV, 1, 7). Parmi les esprits libres, les intelligents et les coeurs généreux, Grignon prend soin de classer les lecteurs des Pamphlets, ses nombreux abonnés qui ont répondu à son appel, ses futurs lecteurs qui, il l'espère, lui resteront fidèles (PV, I, 6):

> "Je parle à mes abonnés et à mes lecteurs. Je les tiens pour sérieux et je ne doute pas qu'ils me fassent l'honneur de me croire sincère" (PV, I, 1).
>
> "... je parlerai pour les hommes de foi, pour les coeurs de courage et de grandeur, capables de brûler dans le frémissement des étoiles" (PV, I, 397, 398).

Il voit chez son abonné, un "lecteur sérieux" et il sait bien que c'est à lui qu'il doit la possibilité de publier ses Pamphlets. Aussi, chaque année, le remercie-t-il. En même temps, il en profite pour bien lui souligner que son contrat a été généreusement respecté[14].

Peut-on dire que le pacte polémique de Claude-Henri Grignon est d'une limpidité et d'une clarté qu'on ne saurait prendre en défaut? Ce n'est pas si sûr! Il faut se méfier ici du ton et des mots employés. La violence du langage n'est nullement garante de la transparence des propos. Grignon, ici, se com-

---

[14] Voir: PV, I, 137, 508; II, 513, 516; III, 1, 3, etc.

porte comme la plupart des polémistes: il est toujours plus à l'aise quand il s'agit de dénoncer. Il est plus timide et moins précis quand il s'agit de tracer les voies, de proposer des solutions, de s'engager. Et le premier texte des Pamphlets, l'"Introduction", est aussi une superbe dérobade. Les valeurs pour lesquelles Grignon opte, éliminent tout risque. N'épouse-t-il pas l'orthodoxie officielle dans ce qu'elle a de plus fondamental? Et pourtant, ne tend-il pas à nous faire croire qu'il s'oppose et conteste? Pour rester libre, précise-t-il, il n'entend point abrutir son lecteur avec l'exposé d'un programme! C'est évidemment plus simple et plus facile ainsi et surtout moins compromettant! De même que de vouloir "affirmer un mouvement" et "travailler à la mise sur pied d'un parti" (PV, I, 4). Face au fascisme, au séparatisme et au corporatisme, point de prise de position claire: "C'est ce que nous verrons" (PV, I, 3, 4). Il veut n'adhérer à aucun parti "pour le moment", mais il donnerait volontiers son appui à un parti qui aurait pour programme "le salut des paysans et le maintien de la paysannerie canadienne-française". Voilà qui s'éloigne un peu de l'absolu. Grignon sait peut-être, dès la fin de l'année 1936, que, dès le début de l'année suivante, il va appuyer les libéraux et écrire dans <u>En Avant</u> où il s'engagera à ne rien écrire contre eux! Grignon se garde toujours une porte de sortie! Sa lettre à Damien Bouchard n'est pas non plus sans ambiguité. Ni nationaliste, ni séparatiste, ni jeune patriote, affirme-t-il! Mais qu'est-il donc? Il veut rester libre et pour cela rester au niveau des idées et des principes (PV, I 138, 139). C'est évidemment plus commode. Grignon opte délibérément pour des débats qui évincent les problèmes précis et concrets. La propension à la généralisation, presque un réflexe chez Grignon, permet surtout au narrateur de se dérober. Car, qu'y a-t-il de vrai-

ment original à déclarer la guerre "à la canaille et à la bêtise" (PV, I, 9)? Ses préoccupations ne sont pas, d'autre part, que d'ordre moral et idéologique, comme il tend à le laiser croire. Certaines sont d'ordre esthétique. D'autres enfin, satisfont le plaisir personnel de Grignon qui aime "fesser" pour fesser, qui aime éprouver la joie de se rendre insupportable et de se distinguer à tout prix (PV, IV, 392). N'oublions pas que la lutte l'enchante, le plonge dans un "enthousiasme délirant" et lui met "l'écume" à la bouche (PV, I, 6). Il se pourrait bien en effet que les motivations profondes de Grignon soient moins nobles, moins claires, moins pures et moins désintéressées qu'il se plaît à le répéter. Mais ces quelques réserves qui interrogent surtout la prétention hautement morale de l'approche polémique de Grignon, n'empêchent pas son discours d'être riche et vivant. Le discours polémique, en effet, qui vise avant tout à agir, devrait peut-être, d'abord être mesuré en fonction de son impact et de son degré d'efficacité. Ce qui n'exclut évidemment pas le droit du critique de l'examiner, s'il le désire, sous l'angle moral.

Comme nous le disions tantôt, le pacte polémique est en quelque sorte un condensé de l'oeuvre. Ses préoccupations, ici brièvement formulées, sont ailleurs, dans l'oeuvre, largement développées. Nous devrons donc, nous aussi, les examiner de plus près. On comprendra aussi que le pacte polémique de Grignon, c'est inévitable, se trouve être le fidèle reflet de sa conception polémique. Celle-ci que nous présentons maintenant, vient donc doubler un peu, en l'explicitant davantage, le pacte polémique. Elle s'attache surtout à décrire et à préciser l'outil que le pacte a choisi: l'écriture polémique et pamphlétaire.

CHAPITRE I

LE POLÉMISTE

2.- La Conception de la polémique

L'oeuvre essayistique de Claude-Henri Grignon est une vaste entreprise de réhabilitation du pamphlet, sans cesse remis à l'honneur et célébré chaque fois que l'occasion se présente. Tous les propos de Grignon sur ce genre d'écriture traduisent sa très grande admiration pour l'écriture polémique. Ils laissent même clairement entendre qu'en fin de compte, il n'y a point de véritable littérature sans dimension polémique, et de véritable écrivain qui ne soit un tant soit peu pamphlétaire. Il ne faudra jamais oublier ce préjugé favorable de Grignon envers la polémique. Ce préjugé et ce parti pris expliquent l'homme et l'oeuvre: bien sûr, sa démarche critique et ses idées sur l'art et la littérature, mais aussi son écriture, que ce soit celle de ses pamphlets ou celle de son roman ou de ses contes. Les mots "pamphlet" et "pamphlétaire" sont à ses yeux, des mots nobles, contrairement à ce que prétend son vieux Littré. Contrairement au sens courant qui prête souvent à ces deux mots une connotation péjorative[1]. Par conséquent, l'expression "vil pamphlé-

---

1 Nos propos s'appuient surtout sur deux textes: Vbr, "le Salut par les pamphlétaires", l'O, 9 mars 1935, p. 10. Et CHG, "Réponse de M. Cl.- H. Grignon de la Société Royale du Canada", Société Royale du Canada/ Présentation, no 16, année académique 1961-1962, p. 81 à 86.

taire" est une expression vide de sens. Réduire le pamphlet à un "petit écrit satirique et violent, rempli d'injures et de calomnies frisant le libelle et de peu de pages", c'est une "erreur profonde d'une injustice criante qui ne saurait satisfaire que les esprits superficiels". Un articulet de la Semaine religieuse, l'indigne, qui dit: "Le pamphlet, sauf des qualités satiriques, est une arme de lâche". Il conclut: "Une vache regardant passer un train, ne raisonnerait pas autrement" (PV, III, 456). Au contraire, pour lui, le pamphlet est souvent efficace et donc utile et nécessaire. En avril 1937, il est question de faire du Prix David, le Prix Montmorency-Laval. Grignon ironise et proteste. En octobre de la même année, c'est à nouveau le Prix David qui est décerné. Il commente:

> "Montmorency-Laval n'est déjà plus qu'un cadavre à peu près comme le Ministère qui l'avait inventé.
>
> Et il n'en sera jamais plus question. On dira ensuite que les pamphlétaires sont inutiles..." (PV, I, 498).

Les campagnes de presse de Francoeur dans son Journal, favorisent la chute de Taschereau en 1935-1936, et le retour au pouvoir des "soi-disants conservateurs". La défaite des libéraux en 1936 est donc "l'oeuvre de la polémique et particulièrement du polémiste Louis Francoeur" (PV, IV, 379, 380). Bref, le pamphlet est "aussi nécessaire à la vie intellectuelle que l'air à la vie physique[2]". Le pamphlet est "salut", lumière et vie, parce qu'il est acte d'espoir et preuve d'amour. La polémique, c'est la débâcle du printemps: elle

---

2 CHG, "Réponse de M. Cl.- H. Grignon... ", art. cit., p. 83.

entraîne "la morve" des lacs, elle les nettoie, leur redonne "la transparence des sages méditations" (PV, III, 455). L'écriture pamphlétaire et polémique - Pour nous grandir de Victor Barbeau le prouve - est écriture de "vérité et de combat", elle ne "cesse d'espérer" (PV, I, 116). René Benjamin, "fulgurant de sarcasme", a aussi dans ses Chroniques des accents de pitié:

> "Il reste humain. Il fulmine contre le siècle. Il le voulait plus grand, plus noble, plus près de sa mission. Il nous corrige. Il châtie. C'est parce qu'il nous aime" (PV, III, 238).

Giovanni Papini ne peut concevoir le christianisme que sous la forme du pamphlet et pourtant, le christianisme est essentiellent amour (PV, I, 10). Enfin, le pamphlet littéraire et politique est:

> "... un genre extrêmement difficile qui exige un style personnel, beaucoup de courage, de vivacité d'esprit, une parfaite érudition littéraire, une grande connaissance de l'homme et de l'histoire[3]".

Bien sûr, c'est inévitable, le pamphlet est souvent violent et parfois le pamphlétaire injuste, mais c'est le genre qui le veut. Le pamphlétaire est en effet contre ou pour une cause, contre ou pour un homme "absolument, totalement et cela conduit à des injustices". En 1967, il reconnaît donc volontiers qu'il

---

3 CHG, "Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 41, 42.

maltraita fort Duplessis et parfois injustement[4]. Mêmes injustices dans ses deux premières études sur Arthur Buies[5]. Ce fut aussi le cas de Francoeur dans son Journal, le cas d'Asselin aussi. Le pamphlétaire est donc inévitablement partial. D'ailleurs, "tout homme qui défend une doctrine est partial". Mais la fougue et le parti pris sont indispensables car ce sont eux qui donnent à la forme surtout, son ton et ses couleurs (PV, V, 225).

Pas surprenant alors de voir Grignon, systématiquement, privilégier chez les auteurs qu'il lit, les passages polémiques. Ce qu'il retient de Gloses critiques de Dantin, ce sont deux chapitres polémiques, "la Littérature est-elle morte?" et "l'Art et la Morale". Parce que c'est "vigoureux", c'est même "fâché" par endroits, c'est "cinglant"[6]. Dans la Vie de Jésus de Mauriac, il préfère le chapitre, "les Changeurs chassés du temple", où l'écrivain présente un Jésus "haletant, la figure furieuse et ruisselante" qui, après avoir chassé les trafiquants, "reste là, frémit encore, avec ce paquet de cordes dans son poing serré" (PV, I, 21). Chez Molière, il admire surtout l'ironiste:

> "Molière ne se contente pas seulement de peindre. Il parfait la caricature d'une main impitoyable. Son ironie, sa finesse d'esprit a quelque chose de cruel, mais il n'est pas mauvais qu'à de certaines époques de l'histoire, des écrivains apparaissent

---

4 CHG, "Éditorial/Quand j'étais dictateur (VI)", le Jph, 8 avril 1967, p. 2.

5 CHG, "Arthur Buies ou... ", art. cit., p. 30, 31.

6 CB, "Critique littéraire/Gloses critiques par Louis Dantin", l'AN, 16 octobre 1931, p. 1.

> pour stigmatiser les hommes comme ils le méritent" (PV, IV, 142).

Il savoure l'ironie féroce de Sinclair Lewis et admire les "illustres tortionnaires" qui rédigent la revue Vivre, Jean-Louis Gagnon, Gérard Dagenais et René Chaloult[7]. Il goûte les "dures vérités" de Guy Frégault et Arthur Laurendeau (PV, I, 36). Il encourage le premier à continuer de "gueuler et de taper dur" (PV, I, 224). Les meilleurs pages du Désespéré de Bloy, ce sont les dernières où Bloy peint ses collègues écrivains:

> "Bloy se découvre ici une sorte de Michel-Ange de la caricature, du portrait au vitriol. Sous des noms de personnages fictifs, il vous peint les princes des lettres de l'époque, adorés des foules et il les peint si bien qu'ils se sont tous reconnus" (PV, V, 9).

Le morceau qu'il préfère chez Péguy, c'est "Notre jeunesse" où, selon lui,on trouve "tous les éléments de la polémique [...] à l'état pur: l'ironie, le sarcasme, l'invective, l'indignation d'un écrivain 'peuple' et la colère d'un roi[8]". C'est chez Grignon un besoin vital que de lire de la polémique et seuls les pamphlétaires "romanciers, poètes ou journalistes, mais essentiellement pamphlétaires", lui donnent "raison de respirer, de croire, de vivre[9]". C'est avec nostalgie qu'il évoque "la belle époque des injures" au Québec, les

---

7 Voir Vbr, "Un Américain parle... ", le Jph, 24 mai 1931, p. 4. Et Vbr, "J.- Ch. Harvey devant les deux Daudet", l'O, 6 décembre 1934, p. 4.

8 Vbr, "Péguy ressuscité", l'O, 30 mai 1934, p. 4.

9 Vbr, "le Salut par les pamphlétaires", art. cit., p. 10.

années 1910, années durant lesquelles Asselin et Fournier furent à leur meilleur. Écoutons-le:

> "C'était l'époque éclatante des procès en libelle et des injures sonores, des injures qui cognent et qui laissent des marques. Je n'aurais pas détesté à vivre sous un pareil ciel surchargé de foudres et de rafales. C'est tellement plat aujourd'hui. Les pamphlétaires ont beau se battre les flancs, les adversaires restent muets.
>
> .....
>
> Ah! l'admirable époque des procès et des cruelles injures.
>
> .....
>
> Ah! le beau temps! le beau temps" (PV, I, 448, 449, 453)!

Hélas! en 1937, les procès sont rares et l'insulte est modérée. Les hommes "sont devenus des vaches et les polémistes des vachers" alors qu'autrefois "toutes les armes étaient bonnes pourvu qu'elles fussent bien astiquées" (PV, 1, 448, 458). Ainsi, il aimerait ressusciter une querelle que Louis Veuillot avait fait naître au XIX^{e} siècle, au sujet de la place à faire aux classiques païens dans l'enseignement. On pourrait alors reconnaître les "vrais catholiques" et se battre à nouveau, "c'est si agréable[10]" (PV, IV,

---

10 Il constate plusieurs années plus tard en commentant l'ouvrage de Pierre Dominique, les Polémistes français depuis 1789, qu'il n'y a pas eu au Québec des journaux ou des pamphlétaires vraiment révolutionnaires. Car des gens comme Asselin, Fournier ou Bourassa, pourtant brillants polémistes, n'eurent pas recours "au verbe incendiaire pour renverser le pouvoir", sachant trop bien sans doute le peu de goût de leurs compatriotes pour "le sang" (CHG, "Éditorial/La Presse révolutionnaire (1)", le Jph, 2 septembre 1967, p. 2).

68). C'est aussi si agréable et si français de toujours critiquer, rouspéter, engueuler[11]. Et quel spectacle réjouissant quand on n'est pas impliqué (PV, IV, 323)! En 1940, la visite de Jules Romains, au Québec, suscite une querelle entre Louis Francoeur, Jean-Charles Harvey et Georges Pelletier. Grignon, spectateur, conclut ainsi, visiblement satisfait:

> "Il y a tout de même une leçon à tirer de la visite de Romains à Montréal et de la polémique qui s'en suivit, et laquelle ne s'éteindra pas de sitôt, je l'espère. C'est que trois journalistes, Francoeur, Harvey et Pelletier, que l'ennui menaçait de toutes parts, viennent de se ravigoter en plein 'jour', pour le plus solide divertissement des badauds, dont je suis" (PV, IV, 266).

Voilà qui illustre amplement l'admiration sans égale que porte Grignon aux pamphlétaires et aux polémistes. On n'en finirait pas de citer les remarques, les commentaires et les parenthèses favorables et admiratives. Parsemant les textes avec abondance et régularité, ceux-ci, tantôt éloges, tantôt plaidoyers, tantôt excuses, tantôt justifications, transforment l'oeuvre en un vaste hommage à la polémique.

Grignon précise plus directement sa conception de la polémique dans quelques textes essentiellement consacrés au pamphlet ou aux pamphlétaires. Principalement dans les textes suivants: d'abord, dans sa première brochure, Les Vivants et les Autres, de 1922; surtout dans l'article consacré à Victor

---

11 CHG, "Éditorial/En face de Duplessis", le Jph, 15 avril 1967, p. 2.

Barbeau, "les Franchises de Monsieur Turc" (VA, 1 à 8); dans son étude, "Léon Bloy", de 1925, publiée dans les Soirées de l'École littéraire de Montréal (SELM, 49 à 82); dans un texte de l'Ordre du 9 mars 1935, "le Salut par les pamphlétaires" (p. 10); un peu partout dans les Pamphlets, mais plus précisément dans les articles consacrés à des polémistes de renom; enfin, dans trois textes publiés plus tard, l'un, "Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur", le second, sur Barbeau, "Dandy et Pamphlétaire", et enfin le dernier, son allocution d'entrée à la Société Royale du Canada, en 1962[12].

Grignon, fidèle en cela à la démarche polémique, commence d'abord par nous dire ce qu'est un mauvais pamphlet et un faux pamphlétaire. "Franchises" de Turc, une conférence de Victor Barbeau donnée à la fin 1921, quelque temps avant son départ pour Paris où il s'en va étudier, lui en fournira l'occasion. Ce soir-là, pour Valdombre, Turc est mort et c'est le mondain Barbeau qui l'a tué:

> "Ah! oui, il fut la vieille barbe, ce soir-là, M. Turc; il fut la vieille barbe de la prose et de la pose, du geste et de la voix. Une vieille barbe mais peignée, mais parfumée, mais jeune" (VA, 2).

Il fut un faux pamphlétaire parce qu'il a, ce soir-là, joué le jeu de la conformité et de la mondanité. Ses propos ont été pesés, mesurés et il a débité "mollement" dans une parfaite sérénité d'âme. Scandale! Il n'a pas provoqué,

---

12 Seul l'article sur Barbeau n'a pas été cité: CHG, "Dandy et pamphlétaire", Présence de Victor Barbeau, Cahier no 1, Montréal, 1963, p. 23 à 29.

il a été poli, il s'est contenté de faire tapisserie. Il s'est contenté de généralités. Il a donc dénoncé, mais personne en particulier. Il n'a pas tranché. Il a pratiqué "l'éreintement mou". Sa langue? Des épithètes "stagnantes", de "vieilles épithètes insignifiantes qui ne défont jamais rien, ne blessent jamais personne, si ce n'est la langue française" (VA, 4). Il conclut que Barbeau, à la veille de son départ, a déjà sa place parmi les professeurs et les sorbonnards. "Mauvais pion, il est devenu un 'professeur narquois'" (VA, 6, 8). Grignon se réjouit de voir partir ce faux pamphlétaire, cet "assassin délicieux";

> "... l'esprit de modération, l'homme fin, conciliateur pondéré, une autre sorte de participe passé du relatif, le littérateur du monde et des civilités...
>
> .....
>
> Papillon du salon et des soirs artistiques, M. Turc n'est pas l'homme d'absolu, l'intransigeant, le sectaire, l'homme de foi qui nous arrachera des ténèbres et du lieu commun" (VA, 8).

Le mauvais pamphlet et le faux pamphlétaire maintenant stigmatisés, Grignon s'attachera à préciser et à repréciser ce que doit être une bonne polémique. Il précise d'abord les objectifs à poursuivre. Dans un premier temps, il s'agit de "faire tomber, dénoncer, provoquer, assassiner, blesser, trancher, violenter, mener à coups de bottes, etc.". Le polémiste doit "fustiger les moeurs et les idées de son époque", s'attaquer "aux théories et aux doctrines qui ont reçu l'approbation des forts, des régnants" et que le peuple, toujours aveugle, appuie. Il doit faire naître des haines, des fureurs, des paniques.

Il ne doit pas craindre de saborder et de détruire[13]. Mais, bien sûr, c'est dans le but de proclamer la vérité, d'éclairer, de guider, de faire réagir. Il invite à lire avec la plus grande attention, Pour nous grandir de Barbeau qu'il commente ainsi:

> "... ces pages brûlantes qui font mal, qui nous fouettent en plein visage, mais qui nous obligent à lever la tête et à nous accuser publiquement. Mais si jamais on a la force et la fierté de caractère d'accepter et de mettre en pratique les réformes d'enseignement primaire que préconise M. Barbeau, je ne désespère pas de l'avenir de notre petit peuple" (PV, 1, 285).

Il voit dans le Congrès de la langue française de 1937, à Québec, qui a mis à nu bien des tares, "la plus formidable claque qu'un pauvre peuple gigotant dans le patriotisme ait jamais reçue" (PV, 317). Elle devrait faire lever la tête, inviter à un renouveau, car sinon, à quoi bon montrer au grand jour les faiblesses (PV, 1, 326)? Le discours de Groulx surtout, fouetta "en plein visage" et fut une "terrible leçon" (PV, 1, 334).

Déjà, nous entrevoyons les thèmes privilégiés du pamphlet, les domaines de la vie qu'il scrutera avec le plus d'insistance et une sorte de naturelle prédilection. Le pamphlétaire qui est toujours, à sa manière, un moraliste, est surtout préoccupé par l'univers des valeurs. Or, pour Grignon, c'est d'abord et avant tout dans sa vie sociale, politique, littéraire et religieuse qu'un peuple manifeste et incarne ses valeurs. Remarquons en passant que

---

13 Vbr, "le Salut par les pamphlétaires", art. cit.

Grignon met rarement l'accent sur le domaine économique, domaine qu'il abordera d'ailleurs peu. Pour se faire vigilant critique, le polémiste doit prendre du recul, se situer au-dessus ou à côté... Sa remise en question devrait d'abord viser "les lieux communs et les idées reçues" (PV, IV, 378), les doctrines et les théories admises et approuvées. Il doit aussi s'impliquer dans les grands débats de l'heure qui sont toujours plus ou moins politiques, s'il veut exercer son rôle de guide. Mais pour Grignon, et là, sa perspective est plutôt étroite, le polémiste doit s'intéresser surtout, à la politique, à la littérature et à la religion. Il prétend d'ailleurs que les pamphlétaires catholiques sont les plus grands:

> "La religion beaucoup plus que la politique et la littérature servira toujours de pâture à la polémique. [...] les pamphlétaires les plus violents, les plus passionnés de l'invective et de l'injure personnelle, sont des catholiques[14]".

On le voit, la conception polémique de Grignon a quelque chose de restrictif car en théorie, en effet, il n'est point de sujets et de situations qui ne puissent être abordés par le pamphlet. Mais il faut convenir d'autre part, que la plupart des grands pamphlétaires privilégient nettement les questions d'ordre socio-culturel. En faisant la chasse au mensonge et à l'erreur, le pamphlet lutte pour "la Vérité", "la seule raison d'être d'un Vrai polémiste" (PV, I, 29). De toute façon, "Aucun écrivain n'a le droit de taire la Vérité". "A plus forte raison, les pamphlétaires ou les polémistes pour qui toutes les

---

14 CHG, "Réponse de M. Cl. H. Grignon... ", art. cit., p. 84, 85.

vérités sont bonnes à dire[15]". Bien évidemment, ces "vérités" peuvent varier d'un polémiste à l'autre. Mais pour Grignon, et c'est encore là un point de vue discutable, les grands polémistes sont d'abord des "réactionnaires" et s'attachent par conséquent, "au Passé, aux vieilles traditions, à l'ordre établi, serviteur[s] toujours de l'Église mais serviteur[s] d'abord de [leurs] principes et de [leur] foi[16]". On comprend les préférences de Grignon. Il met de l'avant un type de pamphlet avant tout conforme à celui qu'il écrit et qui choisit de défendre des valeurs qui sont d'abord les siennes.

Grignon précise ensuite les qualités qui doivent être celles du véritable pamphlétaire et aussi les exigences auxquelles il doit se soumettre. Le polémiste est franc, honnête, droit, sincère, vrai, authentique. Son amour et son souci de la vérité l'obligent à une certaine hauteur de vue et il doit être seul, refuser le monde et la société, ses compromis et ses conventions. Enthousiaste, passionné et absolu, il ne pourra éviter une certaine intransigeance et un certain sectarisme. Il s'indignera plus souvent qu'il ne s'exaltera. Il a donc peu de relations et dîne rarement en ville. Il fuit les mondanités et n'aspire à aucun titre. Il vit indépendant, ce qui ne l'empêche pas d'avoir bonne table, de faire bonne chère et de recevoir quelques amis. "A ce prix seulement, il gardera le tonus et l'entrain indispensable à ce genre de combat" (PV, III, 351). Quand il a épousé une doctrine, il ne peut plus que

---

15 Ibid., p. 82.

16 Ibid., p. 84, 85.

s'y tenir et la défendre coûte que coûte. Car l'écrivain qui a le goût de la vérité, sait que rien, absolument rien n'importe dans sa vie que d'aller "avec une rigueur ingénue jusqu'au bout de sa pensée" (PV, III, 370). S'il entre dans une académie, le plus souvent un salon, tout de suite, il a envie d'en sortir. "La sagesse est d'éviter ce va-et-vient" (PV, III, 370). Il lui faut donc du courage et de l'audace. "Vivre dangereusement", telle est "sa noble devise". C'est une sentence et pourquoi pas "une sentence de mort[17]". Il est donc à la fois "croisé, chevalier, prophète". Car, "Il a été marqué de toute éternité[18]". Car, "Un destin semble peser sur lui". Il a une mission à remplir, "une idée morale le poursuit sans cesse, le domine royalement et le force à faire oeuvre utile et grandiose[19]". Parce qu'il a "le feu sacré" et qu'il est de ceux qui ont "une passion, une admiration hautement placée et qui la suivent" (PV, III, 90). Son expérience et son savoir sont authentiques et riches. Il doit cependant travailler à les enrichir. Il lira les écrivains en prose et en vers du XVI^{e} siècle et, au siècle suivant, Saint-Simon surtout. Ses lectures feront partie de "ses exercices spirituels quotidiens" (PV, I, 35). Il ne recule pas devant les coups, les rudesses et les violences nécessaires. D'ailleurs, n'est-ce pas un peu le fiel qui nourrit les grands hommes (PV, II, 191)? Quant à la colère et à l'indignation, elles sont inévitables, souhaitables, voire même indispensables. C'est quand Asselin tombe dans des colères "blanches" qu'il écrit des pages splendides et qu'il trouve des accents

---

17 Ibid., p. 83.

18 Ibid.

19 Vbr, "le Salut par les pamphlétaires", art. cit., p. 10.

d'indignation et de vengeance (PV, II, 225). Enfin, le travail du polémiste est toujours à reprendre et, "une fois un adversaire châtié sur la place publique", il convient sans plus tarder de courir à un autre, de le fesser ou de l'éventrer (PV, II, 225). Mais, encore une fois, la haine est étrangère au coeur du polémiste, un homme serein. De toute façon, la noblesse et la qualité des objectifs poursuivis excusent largement la vigueur de certains procédés et l'injustice de certains procès.

Seuls réusssissent ce genre difficile qu'est le pamphlet, ceux qui manient les mots et la langue avec dextérité, en écrivains et en véritables créateurs. Car la "griffe royale", la première puissance du pamphlétaire, reste le style[20]. Il évitera les clichés, les lieux communs, le général, le vague, l'affirmation gratuite, la nuance et la réticence. Le pamphlet doit dévoiler, dire précisément et nommément. Il faut donc citer des noms quand on attaque et dénonce. Car "si les polémiques 'ad principia' ont leur prix, seules les polémiques 'ad personnas' donnent des résultats positifs" (SEIM, 54). Il reproche ainsi à la Boussole et au Devoir et aux journaux catholiques leurs insinuations, leurs restrictions et leur peur des mots (PV, III, 79). Pourtant, "la polémique véritable se nourrit de personnalités. C'est de bonne guerre"[21]. Il précise:

> "Il y a des cochons de politiciens, il y a des cochons de toutes sortes dans notre histoire.

---

20 Ibid.

21 CHG, "Dandy et Pamphlétaire", art. cit., p. 23.

> Pourquoi ne pas les nommer? Il appartient à l'écrivain catholique de ne pas reculer devant la tâche qui lui vaudra peut-être de mourir sur la paille. Peu importe: il n'y a pas de misère qui tienne devant la vérité" (PV, I, 27).

Il ne conçoit pas non plus qu'on puisse être dans la même proposition, catholique et anticlérical, pour et contre ou qu'on puisse y dire en même temps, blanc et noir. Pour lui, "c'est de la lâcheté" et "c'est écoeurant"[22]. La langue de l'écrit polémique sera donc rude, claire, directe, précise, violente surtout, grossière même, au besoin. Que l'artiste, si c'est nécessaire, invente les mots qui lui manquent, qu'il déforme, qu'il recrée! Qu'il puise dans tous les registres:

> "Si le mot ordinaire lui manque, si le dictionnaire fait défaut, il inventera au courant de la plume et par une inspiration spontanée, le plus vivant, le plus coloré des vocables. On s'explique alors la puissance d'attraction d'un Rabelais toujours si-résonnant, si percutant à travers les âges quand on le voit utiliser le langage du trimard et du bas peuple dont le débraillé même accuse la Vérité de n'être pas assez vraie[23]".

Le polémiste doit écrire comme Grignon qui ne se sert "ni de tulipes ni de chrysanthèmes" mais qui utilise "des madriers de trois pouces et demi d'épaisseur" (PV, II, 42). Il faut donc, d'un côté, pour détruire, user de tous les procédés réducteurs: l'ironie, le sarcasme, la caricature, le trait, l'injure,

---

22 CHG, "Arthur Buies ou... ", art. cit., p. 37.

23 CHG, "Réponse de... ", art. cit., p. 84.

l'imprécation, la menace. Et aussi, bien sûr, de l'invective, "ce lys noir aux tons changeants comme un matin d'orage, au parfum de destruction et de mort" (PV, I, 448). Il faut prendre pour exemple, Asselin, pour qui "toutes les armes étaient bonnes à sa forte main":

> "A profusion, ainsi qu'un torrent, ainsi qu'un fleuve déchaîné, sous un orage sans fin, il usait de l'invective, des injures parfois les plus ordurières de la polémique ridiculisante. Il se laissait tomber en des colères terribles. Il s'épuisait à l'attaque et prenait plaisir à doser les poisons" (PV, 1, 463).

On s'en rend compte, Grignon, à travers tous ces divers commentaires, propose plus qu'une certaine démarche, un certain type de polémique. Car Grignon sait qu'une rhétorique qui fait fi des ressources de la poétique se condamne à l'austérité et peut-être à l'inefficacité. Il fait bien remarquer, en s'appuyant sur le Catalan Balmes, qu'il s'agit d'abord de "nuire efficacement à une doctrine" (SEIM, 54). Donc, il faut d'abord mettre en oeuvre toute une batterie de procédés réducteurs. Il faut d'abord présenter les valeurs et les modèles en insistant sur ce qu'ils ne doivent pas être et en stigmatisant les fausses valeurs et les faux modèles. Par conséquent, la meilleure façon de faire l'apologie est encore de dénoncer. Ensuite, le pamphlétaire peut alors user d'une rhétorique de la mise en valeur: il peut louanger, embellir, grandir, illustrer. Dans un cas comme dans l'autre, il faut savoir manier le contraste et l'amplification[24]. Car en polémique, l'hyperbole est la règle, mais

---

24 Vbr, "Péguy ressuscité", 1'O, 30 mai 1934, p. 4.

encore faut-il savoir doser, ce que Bloy lui-même ne sut pas toujours faire dans ses premiers écrits, trop ardents et trop violents, trop riches en épithètes, en néologismes, en redondances, en images. Le polémiste sera aussi créateur: il lui faut peindre, animer, dramatiser, user de tons divers. Son imagination, "REINE du logis", a un rôle à jouer, plus important que celui de sa raison. Elle ne doit pas seulement dresser des tableaux et peindre des personnages, elle doit les ressusciter, les faire parler et agir. Elle doit porter en elle, la vie (SEIM, 73). Car enfin, à quoi bon écrire si on rejette l'image, outil de séduction par excellence, "moyen assuré de conquêtes" (SEIM, 77). Voilà comment "On élève le pamphlet au niveau de la tragédie, du poème, du roman, de la philosophie, de la critique, de l'histoire". Et c'est "tantôt le rire, le rire immense, énorme, contagieux, qui nous entraîne et nous convainc, tantôt la colère qui nous émeut et nous passionne[25]". Car le bon pamphlet séduit, charme, fascine, remue. Il écoute à CBF, Louis Francoeur éreinter un certain Janeway, journaliste au magazine Life, et il commente ainsi:

> "Ah! Ah! le bel éreintement, la bonne fessée! Quel soulagement pour tous les auditeurs! Et comme on a dû féliciter l'auteur de cet admirable pamphlet en quelques phrases!
>
> .....
>
> On notera tout de suite que le commentateur de 'la Situation ce soir' pouvait à l'occasion se montrer parfait tortionnaire et se payer le luxe de divertir copieusement son auditoire tout en remettant les choses au point" (PV, IV, 404).

---

25 CHG, "Réponse de...", art. cit., p. 84.

Bien évidemment, les textes où Grignon parle du pamphlet, sont truffés de références. Étant donné sa sympathie pour ce genre littéraire, on comprend qu'il cite souvent à ses lecteurs, les noms des écrivains québécois ou étrangers, essayistes, journalistes ou commentateurs pour la plupart, qui firent, régulièrement ou à l'occasion, dans la polémique. Certains des noms québécois sont bien connus, d'autres le sont moins. Parmi les plus connus, il cite souvent, Olivar Asselin, Victor Barbeau, Jules Fournier, Arthur Buies, Jean-Charles Harvey, Louis Francœur, Carmel Brouillard, Albert Pelletier. Mais aussi, Jean-Louis Gagnon, Gérard Dagenais, René Chaloult, Guy Sylvestre, Guy Frégault, Arthur Laurendeau, Charles Thibault, Jean et Jules-Édouard Prévost, Jean-Pierre Bonneville, Marcel et Émile-Charles Hamel. Comme on le voit, la liste est longue. Parmi les étrangers, il cite surtout des polémistes français, ceux qu'il semble avoir beaucoup lus et fréquentés. Il prétend d'ailleurs que le pamphlet est d'abord un genre français, car les Français seraient, plus que les autres, et naturellement, sarcastiques, railleurs, courageux, "critiqueux", mordants et ironiques. Et la langue française, précise et claire, vivifie et tonifie davantage encore, les écrits polémiques. C'est donc, selon Grignon, la France qui a fourni au monde "l'armée la plus redoutable d'écrivains de combats[26]". Au XVI^e^ siècle, un maître par excellence, Rabelais; au XVII^e^, Saint-Simon et Pascal. Le XVIII^e^ est riche en textes violents, mais il ne prise guère cet "excès de sang" et d'injures et il voit, dans les polémistes de cette période, des "pamphlétiers amers, mauvais et médiocres[27]". Parmi eux, un

---

26 Ibid., p. 83.

27 Ibid., p. 84.

nom mérite de demeurer, celui d'André Chénier. Mais il cite parfois aussi, au tableau d'honneur, Voltaire et Rousseau. Le XIX^e siècle et le début du XX^e sont par contre, riches en grands noms: Joseph Proudhon, Paul-Louis Courier, Louis Veuillot, Henri Rochefort, Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Jules Vallès, Édouard Drumont, Georges Clémenceau, Charles Péguy, Victor Hugo (celui des Châtiments), Léon Daudet, René Benjamin, Georges Bernanos, Henri Béraud, Charles Maurras, Ernest Hello. Il conclut que de Rabelais à Léon Bloy, "c'est toujours du bon pamphlet qui [le] guérit de la peste littéraire". Parmi les auteurs étrangers, il cite quelques anglais: Swift, Carlyle, Chesterton, Belloc, Lawrence. Et enfin, l'italien Giovanni Papini; le russe Maxime Gorki, l'américain Henry Mencken, le catalan Balmes (PV, I, 409; III, 456). Grignon qui a fréquenté plus ou moins assidûment ces auteurs, a dû leur emprunter souvent. C'est, semble-t-il, aux Français qu'il doit le plus. On pourrait, par exemple, faire remarquer que les idées de Grignon sur la polémique, sont très souvent les mêmes que celles de Léon Daudet. Par exemple, celles qu'il développe dans son chapitre, "De la polémique et des polémistes", de Flammes[28]. Faut-il en déduire que Grignon puise précisément là, ses idées? C'est possible, mais ce n'est pas évident. Un polémiste comme Grignon qui écrit du pamphlet de façon aussi naturelle et spontanée, n'a pas vraiment besoin de théoriciens pour lui expliquer une façon d'écrire qu'il connaît particulièrement bien. Grignon qui est porté naturellement à commenter tout ce qu'il écrit, aussi bien ses romans et ses contes que ses pamphlets, aussi bien les thèmes qu'il aborde que sa manière d'écrire, émet très tôt ses principaux points de vue sur la polémique,

---

28 L. Daudet, Flammes/Polémiques et Polémistes, Paris, Bernard Grasset, 1930, 241 p., p. 13 à 52.

points de vue qu'il ne fera par la suite que reprendre. Ceci dit, loin de nous l'idée de prétendre qu'il ne doit rien aux polémistes français, ses maîtres. En les lisant, il a certainement beaucoup appris et leur fréquentation n'a pu que favoriser chez lui, l'éclosion de ses dispositions naturelles pour la polémique[29].

Précisés maintenant, le pacte polémique et la conception de la polémique, le premier, largement influencé, cela va de soi, par la seconde, il faut maintenant cerner d'un peu plus près ce qui fonde la pensée de Grignon: ses valeurs, ses choix idéologiques. Puisqu'encore une fois, toute entreprise de valorisation a pour corollaire une dénonciation[30], en cernant les valeurs maîtresses que Grignon choisit, défend et célèbre, il faudra, presque forcément, préciser aussi l'ampleur et la nature des procès.

---

29 Bien sûr, la question "des influences" reste à étudier.

30 Jean Baecheler, dans son étude, Qu'est-ce que l'idéologie? (Paris, Gallimard, coll. "Idées", no 345, 1976, 405 p.), montre bien que tout discours idéologique s'articule, presque fatalement, ainsi.

CHAPITRE I

LE POLÉMISTE

3. Les Valeurs et les Références

Dans sa "Préface" aux Mémoires de Damien Bouchard, Grignon écrit ceci en parlant du polémiste: "Quel est l'homme politique ou l'écrivain de combat qui n'a pas ses bêtes noires[1]"? Le polémiste est en effet un écrivain qui ne cesse de dire et surtout de se redire. Il revient constamment à la charge. Les procès sont toujours à recommencer et les valeurs toujours à repréciser. Par conséquent, si le polémiste a ses "têtes de Turc", il a aussi généralement ses "dadas", ses "marottes", ses sujets favoris constamment rappelés, toujours au centre de tous les débats. Et c'est normal et inévitable, puisque le but premier du texte polémique est, en dénonçant, de proclamer la vérité, disons plus modestement quelques vérités. Toutes les circonstances, toutes les situations, de même que les événements, les livres, les personnes seront avant tout des "prétextes à... ", des "occasions de... ". Les questions que soulève Grignon sont de différents ordres: moral, philosophique, culturel, esthétique, politique, religieux, social, voire même, à l'occasion, économique. Mais ces registres divers, on le devine, ne sont pas abordés de façon ordonnée, métho-

---

1 CHG, "Préface", Mémoires de T. D. Bouchard, Montréal, Beauchemin, 1960, t. III, 254 p., p. 12.

dique ou systématique. Non. Car l'oeuvre polémique n'a rien du traité qui classe les problèmes pour les mieux analyser et approfondir. Grignon abordé aussi beaucoup moins des théories et des systèmes, que des cas et des situations que l'actualité met soudain en relief. Et c'est au coeur des débats que le référent favorise et provoque, que le narrateur manifeste sa pensée et défend ses idées. Souvent, par conséquent, de façon fort vivante et animée, mais aussi de façon très désordonnée ou très globalisante. Les textes offrent donc des degrés de généralisation et de théorisation fort divers. Il faut bien le reconnaître, la démarche logique, l'argumentation et l'explication sont souvent fort pauvres. L'auteur est surtout à l'aise dans les procès, toujours abondants, et riches, mais plutôt aux niveaux formel et stylistique. Les procès sont donc davantage des entreprises de séduction que des exercices de rationalisation. Enfin, quand il s'agit d'avancer ses propres conceptions ou ses propres points de vue, le narrateur opte plutôt pour les affirmations. Les argumentations seront souvent plus riches quand l'auteur commente des études par exemple. Mais n'est-ce pas surtout, dans ces cas-là, le référent qui en est la cause? Grignon est d'abord un moraliste. Toutes les questions soulevées, en effet, quel que soit leur ordre ou leur registre, sont envisagées sous l'angle moral. L'univers moral et spirituel de Grignon est toujours et en même temps, le point de départ et le point d'arrivée: c'est en se référant à lui qu'on peut trouver les causes, c'est encore en se référant à lui qu'on peut envisager des solutions. Grignon, souvent, déçoit. Pourtant, il manifeste parfois dans sa perception du réel, une rare clairvoyance. Et malgré ce que l'oeuvre souvent laisse croire, Grignon sait qu'autour de lui, le monde change. Il le voit bien et il le dit parfois. Mais quand il s'agit de tirer des con-

clusions, de proposer des solutions, le plus souvent, la démarche tourne court, le raisonnement trébuche et la logique est bafouée. Grignon se dérobe-t-il? A-t-il peur d'aller au bout de sa propre logique? Ou bien est-il tout à coup démuni? On ne sait trop. Toujours est-il que l'auteur, prisonnier de son système moral et de quelques grands principes, donne souvent l'impression de tourner en rond. Nous verrons plus tard, quand nous étudierons sa critique de la société québécoise, que c'est surtout quand il aborde les questions politiques, sociales ou économiques que l'auteur est le moins à l'aise. Ses réflexions politiques manifestent une prudence, disons plutôt une ambiguité, un inconfort qu'il faut sans doute, en partie au moins, expliquer par l'époque. On n'oubliera pas que Grignon commence ses Pamphlets alors qu'en Europe les fascismes se font de plus en plus arrogants, et que la guerre éclate en 1939. On n'oubliera surtout pas que Grignon appuie le parti libéral. Car, entre 1936 et 1943, la position des libéraux face aux guerres européennes "évolue", c'est le moins qu'on puisse dire[2]. L'évolution du parti libéral expliquera par conséquent, l'évolution de la pensée politique de Grignon. En réalité, il vaudrait mieux parler de contradiction que d'évolution. Autant donc Grignon est à l'aise et tranche avec hauteur quand il s'agit de quelques valeurs fondamentales, autant il est hésitant et mal à l'aise quand il s'agit de se situer par rapport à une actualité trop mouvante et difficilement prévisible. Cerner les

---

2 Les libéraux fédéraux promettent d'abord qu'il n'y aura pas de conscription et que le Canada ne participera pas aux guerres européennes. Mais peu à peu, la situation évolue. Ottawa s'engage toujours un peu plus. Et le 27 avril 1942, organise un plébiscite qui lui permettra d'enrôler les Canadiens et de les envoyer se battre en Europe. Les Canadiens français votent non, à la participation aux guerres européennes. Les Canadiens anglais, oui.

valeurs de Grignon nous amène donc à tracer les grandes lignes de la pensée sociale, politique et même esthétique de l'auteur. En effet, les valeurs posent les fondements, tracent les voies, indiquent les bornes et limitent les espaces. Vérités à révéler, elles fondent, justifient et exigent même, le procès des erreurs, des fausses valeurs et des mauvais exemples. Car le polémiste vit toujours dans un monde corrompu où l'erreur est sur le point de triompher. Les valeurs y sont oubliées, mal comprises, galvaudées et bafouées. Les valeurs doivent donc être dites, redites, proclamées et célébrées; les bons exemples, mis en évidence, et les bonnes références, indiquées. Ainsi le discours polémique, chez Grignon, comme chez la plupart des polémistes, présente-t-il au lecteur un visage double et richement contrasté: "valeurs-antivaleurs", "modèles-antimodèles", "maîtres-mauvais maîtres". Mais pourquoi donc des valeurs? Parce que, selon Grignon, l'homme, qui n'est pas foncièrement bon, ne saurait vivre sans elles.

L'Homme

" Les enfants sont cruels", écrit le polémiste (SL, 5). Quant à la jeunesse, elle mène le plus souvent une vie de débauche, imagine des "patries sans lois et des instructions sans études[3]". Les jeunes "sont désaxés, désemparés et neutres. Rien d'étonnant que leur prose ressemble à leur vie. [...] Les jeunes ont surtout soif de luxe et de vie facile" (Pr, 15). La plupart sont abrutis par l'alcool et aspirent à la luxure (Pr, 16). Le sexe hante

---

3 CB, "M. Édouard Chauvin", l'AN, 6 décembre 1918, p. 2 et 3.

leurs rêves (PV, II, 21). Quant à l'homme, il est un loup pour l'homme, toujours dominé par ses passions et toujours en quête du plaisir. Grignon écrit:

> "... deux hommes placés l'un devant l'autre et discutant sur le sujet le plus banal sont deux adversaires, des ennemis mortels" (PV, IV, 310, 311).
>
> "S'il fallait qu'un homme se confessât franchement et complètement, ce serait tellement immoral et révolutionnaire dans le sens le plus effroyable du mot qu'un pareil ouvrage suffirait à allumer un incendie universel ou à faire éclater le globe" (PV, V, 178).
>
> "L'homme est une charogne, une pourriture" (PV, V, 41).

Il est bien près de considérer que sa rédemption est sans espoir, car les hommes restent toujours les mêmes. Mais c'est surtout l'homme du XX^{e} siècle qui est corrompu, celui qui fabrique de "magnifiques engins de guerre" (PV, III, 305). Il dira aussi: "Qui niera que l'animal qu'on est convenu d'appeler 'humain' se vautre dans une luxure auprès de laquelle les dépravations de Sodome et Gomorrhe paraissent être des bains d'innocence" (PV, II, 12)? Faible dans son corps, l'homme n'est aussi "que faiblesse et insuffisance dans sa pensée et dans ses doctrines[4]". L'homme est donc foncièrement mauvais et inévitablement malheureux. C'est pour cela qu'il se perd dans la jouissance, les conquêtes ou l'argent, retombant sans cesse "sur le trottoir du gougatisme, de la lâcheté et de l'hypocrisie" (SL, 54). Et de s'exclamer: "Ah! pau-

---

4 CB, "Histoire du Christ par Giovanni Papini", l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

vres loques humaines que nous sommes[5]", qui rêvons de liberté alors que "la liberté n'existe nulle part même au fond des forêts" (PV, II, 47). Car de toute façon, l'homme, "marqué de par l'hérédité la plus lointaine", ne saurait se soustraire à l'"invincible atavisme" (SL, 9, 10). Le destin, qu'on le veuille ou non, mène l'homme (SL, 17). Peut-on espérer mieux de la femme, "un peu légère", qui aime d'abord à rire et à jouer (PV, III, 187)? Il la voit rusée, dissimulatrice, et en même temps si séduisante et si tentatrice. Il réplique ainsi à Jean-Chauveau Hurtubise, auteur de Leur âme, qui prétend que la femme ne sait pas dissimuler:

> "Cela est faux à crier. Il n'y a pas un romancier sérieux, pas un moraliste averti qui aurait commis une telle erreur. Un petit garçon de douze ans sait aujourd'hui que la femme est l'être le plus rusé, le plus fourbe, le plus voilé, le plus anonyme qui soit. Bien fin l'amant qui découvrirait le fond de l'âme féminine, où flottent les images aimées, caressantes, empoisonneuses[6]".

N'est-ce pas la femme qui, même laide, peut précipiter l'homme "dans un abîme de rêveries plus ou moins recommandables[7]" et enflammer son coeur qui, s'il le pouvait, se détruirait lui-même "dans les plus vives jouissances" et "avec une cruauté inexplicable[8]"? L'amour en effet, et surtout l'amour physique, est aussi fascinant que provocant et dangereux:

---

5 CB, "la Fin d'une révolution", l'AN, 24 janvier 1919, p. 2.

6 Vbr, "la Critique des livres", la Vc, no 40, janvier 1930, p. 69.

7 CHG, "Propos sur la femme", Photo-Journal, 10 août 1966, p. 39.

8 CB, "Opinions libres... ", l'AN, 16 avril 1920, p. 2.

> "Il nous mène jusqu'au faîte des plus hautes montagnes où d'agréables fleurs bleues percent les neiges éternelles, il nous mène aussi dans les bas-fonds où rampent les lézards et les reptiles de toutes sortes[9]".
>
> "... ces angoisses de la chair [...] creusent les yeux des passionnés, abîmes profonds et inquiétants où grouillent tous les désirs inapaisables" (SL, 81).

L'enfant, le jeune homme, l'homme et la femme, corrompus, pas surprenant que la société dans son ensemble le soit aussi. Chez Grignon, société égale conventions, fausseté, mensonges, hypocrisies, masques, clichés et stéréotypes. Dans un monde où l'homme est un loup pour l'autre, et le singe de l'autre (PV, I, 274), vérité et authenticité sont presque impossibles à vivre. Il constate: "C'est vrai que dans le monde, on compte plus d'imbéciles que de gens intelligents et plus de bêtes que d'hommes raisonnables" (PV, III, 307, 308). Dans notre siècle, "le plus terriblement 'société' que l'on puisse concevoir" (SL, 117), la société "amusante et dansante" (SL, 112), "Carnaval éternel de dominos et de masques bizarres", "tragique comédie" (SL, 114), en étouffant l'individualité, "tue l'action", "tue l'esprit", "tue la lettre[10]" (SL,

---

9 CB, art. cit., l'AN, 6 décembre 1918, p. 2 et 3.

10 Un personnage, porte-parole de l'auteur, dira à Vieux-Loup, tanné du bois et qui veut "voir du monde": "Voir le monde! Te nourrir de mensonges. Je n'ai pas rencontré un homme qui m'a dit la vérité. Tout n'est que beaux mots et la civilisation se devait de fabriquer une langue qu'elle seule comprend. Un échange de politesse, de flagorneries. Dans ces milieux-là, on n'ouvre la bouche que pour proférer des paroles de miel et de poison. C'est un cirque monstrueux où passent et reviennent les masques, les grimaces, les bouffons. Les plus bouffons sont naturellement les plus célèbres, ceux qu'on adule, ceux que l'on couvre de lauriers et de gloire" (PV, IV, 310).

114). De toute façon, l'homme se leurre dans sa quête du bonheur. Car la fin de l'homme et surtout de tout catholique, soutient Grignon, est de souffrir. Dans une réplique au Père Lussier, il déclare:

> "J'ai toujours compris que la fin capitale du paganisme, c'est le bonheur, le bonheur terrestre sous toutes ses formes. Tandis que la fin capitale de tout catholique, c'est la douleur qui nous vaudra la vue de Dieu et un paradis éternel. C'est ce qu'on m'a enseigné; c'est ce que j'ai compris" (PV, II, 268, 269).

Misère et malheur sont donc les lots de l'homme et en aucun lieu de la terre, il ne saurait y échapper (Pr, 46). Mais ce n'est pas si grave, car misère et malheur grandissent l'homme et lui assurent sa rédemption. Puisque la misère est venue dans le monde pour "tremper les hommes[11]". Chacun a sa croix à porter (PV, III, 213) et il est bon que le coeur soit déchiré par les plus grandes épreuves, qu'il descende "dans l'abîme de la douleur" (PV, III, 211). Car "On n'a rien de beau, rien de bon, rien de vrai sans misère" (PV, III, 213). "Une vie faite de sacrifices vaut mille fois mieux que la vie des exilés" (PV, IV, 159). Et comme le dit le curé Raudin: "... qu'est-ce qu'il y a de plus grand, de plus beau pour un homme que d'avoir de la misère et de passer au travers" (PV, IV, 157)? C'est aussi l'avis du Père Bougonneux: "Ceux qui

---

11 CHG, "Préface" à Souvenirs d'un soldat du Québec de A.-J. Lapointe, s.l., Éditions du Castor, 1944.

ont pas mangé de la misère [...] ont jamais vécu" (Ba/PB, 02.64, 82). Ce sont donc les épreuves, les exigences et les défis qui grandissent l'homme, être de passions et de vices qu'il faut dompter et domestiquer. Alors Grignon propose à l'homme, pour son salut, des valeurs qui sont autant d'idéaux à atteindre et d'exigences à remplir. Ces valeurs, sans cesse à conquérir, donnent son sens à la vie humaine.

A travers cette perception globale de l'homme, plutôt pessimiste et négative, Grignon identifie, pour les rejeter, quelques faux modèles: les compagnons de jeux de Charles Lindbergh, "les ennemis féroces d'un jour" (SL, 6), les débauchés, les corrompus, la "lamentable jeunesse", surtout celle des villes, celle de la bohème étudiante qu'il peint dans "le Repentir" et dont le prototype parfait se nomme Joseph-Hubert Belnoyer. Les mauvais modèles, ce sont aussi ceux qui exploitent les autres, ceux qui copient et imitent. Ceux qui tentent et corrompent. Le paysan, "singe parfait", qui ne rêve que d'imiter le citadin. Le citadin qui corrompt le paysan (PV, I, 276). Les femmes de mauvaise vie, en quête d'aventures, l'été, à Sainte-Adèle. Ou les employées du Parlement. Les unes et les autres aguichantes, à l'origine des faiblesses de René des Laurenties, dans "l'Inconcevable Demande". Également ce qui rassemble et regroupe: les microsociétés, à l'image de la grande. Par exemple, les cénacles, les écoles, les groupes, les milieux et les classes sociales, la ville, les coopératives, les corporations, etc. En effet, "Toute personnalité est bannie des groupes et chacun pense par tous. C'est l'effondrement total de la vie dans ce qu'elle comporte de plus cher et de plus délicieux" (SL, 114). Déjà, cependant, nous sont aussi proposés de bons exemples. Charles-Augustus

Lindbergh, "l'enfance encore pure[12]", la candeur du "timide aux yeux bleus" (SL, 5). Une jeunesse ambitieuse, passionnée, éprise d'idéal, qui prépare avec conviction et ardeur ses futurs exploits, perpétuant ainsi dans l'effort, le travail et l'héroïsme, un atavisme de plusieurs siècles. Ici, il faut citer encore Lindbergh, mais aussi Viateur Cousineau, le skieur de Sainte-Adèle, "un garçon intelligent et qui fait honneur à la jeunesse canadienne-française[13]". La "vraie jeunesse" qui dort dans les couches profondes du peuple paysan et du peuple ouvrier (Pr, 2). Celle qu'il peint dans ses récits de la terre, et qui a nom Mathée Cabana et Sévère Dursol. La jeunesse "haletante, tourmentée, belle et brutale", "fatiguée des mensonges et des périphrases" (PV, 1, 70, 74), et "qui a faim de pain temporel et qui a faim d'Idéal" (PV, I, 31). Quant à l'homme mûr et à la société modèle, il faut aller les chercher parmi "les peuples des bois, lesquels peuples se montrent plus sages et plus invitants que tous ceux qui composent notre civilisation" (PV, IV, 72). Par conséquent, à la campagne, au village, dans les rangs reculés, dans le nord, là où l'on peut encore "se réaliser" (SL, 112). Là où hommes et femmes deviennent les créateurs "d'un prodigieux Idéal" (SL, 198). Là où l'on vit dans le risque, où l'on se mesure à l'épreuve. Car, "avant que d'atteindre les limites de l'apothéose, les rives mouvantes du fait accompli, le Héros doit subir, pour son péché, la tempête des inquiétudes, du doute et, souvent, du mépris universel" (SL, 65). On pourra plus justement tracer le portrait du Héros "éprouvé", selon Grignon, quand on aura précisé les valeurs

---

12 CB, art. cit., l'AN, 6 décembre 1918, p. 2 et 3.

13 Vbr, "l'Enfant de la montagne, Viateur Cousineau", la Vie au grand air, vol. 1, no 6, janvier 1938, p. 12.

auxquelles il doit adhérer, et qu'il doit défendre, et les exigences auxquelles il doit se soumettre.

Le Catholicisme

Grignon veut défendre deux idées surtout, "jusqu'au bout et au prix de tous les sacrifices": l'Église catholique et la terre (PV, II, 516). Sur ces deux points de son programme, Valdombre reste intransigeant. Il les rappellera avec insistance, chaque année[14]. Bien sûr, la littérature, et loin derrière elle, la politique, sont aussi au centre des préoccupations de Grignon. Mais il est clair que ce sont là des valeurs moins pures, moins absolues, parce que beaucoup plus facilement sujettes aux déviations et aux corruptions de toutes sortes. Parce que, la plupart du temps, viciées et dénaturées. Il faut donc d'abord, être catholique avant tout (PV, IV, 190) et "placer au-dessus de tout l'Église catholique" (PV, III, 418). Mais quel est-il, le catholicisme de Valdombre? D'abord, il s'agit bien chez lui de catholicisme et non de christianisme. Il écrit: "Je ne dis pas christianisme car je serai obligé de reconnaître Gide et je ne veux pas de sa présence sous mon toit; je dis catholicisme[15]". Il admire Bloy qui lors de son voyage au Danemark, "stigmatise, flagelle et vomit" les protestants "encore épris de Luther" (PV, I, 231). Le catholicisme, pour Grignon, c'est la vérité par excellence et la seule lumière grâce auxquelles l'homme peut s'épanouir (PV, II, 376):

---

14 Voir PV, II, 516; III, 1, 418; IV, 190; V, 40, 41, 42.

15 Vbr, "De Gide à Dieu... ", les Cahiers des Compagnons, vol. 1, no 3, janvier-février 1945, p. 96.

> "Le Bonheur est dans la doctrine de Jésus et dans la religion qui fut établie, enseignée, disposant de tous ses moyens sacrés, précisément pour nous aider à pratiquer cette doctrine, nous faire voir et comprendre toutes ses beautés et sa divine vie[16]".

Le catholicisme n'est pas fait de subtilités et de nuances. Il se résume à quelques vérités simples, celles que nous apprend le petit catéchisme (PV, III, 443). Vérités simples, claires et définitives et c'est là, pour lui, la preuve de leur supériorité. Elles ont l'avantage de nous indiquer, une fois pour toutes, où sont le bien et le mal (PV, II, 124, 134). Le catholicisme ne saurait donc être perçu autrement que missionnaire, un combat contre l'erreur et pour la Vérité. Il n'a peur ni du péché, ni des mots, ni de la réalité:

> "Tout le monde comprendra que le catholicisme est autre chose. Le catholicisme est toute lumière. Il n'a pas peur de la vérité. Il ne s'affiche pas. Il règne comme la terre française qui l'a glorifié du poids colossal de son histoire. Le catholicisme n'a pas peur du péché. Il le voit, il le touche et il châtie les coupables. Et il pardonne. Il est tout amour, toute vie, toute charité" (PV, I, 301).

La religion n'est pas simplement l'affaire des clercs, les laïques ont également leur rôle à jouer. Pour le bon combat, ils doivent se présenter, "l'épée à la main" (PV, II, 94). La violence est en effet don de Dieu. Le Christ n'a-t-il pas dit: "J'apporte le glaive et non la paix" (PV, IV, 187)? Si le

---

16 CB, art. cit., l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

catholicisme bien compris est lutte et combat, il est aussi très souvent, chez Grignon, occasion de souffrances et de résignations. Dieu éprouve d'ailleurs ceux qu'il aime particulièrement, et c'est souvent aux plus démunis, qu'il demande le plus. La souffrance de Donalda, qui a bien peu péché pourtant, est expiation, offrande, "immense pardon" (hp, 86). Et aussi rédemption (hp, 58, 75, 76). Grignon perçoit la souffrance comme "gloire temporelle de l'âme chrétienne" (PV, I, 233) et comme quasi certitude du ciel (Ba/PB, 02.64, 82). Pas surprenant alors que la prière soit chez lui, adressée à un crucifix de plâtre noir ou à la Vierge, "mère de douleurs"; avant tout, abandon total et exercice de supplication (Dé, 211, 212). Le Père aux Oeillets écrit pour M. Longchamp, dans une lettre à sa cousine Éva dont le mari vient de mourir: "Le bon Dieu éprouve terriblement ceux qu'il aime. Il faut donc qu'il t'aime beaucoup, ma chère Éva, puisqu'il vient de t'arracher au milieu des larmes et des regrets, ton bien-aimé Josaphat" (Dé, 116). Grignon admire la foi naïve et entière de ses personnages pour qui tout arrive par Dieu (PV, III, 330), tout est voulu par Dieu, tout est don ou exigence de Dieu (PV, III, 37, 42, 214 à 216), tout est "langage de Dieu" (hp, 145). Dieu, "Divin machiniste" (hp, 144), qui déplace "sur la scène de la nature pour la satisfaction des hommes", des "tableaux mobiles" (PV, III, 42). Ou bien "source d'eau vive" et "Paix certaine", guérisseur du mal et rédempteur. Dieu est aussi "la voix qui épouvante les démons et charme les petits enfants[17]". Mais l'image du Christ que Grignon préfère, reste celle du justicier que Mauriac peint, chassant les vendeurs du Temple, "haletant, la figure furieuse et ruisselante" (PV, I, 21).

---

17 Ibid.

Catholique convaincu et entier, Grignon se fait naturellement défenseur de l'Église dont les paroles sont "sages, poétiques et profondes" (hp, 98). Dans sa vieillesse, il fait justement remarquer qu'il eut toujours un très grand respect pour l'Autorité religieuse. Si parfois, il la critiqua, ce fut sans malice et sans cruauté verbale[18]. L'autorité religieuse, toujours plus sage et plus prudente que l'autorité civile, doit quand il le faut, suppléer aux défaillances de cette dernière, qui devrait toujours légiférer "dans le sens de la doctrine du christianisme" (PV, 1, 35). Il ne dit pas expressément que l'Église est au-dessus de l'État, mais il le pense néanmoins. Il s'étonne, par exemple, que les évêques, ayant parlé, les législateurs n'obtempèrent pas (PV, III, 69). Car c'est le devoir de l'autorité religieuse, quand le peuple et la justice sont trahis, de rappeler à l'ordre, le gouvernement. Écoutons-le:

> "L'Église ne doit pas tolérer que nous soyons plus longtemps des condamnés à mort. Si le gouvernement a perdu la tête, il appartient à une autorité plus compétente d'accourir au secours de la Justice et de la Raison. Autrement, demain nous réserve des surprises et des défaites irréparables" (PV, II, 546).

En réalité, Grignon rêve de l'état monarchique, le seul qui ait su s'assurer la collaboration de l'autorité religieuse pour le bien du peuple et de la nation (PV, II, 546). Il conçoit donc volontiers que le clergé ait, par exemple, la

---

18 CHG, "Éditorial... ", le Jph, 18 novembre 1967, p. 2.

main haute sur l'éducation. Voilà quelles sont les principales idées religieuses de Grignon. Comme on le voit, elles sont relativement peu élaborées. Par contre, si les points de vue qu'il avance en matière religieuse sont, somme toute, peu nombreux, les procès, eux, abondent. C'est peut-être là surtout, quand elle fustige, admoneste, propose des modèles et suggère des références, que sa pensée religieuse se manifeste le mieux. Ici, comme à propos de toute autre question, Grignon se comporte en polémiste.

Grignon, sans pitié et sans relâche, pourchasse le faux catholicisme et les mauvais catholiques, plus nombreux, semble-t-il, que les bons. Le faux catholicisme, c'est surtout un catholicisme de surface, "l'étalage des bondieuseries" (PV, II, 178), "celui tout en cire et en grimaces[19]". Les mauvais catholiques, ceux-là qu'il appelle: les bondieusards, les insignifiants, les hypocrites, les cagots, les catholiques à l'eau tiède, à l'eau de rose, les catholiques intellectuels, les catholiques littéraires, les allumeurs de cierges, les catholiques efféminés, les tièdes, les endormis, les avachis, etc.[20]. Ceux qui sont "incapables de regarder le Christ en face et de voir les choses telles qu'elles furent et telles qu'elles seront jusqu'à la fin des temps" (PV, I, 20). Tous ces "bons" catholiques sont des Judas, des traîtres "au sein même de l'Église" (PV, I, 20). Ils ont failli à leur mission: propager la lumière et la parole de Dieu. Ils vivent comme les païens dans le luxe et l'abondance (PV, III, 305, 306). Pharisiens, pour la plupart, ils ont

---

19 Vbr, "la Critique des livres... ", la Vc, no 44, mai 1930, p. 52.

20 PV, II, 178, 211, 212; I, 8, 10, 15, 20, 151; III, 305, 306, 352, 356, etc.

peur des mots, peur du péché et ils méprisent ceux qui ont témoigné au grand jour. Par exemple, Bloy et Baudelaire. Enfin, ils sont attachés aux biens terrestres et à l'argent. Ils "baisent tous les jours et à pleines lèvres, les pièces d'argent et le vil papier qui a servi à toutes les prostitutions" (PV, I, 196). Il continue dans la même veine: "C'est triste à dire mais les plus avares, les débauchés de l'argent, on les rencontre surtout dans le monde catholique moderne et non pas chez les païens, ni non plus chez les Israélites" (PV, 1, 197). S'il tape d'abondance sur les mauvais catholiques, il s'en prend très rarement à l'Église et au clergé. Il se défend néanmoins d'être "un flagorneur de moines et de curés" et c'est volontiers qu'il en malmène à l'occasion, quelques-uns (PV, 1, 88). Il s'étonne, dans un procès en demi-teinte, que l'Église qui enseigne de toujours dire la vérité, ne protège pas plus résolument les artistes qui se battent pour la Vérité (PV, IV, 187). Il déplore qu'il y ait aussi parmi les prêtres, des tièdes qui se dérobent devant leur mission. Il les invite à relire des pages "cinglantes" de René Benjamin, qu'il ne cite pas cependant. Il juge que "plusieurs bons curés pourraient en faire leur profit" (PV, III, 281, 282). Quant à ceux qui se contentent de la presse dite catholique, "ils sont aveugles et d'une médiocrité à paralyser le cours des constellations" (PV, III, 266). Ce sont sans doute les prêtres mondains, "d'une tristesse inquiétante" (PV, I, 51) et ceux qui écrivent, qu'il bouscule le plus. Par exemple, les abbés Bethléem et Bremond ou le Père Lussier.

Grignon fait plus que de dénoncer les prêtres médiocres, les mauvais catholiques et le faux catholicisme, il part en guerre contre ce qu'il juge être, une menace parmi les plus graves: la libre pensée. Et contre des ennemis

beaucoup plus puissants et malins qui distillent le poison sans en avoir l'air: les sceptiques et les libres penseurs. En fait, Grignon en a contre tous les anticléricaux, contre tous ceux qui ont à redire sur la religion ou sur l'Église. Afin de dénoncer "toute la pourriture amassée depuis le XVIII^{e} siècle" (SEIM, 7), il fait d'abord le procès du hasard et du doute. Car on ne bâtit rien, selon lui, "sur une boussole de hasard ou de bazar" (SL, 74).

> "Le hasard, affirmeront d'obèses autorités. Ah! oui, le hasard, la confortable philosophie des gens heureux qui n'ont jamais rien tenté, rien fait, rien vécu. Le hasard demeure pour eux un état naturel, permanent, qui règlerait tous les phénomènes et tous les actes de la vie. Il paraît étrange qu'au vingtième siècle, l'homme en soit encore à se gaver de cet aliment de la première barbarie" (SL, 31).

Pour les chrétiens, le hasard n'existe pas, car "Il y a Dieu. Il y a la Providence" (PV, IV, 69). Le doute non plus n'existe pas, qui n'est que le lot des faibles et des lâches: "un mal, une maladie de l'âme, guérissable du reste" (OC, 143). Le doute, si peu compromettant, "c'est la pose, c'est le confort, c'est le chesterfield grossier et moderne de la littérature bourgeoise" (OC, 135, 136). Le doute est nocif car il ébranle les "certitudes", mot sacré pour Valdombre. De même, peu recommandables, le dilettantisme, la légèreté, le goût de "l'ironie infectieuse, pâle mamelle du scepticisme" (OC, 134); le goût du défi. Autant d'attitudes qui favorisent la libre pensée, véritable "puissance", véritable "danger pour l'individu et les peuples[21]". Car elle invite à

---

21 Vbr, "Arthur Buies, ce fils Homais", la M, 17 juillet 1920, p. 2.

en prendre à ses aises avec le dogme, elle est aussi une invitation à l'indépendance et à l'orgueil. Elle est surtout refus de choisir, de prendre parti, de s'engager. Donc, en fin de compte, refus de la Vérité, de l'Absolu, véritable défi à Dieu. L'erreur dénoncée, il faut aussi dénoncer ceux qui la propagent, "tous fils et petits-fils d'Homais, pharmacien libre penseur" (OC, 137). Ils s'appellent chez Valdombre, "les frondeurs embarrassants du siècle, les esprits subtils plus aiguisés que le mensonge" (SL, 8, 154). Tous crétins et ignares notoires, ironistes phraseurs et sceptiques parcheminés (PV, I, 151, 397, 600), qui "se moquent de tout, méprisent tout pour ne pas avoir à juger ni à condamner" (PV, III, 275). Ce sont aussi "les athées au teint blafard" (PV, V, 110), les anticléricaux, "cette chien-en-lit issue du pharmacien Homais" (PV, I, 49), les francs-maçons, les païens, les disciples de la Rose-Croix (PV, III, 71). Ou bien, plus près de nous, les existentialistes ou les gauchistes modernes toujours prêts à blâmer le clergé[22]. Il est tout indiqué, en bonne polémique, de citer des noms, prétend Valdombre. Aussi ne se gêne-t-il pas. Il nomme ceux qui propagent l'erreur. Ce sont d'abord ceux qui se font les défenseurs d'un catholicisme "tout en cire et en grimaces[23]" c'est-à-dire, plus particulièrement, la "bonne presse" dite catholique. Citons par exemple, la Croix et le Devoir (PV, III, 301). Ou des auteurs tièdes et bien-pensants, comme les trois "B", si souvent malmenés: Bourget, Bazin, Bordeaux. Mais aussi Coppée, Carrère, Mercier, Lavedan, l'abbé Calvet et bien d'autres encore. Enfin, tous les sceptiques et les ironistes, tous vendus et prostitués de l'Es-

---

22 CHG, "Arthur Buies... ", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 40.

23 Vbr, art. cit., la Vc, no 44, mai 1930, p. 52.

prit (PV, II, 343). Citons encore quelques noms. En France, Montaigne, les Encyclopédistes et tout le XVIII^e siècle. Les grands corrupteurs du XIX^e siècle surtout: Renan, France, Barrès, Bergson, Gide, Romain et Rolland. Au Québec, il faut nommer: Arthur Buies, Jean-Charles Harvey, Émile-Charles Hamel et quelques autres, à qui il reproche de parfois jouer aux dilettantes. Ce qu'il reproche aussi à Louis Francoeur et Alfred Desrochers. Telles sont les principales cibles de Valdombre, quand il aborde les questions d'ordre religieux. Mais Grignon ne fait pas que dénoncer, il propose aussi des modèles et signale à ses lecteurs, les auteurs qu'il faut fréquenter.

Les modèles de catholiques qu'il nous propose, il les a peints dans ses contes surtout. Ce sont les humbles, les petits, les colons ou les prolétaires qui ont une foi totale, naïve et sans partage, et qui pratiquent comme il se doit (PV, II, 5, 6). Ce sont aussi ceux et celles qui acceptent la volonté de Dieu sans regimber, qui souffrent et se résignent en silence: Donalda qui a tant enduré ou Bertine à qui Donalda annonce la mort de son jeune époux, Mathée Cabana, et qui va devoir "pour l'amour de Dieu", "faire un grand sacrifice" (PV, III, 215). C'est aussi le pécheur malheureux, inquiet, torturé et bientôt repentant: "le malheureux des ténèbres, le fugitif qui se tord devant l'étable glorieuse de Jésus, suppliant le vérité de nourrir son âme[24]". Le laïque, missionnaire et engagé, qui n'a pas peur d'afficher ses couleurs et qui ne se dérobe pas à "sa vocation qui est celle d'enseigner la parole du Christ, de la répandre dans le monde et de défendre la lumière contre les ténèbres"

---

24 CB, art. cit., l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

(PV, III, 152, 153). Le prêtre du Journal d'un curé de campagne de Bernanos, humble, discrètement soucieux du temporel et avant tout préoccupé du salut des âmes, lui semble être le véritable disciple de Jésus, qu'il veut "lumineux de spiritualité", guidé et inspiré par le souci de faire le bien uniquement (PV, I, 48 à 50). Ce sont aussi, par exemple, tous deux disciples du curé Labelle, le curé Raudin, "un prêtre dans la force et la grandeur du mot" (hp, 91, 92), ou le prêtre missionnaire-colonisateur, Édouard Duhoux (Dé, 172, 173). Ou encore, les moines, paisibles, sereins, et si forts cependant. Les Bénédictins par exemple, ordre par excellence qui a donné à l'Église, tant d'évêques, de cardinaux, de papes, de savants et d'érudits, chez qui il admire la discipline de coeur et d'esprit (PV, IV, 360, 367). Il précise:

> "Et c'est là que nous apparaît dans toute sa royauté et dans toute sa noblesse la grandeur des ordres religieux acceptés librement par des hommes qui auraient pu vivre dans le monde ainsi que des pourceaux et qui s'assujettissent à des règles sévères, à une solitude de paix et de pardon pour mieux servir le Christ et son Église" (PV, IV, 370).

Lors de la mort du pape Pie XI, Valdombre écrit "Un pape politique" (PV, III, 149 à 157). Il fait de Pie XI, l'un des plus grands papes. Il souligne la grandeur de son apostolat: la défense des pauvres dans Quadragesimo Anno, la fondation des mouvements d'Action catholique, qui fait du catholicisme de routine et d'habitude, une religion vivante à l'intérieur de laquelle les laïques peuvent s'afficher fièrement. Il tente aussi de défendre le pape "politique" contre ceux qui critiquent ses attitudes face aux gouvernements fascistes. Il

fait remarquer que les papes, dépositaires de la vérité en matière de doctrine, peuvent être trompés quand il s'agit de questions d'ordre temporel. Il trouve normal que Pie XI appuie Franco, puisque ce dernier s'appuie sur le culte catholique et combat les communistes. Il fait remarquer que Pie XI adresse à Mussolini, "des remarques précises" (PV, III, 157) et qu'il prend la défense des Juifs contre le nazisme. Il se félicite de voir succéder à Pie XI, "un autre politique dans la personne de l'admirable cardinal Pacelli" (PV, III, 157). Au libre penseur et au sceptique, il oppose l'homme de doctrine, le catholique convaincu qui opte une fois pour toute, pour Dieu, l'Absolu et les Vérités catholiques. Il trouve les modèles par excellence, de ce type de catholique, parmi les écrivains de droite, conservateurs et catholiques, mais aussi et surtout, écrivains de combat, polémistes et pamphlétaires, "des torches, des vraies torches, celles-là même qui ont servi à éclairer les croisades et la sainte mystique royaliste[25]". Eux ont pris, résolument, contre l'esprit encyclopédique et anticlérical, le parti de la religion, de l'Église, de la foi et des Jésuites. Il écrit:

> "Personnellement, j'accepte, je comprends, je saisis le catholicisme tel qu'adoré, tel que pratiqué, tel qu'entendu, tel qu'enseigné par Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Huysmans, d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Bloy et Charles Péguy" (OC, 185).

---

25 Vbr, art. cit., la M, 17 juillet 1920, p. 2.

Les idées de Bloy surtout, en matière de religion, semblent avoir particulièrement influencé Grignon[26]. Il faudrait citer aussi quelques autres noms que Grignon prend à témoin: Émile Baumann, Giovanni Papini, René Benjamin, François Mauriac, Georges Bernanos et "une dizaine d'autres" (PV, I, 301). Il invite ses abonnés à lire et à relire tous ces auteurs et particulièrement ceux qui ont écrit des Vies de Jésus, Mauriac et Papini, "lampe mystique glorifiant la vérité et le Christ éternel[27]". N'est-ce pas d'ailleurs à eux, qu'il doit d'avoir retrouvé la foi et découvert le vrai catholicisme, quelque quinze ans plus tôt? Il rêve de voir tous ces auteurs aux programmes des collèges classiques. Les bonnes lectures, ce sont aussi les encycliques, les lettres pastorales, les mandements d'évêques, la Somme de Saint-Thomas d'Aquin, le Petit Catéchisme. Ou les Évangiles,

> "... cette maison des humbles et des grands qui appelle les regards de très loin, qui nous attire, nous abrite et nous anime. [...] le seul livre écrit par l'âme, pour des âmes, la seule Vérité et la seule grandeur[28]".

"Immédiatement après" le catholicisme et l'Église catholique, placés "au-dessus de tout", Grignon situe la Paysannerie et "la terre des Vieux" (PV, III, 1), "la terre canadienne-française", sans laquelle la collectivité périra. Et,

---

26 Par exemple, son point de vue sur la souffrance, la résignation et la soumission catholiques. Et l'on comprendra mieux le personnage de Donalda, si on relit la Femme pauvre de Bloy.

27 CB, art. cit., l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

28 Ibid.

précise-t-il: "mettez-vous bien cela dans la tête une fois pour toutes" (PV, III, 418).

La Terre et la Paysannerie

L'oeuvre polémique de Grignon est parsemée de professions de foi dans la terre, tantôt grandiloquentes, tantôt discrètes et d'allure intime. Lui-même ne se définit-il pas comme un homme du peuple et de la terre, "paysan essentiellement[29]"? Il écrit: "je comprends et j'adore la paysannerie beaucoup plus que le paysan". Parce que, selon lui, le paysan subit davantage la terre qu'il ne la voit (PV, IV, 84). En réalité, cette seconde valeur en importance, la terre, est moins expliquée, analysée ou justifiée, que proclamée et célébrée. En 1935, commentant D'abord la terre! de Marcel Braibant, il écrit:

> "Pourquoi ne pas vous avouer tout de suite que l'auteur m'a atteint au plus profond de mon être, sans doute parce que je garde encore des attaches à la vieille terre... paternelle (si vous voulez), à la terre de Zola (si vous voulez encore) mais certainement à la terre des premiers défricheurs et des premiers visionnaires qui ont tout fait pour sauver le monde moderne[30]"..

---

29 Voir Maurice Hébert, "Un romancier se raconte", les Lettres au Canada français, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 88 et 89.

30 Vbr, "Faites de la terre", la R, 2 novembre 1935, p. 6.

En 1946, il reprend:

> "J'aime franchement les hommes de la terre et tout ce qui a trait à la surveillance du sol. Je tiens cela de mon père. Je suis un paysan dans toute la force de l'appellation. Je suis plus paysan que le paysan lui-même. Tous mes écrits en font foi avec scandale et grossièreté[31]".

Les mots "pays, paysage, paysan", "vocables d'une langue qui ne peut pas mourir" (PV, IV, 241), sont par conséquent, chez l'auteur, auréolés de poésie. Ils sont évocateurs et leur dimension mythique est évidente. Il en sera de même pour le mot "colonisation". Il s'exclame:

> "La colonisation! Ce seul vocable m'a toujours plongé dans une mélancolie profonde. Il évoque des noms de défricheurs qui sont morts de misère pour le salut du sol. C'est toujours le même cortège d'effrayantes images qu'il n'est plus possible au coeur humain de supporter" (PV, II, 474).

Il parle aussi à son propos, de "légende héroïque", de "monde mystérieux et enchanteur", de "rêve" où des centaines de colons marchent "rivés à l'espoir invisible" (PV, I, 474, 480). Pour Grignon, terre égale vérité, authenticité, beauté, pureté, douceur, bonté, simplicité, sécurité. Elle est donc une riche valeur, aux bienfaits multiples. Valeur matérielle, mais aussi et surtout, sociale, esthétique, spirituelle, morale, psychologique. Elle est synonyme de propriété, d'ordre, de durée, de tradition, de légitime satisfaction. Elle est lieu de "vie" par excellence, et le paysan, le plus chanceux et le plus heureux

---

31 Voir Suzanne-D. Pelletier, Bio-bliographie de CHG, Montréal, École des Bibliothécaires, 1946, p. 2.

des hommes, même s'il ne le sait pas ou ne le croit pas. Ainsi parle la terre au paysan:

> "- Viens sur mon sein. Il est généreux. Ouvre-le encore comme jadis d'une main brutale, d'une main ferme, d'une main propre et je te donnerai ce qu'il y a de plus grand, de plus riche, de plus précieux au monde; je te donnerai mon amour, l'amour de la terre, le seul qui ne périsse pas au coeur des peuples bien nés" (PV, III, 424).

C'est probablement dans son oeuvre de fiction, que Grignon a peint la terre avec le plus d'amour, la terre, cette "admirable prodigue qui ne demande qu'à donner, donner encore, donner toujours" (hp, 69). Qui offre à celui qui sait la voir, des spectacles qui ravissent, enivrent, provoquent des sensations d'éternité et invitent à écrire (Pr, 37). Qui fait vivre son homme, c'est vrai, plutôt modestement, mais qui ne l'appauvrit pas non plus (Dé, 139). Et ceux qui travaillent dur, ont la certitude d'être un jour propriétaires et seront donc considérés (Dé, 200). Si la terre donne la sécurité, "Pourquoi alors se ronger l'âme" (Dé, 139)? Car le sol, "ça s'use pas". (Dé, 80). "Pis ça s'engraisse une terre; c'est comme le monde" (Dé, 43). La vie d'habitant est donc "la meilleure et la plus douce que les hommes [...] puissent choisir ici-bas" (Dé, 155). Car elle permet la liberté et l'indépendance, en même temps qu'elle règle le temps et qu'elle ordonne la vie (Dé, 203). Valdombre résume ici sa position:

> "C'est la terre. C'est l'enclos fermé avec sa clôture, avec sa maison et ses bâtiments comme décor, ce qu'on appelle communément une propriété. C'est encore le sol d'où l'homme tire sa nourriture, toute son existence, sans l'aide d'instruments

> perfectionnés ni d'une science impénétrable. Le sol, c'est le flanc naturel, l'argile grasse d'où naîtra la vie, d'où naîtra l'ordre, principe de toute société, principe de toute civilisation, permettant à l'homme, par sucroît, de lever la tête.
>
> Le monde organisé sort de la terre; le monde organisé sort de la paysannerie" (PV, 1, 242).

La terre, c'est enfin la fidélité aux ancêtres et au passé, des "tenailles formidables qui tiendront toujours captif le coeur humain né du sillon" (Dé, 100). Ce qui donne tout son sens à cette parole du Paysan:

> "Je ne peux pas ne pas labourer et ne pas semer. Je tiens cette passion de mes ancêtres, venus ici, il y a trois cents ans. Ces Français ont ouvert notre sol tout neuf [...] et c'est ainsi qu'en Nouvelle-France, ils ont marqué le baptême de la paysannerie" (PV, IV, 241).

Si le paysan regimbe, il y a donc là de quoi s'indigner un peu. Ce que fait le curé Labelle qui s'adresse ainsi aux pauvres colons du village de L'Annonciation:

> "Vous voyez bien que vous êtes heureux [...] Je n'en connais pas de plus heureux que vous. J'arrive de Montréal. La misère est grande. Des milliers de gens crèvent de faim. Ils n'ont pas l'air. Vous autres, vous possédez les bois, les champs, les rivières, les beaux lacs et la liberté. Que désirez-vous de plus? Vous êtes rois et maîtres ici et vous ne le savez pas, vous êtes heureux et vous ne le savez pas. Vous me fendez le coeur[32]".

---

32 CHG, "Un dimanche de gloire", l'Émerillon, vol. 1, no 1, janvier 1936, p. 12. Ce texte serait un extrait d'un livre sur le curé Labelle que Grignon dit préparer vers 1935-1936.

Mais Grignon n'est pas "homme à dire au Paysan que tout est beau dans son existence" (PV, IV, 91). Il se défend bien d'enjoliver et de dorer. Il ne cachera pas les "dures vérités". Il sait que le métier de la terre est dur et exigeant, et la condition du paysan, souvent précaire, quand elle n'est pas misérable. Il le dira sans ménagement parfois, nous le verrons plus tard, dans sa peinture de la paysannerie québécoise. Qu'on ne s'y trompe pas, par conséquent. Le discours, certes très agriculturiste[33], de Grignon, n'est pas si simple et si monocorde qu'une lecture rapide du Déserteur peut le laisser croire. D'ailleurs, ce livre est fort ambivalent, voire même contradictoire. Ce que n'ont généralement point vu ceux qui l'ont commenté[34]. La terre est

---

33 Michel Brunet, dans son étude célèbre, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme", écrit: "Comment définir l'agriculturisme? Répondre que c'est un amour déréglé de l'agriculture demeure une définition incomplète. L'agriculturisme est avant tout une façon générale de penser, une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne". Dans la Présence anglaise et les Canadiens, Montréal, Beauchemin, 1958, p. 119.

34 Les discours des personnages sont doubles: autant procès que plaidoyers. Le "dur" discours de Jean-Jean Ouellet est un véritable procès de la misère des colons (Dé, 98). Ceux qui l'entendent sont mal à l'aise, sachant trop combien il est vrai. La situation sociale et économique du paysan est donc décrite dans le Déserteur, de façon moins univoque que dans la plupart des récits agriculturistes. Les côtés sombres ne sont pas systématiquement gommés. Enfin, on remarquera que la plupart des intrigues disent en réalité que la bonne volonté du colon qui revient à la terre, ne suffit pas. Pour réussir, il lui faut un apport financier "extérieur"! Il y a dans ce livre, comme une contradiction entre la thèse défendue et les faits, les cas, les situations, les intrigues. C'est peut-être que Grignon, trop au fait de la réalité, ne peut écrire de ces récits cohérents par rapport à l'idéologie, mais faux par rapport au réel. Adrien Thério a signalé le rôle de l'argent dans les contes du Déserteur. Son étude met indirectement en évidence les ambiguités que nous signalons ici ("le Langage des cousins de Séraphin", Livres et Auteurs canadiens, Montréal, Jumonville, 1968, p. 228 à 234).

aussi une maîtresse exigeante et ingrate qu'on n'arrive à apprivoiser qu'après un travail difficile, dur et solitaire. Le texte, "la Terre et le Paysan" (PV, III, 421 à 424), dit la lamentation de ce dernier: la terre est ingrate, son horizon est limité, ses hivers sont longs et ennuyeux et le climat est souvent dévastateur. Vieux-Loup, trappeur de quarante-six ans est tanné de vivre seul, de ne jamais voir personne, de vivre comme un animal. Aussi veut-il aller en ville à tout prix (PV, IV, 309). Car faire de la "terre neuve", "c'est dur, c'est ben dur" (Dé, 95). Mais n'est-ce pas encore une fois l'épreuve qui grandit l'homme? Isidore Dubras, évoquant ses misères, conclut: "De la misère que je regarde aujourd'hui comme un vrai bonheur, parce qu'on travaillait pour quelque chose, pour une idée" (PV, III, 20). Et puis, de toute façon, "la terre la plus pauvre vaut mieux que n'importe quel salaire" (PV, III, 15). Et la vraie colonisation reste une conquête qu'on ne peut réussir qu'"avec du coeur au ventre, avec de la patience, avec des prières, des sacrifices[35]".

Les propos de Grignon sur la paysannerie amènent l'auteur à prendre la défense de la classe paysanne et à cerner les maux principaux qui risquent de mettre son existence en péril. Car, sur cette question-là comme sur les autres, il y a crise et urgence pour le polémiste. Il déplore souvent que le paysan soit si mal connu, qu'on l'ait toujours un peu méprisé et ridiculisé, que ce soit dans son costume, ses moeurs ou son langage. Et selon lui, les manuels d'enseignement devraient plutôt mettre en évidence les grandeurs et les

---

35 CHG, "Préface", Doulce souvenance... de Samuel Charette, Grandby, s.é., 1953, p. 8.

mérites du travail de la terre (PV, IV, 93). Il s'indigne quand il voit le paysan exploité par les uns, les trusts et les capitalistes, et délaissé par les autres, les politiciens et les gouvernants. Le paysan, en effet, ne contrôle pas les prix et les trusts réinstaurent, en quelque sorte, le système féodal:

> "... de tous les producteurs, le Paysan est le seul qui ne fixe pas ses prix de vente. Il demeure à la merci de tous les trusts imaginables, celui du blé, celui du lait, celui du beurre et des fromages, celui des viandes, celui des lainages et des cuirs" (PV, IV, 97).

Il voit là une anomalie. Il invite les consommateurs à bien comprendre que le paysan n'est pas le grand responsable de la montée des prix, comme tend à le faire croire une presse vendue aux grands intérêts. Il écrit: "Ce n'est pas le cultivateur qui fait la vie chère, je le répète, et dans le prix de vente d'une denrée, sa part est bien faible. Voilà ce que le consommateur doit savoir une fois pour toutes" (PV, IV, 99). Les politiciens et les gouvernants devraient donc tâcher d'améliorer le sort du paysan, réglementer le prix des denrées, favoriser une gestion saine des coopératives et légiférer en leur faveur, comme ils le font en faveur des ouvriers des villes (PV, II, 94, 95). Il conclut: "Autrement, il n'y a rien à faire[36]". Avoir une paysannerie forte, c'est pourtant, selon lui, la meilleure façon d'avoir une économie sta-

---

36 Ici, Grignon plaide en faveur d'une intervention de l'État. Alors qu'il est plutôt, généralement, "antiétatiste".

ble et solide (PV, III, 448). Car on ne saurait concevoir de système économique sans considérer d'abord le secteur agricole. Il continue:

> "Et tout cela pour sauver notre peau, car pour vivre, le paysan peut se passer de nous tandis que nous ne pouvons pas nous passer de lui. C'est inutile, vous ne pouvez pas vivre sans les agriculteurs. Il vous faudra toujours du pain, il vous faudra toujours des denrées alimentaires" (PV, III, 448).

Il pense aussi que la terre est une richesse sûre et, après la guerre, elle aura encore sa valeur, alors que l'argent ne vaudra peut-être plus rien (PV, III, 454).

Pour Grignon, la crise que traverse la paysannerie, s'explique par la situation économique et sociale. Mais, pour lui, le problème est avant tout, ici comme ailleurs, d'ordre moral. Le mal est "civilisationnel" (PV, I, 280) et la terrible vérité, c'est qu'il n'y a plus "de foi et d'amour dans la terre", que la mystique paysanne est morte. "L'Homme n'aime plus la terre" (PV, I, 246 à 253). Il n'aspire qu'à déserter. Voilà la terrible vérité, ici comme en France et en Angleterre, et partout. "L'exode rural serait donc un mal universel" qui attaque surtout la civilisation occidentale, sans épargner l'Amérique. L'homme n'aime plus la terre. "Il en est dégoûté" (PV, III, 450). Voilà le mal que le polémiste dénonce, et que le conteur peindra si souvent dans ses récits. Et dans ceux-ci, ceux qui désertent, échouent. La Terre, prenant la parole, résume ainsi l'aventure du paysan "prodigue":

> "- Tu as couru le monde, tu as couru l'aventure. Les premiers temps, des mirages te berçaient de rêves. Puis ce fut le chômage dans les grandes villes. Le chagrin, la désolation. Toi, fils de Paysan, toi mon amoureux, tu mendiais ton pain à la porte des refuges. Tu perdis toute fierté d'homme et ton coeur devint triste et seul comme à l'approche de la mort" (PV, III, 423, 424).

L'échec du déserteur est donc total, non seulement financier, mais aussi psychologique et moral. En quittant sa terre, le paysan déchoit. Isidore Dubras paiera très cher sa désertion. Le héros du "Déserteur" finit ses jours en prison. Grignon tranche, ici comme ailleurs, de façon fort catégorique: celui qui quitte la terre, fait son malheur, celui qui y revient, son bonheur. Ce dialogue entre Fortunat Boulard et son frère, un autre déserteur, le dit clairement:

> "- ... quoi c'est que t'as faite de la terre du bonhomme?
>
> - Je l'ai vendue et c'est depuis ce temps-là que j'ai de la misère" (Dé, 219).
>
> "- Tu avais abandonné la terre et c'est pour ça que tu as été malheureux. Reviens sur la terre et tu seras heureux. Fais un homme de toé" (Dé, 219).

Grignon se demande même, s'il ne faudrait pas punir les déserteurs du sol au même titre que les déserteurs de l'armée, d'autant plus que la plupart d'entre eux finisssent chômeurs et se retrouvent à la charge de l'État (PV, III, 453). Car la désertion des campagnes qui favorise l'urbanisation, aboutit le plus

souvent à la prolétarisation des masses paysannnes déracinées (PV, IV, 96, 97). Que ce soit un jeune ou un vieux qui s'en aille, le spectacle, pour Grignon, est toujours triste et déchirant, car clouer les dernières planches aux fenêtres et aux portes, c'est faire "un tombeau de ce qui avait été jadis une maison de bonheur et de prospérité" (PV, III, 405). Mais pourquoi donc tant de désertions? Et si les désertions sont les manifestations les plus spectaculaires d'une crise des valeurs, quelles sont donc les raisons de la crise? Un certain modernisme et de "nouvelles" valeurs: la soif de connaître, le goût du bonheur, du confort, des aises et des plaisirs (PV, I, 274). On pourrait aussi appeler cela: la ville, l'étatisation, l'instruction, l'industrialisation, l'appât de l'argent. Mais la grande tentatrice, la grande corruptrice que Grignon ne cesse de dénoncer, c'est d'abord la ville, incarnation de tous les maux. Il l'accusera d'autant plus durement qu'il est prévenu contre elle en quelque sorte, car il a, une fois au moins, reconnu son fascinant pouvoir d'attraction dans une peinture ambivalente[37] qu'il fait de New-York où "se débattent comme dans une fournaise ardente six millions d'êtres humains" (SL, 80 à 88). New-York, c'est une ville de conte, une cité de rêve, le symbole de l'énergie humaine, du courage et de la vaillance. Mais c'est aussi la corruption, la destruction et la mort: l'argent, l'amour fou, l'alcool, le meurtre et le suicide:

---

37 Même fascination et même ambivalence dans la peinture qu'il fait de Paris et des Parisiens. Toujours dans le Secret de Lindbergh.

> "La Ville! Refuge de la Joie, des plaisirs bons ou malsains, mais refuge de la Joie. Avant tout. Et de la misère. Cela aussi. Cela aussi, avant tout. Scène tragique où chacun vient réciter son rôle, fait un geste et meurt. [...]
>
> On dirait un fleuve immense, fleuve de la vie et de la mort. [...]
>
> C'est le crime et c'est la vertu. New-York, c'est l'homme moderne dans tout ce qu'il y a de plus déconcertant, d'équivoque, de courageux et d'humain [...]
>
> L'univers de New-York ne cessera d'étonner les curieux, les anxieux, les assoiffés des tourmentes précises, les chercheurs d'or et d'angoisses, les impurs et les chastes, les paresseux et les disciplinés" (SL, 82 à 84).

Partout ailleurs chez Grignon, une seule image de la ville et de "ses mirages[38]". Ici, "enfer[39]"; là, "cauchemar[40]"; ailleurs, "hôpital" (SL, 42). Elle est l'envers de la terre et de la campagne, synonyme de fausseté, de futilité, d'hypocrisie, d'affectation, de laideur, d'insalubrité et d'exploitation. Pour s'en convaincre, il faut relire les contes du Déserteur. Les peintures y sont autant de procès. Tout y est vicié, l'air aussi bien que les moeurs, les distractions aussi bien que le travail. Décidément, la vie en ville ne peut être que malheureuse (Pr, 105). "La vie est ailleurs... la vie

---

38 DE, "Livres et Revues... ", la Rp, vol. 25, no 1, janvier 1932, p. 50.

39 CB, "les Atmosphères...", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

40 Vbr, "Ceux d'hier... ", le N, 13 mars 1921, p. 2.

est plus loin... " (SL, 42). Et pourtant, malgré cela, Grignon le sait: "... aujourd'hui tout le monde veut vivre dans les villes" (Dé, 198). Et particulièrement les habitants et les habitantes. Déjà, en 1917, il constate qu'ils ont le regard tourné vers Montréal et que beaucoup, "comme le brave Monsieur Désiré", envisagent aussi d'y aller. Il les interpelle:

> "Eh! non! heureux villageois, vous ne pouvez pas quitter un lieu paisible et charmant pour la ville bruyante et désagréable. Pensez donc un moment quelle vie vous mèneriez à la ville. Vous ne la supporteriez pas et cela vous ferait mourir de chagrin[41]".
>
> "Ne va pas croire, Vieux Loup, qu'il n'y a pas de pièges dans les villes. Ils sont d'autant plus dangereux que les lumières artificielles, que les bruits de la foule et l'hypocrisie du monde nous empêchent de les éviter" (PV, IV, 308, 309).

Mais Grignon, en vain, interpelle. Madame Dursol lui répond: "Ah! mon rêve! [...] Mon grand rêve. Vivre à Montréal. Pus de vaches à tirer, pus de beurre à faire, pus de train, pis toè, pus de cochon à soigner" (Dé, 142).

La corruption, c'est aussi l'instruction qui fait naître des aspirations qui, le plus souvent, éloignent les jeunes de la terre et les orientent souvent vers les professions libérales (PV, I, 277). Et voilà Grignon dans l'embarras et tout près de se contredire. Car en même temps qu'il déplore le manque de lectures chez les Québécois, il doit "avouer férocement" qu'il n'est

---

41 CB, "Pour les villageois", l'AN, 30 novembre 1917, p. 2.

pas en faveur de l'établissement de bibliothèques dans les campagnes (PV, I, 312). L'État est aussi responsable, qui a voulu, pour moderniser l'agriculture, l'organiser et la diriger. C'est, selon lui, un échec. Les exemples italiens et russes le prouvent. Il remarque: "Du paysan de l'ancien régime, on a voulu faire un cultivateur moderne, jugez du résultat" (PV, I, 280). Il ne voit que des inconvénients à l'industrialisation de l'agriculture. Pour beaucoup de cultivateurs, c'est le début des problèmes, avec comme conséquences, des endettements et la perte de la traditionnelle indépendance:

> "... il faut exploiter un cheptel onéreux, se munir d'instruments qui coûtent cher et développer des méthodes, dites modernes et savantes et qui ne relèvent que du luxe le plus inutile. Il n'y a plus de paysan au sens propre et honorable du mot. On ne compte plus que des ouvriers agricoles" (PV, III, 194).

Il doute par conséquent des bienfaits de l'enseignement agricole, "cette fichue science qui menace de tout gâter" (PV, IV, 93), et du rôle joué par les techniciens agricoles. Quand l'économie est prospère, tout va bien. Mais en période de crise, c'est pour beaucoup, la faillite, parce que beaucoup d'agriculteurs sont alors incapables de rencontrer leurs obligations. Mais toutes ces transformations dissimulent mal, pour Grignon, l'appât des gains et le désir de s'enrichir du cultivateur qui lui aussi, veut avoir une auto, vivre dans le luxe comme à la ville, et envoyer ses enfants au collège. Pas surprenant alors que la terre ne suffise plus. Il conclut ainsi: "Le machinisme, le capitalisme et l'instruction ont détruit peu à peu ce qui restait de foi et d'amour dans

la terre" (PV, I, 278). Quels sont alors les grands responsables? Ils sont nombreux aux yeux du polémiste. C'est un peu la société tout entière qui est responsable. Mais, plus précisément, les agents corrupteurs, ceux qui, par leur conduite ou par leur fonction, favorisent le changement: les spécialistes en agriculture, les techniciens, les ingénieurs. Tous ceux qui viennent de la ville: aussi bien les snobs, les mondains et les touristes, que les chômeurs ou les ouvriers, choyés par le pouvoir politique et pris en charge par l'État (PV, IV, 95). Tous "des effrontés" qui corrompent et séduisent les habitants "avec leurs faux bijoux et leurs pierres d'imitation". Ce sont aussi les riches, ceux qui achètent les terres, par exemple les Anglais ou les Juifs; ceux qui exploitent les paysans: les financiers, les capitalistes, les trustards, les intermédiaires et même les consommateurs. Et enfin, ceux qui oublient le paysan dans sa misère: les dirigeants, "surtout" les politiciens. Mais les plus grands responsables restent pour Grignon, les paysans eux-mêmes. Surtout les paysans qui veulent s'enrichir, qui s'endettent et font faillite et donnent le mauvais exemple. Ceux qui "désertent" et vendent leurs terres, véritables rénégats qui se trahisent eux-mêmes en trahissant la société. Grignon, conteur, les punira toujours immanquablement. Parce que c'est "dans l'espérance de couler une vie plus facile, de travailler moins fort et de jouir de la vie", qu'ils se modernisent ou s'en vont en ville. Comme si le paysan avait besoin, pour vivre, des trusts et des intermédiaires! Comme si la vie modeste n'était pas le véritable luxe (PV, IV, 99, 100)! C'est pourtant bien le sort du paysan, de se contenter de ses bras, de rester sur la terre en la subissant. Bref, ce sont les lois de la nature, de l'atavisme et de l'hérédité,

qui exigent que le paysan se soumette, se résigne et se sacrifie. Il écrit sans broncher:

> "Au pays de Québec surtout où le climat est dur et barbare, où les gelées tuent les plus rayonnantes promesses, où la terre est pauvre, l'habitant doit se résigner à son sort et c'est précisément parce qu'il ne se résigne pas, comme les anciens, 'A la sainte volonté de Dieu', que la paysannerie agonise et qu'elle ne sera plus bientôt qu'un amer souvenir" (PV, I, ~~275~~).

Voilà donc, pour Grignon, la destinée du paysan: "subir" la terre, fut-ce dans un ennui mortel comme le firent les habitants d'autrefois (PV, 1, 275); assumer les traditions et ne pas se dérober à l'hérédité; refuser le progrès, par exemple l'électrification "dont il peût du reste parfaitement se passer" (PV, 1, 279)! Voilà où aboutit Grignon! Voilà où sa logique le conduit! Avouons-le, c'est décevant. Et c'est d'autant plus décevant, qu'il a pourtant, tantôt, fait preuve d'une certaine lucidité dans sa peinture de la condition paysanne. Nous avons là un bel exemple des ambiguités et des dérobades de la pensée critique de Grignon. On dirait, très souvent, que chez lui, les conclusions viennent bafouer les prémisses et en quelque sorte renier l'analyse. On devine un peu maintenant quelles catégories de paysans il va présenter comme "modèles" à ses lecteurs.

Les portraits que trace Grignon du paysan et du colon, sont de deux ordres. Il peint d'abord "le Paysan" par excellence, selon son coeur et son idéologie, espèce de héros mythique, dépositaire de toutes les qualités et de

toutes les vertus. Ce portrait est en quelque sorte le pendant de la peinture idéalisée de la terre et de la campagne. C'est un peu ici, le paysan idéalisé des rêveurs et des romantiques. Il est "le privilégié, le plus fort, le plus sain, le plus beau", riche puisque libre (PV, III, 423); puissant aussi, car s'il refuse un jour de travailler au champ, "le monde râlera sa misère sur des monceaux d'or[42]". Celui-là est le gardien du sol, le pourvoyeur du pain quotidien. Économe, il est le sauveur du monde[43]. Les paysannes aussi ont les mêmes vertus, et davantage encore que leur mari. Il faudrait relire ici ses "Lettres aux paysannes" de Paysana. Dans tous ces textes qui tiennent de l'hommage et de la célébration, le narrateur, lyrique et ému, flatte abondamment, en même temps qu'il rappelle les devoirs. Ce sont là, on le devine, des morceaux de rhétorique pas toujours très habiles. Citons ce passage, pris dans les Pamphlets et qui introduit "Laisserons-nous mourir la paysannerie?" (PV, IV, 91 à 101):

> "Paysans, mes frères, je veux vous parler, je veux 'nous' parler, je veux vous dire combien je suis triste et désolé en face du sort qui attend le monde, si le monde ne retrouve pas le courage de se relever en vous glorifiant" (PV, IV, 91)

Cet autre texte résume, à lui seul, un abondant filon de l'oeuvre, les nombreux portraits du paysan idéalisé. C'est un personnage qui parle, Monsieur Dominique.

---

42 CHG, "Gloire à la glèbe", Paysana, 4e année, no 2, avril 1941, p. 4. Et no 4, juin 1941, p. 4.

43 Vbr, "Images de la terre... ", la Rm, vol. 21, no 6, octobre 1939, p. 14.

> "Oui, habitant. Le plus beau mot de la langue française, le plus noble, le plus solide, le mot le plus réaliste et celui qui honore la personne humaine. La profession la plus digne. [...]
>
> Habitant, c'est celui qui possède. C'est l'homme libre, indépendant, qui fait ce qu'il veut quand il veut, qui n'a pas besoin de personne lorsque ses taxes sont payées. L'habitant, c'est le descendant direct des premiers colons français venus sur le sol d'Amérique pour y prolonger la paysannerie. L'habitant, c'est le maître qui possède une maison bien à lui et une terre capable de le nourrir. L'habitant, c'est l'électeur qui choisit son député. Librement. Qui se trouve à la fois franc-tenancier et qui collabore avec l'Église pour sa plus grande gloire et son éternelle stabilité. Je répète que l'habitant, c'est celui qui habite une maison laissée par ses pères et qui habite une terre qu'il ne désertera jamais. Habitant est plus beau, plus grand, plus utile que soldat" (Ba/PB, 02.58, 98).

Le paysan modèle de Grignon doit donc être un défenseur de la morale et de la tradition, de l'ordre et de l'Église. Il doit demeurer "fidèle au sillon et fidèle à son clocher". Il doit répondre: "Le travail, l'ordre. Les bras, la raison. [...] J'offre mes bras, j'offre ma tête et mon coeur. [...] Je ne veux pas trahir la race et mentir à mon serment[44]". Le vrai paysan, celui de Grignon, ne se dérobe pas à son destin, "marqué d'une croix", sur le sol "sacré de ses pères" (PV, III, 218). Il est un "petit" paysan, il n'est pas un "gros" agriculteur, un industriel" qui a besoin d'argent pour faire "rouler son roulant" (PV, III, 454). Il vit selon ses moyens, modestement. Il fuit le

---

44 CHG, art. cit., Paysana, 4e année, nos 2 et 4, avril et juin 1941, p. 4.

luxe (PV, IV, 32). Il se moque des procédés nouveaux en agriculture, car il "connaît son sol comme la mère, son enfant" (PV, IV, 93). Il se tue au travail, "la seule raison d'être de la paysannerie" (PV, I, 276). Il ne connaît pas la journée de huit heures, se lève à 4 heures du matin pour faire "le train" et commence sa journée à 8 heures. Et le soir,

> "Sa besogne quotidienne terminée, il sacrifie quelque temps au colloque intérieur, fait une dernière fois le tour des bâtiments et va se coucher. Il est près de 9 heures. Il tombe dans un sommeil de plomb pour se lever avec le point du jour et non pas avec l'aurore. [...] C'est ça la paysannerie. Dix-sept heures de travail par jour. Ce n'est pas trop si on veut arracher sa vie sur une terre ingrate" (PV, I, 276).

On comprend ainsi qu'il n'ait pas le temps de lire, fut-ce un journal. De toute façon, qu'a-t-il à apprendre, lui qui connaît sa terre par atavisme et par intuition (PV, I, 281)? Et ce paysan, pauvre, inculte, routinier, illettré presque, et soumis surtout, il l'admire et le félicite. Ce serait lui que Péguy a célébré, celui d'il y a cinquante ans, celui de l'ancienne France:

> "Il savait à peine lire; il ne savait pas écrire (quel bienfait!). Il n'avait pas peur du travail, il avait le sentiment de l'épargne; il savait se contenter de peu (et voilà bien une des principales conditions du bonheur). Son programme d'existence consistait à vivre de la terre et sur la terre, d'y établir sa famille, d'y voir grandir ses fils et enfin d'y mourir en s'assurant que le patrimoine ne passerait pas en des mains étrangères" (PV, I, 278).

Voilà donc où en arrive Grignon: à protester contre "l'envahissement immoral du progrès et du modernisme diabolique" (PV, I, 278), l'ignorance, l'inculture, la routine, l'autarcie. Les derniers remparts, selon lui, susceptibles de protéger le passé et les traditions. On pourrait citer ici, ce commentaire ironique de Michel Brunet:

> "On pourrait résumer toute la politique agriculturiste par ce mot d'ordre: 'Pour vivre heureux, refusez de vivre à votre époque'. Il serait plus juste de dire: 'Si vous voulez vivre une vie diminuée, réfugiez-vous dans le passé'[45]".

Grignon en arrive là, parce qu'il est définitivement rivé au passé. Ce qui lui interdit quelque concession que ce soit au changement. Et comme le passé chez Grignon est avant tout un univers moral et spirituel, on comprend que les arguments qu'il invoque pour justifier le retour à la terre soient du même ordre. On provoquera donc "une renaissance paysannne" (PV, IV, 9), si on remet à l'honneur une mystique de la terre et de la paysannerie (PV, I, 140). Car, "il ne s'agit pas tant de faire produire la terre que de l'aimer" (PV, I, 282). Et, ajoute-t-il, "tant que nous ne comprendrons pas la puissance d'un tel souffle de vie, nous nous en [irons] rapidement vers la ruine" (PV, I, 140). Comment donc convaincre le paysan de rester sur sa terre? En le rétribuant convenablement certes, mais surtout en le réhabilitant, en l'honorant, en lui donnant la première place après le prêtre (PV, III, 450). Sera-ce suffisant? On ne peut s'empêcher d'en douter. Est-ce incompétence ou inconscience? Tou-

---

45 M. Brunet, la Présence anglaise et les Canadiens, op. cit., p. 139.

jours est-il que les dimensions sociales et économiques, qui ont un moment retenu l'attention de Valdombre, sont maintenant presque tout à fait écartées. Il ne voit de solution que dans le retour aux moeurs patriarcales. C'est aussi l'avis de l'abbé Duhoux, missionnaire-colonisateur: "Le retour à la terre n'est pas tant un remède à la crise économique qu'à la crise morale. La terre n'attend que des bras pour produire et rendre l'homme meilleur" (Dé, 174). Tous ceux, par conséquent, qui célèbrent la terre, le paysan, l'habitante ou la campagne, qui écrivent, parlent ou travaillent en faveur du retour à la terre, font oeuvre morale. Que ce soit l'abbé Tessier, attaché au Secrétariat de la province, l'abbé Maxime Fortin, "dernier disciple du curé Labelle" (PV, I, 452, 456), ou bien des écrivains comme Savard, Hémon, Alphonse de Châteaubriant, Joseph de Pesquidoux et bien d'autres encore.

Ici prend fin l'analyse de la pensée agriculturiste de Grignon. Analyse d'une pensée qui, se fondant largement sur le respect et le culte de la tradition, nous amène tout naturellement à étudier une autre des valeurs-clés de Grignon: le Passé.

Le Passé

Nous l'avons dit déjà et déjà largement montré, le passé fonde l'oeuvre de Grignon, dans sa totalité. Il faut en reparler avant d'aborder la littérature et la politique. Car ce passé, avant tout un univers moral et idéologique, univers de valeurs, a son envers abondamment dénoncé: le présent, l'époque moderne et tout ce qu'elle charrie avec elle. Le mal par excellence, on le

sait déjà, origine de tous les autres maux: le modernisme. On comprendra mieux les prises de position esthétiques et politiques de Valdombre si on cerne au préalable le dualisme manichéen: Passé/Présent. Faut-il redire son indéfectible attachement au passé. En 1931: "j'appartiens au passé, moi. Je suis de la vieille école[46]". En 1936: "je place le passé au-dessus de tout" (Pr, 44); "je reste un Vieux-Canada et je place le passé au-dessus de l'avenir et bien au-dessus du présent que je connais pas mal" (Pr, 58). En 1937:

> "Le passé! Mais c'est toute ma vie, à moi! Je lutte pour sa défense [...] ma seule raison d'être, d'espérer et de croire (PV, II, 4). Je n'ai plus d'attache qu'au passé. Cela tient à un fil peut-être. Seule la mort pourra le rompre" (PV, II, 5).

En 1940: "Je ne respire que le souffle du passé" (PV, IV, 184). En septembre 1954: "... le passé est là, plus présent pis plus vivant que jamais" (Ba/PB, 96). En septembre 1955: "Et admettez que l'on vit beaucoup plus du passé que du présent" (Ba/PB, 104). En septembre 1960: "Je vis beaucoup plus du passé que du présent, que de l'avenir surtout qui est toujours confus et incertain" (Ba/PB, 104). En mars 1964: "Le passé est là, toujours présent à ma mémoire" (Ba/PB, 94). En 1967: "Chose certaine, je défendrai le passé tant que j'aurai un souffle de vie[47]". En 1968, il commence ainsi sa dernière conférence:

> "Quand on veut m'injurier, on me traite de passéiste, d'un homme attaché au passé. On ne m'insulte

---

46 Sto, "la Vie littéraire... ", le C, 12 septembre 1931, p. 7.

47 CHG, "Éditorial... ", le Jph, 24 juin 1967, p. 2.

> pas du tout; on me fait au contraire, un grand honneur. Je l'ai déjà dit, je le répète, seul le Passé existe. C'est pourquoi j'ai intitulé cette conférence le Passé toujours vivant[48]."

En 1969, il écrit encore: "Je suis rivé au passé...[49]" On peut certes, cerner, analyser et comprendre ce passé. Car de quel passé s'agit-il? On le sait, d'abord et avant tout de l'histoire du nord de Montréal, de l'époque de la colonisation. De son propre passé, puisque c'est le passé de son pays, de sa famille, de son enfance. Un passé qui est aussi plaisir: évoquer à souhait les "réminiscences essentielles" (SL, 49); se laisser griser par les souvenirs (PV, III, 24); voir venir à sa rencontre "tout le passé" (Pr, 43). Et un plaisir qui est aussi travail et gagne-pain:

> "Ce qui compte pour moi, c'est le sillon que je me suis tracé. J'ai choisi librement un genre littéraire qui me plaît et que je connais à fond: la paysannerie, le passé. Oui, oui, le passé, les moeurs d'une époque qui ne mourra jamais[50]".

Ce passé idéalisé, mythique, c'est aussi parfois la Nouvelle-France (PV, IV, 243), les temps lointains mais si heureux de l'ancien régime[51]. Pourquoi ce culte du passé? Parce qu'il ne croit pas au progrès et à l'avenir. Il écrit:

---

48 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 8.

49 CHG, "Préface", Bonjour soleil d'Antoine Brouillette, Montréal, l'Amitié, 1970, p. 11.

50 André Major, "l'Avarice est une situation propre", le Petit Journal, 9 mai 1965, p. 38.

51 CHG, "Préface", A. Brouillette, op. cit., p. 8.

"Sans la mémoire héréditaire, il n'est pas de présent ni d'avenir possible. Tout retourne à ce qui fut et tout vient de ce qui a d'abord été" (PV, III, 458). Sous la plume de Grignon, le passé sous-tend et cristallise les valeurs de base: le catholicisme, la morale, la liberté, l'indépendance, les hiérarchies, l'ordre et l'idéalisme[52]. Aussi défend-il le passé parce qu'il croit à une morale qu'il défendra jusqu'à sa mort[53]. Dans ces temps-là, il y avait encore des vrais catholiques (PV, IV, 304). L'État n'était pas présent partout et avec lui, encouragés, le socialisme et même le communisme. On se moquait alors pas mal des pensions de vieillesse, de l'assistance aux mères nécessiteuses et du crédit agricole (PV, IV, 304). Le passé est donc une "force" (SL, 44) surtout parce qu'il a été un monde d'épreuves: de labeurs, de misères, de patience et de travail. Alors, les pères avaient de l'idéal. Et depuis, "sur les pierres douces des plus anciens murs [...] sont écrits, pour tous ceux qui veulent lire, les principes de vie, de vertu, de résurrection, de persistante lutte" (SL, 199). Le passé, celui de la colonisation surtout, "temps héroïques, temps barbares" (Pr, 55), fut "grand" et "meilleur que les autres", parce qu'il aura été "celui des pionniers, de ceux qui auront tenu, malgré les obstacles sans nombre[54]". Mais ce fut aussi, sans qu'il y ait là pour Grignon l'ombre d'un paradoxe, une période heureuse de liberté, de concorde et d'intimité. Même l'art y fleurissait en abondance et on pouvait croire alors, à la vie littéraire: "Autrefois, il y avait des livres, des journaux,

---

52 CHG, art. cit., Le Soleil, 9 novembre 1968, p. 8.

53 A. Major, art. cit., le Petit Journal, 9 mai 1965, p. 38.

54 CHG, "Saint-Jérôme/Ma seconde patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 6.

des revues; il y avait des artistes, des Fous, des Nelligan, véritables damnés de la pensée et du verbe. C'était l'époque et la seule qui mérite un souvenir[55]". Il faut donc, selon Grignon, fuir le présent et revenir à ce passé, "parce qu'il est le prolongement de la pensée française et la seule certitude de notre salut" (PV, II, 4 et 5). Parce qu'il demeure le "seul espoir au seuil des plus humiliantes défaites" (PV, I, 379). Il est donc inévitable et normal que l'apologie du passé aille de pair avec un sévère procès du présent, procès sur lequel d'ailleurs, elle se fonde.

C'est toute une étude stylistique qu'il faudrait faire pour mettre en évidence la richesse lexicale de la langue du pamphlétaire, quand il parle du présent ou de l'avenir. Son discours, toujours alarmiste, souvent apocalyptique, riche de termes crus et forts, d'imprécations et de menaces est des plus colorés. Le présent est "troublé", "en crise"; notre époque est pourrie jusqu'au coeur, notre siècle en est un de "vacherie", de "laideur", de "vomissure", le siècle du péché "irrémissible". Il est un "gouffre", un "marécage", "l'auge contemporaine", une prison, l'époque de la supériorité du ventre, de l'ennui, de l'obscurantisme, du persifflage, des fausses théories, etc.[56] Les procès globalisants et définitifs comme celui-ci, abondent dans l'oeuvre de Grignon: "le monde actuel malgré la guerre est plus pourri que jamais. Il faut laver tout cela à grande eau ou mieux à l'aide de fleuves de feu, d'acier et de sang" (PV, V, 62). Il fait ce genre de procès dès 1916, il en fera de

---

55 Vbr, "Propos littéraires... ", le N, 29 mai 1921, p. 2.

56 Nous ne donnons ici qu'un modeste aperçu de la langue de Valdombre.

semblables dans ses derniers textes. En 1968, il voit des horreurs qui dépassent les descriptions de l'Apocalypse de Saint-Jean. Il conclut: "La fin de notre monde est proche" puisque "le navire s'en va dans les ténèbres déchirées par un orage sans fin[57]". La perception de l'avenir ne peut être qu'aussi tragique. Il n'attend rien de bon de lui, il en a peur. Il écrit: "la situation de demain [...] sera autrement grave et diablement chargée de conséquences" (PV, IV, 413). L'après-guerre ne s'annonce pas sous de meilleurs auspices:

> "Voyez la guerre actuelle. C'est un bécot de colombes auprès de la Révolution sociale qui suivra la guerre. Nous serons mûrs alors pour le Jugement dernier et nous règlerons nos comptes, a dit fort exactement l'Indignation de Dieu" (PV, V, 15).

De toute façon, mieux vaut ne pas prévoir l'avenir, car il n'appartient "selon le mot de Hugo qu'à Dieu seul". Dans ces temps de crise, la seule issue réside dans la lutte:

> "L'heure n'est plus à la littérature, aux mots d'esprit, au beau savoir et aux repas fins. L'heure est venue de fesser et seuls ceux qui luttent et qui s'engagent à fond, vaincront la vie... " (PV, IV, 413).

Valdombre est parmi ceux qui "fessent". Il marque au fer rouge, les causes de la décadence et il écrit en grosses lettres, le nom des corrupteurs. Pour lui,

---

57 CHG, "Claude-Henri Grignon fait revivre... ", le Madawaska, 2 septembre 1965, p. 18.

la crise est d'abord morale et spirituelle, sociale et intellectuelle, avant que d'être économique et financière. Le modernisme, c'est donc la fin des valeurs, surtout spirituelles, que le passé incarnait et respectait. C'est le mal. Il pourrait, sans exagérer, citer cette parole de son maître Léon Bloy: "Tout ce qui est moderne est du démon[58]". La foi est bafouée, le scepticisme et l'anticléricalisme triomphent. De pernicieux et "gluants systèmes philosophiques" propagent l'erreur et des "doctrines barbares[59]". L'américanisme conduit au matérialisme[60]. L'amour est ridiculisé, le sexe devient "l'axe du monde autour duquel gravitent les damnés dont parle le terrible Dante" (PV, II, 19). C'est inévitable, remarque-t-il, dans une société sans Dieu. L'autorité, quelle qu'elle soit, laïque ou religieuse, familiale ou scolaire, est bafouée. C'est donc l'Ordre lui-même qui est remis en cause. Il écrit:

> "Un joli spectacle où tout l'Ordre est changé. Les valets deviennent des maîtres et les maîtres, des palefreniers. [...] L'ordre, l'économie, la persévérance ne sont plus que de vains mots. C'est le triomphe du prolétariat. La bourgeoisie décline, la paysannerie succombe et les têtes tombent. Si ce n'est pas là une époque troublée, j'aimerais à savoir ce que c'est" (PV, III, 278).

Les maux principaux se nomment: urbanisation, industrialisation, prolétarisation, mécanisation, étatisation, socialisation, instruction. Et parmi les doc-

---

58 Propos cités par Raymond Barbeau, Un poète luciférien/Léon Bloy, Paris, Aubier, 1957, p. 112.

59 CB, art. cit., l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

60 Vbr, "la Robe noire de Damase Potvin", le C, 4 mars 1933, p. 2.

trines fausses qui sont en train de miner l'ordre social, il en est une surtout qui le hérisse, il s'agit du féminisme. Le procès de la technique et de la machine mène d'autre part au procès de la science et du haut savoir et finit par mettre en cause, l'instruction elle-même.

"Je ne crois pas beaucoup aux inventions modernes ni aux idées modernes, ni au féminisme moderne, ni aux doctrines modernes" nous prévient le polémiste. Et la mécanique est une invention du diable[61]. Elle est synonyme de bruit, de vitesse, de danger, d'artificialité, de destruction et de luxe. Elle marque la fin de la culture et du livre. Elle favorise aussi l'industrialisation. Il s'insurge contre les automobiles surtout, mais aussi contre la radio, les gramophones, le cinéma, les avions, l'électricité. Il se met en colère contre les chauffards et leur "joujou diabolique" (PV, III, 87, 88). A cause des touristes, de leurs autos, de leurs radios et de leurs gramophones, "la campagne, la nature et l'été ne sont plus que des vains mots" (PV, III, 296). Il n'y a même plus de place, "pour les symphonies du vent, les mélodies des oiseaux, le bruissement des feuillages, la caresse des vagues sur les roches" (PV, III, 296). Il en veut aux politiciens qui promettent l'électricité aux paysans (PV, I, 279, 280). Comme s'il n'était pas évident qu'on devait continuer à s'éclairer à la lampe, à Gaspé (PV, I, 131)! Quant au cinéma et à la TSF, elles "balaient le livre au loin comme on ferait d'une chose ancienne qui ne peut plus servir" (PV, II, 232, 233). On fabrique de "magnifiques" engins

---

61 Signalons cependant que dans le Secret de Lindbergh, mais uniquement là, Grignon reconnaît la précision et l'efficacité des machines, "instruments précieux dispensateurs de la vie" (SL, 99).

de guerre (PV, III, 306). On encourage la masse à acheter, "beaucoup de choses dont plusieurs inutiles et qui coûtent cher" (Dé, 162, 163). Quel scandale tout de même de voir qu'on a importé au Canada, juste avant la crise, pour plus de vingt-cinq millions de "bas de soie, de pantalon de soie, de camisoles de soie et de fanfreluches absolument inutiles" (Pr, 73). Tous ces procès manifestent évidemment, un préjugé nettement défavorable, de la part de Grignon, envers la science, le haut-savoir et l'éducation en général. La meilleure école, en effet, c'est encore la lutte pour la vie. Il n'y a "Rien de plus dangereux et de plus bête que le haut-savoir[62]". La soif de s'instruire est une "folie" (PV, II, 460). Car,

> "... plus l'homme découvre qu'il a soif de connaître, plus ses désirs deviennent insatiables, plus il est malheureux. [...] Et tout s'enchaîne" (PV, I, 278, 279).

Celui qui étudie, s'éveille et veut changer sa condition, alors point n'est besoin d'instruire le paysan et la jeune fille. Le paysan instruit, ne quitte-t-il pas toujours la terre? Car la comptabilité agricole, véritable "monstruosité", lui permettant de prendre conscience de sa pauvreté, le pousse à s'en aller (PV, I, 279). Tandis que le paysan peu instruit ne l'est pas assez "pour raisonner de travers[63]". Un homme fort physiquement, peut toujours se passer d'instruction et il gagnera sa vie de toute façon (Ba/PB, 05.69, 89). Ainsi pense, le Père Bougonneux:

---

62 CHG, "Éditorial... ", le Jph, 4 mars 1967, p. 2.

63 Ibid.

> "Taloche ne trouvait jamais le temps de fréquenter l'école. [...] il croyait, ce en quoi il n'avait pas tort, il croyait qu'il n'est pas nécessaire d'être instruit pour faire pousser un grain de blé" (Ba/PB, 08.69, 56).

Pour éduquer la jeune fille, l'enseignement de la religion devrait suffire. Pas de philosophie, ni de théologie, ni de beaux-arts, ni de belles lettres, mais plutôt le petit catéchisme (PV, III, 443, 444). Comme le dit un personnage de Grignon: "la science! la science! c'est juste bon pour nous mélanger[64]". Elle est ici synonyme de confusion, de complication, de contradiction, de "ténèbres" (PV, III, 443). Elle n'est qu'un "vain mot", car elle ne peut rien "contre le soleil, contre le froid et contre les intempéries[65]". Les médecins eux-mêmes pourraient bien être des charlatans et la médecine, une mystification. Il écrit: "Et il faut lire les articles irréfutables de Léon Daudet sur le crime des sérums pour comprendre que notre humanité est en baisse et en voie, comme on dit au palais, de putréfaction"(PV, III, 279, 280). La science devient aussi la grande responsable de l'alcoolisme, puisque c'est elle qui inventa l'alcool (PV, IV, 325). Opter pour la science, c'est donc se mettre la corde au cou et de conclure: "nous en mourrons tous" (PV, IV, 330). Enfin, Grignon n'a que faire d'une vérité "objective", scientifique et érudite. Il lui préfère une vérité "subjective" qui s'adresse à l'âme et à l'homme d'abord[66].

---

64 Cité par Pierre Pagé, le Comique et l'Humour à la radio québécoise..., Montréal, la Presse, 1976, t. 1, p. 323.

65 Vbr, art. cit., la Rm, vol. 21, no 6, octobre 1939, p. 15.

66 CB, art. cit., l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

Lorsqu'il s'agit du féminisme, Grignon "se cabre" et précise clairement ses positions:

> "Voilà bien un des problèmes les plus angoissants du XX^e siècle. [...]
>
> ...le féminisme tel qu'on le prêche et tel qu'on veut l'introduire dans nos moeurs trouvera toujours en moi un adversaire acharné et fort cruel. [...] du moment [...] que la femme sort de son rôle [...] je la préviens qu'elle aura à se défendre contre les polémiques les plus violentes, souvent les plus injustes [...] et souvent les plus grossières" (Pr, 71, 74, 75).

Il ne voit dans cette théorie qui veut émanciper la femme et lui donner des droits, qu'"un autre de ces bobards inventés par la sottise du siècle" et que tout homme intelligent repoussera du pied. Il voit dans cette idée, une invention protestante qui vient d'Angleterre, des États-Unis et de "quelques pays où la bave pourrie de Luther fait encore pousser des idées croches" (PV, II, 323). En 1938, il entretient sur la question du féminisme, dans ses Pamphlets et dans En Avant, des polémiques avec Jean-Charles Harvey, sympathique aux causes féministes[67]. Il voit dans le féminisme la fin de la famille, la fin de la maternité et, de façon plus générale, la fin des cellules sociales traditionnelles. Jusqu'au bout, il restera sur ses positions et quand, en 1942, les Québécoises obtiendront enfin le droit de vote, lui, ne se rend pas:

---

67 Voir en Annexe, la caricature de John Gollins (p. 1160), parue dans le Jour, (12 février 1938, p. 1.).

> "Depuis que je rédige des Pamphlets, je me suis toujours prononcé contre le suffrage féminin et je n'en démordrai pas. Le vieux Québec ne serait-il que le seul pays au monde où le suffrage féminin sera toujours battu que je m'en réjouirai la bedaine à l'aise" (PV, V, 91).

Son argumentation est un peu grosse. En étant contre le féminisme, il défend, prétend-il, la femme. Si elle "fait" de la politique, elle risque de déchoir, de se corrompre et de se dégrader. Car la politique est sale, "un réservoir où bouille la haine" (PV, III, 265). Elle va donc perdre son caractère, son charme et sa puissance "qui jadis faisaient réfléchir et trembler les rois" (Pr, 75):

> "Mesdames et Mesdemoiselles, c'est parce que j'ai pour vous du respect. C'est parce que je vous estime [...] que je me fais votre défenseur et que je vous conseille de rester dans votre intérieur à l'abri de toutes les saletés, à l'abri du modernisme, à l'abri du politique" (Pr, 76).

La place et le rôle de la femme sont donc de rester à la maison, de fonder un foyer, "avec un mari et des enfants". Là, elle sera heureuse. Il le rapelle sans cesse à ses correspondantes (PV, III, 226).

Sa défense du passé et son procès du modernisme l'amènent à dénoncer tous ceux et celles qui prônent le changement, tous les défenseurs du progrès et du modernisme, tous ceux qui les propagent par l'écrit, la parole ou le comportement. Ceux qui y succombent. Ceux qu'il appelle "Les grands Innovateurs

et Moralistes[68]". Beaucoup de monde par conséquent, et l'énumération est longue: à nouveau les athées, les sceptiques et les libres penseurs. Mais aussi, les radicaux, les positivistes, les matérialistes, les américanistes, les hommes de science, les savants, les intellectuels, les érudits, les théoriciens, les philosophes, les bacheliers, les techniciens, les ingénieurs, les citadins, les prolétaires, l'État et beaucoup d'autres encore. Les plus malmenés sont ceux qui étudient ou font étudier les autres. Les meneurs et les meneuses et parmi elles, surtout, les féministes "enragées". Dans le Secret de Lindbergh, c'est un portrait satirique très dur, qu'il fait du professeur: "maître", "ennemi", qui "juge" et fait souffrir les enfants. Il le peint froid, dur, cynique, impatient, bouché, borné, sans finesse et sans intuition et pour couronner le tout, ignorant (SL, 5 à 8). Quant aux vénérables professeurs "obstrués de rhétorique pâteuse" (SElM, 79), ceux qui ont abruti la jeunesse canadienne-française et faussé sa mentalité[69], ce sont des "maîtres d'erreur et de sottise", "comme aussi les savants, les scientifiques et les spécialistes[70]". Les parents sont aussi les grands responsables, qui rêvent de faire de leurs enfants, des avocats, des notaires ou des médecins (PV, II, 315), qui ne gardent pas leurs filles à la maison, pour les mieux préparer à leur devoir de mère et d'épouse, mais qui les encouragnent plutôt à travailler (PV, III, 444). Les étudiants eux-mêmes ne sont pas épargnés, qui boudent la terre et qui, bientôt, "fabriqués, empaquetés, ficelés en série" (PV, II, 65),

---

68 CB, "Nos vieilles chansons populaires", l'AN, 15 décembre 1916, p. 2.

69 Sto, "la Vie littéraire... ", le C, 15 mai 1931, p. 1, 2.

70 CB, art. cit., l'AN, 3 août 1923, p. 1, 2, et 27 juillet 1923, p. 1.

seront les futurs grands hommes issus des grands collèges et des belles universités, l'élite de demain. Il les peint arrogants, ignorants et peu sérieux. Davantage intéressés par le hockey que par les études, mais surtout mal formés, peu cultivés et incapables de penser par eux-mêmes. C'est, pour Grignon,

> "... un triste spectacle que de voir des centaines de jeunes qui ont dans leur portefeuille un bachot ou un diplôme donné comme équivalent et qui se désintéressent complètement de toutes les choses de l'esprit. Ils connaissent la dernière création du cinéma et le résultat de la dernière joute de hockey, mais ils ignorent non seulement les écrivains d'aujourd'hui mais ceux d'hier. Ils ont à peine retenu quelques noms, appris dans leur histoire littéraire, il y a cinq ou six ans. Racine, auteur d'Athalie qu'ils n'ont jamais lu en entier si le professeur ne les y a pas forcés. En histoire, en géographie, l'on n'en sait pas davantage, et, demain, l'on en saura encore moins. On pourrait prendre pour devise cette phrase travestie: 'Je sais aujourd'hui moins qu'hier et bien plus que demain'. Et avec cette science, l'on se croit supérieur. L'on ne songe pas que ce qui crée la supériorité, ce n'est pas le nombre d'ans passés sur les fauteuils des collèges et universités mais le développement que l'on a donné à son intelligence et à son coeur, et qui s'acquiert par la culture professionnelle et générale bien dirigée[71]".

Les procès que Grignon fait des féministes sont parmi les plus animés et les plus colorés. Qui sont-elles donc ces "mauvaises" femmes? Celles qui s'américanisent, celles qui vivent en ville ou rêvent d'y aller vivre, celles qui travaillent à l'extérieur de la maison. Celles qui luttent pour la cause féministe surtout, ces monstres "d'hébétude et de décrépitude[72]". Mais ce

---

71 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", le N, 19 mars 1922, p. 2.

72 Vbr, "Jean-Charles Harvey... ", l'O, 6 décembre 1934, p. 4.

sont aussi la mondaine, la sportive. Et celles qui écrivent, les bas-bleus. Et aussi les bourgeoises, les snobs, les érudites, les fonctionnaires, les bureaucrates. En réalité, toute femme qui manifeste un tant soit peu quelque indépendance. Il est vrai que le préjugé défavorable de Grignon envers les femmes en général, n'arrange rien. Cette phrase lapidaire résume sa position: "Du reste, j'ai toujours eu horreur des femmes qui pensent" (PV, II, 38, 39). De façon générale, Grignon laisse entendre que la femme moderne est désoeuvrée, dépensière et de moeurs douteuses. L'héroïne du roman d'Éva Sénécal, Dans les ombres, l'exaspère:

> "... un petit paquet de nerfs qui se croit importante parce qu'elle a frisé l'adultère et qu'elle couche dans le lit de l'éducation sentimentale de cette pauvre Madame Bovary[73]".

Lina Lord, héroïne du roman, Mon Jacques, d'Éva Sénécal, devient le

> "... prototype repoussant de cette classe de jeunes femmes qui apportent à leur mari un corps connu d'environ une vingtaine de freluquets et une âme qui a moisi dans une bonne douzaine d'aventures sentimentales[74]".

De toute façon, la citadine est toujours dévalorisée. Elle travaille moins que la paysanne et son emploi ne saurait lui donner les mêmes joies et les mêmes

---

73 Sto, "la Vie littéraire... ", le C, 12 septembre 1931, p. 7.

74 Vbr, "Mon Jacques...", le C, 6 avril 1933, p. 2.

satisfactions[75]. Elle est frivole, légère, insensible et "perdue". Il écrit:

> "Laissez dire et laissez agir les malheureuses des cités d'enfer et de grand tumulte. Elles paieront cher leur légèreté. [...] Elles ne veulent pas. Elles préfèrent la ville à la campagne, les mondanités à la sagesse. Elles sont perdues pour toujours. Elles ignorent même ce qu'est la guerre. Elles n'y pensent pas. Elles ne gardent aucune raison d'y penser puisqu'elles ne possèdent rien d'autre que des objets de luxe par conséquent d'aucune utilité[76]".

Les femmes "accomplies" qui s'occupent d'oeuvres sociales, le rendent fort soucieux et sceptique. Il a des doutes sur leurs qualités de ménagères (PV, IV, 214). Quant aux tenues des skieuses et des baigneuses, elles ont au moins "le privilège de dérider les moroses" (PV, IV, 287), et les tenues souvent osées des vacancières, celui d'égayer les villageois[77]. Celles qui sont instruites, qui travaillent, qui s'intéressent aux arts et aux lettres, l'exaspèrent particulièrement. Il ne voit en elles que des "péronnelles" et des "snobinettes", des "romantiques" et des "bureaucrates endimanchées". Toutes, femmes sottes, fausses, légères et artificielles. Quant au bas-bleuisme, en quelque sorte un avatar du féminisme, et aux bas-bleus, ils seront les cibles favorites du critique littéraire. Il ne voit chez ces "fausses" femmes de

---

75 CHG, "Lettre aux paysannes", Paysana, 4e année, no 12, février 1942, p. 4.

76 CHG, "Lettre... ", Paysana, 4e année, no 11, janvier 1942, p. 7.

77 Vbr, "Propos impressionnistes... ", le N, 19 mars 1922, p. 2.

lettres, que des "bourgeoises qui divisent leur coeur en quarante mille volumes in-octavo, livres pleins de bravades et de tristesses, de soupirs et de roucoulements[78]". Au banc des accusés, se retrouvent aux côtés des suffragettes et des bas-bleus, Jean-Charles Harvey qui leur est favorable dans son journal le Jour; tous les députés sympathiques à la cause et qui sont en faveur du droit de vote pour les femmes. Au début de 1938, une majorité de députés refusent encore ce droit aux femmes. Grignon, ravi, fait des gorges chaudes:

> "En face d'un pareil échec, il ne reste plus à nos suffragettes enflammées et inflammables qu'à réintégrer le toit conjugal pour ne plus en sortir si elles ne veulent point se rendre à tout jamais ridicules.
>
> Quand on pense que trois ou quatre vieilles filles ou femmes mariées suffisent à exciter deux à trois cents cervelles, c'est comique, vous savez, quand on s'arrête à penser à cela" (PV, II, 195).
>
> "Ces dames d'un âge plutôt mûr, ne sont pas des mauvais enfants. Elles s'obstinent simplement dans une idée qui relève beaucoup plus de la vanité et des petites ambitions personnelles que d'un principe de morale.
>
> Qu'elles refoulent donc courageusement leur rancoeur, leur rancune et qu'elles retournent à leur foyer avec la promesse cette fois-ci de ne plus venir importuner les Chambres en brandissant un projet de loi qui les ridiculise et dont le seul souvenir qu'on en puisse garder est un relent d'eau de Floride mêlé à 'Quelques fleurs'" (PV, II, 199).

Tout occupé qu'il est par les procès, Grignon n'insiste pas beaucoup sur les modèles à suivre, encore qu'ils soient, cependant, souvent mentionnés.

---

78 CB, "les Voix du coeur et de l'âme...", l'AN, 18 février 1921, p. 2.

Les "Vieux Canadas" (Pr, 58), les anciens, les partisans du statu quo, les partisans de l'ordre établi et de la tradition. Quelques silhouettes se détachent: celles du pionnier, du colon, de l'habitant, du pasteur, du croyant. Tous ceux, célèbres ou oubliés, qui bâtirent la Nouvelle-France, et surtout, les pays d'en haut. Et dans le tableau de famille, il faudrait mettre au premier rang, le curé Labelle, tous les descendants du vieux Médard Grignon et tous les personnages "modèles" que Grignon peint dans ses récits de la terre. Parmi ceux-ci, les femmes d'abord, les "vraies" femmes, les femmes "intelligentes" (PV, III, 446). Celles qui tiennent leur maison, aiment leur mari et leurs enfants (PV, II, 38, 39). Car si la femme et la jeune fille désertent le foyer, où iront les maris? Ces maris qu'elles ne doivent pas embêter mais rendre meilleurs (PV, II, 41). Car l'épouse devrait être "amie, conseillère, inspiratrice de son homme[79]", comme cette "admirable compagne" que Jean-Jean Ouellet, après de longs moins d'absence, retrouve "à son poste" (Dé, 103). Sans avoir pour autant la fécondité d'une dame Dionne, "la femme est d'abord là pour donner la vie" et il loue les mères, "dispensatrices des joies familiales[80]". En somme, la "vraie" femme sera surtout une femme de devoir et de sacrifice. Par exemple, la femme d'Alexis Picoté dans la Rivière-à-Mars de Damase Potvin: "la suivante, l'honorable servante, l'accueillante et si héroïque personne qui peine, qui prie, qui se tourmente, qui console et qui se tue par habitude et à cause de la fatalité[81]". Ou encore Maria Chapdelaine. Ou

---

79 Vbr, "Jean-Charles Harvey... ", l'O, 6 décembre 1934, p. 4.

80 CB, "Joies familiales... ", l'AN, 17 août 1917, p. 3.

81 Vbr, "la Rivière-à-Damase", l'O, 30 octobre 1934, p. 4.

encore Anna, l'héroïne de Magnificat de René Bazin: "Ah! la belle âme de Bretonne, fière, énergique, soumise, chrétienne et si française[82]". Mérisa, qui, son sacrifice "fait", s'agenouille devant la petite croix d'érable pendue à un billot du shack" (Dé, 66). Toutes ces jeunes filles humbles et méconnues, toutes ces femmes chrétiennes et de devoir[83], il les place "au premier rang de la société parmi les prêtres et les paysans" (PV, III, 446). Donalda, la femme soumise de l'Évangile; Artémise, modèle de patience et de ténacité paysanne, mère dévouée et épouse fidèle; Bertine,

> "... généreuse sève de l'arbre catholique, prolongement de l'Ancienne France [...] Foi, espérance et charité [...] ces trois vertus théologales, sans lesquelles toute jeune fille bien éduquée ne peut pas vivre et résister au mal qui pèse sur le monde" (PV, III, 446).

Et dans son élan, il s'engage solennellement, à les louer, à les défendre et à les glorifier "au-dessus de la nation", parce qu'elles gardent de la valeur "devant Dieu et devant les Sages" (PV, III, 446).

---

82 Vbr, "Magnificat de René Bazin", le C, 25 avril 1932, p. 2, 3.

83 Le modèle de soumission, serait sans doute l'héroïne ~~de~~ la Femme Pauvre de Bloy, dont il dit d'ailleurs s'inspirer (PV, V, 10). En 1966, il précise qu'elle est l'héroïne par excellence, parce qu'elle aime le Christ avant d'aimer les hommes et parce qu'elle serait morte plutôt que de se prostituer. Il emprunte à Bloy le point de vue suivant: "Léon Bloy dit bien qu'il n'y a pas de femme honnête. Il n'y a pas d'honnête femme. Ça n'existe pas ça. Il y a la sainte, qu'elle soit mariée, qu'elle soit soumise, bonne chrétienne, qu'elle élève le mieux qu'elle peut ses enfants si elle en a, qu'elle fasse tous ses devoirs, qu'elle accepte le contrat signé, qu'elle l'observe rigoureusement et davantage selon le sacrement de mariage". Voir Soeur R. Descôteaux, les Sources d'"Un homme et son péché", Montréal, Université de Montréal, 1969, p. 11.

Il n'y a pas, semble-t-il, chez Grignon, de professeurs modèles. Pas étonnant puisque le meilleur étudiant qui soit et qui deviendra cultivé et capable de raisonner et de penser par lui-même, c'est l'autodidacte. Encore faut-il qu'il sache choisir les bons ouvrages et mettre de côté "tant de livres qui vomissent le malheur et puent simplement la charogne sociale" (VA, 10), et aussi "la pourriture des mauvais livres, de la mauvaise pensée, des livres écrits sans art et sans amour[84]". Qu'il lise plutôt les Évangiles, le Code civil de Napoléon qui met la femme "à sa place[85]". Et tous les romanciers et les essayistes qui peignent et défendent le passé, la religion, l'ordre et les traditions, tout en ne manquant pas, bien sûr, de stigmatiser le présent. Par exemple, Léon Daudet à qui il emprunte certaines idées sur la science et la médecine. Ou bien la Femme pauvre de Bloy qu'il admire. Ou bien encore Chronique d'un temps troublé de René Benjamin. Encore une fois, les grands polémistes français déjà cités, la "phalange catholique".

La Littérature et les Livres

"Un peuple sans littérature est un peuple sans histoire et un peuple qui ne s'occupe pas de littérature est un peuple d'idiots" (PV, I, 6), écrit Valdombre dans son pacte polémique, au début de ses Pamphlets. La littérature est "cette fleur immortelle des grandes civilisations" (Ba/PB, 10.62, 80, 81).

---

84 CB, art. cit., l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

85 Voir Conrad Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon... ", la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

Le polémiste la met loin après l'Église et la terre, mais cependant bien avant la politique (PV, III, 418). Pourquoi cette place, en somme privilégiée, à la littérature? Parce qu'elle est une manifestation de l'Art et non pas une copie du réel (PV, V, 46). Parce qu'elle est image, symbole, poésie, donc signe des essences et du surnaturel. Elle interpelle sans cesse l'homme, l'oblige à réfléchir et à "s'élever". La littérature se trouve ainsi, comme les arts d'ailleurs, à lutter contre la médiocrité et la bêtise. Le Christ lui-même a d'ailleurs eu recours à l'image (PV, I, 141). Enfin, "parce que tous les vrais personnages dans la vie sont d'abord des artistes" (PV, V, 46). Grignon perçoit-il l'art et la littérature comme des valeurs esthétiques d'abord? La place qu'il donne à la littérature, après la religion et la terre, indique d'emblée en tout cas, que l'esthétique est subordonnée à des valeurs qu'il juge plus essentielles. L'esthétique devra donc être "conforme" aux vérités de la religion et de la morale et aux vérités agriculturistes. Davantage encore, l'esthétique par excellence, sera elle-même morale, sinon moralisante. C'est dire que chez Grignon, les deux univers, moral - on pourrait dire aussi spirituel - et esthétique, se côtoient, se supportent et souvent se confondent. Il ne faut par conséquent jamais oublier, quand on lit le critique littéraire ou le critique social et politique, que le narrateur est d'abord un moraliste, catholique, agriculturiste et traditionnaliste.

Commentant les Prix David 1938, Grignon écrit:

> "Dans tous les pays civilisés, le prix de littérature est le premier de tous. Il domine les prix de science, de philosophie, d'économie politique et

> d'histoire. La chose se comprend. Un roman, des contes, des nouvelles, la poésie, relèvent de la création pure. Un ouvrage sur les sciences, la politique et même sur l'histoire, à moins de nous offrir une idée absolument neuve, exposée dans une langue impeccable et diablement originale, ne vaudra jamais au point de vue de l'art une oeuvre d'imagination" (PV, II, 439).

Nous avons déjà dit que la vérité objective n'intéresse pas Grignon. Sa perception de l'art et de la littérature le confirme. Sa conception se base d'emblée, sur un parti pris évident en faveur de la fiction, de l'imagination, de l'image. Parce que, pour Grignon, l'image seule parle vraiment à l'homme dans la mesure où elle le rejoint, pas dans son intelligence, mais dans sa sensibilité et dans son coeur. Or, "Dans tout coeur humain, sommeille la poésie, un rythme indéfinissable, tout aussi nécessaire à la vie quotidienne que l'air, la lumière et l'eau" (PV, I, 8). Tout art véritable devra donc être d'abord poésie, c'est-à-dire "l'essentiel" (PV, II, 378, 386), c'est-à-dire la Vérité. Or c'est par l'image, le conte et la fiction que naît la poésie. "Et cela, sans doute, PARCE QUE LES CONTES SONT VRAIS et que, seul, l'invraisemblable mesure la Réalité" (SL, 208). Charles lit Jules Vernes et Defoë, de "bons livres pleins d'images et de vérités" (SL, 10). En croyant aux contes, "il embrassa une fois la vérité sur le seuil de son adolescence" (SL, 10). "Car c'était encore là l'école, et peut-être là, seulement " (SL, 43). Enfant, il lit donc des récits d'aventures. Son épopée accomplie, nous le quittons à la fin du livre, "plongé dans un livre d'aventures extraordinaires, grouillantes d'images" (SL, 208). Le livre et la littérature commencent donc par un con-

te[86]. Encore une fois, la vérité que cherchent Lindbergh et son créateur, n'est pas celle des faits, une vérité qui se confondrait avec le référent. Non, c'est la vérité du symbole, des essences par conséquent, qui, n'en doutons pas, est la vérité par excellence pour Grignon. Mais encore faut-il savoir raconter, comme Alexis qu'on écoute avec plaisir, parce que son récit a toujours quelque chose d'enlevant qui captive les auditeurs (hp, 130). Ou bien encore comme Grand Capot qui sait "forger" ses histoires et trouver les "phrases lapidaires" (Ba/PB, 03.67, 89). La poésie et la littérature ont donc leurs exigences. Écrire signifie d'abord et avant tout pour Grignon savoir évoquer. C'est-à-dire recréer, peindre, camper, animer, dramatiser. Mais avec sincérité et passion. D'où l'importance des descriptions, des peintures, des portraits, des formes, des couleurs et des images. Il s'agit certes, de toujours bien voir, mais encore faut-il que ~~ce~~ soit avec des yeux de romancier et de poète[87]. Ce qu'il admire chez Julien Green (PV, II, 527), chez la princesse Bibesco (PV, III, 428), chez Damien Bouchard[88]. Il précise: "Écrire, c'est décrire, c'est le secret du style. C'est la manière de tous les grands réalistes depuis Homère, en passant par Shakespeare, pour venir jusqu'à Daudet, Benjamin et Béraud" (PV, III, 429). Donc, le style et l'écriture ont aussi leur importance. Car c'est là que réside la force de l'oeuvre. La pensée et

---

86 Le Père Bougonneux ne cesse lui aussi, de rappeler à ses lecteurs que ses propos et ses histoires "gardent le sel de la vérité pis la sagesse de l'expérience" (Ba/PB, 03.65, 90, 91).

87 Vbr, "Histoire d'une petite patrie", l'O, 15 septembre 1934, p. 4.

88 CHG, "Préface", Mémoires de T. D. Bouchard, Montréal, Beauchemin, 1960, t. III, p. 9 à 14.

la foi ne suffisent donc pas (PV, 1, 18). Il faut donc travailler, se relire, se corriger sans cesse, comme Flaubert:

> "Le style, la forme. Il faut toujours y revenir. C'est la plus grande force de l'oeuvre écrite. C'est la chaleur qui fait la moisson des pensées et qui donne à l'air sa musique, et aux fleurs ces tons et ces nuances si prêts de la richesse des plus beaux ciels, qu'on croit mourir au chant de la poésie dans les bras de la Beauté[89]".

Le travail ne doit pas cependant empêcher une écriture personnelle et originale. Les qualités qui résument la valeur d'un texte sont les suivantes, selon Grignon: vérité, authenticité, clarté, sobriété, simplicité, justesse de langue, lyrisme et originalité du ton. Reconnaissons que presque tous ces mots ressortissent autant à la morale qu'à l'esthétique. Dans l'écrit, Grignon veut d'ailleurs retrouver l'homme, "parce que c'est tout l'art, parce que c'est tout l'homme", comme il le remarque à propos du style de Péguy. Et surtout, pas d'affectation, de recherche ou d'obscurité. Le langage doit demeurer d'une "simplicité réconfortante qui est du reste la parole naturelle des Saints ou des Héros" (SL, 25). Et d'un grand naturel, puisque "le naturel attire l'extrême Beau" (SL, 26), comme par exemple, "la beauté sobre des Évangiles" (PV, I, 9). L'artiste véritable n'arrivera à l'authenticité que s'il est inspiré. C'est-à-dire, d'abord vrai, franc et honnête. Il doit aussi être ardent, exalté et passionné, porter dans son coeur "le feu de la Justice et de la Beau-

---

89 Vbr, "Henry de Montherlant... ", le C, 30 août 1933, p. 2.

tê[90]", et écrire "par amour[91]". Pour bien écrire sur un sujet, il faut donc "réagir", savoir admirer ou savoir s'opposer, c'est là, croit-il, "le bon moyen d'écrire une étude sérieuse" (PV, V, 185). Sans émerveillement et sans enthousiasme, le poète écrit des vers sans poésie. En art, les grands découvreurs et les grands créateurs seront donc toujours des violents (PV, III, 320). Mais l'authentique écrivain porte l'oeuvre dans son coeur et sa tête, longtemps avant que de l'écrire (PV, III, 437). Et, le moment venu, il ne peut se dérober. Comme il le dit: "On écrit ou on n'écrit pas. C'est un fardeau que l'on porte en soi" (PV, III, 142, 143). L'écriture est donc l'occasion de "se décharger le coeur", elle est libération, "une terrible aventure, parfois agréable, le plus souvent dangereuse[92]".

Dans Précisions sur "Un homme et son péché", tout en se racontant, Grignon précise quelles sont les situations idéales, susceptibles de favoriser l'inspiration et la création. Selon Grignon, il faut un cadre, un décor, une histoire, un milieu physique, psychologique, social et moral. Autant d'éléments stimulants, provocateurs, "inspirants". Cela suppose aussi évidemment, qu'il y ait entre le milieu et le créateur, des liens étroits et forts. Il admet par ailleurs que chaque écrivain ait ses manies. Il conçoit mal, par exemple, qu'on puisse écrire ailleurs qu'à la campagne:

---

90 Vbr, "Propos littéraires... ", le N, 29 mai 1921, p. 2.

91 Grignon, lorsqu'il dictait les textes des Belles Histoires, "jouait" ses personnages: marchait, gesticulait, parlait. Voir Christiane Noël, "Un peu d'histoire", le Jph, 8 avril 1976, p. 41.

92 Voir Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, op. cit., p. 228, 230.

> "Je n'ai jamais compris qu'un romancier, un essayiste, voire un journaliste individuel puisse écrire à la ville, au milieu du bruit et des milles choses inutiles qui rendent la vie insupportable. [...] la nature restera toujours un milieu favorable" (PV, I, 43).

Grignon rappelle l'ambiance et "l'atmosphère favorable" dans lesquelles il vit, avant d'écrire Un homme et son péché. La nature, avec ses "attraits toujours changeants", le comble de "joies visuelles et auditives". Il se lève la nuit pour écouter les bruits et surprendre les levers du soleil (Pr, 42, 43). Et parce qu'il a près de lui, "l'image de [...] Jadis [...] comme une personne en vie" (Ba/PB, 02.67, 87 à 89), il médite, fouille "les vieux papiers, les chroniques impérissables, toutes palpitantes encore de la passion qui les animait[93]". Il fréquente les anciens et les rentiers du village qui l'entretiennent du temps passé (Pr, 83, 84). Et s'il vibre, c'est parce qu'il s'agit de son pays et de son histoire, de la source où il "puise sa vie", de ses ancêtres; parce que c'est lui "en chair et en os" (Pr, 36, 45). Bientôt, enivré par les émotions, repu de sensations (Pr, 43), se confondant au passé, tout un monde s'ouvre devant lui. "Le roman n'est pas loin". Il peut écrire (Pr, 37, 38). Alors, il entend des "bruits lointains" et voit venir à lui les héros du passé (Pr, 49, 50): "l'aurore silencieuse, à pas de satin, entra dans la chambre. Elle le surprit. Il écrivait en marchant" (SL, 46). En juillet 1940, voulant écrire un roman d'adultère, il visite les lieux où son héroïne vécut.

---

93 AdA, "Sainte-Adèle", l'AN, 15 novembre 1929, p. 1.

Il passe de longs moments "à raviver la mémoire héréditaire... pour en arriver à une décision: écrire" (PV, IV, 87).

Ses convictions idéologiques l'amènent fatalement à préciser les fonctions et les responsabilités de l'art et de l'artiste, en regard de la morale et de la religion surtout. Et aussi, les bons et les mauvais sujets. Écrire, c'est faire preuve d'audace. "Il y a des occupations plus agréables, plus profitables, plus saines. Je n'en connais pas de plus téméraires", écrit-il, commentant un ouvrage de Victor Barbeau (PV, I, 265). Pour Grignon, en effet, la littérature ne saurait se confondre avec un inoffensif divertissement. L'art doit donc provoquer, mais sainement. Stimuler, faire réagir, édifier, aider le lecteur à faire son salut (PV, II, 387). Il doit être la lumière dans les ténèbres, la vérité dans un monde où triomphe l'erreur; l'authenticité dans un monde de plus en plus artificiel; la spiritualité dans un univers matérialiste. Les sensations d'art véritable, sont pour lui des joies spirituelles à nulle autre comparables (PV, III, 405). Il pense avec La Bruyère, que lorsque la lecture élève l'esprit, le livre est bon (PV, III, 282). Conséquence inévitable: l'art, au service de la vérité et de l'absolu, pourra difficilement éviter d'être, très souvent, un réquisitoire, puisque servir la vérité c'est aussi, inévitablement, dénoncer l'erreur. On retrouve bien là le polémiste. L'artiste, quel qu'il soit, écrivain, peintre, poète, orateur, dispose de moyens capables de le rendre infiniment supérieur. Il est alors capable "d'allumer les incendies révolutionnaires" (PV, III, 403). Il doit donc se sentir responsable. Et peindre, juger, se prononcer, dire ce qu'il pense et offrir des remèdes est non seulement son droit, mais son devoir (PV, I, 322; III,

376). Évidemment, en toute honnêteté et en toute franchise. Grignon conçoit en fait, l'écriture, comme tantôt il concevait la polémique: "pas pour flatter dans le sens du poil, pour approuver", mais pour faire la guerre[94]. Il écrit:

> "L'écrivain ne doit pas dorer la vie, nous cacher le vrai. L'écrivain digne de ce nom, nous précipite en pleine lumière. C'est plus qu'un scandale, c'est un crime. Et je songe que l'on fera payer cher à René Benjamin, son amour de la vérité. Qu'il n'oublie pas que Bloy mourut étranglé par la misère. 'On crucifia le Christ parce qu'il portait la Vérité: parce qu'il était lui-même la Vérité'" (PV, III, 238).

> "Écrire, c'est porter un arrêt. Le romancier en face de ses personnages ne saurait mentir ni se montrer indulgent. Et plus il est sévère, scrupuleux jusque dans les moindres détails, plus il nous fait voir ses personnages tels qu'ils vivent et tels qu'ils sont, plus il reste digne de son rôle de peintre, par conséquent de juge impartial. L'essayiste de même, le moraliste en face de son temps, ne reculera devant rien. Il dira tout sans miséricorde. L'écrivain n'a pas à demander grâce. A personne. Il juge. Et c'est ainsi qu'on se rend compte qu'écrire n'est pas un métier mais un sacerdoce" (PV, III, 275).

Faut-il en conclure que Grignon donne tous les droits à l'artiste, qui n'aurait en quelque sorte de compte à rendre qu'à lui seul? Répondre à cette question, c'est mettre le doigt sur des ambiguités et des contradictions qui s'expliquent essentiellement par la primauté qu'il accorde à l'univers des valeurs morales. Il commente une lettre de René Benjamin et, en même temps qu'il affirme que le

---

94 Voir Conrad Bernier, art. cit., la Presse, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

devoir de l'artiste est de tout dire, il déclare que le "droit strict" de l'écrivain est aussi "de laisser dans l'ombre ce qu'il veut". Voilà une pirouette qui fait bon marché de l'absolu. Ce n'est là qu'un exemple de ces nombreuses dérobades que l'on rencontre chez Grignon. Dans sa critique de l'ouvrage, Légionnaire, de Henri Pouliot, il reconnaît le droit du public à la vérité. Puis, précise: une bonne part de la vérité, pour enfin poursuivre: "Il est des choses que le public n'a pas besoin de savoir qui n'ajoutent rien [...] et qui imprimées, prennent un caractère extrêmement grave[95]". Voilà deux exemples qui montrent que Grignon a bien du mal à concilier les exigences de la morale et celles de l'esthétique. Il reconnaît que la question des relations entre l'une et l'autre, est plutôt épineuse: par exemple, jusqu'où un romancier peut-il aller dans ses descriptions? Il s'appuie sur François Mauriac et Guy Sylvestre, pour dire qu'un roman n'est pas "moral" parce que le bien est récompensé et le mal puni. Le roman doit évoquer la vie et c'est le droit strict du romancier, de conduire librement le destin de ses personnages, "comme Dieu lui-même". Le romancier devrait donc pouvoir faire pécher ses personnages, sans être obligé de les accuser. Car en se faisant ainsi témoignage, le roman permettra au lecteur de mieux connaître la vie et l'homme (PV, IV, 334, 335). Il cite Guy Sylvestre qui écrit:

> "Nous sommes des hommes et nous devons connaître notre nature, notre destinée. Ce n'est ni Delly, ni Chantepleure, ni Barrière-Affre et autres romanciers de même eau dont regorgent les bibliothèques de nos collèges et couvents qui feront de nous des êtres lucides et puissants" (PV, IV, 334, 335).

---

95 Vbr, "la Vie littéraire... ", le PJ, 10 mai 1931, p. 7.

Grignon félicite ainsi Ringuet pour son dénouement de 30 arpents qui fait mourir Charis Moisan aux USA:

> "Le romancier n'existe pas pour farder la plaie. Il a vu la plaie [...] Mais que voulez-vous, Panneton ne pouvait pas trahir la Vérité ni tromper l'Art" (PV, III, 143).

Si on refuse par conséquent à l'artiste catholique de peindre les passions humaines, on accepte de faire de lui, un artiste diminué. Ce n'est qu'en lui permettant "les libertés nécessaires", qu'il atteindra "au sublime" et fera "éclater la fin du monde" (PV, V, 61, 62). Voilà une facette de l'argumentation de Grignon. Il en est une autre qu'il faut aussi préciser. L'art doit certes exprimer "le vrai, la vie et l'humain", mais en étant d'abord symbole et spiritualité et "en respectant la morale ensuite". Or la véritable spiritualité, en art, ne peut s'inspirer que de la spiritualité catholique. L'art aura donc intérêt à s'inspirer d'un "profond catholicisme". Comme le font, selon lui, fort heureusement, les oeuvres de Baudelaire et du peintre Henry de Groux (PV, I, 238, 239). Le sentiment religieux devrait donc par conséquent, alimenter le sentiment esthétique, se fondre en lui en quelque sorte, l'un et l'autre restant des "sauvegardes" (PV, III, 428). Ses réserves se font parfois plus précises. L'auteur se doit de considérer ses lecteurs: leur âge, leur milieu, leurs valeurs; et de choisir et traiter ses sujets en conséquence (PV, II, 387). Ce qui, maintenant, fait la valeur d'une oeuvre, ce n'est plus la forme, mais le fond. Car l'art et les lettres ne sont pas tout, et surtout pas au-

dessus de Dieu. L'oeuvre de doctrine qui peint le mal pour en faire ressentir toute l'horreur et qui glorifie le bien et le beau, se mérite, tout à coup, la première place. Il admire cette position de Henri Ghéon qui fait dire ceci à l'Église s'adressant à l'Artiste:

> "Le monde est ton domaine, prends! Tu seras peintre ou sculpteur et tu peindras ou sculpteras la vie. Tu seras romancier ou dramaturge et tu représenteras la société des hommes de ton temps et de tous les temps. Tu seras poète et tu évoqueras les réalités, matérielles et spirituelles. Tout est à toi! Mais, Elle ajoute: 'Dans l'ordre voulu par Dieu'.
>
> Si tu donnes le pas dans tes ouvrages à ce qui est des sens sur ce qui est de l'esprit; si tu peins le péché et ne le nommés pas 'péché'; si tu conclus au triomphe du mal sans en manifester l'horreur, sans en noter les désastreuses conséquences, tu seras dans ton tort en tant que chrétien et en tant qu'artiste. Car tu auras sacrifié plus ou moins l'être au non-être; tu auras peint les choses à l'envers.
>
> Ta peinture ne sera pas vraie et, par suite, ne sera pas bonne. J'ajoute qu'elle ne sera pas belle. Car la beauté, c'est l'ordre selon Dieu. [...] c'est-à-dire que, tout d'abord, on a bien tenu compte des valeurs morales chrétiennes établies par l'Église...[96]"

La position de Grignon sur la question si souvent abordée de l'art et de la morale, n'est donc pas aussi limpide que tel texte ou tel passage pourrait le laisser croire. C'est un peu inévitable. Dans la mesure où il place en

---

96 Vbr, "De Gide à Dieu... ", les Cahiers des Compagnons, vol. 1, no 3, janvier-février 1945, p. 96, 97.

premier le catholicisme et la terre, donc des valeurs d'ordre idéologique, il subordonne et par conséquent, limite inévitablement, l'expression esthétique.

On comprend maintenant beaucoup mieux pourquoi Grignon est un farouche partisan du régionalisme. C'est qu'il retrouve dans la littérature régionaliste, un certain nombre, sinon la plupart, des valeurs qui lui sont chères: la terre, le terroir, les travaux des champs, le passé, les traditions; certains décors et certains personnages qu'il n'a lui-même cessé de peindre et de célébrer. Ces valeurs-là, selon Grignon, devraient donner naissance à l'art et à la littérature canadienne, et l'alimenter. Le régionalisme devient alors "cette UNIQUE RAISON qui puisse légitimer une littérature, qui doive pousser un peuple vers les arts nécessaires[97]". Il écrit:

> "La littérature régionaliste, source naturelle de toute littérature, devrait être pour nous le point de départ, le premier souffle de notre vie artistique. [...] Il faudra cependant revenir sur nos pas et boire à la source de toute poésie, à ce bleu torrent régionaliste au milieu duquel coulent pareilles à des filets d'or pur les images les plus poétiques, les plus éprouvées, les plus vivantes[98]".

En 1922, il développe les mêmes idées dans son pamphlet les Vivants et les Autres. Un bon texte régionaliste sera pour Grignon, un texte par excellence. Il aura toutes les vertus de la terre et, on le sait, celles-ci sont nombreu-

---

97 Vbr, "Ceux d'hier/Le Captif Albert Ferland", le N, 13 mars 1921, p. 2.

98 Vbr, "Propos littéraires... ", le N, 29 mai 1921, p. 2.

ses. Et il sera de surcroît, un texte "de foi" (VA, 15), de foi catholique. Alors, que demander de plus? Soyons juste cependant. Les procès du mauvais terroir ne sont pas absents des écrits de Grignon. Il se méfie d'un régionalisme figé, étroit et trop limité. Il se moque souvent de la revue le Terroir, cette "ratée superbe[99]". Il a peu de sympathie pour certains "pions de la survivance française au Canada[100]". Il précise avec humour ce qu'est le faux régionalisme: clinquant, empesé, solennel, artificiel, idéalisé, timide. Les paysans ressemblent alors à des "automates vêtus de satin". La poésie, à "de la mousseline sur des épidermes délicats". Et les romans sont "de sucre candy" (OC, 114 à 119). Il s'exclame:

> "Je crie à tous nos vachers du terroir que pour réussir la vraie poésie de la terre, que pour donner une impression vivante que le pain est sacré, qu'il est la raison d'être du sol canadien-français, il ne s'agit pas tant d'aimer les choses de chez nous (comme le veut ce bon abbé Camille Roy qui tombe d'admiration en face d'un pôteau de clôture coiffé d'une chaudière à 'laitte') ou de tout idéaliser bêtement à la façon de Blanche Lamontagne ou Désilets qui a lui tout seul, a décrit les plus beaux labours en chocolat que le soc d'un faux patriotisme ait encore tracés...[101]"

Ce qu'il faut, c'est être simple et vrai, et savoir observer, savoir dire simplement les choses de la terre, savoir décrire, ressentir une véritable émo-

---

99 CB, "Opinions libres... ", l'AN, 9 et 16 avril, 7 et 15 mai 1920, p. 2, 3, 2.

100 CB, "les Atmosphères...", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

101 Vbr, "Avec ma vie, poèmes par Lucien Rainier", le C, 12 décembre 1931, p. 1, 6.

tion. Il s'agit donc à nouveau de vérité, d'authenticité et d'originalité. Mais aussi d'art, de génie et de travail. Au centre de son argumentation en faveur d'une littérature canadienne, Grignon place, nous le verrons, la langue. Entendons la langue du terroir. Ses réflexions sur la littérature l'amènent aussi à rappeler les sujets et les thèmes que les écrivains et les artistes devraient surtout exploiter. Bien sûr, tout ce qui est beau, un tableau, un paysage ou un corps de femme par exemple, thème si souvent exploité par Léon Daudet ou Barbey d'Aurevilly (PV, IV, 218):

> "Barbey adorait le beau corporel aussi bien que le beau spirituel et il a su tirer de cette harmonie, les accents les plus colorés d'une poésie qu'on retrouvera difficilement ailleurs. Mieux que personne, il a compris que le corps féminin est l'expression même du beau plastique et purement visuel et que tous les grands poètes, soit en musique, en peinture, en sculpture et dans les lettres, n'ont cherché qu'à le glorifier sous le signe Amour par des évocations immortelles" (PV, III, 354).

De façon plus générale cependant, il se tourne vers les ouvrages dont les préoccupations religieuses, morales ou idéologiques sont évidentes. Car les valeurs essentielles devraient toujours inspirer et modeler les grandes oeuvres. Il avoue et proclame donc son parti pris en faveur des sujets du terroir et du régionalisme en général. Commentant Un ancien contait de Damase Potvin, il écrit:

> "Des critiques au coeur sec et aux idées croches vous diront que c'est un parti pris de ma part et que je prêche pour ma paroisse. J'aime encore

> mieux cela que de prêcher des 'prêches' sans queue ni tête" (PV, V, 127).

Il va aussi de soi, pour Grignon, que pour être vrai, authentique et original, il faut parler de soi et de ce que l'on connaît le mieux. L'écrivain ne saurait, sans être artificiel, se dissocier de son oeuvre.

> "Il faut bien reconnaître qu'un auteur quel qu'il soit se transporte et se traduit dans son oeuvre. Il n'écrit que pour parler de soi et il fait dire et fait penser à l'un au moins de ses principaux personnages ce qu'il dit et ce qu'il pense soi-même. C'est l'expression de son 'moi'; c'est sa présence permanente et souvent sans qu'il s'en rende bien compte, surtout lorsqu'il s'agit de romans autobiographiques, d'une suite de journaux intimes, d'une théorie voulue, soutenue, défendue [...] Il est impossible alors de séparer l'homme de l'oeuvre" (PV, V, 121, 122).

Par contre, il est aussi des thèmes, des cadres et des milieux sociaux que l'artiste évitera d'aborder et de peindre. Il n'accepte que jusqu'à un certain point, "l'internationalisme en littérature", et il doute beaucoup qu'un auteur puisse trouver là "un peu de moelle" (PV, III, 425). Donc, d'emblée, Grignon met de côté, la littérature exotique, de même qu'il remet en question la liberté des sujets et des thèmes si chers aux partisans de l'Arche et du Nigog. Son préjugé défavorable envers la ville et les milieux bourgeois et mondains, l'amène aussi à prétendre qu'en ville et chez les bourgeois, rien n'est intéressant et ne mérite d'être exploité:

> "Au point de vue art pur, il y a un monde que l'artiste véritable se gardera de décrire: c'est le monde des riches. Pourquoi? Parce qu'ils ont une vie absolument vide, une existence sans chaleur, une pensée artificielle comme la soie qu'ils portent et que, c'est là d'ordinaire que l'on rencontre les plus grands niais, les péronnelles insupportables, le clinquant, le lieu commun, l'appris et l'étudié. Il s'agit d'un enfer" (PV, II, 61).

Seuls sont intéressants les pauvres et les humbles. Le seul bon mot de la pièce, le Jeune Dieu, d'Yvette Mercier-Gouin est prononcé selon lui par Nanie, la servante. Il s'écrie:

> "Ah! Que je suis heureux, quelle vengeance du pauvre contre le riche, quelle vengeance des humbles contre ceux qui se croient superbes! Un seul beau trait dans soixante-dix pages et c'est une femme du peuple qui le lance" (PV, II, 62).

Les exotistes se méritent donc son mépris pour au moins deux raisons. D'abord, parce qu'ils négligent les "bons" sujets. Ensuite, parce qu'eux-mêmes, bourgeois pour la plupart, écrivent une littérature bourgeoise "apparemment nécessaire, une littérature de propriétaires où abondent lâchetés et mensonges dans un style où l'image est absente", style fade, style blanc "qui semble tuer la syntaxe", le verbe original ou personnel, "style sans âme[102]". De toute façon, exotistes et citadins, d'ici ou d'ailleurs, sont des "apatrides" dont la seule planche de salut reste la modernité. Écoutons-le:

---

102 Vbr, "Propos littéraires... ", le N, 29 mai 1921, p. 2.

> "Au reste, rien de plus naturel et de plus logique. Je comprends, je m'explique qu'un homme né sur la rue Sainte-Élisabeth de Montréal ou de Paris, qui a grandi au milieu des vidanges, de toutes les laideurs matérielles et spirituelles possibles; je sais bien qu'un pareil malheureux est destiné pour l'éternité à n'avoir jamais de patrie et qu'il ne saurait imaginer ce qu'est la petite patrie dans la grande. Dès lors, ce pauvre gueux a besoin pour vivoter de toutes les esthétiques nouvelles, et pour paraître original, il chantera lamentablement la beauté d'un abattoir exotique" (VA, 13).

Les positions idéologiques de Grignon l'amènent-elles à prôner une littérature "à thèse"? Il s'en défend bien! Mais on verra que là encore, sa position est loin d'être claire. Quand il est partisan de la vérité d'abord et de la liberté de l'art et de l'artiste, quand il se soucie de l'art d'abord, il est contre les thèses, surtout dans les romans. A propos des Demi-civilisés de Jean-Charles Harvey, il parle "d'échec formidable": "tout ça n'est que des essais et encore pas assez intéressants[103]". Il reproche à Pierre Dagenais, ses réflexions moralisantes dans Contes de la pluie et du beau temps[104]. Il en veut au théâtre didactique où l'auteur cherche à faire passer ses idées[105]. Il écrit à propos de l'Appel de la race de Groulx:

> "J'ai toujours eu les romans à thèse en horreur et je n'ai pas manqué l'occasion de malmener notre romancier patriote au sujet de son appel désespéré

---

103 Voir Berthelot Brunet, "Portrait/Grignon fait de la terre", l'O, 19 mai 1934, p. 2.

104 "Préface" (Montréal, CLF, 1953, 207 p.), p. 18.

105 Voir Olivier Marchand, "Le Petit Monde de Claude-Henri Grignon", la Presse, Cahier radio/télévision, 19 mars 1966, p. 15.

> qui aurait pu servir à un essai magistral" (PV, I, 94).

Mais Grignon peut fort bien, en même temps qu'il fustige le théâtre didactique, défendre le théâtre ostensiblement catholique, "car au théâtre, tout comme dans la vie, la soumision à l'Église, à la doctrine, aux lois du mariage doit tout de même passer avant le suffrage féminin, le code civil, le bien-être et la maudite piastre" (PV, V, 45). Il félicite Montherlant qui, à ses yeux, fait dans les Célibataires, oeuvre de moraliste catholique. Et il lui donne raison de "suspendre le récit pour commenter sa propre narration":

> "La réalité choque toujours. Il appartient à l'artiste de la rendre plus saisissante encore en commentant les vices et les faiblesses des personnages. Le moindre geste alors demeure d'une importance capitale[106]".

Valdombre est donc prêt à tout pardonner quand il s'agit de défendre certaines valeurs. N'est-ce pas avouer l'importance ou plutôt la primauté de la fonction idéologique? Et par conséquent la primauté du sens et la supériorité du fond sur la forme? De toute façon, personne ou presque, au Québec, dans les années 1930, ne s'aviserait de voir dans la littérature ou l'art, une entreprise essentiellement formelle. Encore moins un polémiste pour qui, trônent au centre de tous les débats, quelques valeurs fondamentales. Ces valeurs, le polémiste ne les oublie jamais, même quand il se fait critique littéraire et qu'il aborde des préoccupations plus directement esthétiques.

---

106 Vbr, "la Grande Découverte de Montherlant", l'O, 24 août 1934, p. 4.

Quels sont justement les modèles esthétiques et surtout littéraires de Grignon? Parler de vérité, d'authenticité, de naturel, de simplicité, de clarté, n'est-ce pas dans une large mesure reprendre les grands principes de l'esthétique classique? Précisons d'abord que Grignon, même très préoccupé par la naissance et l'existence d'une littérature canadienne, n'en demeure pas moins un très grand admirateur de la littérature française. Jamais par conséquent chez lui, d'argumentation qui abaisse celle-ci pour rehausser celle-là. La littérature française demeure la littérature mère et le modèle par excellence, "certainement la littérature la plus représentative de la perfection humaine dans l'art[107]". Les grands auteurs français classiques du XVII^{e} siècle, restent aussi les références par excellence. Les témoignages d'admiration les concernant, abondent. Les invitations à les imiter aussi: "Corneille, La Fontaine, Racine, Molière se présentent à nous tels les écrivains les plus purs d'une race pure, les génies véritables d'une France immortelle" (PV, IV, 144). Il félicite Marie LeFranc de demeurer classique. Même dans ses images surréalistes, il juge qu'elle reste claire, précise; qu'elle respecte les règles et se soumet, par esprit de discipline, aux grandes lois de la poétique traditionnelle[108]. A part quelques rares éloges, en 1917[109], le siècle des lumières, pour lui, le siècle des sceptiques, pour les raisons que l'on sait, est toujours tenu en suspicion. Son admiration pour l'absolu, la fougue, la pas-

---

107 Vbr, "Blanche Lamontagne... ", la M, 3 juillet 1920, p. 2.

108 Sto, "la Vie littéraire... ", le C, 29 juin 1931, p. 2.

109 CB, "A propos des Rêveries... ", l'AN, 12 octobre 1917, p. 2.

sion et l'enthousiasme font de Grignon un grand admirateur des romantiques. On sait sa vénération pour leur grand prédécesseur, Jean-Jacques Rousseau, pour ses Confessions et ses Rêveries. Et pour Grignon, qu'il le veuille ou non, l'homme naît et demeure sentimental. Or dans ses premières années d'écriture surtout, on sait que Grignon cultive avec soin son exaltation sentimentale. En 1920, il juge qu'il ne faut plus parler de "mal du siècle", mais d'un "cancer énorme, un très beau cancer suppurant sur la vieille maison du monde[110]". D'autre part, sa fascination pour les grands pamphlétaires français, tient pour beaucoup, à leurs idées certes, mais aussi à leur style, d'abord et avant tout romantique! Il écrit à propos de Léon Bloy:

> "Est-ce saisissement, est-ce excès de louanges, je ne puis me défendre d'admirer ces éclats de prose, ces déchirements, ces plaintes, toute la vision palpitante aux bras infatigables où viennent s'apaiser les poètes" (SEIM, 77).

Même admiration, même fascination pour l'écriture de Giovanni Papini:

> "Style imagé, grouillant, étincelant de métaphores et de comparaisons. Tantôt, il est brisé, coupé; la phrase courte, rapide, qui vole et qui perce. C'est le javelot romain, cette arme préférée des courageux, des habiles et des héros. Tantôt le style roulera tel un fleuve tumultueux, à travers les longues périodes, maîtresses de l'éloquence et de la logique. Énumération, mouvement, harmonie oratoire, répétition du mot (comme chez Péguy) ou répétition de la pensée (comme chez Bossuet), c'est le style ample, grandiose, le style qui bâtit, élève et convainc.

---

110 Vbr, art. cit., la M, 3 juillet 1920, p. 2.

> Ce sont là les styles qui composent le style de Papini. Ah! combien ce grand artiste sait animer les mots, les vivifier, les évoquer! Phrases serrées et solides où les mots choisis, les épithètes qui font image sont coulés comme un bronze impérissable. Style vibrant et sonore comme une harpe, style tout en couleur, où rien n'est affecté, mais dans lequel, au contraire, tout est vrai, humain, sang et feu. Jamais un lieu commun, une phrase toute faite, une locution rouillée. Tout est neuf et clair, tout brille et éclate.
>
> Ces images symboliques, apocalyptiques, ne sont pas faites pour les froussards, admirateurs, souteneurs du style gluant, enjuponné, mol...[111]".

Son parti pris traditionnaliste et régionaliste l'amène évidemment à citer des noms d'écrivains français du terroir, poètes ou romanciers. Par exemple, Gabriel Vicaire, Charles Morice, Jean Giono, Joseph de Pesquidoux et quelques autres. Quelques québécois aussi, par exemple Nérée Beauchemin ou Alfred Desrochers. Il faudrait encore une fois citer aussi les "grands catholiques". Tous ces bons modèles ont leur envers qu'il faut dénoncer. Aux "grands catholiques", il opposera les "grands sceptiques". Aux régionalistes, les "vivants", les exotistes, les "autres". D'autre part, étant donné sa perception du rôle de la femme, Grignon manifeste d'emblée peu de sympathie envers la femme qui écrit. Celle-ci a de fortes chances d'aller grossir les rangs des bas-bleus. Enfin, la primauté qu'il accorde à l'image et au symbole, gages d'une certaine vérité, l'amène naturellement à rejeter ceux qui prétendent peindre le réel objectif. Ceux qui veulent tout peindre. Balzac le ravit,

---

111 CB, "Histoire du Christ... ", l'AN, 3 août 1923, p. 1, 2.

mais les naturalistes le dégoûtent, Zola tout particulièrement. Certains historiens le charment quand ils savent évoquer, mais la plupart, précis, érudits et savants, l'ennuient. Résumons en disant que la "mauvaise" littérature est représentée, en gros, pour lui, par quatre ensembles: dans un premier ensemble, il met la littérature "artificielle", celle-ci abondamment dénoncée. Dans un second, la littérature érudite et savante. Dans un troisième, un certain type de littérature conventionnelle; enfin, dans un dernier, toute la littérature moderne. Dans le premier groupe, il met la littérature de clichés, de lieux communs; l'écriture appliquée, la fausse préciosité, la mièvrerie, le faux sentimentalisme; la fausse éloquence, "les épiques et les lyriques grondants, incurables braillards" (VA, 12); la phrase "romantiseuse, pompeuse, langoureuse"; les images incohérentes, les profusions de fausses épithètes; le style fleuri et emphatique (OC, 85, 86). Dans ce premier groupe aussi, les ouvrages qui fardent, laisent deviner tout en affectant une certaine pudibonderie. Il précise:

> "Je viens de lire de peine et de misère, un roman de la bibliothèque bleue pour jeunes filles, ouvrage que je n'oserais pas mettre dans les mains d'un gigolo, tellement cette histoire suinte de toutes parts la volupté voilée et ce je ne sais quoi de faux et de sentimental, capable de corrompre un troupeau de filles de joie" (PV, IV, 187).

Dans le second groupe, il met la littérature savante et érudite où abondent les annotations, les commentaires, les précisions et les notes. Cette littérature, selon lui, éloigne de la création et engendre une prose banale et sans éclat.

C'est l'absence de style et de vie parce qu'il y a, le plus souvent, absence de drame.

> "Jamais une étincelle dans cette prose, jamais cet éclair si prompt qui a tant de fois illuminé les nuits célestes des siècles passés. Rien, non rien de ces grandeurs. Rien. Rien. C'est désespérant[112]".

Dans ce groupe, Grignon met donc les ouvrages des professeurs, des spécialistes, des exégètes et des savants. Dans le troisième groupe, il rassemble les écrits de convention. Par exemple, dédicaces, préfaces et avant-propos où prolifèrent, selon lui, clichés, lieux communs et hypocrisie. Il aurait certainement fait sienne ces propos de son oncle Vieux Doc:

> "Je n'ai jamais raffolé des préfaces. Souvent, elles font injure aux lecteurs. [...]
>
> Et je déteste les avant-propos autant que les préfaces: mais que voulez-vous? Je n'écris pas pour moi et je connais des gens qui aiment à voir ce titre au commencement d'un volume[113]".

De son côté, Valdombre commente ainsi une dédicace, à lui adressée, de Madeleine Huguenin, dédicace à son ouvrage, Portraits de femmes:

---

112 Vbr, "Un homme capable... ", la M, 29 mai 1920, p. 2.

113 Edmond Grignon, Quarante ans sur le bout du banc, Montréal, Beauchemin, 1932, p. 9 et 12.

> "... je ne veux pas souffrir les 'hommages confraternels'. J'en ai trop reçu au cours de ma modeste existence. J'en ai trop vu de ces bouquets de chrysantèmes empoisonnés. Et la pauvre Madeleine me connaît mal, si elle s'imagine dans sa jugeotte de chroniqueuse satisfaite que je réponds à tous les sourires et que je crois à la sincérité des mignardises derrière l'éventail" (PV, IV, 211)[114].

Dans le quatrième groupe d'écrits, il met tous les suspects "de modernité". Derrière toute écriture un tant soit peu nouvelle, Grignon, farouche conservateur, soupçonne des idées nouvelles et donc un auteur peut-être dangereux. Son classicisme étroit l'amène d'autre part à rejeter tout ce qui est obscur et hermétique, et tout ce qui transgresse les "règles". Comme pour la plupart des autres critiques de la même époque, par exemple Louis Dantin, Carmel Brouillard, Albert Pelletier et quelques autres, l'oeuvre littéraire doit d'abord avoir un sens. On considère presque comme une imposture, la notion de gratuité, et les recherches formelles un tant soit peu sophistiquées, sont bien près d'être assimilées à des élucubrations d'esprits malades et dérangés. Grignon se méfie beaucoup des symbolistes qu'il juge obscurs et hermétiques. Comme toujours quand le critique polémiste se refuse d'emblée à analyser ou à comprendre, il ridiculise: "du vide avec du verbe autour", "la banalité dégénérée en signe de signe[115]"; "littérature précipitée, tout en vitesse, en

---

114 L'Inventaire de la collection Grignon fait mention d'un paquet de textes dactylographiés avec pour titre "Dédicaces assassinatrices" (6 c Divers).

115 Sto, "la Vie littéraire... ", le C, 29 juin 1931, p. 2.

alinéas, en éclairs[116]"; "l'énigmatisme maladif, le mystérieux raffiné, le vaporeux savant" (PV, V, 136); des monstruosités contemporaines, le "renversisme" et le "gâtisme[117]". Dadaïstes, cubistes, surréalistes, unanimistes, impressionnistes sont classés parmi les "extrasoporifiques[118]", les cuistres, "les constipés ou les télégraphistes de l'heure présente[119]". Citons quelques noms parmi les plus malmenés: Jarry, Saint-John Perse, Valéry, Apollinaire, Bremond, Picabia, Jacob, Romains, Durtain, Vildrac, Delteil et quelques autres parmi les français. Parmi les québécois, quelques "francisssons", quelques "retours d'Europe": Léo-Pol Morin, Marcel Dugas, Rocquebrune ou bien un "excentrique" comme Guy de Lahaye. Il reproche à ces auteurs d'oublier que les mots ne sont pas la propriété exclusive du poète, et qu'il y a le lecteur qui garde tout de même le droit de comprendre (PV, III, 129). Tous ceux-là viennent grossir les rangs déjà fort nombreux, des "autres". Ils sont la caricature des "vivants", les artistes élus, sensibles, raffinés, désintéressés, engagés, cultivés, inspirés, rêveurs et idéalistes. Comme on peut le voir, Grignon a, de l'artiste et de l'écrivain, une perception à la fois classique et romantique.

L'intérêt passionné que Grignon porte à l'art et surtout à la littérature, l'amène à célébrer très souvent les livres et la lecture. Il faut en

---

116 Sto, "la Vie littéraire... ", le C, 12 septembre 1931, p. 7.

117 Vbr, "Ceux d'hier... ", le N, 15 mars 1921, p. 2.

118 CB, "Littérature morte", l'AN, 10 janvier 1930, p. 2.

119 CB, "En guettant les ours", l'AN, 23 mai 1930, p. 1, 2.

dire deux mots ici. Car si la littérature et tantôt la politique sont vues comme des valeurs, c'est aussi pour d'autres motifs. Mais peut-être moins nobles et moins désintéressés que ceux que l'on a pu jusqu'ici examiner. En tout cas, ces autres motifs ne sont pas mis en évidence par l'auteur, avec autant d'emphase. Il faut les cueillir ici et là dans des parenthèses, des confidences, des apartés. Grignon reconnaît éprouver dans son travail des émotions et du plaisir, et les livres et la lecture sont aussi pour lui occasions de grandes satisfactions. Comme le dit un de ses personnages, Toussaint Longchamp, "La lecture élève l'esprit et repose le corps" (Dé, 115). Dans ses Pamphlets, Valdombre confie: "J'ai toujours été avide de lectures et de savoir" (PV, I, 314). Il ne voyage jamais sans un livre, "c'est une vraie nécessité[120]". Les livres ont rendu sa jeunesse enchantée et heureuse et il est persuadé qu'ils consoleront encore ses vieux jours (PV, III, 233). Plus tard, il écrira justement: "Moi je trouve que la lecture est un vice délicieux. Je juge même qu'on ne lit pas assez. Aujourd'hui plus que jamais, il est impossible de vivre sans la VIE DE L'ESPRIT, c'est-à-dire sans la lecture[121]". De même qu'il lui faut un cadre et une ambiance pour écrire, de même préfère-t-il lire ici plutôt que là, et à tel moment plutôt qu'à tel autre. L'antre du Lion du Nord où il écrit, médite, se repose et lit, c'est son grenier d'où il peut d'un côté, surveiller la vie du village et de l'autre, contempler le Lac Rond et au loin, les Laurentides. Endroit privilégié, riche en surprises et en enchantements, refuge contre l'ennui et la tristesse, "un

---

120 CB, "Sur le symbolisme", l'AN, 23 août 1918, p. 2.

121 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 11 mars 1967, p. 4.

décor tout autre, un pays riche de sensations d'art, de joies purement littéraires[122]". Et une bibliothèque "qui vaut à elle seule tous les châteaux du monde[123]". Et c'est là, dans la solitude de la nuit, qu'il aime lire, alors que "le vent du nord et d'un octobre déjà brutal ravage la nuit et [ses] plus chers souvenirs" (PV, 1, 468). Ici, il nous invite à la complicité:

> "L'autre nuit, dans le silence étoilé de mon village, en face du lac où nous avions si souvent bercé nos rêves, je relisais ses lettres [celles de Francoeur] [...] Si vous voulez, nous lirons celle-ci ensemble. Penchez-vous sur mon épaule" (PV, IV, 368).

C'est encore par la lecture que la journée commence, quand il s'agit de finir un livre passionnant. Ainsi, ce 9 mai 1940, alors qu'il veut terminer ce livre "foudroyant" de René Benjamin, Marie-Antoinette (PV, IV, 9 et 10). Bien sûr, il attend des livres, des renseignements et des connaissances. Et lui, autodidacte, leur doit beaucoup. Il écrit quelque part, dans un texte sur le communisme:

> "Je n'ai pas eu besoin d'aller me renseigner en Europe sur sa doctrine et son application. Quelques livres pour ou contre m'ont suffi. La même méthode m'a servi en ce qui a trait à la dictature mussoliniennne et à la tyranie diabolique d'un Hitler" (PV, II, 183, 184).

---

122 Voir C. Bernier, art. cit., la Presse, 10 avril 1976, cahier D, p. 3. Et CB, "la Chanson de la neige", l'AN, 9 février 1923, p. 1, 2.

123 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 25 février 1967, p. 4.

Mais la lecture est avant tout pour lui quête d'émotions et de sensations. Elle est aussi une fuite et un tremplin vers le rêve en même temps qu'une occasion de méditation et un exercice spirituel. Dès 1921, il se définit comme "le rêveur et la victime du livre[124]". Le livre doit parler à l'homme, à tout l'homme; à son âme, à son esprit, à sa sensibilité et à son coeur, et faire de lui un "esclave admirable[125]". Il doit être capable "d'épuiser les imaginations les plus opulentes" (SL, 28). Car, peut-on lire "sans éprouver une sensation de grandeur et un besoin d'éprouver l'Enthousiasme" (SL, 26, 27)? Son premier contact avec le livre est déterminant. S'il est séduit, "pris", il le lira "d'une traite", d'affilée et sans un seul bâillement. Ainsi par exemple, lit-il Sous le signe du quartz de Damase Potvin, Mémoranda de d'Aurevilly (PV, III, 353, 432, 433). Il parle même de "sensualité", dans ce commentaire sur Mes idées esthétiques de Léon Daudet, où l'auteur célèbre, entre autres, les beautés du corps féminin:

> "Des couleurs, magie de peintres, Daudet sait en tirer chaque fois une évocation presque visuelle. C'est une orgie de tons, de nuances, de crépuscules et d'aurores. Et si c'est un péché de sensualité que de trouver une ivresse de lecture, je suis un homme damné, j'aime mieux en faire tout de suite l'aveu" (PV, III, 318, 319).

Il sélectionne les passages qui le frappent le plus, en prévision de la visite d'un ami (PV, III, 318, 319). Et pour goûter davantage encore le livre, il

---

124 CB, "les Atmosphères... ", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

125 CB, "Histoire du Christ... ", l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

faut savoir s'arrêter, poser le livre sur ses genoux, regarder devant soi et rêver (PV, III, 324). Ainsi, le lecteur peut-il composer son propre poème. Il écrit à propos de Juana mon aimée de Harry Bernard:

> "Inutile de vous dire que j'y goûtai un plaisir sans mélange. Et une fois le livre terminé, je fermais les yeux et je me transportais dans ces prairies immenses de la Saskatchewan où se déroule cette touchante idylle. [...] J'aimais cette atmosphère, et le milieu, si bien décrit, était pour moi, à ce moment de doux songe, un endroit idéal pour la composition de mon propre poème[126]".

La lecture est aussi réconfort spirituel, méditation sur les grandeurs et la beauté du monde, et occasion de rencontre avec Dieu, premier dispensateur de la beauté. Fréquemment dans son oeuvre, Grignon invite à la lecture et déplore qu'on lise de moins en moins. La question ne cessera de le préoccuper et, en 1967, il s'interroge encore sur les lectures des jeunes qui fréquentent les institutions secondaires[127].

On comprend mieux l'intérêt passionné de Grignon pour les livres quand on sait qu'il a été toute sa vie un bibliophile averti, collectionneur de livres rares et amoureux des belles reliures. Les "beaux grands livres dorés sur tranches" (Dé, 141) et les "sompteux dictionnaires habillés de maroquin

---

126 DE, "Livres et Revues... ", la Rp, vol. 25, no 1, janvier 1932, p. 49.

127 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 11 mars 1967, p. 4.

vert[128]", le font rêver. A Willie Chevalier, il avoue être un "Séraphin de la bibliophilie[129]", victime d'une "passion dévorante" qui le tenaille depuis sa jeunesse[130]. Il confie à Fernand Seguin:

> "Mais je sais bien une chose, c'est que je suis avare de mes livres [...] J'en prête pas de livre, moi. Je suis avare de mes livres. [...] Je suis attaché à des biens périssables, je suis un avare. Je commets le péché d'avarice[131]".

Claire Grignon, sa fille adoptive, nous dit de son côté, que sa riche bibliothèque était méticuleusement rangée et classée et que déranger un seul livre, c'était s'attirer les foudres du pamphlétaire. Elle nous dit qu'il aimait beaucoup toucher et caresser ses livres. Dans ces moments-là, elle avait l'impression de voir "Séraphin qui caressait son or[132]". Grignon lui-même le confirme d'ailleurs:

> "... comme tant d'autres, je possède dans ma bibliothèque des livres que je n'ai pas lus. Je les aime quand même. Je les aime à cause de la reliure, à cause du papier, à cause des caractères typographiques, d'un temps disparu et qui ressuscite pour moi, pour moi seul, un passé qui m'est cher. D'autres mains que les miennes ont feuilleté

---

128 CB, "les Poètes à Saint-Sulpice... ", l'AN, 30 décembre 1921, p. 2.

129 W. Chevalier, "l'Histoire secrète des Belles Histoires", Sept-Jours, 28 décembre 1968, p. 27.

130 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 25 février 1967, p. 2.

131 Le Sel de la semaine, Radio-Canada, 2 septembre 1968.

132 "Les Insolences de CHG", l'Observateur, Radio-Canada, 25 février 1979.

> ces livres et c'est pourquoi je les aime d'amour. Ils me sont précieux. Je les palpe, je les caresse, je les regarde longuement avec un plaisir que je définirais mal. J'ai un Montaigne déjà vieux, qui m'a coûté les yeux de la tête. Je l'aime à cause des soucis qu'il m'a causés. C'est ma passion. Je me contente de regarder ces trois volumes déjà jaunis par le temps et qui ont peut-être appartenus à quelque riche seigneur ou à quelque poète désespéré. Mais je lis Montaigne dans une autre édition. Autrement, je croirais profaner mon amour" (PV, II, 232).

Mais la passion des livres est un "noble penchant"; étranger aux âmes viles (PV, II, 232). Grignon est un fidèle lecteur de la chronique, "Adjugé", de la revue Gringoire, chronique qui rend compte des activités des collectionneurs français. Riche, il mettrait volontiers un prix élevé pour se procurer un manuscrit de Bloy, Balzac, Flaubert ou Péguy. Il fait souvent mention de son fameux Montaigne. Il garde aussi dans son coffre-fort, une édition des oeuvres de Racine, publiée du vivant de l'auteur et cadeau de son ami, le libraire Laurence Wilson[133]. Il relit parfois Barbey d'Aurevilly dans l'édition de luxe, Bernouard (PV, III, 352); les Fleurs du mal dans l'édition Lemerre, "qui contient de très beaux nus et des femmes damnées" (PV, V, 226, 227). Il a, bien sûr, de nombreux ouvrages de Bloy. Mais il est surtout fier de posséder un exemplaire du Pal "avec la couverture de la première livraison conservée". Il se plaît à imaginer que la brochure ait pu passer dans les mains de Léon Bloy:

---

133 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 16 septembre 1967, p. 2.

> "Qui m'assure que l'exemplaire que brandissait Bloy, tout en égrenant son chapelet dans l'abîme de l'Espoir n'est pas celui-là même que je garde sous mes yeux? Si vous croyez que je l'abandonnerais pour de l'argent, vous vous trompez" (PV, II, 236).[134]

Cette longue parenthèse sur la passion de Grignon pour les livres et la lecture, n'est pas sans intérêt. Elle nous permet de mieux saisir que l'activité critique de Grignon n'en fut pas une de dilettante. De même que la lecture engage tout le lecteur, la critique engagera tout l'homme. Il le faut, car autrement, comment expliquer certains enthousiasmes et certaines colères? Dans la mesure où le narrateur est ici plus directement impliqué et concerné, on aura évidemment retrouvé dans les propos qui précèdent, un Grignon que les chapitres précédents avaient déjà rendu familier.

La Politique

Chez Claude-Henri Grignon, la politique est-elle encore une valeur? Au lecteur des Pamphlets de Valdombre, elle apparaîtra plutôt comme une antivaleur. Car, pour Grignon, la politique incarne le plus souvent, le mal. Le discours politique de Grignon qui débute vraiment avec les Pamphlets, en 1936, est donc d'abord un procès. Et Grignon est particulièrement à l'aise dans ce procès. Il a beaucoup plus de difficulté, par contre, à préciser clairement ses options politiques. Il préfère s'interroger, examiner, plutôt que s'enga-

---

134 L'Inventaire de la collection Grignon fait allusion à des "Livres rares" (3 a), "Livres dédicacés" (3 a, c), "Volumes annotés" (3 c).

ger clairement. Le discours politique est donc surtout un discours interrogatif et prospectif, un discours qui se cherche et qui évolue et donc, inévitablement, souvent ambigu et louvoyant. L'actualité est à la fois trop riche en options, en courants d'idées, en modèles possibles et surtout trop instable et trop imprévisible pour qu'il opte clairement et définitivement. Tenter de cerner la pensée socio-politique de Grignon, ce sera donc pour nous, inévitablement, suivre le narrateur dans ses approches, dans ses tentatives de mises au point et de clarifications. Après seulement, nous pourrons tenter un bilan. Nous cernerons les positions de Grignon face au nationalisme, face au fascisme et au nazisme et face à des courants plus révolutionnaires comme le socialisme et le communisme. Mais il faut d'abord préciser quelle est la perception d'ensemble de Valdombre, de la politique et des politiciens.

La politique "horripile" Grignon et les idées qu'elle soulève lui "répugnent" (PV, II, 185). Pour lui, la politique est corrompue, le système démocratique est une farce et le suffrage universel, une supercherie. Les partis politiques sont pourris, la vie parlementaire est une comédie bouffonne et l'État et l'administration, des espèces de monstres. Les politiciens sont tous des vendus et des imbéciles. Le grand sacrifié toujours berné, le peuple. Mais il n'a que ce qu'il mérite. Enfin, le pouvoir a toujours été et sera toujours aux mains des puissances d'argent. Comme on peut le voir, le tableau est plutôt sombre. La "chienne de politique[135]", écrit-il, est un "réservoir où bouille la haine et la pourriture" (PV, III, 265). Elle est "un labyrinthe où

135 Vbr, "le Curé Labelle devant les Anglais", la N, 28 octobre 1937, p. 1.

la plupart des génies se perdent" (PV, V, 29), "une machine à vanner le mensonge" (PV, II, 83). A la fin de 1937, il trace ce bilan définitif:

> "les sages admettent généralement que la politique dans tous les pays du monde, actuellement sous les démocraties aussi bien que sous la férule des dictateurs, est une farce monumentale et que seuls les hommes dépourvus d'intelligence et de coeur peuvent y ajouter un semblant de sérieux. La politique, quelle qu'elle soit, c'est l'affaire de l'Argent, de la corruption et de la prostitution de la pensée. En politique, il n'y a pas de doctrines, il n'y a que des hommes" (PV, II, 38).

Les maux les plus visibles sont souvent marqués au fer rouge: argent, corruption, patronnage et favoritisme qui sont les véritables aliments de la politique. Il lui paraît fatal et inévitable que députés et ministres abusent de leur influence (PV, II, 192). Que "dans tous les pays du monde", il se trouve des fonctionnaires qui doivent leur poste au prestige de leur famille (PV, I, 240). Les jugements désabusés abondent par conséquent:

> "Il est impossible à un régime politique quel qu'il soit de respirer même pendant la durée d'un mois s'il ne peut pas s'appuyer sur l'argent et les grosses entreprises" (PV, II, 147).
>
> "Enlevez le patronnage aux ministres, aux députés et il ne s'en trouvera pas cinq sur cent capables de se faire élire" (PV, II, 558).

Le pouvoir, corrompu, ne se gagne donc pas avec des idées, des doctrines ou des principes, mais avec de la boue (PV, II, 241). Pas surprenant qu'il invite les jeunes à fuir la politique puisqu'elle est une impasse (PV, V, 87) et qu'elle

dévore ses propres enfants (PV, III, 266, 267). Même procès de la démocratie et du suffrage universel. La démocratie est imparfaite, sale, corrompue et maudite. Elle a des "griffes de vautours" (PV, I, 29 à 31). Elle est une "grosse entremetteuse" (PV, II, 8). Elle est surtout faible et, face aux menées de Hitler par exemple, elle "chancelle" (PV, II, 470). Elle est incapable de résoudre les crises économiques (PV, II, 485). Elle pêche par excès de tolérance en ce qui concerne les libertés de parole et de presse. Elle doit donc en payer le prix et ne peut faire autrement que de forger "sa propre peine" (PV, II, 93). Elle permet ainsi à ceux qui s'opposent à elle de miner son pouvoir:

> "Dans les démocraties, le droit d'association, le droit d'organiser des meetings pour protester contre l'ordre établi, réserve des surprises à nos dirigeants actuels. La prudence la plus élémentaire nous enseigne de ne pas confier des bâtons de dynamite à des enfants" (PV, II, 441).

Le suffrage universel est un "enfer", "une des grandes farces macabres de notre temps" (Pr, 75). Les votes sont toujours faussés puisque les caisses électorales sont financées par les trusts, ce qui permet ensuite de corrompre le peuple (PV, V, 178). Le "sainte démocratie" fait donc avant tout l'affaire des financiers et des trustards et on n'a pas idée "des sommes fabuleuses" qu'ils sont prêts à jeter "en pâture à la racaille, à la populaille pour sauver leur propre peau et avec leur sale peau, le régime actuel" (PV, I, 288). C'est donc dire que Grignon a bien peu d'estime pour les valeurs démocratiques et "les ridicules droits de l'homme de '89" qui abêtirent le XIX^{e} siècle après avoir

corrompu le XVIII^{e}. Il ne voit dans la révolution française qu'une "ignoble équipée" (PV, IV, 167), et n'a que mépris pour les révolutionnaires démagogues comme par exemple, "l'ingrat, le calculateur Saint-Just, le Haineux" (PV, IV, 12). Si les députés manifestent quelque indépendance à l'égard des évêques, il voit en eux des jacobins et commente: "C'est vrai que les mots 'Assemblée législative', ça pue pas mal la constituante et les sales principes de '89" (PV, III, 168). Il rejette donc le régime républicain qu'il rend responsable de tous les maux possibles, surtout de la défaite française (PV, III, 166; IV, 364). En réalité, ce sont parfois les libertés démocratiques, et disons- le, la liberté tout court, qui sont remises en cause. Il écrit:

> "Le vocable 'Liberté' est le plus terrible dans toutes les langues. Le plus dangereux, capable encore d'incendier les villes et d'arrêter le cours des fleuves. Deux classes d'hommes en ont fait un abus épouvantable: les poètes et les révolutionnaires" (PV, II, 47).

Puisque le plus souvent la liberté, "ce fameux bien dont parlaient les sans-culottes et avant eux, le fol Jean-Jacques", dégénère en licence, elle n'est à ses yeux "qu'un triste bobard qu'il faut s'empresser de balayer au loin" (PV, II, 441). C'est ainsi que parfois chez Grignon se manifeste une certaine tentation totalitaire que des jugements comme celui-ci confirment: "Et si nos gauchistes actuels, nos grands intellectuels d'aujourd'hui s'obstinent à ne rien entendre, ils méritent simplement le cabanon[136]". Grignon poursuit son

---

136 CHG, "Arthur Buies... ", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 40.

procès en dénonçant le "mécanisme" des institutions, les structures. Les partis d'abord sont visés. Que ce soit sous les dictatures ou en démocratie, ils sont, eux aussi, toujours corrompus (PV, II, 187). Dans chaque parti, il y a une "vieille gang" qui tire les ficelles. Par "vieille gang", il faut entendre "le bureau d'organisation du parti", le comptable, la propagande et toute la machine du parti (PV, II, 326). Les congrès rassemblent des ignorants et des partisans aveugles qui plient sans cesse l'échine (PV, III, 320, 321). Tout y est organisé et tout le monde sait qu'il s'agit d'un "véritable cirque" (PV, II, 302). Et les puissances d'argent contrôlent en fin de compte les partis:

> "Le programme seul, et serait-il le meilleur du monde, ne suffit pas: il faut l'argent pour le faire passer. [...] Et cet argent qu'auront versé si généreusement la haute finance, les industriels puissants et les commerçants de toutes sortes, il faudra tout de même le rembourser au moyen d'une législation profitable à ces messieurs. C'est ainsi que les choses se passent dans tous les pays démocratiques et même totalitaires, partout où règne le suffrage universel" (PV, II, 298, 299).

Il poursuit le procès des institutions parlementaires en s'en prenant à l'Assemblée législative:

> "Je ne commencerai à respecter l'Assemblée législative, cette machine à tuer le temps, que le jour où toutes les classes de la société y seront généreusement représentées et que les groupes garderont la force d'être personnels et de porter au bon moment le coup fatal au ministère qui ne répondra plus aux exigences de l'heure et qui ne remplira pas ses promesses" (PV, I, 138, 139).

La chambre des députés est le plus souvent un "cirque", une "foire" plutôt qu'un salon de la race. Bref, "un lieu de marchandage, de concussions, de compromissions" (PV, III, 51, 52). On y travaille peu. On y fabrique en série des lois que les députés eux-mêmes n'ont pas pris le temps d'étudier (PV, II, 191). L'éloquence y est "pâteuse ", farcie de clichés et de lieux communs; la plupart des discours "vaporeux, lénitifs, parfumés, aplatventristes" (P, III, 54). Il voit dans la session de 1938, une "farce". Dans le discours du trône? le sommet du camouflage et de la médiocrité, une "farce momumentale" qu'on répète chaque année "pour le plaisir de barbouiller du parchemin et d'humilier Sa Majesté elle-même".. Et d'ajouter, avec humour: "Pauvre Georges!". Il continue:

> "De là-peu-près, de l'impression, des idées vagues et des vagues de mots, des promesses quoi! [...] Enfin, un joli cocktail bon à fendre des estomacs de fer et à congestionner des reins d'airain" (PV, III, 49, 50).

Il se moque joyeusement des mondanités et du décorum qui accompagnent l'ouverture d'une nouvelle session. Le cirque Barnum lui-même, pourrait venir s'y renouveler (PV, III, 54). "Quelle tragi-comédie" (PV, II, 193)!

> "L'ouverture d'une session parlementaire sous le régime démocratique et des saintes libertés est une occasion pour les grosses et maigres madames de s'exiber, de se pavaner, de prouver à la civilisation que l'autorité vient d'elles. Il y a aussi les beaux messieurs, chauves, voûtés, ridés, qui offrent le spectacle de mannequins, affublés de vêtements aussi ridicules que coûteux" (PV, III, 54).

Il ne voit dans ces "cérémonies abrutissantes" (PV, I, 221) que gaspillage d'argent (PV, II, 179). L'État, l'administration et le gouvernement ne sont pas épargnés. A tous les niveaux, des ignares et des lâches (PV, I, 476); "un grand ramassis de crétins qui gouvernent les deux pieds dans la même bottine[137]"; "la chose du plus grand nombre" (PV, II, 401). Il précise:

> "L'État qui devrait régner au-dessus du peuple, qui devrait gouverner, légiférer et maîtriser, passe dans les démocraties [...] pour le serviteur du peuple. l'État s'est fait le complice de toutes les passions populaires et se traîne à quatre pattes devant la majorité, c'est-à-dire la Bêtise. [...] L'État est devenu, entre les mains des masses prolétariennes, un instrument de lucre et de vil chantage. L'État descend de son trône pour se vautrer dans les égoûts. C'est ce qu'on appelle le règne de la justice et de la liberté" (PV, II, 401).

Il reproche aussi et surtout à l'État d'avoir tué l'initiative personnelle en s'étant fait le soutien de beaucoup. Inutile de davantage insister. L'anti-étatisme de Grignon est grossièrement évident[138]. L'administration publique est aussi dénoncée et il souligne, souvent avec humour, sa lenteur et son

---

137 Voir C. Bernier, art. cit., la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

138 Michel Brunet écrit dans son étude, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme": "La littérature sociale du Canada français, depuis Louis-Adolphe Paquet jusqu'aux agriculturistes contemporains se caractérise principalement par ses dénonciations passionnées de l'État et de l'étatisme. Toute intervention de l'État fut systématiquement considérée comme une étape conduisant à la collectivisation massive et à l'asservissement de la personne humaine". Dans la Présence anglaise et les Canadiens, Montréal, Beauchemin, 1964, p. 145 et 146.

inefficacité (PV, V, 246). Il ironise sur les "grandeurs et les misères du fonctionnarisme" (PV, I, 438), tout en déplorant les mises-à-pied de fonctionnaires qui accompagnent inévitablement l'arrivée au pouvoir d'un nouveau gouvernement (PV, V, 246).

Dans le monde pourri de la politique et du pouvoir, les faux modèles sont légions. On s'en doutait un peu. Les politiciens? "ignorants, faux, timorés, intéressés, hypocrites, malhonnêtes, profiteurs, jouisseurs", etc. Ce sont des "vaches, des salauds, des crapules, des clowns, des jongleurs, des politicailleurs", etc. Ils raffolent des banquets où ils s'emplissent le ventre comme des Romains et des porcs (PV, I, 70), "à la santé des crève-la-faim" (PV, I, 220). Ils sont le plus souvent de mèche avec les intérêts financiers et les étrangers pour favoriser ceux-ci au détriment des Canadiens (PV, II, 540, 541). Seule leur réélection les préoccupe:

> "Les politiciens dont le rôle consiste précisément à éclairer, à instruire et à diriger le peuple, étant pour la plupart d'une ignorance inquiétante n'ont pas trop de temps à sacrifier aux manigances de patronage et à soigner leur triste publicité en vue d'une élection prochaine. Les débats sérieux sur des questions économiques les dépasseront toujours et c'est heureux encore qu'ils sachent ce dont il s'agit" (PV, I, 326).
>
> "Ils restent les jouets des capitalistes et des combinards les moins recommandables. Ils font le jeu de la finance et tombent infailliblement dans tous les bobards" (PV, II, 544).

Les parlementaires ne sont que des "parle-menteurs" (PV, III, 298) et des "bouffons" (PV, II, 195). Quant au député moyen? "C'est quelque chose de tout simplement épouvantable et s'il fallait que les masses laborieuses prissent connaissance d'une pareille vérité, ce serait la révolution" (PV, II, 191). Il est cependant en faveur d'une hausse de leur indemnité, mais à condition qu'ils soient présents en Chambre. Car, selon lui, leurs absences sont décidément trop fréquentes:

> "Ils tripotent peut-être des paperasses et des petites business dans les différents ministères? Probablement qu'ils tripotent autre chose itou. Ils se trouvent partout et nulle part. En tout cas vous ne les voyez pas ou très rarement à leur siège en Chambre. C'est un vrai scandale" (PV, II, 435).

A maintes reprises, il déplore que le peuple se retrouve toujours le grand perdant:

> "Il y a une chose certaine, c'est que le peuple demeure le jouet des rêveurs, des idéalistes, des doctrinaires et des tyrans; c'est que le peuple sera toujours le seul à écoper, à souffrir" (PV, II, 39).
>
> "... je veux parler de ce mouton, de ce pauvre peuple, toujours le même mouton de tous les pays du monde invariablement tondu, lâchement méprisé et qu'une bande d'énergumènes voudraient conduire sous le couteau" (PV, II, 6).

Car la démocratie n'a été inventée que pour donner au peuple l'illusion du pouvoir, que pour l'étourdir.

> "Le pauvre peuple croit quand même assister à des discussions réelles. Il s'imagine même pénétrer les mystères politiques. Le pauvre! Laissons-lui ses illusions. Autrement, je ne réponds de rien" (PV, 1, 337).

Faut-il en conclure que Grignon épouse le point de vue du peuple? Pas du tout! C'est plutôt à un procès de celui-ci qu'il se livre. Le peuple est naïf, inculte, primaire, grossier, ignorant , veule, gourmand, avare et intéressé: ses instincts le conduisent et il est prêt à toutes les compromissions (PV, 1, 61, 62). Par exemple, le peuple de Paris a "soif de sensations plus fraîches", de "grandes émotions"; il désire une sensation étourdissante (SL, 24, 175). Il reste le jouet fragile d'une sensation neuve, d'un "événement imprévu, d'un geste, d'un mot". "Le peuple blasé est un enfant et peut devenir cruel si un acte le déchaîne" (SL, 85). Pour tout dire, le peuple est dangereux et on ne saurait se fier à lui. N'est-ce pas par lui que les dictateurs se hissent au pouvoir? Il n'aime pas les idées et les théories qu'il comprend mal (PV, III, 75). Il veut des images, des photos en couleur, des scandales (PV, II, 190), des promesses jamais tenues mais qui finissent toujours par le séduire (PV, III, 72). Il veut un discours "primaire", mettant en oeuvre des procédés simples, qui parle par maximes et par sentences. Comme le discours de Mussolini par exemple:

> "Les masses prolétariennes ne comprennent pas toujours ce que veut dire le tribun. Elles ne s'en laissent pas moins bercer par le chant de la prose et un rythme sentimental qui agissent fortement sur les sens et frappent au coeur" (PV, II, 476).

Et il continue:

> "Je vous demande un peu ce que le peuple connaît de la politique et de la valeur des hommes! Si on laissait aux masses, l'entière liberté du choix d'un chef, infailliblement, on élirait un hâbleur, un avaleur de sabres, un fort en gueule. Voyez l'histoire toute récente des dictatures et dites-moi si Staline, Hitler et Mussolini ne se sont pas eux-mêmes imposés au peuple" (PV, II, 299)?

Le peuple enfin est corrompu par les politiciens eux-mêmes qui exploitent sa crédulité et ses faiblesses; par l'État aussi qui, de plus en plus, le craint, le chérit, le baise, le cajole et le caresse (PV, V, 165). Les lois sociales risquent d'en faire un "assisté" de plus en plus capricieux et exigeant (PV, II, 401).

Récapitulons. Déjà, les cibles sont nombreuses. D'abord ceux qui ont l'argent et avec l'argent, le pouvoir, et qui corrompent la politique et les politiciens: "les chiens de la Phynance" (PV, I, 37), les financiers, les riches, les bougeois, les trustards, les gros industriels et les gros commerçants. Les "puissances d'argent" qui ne sont ni libérales, ni conservatrices, ni nationales. Parce qu'elles préfèrent rester des "puissances d'argent" pour continuer "jusqu'à la fin du monde à tenir dans leurs poches tous les politiciens et tout le peuple" (PV, II, 299). Et à côté d'eux, ceux qui jouent le jeu: les politiciens à quelque niveau que ce soit, députés ou ministres. Mais aussi le peuple qui les élit. Ce sont aussi les républicains, les démocrates,

les jacobins, les admirateurs de '89, les révolutionnaires, autant de naïfs qui croient aux libertés démocratiques et qui sont à quatre pattes devant la science, les inventions modernes et le progrès (PV, II, 478). Enfin, les fonctionnaires "abrutis" qui profitent du système pour s'engraisser et qui ont "du temps et de l'esprit à perdre" (PV, I, 57, 64). Il identifie aussi quelques-unes des pensées qu'il juge "dangereuses": Nietzche, Kant, Fitche, le Rousseau du Contrat social (PV, II, 491, 422), et les grandes figures de la Révolution française. Il est encore trop tôt et difficile, à cette étape-ci, de préciser clairement la pensée politique de Grignon. Mais en se basant sur les procès qu'il mène et les cibles qu'il attaque, on devine une pensée politique de droite, conservatrice, voire même réactionnaire. Ce n'est pas pour nous surprendre, nous qui savons par ailleurs les idées qu'il défend. Tâchons maintenant de voir où Grignon se situe par rapport aux grands courants de pensée qui circulent au Québec à la veille de la seconde grande guerre, et qui sont l'occasion de débats: le nationalisme et le fascisme surtout.

Le Nationalisme

Le nationalisme de Grignon, si nationalisme il y a, n'est pas sans contradictions et sans ambiguités. Une chose est sûre, il "évolue", et tellement que l'auteur en arrive à bannir ce et ceux qu'il a auparavant loués et à rehausser ce et ceux qu'il a rabaissés! Mais, entre 1936 et 1938, on peut dire, en gros, que Valdombre épouse, et même avec une certaine ferveur, le point de vue nationaliste. Son anglophobie et une certaine xénophobie sont alors évidentes et se manifestent souvent. Et sa méfiance est grande envers

Ottawa. On verra qu'il en sera tout autrement après 1940. Son argumentation, ici encore, s'articule de la même manière. Le procès du faux nationalisme met en évidence le vrai. Il dénonce un certain type de nationalisme, lâche, peureux, avachi; qui démissionne devant l'Anglais et l'argent; qui a peur de son histoire et des patriotes de 1837; et qui élève les enfants dans l'ignorance. Ce sont, ceux-là qui prônent ce type de nationalisme, des "patriotards en chaussettes", lâches et trembleurs, qui voient partout de l'exagération (PV, I, 93 à 99, 156). Il se demande si le mot "national" a encore un sens au Québec et il pense que les vrais nationalistes sont rares. Car il ne voit que pacotille dans les défilés du 24 juin et les discours creux qui flattent le peuple, "content de n'être qu'un porteur d'eau" (PV, II, 291). Et le slogan, "il faut être national", qui revient de façon cyclique dans l'histoire du Québec, est une vraie comédie. Il écrit:

> "C'est ainsi qu'on se montre national pendant 4 ou 5 ans. On redevient ensuite bleu ou rouge selon le prix du lard sur le marché. Cela dure vingt-cinq, trente ans, souvent davantage, puis un beau jour, un nouvel avaleur de sabres fait sonner le clairon 'national'. Et nous gardons des raisons de croire que les choses iront ainsi jusqu'à la fin des temps" (PV, III, 292).

Il déplore que le "manteau national" ait si souvent servi à cacher des turpitudes (PV, II, 291). Il fustige en même temps, les anti-patriotistes qui bavent et trahissent, "vermine qui rampe dans la politique et le journalisme" (PV, II, 550). Se méfie des anglophiles qui trouvent qu'on ne fait pas assez d'anglais dans les écoles (PV, I, 97, 98). S'en prend aux idoles de plâtre, si nombreu-

ses dans les annales canadiennes-françaises. Parmi elles, notons-le bien, Papineau, "ce Danton en carton pâte et grand fétiche de notre nationalisme esquinté" (PV, I, 108). Papineau, synonyme de tribun débraillé, de confusion, de défaitisme, de lâchage, de fuite. Qui aurait dû mourir au lieu de se sauver. Il commente:

> "Il nous a tués. Il n'y a pas d'arguments si subtils qui tiennent devant le fait" (PV, I, 101).
>
> "Quand viendra le temps de marquer notre survivance et notre fierté nationale, il nous faudra autre chose que des paroles grandiloquentes et des lâchages systématiques" (PV, I, 102).

A l'égard d'Honoré Mercier, son point de vue est plus partagé. Il admire le politique, le tribun éloquent; et surtout ses efforts en faveur de la colonisation. Mais il fit des fautes capitales et il était capable de la plus basse des partisaneries. Grignon refuse donc de voir en lui un surhomme (PV, I, 410 à 414). Sur Henri Bourassa, il va s'acharner. Cela s'explique un peu: le polémiste pardonne mal à son idole de l'avoir déçu. Le Père Bougonneux avoue que Bourassa fut dans sa jeunesse "son homme", son héros, et qu'il s'est longtemps battu pour les principes qu'il défendait alors. Jusqu'au jour où le chef a cessé de se battre; jusqu'au jour où il a dit qu'il s'était trompé. "Rien que ça" (Ba/PB, mai 1941, 46)! Voir cet ancien tribun nationaliste s'excuser et se confesser, tout en encensant les Anglais, l'exaspère. Qu'était donc devenu le nationaliste vengeur et redresseur de torts des années 1900-1930? Un partisan de la conciliation et de la réconciliation qui ridiculise, devant les

Anglais, les jeunes patriotes québécois et le journal la Nation[139]. Dans "les deux derniers Bourassa" (PV, 1, 72 à 87), Valdombre fait le procès du "nouveau" Bourassa, un vieillard qui se traîne, fourbu, cafard, désillusionné, embourgeoisé[140]. Et de s'interroger: pourquoi tant de revirements, de paradoxes, de contradictions? Pourquoi venir maintenant supplier les Canadiens français de courber l'échine, "juste assez pour que la race dominante et arrogante nous écrase définitivement la tête? Il refuse de suivre

> "... cet ancien nationaliste qui vient publiquement confesser sa faute politique et blâmer la jeunesse d'aujourd'hui [...]. Cet homme-là [il] l'abandonne à sa misère et à ses rêveries de vieillard sentimental. [...] Le pauvre grand homme, il est digne d'une profonde pitié" (PV, 1, 86).

Il l'interpelle:

> "Tu nous auras donc trompés bassement? Tu auras été un maître d'illusions et un apôtre de l'absurde? [...] Nous aurons été à ton école. Tu nous a appris à lever la tête et nous ne sommes pas prêts à nous soumettre à la politique de conciliation ou de réconciliation. [...] Nous ne servirons qu'une

---

139 Les propos de Valdombre sur Bourassa et son désenchantement pour le maître ne sont pas sans évoquer un texte d'un autre polémiste célèbre: "la faillite (?) du nationalisme" de Jules Fournier. Bourassa, en 1916, a, pour la jeunesse, la stature d'un prophète. Mais les plus perspicaces ont déjà perdu leurs illusions. Fournier écrit: "Et nous enfin, nous tous qui avions compté sur M. Bourassa comme sur le chef et le sauveur prochain de la race, n'étions-nous pas en droit vraiment, d'attendre de lui autre chose et plus que le rôle restreint où il semble définitivement emprisonné?" Voir Mon encrier, Montréal, Fides, 1965, p. 269.

140 Ce texte répond à deux discours de Bourassa devant un auditoire anglais, prononcés les 19 et 26 octobre 1936.

> politique: celle que tu nous as enseignée depuis trente ans et ce n'est pas celle quoi que tu en dises que tu nous prêches aujourd'hui. Nous ne servirons plus" (PV, I, 78)!

Le procès du maître est continu en 1937. Il commente un de ses discours, prononcé à Sherbrooke:

> "Nous savions depuis longtemps que Bourassa est prêt à dire n'importe quoi contre les Canayens pourvu que ce soit de nature à plaire aux Anglais. Vous savez bien qu'il ambitionne un siège de sénateur, ce défaitiste. Qu'attend M. King pour le nommer" (PV, I, 226)?

Il rappelle son comportement quand Asselin fut condamné contre Jean Prévost, en 1907. Bourassa ne fit rien pour celui dont l'influence lui avait pourtant beaucoup profité: "le maître reniait, reculait, manoeuvre qui le distingue encore aujourd'hui à trente ans de distance" (PV, I, 461). Le procès de l'idole des Anglais, du vieillard usé, du parfait gentleman, "old british lady", est repris dans un texte où, pour mieux le confondre, il l'oppose à l'abbé Groulx, "Bourassa et l'abbé Groulx devant les Anglais[141]" (PV, I, 506 à 547). Valdombre qui tenait tantôt des propos peu flatteurs sur Papineau devient ici son défenseur contre Bourassa qui a parlé à son propos, de "don fatal de l'éloquence", d'homme de valeur, mais sans formation religieuse et philosophique véritable. Papineau redevient alors le révolutionnaire par excellence. "Et tant mieux!" (PV, I, 517), conclut le polémiste. Il reproche

---

141 Ce texte répond au discours de Bourassa du 21 octobre 1937, à l'Auditorium du Plateau, à Montréal.

à Bourassa de cacher les vraies causes de la révolte de '37, de fausser la vérité, d'excuser les loyalistes et les gouverneurs anglais en citant les historiens qui font son affaire. Il en fait un disciple du bon-ententiste Thomas Chapais, de Veuillot aussi; un catholique sectaire et crispé que l'art et le beau effraient. Grignon lui en veut de manifester si clairement sa hargne contre tout ce qui est français. Il lui reproche enfin de s'être dérobé en 1911, alors que la province entière le suivait, en n'allant pas à Ottawa conduire les nationalistes qui s'étaient fait élire sous son drapeau (PV, I, 513). Quant à sa prétention à morigéner le clergé, depuis qu'il a rendu visite au Pape, le polémiste la trouve tout simplement ridicule. Il conclut ainsi, sur son style:

> "Bourassa est si éloigné du génie français que sa langue est bourrée d'anglicismes d'une lourdeur toute parnassienne et sans lumière. Son style caractérise l'orateur d'occasion et presque jamais la manière des parlementaires anglais, ce qui est pire. Toute son éducation vient de l'anglo-saxon. C'est un sujet d'Oxford. [...] Voilà pourquoi un Bourassa, nouveau clergyman, méprise tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est sacré. [...] On se demande même en certains milieux si le vieux tribun ne prend pas un plaisir inqualifiable à tirer sur sa gloire ancienne pour être bien sûr d'atteindre la jeunesse au coeur" (PV, I, 525 à 528).

En 1939 et 1943, le polémiste revient, avec ironie toujours, sur "l'impérialisme sonore" du nationaliste converti (PV, III, 86; V, 156). Mais pour être juste, il faut signaler que Grignon admirera toujours en Bourassa, le catholique conservateur et réactionnaire qui dénonce les riches et le moder-

nisme, le communisme et le capitalisme; qui prêche "une vie simple, modeste et laborieuse". Il précise alors: "Ce Bourassa, catholique selon mes vues, je le respecte" (PV, I, 85 à 87).

De 1936 à 1939, Valdombre se fait donc l'apôtre d'un nationalisme fort, viril et fier, qui relève la tête et n'a pas peur de s'afficher. Il écrit: "Je dis que nous n'avons pas à tendre la main à personne au Canada, je dis que nous devons nous faire respecter" (PV, I, 78). Et encore: "Eh bien! non! Eh bien! non! Nous ne ramperons pas devant la race dominante. Levons la tête. C'est le passé qui nous l'enseigne. C'est l'abbé Groulx qui vous le demande" (PV, I, 96). C'est, sans aucun doute, dans ses propos sur les patriotes de '37, que son nationalisme se fait le plus tapageur. 1837, c'est "cette heure palpitante qui reste à elle seule, une parfaite leçon et qui ouvre toute grande la porte sur la fierté de notre histoire" (PV, I, 97). Il admire ceux qui surent lever le poing et se battre:

> "... je veux parler de ce sang longtemps contenu, longtemps refoulé mais qui finit toujours par bondir dans un éclatement de veines et d'orgueil. Exemple! 1837! [...] De cette ruse qui peut conduire le faible ou le vaincu jusqu'à son ennemi, alors qu'il lui cassera la gueule, j'en suis" (PV, I, 95, 96)!

Pour Valdombre, la révolte des patriotes est inévitable et juste. C'est l'arrogance de l'oligarchie anglaise et des gouverneurs qui en est la cause (PV, I, 521). Il rappelle les injustices nombreuses dont sont victimes les Canadiens français. Et n'a que mépris pour Murray, Dorchester et Gosford,

"oppresseurs des Canadiens" (PV, 1, 516). Craig est "un salaud doublé d'un persécuteur", Durham, un hypocrite, et le général Colborne, une "rogne", un "vieux brûlot", "celui-là même qui savait si bien incendier les villages, opposer cent soldats contre un patriote"... (PV, I, 519 à 522). Il va même plus loin que Groulx qui déplore que les Patriotes ne soient pas restés sur le terrain constitutionnel. Il réfute cette opinion, car l'Angleterre, selon lui, n'a jamais rien accordé par voie constitutionnelle et son parlementarisme est "la plus formidable farce que des abrutis pouvaient inventer" (PV, I, 544, 545). Il voit, dans 1837, une aventure admirable, et la plus belle, de l'histoire canadienne:

> "Nos parents, nos bons vieux parents, presque illettrés, mais qui avaient du coeur au ventre et du cal aux mains ont bien fait [...] Et tous ceux, Anglo-saxons aussi bien que Français d'origine, qui osent accabler de reproches ces braves Patriotes et ces grands coeurs, profanent ce qu'il y a de plus sacré pour un peuple vaincu: le droit de vivre" (PV, 1, 545).

Dans l'enthousiasme, Papineau redevient le sauveur du Canada français:

> "Et tant mieux! Si en 1837, une poignée de Canadiens d'origine purement française n'avaient point écouté le révolutionnaire, et si le révolutionnaire avait résisté au cours tumultueux des événements et s'était refusé à entendre l'orage qui grondait dans son coeur, la religion catholique et la langue française et la province de Québec n'existeraient pas sur ce sol d'Amérique que nos aïeux colonisèrent au prix de quel sacrifice" (PV, I, 517)!

Il vante les mérites de l'historien, Louis-Olivier David, qui publie en 1884, "au risque de se faire écarteler sur la place d'Armes", les Patriotes, "le Bréviaire de la fierté et du patriotisme [...] le seul livre qui compte" (PV, I, 542, 543). Il déplore qu'on n'ait pas fêté de façon plus grandiose les patriotes et les événements de '37. Il aurait voulu en faire une imposante manifestation de la présence française en Amérique. On aurait pu, par exemple, remplacer la Saint-Jean-Baptiste par la "fête des Pendus"; faire une manifestation monstre de trois jours qui aurait regroupé tous les chefs nationalistes. Il écrit:

> "Je souhaite que ces Assises de la liberté aient lieu à Montréal et que cent mille Jeunes Canadiens français paradent dans les rues de la Cité, imposant leur présence et leurs revendications au capital anglais, juif, étranger [...] Car n'oublions jamais, qu'il y a un siècle, nos pères mouraient sur l'échafaud pour la défense du sol, de notre religion et de nos droits (PV, 1, 47).

Au début de 1937, il souhaite à tous

> "UNE PATRIOTIQUE, UNE LABORIEUSE
> ET GRANDE ANNÉE 1937" (PV, I, 47),

---

et que pas une parcelle de terre québécoise ne soit vendue à des étrangers. Et la fin de l'enseignement de l'anglais dans les écoles. Car si "les vainqueurs arrogants veulent commercer avec nous et s'ils sont nos frères, qu'ils commencent par apprendre notre langue" (PV, 1, 47). Mêmes souhaits à la fin de 1937:

que ses lecteurs soient des patriotes fiers et indépendants devant l'étranger, qu'ils se découvrent eux-mêmes et découvrent le Christ, "en regard du sens patriotique" (PV, II, 4, 5). Par contre, les souhaits de décembre 1938 semblent déjà moins convaincus et moins convaincants, presque désabusés. Leur tournure antiphrastique en est un indice. Que le gouvernement du Québec vende aux Américains "deux millions d'acres de terre catholique et canadienne-française. Et ce sera le feu de joie" (PV, III, 3, 4)! Que l'étranger s'empare des ressources naturelles, laissant à une poignée de ronds-de-cuir canadiens-français le soin d'en compiler les statistiques! Qu'on laisse mourir les colons et la paysannerie; qu'on cesse d'enseigner le français! Bref, qu'on s'attache donc, une fois pour toutes, à faire disparaître le Québec de la carte (PV, III, 3 à 5).

Entre 1936 et 1938, le nationalisme du polémiste s'accompagne, de façon évidente, d'anglophobie. Plusieurs de nos récentes citations l'ont d'ailleurs montré. A cette époque, nous le verrons, il dénonce violemment les politiques de réarmement d'Ottawa. Il évoque le spectre de la conscription et prévient les députés que ceux qui voteront pour l'Angleterre seront des ennemis du Canada (PV, 1, 136). En février 1937, il préside à Montréal une assemblée des Jeunesses Patriotes, contre la politique d'armement d'Ottawa et l'impérialisme anglo-saxon (PV, 1, 177). Les Anglais et l'Angleterre sont alors les ennemis, les maîtres, les conquérants et le portrait qu'en trace le polémiste est toujours, ou sacarstique ou caricatural. Il dénonce l'arrogance anglaise, son mépris, son racisme, sa rapacité. Il associe les Anglais aux "chacals de la

Phynance" (PV, I, 41); les voit "plus juifs que les Juifs" (PV, I, 214). Ce sont:

> "... des bourgeois cossus et des immigrés authentiques qui se seront servis généreusement de notre Québec, en ayant la décence, toutefois, de nous laisser le gros lard et la galette de sarrasin" (PV, I, 44).

Quant à l'Angleterre, une vérité saute aux yeux quand on lit son histoire:

> "L'Albion commence toujours envers ses colonies par se montrer fière pour tomber ensuite dans une perfidie sans exemple chez un autre peuple. Ça n'a pas manqué contre les vaincus de 1763" (PV, I, 532).
>
> "Avec un pays aussi arrogant, aussi peu soucieux des conditions humaines, aussi peu chevaleresque et généreux que l'Angleterre, on ne discute pas: on prend les armes" (PV, I, 544).

Les procès, en 1936 et 1937, visent donc d'abord les Anglais colonisateurs de la fin du XVIII^{e} siècle et du début du XIX^{e}; leur oligarchie et leurs chefs. Ils ont tout pris, selon Grignon. Tout pillé. Les terres d'abord, portant ainsi un coup terrible à la paysannerie canadienne-française. Pourtant, l'Anglais n'aime pas la terre, selon lui. Mais il aime la richesse et la puissance:

> "Le conquérant se montra d'une exigence décourageante dans le choix des terres. Il se servit d'abord. On pouvait s'y attendre. Il aurait préféré plutôt offrir les plus belles terres aux Loya-

> listes américains (ce qu'il fit du reste) plutôt que ~~de les~~ abondonner à des descendants de Français qui ne seront toujours que des vaincus" (PV, I, 248).

C'est ainsi par conséquent que les Loyalistes envahirent les Cantons de l'Est et le Comté d'Argenteuil au nord de Montréal, profitant des largesses de Baldwin[142]. Les Anglais ont aussi les hauts postes au fédéral (PV, I, 293, 294). En fait, tous les postes de commande, laissant aux Canadiens français les places de fonctionnaires. Ils se sont aussi accaparés, grâce à leurs capitaux, des ressources naturelles de la province (PV, I, 77). Ils contrôlent la vie économique: "Toutes les puissantes sociétés anonymes, tous les trusts appartiennent à des Anglais et à des Écossais. Voilà la vérité"(PV, I, 536). Et c'est sans rien offrir en retour qu'ils "arrachent" commerces, industries et ressouces naturelles (PV, I, 157). Toutes les attaques de Valdombre tracent donc de l'Anglais un portrait peu flatteur. Elles ne se limitent pas aux secteurs politique et socio-économique, mais touchent aussi à la presse et à la littérature anglaise, au système d'éducation anglais, et même aux comportements des voyageurs anglais. Ceux-ci sont des touristes "insupportables, encombrants, tapageurs, conquérants"; de vrais "sauvages qui rendent la vie insupportable" (PV, II, 299). Leur presse est servile, vendue et jaune; elle exploite le scandale et les "instincts de la bête", pour faire de l'argent (PV, I, 321). Leurs journalistes écrivent simplement avec un "balai trempé dans le sink où se lavent depuis toujours des troupeaux de nurses, de milkmen et de waiters". Leur humour ne vaut pas "la pelure de banane qui fait tomber le pié-

---

142 Vbr, "le Curé Labelle... ", la N, 28 octobre 1937, p. 6.

ton". Leur langue est telle qu'un barman ne la parlerait pas (PV, III, 86). Il se méfie autant de ceux qui dénigrent, par exemple, des fanatiques comme Bulloch et Drew qui manifestent clairement leur mépris envers les Canadiens français (PV, I, 44), que de ceux qui encensent, comme par exemple, Wilfrid Bowey (PV, IV, 317). Il ne sait pas "plus fier ignorant qu'un Anglais frais sorti d'un high school" (PV, I, 315). Le système d'éducation anglais ne vaut pas cher (PV, 1, 538). Bref, à ces Anglais, ces "puritains" (PV, II, 437), ces "blokes" (PV, II, 444), ces orangistes, ces "bovins", ces "protestants", ces "liseurs de bible" (PV, 40, 44), il adresse le mot de Cambronne (PV, II, 86)!

Les procès de Valdombre ne visent pas seulement les Anglais, mais aussi les étrangers en général, dévoilant là une xénophobie latente que la moindre exaspération manifeste. Des immigrants, il parle peu. Mais quand il en parle, c'est le plus souvent sous un angle défavorable: ils viennent ici s'enrichir ou exploiter les richesses du pays et ils ont ici de bonnes places qu'ils n'auraient point chez eux. Il invite les mécontents à retourner dans leur pays. Il serait volontiers en faveur d'un contrôle de l'immigration et déplore, sur ce point, la nonchalance du nationalisme canadien-français qui n'a rien fait "pour empêcher l'infiltration étrangère" dans les campagnes et dans certaines parties de "notre chère et si belle province" (PV, V, 22). Il écrit:

> "Nous avons laissé pénétrer les hordes étrangères, non pas seulement anglaises, mais françaises, métèques, allemandes, italiennes, juives. Nous nous faisons une gloire de vendre nos terres aux étrangers. Et s'il était possible de vendre notre âme avec, on n'hésiterait pas" (PV, V. 22).

Il en veut à Robert Rumilly d'écrire des livres qui se vendent, en exploitant la fibre patriotique et religieuse, et de travailler au fédéral pour 2 500 $ "alors que tant de jeunes Canadiens français plus intelligents et plus instruits "crèvent d'espoir en se rongeant les poings" (PV, I, 113). A un Italien de Montréal qui discute son article sur Mussolini, il répond:

> "... je lui ferai remarquer que s'il a à se plaindre du Québec et de ses habitants, il lui reste le privilège de retourner dans son pays d'origine si, bien entendu, il est à peu près certain d'y trouver encore de quoi manger" (PV, I, 499).

Aux Américains, il fait un peu le même procès qu'aux Anglais, mais moins fréquemment peut-être. De façon générale, il déplore leurs valeurs qui véhiculent leur modernisme et leur culture décadente. Leur presse est jaune et cochonne, elle raffole des scandales. Leur cinéma et leur musique le rendent méfiant. Il interdirait volontiers certains journaux et certains magazines (PV, I, 71, 311). Il déplore par conséquent l'influence "néfaste[143]" d'un peuple "où la Bêtise passe à l'état de denrée" (PV, I, 318). En 1938, Harvey engage avec lui une polémique. Harvey soutenant que les USA sont maintenant le principal centre de création artistique au monde[144]. Comme les Anglais, pour Grignon, les Américains méprisent "souverainement le canayen" (PV, II, 533); se compor-

---

143 CB, "Nos vieilles chansons populaires", l'AN, 15 décembre 1916, p. 2.

144 Voir J.-Ch. Harvey, "les Américains et nous", le J, 9 avril 1938, p. 4.

tent eux aussi en touristes arrogants et sont des exploiteurs du Canada et des Canadiens (PV, III; 299). Il les classe parmi les riches et les trustards.

Son attitude envers les Juifs est ambivalente. Elle voudrait nous faire croire qu'elle est équilibrée et juste, alors qu'en réalité il partage l'antisémitisme le plus stéréotypé qui soit. Il avoue d'emblée que la question juive le fascine particulièrement:

> "Il suffit du reste qu'un écrivain parle des Juifs pour qu'aussitôt je me voie incapable de résister au plaisir d'aller au fond de l'histoire. Je lis Daudet, le gros Léon parce qu'il mange du Juif tous les matins. Je lis Bloy parce qu'il exalte le Juif en tant que race d'où est sorti le sauveur du monde. Je lis Péguy parce que mieux que personne, il a vu, il a compris l'horrible misère du Juif errant, banni de l'univers et enfin j'ai eu beaucoup de plaisir à lire Douville[145] parce qu'il nous a raconté la vie si intéresante du premier Juif venu au Canada, le précurseur de ce petit peuple qui domine aujourd'hui par son argent une partie du monde" (PV, III, 227).

Il déplore l'antisémitisme de la grande majorité des Québécois qui "détestent, méprisent et crachent sur le Juif, en vivent et en meurent littéralement" (PV, II, 457), et qui découvrent des Juifs "jusque dans la parenté de leur belle-mère" (PV, I, 80). Celui de la plupart des journaux nationalistes et officiels qui dressent "autour du problème juif le mur colossal de la conspiration du silence" (PV, II, 459). Il s'exclame: "Pourquoi faire la guerre aux Juifs et

---

145 R. Douville, Aaron Hart, Récit historique, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1938, 194 p. Voir PV, III, 219 à 227.

nous sommes nous-mêmes des Judas" (PV, I, 66)? Mais attention, il se défend bien de prendre leur parti. Il ne veut que dénoncer la "caricature" du Juif qui fait partie des clichés et des préjugés et qui "depuis 2 000 ans [...] écrase le monde" (PV, II, 444):

> "Lorsqu'on dit d'un tel: c'est un Juif, il semble qu'on ait tout dit. A cause de quoi? A cause de la caricature. Seule la caricature fait impression sur les masses laborieuses et pauvres. On ne juge pas en art les beautés ou les laideurs de la caricature. On les subit" (PV, II, 444).

De toute façon, remarque-t-il, un catholique authentique ne peut détester le Juif. Et il invite ses lecteurs et tous les catholiques à oublier leur rancoeur et leurs préjugés et à témoigner "pour le Juif, pour le Christ, pour la Vérité" (PV, II, 459):

> "La justice l'exige. En attendant, je ne fais qu'un voeu. Cessons de maudire les Juifs. Nous en aurons besoin au jugement dernier. Cessons de les persécuter [...] Prions pour la conversion d'Israël. C'est le strict devoir de tout chrétien. Et bientôt l'aube de rachat et d'espoir en une béatitude éternelle se lèvera sur la terre.
>
> Le monde catholique aura rempli sa mission et le peuple hébreu, la sienne" (PV, II, 459).

Il évoque la misère des ghettos et fait remarquer que tous les Juifs ne sont pas riches (PV, II, 492). Il arrive d'ailleurs souvent, au Québec, que le Juif, comme le Canadien, soit à la merci des Anglais (PV, I, 536). Il voit en eux des travailleurs qui ont beaucoup contribué à la grandeur des pays euro-

péens avec leurs savants, leurs philosophes, leurs artistes, leurs écrivains et leurs économistes (PV, II, 500, 501). Car le Juif, contrairement au Canadien français, aime lire et se cultiver. A l'Institut Fraser, qu'il fréquente pendant plus de quinze ans, à Montréal, les trois quarts des habitués sont des Juifs:

> "On gueule contre les Juifs, on vomit dessus à coeur de jour. Or dans une ville comme Montréal, seuls ou à peu près, les Youpins fréquentent les bibliothèques. [...] Qu'on cesse donc de cracher sur ces "pouilleux" qui nous valent certainement par leur amour de l'instruction et par un degré d'éducation que nous ne cherchons pas à atteindre, je vous en passe un papier [...]. Les Juifs, les maudits Juifs ne négligent pas de s'instruire et d'apprendre davantage" (PV, I, 313).

Un moment, il envisage de consacrer tout un pamphlet à la question juive (PV, II, 459), et il félicite <u>la Nation</u> qui, le 18 août 1938, consacre tout un numéro à la question (PV, II, 449). Mais les propos de Grignon laissent le lecteur sceptique, et son vocabulaire aussi. Pourquoi parler des "Youpins"? Pourquoi rappeler avec force détails et une complaisance évidente, des clichés qu'il nous demande par ailleurs d'oublier? Le Juif "est l'incarnation des passions humaines, le coupable, le meurtrier du Christ, le pharisien par excellence, le quémandeur, le fomenteur de révolte... il est le mal" (PV, II, 44). Comme on le voit, l'attitude de Valdombre est ici, comme souvent ailleurs, peu sereine, peu transparente. D'ailleurs, lui-même le reconnaît quand il se laisse aller:

> "Je sais trop ce qu'ils sont. Je devine trop en quoi ils me blessent, pourquoi leurs sentiments heurtent les miens avec une violence que tout le sang d'Israël ne rachèterait pas. Je ne viens pas défendre les Juifs" (PV, II, 445).

Le personnage de Aaron Hart peint par Douville le fascine, surtout parce que l'auteur a su en faire un "personnage de roman", une sorte de personnage balzacien, vagabond et avare. Une espèce de Grandet habile, rusé et coureur de jupons. Il voit en lui le Juif par excellence, "ennemi mortel des chrétiens" (PV, III, 223):

> "Hart n'est pas seulement le Juif cosmopolite, l'Israélite des courses vagabondes à travers le monde. Il est le Juif, le Juif du temps de Jésus et tel que devait le recréer plus tard le génial Shakespeare. Tout cela sent l'ail, respire la misère, puis la richesse et on entend enfin les pièces d'or et d'argent qui tombent dans un beau coffre de chêne" (PV, III, 220).

Peu à peu, le portrait se fait plus réducteur. Le Juif, c'est vrai, a tué l'homme qui était toute vérité et toute justice. Il y-a, incontestablement, une "finance juive". Et il est, quoi qu'on dise, "fourbe, dissimulé, imposteur, charlatan, tortueux, déloyal et révolutionnaire" (PV, II, 449 à 456). Son Dieu reste l'or. Il n'aime pas la terre, si ce n'est pour en jouir en touriste. Il vit en ville, des affaires (PV, III, 298). Le Juif est incontrôlable, il agit dans l'ombre. Et, même persécuté, affamé et humilié, il survit. Et de constater: "Prenez garde, là où ils forment une colonie, ils renaissent pour ainsi dire de leur misère" (PV, II, 500). Même en Allemagne, ils ne dis-

paraîtront pas, parce que c'est Luther lui-même, qui fit couler dans les veines du peuple germain "des flots d'héroïsme et de biblisme" (PV, II, 501). Au Québec, les Juifs riches et puissants contrôlent le commerce, avec les Anglais dont ils ont toujours épousé les intérêts (PV, I, 216, 217). En 1837, ils se sont montrés horribles (PV, II, 457). Ils se croient les maîtres dans un pays qui les a accueillis en leur permettant de s'enrichir (PV, III, 298). A son avis, ils prennent trop de place, rendent la vie insupportable aux Québécois. Surtout depuis qu'ils achètent des terres au Nord de Montréal, où les jeunes Juives viennent étaler "sans pudeur leur chair plantureuse et ensoleillée" (PV, III, 298) et font scandale. Leur présence provoque d'ailleurs des réactions à Sainte-Agathe[146]. Le polémiste fait remarquer qu'à Sainte-Adèle, le problème n'existe pas:

> "... nous ne comptons pas de Juifs parmi les touristes. Les propriétaires se liguent pour ne pas louer ni vendre aux Hébreux. C'est simple. Pour avoir méconnu cette prudence, la population de Sainte-Agathe se trouve aujourd'hui fort embarrassée" (PV, II, 299).

Il déplore aussi que les Juifs moins riches se soient emparés des petits commerces où ils font directement concurrence aux Canadiens français (PV, II, 497). Et il s'indigne quand il voit certains journaux faire de la publicité pour leurs commerces. Et surtout, quand il voit ses compatriotes acheter plutôt chez eux, que chez les Canadiens (PV, II, 457).

---

146 Ano, "A propos des Juifs" et "le Mouvement antisémite à Sainte-Agathe", 1'AN, 4 août 1939, p. 1 et 4.

Jusqu'ici, le point de vue de Grignon sur les étrangers a surtout permis de mettre en évidence, la dimension économique et sociale de son nationalisme. Examinons maintenant une dimension plutôt culturelle, en étudiant sa perception de la France et des Français. L'auteur, sans nier toute filiation culturelle, conclut: le Québec n'a rien d'une province française. Conclusion qui n'était pas, alors, évidente. Les témoignages de Grignon sont d'abord des gages d'admiration, de fidélité et de continuité. Ses grands-parents et ses parents lui ont appris à aimer la France: ils l'aimaient, la célébraient, la chantaient et ils avaient raison[147]. Qu'il ait souvent de la France, une vision un peu idéalisée et sentimentale et largement mythique ne nous surprendra donc pas. Il la voit "contrée illustre, plus douce qu'une légende, admirable terre de combats, de vie concentrée, de fonqtion magique" (SL, 180). Comme le curé Rondin, il aime rappeler la "vieille" France, paysanne, guerrière, "missionnaire et apostolique" (PV, IV, 160); celle du Moyen-Age et de la Renaissance, celle de nos "pères", la "sainte France de Jeanne d'Arc" (PV, III, 4), la "douce France d'autrefois" (PV, III, 418), la France, fille aînée de l'Église (PV, 1, 523). Il écrira plus tard, dans sa vieillesse:

> "... moi j'adore la France, non pas seulement à tous les dix ans ou vingt-cinq ans mais [...] je l'adore depuis ma lointaine enfance. J'ai grandi, j'ai été élevé dans l'amour du peuple français, dans la passion des rois de France et, plus tard, de quelques républicains qui n'ont pas déshonoré leur pays, source de grandeur, d'héroïsme et de sainteté. Ma seule bibliothèque est un témoignage

---

147 CB, art. cit., l'AN, 15 décembre 1916, p. 2.

> irréfutable de cet amour d'un peuple qui ne doit pas mourir[148]".

Il aime sa conception de la liberté qui permet différence, indépendance et individualisme (PV, 1, 356). Admire son "incomparable culture" (PV, 1, 164), son génie "qui éclaire le monde et force l'homme et la connaissance même à se courber devant elle, l'admirable[149]". Contrairement à Harvey, il n'attend rien de bon de l'Amérique. Pour lui, "la lumière, la vraie lumière [...] viendra toujours de la France" et si la France disparaît, "l'univers retombera dans les ténèbres[150]". Il la défend contre le francophobe Bourassa dont il juge les propos offensants (PV, 1, 523 à 527); contre les attaques d'Hitler dans Mein Kampf (PV, II, 495). Le succès des fêtes organisées en l'honneur de sainte Jeanne d'Arc, à l'automne 1939, présidées par le cardinal Villeneuve, le rassurent sur les sentiments religieux de la France (PV, III, 408). Certes, elle a péché, mais même dans la défaite, elle reste la première des nations, et il voit là une épreuve qui sera occasion de régénérescence. Car la France ne peut pas ne pas renaître. On a déjà dit combien il est atterré par la déroute française. Son journal en témoigne (PV, IV, 76 à 87 et 122 à 127). Il écrit:

> "En ces jours de deuil et de malheurs, prions pour la France. Qu'elle se relève ou bien ce sera la fin de toute civilisation" (PV, IV, 81).

---

148 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 11 novembre 1967, p. 2.

149 Vbr, "Comment on devient célèbre", la R, 20 juillet 1935, p. 5.

150 Voir J.-Ch. Harvey, art. cit., le J, 9 avril 1938, p. 4.

> "Pauvre France! Me voici plus triste peut-être que tous les Français. Je ne veux pas y croire. J'essaye de lire. Impossible. Il me semble que je n'existe plus moi-même parce que j'ai toujours existé par la France, par l'honorable culture française" (PV, IV, 82).

En 1942, il prend la défense des soldats français:

> "Écrire des Français que 'ce sont des êtres menteurs et dégénérés, des soldats lâches et rusés', c'est vouloir défier Dieu Lui-même par un de ces blasphèmes innommables. Mais la vengeance approche! L'indignation des peuples aussi" (PV, V, 248).

Tous ces témoignages sont éloquents. Grignon, ici, sans aucune arrière-pensée, se situe dans la tradition culturelle française et quand il dit qu'il considère la littérature française comme "l'une des plus riches", du vrai "soleil du bon Dieu" (PV, III, 192), là aussi, on le verra, il est sincère. Il avoue quelque part que c'est parfois un peu lourd et douloureux à porter, mais qu'y faire? "Ce n'est pas notre faute, on la porte, avec notre atavisme", conclut-il (PV, I, 155).

Ses points de vue sur les Français, surtout sur ceux qui vivent ici, sont par contre, plus partagés. Il admire le goût des Français pour la liberté et la beauté, qui fait d'eux des "hommes libres", et du peuple français, "un peuple supérieur [...] dont l'âme nationale réside toute entière dans les oeuvres de l'esprit" (PV, I, 160). Mais il aime peu celui qui vient ici pour flagorner, louanger et travailler, même si, "Jusque dans le mensonge, le Fran-

çais reste poli et même convenable[151]". Quant aux "lieux communs qui composent l'argile des amitiés franco-canadiennes" (PV, I, 156), aux accolades, aux discours, aux larmes et aux soupirs auxquels donnent lieu les sempiternelles retrouvailles, il les trouve exaspérants: "que tout cela est pénible, très pénible" et "il faut mépriser franchement ces scènes d'un grotesque achevé[152]". Il approuve Barbeau qui, dans Ramage de mon pays, se moque des Français flagorneurs qui voient dans le Canadien, le Français de Louis XIV, commentant avec humour: "comme si pour ma part je tenais à roucouler le babil précieux qu'a ridiculisé Molière". Et il s'interroge: "Mais que valent aux yeux des Français intelligents la plupart des Français qui nous visitent" (PV, III, 192)? Dès 1920, il est sans illusion: les Français ignorent la culture et la littérature d'ici et leur ignorance, leur indifférence ou leur mépris ne sont pas prêts de disparaître. La médiocrité des conférenciers que la France envoie, en dit long, à son avis, sur ses véritables sentiments. Cela le frustre et le met en colère et le décourage: "nous crions en vain après la puissance, la beauté, le miracle de la pensée française. Cela dure depuis trois siècles. C'est assez. Parlons des Belges[153]". Comme les autres, les Français sont intéressés: "parce qu'ils ont du vin et des livres à nous vendre" (PV, II, 192). Tout le reste n'est que poudre aux yeux:

> "Le Canada, depuis cette sombre Maria est à la mode à Paris comme les robes longues ou courtes. On en

---

151 Vbr, "la Critique des livres... ", la Vc, no 44, mai 1930, p. 57.

152 Vbr, "Nous, les mendiants ignorés", la M, 19 juin 1920, p. 2.

153 Ibid.

> parlera pendant six mois, tout au plus, et puis nous retomberons dans les ténèbres de l'oubli. Si nous voulons faire du bon commerce avec Messieurs les Français, Messieurs les Français nous aimeront bien et resteront nos frères, enfants du même lait. Mais nos relations intellectuelles et artistiques. Ah! mais non, elle est trop forte celle-là; elle dure peut-être depuis cent ans. Je songe que cela suffit[154]".

Dans le texte, "Son Excellence est bien bonne" (PV, I, 155 à 166), il répond à Raymond Brugère, ministre plénipotentiaire de France à Ottawa, qui a parlé devant l'Alliance française de Montréal, le 4 février 1937. Grignon, à qui on avait fait espérer le succès d'Un homme et son péché en France, est amer. Il conclut à un "prétendu" désir des Français de s'intéresser à la littérature d'ici. Il comprend d'ailleurs fort bien les Français qui ont assez à faire avec leurs propres livres. Pour rendre service à un Français qui le suppliait, prétend-il, il a critiqué de façon élogieuse son roman qui s'est vendu. Il lui envoie le sien. Réponse admirative du Français qui le met au-dessus de Maria Chapdelaine, et qui voit en Grignon, un des plus grands de France! Le polémiste n'est pas dupe:

> "Si vous croyez que j'ai gobé ça; vous ne me connaissez pas. Mais je vous avouerai avec la plus louable modération que je n'ai pas encore digéré cette flagonerie plutôt basse.
>
> [...] le moins que je puisse attendre d'un confrère de l'autre côté des mers, c'est de la sincérité et non pas de la flagonerie" (PV, I, 158, 159).

---

154 Vbr, "les Livres et la Vie", le M, 20 octobre 1923, p. 4.

Il prétend avoir vécu la même expérience, avec deux autres grands noms de la littérature française, qu'il ne nomme pas. Un autre jour, c'est un haut fonctionnaire lettré qui le visite et ne tarit pas d'éloges sur Valdombre et Asselin. Grignon lui raconte ses déconvenues. L'autre s'indigne et promet d'intervenir. Il écrit en vain en France. Rencontre là-bas, un ancien correspondant de Grignon qui a tout oublié. Voilà pourquoi Valdombre a de bonnes raisons de ne pas gober les propos du ministre:

> "Certes son Excellence comprendra que je ne veux par médire de ses compatriotes, mais son Excellence est bien bonne quand elle veut nous faire croire qu'il est possible pour les Canayens de vendre leurs ouvrages en France. C'est un beau rêve, mais irréalisable" (PV, 1, 161).

Bien sûr, quelques Français connaissent Hémon, Constantin Weyer et Marie LeFranc. Mais justement, parce qu'ils sont Français. S'il s'était agi de bons Canayens, en aurait-on parlé? Lui pense plutôt ceci: "Si Louis Hémon eût été un Canadien, sa Maria dormirait d'un profond sommeil dans les caves de la librairie Beauchemin" (PV, 1, 162). Voir, d'autre part, quelques Canadiens loués à Paris, ne l'impressionne guère. Il pense que les élus ont dû garantir les frais d'impression. Il conclut ainsi: "la réalité est tout autre, jamais les livres canadiens ne se vendront en France et pendant longtemps encore, le livre français envahira le Québec" (PV, I, 163, 164). A mesure que la guerre avance, ses propos se font plus durs à l'égard de ceux qui émigrent, attirés par le gâteau canadien. Il prête à Asselin cette remarque: "Méfiez-vous [...] de ces intellectuels français qui viennent ici manger notre pain et qui, en

France, seraient juste bons à vider les crachoirs d'une salle de rédaction" (PV, IV, 219). Il invite les visiteurs français à rester chez eux, surtout en temps de guerre (PV, IV, 264). Il en veut surtout à ceux qui écrivent et qui se vendent, comme Rumilly par exemple; à ceux qui jouent sur la scène et à la radio "uniquement pour nos bons yeux" et pour "manger dans notre gamelle" (PV, V, 67). Et il raille ces "fraîchement arrivés", "tous tellement beaux, bons et intelligents, qui nous aiment et nous admirent jusqu'à la folie" (PV, V, 67). A la même époque, en réalité depuis le début du siècle, critiques et intellectuels s'interrogent, après Camille Roy, sur la "canadianisation" des lettres d'ici. L'élite officielle a du mal à ne plus voir dans le Canada français une sorte "de province française". Grignon et quelques rares autres remettent en question cette façon de voir. Il conclut, à la lumière de l'examen décevant qu'il fait des relations culturelles entre la France et le Canada, qu'il n'y a plus rien à attendre de la France et qu'une littérature canadienne naîtra et sera lue en France, si elle est d'abord d'ici et si elle emploie la langue d'ici que l'élite se refuse à reconnaître. C'est perdre son temps que de vouloir écrire comme les Français: "C'est impossible!" Et il interroge: "Ne sommes-nous pas plutôt une province canadienne qui a gardé de la France, certaines coutumes, certaines expressions, certains idéals et beaucoup de naïveté" (OC, 191)?

Mieux au fait des idées de Grignon sur les étrangers, nous sommes maintenant mieux en mesure de cerner les diverses facettes de son nationalisme. Les étrangers étant d'abord des intrus, des alliés des conquérants, on peut dire que son nationalisme s'accompagne d'une certaine xénophobie. Et d'une

évidente anglophobie, du moins entre 1936 et 1939, puisqu'il s'en prend surtout alors, aux Anglais et à Ottawa. Ses procès, reconnaissons-le, font souvent preuve d'une grande perspicacité et ses dénonciations l'amènent à mettre le doigt sur des réalités culturelles, économiques et sociales, profondément injustes pour les Canadiens français. Mais encore une fois ici, l'argumentation de Grignon tourne court, déçoit. Un peu comme s'il voyait les maux, mais hésitait à en tirer des leçons et des conclusions. Il exploite donc peu les observations et les analyses qu'il fait. Comme s'il se dérobait, il ne conclut pas. Son nationalisme par conséquent, reste essentiellement défensif. Nationalisme un peu étriqué. Nationalisme de refus et de repli. Les maigres solutions qu'il propose en sont la preuve: contrôler l'immigration, ne pas vendre aux étrangers, éviter leur contact. Et c'est, ici comme ailleurs, on le verra de plus en plus, à des valeurs abstraites, psychologiques, morales, spirituelles, religieuses et culturelles, qu'il se raccroche: être fier, se tenir la tête haute; demeurer incorruptible, fidèle aux origines, à l'histoire, aux traditions, à la culture, à la langue et à la religion. Valeurs incarnées par une certaine France plus mythique que réelle et par les "Vieux Canada". La seule dimension offensive de son nationalisme consisterait peut-être dans le retour à la terre. C'est pourquoi sans doute, il fait du curé Labelle un véritable héros nationaliste[155]. En colonisant le nord de Montréal, Labelle aurait voulu, selon Grignon, avant tout combattre la présence anglaise. Quand il arrive à Saint-Jérôme, à 34 ans, en 1863, nommé par Mgr Bourget, le comté d'Argenteuil et le nord de Montréal sont largement anglais. Commence alors une

---

155 Vbr, "le Curé Labelle devant les Anglais", la N, 28 octobre 1937, p. 1, 6.

lutte "effroyable", car le curé Labelle "détestait souverainement les Anglais". En établissant des colons sur de nouvelles terres, en érigeant des églises et en fondant des paroisses, il rend bientôt l'atmosphère irrespirable aux Anglais qui, peu à peu, s'en vont. Il conclut: "La bataille que soutint le Curé Labelle empêcha les Anglo-saxons de pousser plus au nord la conquête. Quel salut! [...] C'était la sainte vengeance!" Là encore, l'approche mythique l'emporte! Le nationalisme de Grignon demeure donc quelque chose de vague et d'abstrait, mettant surtout en évidence des dimensions spirituelles et morales. D'ailleurs, il dit bien peu de choses du nationalisme comme tel. Il parle ici de "mystique", là de "doctrine politique" qu'il ne précise pas mais qu'il place "sur le plan spirituel" (PV, IV, 447). Sa source d'inspiration semble avoir été, surtout à partir de 1930, Groulx dont il admire la Naissance d'une race[156] qui donne "une forte leçon à l'adversaire récalcitrant", qui invite à la grandeur et au patriotisme "le plus pur et le plus raisonnable", qui fait éprouver "un sentiment de fierté et d'orgueil légitime". Il voit alors en Groulx un "chef spirituel" qui "fait école". Sa notion de "patrie" est aussi passablement confuse. Elle est d'abord attachement à la "petite patrie" et au coin de terre. Et plus on y sera attaché, plus on sera solidaire de la grande patrie, à cause d'une "certaine mystique que seul le passé peut créer" (PV, I, 355). Mais il se méfie des nationalismes exacerbés de certains états européens qui bannissent le libéralisme, l'individualisme et la liberté, et qui mettent essentiellement l'accent sur la grande patrie, car on doit pouvoir être patriote et en même temps républicain ou royaliste.

---

156 Vbr, "la Vie littéraire... ", le PJ, 29 mars 1931, p. 10.

Finalement, quand on avance dans les Pamphlets de Valdombre, on se demande de plus en plus s'il faut parler de nationalisme ou d'antinationalisme. On ne saurait dire en tout cas, que le nationalisme a été pour Grignon une valeur sûre. C'est que la conjoncture rend bientôt suspect le nationalisme des Canadiens français anticonscriptionnistes. Plus la guerre fait rage et plus on tolère mal les nationalistes québécois, dont on fait facilement des membres de la cinquième colonne (PV, IV, 65). Toute manifestation d'indépendance est alors suspecte. D'ailleurs, le cardinal Villeneuve n'appuie-t-il pas, par ses faits et gestes et par ses déclarations, les politiques de plus en plus participationnistes des libéraux d'Ottawa? C'est là qu'il faut chercher l'explication des hésitations et des contradictions de Grignon. Qui, de toute façon, dès le début des Pamphlets, manifeste des réticences envers un certain nationalisme qu'il juge "discutable" (PV, 1, 81), celui, un peu trop exalté à son goût, de la jeunesse. Il écrit: "je ne dis pas que la jeunesse a raison. L'histoire seule jugera" (PV, I, 74). "Je ne suis pas de ceux qui appuient sans examen le mouvement nationaliste" (PV, I, 78). Il se défend alors d'être séparatiste et précise que, même s'il admire la Nation, il ne partage pas forcément les opinions du journal (PV, 1, 40, 41). Et ceux qui rêvent du nationalisme des dictatures et qui veulent tout renverser, le font rire (PV, 1, 334). Il s'indigne quand des nationalistes présentent Groulx comme un séparatiste. Et de citer ses propos d'août 1937, prononcés à l'Université Laval de Québec: "Nous ne sommes pas entrés dans la Confédération pour en sortir mais pour nous y épanouir". Groulx ne remet donc pas en question le pacte confédératif. Il faut plutôt tirer parti du pacte qui permet un état largement autonome, catho-

lique et français (PV, 1, 341), en s'affirmant et en élisant des députés qui sachent défendre les intérêts du Canada français (PV, 1, 343). Dans une certaine mesure, la pensée nationaliste de Grignon est proche de celle de la Ligue nationaliste de 1904, fondée par Olivar Asselin, qui recommandait le respect des conquérants tout en réclamant des droits, qui souhaitait un Québec fort dans un Canada indépendant[157]. A partir de 1940, sa façon de parler de la question nationale change. Ceux qui invoquent le nationalisme pour refuser de se battre, sont des opportunistes et des peureux. Les vrais nationalistes se battront donc (PV, 1V, 21 à 26). Le député Chaloult l'exaspère, le Devoir est suspect, la Ligue pour la défense du Canada aussi. Le vrai nationalisme devient alors celui de Charles Maurras, définissable selon Grignon, par trois mots-clés: Tradition, protection et décentralisation. Se protéger devient important. En ne vendant pas les terres. En prévenant l'infiltration étrangère dont les "hordes" ne sont pas seulement anglaises mais "françaises, métèques, allemandes, italiennes, juives" (PV, 1V, 22). Et il conclut: "Ça, c'est être nationaliste" (PV, 1V, 23). Au début de 1941, il encourage ses compatriotes à rester fidèles à eux-mêmes, "sans pour cela s'exalter à un nationalisme qui ne [leur] a jamais profité" et qui jamais ne leur profitera, étant l'arme "d'une poignée de rêveurs et de flancs mous" (PV, 1V, 190). Le séparatisme est une idée qu'il faut dénoncer. Il félicite Godbout qui l'a malmené dans un discours prononcé à Toronto et commente:

> "Quant au séparatisme, l'historien libre (si jamais il peut naître) dira quelle farce lugubre ce

---

157 Il réaffirmera cette position à maintes et maintes occasions.

> fut et à quelle triste fin aboutirent une poignée de rêveurs. La plupart des séparatistes qui exaltèrent le mouvement, sous la poussée d'un homme, qui se vit obligé par la suite de brûler publiquement ses idôles et ses idéologies, sont aujourd'hui rentrés dans les rangs. On les rencontre dans le fonctionnarisme, dans le journalisme libéral ou conservateur, en tout cas, dans la maison du Bourgeois, et on les retrouve se chauffant les patates sur la bavette du poêle démocratique. C'est ainsi que sombrera le séparatisme, histoire pas mal ancienne que les inspirateurs eux-mêmes repoussent d'un geste impatient comme on ferait d'un mauvais cauchemar" (PV, IV, 248, 249).

De plus en plus régulièrement, il se moque du Devoir, notant la froideur de plus en plus visible de la hiérarchie catholique à l'égard du journal[158] (PV, IV, 250 à 254). Il prend ses distances, se démarque de Laurendeau et de l'Action Nationale qui font la leçon à tout le monde (PV, IV, 257, 258). Il commente:

> "Qu'on ne vienne plus m'abrutir avec ce faux nationalisme qui nous a ruinés pendant 30 ans et que les chefs, Bourassa et Lavergne en tête ont jeté par dessus les moulins avant que le premier disciple de cette doctrine théâtrale ait eu même le temps de se retourner" (PV, IV, 254).

Dans le tome V, il parlera, de façon plus cynique encore, de la "lie purissimo - nationalo - conservatrice" et des "sentimentaleries ou rêveries ridiculo-nationalistes" (PV, V, 63,85). Et bien sûr, dans le même temps, ses propos et ses sentiments à l'égard des Anglais et de l'Angleterre changent. Il

---

158 Léopold Richer du Devoir, est semoncé en novembre 1942, par le Cardinal Villeneuve, à cause de ses critiques contre l'Action catholique.

se range, du moins officiellement, dans le camp des "loyalistes". Car il y a la guerre et il faut souhaiter par dessus tout, la victoire de l'Angleterre. Il écrit:

> "Un sentiment de coopération, de collaboration capitale, une communion intime doit commander l'état d'esprit sur tout le sol canadien et doit inspirer le meilleur de nos actes. Nous vivrons ensemble en parfaite harmonie ou nous périrons" (PV, IV, 249).

Tous les ennemis des Anglais sont maintenant les siens (PV, IV, 398, 399). Le couteau qui risque d'égorger les Canadiens français n'est plus de fabrication anglaise (PV, V, 33). Et c'est bientôt la célébration des "libertés anglaises", des "parfaits colonisateurs" et de l'Empire! Décidément, le sillon du polémiste n'est pas si droit qu'il le prétendait dans son pacte! Les Anglais sont maintenant les sauveurs! Heureusement qu'ils vinrent ici, qu'il y eut la Conquête, une vraie libération! Car avant, c'était le système "oppresssif" de Colbert, l'abritraire et la médiocrité! Encore une fois, les Anglais ont prouvé ici comme ailleurs, qu'ils étaient "les grands colonisateurs du monde" (PV, V, 222, 223). En permettant entre autres, aux-Canadiens français de parler, de s'assembler, de discourir, d'élire:

> "Voilà un aspect des plus caractéristiques de la véritable démocratie anglaise et, sans elle, jamais l'Angleterre n'aurait colonisé le Canada et surtout notre province" (PV, V, 223).
>
> "Psychologues nés, diplomates nés, parlementaires nés, messieurs les Anglais, connaissant depuis toujours les Français et les descendants de Fran-

> çais, se découvrirent des maîtres dans l'art de coloniser en accordant à chaque village son propre gouvernement. Voilà le miracle. Et nous doutons fort qu'une autre politique puisse le remplacer [...] Des ennemis de l'Empire britannique auront beau soulever le spectre de la conscription et de la guerre, prêcher de nouvelles doctrines corporatistes ou autres, jamais les Canadiens français ne consentiront à jeter aux orties les vieilles traditions britanniques et ce, tant et aussi longtemps que les citoyens de chez nous garderont leurs libertés provinciales et surtout municipales" (PV, V, 224).

Certes, en temps de guerre, la pollution idéologique abonde, mais le polémiste a-t-il le droit de rendre l'atmosphère encore plus irrespirable? En 1943, Grignon n'est plus polémiste. Il est devenu propagandiste parmi les autres progagandistes. Avec, forcément, un discours conforme, sans originalité. C'est inévitable puisqu'il fait chorus, puisqu'il est à l'unisson des discours tenus par le parti libéral, par la presse libérale, par le gouvernement King d'Ottawa. Grignon est devenu aphone. Il coasse avec les grenouilles et les crapauds. Lui qui dit et redit que la politique est pourrie, est devenu politicien. Et plus encore, membre du parti au pouvoir. Comment parler alors du nationalisme de Grignon? D'une véritable pensée nationaliste chez lui? Les allégeances politiques de Grignon et sans doute aussi les événements amènent ici comme ailleurs, le polémiste à hésiter, à tergiverser, à se dérober. Voire même, à carrément et ostensiblement se renier. Toute logique et toute cohérence sont minées. Toute critique est sabordée. Qu'est donc devenu ce nationalisme qui devait rehausser la politique et l'assainir?

En 1943, Grignon est partisan du libéralisme de plus en plus dirigiste d'Ottawa. Ce choix politique de Grignon que confirme l'examen de ses positions successives sur le nationalisme canadien-français et que motive sans doute largement l'évolution de la conjoncture nationale et internationale, est aussi l'aboutissement de ses prises de position successives sur les totalitarismes européens de même que sur les doctrines socialiste et communiste.

Le Fascisme et le Nazisme

Le premier tome des Pamphlets dissimule peu l'intérêt évident de Grignon envers les fascismes et les dictatures. On sent que les expériences européennes le fascinent et l'inquiètent à la fois. Mais son préjugé faborable envers les dictatures disparaît presque complètement vers la fin de 1937. Encore une fois, l'actualité intervient et l'invasion de l'Autriche, la déclaration de guerre, l'alliance de Mussolini avec Hitler et l'attitude du clergé seront, avec d'autres facteurs, des éléments déterminants qui vont orienter et en même temps alimenter les propos de Valdombre. Ce qui peut expliquer son préjugé favorable, c'est, d'une part, la faiblesse des démocraties et, d'autre part, l'attitude de certains dictateurs à l'égard de l'Église. Par exemple, l'attitude de Franco qui se prétend le défenseur du catholicisme en Espagne[159]. C'est aussi que les dictateurs luttent contre le communisme et

159 Valdombre trouve normal par conséquent que Pie XI ait pris le parti de Franco: "rien de plus juste, rien de plus naturel, quant à la politique même de l'Église. Franco combattait les communistes. [...] La politique de Franco reposait et repose toujours sur l'Église catholique et le rétablissement de son culte" (PV, III, 154).

misent beaucoup sur certaines vertus morales traditionnelles; savent fouetter l'orgueil des peuples et cultiver l'élan de la "mystique nationale". Ce qui l'amène à commenter: "En cela au moins, les dictateurs n'ont pas tort" (PV, I, 506).

Mussolini le fascine. Son histoire personnelle d'abord. Il voit en lui un exemple "issu des couches profondes du peuple, produit de la sainte misère et de la sainte vengeance" (PV, I, 288). Quand il invite les jeunes au travail, aux sacrifices et aux privations, il évoque le Duce: "Jeunes gens de mon pays, n'oubliez jamais que Mussolini a mangé du pain noir et de la misère pendant trente ans" (Pr, 58). Il voit en lui, un des hommes du XX^{e} siècle qui ont le plus "excité la curiosité de l'univers" (PV, I, 354). Il a ses partisans et ses opposants. Il fascine, il intrigue. Grignon possède ses Oeuvres et Discours dont il cite parfois des passages[160]. Valdombre voit dans ses écrits la "clinique du fascisme", y trouve des aperçus originaux et des renseignements précieux (PV, I, 366). Il apprécie le frère du Duce, Arnaldo, l'intelligence et la raison à côté de la fougue et de l'aveuglement. Sa mort expliquerait bien des erreurs de Mussolini (PV, III, 153, 154). Il tente, à la lumière de l'étude de René Benjamin, Mussolini et son peuple, un bilan des réalisations du fascisme (PV, I, 369 à 373). Son arrivée au pouvoir inaugure une période de transformations, revigore les vertus morales, redonne le goût de la discipline, du travail et le culte de la patrie. Cette renaissance, il eût été puéril de l'attendre de l'ancien régime: "Cela seul donnerait raison au

---

160 Valdombre publie dans un placard, un extrait d'un discours de Mussolini (PV, II, 200).

Duce contre le reste de l'univers" (PV, IV, 369). Il admire sa réforme de l'enseignement primaire et secondaire qui met l'accent sur les valeurs traditionnelles, morales et religieuses. Sa politique religieuse, qui en fait un défenseur puissant de l'Église. Ses réformes sociales et morales: la fermeture des maisons closes, la chasse à la pornographie, à l'adultère et au divorce, en même temps que la revalorisation de la famille. Il veut que la femme soit d'abord épouse et mère. Il ne trogne pas le Juif comme Hitler. Il restaure l'agriculture, enraye, au besoin par la force, l'exode rural[161], assèche les Marais Pontins, une opération économique mais aussi politique; le dictateur voulant par là, donner à son peuple, une leçon d'énergie, de persévérance. Défi devant lequel avaient succombé tous ses devanciers. Il restaure aussi l'Armée et les vertus militaires qui sont l'apanage des nations fortes. Valdombre conclut:

> "A lire l'ouvrage de M. Benjamin, on se rend compte que Mussolini a sauvé le travail, qu'il a sauvé l'école, et la religion, et la femme, et la famille, et l'agriculture et enfin la guerre" (PV, I, 373).

Mais l'enthousiasme de Benjamin le rend sceptique et il se méfie de ses témoignages monocordes et concordants. Il lui reproche de parler peu du peuple, des corporations, des prolétaires, des petits patrons. Aussi juge-t-il bon de s'informer ailleurs. Il lit des articles, Entretiens avec Mussolini de Emil Ludwig, Vive la liberté de Roland Dorgelès, pour mieux peser le pour et le contre et découvrir "la contre-partie d'un beau poème à la gloire du fascisme"

---

161 Vbr, "Faites de la terre", la R, 2 novembre 1935, p. 1, 6.

(PV, I, 360). Et ses réserves se font nombreuses. La mainmise de l'État, dans beaucoup de domaines de la vie publique et privée, l'inquiète. Il voit d'un mauvais oeil le contrôle du travail et de l'économie, aimerait connaître les règles strictes du corporatisme. Il pose des questions: comment vit le peuple? que gagne-t-il? que mange-t-il? Il s'interroge sur le sort des libertés d'opinion, de presse, de réunion. Il les devine baillonnées et c'est la fin de l'individualisme, de la liberté, de l'esprit critique, de l'art. Le peuple se fait troupeau et l'État, police. La seule liberté lui semble surtout être l'obligation de travailler. L'idée de patrie engendre un patriotisme exigeant et trop absolu. Car le véritable amour de la patrie ne devrait pas avoir besoin de la contrainte. Et pour être un bon patriote, il faut d'abord être un homme libre (PV, I, 360). Les méthodes de propagande, à tous les niveaux, répugnent aux esprits libres. Et il se méfie de la prolifération des slogans, discours et défilés. Il s'interroge aussi sur la stabilité du régime: que deviendra l'Italie après Mussolini? Pour lui, le Duce mort, le fascisme disparaîtra, à moins que lui succède une dictature de hasard et de fortune (PV, I, 369). Enfin, ne rencontre-t-on pas les mêmes maux sous les dictatures que sous les régimes démocratiques? Une bureaucratie, par exemple, avec ses chancres et ses cancres, du népotisme, du gaspillage, du favoritisme. Ou des puissances d'argent qui ont, là comme ailleurs, le pouvoir réel. Alors, à quoi bon la dictature? Et Grignon de douter, de se demander si Groulx a raison de citer Mussolini, voyant mal des descendants de Français marcher au pas! "Que l'abbé Groulx prenne garde! Qu'il ne souhaite pas surtout de nous voir un jour sous la botte d'un dictateur fasciste, communiste ou naziste" (PV, I, 344). Au terme de son étude sur l'ouvrage de Benjamin, il reste prudent, se dérobe, se refuse à conclure:

> "Nous n'avons pas pour le moment à porter un jugement définitif sur le Fascisme ni sur la valeur de la politique mussolinienne. L'avenir se chargera de démontrer si la dictature et le corporatisme ont rempli leur mission et si, comme forme de gouvernement, celui d'Italie reste supérieur à la Démocratie ou à la République parlementaire" (PV, I, 373).

A l'égard des modèles russe, allemand, polonais et portugais, il entretient le même scepticisme: il n'est pas possible que sous des espèces aussi variées, tous les modèles soient parfaits. Le soupçonne-t-on de sympathie fasciste? Il s'indigne! Il reste libre, rappelle-t-il. Et il dénonce aussi bien les démocraties quand elles sont folles que les dictateurs quand ils sont idiots. Ses lecteurs le savent! Voilà ce qu'il répond à Charles-Émile Hamel, "journalissard" du Jour d'Harvey, qui a tenté de lui nuire auprès de Bouchard, en l'accusant de fasciste (PV, II, 349). Mais les événements vont bientôt aider Grignon à prendre une position plus claire. Dès la fin de 1937, il voit dans les dictatures un danger, des gouvernements révolutionnaires en somme, qu'il associe aux régimes communistes, et qui veulent supprimer les libertés démocratiques. Il précise: "Nous chargerons les dictatures quelles qu'elles soient" (PV, I, 502). Quand Mussolini s'allie avec Hitler et devient antisémite, il note qu'il "imite ce dernier en tout et brûle aujourd'hui ce qu'il adorait hier" (PV, II, 500). On verra ailleurs qu'à la même époque, il houspille sans relâche, les quelques fascistes canadiens.

A l'égard du nazisme, Valdombre aura toujours une attitude plus claire, plus critique. Mais là encore, il tiendra d'abord sur Hitler, des propos où perce, de façon évidente, une certaine admiration. Ce qui n'empêche pas des

réserves nombreuses. Comme tout à l'heure, à propos de Mussolini, c'est encore l'homme qui le fascine d'abord. Dans un article, Hitler et sa bible (PV, II, 463 à 503), il fait le portrait du personnage, retrace brièvement son histoire: ses origines autrichiennes, sa jeunesse à Vienne, sa participation à la guerre de 1914, puis ses combats politiques. Le récit de la marche d'Hitler vers le pouvoir permet à Grignon de faire, en passant, le procès des démocraties occidentales. Il s'arrête plus longuement au tribun, admirant sa maîtrise du verbe, ses aptitudes à manier les foules. Il voit dans Hitler un grand tribun révolutionnaire de l'histoire occidentale:

> "Hitler la [la parole] possède à un degré extraordinaire. Il se présente tel un rhéteur de l'antiquité. Le verbe, l'éloquence, c'est son art et il en joue avec une dextérité qui ne donne aucune prise à la critique" (PV, II, 472).

Il admire aussi le propagandiste et l'homme d'action et il précise qu'à côté des journalistes, des phraseurs et des intellectuels, ces "parasites de la société", "Hitler a raison" (PV, II, 481). Il sait recourir aux symboles, à la musique. Il est le "Wagner de la politique" et il prouve simplement "son amour de l'Art" (PV, II, 483). Certes, il s'impose par la violence "à coups de poing et à coups de triques" et le procédé n'a rien d'élégant, il en convient, mais "il porte et se montre efficace" (PV, II, 484). Il loue certaines réformes politiques et sociales. Hitler a régénéré l'agriculture, réformé l'armée et l'éducation où l'accent est mis, selon Valdombre, sur l'enseignement des humanités, de la culture physique et du sport. Il précise: "Hitler a créé une mystique ouvrière, une mystique militaire" (PV, II, 485, 486). Enfin, en accé-

dant au pouvoir, il a barré le chemin aux communistes et aux marxistes, et il a créé une Allemagne nouvelle. Écoutons-le:

> "Il a fait renaître du vieux sol germanique, l'âme d'une économique nouvelle en même temps que l'âme de la guerre, l'esprit d'orgueil, d'ambition, de conquête" (PV, II, 488, 489).

Valdombre conclut que si on juge sans esprit de parti, sans haine et sans rancoeur, il est difficile d'affirmer que ce que Hitler a accompli "jusqu'à présent, reste mauvais" (PV, II, 484). Mais les réserves du polémiste restent nombreuses. Il déplore encore une fois le recours à la force et à la violence, les méthodes policières, la suppression des libertés, dont la liberté de presse. Il voit dans ce régime, raciste, qui va jusqu'à la stérilisation, un "monstrueux régime "qui défie Dieu. Il parle de "barbarie" (PV, II, 490). Il prend le parti des Juifs et de la France. Juge Mein Kampf lourd, nébuleux, riche en lieux communs et en partis pris, mais tout en reconnaissant: "ce primaire a parfois des visions apocalyptiques". Il dénonce ses sources dangereuses[162]. Et fait le bilan suivant: "le mauvais l'emporte certainement sur le bon et le mal sur le bien" (PV, II, 491). Il précise qu'il n'a surtout voulu que renseigner. Et jusqu'à la fin 1938, Grignon se refuse à trancher:

> "J'ai pu me tromper. Qu'on sache une chose: la bonne foi, la sincérité et le courage ont dicté cet essai, bien sommaire encore, mais que j'ai voulu impartial" (PV, II, 503).

---

162 Des théoriciens déjà cités: Rousseau, Kant, Fitche. Et d'autres, comme Gobineau, auteur de l'Essai sur l'inégalité des races humaines (PV, II, 489 à 503).

Les événements vont le mettre en garde de plus en plus. Après l'invasion de l'Autriche, il voit en Hitler un "démocratophage" qui rêve d'imposer partout sa "doctrine de plomb" (PV, II, 188), un ambitieux "perdu d'orgueil et de racisme" (PV, II, 388). Et, faisant écho aux suicides, à l'exode des populations, aux atrocités commises par les armées allemandes, il commente:

> "Vous ne trouverez rien de plus grand ni de plus terrible dans les tragédies grecques. Placés en face de tels faits, que n'auraient pas écrit Eschyle, Sophocle, Euripide? C'est à faire chavirer l'imagination" (PV, II, 246).

Il déplore le rapprochement entre Hitler et Mussolini, et rappelle, à la mort de Pie XI, les appels angoissés de ce dernier en faveur de la paix (PV, III, 156). Afin de discréditer l'alliance germano-russe, il publie des textes où Allemands et communistes vomissaient les uns sur les autres quand ils "se montraient le poing" (PV, III, 414). En juin 1940, Hitler devient "Néron, l'halluciné, le dictateur que dicte Caton le sanguinaire". Bientôt, Valdombre dénonce en bloc, Hitler, l'Allemagne, les Allemands, les officiers et les soldats. Les insultes pleuvent. Il se moque du "gros Goering", prétend que les officiers sont des dégénérés (PV, V, 148). Les forces hitlériennes sortent droit de l'enfer et se battent avec "la désespérance et la fureur d'une bande de loups affamés". Leur invasion de la France n'en fait pas des génies (PV, V, 76, 80). Les Allemands sont des ivrognes, des morphinomanes, des cocaïnomanes et des éthéromanes (PV, IV, 330). Ce sont des brutes, des êtres abjects, des enfants de chienne (PV, V, 129). Ils incarnent, eux et leur pays, le mal, la sauvagerie, la fin de la civilisation occidentale et chrétienne, la mort de Dieu et de l'Église (PV, IV, 7). Dans un des derniers textes, "Tuerons-nous

jusqu'au dernier des Allemands?" (PV, V, 207 à 210), il écrit que l'Allemagne "est corrompue de part en part". Il continue:

> "A l'aide d'une propagande patiemment mûrie et savamment exécutée, Hitler et ses damnés de collaborateurs ont réussi à faire croire au peuple allemand qu'il représente 'la race maîtresse' et qu'à tout prendre, c'est le seul pays qui garde le droit de vivre sur le globe, les autres devant se contenter d'être les valets et les esclaves de la sainte Allemagne, 'nouvelle race élue'" (PV, V, 208).

A son point de vue, le traité de Versailles de 1919, fut trop clément et, sans être inhumain, les alliés devront faire preuve de fermeté en désarmant complètement l'Allemagne et pour toujours. Ils devront exécuter les chefs nazis et tous ceux qui ont inspiré une telle guerre, pour tuer à sa racine, le nazisme, et imposer au peuple, un gouvernement digne du peuple. Il précise:

> "Il ne s'agit pas d'exterminer l'Allemagne qui a produit malgré son goût pour les guerres des génies dans les arts et dans les lettres. Ce peuple a le droit de vivre; pas ses chefs militaires, pas ses soldats, pas son militarisme damné. Mais, démobilisation et désarmement complet. Qu'il soit clairement stipulé aussi que dès que l'Allemagne tentera de se relever militairement et recommencera à s'armer, les nations alliées garderont le droit d'envahir le pays sans autre déclaration de guerre. C'est le seul moyen d'avoir la paix" (PV, V, 210).

Dans un texte signé, du 24 juin 1944, il reprend en gros les mêmes propos et se dit sûr que Dieu ne permettra pas que l'Allemagne gagne[163].

---

163 CHG, "Préface", A.-J. Lapointe, Souvenirs d'un soldat du Québec, Éditions du Castor, 1944, 259 p.

Ainsi donc, les totalitarismes européens, fascisme et nazisme, sont finalement bannis et rejetés par Grignon dans ses Pamphlets. Mais ce sont la guerre et ses excès de toutes sortes qui amènent Grignon à se prononcer. Car il est indiscutable que les régimes fascistes, à leur début en tout cas, ont fasciné Grignon comme aussi beaucoup d'autres. Ses nombreuses lectures sur le sujet le prouvent. C'était inévitable. Lui qui ne cesse de réagir, de s'opposer et de se raccrocher aux valeurs du passé ne pouvait que se retrouver en eux. Qu'est-ce en effet que le fascisme? Jean Baechler le définit comme étant "l'archétype des idéologies de réaction [...] fondamentalement, viscéralement, l'antimodernité, l'antipluralisme [...] d'abord une idéologie anti[164]". Nous avons parlé déjà, à propos de Grignon, de "tentation totalitaire". L'expression, on le voit, est juste. Nous verrons encore, ailleurs, qu'elle se défend. Mais ce qui éloigne finalement Grignon du totalitarisme intégral, c'est en premier lieu, un individualisme farouche et, en second lieu, un antiétatisme constant. Et pour s'exprimer et pour écrire comme il le fait, il a besoin des libertés démocratiques si souvent, ailleurs, fort vilipendées. Les excès du fascisme amènent donc Grignon à avouer, un peu malgré lui, qu'une République et une Démocratie parlementaire vaudront toujours mieux qu'une dictature (PV, 1, 365). Les autres modèles examinés, socialiste et communiste par exemple, le conduiront à la même conclusion.

---

164 J. Baechler, Qu'est-ce que l'idéologie?, Paris, Gallimard, 1976, 405 p., p. 154. L'auteur ajoute: le fascisme "vomit sur le régime parlementaire, les libertés, le capitalisme, la technique, la démocratie, la pacification, l'agitation, la contestation, les factions, le laxisme, le changement, l'individualisme, la science, la raison, la bureaucratisation, la rationalisation. Et ainsi de suite, car il n'y a pas un seul trait de la modernité qui n'ait été dénoncé par les fascismes" (p. 254).

Le Socialisme et le Communisme

De façon générale, Grignon s'oppose à toutes les mesures un tant soit peu socialisantes qui, selon lui, font, des citoyens libres, des assistés sociaux. Il voit là un double danger. L'État risque de devenir trop puissant et d'en venir peu à peu à régir la vie des individus. Et en prenant en charge les classes pauvres, il les corrompt. Elles deviendront paresseuses et de plus en plus exigeantes. Ce sera bientôt le "désordre et demain la révolution", conclut-il (Dé, 197). Et fatalement, le socialisme conduit tôt ou tard au communisme (PV, I, 220): "toutes ces belles lois sociales ou mieux, ce beau socialisme [...] nous achemine rapidement vers le communisme intégral" (PV, V, 169). Les bons catholiques devraient donc être contre toutes ces mesures qui outragent "la charité chrétienne" (PV, I, 218). Tous ces préjugés défavorables l'amèneront, on le verra, à s'opposer à toutes les mesures sociales prises par le gouvernement du Québec. Par exemple, les pensions de vieillesse, les pensions aux mères nécessiteuses, le crédit agricole, le secours direct. Encore une fois, l'État est la cible de Grignon. Quant aux assistés, aux pensionnés et aux chômeurs, il les peindra souvent comme des fainéants et des parasites corrompus. La personne qui reste grande pour Grignon, c'est celle qui subvient à ses besoins, qui vit sans secours et qui, pauvre, endure et vit selon ses moyens. Comme le dit le Père Bougonneux: "ça l'empêche pas que j'voudrais pas me voir à charge du gouvernement. Chacun son orgueil" (Ba/PB, 02.49, 60).

Sa position sur le communisme est nettement tranchée. C'est le mal, la révolution, la déchéance morale, humaine et religieuse; la fin des valeurs et

de l'ordre établi. Il faut donc le combattre sans merci et sans répit. C'est le devoir des catholiques surtout. Et pour le "tuer", un seul moyen, "la lumière de la religion catholique" (PV, 1, 3). Son attitude est claire: "Étant catholique et d'abord catholique, avant que de m'occuper de politique, j'ai été contre le communisme" (PV, II, 183). Qui est, selon lui, le résultat d'une déchéance morale et spirituelle, à laquelle ont participé l'État, les gouvernements et les puissants qui ont bouleversé l'ordre établi et changé les valeurs spirituelles "contre des valeurs en argent". Il se méfie des politiciens de l'Ouest canadien, qui défendent "des drapeaux de couleurs bizarres" (PV, V, 120), qui exposent leurs idées en blanc et en noir avec "des arguments précis et des chiffres plus précis encore" (PV, V, 167). Il prédit que le moment venu, "ces beaux hommes des espaces libres où s'agitent le blé de l'univers, haleront ensemble" (PV, V, 120). Ils sont des terroristes en puissance, et ceux de l'Alberta

> "où grouillent [...] près de 60 000 communistes [...] n'attendent que le moment favorable de couper les lignes de communication et de faire sauter les trains où se retrouveront peut-être plusieurs vieillards" (PV, I, 66, 67).

Il déteste particulièrement la République du front populaire en France et son chef, Léon Blum. Il écrit:

> "Ces chiens de communistes ne mordent qu'au talon. Mais le jour n'est pas loin où la France, la vraie France tiendra à la gorge cette crapule qui se fait l'instrument de la Russie soviétique et de la Juiverie internationale" (PV, I, 45).

Le prolétariat et les associations ouvrières "mènent", et ceci "parce que les gouvernements se sont mis à quatre pattes devant eux" (PV, V, 36). Il constate que les ouvriers sont bien organisés, alors que la droite ne l'est pas. En juin 1937, il s'émeut: "Nous sommes même, au moment où j'écris ces lignes, à la merci des agents de Staline" (PV, I, 296). Il déplore les maladresses de Hepburn en Ontario, lors des grèves d'Oshawa, mais juge les revendications ouvrières sans limites, extravagantes et ambitieuses (PV, I, 291, 292). La critique du livre d'André Gide, Retour d'URSS (PV, I, 183 à 195), lui donne l'occasion de faire un procès en règle, de la Russie soviétique "où règne l'esclavage". Le tableau est noir et chargé, du début à la fin. La Russie est un pays pauvre, miséreux. On y manque de tout. On y vit dans la terreur de la Guépéou. Les libertés y sont supprimées. Et la culture y agonise puisqu'elle doit être "conforme" à l'idéologie officielle, et célébrer d'abord le parti. Les écrivains sont devenus "les serviteurs et les fonctionnaires de l'esprit". Les injustices n'ont pas disparu et les nouveaux bourgeois sont les fonctionnaires de l'armée et de la police secrète. Il écrit:

> "Le communisme est une faillite, une faillite douloureuse pour le peuple paysan et pour le prolétariat des villes, précisément les deux pôles qui, selon Gide, devaient transformer tout un monde et apporter sur la terre un bonheur rêvé depuis tant de siècles" (PV, I, 185).
>
> "Quel enfer! Jamais un Dante, avec toute son imagination presque divine, n'aurait pu créer celui-là. C'est quelque chose d'épouvantable! Pourtant Gide n'a pas tout dit. Il faudrait lire, comme tout esprit sérieux doit le faire, la Révolution trahie de Trotski et De Lénine à Staline de Victor Serge,

> révolutionnaire russe, exclu aujourd'hui du communisme, et qui a publié dans le Crapouillot de janvier 1937, une étude extraordinaire. Il faut lire cela et rien que cela, dis-je, pour comprendre le communisme et pour constater que c'est là, la plus tragique ruine d'une politique et d'une dictature de terreur et de sang" (PV, I, 194).

Contre le collectivisme, il prend le parti des moujiks, "les pauvres, les saints", qui, pour mieux protester contre un régime "maudit" qui leur impose la présence d'ingénieurs agricoles, détruisent les récoltes[165]. Ainsi donc, après le nationalisme, le fascisme, le nazisme et le socialisme, c'est au tour du communisme de se voir dénoncer. Puisque toutes les nouvelles doctrines que l'actualité propose sont à bannir, quels choix restent possibles au polémiste?

Que choisir?

Certainement pas la révolution! L'écriture du polémiste est souvent un mirage dont il faut se méfier. En effet, l'écriture de certains textes peut donner le change, donner l'impression de contester, de remettre en question. Comme toute écriture polémique, celle de Grignon a des tons et un vocabulaire qui pourraient la faire passer pour révolutionnaire auprès d'un lecteur trop facilement séduit. Alors qu'en réalité, les cris et les colères du polémiste ne sont le plus souvent que des rappels à l'ordre. Non! Grignon n'est pas un révolutionnaire comme le crut un moment Albert Pelletier, venant de lire le

---

165 Vbr, "Images de la terre... ", la Rm, vol. 21, no 6, octobre 1939, p. 15.

Secret de Lindbergh[166]. Certains textes où il prend le parti des humbles et des pauvres contre les riches, les exploiteurs et les puissants, ne doivent pas nous tromper. Ce ne sont pas des classes sociales qu'il remet en cause, mais leur comportement, ce qui est tout différent. Il ne leur reproche pas d'exister, il leur reproche leur corruption. La nuance est de taille. Le message de Grignon se résume à peu près à ceci: rappel aux uns et aux autres, pauvres et riches, des valeurs essentielles qui devraient toujours inspirer leur conduite de vie. Et quand il crie la misère des colons dans "l'Enfer" (PV, I, 410 à 427), c'est qu'il veut rappeler aux riches et aux gouvernants leurs devoirs et leurs obligations, afin surtout, d'éviter la révolution:

> "Va-t-on encore pendant bien des mois et pendant bien des années se moquer des pauvres, des humbles, des ouvriers et des cultivateurs? La comédie se prolongera-t-elle jusqu'à l'incendie et jusqu'à la révolution? On ferait mieux de changer de méthode et de se ressaisir" (PV, II, 17).

S'il a surtout peur du prolétariat des villes, c'est parce que c'est là que naissent les révolutions:

> "... on sait que toutes les révolutions naissent et vivent dans les capitales au milieu des masses prolétariennes que des orateurs puissants et habiles peuvent avec facilité conduire aux émeutes les plus sanglantes" (PV, I, 531).

---

166 A. Pelletier, "le Secret de Lindbergh de ...", Mon magazine, vol. III, no 8, novembre 1928, p. 7.

Alors, quand on le traite d'intellectuel de gauche, il s'esclaffe et rit à gorge déployée:

> "Valdombre un écrivain de gauche! Vous admettrez que c'est la meilleure du mois et que certains journalistes de Québec, à la solde de la Bolchévie, vont me baiser les fesses" (PV, I, 499).

Sur ses vieux jours, mêmes méfiances envers les nouvelles idéologies et ceux qui les propagent. Le style de Marat, "l'infâme", est certes farouche, mais jamais il ne partagera ses idées. Il s'écrie: "Je suis contre les révolutions, toutes les révolutions[167]". Il juge "très révolutionnaire" les idées qui circulent depuis la Révolution tranquille[168]. Et il précise dans une conférence: "révolté mais pas révolutionnaire". Il nuance:

> "Certes, j'ai toujours eu soif de justice, je me suis révolté souvent contre certains actes de certains hommes politiques mais je n'ai jamais été révolutionnaire. J'ai d'autres courages, pas celui-ci[169]".

Par conséquent, rien à espérer de la révolution, et ce n'est surtout pas Grignon qui va prêcher en sa faveur.

---

167 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 2 septembre 1967, p. 2.

168 Voir Soeur Rosa Descôteaux, les Sources de "Un homme et son péché", op. cit., p. 2.

169 CHG, "CHG fait revivre... ", le Madawaska, 2 septembre 1965, p. 9.

Quand tout va mal et semble voguer à la dérive, l'homme rêve. Grignon aussi. Et si se manifestait enfin, un chef? un hêros? Un HOMME qui possèderait la Vérité et apporterait à la Planète Terre une flamme nouvelle [...], empêchant la vérité de mourir dans les ténèbres (SL, 203)? Si arrivait enfin

> "... l'homme de génie, le brave parmi les plus braves, l'original né pour les actions supérieures et que les siècles par un caprice inexplicable réclament impérativement?" (SL, 199).

Alors le monde, peut-être, serait sauvé. Car, pour Grignon, si c'est le "désordre au sein même de l'enthousiasme", c'est parce que le chef, "le vrai chef fait défaut" (PV, I, 3). Tout le temps, Grignon rêve à ce sauveur. Bien sûr, la vie politique européenne après 1930, favorise ce rêve du "chef", et suscite des espoirs qui seront plus tard violemment malmenés. Il écrit en 1937:

> "Il nous faut absolument la venue subite et foudroyante d'un chef qui possèdera le don de paralyser les foules au moyen de l'éloquence et de bâtir par son génie un État et non plus seulement un ordre nouveau" (PV, I, 288).

La France défaite, il médite dans son journal et ne voit qu'une solution: l'avènement d'un chef et d'hommes "supérieurs" (PV, IV, 85). En 1942, il espère toujours:

> "Ce sera un primaire comme tous les chefs. Et s'il est marqué du don de l'éloquence et s'il est un

> saint dans sa vie privée aussi bien que dans ses idées politiques, alors nous gardons des chances de survivre, d'échapper au naufrage sur le continent américain" (PV, V, 34).

Même espoir, l'année suivante: il s'agit moins de fonder des partis que de découvrir "un chef, un vrai chef, capable de soulever et de convaincre les foules et de grouper des adhérents, des disciples, des voteurs" (PV, V, 121). Nous sommes en 1943 et il cite Salazar. Rêver au chef, c'est donc pour Grignon envisager de façon globale et somme toute bien sommaire, un certain idéal politique; c'est espérer une sorte de gouvernement modèle.

Faut-il remarquer encore une fois que Grignon se contente surtout de réagir, de condamner. Pas même, chez lui, l'ébauche d'une théorie politique à travers son oeuvre. Pratiquement que des rappels à l'ordre, presque jamais de propositions[170]. Ou bien quelques rêves délirants, quelques envolées sans conséquence. Comme celle-ci par exemple:

> "Politique! Voilà certes l'un des plus beaux mots de la langue mais que des faiseurs de tout acabit ont galvaudé, ont traîné dans les ruisseaux du suffrage universel. La politique n'en reste pas moins autre chose" (PV, III, 150).

---

170 En 1936, il se dit en faveur d'une loi qui contrôlerait le mode de financement des partis politiques (PV, I, 33); en 1938, il propose qu'on règlemente la présence des députés à l'Assemblée législative (PV, III, 435). C'est presque tout. C'est bien peu.

Mais quoi? Une seule fois semble-t-il, il se risque à nous dire ce qu'elle est: un art "autrement relevé et qui suppose la domination du spirituel où toutes les facultés de l'esprit humain sont indispensables" (PV, III, 150). L'État modèle devrait diriger et gouverner en restant au-dessus de tout soupçon. Il pourrait à l'occasion aider les plus pauvres mais il interviendrait le moins possible car l'homme devra toujours "gagner son pain à la sueur de son front" (PV, II, 9, 10). Son rôle devrait d'abord en être un d'exemplarité. Donc, se situer au niveau moral. C'est sans doute pourquoi la vraie politique a toujours été l'exclusivité des papes, désintéressés, qui eux, dominent et les hommes et les événements (PV, III, 150). Et le meilleur régime a été sûrement, le régime monarchique. Dans une querelle avec Jean-Charles Harvey, il écrit: "Je ne reconnais qu'une doctrine: la monarchie absolue et héréditaire. Tout le reste me fait vomir[171]". En juin 1939, il réaffirme: "Il n'existe qu'un mode de gouvernement: la monarchie absolue" (PV, III, 279). Il y eut hélas! '89, qui jeta à terre ce qu'on avait mis mille ans à édifier. Valdombre se classe ici parmi les disciples des écrivains de l'Action Française, Maurras, Léon Daudet, René Benjamin; de René de Planhol et de sa Nouvelle Lanterne (PV, II, 468, 469). Il peint de façon idyllique le régime monarchique. On prenait alors le temps de vivre. On était heureux. On avait alors la foi. Les arts fleurissaient. Et si Léon Bloy avait vécu sous François 1er, il aurait certainement écrit une tout autre oeuvre à la mesure de son talent (PV, II, 346). Les corporations n'étaient pas alors ce qu'en ont fait les dictatures. Les paysans eux-mêmes étaient heureux. Écoutons-le:

---

171 Propos cités par J.-Ch. Harvey, "les Américains et nous", le J, 9 avril 1938, p. 4.

> "J'eusse souhaité vivre à l'époque des laborieuses monarchies françaises, celles d'un Louis XI, d'un François Ier, par exemple. Les honorables corporations du temps ne m'auraient point déplu parce que ces sociétés avaient le bon sens de laisser libre cours aux initiatives personnelles" (PV, II, 502).

Les paysans étaient moins imposés et plus heureux puisqu'ils n'étaient pas endettés comme maintenant:

> "Sous la monarchie française, le paysan pouvait dormir en paix chez lui. Il n'avait pas à s'inquiéter des guerres. Aujourd'hui, non seulement on arrachera aux cultivateurs leurs fils pour en faire de la viande à canons, mais au moyen d'impôts scandaleux, on les prive de légers profits qu'ils peuvent tirer d'une exploitation agricole" (PV, III, 175).

Enfin et surtout, sous la monarchie, "l'Église et l'État marchaient de concert pour le plus grand bien du peuple et de la nation" (PV, II, 546). Alors, tout serait donc à recommencer? Hélas! les dés sont jetés et Grignon, même s'il adore rêver, n'est pas dupe: "On ne recommencera pas. On n'aura ni cette noblesse, ni ce courage et c'est pourquoi notre belle civilisation ne peut que déchoir" (PV, III, 279). Il faut vivre et, qu'on le veuille ou non, à son époque. A quoi alors se rattacher sinon à ce qui existe? Grignon sait qu'il n'a pas le choix et les événements du temps ne semblent pas lui permettre une autre solution que d'en revenir au libéralisme et à la "pauvre démocratie" qui, dans



les circonstances, apparaissent en quelque sorte comme un moindre mal et comme une planche de salut.

Tout, en effet, invite Grignon à faire ce choix. D'abord, ses recherches sur les doctrines nouvelles du moment, et ensuite, l'actualité. Malgré l'enthousiasme d'un René Benjamin, il préfère encore vivre "au Canada, sous la botte des Anglais et sous le régime pourri de la démocratie parlementaire" (PV, I, 364). Ou même sous une République (PV, I, 365). De toute façon, les dictatures sont aussi pourries que les démocraties par les pouvoirs d'argent (PV, II, 185):

> "On prétend que la puante démocratie gagne ses élections à coups d'argent, de whiskey et de corruption. C'est possible. En Russie, en Italie, en Allemagne les dictatures se maintiennent au pouvoir par la force des armes, par la police, par l'intimidation, par le chantage et par la terreur. — Choisissez" (PV, II, 95).

Cet autre jugement manifeste, d'autre part, combien la personnalité de Grignon l'éloigne du totalitarisme:

> "Je frémis d'horreur à la seule pensée qu'on m'obligerait un jour à saluer à la romaine, à lever le bras en même temps que les autres, à porter des vêtements que des millions de disciples étalent pour répondre à l'enseignement d'un évangile ou pour plaire à Dieu". [...]
>
> "Les Pamphlets demeurent le témoignage d'un homme qui méprise à l'occasion les démocraties mais qui consent à vivre sous n'importe quel régime et le plus pourri qu'on voudra plutôt que de courber sous

> le knout des dictateurs et tels qu'ils s'affichent présentement en Europe" (PV, II, 502).

C'est aussi pour défendre la démocratie et le libéralisme qu'il soutient, à partir de 1940, la politique d'Ottawa qui participe de plus en plus à l'effort de guerre. Il faut sauver la civilisation libérale occidentale et oublier les erreurs du passé. Par conséquent, toute critique envers Ottawa et l'Angleterre, susceptible de miner le pouvoir, consolide la "5e colone" et doit être dénoncée. Et leurs auteurs doivent être muselés (PV, IV, 6, 7, 50, 199). Toute critique, venant de droite comme de gauche, est alors perçue comme "révolutionnaire". Fascistes et communistes sont mis dos à dos. Les idées fascistes sont:

> "... aussi pernicieuses que peuvent l'être <u>le Capital</u> de Karl Marx et les violences d'un Lénine puisque toutes ces idées tendent vers la révolution, la prêchent ouvertement avec le seul espoir de renverser l'ordre établi" (PV, II, 189).

Le seul discours permis doit viser à perpétuer le statu quo et les libertés démocratiques dans lesquelles il croit malgré tout (PV, I, 362. 357). Le maintien intégral de l'ordre établi et sa défense passent donc par le maintien des structures sociales et des hiérarchies; par la primauté des principes moraux qui auront toujours la préséance sur les questions d'ordre matériel; et par la soumission aux règles du catholicisme. Et cela, le "vrai" libéralisme, pas le libéralisme "rouge", le permet. Un libéralisme qui garde pour but ultime le perfectionnement de l'individu qui pourra s'épanouir en toute liberté, sans

opprimer la masse. Dans ce type de libéralisme, il voit le "plus redoutable ennemi du communisme" (PV, 1, 63, 66). Voilà comment le polémiste, l'homme d'absolu, se voit forcé par les circonstances, aux compromis. La politique est sale, certes. Les valeurs démocratiques, c'est évident, sont batouées, taussées et occasions de corruption. Mais un régime démocratique, avec toutes ses faiblesses, vaut encore mieux qu'un régime totalitaire.

Avec le catholicisme, la terre, le passé, la littérature et la politique, nous avons presque fait le tour de cet univers des "valeurs", bases et fondements en même temps que limites de la démarche polémique, de ses audaces et de ses peurs. Il en est une autre cependant qui occupe une place importante dans l'oeuvre de Grignon. Il s'agit de l'argent. Plutôt "antivaleur", l'argent provoque chez Grignon des attitudes ambivalentes et contradictoires.

L'Argent

Encore une fois, les sentiments de Grignon sont partagés entre la fascination et la répulsion. Celle-ci, sans doute à la mesure de celle-là. Cependant, cette relation passionnelle de Grignon avec l'argent n'aura pas été vaine, puisqu'elle aura sans doute été à l'origine d'Un homme et son péché; puisqu'elle aura permis à Grignon de créer l'un des personnages parmi les plus tranchés et les mieux campés de la littérature québécoise, l'avare, Séraphin. L'or fascine Grignon comme il fascine Séraphin. Il suscite un "attrait irré-

sistible[172]". Il est "nourriture de permanence, d'éternité" (hp, 53); il rend "ivre" (hp, 55), il est un bien "précieux" avec la santé (Dé, 124). Il est aussi occasion de rêve et d'ambition:

> "De l'or! De l'or en masse, en montagnes, en rivières, de l'or que l'on peut faire couler entre ses doigts comme de l'eau[173]".
>
> "Le quartz, l'or! Vocables qui ont suscité tant de rêves de notre enfance et plus tard nos ambitions" (PV, III, 433).

Évoquant les mines de l'Abitibi, il avoue que les "monceaux d'or" qu'il imagine lui brûlent les yeux et le coeur, et précise juste après: "j'entends le coeur de Séraphin" (PV, III, 435). Il laisse entendre à Olivier Marchand que, dès son enfance, il aurait déjà subi et l'attrait et l'horreur de l'argent. Est-ce parce qu'il a vu son père préoccupé par des questions d'argent? Sans doute! Montrant à Olivier Marchand, un vieux cahier dans lequel son père tenait ses comptes, à l'époque difficile de ses débuts à Sainte-Adèle, il commente: "Je comprends mieux que par mille phrases la place que prendra l'argent dans une vie où il fallait quatre mois pour réunir un dollar[174]". On sait d'autre part qu'il a lui-même connu des problèmes d'argent pendant plusieurs années. En tout cas, dans son oeuvre, entre 1936 et 1938, abondent plaintes et récriminations. Il déclare, en 1965, à André Major: "J'ai une sainte horreur de

---

172 Vbr, "la Vie littéraire... ", le PJ, 17 mai 1931, p. 5.

173 Ibid.

174 Voir Olivier Marchand, art. cit., la Pr, 19 mars 1966, Cahier radio, p. 15.

l'argent [...]. L'argent sera toujours le véhicule du mal et c'est pourquoi Jésus le maudissait[175]". Il est proche ici de Donalda qui dit de son côté que l'amour de l'argent, "c'est pire que tout au monde" (hp, 213). Pour le polémiste, l'argent est peut-être l'élément corrupteur par excellence. Car il mène l'homme et régit les sociétés. Il corrompt la politique, et même le peuple catholique vote pour l'argent (PV, I, 66). Il endurcit les riches et pousse l'homme faible à la débauche et à la luxure. Ainsi, Joseph-Hubert Belnoyer, dans "le Repentir". Il est occasion de scandale, et Valdombre s'indigne de voir qu'on offre à la reine d'Angleterre, pour son couronnement, "une paire de sandales serties de diamants et de rubis de 14 000 $", alors que les colons du comté de Labelle sont dans la misère (PV, I, 178, 179), L'argent est synonyme de matérialisme et de "ventre" (PV, III, 52). Grignon trouve chez Papini et chez Bloy de quoi alimenter et nourrir ses procès. Dès 1923, il voit dans un chapitre de l'Histoire du Christ, sur l'argent, intitulé "avec justesse", "l'Excrément du démon", un formidable réquisitoire contre l'argent et la richesse. Il le cite largement, de même qu'en 1943, dans ses Pamphlets:

> "La monnaie porte en soi avec la sueur grasse des mains qui l'ont palpée, l'inexorable contagion du crime. De toutes les choses immondes manufacturées par l'homme pour se salir et salir la terre, la plus immonde peut-être est la monnaie[176]."
>
> "Plus contagieux que le haillon d'un pestiféré et que le pus d'une pustule, il entre dans toutes les maisons, brille sur le banc des changeurs, se blottit dans les cassettes, profane l'oreiller du som-

---

175 Voir André Major, art. cit., le PJ, 9 mai 1965, p. 38.

176 CB, art. cit., l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

> meil, se dissimule dans l'obscurité fétide des recoins, souille les mains innocentes des petits, tente les vierges, paie le travail du bourreau, circule sur la face du monde pour enflammer la haine, pour attiser la cupidité, pour hâter la corruption et la mort" (PV, V, 76).

Il reprend l'idée de Bloy qui prétend que toute richesse est synonyme d'exploitation du pauvre. Bloy qu'il cite écrit: "la joie du riche a pour 'substance' la DOULEUR du pauvre" (PV, I, 7). L'idée se retrouve chez Papini que cite aussi Valdombre. Papini écrit:

> "... qu'un homme cousu d'or et d'argent fasse travailler son or et son argent et que ces monnaies, gagnées presque toujours à la sueur et au prix du sang du pauvre engendrent de la monnaie, voilà ce qui est criminel" (PV, V, 81).

Et Valdombre estime être bien bon, en ne citant pas ce que dit Bloy de l'argent, dans Exégèse des lieux communs[177]".

Dans toute son oeuvre, à tout propos, il manifeste sa hargne et son mépris pour les puissances d'argent, trusts, financiers et capitalistes, auxquelles il associe souvent Juifs, Anglais et Américains qui eux aussi, "font" de l'argent. Le polémiste s'en prend également à ceux qui en ont, qui en profitent et en font étalage: bourgeois, mondains, snobs, touristes. Et le comble, pour Grignon, c'est la prétention de tous ceux-ci, à vouloir être, malgré

---

177 Léon Bloy, Exégèse des lieux communs, Paris, Gallimard, 1968, 442 p. L'argent est au centre de nombreuses "exégèses".

tout, catholiques. Comme si on pouvait être riche et catholique à la fois (PV, 1, 7)! Les capitalistes sont des profiteurs "venus sur la terre pour égorger le pauvre et le voir souffrir avec un sadisme que seule la civilisation occidentale pouvait inventer" (PV, 1, 85). Ceux qui font profiter et fructifier leur argent, ceux qui spéculent sont des parasites criminels, car ils s'enrichissent sans travailler. Seul est juste, le salaire (PV, V, 8). Il en veut surtout aux riches dont il compare le train de vie à celui des colons et des ouvriers. Et quel scandale de voir se plaindre les riches, quand leurs droits sont lésés: "Pourtant, ils sont gavés, ils mangent leur quatre repas par jour, ils règnent, ils dominent, ils jouissent" (PV, V, 8)! Quel scandale de voir les "cochons de financiers" s'enrichir à même le "sang du pauvre" (PV, V, 87), exploitant par exemple, le paysan, puisque ce sont eux, après tout, qui fixent le prix des denrées. Pour lui, "le vrai et le seul coupable, c'est le trust" (PV, IV, 98). Et il n'en revient pas de voir la paysannerie montrer tant de patience devant une pareille injustice (PV, IV, 99). Il étale son mépris avec abondance, dans un de ses derniers textes, "Première lettre aux riches et aux cochons" (PV, V, 75 à 82). Aux riches, il souhaite de "crever au plus vite afin de débarrasser le monde de leur encombrante et pesante personne". Et on ne saurait en aucun cas distinguer des bons et des mauvais riches. Car "l'idée de l'argent, de la puissance de l'argent ne supporte pas une minute l'idée de bonté ou d'abnégation ou de sacrifice". Le riche hait donc le pauvre, parce qu'il sait qu'il l'exploite. Étant donné la guerre, Grignon pense qu'on ne devrait pas simplement souhaiter la conscription des hommes, mais aussi celle des richesses. Mais, à cette idée, le riche "pâlit". Le riche reste donc, par essence même, un "cochon". Il précise:

> "On se moque de Séraphin, l'usurier, l'avare. Mais mon Séraphin est un chérubin, il est un ange auprès de ces cochons, de ces riches qui aimeraient mieux voir couler le sang de toute une nation plutôt que de donner un sou de plus au gouvernement" (PV, V, 80).
>
> "On dira qu'il paie de lourds impôts. Il n'en paie pas le quart en proportion des richesses qu'il a accumulées à même la sueur et le sang du pauvre. Le Riche est Cochon par essence. Il est marqué du signe de la damnation (et temporellement), il engendre les révolutions" (PV, V, 82).

Parfois, il vise plus directement les Anglais et les Juifs, ceux-ci qui ont inventé la Bourse (PV, II, 84). Ou bien les Américains, essentiellement préoccupés d'argent, comme l'illustre si bien le livre de Dale Carnegie, Comment se faire des amis (PV, V, 140, 141). Ses attaques visent aussi les milieux bourgeois dont il trace un portrait peu flatteur. S'il faut croire le polémiste, ce sont tous des hypocrites, des ignorants, des parvenus sans goût et sans culture. Dès 1916, alors qu'il doit vendre la maison paternelle, il vomit sur eux[178]. Dès son tout premier texte, ses préjugés se manifestent: les pêcheurs citadins sont prétentieux et fats[179]. Les salonnards boulevardiers l'exaspèrent. Il voit évoluer, dans Figurines d'Édouard Chauvin et dans Fantoches de Letondal, des "snobs, des âmes artificielles", toute une société bien caractéristique des "sottises modernes[180]". La crème des "honnêtes" a toujours droit à ses railleries, et aussi les "bonnes âmes", pavées de senti-

---

178 CB, "Maison à vendre", l'AN, 24 novembre 1916, p. 2.

179 CB, "Pêcheurs et Pêcheurs, l'AN, 29 septembre 1916, p. 2.

180 CB, "M. Édouard Chauvin", l'AN, 6 décembre 1918, p. 2, 3.

ments bourgeois, d'opinions toutes faites et d'ignorance (OC, 75). Il aime laisser croire, comme on l'a déjà dit, que ces milieux ont des moeurs douteuses. On s'y saoulerait volontiers et on y serait obsédé par le sexe, comme le laisse entendre, selon lui, le Jeune Dieu d'Yvette-O. Mercier Gouin (PV, II, 59 à 63). Aux riches et aux bourgeois, il oppose "l'Inconnu, le Pauvre de la nuit, les Humbles, les Mendiants", tous ceux qui, pauvres et malheureux, se mériteront le ciel. Ceux qui vivent modestement: le colon, l'ouvrier, l'artisan (PV, V, 81). Ceux qui donnent à plus pauvre qu'eux, comme saint François d'Assise. Ceux qui mendient comme Léon Bloy, ceux qui font l'aumône, mais pas à la manière des philanthropes qui n'agissent ainsi que pour voir leur nom affiché (PV, V, 77). Seul, celui qui se départit d'une certaine somme pour soulager son semblable, prouve simplement qu'il reste un ami et un "serviteur du Christ" (PV, II, 282). Encore une fois, pour Grignon, le seul moyen de triompher de la corruption et précisément ici, de l'argent, c'est de se raccrocher à la morale et à la religion, bien "au-dessus de l'argent qui n'a que la valeur que des financiers véreux veulent bien lui donner" (PV, I, 181).

Bilan: une pensée décevante mais un discours animé.

Sommes-nous maintenant en mesure de mieux préciser ce que Grignon entend quand il parle des vérités "terribles", des vérités "nécessaires[181]", de la "vérité toute nue, foudroyante et terrible[182]", de

---

181 CB, "Causerie littéraire... ", l'AN, 15 mai 1920, p. 2.

182 Vbr, "Trois lettres manquent... ", le C, 4 mai 1933, p. 2.

l'absolu qui ne connaît "ni le Temps, ni l'Espace puisqu'il est lui-même le Temps, l'Espace, l'Entier" (PV, II, 204, 205)? L'Absolu et les vérités chez Grignon, tracent un espace psychologique, moral, spirituel et esthétique où règnent en maîtresses, les vérités du catholicisme, de la morale traditionnelle, de l'agriculturisme et de la tradition en général. Ces vérités indispensables, mais exigeantes, et qu'il faut donc rappeler sans cesse, indiquent à l'homme qui n'est que faiblesse, la voie à suivre, les zones grises où il risque de se corrompre et les bornes qu'il ne doit pas franchir. L'oeuvre polémique de Grignon est un ensemble de rappels à l'ordre en même temps qu'une espèce de quête, de recherche que l'actualité, parfois, ou entrave, ou provoque, ou stimule. Grignon, surtout entre 1916 et 1938, est en quête d'un "ordre nouveau" (SL, 16). Il est à la recherche d'une "mystique", mot qui revient sans cesse chez lui, et à tout propos. Aussi bien quand il parle de religion que lorsqu'il parle politique. "Mystique": qu'est-ce à dire? Une force, un idéal, un enthousiasme susceptibles de faire changer les choses, de remuer les cendres et d'engendrer une "vraie" révolution. C'est-à-dire "une opposition raisonnée mais concertée et appliquée". Selon lui, en 1937, cette mystique n'existe pas encore parce que la masse est endormie (PV, I, 222). Alors, comment faire naître cette mystique? Pour Grignon, sans aucun doute, il faut miser sur l'individu et la personne d'abord et surtout sur les possibilités du monde intérieur. Car c'est là que sont susceptibles de naître et de grandir, la foi, la passion, l'idéal, le rêve, la spiritualité. Autant de mots quasi sacrés sous la plume de Valdombre. Chez Grignon, la véritable passion transcende les

autres passions, les maîtrise et les met au service d'une idéal et d'une ligne de vie. Cette "pure passion où le sujet capitule livrant son coeur et son esprit, toute la somme de courage continu qu'un homme peut fournir" (SL, 26), fait éclater dans l'âme "la rose immortelle de l'héroïsme" (SL, 35). La passion, comme la foi, "c'est une force, c'est une beauté, c'est une morale" (SL, 139, 140). Elle est "le Rêve! qui ouvre la route à l'Action" (SL, 97). Car c'est l'action qui grandit l'homme et le conduit à la victoire (SL, 153, 154), l'éloigne de la décrépitude et du "ventre satisfait" (PV, I, 42). Agir, c'est rester jeune, courir l'aventure et ses risques. C'est donc lutter et ne pas se prostituer (SL, 124, 125). Voilà un point de vue que Grignon ne cessera de reprendre:

> "L'important c'est que les hommes luttent, parce qu'il n'y a que dans la lutte qu'ils deviennent meilleurs, autrement ils pourrissent et vite. Luttons" (PV, II, 376).
>
> "Et si à la fin des fins, nous en restions à la débâcle éternelle, nous aurons eu au moins la fierté et le coeur de combattre, de lutter..." (PV, I, 344, 345).

Lutter, c'est, à coup sûr, se faire des ennemis. Mais qu'importe! Car "un homme qui n'a pas d'ennemis n'est pas digne de vivre[183]". Mais lutter chez Grignon, ce n'est pas toujours "contester". C'est aussi se soumettre, se discipliner, se plier à une règle de fer "qui ne brise pas" et qui ne permet ni

---

183 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 9.

faiblesse ni erreur (SL, 22). Par exemple, à la discipline militaire[184]. C'est donc se plier à l'autorité aussi bien religieuse que civile[185], et rentrer dans l'ordre (PV, IV, 238). Et "vaut toujours mieux un ordre imparfait que le désordre[186]".

Ces valeurs aux exigences viriles, façonnent l'homme idéal, selon Grignon. Un être indépendant, "individualiste enragé", un "passionné, un esclave de l'individualisme" (PV, II, 502) qui sait "rester à l'écart", céder à la "force réactive" et se dérober "avec une ruse singulière aux invitations de la société" (SL, 112). Pour Grignon, être vraiment, c'est être soi-même et ne pas jouer la comédie (PV, IV, 311). C'est "croire en soi, absolument et décider, seul" (SL, 116). Pour Lindbergh aussi, son héros, "la vérité, c'était l'individualisme plus collé à son MOI que sa propre chair" (SL, 117). Il crie à lui-même et au lecteur: "Crois en toi, crois en toi". Il cite le grand philosophe Américain, Emerson: "Whoso would be man must be a nonconformist. [...] Nothing is at last sacred but the integrity of your mind" (SL, 15). Il reprend l'apostrophe énergique de Walt Whitman: "Je demande quel est celui qui s'est avancé le plus loin, parce que moi, je veux avancer plus loin encore" (SL, 55). Il s'agit donc, par l'action, d'imposer son Moi, et d'établir son "règne". Les moyens pour y parvenir peuvent varier: par exemple, un métier,

---

184 En 1942, Valdombre fait mention très explicitement, de l'Armée, école de discipline et d'hygiène morale (PV, V, 42).

185 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 18 novembre 1967, p. 2.

186 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 4 mars 1967, p. 4.

par exemple, l'art (SL, 18). L'approche individualiste de Grignon soutient son discours moral, le fonde. Avec évidence dans le Secret de Lindbergh, avec peut-être moins d'évidence ailleurs, Grignon met de l'avant l'école du "Connais-toi toi-même" et du "Crois en toi prophylactique" (SL, 61). Le "modèle" du polémiste finit davantage par ressembler à un "héros" qu'à un homme: dictateur, empereur, roi, aigle; comparable à un dieu, prophète, poète, etc. Alors, il sera "l'Homme" (SL, 93) des grandes actions, des gestes courageux et des multiples originalités (SL, 115). Les modèles proposés par Grignon sont divers: Lindbergh, Rolland Garros, Shakespeare, Poe, Hugo, Ibsen, Eschyle; ou bien Hamilcar, Napoléon, Léonidas. Donc, des personnes qui, dans leur champ d'action respectif, ont eu la stature des chefs, des grands, des saints, des génies, des visionnaires (PV, II, 265). En 1957, il fait à Conrad Bernier cette confidence: "J'ai le culte des fortes personnalités. Ce sont elles qui mènent le monde. Je crois aux individus qui savent ce qu'ils veulent[187]".

De tels modèles autorisent par conséquent le polémiste à s'en prendre à peu près à toutes les classes de la société. Car les fortes personnalités ne sont pas légion. Or, ne l'oublions pas, pour le polémiste, modèles et valeurs sont surtout intéressants dans la mesure où ils permettent de dénoncer les médiocres, les faux modèles, les valeurs fausses ou ambiguës. Encore une fois, les modèles et les valeurs sont des points de repère auxquels le polémiste renvoie, mais sans vraiment argumenter, expliquer, justifier. Ils sont prétextes

---

187 C. Bernier, art. cit., la Pr, 10 avril 1976, Cahier D, p. 3.

à, occasions de ... Ils sont tremplins, frontons qui renvoient la balle à tous les coups, permettant au discours de rebondir sans trop s'attarder et s'appesantir. L'élaboration du discours est alors une entreprise visant davantage à produire une forme et une esthétique, qu'un exercice d'approfondissement. Et c'est finalement l'écriture polémique, une sorte d'esthétique particulière, qui est en quelque sorte forgée et régie par cet univers de valeurs. Valeurs qui se complètent en se situant les unes par rapport aux autres, dans un jeu plus ou moins compliqué de parallèles et de contrastes. Et, en effet, l'esthétique polémique use abondamment du parallèle et du contraste. Ceux-ci, rendus plus percutants encore par un recours quasi systématique à l'hyperbole et à l'amplification. C'est pourquoi chez Grignon, comme chez la plupart des polémistes, les procès sont riches et colorés, et donc fascinants. Bien sûr, étant donné leur abondance, ils ne sont pas sans redondances. Mais c'est inévitable. Car la pensée polémique ne mise pas sur les arguments compliqués ou nuancés. Elle répugne souvent de la même façon, à toute forme un tant soi peu poussée d'intellectualisation. Elle préfère se contenter de vérités simples, claires, peu nombreuses, facilement véhiculables et exploitables et qui, ainsi, franchiront plus sûrement la rampe. Elle mise sur le rappel. Elle adore les mots et les formules aux tournures de slogans. Le polémiste, en réalité, préfère miser sur une écriture, certaines techniques, des images. Il pense qu'il mettra ainsi plus sûrement de son bord, le lecteur, en le fascinant, en le séduisant, en l'amusant plutôt qu'en raisonnant et en prouvant. Voilà qui explique que la pensée de Grignon paraîtra, somme toute, à plus d'un lecteur, maigre, limitée, sans envergure et sans profondeur. Celui qui espère voir s'élaborer des théories et des systèmes, reste sur sa faim. Même la présentation des valeurs

essentielles ne donne pas lieu à des développements importants. Et l'esprit attentif et critique finit par déceler ici, des ambiguités, là, des dérobades, ailleurs, des contradictions. C'est que le discours polémique dans la mesure où il est très référentiel, risque de beaucoup changer, surtout si l'actualité est mouvante et incertaine. Si le polémiste va jusqu'à prédire, il s'expose aux démentis d'un référent mouvant et incertain. S'il se dérobe, par contre, il laisse son lecteur sur sa faim. L'évolution du référent peut donc amener le polémiste à des ambiguités, voire même, à des contradictions. C'est tout de même un peu gênant. Plus loin, nous verrons encore Grignon changer d'avis, se contredire. Et avec quel aplomb!

Parfois aussi, le procès, d'une perspicacité rare, tourne court. L'auteur fait preuve d'ingéniosité, de lucidité, et voilà que, sur le point de conclure et de tirer la leçon, discrètement, il se dérobe. Pouquoi? Parce que l'auteur est prisonnier de son univers de valeurs, de son système idéologique. Car s'il acceptait les conclusions de certaines de ses propres investigations, il lui faudrait remettre en question son propre système. Il s'y refuse et préfère fuir devant l'évidente conclusion. Ce qui prouve bien qu'un univers idéologique, si cohérent qu'il puisse paraître, n'est somme toute qu'un autre paradis de la fiction. Car c'est la cohérence et la rigidité d'un système qui empêchent de cerner le réel et de s'y plier. C'est ce qui se passe chez Grignon dont l'agriculturisme et l'anti-étatisme réactionnaires, apparaîssent au tournant des années 1940, de plus en plus décrochés, anachroniques. Expliquons-nous davantage. Puisque son idéologie lui interdit d'accepter toute forme que ce soit de modernisme, le voilà obligé de déplorer l'électrification

rurale! Le voilà bientôt contraint de faire l'apologie de la routine, de l'ignorance, de la misère (PV, I, 278)! Le voilà obligé de nous présenter comme modèle de paysan, le moujik russe mettant le feu aux récoltes! Tout cela est bien désolant. Et on se dit parfois en lisant certains passages du polémiste: ce n'est pas possible! Grignon lui-même, devait être parfois le premier, à ne pas croire ce qu'il écrivait. Enfin, le lecteur est doublement frustré parce qu'il avait cru, le naïf, après avoir lu le pacte polémique, qu'il cheminerait en compagnie d'une pensée neuve, hardie, voire même contestataire. Pendant un court laps de temps seulement, le ton et le langage feront écran. Car Grignon se situe résolument à droite, et demeure foncièrement, au plan du discours, un conservateur réactionnaire. Lui-même d'ailleurs, ne s'en cache pas: "on sait pertinemment qu'à droite se trouvent le bon sens, l'ordre et la richesse[188]. Et encore: "Certes, je suis attaché au passé et je reste un conservateur enragé" (PV, V, 228). Il le restera d'ailleurs toute sa vie: "Chose certaine, je défendrai le passé tant que j'aurai un souffle de vie. Je suis de droite[189]". Même s'il admire les violences de langage, il méprise les amateurs du coup de force qui voudraient remettre en question l'ordre bourgeois (PV, I, 223). Par conséquent, même si Grignon, toute sa vie, fait le procès de l'élite et des classes dirigeantes, il faut bien se garder de voir en lui ne serait-ce que l'ombre d'un contestataire. Il pense d'ailleurs que la meilleure façon de ne pas errer au plan idéologique, c'est d'en revenir aux vérités du dogme:

---

188 CB, "Critique littéraire... ", l'AN, 16 octobre 1931, p. 1.

189 CHG, "Éditorial/... ", le Jph, 25 février 1967, p. 2.

> "Aujourd'hui plus que jamais, il faut faire un choix. Nous sommes entourés d'ennemis. Il faut être dogmatique. L'heure du combat est venue et ceux-là seuls vaincront qui gardent une foi qu'aucune théorie au monde ne peut entamer" (PV, II, 135).

La seule "révolution" possible est donc "intérieure" et "individuelle". Essentiellement, d'ordre moral et spirituel. Pas étonnant par conséquent que l'univers des valeurs ouvre et ferme le discours polémique. Un univers qui fournit les clés, trace les voies et précise les limites, qui rappelle les modèles et les interdits. Mais la primauté conférée aux valeurs morales et religieuses ne favorise guère un examen approfondi des réalités économique et sociale. Encore que chez Grignon ces dimensions ne soient pas absentes, au moins au niveau du procès. Nous aurons l'occasion de le vérifier à nouveau quand nous présenterons le critique de la société québécoise[190].

Néanmoins, toutes les réserves qui précèdent n'empêchent pas la richesse et la vitalité du discours. Car il faut bien comprendre que la polémique est moins affaire de rigueur que de passion; d'objectivité que de subjectivité. Ce qui enrichit le discours polémique, ce n'est donc pas une pensée riche,

---

190 Maurice Lemire, étudiant la littérature de cette époque, parle de rhétorique astucieuse "qui voulait délibérément occulter le problème économique". Est-ce bien "délibéré", chez tous les auteurs? N'y aurait-il pas plutôt, chez un grand nombre d'entre eux, beaucoup d'ignorance et une grande dose d'inconscience, qui les rendraient en quelque sorte, incapables de voir, inaptes à comprendre. On a tellement l'impression que beaucoup d'auteurs québécois de cette époque sont "démunis" quand ils abordent les problèmes sociaux et économiques. Voir Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, t. II, Montréal, Fides, 1980, "Introduction à la littérature québécoise", p. XXI.

logique et impersonnelle, s'appuyant sur des valeurs froidement pesées et soupesées. Ce sont plutôt quelques valeurs fortement intériorisées, en quelque sorte assumées et réinventées par le narrateur qui se confond bientôt avec elles. A un tel point que lorsque le narrateur prétend défendre telle ou telle valeur, c'est lui d'abord et avant tout qu'il défend. Le polémiste par conséquent ne cesse de "se" battre. Le discours polémique s'oppose donc ici au discours scientifique qui, lui, requiert une décentration du "je" ou son oblitération dans le discours extérieur, impersonnel et objectif. Or, on sait maintenant combien Grignon est émotivement lié aux valeurs qu'il défend. La richesse polémique de l'oeuvre de Grignon dépend donc principalement de deux facteurs. D'une part, du cadre idéologique, des valeurs elles-mêmes. Car, comme le dit Jean Baechler:

> "L'idéologie est un polémisme, il lui faut impérativement désigner aux idéologues un ennemi à abattre[191]".
>
> "L'idéologie transforme les autres en ennemis dans la mesure où elle les désigne comme la source du mal. En effet, on ne pactise pas avec le mal et on est justifié de chercher à l'éliminer[192]".

---

191 Jean Baechler, Qu'est-ce que l'idéologie?, op. cit., p. 346.

192 Ibid., p. 376. On devrait signaler également que les préoccupations d'ordre politique, tout comme les préoccupations d'ordre idéologique, génèrent la polémique. L'essence du politique, nous dit Baechler, doit en effet être cherchée du côté des conflits. Ce serait le rapport "ami-ennemi", qui caractériserait d'abord le politique (p. 30, 373). André-J. Bélanger dans son étude L'Apolitisme des idéologies québécoises/ Le Grand Tournant de 1934-1936, reprend la même idée: "Pour nous, le politique relève d'une dynamique plus explicative du social: le conflit. Il y a initialement politique parce qu'il y a auparavant conflit(s). [...] Il va de soi que tout conflit n'est pas politique, mais en revanche la politique est nécessairement conflit". (Québec, PUL, 1974, p. 4).

Et, d'autre part, du fort degré d'implication du narrateur, "qui est ce qu'il défend", "en chair et en os" comme dirait Valdombre. L'omniprésence du narrateur dans le texte prend ici tout son sens. Il faut aller plus loin que simplement remarquer que le discours polémique se fait parfois autobiographique. Il n'y a pas deux discours chez Grignon. En réalité, il n'y en a qu'un seul. Le discours polémique est en réalité autobiographique. Et le discours autobiographique, fatalement discours sur des valeurs, valeurs manifestant le "je", ne pourra que tout naturellement tendre à se confondre avec un discours polémique, voire même, à fatalement l'engendrer. Il épousera son ton. Ainsi, discours autobiographique et discours polémique finissent par se fondre pour ne plus faire qu'un seul et même discours, celui du narrateur parlant de lui, de ses valeurs surtout.

Le véritable intérêt de l'oeuvre de Grignon et sa profonde cohérence résident donc d'abord dans la démarche polémique. Quand Grignon écrit, c'est pour se battre, c'est donc toujours en polémiste. Importent peu, au fond, les sujets qu'il aborde, pourvu qu'il puisse vider "une fois de plus son coeur[193]", et se faire des ennemis. Il écrit: "Je n'ai jamais conçu la vie littéraire autrement que comme la vie tout court qui ne cesse d'être une bataille" (PV, III, 370). En 1965, il évoque son article de la Minerve, sur Buies, qui mit contre lui tous les anticléricaux, alors qu'il s'était déjà aliéné tous les cagots:

---

193 CHG, "Préface", P. Dagenais, Contes..., op. cit., p. 11.

> "Mais pas un gringalet de plume d'aujourd'hui ne peut se vanter d'avoir autant d'ennemis que Valdombre en eut en 1920. C'était ma gloire. C'était ma richesse: j'en bénis Dieu de grand coeur. [...] Encore en 1963, je ne compte plus mes ennemis. Ils sont légion. Et c'est précisément là toute ma fortune[194]".

C'est donc d'abord comme un polémiste que se perçoit Grignon. Quand il lui faut écrire sans persifler, il se sent tout maladroit et tout désarmé. Il fait remarquer aux paysannes à qui il s'adresse, dans Paysana, qu'il préférerait devoir parler des femmes du grand monde, des "mondaines parfumées, astiquées, bilinguisées et sauterelles de haut savoir". Il serait alors plus à l'aise, pourrait se moquer et faire semblant de se montrer "fort galant homme avec beaucoup de mépris[195]".

Les textes de Grignon publiés après 1943 montrent que, sur les points principaux, ses idées n'évoluent pas et, partant, ses procès non plus. Qu'on relise pour s'en convaincre les préfaces qu'il écrit, les interviews qu'il donne ou les articles du Journal des pays d'en haut. Si Grignon est polémiste d'abord et toujours, on conçoit assez facilement quel genre de critique il sera. Il fera de la critique polémique. Autrement dit, il restera polémiste. Lui-même d'ailleurs, ne s'en cache pas: ce ne sont pas des critiques qu'il écrit mais des "éreintements" (PV, II, 426). Son journalisme, de même, en est

---

194 CHG, "Arthur Buies... ", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 30.

195 CHG, "Lettre aux paysannes", Paysana, 4e année, no 11, janvier 1942, p. 7.

un "d'abattages[196]". Il écrit avec une "bèche" ou une "matraque" plutôt qu'avec une plume[197]. Et, "comme tel-pamphlétaire qu'il connaît bien", il n'a jamais autrement imposé ses vues et ses opinions dans les arts et dans les lettres, qu'à "coups de poing et à coups de pieds" (PV, IV, 377). Par conséquent, la dimension polémique façonnera le texte quel qu'il soit, et quel que soit son propos. Ce qui veut dire, encore une fois, présence des mêmes valeurs et élaboration d'un même type d'écriture. Nous assistons ici à ce que Baechler appelle une "phagocytose", c'est-à-dire à une espèce d'absorption, par le discours idéologique prédominant, des discours qui ne seraient pas forcément idéologiques. Baechler écrit:

> "L'idéologie tend à absorber les discours non idéologiques. Il ne s'agit pas d'un détournement mais d'une tentative de substitution, d'assumer les fonctions de ces discours[198]".

Et la phagocytose joue non seulement au niveau du fond, des idées et des valeurs, mais aussi, bien sûr, au niveau de la forme, dans la mesure où elle favorise une approche, des structures, un lexique. Bref, une écriture[199]. Nous voilà prévenus. Nous n'allons pas, c'est évident, en présentant le critique social, politique et littéraire, présenter un autre Grignon. Non. Nous y

---

196 Vbr, "Huit jours dans les Pays d'en haut", la Rm, vol. 21, no 3, juillet 1939, p. 30.

197 Vbr, "Images de la terre... ", la Rm, vol. 21, no 6, octobre 1939, p. 14, 15, 32.

198 J. Beachler, op. cit., p. 257, 277.

199 Ibid., p. 282, 283.

retrouverons le même homme, les mêmes idées, les mêmes procès, les mêmes images, les mêmes insultes, les mêmes procédés réducteurs. Nous ne pourrons donc, nous aussi, éviter totalement de nous répéter. Mais il s'agira plutôt pour nous, maintenant, d'élargir le champ des procès et d'identifier plus précisément les cibles, que de rappeler les valeurs maîtresses que, maintenant, nous connaissons. Nous sommes bien de l'avis de Gilles Martineau, et ce qu'il dit des Pamphlets s'applique à toute l'oeuvre essayistique:

> "Tout au long de ses Pamphlets et aussi bien en littérature qu'en politique, Valdombre se montrera essentiellement polémiste. [...] Bref, Valdombre reste avant tout le pamphlétaire qu'il a voulu être dans le début de sa revue[200]".

---

200 G. Martineau, Valdombre, Critique littéraire canadien, Mémoire, Université Laval, 10 mars 1968, 55 p., p. 47.

CHAPITRE II

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

CHAPITRE II

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

Le profil historique de l'oeuvre essayistique de Claude-Henri Grignon, entre 1916 et 1943, nous indique très clairement que Grignon a d'abord été un observateur et un critique de la vie littéraire de son époque. Cela est vrai, sans aucun doute. Pourtant, on s'aperçoit vite en lisant ses textes que ses préoccupations ne sont pas essentiellement d'ordre littéraire et esthétique. Dans les mains de Grignon, le livre lu et critiqué devient un outil qui lui permet de jeter un regard sur la vie intellectuelle, morale, sociale, politique et même économique de son époque. Quand Grignon critique un ouvrage, il a à sa disposition de nombreux procédés qui lui permettent de formuler ses commentaires et de faire passer ses propres idées. La digression, le témoignage, la parenthèse, l'exemple, l'anecdote sont quelques-uns de ces procédés. Le narrateur peut alors facilement intervenir et se manifester, là avec désinvolture, ici avec violence et agressivité. Dans ses tout premiers textes de l'Avenir du Nord, Grignon semble d'ailleurs hésiter entre la critique littéraire et l'essai, ici surtout moral, là plutôt social, ailleurs avant tout autobiographique. Qu'on relise à titre d'exemple, le premier texte de

Claude Bâcle, "Pêcheurs et Pêcheurs[1]". Cette petite dissertation sur les différents types de pêcheurs, n'est déjà pour l'auteur que prétexte à comparer, commenter, moraliser, dénigrer. L'actualité politique, économique, sociale et culturelle préoccupe donc Valdombre, bien avant les célèbres Pamphlets. D'ailleurs, il se pourrait bien que ce soit lui qui signe XXX, des articles politiques dans la Minerve, dès 1922[2]. Rappelons aussi qu'Ami d'Alceste signe des chroniques sur Sainte-Adèle dans l'Avenir du Nord en 1929 et 1930. Une lecture attentive des textes du Petit Journal, du Canada, de l'Ordre et de la Renaissance, donc des textes publiés après 1930, revèle enfin que plus on se rapproche des Pamphlets, plus les préoccupations socio-politiques de Grignon sont évidentes et fréquentes. Mais ce n'est cependant qu'entre 1936 et 1943, dans les Pamphlets, qu'elles s'expriment pleinement. D'ailleurs, Valdombre sous-titre ses Pamphlets, "cahiers politiques et littéraires". Les textes qui nous intéressent surtout ici, paraissent pour la plupart, sous les rubriques "la Politique" et "Faits et Gestes[3]".

---

1 CB, "Pêcheurs et Pêcheurs", l'AN, 29 septembre 1916, p. 2.

2 Dès 1918, un professionnel de Labelle, qui signe XXX, remercie Arthur Sauvé de l'avoir invité à collaborer à la Minerve. Nous retrouverons des textes signés XXX, en 1922. Ce témoignage de Grignon au Sel de la semaine, en 1968, semble confirmer sa collaboration au journal de Sauvé: "... à la Minerve [...] j'ai attaqué les grands noms de la politique et de la littérature de cette époque-là. Là, je vous parle de 1922". Voir: XXX, "Cher M. Sauvé", la M, 3 août 1918, p. 14; "Une dépêche tendancieuse", la M, 25 novembre 1922, p. 4; etc.

3 Voir aussi les rubriques: "Placard", "Apostilles", "Poisons distillés".

On le constate souvent, les périodes de troubles et de grande incertitude favorisent l'émergence de l'essai et du pamphlet. Or, on est bien obligé de constater que la période qui va de 1936 à 1943 est particulièrement mouvementée. Elle se ressent encore des effets néfastes de la crise économique des années 1930, elle assiste à la montée des fascismes en Europe, et au début de la seconde guerre mondiale. L'actualité politique, sociale, économique et culturelle, alimente le discours de Grignon qui s'y intéresse à trois niveaux. La vie locale, municipale et régionale retient parfois l'attention du critique. Cette partie de l'oeuvre, peu abondante, qui n'est pas non plus sans intérêt, reste malgré tout assez marginale. C'est plutôt l'actualité provinciale et fédérale qui intéresse Valdombre, et pour être plus précis, davantage le niveau provincial que fédéral. Grignon s'intéresse surtout à la vie des partis politiques, qu'ils soient au pouvoir ou dans l'opposition. Pour lui, scruter la vie d'un parti, c'est avant tout s'intéresser aux faits et gestes des chefs ou des ministres. Grignon est d'abord fasciné par les individus. Les chefs, les ministres, quelquefois les députés, sont présentés, cités, peints, mais surtout aussi, ridiculisés, caricaturés, parodiés. Les politiques gouvernementales et les programmes des partis sont, à l'occasion, présentés et discutés. Tout peut retenir l'attention du polémiste: un discours en chambre ou à la radio, un congrès, un anniversaire, une manifestation. Si entre 1936 et 1943, Grignon s'intéresse surtout à la politique provinciale, c'est qu'il lutte alors contre Duplessis et son gouvernement. Les politiques fédérales qui retiennent son attention concernent surtout la participation canadienne à la guerre européenne. Mais tout compte fait, même s'il consacre quelques textes au fascisme et au nazisme, il s'intéresse peu à l'actualité internationale et,

durant la guerre, il commente peu les événements comme tels. Ce n'est que de façon incidente qu'il parle des démocraties européennes et s'il s'intéresse plus longuement aux dictatures, c'est moins par souci de l'actualité que pour s'interroger et faire s'interroger son lecteur sur un certain type de société. C'est davantage pour le mettre en garde que pour le renseigner. Il n'y a donc pas, comme tel, chez Grignon, un souci de l'information. L'information l'intéresse si elle lui permet de disserter, de commenter, de proposer des modèles et de dénoncer les mauvais exemples. Grignon est davantage un commentateur qu'un analyste. En réalité, il est surtout un moraliste et il ne dissimule guère ses objectifs. Au début de son étude sur Hitler, il précise le sens de son travail:

> "Il s'agit pour nous de démêler dans sa doctrine, le bien et le mal, le bon et le mauvais. C'est à quoi nous allons nous appliquer, recherchant avant tout la vérité, un peu de lumière, au moyen d'une critique libre, juste et honnête" (PV, II, 472).

C'est aussi dire évidemment, qu'en se voulant moraliste, il restera polémiste et que le référent, en soi, encore une fois, reste secondaire, avant tout occasion pour l'auteur de développer ses propres idées et de manifester ses propres sentiments. Ces derniers ne sont pas les moins importants puisqu'ils donnent au texte sa tonalité et sa vigueur. Grignon dira d'ailleurs quelque part avec humour, que la politique est une science qu'il "ignore complètement", mais qu'elle a par ailleurs l'avantage non négligeable, de se prêter "à merveille à l'intronisation de [ses] violences, de [ses] paradoxes et de [ses] blasphè-

mes[4]". C'est clairement nous prévenir qu'au centre du discours critique, c'est lui, le narrateur, que nous allons rencontrer.

C'est surtout le Québec qui est au centre de ses préoccupations. Et c'est normal puisque le référent immédiat, qui alimente son discours est québécois d'abord. Par conséquent, quand Grignon s'intéresse aux politiques fédérales, il le fait en Québécois, préoccupé de leur impact au Québec. Même quand il s'intéresse aux fascismes européens, c'est encore pour mieux mettre à jour les tensions que le Québec vit, les courants d'idées qui le traversent. Grignon est donc préoccupé d'abord par le Québec, et même quand il semble s'en éloigner momentanément, il ne tarde pas à y revenir. Grignon trace, de texte en texte, un vaste tableau de son pays, de sa vie politique, économique et sociale, morale et religieuse, culturelle et intellectuelle, psychologique et affective. C'est donc qu'il examine la vie des diverses institutions, qu'il s'intéresse aux courants d'opinions et aux groupes et aux associations qui les défendent. Tous les principaux groupes sociaux retiennent ici ou là son attention: le peuple, les ouvriers, l'élite, les bourgeois, les professionnels, les éducateurs, les membres du clergé, les jeunes, les femmes, les paysans et les étrangers. Indiscutablement, Grignon, à sa manière, "a le goût du Québec". Pourtant, à première vue tout au moins, quel sombre tableau, quel tableau souvent désespérant! Pour Grignon, le Québec est en crise, au bord de l'agonie. Ses élites, corrompues, sont des agents corrupteurs. Ses masses laborieuses, exploitées, n'échappent pas à la corruption. Les ouvriers vivent dans la misè-

---

4 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", l'AN, 7 février 1930, p. 1.

re et rêvent de révolutions. Les paysans rêvent de vendre leur terre pour aller en ville. Même les femmes, pourtant l'élément traditionnellement le plus stable de la société, vivent leur crise, s'interrogent et revendiquent. Les étrangers méprisent le plus souvent les Canadiens français et ne viennent ici que pour s'enrichir. A voir agir la jeunesse, il ne peut qu'entretenir des doutes à l'égard de la nouvelle élite. Enfin, toutes les valeurs traditionnelles qui ont permis la survivance du Canada français, s'écroulent. Ici encore, on le voit, les procès prolifèrent et prédominent; les condamnations généralisantes, globalisantes et totalisantes s'accumulent. L'analyse est souvent chétive. Puisque les maux sont toujours les mêmes, d'ordre moral et spirituel, les quelques solutions avancées seront aussi du même ordre. Nous verrons encore une fois, que Grignon ne manque pas, dans ses procès, de lucidité. Il voit les maux, les faiblesses et les lézardes. Mais l'ampleur de la crise semble le dépasser. Le narrateur incertain, inquiet, troublé, réagit souvent avec violence. Sa première réaction en est d'abord une de refus. Son cynisme, son humour et ses rages sont à la fois signes d'incompréhension et signes d'impuissance devant le changement qu'il devine pourtant, presque malgré lui, inévitable. Il faut bien se garder cependant de voir dans le discours de Grignon un discours essentiellement fataliste. Se raccrocher à des valeurs et à des certitudes que le temps a éprouvées n'est pas forcément signe d'obscurantisme et de mort. Car la manière dont Grignon réagit et dont il écrit, prouve de façon éloquente que c'est bien la vie, en fin de compte, qui l'emporte. C'est comme si le style et l'écriture infirmaient en quelque sorte le pessimisme des propos. Il faut aussi faire la part, non négligeable ici, de la rhétorique. Le polémiste doit provoquer, choquer, scandaliser même. Il lui faut donc inévita-

blement grossir, exagérer. Encore une fois, on n'oubliera pas que le référent est incertain et imprévisible. D'où des dérobades, des louvoiements, des contradictions, des silences aussi[5]. En réalité, le discours de Grignon est à la fois fascinant et décevant. Ses analyses et ses arguments sont souvent pauvres. Par contre, quel conteur! quel caricaturiste! Les hommes et les femmes, ses contemporains, sous sa plume et selon son bon plaisir, meurent et renaissent. Ils deviennent ou des héros ou des fantoches, dans l'un et l'autre cas, le plus souvent des marionnettes. Et c'est Valdombre qui tire les ficelles. Comme toujours, il reste le seul et unique meneur de jeu.

---

5 Nous avons déjà beaucoup à faire en voulant rendre compte du "dit", aussi éviterons-nous de nous attarder au "non-dit". Pourtant, l'étude des silences, nous en sommes persuadé, ne pourrait que permettre une meilleure évaluation du "dit". Car pourquoi l'auteur parle-t-il de ceci et ne dit-il rien de cela? Ignorance, incompétence ou dérobade?

CHAPITRE 11

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

1. La Vie politique

Les Grignon se sont toujours beaucoup intéressés à la politique[1], mais alors que la famille était "bleue", Claude-Henri, lui, appuiera le parti "rouge". Il se rappelle que son père, en 1904, dévorait le journal d'Asselin, le Nationaliste, même s'il n'était pas de son bord. C'est donc très jeune que Grignon mordra lui aussi "dans ce fruit amer[2]" qu'est la politique. Enfant, il aimait écouter le tribun Jean Prévost, véritable fête, "spectacle inoubliable":

> "Et pour moi le terrible Danton devait parler comme Jean Prévost. Il était toute la tribune, il était tout le peuple, il était toute l'atmosphère lorsqu'il jetait au vent du nord ses périodes longues et chantantes ou bien ses phrases incisives, coupées en deux par une émotion trop longtemps con-

---

1 Dans ses mémoires, En guettant les ours (op. cit.), Vieux Doc écrit: "Naturellement, nous étions bleus en politique". Il évoque aussi l'époque où Adolphe Chapleau, en tournée, logeait à l'hôtel de son père et le berçait. Il précise: "Nous le regardions comme un dieu" (p. 183 et 184).

2 CHG, "Éditorial/Trois nationalistes", le Jph, 4 novembre 1967, p. 2.

> tenue. Il fallait le voir, il fallait l'entendre" (PV, 1, 453 et 454).

Fonctionnaire à Québec, il pourra observer de plus près la faune politique. Il assiste souvent aux débats de l'Assemblée Législative. Il voit là, se battre, Duplessis, Bouchard, Godbout et quelques autres. Tous les futurs personnages de ses futurs pamphlets. On sait déjà ses préjugés défavorables envers la politique et les politiciens. On comprendra par conséquent ses jugements sur la politique québécoise et canadienne. La politique est pourrie aussi bien à Québec qu'à Ottawa. Elle est faite de mensonges, d'hypocrisies, de compromis et de pots-de-vin; elle aveugle, ruine et prostitue (PV, I, 170). Le suffrage universel est sauvé par le whisky (PV, I, 203). Quant à la démocratie, elle est "immense et le pus est au fond" (PV, I, 132). Il met dans le même panier tous les partis, les "grandes gueules libérales, conservatrices, nationalistes et nationales" (PV, I, 170); tous les partis qui ont "botté" les Canadiens depuis la Confédération "dont les Pères et les Pépères font figures de marionnettes". "Tout est pourri partout" et "c'est toujours le même cirque" (PV, I, 108, 205):

> "... il n'y a rien de plus instable que la politique, surtout au pays de Québec. Libéraux, conservateurs, nationalistes, nationaux, tous les partis sans distinction sont venus au peuple, un programme à la main. Une fois au pouvoir, ils n'ont pas réalisé le quart de ce qu'ils avaient promis" (PV, V, 163).

> "Des belles promesses, des phrases ronflantes, des discours en trois points, nous en crevons depuis un siècle" (PV, V, 167).

Examinant le panorama politique au printemps 1939, il juge que tous les partis se ressemblent comme des frères jumeaux et que l'aquarium où il les met tous, a souvent une seule couleur:

> "Nous pouvons nous représenter notre monde politique tel un aquarium immense, aux proportions colossales, réservoir magique où se prélassent, dans des eaux douces qui n'offrent par conséquent rien de dangereux, tous les chefs et les sous-chefs, tous les lieutenants et les sous-lieutenants des deux vieux partis (sans compter l'ancien parti des castors). L'aquarium offre cet avantage qu'il est fait de verre poli, très fin qui permet au plus commun des mortels d'étudier parfaitement les moeurs, les habitudes et toute la vie des êtres qui l'habitent. Rien de plus curieux ni de plus amusant. On passera ainsi des heures à regarder nager entre deux eaux, à voir évoluer à la surface ou au fond ces nouvelles créatures d'un monde qui nous paraît d'abord extraordinaire, mais avec lequel on se familiarise très vite. On constate que l'instinct de conservation prédomine. Les petits nagent au ras de l'eau. Les gros restent au fond attendant le moment où les faibles, fatigués, rendus à bout, se laisseront tomber comme une pierre alors qu'ils seront dévorés.
>
> Chose étrange, les rouges se tiennent ensemble; les bleus aussi tandis que les barrés vont d'un camp à l'autre. Ils font pour ainsi dire office d'éclaireurs. En vérité, ils font la navette, espérant trouver un coin confortable dans l'aquarium. Le malheur veut que, nageant plus que les autres, épuisant leurs forces et leur salive, ils s'exposent davantage à descendre au fond où les attendent les gros de toutes couleurs.
>
> Comme chacun sait, les premiers beaux jours du printemps ont ramené l'aquarium sur la place publique. Les passants surent admirer cette merveille qui sert de divertissement, lequel profitera

> à plusieurs, nous n'en doutons pas. Moi-même, j'ai passé quelques heures devant le réservoir et je n'hésite pas à vous faire part du résultat de mes découvertes et de ma curiosité" (PV, II, 293 et 294).

Quant aux politiciens, au pouvoir ou pas, ce sont pour la plupart des crétins et des ignorants, des "veaux" (PV, I, 343). "Cela dure depuis soixante-dix ans et le crime paraît vouloir s'éterniser" (PV, I, 286). La plupart sont lâches et vendus aux puissances d'argent ou aux intérêts étrangers. Ils se soucient peu du peuple, mais beaucoup de leur réélection (PV, IV, 98). Toujours, ils ont été des "serviteurs et des instruments du capitalisme anglais" (PV, I, 243), passant des lois "iniques et bâtardes" en sa faveur (PV, I, 78). Comme il le dit avec humour et un certain cynisme: "Un politique canayen qui se respecte ne s'en prend jamais aux trusts ni aux capitalistes. Il se rabat sur l'ouvrier, le paysan, le pauvre" (PV, II, 405). Mêmes procès de l'Assemblée Législative et des députés surchargés de besogne! Les sénateurs ne sont pas oubliés, qui "prononcent des tas de discours inutiles qui iront moisir avec toutes les lois inimaginables, dans les caves du Parlement" (PV, II, 152). Le grand perdant, c'est évidemment le peuple ignorant et naïf, qui croit à la démocratie et au suffrage universel. Qui, à chaque élection, se fait berner. Mais le peuple canadien-français n'adore-t-il pas la petite politique et les beaux discours?

> "De nouvelles élections. Toute la province de Québec est en joie. On va pouvoir entendre encore la gueule de Duplessis. Est-il au monde plus suaves délices et plus de raffinements intellectuels" (PV, I, 120)?

> "Et au pays de Québec, la plus grande gueule l'emportera toujours. Exemples: Laurier, Mercier, Bourassa, Lavergne, Houde et tout dernièrement Raynault. [...] C'est ainsi que ça se passe au pays de Québec" (PV, 1, 118).

Pendant que certains, "pour se divertir et pour tuer l'existence, lancent périodiquement et faute de mieux des partis politiques", le pauvre peuple du Québec, qui n'a pas fini d'en voir, se fait "emplir". D'après Valdombre, la province de Québec a toujours été menée par une "vingtaine de familles tout ou plus", qui se partagent le gâteau et les couleurs. Et les partis ne sont là que pour l'apparence, "un simple paravent" (PV, V, 97). Ces familles-là, comme les financiers qu'elles fréquentent, s'enrichissent tandis que le peuple s'amuse et se querelle:

> "Ce que les gros financiers des gros trusts doivent rire tout de même! Nous autres, Canayens, on se bat la gueule dans les journaux et sur les hustings pis les gros financiers des gros trusts continuent à jouer au golf bien tranquillement, à faire du ski, moins tranquillement pis à siroter savoureusement du whiskey écossais. Quand on est fort, on ne bouge pas. Les trusts ne bougent pas" (PV, V, 97).

On comprend facilement l'intérêt de Grignon envers la politique locale, municipale et régionale. Son père a été maire de Sainte-Adèle pendant plusieurs années et il a pu ainsi, très tôt, se familiariser avec les questions débattues à ces niveaux-là. En 1929 et 1930, Ami d'Alceste, dans ses chroniques de l'Avenir du Nord, rend compte avec humour le plus souvent, et parfois avec ironie, des activités municipales, scolaires, religieuses, sociales. Il

lui arrive parfois aussi de commenter ce qui passe à Saint-Jérôme et Sainte-Agathe, mais plutôt rarement. La vie municipale surtout l'intéresse: il surveille les dépenses publiques, relate les démêlés du conseil avec certains contribuables, et commente les élections. Il constate qu'à Sainte-Adèle, comme ailleurs, il y a des jaloux et des hypocrites et qu'on s'y entredévore parfois[3]. En 1930, il polémique avec Curieux du Village-d'en-bas et il est notamment question de son père[4]. Grignon prépare discrètement son entrée à la mairie. Dans les Pamphlets, il s'intéresse aux élections municipales montréalaises et il admire Camilien Houde (PV, I, 44, 67; III, 71). En 1939, il salue sa septième victoire à l'hôtel de ville. Il fait allusion à une polémique qu'il mène dans En Avant, contre le Ministre de la voirie, François Leduc, qui envisage de faire passer par Sainte-Adèle-en-haut, la route du Nord (PV, II, 340). Devenu maire de Sainte-Adèle, il nous entretient du "Martyre des maires" en 1943 (PV, V, 222 à 246). Il y vante les mérites de la démocratie municipale, mais déplore que le Code municipal soit mal écrit et caduc. Il remet en question certains de ses règlements. Il se plaint des responsabilités trop lourdes qui incombent à une petite municipalité en plein développement comme Sainte-Adèle. Et il propose qu'on fasse payer aux touristes, une taxe de séjour. Pourquoi pas? On le fait bien sur la Côte d'Azur! Toute sa vie, Grignon s'intéressera à la vie municipale. Sa chronique, "le Calepin d'un curieux", du Journal des pays d'en haut, le prouve. Aux élections municipales

---

3 AdA, "Chronique de Sainte-Adèle", l'AN, 24 janvier 1930, p. 5.

4 AdA, "Chronique... ", l'AN, 14 mars 1930, p. 4. Dans ce texte, Grignon fait allusion à des chansons satiriques concernant cette polémique, chansons qu'il aurait écrites.

de juillet 1967, il appuie le candidat Lucien Patry, "ce qui assure une victoire presque certaine à ce dernier[5]". C'est donc qu'il est encore populaire et qu'il a gardé longtemps une certaine influence sur ses concitoyens!

Ses commentaires sur la vie politique provinciale et fédérale sont beaucoup plus fournis. Nous passerons d'abord en revue ses propos sur les différents partis politiques puis nous commenterons ses écrits sur la politique canadienne, concernant la participation du pays à la guerre européenne. Entre 1936 et 1939, Grignon s'intéresse à l'Union Nationale, à son chef, à ses ministres et à ses politiques. Son objectif est clair et donne tout son sens à sa participation au journal de T. D. Bouchard, En Avant. Il s'agit d'abord et avant tout de chasser Duplessis du pouvoir en le battant aux prochaines élections. Et, pour y parvenir, il appuiera toute opposition quelle qu'elle soit, qui aidera à battre "un régime déjà pourri jusqu'à la moëlle après seulement une année de régime" (PV, I, 349). Il précise:

> "Il s'agit du salut de la nation canadienne-française; il s'agit de la libération de la province de Québec. Il s'agit de jeter par-dessus bord un premier ministre comme Duplessis" (PV, I, 348).

Aussi plaide-t-il souvent en faveur d'une alliance des oppositions: "Ne donnons pas le temps à M. Duplessis de ressaisir" (PV, II, 433). Grignon fut-il toujours libéral avant l'époque qui nous concerne ici? Probablement. En 1934 et 1935, il écrit des "papiers palpitants" dans Bataille, journal éphémère de

---

5 Ano, "Bon Anniversaire", l'AN, 12 juillet 1967, p. 3.

Québec, qui firent "renacler Duplessis et ses pareils (PV, II, 7). Il se vante d'avoir croisé Duplessis dans un couloir et d'avoir refusé de le saluer (PV, II, 338). Le personnage politique n'est pas cependant sans le fasciner un peu. Il admire ses ruses, son culot, son sens de l'organisation, son goût de la lutte. Et, en 1935, il prend plaisir à l'écouter alors qu'il épouse la cause du peuple et des pauvres:

> "Il était chef de l'opposition à cette époque-là, il était sincère; il était lui-même. Il était bleu. Il vomissait à pleine bouche contre les trusts, contre les puissances d'argent, contre les forts, contre les arrivés, contre le pouvoir" (PV, 1, 29, 30).

Dans les Pamphlets, il s'agit avant tout pour Grignon de discréditer le chef en le ridiculisant, en le peignant double, faux, hypocrite, menteur, rusé, gauche. Dans ses premiers textes, il s'arrange pour faire durer le supplice:

> "Mais le temps presse et mes lecteurs ont sans doute bien hâte de me voir entrer de nouveau dans l'enfer pour y faire rôtir ce cher Duplessis et ses farceurs de ministres. Qu'on ne désespère pas: on sera servi à souhait!" (PV, I, 468).

Il lui reproche surtout des attitudes bondieusardes et tartuffes. Cela explique, pour Grignon, qu'il ait fait accrocher un crucifix dans la Chambre des députés (PV, 1, 35). Et qu'il ait voulu changer le nom du Prix David en Prix Montmorency-Laval (PV, I, 215). Duplessis, incapable "d'exprimer deux propositions sans y coller le mot catholique" (PV, IV, 167), se sert de son catholi-

cisme de "kermesse et de bazar" (PV, I, 56) pour arriver à ses fins. Il s'en prend aussi au "tribun populacier passé maître dans l'art de bourrer le peuple" (PV, I, 167). Il tente de démystifier le prestige de l'orateur, le maître des réparties spirituelles et du calembour (PV, 1, 59), en le présentant hâbleur, gueulard, "génie au bedon provocateur", "petit homme aux grandes colères" (PV, I, 415). Il lui reproche de jouer sur les passions du peuple en prolongeant l'enquête sur les comptes publics, de cultiver les coups de théâtre et la mise en scène (PV, II, 239). Duplessis devient un "avocat démocrate, démagogue et persifleur comme il ne s'en fait plus" (PV, III, 131); "un vrai génie de la clownerie parlementaire" (PV, III, 51); "un saltimbanque de la politicaillerie" (PV, III, 167);"un Fouquier-Tinville en carton pâte" (PV, I, 413). Et encore:

> "... le député de Trois-Rivières se découvre le hâbleur le plus fieffé et le farceur le plus tordant qu'ait encore engendré un peuple de politiciens à gages" (PV, IV, 317).
>
> "... ce Maurice des Trois-Rivières [...] passera dans la légende pour notre Mussolinette nationale [...] farceur au langage entortillé, incohérent, anti-français, aux calembours plus plats que le pays qui l'a vu naître, [...] bateleur de foire et [...] négociant de toutes les promesses imaginables." (PV, I, 414).

Il voit bien, dans son alliance avec l'Action libérale nationale de Gouin, la manoeuvre opportuniste d'un ancien conservateur mû par les circonstances, en "national patriotard" (PV, I, 122). Il lui reproche de courtiser les Anglais et ne voit que poudre aux yeux dans son alliance avec Hepburn et dans son souci

de la "bounnn autannmttt". Les élections partielles dans la Beauce et dans le comté de Bagot ont été gagnées, pour le polémiste, grâce à la corruption: "Heureusement que Maurice veillait. Ô grandeur d'un petit homme" (PV, II, 147)! Il rappelle les promesses non tenues: abolition de la taxe de vente, refonte de la loi électorale, lutte contre le capital étranger (PV, I, 30, 31). Il le rend responsable de la loi sur les pensions de vieillesse, même si elle fut passée sous Taschereau (PV, I, 56). Il monte en épingle les emprunts faits par le gouvernement et tient des propos alarmistes: la province s'endette, va à la ruine (PV, II, 403). Il dénonce les concessions faites aux étrangers par les "extra-purs" (PV, II, 523), la politique de colonisation qui saborde le plan Vautrin (PV, I, 415). Il prétend que les fonds du Crédit agricole sont utilisés à des fins partisanes (PV, III, 58 à 60). Il feint de s'indigner de voir que le gouvernement ne prend aucune mesure à la suite de la lettre des évêques du Québec sur la tempérance, et il met Duplessis au défi de s'expliquer là-dessus (PV, III, 160). Il analyse son échec aux élections de 1939. C'est une occasion de plus pour ressasser ses griefs et couler davantage encore les perdants:

> "Il s'empara du pouvoir avec les promesses que l'on sait, fourra la province dans les dettes jusqu'au cou, et finalement en 1939, se vit chassé du gouvernement d'un seul coup de balai que lui administra un ancien professeur d'agriculture" (PV, IV, 120).

Le critique n'épargne pas non plus "la bonne douzaine de crétins" (PV, II, 402) qui entourent le premier ministre, une "majorité avachie, rampante et dange-

reuse" (PV, III, 165); des "moutons dociles de la bergerie de la Race" (PV, 1, 218). Albiny Paquette "au faux-col cassé"? Un "zéro" qui prend des "airs de sainte nitouche" (PV, I, 56, 263). William Tremblay? "Un boucher" qu'il se représente toujours les mains "pleines de sang" (PV, I, 55). Leduc? Un imbécile "bouché par les deux bouts" (PV, I, 424). Auger? Une "carpe de vertu" (PV, I, 482) qui regarde son chef d'un air attendri en se tenant "la gueule bien farmée". Il lui en veut particulièrement. On devine pourquoi: "Cet Auger demeure d'une telle suavité qu'il verse des larmes d'attendrissement lorsqu'il signe des lettres de congédiement d'anciens employés" (PV, 1, 549). Auger est à la colonisation et Grignon se moque avec un plaisir évident de sa politique en faveur de l'élevage des chèvres. Certains eurent ainsi la chance d'aller en Europe "tâter le pis des chèvres pour s'enquérir de leur grosseur et de leur douceur et pour savoir à la fin des fins, si tel lait peut sustenter nos défricheurs pas mal pâlusses" (PV, II, 15). Mêmes railleries envers les ministres Bourque, Gagnon, Drouin, Arsenault ou envers Herman Barrette, député de Terrebonne (PV, II, 537 à 539). Le procès que Grignon fait de l'Union nationale vise aussi très souvent les Conservateurs "aux larmes de crocodiles" (PV, I, 69). Il se plaît d'ailleurs à voir en Duplessis le digne successeur des Chauveau, Boucherville, Chapleau et Taillon dont la politique envers les colons fut ignoble (PV, III, 376). Et les conservateurs ne sont, à son avis, devenus "nationaux" que pour mieux tromper le peuple (PV, I, 118). Mais il épargnera toujours la mémoire du député conservateur G. A. Nantel, "le loyal député de Terrebonne", qui défendit le curé Labelle contre les attaques de Mercier (PV, I, 411). On sait que Nantel fut député à Québec de 1882 à 1900 et que Jean Prévost, "rouge", lui succèdera.

Son attitude envers le Bloc populaire sera, plus tard, tout aussi négative qu'envers l'Union nationale. Il voit dans ce parti un regroupement sans véritable signification, des faux nationalistes, des farceurs ridicules, des ressasseurs de vieux slogans, des tripoteurs d'élections comme les autres. Et ce qui les rend doublement suspects, c'est que la plupart sont "riches". Il faut comprendre que le Bloc populaire, dans la mesure où il remet en question la politique de guerre des libéraux, regroupe un peu tous les Québécois nationalistes qui s'opposent à la politique d'Ottawa. Ce mouvement a aussi la sympathie de la Ligue pour la défense du Canada. Tous les journaux qui soutiennent Ottawa vomissent donc à qui mieux mieux sur cette école "maudite", des traîtres "isolationnistes" et "germanophiles". Ainsi par exemple, Le Jour ou l'Avenir du Nord[6]. Les attaques de Valdombre, en 1943, ne seraient donc qu'une pâle doublure de celles qu'on peut lire dans les journaux libéraux de la même époque. Maxime Raymond sera la cible favorite de Valdombre, dans un texte au titre prometteur, "le Bloc popu pue-t-il?" (PV, V, 119 à 124). Selon Valdombre, il a fondé un parti, par dépit. Avec sa voix "d'entrepreneur de pompes funèbres", il n'a rien du chef. Prêtre-administrateur, il s'en va sûrement vers un échec lamentable. Le portrait humoristique et réducteur se poursuit. Cette finale faussement paternaliste est sans appel: "C'est un bon garçon et il reste le monsieur tout désigné d'avance pour siéger au banc d'oeuvre de sa paroisse" (PV, V, 122, 123). Mêmes attaques contre Paul Gouin envers qui, on le verra, Valdombre avait beaucoup de sympathie quand il luttait contre

---

6 Voir par exemple, Guillaume Frédéric, "Radotages du Vieux Doc" et "Outrage de M. Bourassa envers la France", l'AN, 19 et 26 février 1943, p. 1.

Duplessis. Le polémiste fait habilement remarquer que Raymond et Gouin sont riches et que leurs objectifs ne sont peut-être pas si désintéressés (PV, V, 154 à 158). L'allusion, d'allure innocente, devient perfide. Tout est bon à qui veut rendre suspect, et miner des crédibilités. Le nouveau parti devient une "vieille barque que trop d'orages ont bousculée et ballotée depuis trop d'années" (PV, V, 120), un "cirque", une "vieille farce" (PV, V, 196 à 198). Valdombre ajoute: "Pour l'instant, ça pue pas mal les marchandages, les compromis et l'aplatissement devant la populace populaire" (PV, V, 124). Dans un second texte, "la Toile d'araignée du Bloc popu" (PV, V, 163 à 169), Grignon feint de s'intéresser au programme politique du parti. Il s'acharne en réalité à montrer que le nouveau programme est encore plus vieux que ceux qui l'ont précédé. Il reprend les slogans de Duplessis en 1936 (PV, V, 97, 98), reste aussi vague et général que ceux des deux vieux partis. Bref, une "vraie toile d'araignée":

> "C'est triste à dire mais avec toute la meilleure volonté du monde, le critique libre ne trouve rien de sérieux, rien de positif, rien de concret et de clair dans le programme du Bloc popu. Des mots, des mots, des mots. Des nuages au vent. Des toiles d'araignée qui se balancent" (PV, V, 169).

Grignon conclut en invitant les voteurs à choisir les vieux partis. Mieux vaut encore voter pour Maurice que pour Maxime: "Il y a plus d'esprit dans le petit doigt de M. Duplessis que dans toutes les grosses têtes du Bloc popu" (PV, V, 157). Il continue:

> "... avec lui nous sommes sûrs qu'il n'endettera la province qu'au rythme de 80 millions par annnée, tandis qu'avec M. Maxime Raymond [...] on ne sait jamais. Gare à la toile d'araignée" (PV, V, 169).

Étant donné la fréquence de ses attaques contre les menées des fascistes et des socialistes qui sont pour lui, autant de communistes, on serait porté à croire que deux grands partis les représentent et que leur influence est grande. Pour Valdombre, fascistes et nazistes représentent un sérieux danger au Canada. Il reproche durement à des journalistes comme André Laurendeau et Georges Pelletier, de ne pas les prendre au sérieux. Selon lui, des centaines de jeunes se nourrissent des écrits de Hitler, Goering, Goebbels et du docteur Schacht (PV, II, 189). Le Parti national social chrétien dirigé par Adrien Arcand rédacteur du Goglu, lui paraît bien organisé et prêt au coup de force (PV, II, 183). Comme toujours, il tente de discréditer le chef, en faisant de lui un bouffon, un hypocrite et un arriviste:

> "Notre fasciste unifié et unique dans son genre se croit plutôt un envoyé de Dieu à la manière de son fétiche Hitler et il s'obstine à s'exhiber et à abrutir une poignée d'auditeurs avec des théories du plus haut comique. [...] Il m'a été donné de voir de près ce farceur qui se présente plutôt comme une espèce de valet chanteur nouveau genre. C'est quelque chose de lamentable et d'infiniment comique" (PV, II, 441).

Il déplore à plusieurs reprises la faiblesse de l'autorité qui laisse paraître le Fasciste canadien, et se rassembler les partisans, en toute impunité. Il suggère la censure des écrits fascistes, comme aussi du Capital de Marx (PV,

II, 189), et qu'on applique sévèrement la Loi du cadenas (PV, II, 441). Il interpelle "les King, les Lapointe, les Duplessis, les Hepburn" (PV, II, 188). Pourquoi King hésite-t-il? "Qu'il fonce et qu'il défonce. Au diable le principe de la liberté libérale" (PV, II, 188, 189). Pourquoi le procureur général de la province de Québec n'intervient-il pas (PV, II, 502)?

> "Il est temps d'y voir, ne serait-ce que pour en finir avec une comédie qui nous ridiculise à tout jamais ou pour découvrir certains révolutionnaires extrêmement dangereux si l'on en juge par les crises de délire fébrile qui caractérisent leurs actes et leurs paroles" (PV, II, 188, 189).

Il publie dans un placard, un extrait d'une lettre pastorale de Mgr Gauthier, archevêque de Montréal, mettant en garde contre le fascisme (PV, II, 248). En 1938, l'invasion de l'Autriche par Hitler le fait bondir et les silences de la presse d'ici sur les atrocités commises par les Allemands, le mettent hors de lui. Il suggère alors à ses lecteurs de fréquenter <u>la République</u>, <u>la Croix</u>, <u>l'Action française</u> et <u>l'Observatore romano</u>. Il s'indigne:

> "Et quand on pense qu'ici-même, dans le Québec, des jeunes Canadiens français qui savent à peine lire, se réjouissent au fond des caves obscures des triomphes et des barbaries du Fuhrer allemand, ennemi de l'Église et de tous les peuples démocrates qui croient encore à la liberté! Quand on pense que des catholiques arborent la croix gammée et s'inspirent des doctrines de M. Hitler! On m'assure même que des prêtres considèreraient le PNSC comme le seul capable de nous sauver. Je n'ose pas y croire car ces prêtres-là travaillent contre le Christ. Il est permis de ne pas tout savoir, surtout quand certains maîtres chanteurs bien connus sont là pour tronquer les textes et servir la cause de Satan,

> mais il n'est pas permis de vivre dans l'ignorance totale de ce qui se passe actuellement en Autriche" (PV, II, 246).

Après 1939, ses attaques se feront plus rares. Il associera cependant aux fascistes et aux nazistes, ceux qui se permettent le procès de l'Angleterre tout en prétendant qu'il n'y a pas de menace allemande pour le Canada (PV, IV, 399).

A lire Valdombre, on s'aperçoit que la menace fasciste n'est rien à côté de la menace communiste. Ce n'est pas compliqué, Montréal est une ville communiste, une vraie poudrière révolutionnaire! "C'est le désordre et demain la révolution" (Dé, 197). Et les chancres y poussent "dru" (Ba/PB, 06.41, 11):

> "Montréal se débat dans une situation telle que les communistes [...] gardent là un foyer tout près de révolution" (PV, I, 551).
>
> "L'ouvrier juge qu'on n'a rien fait pour alléger ses souffrances et déjà l'Internationnale sonne et gronde aux quatre coins d'une ville comme Montréal. Le jour où elle voudra renverser l'ordre établi, ce sera l'affaire d'une étincelle. [...] l'avenir nous réserve le spectacle d'incendies qui n'ont rien de très réconfortant" (PV, I, 292, 293).
>
> "Le peuple est agité. Je dis que la lutte des classes ne fait que commencer et que le prolétariat n'endurera pas plus longtemps des demi-mesures. [...] La révolution n'est pas à nos portes: elle rampe dans nos murs. Et ce ne sont pas les discours du député de Québec-centre [...] qui vont calmer la racaille" (PV, I, 131).

Dans la mesure où la menace révolutionnaire est surtout à craindre en ville, Grignon, d'emblée, se méfie du prolétariat et des chômeurs. Son attitude à leur égard, nous le verrons, est ambiguë. Il ne sait trop s'il doit plaindre le prolétariat ou le condamner. Conscient des misères des ouvriers, il ne peut s'empêcher de voir en eux des fauteurs de trouble et des révolutionnaires en puissance. Les "prolétaires malheureux" deviennent des "ouvriers franchement hostiles à la société" (PV, II, 465). Mais c'est plutôt aux chefs syndicaux qu'il s'en prend, des "écumeurs qui se nourrissent d'idées confuses et révolutionnaires tout en s'abreuvant de la sueur et du sang des prolétaires[7]". Il dénonce un certain Calder, avocat original qui ne s'intéresse pas seulement à la piastre, mais aussi aux livres d'idées, et qui, dans une assemblée, a comparé le régime communiste à celui vécu dans les communautés religieuses (PV, II, 29 à 31). Il réagit comme tantôt à propos des fascistes et suggère le recours aux méthodes fortes. Le 22 octobre 1937, à Montréal, se tient une assemblée communiste. Les étudiants empêchent les partisans de se réunir. Valdombre les félicite et s'indigne que le Procureur général du Québec ne fasse rien pour empêcher la réunion. Pourtant, en mars 1937, Duplessis a fait adopter la Loi du cadenas. Alors: "Pourquoi refuse-t-il de l'appliquer? Attend-il que nos rues ruissellent du sang de la jeunesse canadienne-française" (PV, I, 499)? Le communisme lui semble être la résultante logique des mesures sociales adoptées par le gouvernement. L'État devient donc le corrupteur du peuple. Mais le communisme résulte aussi d'une déchéance morale:

---

7 CHG, "Préface" à Mémoires de T. D. Bouchard, op. cit., p. 13.

> "Le communisme? N'en parlez pas devant moi. Le communisme au Canada et dans la province de Québec, c'est nous qui l'avons voulu, c'est le fruit empoisonné de notre matérialisme grossier, de nos appétits criminels, de notre intelligence et de notre coeur sec" (PV, 1, 179).

Il dénonce à maintes reprises les principales mesures sociales: pension de vieillesse, pension aux mères nécessiteuses, octrois à la colonisation, secours direct aux chômeurs, crédit agricole, "tout ce que vous pouvez imaginer de beau comme lois sociales découlant du communisme le plus authentique" (PV, IV, 304). Le crédit agricole est un "principe communiste" (PV, I, 36). La loi des pensions de vieillesse, une "loi maudite [...] qui pue le communisme et qui vient des profondeurs de l'enfer pour servir la maîtresse Avarice" (PV, I, 60). Toutes ces lois "antichrétiennes" (PV, I, 218), minent les structures sociales et corrompent le peuple. Comme le dit son personnage, Layette: "On est après faire une race de fainéants" (Dé, 197). La loi naturelle veut que les enfants prennent soin de leurs vieux parents car, dit le commandement: "Tu honoreras tes pères et mères afin de vivre longuement". La loi sur les pensions de vieillesse ruine donc l'ordre établi et favorise la désintégration de la famille. Les mesures sociales conduisent aussi l'État à sa ruine. Voilà un autre argument qui revient régulièrement. D'autant plus que les fonds sont souvent gaspillés et détournés de leurs fins premières (PV, I, 302). Bien sûr, au temps de la colonisation,

> "... il y avait le catholicisme, il y avait un sens chrétien capable de transporter les montagnes et d'arrêter le cours des fleuves. On s'entraidait, on se comprenait. Les colons n'attendaient pas le

> secours de l'État ni les directives d'un gouvernement qui pas plus qu'aujourd'hui ne savait où jeter "la tête" (PV, IV, 304).

L'attitude de Grignon envers l'Action libérale nationale est moins tranchée qu'envers les différentes formations que nous venons de voir. Il lui manifeste sa sympathie dans la mesure où elle s'oppose à Duplessis. Mais lui en veut quand elle refuse de s'associer aux libéraux. Entre 1936 et 1943, l'attitude du polémiste à l'égard de Paul Gouin, évolue donc. Elle va de la sympathie à la réprobation. Quand Gouin rejoindra les rangs du Bloc populaire, il deviendra une des cibles favorites du polémiste. Les premiers numéros des Pamphlets présentent le chef de l'ALN, favorablement. Le polémiste admire l'homme, son indépendance, ses convictions et son désintéressement, alors qu'il aurait pu couler une existence facile (PV, I, 114 à 124). Il déplore sa naïveté et son manque d'ardeur au combat: en s'alliant à Duplessis, l'ALN a été un tremplin pour l'Union nationale et en laissant Duplessis prendre le haut du pavé, il s'est condamné lui-même à la seconde place. Il le défend même contre certains articles de l'Illustration nouvelle (PV, II, 136 à 138) et déplore que son journal, la Province, disparaisse. Mais c'était inévitable, car le journal et son rédacteur, en voulant rester au-dessus de la mêlée, étaient trop théoriques, trop intellectuels. Selon Valdombre, Gouin, conférencier ou journaliste, manque de "ce fiel qui fait les grands hommes et qui nourrit les chefs" (PV, III, 75). A Gouin donc, de devenir tribun. Il déplore:

> "C'est dommage cependant, que l'ancien chef de l'ALN demeure au-dessus de la mêlée, car si jamais il veut tenter un sursaut politique et reprendre

> ses positions perdues, tout en instruisant les masses, il lui faudra descendre dans la rue et haranguer les foules en les secouant jusqu'au coeur" (PV, II, 195).

Grignon met de l'avant le programme de l'ALN, tout en s'opposant aux mesures sociales souhaitées (PV, II, 433 à 438). Il se réjouit de voir qu'il encourage les arts domestiques (PV, II, 43). Mais l'attitude du polémiste à l'égard de l'ALN est d'abord stratégique. Il le déclare lui-même en 1940: "Pour ma part, j'ai tenté pour aplanir les difficultés [de] réunir en un seul faisceau, les forces de l'opposition" (PV, III, 78, 79). Or il échoue dans une certaine mesure puisque Gouin reste indépendant et refuse de rejoindre le parti libéral. Aussi, dès mai 1938, Valdombre relève les attaques de Gouin contre la "vieille gang" des libéraux et contre Bouchard (PV, II, 313). Déjà, il lui décoche quelques flèches et tente de discréditer ce "fils à Papa" (PV, II, 327) qui refuse de jouer le jeu. Les membres influents de l'ALN qui abandonnent Gouin pour rejoindre Duplessis, ne sont pas épargnés, surtout Grégoire et Hamel. Du premier, il écrit: "grande gueule crachant l'invective et les saletés", "grand catholique", "bedeau dévôt, chafouin" (PV, 1, 121). Hamel et ses "philippiques" (PV, 1, 172) se méritent deux articles dans les Pamphlets: "M. Hamel s'ouvrira-t-il?" (PV, I, 68 à 72) et "Hamel, professeur d'énergie électrique" (PV, 1, 125 à 133). Pour Valdombre, le douceureux dentiste de la rue d'Aiguillon s'est rangé du bon bord pour être ministre. Il lui reproche surtout ses dénonciations vagues, ses sous-entendus:

> "On sait qu'il dit par-ci, par-là quelques vérités. Exprime-t-il la vérité" (PV, 1, 69)?

> On devine que l'homme honnête par excellence, le sombre exégète des encycliques ne dit pas ici toute la vérité. Une phrase manque, une seule. M. Hamel le sait. Ne la laissera-t-il pas échapper cette phrase, lourde de conséquences et capable de renverser le Ministère Duplessis" (PV, I, 132)?
>
> "Est-ce vrai oui ou non que les trusts ont jeté dans la caisse de l'Union nationale la bagatelle de 150 000,00 $?
>
> Tant que l'invulnérable député de Québec-centre n'aura pas répondu à cette question précise, nous jugeons que la belle conférence fut inutile et sa lutte contre les trusts de l'électricité, un bateau formidable" (PV, I, 132).

L'aventure politique de Hamel se termine en queue de poisson et le polémiste ne manque pas l'occasion de le souligner. Après son échec à l'élection partielle de mars 1937, dans la Beauce, Valdombre l'invite à quitter la vie publique et à rentrer "sous la tente" (PV, V, 208 et 209).

Dans son premier pamphlet, Grignon écrit à propos du gouvernement Taschereau, non sans humour:

> "... un gouvernement d'une domination scandaleuse où les votes, si nombreux, ne se comptaient même plus" (PV, I, 28).
>
> "... régime le plus extraordinaire qui ait jamais glorifié notre belle province de Québec" (PV, I, 29).

Il se réjouit de sa défaite: "Bien fait et bienfaits" (PV, I, 30). Voilà qui ne doit pas nous tromper. Dès le second numéro, le ton change. Car il s'agit

pour lui en minimisant et en excusant les erreurs, de vanter les politiques libérales et de préparer l'arrivée au pouvoir de Godbout. C'est ainsi qu'il prétend que Taschereau n'est pas le seul à mériter "le coup de balai" (PV, I, 69). En 1896, les libéraux furent moins salauds que les conservateurs", (PV, 1, 136). Ils ont plus fait pour les régions éloignées et la colonisation. Il le prétend d'ailleurs dès 1932[8]. Il vante les mérites de Mercier et d'Omer Gouin; des anciens ministres de la colonisation, Perrault et Laferté; de Taschereau, autant de politiciens qui ont vraiment soulagé la misère des colons. Il vante les réformes apportées par le ministre Vautrin dont il loue les mérites, mais déplore la naïveté (PV, I, 416 à 419). Il en profite pour dénoncer les limites du plan Rogers-Augers (PV, 1, 547 à 553). Vanter les libéraux et dénigrer l'équipe de Duplessis sera la règle. Et de toute façon, les libéraux sont excusés puisque Duplessis fait toujours pire qu'eux! Il s'agit donc pour lui de dénoncer cette "légende" selon laquelle "tout allait pour le pire sous le gouvernement Taschereau" (PV, II, 9, 10). Les nouveaux dirigeants vendent, eux aussi, de vastes territoires à des fins touristiques (PV, II, 537). Leurs malversations sont largement identiques à celles révélées par l'enquête sur les comptes publics. Valdombre commente aussi longuement la convention libérale des 10 et 11 juin 1938, et souligne les bonnes résolutions qui y furent votées (PV, II, 310 à 338). Il vante les mérites du chef de l'opposition, Bouchard, et prend très tôt le parti de Godbout, ancien ministre de Taschereau, qui a beaucoup fait pour le développement de l'agriculture au Québec (PV, II, 302 à 310). Il se réjouit: enfin un "terrien plutôt qu'un

---

8 DE, "Livres et Revues... ", la Rp, vol. 25, no 3, mars 1932, p. 32.

avocat". Mais surtout, il voit en Godbout, un conservateur modéré et prudent, donc peu dangereux. Souvent ses commentaires tournent à l'apologie et Grignon fait carrément de la propagande: "MAIS SI VOUS CROYEZ ENCORE AU SALUT PAR LA TERRE, AU SALUT PAR LES PAYSANS, N'HÉSITEZ PAS: ACCEPTEZ M. GODBOUT" (PV, II, 307)! Il s'en prend à Roger Duhamel qui préférerait Gouin comme chef (PV, II, 414, 415). Il rappelle maintes et maintes fois la nécessité de s'unir, invite les dissidents, comme Gouin, à rentrer dans le rang. Voilà quel est son mot d'ordre ~~à la fin de 1938~~:

> "Ce qui importe à l'heure présente, c'est de voir les forces oppositionnistes quelles qu'elles soient se liguer contre le pouvoir. Il faut battre Duplessis. [...] Abandonné à lui tout seul, le parti libéral ne viendra pas à bout du gouvernement. Et Paul Gouin tout seul? Les deux ensemble vaincront. [...] Unissons plutôt nos forces. Laissons de côté les ambitions personnelles de tel ou tel chef. Cessons nos luttes fratricides! Écrasons le pouvoir" (PV, II, 414, 415)".

A l'automne 1939, il cesse pour quelque temps la rédaction des Pamphlets. Pour faire campagne pour Godbout, Bouchard et Athanase David dans Terrebonne. L'auteur lui-même commente son aventure:

> "Je n'hésitai pas à entrer dans la bataille et en premier lieu d'attaquer avec violence, avec ténacité, le régime pourri qui nous ruinait à Québec. [...] Et j'ai combattu comme je suis capable de le faire quand je m'en donne la peine. Pendant un mois, jour et nuit, j'ai parcouru les campagnes du Nord, j'ai vu les paysans un par un [...] et pendant trente jours, j'ai ferraillé pour le triomphe d'une idée que je savais bonne, propre et haute. [...] je ne reculai devant aucun sacrifice à la

> dernière heure, pas plus que je n'avais reculé depuis trois ans en prévision d'une victoire de tonnerre au parti libéral" (PV, III, 349, 350).

Grignon garde-t-il malgré tout une certaine indépendance? Oui, selon lui! De toute façon, les "forbans du journalisme et les colons de l'anticléricalisme" qui prétendent qu'il est devenu libéral, l'obligent à se démarquer:

> "... je reste un journaliste d'opposition [...] jamais je n'appuierai une opposition qui combattra les doctrines qui me sont chères. Les vendus ne sont pas de mon espèce et les Godbout, les Gouin, les Duplessis et tous les autres devraient le savoir depuis longtemps" (PV, II, 324).

Et il se dissocie par exemple de certaines des résolutions votées à la convention de juin 1938: celles qui concernent le crédit agricole, les mesures sociales et le suffrage féminin. Il préfère croire que Godbout n'a pas voté ces "mauvaises résolutions" (PV, II, 319 à 327) et il le met en garde contre la "corruption" quelle qu'elle soit:

> "Nous tenons à lui rappeler qu'il y a encore des journalistes libres dans la province de Québec, journalistes fortement attachés aux traditions françaises et catholiques [...] qui ne souffriront pas que des politiciens viennent combattre des doctrines d'où sortira le salut de la nation" (PV, II, 325).

Après 1939, c'est un concert de louanges que sert, au gouvernement et à son chef, chaque numéro des Pamphlets. Les mesures prises, petites ou gran-

des, sont toutes louables. Par exemple, la suppression d'une prime de 3,00 $ aux fonctionnaires en fin d'année! Les mises à pied faites à l'arrivée du nouveau gouvernement libéral, sont faites par souci d'économie (PV, III, 442). Il défend les nouvelles taxes que justifient les dépenses engagées par les unionistes (PV, IV, 50, 51). L'indépendance toute relative de Grignon, disparaît. Il confie à quelqu'un qui lui reproche son peu d'indépendance que "l'Union nationale s'est découverte tellement putride qu'on peut être maintenant libéral sans courir aucun risque" (PV, IV, 50, 51). Godbout et ses ministres se voient adresser des propos élogieux. Le ministre des Terres et Forêts est félicité parce qu'il donne le nom d'Asselin à un canton de Rimouski (PV, IV, 244). Le nouveau secrétaire de la province, Hector Perrier, est salué avec force compliments (PV, IV, 188). Godbout, en qui il voit d'abord un homme de tradition et de statu quo, et un paysan, est célébré tant et plus. Maintes fois, il réaffirme sa confiance en lui. Dans la mesure où Godbout appuie, même discrètement, la politique de guerre d'Ottawa, il devient à Toronto, un nationaliste de la trempe des Groulx et Bourassa (PV, IV, 215 à 249)! Les députés Cléophas Bastien et Fernand Rinfret se méritent une mention. Le premier, parce qu'il plaide en faveur de la création d'un parc au Mont Tremblant (PV, II, 537); le second, parce qu'indépendant. Mais c'est assurément, parmi les députés, Athanase David, député de Terrebonne, le fils de l'historien nationaliste, Louis-Olivier David, qui est le plus souvent cité. En 1933, il lui dédiera Ombres et Clameurs[9]. Il loue sa culture, sa distinction, son travail comme

---

9 Il écrit: "Personne autant que vous dans cette province n'aura contribué à la grandeur de l'enseignement aussi bien qu'à l'existence possible des arts et des écrivains qui, du fond de leur misère maintenant soulagée, vous crient une reconnaissance éternelle" (OC, 7).

secrétaire de la province, et fait du créateur du prix qui portera son nom, un vrai mécène, le défenseur des arts et des lettres (PV, I, 216, 225). Il le défend contre ses détracteurs (PV, IV, 222, 223). On sait qu'à l'automne '39, il travaille dur auprès des colons, pour le faire réélire (PV, III, 349, 350). Il admire surtout l'homme de tradition qui s'oppose aux pensions de vieillesse (PV, I, 63). Il consacre un article complet à l'orateur déjà célèbre, "le Triomphe de l'éloquence" (PV, III, 399 à 413). Il y commente un discours électoral tenu à Sainte-Agathe, le 16 octobre 1939. Encore une fois, c'est vers l'homme d'ordre et de tradition que va sa sympathie, vers sa personnalité aussi,

> "... nous distinguons tout de suite que c'est la bonté qui dicte à M. David ses plus éloquents plaidoyers. Ses gestes et sa parole rayonnent de 'bonté'. C'est un fluide qu'on évite difficilement. L'orateur alors crée une atmosphère de bien-être, de chaleur et de sympathie.
>
> Pour persuader, pour convaincre, il faut la foi, la confiance dans une idée, dans une doctrine. Or, M. David dispose en plein de cette arme redoutable. Il est convaincu que les bons principes triompheront" (PV, III, 401).

Nous avons déjà dit ailleurs son admiration pour Damien Bouchard, le chef de l'opposition, dont il loue à maintes reprises le travail, aussi bien à Saint-Hyacinthe qu'à l'Assemblée (PV, I, 71; III, 312 à 314). Il admire le politicien habile, et sa réponse au discours du trône, de janvier 1939, est longuement commentée (PV, III, 49 à 65). Il salue bien haut sa victoire à la fin de la même année:

> "Nous sommes particulièrement heureux aussi de la retentissante victoire de M. Damien Bouchard celui-là même qui a bataillé avec tant de bravoure, de patience, de ténacité. Le triomphe du 25 octobre dernier, le parti libéral le doit pour une bonne part au député de Saint-Hyacinthe qui, dans les moments les plus difficiles, a su tenir le coup de feu. A la fois général et soldat, il a toujours accompli son devoir. Son passé est une garantie de l'avenir. Saluons-le bien haut"(PV, III, 413).

Plus tard, il appuie sa politique contre le chômage, qui vise à abolir le secours direct:

> "... politique qui rétablit la dignité humaine et qui veut faire des Canadiens français autre chose que des paresseux, des entretenus de l'État [...]. Notre élite, en bloc, devrait appuyer M. Bouchard, le seconder, le défendre dans sa cause qui est juste et fière" (PV, IV, 245).

Par ces quelques citations, on peut facilement conclure ceci: le langage que tient Grignon quand il parle des libéraux, au moins dans son contenu, est sans grande originalité. C'est le discours qui se confond probablement avec tout le discours pro-libéral de la même époque. Mais qui se démarque sans doute, par son ton, sa vigueur, son style.

La seconde guerre mondiale va donner occasion à Grignon de s'intéresser à la politique fédérale et au parti libéral fédéral[10]. Ce qu'il faut surtout mettre en évidence ici, c'est l'espèce de "révolution" qui s'opère dans les propos de Grignon entre 1936 et 1943. En 1936 et 1937, Grignon s'oppose avec violence à la politique de réarmement d'Ottawa. Mais dans le pamphlet de janvier-février-mars 1941, il fait dire à un de ses personnages, le Peintre, à qui le Père Difficile demande ce qu'il fait "par ici à prendre des points de vue": "Je me presse avant que les ennemis viennent détruire nos plus beaux paysages" (PV, IV, 316). La position de Grignon a changé. A cette date, il est en faveur de l'effort de guerre. Mais revenons à 1937, alors que les Pamphlets dénoncent la politique fédérale. Commentant un article du Devoir, du 5 décembre 1936, dénonçant la participation du Canada aux guerres de l'Empire, Valdombre, dans son article au titre provocant, "Leur faut-il encore du sang?" (PV, 1, 134 à 136), appuie le Devoir et s'étonne qu'on proteste si peu. Il voit "se liguer dans l'ombre", pour faire le jeu des impérialistes, la grosse presse et les puissances d'argent. Il met en évidence l'ambiguité du discours de Mackenzie King qui rassure, tout en achetant en même temps deux contre-torpilleurs. Il note que l'armée est réorganisée et que les industriels reçoivent des commandes d'armes. Il fustige les députés qui font au Québec des promesses

---

10 De façon générale, Valdombre s'en tient à la seule politique de guerre du fédéral. Les autres questions ne semblent pas l'intéresser. La question des relations fédérales-provinciales retient une seule fois l'attention du polémiste. A la fin 1937, il constate qu'Ottawa a la grosse part des revenus et abandonne aux provinces des "bébelles plus ou moins intéressantes", que ses efforts pour contrer la crise économique donne de piètres résultats et que les provinces restent libres de suivre Ottawa ou pas, le fédéral n'ayant pas à imposer ses valeurs et à fixer les obligations de chacun (PV, I, 551, 552).

solennelles, et se taisent rendus à Ottawa où l'on s'arme., il voit là une "contradiction insupportable" (PV, I, 136) et commente:

> "Souhaitons que le gouvernement d'Ottawa ait la présence d'esprit de ne pas tenter l'aventure de 1917.
>
> Si l'Angleterre veut protéger son formidable Empire, nous n'avons pas à y voir. Le passé de sang et de guerre est encore trop près de nous pour qu'on s'engage à augmenter ne fût-ce que d'un dollar le budget prévu à la défense du pays. Tous les députés qui voteront pour l'Angleterre seront des ennemis du Canada" (PV, I, 136).

Il publie même les noms des députés canadiens-français qui ont voté contre la politique de réarmement. Et il reprend à son compte une résolution félicitant les "oppositionnistes", de la section Armand Lavergne de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal-Nord. En février '37, il préside un rassemblement des Jeunes Patriotes qui dénoncent Ottawa. Il invite la jeunesse à s'unir au-delà des partis contre les "chacals de la haute finance", et à voter contre "les lâches" aux prochaines élections fédérales (PV, I, 180). Il refuse de croire le Canada en danger, "idée mirobolante qui ne pouvait naître que dans le cerveau de quelques sénateurs décrépits" (PV, I, 180). Il fait remarquer que pour protéger le pays, c'est 200 millions, au moins, de dollars qu'il faudrait. Sa position est claire: "Nous protestons contre le principe établi d'armer un petit peuple qui devrait rester neutre" (PV, I, 181). Et il évoque le "spectre de la conscription" toujours vivant dans les campagnes: "Il règne au-dessus des cimetières et il bouleverse les esprits" (PV, I, 206).

Mais voilà que bientôt sa position se nuance. Et dès janvier 1938, il prétend que les menaces communistes et fascistes justifient le réarmement:

> "Et que fait donc la grosse Démocratie? Il est temps pour elle de dépenser 100 millions pour les armements et de maintenir une armée de 100 mille hommes si elle ne veut pas se voir éventrer alors que communistes et fascistes se disputeront ses entrailles" (PV, II, 95).

En août '38, dans l'article, "la France n'a pas peur" (PV, II, 388 à 395), il se refuse encore à croire aux rumeurs de guerre, mais admet que la menace allemande est réelle. Il se réjouit de voir la France s'allier à l'Angleterre et voit là une alliance invincible. Il commente certains articles de Pierre Dominique dans la République, et trace de la France un portrait qui aujourd'hui, laisse rêveur. L'armée française est invincible, l'état major est prêt à toute éventualité, les Français de toute tendance se rassemblent. Il conclut: "La France n'a pas peur. Son véritable ennemi a-t-on pu écrire avec raison, n'est pas extérieur, il est intérieur: c'est l'anarchie" (PV, II, 395). Ce qui rassure aussi Grignon, c'est de voir les démocraties riches, car il pense que l'argent sera de plus en plus le nerf de la guerre. Il précise ce que devrait être la position canadienne en cas de guerre: le Canada n'enverrait pas de troupes, mais il servirait de base industrielle d'armement. Il ferait sa part en faisant travailler ses usines. Et avec une candeur un peu cynique, il fait remarquer qu'on pourra ainsi redonner vie à l'économie et résorber le chômage: "Pourquoi ne pas en profiter" (PV, II, 393)? Toujours sensible au côté financier, il continue:

> "Et ce ne sera pas pour les beaux yeux de Marianne ou de John Bull. Mais pour des espèces sonnantes. [...] nous serions simplement des bêtes si nous refusions d'en profiter. Nous sommes les amis de la France et de l'Angleterre [...] nous le resterons" (PV, II, 394).

En mai 1939, il partage l'angoisse de beaucoup, une angoisse qu'il entretient, et il invite ses lecteurs à prier:

> "Prions Dieu que l'abîme ne s'ouvre pas une fois encore. Ne désespérons pas dans la présence d'un vrai catholicisme. Les prières, beaucoup mieux que toutes les conférences diplomatiques, empêcheront la guerre" (PV, III, 267).

Mais en dépit de tout, la guerre est bientôt là:

> "... la pire calamité, la guerre, cette horreur nécessaire et que je ne cesse pas de considérer comme le châtiment qu'avait prophétisé Bloy, il y a vingt-cinq ans jour pour jour. [...] L'Indignation de Dieu éclate avec tonnerre sur le torrent des hommes. C'est la fin" (PV, III, 305).

Voilà donc l'intrépation de Grignon: dans la guerre, il voit le "bras de Dieu" (PV, III, 306). 1914-1918 n'a pas suffi à laver le coeur humain. Et depuis 1918, le monde vit dans la débauche, le luxe et les crimes. Et il ajoute: "Tout se paie" (PV, III, 305). Le modernisme a permis l'invention de nouvelles machines et les grands responsables, les catholiques qui ont failli à leur tâche d'enseigner la parole du Christ, se sont fait complices de Satan en

vivant comme des païens[11]. En juillet '39, il croit toujours la France invincible et publie dans ses "Pages immortelles", un texte élogieux et enthousiaste d'Édouard Daladier (PV, III, 342). Aux élections provinciales d'octobre 1939, il reprend le discours libéral officiel: pas de conscription à Ottawa avec les libéraux, "l'enrôlement est volontaire et il restera volontaire" (PV, III, 404). Il voit d'un bon oeil des mesures qui viseraient à exempter de l'enrôlement, même volontaire, les fils de cultivateur. Il dénonce l'isolationnisme de Duplessis, comprend qu'il faille aider les deux "mères patries" et prétend que le sort de la civilisation occidentale se joue. Les arguments de Grignon et sa rhétorique aussi, à cette époque, reprennent donc fidèlement le discours libéral officiel. Dans un article volontaire, de juin 1940, "Nous vaincrons" (PV, IV, 3 à 7), il écrit:

> "Nous vaincrons. Nous ne pouvons pas ne pas vaincre parce que devant le feu des troupes hitlériennes, nous avons tenu. Nous tenons encore aujourd'hui pour vaincre demain. Quiconque parle une

---

11 Grignon reviendra plusieurs fois sur cette interprétation. Il voit dans la défaite française "la fin d'un monde fatigué pour avoir trop vécu" (PV, IV, 77). La France et les Français paient "leur générosité, leur amour des libertés, leurs passions des plaisirs, et disons-le, leur naïveté" (PV, IV, 81). La classe paysanne qui s'est relâchée et dissipée est en grande partie responsable de la défaite (hp, Préface 1941, p. 197). Et encore une fois, les catholiques qui n'ont pas su écouter les prophéties de Bloy qu'il conseille de découvrir ou de relire (PV, V, 15, 16). Mais il voit aussi dans la guerre, une épreuve purificatrice: "la France ressuscitera [...] parce que régénérée et lavée des poisons qui l'ont perdue. Dieu ne peut pas permettre que la fille aînée de Son Église disparaisse de dessus la terre" (PV, IV, 81).

> autre langue est un ennemi, un défaitiste, un traître" (PV, IV, 7).

Même si la situation est difficile, il espère toujours dans la France et l'Angleterre, et vante bien les mérites de la stratégie défensive. Il relit les mémoires de guerre d'André Tardieu. Il dénonce la presse dont le défaitisme est trahison. Car toute nouvelle alarmiste fait le jeu d'Hitler. Et de s'indigner: "La censure n'agit donc pas?" (PV, IV, 5). L'heure est à l'union sacrée, à la défense des démocraties et des libertés individuelles. Il espère dans la foi catholique dont il constate avec plaisir, un regain en France: "Il n'est pas possible qu'une telle arme ne vienne pas, au dernier moment, décider de la victoire" (PV, IV, 7). Peu à peu, son appui aux libéraux d'Ottawa se fait de plus en plus clair, de plus en plus inconditionnel.

Dans "Nos sacrifices" (PV, IV, 47 à 51), il affirme que la neutralité n'est plus possible, que l'heure des sacrifices a sonné. Le Canada est maintenant menacé. Il faut accepter par conséquent les taxes imposées par Ottawa, taxes judicieuses qui pénalisent surtout les riches. Le gouvernement King-Lapointe remplit ses promesses électorales à la lettre et le ministre des finances est un "administrateur intelligent", un "politique humain". Il invite le Canadien à mesurer sa chance de pouvoir s'en tirer si heureusement. L'État se doit d'être fort et ceux qui rechignent et critiquent alimentent le défaitisme pour mieux consolider la cinquième colonne. Dans un placard intitulé "la Cinquième Colonne", il écrit:

> "Quiconque, dans les temps actuels, n'est pas cent pour cent pour l'Angleterre; quiconque n'appuie pas, ne défend pas la démocratie, fait l'oeuvre de l'ennemi, doit être considéré comme un traître et un membre de la cinquième colonne. Premier et dernier avis à certaines grosses têtes. Quiconque n'est pas pour moi est contre moi, a dit le Christ" (PV, IV, 65).

On a déjà dit combien la défaite française l'accable. Il faut relire son "Journal" (PV, IV, 76 à 87; 122 à 127) pour s'en convaincre[12]. Il publie deux textes d'Asselin, "Pourquoi on aime la France" et "Pourquoi je m'enrôle" (PV, IV, 44 à 88). Dans un texte de mars-avril 1942, "Ne perdons pas le Nord" (PV, V, 19 à 26), il donne aux libéraux d'Ottawa un appui inconditionnel, allant même jusqu'à se dissocier de son député fédéral, Lionel Bertrand, qui blâme King aux Communes. Il dénonce "la Ligue pour la défense du Canada" et les faux nationalistes. Les vrais, qui savent que la neutralité n'est plus possible, feront comme Asselin en 1916. A la question: les libéraux ont-ils trahi? "Non", répond Valdombre, car un parti évolue selon les circonstances (PV, V, 26). Et les libéraux ont tout simplement modifié leur point de vue en fonction des circonstances. Quand King promettait, en 1940, un effort de guerre limité, il était de bonne foi:

> "Qu'il ait été pendant vingt ans de sa vie anti-conscriptionniste et qu'il se rende compte aujourd'hui que notre ligne de feu pourrait bien se trouver en Russie ou en Australie, M. King garde le

---

12 Même désespérance dans ses premiers textes de 1943. Le polémiste "au seuil de cette quatrième année de guerre", se voit incapable d'adresser ses voeux et ne trouve pas "le coeur qu'il faut pour un pareil débordement de conventions sociales et de préjugés bêbêtes. Malheur" (PV, V, 75)!

> droit, en face de la situation, de modifier ses vues sans pour cela tromper le peuple ou trahir le parti libéral" (PV, V, 24).

Grignon finit son texte en recommandant de voter "oui" au plébiscite: "... il n'y a pas d'hésitation possible, il faut voter oui au plébiscite du 27 avril prochain. De grâce, ne perdons pas le Nord" (PV, V, 26). Il recommande de plus en plus une participation large et abondante au plan financier et se déclare en faveur de la conscription des richesses qui obligerait les riches à contribuer largement à l'effort de guerre. Il prend la défense de Lapointe, maintenant décédé:

> "Il est facile de vilipender un homme politique et de le traiter de vieille ganache, de vendu aux Anglais. Ça sonne; ça fait chic dans les salons, voire dans les meetings. Vous allez tout de même vous rendre compte d'ici trois mois que Lapointe a fait plus pour défendre nos libertés que n'accomplira un Meighen. Et alors? N'oubliez jamais que le Canada est une colonie. C'est un fait. C'est aussi un faix. Lapointe en est mort" (PV, V, 35)!

Au début de 1943, il réaffirme avec force ses convictions: "Oui, je suis pour la conscription. Hitler veut la guerre totale, nous devons lui faire une guerre totale. Je suis pour la conscription en bloc" (PV, V, 78). Il félicite le gouvernement King qui permet aux fils de paysans et aux ouvriers agricoles d'échapper à la conscription, à certaines conditions, dans son article "le Paysan d'abord!" (PV, V, 83 à 88). En tant que maire de Sainte-Adèle, il déclare avoir toujours fait son possible pour faire exempter ceux qui sont

venus le voir. Il invite le Ministre du Travail, M. Mitchell, à élargir davantage encore le cadre des exemptions:

> "Tous les paysans ne peuvent aller travailler dans les 'chantiers', dans les mines de charbon, aux pêcheries ou dans d'autres industries similaires. Un bon paysan peut tout de même faire dans sa région un autre métier, son second métier et retourner ensuite sur la terre qui lui permettra de vivre le reste de l'année. Et la terre est sauvée! Le paysan d'abord! Le paysan toujours" (PV, V, 88)!

Mais alors, où recruter? Dans toutes les classes de la société, mais pas chez les paysans (PV, V, 83). Qu'on recrute donc chez les employés, chez les ouvriers qui ne travaillent pas dans les industries de guerre. Et surtout, dans les universités. Ce n'est pas sans un certain contentement que le polémiste écrit:

> "Depuis assez longtemps que l'on crie partout que nos professions dites libérales regorgent de candidats et de membres inutiles. Fermons nos universités d'ici la fin de la guerre et enrôlons ces chers étudiants qui ne demandent d'ailleurs qu'à se battre. Sauvons le paysan et sauvons la terre. Nos futurs avocats, notaires, médecins, architectes, professeurs, dentistes et tant d'autres avaient ben en belle de rester sur la terre. On le leur a assez dit sur tous les tons. Trop fins pour entendre la voix de la sagesse, qu'ils entendent maintenant celle de la patrie en danger. Les paysans en ont assez arraché! Chacun son tour (PV, V, 88)"!

Plus la guerre avance et plus les soldats allemands et Hitler, incarnations du mal, deviennent des pestiférés qu'il faut absolument supprimer. Pour

cela, le Canada doit aller jusqu'aux plus lourds sacrifices. Tous les arguments sont bons, qui appuient sa thèse; toutes les références aussi. Bourassa, si malmené au début des Pamphlets, devient le complice du polémiste, dans la mesure où l'ancien tribun admettait en 1914, l'impossibilité de rester indifférent au conflit européen d'alors (PV, V, 198). Dans un placard, un extrait des débats à l'Assemblée Législative de Québec. Godbout y réplique au député Chaloult. Il se défend d'avoir abdiqué quelque droit que ce soit au fédéral, rappelle qu'à côté des droits, il y a aussi les devoirs qu'il faut remplir, même s'ils sont impopulaires. En dénonçant l'hitlérisme comme les évêques eux-mêmes le font, on ne se bat pas pour l'Empire mais pour les libertés, le Canada et le Québec. Les propos que tient Godbout, en mai 1943, Valdombre aurait pu les tenir:

> "Ma patrie, c'est le Canada avec son sol, avec les institutions britanniques qui nous protègent, les seules au monde qui permettent au député de Lotbinière [Chaloult] de parler comme il parle depuis quarante mois de guerre. [...] Nous passons par la période la plus importante de notre histoire. Il faut que nous nous unissions contre l'ennemi commun, contre l'adversaire formidable sur lequel nous ne sommes pas sûrs d'avoir la victoire" (PV, V, 247).

La participation de Grignon à "l'effort de guerre" ne se limitera pas à ses prises de position dans ses Pamphlets. On sait qu'il participe activement à la radio, à des "émissions spéciales pour programme de guerre[13]". Il agit

---

13 Voir Lucette Robert, "Ce dont on parle", la Rp, vol. 47, no 1, janvier 1954, p. 6. On connaît au moins le titre d'une de ces émissions: "Balthazar ou l'Homme du peuple".

aussi comme organisateur politique, en participant aux élections tant fédérales que provinciales, en prononçant de nombreux discours. Maire, il usera de toute son influence pour faire dans sa région, une véritable réussite de chacun des Emprunts de la Victoire[14].

L'évolution du discours politique de Grignon entre 1936 et 1943, surprendra donc le lecteur non averti des Pamphlets. Car en effet, c'est le référent et la conjoncture qui façonnent le discours et décident de son évolution. Ils rendent son discours hésitant[15]. Et le polémiste change d'attitude à l'égard de la politique. Celle-ci, vilipendée et dénoncée, surtout avant 1940, deviendra une activité importante que le narrateur malmènera de moins en moins. Que Grignon le veuille ou non, il redore en quelque sorte le blason de la politique et des politiciens. L'État lui-même, n'est plus mis en cause et sa force et son autorité ne sauraient être impunément remis en question. Et ce qu'il prône bientôt, c'est en quelque sorte un engagement politique revalorisateur, garant de la démocratie et des libertés individuelles menacées. Grignon appelle à l'union, à

---

14 A la radio, il participe aussi, en 1943, à des émissions visant à mousser le "4e Emprunt".

15 En avril 1941, Valdombre écrit: "Politique tout court? Ce sera pour une autre fois. Et pourquoi ne pas avouer que présentement, je n'y comprends pas grand chose. Nous assistons à des événements pour le moins extraordinaires. Où allons-nous? Dieu seul le sait. Il n'y a qu'une politique. Le catholicisme. Le vrai" (PV, IV, 285).

> "... un front uni et puissant contre toutes les factions communistes et fascistes, contre les chemises noires, brunes, roses nénanes ou sales qui serviront à étrangler dans un noeud formidable la pauvre démocratie toute souffrante, toute geignarde et toute agonisante. Là est le salut démocratique" (PV, II, 187).

On comprend alors que tout nationalisme préoccupé du Québec d'abord, devienne suspect. Pour les libéraux, il doit s'effacer devant un nouveau nationalisme canadien susceptible de soutenir les actions du fédéral. On comprend aussi la "tentation totalitaire" que le discours de Grignon laisse parfois transparaître. L'État doit diriger, censurer, mettre au pas, arrêter même, s'il le faut. La loi du cadenas au Québec et la loi des mesures de guerre à Ottawa se justifient donc. On contrôlera surtout les activités fascistes et communistes. Puisque le(s) chef(s) espéré(s) ne se manifeste(nt) pas, il faut faire confiance aux hommes en place[16]. Le discours politique de Grignon n'est donc pas d'une très grande originalité. Avant 1939, il reprend en gros le discours nationaliste traditionnel de la classe petite bourgeoise; après 1939, il se confond de plus en plus avec un discours partisan, le discours officiel du par-

---

16 Au début de 1936, il écrit: "Ainsi dispersée, la jeunesse neutralise ses forces. Il n'y a pas de chef et un corps sans tête restera toujours une monstruosité. C'est triste à dire, mais tant qu'on ne coordonnera pas les idées, les mouvements et les actes; tant qu'on ne fondera pas partout des cellules vivantes sous la direction d'un seul chef, l'avenir est perdu. D'où viendra le chef? [...] il s'imposera comme la foudre" (Pr, 102). En 1937, il reprend: "Il nous faut absolument la venue subite et foudroyante d'un chef qui possèdera le don de paralyser les foules au moyen de l'éloquence et de bâtir par son génie un État et non pas seulement un ordre nouveau" (PV, I, 288). En 1938, il juge que Bouchard ressemble davantage au chef attendu que Duplessis qui "n'est pas le chef capable de sauver la nation ou même de répondre aux exigences de l'heure présente" (PV, III, 55, 56). En 1940, dans son "Journal", il espère encore la venue "d'hommes supérieurs" (PV, IV, 85).

ti libéral. Par conséquent, il lui emprunte aussi sa rhétorique stratégique et opportuniste, tantôt alarmiste, tantôt sécurisante. Au début de la guerre, Grignon rassure. Bientôt, il effraie. Dans les deux cas, il s'agit de servir des intérêts partisans, les intérêts des libéraux d'Ottawa. Là où le discours de Grignon reste sans doute plus riche et plus fascinant, ce n'est donc pas tant au niveau de la pensée qu'au niveau de l'écriture. Et, comme il excelle dans les procès et dans la caricature, il écrit probablement ses meilleures pages quand il parle de Duplessis. Étant donné les valeurs conservatrices que Grignon défend, on n'est pas sans s'étonner, du moins à première vue, de le voir chez les libéraux[17]. Il ne s'y sent d'ailleurs pas toujours très à l'aise puisque, sur certains points, comme les mesures sociales et le vote des femmes, il prend soin de nettement se démarquer. L'évolution politique de Grignon, après 1943, n'est donc pas en soi, surprenante. Le "progressisme" des

---

17 Son animosité contre Duplessis dont l'arrivée au pouvoir le met en chômage, explique sans doute un peu pourquoi il milite chez les libéraux. Ici encore, la conjoncture joue son rôle.

libéraux lui deviendra de plus en plus insupportable. Qu'il rejoigne Duplessis vers 1947, n'est donc, somme toute, que tout à fait logique[18]. Son rejet de la Révolution tranquille le sera tout autant[19].

---

18 En 1967, il raconte comment en 1947, alors qu'il est maire de Sainte-Adèle, il doit rencontrer Duplessis à Québec, au sujet du financement du tout-à-l'égoût. Le début de la rencontre est difficile. Duplessis se plaît à lui rappeler les Pamphlets. Finalement, ils se quittent réconciliés et amis. Il évoque ainsi cette visite: "Je revins chez moi fort rassuré et très heureux de ma rencontre avec le Tigre. Duplessis fut bien l'homme politique le plus intelligent, le plus personnel, le plus original que j'aie connu. Il n'était pas sans défaut, certes, mais ses qualités faisaient vite oublier les erreurs qu'il a pu commettre. Un grand Canadien français". Voir CHG, "Éditorial/En face de Duplessis", le Jph, 15 avril 1967, p. 2. En 1968, il tiendra au Sel de la semaine, des propos identiques sur Duplessis. Devenu unioniste, il ne tarit pas d'éloges, en 1967, sur Daniel Johnson. Voir CHG, "Éditorial/L'Honorable Victime: Guy Favreau", le Jph, 22 juillet 1967, p. 2.

19 Dans ses derniers textes, Grignon fait souvent le procès du Québec moderne. Il dénonce les Insolences du Frère Untel qui ont encouragé les réformes en éducation, et l'auteur, Jean-Paul Desbiens, "le père spirituel" de la Révolution tranquille. Il trouve Jean Lesage sympathique, mais pense qu'il est mal entouré. Il se méfie surtout des réformistes comme Érik Kierans, ou des nationalistes comme René Lévesque, "la brebis galeuse" que Lesage a eu tort d'accueillir au parti libéral. Voir dans le Jph, les articles qu'il publie en avril et mai 1967. Voir aussi Ben Paterson, "Claude-Henri Grignon avait vu juste", le Journal de Montréal, 9 avril 1981, p. 9.

CHAPITRE II

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

2. La Vie économique et sociale

Avec son système idéologique rigide et sa pensée politique plutôt étroite, Grignon sera peu apte à cerner les problèmes d'ordre économique, et à comprendre les situations sociales souvent difficiles, de certaines classes de Canadiens français. D'ailleurs - est-ce inconscience, ignorance ou incompétence? - les problèmes d'ordre économique et social sont presque toujours abordés chez Grignon de façon incidente. Étant donné la priorité qu'il accorde aux questions morales ou esthétiques, on comprend qu'il relègue au second plan les questions économiques. Ses préjugés que l'on connaît, contre l'argent et la richesse, l'empêchent aussi de considérer comme importantes et nobles, des préoccupations d'ordre matériel. Il dit de l'économie politique: "Ce n'est pas facile... " (PV, IV, 285); avoue ailleurs son "aversion" envers tout ce qui touche aux affaires (PV, II, 409). En 1933, il pense que Paragraphes de Desrochers devrait susciter plus de débats que "la solution du problème économique actuel" (OC, 133). Sa critique de Pour une doctrine de Montpetit, en 1932, est éclairante. Il reconnaît volontiers l'importance des travaux de l'auteur, d'ordre social et économique, mais admet du même souffle l'ignorance

de la classe dirigeante sur ces questions. Et il se dit en faveur d'une réorientation de l'éducation. Sur la première partie du livre de Montpetit, il écrit:

> "Ces cent premières pages, fruits d'études personnelles et fort compliquées du reste, sont la leçon élémentaire qu'il faut connaître absolument si l'on veut saisir le sens de cette science et en comprendre tous les rouages[1]".

Il juge la seconde partie du livre meilleure et plus intéressante. Bien évidemment, Grignon s'y retrouve en terrain connu puisque l'auteur y traite de problèmes idéologiques et artistiques. Il critiquera peu d'ouvrages du genre de Pour une doctrine. Signalons cependant ses deux études sur les ouvrages de Barbeau, Pour nous grandir et Mesure de notre taille (PV, I, 265 à 289). Il lui arrivera aussi de faire écho à une conférence du président de la Banque Canadienne Nationale, Beaudry Leman (PV, I, 326). Il félicite ce dernier et déplore que les hommes d'affaires canadiens-français interviennent si peu souvent. Parfois, il fait allusion à des événements d'ordre économique. Par exemple, aux grèves de la Dominion Textile, à la signature d'un contrat avec des Américains. Mais c'est bien peu que cela. Deux grandes questions surtout préoccupent cependant Grignon, et l'invitent à s'exprimer: d'une part, la crise économique que vivent, en ville surtout, les ouvriers. Et, d'autre part, la situation déplorable que vivent, à la campagne, les colons.

---

1 DE, "Livres et Revues... ", La Rp, vol. 25, no 1, janvier 1932, p. 23.

Grignon a au moins le mérite d'avoir vu la crise économique. Et le conteur, celui d'en avoir peint les victimes. Dès 1916, il déplore qu'il y ait si peu d'emplois pour les jeunes qui sortent des collèges[2]. En 1933, il parle de "chaos économique" (OC, Dédicace). C'est surtout dans le Déserteur, en 1934, qu'il peint l'ampleur de la crise. La ville, c'est la "vie de cauchemars", "un monde de malheurs", "le règne du chômage" (Dé, 164, 165, 167):

> "... il [Isidore Dubras] regardait couler le flot du peuple, la troupe des travailleurs aux traits jaunes et fatigués, tous les crève-la-faim et tous les phtisiques traînant leurs pieds sur le macadam en feu" (Dé, 39).
>
> "La faim impitoyablement étendait ses tentacules sur la ville, s'attaquant surtout aux quartiers populeux où des enfants en guenilles se disputaient une bouchée de pain noir. Que deviendraient les pauvres et les sans-travail" (Dé, 39)?
>
> "Le travail se faisait rare; on ne bâtissait plus de maisons. Les bras s'étaient arrêtés en même temps que les machines. Et les cheminées d'usine, une à une, cessaient de fumer. [...] Pas d'ouvrage nulle part. Le cri sortait tout rouge et révolutionnaire du fond des quartiers populeux et sales où les enfants demandaient du pain dans une langue entendue de Dieu seul" (Dé, 164).

Dans ces tableaux réalistes, voire épiques, on sent que Grignon n'est pas insensible à la misère. Qu'elle le dérange, le met mal à l'aise. Il lui arrive aussi de la dénoncer dans ses Pamphlets (PV, I, 58). Il lui arrive même parfois de prendre le parti des pauvres et des humbles. En 1939, il dénonce les lois 19 et 20, passées sous Duplessis, qui, selon lui, "étranglent les

---

2 CB, "En relisant", l'AN, 27 octobre 1916, p. 2.

ouvriers" (PV, III, 411). Et de fustiger les exploiteurs des pauvres, les trusts, les capitalistes qui

> "exploitent le pauvre, se vautrent dans les jouissances et la luxure et qui dépensent dans une seule nuit de quoi nourrir une famille de dix enfants, pendant un an" (PV, I, 86).

Il reproche à Duplessis qui avait promis de combattre les trusts, de s'agenouiller "devant les capitalistes sans entrailles, vendant ainsi jusqu'à la dernière goutte le sang du pauvre" (PV, III, 411). Dans sa "Première lettre aux riches et aux cochons" (PV, V, 75 à 82), il dénonce en ces termes le "sweating system" et ceux qui en profitent, qui font

> "...travailler à tant la pièce des jeunes filles de quinze, de seize et de dix-sept ans pendant quinze heures par jour pour un salaire dérisoire de six piastres, de huit piastres tout au plus par semaine, et qui, pour montrer leur grandeur d'âme, ces chers millionnaires, font un don de cent mille piastres à la fabrique ou à un hôpital ou à une maison d'enseignement. Riches maudits, maudits cochons! Ils n'ont pas donné la centième partie de ce qu'ils avaient prélevé sur le sang des vierges" (PV, V, 78)[3].

Mais gardons-nous bien de présenter de Grignon, une image fausse. Le langage de Grignon, encore une fois, n'est pas sans ambiguité et sans réserve. Les procès du chômeur et de l'ouvrier sont plus fréquents dans l'oeuvre que les

---

3 CHG, "Un journal qui ne veut pas ramper... ", le D, 20 avril 1950, p. 1. Grignon félicite ici le Devoir, pour ses prises de position en faveur des opprimés et des ouvriers.

prises de position en leur faveur. Grignon qui a peur de tout, a peur de la menace révolutionnaire qu'à ses yeux, ils incarnent; de la prochaine lutte des classes, des syndicats, des grèves, du prétendu pouvoir des prolétaires sur les politiciens. Le chômage lui apparaît alors la suite logique de l'abandon de la terre et, par le fait même, du surpeuplement des villes[4]. Le chômeur devient un déserteur qui trahit la terre et sa destinée naturelle. Il est l'auteur de son malheur[5]. Et des milliers d'hommes "par leur faute", mendient leur pain en ville (Dé, 166, 167) où ils ont perdu toute "fierté d'homme" (Dé, 81). Car si un homme refuse de travailler sur une terre, il ne reste qu'une chose à faire: "le laisser avoir de la misère" (Dé, 199). C'est l'avis d'un nouveau converti, Fortunat Boulard dans "Réconciliation" (Dé, 161 à 219):

> "...les trois quarts de chômeurs à Montréal et partout en arrachent par leur faute. Ils ont pas à s'en prendre au gouvernement. Le mal, c'est eux autres qui l'ont voulu. [...] les trois quarts des chômeurs, ce sont des gens qui viennent de la campagne, qui auraient dû rester sur les terres. Non. Ils aimaient pas ça. Ils sont partis pour la ville. Aujourd'hui que ça va mal, ils crèvent de faim, rien de surprenant à ça. Et tu les entends crier au gouvernement: Nourrissez-nous! Ils ont tort, c'est de leur faute" (Dé, 198).

Tous "ces abrutis, ces déguenillés, ces mal-nourris" (PV, II, 468) représentent un danger pour la société: "Bientôt, ils chercheraient le salut dans le désor-

---

4 Voir Germaine Plante, "Valdombre et la radio", la Rp, vol. 32, no 8, août 1939, p. 5.

5 DE, "Livres et Revues... ", la Rp, vol. 25, no 3, mars 1932, p. 32.

dre et la révolution" (Dé, 166, 167). Enfin, à ne pas travailler, ils se corrompent: "On est après faire une race de fainéants" (Dé, 197). Il voit déjà Danton et Robespierre ameutant la foule contre le roi et la reine Marie-Antoinette (PV, IV, 95). Il conclut:

> "Tout cela pour démontrer que le prolétaire des villes n'est jamais content. Nos politiciens, pour arriver au pouvoir ont tout promis aux ouvriers. Ils ont promis et ils ont tenu. L'ouvrier en exige davantage. Et nos politiciens continuent à trembler devant le prolétariat" (PV, IV, 95).

Croit-il vraiment dans la campagne du retour à la terre? Plus ou moins! Car l'ouvrier que la ville a corrompu, quel colon fera-t-il? Il semble plutôt ici de l'avis de l'abbé Fortin, prêtre colonisateur, qu'il cite:

> "J'ai été vingt ans chez les ouvriers, on a fait vivre des centaines et des dizaines de milliers de paresseux. Va-t-on cesser de dépenser l'argent de la Province, c'est-à-dire de tout le monde [...] Les gars qui sortent des villes, je connais cela plus que vous autres. Des gars qui sortent des villes, vous n'en trouverez pas 5 pour 100 de passables" (PV, I, 426).

On le voit, les sentiments de Grignon à l'égard des ouvriers et de la crise qu'ils vivent, sont partagés. Ses réflexes idéologiques l'amènent à mettre en cause, voire même à saborder sa propre perspicacité. Dans un premier temps, il

voit des exploiteurs et des exploités. Dans un second temps, le procès englobe aussi bien les uns que les autres[6].

Même inconfort et même ambivalence quand Grignon examine plus directement la question de la colonisation. Juger, en effet, de la position de Grignon envers le retour à la terre à la lumière d'une superficielle lecture du Déserteur, ce serait s'exposer à des jugements hâtifs et injustes. A cette étape de notre recherche, on a déjà pu maintes fois se rendre compte que la pensée de Grignon est moins tranchée et simpliste que ses détracteurs surtout, ont bien voulu le laisser croire. En réalité, oui, la pensée de Grignon apparaît le plus souvent tranchée et tranchante. Mais voilà. Ce qui la sauve de l'anémie en quelque sorte, et c'est paradoxal, il faut en convenir, c'est la contradiction et l'ambiguité qui contribuent à réinstaurer une espèce d'équilibre, qui redonnent à cette pensée une espèce de complexité, et partant, une certaine épaisseur. En effet, Grignon n'a pas écrit sur la campagne, sur les colons et sur les habitants que des pages idéalisées et édulcorées. Car le discours de Grignon est double. Plus qu'aucun autre auteur de son époque, sans doute, il a dit et crié même la misère des colons. De toute façon, Grignon connaissait trop bien la réalité des faits, pour se complaire uniquement dans l'illusion et le mensonge. N'oublions pas qu'enfant, il a été plus d'une fois, mis en face de la dure réalité par son père, mêlé de très près à la colonisation. Son travail, plus tard, au Ministère de la Colonisation à Québec, lui a

---

6 Son attitude à l'égard des assistés sociaux ne changera guère. En 1960, dans sa préface aux Mémoires de T. D. Bouchard, il condamne encore "les paresseux, les ivrognes, les bohèmes, les sans-allure, tous les êtres inutiles et abominables que l'État se voit obligé de nourrir" (Montréal, Beauchemin, 1960, p. 13).

permis aussi de réfléchir, de lire, d'avoir accès aux archives. Il a pris des notes, recueilli des textes. Il a fait provision de "munitions" et, à son départ, il se trouve "fort documenté et armé pour la vie" (PV, II, 7). Dans un ensemble de quatre textes qu'il intitule "L'Enfer"[7], il évoque "toujours le même cortège d'effrayantes images" et il rend hommage aux colons morts de misère pour le salut du sol (PV, I, 474). Car si la colonisation évoque, comme l'épopée, "un monde mystérieux et enchanteur"(PV, I, 480), elle évoque aussi une "époque de misère", "un enfer qui n'est pas près de disparaître"(PV, I, 480). Déjà, en 1930, dans la Vie canadienne, il évoque "la terrible, l'infernale misère de cette existence de colons":

> "Il faut ma foi avoir le coeur sec, être foncièrement méchant, ignorer tout de la colonisation pour soutenir le contraire.
>
> J'arrive moi-même d'un voyage dans le comté de Labelle. Un romancier consciencieux qui entreprendrait de décrire dans ce cadre une situation dramatique et un romancier de talent, ferait trembler la terre. C'est É-POU-VAN-TA-BLE[8]".

Au début 1937, il écrit de nouveau:

> "J'ai vu dans le comté de Labelle des enfants de nos défricheurs, ceux-là qui bâtissent le pays... j'ai vu, je le répète et je ne le crierai jamais assez, j'ai vu des enfants vêtus de toile de sac et courir nu-pieds à la recherche d'un morceau de pain qui n'apparaît jamais sur la table de l'héroïque colon" (PV, I, 179).

---

7 PV, 1, 410 à 427, 474 à 487, 548 à 553; II, 7 à 18.

8 Vbr, "la Critique des livres... ", la Vc, no 40, janvier 1930, p. 66.

Et au mois d'août de la même année:

> "Jamais les colons ne se sont trouvés dans une telle misère. C'est un véritable enfer. C'est à croire que nous sommes revenus à l'époque des gouvernements conservateurs alors que les colons mourant de faim, crucifiaient leur désespoir dans le silence des forêts" (PV, I, 376).

Il nous affirme avoir rencontré une famille pauvre de colons, dans un coin perdu du comté de Labelle:

> "Je finis par savoir que ces malheureux n'avaient pas mangé de beurre, ni de laitages, ni de pain, ni de viande, depuis dix-huit mois exactement! De plus, le colon était sous le coup de deux accusations: l'une pour avoir pillé du bois, l'autre pour avoir vendu quelques livres de truites" (PV, I, 477, 478).

A l'hiver 1938, il fait remarquer que les colons attendent toujours d'être payés pour des travaux effectués le printemps précédent (PV, II, 15). Évoquant ces enfants qui n'ont jamais de jouets en cadeau, à Noël, il écrit: "Les enfants des colons ne demandent rien. S'ils viennent au monde, c'est pour creuser, pendant toute une vie, leur tombeau" (PV, II, 16). Comme tout à l'heure, à propos des chômeurs, son indignation élate contre les riches, les fonctionnaires, les honorables et l'élite qui vit repue et satisfaite, loin de "l'enfer". Il remarque avec amertume qu'au Congrès de 1937 à Québec, on a certes fait de beaux discours, mais qu'ils ne donneront pas une bouchée de pain de plus aux colons (PV, I, 310). Il ne tait pas que, pour la plupart, les terres

du Nord sont incultes. Qu'un colon qui s'y installe devra en arracher et se priver pendant au moins deux ans. Alors, il comprend le colon. Et il l'approuve de pratiquer à l'occasion, la rapine et le braconnage (PV, I, 479). Il sait que le paysan du Nord a besoin d'un second métier pour vivre, que sans le revenu de sa ferme, en nature, il crèverait de faim (PV, V, 85, 87). En bon partisan libéral, il fait évidemment le procès des unionistes qui dépensent vingt millions de dollars et n'améliorent rien parce que les crédits servent à "tirer des plans" (PV, I, 548). Et à faire marcher les rouages de l'administration. Il écrit:

> "En moins de quatre ans, le Ministère de la Colonisation a disposé de plus de vingt millions de dollars! Où est allée cette somme fabuleuse? J'estime que les colons n'en ont pas touché le tiers et qu'ils sont plus misérables que jamais. Quand le peuple verse vingt millions, il n'y a pas de raison pour qu'un seul défricheur dans la province de Québec souffre de la famine et du froid" (PV, I, 487).

Le plan Rogers-Auger en faveur du retour à la terre, lui semble inefficace (PV, I, 487). Puisqu'il exige une participation des municipalités, alors que celles-ci sont sans le sou. Il ridiculise "la politique des primes" de Auger, qui ne peut en aucune façon aider les plus pauvres (PV, II, 171)[9].

Mais pour Grignon, ce n'est pas seulement la colonisation qui est malade, c'est toute la paysannerie, "rendue à son dernier souffle" (PV, III, 447).

---

9 Dans "Réconciliation", Fortunat Boulard revient sur une terre en bénéficiant du "Plan Gordon" (Dé, 169 à 201).

Il constate que, même dans la Beauce, le paysan vit médiocrement. Alors que penser du sort des paysans des trois-quarts de la province? Ils sont destinés ou à mourir de faim ou à accomplir d'autres besognes (PV, V, 87). Et un cancer ronge la paysannerie depuis longtemps déjà: l'exode vers les U.S.A. ou vers les villes (Dé, 86, 87):

> "Quelle a été cette plaie, quelle est encore cette plaie? La désertion du sol, l'exil, la fuite inquiétante aux États-Unis qui nous a coûté le sang le plus pur de la paysannerie canadienne-française" (PV, III, 143).
>
> "...la plaie du peuple canadien-français. Je doute fort qu'on en guérisse. Et lorsqu'on s'arrête à y penser, c'est alors l'explosion d'un véritable désespoir" (PV, II, 530).
>
> "En effet, il n'existe peut-être pas de capitulation plus lamentable" (PV, II, 531).

Bientôt, c'est le paysan lui-même qui est dénoncé. Surtout celui qui déserte. Mais plus encore, celui qui vend sa terre, assassinant sa race et choisissant par le fait même, d'être à nouveau scieur de bois et porteur d'eau (PV, II, 534). Toute vente de terre lui apparaît une véritable trahison envers les ancêtres qui ont défriché. Et une trahison plus grave encore, si c'est le gouvernement qui est en cause:

> "Et le sang sacré, sacré par la misère, sacré par l'héroïsme, le gouvernement vient de le trafiquer pour une poignée d'argent! Les trente deniers de Judas.
>
> Qui a découvert, qui a colonisé les montagnes du Nord? Des Canadiens français, des catholi-

> ques! Ces terres nous appartiennent à nous, aux premiers colons et à leurs descendants. C'est là un droit naturel. Des Américains, des étrangers, en retour de quelques billets de banque ne peuvent pas s'en emparer" (PV, II, 543).

Un état qui vend ses terres trahit la nation, les ancêtres. Il juge de haut ceux qui ont quitté pour l'ouest ou les U.S.A., et qui reviennent de temps à autres jouer "les patriotes!" et "pleurnicher leur amour de la langue française et du vieux sol québécois", alors qu'ils ont préféré l'argent au vrai patriotisme (PV, I, 307). Dans ses moments les plus sombres, il juge que la cause est perdue. L'échec partiel du plan Vautrin le prouve: sur 35000 colons établis sur des terres, la moitié seulement y demeure:

> "Dans dix ans, dans cinq ans, combien parmi ces milliers d'hommes resteront sur le sol? Pas le tiers. Vous ne ferez jamais un paysan avec un ouvrier des villes [...] C'est illogique. [...] l'homme qui a joui des facilités de la ville ne supportera jamais le silence écrasant des forêts" (PV, I, 251, 252).

> "Et nous touchons ici à un mal incurable chez les Canadiens français d'à-présent: la haine du sol, l'horreur des défrichements. L'homme n'aime plus la terre" (PV, I, 42).

> "Apportez tous les progrès sensibles à la campagne, gavez le cultivateur, il n'y a rien à faire: il a une horreur instinctive de sa profession" (PV, I, 341).

Dans ces moments-là, de pessimisme, Valdombre doute de tous les remèdes et pense que Groulx et Barbeau s'illusionnent quand ils croient qu'on sauvera la

paysannerie en dépensant davantage pour elle[10]. Mais pourquoi donc ce désintérêt du paysan pour sa terre? - Les causes de sa démission sont nombreuses. Et un peu tout le monde est responsable. Les riches qui exploitent le paysan. L'État qui n'a pas su l'encourager et le protéger contre les exploiteurs et qui, avec le crédit agricole, l'encourage aux moindres efforts. Les élites qui le méprisent. Les éducateurs qui propagent de lui une fausse image. Les touristes et les citadins qui envahissent la campagne et donnent le mauvais exemple. Enfin, le modernisme, l'éducation, le matérialisme, l'industrialisation et l'urbanisme. Avec, comme conséquence, que dans la plupart des pays démocratiques, on a sacrifié la campagne à la ville et le paysan à l'ouvrier (PV, III, 451).

Les remèdes qu'il propose pour pallier la crise économique sont d'ordres divers et parfois contradictoires. Le salut du Québec, autant sa survie économique que culturelle, il le voit uniquement, malgré ses cris de désespoir, dans la survivance de la paysannerie et dans le retour au sol:

> "Si nous ne voulons pas plonger davantage dans la misère, il faut à tout prix revenir à la terre. Là seulement est le salut. [...] La province de Québec périra certainement si elle ne retourne pas à la terre et à ses moeurs patriarcales"[11].

---

10 Grignon n'est pas le seul, à cette époque, à douter du retour à la terre. Robert Rumilly dans son Histoire de la Province de Québec (Montréal, Fides, 1955-1967), cite l'Événement du 29 juillet 1938: "La vaste et généreuse entreprise de la colonisation reposait-elle sur une erreur? Sur une erreur des esprits traditionnalistes [...]?" (vol. 37, p. 95).

11 De, "Livres... ", la Rp, vol. 25, no 3, mars 1932, p. 23.

> "Il faudra retourner aux champs ou périr" (PV, III, 268).
>
> "Depuis dix ans que je m'épuise à crier que nous resterons Canadiens français par le sang, par l'histoire, par la culture originelle si on se cramponne à la terre et à la vieille paysannerie" (PV, IV, 253).
>
> "L'on retournera à la terre ou l'on crèvera. Comme éducation nationale, c'est à peu près tout ce que ~~je~~ souhaite" (PV, IV, 254).

De toute façon, remarque Grignon, le Canada français a-t-il vraiment le choix? Non! puisque le commerce et l'industrie lui échappent. Le seul secteur où le Canada français reste maître, c'est donc en agriculture. Et le sol "pauvre" du Québec "reste encore la plus réconfortante richesse qu'un peuple sage puisse souhaiter"[12]. Poussant jusqu'au bout son raisonnement, il écrit:

> "Nous aussi nous possédions un capital: la terre, le sol, même le sol le plus pauvre constituait le plus riche capital, celui qu'on peut enrichir [...]. Le capital anglais nous écrase [...]. Mais jamais l'Anglais ne viendrait à bout de la paysannerie ~~canadienne~~-française si seulement nous en avions une.
>
> Il m'importerait peu de voir tout le commerce et toute l'industrie aux mains des Anglais et des Juifs pourvu que trois millions de Canadiens français fussent paysans catholiques et ne parlant que le français" (PV, II, 316).
>
> "Je ne vois pas pourquoi ~~nous~~ n'aurions pas abandonné une ville comme Montréal, tout le commerce et toutes les industries aux mains des Anglais, des Écossais, des Youpins et de tous les métèques que

---

12 Vbr, "Notre culture sera paysanne... ", l'Action nationale, vol. 17, juin 1941, p. 539 et 540.

> vous voudrez, tandis que nous, Canadiens français, nous aurions tenu au sol, attachés à cette vieille terre (même pauvre, même ingrate), vieille terre que nos ancêtres ont défrichée ensemble de leurs sueurs et de leur sang" (PV, III, 454)?

On comprend par conséquent que le mot d'ordre de Grignon soit: "Gardez vos terres". Car, si les étrangers les achètent, où iront, demain, les Canadiens français (PV, IV, 102)? Il est d'ailleurs persuadé que la base de tout le système économique demeure l'agriculture. Plus exactement, un certain type d'agriculture, de modèle autarcique, que les crises financières, par conséquent, n'affecteraient que peu. Le salut n'est donc pas dans une agriculture industrialisée qui rend le paysan dépendant des pouvoirs financiers et commerciaux. Il est dans une agriculture de type pastoral. La crise de 1929 le prouve, selon lui. Alors que les agriculteurs de l'ouest et de la rive sud du Saint-Laurent déposaient leur bilan, le petit agriculteur canadien-français, lui, survivait sans trop de difficultés:

> "Le petit paysan canadien-français, au contraire [...] a subi le choc de la crise économique sans trop en souffrir et grâce à son sens de l'économie et parfois même grâce à sa lésine, il traversera les heures les plus difficiles sans emprunter et sans alourdir son budget familial" (PV, IV, 320).

Un autre argument, c'est que le petit cultivateur, même en temps de crise, peut toujours subvenir à ses besoins:

> "...si la vie des champs n'est pas le seul remède à la crise actuelle, elle est seule capable de nour-

> rir tous ceux qui ont quitté la terre et qui doivent y retourner ou périr" (Dé, 167).

Il fait enfin remarquer qu'il y a encore, au Québec, au moins huit millions d'âcres de terres disponibles. C'est donc un véritable crime national de rester inactif[13].

Mais-Grignon reste malgré tout conscient de la nécessité d'améliorer le sort du paysan pour enrayer son exode vers les villes. Et il lui arrive même de se tourner du côté de l'État. Encore une fois, le discours n'est pas sans contradiction. Puisque, tantôt, il dénonce ses interventions, tantôt, son inaction. Dans "le Dernier lot", un conseiller municipal s'exprime ainsi:

> "On laisse partir nos meilleurs hommes. [...] Quand un colon est considéré dans une place, on devrait tout faire pour le garder. C'est à nous autres les conseillers à écrire au gouvernement pour avoir de l'aide" (Dé, 86, 87).

Certaines suggestions laissent rêveurs, comme par exemple, celle d'enrayer, par la force, l'exode rural. Ainsi que le fit Mussolini en Italie[14]. Il propose ailleurs qu'on distribue aux colons, les terres de la Couronne encore disponibles, en prévoyant une clause qui défende la vente de ces mêmes terres.

---

13 DE, art. cit., la Rp, vol. 25, no 3, mars 1932, p. 23.

14 Vbr, "Faites de la terre", la R, 2 novembre 1935, p. 6.

> "Qu'on fasse le partage de ces terres entre les familles de cette région, des pionniers qui ont eu assez de coeur pour ne pas déserter le sol, qui ont tenu le coup. C'est à ceux-là qu'appartient la terre de la Couronne" (PV, III, 452).

Le gouvernement devrait aussi contrôler les prix et mater les trusts pour assurer au paysan un revenu décent, et le sortir de la misère:

> "Comment remédier à cet état de chose anormal et qui décourage les paysans les plus enracinés au sol? Il n'y a qu'un moyen, pas deux, un seul: mâter les trusts et faire dégorger les capitalistes criminels qui spéculent sur la sueur et la misère des paysans. [...]si l'on souhaite une renaissance paysanne et si l'État veut aider avec bon sens au relèvement de l'agriculture, il devra réglementer les prix de vente, contrôler les trusts de manière qu'ils se contentent d'un profit raisonnable. Autrement, il n'y a rien à faire" (PV, IV, 98).

Déplorant souvent la faiblesse du pouvoir politique de la classe paysanne, il lui arrive de rêver d'un parti agraire qui regrouperait tous les paysans. Alors, le Québec serait fort et respecté et l'on pourrait enfin s'opposer au matérialisme américain, aux modes et "aux folies de notre siècle pourri":

> "Imaginez un moment de quelle force nous disposerions si la paysannerie encerclait une ville comme Montréal où se débattent tous les capitalistes de la haute finance, tous les industriels et tous les commerçants métèques.
>
> N'ayez pas peur, ce n'est qu'un rêve. N'ayez pas peur, nous avons presque tout perdu et bien fin le politique qui pourrait nous le rendre" (PV, IV, 96).

On se rend bien compte en lisant Grignon, que le retour à la terre est moins une solution à la crise économique qu'un retour à des valeurs morales et spirituelles comme le travail, la fierté, le courage, l'indépendance, etc. Comme il le dit quelque part, il ne s'agit pas tant de faire produire la terre "que de l'aimer" (PV, 1, 282). Il s'agit de faire renaître une "mystique" de la paysannerie (PV, 1, 140). Car tant que les hommes ne reviendront pas à une existence de paix et de mesure, il est inutile de parler de réformes politiques, d'équilibre économique et de salut national (Pr, 105,106). Pas étonnant par conséquent que chez cet écrivain qui parle tant de l'agriculture, on ne trouve presque pas d'allusions aux réalités économiques concrètes de la paysannerie. Une seule fois, un de ses personnages, un "missionnaire colonisateur", fait allusion à l'industrie laitière: "Oui, monsieur, c'est l'industrie laitière qui sauvera le Témiscamingue comme elle sauvera la province entière" (Dé, 175, 176). Une autre fois, dans les Pamphlets, il est question de cidre (PV, I, 213, 214; 256 à 258). Il appuie alors une intervention du député Barré, du comté de Rouville, en faveur d'une loi permettant de faire du cidre et de le commercialiser. Il souhaite alors que cette industrie échappe aux Juifs et aux Anglais. Ici encore, la dimension politique et morale éclipse la dimension proprement économique. La question, à ses yeux, en est une "d'éducation pure et simple". Le cidre, aux vertus toniques et intuitives, devient une boisson thérapeuthique, saine, hygiénique; susceptible de régénérer les Canadiens français, non seulement au plan physique, mais aussi aux plans psychologique et moral. Le refus ou l'incapacité d'une analyse proprement et purement économique se manifeste aussi dans son point de vue sur l'artisanat. Certes, il encourage la paysanne à fabriquer elle-même ce dont elle a besoin et à négliger

ce qu'offrent "les plus beaux catalogues du monde... de Toronto ou d'ailleurs". Mais, du même souffle, il la met en garde: "qu'elle se garde bien de se transformer en 'marchande' en vendant ses produits à des touristes hautains et intéressés"[15].

Il est clair que Grignon n'a que méfiance et mépris envers la grosse industrie et l'économie de type industriel, dont il ne cesse de prévoir l'échec retentissant, dans une langue souvent apocalyptique. Il voit sans cesse le prochain "désastre économique", alors que la monnaie aura perdu toute sa valeur et que "les grandes industries ne trouveront plus de débouchés" (PV, IV, 99). Il ironise:

> "Et nos belles industries ronflantes? Et notre commerce douteux? Une chose certaine, c'est que cela ne vaudra pas cher parce que tout cela demeure le jouet de spéculations en bourse et des marchés du monde"[16].

Méfiant et méprisant envers ce qui se fait "à coup de piastres et de calculs d'ingénieurs", il déplore que la grosse industrie, en s'implantant, favorise la disparition de la petite industrie rurale. Par exemple, des tanneries, des moulins à carde et à scie[17]. Ici et là, il suggère des attitudes ou des mesures pour enrayer la mainmise économique étrangère. Son attitude est

---

15 CHG, "Lettre aux paysannes", Paysana, 4e année, no 12, février 1942, p. 4.

16 Vbr, art. cit., l'Action nationale, vol. 17, juin 1941, p. 539.

17 CHG, "Préface", Doulce Souvenance... de Samuel Charette, Grandby, [s.é.], 1953, p. 8.

d'abord défensive. Il est, de façon générale, contre les concessions et les ventes aux grosses compagnies le plus souvent étrangères qui s'enrichissent sur le dos des Canadiens. Il écrit à propos de la concession accordée à la Gaspésia Sulphite Company Ltd.:

> "Rien que onze cent vingt-quatre milles de beau bois! Ça ce n'est pas un crime. C'est un petit cadeau que notre premier ministre a fait à des étrangers pour leur donner bonne bouche sans doute" (PV, 1, 414).

Il dénonce les clubs de pêche privés qui empêchent les habitants eux-mêmes de pêcher (PV, II, 542). Il dénonce avec violence, la vente d'un vaste territoire à un Américain, un certain Ryan, à des fins touristiques, et à peine pour "le prix d'une maison". Il fustige les politiciens responsables:

> "Les misérables, les crétins, portés au pouvoir par le suffrage de la majorité, peuvent [...] décider tout à leur aise. Qu'ils dilapident nos richesses, qu'ils nous livrent comme du bétail à des mains étrangères, cette trahison ne durera pas éternellement" (PV, II, 532).
>
> "Qu'est-ce que ça peut leur faire, à ces honorables personnes, d'abandonner à un prix dérisoire nos lacs, nos forêts, nos paysages, et de les offrir surtout à des Yankees, lesquels, soit dit entre nous, méprisent souverainement le Canayen" (PV, II, 533).

Il en veut à la presse et à l'élite qui présentent les étrangers comme des sauveurs de la race. Il doute qu'une telle concession crée des emplois et favorise le commerce local. Les Canadiens du Nord auraient tort par conséquent de se réjouir:

> "Qu'ils prennent garde! [...] Je doute fort qu'un seul cultivateur de la région puisse vendre à M. Ryan une seule livre de porc ou un seul sac de pommes de terre. On comptera par-ci, par-là quelques pauvres Canayens employés comme guides en forêt à raison de $2.50 par jour et ce sera tout. Un étranger aura mis la main (et pour longtemps) sur le Parc National du Mont-Tremblant, et la fortune qu'il saura en tirer ira simplement dans sa poche grâce à un État conscient de ses devoirs" (PV, II, 538).

> "Enfin nos bons Canayens du comté de Terrebonne vont pouvoir encore pelleter de la boue, charroyer encore de l'eau, scier encore du bois! Quel honneur, quelle gloire, quelle richesse! Douze piastres par semaine! Le pactole, messieurs, l'avenir de la race" (PV, II, 534)!

> "Mais servir un étranger, frotter les bottes d'un Ryan et se faire mener à coups de bottes, voilà l'idéal de la race" (PV, II, 535).

Il prévoit un réveil brutal quand on s'apercevra que le Canadien français n'occupera aucun poste important dans l'entreprise de l'Américain et qu'il sera chargé des besognes les plus basses:

> "...on se rendra compte alors du lamentable marché consenti par le gouvernement du Québec, en abandonnant pour un prix ridicule le plus beau paysage de chasse et de pêche peut-être de la province et précisément celui-là qui eût servi à l'aménagement d'un parc national" (PV, II, 356).

Il n'est pas cependant, entièrement contre les nationalisations: "Tout le monde sait que certaines industries et davantage certaines richesses naturelles doivent être nationalisées" (PV, II, 437). Mais elles doivent se justifier et ne pas remettre en cause l'initiative privée. Enfin, il faudrait pour les réaliser un État sans corruption. Et tout compte fait, l'État devrait

faire davantage confiance aux Canadiens eux-mêmes. Pourquoi n'a-t-on pas offert à des hommes d'affaires canadiens ce qu'on a vendu à Ryan? Pourquoi avoir tenu secrète la transaction?

> "On n'a pas voulu. Le gouvernement, ce comptoir de tous les agiotages a préféré tenir dans ses secrets un Américain et permettre à cet Américain de s'enrichir aux dépens des Canadiens français. Il n'y a probablement pas dans notre petite histoire politique d'exemple d'une pareille trahison" (PV, II, 541).

Citant l'exemple d'un homme d'affaires de Québec, Louis-Philippe Plamondon, qui a bien réussi dans l'industrie touristique, il proclame bien haut que les Canadiens sont aussi capables que les autres[18]. Et il dénonce tous ceux qui prétendent le contraire: économistes, moralistes, éducateurs, dirigeants (PV, II, 541, 542). Il reconnaît au passage que le collège classique prépare mal aux affaires, même s'il refuse de blâmer le clergé, et que, trop souvent dans le milieu des affaires, l'anglais s'impose. Le cas Plamondon prouve simplement une chose:

> "...qu'il n'y a pas que des Américains, des Anglais et des Juifs, des Métèques de toutes couleurs qui soient capables de réussir en affaires. Cela prouve surtout dans le débat qui nous occupe que si l'infâme gouvernement de Québec au lieu de transiger, de manigancer dans les ténèbres, avait

---

18 Valdombre cite aussi le cas d'un certain Sarrazin, pharmacien, qui vend des pièces d'artisanat, fabriquées par des gens d'ici. Il commente: "C'est là un geste qui honore l'homme, la profession et le peuple tout entier. Cesserons-nous d'acheter, à l'occasion des fêtes, toutes espèces de bibelots importés? Ne pouvons-nous pas encourager les nôtres et apprendre une fois pour toutes à relever la tête" (PV, II, 43 et 44).

> agi en pleine lumière, il se serait trouvé des Canadiens français en état d'acheter les 1223 acres de terre au prix de $24,460.00" (PV, II, 540).

Dans un article de 1937, "Canadiens français, réveillez-vous" (PV, II, 407 à 414), il invite ses compatriotes à s'unir, à s'entraider et à rivaliser avec les étrangers dans le commerce et l'industrie. Il écrit: "Le temps est venu où les Canadiens français doivent faire confiance aux Canadiens français" (PV, II, 407). Alors, pourquoi ne pas acheter chez Dupuis Frères? Pourquoi ne pas faire confiance à la compagnie d'assurance-vie la Laurentienne? Il vante les qualités de cette dernière, et sa brochure publicitaire, "l'Aube d'une ère nouvelle", qu'il place bien avant les "romans de ferraille" et la "poésie de fer blanc" (PV, I, 407). Il s'agit donc de "se grandir" et de reprendre les positions perdues. L'appel à l'unité mérite d'être cité:

> "Pourquoi ne pas cesser nos luttes fratricides? [...] Quand cesserons-nous de nous envier, de nous dénigrer les uns les autres? [...] nous avons aussi des qualités et le moment venu, il s'agit de les montrer en pleine lumière. Le talent ne nous fait pas défaut, l'amour du travail non plus. Il semble que nous avons été trop longtemps des porteurs d'eau et des scieurs de bois. Relevons la tête. Canadiens français, réveillons-nous! il est temps encore. Il est plus temps que jamais. Occupons-nous moins de politicaillerie et reprenons nos positions perdues. Faisons une concurrence loyale, faisons-là et dans tous les domaines à tous les étrangers qui vivent dans le Québec grâce aux épargnes des Canadiens français. Ce que nos pères ont amassé, ce que nous amassons chaque jour au prix des plus durs sacrifices, confions-le à des firmes canadiennes-françaises" (PV, II, 410).

> "Tenons-nous prêts car les temps sont proches a écrit M. Victor Barbeau. Que cette parole si fière soit mieux qu'un mot d'ordre: un commandement" (PV, II, 414).

Mais cette belle page ne doit pas faire illusion. Elle est peut-être la seule, en son genre, de toute l'oeuvre de Claude-Henri Grignon. Car, sur les questions économiques, les Pamphlets mettent peu l'accent. Beaucoup moins par exemple, que n'en avaient mis, quelques années plus tôt, les Cahiers de Turc de Victor Barbeau.

Sans doute parce que de Sainte-Adèle et parce que maire de l'endroit, Valdombre s'intéresse davantage à la question du tourisme. Il est obligé de reconnaître, surtout quand il rentre à la mairie, que le tourisme fait travailler bien des paysans et que, de façon générale, il enrichit la région. C'est donc surtout après 1940, que son discours se fait plus conciliant. Car auparavant, les touristes sont constamment les cibles du polémiste: "L'un des pires virus qui aient contaminé la paysannerie... " (PV, III, 449). Avec eux, le modernisme fait son entrée à la campagne, séduisant les habitants et corrompant leurs moeurs (PV, IV, 305). Mais, avoue-t-il:

> "D'un autre côté, je ne peux pas nier que le tourisme, aussi bien celui d'hiver que celui d'été, demeure présentement une des sources de revenus des paysans du Nord. Mais ce qu'il faut dire aussi, c'est que cette richesse a coûté bien des sueurs, bien des sacrifices et beaucoup de morts" (PV, IV, 305).

La publicité qui s'écrit sur la splendeur des Laurentides, l'énerve, parce qu'elle ne rend pas hommage aux premiers défricheurs. Il est en faveur de la création d'un parc national au Mont-Tremblant et il juge que la région de Québec a été suffisamment favorisée (PV, II, 537). Premier magistrat, il constate

que le plus souvent, la municipalité doit se résigner et le maire endurer. Il écrit avec humour:

> "Nous voulons vivre du tourisme, acceptons de bon coeur toutes ses exigences, ses anomalies, ses fantaisies et ses filles en cache-sexe ou bien rejetons le tourisme. Soyons logiques toujours. Inutile de jouer sur les mots et de nous couvrir du voile de Tartuffe. Le tourisme a tout bouleversé, a tout changé, dans nos campagnes, surtout au Nord de Montréal" (PV, V, 237).

La municipalité, incapable de faire respecter ses règlements, doit donc composer, car les appliquer, ce serait tuer le commerce local. Il propose au gouvernement de désigner dans la province des zones touristiques, et de permettre aux municipalités concernées d'aller chercher de nouveaux revenus dans le gousset des touristes. Car ceux-ci veulent le confort et des services de qualité. Grignon, administrateur, prend ici le pas sur le moraliste. Vivant dans ce siècle plutôt que dans un autre et n'y pouvant rien, il lui faut bon gré, mal gré, "pousser sur le progrès" (PV, V, 243).

Les questions si souvent débattues alors, du corporatisme et du coopératisme, retiennent assez peu son attention. Il se méfie d'emblée du corporatisme tel qu'expérimenté par les fascismes. Son individualisme foncier et son antiétatisme toujours en éveil le lui rendent suspect. Il voit d'un mauvais oeil la mainmise de l'État, le contrôle de la liberté du travail et de l'économie et la subordination de celle-ci au pouvoir politique (PV, I, 287, 288). Commentant certains articles, dans l'Ordre, de Walter O'Leary, il fait part de ses appréhensions. Ce qui a été appliqué par les fascismes, ne saurait l'être

ici (PV, I, 362). Il pense que Mussolini aurait pu accomplir ses grandes réformes, sans avoir nécessairement recours au régime corporatif (PV, I, 373). Et les ouvriers allemands, italiens ou russes sont-ils plus heureux? Il en doute (PV, III, 341). Le corporatisme, ici, devrait donc se démarquer des corporatismes européens. Il reproche à Victor Barbeau d'être bien vague sur la question (PV, I, 288). Il avoue d'autre part qu'il n'a pas non plus confiance dans les coopératives, et notamment dans celle fondée par Victor Barbeau, en juin 1937, "la Familiale". Dans le texte, "le Beau Rêve de Victor Barbeau" (PV, II, 138 à 142), il émet quelques réserves sans grande profondeur, et prétend qu'il est illusoire de vouloir lutter contre le crédit. S'affichant individualiste avant tout, il écrit:

> "J'aime mieux payer plus cher et à crédit s'il le faut et posséder ce que je veux selon mon désir et tout de suite plutôt que de m'astreindre aux quatre volontés d'une coopérative, voire d'une dictature" (PV, II, 140).

Encore une fois, il faut constater combien sont souvent superficielles les argumentations de Grignon, et ses conclusions. Encore une fois, le commentaire tourne à la boutade et à l'humour souvent facile, et fait fi de la rigueur. A moins qu'il permette plutôt d'en faire, à bon compte, l'économie. Au plan économique et social, Grignon reste, en gros, comme en politique, le partisan d'un statu quo étroit et borné. Et pourtant, on aurait pu espérer davantage et mieux. Car certains de ses propos sur la condition ouvrière et paysanne sont d'une grande lucidité et, fort probablement parfois, pour l'époque, avant-gardistes. Isolés de leur contexte, ces propos auraient un accent progressiste, voire révolutionnaire. Mais voilà. Il y a un contexte dans lequel

se dispersent et se perdent ces propos. Encore une fois, jouent à plein, les réflexes idéologiques. Des réflexes en fin de compte réducteurs, parce qu'ils sabordent une pensée qui, si elle n'avait pas eu si peur de la logique et de la déduction, aurait pu être, en 1940, une pensée hardie et originale. Et parfois, quand on lit Grignon, on a nettement l'impression que l'auteur se dérobe et qu'il en a plus ou moins conscience. D'où quelquefois, une mauvaise foi évidente. D'où souvent des contradictions, des reculs. D'où une agressivité et une hargne qu'on pourrait peut-être doublement interpréter. Indice d'un malaise, d'une mauvaise conscience. Ou signe d'une réaction, quasi-viscérale, de classe. Grignon est inquiet et aux abois, comme la petite bourgeoisie rurale de son époque dont il fait partie, qui assiste autour des années 1940 à une remise en cause de son pouvoir et de son statut. Dans son cas, se raccrocher à des valeurs "sûres" et au statu quo social est un réflexe somme toute normal. L'analyse de la critique qu'il fait de la vie socio-culturelle mettra elle aussi en évidence, d'un côté, les mêmes hardiesses, et d'un autre, le même conservatisme timoré.

CHAPITRE II

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, SOCIALE ET CULTURELLE

3. La Vie sociale et culturelle

Dès le second numéro des Pamphlets, Valdombre, dans un morceau de choix, nous donne sa perception du Québec. Ses souhaits "1837-1937" commencent ainsi:

> "Un siècle! Déjà un siècle! Cent ans de misère, de privations, de gros lard, de galette de sarrasin, de servitude, de soumission et de coups de pied au derrière, voilà ce que le petit peuple du Québec devait endurer.
>
> Nous sommes de la grande Race des porteurs d'eau et des scieurs de bois. C'est une gloire que n'ambitionnent ni les Juifs, ni les Anglais. Ces étrangers se contentent de posséder toutes nos ressources naturelles, les forêts, les mines, les forces hydrauliques, tout le commerce et toute l'industrie.
>
> N'importe. Nous avons des "professionnels" en masse. Les avocats ne font pas défaut; les ronds de cuir non plus. Et le nombre incalculable de bacheliers que nous fabriquons en série, chaque année, nous rassure sur l'avenir national. Bourrés de grec et de latin, nous crevons de faim.
>
> Nous ne manquons pas de politicailleurs, vous le savez. La politique, c'est notre pain quotidien;

> c'est notre puissance héréditaire, depuis "l'archevinage", jusqu'au "ministrage", en passant par le cirage de bottes. Nous faisons de beaux discours saintjeanbaptistards, soit à Ottawa, soit à Québec pendant que les Anglais et les Juifs font et défont le pays.
>
> Joli régime et jolie race" (PV, I, 45)!

Encore un de ces morceaux de bravoure parmi d'autres, qui parsèment l'oeuvre et que Grignon affectionne. Rien de bien surprenant en réalité, dans ce "portrait-procès" du Québec. Les deux derniers chapitres nous ont amplement préparé au ton et au style. Le précédent chapitre présentait une économie malade et en crise, dont les leviers de commande échappent presque complètement aux Canadiens français. Et ses conséquences sociales désastreuses! Désertion des campagnes et urbanisation, avec leur cortège de misères: paupérisme, corruption morale et désintégration sociale. Nous sommes donc prêts à lire ces procès globaux, généralisants et sans nuances qui peignent la société canadienne-française, malade et agonisante. De ces procès que d'autres firent déjà avant lui. Parmi lesquels, Jules Fournier, Olivar Asselin, Victor Barbeau, mais peut-être, avec plus de finesse, moins d'abondance et de complaisance. Cette citation de Grignon, de 1930, prouve d'ailleurs que le polémiste lui-même sait qu'il reprend ce que d'autres ont déjà dit:

> "...il est des peuples inférieurs ainsi qu'il est des individus inférieurs. Je pense mélancoliquement que nous appartenons à la catégorie des médiocres, constatation écrite par Fournier bien avant moi"[1].

---

1 CB, "Ma première lettre à Louis Dantin", l'AN, 7 février 1930, p. 3.

Déjà, en 1922, Valdombre parle de la société canadienne-française en ces termes: "race mendiante" (VA,2), "société latino-canadienne qui ne rêve, depuis trois siècles que paix, respect, obéissance et servitude. Le peuple des petites femmes et des petits hommes" (VA, 1,2). Certes, il faut faire la part de la rhétorique et du style, comprendre que l'exagération et les grossissements sont voulus, qu'on veut provoquer, faire réagir. Certes, il faut comprendre le polémiste. Mais, pourquoi, chez Grignon, tant de complaisantes et d'abondantes duretés! Avec quel plaisir le polémiste ouvre les plaies qu'il prétend voir; avec quelle satisfaction, il les expose!

Dans toute son oeuvre polémique, Grignon nous dit et nous redit avec insistance que le Québec est à l'agonie. Le beau type canadien-français issu de Normand, est sur le point de disparaître complètement du Québec (PV, I, 249). Le pays, "province française et paysanne n'existera plus dans un quart de siècle" (PV, I, 251). A propos de Mesure de notre taille de Barbeau, il écrit:

> "C'est quelque chose de terrible et de franchement immoral car c'est immoral pour un peuple que d'être descendu aussi bas et par conséquent c'est immoral pour un écrivain que de le lui dire d'une manière aussi sèche et aussi brutale à l'aide des seuls chiffres qui ne peuvent pas mentir. Je n'aurais jamais cru que nous fussions aussi petits, aussi nuls, aussi néant" (PV, I, 266).

Dans son compte rendu du Congrès de la langue française de juin 1937, à Québec, il tente un bilan. Tous les vingt-cinq ans, le Québec se décrasse. Il le fit

déjà au premier Congrès de 1919. Puis, le lavage terminé, retombe dans sa misère et sa crasse. Il ne voit vraiment pas où, depuis 1912, il y aurait eu progrès:

> "Je cherche à découvrir en quoi, serait-ce au point de vue politique, économique, religieux, social? Sommes-nous plus forts et plus riches qu'en 1912? Est-ce que nous aimons mieux la terre? Nous y sommes-nous plus attachés? Parlons-nous et écrivons-nous un meilleur français? Non, mille fois non. Nos journaux sont plus pourris que jamais. Nous nous américanisons, nous nous anglifions un peu plus tous les jours. Nous nous effritons et parce que nous méprisons le sol qui devrait être notre seule force et notre seule fierté, nous ne serons plus bientôt qu'une troupe de serviteurs à la merci des Anglais" (PV, I, 307).

Dans le rapport du Congrès, de plus de 1600 pages, il voit un fleuve d'encre, "le plus effroyable bilan de misères qui ait jamais marqué un peuple du signe de la défaite" (PV, I, 345). Nation de l'à-peu-près, le Canada français est passé maître dans l'art de se détruire:

> "Le seul art que le peuple canadien-français possède, c'est celui d'une destruction lente, mais certaine, d'une destruction pratiquée au coeur même des masses prolétariennes et agraires. A ce point de vue-là, nous sommes supérieurs et le pauvre peuple irlandais qui nous ressemblait comme un frère, il y a vingt-cinq ans, a eu au moins la fierté et la force de se ressaisir, tandis que nous... Nous!" (PV, I, 317).

Il conclut que les travaux du Congrès prouvent au moins une chose, avec arguments et preuves: "que le Canada français n'existe pas intellectuellement,

spirituellement et moralement" (PV, II, 325). A son avis, lors du prochain congrès, les survivants de la vieille France auront complètement disparu. Car l'évolution économique qui tend à désapproprier le Canada français, conduira ou à la révolution ou au servage:

> "Nous descendons maintenant vers le prolétariat, vers la misère, vers la faim d'où viendra la mauvaise récolte. Et les enthousiastes du progrès de l'industrie seront égorgés par ceux-là même qu'ils jetèrent au caveau des villes et des putréfactions" (PV, I, 338).
>
> "Nous n'occupons aucune place sous le ciel de la Nouvelle-France. Nous ne sommes pas chez nous ici. Nous sommes les serviteurs des Anglais et des Métèques. Comme industriels et commerçants, nous n'existons pas, et de plus, nous avons perdu nos positions paysannes" (PV, I, 476).
>
> "M. Victor Barbeau, dans un réquisitoire de sang et de mort, démontre clair comme le jour que nous n'existons pas. Nous ne sommes ni des agriculteurs, ni des industriels, ni des financiers. Serons-nous des professionnels? Pas le moins du monde" (PV, I, 496).

Mêmes visions d'apocalypse à la fin de 1938 et à la fin de 1939. Mêmes procès en 1942:

> "Notre pauvre peuple s'enlise un peu plus tous les jours dans une glu qui doit l'ensevelir! Nos compatriotes dépérissent. Ils restent les victimes de l'américanisation et ils acceptent les yeux fermés, tous les bobards qu'on leur présente. Ils semblent même se glorifier d'un état d'esprit de vaincus. Une léthargie inquiétante écrase la nation" (PV, II, 514, 515).

> "D'un petit peuple honorable, qui ne parlait qu'une langue (la sienne), qui avait ses traditions, ses coutumes, nous en avons fait un peuple d'ouvriers de vingtième ordre, d'intellectuels désaxés, de 'professionnels' ignorants et fats, de conducteurs de p'tits chars, de barbiers-coiffeurs, de commis de bar, et naturellement de politiciens. Voilà la vérité (PV, III, 455).
>
> "Qu'est-ce qu'il y a à faire, demanderez-vous? Absolument rien. Nous sommes finis! Et je mets au défi nos chers économistes de pouvoir égaliser maintenant les plateaux de la balance" (PV, III, 455).
>
> "Nous sommes finis! Je m'épuise à le crier depuis cinq ans. Nous sommes finis au point de vue social, économique et politique. Nous râlons nos derniers râlements sous le couteau que vous savez [...] Nous tirons nos dernières cartouches et nous parlons nos dernières paroles. Si "nous sommes finis" est trop fort, trop absolu, disons que nous sommes presque finis" (PV, V, 33)!

A travers tous ces procès répétés, c'est un portrait peu flatteur, voire même plutôt noir, que Grignon trace du Canadien français: hypocrite, lâche, peureux, ignorant, naïf, obséquieux, envieux, superficiel, vantard, vaniteux, joueur, buveur, paresseux, dépourvu de goût, d'esprit critique, d'ambition, etc. Toujours à ramper, adorant servir ceux qui le méprisent, il veut servir et il sert[2]. Il courbe même volontiers l'échine pour mieux présenter son derrière "à la botte des Anglais" (PV, I, 50). Le polémiste déplore l'apathie et l'inertie. L'absence d'ambition et de volonté. L'engouement pour ce qui est étranger, le mépris pour ce qui est d'ici[3]. Comme Fournier, il juge

---

2 Vbr, "Mes pages d'amour... ", le M, 15 décembre 1923, p. 4.

3 Sto, "la Vie littéraire... ", le C, 3 octobre 1931, p. 1.

que le sens critique et le sens social manquent au plus grand nombre. Ici, le titre de citoyen n'a pas de sens (PV, V, 80). Abordant la question des lettres anonymes, il écrit:

> "Nous sommes peureux. Nous sommes envieux. Nous jetons volontiers de la boue aux passants; mais en prenant bien soin de frôler les murs et de ne pas nous faire reconnaître. Car si on savait" (PV, IV, 255)!

Comme on le voit ici, il n'est de situations qui ne conviennent au polémiste en mal de procès. Aaron Hart, le Juif de Trois-Rivières, avait pour créanciers tous les grands de l'endroit. Et pourquoi donc?

> "Le Juif sait que le Canadien français aime à boire. Il lui procure de quoi boire. Il arrache ainsi peu à peu les économies que se reprend sans cesse à mettre de côté le pauvre Canadien français au coeur insatiable. Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis. Notre peuple aime à boire, à porter beau. Le Juif est là pour répondre à tous ses désirs. Le Youpin s'enrichit et le Canayen s'endette. Aaron Hart mieux que quiconque, connaissait les faiblesses, l'amour-propre, la vanité des petits et grands seigneurs. Il exploita cette mine d'or et il en sortira une richesse qu'on n'ose plus évaluer aujourd'hui" (PV, III, 224).

Non, inutile d'insister davantage, en multipliant les citations. Grignon, à tout propos, précise ou plutôt reprend, en le surchargeant, un portrait psychologique et moral du Canadien français, en tout si noir, si exagéré et si dépourvu de nuances que n'importe quel lecteur un tant soit peu critique, très vite, "en prend", mais surtout, " en laisse". Plutôt que d'en rester aux

affirmations globalisantes, tentons plutôt de cerner les tableaux que Grignon trace de la vie culturelle, intellectuelle et religieuse du Canada français.

La Vie culturelle et intellectuelle

Même si Grignon parle souvent de "nation" en parlant du peuple canadien-français, il doute que les Canadiens français en forment vraiment une. Il préfère croire qu'ils sont les dépositaires d'une "mystique nationale" (PV, IV, 318). Et cette "mystique nationale" lui paraît bien mal en point. Nous avons dit ailleurs le peu de bien qu'il pense de la vie "nationale" des Canadiens français, toute de clinquant, de discours pompeux et larmoyants et de kermesses de Saint-Jean-Baptiste. Une vie nationale qui lui paraît d'autant plus anémique et moribonde qu'elle se fait volontiers tapageuse et exubérante. Les propos qui suivent, le confirment: une mystique qui "réside dans la douceur du mouton national et dans le carillon du petit gorlot qu'il porte au cou" (PV, I, 553). Ici encore, les procès seront le plus souvent sans appel et il faut, selon lui, admettre une fois pour toutes, que les Canadiens français sont au plan culturel "le peuple le plus arriéré, le plus avachi et le plus bête qui ait jamais rampé sur le globe" (PV, III, 369). La plupart des Canadiens français parlent mal et écrivent mal (PV, III, 193). Ils ne lisent pas ou plutôt, ils lisent mal: les journaux cochons ou à scandales, les romans fades. Naïf, le Canadien français croit tout ce qui est imprimé et, lisant les gazettes, n'exerce aucun esprit critique. Et ceux qui lisent ne quittent pas les sentiers battus:

> "Au pays de Québec où pousse si abondamment 'l'herbe à dindes', des journalistes et bacheliers croient dur comme fer que seuls les écrivains pouvant signer "de l'Académie française" sont des grands écrivains. Un tel préjugé ne peut prendre racine que dans les coeurs secs et les cerveaux timbrés" (PV, I, 493).

Et, comble du scandale, on ne lit ni Papini, ni Bloy[4]! Il constate sur sa lancée, avec aigreur, que les réseaux de bibliothèques du Québec sont de beaucoup en retard sur ceux de l'Ontario. Il ironise: "les Canadiens français regardent les bibliothèques publiques comme des monuments antiques et solennels bons tout au plus à loger de vils rongeurs" (PV, I, 312, 313). Au plan musical, même indigence: "notre éducation musicale se borne aux concerts de fanfare ou aux beuglements des gardes 'à la Zouave'" (PV, I, 255). Même constat dans le domaine de la peinture: "au Canada, il n'y a peut-être pas dix personnes capables de faire la différence entre une croute et un Raphaël ou un Goya" (PV, III, 118). Et de toute façon, aux activités culturelles un tant soit peu exigeantes, le Canadien français préférera toujours la voiture, les petites vues, le jazz, les magazines américains, les sports, la dance, les cantiques sentimentaux et la "poésie qui sent le bazar de charité[5]" (PV, I, 9)! Une taverne et une arène de boxe l'intéresseront toujours plus qu'une bibliothèque (PV, I, 312, 313).

---

4 CB, "Histoire du Christ... ", l'AN, 27 juillet 1923, p. 1.

5 CB, "Critique littéraire... ", l'AN, 16 octobre 1931, p. 1.

Le Système d'éducation

Son examen de la vie culturelle et intellectuelle du Canada français l'amène à s'interroger sur le système d'éducation. Après Victor Barbeau, Albert Pelletier[6] et bien d'autres, il fait le procès des collèges classiques: des maîtres, des étudiants, des parents, des programmes et des méthodes. En fait, c'est moins le cours classique qu'il remet en question que la manière dont fonctionne au Québec, le système d'éducation. Système où l'on apprend peu aux étudiants, à être originaux, authentiques et vrais:

> "Je ne suis pas sot pour prétendre que les humanités et le baccalauréat ne procurent pas une formation supérieure. Je dirai même qu'ils sont indispensables à tout écrivain véritable. Oui, mais tels qu'on les donne en France [...] Mais il en est bien autrement dans la vieille province de Québec où l'enseignement secondaire garde pour effet de détruire chez l'élève le peu d'originalité que lui octroyait un atavisme usé jusqu'à la corde" (PV, I, 497).

La langue du collège est trop souvent la langue du lieu commun et du cliché[7]. La poésie y est mal enseignée[8]. On s'y complaît dans le théorique

---

6 Dans Égrappages, Pelletier prétend, en dénonçant l'académisme et le psittacisme, que l'enseignement classique, trop souvent, déshumanise: "on escamote les textes, on commente, on torture, on dénature ce que les auteurs anciens ont écrit, pour les fins d'un doctrinarisme qui reste desséché. Cela veut dire qu'on prend la peine d'ôter à la culture ancienne sa valeur éducative; cela veut dire qu'on ne fait pas d'humanités mais simplement du doctrinarisme" (Montréal, Albert Lévesque, 1933, 234 p., p. 120).

7 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui... ", le N, 19 mars 1922, p. 2.

8 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui... ", le N, 5 mars 1922, p. 2.

et on oublie l'approche pratique (PV, V, 191). On croit trop facilement qu'il faut d'abord préparer des bacheliers et des professionnels. Le réflexe du père Joachim Dursol dans "le Triomphe de Virgile", est éloquent. Il s'indigne quand son fils Sévère lui apprend qu'il veut devenir habitant: "Quoi c'est que tu dis là? Tu feras ni un docteur, ni un notaire? [...] Y a-t-il autre chose dans le monde? Dis-le donc si t'es capable" (Dé, 151). Comme on le voit, les parents aussi, sont responsables. Pour Grignon, en préparant surtout des professionnels, le collège classique manque à sa mission qui devrait être de préparer des techniciens et des ingénieurs, et aussi des économistes. Tout le monde sait que le bachelier qui rentre sur le marché du travail est plutôt mal préparé:

> "Ici on demande des comptables, des chiffreurs! Si au moins, on demandait des 'déchiffreurs' de racines grecques ou latines.
>
> Ailleurs, on veut un garçon pour répondre au téléphone. Mais il n'est pas d'usage de répondre en grec ou en latin[9]".

Sous la plume de Grignon, le collège et l'Université, la "haute éducation" par conséquent, deviennent bientôt la cause de tous les maux dont souffre le Québec. Elle génère la confusion, fait l'apologie de la science, du modernisme, de la ville, du luxe. C'est elle qui a favorisé et favorise le dépeuplement des campagnes et qui, donc, est responsable de l'exode rural. Et notamment, en

---

9 CB, "En relisant", l'AN, 27 octobre 1916, p. 2.

présentant du paysan une image fausse. L'école a donc failli à sa tâche. Il cite ici Victor Barbeau:

> "A la campagne, [...] l'école a trahi la terre; à la ville, elle a trahi le commerce, l'industrie. Partout, elle a travaillé contre nous. Elle nous a prolétarisés et elle nous a dévirilisés" (PV, I, 285).

Ailleurs, Valdombre dénonce les manuels qui ont enjolivé et édulcoré ou bien ridiculisé et caricaturé:

> "Si dans les manuels scolaires qui servent à l'enseignement des enfants des villes, on expliquait comment naissent et grandissent les troupeaux, comment fleurissent et se développent les végétations, on se rendrait vite compte que la profession agricole est de celles qui nécessitent le plus d'intelligence et le plus de talents naturels. On jugerait aussi que tout ce travail lent de la terre, que toute cette patience réclame de la part du Paysan, un labeur sans nom" (PV, IV, 93).

Il arrive aussi au pamphlétaire de dénoncer les éducateurs, souvent sans personnalité, sans originalité, sans intelligence (PV, IV, 126, 127). Souvent mal préparés et souvent peu compétents (PV, V, 31). Mais précisons-le tout de suite, le personnel enseignant est plutôt peu attaqué. On comprend ici la retenue de Grignon qui devient toujours très prudent, alors qu'il risquerait peut-être d'écorcher le clergé. Il prend d'ailleurs bien soin de l'exonérer de tout blâme et il souhaite même qu'il reste le seul maître d'oeuvre en éducation (PV, II, 314).

Les programmes les plus malmenés sont ceux de l'école rurale et des humanités. Encore que les humanités grecques et latines ne soient pas carrément remises en question. Il dénonce surtout les programmes de lectures en littérature française, déplorant la mise au rancart du XVIII^{e} siècle, la place trop importante accordée aux grands classiques du XVII^{e} ou aux grands romantiques du XIX^{e} ou à certains auteurs à la mode. Il pense ici par exemple, aux Bordeaux, Bourget, Bazin. Il déplore aussi l'autorité que l'on reconnaît à des critiques comme Anatole France, Brunetière ou l'abbé Bethléem. Et il propose de nouvelles lectures: des auteurs avant tout catholiques et, parmi les Québécois, bien sûr, d'abord ceux qui célèbrent le pays. Il aimerait reprendre cette querelle déjà vieille sur la place à donner aux grands classiques païens de l'Antiquité (PV, IV, 268). Lui, mettrait au programme les grands catholiques. -- Évidemment, Léon Bloy. Mais aussi les Daudet, Barbey d'Aurevilly et tous les autres:

> "Le moment est venu d'enseigner dans nos écoles autre chose que le paganisme. Que l'on relègue au dernier plan des écrivains tels que Veuillot, Pierre l'Ermite, Bazin, Bourget et tant d'autres que vous connaissez et que l'on donne la première place à l'auteur du Pélerin de l'Absolu! Voilà la réforme capitale qui s'impose dans l'enseignement si les catholiques du Québec ont encore un peu de coeur et de fierté de caractère. Il est temps plus que jamais de relever le catholicisme, de marcher la tête haute et cet état d'âme ne demeure possible que par la connaissance approfondie de Bloy" (PV, IV, 120).

Il verrait bien aussi, au programme, Mes idées esthétiques de Daudet, une excellente introduction au XIX^{e} siècle:

> "L'ouvrage de Léon Daudet balaiera au loin nos préjugés. Il nous décrassera. C'est d'une hygiène élémentaire. Il y a danger d'épidémie. Et je ne vois pas pourquoi certains clercs s'en scandaliseraient, maintenant que le pape Pie XII vient de lever l'interdiction sur l'Action française" (PV, III, 313, 314).

Puisqu'il faut réhabiliter l'image du paysan et raviver l'amour du terroir, pourquoi ne pas lire, par exemple, Sous le signe du quartz de Potvin?

> "Cet ouvrage, mieux et plus que tant d'autres, devrait être largement répandu dans le public et dans nos écoles pour apprendre à nos enfants que notre pays, notre pays du Québec est l'un des plus beaux du monde et l'un des plus riches peut-être en ressources naturelles.
>
> Les enfants y puiseront encore une leçon d'énergie et ils découvriront, comme en se jouant, que la poésie, la vraie poésie, vivre, la grandeur de vivre par le travail et par le rêve, que cette poésie-là, enfin, est attachée comme une récompense aux pas de tous ceux qui ne seront jamais des défaitistes" (PV, III, 437).

Cette citation est éclairante à plusieurs points de vue. On se rend compte que pour Grignon, et c'est évident quoi qu'il en dise par ailleurs, la première mission de l'école est avant tout morale, spirituelle et religieuse. On ne s'étonnera pas, par conséquent, de le voir conclure que, pour le plus grand nombre, l'école primaire suffit largement. A laquelle il assigne quatre objec-

tifs de base: apprendre à prier, à lire, à écrire, à compter. Les programmes les meilleurs seraient simples, efficaces et sans surcharge (PV, I, 284). Le petit catéchisme pour sa part, suffirait amplement à la formation religieuse (PV, II, 507) et permettrait une "éducation robuste et chrétienne" (PV, V, 204). Les filles quant à elles, seraient surtout orientées vers les arts domestiques. On enseignerait d'abord et avant tout par l'exemple, par la confidence[10], et en exploitant largement le milieu ambiant (PV, I, 284).

Des autres disciplines, il ne dit rien, sauf peut-être de l'enseignement de l'anglais. Il est vrai qu'à l'époque, on discute beaucoup la place qu'il faut accorder à l'anglais, dans l'éducation au Québec. Entre 1937 et 1943, la position de Grignon évolue, en même temps d'ailleurs que ses propos sur les Anglais et l'Angleterre. Ses propos, au début nationalistes et anglophobes, sont plutôt défavorables à l'anglais, "la langue maternelle des conquérants [...] lequel langage ne rehausse pas l'homme" (PV, II, 152). Il dira ailleurs: "Du reste, j'ai horreur de l'anglais" (PV, II, 158). Une seconde langue ne lui paraît pas nécessaire, même au Québec. D'ailleurs, à son avis, le bilinguisme conduit à la confusion et à l'assimilation. En 1938, il s'oppose sur cette question à Louis Francoeur qui s'y déclare favorable, le plus tôt possible. Valdombre lui réplique que ceux qui parlent les deux langues tombent fatalement dans l'anglicisme, comme par exemple la plupart des professionnels (PV, II, 555, 556). Que la plupart des bilingues bafouillent "les deux langues sans jamais en maîtriser une". Que beaucoup d'écrivains

---

10 CB, "Joies familiales", l'AN, 17 août 1917, p. 3.

canadiens-français écrivent mal parce qu'ils lisent trop d'anglais. D'où un style qui s'en ressent quand ils écrivent directement en français (PV, III, 433). Comme dans tout débat, la dimension morale n'est jamais absente:

> "L'anglais, c'est fait pour les Juifs, les marchands de guenilles ou les marchands du Temple, je veux dire de la Bourse et de la haute Finance. Un Canadien français qui se respecte, un Canadien français libre, 'professionnel', ouvrier des champs, se passe de la langue des vainqueurs. Si jamais nous la parlons, nous deviendrons des vaincus... " (PV, II, 506).

> "Jamais le bilinguisme ne fera un peuple fort, un peuple original. Jamais le peuple qui étudie deux langues à la fois, ne parviendra à écrire parfaitement l'une et l'autre. Ne m'amenez pas l'exemple des Belges. De l'avis même des écrivains français les plus illustres, le Belge moyen parle et écrit un français de primaire. Même constatation pour les Suisses... " (PV, II, 555).

En 1940, sa position se nuance. Quand il discute par exemple, celle de Bouchard, farouche partisan de l'anglais. Grignon reste convaincu que la seconde langue reste carrément inutile à la campagne. D'ailleurs, à l'enseigner, on risquerait de faire du paysan bilingue un déserteur de plus. Il conclut: "Une parlure canadienne émaillée de bons mots, d'espressions du terroir, de provincialisme savoureux lui suffit. C'est toute" (PV, IV, 65, 66). Il croit encore que se leurrent ceux qui s'imaginent accéder à des postes de commande, grâce à leur anglais. Mais il concède néanmoins que l'anglais est nécessaire sans doute, à Québec et à Montréal, dans les milieux d'affaires. Il écrit: "Tout le monde comprendra que si nous voulons gagner notre vie avec les Anglais, nous devons parler leur langue" (PV, IV, 178). Mais il reste persuadé

qu'il faut, au préalable, bien maîtriser sa langue maternelle. Les arguments du linguiste Charles Bruneau, en faveur du bilinguisme, ne le convainquent nullement. En 1942, ses positions se nuanceront encore, se feront encore moins catégoriques: l'anglais rend souvent service; si on vit en Ontario, il est évidemment indispensable (PV, V, 36, 37). Et en 1943, sa position sur la question, aura encore évolué. Il se déclare alors en faveur de l'apprentissage des deux langues[11].

La Vie religieuse

Le portrait de la vie religieuse et spirituelle du Québec est plus sombre encore que celui de sa vie intellectuelle et culturelle. Le Québec n'a pratiquement plus rien de catholique (PV, IV, 121): "un pays de glace qui râle sa misère spirituelle" (PV, IV, 115). Les procès sans appel ne manquent pas, comme toujours. Comme toujours, percutants, parce que colorés et vivants.

---

11 CHG, "M. Claude-Henri Grignon et l'Instruction publique", l'AN, 23 juillet 1923, p. 4. Dans ce même article, Grignon nous dit qu'il se présente au poste de Commissaire d'école. Il veut notamment s'opposer aux "mauvais esprits" qui souhaitent le départ des religieuses de Sainte-Adèle. Il se dit très intéressé par les problèmes d'ordre administratif et pédagogique et situe la question de l'instruction, "principe de vie nationale", juste après la question agricole. Ses derniers textes traduisent encore son grand intérêt pour les questions d'éducation. Mais en 1967, il est pessimiste. Il rejette les changements, se méfie des professeurs gauchistes et indépendantistes, des méthodes et des structures nouvelles. Il n'a pas encore accepté la création du Ministère de l'Éducation. Voir dans le Jph, les textes du 13 mai 1967, 2 septembre 1967, 8 novembre 1968.

> "Qu'on ne vienne pas parler devant moi de notre catholicisme. Nous sommes un troupeau de païens. Nous nous conduisons comme tels. Si on avait la décence au moins de ne pas se couvrir d'hypocrisie. Quelle misère" (PV, I, 60)!
>
> "C'est vrai que nous sommes catholiques, mais le sommes-nous comme nous devrions l'être? A ce sujet, je dirai à l'abbé Groulx que nous ne sommes pas même la lueur vacillante et pâle d'un cierge qui agonise, mais seulement la goutte de cire déjà figée avant qu'elle ne tombe" (PV, 1, 343).
>
> "... les vrais catholiques sont aussi rares que diamants au fond des mers. Nous en sommes rendus là et la fin est proche" (PV, III, 269).

Le catholiscisme canadien-français lui semble hypocrite, pudibond, intéressé, sentimal et sans virilité. Un catholicisme de "cierge éteint", plus pernicieux que le matérialisme, la libre pensée ou le judaïsme (PV, 1, 402), et qui se plie mal aux mandements des évêques. Il constate par exemple, à plusieurs reprises, que les journaux catholiques continuent à publier de la publicité pour divers alcools, après le mandement de novembre '38, contre l'alcoolisme. Il écrit:

> "Les catholiques du Québec se montrent des fils soumis et obéissants tant qu'une doctrine ne les empêche pas de faire des piastres. Et l'on parle du matérialisme des disciples de Lénine! Quelle farce monstrueuse!
>
> Concluons: la province de Québec est la moins soumise et la moins obéissante des filles de l'Église. C'est ce qu'on n'ose pas dire. Je l'écris" (PV, II, 45).

Il malmène fort les nombreux trembleurs "qui n'en finissent plus de trembler" (PV, IV, 116), les faux catholiques, les papelards, les dévots, les modérés, les tièdes, les mols. Et surtout les riches "gros et gras catholiques d'ici" (PV, I, 405). A tous, il reproche un manque de lectures enrichissantes. De ne pas connaître Bloy et les authentiques auteurs catholiques, mais plutôt les auteurs païens de l'Antiquité "et les faiseurs de romans actuels où l'adultère et le cocufiage tiennent toute la place" (PV, V, 62). Ou bien Louis Veuillot ou la Croix ou les publications d'une maison "sacro-sainte" comme Mame et Fils (PV,I, 400). Ou bien surtout le pieux, le dévot, l'infaillible Devoir, "quotidien gommeux" que Bloy aurait "éventré d'un coup de plume" (PV, I, 406). Au Devoir, il reproche surtout de n'avoir jamais publié un article complet sur Bloy,

> "... ce qui prouve que les directeurs et rédacteurs de ce Devoir pour vieilles filles détestent ou craignent instinctivement le Pélerin de l'Absolu et tout homme d'absolu, c'est-à-dire disciple de Jésus, qui fut l'Absolu en personne" (PV, I, 405, 406).

Sur sa lancée, il reproche d'autre part aux journaux catholiques, d'avoir souvent fait preuve de peu de clairvoyance en publiant, dans les années 1910, des écrivains pernicieux, sans les dénoncer et les pourchasser, comme Renan, France, Bourget et bien d'autres. Et il les accuse d'avoir induit en erreur les jeunes de l'époque, ceux de sa génération. Il commente ainsi: "Quelle plume trempée dans le vitriol écrira jamais cette lamentable odyssée qui a fait tant de victimes parmi ma génération" (PV, I, 407, 408).

Il arrivera au polémiste, mais rarement, de malmener certains ecclésiastiques québécois parmi ceux qui écrivent, comme par exemple, le Père Lussier (PV, III, 88, 89). Mais de façon générale, Grignon prend systématiquement la défense du clergé et de l'autorité ecclésiastique en général. Et les détracteurs de ces derniers seront des cibles privilégiées. Les anticléricaux, "cette chie-en-lit, issue du pharmacien Homais", toujours actifs, même au Québec (PV, I, 49). Les libres penseurs, ces "crottins d'Homais", qui rendent le clergé responsable de tous les maux des Canadiens français et qui prétendent qu'il fut "un répugnant éteignoir" (PV, I, 315). Lui, rend hommage au clergé, aux religieux et religieuses d'ici, bâtisseurs de la Nouvelle-France, toujours là "près de la femme en couches, près du père abattu, près des enfants vêtus de toile de sac, nu-pieds et criant famine". Car ici, "toujours le curé a précédé monsieur le maire[12]". Selon lui, c'est grâce aux curés de campagne qu'on parle encore français au Québec et le clergé, à cause de cela, doit garder la main haute sur l'éducation. Il excuse les Sulpiciens de Montréal qui exerçaient un rigoureux contrôle sur les ouvrages qu'ils prêtaient. Après tout, l'État n'avait qu'à mettre sur pied une bibliothèque publique. Encore une fois, le clergé ne fut pas un "éteignoir"!

> "Rien de plus faux. Et je ne connais pas de légende plus ignoble. Au contraire, sans le clergé catholique, la plupart des Canadiens français seraient des ânes. S'il y a encore sur ce sol français, quelques hommes qui gardent le courage et l'esprit d'ouvrir un livre sérieux, nous le devons

12. "Préface", S. Charette, op. cit., p. 7, 8, 9.

> aux Sulpiciens, aux Clercs de Saint-Viateur, aux clergés séculier et régulier qui ont tout fait pour nous instruire et nous éclairer" (PV, I, 314, 315).

Il reconnaît aux évêques le droit d'intervenir, quand ils le jugent utile, sur des questions qui sont en dehors du domaine spirituel proprement dit. Et les gouvernements devraient tenir compte de leur avis et les catholiques, obtempérer[13].

Tous ces propos de Grignon sur l'éducation, le clergé et les anticléricaux nous indiquent clairement que le polémiste, comme toujours, ne se contente pas de décrire et de dénoncer, en général, des situations. Un bon polémiste va toujours plus loin. Il cherche les responsables, les identifie et les nomme. Et la liste des coupables est longue. Personne n'est épargné. Car même les classes laborieuses, ouvrières et paysannes, sont responsables de leur déchéance et de leur corruption. Nous avons identifié ailleurs les coupables. Parmi les plus visés, les étrangers quels qu'ils soient, Anglais, Français, Juifs, Américains ou Italiens. Qui n'ont jamais épousé les intérêts du peuple canadien-français, mais qui ont plutôt, que ce soit aux plans économique ou culturel, toujours épousé le parti du plus fort et cherché à profiter de ceux d'ici. Les étrangers dont la présence est une menace dans la mesure où ils amènent avec eux des valeurs nouvelles et des modèles sociaux différents. Mais les

---

13 Son attitude à l'égard du clergé et des anticléricaux ne changera pas. En 1967, il dénonce ceux qui ont tout fait pour avoir droit de regard sur les finances des fabriques. A son avis, à quelques rares exceptions près, les curés ont toujours vécu modestement et pauvrement. Voir CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 15 avril 1967, p. 3.

plus constamment attaqués sont encore les membres de l'élite canadienne-française. Car c'est elle, avant tous les autres, qui est responsable. La chasse aux coupables, que mène le polémiste dans ses Pamphlets, l'amène à s'interroger sur l'élite de demain, la jeunesse étudiante. D'autres questions d'actualité comme celle du féminisme par exemple, question activement débattue dans les années 1930-1940, retiennent aussi son attention. Le débat "féministe" l'amène à s'interroger sur la place et le rôle de la femme canadienne-française. On le devine, il malmènera sans relâche les principales animatrices des mouvements prenant la défense des intérêts féminins.

L'Élite

Valdombre n'a que mépris pour l'élite canadienne-française, qu'elle soit intellectuelle, culturelle, politique ou économique. Encore une fois, seule l'élite religieuse, le clergé, est épargnée. Les plus malmenés sont sans doute les intellectuels, les écrivains par exemple, mais aussi les professeurs. Les professionnels, les fonctionnaires, les bourgeois et les marchands ne sont pas épargnés. De façon générale, tout ceux qui tournent autour de l'argent et du pouvoir: "Ceux qui ambitionnent de gouverner le peuple[14]". L'élite est dépourvue d'intelligence et de goût. Elle adore le faux, le clinquant et les honneurs. Elle vit dans les conventions et son hypocrisie cache mal une vie morale souvent corrompue. Mais surtout, elle a trahi la race. Soumise, rampante devant les intérêts anglais et étrangers, elle n'a que mépris pour ses

---

14 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 15 mai 1931, p. 1 et 2.

origines terriennes et paysannes. Et si la nation canadienne-française est au bord de l'abîme, c'est d'abord par sa faute. Quand il parle d'elle, l'écrivain emploie, bien sûr, un vocabulaire riche et varié, imagé, riche d'ironie et lourd de mépris. Citons pêle-mêle quelques injures: "piliers de la nation, gros bonnets carrés et ronds, bonzes, gros personnages aussi vides que des outres gonflées, décorés poussifs de la haute société, esprits ombrageux, crétins notoires, faiseurs de discours, entretenus d'un patriotisme de fer blanc". Il dit du Congrès de la langue française de 1937:

> "... les pontifes et les piliers des grandes circonstances, les officiels chamarrés de rubans, éclatants de décorations [...] s'étaient louangés les uns et les autres et avant la fin du 3e jour, on avait épuisé toutes les cassolettes d'encens et liquidé le vieux stock des sentimentaleries" (PV, I, 335).

Son mépris des titres l'amène à se moquer d'Omer Héroux que l'Université d'Ottawa vient de faire Docteur en droit Honoris Causa (PV, III, 262 à 264). Dans les Jours éteints, Jean Bruchési note que les Canadiens en voyage à Paris, qui se rencontrent dans les boîtes de Montmartre, évitent le plus souvent de se saluer. Grignon trépigne et commente:

> "Comme c'est ben canayen! Quelle mentalité! Comme c'est ben dans la race! Qu'est-ce que les gens vont dire? Mais c'est si intéressant dans les boîtes. Quelle élite! Et quand on pense que c'est avec de tels hommes que l'on bâtit des écrivains nationaux. Misère de misère[15]".

---

15 Vbr, "la Critique des livres... ", la Vc, no 44, mai 1930, p. 58.

A Dollard Dansereau qui vante les mérites des professionnels dans les Idées, il répond: l'élite a abandonné la terre pour le cours classique, mais, instruite, elle n'a pas su s'accaparer de l'industrie, elle n'est au premier rang nulle part:

> "Qu'ont fait nos pères? Des meilleurs éléments de la nation, nos pères en ont fait des bacheliers, des bacheliers manqués, des bacheliers castrés, 'des demi-bacheliers' dans le sens ou Jean-Charles Harvey dit 'demi-civilisés'. C'est là notre gloire et la seule" (PV, 1, 495).

Il continue ailleurs son procès:

> "Notre élite! Il faut en parler. Notre élite qui méprise et dédaigne les paysans. Les paysans, nos pères. L'élite, l'élite canadienne-française, composée en grande partie d'ignorants notoires, incapables de s'exprimer en français et d'écrire sans fautes le plus court billet, mais destinée depuis longtemps aux farandoles de la politicaillerie et à la gouverne du peuple" (PV, 1, 250).

> "Les vrais coupables, ce ne sont peut-être pas les déserteurs eux-mêmes, mais nos fameux dirigeants qui avaient pour mission de sauver la paysannerie. Et quand on songe qu'il n'y a pas d'article dans aucun code pour condamner ces criminels" (PV, III, 453).

Les milieux riches vivraient "dans la débauche et les plus coupables histoires" (PV, III, 342). Dans ces milieux aux moeurs dissolues, l'amant et la maîtresse font partie du décor. Les maris trompent leur femme, mais sont

eux-mêmes bernés et trompés en retour (PV, V, 147). Il garde une "horreur instinctive des mondanités, des civilités, des préjugés, de l'hypocrisie et de l'incommensurable sottise" qui commandent les comportements et les actes dans ces milieux-là (Pr, 10). Il entretient aussi une hargne peu ordinaire envers les fonctionnaires:

> "Les Canadiens français, un peu comme les Français, tirent gloire de 'travailler' au gouvernement. Le rond-de-cuirisme est devenu chez nous une profession honorable et fort payante. Certains gros fonctionnaires de Québec que je connais, en savent quelque chose" (PV, I, 136).
>
> "Il faut avoir vécu deux ou trois ans à Québec, puis avoir été 'employé au Parlement' pour comprendre les grandeurs et les misères du fonctionnarisme. C'est quelque chose d'archi-comique, lorsque ce n'est pas d'un tragique intense. Tout le monde vous dira qu'on pourrait administrer la province avec la moitié moins d'employés. Mais c'est Baptiste qui paie, et Baptiste étant de par sa nature, une poire méprisable, ignore absolument ce qui se passe au Parlement [...] Baptiste contribuable [...] doit se saigner à blanc pour entretenir et traiter aux petits oignons une armée de fonctionnaires" (PV, I, 438).

En 1942, il juge que depuis quinze ans surtout, l'élite a choisi de se taire, qu'elle s'est rangée du côté de "l'odieux SILENCE". Le dernier à parler fut Asselin. Et l'abbé Groulx lui-même, dans Paroles à des étudiants, a certes des accents généreux, mais ne dit rien de précis et de concret (PV, V, 32 à 35). Dans de telles conditions et étant donné un tel constat, que peut-on espérer de la jeunesse?

La Jeunesse

L'attitude de Valdombre à l'égard de la jeunesse québécoise est ambivalente. Tantôt il la flatte, l'encourage, l'admire, tantôt il la dénonce, la bouscule. Ceux qu'il malmènera le plus, on ne s'en étonnera pas, ce sont les étudiants. De façon générale, ici encore, le procès l'emporte. On se demande parfois si Grignon n'a pas rêvé, à un certain moment, d'être le porte-parole de la jeunesse de l'époque. Au début de ses Pamphlets, il admire la jeunesse "fiévreuse, brutale et si admirable d'aujourd'hui" (PV, I, 35), celle qui se bat et désire des changements. Il ne désespère pas d'elle et il espère que ses Pamphlets lui donneront un peu "de coeur au ventre" (PV, I, 46). Il souhaite voir les diverses associations de jeunes se regrouper et il les invite à fêter avec ostentation, le centenaire des Patriotes de 1837. Il se réjouit de voir qu'elles ont leurs journaux. Il souhaite que 1937 soit l'année du "triomphe de la Jeunesse canadienne-française" pour laquelle il se battra "jusqu'au dernier souffle", si elle veut bien lui faire un peu confiance et le seconder dans son entreprise (PV, I, 46, 47). Il prend son parti et fait sienne ses récriminations. Il rappelle à Duplessis ses emplois promis (PV, I, 302 à 304). Se déclare en faveur des auberges de jeunesse et souhaite que l'État intervienne pour en favoriser l'implantation. Il espère que pourra aussi en profiter, la jeunesse prolétarienne, "martyr des faubourgs", qui s'abrutit au contact" de toutes les misères et de toutes les désespérances" (PV, I, 346, 347). Il exhorte souvent les jeunes à l'effort, à l'héroïsme, au courage. Invoquant 1837, il écrit:

> "Jeunesse de mon pays, que l'horreur de ce spectacle soit constamment devant tes yeux! Et sache bien une chose. Il vaut cent fois mieux que tu acceptes d'être pendu à la même corde plutôt que de ramper sous la botte des oppresseurs en reniant ton passé et en maudissant ta mère, la France" (PV, I, 546, 547).

Mais les exhortations côtoient toujours de près les reproches qu'il lui fait, pour son bien. Elle est veule, peureuse, prétentieuse, naïve, peu courageuse. Elle ne sait ni lire ni écrire. Elle est avant tout avide de plaisir et de facilités:

> "Ils sont désaxés, désemparés et neutres. Rien d'étonnant que leur prose ressemble à leur vie. J'ai toujours compris que la FAIM, la vraie FAIM bâtit autrement les hommes. Les jeunes ont surtout soif de luxe et de vie facile. Et c'est ça l'avenir" (Pr, 15)?
>
> "C'est cette jeunesse-là qui veut s'emparer de l'avenir? Je vous avouerai que ma confiance se trouve ailleurs" (Pr, 57).
>
> "Quel est le jeune homme aujourd'hui prêt à sacrifier sa vie sur la place publique pour le salut d'une doctrine" (Pr, 101)?

Valdombre a surtout peu confiance dans les jeunes bacheliers, les fils de bourgeois qui sortent du collège classique, enfants gâtés, sans idées personnelles et qui méprisent le peuple. En 1943, il fustige <u>le Quartier latin</u>, "feuille poissarde" qui s'est permis de diverger d'opinion sur sa "Lettre aux riches et aux cochons" (PV, V, 75 à 82).

> "Que penser de ces futurs avocats ou médecins ou notaires ou professeurs? Enfin que penser de ces dirigeants de demain si, à un âge aussi tendre, ils se montrent déjà si coriaces? Nos futurs grands hommes et si honnêtes!!! C'est beau: la race" (PV, V, 203)!

Dans un texte plus récent, de 1942, "Qu'avez-vous à dire aux étudiants?" (PV, V, 27 à 42), il consent en ces temps d'incertitude, à donner aux jeunes son point de vue et ses conseils[16]. Le morceau n'est pas sans intérêt, loin de là. En 1942, Valdombre ne voit d'issue à la crise que dans une révolution intérieure d'ordre moral et spirituel. Après des reproches et des réprimandes sans nouveauté, après avoir redit qu'il attend beaucoup de l'élite de demain, il propose à chaque individu de s'engager dans un renouveau moral. Il invite les étudiants à travailler, à lire, à être exigeants envers eux-mêmes, rigoureux, ponctuels; à parler clairement "en ouvrant la bouche"! Il les invite à mépriser l'argent, à ne pas étudier pour s'enrichir, à s'éloigner de la politique, à ne pas trop croire au nationalisme duquel il y a bien peu à attendre. Mais qu'ils restent fiers devant l'Anglais, tout en admettant que les conquérants sont ici chez eux et que les institutions britanniques sont parmi les meilleures. Qu'ils se méfient de l'hygiène, "une autre farce monumentale"! Qu'ils respectent la terre et le paysan à qui ils donneront la

---

16 Ce texte répond à une question posée par le Quartier latin, à diverses personnalités du Québec.

première place à côté du prêtre, et envers qui ils seront sans mesquinerie. Enfin, ils seront catholiques[17]. Il les interpelle:

> "Professionnels de demain, soyez donc des paysans par amour et par raison et vous aurez accompli beaucoup pour la patrie [...] Soyez catholiques. Soyez-le rondement, absolument. Apprenez la liturgie. Revenez souvent au petit catéchisme. C'est un grand livre. Nourrissez-vous de la littérature catholique. Pratiquez sans ostentation, mais pratiquez avec une certaine noblesse. [...] Soyez des catholiques convaincus, non pas des cagots. [...] Soyez catholiques toujours: soyez-le pour vous-mêmes, soyez-le pour les autres" (PV, V, 41).

Non, décidément, rien de nouveau dans ce texte. Plus la guerre avance, plus les Pamphlets approchent du terme de leur aventure et plus la pensée de Claude-Henri Grignon se replie, se recroqueville sur elle-même et sur quelques certitudes. Les audaces sont choses du passé. Toute hardiesse intellectuelle dont n'étaient pourtant pas dépourvus les premiers numéros, est maintenant absente. L'auteur, désabusé, n'a-t-il plus rien à dire? Ou bien se censure-t-il?

Les Femmes et le Féminisme

En décembre 1936 puis en mars 1938, l'Assemblée législative de Québec refuse encore aux femmes, le droit de vote. Grignon se réjouit: "nous

---

17 Dans ce texte, Valdombre fait aussi l'éloge de l'armée, école de discipline et d'hygiène morale. Dans ses textes des années 1960, même ambivalence à l'égard des jeunes. La beauté de la jeunesse le ravit mais les "croulants" qui ont fait "Mai '68" l'exaspèrent. Il encourage la jeunesse à vénérer les vieux et le passé. Voir dans le Jph, les textes du 4 mars 1967 et du 9 novembre 1968. Et le texte du Madawaska, du 2 septembre 1965.

n'avons pas perdu la raison au pays de Maria Chapdelaine" (PV, I, 43, 44). Il publie dans ses Pamphlets, les noms de ceux qui ont voté en faveur et contre le vote féminin (PV, II, 198, 199). Il ridiculise avec entrain ceux qui ont été victimes "de la politesse qu'on doit au sexe faible" (PV, II, 197). Et, pour une fois, il félicite Duplessis et le gouvernement qui ont voté contre. La même année, la Convention libérale se déclare en faveur. Sur ce point, Grignon affiche sa dissidence. Il jette l'alarme et amplifie le problème: c'est, ni plus ni moins, le sort de la société québécoise qui est en jeu (PV, II, 199). Et il affirme qu'ici, dans la province française et catholique, de Québec, toutes les traditions et les états d'esprit "s'opposent violemment au suffrage féminin" (PV, II, 323). Les animatrices du mouvement féministe sont des "hystériques", des "oies", des "bas-bleus en mal de se produire et de s'afficher sur les hustings" (PV, II, 83, 84; 324, 325). Il les malmène sans répit. Idola Saint-Jean est une "incorrigible", une "vieille fille" qui fait beaucoup de bruit pour rien et dont les idées sont "aussi vieilles que son âge" (PV, II, 39). Madeleine Huguenin, bas-bleu dite "la jolie prosaillarde aux si jolies manières et à l'âme si jolie" (PV, II, 324, 325), écrit des sentimentaleries dans l'Illustration nouvelle. Thérèse Casgrain est, quant à elle, une diplomate avant tout, plus rusée et plus habile dans le "savoir-se-placer-les-pieds" (PV, V, 28). Il lui reproche de faire le procès de la politique et en même temps de tout faire pour y entrer. Il la prévient: "Je vous combattrai jusqu'au coton et je maudirai jusqu'à ma mort le suffrage féminin" (PV, V, 30, 31). Il s'en prend surtout aux femmes qui travaillent à l'extérieur, et plus directement encore, à celles qui ont un emploi au Parlement de Québec,

> "... des jeunes filles pommadées, parfumées et au cerveau vide, dépensant en douze mois pour leur toilette, leur culotte de crêpe, leurs bas de soie chiffon et enfin leur lingerie qui conviendrait mieux à une courtisane, de quoi vêtir tous les enfants et toutes les femmes de colons de la province de Québec" (PV, 1, 482).

> "Quant aux milliers de jolies demoiselles, de jolies veuves, voire de femmes mariées que le gouvernement emploie avec une générosité très édifiante, elles sont ni plus ni moins que des puits de science et la gloire de la race. Il est vrai que les cosmétiques, les 'permanentes' et les dentelles jouent un grand rôle, mais est-ce que tout cela ne relève pas d'un art consommé et qui exige déjà plusieurs années d'études" (PV, II, 311)?

Il trouve tout à fait anormal qu'on emploie des jeunes filles et des veuves, quand les jeunes hommes, frais sortis du collège, sont sans le sou et sans emploi.

> "En tout cas, à ignorance égale, on devrait engager des jeunes hommes préférablement aux demoiselles qui feraient mieux de réintégrer immédiatement le toit paternel et de s'occuper des soins du ménage" (PV, I, 304).

Mais voilà! Les jeunes filles auront toujours l'avantage sur les garçons parce qu'elles "savent croiser les jambes" (PV, 1, 439) et parce qu'elles ont "l'art de se retrousser juste assez pour laisser voir que les bas de soie chiffon qu'elles portent valent bien un dollar" (PV, 1, 303). On le remarquera ici, c'est plus que la compétence qui est mise en doute, c'est l'honnêteté et la moralité. Et que dire de ces textes, sinon qu'ils sont plus gênants pour celui qui les écrit que pour les cibles visées?

Pour Grignon, la place de la femme est décidément au foyer. Il serait prêt cependant à reconnaître un "féminisme bien compris et chrétien". Et il souhaite voir Françoise Gaudet écrire sur le sujet, "le livre substantiel, utile et nécessaire"[18]. Ses idées développées dans Derrière la scène, le rassurent, où elle exalte la femme au foyer et au logis, tout au service de son mari[19]. Dans les articles qu'il publiera dans la revue Paysana, il rappellera aux habitantes leurs devoirs: rester françaises, rester chrétiennes, être mères et maîtresses de maison accomplies. Il n'est pas loin d'exiger que la Canadienne française ait la stature d'une véritable héroïne, à l'image et à la mesure des ancêtres, fondatrices et pionnières, qu'il prend pour modèles:

> "Il faudrait tout un livre pour glorifier les vertus de la Canadienne française. Femme vaillante entre toutes, femme patiente, résignée, chrétienne comme on doit l'être, femme habile à tous les travaux domestiques, telle fut la Canadienne française surtout à l'époque de l'héroïque colonisation. Cette mère, cette épouse modèle, on la méconnaît trop dans l'histoire. Sans la paysanne de chez nous, la paysannerie n'existerait pas. Vous la trouverez toujours penchée sur le berceau et penchée sur la terre. Dans les moments les plus difficiles, quand on mettait tant de labeur à édifier une nation et quand le défricheur, exténué, se voyait rendu à bout, on retrouve encore la Canadienne française pour soutenir son courage. Il n'y avait point de femmes savantes dans ce temps-là, il y avait des femmes" (PV, IV, 300).
>
> "Il n'y aura donc jamais chez nous, un écrivain capable de traduire en lignes de feu le véritable

---

18 DE, "Livres et Revues... ", la Rp, vol. 24, no 9, septembre 1931, p. 21.

19 CB, "Chronique des livres... ", l'AN, 24 juillet 1931, p. 5.

> héroïsme des Françaises de ce temps-là. Songez qu'ils n'étaient pas rares les cas où une jeune mère de famille, prenant dans ses bras comme un fardeau précieux le nouveau-né, allait elle-même le faire baptiser, franchissant soit en canot soit à pied des distances de douze milles, ainsi qu'il advint à cette vaillante Elmire Groulx, épouse de François Bélair" (PV, 1, 301).

Ici comme ailleurs, les conseils que donne le polémiste sont d'ordre moral: que celles qui sont demeurées fidèles aux vraies valeurs, les perpétuent et que celles qui les ont délaissées, y reviennent[20].

Bilan

A prendre au pied de la lettre le portrait si noir, que trace Claude-Henri Grignon, de la société canadienne-française des années '30 et '40, on s'étonne qu'aujourd'hui, le Québec vive encore! Mais toute peinture qui n'est que sombre et alarmiste, finit par rendre sceptiques, même les plus naïfs lecteurs. D'ailleurs, Grignon lui-même, n'est certainement pas dupe. On se plaît du moins, à le croire. Il veut d'abord provoquer et réveiller et il juge bon, pour y parvenir, de charger le tableau. Mais on reste renversé du peu du place accordé aux constatations satisfaites ou sereines. Ils sont bien rares, en effet, les quelques courts passages où il admet, ici, une qualité; où il fait, là, un éloge. Comme par exemple ceux-ci:

---

20 Avec le temps, la position de Grignon se nuancera quelque peu. Il reconnaîtra que souvent, la femme n'a pas le choix et qu'il lui faut travailler à l'extérieur. Mais elle ne doit pas, pour autant, négliger son foyer (Le Sel de la semaine, 1968).

> "Notre population française est restée croyante et pieuse. Il est vrai qu'elle a un faible pour les pèlerinages, mais elles est sincère. Je n'ai aucun doute là-dessus" (PV, 1, 106, 107).
>
> "Encore que nous soyons des porteurs d'eau et des scieurs de bois, nous avons conservé au moins notre langue et notre foi. C'est encore là une certaine dignité qu'on placera toujours au-dessus des choses matérielles" (PV, 1, 545).

Signalons aussi que souvent, les procès ont des accents exhortatoires évidents, et il faut les percevoir comme des appels, voire même comme des cris d'espoir. Comme celui-ci par exemple: "Toi, catholique, paysan de mes montagnes, tu vas plier devant un Américain, tu vas plier devant l'Argent ou tu vas t'en aller" (PV, II, 545)! Car on sent malgré tout, à travers tous les textes de Grignon, un grand amour du Canada français et un très fort sentiment d'appartenance, et ses propos montrent, avec évidence, combien il est solidaire de ses compatriotes. Bien sûr, les mêmes valeurs encadrent toujours son discours. Les mêmes argumentations sont sans cesse reprises; les mêmes causes expliquent les problèmes, quelle que soit leur nature, et les mêmes remèdes, quels que soient les problèmes, sont toujours proposés. Les cas ont beau différer, les situations changer, le même schéma d'analyse s'applique. Autant dire qu'il n'y a pas, justement, de véritable analyse. Le discours devient, de texte en texte, répétition. Et, pamphlets après pamphlets, semble se fermer et se figer. Dans la mesure surtout, où les conclusions renvoient toujours aux mêmes postulats et aux mêmes prémisses. Pourtant, on l'a fait remarquer, Grignon, quand il le veut, est loin d'être aveugle, de manquer de lucidité et parfois de perspica-

cité. Il ne comprend peut-être pas très bien les rouages de l'économie, mais il perçoit bien, par contre, les conséquences de la crise sur les classes les plus pauvres. Il n'est pas aveugle et insensible à la misère. Ses procès prennent parfois la tournure d'une aventure audacieuse, voire téméraire. Et on croit même deviner dans ces moments-là chez l'auteur, un certain plaisir, une satisfaction certaine. Mais ce sont là des aventures sans lendemain et de courte durée. Et autant l'audace était imprévue, autant le repli sera prompt. Les réflexes idéologiques, en réalité des balises, des barrières, jouent avec une efficacité admirable. On finit coûte que coûte et très vite, par en revenir au dogme, aux quelques principes de base, aux quelques vérités indiscutables. D'où parfois, chez Grignon, un certain fatalisme. Ainsi par exemple, au plan social: il y aura toujours des riches et des pauvres, la pauvreté existera toujours et ce sera toujours au pauvre de porter le plus lourd fardeau (PV, II, 465) (Ba/PB, 08.41, 10). D'où aussi un certain ton sentencieux et dogmatique qui fixe les tournures, autant dire l'écriture, aussi bien que la pensée. D'où d'abondantes formules stéréotypées, de plus en plus fréquentes après 1940, et un langage rigide qui est autant une manière de répliquer et de riposter qu'un signe évident de repli défensif. La rigidité du discours serait une ultime tentative, la dernière possible, pour stigmatiser et maîtriser une réalité de plus en plus incertaine et fragmentée. L'incohérence et le caractère incertain, inquiétant, déroutant, mouvant, du référent, favoriserait donc, aussi bien au niveau de la pensée qu'au niveau du langage qui l'incarne, une sorte de réflexe rigoriste et absolutiste: point de salut sans un retour au dogme et aux vérités essentielles, et point de vérités et de dogmes qui ne soient formulées simplement et clairement, mais aussi carrément et absolument.

Voilà qui nous ramène d'emblée à ce Petit Catéchisme auquel Grignon finit si souvent par se raccrocher. Mais tout cela est un peu désolant. Grignon, si prompt à malmener conventions, coutumes, fausses traditions et colifichets de tout acabit, se contente trop souvent d'une orthodoxie étriquée. Voilà ce qui explique peut-être l'importance surprenante, accordée par exemple, à un mandement des évêques sur la tempérance. Et le recours aux slogans, mots d'ordre, consignes. Autant de planches de salut. La tentation d'aller plus loin, de renchérir, est alors grande. Pourquoi ne pas carrément interdire les quotidiens qui continuent à faire paraître des annonces de boissons alcoolisées? Le Canada français serait ainsi "débarrassé une fois pour toutes de centaines de journaux et de magazines américains" (PV, III, 71)! Pourquoi ne pas surveiller également les hôtels et les bars, et réglementer les heures d'ouverture (PV, IV, 325 à 330)? Pourquoi pas, par conséquent, restaurer l'ordre et la morale en régissant et en réglementant? Décidément, chez Grignon, comme chez bien d'autres, la tentation totalitaire montre parfois le bout de l'oreille. Surtout quand le polémiste n'en peut plus d'exaspération et d'impuissance.

Mais gardons-nous bien de faire de Grignon un fasciste. Que non! Mais voilà. Grignon voit bien, malgré lui, qu'un certain Canada français est en train de disparaître et qu'un autre est en train de naître: "demain, bientôt peut-être, tout ne mourra pas au pays de Québec, mais beaucoup de choses changeront" (PV, IV, 321). Il sent que ce Québec nouveau lui échappe, il sait qu'il lui deviendra de plus en plus étranger. D'où parfois sa grogne, d'où sa hargne et ses cris. Mais ce qui lui permet de s'en sortir ici aussi, c'est, étrangement, l'approche polémique. Car, heureusement, Grignon est plus un

polémiste qu'un idéologue froid, rigoureux et crispé. Chez lui, la vitalité finit toujours par reprendre le dessus, au prix, s'il le faut, de dérobades, d'ambiguïtés, de louvoiements, de contradictions. Ses textes qui restent, en dépit de toutes les réserves, vivants et fascinants, le prouvent. Grignon sait animer, dramatiser. Il est aussi, toujours, un excellent conteur qui sait en quelques traits camper pour le meilleur ou pour le pire, un personnage; qui sait esquisser un portrait que des procédés réducteurs admirablement maîtrisés, transforment vite en caricature. Le rhétoricien sait exploiter les ressources de la langue, du vocabulaire et des figures de style. Ainsi, fort heureusement, le plus souvent, la fonction poétique prend le devant de la scène, ravalant aux coulisses, la fonction rhétorique qu'on oublie même très souvent. Les jeux de mots, la variété des tons et des registres, l'ironie et l'humour, les contrastes, les hyperboles et les antiphrases retiendront toujours, en dépit de tout le reste, l'attention du lecteur. Voilà assurément qui plaide en faveur de la vie et de l'art. Et finit, à tout coup, par nous réconcilier avec l'auteur[21].

---

21 Dans ses textes d'En avant, qui paraissent en même temps que les Pamphlets, Grignon mène, de façon aussi impitoyable, le même procès du Québec. La recherche de Simone Voisine le confirme: Claude-Henri Grignon et le journal "En avant", Mémoire de littérature, Université Laval, 25 mars 1968, 37 p.

CHAPITRE III

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

CHAPITRE III

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Claude-Henri Grignon est sans doute plus connu comme critique littéraire que comme critique de la vie culturelle, sociale et économique du Québec. Ce n'est que normal après tout, étant donné la place nettement prépondérante qu'occupent, dans son oeuvre écrite, les analyses et les commentaires d'ouvrages littéraires. N'oublions pas d'autre part que lorsque Grignon commence ses Pamphlets, en 1936, il fait de la critique littéraire dans les journaux depuis déjà presque vingt ans[1]. En 1936, il a déjà entretenu ses lecteurs d'environ cent vingt ouvrages. Sur ce nombre, un peu plus d'une vingtaine sont français et deux sont étrangers. L'accent est donc nettement mis sur la littérature québécoise. Dans les Pamphlets, les ouvrages commentés se répartissent de façon plus équilibrée: vingt-trois ouvrages québécois, quatorze français et un étranger[2]. Entre 1916 et 1943, Grignon a donc commenté de façon plus ou moins abondante, cela va de soi, environ cent cinquante volumes. Et nos chiffres ne tiennent pas compte des ouvrages qu'il a

---

1 Voir en Annexe, la "Liste des ouvrages critiqués dans les périodiques", p. 1143.

2 Voir en Annexe, la "Liste des ouvrages critiqués dans les Pamphlets", p. 1152.

pu critiquer dans En avant, entre le début 1937 et la fin 1939. Grignon, on s'en rend compte, a été un observateur attentif et passionné de la vie littéraire québécoise.

Dans la rubrique "les Livres", il parle surtout d'ouvrages français. Mais dans celle intitulée "Au pays de Québec[3]", uniquement d'ouvrages québécois. Il commente de nombreux essais, surtout si l'on regroupe ici les livres, bien sûr[4], mais aussi les nombreux périodiques auxquels il fait référence. Dans les Pamphlets, dans la seule rubrique "Poisons distillés", il cite environ une cinquantaine de périodiques. Et plus des deux tiers sont québécois. Il commente aussi de nombreux romans et un grand nombre de recueils de poésies. Il parle, par contre, relativement peu de théâtre. Il s'intéresse aussi à l'occasion, aux genres autobiographiques et à la littérature épistolaire, aux récits de voyage et à l'éloquence. Parmi ses critiques, deux études de romans sont surtout restées célèbres. Celle sur Menaud maître-draveur et celle sur 30 arpents[5]. Bien sûr, rendre compte de chacune des critiques serait long, fastidieux et souvent répétitif. Nous tenterons plutôt, par conséquent, de cerner le critique littéraire, en mettant à jour ses positions sur certains grands débats. Comme par exemple, celui, déjà vieux à l'époque, sur l'existence et la viabilité de la littérature canadienne-française. En cernant

---

3 Valdombre parle aussi littérature dans les chroniques suivantes: "Littérature", "Théâtre", "Essais critiques et biographiques", "Faits et Gestes", "Poisons distillés", "Apostilles", "Placard".

4 Dans la catégorie "Essais", on mettra aussi les volumes de critique littéraire et les ouvrages des historiens.

5 Voir: PV, I, 377 à 395 et III, 93 à 145.

d'autre part, ses conceptions de la critique, qu'il précise longuement et à de multiples reprises. En regroupant enfin, ses idées sur les différents genres littéraires. Le discours critique qui s'intéresse à la littérature est en effet plus étoffé que celui qui s'intéresse à la politique ou aux questions sociales et économiques. Souvent, on rencontre là, une nette dimension réflexive, un souci plus grand de l'argumentation. Et on peut certes parler, dans le cas du critique littéraire, d'une véritable pensée esthétique. Ce qui ne signifie pas pour autant que cette pensée soit neuve et originale. On se souviendra aussi que la perspective d'ensemble reste polémique et que les préoccupations de fond qui colorent et orientent tous les discours, sont d'abord d'ordre idéologique. N'oublions pas en effet que la littérature est perçue comme une valeur en soi, valeur se situant à côté d'autres valeurs, dans un ensemble structuré et hiérarchisé[6]. Et, dans une large mesure, la littérature reste subordonnée à des valeurs primordiales, comme la foi et la morale, la terre et le passé. Perçue comme une activité hautement morale, elle a des devoirs et des responsabilités d'abord, plutôt que des droits, limités de toute façon, dans une large mesure, par les valeurs qui la transcendent et la dépassent. Ceci ne signifie pas cependant que les questions plus directement d'ordre esthétique et formel soient évacuées par Grignon. Pas du tout. Mais, puisque préoccupé surtout par des valeurs de fond, garantes d'ordre, de stabilité et de permanence, il sera, on le devine, peu préparé à accepter favorablement des formes d'écriture nouvelles. Parce que, malgré lui, il les soupçon-

---

6 Nous reprenons ici, en les résumant, nos propos déjà tenus, sur la littérature, quand nous avons présenté les valeurs du polémiste.

nera d'être dangereuses, voire même subservives. L'équilibre classique aura, par conséquent, sa sympathie.

Mais, auparavant, nous tenterons de préciser et de présenter ceux qui furent les cibles privilégiées du polémiste. Et ceux chez qui il puise constamment ses références et ses modèles. Des maîtres que nous connaissons déjà pour la plupart, et que nous avons déjà nommés. Comme il se doit, nous ferons, au premier d'entre eux, Léon Bloy, une place à part. Enfin, à chaque fois que l'occasion se présentera, nous continuerons à faire écho aux polémiques que Valdombre entretient avec certains de ses contradicteurs. Ainsi, nous pourrons mieux évaluer, à la fin de ce chapitre, les mérites et l'originalité du discours critique de Grignon. Mais le fait que la démarche critique s'inscrive dans une approche polémique et respecte des priorités idéologiques, laisse prévoir un discours qui ne sera pas sans limites, même si par ailleurs, le ton et l'écriture conservent ici encore, une indiscutable vitalité. Car ici, comme ailleurs, Grignon reste le grand meneur de jeu. L'oeuvre qu'il critique, certes, est importante, mais peut-être, plus important encore, est ce qu'il a à dire, lui, le narrateur et juge. Et il arrive parfois que l'oeuvre critiquée n'est plus qu'un prétexte et un tremplin. C'est ainsi par exemple, sans par ailleurs remettre en cause le grand intérêt de son texte critique sur 30 arpents, qu'on peut observer que les deux tiers au moins du texte, concernent, d'abord et avant tout, Grignon lui-même. Grignon, incapable de s'oublier, refusant de se dissimuler, reprenant, en dépit de tout et de tous, le devant de la scène. La rigueur de la démarche critique est donc, en partie au moins, sabordée, mais le texte ne perd rien de son intérêt. N'est-ce pas,

somme toute, l'essentiel? Grignon est un écrivain d'abord. Un de ceux-là qui n'en finissent plus de parler d'eux et de leurs textes. Autant dire par conséquent que le discours de Grignon se muera très souvent en discours autocritique[7]. Il faut préciser aussi que Grignon, dans ses textes critiques, fait plus que s'intéresser aux oeuvres qui paraissent. En réalité, c'est souvent, dans une large mesure, la vie littéraire québécoise dans son ensemble qu'il évoque. Et pour être plus juste, précisons: la vie littéraire montréalaise. On sait d'ailleurs que son passage à l'École littéraire de Montréal lui a permis d'accorder à la vie intellectuelle et littéraire de la métropole de cette époque, une place à part dans son oeuvre.

---

7 Grignon fait souvent écho à ses relations épistolaires avec d'autres écrivains français ou québécois. Comme par exemple, Montherlant, Alphonse de Chateaubriant, Joseph de Pesquidoux, René Benjamin, Henri Massis, Henri Ghéon, Ernest Pérochon qui consentent parfois à lui adresser leurs ouvrages "auréolés" de dédicaces qui "gardent leur prix d'or" (PV, III, 189). Ou encore, Asselin, Louis Francoeur et Lionel Groulx.

CHAPITRE III

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1. La Vie littéraire et artistique

Du milieu littéraire en général, il parle abondamment et souvent en termes peu flatteurs. Les associations littéraires, quelles qu'elles soient, sont particulièrement visées. La bohème le laisse sceptique. Les lecteurs sont malmenés à leur tour. Les éditeurs ne sont pas épargnés. Les journaux, les revues et ceux qui y écrivent non plus. Les questions générales concernant le livre et la lecture au Québec, le préoccupent. Les prix littéraires aussi. Il lui arrive enfin, parfois, de quitter le domaine strictement littéraire pour celui de la radio, du cinéma et plus tard, de la télévision. A l'occasion, il parle musique et peinture. Très exceptionnellement, il fait le compte rendu d'une conférence, d'un spectacle, d'un récital. Mais de tout cela, Grignon parle de façon sporadique et selon son humeur. Loin de nous, par conséquent, l'idée de prétendre faire de Grignon, le chroniqueur fidèle de la vie artistique des années '30 et '40.

Encore une fois, c'est dans une langue colorée qu'il parle des écrivains et des milieux littéraires. Les expressions qui suivent sont empruntées

à des textes écrits avant 1936, mais un bon nombre d'entre elles se retrouvent dans les Pamphlets: "bonzes, plèbe lettrée, chichi de lettres, vendus, girouettes, souteneurs de belles lettres écoeurantes, bedaines littéraires, cochons des lettres, peste littéraire, chie-en-lit intellectuelle, poux de lettres qui défilent vers le temple, tardigrades, pataches du style gommeux et sournois, barbouilleurs", etc. Valdombre déteste particulièrement les milieux des salons, les riches et les bourgeois. Et on sait tout son mépris pour ceux qui, à l'époque de l'École littéraire, fréquentent l'Arche et le Nigog. Il dira en 1933, en parlant du milieu littéraire en général: "c'est pourri de la cave au grenier et c'est bouché partout. Sortez de là si vous en êtes capables[1]". En 1934, même procès sans appel:

> "Croyez bien que je méprise le monde, le monde d'aujourd'hui, le monde de tout le monde, fait de préjugés, bâti misérablement sur des conventions, sur des modes qui énervent les sens (je veux parler du monde des lettres surtout) et qui m'apparaît comme une immense maison de fous où chacun joue son rôle ridicule, son rôle excessivement dangereux, parfois, après avoir eu soin auparavant de cacher son visage sous un masque[2]".

Ses propos sur les sociétés littéraires ne visent pas seulement l'Arche et le Nigog ou l'École littéraire de Montréal. Il s'efforcera sans cesse de "brûler" les écoles et les cénacles, en cela toujours fidèle à cette boutade de 1918:

---

1 Vbr, "Un nouveau poids-lourd des champêtreries", le C, 11 et 12 mai 1933, p. 2.

2 Vbr, "Bourget et sa Laborantine", l'O, 18 mai 1934, p. 3.

"Soyons socialistes toujours, jusqu'en littérature. Enfonçons les cénacles et coupons les rubans de soie qui retiennent nos beaux talents dans les greniers obscurs et mal aérés[3]". Il vomit sur le "troupeau de lâcheurs" de la Société des Auteurs canadiens[4]. Il malmène fort les "eunuques" de l'Académie française, "docte réunion d'abrutis", "vieille barraque de fausses gloires" d'où les grands noms sont le plus souvent exclus[5]. Il écrira dans Les Pamphlets:

> "L'invention du cardinal de Richelieu n'existe [...] que pour honorer une bande de rhétoriciens suris, qui écrivent selon un mode adopté depuis toujours et capable celui-là de ne point nuire à la digestion. De là, des nombreuses nominations de cancres célèbres et devant qui s'aplatissent tous les étrangers de l'univers et tous les ignorants" (PV, I, 493).

Il se moque des "médailles de vermeil ou [des] sacs de paparmane que mémère Académie distribue de temps à autres à ses chers Iroquois du Canada" (PV, II, 66). Il considère qu'être décoré, c'est bien l'affront le plus déshonorant que puisse recevoir un homme de lettres (PV, II, 74). Lors de son passage à Québec, entre 1934 et 1936, il refuse par deux fois de rejoindre les rangs d'une association qui le sollicite, la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. Il écrit:

---

3 CB, "M. Édouard Chauvin", l'AN, 6 décembre 1918, p. 2 et 3.

4 Vbr, "Propos littéraires/La Déguenillée", le N, 29 mai 1921, p. 2.

5 Vbr, "L'Indignation d'un enfant de choeur", Vivre, 2e série, n°5, 15 mai 1935, p. 5.

> "... je ne suis pas fait pour marcher en troupe et [...] je n'ai pas confiance en des sociétés de ce genre pour l'éclosion des chefs-d'oeuvre. [...] Tous les chefs-d'oeuvre [...] sont le produit d'un seul homme et d'une seule originalité. Les académies n'ont servi qu'à tuer l'homme et son style" (Pr, 20).

Déjà, à cette époque, il se moque de l'Académie canadienne-française que des "tarceurs" veulent fonder (Pr, 90). En 1937, invité par Gérard Dagenais, il refuse de joindre les rangs de la Société des Écrivains canadiens, fondée par Victor Barbeau. Il écrit, amer: "Je sais trop quel bien peut apporter à un écrivain pauvre une telle Société qui profite surtout aux arrivistes et aux mercantis de lettres, toujours les mêmes" (PV, I, 261). Il pense d'ailleurs que sur les quarante fondateurs, "il n'y en a pas cinq, peut-être pas deux dont on se souviendra dans dix ans", (PV, I, 262). Deux ans plus tard, il juge qu'on y compte les écrivains "véritables" sur les doigts d'une seule main (PV, III, 197). Il se moque, à la même époque, de la Société Royale du Canada dont il deviendra membre, bien des années après, il est vrai. Quand Valdombre veut injurier quelqu'un, il le traite d'ailleurs "d'académisard", un mot fréquent sous sa plume.

La bohème dorée des fils de bourgeois l'exaspère également au plus haut point. Les différentes "faces" que Chauvin a cru bon de peindre dans ses Figurines, sont toutes les mêmes en réalité: "Faces de bourgeois enrichis, faces de poètes pédants, faces de ronds-de-cuir abrutis, faces de prostituées indé-

crottables, [...] faces de petits journalistes envieux... [6]" Quelle fausse bohème que celle-là, à côté de la vraie, celle de Bloy, celle du peintre de Groux!

> "En effet, c'est une existence de misère à nulle autre comparable. Et il faut lire les pages terribles que nous offre Baumann pour nous rendre compte combien ridicules, bêtes et romantiques sont les scènes de la vie de bohème d'un Murger ou d'un Maurice Donnay. Les Bloy et les de Groux ont vu autre chose! On s'explique que leurs journaux intimes, du commencement à la fin, soient un cri de douleur" (PV, I, 241).

Nous verrons plus loin que le polémiste malmène aussi, avec un certain plaisir, la plupart des femmes qui écrivent. Aux lecteurs, il reproche souvent ou bien de ne pas lire suffisamment ou bien de ne pas lire les bons auteurs. De façon générale, il voit dans les éditeurs des "commerçants de premier ordre" qui invitent les auteurs à écrire ce qui se vend et qui encouragent "scandaleusement aux pires excès du commerce[7]". Ils ne sont plus que des "businessmen que seul l'argent intéresse" et qui publient n'importe quoi à grands renforts de scandales et de publicité (PV, II, 57, 58). Il les prévient, les met en garde: "Qu'ils prennent enfin leur responsabilité et qu'ils se comptent chanceux si les pamphlétaires ne courent pas au bois couper des triques dont ils sauraient faire usage" (PV, IV, 69). Il reproche aux Éditions de l'Action canadienne-française de publier sans discernement, par exemple, Coups d'ailes de Jean

---

6 CB, art. cit., l'AN, 6 décembre 1918, p. 2 et 3.

7 Vbr, "Mush! Un hiver...", le C, 17 mars 1933, p. 2.

Bruchési en 1922[8]. Mais en 1931, il félicite la même maison qui vient de publier quatre bons ouvrages: Carquois d'Albert Pelletier, la Vie en rêves de Louis Dantin, la Naissance d'une race de Lionel Groulx et Vers la lumière de Lionel Léveillé[9]. En 1937, il se moque joyeusement de la nouvelle collection "Oeuvres d'aujourd'hui" (PV, II, 53). Le premier volume paru s'en tire bien puisque, sur quatre auteurs publiés, deux sauvent le recueil: Clément Marchand et Rex Desmarchais (PV, II, 81). Il félicite les Éditions Albert Lévesque qui publient en 1934, vingt-quatre ouvrages de premier ordre "signés de noms d'auteurs distingués pour ne pas dire déjà célèbres dans notre monde des lettres[10]". Quand Albert Lévesque quittera l'édition pour le fonctionnariat, Grignon le déplorera avec violence (PV, I, 75, 212). Il applaudit les Éditions du Totem qui publient les poésies de Walt Whitman traduites par Rosaire Dion Lévesque[11]. Mais il se moque des éditeurs français Fayard, Mame et Flammarion (PV, I, 11). A ce dernier qui publie 30 arpents, il reproche de faire écrire par ses scribes, des études élogieuses sur le roman, afin de mieux le vendre. En 1937, il dénonce le gouvernement Duplessis qui veut changer le nom du Prix David en Prix Montmorency-Laval (PV, I, 213 à 216). En 1938, il se réjouit de voir Menaud maître-draveur se mériter le Prix David. Il s'étonne qu'on ait donné, "suivant la bonne coutume, des prix généreux à des

---

8 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", le N, 5 mars 1922, p. 2

9 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 10 avril 1931, p. 1.

10 DE, "Livres et Revues", la Rp, vol. 25, n°1, janvier 1932, p. 50.

11 Vbr, "Walt Whitman...", le C, 17 octobre 1933, p. 2.

ouvrages anglais". Et il s'indigne de constater que la part du lion aille aux ouvrages de politique, d'histoire et de science. Il remarque amèrement :

> "Dans tous les pays civilisés, le prix de littérature est le premier de tous. Il domine les prix de science, de philosophie, d'économie et d'histoire. La chose se comprend. Un roman, des contes, des nouvelles, la poésie, relèvent de la création pure" (PV, II, 439).

Voilà qui prouve bien que Grignon surveille la vie intellectuelle de près. Comme aussi cette remarque de 1939, où il se désole de voir la Société Royale du Canada accorder une bourse d'étude à Luc Lacourcière, pour faire des études sur le folklore canadien-français:

> "On aimerait à savoir ce que ce Luc, nourri de racines... grecques peut bien entendre au parler de nos paysans? Montrez-nous ses oeuvres d'imagination et d'expression. [...] Mais un lettré, un livresque comme ce grand Luc? Non, messieurs, vous avez choisi le plus mauvais... " (PV, III, 181).

Il arrive aussi parfois que le polémiste commente la conférence d'un confrère, comme par exemple dans "les Franchises de M. Turc" (VA, 1 à 8). Ou une soirée de poésie organisée par la Société des Auteurs canadiens[12]. Il assiste parfois au théâtre. Il commente favorablement les impertinences de Fridolin, mais constate que Louis Francoeur ne sait pas écrire pour la

---

12 CB, "les Poètes à Saint-Sulpice...", l'AN, 30 décembre 1921 et 6 janvier 1922, p. 2 et p. 1 et 2.

scène[13]. S'il parle radio, cinéma et télévision, c'est, de façon générale, en évoquant toujours un peu ses propres réalisations. Mais, avant son entrée à Radio-Canada en 1938, il lui arrive de commenter ici et là les adaptations radiophoniques d'oeuvres littéraires. Robert Choquette passe déjà sur les ondes depuis quelques années avec la Pension Leblanc et le Curé de Village. A l'époque, Grignon évoque ces émissions avec hauteur et mépris, mais peut-être aussi, avec un peu de dépit. Choquette écrit des contes récités d'une voix tremblotante ou trop longs ou trop courts, très goûtés des radiophiles, mais peu prisés des connaisseurs. Grignon lui reproche de s'accommoder d'un succès facile et de "pratiques commerciales qui font les bourgeois heureux[14]". Plus tard, en 1943, alors qu'il écrit pourtant lui-même à la radio, Valdombre s'en prend encore à Choquette (PV, V, 98 à 103). Voit-il en lui un dangereux concurrent, un rival? Est-il jaloux? Tout porte à le croire! Il se moque alors de la Pension Leblanc et de la Pension Velder et "autres biscuits de village de même qualité". Il présente Choquette ainsi: "génie radiofunique, pilier de la radio, pensionnaire des plus illustres fabricants de savon". Il laisse sous-entendre fielleusement que Choquette est avant tout intéressé par l'argent, fait remarquer qu'il publie une tranche de son radio-roman en volume et qu'elle se vend bien, enfin qu'il fait jouer à la scène une pièce tirée de la Pension Velder. Il écrit:

> "On parle de son génie d'écrivain? Qu'est-ce auprès de sa générosité, de son esprit chevaleres-

---

13 Vbr, "Fridolinons...", Radio-Monde, vol IV, n°10, 21 février 1942, p. 13.

14 Vbr, "Robert Choquette...", le C, 18 et 20 février 1933, p. 2.

> que, de sa modestie et de son désintéressement? L'argent vint à lui ainsi que le fleuve roule à la mer, mais le Poète restera toujours au-dessus de ce vulgaire matérialisme. Il ne vivait que pour l'Art et le Beau; il ne respirait que dans les nuages et sous la voûte des constellations. La piasse" (PV, V, 99)!

Quel front! Quel culot tout de même! Quand on sait qu'à la même époque, Grignon écrit pour la radio depuis déjà trois ans! Qu'il publie lui aussi des extraits de son radioroman dans ses Pamphlets! Qu'il s'apprête à faire jouer à la scène ses Paysanneries, et à vendre sur disque des extraits enregistrés! Bientôt, le temps passant, Grignon devient lui aussi un "pilier de la radio". Alors, comme par hasard, voilà que son discours change! Déjà, en 1939, il se prépare à virer capot, même s'il donne l'impression de nuancer sa pensée, puisqu'il pense du radioroman "beaucoup de bien et beaucoup de mal[15]". Il juge que la radio peut éduquer, mais prétend du même souffle que les ondes sont trop à la merci des commanditaires. Il souhaite alors une radio d'État, essentiellement financée par des fonds publics pour, entre autres, bien rémunérer les artistes et les auteurs. En même temps, il défend avec acharnement son programme, attaquant ceux et celles qui se permettent des réserves. Toutes les occasions sont bonnes alors pour faire la promotion des Belles Histoires. Le Père Bougonneux lui-même y va de ses commentaires:

> "Ça vous arrive des fois d'écouter la radio. Pensez-vous que ça serait pas bon de nous montrer de temps en temps l'histoire de ce temps-là (la

15 Voir, Germaine Plante, "Valdombre et la radio", la Rp, vol. 32, n°8, août 1939, p. 5.

> colonisation), de tourner devant nous autres les pages jaunies de ce temps-là, qu'on avait de son pays" (Ba/PB, 10.41, 43).

Et en 1955, dans un texte du Devoir, "le Radio-dramaturge, esclave et maître[16]", Grignon se fera cette fois, le défenseur des commanditaires et des auteurs qui écrivent pour la radio. Parfois, le polémiste commente d'autres émissions. Par exemple en 1940, alors qu'il défend la radio d'État contre l'Action nationale et André Laurendeau qui jugent les causeries d'un certain Greenwood décidément pro-anglaises. Parfois, il s'intéresse aux programmes de nouvelles. A son avis, Louis Francoeur, avec sa liberté d'expression et son indépendance d'esprit, fait de l'excellent travail (PV, IV, 262, 263). Dans le pamphlet qu'il consacre à son ami décédé, il rapelle de façon élogieuse ses collaborations aux programmes RSVP et la Situation ce soir qui le rendent célèbre auprès de toutes les couches de la population (PV, IV, 394 à 405). René Garneau qui succède à Louis Francoeur, se mérite aussi les compliments du pamphlétaire. Quant à ses propos sur le cinéma canadien, ils sont plutôt rares et concernent surtout les deux adaptations de son célèbre roman, Un homme et son péché et Séraphin. Il lui arrivera aussi de critiquer l'adaptation française de Maria Chapdelaine, "un film manqué du commencement à la fin":

> "Rappelez-vous qu'on y cueille des bluets dans des champs de marguerites; que Maria, chaussée de souliers à talons hauts, va qu'ri de l'eau; qu'il y a une fanfare à Péribonka; que M^me^ Chapdelaine dit 'quérir' de l'eau et non 'qu'ri'; enfin que ce film fut une farce colossale et le documentaire le

16 CHG, le D, 30 juin 1955, p. 30.

> plus faux jamais montré sur une scène française et à travers le monde entier.
>
> Seul, Gabin, (et encore!) parle un langage qui se rapproche un peu du nôtre. Tous les autres acteurs roulaient l'accent parisien et jamais nos canadianismes ne parurent plus ridicules et plus clinquants..." (PV, III, 114).

Quant à ses propos sur la télévision, ils sont comme le reste, d'abord et avant tout une défense des Belles Histoires.

Dans son oeuvre, Grignon fait de rares allusions à la peinture et à la musique. Ses connaissances en ces matières semblent fort limitées. Et il l'avoue d'ailleurs (PV, II, 359). Il se fie alors aux études de plus compétents que lui. Dans ses tout premiers textes, il fait l'éloge des chansons et de la musique populaires. Les vieilles chansons françaises et canadiennes sont vraies, profondes et authentiques. Elles comblent esthétiquement, tout en étant riches en leçons morales et philosophiques. Tandis que les chansons modernes "made in USA", qui ont des airs impossibles, sont bêtes et ne disent que des fadaises[17]. Il voit dans la grande musique, le lieu par excellence où se manifeste l'inspiration et se réalise la poésie. Il préfère la musique violente, suggestive et provocatrice. Il aime les musiciens allemands, Wagner et Beethoven. La Sonate à la lune, restera, selon lui, "pour l'effroi éternel de la Désespérance, comme le poignard le plus beau et le plus empoisonné qui

---

17 CB, "Nos vieilles chansons populaires", l'AN, 15 décembre 1916, p. 2 et "Joies familiales", l'AN, 17 août 1917, p. 3.

ait jamais ouvert un coeur humain[18]". Quand son héros Joseph-Hubert Belnoyer était ivre,

> "... il faisait jouer le gramo, et ses goûts allaient à Wagner et à la musique russe. Le déchaînement de ces passions, les symphonies rouges, confuses dans des bruits de mer et qui soudain avaient la douceur des couchers de soleil sur les lacs du nord, toute cette musique colorée de cris et de chair le plongeait dans une rêverie de délices et de fraîcheur" (PV, III, 382, 383).

Les musiciens allemands sont donc les "maîtres en musique". Leur musique en est une "de paradis ou d'enfer" et Wagner "si troublé et si troublant (lyrique et neurasthénique en diable)" est le plus grand de tous. Par contre, la musique française ne lui dit rien. En 1938, éclate justement une polémique dans le Jour de Jean-Charles Harvey, sur les mérites de la musique française. Harvey, Léo-Pol Morin, Germain Beaulieu et Émile-Charles Hamel la défendent. Alfred Laliberté, compositeur, prend la défense de Guido (?) et fait un procès en règle de la musique française. Harvey refuse de publier sa lettre. Il n'en fallait pas davantage, bien sûr, pour que Valdombre la publie sous la rubrique "Musique" (PV, II, 361 à 374). Après quelques considérations générales sur l'art, Laliberté en vient à "l'humiliante indigence de la France dans ce domaine de la musique". Les Debussy, Honneger, Ravel, Massenet et autres sont des compositeurs secondaires ou nuls et leurs oeuvres, insignifiantes et mystificatrices. Des élucubrations "d'un club de farceurs" (PV, II, 375). Le texte manifeste par ailleurs un antisémitisme prononcé, l'auteur prenant plaisir à

---

18 CHG, "Lettre à Lionel Bertrand", l'AN, 8 mai 1931, p. 4.

souligner l'origine juive de certains artistes français. Il malmène aussi rudement "Léo-Pôle" "Mort... Hein", "petit coq paon, petit pêteux du Cap-Saint-Ignace". Grignon reprend à son compte le point de vue et les attaques de Laliberté. Sa critique du Journal de Green, qui lui aussi apprécie la musique allemande, lui permet de mesurer toute la différence "entre le fatras et la musique tout court". Et il invite à son tour "Léo-Pôle-Morin-du-Cap-Saint-Ignace", à relire les pages de Green (PV, II, 528). L'année suivante, en 1939, ses positions se nuancent. La lecture de Léon Daudet l'amène à se rendre compte qu'il n'a aucune autorité pour parler musique et qu'il a sans doute mal compris les musiciens français. Et c'est autour de Laliberté d'avoir sa leçon:

> "Je connais un compositeur canadien-français, critique musical à l'occasion, qui ferait bien de lire le dernier ouvrage de Daudet, Mes idées esthétiques. Il découvrira que si toute la musique française ne relève pas du génie, elle compte au moins trois noms qui ne peuvent plus mourir: Bizet, Lalo et Debussy" (PV, III, 322, 323).

Les propos de Grignon sur la peinture se limitent à peu de choses. Il lui arrive, à l'occasion, de citer de façon fort élogieuse les noms de Raphaël, Rembrant, Vinci, Goya. Il s'intéresse au peintre Henri de Groux, mais c'est surtout à cause de ses relations privilégiées avec Léon Bloy. Valdombre place ce peintre à côté de Baudelaire et des grands catholiques, méconnus par le XIX^{e} siècle matérialiste. Aussi ses nus ne sont-ils là que pour guérir de la hantise sexuelle. Son oeuvre de sculpteur dépasserait celle de Rodin. En fait, ce que retient Valdombre, c'est d'abord la dimension spirituelle de

l'oeuvre (PV, I, 235, 236). Dans "le Dernier Luxe d'Albert Laberge" (PV, I, 419 à 432), il analyse Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui. Il nous entretient du peintre de natures mortes, et paysagiste, Wickenden, qu'il connut dans sa jeunesse, à Sainte-Adèle. Il raconte qu'un jour, il peignit l'une de ses soeurs et une autre fois une truite du Lac Rond, pêchée par un de ses oncles. Il aime Wickenden parce qu'il a peint les Pays d'en haut et parce qu'il aimait les paysans. A sa mort, en 1931, il rédige sur lui, un article qu'il destine au Canada. Asselin lui demande des précisions. Grignon vexé, parce que surpris en flagrant délit d'ignorance, brûle son article (PV, II, 430, 431). Dans un article des Pamphlets, il émet quelques opinions sur la critique d'art dont il déplore, ici, la pauvreté. Laberge est pratiquement le seul avec Jean Chauvin et Gérard Morisset à s'y intéresser, et son livre est une sorte "de reliquaire où le poète a renfermé les brûlants souvenirs des peintres et des écrivains qu'ils a connus et qu'il a su admirer" (PV, II, 430). Il juge la critique de Laberge, personnelle et impressionniste, et il lui reproche une trop grande politesse. Valdombre préfère la rudesse et les évocations lyriques et grandioses de Léon Daudet. Ses "orgies de tons, de nuances, de crépuscules et d'aurores" (PV, III, 332).

Avec ces considérations de Grignon sur la peinture et la musique, nous finissons de rendre compte, en gros, des propos du polémiste sur des domaines qui ne ressortissent pas au champ littéraire proprement dit, mais qui n'en sont pas moins intéressants et éclairants, dans la mesure où ils rendent compte de la vie socio-culturelle de l'époque. Dans la mesure aussi, où ils nous révèlent un critique attentif, intéressé et passionné, qui y participe pleinement.

CHAPITRE III

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

2. Les Cibles et les Mauvais Maîtres

Au premier rang des cibles préférées du polémiste, il faut placer ceux qu'il appelle les sceptiques, les dilettantes, les libres penseurs et les ironistes. Tous ceux qui s'appuient "sur deux siècles d'encyclopédie[1]", pour douter de tout, pour tout remettre en question, pour ébranler les certitudes. Tous ceux qui font de l'esprit, "ironie infectieuse, pâle mamelle du scepticisme" (OC, 134); qui pratiquent le libre examen, qui ont le "mal du défi" (OC, 136, 137). Ceux qu'il appelle aussi les écrivains "pernicieux (PV, I, 407), "les vilains de lettres" (PV, V, 93). Grignon, bien sûr, les malmène et les rudoie puisqu'ils mettent en péril les valeurs qu'il met au-dessus de toutes les autres: la foi et la morale catholiques. Tous ces écrivains, dont nous avons déjà nommé la plupart, ce sont chez les écrivains français, les Encyclopédistes et surtout Voltaire. Et enfin, Renan, France, Barrès, Bergson, Gide, Romain Rolland. Et dans une certaine mesure, Jules Romain, Mauriac, Maurois. Dans son étude du volume de Henri Massis, l'Honneur de servir, Grignon fait leur procès. Tous sont de grands corrupteurs et si l'on en croit

---

1 Vbr, "Arthur Buies, ce fils Homais", la M, 17 juillet 1920, p. 2.

le polémiste, ils auraient non seulement corrompu la jeunesse française du début du XX^{e} siècle, mais aussi celle du Québec. En effet, les grands journaux ignorants et inconscients les auraient largement présentés et cités dans les années 1910-1915, jetant sans s'en rendre compte dans bien des consciences, le trouble et la suspicion[2]. Il accuse donc ces journaux d'avoir favorisé la corruption des jeunes de sa génération. Au lieu de combattre les revues américaines, somme toute inoffensives, ils auraient dû dénoncer et combattre ceux qu'ils publiaient. En 1937, il trouve scandaleux que l'Encyclopédie de la jeunesse qui se vend partout dans la province, cite encore le nom d'Anatole France (PV, I, 407 à 409). Ce ne sera d'autre part qu'après la guerre, que les grands journaux présenteront enfin les grands écrivains catholiques. Il voit ainsi la jeunesse à la veille de 1914:

> "Inquiète, tourmentée, bousculée de-ci de-là; la jeunesse sait bien que France, Renan, Barrès, Bergson, Gide et Romain Rolland n'ont pas tout dit .
>
> "Elle tâtonnait encore, la génération de 1914. Elle hésitait. Le poison versé dans les coupes ardentes par France et par Renan agissait toujours. Soudain, la jeunesse se ressaisit, se contracte et va accomplir un dernier effort pour découvrir enfin la vérité" (PV, II, 103).
>
> "Et je vous le demande, combien parmi vous, hommes de 40 ans qui me lisez, combien peuvent se rendre le mérite de n'avoir pas succombé vers 1914 à la tentation de tout lire André Gide et tout lire Romain Rolland? Bien peu. Il me suffit de discuter dix minutes avec un inconnu pour découvrir aussitôt s'il appartient à la génération (la mienne)

---

2 Valdombre exagère-t-il? Sans doute! C'est en tout cas un point de vue qu'il réaffirmera à plusieurs reprises.

> qui s'est abreuvée aux deux sources polluées que nous offrent l'Immoraliste et Jean Christophe.
>
> Soyez francs, faites comme moi. Admettez que la jeunesse, que notre jeunesse a lamentablement erré et que tout reste à faire. D'ailleurs, le moment de la liquidation est venu. Mieux vaut aujourd'hui que plus tard" (PV, II, 118, 119).
>
> "Quelle plume trempée dans le vitriol écrira jamais cette lamentable odyssée qui a fait tant de victimes parmi ma génération. Misère de misère! nous avons besoin maintenant de 50 ans de travail pour décrasser tout ça" (PV, I, 407, 408).

Tous ces auteurs "pernicieux", il prétend les avoir "mangés, vomis et remangés" à l'âge où il courait "les aventures et la pharmacie Homais" (OC, 34). En 1940, il dénonce encore, en bloc, le XVIII^{e} siècle et sa société corrompue "dont les dîners fins préparaient la révolution" (PV, IV, 193). Or, on le sait, il a été un grand liseur et grand admirateur de Rousseau. Il malmène particulièrement Voltaire dont il admire par ailleurs le style. Il admet même volontiers que les auteurs du XVIII^{e} siècle sont souvent d'admirables artistes. Mais n'est-ce pas justement ce qui les rend encore plus dangereux? Il écrira: Voltaire a tout dit "ce qu'une vipère protégée par la police pouvait dire sur la Société de Jésus. Ses baves sont complètes et extrêmement écoeurantes[3]". Quant à son Dictionnaire philosophique, ce "crottin du vieil avare sensuel de Ferney", il est heureusement dépassé (OC, 89).

Parmi les "sceptiques" du XIX^{e} siècle, ce sont surtout Renan et France qu'il malmène le plus. Ernest "Renian", dont l'ironie "renanisante" est

---

3 Voir "Arthur Buies... ", la M, 17 juillet 1920, p. 2.

digne des apostats (SEIM, 66), le fascine à vingt ans, particulièrement sa Vie de Jésus:

> "Dans le temps, j'étais féru du bonhomme Renan. Cet engouement ridicule marquait bien les déficiences d'une génération à moitié instruite et pour nous, celui qui n'avait pas lu la Vie de Jésus 'par' Ernest Renan, n'avait rien lu. Ça finissait là. Et nous étions des jeunes gens pas mal finis. Pourquoi l'oublier" (PV, IV, 366)?

Pour Valdombre, le "défroqué", la "mêmère Renan", "avec sa bave de moine immonde" (PV, I, 8) vivra moins longtemps que le bonhomme Dumas (PV, III, 310). Mais il aura, hélas, empoisonné sa génération. La Vie de Jésus fut la porte ouverte "à tous les mensonges", ouverte sur un monde ancien nourri de "peut-être, de probablement, de que sais-je?" et l'intrusion sournoise d'un subjectivisme mortel, pourriture du coeur et de la raison. Les jeunes de son temps, vulnérables, se virent "impuissants à se défendre contre une forme enveloppante, insinueuse, faite de caresses et de châtoiements" (PV, II, 107). Dans son texte, "Léon Bloy", de 1925, Grignon écrit dans la même veine sur Anatole France: "son cadavre ne sera pas encore refroidi que les hommes l'auront oublié [...] la charogne Bergeret pourrira dans la fosse" (SEIM, 80). Ce passage en choque plus d'un et le juge Desaulniers, indigné, envoie sa lettre de démission à l'École littéraire de Montréal. Certes, convient le polémiste, "pépère France" écrit bien, en tout cas mieux que Jean Bruchési (PV, I, 409), mais il reste "un plagiaire, un retrousseur de bonnes, un mangeur de curés, blasphémateur notoire" (PV, V, 62). Il voit dans son oeuvre un "blasphème continuel, servi à petites doses", un poison d'autant plus dangereux qu'il agit

sournoisement. Il conclut ainsi: "il nous a laissé la fine pointe du diamant du scepticisme et quand on sait ce que vaut le scepticisme, on découvre toute suite qu'il s'agit d'une pierre fausse". Chez Barrès, "la fille Renan", il voit beaucoup trop "d'encens et de cierges allumés", un auteur avant tout préoccupé par son "moi" et qui s'est plutôt servi du catholicisme (PV, II, 110 à 115). Bergson est certes un grand personnage, mais à quoi bon une nouvelle philosophie quand il eût été "si utile et si simple de nous offrir un Petit Catéchisme" (PV, II, 115 à 117). Gide, un autre délice de ses vingt ans, aurait eu lui aussi une pernicieuse influence sur beaucoup de jeunes Canadiens français (PV, II, 117 à 123). Il voit dans lui et dans Rémy de Gourmont, "les premières colonnes de l'essayisme libertaire[4]". Il reconnaît cependant dans Gide, "corrupteur distingué", un maître de la psychologie et de l'analyse. Mais il est protestant, calviniste, pervers, immoral. Il s'évade, fuit, se renie, démoralise. Pourtant Grignon lui sait gré d'avoir dit la vérité sur le communisme et la Russie dans son Retour d'URSS qu'il commente longuement (PV, I, 183 à 195). Il écrit: "Gide fait preuve d'un grand courage et d'une admirable conscience d'écrivain en disant la vérité" (PV, I, 195). Quant au Jean Christophe de Romain Rolland, il génère le dégoût de la vie et de l'âme. Il règle en ces termes, le cas Rolland: "le moins français des écrivains français. Il a voulu se révéler 'européen', universel. Il ne fut pas même humain" (PV, II, 123 à 126). L'autre grand romancier, Jules Romain, n'est pas épargné: un écrivain toujours opposé au catholicisme et aux politiques de droite. Bref, un écrivain "fort peu recommandable à plusieurs points de vue" (PV, IV, 263 à

---

4 Vbr, "De Gide à Dieu... ", les Cahiers des Compagnons, vol. 1, no 3, janvier-février 1945, p. 94.

265). François Mauriac et André Maurois quant à eux, ont perdu leur temps à peindre les misères des milieux bourgeois: "les bonnes familles, le petit déjeuner, le corset noir et le mari cocu" (PV, V, 129). A côté de tous ces pervers et "faux catholiques", Grignon met aussi les trois "B": Bazin, Bordeau, Bourget, si souvent malmenés; mais aussi des "médiocrités" comme Coppée, Richepin, Mendès, Lorrain, Rosny, Rostand, Veuillot, Pierre L'Ermite et quelques autres (PV, V, 6, 7). Le critique n'a aussi que mépris pour les naturalistes, surtout le "grand fécal" Zola (SEIM, 63). Et parmi les écrivains "bouchers", il met tous les romanciers populaires qui peignent si abondamment et si complaisamment les misères de l'homme et ses faiblesses, "la petite histoire de l'amour et de l'adultère[5]". Plusieurs années plus tard, il déplorera que l'on étudie, à l'école, les écrivains existentialistes[6].

Parmi les sceptiques et les faux catholiques, on retrouve aussi, mais certes en moins grand nombre, quelques écrivains québécois. Parmi eux, Arthur Buies, Jean-Charles Harvey et, dans une certaine mesure, Louis Francoeur, Alfred Desrochers, Berthelot Brunet et le journaliste Émile-Charles Hamel. Dans un article du Mâtin[7], Grignon s'indigne de ce que l'on compare parfois Buies et Fournier. Il voit dans le premier un anticlérical ambitieux et craintif, disciple de Voltaire, chez qui il s'est copieusement abreuvé. Il fait de Buies, le père de la pensée anti-religieuse au Canada français:

---

5 CB, "R. Laroque de Roquebrune", l'AN, 4 octobre et 22 novembre 1918, p. 2 et 3 et p. 2.

6 CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 8.

7 Vbr, "Mes pages d'amour... ", le M, 24 février 1923, p. 3.

> "Une tête drôle qui trompe l'intelligence. Une vieille tête anticléricale [...] c'est la tête de Buies. De Buies qui est le père légitime, absolument illustre de l'anticléricalisme au Canada[8]".

Grignon refuse de voir en Buies un homme d'esprit et un grand écrivain. Il en fait plutôt un ambitieux, un lâche, un jaloux et un rancunier[9] (OC, 89 à 91). A l'égard de Jean-Charles Harvey, le polémiste a une attitude ambiguë. Le perçoit-il comme un rival? Sans doute! Ici et là un bon mot sur lui. Mais le plus souvent, et surtout en 1938, à l'occasion de ses nombreux démêlés avec l'équipe du Jour, il attaque l'homme et l'écrivain de façon grossière, méchante et malicieuse. Et certaines charges laissent pantois le lecteur, mal à l'aise et gêné. Des charges qui d'ailleurs, font plus de tort au narrateur qu'à la personne visée. Dans ces cas-là, la hargne est telle qu'elle fige le discours, fait oublier le référent et renvoie au narrateur. On ne voit plus la cible, mais un Grignon crispé et grimaçant, trépignant d'une colère suspecte. La situation a quelque chose de tristement pathologique. Déjà, en 1934, Grignon traite Harvey de "petit vieux de la critique indépendante et dégueulante, de petit drôle, de cochon[10]". Il mène contre lui une charge à fond de train sous prétexte qu'il a, dans un article, mis Alphonse Daudet bien au-dessus de

---

8 Vbr, "Arthur Buies... ", la M, art. cit.

9 Ce n'est qu'en 1963 que Grignon consentira à rendre justice à Buies. L'anticlérical l'horripile toujours, mais il reconnaît enfin les mérites du pamphlétaire. Voir CHG, "Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 29 à 42.

10 Vbr, "la Rivière-à-Damase", l'O, 30 octobre 1934, p. 4.

son fils Léon[11]. Quelques années plus tard, dans "Jean-Charles Harvey sous son vrai jour" (PV, II, 332 à 358), il reprend le portrait: flagorneur, nerveux, arriviste, inquiet, menteur, ignorant, crétin... Mais à quoi bon continuer? Voilà qui suffit pour le portrait. Et Valdombre l'accuse d'être un libre penseur et un sceptique, un dilettante et un "triste auteur de quelques livres bêbêtes et marqués d'un anticléricalisme que répudierait M. Homais" (PV, II, 342). Il lui reproche particulièrement son point de vue sur le féminisme, son manque d'ardeur à combattre Duplessis, sa tendance à dénoncer les curés et le système d'enseignement. Il écrit:

> "L'adorateur du relatif, le dilettante, le saluer de morts et de vivants, l'homme des canalisations et des marchandages, le monsieur Homais de la presse canadienne-française a défié l'Absolu, je veux dire Dieu. Voyez où il en est. Le fils spirituel de l'apothicaire libre penseur n'est plus qu'un peu de poussière qu'on s'empresse de balayer au loin dans le voisinage du matérialisme, du progrès de la science et des sottises du siècle. Ce ne sera pas long maintenant" (PV, II, 348).

Il reproche aussi à Harvey de défendre les sceptiques français, France et Renan. D'ouvrir les colonnes de son journal à des détracteurs de Bloy, comme par exemple Brunet. Il laisse entendre qu'Harvey l'a sollicité pour écrire dans le Jour. Il cite des lettres pour le prouver et conclut que son refus n'a pas été apprécié:

---

11 Vbr, "Jean-Charles Harvey... ", l'O, 6 et 7 décembre 1934, p. 4.

> "Il est vrai que Jean-Charles Harvey s'est traîné dans ma maison à Sainte-Adèle pour obtenir ma collaboration. Je vous avoue que, dans ce temps-là, le petit Hamel, les petites Alice Guay, les Brunet, les Jean-Aubert, les Micro Scome et tous les poux du journalisme contemporain ne pesaient pas lourd dans la balance. Ils n'existaient même pas" (PV, II, 355).
>
> "Et toujours je refusai de collaborer. Ni pour or ni pour argent, ni pour les beaux yeux de Jean-Charles ou de qui que ce soit, je n'aurais voulu voir ma signature dans cette famille qui se salissait de jour en jour" (PV, II, 358).

Dans le même article, il malmène Charles-Émile Hamel: "le folliculaire le plus comique encore vu dans le Québec" qui s'abreuve chez France et qui écrit "comme un palefrenier". Il le prévient que ses jours sont comptés (PV, II, 349). Parmi les sceptiques canadiens, Valdombre range aussi son ami Francoeur devenu dilettante et désabusé, après son retour d'Europe. Il raconte leur rencontre après de longues années de séparation. Francoeur lui lit d'une voix admirable la prose inimitable de la dédicace de la Vie de Jésus de Renan. Et Grignon pleure sur la misère spirituelle de son ami:

> "... je pleurais sur sa misère, je pleurais sur notre misère à nous, jeunes hommes de trente ans qu'avait perdus et corrompus Renan.
>
> A cette époque, pourtant j'étais sauvé. Mais lui? Lui, il sombrait dans le doute et la 'littérature'!!! Je pourrais en compter un grand nombre de ces enfants prodigues qui ne sont pas revenus à la maison du Père. Ils lisent encore Renan à la lueur fumeuse d'une pseudo-science historique. 'Renan l'a dit'. Et c'est là leur crité-

> rium. Et l'on croit avoir dit le dernier mot" (PV, II, 107, 108).

Dans sa longue étude de 1941, il peint Francoeur indifférent, "regardant passer la procession, s'accommodant d'un 'je m'en foutisme' peu édifiant", profitant de son immense culture pour jouer du paradoxe, souriant comme Montaigne, Voltaire, Renan et France (PV, IV, 410, 411). Il reproche aussi à Alfred Desrochers, qu'il admire par ailleurs, de manifester une indépendance d'esprit suspecte dans Paragraphes. Il est vrai que dans cet ouvrage de Desrochers, on découvre un virtuose du paradoxe et de l'ironie, qui manie avec aisance et souplesse les nuances, les ambiguités et les contradictions, donnant toujours l'impression de se dérober après avoir affirmé. Voilà bien ce qui devait exaspérer Grignon au plus haut point. Lui, pour qui on ne saurait écrire sans prendre parti et pour, tout simplement, jouer ou se divertir (OC, 134). Mêmes reproches à Berthelot Brunet, un autre virtuose du paradoxe. Dans ses charges répétées de 1938, contre le Jour d'Harvey, il accroche au passage son ancien souffre-douleur, au temps de l'École littéraire de Montréal. Car Brunet s'est permis l'audace d'une article impertinent sur Léon Bloy[12]. Ici, encore une fois, le polémiste perd son contrôle. Berthelot n'est plus qu'un pauvre type, un malade, un dérangé:

> "... triste sire, tapeur bien connu de tous les avocats et de tous les notaires de la rue Saint-Jacques sans compter maires et curés qu'il relance partout et jusqu'aux confins du comté de

---

12 Berthelot Brunet, "la Paille de Léon Bloy", le J, 21 mai et 4 juin 1938, p. 2.

> Charlevoix. "[...] critique dont le débraillé et le délabré de son accoutrement aussi bien que de son cerveau disent assez qu'il a besoin d'être secouru" (PV, II, 276).

Brunet s'étant permis de "vomir" sur de Groux et Bloy, est un "franc-maçon et un déchet des loges" (PV, III, 277, 278). Il grossit les rangs des libres penseurs et des forbans du journalisme, capables d'écrire n'importe quoi sur n'importe qui (PV, II, 341). L'antipathie hargneuse et suspecte de Grignon pour Brunet, ne surprend guère. Brunet est plus cultivé que Grignon. Il a tout lu, les classiques comme les modernes. Et il écrit mieux que Grignon. Il manie sa plume avec une légèreté, une dextérité et une finesse qui sont, il faut bien l'admettre, très souvent étrangères à Grignon. Cela, Grignon le sait, le voit, le sent. Et cela, Grignon ne le pardonne pas à Brunet[13].

Dans l'oeuvre du polémiste, on le voit, les libres penseurs forment donc en quelque sorte le premier "groupe-cible", constamment dénoncé et malmené. Le second "groupe-cible", lui aussi identifié et stigmatisé pour des raisons d'ordre d'abord idéologique, regroupe les femmes-écrivains, plus précisément dans la langue du pamphlétaire, les "bas-bleus". A Adrienne Choquette, Grignon confie: "Moi? je les adore les femmes, les vraies, mais j'ai les bas-bleus en horreur[14]". C'est que Grignon voit, automatiquement et presque malgré lui, dans toute oeuvre de femme, "au milieu de l'exaltation, l'ombre

---

13 En 1943, Valdombre dans "Quand un converti se déboutonne" (PV, V, 110 à 112), commente Chacun sa vie où Brunet raconte sa conversion. Le ton est plus mesuré et Valdombre reconnaît à l'auteur un certain talent.

14 Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains..., op. cit., p. 228.

mystérieuse du féminisme[15]". Ici, il se comporte comme son maître Barbey d'Aurevilly dont il avoue d'ailleurs s'inspirer sur cette question précise. Il dit quelque part qu'il prend infiniment de plaisir à colliger certaines des remarques acerbes que fait, contre les bas-bleus, Barbey, dans ses Mémoranda, "toujours d'une encore rouge, enflammée, poétique et violente" (PV, III, 359). Écoutons Barbey faire les présentations:

> "Les Bas-Bleus (Blue Stocking) ainsi nommés, à Londres, du temps de Pope, pour dire des femmes qui, de préoccupation intellectuelle, en étaient arrivées à ne plus faire leur toilette et qui portaient des bas comme tous les cuistres d'Angleterre, sont restés imperturbablement ce qu'ils étaient du temps de Pope".
>
> "Le Bas-Bleu, c'est la femme littéraire. C'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature, c'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire[16]".

Barbey s'indigne dans le même texte de la prétention des bas-bleus au génie, "cette immense virilité", déplore qu'elles perdent aussi leurs charmes à vouloir se faire hommes et fustige Georges Sand pour le mauvais exemple qu'elle aura été. Le procès des bas-bleus tourne chez Barbey au procès du féminisme et au procès des grands principes démocratiques qui fondent celui-ci, la source de tous les maux. Il se demande: "La femme peut-elle produire ce que l'homme produit?" Il répond: non! Car il n'y a pas égalité spirituelle entre la femme

---

15 CB, "les Voix du coeur et de l'âme...", l'AN, 18 février 1921, p. 2.

16 Jules Barbey d'Aurevilly, les Oeuvres et les Hommes, tome V, les Bas-Bleus, Genève, Slatkine Reprints, 1968, 346 p., p. XI et XII.

et l'homme. Les femmes poètes, écrivains et artistes seront donc toujours des "poètes femmes, des écrivains femmes, des artistes femmes[17]". Précisons-le tout de suite, Grignon n'ira pas tout à fait aussi loin dans ses affirmations. Mais c'est tout de même avec une prédilection et une satisfaction évidentes qu'il ridiculise nombre d'oeuvres écrites par des Canadiennes françaises:

> "Maintenant que la bonne petite femme canadienne-française imite les misses de l'Oncle Sam, qu'elle porte culottes, fume la cigarette, boit du gin [...] s'occupe du droit et des sciences, déserte la cuisine et les arts domestiques, fréquente les clubs de journalistes, figure à la Chambre basse ou haute, on peut bien lui permettre de taquiner un peu la muse [...] Mais faut-il encore que cette muse, si musette soit-elle, possède un peu de souffle et que la taquineuse ne se pâme pas dans la mièvrerie, les coups d'évantails ou les coups de mouçoirs[18]".

Voilà bien ce qu'il reproche aux bas-bleus: une certaine mollesse, beaucoup de sentimentaleries, un certain goût pour le scandale et une prédilection pour les clichés et les lieux communs:

> "Je me représente les bas-bleus comme la plaie de toutes les littératures et particulièrement de la nôtre. C'est un grouillement perpétuel de pensées plates, de phrases sentimentales, d'adjectifs parfumés et de sous-entendus qui tombent sur les nerfs. Il n'y a pas de vocable dans aucune langue pour exprimer l'horreur d'un tel rut" (PV, I, 26).

---

17 Ibid., p. XVII à XXII.

18 Vbr, "la Critique des livres... ", la Vc, no 44, mai 1930, p. 45.

> "C'est effrayant! Les femmes, je veux parler des femmes 'prosatrices' et peut-être 'posatrices', écrivent des billets du soir, petits billets doux, doux et rose nanan, elles exhibent pour nous étonner, leur coeur de soie, leur coeur de velours, garde-robe voluptuaire très curieuse à fouiller, et qui font la gloire de certains bonzes de l'économie politique, sociale et littéraire[19]".

Grignon en veut particulièrement aux suffragettes et aux chroniqueuses "ignorantes et primaires et embarrassantes et encombrantes et sacrement achallantes" (PV, III, 177). Par exemple, à la journaliste américaine Dorothy Thompson (PV, III, 87) ou à la canadienne Michèle Le Normand qui fait en passant de la publicité pour les romans de son mari, Léo-Paul Desrosiers (PV, III, 176). Ou bien encore à celles qui signent Françoise et Madeleine. Valdombre leur reproche non seulement d'écrire pauvrement, mais encore de se complaire dans les sujets mille fois abordés, inutiles et inoffensifs. Il voudrait les voir s'intéresser de plus près aux plaies sociales qui rongent l'élément féminin. Par exemple, à la femme qui boit ou qui fume; par exemple, à la "femme dactylo". Voilà des sujets qui pourraient être abordés avec grand profit pour celle qui écrit et pour les lecteurs. Il conclut ainsi:

> "Ne vaut-il pas mieux laver, comme il faut, la vaisselle, s'occuper comme il faut, des arts domestiques, avoir comme il faut, des enfants ou avoir un époux et l'aimer comme il faut, au lieu de rédiger de telles phrases savonneuses qui ne veulent rien dire[20]".

---

19 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", la M, 5 mars 1922, p. 2.

20 Vbr, "la Critique...", la Vc, no 44, mai 1930, p. 45 et 47.

Parmi les françaises, il lui arrive de griffer au passage, Marceline Desborde-Valmore, Simone de Beauvoir, Françoise Sagan et Georges Sand, "première hystérique et dissimulatrice de toute la littérature féminine" (PV, I, 149, 150). Parmi les canadiennes, Laure Conan, Marie-Rose Turcot, Éva Sénécal, Marie-Claire Blais. Il fera une place de choix à Yvette O., Mercier-Gouin, "bas-bleu, formidable zéro admiré des péronelles, des oies et des coqs d'Inde de la critique vendue" (PV, II, 72). Il mène avec une verve enlevante, une impitoyable critique de sa pièce le Jeune Dieu (PV, II, 54 à 64). Dans ce texte, un vrai sabordage, il écrit: "C'est un grand nom dans nos lettres, un nom qui éclate, un nom qui sonne et qui fait chic". "Sa pièce sera jouée à Constantinople, Carthage, Byzance! Henri Letondal fera la mise en scène" (PV, II, 53)! Il conclut: "Il est bon qu'on le sache une fois pour toutes. Jamais un grand nom et une grosse fortune n'empêcheront la vérité d'apparaître avec la précision et la fureur de la foudre" (PV, II, 55). Il dénonce le "tam-tam ridicule d'une publicité tapageuse", faite autour du nom de l'auteur. Il ne veut voir en elle qu'une dame ambitieuse qui se sert de son nom et de sa fortune pour faire parler d'elle, et qui rêve d'être "la Sachatte Guitry de la littérature canadienne" (PV, II, 63, 64). La fin du texte est sans pitié:

> "Et du reste, le dernier vocable de notre Jeune Dieu est tout un symbole. Vous avez choisi le plus dur de la langue française et celui qui pouvait le mieux stigmatiser une faiblesse incurable, je veux parler du mot 'cahoter'. C'est le seul juste de la pièce" (PV, II, 64).

L'année suivante, il revient à la charge. La Réussite, une nouvelle pièce, présentée à Paris cette fois, est un lamentable échec. Avec un évident plai-

sir, il cite les critiques de Gringoire, la République, Aux Écoutes, le Temps. Faisant remarquer que Madame Yvette O. Mercier-Gouin a davantage un nom qu'un renom, "ce qui est tout de même différent", il renvoie l'auteur au "raccommodage des chaussettes":

> "Espérons qu'après la raclée que cette dame vient de recevoir, elle va abandonner la plume pour l'aiguille et la cuiller à pot. La besogne lui paraîtra peut-être moins intéressante, mais elle profitera plus à elle-même d'abord, puis par ricochet, à la nation tout entière, ce qui n'est pas à dédaigner" (PV, III, 262).

Mais, entre 1919 et 1940, la cible préférée de Grignon, c'est d'abord et surtout, Madeleine Huguenin[21]. Madeleine écrit des chroniques dans la Patrie dès 1900, où elle succède à Françoise. Elle publie des recueils de nouvelles et de chroniques, écrit pour le théâtre et fonde la Revue moderne en 1919. Dans l'Avenir du Nord de juillet 1919, il écrit son premier pamphlet contre les bas-bleus. Madeleine est la première victime[22]. L'attaque est si dure que le journal juge bon de publier ses excuses, précisant bien qu'il se dissocie tout à fait des paroles de Claude Bâcle qu'il tente, par la même occasion,

---

21 Fille de l'avocat Gleason de Rimouski et épouse du Docteur Huguenin de Montréal.

22 CB, "Opinions libres...", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1 et 2. Bâcle se moque de Madeleine "la laïque, la bas-bleu, l'écrivine, la ce que vous voudrez". Et de sa pièce de théâtre, En pleine gloire, à laquelle il attache "un grelot".

d'excuser[23]. Dans un Article de la Vie canadienne de 1930, le polémiste l'attaque à nouveau grossièrement, sans la nommer:

> "Il y a sept ou huit ans, Montréal avait l'honneur de garder précieusement dans ses murs un bas-bleu célèbre que je détestais avec magnificence. Malgré son âge un peu mûr, je lui trouvais une taille magnifique, des hanches argentines. Si cette femme n'eût pas écrit, je lui aurais fait la cour [...] Mais ses billets du soir, du midi, du matin, du coucher et de la toilette, portaient un stigmate bois de santal tel de sottise qu'ils me tombaient sur les nerfs et me rendaient fou de rage. A les lire d'un peu près, on sentait l'aile de l'imbécillité vous frôler doucement. Un véritable cauchemar. Les hanches alors perdaient tout leur charme.
>
> J'ai appris dernièrement que ce bas-bleu sombrait pour toujours. Ce sera un grand bienfait pour la race entière. La Providence a parfois de ces largesses[24]".

En 1937, mêmes attaques, même hargne. Madeleine prend la défense de Jean Bruchési et réplique à un article peu élogieux de Valdombre dans En avant[25]. Le polémiste réplique à son tour. Il lui précise qu'il l'admire et qu'il se fera un plaisir de la conduire un jour au Panthéon (PV, II, 297)[26]. En 1940, les bas-bleus l'exaspèrent toujours. Il écrit "le Bas-bleu sous l'orage"

---

23 La Rédaction, "A propos de Madeleine", l'AN, 22 août 1919, p. 2.

24 Vbr, art. cit., la Vc, no 44, mai 1930, p. 45.

25 Vbr, "Littérature/L'Art d'écrire", Ea, 28 mai 1937, p. 2.

26 On comprendra mieux l'attitude de Grignon si l'on sait que Madeleine appuyait Duplessis et l'Union nationale, notamment dans ses articles de l'Illustration nouvelle.

(PV, IV, 203 à 225). Mais s'il s'écoutait, il écrirait "le Bas-bleu sous la rage". Douze pages entièrement destinées à tomber Madeleine Huguenin. Décidément! Grignon a la rancune tenace. Dans cet article, il fait un survol des écrits de Madeleine. Il rappelle son premier article de l'Avenir du Nord et la mise au point du journal. Et il se réjouit et se félicite, lui, un "grossier personnage", d'avoir été le premier et le seul à montrer Madeleine telle qu'elle est. Écoutons-le:

> "...l'écrivain le plus faux, la femme la plus ridicule encore vue au Canada français. Le sentimentalisme qui suinte de toutes parts dans ses écrits n'a d'égal que le manque de goût et de proportion qui l'engendre. Qu'il s'agisse de ses chroniques enjuponnées, de ses billets parfumés à l'eau de Floride, de la plus petite jusqu'à la plus longue de ses phrases, enfin tout ce qui sort de cette cervelle féminine prend aussitôt la teinte du mensonge, de l'artifice, de l'à-peu-près, du convenu et de l'arrangé. C'est quelque chose de monstrueux et il n'est pas d'exemple dans aucune littérature d'un genre plus bas et plus ignoble. Depuis bientôt vingt-cinq, trente, quarante ans que cette bonne femme écrit, elle n'a su que 'vagir' des impressions de boudoir et des opinions de salles de couture. Je vous mets au défi de relever dans ce fouillis d'encre et de dentelles une seule idée personnelle, une seule pensée noble et généreuse. Madeleine se traîne au contraire avec une sorte de volupté inconcevable sur le tapis usagé des conventions sociales. Elle répète ce qu'elle entend, ce que l'on dit et elle nous le rend dans une langue bâtarde, poisseuse qui colle aux doigts et à la langue" (PV, IV, 206).

Il évoque, pour s'en moquer, les textes de Madeleine parus dans la Revue moderne, où, prétend-il, se révèle la première féministe du Canada français. En 1938, Madeleine publie Portraits de femmes, dédié à Maurice Duplessis et au

Secrétaire provincial, Albiny Paquette. Naïveté, ou sens de l'humour, ou douce revanche? Elle en envoie un exemplaire dédicacé à l'Ours de Sainte-Adèle: "Hommage confraternel". Valdombre tombe l'ouvrage et fait des gorges chaudes:

> "Quand on sait que depuis bientôt un quart de siècle, je ne rate jamais une occasion de passer les bottes à ce bas-bleu, une dédicace de la qualité de celle que je viens de vous lire ne manque pas de saveur et en dit long sur le caractère de nos femmes de lettres.
>
> Madeleine espérait-elle m'emmieller, espérait-elle m'adoucir? L'astucieuse! C'est fort possible. Je lui remettrai donc son change et nous serons quitte" (PV, IV, 211).

Mais pourquoi donc un article si long? Parce qu'il veut régler le cas du bas-bleuisme, "malaise intellectuel et manie". Et s'il s'acharne sur Madeleine, c'est parce qu'elle représente, selon lui, "le cas type par excellence" (PV, IV, 224, 225). Il veut saborder une fois pour toutes, l'influence qu'elle pourrait avoir sur des milliers de lectrices:

> "Pour ma part, je commence à être passablement tanné, ahuri de voir de braves mères de famille, des jeunes filles naïves se fier et se confier à des bas-bleus qui se moquent d'elles comme de leur première chemise.
>
> J'estime que nos Canadiennes françaises ont trop fait pour le pays; qu'elles ont encore trop à faire pour que des femmes soi-disant de lettres viennent les soustraire à une tâche sacrée entre toutes et viennent tout bouleverser sous prétexte de sauver la littérature et de venger le sexe faible" (PV, IV, 225).

Ce jugement, comme les autres, montre bien que derrière le critique littéraire, veille l'idéologue qui dicte le discours, soucieux d'abord de certaines valeurs et soucieux de perpétuer l'ordre social traditionnel. Mais qu'on se garde cependant d'en conclure que Grigon éreinte sans discernement et systématiquement toutes les femmes de lettres. Il se défend bien de voir dans toutes celles qui écrivent, des bas-bleus (PV, II, 350). Il aura des mots flatteurs pour certaines. Pour Marie LeFranc, Françoise Gaudet, Jovette Alice-Bernier, Jeannine Lavallée, Thérèse Tardif, la princesse Bibesco et quelques autres[27].

On ne saurait évidemment rendre compte ici de façon précise de chacune des attaques de Grignon contre celui-ci ou celui-là, celle-ci ou celle-là. Mais il était relativement facile d'identifier au moins deux groupes-cibles: d'une part, les sceptiques, d'autre part, les bas-bleus. On comprend aussi l'espèce de logique de nature idéologique qui amène le polémiste à faire leur procès. De la même manière, et donc aussi pour des raisons idéologiques, on peut comprendre que Grignon malmène les Exotistes. On ne s'étonne pas non plus qu'il s'en prenne aux écrivains mondains, aux bourgeois, aux officiels, aux professeurs. Par conséquent, aux Morin, Chopin, Dugas, Charbonneau, Desaulniers, Roy, Hébert, Chartier, Du Roure, Barbeau et autres. On comprend,

---

27 Dès 1931, il reconnaît l'apport important des femmes tant dans le roman que dans la poésie. Mais il refuse de voir là, une conséquence de l'émancipation féminine. Voir: DE, "Livres et Revues...", la Rp, vol. 24, no 12, décembre 1931, p. 24. Vbr, "Anthologie...", le C, 14 juillet 1933, p. 2. En 1938, Grignon se plaît à faire remarquer que dans la page littéraire qu'il dirige, dans En avant, une femme a la première place, qui envoie des billets de Paris. Simplicie Dupont, probablement la fille à Damien Bouchard, Cécile.

toujours pour les mêmes raisons, son incompréhension et sa méfiance envers les "modernes" en général, qu'ils soient français ou québécois. Comme par exemple Guy Delahaye ou Saint-Denys Garneau. On comprend aussi que sa méfiance envers les États-Unis et l'américanisme, l'amène à faire le procès de Comment se faire des amis pour réussir dans la vie? de Dale Carnégie (PV, V, 139 à 142). Qu'il se méfie des écrits publiés par des étrangers sur le Canada français, que ceux-ci soient français ou anglais, parce qu'ils sont, selon lui, toujours prêts à dénigrer le paysan ou à le glorifier sans mesure. Aussi, trouve-t-il trop généreux et trop indulgent, les Canadiens français d'aujourd'hui de l'Anglais Wilfrid Bowey (PV, IV, 317 à 321). Il parle, dans ce cas-là, d'éloge accablant.

Mais dans ses critiques, Grignon n'obéit pas qu'à des critères idéologiques. L'idéologie n'explique pas tout. Par exemple, les sentiments souvent ambigus du narrateur et le ton si violent et si hargneux de certains textes. A travers ceux-ci surtout, on découvre des antipathies profondes et tenaces qu'on ne comprend pas toujours. Par exemple, à l'égard de Roquebrune, d'Harvey, de Madeleine Huguenin. Dans ces cas-là et dans bien d'autres, il y a d'autres motifs, plus obscurs, moins transparents, peu désintéressés. Il nous faut bien, qu'on le veuille ou non, dans ces cas-là, en revenir au narrateur. Encore une fois. A un narrateur mesquin souvent, jaloux très souvent et fort rancunier. Car le narrateur en veut surtout à ceux qui réussissent, qui ont un certain succès, qui ont une position sociable enviable ou qui écrivent des livres qui se vendent. Le succès des autres fait toujours Grignon se cabrer. On peut par ailleurs remarquer avec quelle aggressive attention, il surveille tout ce

qu'on écrit sur son compte. Il accepte mal les réserves ou les critiques. Ceux qui oseront écrire sur Bloy, sur Un homme et son péché ou sur les Belles Histoires, et se permettre des réserves, seront immanquablement et systématiquement malmenés. Car autrement, comment expliquer certaines hargnes subites? Comment surtout expliquer certaines volte-faces renversantes? Comment s'expliquer que tel écrivain, plusieurs fois généreusement commenté, devienne tout à coup le dernier de tous et la pire des crapules? C'est qu'au centre du texte critique, le narrateur est toujours là, avec ses valeurs certes, mais surtout parfois, avec sa sensibilité, ses passions, ses susceptibilités. Et disons-le, ses intérêts souvent immédiats.

Il déteste Victor Barbeau parce qu'il est un polémiste en vogue et un conférencier célèbre. Il méprise Émile Coderre parce qu'il a du succès, parce qu'il "se vend" bien. Même chose pour Choquette. Pour illustrer ce que nous avançons ici, présentons un peu plus longuement quelques "cas". Relisons ses textes sur Jean Bruchési, Robert Rumilly, Louvigny de Montigny, Louis Dantin et Eustache Letellier de Saint-Just. En 1922, il démolit Coups d'ailes de Jean Bruchési, dans le Nationaliste[28]. En 1930, Jours éteints du même auteur, dans la Vie canadienne[29]. Il lui reproche à nouveau une certaine fadeur et beaucoup de mièvreries. Mais aussi d'être un "chanceux", un "enfant gâté"; d'être boursier et d'enseigner à l'Université de Montréal qui l'aide à publier; d'avoir pu voyager en Europe et de faire de la radio. En 1932, il le traite de

---

28 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui... ", le N, 5 mars 1922, p. 2.

29 Vbr, "la Critique des livres...", la Vc, no 44, mai 1930, p. 56.

"larve" et évoque la "répulsion" que soulève en lui, le nom de Bruchési[30]. La nomination de celui-ci au poste de sous-ministre au Secrétariat de la Province, en 1937, le fait enrager. Et en 1938, il écrit:

> "Je déteste ti-Jean. J'ai déjà dit pourquoi. On peut être certain que je n'envie pas ses piastres ni son talent plus vil encore. Plusieurs admirent ce médiocre notoire parce qu'ils ne le connaissent pas. Les gens avertis le méprisent. Je le méprise" (PV, II, 75).

Après un article, somme toute favorable, sur Robert Rumilly dans le Petit Journal en 1931[31], le voilà qui s'acharne tout à coup sur "Un biographe en gros" (PV, 1, 104 à 113). Rumilly, "ancien vendeur de corsets et de pantalons pour dames", n'est plus qu'un prétentieux et surtout un arriviste:

> "Son flair de provençal, sa vanité d'Auvergnat, sa rapacité de Normand et son faciès de garçon de bain lui assurent d'emblée la première place dans la littérature française. Il l'a: qu'il la garde. C'est son châtiment" (PV, I, 104).

Valdombre reproche surtout à Rumilly d'écrire des ouvrages qui se vendent, d'exploiter habilement les veines religieuses et nationales. Il le traite bientôt de copiste, de compilateur, de mercanti, de "paraphraste". Il continue ainsi:

---

30 Vbr, "Magnificat de René Bazin", le C, 25 avril 1932, p. 2 et 3.

31 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 4 juin 1931, p. 4.

> "Au cours d'une carrière déjà laborieuse, il m'aura été accordé comme suprême délice d'éreinter des auteurs canadiens-français. Mais franchement, je n'aurais jamais cru rencontrer un jour un être aussi accroupi, aussi aplati, aussi flagorneur et aussi sot que ce Rumilly rumillant, sautillant, grimaçant, louangeant, complimentant, flattant et courtisant" (PV, 1, 109).

Un peu petitement, Valdombre fait remarquer que tandis que de l'autre côté des mers, le franc baisse, ici, sur les bords du Saint-Laurent, "le Français monte" (PV, I, 107). Mais sans doute faut-il aussi préciser, pour expliquer les propos qui précèdent, qu'en 1934, Rumilly s'était permis un article plutôt paternaliste sur Claude-Henri Grignon[32]. Un article plus récent que le premier texte plutôt élogieux de Valdombre, paru dans le Petit Journal.

Louvigny de Montigny aura été une autre des cibles favorites de Grignon, après avoir été quelques années auparavant, déjà fort malmené par Jules Fournier[33]. En 1935, de Montigny présente au jury du Prix David ses Boules de neige. Il entre donc en concurrence directe avec Grignon qui, lui, présente Un homme et son péché. En 1938, de Montigny soutient sa thèse de doctorat à l'Université de Montréal, la Revanche de Maria Chapdelaine, où il se permet de voir dans Un homme et son péché, un tableau de la dépravation des moeurs dans les campagnes canadiennes-françaises. C'en était trop. Et Valdombre écrit une longue lettre, "Médecin, guéris-toi toi-même" (PV, II, 151

---

32 R. Rumilly, "la Vie littéraire...", le PJ, 28 janvier 1934, p. 10.

33 Il faut relire dans Mon encrier, "la Langue française au Canada" (Montréal, Fides, 1965, p. 317 à 347).

à 172). Après s'être généreusement moqué du fonctionnaire et du nouveau docteur, il réfute son point de vue. Il est tout simplement consterné:

> "Mais vous allez tout de même un peu raide, mon cher docteur. Ce n'est plus de la médecine que vous pratiquez là, c'est de la chirurgie.' Ce n'est même pas de la chirurgie, c'est de la boucherie. Vous taillez à grands coups dans ma chair vive. Je peux toujours laisser entendre une plainte, si faible soit-elle" (PV, III, 158, 159).

La citation prouve avec évidence que Grignon a été piqué au vif. Et le ton qui fait semblant d'être humoristique n'arrive pas à donner le change. Valdombre s'efforce vigoureusement de montrer que l'avarice l'emporte de beaucoup sur la luxure dans son roman. Il accuse de Montigny de tenter de discréditer le livre et l'auteur, auprès de l'autorité ecclésiastique. Il fait remarquer que la plupart des critiques n'ont vu nulle trace de dépravation des moeurs dans son livre, en règle par ailleurs avec le dogme et la morale:

> "La faute de la petite Céline n'est qu'accessoire. De même la luxure de Lemont. Et je n'ai qu'effleuré le sujet parce que ce n'était pas là le drame, la situation dramatique que m'offrait l'avarice. Sur deux cents pages, vous en trouverez à peine vingt qui ont trait à des vices et à des passions honteuses. Tout le reste pèse de tout son poids sur le péché capital et une bonne moitié du roman est consacrée à la glorification de la charité chrétienne et de la tradition catholique" (PV, II, 162).

Bien sûr, le polémiste qui veut aussi bien discréditer l'écrivain que l'individu, se moque copieusement de ce "Français d'Anglais", traducteur à Ottawa (PV, II, 159):

> "Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, je vous admire, même s'il m'arrive parfois de vous tirer la barbiche en vous soufflant à l'oreille des vocables qui ne manquent ni de précision ni de fraîcheur" (PV, II, 151).
>
> "A force de traduire des mots, vous en êtes venu à ne plus pouvoir traduire vos propres sentiments. C'est bien là une triste destinée et permettez, mon cher de Montigny, que je vous plaigne de tout mon coeur en cette blanche après-midi d'hiver" (PV, II, 152, 153).

Il classe sa cible parmi les critiques "d'académie et de poussière" et attribue le portrait qui suit, satirique et caricatural, à un de ses lecteurs. Ce procédé, fréquent chez Grignon, qui consiste à déléguer à celui-ci ou celui-là, qu'il ne nomme jamais, tel portrait ou tel jugement, est vraiment un peu gros. Ce portrait, il est de Grignon, tout simplement:

> "Louvigny de Montigny. Ah! celui-là! Écrivain pédant et insupportable, maringouin de lettres et suceur de sang de Louis Hémon. Quand on songe à l'autre, à l'artiste nu-pieds, le derrière sur une souche, écrivant son chef-d'oeuvre d'une main cuite par les brulôts et qu'on voit cet académicien en barbiche soutenant des thèses bien léchées au milieu d'un aéropage d'hommes de lettres, bah! c'est à s'en aller sur le dernier îot de la dernière concession de Saint-André de l'Épouvante, c'est à prendre par le cou le premier colon crasseux qu'on rencontrera pour lui crier: 'Toi au moins, tu es un grand homme!'

> Ah! cette thèse, quelle écoeurranterie! Et ce sont ces menettes du style, qui vont au pays rendre les sentences de l'écriture! Faudra-t-il nous laisser intimider par 'de' entre deux 'gny', Louvigny de Montigny? Un beau nom! Il n'a que cela, le pauvre! Et c'est plein de morgue! Et ç'a veut faire sa petite barbiche française? ç'a veut apprécier une oeuvre de bottes, de hache, de feu, de neige et de misères et ç'a les pieds dans de petits souliers fins, ç'a s'ablue la barbe dans l'eau de Floride, c'est peigné, liché, pommadé et ç'a ne donnerait pas la main au père Chapdelaine pour tout l'or du monde et si ç'a avait rencontré Maria, ç'a aurait ri à pleine gueule doctorale de sa jupe de laine et de ses souliers de beu" (PV, 1, 171, 172).

En 1939, polémique dans le Canada au sujet des Belles Histoires. De Montigny, tout en admettant un certain terroirisme, fait bien des réserves. Grignon n'est pas directement visé, mais qu'importe, puisque les Belles Histoires "sont en cause" (PV, III, 113). Il précise: "J'ai déjà tiré les poils de cette barbiche. J'y reviens avec d'autant plus de ferveur et d'ardeur que cet Anglais persiste à me rendre la vie insupportable" (PV, III, 110). Les insultes pleuvent. Détail intéressant et éclairant, on apprend que Grignon avait, en 1933, envoyé une copie d'Un homme et son péché à de Montigny pour qu'il y indiquât les corrections les plus élémentaires de composition et de langue. Valdombre commente ainsi: "Eh bien! il ne trouva pas un seul mot de bon ou très peu en tout cas[34]" (PV, III, 110).

---

34 On trouve dans le fonds Grignon, un exemplaire d'Un homme et son péché, avec les corrections de Louvigny de Montigny.

En 1931 et 1932, Valdombre n'a que bien peu de réserves à formuler sur l'oeuvre de Louis Dantin[35]. Il voit même en lui un des meilleurs critiques du Canada français et il le place au sommet de la critique canadienne "entre Mgr Roy et Albert Pelletier[36]". Il loue son anthologie des Poètes de l'Amérique française, trouve qu'il a sa place comme poète dans l'anthologie de Fournier et Asselin et admire le conteur. Or, voilà que dans ses Pamphlets de '38, il l'abreuve d'injures, prétend qu'il n'est qu'un rimailleur et un conteur médiocre. Il le traite de "défroqué", de "vieillard blasphémateur", dans un chapitre du texte "Bataille autour de Léon Bloy" (PV, II, 251 à 286), chapitre intitulé "Louis Dantin dit le vieillard cacochyme" (PV, II, 273 à 276). Il y prétend que Dantin insulte Dieu, sainte Jeanne d'Arc et les saints, que "sa prose molle et sa bave haineuse" puent le "moisi et les plus indécrottables défroqués". Dantin avait eu le tort d'intervenir dans un débat sur Bloy au Jour[37], et de prendre le parti de Brunet contre Bloy. Mais cela ne suffit pas à expliquer tant de fiel et tant de méchanceté. Grignon ne profiterait-il pas plutôt de ce débat, pour prendre sa revanche sur le critique qui a analysé, en 1933, avec beaucoup de finesse et de perspicacité Un homme et son péché[38]? Ce n'est que trop évident!

---

35 CB, "Chronique littéraire/Louis Dantin... ", l'AN, 6 et 13 mars 1931, p. 1.

36 CB, "Critique littéraire... ", l'AN, 16 octobre 1931, p. 1.

37 L. Dantin, "A propos de Léon Bloy... ", le J, 4 juin 1938, p. 2.

38 Voir Louis Dantin, "Un homme et son péché", l'AN, 17 mai 1935, p. 1 et 2.

En 1940, ses attaques contre Letellier de Saint-Just, rédacteur en chef du Canada, lui permettent surtout de régler ses comptes avec un journal qui refuse obstinément de parler de lui et de ses Belles Histoires. Dans "Un drame de famille" (PV, IV, 8 à 30), il reproche au journaliste d'avoir permis la publication d'un article non signé, sur les Belles Histoires, qui tente, selon Valdombre, de le faire passer pour un écrivain scatologique. Les insultes pleuvent à nouveau: "Ustache" est ignare, précieux, mondain. C'est un "reptile", mais aussi "le primaire le plus bouché, le barbouilleur de gazette le plus malpropre et pour tout dire, le plus fier crétin qui ait jamais honoré un parti politique" (PV, IV, 27). En 1942, Grignon se réjouit de voir qu'Ustache Letellier de Saint-Just dit "Tête Enflée" (PV, V, 104) est remplacé à la tête du Canada par Edmond Turcotte. Ici comme ailleurs, la violence des propos de Grignon s'explique parce qu'il est directement mis en cause. Encore une fois, on retrouve au centre du texte, le narrateur. Quand Grignon écrit, il est toujours directement concerné et sa présence est d'autant plus manifeste et visible que le ton est plus violent. On retrouve aussi cette présence du narrateur dans les textes qui nous présentent et nous représentent les maîtres et les modèles et tous les élus. Pour Grignon, les "bons" auteurs.

CHAPITRE III

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

3. Les Maîtres et les Élus

Dans un texte de 1959, Grignon écrit:

> "J'avais vingt et un ans lorsque je lus dans l'admirable journal l'Action de Jules Fournier, des extraits copieux de l'Exégèse des lieux communs et d'Un brelan d'excommuniés de Léon Bloy. Ce fut le coup de foudre. Une sorte de révélation surnaturelle. Je faisais la connaissance du plus grand prosateur français de ce début du XX^e^ siècle, un homme d'absolu, le Verbe de tonnerre et de lumière. Un catholique? Non. Plus que cela, un témoin véritable du Christ qui prenait parti volontairement, absolument contre les libres penseurs, toute la racaille des sceptiques, des anticléricaux et du même coup, contre tous les hypocrites, les mous et les dévots qui nous rendent, trop souvent hélas! le catholicisme artificiel.
>
> Bloy était seul.
>
> Il était le seul.
>
> Et c'est précisément parce qu'il était le seul que je me réfugiai dans ses bras et me précipitai dans son oeuvre ainsi que dans un fleuve de vérité et de délivrance.
>
> Jusque-là, je m'étais nourri des Zola, des France, des Renan et de tous les mauvais maîtres, ces corrupteurs impunis, adorés de la foule et d'une multitude de Français et de beaux esprits.

> J'étais pourri jusqu'à la moelle, jusqu'au coeur. Je respirais dans les ténèbres. Léon Bloy m'apportait la lumière. J'étais sauvé!
>
> Depuis longtemps, je ne pratiquais plus la religion catholique. Bloy me prit par la main et me conduisit à l'église. Tout simplement. J'étais converti.
>
> A partir de ce jour lumineux et si extraordinaire, toute ma vie d'écrivain fut tracée. Une ligne droite. Je commençai à collectionner les ouvrages du Mendiant ingrat. Ils étaient rares à Montréal et à Québec, villes catholiques. On ne pouvait les lire dans les bibliothèques où cependant ils se trouvaient. Il était même défendu de prononcer le nom de Bloy. Celui de Voltaire, de Casanova, voire du grand Fécal Zola étaient bien vus. Pas Léon Bloy. N'importe, je finis par mettre la main sur le Désespéré, la Femme pauvre, le Salut par les Juifs et sur les principaux tomes du journal intime. Que de lettres échangées! Que de patience, de fols espoirs et à la fin de réalités consolatrices! Les livres du terrible pamphlétaire s'alignaient sur les rayons de ma bibliothèque.
>
> Et la bataille commença"[1]!

Léon Bloy allait occuper une place à part, la place de choix, dans l'oeuvre de Grignon. Mais il ne doit pas uniquement à l'Action de Fournier, la découverte du pamphlétaire français. Victor Barbeau, après Fournier, est aussi un de ces rares journalistes d'ici à parler de Bloy et à le commenter. Grignon écrit ceci:

---

1 CHG, "Préface" à Léon Bloy face à la critique de Soeur Saint-Louis-de-Conzague (Nashua, New-York, 1959, 581 p.), p. 7 et 8.

> "Croyez-le ou non, il écrivit un éloge du catholique absolu et dans la grosse PRESSE, s'il vous plaît, ce qui constituait à l'époque un scandale impuni. L'admirateur de Bloy s'attirait du coup les foudres des papelards et des anticléricaux"[2].

Bientôt, Grignon va en quelque sorte, "s'approprier" Bloy. Et c'est sans doute lui qui, entre 1920 et 1945, au Canada français, va parler le plus régulièrement du polémiste français. Et ce n'est pas exagéré de dire que la plupart des polémiques qui vont se faire autour de Bloy, sont en quelque sorte dues directement ou indirectement à Valdombre. Car celui-ci ne s'y prend pas toujours bien pour rendre son maître sympathique. Il en parle plutôt de façon à provoquer et à exaspérer. En effet, Grignon fait plus que présenter Bloy à ses lecteurs. En fait, il le prolonge tout en l'exploitant. Et en l'exploitant, il alimente son propre discours. Certes, il souhaite qu'on le lise, qu'on l'étudie dans les écoles. Mais souvent, on a nettement l'impression que Bloy est avant tout une référence intéressante, une mine à exploiter, riche en arguments et en munitions, dont il faut à tout prix garder les droits d'exploitation. Parler de Bloy ou évoquer Bloy, c'est donc un moyen de plus, plus efficace encore, de provoquer et de dénoncer. C'est peut-être aussi rejoindre un auditoire plus vaste. Bloy devient ainsi précieux, pour le polémiste surtout. Faire connaître Bloy, parler de Bloy, défendre Bloy, seront pour Grignon, des façons parmi d'autres, des façons de plus, de se faire connaître, de faire parler de soi, de s'imposer envers et contre tous. Imposer Bloy aux autres, c'est

---

2 CHG, "Dandy et Pamphlétaire" dans Présence de Victor Barbeau, Cahier no 1, Montréal, 1963, p. 24.

donc aussi s'imposer. Ce qui ne veut pas dire pour autant que l'attachement de Grignon pour Bloy n'ait rien d'authentique. Certainement pas! Car parler de Bloy, n'est-ce-pas aussi une occasion de plus de rappeler les valeurs essentielles, de les défendre? Parler de Bloy, c'est donc pour le polémiste, un "devoir":

> "D'ailleurs, je n'avais pas le choix. Dès l'instant que j'acceptai d'être un écrivain catholique, il était de mon devoir de crier aux catholiques de mon pays qu'il existait dans la littérature française un ÉCRIVAIN CATHOLIQUE, le plus étonnant de tous par le style et la pensée. Depuis tant d'années que l'on tenait Léon Bloy dans la prison de la conspiration du silence, il était temps de le libérer pour l'honneur et le bon renom des descendants de Français sur le sol glacé du Canada. Je n'accomplis en cela que mon devoir. Voilà toute la vérité"[3].

Désormais, il s'agira donc, pour le polémiste québécois, de ne manquer aucune occasion de parler de Bloy. Ce qu'il fera avec une constance exemplaire, dans les divers journaux où il écrira. Et dans le journal En avant, pratiquement chaque semaine, pendant trois ans. Dans les Pamphlets aussi, à propos de tout, à propos de rien, il prend le temps et trouve le moyen de le "citer et de le défendre contre ses ennemis", réels ou imaginés, "des cabotins crasseux ou des ignorants qui n'étaient, à tout prendre, que l'écume la plus épaisse de la pire canaille"[4]. Et à ceux qui lui reprochent, non sans raison, de trop parler de l'écrivain français, il répond en 1940:

---

3 CHG, "Préface" à Léon Bloy face à la critique, op. cit., p. 9.

4 Ibid., p. 8 et 9.

> "Quant à ceux qui jugent que je parle trop souvent d'un écrivain catholique, ils peuvent retourner à la 'bonne presse' ou aux journaux matérialistes qui traitent surtout du ventre et des appétits de la bête. Aussi longtemps que nos gazettes et nos périodiques continueront à enseigner les mauvais maîtres et à faire connaître dans l'univers, des écrivains qui trouveraient bien leur place dans les abattoirs, aussi longtemps, je continuerai à parler de Léon Bloy, à le répandre dans un pays qui n'a presque plus rien de catholique. Je fais mon devoir. Je le ferai jusqu'au bout. Du reste, le seul fait de voir blêmir les dévots et baver les païens m'est déjà toute une récompense, une consolation suprême, et, pour tout dire, un véritable luxe que je serais bien sot de me refuser" (PV, IV, 120, 121).

Il décide que les livres de Bloy qu'il possède, ne pourront être vendus, même après sa mort, par ses héritiers. Surtout l'exemplaire précieux du Pal, un "bien précieux" qui doit continuer la tradition et ne pas passer en des mains étrangères:

> "C'est plus qu'un morceau de terre, c'est plus que la maison natale et un coin de la patrie, c'est un morceau de mon âme que je laisse, c'est ma passion de Bloy et il ne faut pas profaner un noble sentiment" (PV, II, 236).

> "Je mendierai au coin des rues avant que de m'en défaire. Pourquoi? Parce que j'adore Léon Bloy, parce que je le tiens pour le plus grand écrivain français des XIX^{e} et XX^{e} siècles et peut-être de tous les temps, parce qu'il est un paratonnerre dans ma vie spirituelle et dans ma vie temporelle, parce qu'il est le catholique tel que je le conçois: absolu" (PV, II, 235).

C'est en 1921, dans un texte de l'Avenir du Nord que Grignon cite le nom de Bloy pour la première fois. Déjà, il se reconnaît dans le pauvre, le mendiant. Déjà, il admire son style[5]. En 1922, c'est le traditionnaliste qui le fascine (VA, 6). Mais c'est en 1923 qu'il écrit son premier texte important sur Bloy (SEIM, 49 à 82). Les autres textes publiés par la suite, dans une très large mesure, ne feront que reprendre celui-là. Il rappelle brièvement l'enfance et les études du jeune Bloy, une période difficile. Comme Grignon, Bloy fut d'abord un autodidacte pour qui toute école est un peu une prison. Il admire aussi "l'homme du Moyen Age", réfractaire à tout modernisme, qui, du fond de sa retraite, surveille attentivement la marche des grands hommes politiques et littéraires. Puis, il présente "le Pamphlétaire" (SEIM, 53 à 68). Le morceau est aussi une véritable entreprise de réhabilitation du pamphlet. Bloy restaure le pamphlet qui agonise sous la plume de Louis Veuillot, Drumont et Rochefort. Valdombre rappelle les attaques de Bloy contre les écrivains contemporains en vogue et le défend déjà contre ses détracteurs aussi bien laïcs qu'ecclésiastiques. Il admet que Bloy s'est parfois trompé. Que ses premiers textes sont souvent trop violents[6]. Mais il reste néanmoins un "justicier ardent". Dans "le Poète" (SEIM, 68 à 82), il admire surtout le style aux "chevauchées romantiques" et insiste pour mettre en évidence deux qualités essentielles qui sont la marque des vrais poètes: l'imagination et la sensibilité. La première favorise le génie et l'inspiration, sans rejeter pour autant la raison et l'équilibre. Grignon admire le langage imagé et

---

5 CB, "les Atmosphères... ", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

6 Vbr, "Notre petit Rictus... ", le C, 21 décembre 1932, p. 2.

le recours abondant à la métaphore, qui n'empêchent pas pourtant, la clarté et la précision du style classique. Il insiste pour que, derrière les invectives, les colères et les blasphèmes, on reconnaisse beaucoup de douceur, de tendresse, d'humilité. Il conclut en nous redisant qu'il veut réhabiliter Bloy et dénoncer la conspiration du silence qui entoure son nom. Il prévoit que bientôt on le découvrira et on l'enseignera. Dès 1932, certains critiques commencent à protester. Ils en ont tout simplement "assez", d'entendre Grignon parler de Bloy. Dans une polémique qui concerne surtout Jean Narrache, Willie Chevalier écrit:

> "Ceci dit, vous me permettrez d'ajouter qu'on commence à savoir que vous aimez Léon Bloy. Ne pourriez-vous pas parler maintenant d'un autre auteur que vous admirez? Il doit en exister [...] Un dernier mot: vous qui déplorez que nous vivions intellectuellement surtout d'imitations, est-ce-que vous n'imitez pas Léon Bloy quand vous engueulez Jean Narrache? Vous le faites du reste très bien"[7].

D'autres, par contre, appuient la campagne de Valdombre. Le mois suivant, en janvier 1933, Rex Desmarchais, dans une lettre ouverte à Asselin, discute de la parenté de Valdombre avec Bloy[8]. Lui qui se présente comme un "fervent de Bloy", prétend que le pamphlétaire français est un mystique d'abord, alors que Valdombre, comme aussi Albert Pelletier, également comparé à Bloy, sont des critiques et des polémistes, dont les préoccupations sont plutôt d'ordre esthé-

---

7 W. Chevalier, "Lettre personnelle à Valdombre", le C, 22 décembre 1932, p. 2.

8 R. Desmarchais, "Lettre ouverte... ", le C, 12 janvier 1933, p. 2.

tique et artistique. Mais la lettre de Desmarchais est en fait un prétexte pour faire l'apologie de Bloy.

Le portrait du modèle, dans les Pamphlets, portrait sans cesse repris, est, à peu de variantes près, toujours le même: un grand catholique, un homme d'absolu, un croisé, un prophète, une victime, un grand écrivain, sinon le plus grand, et un homme sensible. En 1937, il commente le Mendiant ingrat et il évoque l'amitié tulmultueuse de Bloy avec le peintre Henri de Groux, leur querelle et leur séparation (PV, 1, 227 à 245). Dans "l'Orage sur Léon Bloy" (PV, 1, 397 à 409), il présente les Lettres à Véronique et refait pour ses lecteurs l'histoire de la relation de Bloy avec celle qui sera dans le Desespéré, "sa ventouse", Anne-Marie Boulet, depuis leur rencontre jusqu'à la mort de cette dernière. Il évoque un des projets de Bloy qui aurait envisagé pendant longtemps, de venir à Québec fonder un grand journal catholique qu'aurait financé un certain Henry de Puyjalon. Et il se met à rêver. Et si Bloy était venu à Québec? Le catholicisme, à coup sûr, y serait plus authentique. On connaîtrait mieux les auteurs catholiques et les grands corrupteurs auraient été dénoncés. Il aurait, à coup sûr, coulé aussi bien la Vérité de Tardivel que le Devoir de Bourassa. "Ah! si Bloy était venu à Québec en 1878 et pour y demeurer jusqu'en 1917, je sais bien que notre état moral, spirituel et intellectuel serait tout autre" (PV, I, 408). Mais Valdombre sait bien que tout cela n'est "qu'hypothèses et beaux rêves" et il conclut non sans humour:

> "Je pense plutôt avec tristesse que c'eût été moins compliqué et moins long et qu'il est probable qu'au bout de deux semaines de luttes, de journa-

> lisme intense, on aurait trouvé Léon Bloy étranglé dans un fond de cour par la main silencieuse mais impitoyable des cagots" (PV 1, 409).

C'est en 1938 surtout que Valdombre parlera de Bloy. Les études sur le pamphlétaire se font plus nombreuses et conséquemment les polémiques qui en découlent. Dans "la Fin du Monde est proche" (PV, II, 204 à 219), il écrit une lettre à l'abbé Émile Bégin, du séminaire de Québec, qui vient de publier un texte sur Bloy dans le Canada français[9]. Il se réjouit avec malice, de voir les "grosses cloches de Québec" célébrer enfin le grand "Méconnu". Il félicite l'auteur pour sa témérité, l'encourage à continuer et compte sur lui pour faire mettre Bloy au programme. A la même époque, le père Lussier fait une conférence sur Bloy et le critique, Carmel Brouillard, s'intéresse lui aussi au pamphlétaire français. Grignon voit enfin son entreprise de vulgarisation porter des fruits:

> "...j'ai gagné quand même une victoire puisqu'il ne se passe pas de mois, pas de semaine même sans qu'un lecteur ou une lectrice, un professionnel ou un commerçant, un pauvre ouvrier ou des paysans m'écrivent pour se renseigner sur le Mendiant ingrat et quels ouvrages ils doivent en premier lieu aborder" (PV, II, 209).

A chacun, il répond personnellement, conseillant d'aborder Bloy par ses deux romans le Désespéré et la Femme pauvre. Mais voilà qu'éclate tout à coup, une retentissante "Bataille autour de Bloy" (PV, II, 251 à 286)! Dans l'Hebdo-

---

9 Émile Bégin, "Un quart d'heure chez Marchenoir", le Canada français, vol. 25, no 7, mars 1938, p. 696 à 703.

Laval et l'Action catholique, le Père Lussier émet des réserves sur le catholicisme de Bloy et prétend que si Bloy est connu, c'est surtout grâce à Maritain, à Stanislas Fumet et à quelques autres. Valdombre n'y est pour rien, qui éloigne plutôt de Bloy qu'il n'en rapproche. De son côté, Berthelot Brunet fustige Bloy dans le Jour en mai et juin 1938. Louis Dantin appuie Brunet dans un texte de l'Avenir du Nord repris dans le Jour. La querelle se poursuit jusqu'au mois d'octobre. Y participent aussi, des noms connus et d'autres qui se cachent derrière des noms de plume: Sévère Couture, qui tente de nuancer, Harvey, Émile-Charles Hamel, Un lecteur assidu et Claude Servan[10]. Valdombre riposte dans ses Pamphlets et dans En avant. De part et d'autre, les insultes pleuvent. Dans la Nation, Marcel Hamel commente ainsi les disputes sur Bloy, qui divisent les critiques en deux camps:

> "...une bataille féroce engage de part et d'autre les défenseurs et les détracteurs de Léon Bloy. Faut-il accepter le Pélerin de l'Absolu? That is the question. [...] Valdombre dit oui. Jean-Charles Harvey, Louis Dantin et Berthelot Brunet disent non. Qui va l'emporter[11]?"

Ceux qui dénoncent Bloy le présentent, avec ici et là quelques nuances, comme un tapeur superficiel, grossier, cochon, jaloux, ivrogne. Ils mettent en doute son honnêteté et surtout son catholicisme. Certains, comme Dantin, reconnaissent volontiers les qualités de l'artiste. Mais ce qui agace surtout les

---

10 Nous ne rendrons pas compte ici des détails de cette polémique. On trouvera dans notre bibliographie, la plupart des textes écrits à l'occasion des polémiques sur Bloy.

11 M. Hamel, "Avec Valdombre", la N, 30 juin 1938, p. 2.

collègues critiques de Valdombre, c'est de voir celui-ci le présenter comme une sorte de modèle, un guide, un prophète. Dantin conclut que les apologies de Valdombre ne changent rien. Bloy ne restant tout au plus qu'un "phénomène psychologique, un cas psychopathique intéressant et curieux"[12]. Sévère Couture, alias Rex Desmarchais, déplore les exclusions réciproques, mais conclut avec raison et avec perspicacité, que les querelles sur Bloy ont au moins cet avantage de mettre en évidence le talent des écrivains québécois[13]. Valdombre, polémiste d'abord, y trouve son compte. Il est très satisfait de devoir, encore une fois, dénoncer les détracteurs et prouver que Bloy est l'écrivain le plus propre de son temps (PV, II, 284 à 286). Dans "Jusqu'où un moine peut aller" (PV, II, 255 à 273), il malmène fort le père Lussier "joli moine, petit dominicain" qui écrit "une langue de joual". Comme toujours, plutôt que de faire de la critique comme telle, il se moque, ridiculise, caricature: "Dont dont, toujours dont. C'est clair que le père Lussier est un cosaque du dont. Que l'on me passe ce calembour 'dont' on dira du bien en certains milieux" (PV, II, 260). Dans les faux raisonnements du religieux, "résonnent ainsi que des tams-tams de petit nègre, les 'c'est que', les 'ce n'est pas que', les 'mais qui lui'". Malicieusement, il laisse toujours sous-entendre que les procédés du Père sont peu dignes d'un catholique et surtout d'un prêtre. Et il le met au défi de dire précisément où Bloy exagère, lui rappelant que le Christ, lui aussi, a souvent exagéré. Il admoneste le théologien qui prétend, contre Bloy, que la fin capitale n'est pas la souffrance, mais le

---

12 L. Dantin, "A propos de Léon Bloy... ", le J, 4 juin 1938, p. 2.

13 S. Couture, "Autour de Valdombre et de Léon Bloy", le J, 2 juillet 1938, p. 2.

bonheur et la joie et la béatitude en Dieu. A la fin du texte, le polémiste se crispe et se délivre: le père Lussier en prétendant que Valdombre n'est pour rien dans la popularité de Bloy, jette "du poison dans [sa] vie" (PV, II, 273). Et il propose aux Dominicains qui ne sont pas pauvres, de lui payer l'impression d'un pamphlet où il publiera les lettres de curés, de moines, de professeurs et d'étudiants qui disent lui devoir leur découverte de Léon Bloy. Parti sur son élan, il consacre les pages suivantes à "Louis Dantin dit le vieillard cacochyme" (PV, II, 273 à 286). Puis il reproche à Harvey de permettre qu'on attaque Bloy dans son journal, le tient responsable de la publication des "pires ordures et des affirmations les plus malhonnêtes". Et il écrit ceci du Jour: "canal d'égoût et le réservoir du plus sale anticléricalisme encore vu au pays de Québec" (PV, II, 279, 280). Quelque temps après, nouvelle attaque contre Harvey, Émile-Charles Hamel et le Jour, dans "Jean-Charles Harvey sous son vrai jour" (PV, II, 332 à 358). En 1939 et 1940, il continue à conseiller ses lecteurs (PV, II, 269). Il envisage même bientôt, de fonder au Québec une "Société des amis de Léon Bloy" (PV, III, 340). Il publie des placards et donne les adresses des librairies où l'on peut se procurer les ouvrages de Bloy (PV, IV, 128). En 1942, sa critique du volume de Daniel Halévy, Péguy et les Cahiers de la quinzaine, l'amène à défendre encore une fois, son auteur préféré, dans "Encore Léon Bloy" (PV, V, 3 à 18), contre Halévy qui voit en Bloy, un "croyant bizarre, violent et injurieux". Il esquisse un parallèle entre Bloy et Péguy, pèse les mérites et les faiblesses du Désespéré et de la Femme pauvre et vante l'épistolier. Il reprend dans cet article, les propos tenus dans une causerie donnée le 25 janvier 1942, à la Société des Conférences de l'Université d'Ottawa. Il conclut:

> "Il faut prendre cet homme tel qu'il est. Bloy arrive en ligne droite du Moyen Age. Marqué du signe de la Croix, il porte à sa main l'épée des Croisés. Quoi qu'on fasse, une épée ne sera jamais une plume. C'est simple à comprendre. On s'explique alors qu'un écrivain qui se sert d'une épée en guise de plume, se soit fait tant d'ennemis et que par ailleurs, sa prose soit rutilante de feu, d'éclair et de sang" (PV, V, 17).

En 1943, ses propos sur Bloy semblent se nuancer. Il reconnaît par exemple, que Bloy étale trop dans son oeuvre, ses tracas quotidiens et ses ennuis d'argent: "Toutes ces lamentations finissent par énerver le lecteur. C'est harrassant à la fin de toujours entendre crier contre le propriétaire, contre l'épicier, contre le bourgeois" (PV, V, 187). Mais en 1943, il est vrai, Grignon ne quête plus! Il s'apprête à devenir, s'il ne l'est déjà, un de ces braves bourgeois que malmène Bloy.

L'intérêt de Grignon pour Bloy ne disparaîtra pas cependant avec les Pamphlets. Écoutons-le qui écrit au début de 1959:

> "Dieu me réservait une surprise plus grande encore, une joie profonde et fort inattendue. C'est au mois de novembre 1945 (il y aura bientôt quinze ans!) que je recevais d'une religieuse de la Présentation de Marie (Nashua, New-Hampshire, États-Unis), la Révérende Soeur Marie Saint-Louis-de-Gonzague, une lettre assez extraordinaire m'apprenant qu'elle ambitionnait d'écrire une thèse sur Léon Bloy. Imaginez mon étonnement! [...] S'agissait-il d'une mystification? Pas du tout. Cette religieuse parlait avec tant d'enthousiasme, de foi et d'amour du Mendiant Ingrat que je répondis tout de suite.

> Une correspondance s'établit. Elle dure depuis ce jour-là. Je renseignai au mieux que je pouvais cette âme d'élite sur la vie et l'oeuvre de Léon Bloy[14]".

Bloy aura donc marqué la vie et l'oeuvre de Grignon. Son influence sur celui-ci a été grande, aussi bien au plan idéologique qu'au plan esthétique. En matière sociale, politique ou religieuse, il épousera les idées de son maître. En critique, ses cibles et ses modèles seront aussi les siens. Il reconnaît d'ailleurs volontiers que le frappèrent tout d'abord chez Bloy, le ton et le style brutal, l'invective et la forme injurieuse (PV, II, 216). En effet, l'écriture polémique de Valdombre doit beaucoup à celle du maître. D'autre part, s'il ne fut pas le seul à faire connaître Bloy ici, on concevrait mal une étude sur "Bloy au Canada", qui ne tiendrait pas compte des propos de Grignon[15]. Assurément, il est sans aucun doute le seul ici à avoir si obstinément et si abondamment parlé du pamphlétaire français.

Si Léon Bloy fut le maître par excellence de Grignon, il ne fut pas, loin de là, l'unique modèle. D'autres auteurs français le fascinent qu'il

---

14 CHG, "Préface" à Léon Bloy face à la critique, op. cit., p. 10. Grignon envisageait de publier cette correspondance.

15 Cette étude reste à faire. Signalons que dans les deux romans, les Élus que vous êtes et le Beau Risque, de Clément Lockquell et de François Hertel, Bloy est enfin lu et commenté en classe. En 1957, Raymond Barbeau publie sa thèse, Un poète luciférien/Léon Bloy (Paris, Aubier, 1957, 287 p.). Grignon voit dans ce livre, une "vilenie" et une "mauvaise action, une action basse" qui "tournera à la honte de l'auteur" ("Préface" à Léon Bloy... ", op. cit., p. 13 et 14).

cite constamment et qu'il présente à l'occasion. Mais, il faut le souligner, ceux-là ont beaucoup en commun avec Bloy. Ce sont presque tous des essayistes pamphlétaires, des moralistes et des idéologues. Parfois, ils sont aussi poètes et romanciers. La plupart font de la critique littéraire, mais s'intéressent aussi aux questions sociales, politiques et culturelles. Certains sont même des hommes d'action. Tous ces écrivains, catholiques à leur manière, se situent pour la plupart, aux plans politique, social et moral, à droite. Dès 1923, dans le Mâtin, Grignon fait son choix[16]. A l'anticléricalisme, au XVIII^e siècle et à 1789, il oppose le parti de la religion, de l'Église, de la foi, des jésuites et de la mystique royaliste. Il cite déjà l'Action française, Charles Maurras et Léon Daudet. A maintes et maintes reprises, il citera "les fervents de l'école catholique moderne[17]", "l'admirable phalange qui, au dernier moment, sauvera la pensée française et l'intellectualisme dans le monde" (OC, 94). Cette phalange des écrivains catholiques, soutien de l'Église et des apologistes (PV, I, 52, 53), "va de Barbey d'Aurevilly en passant par Huysmans pour venir éclater avec Léon Bloy dans une fureur de gloire et de beauté éternelle" (PV, III, 30). Il faut aussi citer pêle-mêle, à côté des Bloy, Barbey, Huysmans, Daudet et Maurras, Baudelaire, René de Planhol, Bernanos, Béraud, Mauriac, René Benjamin, Claudel, Ghéon, Maritain, Jules Vallès, Péguy, Villiers de l'Isle-Adam, Ernest Hello, Verlaine, Henri Massis, Rictus, Jacques Bainville, Tailhade et quelques autres moins

16 Vbr, "Sur le pavois littéraire", le M, 17 novembre 1923, p. 4.

17 Vbr, "Magnificat de René Bazin", le C, 25 avril 1932, p. 2 et 3.

connus[18]. A tous ces auteurs, maîtres et modèles, le polémiste revient sans cesse. A un salaud qui lui reproche de toujours parler des catholiques, il réplique:

> "... je ne fais que commencer. Et parce qu'à vrai dire, il n'y a à l'heure actuelle que les écrivains catholiques qui écrivent et qui pensent, je me crois bien forcé de parler de ceux-là. J'en demande pardon à toute la province de Québec" (PV, I, 48).

Il considère injuste et triste de voir le monde catholique accepter avec réserve et réticence les auteurs qu'il a élus, et très souvent, jugés dangereux par les autres. Et il médite:

> "Je songe alors au jour du Jugement dernier et j'imagine Dieu, Juge, mettant dans les plateaux de son auguste balance, d'un côté les Fleurs du mal et les Diaboliques et dans l'autre plateau, tous nos romans présumés catholiques, écrits à l'eau de rose, livres menteurs et hypocrites. Nous verrons alors de quel côté penchera la balance. Ce sera le Jugement dernier et c'est bien ce que souhaite en son coeur tout catholique véritable" (PV, III, 356, 357).

Parmi les auteurs cités, il faut faire une place spéciale à Péguy, Léon Daudet et Barbey d'Aurevilly, autres auteurs dont Fournier publiait aussi des textes dans l'Action.

---

18 Par exemple, Blanc de Saint-Bonnet, Roselly de Lorgue, Georges d'Esparbès, Rollinat, Lemonnier, Rémy de Gourmont, Jean Carrère, Victor Giraud, André Bellesort, Pierre Gilbert.

Grignon découvre Péguy vers 1915. Il cite pour la première fois son nom dans l'Avenir du Nord, en 1917[19]. A cette époque, l'auteur français lui semble encore difficile à pénétrer. En 1934, dans l'Ordre, il écrit deux articles intitulés "Péguy ressuscité[20]". Il admire ses idées sociales et politiques, son culte du Moyen Age, sa défense des Juifs, son amour du passé. Il voit alors en Péguy un socialiste chrétien. Il admire aussi le polémiste dominant le siècle et ses lâchetés. Son style surtout, où "tous les éléments de la polémique [...] sont à l'état pur": ironie, sarcasme, invective, indignation, colère. Son ouvrage préféré, Notre jeunesse, où l'écrivain lui semble à son meilleur. Le polémiste dont le style riche en répétitions et en images, "recrée pour ainsi dire la lumière", lui semble supérieur au poète. Et il prévoit un grand succès de Péguy au Canada français. Il précise qu'il lui doit beaucoup. Entre autres, la redécouverte de la paysannerie et de l'Église. Sans lui, il aurait aussi moins aimé Bloy. Péguy est un sauveur parce qu'il invite la jeunesse à l'action. Et il aurait, vers 1918-1920, une heureuse influence sur les jeunes:

> "Fallait-il quand même que l'auteur du Mystère de la charité de Jeanne d'Arc possédât un véritable génie pour exciter notre jeunesse à la défense de l'Église catholique et à la passion de Jésus. Il aura contribué plus que tout autre peut-être à nous arracher aux souffles mauvais des 'littératures' et à nous plonger dans l'action, dans la lutte, dans la vie" (PV, II, 130).

---

19 CB, "Sur un livre", l'AN, 16 novembre 1917, p. 2.

20 Vbr, "Péguy ressuscité", l'O, 30 et 31 mai 1934, p. 4.

En 1940, il publie un extrait du pamphlet l'Argent (PV, IV, 344). En 1943, il constate dans "l'Inconnu populaire" (PV, V, 182 à 189), que Péguy est alors plus populaire que Bloy quoique, déplore-t-il, bien peu le lisent. Il commente aussi de façon élogieuse cette fois, l'ouvrage déjà cité, de 1918, de Daniel Halévy, Péguy et les Cahiers de la quinzaine, ouvrage maintenant remanié, et qu'il recommande à ses lecteurs.

En juillet 1942, la mort de Léon Daudet fournit l'occasion, au polémiste, de rappeler la découverte d'un autre de ses maîtres, trente ans auparavant:

> "Je sortais tout transi et bien fol hélas! de messieurs les Encyclopédistes. Je gardais la tête toute bosselée, déformée, démesurément grossie par Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot et autres vilains des lettres. Lorsque je découvris Léon Daudet en même temps que Léon Bloy, Charles Péguy et Barbey d'Aurevilly, ce fut comme si je m'eusse plongé par une journée torride dans une source d'eau vive. Je commençai à respirer, à voir clair et à vivre. Et à me décrasser.
>
> Daudet surtout m'aura sauvé. Je le gardais constamment à la portée de la main ainsi que trois ou quatre autres que j'adore. Un ami fidèle, c'est tellement rare" (PV, V, 93)!

Valdombre affirme devoir beaucoup à Léon Daudet. Et qu'un jeune ayant lu peu, mais ayant lu Daudet, pourra se défendre aussi bien dans la vie que dans un salon. Il confie:

> "Je vous avouerai pourtant que le peu que je connais en littérature et dans les arts, l'amour du beau surtout, l'amour de la vie et l'optimisme, ma passion du combat et de chocs violents d'idées, je tiens tout cela de Léon Daudet" (PV, III, 324).

Il admire ses convictions catholiques et monarchiques, ses procès des "arrivés" de tout acabit. Mais ce sont surtout le polémiste et l'écrivain qui le fascinent. La recherche du Beau suscite son enthousiasme[21], de même que Mes idées esthétiques (PV, III, 305 à 325). Sa faconde, sa truculence, sa liberté et son érudition le comblent. Il voit en lui le génie de la syntaxe, du vocabulaire, de l'image et du néologisme, et il le compare à Rabelais[22]. Il admet qu'il est parfois osé et que son "Himalaya d'idées et de proses contient beaucoup de scories" (PV, II, 237). Il lui reproche cependant de n'avoir rien écrit sur Bloy de son vivant et d'être, plus que Green encore, un "moitrinaire" (PV, II, 517, 518). Le critique littéraire qui ou bien loue ou bien tombe, est particulièrement prisé dans Mes idées esthétiques:

> "Daudet vous campe là-dedans des écrivains, des artistes qui, pour friser le néant, n'en resteront pas moins immortels parce que Daudet les a marqués au vitriol. C'est quelque chose d'inoui et de terrible, rutilant d'éclairs comme dans la Divine Comédie et c'est aussi quelque chose de comique, de tordant, de nourrissant à la manière de Rabelais. Eh bien! dans son dernier chef-d'oeuvre, Daudet a trouvé le tour de sabrer en quelques phrases, de synthétiser toute l'histoire de cette époque. Cela tient du prodige. Et si les critiques sont rares de nos jours, Daudet se révèle ici le critique le

---

21 Vbr, "la Recherche du beau... ", le C, 17 novembre 1932, p. 2 et 3.

22 Vbr, "Jean-Charles Harvey...", l'O, 7 décembre 1934, p. 4.

> plus lucide, le plus justicier, le plus vrai que l'on puisse imaginer (PV, III, 309).
>
> "Les portraits que le bon géant Léon trace de Zola, de Taine, de Loti, de Chateaubriand, de Maupassant et de Popaul Valéry qui va certainement en mourir de jaunisse, méritent une place d'honneur dans l'enfer de toute bibliothèque" (PV, III, 316).

Valdombre partage pleinement l'admiration de Daudet pour Barbey, Bloy, Rabelais et Rictus. Et il prétend avoir contribué "plus que tout autre journaliste", à faire connaître Daudet au Canada, en parlant de lui souvent et avec enthousiasme (PV, II, 239).

A côté de Daudet, à l'un des sommets de la littérature française, Valdombre place également Barbey d'Aurevilly qu'il fréquente, à l'époque des Pamphlets, depuis plus de vingt ans déjà. C'est Asselin qui l'admirait beaucoup, qui l'encouragea à le lire et à le relire. Et, précise-t-il, "depuis, j'ai rarement passé un seul jour sans lire au moins quelques pages du Connétable des lettres" (PV, III, 352). Il présente longuement ses Mémoranda (PV, III, 352 à 369). Il trace un portrait rapide du jeune dandy mondain et playboy; évoque sa vie parisienne à trente ans, à vrai dire, alors peu édifiante. Toujours, il s'efforce de nous convaincre que le catholicisme de Barbey est des plus authentiques, même s'il ne pratique pas. Il admire le politique, royaliste farouche, attaché à la terre, à l'Église, à la paysannerie, aux nobles et vieilles traditions. Il voit dans les Diaboliques, les Fleurs du mal en prose. Mais ici encore, il admire l'écrivain polémiste, "l'aristocrate de plume et

d'allure, le critique libre fulgurant d'éclairs poétiques, homme de guerre et homme de lettres, outrageusement original" (PV, V, 194). Il précise:

> "Il porte dans sa tête deux ou trois idées capitales, l'Église, la Monarchie, la Paysannerie, puis il laisse aller sa plume aussi sûrement qu'une tempête se déchaîne" (PV, III, 364).
>
> "... un des rares écrivains français qui aient su manier la plume en tout temps, beau temps, mauvais temps. Et puis, et puis ses pensées lui appartenaient. Maître de sa prose et maître de sa pensée, il a signé des ouvrages, essais de critique, lettres et romans qui resteront des sources d'eau vive tant qu'il y aura sur la terre des hommes assoiffés de vérité et d'amour" (PV, V, 60).

Barbey et Daudet influenceront beaucoup la démarche critique de Valdombre. Il précise d'ailleurs que c'est à leur école qu'il aura appris à dire: "J'aime ou je hais[23]".

Parmi les autres maîtres qu'évoquera Grignon, il faut aussi mettre sur les rangs, René Benjamin, Henri Massis, Villiers de l'Isle-Adam, Bernanos, Émile Baumann et quelques autres. Du premier, Benjamin, il évoquera, entre autres, le Marie-Antoinette, la Prodigieuse Vie d'Honoré de Balzac, Mussolini et son peuple (PV, I, 351 à 376), Chronique d'un temps troublé (PV, III, 239 à 241). Il voit dans cet écrivain, un "exégète de l'énergie humaine dans ce qu'elle présente de plus grand et de plus sacré". Il admire sa passion et son

---

23 CHG, "Grignon juge... ", le Bien public, 10 décembre 1965, p. 8.

parti pris qui font de ses livres, des tableaux, des récits ou des poèmes. Et il le compare au Bloy évocateur, de l'Ame de Napoléon. Il écrit:

> "Mussolini et son peuple reste un ouvrage de premier ordre, un grand poème français à la gloire de la claire et neuve Italie. Réalité et Poésie, Vérité et Fiction, disait Goethe. Cette parole pourrait servir d'épigraphe au livre ardent que vient de signer René Benjamin" (PV, I, 376).

Dans Chronique d'un temps troublé, il voit un "roman passionné de nos misères, de notre comédie formidable, de notre siècle monstrueux" (PV, III, 234). Ici encore, il reconnaît avec plaisir l'écrivain "vieille France", écrivain "droit" plutôt que de droite, amoureux du sol, de la noblesse, de la paysannerie, des traditions. Il admire surtout le polémiste qui provoque et dérange, fouette et émeut. Le juge impitoyable d'Aliborons et Démagogues, aux "orgies de pensées lumineuses". Il n'hésite pas, enthousiasmé, à voir en Benjamin "l'écrivain français le plus puissant et le plus original peut-être de l'heure présente" (PV, III, 241). Dans Jugements, en 1924, il découvre Henri Massis. Déjà familier des Bloy, Péguy, Daudet et Barbey, il est un peu déçu de ne pas trouver dans ce livre, un pamphlétaire, un homme d'absolu, mais plutôt un dialecticien et un raisonneur (PV, III, 99, 100). En 1936, il découvre le "vrai" Massis dans l'Honneur de servir (PV, II, 99 à 135). Une "Somme qui nous dit où est le mal, qui nous dit où est le bien" et qui fait d'abord et avant tout le procès des grands sceptiques français. Qui combat les mauvaises doctrines et remet à la première place, l'ordre, la raison, la vérité et le christianisme. A l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, il évoque Villiers de l'Isle-

Adam (PV, II, 395 à 401). Un autre de ceux qu'il découvrit à Montréal, vers 1915, grâce à un de ses amis, amoureux d'Axel. Il admire le catholique, l'ironiste, le romantique et le visionnaire. Il admire aussi le Bernanos pamphlétaire en qui il voit "l'apologiste chrétien" de son temps. Il voit dans le Journal d'un curé de campagne, un "chef-d'oeuvre d'analyse, de psychologie et de raisonnement à froid" (PV, I, 48 à 54). Émile Baumann qui conçoit le roman à la manière de Barbey et de Bloy, est lui aussi, déplore-t-il, négligé par la critique. Il voit dans la Vie terrible d'Henry de Groux, "un livre d'une puissance d'expression et d'exégèse étonnantes", et dans l'auteur, "un interprète de haute qualité et un critique d'art qui possède des connaissances véritables". Un artiste de talent, car il a le don de "créer la vie" (PV, I, 245). En 1933, il malmène fort Harry Bernard qui s'est permis de voir en Baudelaire un auteur dangereux, ce que conteste Valdombre, avec force. Et le poète français devient "l'homme des mystiques salvatrices, des vrais repentirs et des terribles malaises" qu'engendrent le remords ou la pénitence totale. Sa poésie est mâle, chrétienne, catholique. Et si un homme succombe en lisant sa poésie, c'est qu'il aurait de toute façon, trébuché (OC, 180 à 185). Il défend aussi Ernest Hello, le fervent essayiste catholique (PV, V, 116), Joseph de Maistre des Soirées de Saint-Pétersbourg (PV, IV, 77), Montherlant de la Relève du matin (Pr, 10), Henri Béraud, Jacques Maritain, Mauriac, Veuillot. Parmi les écrivains étrangers, un nom est à retenir, celui de Giovanni Papini dont il présente dès 1923, l'Histoire du Christ[24]. Encore une fois, il vante les mérites du penseur et de l'écrivain. Plus tard, il écrira:

---

24 CB, "Histoire du Christ par Giovanni Papini", l'AN, 3 août 1923, p. 1 et 2.

> "Son Histoire du Christ tomba comme la foudre sur ma vie de désordres. Il m'aura été accordé à ce moment-là (et ce moment-là reste la sonde jetée dans l'abîme de toute existence humaine) de saisir la grandeur d'un trait de lumière à travers le Temps et l'Espace. Depuis tant d'années que je cherchais une source d'eau vive spirituelle, que je m'y abreuvai comme à une résurrection inattendue. Jamais l'aube d'un printemps ne fut plus douce à mon âme" (PV, 1, 8).

Chez tous ces auteurs, Grignon trouve de nouvelles raisons de défendre les valeurs qu'il a élues. Chez eux aussi, il trouve un type d'écriture qu'il aime. A leur contact, il ne cesse de raffermir ses convictions et de se familiariser davantage encore avec le pamphlet.

Parmi les écrivains québécois, Grignon n'eut peut-être qu'un seul vrai maître, Olivar Asselin. Bien sûr, au contact de journalistes aussi personnels que Jules-Édouard Prévost, Ernest Shenck, Arthur Sauvé et Léon Gauthier, Grignon a sûrement beaucoup appris. Mais aucun de ces journalistes-là n'aura sur lui autant d'influence qu'Asselin qui fut d'ailleurs pour ceux de la génération de Grignon et pour des plus jeunes aussi, un véritable guide, un conseiller, un maître. Au Canada, puis à l'Ordre et à la Renaissance, il accueillera des collaborateurs jeunes et dynamiques, comme Willie Chevalier, Lucien Parizeau, Rex Desmarchais, Albert Pelletier, tous écrivains de forte plume. On sait déjà qu'il rencontre Asselin en 1919. Pour Grignon, Asselin est l'un des rares Canadiens français "qui aient des idées personnelles, un style personnel, des connaissances à peu près sur tout et le seul homme peut-être au pays de Québec qui sache écrire" (Pr, 94). "L'un des rares journalistes, le seul peut-

être qu'ait connu le Canada français" (PV, 1, 258, 259). Dans ses Pamphlets, il ne cessera de l'évoquer, de lui rendre hommage, surtout au polémiste, et de prendre sa défense contre ses détracteurs. Il fait écho aux articles élogieux écrits à l'occasion de son décès, le 18 avril 1937. Il s'indigne qu'on ait pu voir en lui un anticlérical, alors que sa plus belle oeuvre fut "sa défense du Christ et son catholicisme si profond et si sincère" (PV, 1, 258, 259). Il invite ses abonnés à lire l'Oeuvre de l'abbé Lionel Groulx et annonce la parution prochaine de Pages choisies (PV, 1, 304). Il lui consacre un long article, "Asselin et les polémiques d'autrefois" (PV, 1, 447 à 473), où il célèbre le polémiste, celui qu'il préfère:

> "Toute sa vie, il a critiqué, il a raillé, il a jugé, il a bougonné ou bien il tempêtait, il sacrait à sa manière qui n'était pas la moins brutale, il s'indignait, tapait à gauche, à droite, traquant des ennemis, parcourant tous les carrefours des accusations, avec dans sa main, la torche des agitateurs ou l'épée des preux. Puis soudain, il disparaissait, il tombait dans des silences plus redoutables que tout le reste et qui duraient des mois, des années.
>
> Ce fut là la vie guerrière d'Olivar Asselin" (PV, I, 449, 450).

Il évoque dans un récit des plus animés et riche en détails, les polémiques retentissantes entre Asselin et les frères Prévost, entre le Nationaliste et l'Avenir du Nord, une dispute "somptueuse" de plus de quatre années. Il rappelle deux articles célèbres: "Jean sans tête" et "M. Turgeon n'évalue son honneur qu'à 400 dollars". Il accueille favorablement la parution de Pensée

française, et situe son maître dans la lignée des Veuillot, Rochefort et Daudet. Il souhaite que s'organise une souscription qui permettrait d'élever un monument en son honneur, et de venger ainsi avec éclat, l'esprit français. En 1938, il fustige ceux qui profitent de sa mort pour y aller de leurs commentaires plus ou moins fielleux, rappelle sa foi, sa grande charité et sa grande honnêteté (PV, II, 230, 231). Il écrit avec émotion:

> "Asselin est là, présent dans ma maison. Il reste à mes côtés. Soit un livre qui lui a appartenu, soit une lettre (il m'en écrivit plusieurs d'admirables), soit un objet familier, tout le rappelle à ma mémoire. J'y retrouve les plus grandes heures de mon existence, les plus lourdes comme les plus douces. C'est pourquoi je ne peux pas me faire à l'idée qu'il soit mort.
>
> Je le revois dans l'immobilité de son tombeau, revêtu de la bure des disciples de Saint-François qu'il aimait tant. Il ressemblait à un moine du Moyen-Age. Il en gardait l'austérité, la paix et toute la puissance. Il était franchement beau.
>
> Aujourd'hui, il m'apparaît plus vivant encore" (PV, II, 220).

Hermas Bastien écrit Olivar Asselin. Dans "la Boîte à surprises ou les étrennes de M. Hermas Bastien" (PV, III, 24 à 43), Valdombre dénonce sans pitié le professeur de l'Université de Montréal qui écrit en pillant et en puisant "à pleines mains dans la corbeille des autres":

> "Je n'oserai pas parler ici de plagiat. Loin de moi cette idée monstrueuse. Disons tout au plus que l'ouvrage de M. Bastien sur Olivar Asselin est un pillage en règle, une piraterie dégoûtante" (PV, III, 41).

> "M. Bastien n'a pas voulu donner ses sources. Il a cru que ça passerait 'correct'. Il se croit un grand homme. Qu'il subisse 'astheure' le châtiment réservé aux grands hommes de son espèce" (PV, III, 41).

En 1940, il prendra à nouveau prétexte d'un article d'Edmond Turcotte dans la Revue moderne, pour dire, encore une fois, tout ce qu'il doit à Asselin (PV, IV, 322 à 325).

Asselin, par conséquent, fut un vrai maître et un modèle pour Grignon. Mais fut-il le seul écrivain canadien-français à l'influencer? Certes non. Il faudrait citer aussi Victor Barbeau, Francoeur, Fournier et peut-être aussi Lionel Groulx. Mais ce serait exagéré que de voir en ceux-ci des "maîtres" à l'égal d'Asselin. Le terme est ici trop fort. Bien sûr, Grignon les commente, les admire ou les appuie, mais souvent, avec des réserves. Disons plutôt qu'ils semblent l'avoir influencé, mais de façon passagère et souvent circonstanciée. C'est ainsi par exemple que Groulx est un peu, pendant un certain temps au moins, la référence en matière de nationalisme. C'est notamment le cas dans les premiers numéros des Pamphlets. Mais on sait que cela ne sera que feu de paille. Dans "Notre maître, l'abbé Groulx" (PV, I, 93 à 103), il loue le patriote amoureux du Canada français, qui se tient debout et dit avec calme de dures vérités. Son oeuvre est alors une exégèse qui grandit le pays et ses habitants. Le texte le plus enthousiaste sur Groulx, évoque son intervention au Congrès de la langue française, de juin 1937, à Québec (PV, I, 335 à 345). Il rappelle l'accueil délirant de la foule massée au Colisée et il se plaît à penser que cet accueil dut rendre jaloux plusieurs des officiels et des politi-

ciens présents. Sous la plume de Valdombre, Groulx devient "une torche vivante", un "troublant symbole", un "révolutionnaire". Il voit en lui un "dictateur spirituel, un chef, un meneur d'énergies". Son discours est un "orage, une complainte" et ses paroles "de la première à la dernière [...] des actes". Il écrit:

> "Un prêtre!
>
> Un prêtre comme tant d'autres (non, pas comme tant d'autres), un prêtre comme tous les autres (non, pas comme tous les autres), un prêtre qui est tout amour, toute jeunesse, toute espérance; un prêtre qui à cause de sa haute réputation et de son autorité dans le monde temporel, peut se passer de la modestie" ((PV, 1, 335, 336).
>
> "L'abbé Groulx a la chance de porter une soutane! Mais de ces soutanes-là, nous n'en aurons jamais trop dans le Canada français. Cette soutane-là deviendra, si vous le voulez, notre drapeau, le seul" (PV, 1, 340).

Il commente le discours de l'orateur en retenant surtout sa dimension dénonciatrice: les procès du modernisme et des moeurs politiques. Il est d'accord avec lui pour souhaiter un état catholique et français, le plus autonome possible, mais qui ne se séparerait pas du reste du Canada. Il commente son allocution sur les Patriotes de 1837 (PV, I, 529, 530) et juge que ses enseignements sont de nature à purger "du poison loyaliste que des honnêtes gens comme Chapais s'appliquent consciencieusement à [...] verser" (PV, II, 508). Il rend encore hommage au "fouetteur d'énergie bien inspiré":

> "Sans l'abbé Groulx, je me demande où nous en serions en 1938. Il fut un moment de la conscience populaire. [...] Il fait le point entre le passé

> et l'avenir et c'est bien là l'axe autour duquel gravitefont les générations prochaines. Il ne s'agit pas seulement ici d'histoire et de littérature mais d'économique. L'abbé Groulx nous a découverts en montrant nos faiblesses, et aussi nos vertus aussi bien que nos qualités" (PV, II, 408).

L'attitude de Grignon à l'égard de Victor Barbeau est ambivalente, partagée. On l'a déjà signalé. Comme aussi à l'égard de Jean-Charles Harvey, de Berthelot Brunet, d'Albert Pelletier, de Louis Francoeur et de tous ceux qui, comme lui, font aussi de la polémique. Car ils sont en même temps, et des modèles et des concurrents. Il est difficile de préciser au juste ce qu'il leur doit. Mais une chose est sûre, il les lit attentivement. On comprend par conséquent que ses propos sur Jules Fournier soient plus entiers. Dès 1923, il envisage d'écrire sur lui un cahier, "le Chemin de la révolte". Comme journaliste, il le met à côté d'Asselin, émet des réserves sur ses textes politiques, mais admire le critique littéraire et l'écrivain. Il souligne aussi le rôle d'animateur et d'éveilleur joué par Fournier quand il publiait des extraits d'auteurs peu orthodoxes, dans l'Action[25]. Il salue la réimpression de l'Anthologie des poètes canadiens-français en 1933[26]. Il admire l'ironiste qui démolit Au large de l'écueil de Bernier et la Langue française au Canada de Louvigny de Montigny. Pour Valdombre, Fournier a été, ici, le créateur de la critique fière, libre et indépendante. Il déplore qu'on le connaisse si peu. Il écrit en 1933, dans Ombres et Clameurs:

---

25 Vbr, "Mes pages d'amour... ", le M, 24 février 1923, p. 3 et 4.

26 Vbr, "Anthologie des poètes...", le C, 14 et 15 juillet 1933, p. 2.

> "Jules Fournier ne trouve présentement pour couronner sa propre gloire que le silence grand et froid de la tombe. Nous espérons que l'histoire, un jour, rendra justice à cet écrivain français, à ce journaliste de combat qui a tant aimé son pays, la littérature, le Beau et le Vrai" (OC, p. 93, 94).

On sait par ailleurs, l'influence que Francoeur exerça sur Grignon, qui déjà, du temps du Collège Saint-Laurent, le guide dans ses lectures. La correspondance suivie de son camarade et ses visites à Montréal, en 1919, encouragent aussi Grignon à réorienter ses lectures et à redécouvrir le catholicisme. Dans son pamphlet sur son ami accidentellement décédé, Valdombre rend un hommage sans partage au vieil ami de collège. Dans le même cahier, il analyse aussi son oeuvre de journaliste et de polémiste. En 1938, il citait déjà une page du Francoeur polémiste, taisant le procès de la société canadienne-française. Il voit en lui un journaliste personnel et original, érudit et spirituel, parfois digne de Fournier et d'Asselin. Son Journal, qu'il lance en 1929 et qu'il rédige pratiquement seul, "fit l'effet d'une bombe au milieu de la mare aux grenouilles" (PV, IV, 377). Valdombre précise:

> "Ce qu'il en aura déboulonné des idoles de mastic, des poètes foireux, des prosateurs à l'éloquence de mélasse, tous gens du métier le plus ridicule, gens de théâtre et gens de poésaillerie, bas-bleus et pontifes, je crois qu'il n'en rata pas un seul. Blasphème! que c'était de l'ouvrage bien faite et que ça devait contenter les pauvres, les méconnus" (PV, IV, 380).

Il évoque les polémiques de Francoeur avec les libéraux, avec Asselin, David et quelques autres. Car Francoeur est conservateur et il travaille à l'élection de Duplessis. Dans les meilleures pages d'A la manière de... qu'il écrit avec

Panneton, il reconnaît sa griffe et son ironie mordante (PV, IV, 382 à 385). Il admire aussi, nous l'avons noté, le commentateur et l'animateur de radio. Valdombre déplore que son enterrement donne lieu à des manifestations de mauvais goût: "Ce fut simplement ÉNORME et je devine ce que Francoeur en aurait pensé" (PV, IV, 409).

Grignon parle peu, et ce n'est pas sans être étrange, des Cahiers de Turc de Victor Barbeau[27]. C'est pourtant une expérience tout identique qu'il mènera avec ses Pamphlets. En réalité, il se pourrait bien que cette partie de l'oeuvre de Barbeau ait eu un grand impact sur Grignon et qu'elle ait, en quelque sorte, déterminé l'orientation de son oeuvre, tout au moins de son oeuvre polémique. Une chose est sûre, ce que Barbeau écrit fournit à Grignon l'occasion de rédiger de nombreux morceaux de bravoure, autant de pamphlets, tantôt favorables, tantôt ironiques. De la chronique célèbre, "Au fil de l'heure", que Barbeau écrit dans la Presse, Bâcle écrit dès 1919:

> "Tous ceux qui lisent ses articles éprouvent la sensation d'avoir imaginé ce que pouvait l'esprit. Turc nous communique le feu littéraire qui le consume. Comment ne pas être pour lui! [...] Sa polémique est un signe du travail latent qui s'opère dans les esprits de l'époque. Et parce que Turc est un homme d'idées et un homme de style, il soulève l'enthousiasme, il secoue la pensée[28]".

---

27 Les Cahiers de Turc paraissent d'octobre 1921 à mars 1922, et d'octobre 1926 à juillet 1927.

28 CB, "Opinions libres...", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1 et 2.

Il conclut en souhaitant que se continue encore longtemps "le Fil de l'heure". Trois ans plus tard, en 1922, c'est le conférencier qui est malmené dans "les Franchises de M. Turc" (VA, 1 à 8). L'homme surtout l'agace et il en aura toujours après le dandy, le mondain, le snob, le professeur. Ce texte de 1940 prouve qu'il n'a pas oublié les années 1920:

> "C'est Totor qui va rager. Totor est un polémiste au petit pied que j'ai connu il y a vingt-cinq ans. Il publiait des cahiers comiques en prenant soin d'annoncer que 'l'auteur (l'auteur, c'était lui) reçoit tous les lundis de quatre heures et demie à six'. Voyez-vous Totor comparable à Paul Claudel et plus grand que tous les plus grands de ce monde, daignant saluer ses lecteurs! Quel farceur! Quel snob snobinisant! On s'imagine peut-être qu'il eut des visiteurs. Hormis quelques péronnelles qui voulaient s'amuser des bouffonneries de l'auteur, pas un chat ne fréquenta sa maison. Ce totor se trouvait consacré dans la mémoire de ses compatriotes et il serait criminel de n'en point faire un jour le portrait. Je m'en charge" (PV, IV, 125).

Mais il admire néanmoins le polémiste de Mesure de notre taille dans "les Prédications de Victor Barbeau" (PV, I, 265 à 289). Un "mauvais livre" parce qu'il fait réfléchir, dit des vérités et est écrit en français. Il admire l'audace de l'auteur. Même accueil chaleureux de Pour nous grandir qui va, selon lui, plus loin encore:

> "Barbeau nous rapetisse, nous diminue et nous anéantit. Je me demande même si après la lecture d'un pareil ouvrage nous pouvons retrouver la force de réagir et de lever la tête" (PV, I, 267).

> "... l'ouvrage de Victor Barbeau est un des plus grands actes, l'un des plus nobles et des plus nécessaires qui aient été posés au pays de Québec depuis longtemps.
>
> Permettez-moi de me découvrir" (PV, 1, 287, 288).

Pourtant, Valdombre n'est pas en tout d'accord avec l'auteur, et il se moque parfois des remèdes proposés, par exemple, en faveur du retour à la terre. Et il reste sceptique quand il est question de corporatisme. En 1939, il commente le Ramage de mon pays dans "Un massacreur officiel de la langue française" (PV, III, 189 à 208). Le morceau en est un d'ironie. Il voit mal le puriste et mondain, Barbeau, s'intéresser au parler canayen. Surtout Barbeau, un ancien "exotiste"! Barbeau aurait-il senti le vent tourner? Il l'invite carrément à s'occuper de ses affaires:

> "Il fut un temps, mon cher Barbeau, où pas un littéraire de chez nous employant des archaïsmes et des provincialismes, ne trouvait grâce devant vous. Vous les avez conspués. Vous étiez le type parfait du Canayen-França retour d'Europe. Et voici maintenant que vous chantez la gloire d'une langue qui puiserait sa noblesse et sa fraîcheur dans les provincialismes et les archaïsmes. Délicieux" (PV, III, 197)!
>
> "Vous êtes peut-être sincère. Votre lot est ailleurs. Il n'y a rien comme de traiter des choses que l'on connaît. Restez-en donc à la langue française telle que vous l'avez apprise au collège et surtout dans les auteurs à la mode. Continuez à nous engueuler dans un langage qui est le vôtre, qui est celui de tout Français moyen et cultivé. Abordez les sujets qui vous sont familiers: la finance, l'économique, voire la politique et l'éducation. Mais de grâce, ne touchez pas à la langue canadienne" (PV, III, 201).

Mais tout l'article de Valdombre ne vise en réalité qu'à mettre en valeur le narrateur, en rappelant que c'est bien lui, et uniquement lui, qui fut l'un des premiers à prôner l'usage des canadianismes; qu'il en connaît, lui, non pas cinq cents, mais plusieurs milliers. Or lui, à l'époque, a été attaqué. Et il l'est encore dans le Devoir, qui le traite de "massacreur de la langue française au pays de Québec[29]". Or ce même Devoir loue l'ouvrage de Barbeau. Pourquoi? Si Grignon "massacre", pourquoi pas Barbeau? Et "les voilà tous les deux dos à dos" (PV, III, 202). La rancoeur et la jalousie de Valdombre sont ici manifestes: il n'a, lui, ni le nom, ni la chance, ni la position de Barbeau!

> "Il arrive aujourd'hui que le docte professeur parce que professeur et officiel loue à tout rompre ce qu'il vomissait hier. On le prendra au sérieux, lui. Pourquoi pas? Il est bien vu dans nos écoles, bien vu au Devoir. Ce qui lui confère immédiatement un brevet de supériorité. Il aura découvert la langue canadienne, ses grandeurs, ses vertus, ses misères. On devrait élever un monument à l'auteur de ce nouveau Ramage" (PV, III, 256).

Mais malgré tout, Grignon, on le sent, reste un admirateur du Barbeau polémiste. Son article de 1962, "Dandy et Pamphlétaire[30]", en est la preuve.

---

29 Émile Benoist, "la Persécution et le Massacre de la langue française", le D, 17 avril 1939, p. 2.

30 CHG, "Dandy et Pamphlétaire" dans Présence de Victor Barbeau, op. cit., p. 23 à 29.

En 1963, il réhabilitera Buies qu'il avait si malmené dans sa jeunesse[31]. Il admire aussi Germain Beaulieu, journaliste et polémiste à ses heures, l'ironiste de Nos immortels. Albert Pelletier, dont il partage les vues en matière de critique et de langue canadienne, lui semble le "plus original peut-être" des critiques canadiens (OC, 63). Il voit dans Tentatives de Rex Desmarchais, les essais les plus personnels qu'un jeune critique de trente ans pouvait écrire "pour sauver le Canada français de l'abîme de médiocrité où il s'enlise depuis au moins deux siècles" (PV, II, 79). Enfin, signalons aussi que chez Édouard Montpetit, il va chercher des idées susceptibles d'alimenter ses critiques d'ordre social et économique. Avec ces derniers écrivains, se termine le tour d'horizon des maîtres et des modèles de Grignon. Mais, il reste, somme toute, assez difficile de dire précisément ce qu'il a pu emprunter à celui-ci ou à celui-là. La plupart des auteurs cités ont des idées qui sont aussi les siennes. Les a-t-il puisées chez eux? Ou n'a-t-il pas plutôt trouvé chez eux une certaine caution? La plupart des maîtres et modèles sont des moralistes de droite, des pamphlétaires aussi à divers degrés. Par contre, ce que l'on peut dire de façon certaine, c'est que les lectures préférées de Grignon soutiennent encore une fois cette cohérence idéologique et esthétique qui charpente l'oeuvre. Grignon, au plan intellectuel et stylistique, s'est façonné un univers d'où il est rarement sorti. Et ceux qui ne cadrent pas dans cet univers, sont écartés et dénoncés. Ceux qui répondent aux exigences posées, sont, par contre, célébrés et louangés. Et parmi les maîtres et modèles, il faut faire une place à part aux polémistes catholiques français de la

---

31 CHG, "Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur", Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 29 à 42.

fin du XIXe siècle. Il sera, évidemment, bien difficile de ne pas les nommer encore ces auteurs, puisque c'est à tout propos que Grignon les invoque. Attendons-nous par conséquent à les retrouver, quand il précisera sa conception des grands genres littéraires ou sa position sur la littérature canadienne-française.

CHAPITRE III

LE CRITIQUE

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

4. La Littérature canadienne (?)

En 1938, Albert Laberge dans Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui, parle de "l'humiliante question: existe-t-il une littérature"[1]? La question que pose Laberge est loin d'être nouvelle. Déjà en 1867, Crémazie dans sa correspondance à l'abbé Casgrain, se posait la question comme se la poseront aussi à leur manière Edmond Lareau, Hector-Fabre et bien d'autres. Camille Roy en voulant "nationaliser" les lettres d'ici relance le débat au début du siècle. La position la plus connue, la plus retentissante est certainement celle de Fournier qui écrit en 1906: "Il n'y a pas de littérature canadienne-française. La chose ne se discute pas"[2]. Cette position radicale sera reprise en gros par des polémistes comme Barbeau et Pelletier. Ce sera celle de Grignon entre 1918 et 1945 et même après. On n'en finirait pas d'aligner les procès qui vont dans ce sens. Aussi, n'en retiendrons-nous que quel-

---

1 Albert Laberge, Peintres..., Montréal, [s.é], 1938, 248 p., p. 179

2 Fournier continue: "Il faut en effet se faire une rare conception des choses pour appeler littérature la collection liliputienne des ouvrages écrits en français par des Canadiens et qui comptent mille fois moins encore par la valeur que par le nombre". Dans Mon encrier, Montréal, Fides, 1965, 350 p., p.32.

ques-uns[3]. Mais qu'on ne s'y trompe pas, tous ces auteurs qui prétendent que la littérature canadienne n'existe pas, feraient certainement leur ce cri d'espoir un peu triste:

> "Dieu sait pourtant comme je veux mes désirs stériles. Je repousse l'accomplissement de rêves accouchés, de mes haines et de mon désespoir. J'aime mon pays: mes articles le disent assez. La gloire des lettres françaises au Canada, c'est-à- dire dans la province de Québec uniquement, je la veux grande, je la veux absolue"[4].

Valdombre dira en 1923, "nos origines sont accablantes"[5]. Il a pour le XIXe siècle littéraire canadien, en effet, peu d'estime. La plupart des auteurs sont des "écrivailleurs" ou des "phraseurs", à part peut-être, De Gaspé (PV, 1, 406, 407). Il parle de "littérature rouillée", faite de "plagiats et d'imitations"[6]. Il ne voit que médiocrité dans les écrits des Soirées du Château de Ramezay (1900). Comme aussi dans ceux du Terroir (1909)[7]. En

---

3 Ses jugements sur la littérature française contemporaine vont aussi dans le même sens. En octobre 1931, il a sur sa table dix "vient de paraître". Il commente: "Il y en a cinq d'illisibles, écrits dans une langue mi-anglaise mi-française; quatre horriblement vieux par le sujet et le lieu commun de pensée; un seul bien écrit, mais franchement immoral". Voir Vbr, "le Dernier Roman...", le C, 18 novembre 1931, p. 1 et 9.

4 Vbr, "Propos littéraires/La Déguenillée", le N, 29 mai 1921, p. 2.

5 Vbr, "Mes pages...", le M, 15 décembre 1923, p. 4.

6 Ibid.

7 CB, "Causerie littéraire/...", l'AN, 7 mai 1920, p. 3 et 15 mai 1920, p. 2. Dans le dernier texte, Bâcle précise qu'il accorderait une place dans une anthologie, à Beauregard, Beaulieu, Charbonneau, Gallèze, Dreux, Tremblay.

1919 et 1920, il juge que seuls les religieux écrivent au Canada des essais solides[8]. Les poètes sont abandonnés des Muses tandis que romanciers et dramaturges se taisent. Certes, précise-t-il en 1921, il y a des littérateurs, mais de littérature, point[9]! Ou presque! Elle est la "dégnuenillée" et la plus déguenillée est encore celle des bourgeois, "une littérature apparemment nécessaire" qu'on trouve dans "les huiles orientales"[10]. Pour lui, l'Appel de la race est un échec. En colère, il écrit:

> "Alors. Alors, dételons Brutes que nous sommes, débarrassons-nous une fois pour toutes du roman, ce maudit fardeau de la littérature [...] Si nous n'avons pas de souffle, ni de coeur, ni d'intelligence, si nous sommes trop faibles pour tenir une plume pendant la durée d'un roman, nous sommes peut-être assez forts pour tenir les mancherons de la charrue. Faisons de la terre. Soyons des Chapdelaine travailleurs, honnêtes, honnêtes hommes et patriotes. Des domestiques ou des pisseurs de rimes si vous voulez. N'importe quoi, excepté de mauvais romanciers et des mauvais littérateurs. Soyons nous-mêmes. C'est une gloire qui en vaut une autre"[11].

---

8 CB, "l'Abbé Camille Roy...", l'AN, 2 mai 1919, p. 2. Et "Opinions libres...", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1 et 2.

9 Vbr, "Ceux d'hier...", le N, 13 mars 1921, p. 2

10 Vbr, "Propos littéraires...", le N, 29 mai 1921, p. 2. Valdombre s'en prend surtout ici aux Exotistes du Nigog.

11 Vbr, "Contre l'Appel de la Race", le M, 6 janvier 1923, p. 3. Sur la poésie d'ici, mêmes constatations. Elle n'est qu'une "ombre salie de la poétique française". Une poésie venue de Paris pour "étonner les bourgeois de Montréal", riche en plagiats, en "images apoplectiques" et en "ponctuations mystérieuses" (Vbr, art. cit., le N, 29 mai 1921, p. 2).

A la fin de la même année 1923, même procès global: "Il n'y a pas de littérature canadienne. C'est tellement vrai que c'en est un proverbe. [...] il n'y a pas de littérature canadienne-française au sens exact et terrible du mot"[12]. En 1930, polémique avec Louis Dantin dans l'Avenir du Nord. Bâcle écrit "Littérature morte"[13]. Le procès est global, total et sans appel. La littérature canadienne est morte, "morte dans l'oeuf", et ceux qui écrivent, travaillent à l'édification d'une littérature "morte qui n'est pas près de s'éveiller". Dantin réplique dans "Notre littérature est-elle morte?"[14] Les affirmations gratuites et simplistes de Grignon, excessives et sans nuances, le mettent hors de lui. Et son article se veut une réponse à tous ceux qui ne cessent de dénoncer et persifler, nuisant ainsi à l'éclosion des jeunes talents. Il conclut: "Une critique en tout négative toute faite de dédain et de blâme, c'est-là vraiment la littérature morte". En 1932, Des Esseintes répond de façon indirecte, dans un article-boutade où il prétend expliquer ce que Bâcle avait voulu dire.

---

12 Vbr, "Mes pages...", le M, 15 décembre 1923, p. 4. Il écrit aussi: "...depuis Crémazie [...] nous n'avons guère évolué ni avancé. Si nous pensons autrement que nos pères, nous écrivons peut-être un peu plus mal qu'eux. Partout s'étale la fadaise, partout c'est le plagiat, l'imitation grossière, partout c'est le cliché, le maudit lieu-commun; jamais l'ombre d'un paradoxe, jamais, jamais: partout ou presque [...] c'est la phrase incompréhensible, hésitante, timide ou précieuse, la pensée plate ou empuantie, l'âme basse et bas-bleuisante".

13 CB, "Littérature morte", l'AN, 10 janvier 1930, p. 2.

14 L'AN, 24 janvier 1930, p. 2. Bâcle réplique dans "Ma première lettre à Louis Dantin", l'AN, 7 février 1930, p. 1 et 3. Voir aussi p. 3 "Note de la rédaction".

> "Qu'il y ait à tous les cinq ou dix ans un volume de vers ou de prose qui possède une valeur réelle, une valeur artistique et humaine qui aura sa répercussion jusqu'à l'étranger, cela ne constitue pas une littérature dans le sens logique du mot. C'est je pense ce que voulait laisser entendre M. Bâcle"[15].

Dans Ombres et Clameurs, en 1933, même pessimisme: "Les Baudelaire ne sont pas près de naître chez nous" (OC, 183). En 1936, même ton, même message: la littérature se résume à des clichés et à des idioties sans nom. "Elle n'a jamais existé, elle n'existe pas en 1936 et elle n'existera jamais". Les auteurs ne sont que des "braillards sentimenteux, ignorants, imitateurs, plagiaires et vides" (Pr, 88, 89, 94). Il continue:

> "Nous n'avançons pas, nous reculons. Nous écrivons dix fois plus mal qu'au temps de Philippe-Aubert de Gaspé. [...] Nous n'avons pas de vocabulaire [...] Je conclus que nous sommes finis et qu'il n'y a rien à faire. Nous avons de grands journaux et nous ne manquons pas de papier. Tant mieux" (PR, 92).

Mêmes jugements dans les Pamphlets entre 1936 et 1932: "Nos livres ne valent rien. Je l'ai dit et je le répète" (PV, I, 161). "Il n'y a pas de littérature canadienne-française au sens propre et logique du mot" (PV, I, 163). Après le Congrès de la Langue française de juin 1937 à Québec, le procès est plus globalisant que jamais:

---

15 DE, "Livres et Revues", la Rp, vol. 25, n°1, janvier 1932, p. 23 et 49.

> "Notre roman: nul ou presque [...] notre poésie: nulle; le théâtre: nul; la traduction: nulle ou presque; l'architecture: nulle; la musique: nulle ou presque; la sculpture: nulle; la peinture: nulle ou presque; l'histoire: il n'y a que l'abbé Groulx; enfin c'est d'une médiocrité épouvantable dans tous les arts et jusqu'à la critique littéraire qui se lamente comme fille violée" (PV, I, 325).

En 1938, mêmes remarques. La littérature canadienne est pauvre, maigrichonne, poumonique, laide, tâtonnante et rétive (PV, II, 421, 424). En 1939: "la production littéraire se rapproche plutôt de la mise en 'consarves' que de l'art et de la beauté" (PV, III, 191). En 1943: "Notre littérature ressemble à notre agriculture: elle manque de bras, mais elle ne manque pas de pieds" (PV, V, 201). Sa position de principe restera toujours la même puisqu'en 1967, il prétend encore qu'il n'y a toujours pas de véritable littérature nationale et que la plupart des écrivains restent des imitateurs et des plagiaires"[16].

Les maux qui sont diagnostiqués sont, à peu de variantes près, toujours les mêmes: absence de vérité, d'authenticité, de personnalité, d'originalité. Trop de sentimentaleries, de clichés, de lieux communs, de banalités. Pauvreté du fond et de la forme. D'où une littérature fausse et artificielle trop généreusement pompeuse et grandiloquente. Et Grignon dénonce aussi bien le faux régionalisme que l'artificiel exotisme. Il le précise avec humour: "Des couchers de soleil sur la glèbe et des labours en chocolat, il y en a évidemment trop dans notre pauvre littérature, dans notre littérature livresque" (PV, IV,

---

16 CHG, "Notre littérature...", le Jph, 27 mai 1967, p. 4.

91). Certes, les bonnes intentions ne manquent pas chez les écrivains du terroir, mais les bonnes intentions ne suffisent pas. Évoquant les pastorales de LeMay, Ferland et Blanche Lamontagne-Beauregard, il écrit: "à lire ces pastorales on sent que l'auteur s'est appliqué avec une patience d'ange à nous montrer le côté séduisant de la vie du laboureur" (OC, 114). Il juge que Nérée Beauchemin n'a rien renouvelé:

> "On retomba jusqu'au cou dans le cliché, la beauté conventionnelle qui exige des labours sans boue, des travaux sans sueurs, une misère sans blasphèmes, une vie des champs qui n'est que charmes et que rêves" (OC, 115).

Il faut donc à tout prix renouveler l'inspiration et l'écriture. Mais rien n'est moins facile:

> "La terre, la terre de chez nous aura servi de thème originel (et non pas toujours original) à la plupart de nos poètes et romanciers. On sait de quelle façon. La plus mauvaise, un sentimentalisme faux a nourri trois générations de pouètes et de barbouilleurs qui nous ont montré les travaux des champs et le vieil enclos et le vieux ber et tout le vieux des campagnes sous des couleurs absolument fausses. C'est un marais duquel nous essayons en vain de sortir" (PV, III, 433).

Mais, mieux vaut peut-être encore, une fausse littérature du terroir qu'une fausse littérature officielle et bourgeoise qui passe son temps à imiter ce qui se fait en France. Grignon aura vu, mieux que quiconque, que cette voie était sans issue puisqu'elle négligeait ce dont elle devait parler et ceux à qui elle

prétendait s'adresser. Fréquemment, il déplore aussi la propension des auteurs à l'ampoulé et au solennel (PV, IV, 132). La manie de "l'image clinquante, pompeuse et pompante" qui alimente les textes, les allonge et les alourdit. Comme ce fut par exemple le cas dans le Secret de Lingbergh (PV, III, 134). Mais le style "objectival" fait aussi des ravages:

> "L'une des plaies de notre littérature aussi bien que de nos vergers, ce sont les chenilles et en l'occurence, les chenilles, vous l'avez deviné tout de suite, ce sont les adjectifs plats, sans couleur, les épithètes inutiles. C'est la gloire de notre littérature [...] Tous nos journalistes du premier jusqu'au dernier, tous nos écrivcains font un abus de l'adjectif, de l'adjectif inutile" (PV, III, 432).

Mais pour renouveler l'inspiration, il faut aussi du talent sinon du génie. Les auteurs canadiens en ont-ils? Il en doute. En tout cas, pas tous. Pourtant, sans ce talent, affirme Grignon, "ils chercheront en vain à rejoindre des lecteurs qui peuvent s'abreuver à la littérature de France ou d'ailleurs" (OC, 184).

Les causes d'une telle anémie sont nombreuses et diverses. Les écrivains ne travaillent pas assez et n'ont pas suffisamment le souci de la perfection. Il voudrait les voir se relire et se corriger, mais la plupart sont "scandaleusement paresseux, vaniteux, remplis d'eux-mêmes et n'ont aucune idée de ce que représente le travail méthodique" (PV, II, 523). Les éditeurs sont aussi responsables puisqu'ils publient n'importe quoi (Pr, 95). Et les jeunes

écrivains n'ont pas ici, comme en Europe, de maîtres qui pourraient les guider. Et Grignon de faire cette remarque:

> "Quand on pense que Flaubert s'épuisait à faire lire ses manuscrits à des hommes tels que Louis Brouillet, Zola, les Goncourt, Alphonse Daudet, avant que d'affronter le public, on tremble de voir avec quelle assurance, avec quelle superbe, les écrivains du Québec se lancent dans l'aventure" (PV, IV, 172, 173).

Il déplore aussi l'existence d'une véritable critique qui n'ait pas peur de la vérité. A ses yeux, la critique officielle est beaucoup trop indulgente et complaisante. A cause de son manque d'exigences, elle encourage la médiocrité et l'incompétence. Le système d'éducation y est aussi pour quelque chose. La culture des étudiants est trop livresque, leur langue est neutre et "blanche". Les dirigeants écrivent d'ailleurs de façon ampoulée (PV, IV, 173, 174). Le fait de vivre dans un pays où l'on parle deux langues n'aide pas non plus. On risque trop souvent de ne connaître parfaitement ni l'une ni l'autre (PV, I, 323):

> "Comment voulez-vous que nous autres Canadiens français, vivant dans les villes où tout n'est qu'anglais, américain, où nos enfants apprennent les deux langues sans ne jamais connaître parfaitement ni l'une ni l'autre; comment voulez-vous que lorsque tout ce qui nous entoure, nous enveloppe, nous pénètre, n'a rien d'authentique, d'originalement français, nous puissions parler et écrire français? Ce serait un miracle et les miracles ne sont pas de cette sorte. Au point de vue du langage, nous ne sommes ni des Français ni des Anglais, nous restons des hybrides" (PV, III, 194).

D'autre part, une fréquentation trop grande de la littérature française favorise l'imitation. Elle oblige l'auteur canadien qui veut être vrai, à prendre un certain recul[17]. Enfin, le milieu socio-culturel est si pauvre (PV, III, 368) et les lecteurs si ignorants et naïfs (PV, III, 235, 236) qu'il faut à l'artiste, à l'écrivain, beaucoup de courage et de candeur pour survivre et ne pas démissionner:

> "Décidément, il faut être marqué d'un don quasi divin pour résister à un pareil torrent de haines démoniaques et pour continuer à écrire sa pensée, à faire des lettres au milieu de ce silence écrasant qui entoure et qui étouffe toute production de l'esprit. Il faut être appelé par une vocation sublime [...] pour ne pas capituler devant ce matérialisme dégoûtant qui finira certes, par pourrir notre peuple jusqu'aux moelles, si nos gouvernants ne prennent les mesures nécessaires pour assurer aux écrivains sincères le pain de chaque jours"[18].

> "Décidément, les poètes et les romanciers seront toujours traités ainsi que des bêtes nuisibles, et une galette servie au bout d'une fourchette leur suffit. Rien d'étonnant que nous soyons le dernier des peuples en littérautre quand de grosses têtes accordent une si grande importance à la science et à la politique et si peu à l'art pur" (PV, II, 440).

Parmi les remèdes que propose Grignon, pour créer une authentique littérature canadienne, on retrouvera, bien sûr, l'envers des défauts si sou-

---

17 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 12 septembre 1931, p. 7.

18 CB, "Critique littéraire...", l'AN, 16 octobre 1931, p. 1.

vent dénoncés. Ses critiques sont donc toujours aussi des appels en faveur de la vérité, de l'authenticité, de l'originalité, de la sincérité. Il invite les artistes à observer davantage, à ne plus imiter et surtout à être, envers leurs propres créations, plus exigeants. Dès 1919, il souhaite que tous, religieux aussi bien que laïcs, travaillent à la réalisation d'une véritable littérature canadienne[19]. Il juge intéressant les Atmosphères de Jean-Aubert Loranger, en 1921. Mais il constate dans la même foulée qu'un seul livre ne suffira pas à relever le niveau intellectuel du pays. Il fait remarquer: "je sais sincèrement que nous avons besoin d'une littérature plus vivifiante, plus sincère, plus proche de l'inspiration et du coeur"[20]. Les écrivains, ces "boeufs de l'écritoire" devront enfin finir par comprendre que "la littérature n'est pas dans les livres, que la réalité et la vérité sur lesquelles la littérature s'appuie est "dehors" et ne peut-être ailleurs que "dehors"[21]. Pour créer une littérature canadienne véritable, pas d'échappatoire possible: il faut être canadien ou tout au moins avoir vécu ici, il faut puiser ses sujets dans la réalité d'ici, et enfin et surtout, il faut écrire dans la langue d'ici. Voilà, en réalité, les trois exigences de base, susceptibles de fonder l'authenticité et l'orginalité. Cette thèse, Grignon ne cessera de la défendre, de la reprendre, de la réaffirmer sans cesse. Surtout après 1933. Le point de vue de Grignon n'est peut-être pas totalement original, mais ce qui l'est par contre, c'est son ardeur, sa conviction. Quand il aborde cette question, sa

---

19 CB, "Opinions libres...", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1 et 2.

20 CB, "Les Atmosphères...", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

21 Vbr, "le Dernier Livre de Marie LeFranc", le C, 28 décembre 1931, p. 1 et 7.

pensée prend un indiscutable relief. Pourtant, ses idées sur la langue canadienne surtout, ont déjà été auparavant, largement expliquées et défendues par Albert Pelletier notamment, en 1931, dans Carquois. Grignon réfléchit peut-être aussi davantage, à la question. Pour lui, certaines mises au point s'imposent qui contribueront peut-être à changer les esprits. D'abord, il faut cesser de prétendre que le Québec est une province "française", comme l'élite continue à le croire, ou à faire semblant de le croire, et à le dire. Grignon, pour sa part, voit tout au plus dans le Québec, "une province canadienne qui a gardé de la France, certaines coutumes, certaines expressions, certains idéals et beaucoup de naïveté" (OC, 191). Seconde observation, mais capitale: le français d'ici n'est plus le français de France. C'est plutôt, une langue "mi-française, mi-canadienne apprise au foyer, sur les genoux du peuple" (OC, 189). C'est donc faire fausse route que de vouloir ou bien imiter les Français ou bien rivaliser avec eux. Quand Harry Bernard écrit: "Notre littérature sera aussi française", il se trompe par conséquent, pour Grignon (OC, 188). Car vouloir écrire le français de France, c'est se condamner à n'être jamais lu. Le purisme, la recherche, l'affectation, la préciosité et le culte du mot rare sont donc à fuir par l'écrivain d'ici. Grignon voit, dans cette attitude traditionnelle, la manifestation d'une peur et d'une timidité stérilisantes, qui toujours brideront la création originale. Hélas! déplore-t-il avec humour:

> "...pour des héros nés à Moréal ou Saint-Télesphore-des-Anguilles-dépendues, il sera toujours préférable de parler à la manière de nos retours d'Europe, dans le sillon de l'Académie, du monde officiel français et de nos puristes à la longue figure" (PV, III, 366, 367).

Il rappelle les corrections que Louvigny de Montigny avait faites à son texte, Un homme et son péché. Et justement, l'exemple vient à point; puisque tous les mots à saveur canadienne avaient été corrigés:

> "Dans mon roman, dès la première page, je parle du 'bas-côté' de la cuisine. Louvigny écrit en marge 'appentis'; un peu plus loin, il remplace 'jalousies' 'par persiennes', 'noirceur' par 'nuit', etc., etc.
>
> C'est ainsi de la première à la dernière page. C'est inouï d'imbécillité et de couillonnerie. Je me promets bien un jour de consacrer tout un pamphlet à cette question de langue et je vous ferai voir ce que peut imaginer un écrivain qui se croit français et qui se découvre aussi ignorant dans les questions de langue que peut l'être le plus carabiné des primaires. Et surtout pas de goût, aucun sens de l'art, du roman, du dialogue et des images. Bouché dur" (PV, III, 110).

Vouloir écrire en français de Paris ou vouloir écrire des romans psychologiques à la Bourget ou à la Mauriac, c'est donc perdre son temps:

> "Vouloir faire parler les paysans comme des académiciens parleraient, c'est vouloir tirer des cordes du violon le miaulement du ruine-babines. Il est des oreilles et des bouches délicates qui croient la chose possible et qui font leur possible pour le faire croire aux autres. Résultat: néant" (PV, V, 60).

Pour être lu en Europe, il faut donc, premièrement, décrire la réalité d'ici, la réalité canadienne. Et pour Grignon, la réalité qu'il faut d'abord

exploiter c'est la nature, la terre, les forêts et les grands espaces. Autrement dit, la nature canadienne dans ce qu'elle a de particulier et d'original:

> "Des histoires d'amour et des romans d'aventures qui se déroulent dans notre pays sauvage et saisissant, intéresseront toujours plus les étrangers que le roman psychologique ou mondain" (Pr, 92).
>
> "Des poètes canadiens d'expression française ne sauraient prendre et encore moins surprendre les lecteurs parisiens. Ceux-ci gardent, pour se nourrir d'images, se griser de vers presque parfaits, des génies qu'il serait pour le moins puéril de vouloir déloger de la capitale du monde.
>
> Je l'ai écrit cent fois, en 1918, en 1928, en 1938, et je le répète, nous devons nous tourner du côté de la terre et seuls de tels livres gardent la chance de passionner les lecteurs de France et, ce qui importe pour nous, de créer une littérature nationale" (PV, III, 108).

Plus encore que sur les thèmes, Grignon insiste surtout sur l'expression, sur le style "propre", "lequel ne peut se trouver ailleurs que dans une langue purement canadienne"[22]. Car il est bien évident que pour Grignon, le centre du débat, c'est la langue. Il écrit ailleurs: "la langue constitue chez tous les peuples le premier facteur d'une littérature nationale" (PV, III, 116). Aussi, entre 1930 et 1943, ne cesse-t-il de le rappeler. Dès 1930, il réclame un dictionnaire canadien[23]. En 1931, il conteste les points de vue plutôt puristes de Dantin: "je pense plutôt que nous aurons une littérature cana-

---

22 Propos rapportés par Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, op. cit., p. 235.

23 Voir, "la Critique des livres...", la Vc, n° 44, mai 1930, p. 54.

dienne véritable le jour où nous écrirons librement et couramment le langage canadien"[24]. En 1933, il développe longuement son point de vue dans Ombres et Clameurs. Il le reprend en 1936, dans Précisions sur "Un homme et son péché", et maintes et maintes fois dans les Pamphlets. Plus tard, en 1941, dans l'Action nationale[25]. Il répond à Jean Vallerand qui l'interroge, en 1942, en reprenant les mêmes idées[26]. Dans son étude sur Trente arpents, le chapitre, "Oui, nous aurons une littérature. Laquelle?" (PV, III, 107 à 116), résume ses positions. Qu'est-elle donc, en effet, cette langue canadienne? Celle du peuple, essentiellement. Mais, plus précisément, du milieu paysan. Bien sûr, les préjugés connus de Grignon envers la ville, entrent ici en ligne de compte et l'aveuglent un peu. C'est pourquoi, il imagine mal une langue qui emprunterait à la rue ou aux quartiers populeux et miséreux des villes (PV, III, 200). Sur ce point, l'avenir lui donnera tort. Mais qu'entend-il donc par "vrai canayen" (PV, V, 225)? Eh bien, les expressions pittoresques, les archaïsmes, les images frappantes ou naïves, les expressions de "chanquier", les canadianismes, les anglicismes même. Et si le mot canadien ou français manque, il revient à l'écrivain d'en fabriquer un nouveau. Dans certains cas, l'emprunt aux langues indiennes est aussi le bienvenu (OC, 189). Au niveau de la langue parlée, il se déclare aussi en faveur des accents régionnaux et personnels:

---

24 CB, "Chronique littéraire...", l'AN, 6 mars 1931, p. 1.

25 Vbr, "Notre culture sera paysanne...", l'Action nationale, vol. 17, juin 1941, p. 538 à 543.

26 J. Vallerand, "Une heure avec...", l'AN, 6 novembre 1942, p. 4. Il reviendra sur le sujet dans ses derniers articles. Voir par exemple, CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 9.

> "Évidemment, nous devons tendre à améliorer notre prononciation, notre phonétique, mais je préférerai toujours un bon habitant du Québec qui dit 'secret' - en appuyant sur 'e' - et 'désir' - en appuyant sur 'dé' - plutôt qu'à la manière de nos héros de Conservatoire qui disent 's'cret' ou 'd'sir'. Tous les jours, à la radio, au théâtre, dans les entretiens de bon ton, on peut savourer à loisir ces 's'crets' et ces 'd'sirs' mais on n'imagine pas un paysan de mes montagnes qui parlerait du 'd'sert'. 'Dé-sert' - en appuyant sur 'dé' - en pesant dessus répéterait Charles Péguy, est autrement plus beau" (PV, IV, 177).

La position de Grignon, au point de vue lexical, est donc assez osée. Il ne voit pas non plus la nécessité "d'affubler de guillements" les canadianismes (OC, 189). A ceux qui prétendent que l'écrivain canadien risque de n'être pas compris, il répond de la même manière qu'Albert Pelletier: "si les Français ne nous comprennent pas, ils nous traduiront" (PV, III, 110). Il reste cependant un partisan farouche du respect scrupuleux de la syntaxe. Les oeuvres canadiennes devront donc rester claires, simples et naturelles, susceptibles dêtre comprises aussi bien par les paysans que par les prolétaires (PV, I, 53). Il précise:

> "Il faut cependant conserver la syntaxe de la langue française qui est merveilleuse. Lorsque je parle d'une littérature nationale, j'entends m'arrêter au vocabulaire, à l'atmosphère (région, moeurs, états d'âme)" (PV, III, 110).

Il juge nécessaire qu'on travaille à recueillir les particularités de la langue d'ici et qu'on fabrique un dictionnaire canadien. Il serait réalisé non pas

par des grammairiens, mais par des littéraires, des romanciers et des poètes, à même, mieux que tous les autres, de bien sentir la langue (OC, 189; PV, III, 180, 181). Certains écrivains comme Clément Marchand, Félix-Antoine Savard, Ringuet, Damase Potvin, Albert Laberge, Edmond Grignon, Alfred Desrochers, Germaine Guèvremont et quelques autres ouvrent déjà des avenues intéressantes. Eux qui ont trouvé "des expressions d'un pittorestque intense et d'une chaleur linguistique que les grammairiens les plus savants n'imaginent même pas" (PV, III, 201). A l'ombre de l'Orford lui donne confiance et il fait du volume une critique enthousiaste. Desrochers qui a vécu dans les bois et dans les chantiers, sait de quoi il parle. Ses peintures, par conséquent, sont plus réalistes et authentiques que celles faites par des Robert Choquette ou des Eva Sénécal. Au plan du lexique, il voit dans Desrochers un novateur et un précurseur:

> "La voilà donc, la vraie révolution tant attendue. Desrochers écrit comme parlent ses personnages. Dans la description pure, il emploie les mots en usage dans les bois, sur la ferme, dans les chantiers. [...] Il réalise ce que souhaitait le bon critique Albert Pelletier, c'est-à-dire une langue poétique canadienne, un vocabulaire canadien" (OC, 129).
>
> "L'idée a donc fait beaucoup de chemin, et pour peu que de nouvelles créations suivent celles de Desrochers, nous verrons dans l'avenir une poétique canadienne expressive et fort originale, car le vocabulaire ne manque pas" (OC, 130).

Même optimisme, même enthousiame, en 1937, à la parution de Menaud, maître-draveur:

> "Il ne faudrait pas beaucoup de romans comme celui-là pour marquer non pas un progrès mais l'existence irréfutable d'une littérature franchement nationale et qui se faisait attendre depuis un siècle. Glorifions-en l'auteur" (PV, I, 395).

Bien sûr, le travail, le talent et le génie restent indispensables. Car tous les canadianismes ne sont pas de la même qualité et c'est à l'écrivain, soucieux de son art, de faire des choix et d'y aller avec discernement. Ce qu'il fait lui- même quand il emploie couramment archaïsmes, canadianismes et provincialismes qu'il juge convenables. Que ce soit dans ses romans, dans ses contes, dans les journaux ou dans les revues (PV, III, 202). Ses positions alimenteront les diverses polémiques qu'il provoquera et entretiendra sur la langue des radioromans. On a vu déjà, qu'il s'y défend avec vigueur.

L'avenir de la littérature québécoise devait donner largement raison à certaines des théories de Grignon. Dès les années '40 d'ailleurs, les oeuvres des Savard, Ringuet et Guèvremont donnent des arguments à ceux qui prônent une littérature de plus en plus centrée sur la réalité canadienne-française. Ce que Grigon n'a pas su prévoir par contre, c'est que la littérature canadienne et plus particulièrement le roman, et plus tard encore le théâtre, peindraient non plus le sol et la campagne, mais plutôt la réalité urbaine. On comprend qu'en 1937, Grignon se sente un peu frustré quand il voit d'anciens exotistes comme Barbeau et Panneton, défendre ou illustrer avec brio, des théories que

lui prônait depuis plus d'une quinzaine d'années déjà. Il faut croire que les points de vue des Grignon, Pelletier et quelques autres avaient peu à peu fait leur chemin. Et c'est peut-être en grande partie grâce à eux, que la littérature régionaliste alors à son crépuscule, accouche enfin d'oeuvres majeures, authentiques, et de quelques ouvrages qui prennent place parmi les grands classiques de la littérature québécoise et universelle.

L'étude du point de vue de Grignon sur la littérature d'ici, nous éclaire aussi sur son écriture. Plus particulièrement sur certains modes d'élaboration du texte et en même temps, de la pensée. Puisque celle-ci, en gros, ne change pas, n'évolue pas, l'auteur ne peut, c'est inévitable, que largement se reprendre, se répéter. Mais, soyons-en persuadés, ce n'est certainement pas, aux yeux de l'auteur, une faiblesse. En aucune façon, puisque sa mission, c'est justement de rappeler sans cesse les vérités essentielles. Et contrairement à ce qu'on pourrait penser, c'est sans problème, sans lassitude que le lecteur découvre et accepte ces constantes reprises. Pourquoi? Parce que l'expression de Grignon, encore une fois, est riche, vivante, colorée. L'idée est la même, l'expression souvent la même, et pourtant jamais tout à fait la même. Son pouvoir d'illusion est grand, son pouvoir de fascination aussi. Et l'on sait bien qu'un lecteur séduit est un lecteur à moitié conquis.

Maintenant que nous avons fait le tour de la pensée de Grignon et de son système idéologique, maintenant que nous connaissons les valeurs et les anti-valeurs qui, les unes et les autres, orientent, balisent et animent son discours, maintenant que nous connaissons les noms des bons et des élus, des

méchants et des damnés, maintenant que ses idées sur la littérature et plus particulièrement sur la littérature québécoise, nous sont connues, il nous reste à cerner de plus près ses propos, particulièrement généreux, sur les genres littéraires, grands et petits, et sur les oeuvres lues et critiquées. Après, seulement, nous saurons mieux si Grignon est d'abord un critique ou avant tout, un polémiste.

CHAPITRE III

LE CRITIQUE

C.

L'ACTUALITÉ ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

5. Les Genres et les Oeuvres

Rendre compte de chacune des critiques écrites par Grignon eût été malhabile. Nous avons préféré regrouper les diverses critiques qui concernaient un même genre littéraire. Cette approche nous permettait, pour chaque genre littéraire, une sorte de bilan. Ce bilan avait un double avantage, mettant d'abord en évidence les critiques principales sur le genre étudié, puis permettant de cerner la dimension théorique du discours critique. Autrement dit, il devenait possible, en procédant ainsi, d'étudier plus facilement les idées esthétiques de Grignon sur chacun des grands genres littéraires. Et, en effet, la dimension théorique des textes de critique littéraire, est souvent abondante et intéressante.

C'est évident, Grignon est beaucoup plus à l'aise quand il fait de la critique littéraire que lorsqu'il s'aventure sur le terrain politique ou socio-économique. La littérature, c'est vraiment le domaine de Grignon et les propensions à la généralisation et à la théorisation semblent ici naturelles et aller de soi. Somme toute, plus fondées. L'auteur aime discuter littérature: les questions de fond comme les questions de forme. Le précédent chapitre,

comme aussi celui consacré à la littérature, valeur importante parmi d'autres, le prouvent d'ailleurs. Ce serait à peine exagérer de dire que, chez Grignon, l'article critique ou le compte rendu passent presque à chaque fois par le détour théorique. Autrement dit, l'oeuvre en question est abordée après que l'auteur ait , et souvent longuement, discuté ou bien littérature ou bien langue, ou bien style, ou bien poésie, roman, théâtre. C'est comme si le critique posait d'emblée les jalons, éprouvait le besoin de rappeler les règles, de citer des modèles. On soupçonne facilement, dès à présent, qu'encore une fois le texte se répète. Les études de Grignon qui portent sur des oeuvres appartenant au même genre vont fatalement se reprendre et se répondre. Mais, ici encore, l'approche est riche de signification; ici comme ailleurs, la forme est signifiante. Car poser d'emblée les règles et les principes et citer tout de suite les grands noms, c'est orienter la démarche critique. C'est en quelque sorte déterminer son sens et son mode de fonctionnement. La démarche critique de Grignon, comme celle de la plupart des critiques québécois avant la génération d'André Brochu, est naturellement normative, historique, comparative, évaluative, classificatrice et généreusement impressionniste. D'où l'importance des digressions, des commentaires; d'où la fréquence des rapprochements et des comparaisons; d'où l'abondance des noms propres, noms d'auteurs, noms de titres d'oeuvres. Et dans tout ceci, que devient l'oeuvre critiquée? On a souvent l'impression qu'elle est un peu laissée pour compte et que son analyse est escamotée. C'est que l'oeuvre est souvent prétexte, et c'est inévitable puisqu'au fond ce n'est que très rarement qu'elle est considérée en elle-même et pour elle-même. Elle est une sorte d'accident qu'il faut considérer en rapport avec ceci, en comparaison avec cela. Ou bien elle prend place dans telle caté-

gorie. Ou bien elle illustre tel mouvement, et alors elle est un moment, un jalon, un aboutissement. D'autre part, ici comme ailleurs, la présence du narrateur, souvent encombrante et parfois intempestive, ne fait que reléguer davantage encore, au second plan, l'oeuvre étudiée. Par conséquent, le discours critique, dans la mesure où le commentaire en marge, la digression et la parenthèse abondent, donne souvent l'impression d'être un discours éclaté qui broderait un espèce de texte en étoile. Ceci est d'autant plus remarquable qu'au niveau idéologique, les propos sont étanches, hermétiquement clos et refermés sur eux-mêmes. Car, il ne faut pas l'oublier dans le cas de Grignon, l'auteur reste polémiste. Ce qui risque évidemment de rendre parfois encore plus squelettique, la dimension critique. Plutôt que de rendre compte, plutôt que d'analyser, ou de chercher à comprendre, le narrateur peut raconter, caricaturer, déformer, ridiculiser, parodier, s'amuser et nous amuser. Ici, comme ailleurs, le narrateur polémiste utilise à son avantage, toutes les ressources d'une rhétorique réductrice. Ou bien, il se fait panégyriste, célèbre, grandit, grossit et là aussi, tout compte fait, déforme. Dans un cas comme dans l'autre, il oublie d'analyser. Mais il n'a cure dêtre rigoureux ou objectif, puisqu'il a du plaisir à être partisan passionné. Polémiste, il réfléchit beaucoup et souvent sur le discours polémique. Critique, il fait la même chose. Et c'est frappant de voir que polémiste ou critique, il est d'abord et avant tout attiré, justement, par toute forme d'écriture d'allure critique: l'essai, le pamphlet, le texte de critique littéraire, le texte historique, l'article de journal ou de revue, la brochure. C'est que Grignon est préoccupé par certaines idées, c'est qu'il adore les débats de fond. C'est aussi qu'il est toujours en quête de polémiques. Or il est bien plus facile de contrer

directement un texte d'idées qu'une oeuvre de création. Il est surtout plus facile de rejoindre l'auteur. Et dans ce cas, il peut espérer plus facilement une réplique. Toujours est-il que l'autodidacte qu'il est, a beaucoup lu: la plupart des grands critiques français du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e}. Qu'il lit tout ce qui s'écrit ici en critique, les grands noms aussi bien que ceux qui sont aujourd'hui oubliés. C'est donc à la critique puis au journalisme que nous donnerons les premières places. Puisque ses maîtres furent aussi, pour la plupart, des critiques littéraires, il faudra à nouveau parler de noms déjà cités. Puis nous nous intéresserons ensuite à la poésie et au roman. La part est belle qui est réservée à ces deux grands genres. Enfin nous parlerons théâtre, un genre auquel Grignon s'est peu intéressé. Puis, de l'histoire, des mémoires, des lettres, de la littérature de voyage et de l'éloquence, nous dirons enfin quelques mots.

La Critique et les Critiques

Parmi les genres littéraires et les gens de lettres que Grignon malmène, il faut faire une place à part aux critiques et à la critique. Grignon ne cessera de baver sur celle-ci, de la ridiculiser, de l'affubler des noms les plus drôles et les plus inattendus. C'est une stupide, une vendue, une hypocrite, sournoise, baveuse, érudite, pointilleuse. "Une vieille fille qui nourrit généralement bien ses cavaliers"[1]. "Une entremetteuse aux dents jaunes

---

[1] CB, "les Atmosphères par M. Jean-Aubert Loranger", l'AN, 5 août 1921, p. 2.

et au coeur sec" et qui empoisonne la vie "en prostituant l'Art et la Raison" (Pr, 87). Il en veut surtout à la critique officielle, à la critique professorale qui se confond souvent chez lui avec la première; à la critique journalistique et à la critique érudite. La critique officielle ment ou se tait. Elle est prudente. Elle n'en finit plus de prendre des précautions inutiles pour mieux se dérober et tromper (OC, 175, 176). Elle ne sait pas reconnaître les grands auteurs, elle pratique la conspiration du silence. Par exemple, elle se tait à la parution de Mon encrier de Jules Fournier[2]. Ou bien elle se complaît dans les clichés, dans les lieux communs. De façon générale, elle étouffe la vraie critique parce qu'elle se refuse à voir la vérité en face, préférant, coûte que coûte, flagorner et dire du bien. De son côté, la critique journalistique veut avant tout vendre des livres, aussi ne résiste-t-elle pas, elle aussi, à la louange. Quant à la critique érudite et pointilliste qui compte les pieds des vers et cherche les fautes de grammaire, il vomit sur elle carrément (OC, 23, 24; Pr, 103). Et les critiques, eux? Des "lourdes têtes, des bênisseurs, des peureux, des hypocrites, des mages, des pontifiards, des avachis, des bouchés, des gobeurs, des bedaines, des pions, des envieux, des coeurs secs, des freluquets, des fesse-mathieu", etc. Commentant les textes qui paraissent à la mort de Francoeur, il écrit: "Tous les chats de gouttière n'hésitent pas à viander une mémoire illustre" (PV, III, 23). Ils écrivent "avec leurs pieds", rendent la vie insupportable. Aussi, n'a-t-il pour eux "que mépris et dédain" (Pr, 67, 68). Bien sûr, il vise surtout ici la critique canadienne-française qu'il juge superficielle, peureuse et timorée. Elle a

---

2 Vbr, "Mes pages d'amour et de haine/Jules Fournier", le M, 24 février 1923, p. 4.

peur des bas-bleus, peur des grands noms. Elle a des préjugés envers ce qui s'écrit ici ou bien elle tombe dans la louange la plus démesurée. Elle est aussi sans épaisseur et sans profondeur. C'est inévitable, remarque-t-il, puisqu'ici n'importe qui s'improvise critique:

> "Rien de plus amusant et rien de plus facile au fond. Il suffit de porter allègrement avec soi un petit bagage de connaissances rudimentaires. Il n'est pas nécessaire non plus de savoir sa langue puisqu'on critique celle des autres et pourvu qu'on cite à tort et à travers beaucoup de noms d'auteurs célèbres. Le critique doit lire régulièrement les beaux hebdomadaires parisiens sans oublier la NRF et le Mercure de France.
>
> Si, en outre, vous avez la présence d'esprit de vous contredire deux ou trois fois dans la même phrase et d'invectiver en des formules inintelligibles, vous aurez la chance, neuf fois sur dix de passer pour un esprit fort, éclectique, spirituel, indépendant, original, épeurant" (Pr, 102, 103).

Il reproche donc à la critique canadienne deux grandes faiblesses: sa modération et ses exaltations. Dans un cas comme dans l'autre, elle ne dit pas la vérité, génère l'illusion et rend un bien mauvais service à l'auteur. Elle a porté aux nues Roger Brien et celui-ci, pris au jeu, s'est mis à écrire, à se redire, à se répéter:

> "On a rendu là un mauvais service au jeune Briend qui ne manque pas de talent et qui mériterait une considération plus sérieuse " (PV II 79).
>
> "...on fit tant et si bien qu'on a tué l'auteur de Faust aux enfers" (PV, II, 80).

La critique canadienne manque aussi de discernement quand elle loue Olivar Asselin de Bastien, écrit pourtant à coups d'emprunts. Mais voilà! Bastien est professeur à l'Université de Montréal (PV, III, 42)! Mme Mercier Gouin a un nom: la critique loue donc son théâtre:

> "Mais qu'une grosse madame publie une pièce franchement ridicule, aussitôt les critiques de beugler aux étoiles leur admiration et, il faut bien le dire, leur aplatissement" (PV, III, 260).

La critique journalistique, grassement rétribuée par les éditeurs, écrit sur commande parce que "le livre est devenu une denrée comme le sucre, le café, le thé". Et "tel éditeur, tel chef-d'oeuvre! Voilà l'abomination" (PV, III, 123)! Superficielle, elle n'approfondit rien et se contente de banalités (PV, III, 308). Quand l'auteur est inconnu, elle hésite, mais qu'il devienne célèbre et alors "la presse bourgeoise l'encense à tour de bras et apprend-on au monde qu'est né un écrivain véritable" (PV, IV, 227, 228). Enfin, elle adore l'actualité et le sensationnel dont elle se repaît jusqu'à l'écoeurement. Comme par exemple, à la mort de Louis Francoeur:

> "Mais que de sottises, grands dieux! plusieurs journaux anglais et français ne publiaient-ils pas le lendemain de sa mort et par la suite pendant un mois? On l'a enseveli à tout jamais sous un Himalaya de louanges. Des encenseurs à tant la ligne l'écrasèrent littéralement d'éloges comme si cet homme-là eût porté toutes les vertus, toutes les qualités sans la moindre trace du plus léger défaut, sans la moindre trace de la faiblesse la plus anodine" (PV, IV, 409).

A son avis, agir ainsi, c'était plutôt desservir la mémoire d'un auteur qui méritait beaucoup mieux.

Les critiques canadiens sont des "sous-Sainte-Beuve, des sous-Faguet, des sous-Thérive, des sous-Vadêrêm, des sous-Jaloux" (Pr, 104). Il malmène avec allégressse les exotistes qui s'adonnent à la critique. Roquebrune, le "baladin de la décadence canadienne" qui, à Paris, se découvre soudain un admirateur du terroir[3]. Lozeau, qui n'a pas dit "une parole de bon sens en critique"; Lozeau, "zoïlisant", qui copie, imite et pastiche Faguet et Brunetière[4]. Marcel Dugas, dont la prose est inintelligible (PV, II, 427, 428). Paul Morin, qui joue au puriste (PV, III, 533). Ou Léo-Pol Morin qu'il déteste souverainement (PV, I, 92). Parmi eux, Berthelot Brunet reste la cible privilégiée. Bruchési est aussi malmené, qui a cru bon de commenter l'Appel de la race et qui, bien sûr, a vu "présenter son précieux pépi dans un vase fabriqué par un industriel littéraire"[5]. Dans les Pamphlets, sont attaqués tous ceux qui se permettent sur Bloy, des réserves: Dantin, Lussier, Harvey, Henri Girard du Canada. Louvigny de Montigny incarne quant à lui la critique académisarde et pointilliste. Et ~~le père~~ l'abbé Émile Chartier, celle des mandarins, des professeurs, des officiels diplômés et décorés. Subalterne de Calvet, il a

---

3 Vbr, "les Livres et la Vie/Enfin! On découvre le Canada", le M, 20 octobre 1923, p. 4

4 Vbr, "Monsieur Albert Lozeau, critique innocent", le M, 11 décembre 1920, p. 2.

5 Vbr, "Contre l'Appel de la race", le M, 6 janvier 1923, p. 2.

comme lui les capacités pour mener à bien l'éducation littéraire par le manuel. Il ne le manque pas:

> "Je dois en parler avec respect et cette touchante modération qui m'est familière. Un tel nom, au reste, immobiliserait les plus terribles pandours de chez nous. On me pardonnera si je suis contraint d'employer quelques euphémismes indispensables dans la circonstance, pour exprimer toute mon admiration à l'adresse de ce Doyen de lettres que le pauvre peuple méconnaît assez [...] N'ayant jamais été instruit du ridicule, ce n'est pas lui qui va craindre de mettre en regard Verhaeren et Fréchette, Lemonnier et de Gaspé, Rodenbach et Bibaud, Louis Dumur et Mgr Bruchési, Maeterlink et l'abbé Camille Roy. [...] M. le chanoine a la main lourde et gauche, gâtant tout ce qu'il touche. Lui soumettrait-on deux quatrains, qu'il choisirait infailliblement le moins bon"[6].

Camille Roy, "le père, le grand-père et l'aïeul" de la critique canadienne, est moins durement traité, encore que toute ironie ne soit pas absente[7]. Valdombre lui reproche une coupable bienveillance et un manque absolu d'indépendance. Son style le laisse indifférent et il le classe avec Maurice Hébert, parmi "les princes et seigneurs de la médiocrité"(PV, II, 230, 231). Maurice Hébert, lui, est traité avec moins d'égards. Comme son maître, Roy, et plus encore que lui, il dore, encense, ménage, hésite, et ménage encore jusqu'au mensonge:

---

6 Vbr, "les Livres et la Vie/La Littérature canadienne à l'étranger", le M, 22 septembre 1923, p. 1.

7 CB, "Érables en fleurs pas l'abbé Camille Roy" (suite), l'AN, 29 juin 1923, p. 1.

> "Est-ce assez énervant et bas cette façon de critiquer en feignant de ne pas critiquer pantoute? Manière louche et sous-ventrière de procéder, chère à certains essayistes français modernes"[8].

Un article faussement élogieux sur Asselin, dans le Canada français, lui vaudra une cinglante réplique. Et les insultes y abondent: "morvaillon des écritoires, commerçant de la plume, mastroquet". Valdombre commente ainsi son étude:

> "Il enveloppe ses pensées dans une prose de ouate et de mousseline du plus curieux et doucereux effet. [...] D'ailleurs, notre critique a toujours soin de s'enquérir de l'attestation officielle du décès. Alors, il trépigne d'aise. Il se trouve courageux. Il déterre le mort et à l'aide d'une épingle pas trop longue, trempée dans le fiel et dans une solution d'oxyde de cuivre, il le pique, il le pique un peu partout. S'il fallait qu'une seule goutte de sang s'échappât du cadavre, M. Hébert mourrait drette-là" (PV, II, 222, 223).
>
> "Le critique si mol du Canada français ne veut pas déplaire à personne. Il ménage tout le monde, les chèvres, les choux et les veaux. [...] parce qu'il a peur des actes, parce qu'il a peur de la vie, parce qu'il est l'homme de toutes les conciliations et parce qu'il a peur des hommes. Mais il n'a pas peur d'un écrivain mort. C'est sa distinction" (PV, II, 224).

A Harry Bernard, il reconnaît dans ses Essais critiques, une certaine profondeur. Mais on sait par ailleurs qu'il conteste ses jugements sur Baudelaire et son point de vue sur le régionalisme en littérature (OC, 176, 188 à 194).

---

8 Vbr, "la Critique des livres", la Vc, n° 40, janvier 1930, p. 64.

Mais heureusement, le tableau n'est pas que noir, même si les zones d'ombre sont foncées et nombreuses. Ici et là, malgré tout, brille la lumière. Il constate, même si c'est rarement, que la critique canadienne, malgré ses faiblesses, est en train de naître pour de bon. En 1931, il remarque que se font plus nombreux les ouvrages mettant en évidence des qualités de style et des idées neuves[9]. En 1933, il écrit:

> "Il y a vingt-cinq ans la critique existait à peine dans les journaux et dans les revues; et si elle montrait la tête, on se rappellera que ce n'était que pour saluer ridiculement et faire toute sorte de révérences qui n'ont rien à voir avec le jugement. Il n'en est plus de même aujourd'hui. La plupart de nos quotidiens ont leurs critiques et des critiques compétents. Depuis trois ans surtout, il s'est fait un pas, un pas énorme dans ce genre" (OC, 49).

Quels sont donc, pour Grignon, les critiques canadiens intéressants? La plupart de ceux qui le satisfont ou bien sont des ironistes ou bien des polémistes et, très souvent, mais pas toujours, des religieux[10]. Par exemple, Germain Beaulieu dans Nos immortels, Panneton et Francoeur dans A la manière de.... Il admire les critiques cinglantes de Beaulieu dans le Nationaliste et le Canada. Celles de Francoeur dans son Journal. Il admire la grande liberté de plume et

---

9 Vbr, "la Vie littéraire/En feuilletant nos écrivains de Séraphin Marion", le PJ, 12 avril 1931, p. 8.

10 Au début 1937, il écrit: "Franchement, on dirait qu'il n'y a que les moines qui pensent de nos jours. En tout cas, éloignés du tumulte mondain et des choses périssables, ils prennent le temps de penser et de s'immobiliser dans une méditation qui ferait grand bien aux laïques si ces derniers voulaient y consentir" (PV, I, 88).

d'esprit de Desrochers dans Paragraphes, même s'il lui reproche par ailleurs, un certain dilettantisme. Pages de critiques de Jean-Charles Harvey est bien reçu parce que l'auteur y "frappe dur" et ne ménage pas "prosaillons" et "poéterons" (PV, V, 177). Il goûte aussi les polémistes, Léon Lorrain et Lucien Parizeau. De même que Guy Sylvestre qui collabore en 1939 à En avant et qui écrit régulièrement, à l'époque, dans le Droit d'Ottawa (PV, V, 104). Le ravit aussi, Carmel Brouillard, "moine insupportable", dont les articles de l'Action nationale "feront un bruit de carnage et de mort autour de certaines têtes bondieusardes et fêlées" (PV, I, 38, 39). On sait d'autre part son admiration pour Barbeau, Asselin et Fournier, autres auteurs pour qui la critique se confond souvent avec la polémique. D'Asselin, il admire surtout sa conférence sur l'abbé Groulx et sa préface à l'Anthologie des poètes canadiens de Fournier. Quant à celui-ci, il inaugure pour Valdombre, la critique fière et indépendant que la vérité n'effraye pas (OC, 92). A bien des points de vue, il se retrouve dans Carquois d'Albert Pelletier, que beaucoup redoutent, dont "les classicards et les esprits prévenus", mais qui n'en est pas moins "un livre sain de critiques libres et ardentes comme de la chair"[11]. Il félicite Pelletier de décocher des flèches empoisonnées quand il y a lieu et de distribuer des éloges quand il le faut, forçant ainsi le lecteur à différencier une oeuvre de valeur et un bouquin ridicule[12]. Il lui reproche cependant une certaine dureté envers Louis Dantin. Précisons que nous sommes en 1931, et

---

11 Sto, "la Vie littéraire/Vers la lumière (Poèmes par Lionel Léveillé)", le C, 10 avril 1931, p. 1.

12 Vbr, "la Vie littéraire/Carquois par Albert Pelletier", le PJ, 1er mars 1931, p. 4.

qu'à cette époque, Grignon n'a que des éloges pour Dantin. Même s'il lui reproche un certain dilettantisme et s'il conteste son point de vue sur la langue, il voit en Desrochers un critique de génie, le seul "montrable", et il le place "au sommet de la critique canadienne entre Mgr Roy et M. Albert Pelletier", un purgatoire qu'il juge fort enviable[13]. Ceux qui écrivent favorablement sur Léon Bloy ont évidemment aussi leur place au tableau d'honneur. Les abbés Émile Bégin (PV, II, 208) et Gustave Lamarche (PV, IV, 114 à 121) par exemple, ce dernier, précise-t-il, le premier religieux à parler de Bloy de façon intelligente.

La critique française est, elle aussi, souvent malmenée. Mais les procès d'ensemble qui la concernent sont beaucoup moins fréquents que ceux s'intéressant à la critique canadienne. En 1937, il juge la critique française veule, louangeuse et vendue. Elle a, bien sûr, un rôle à jouer dans l'industrie du livre qu'elle doit faire vendre. Il remarque d'ailleurs avec dépit, que même Léon Daudet, dans Candide, vante neuf fois sur dix des livres qui mériteraient à peine d'être lus en diagonale (PV, I, 165, 166). En 1939, il reproche à la critique française d'être légère et superficielle et de ne rien approfondir:

> "On veut tout lire, on veut tout juger d'un coup d'oeil, et l'analyse en trois lignes s'ensuit. Ce n'est pas juste et ce n'est pas cela la vie, surtout la vie de l'esprit" (PV, III, 237).

---

13 CB, "Critique littéraire/Gloses critiques par Louis Dantin", l'AN, 16 octobre, 1931, p. 1.

Quant à la critique française qui semble s'intéresser à la littérature canadienne, on a déjà dit le peu d'estime que lui porte le polémiste. Il écrit à ce sujet:

> "Les Français nous aiment bien. Ils nous admirent même trop. Ils pêchent par excès de politesse ou d'indulgence" (PV, II, 175).
>
> "Des marques d'amitié, il y en aura pour tout le monde. Ça ne coûte pas cher et si nous sommes assez cornichons pour y croire, eh bien! ma foi, nous les méritons. [...] Rien de plus pénible. Certains Français nous prennent pour des imbéciles" (PV, II, 176).

Le fait que Flammarion édite 30 arpents ne l'impressionne guère:

> "Qu'on ne se fasse pas d'illusion. Le mot terrible de Voltaire agira toujours sur les esprits et je crains fort que les trente arpents de terre canadienne ne restent pour des Français que des arpents de neige, même si un éditeur puissant tel que Flammarion assure à son public qu'il s'agit en l'espèce d'un riche terroir" (PV, III, 125).

Parmi les cibles du polémiste, nous retrouvons Anatole France, Brunetière, André Thérive, René du Roure, Hanotaux, Doumic, Bremond, Maurois, Lanson, Gaucheron, Sarcey, Calvet et quelques autres "pions du royaume de France et de Navarre" (PV, I, 108). Thérive, dit "le coeur sec" (Pr, 103), écrit "comme un pied [...] comme dix pieds, il est souverainement sévère, prétentieux et

plat"[14]. L'ami de Madeleine Hugenin, René du Roure, exaspère particulièrement Grignon. Dès 1923, il écrit à son propos:

> "...espèce de littéraire constipé, espèce de professeur de français, que pas un journal de Paris n'oserait signaler [...] [qui] a exhibé son érudition avec les gestes connus du pontife dans une revue commerciale dont j'ai oublié le nom, tellement il est blanchâtre, moderne et dentelé"[15].

Grignon qui a la rancune tenace, ne l'a pas encore oublié en 1940, et il le rosse à nouveau: "Il ne dépassa jamais le niveau des souliers d'un bas-bleu" (PV, IV, 217 à 219). En Bremond, il voit un salonnard qui perd le temps qu'il doit aux âmes, à écrire (PV, II, 114). Quant à Calvet, c'est tout juste un entrepreneur qui "traduit, compile, manipule"[16]. Mais c'est certainement le célèbre abbé Bethléem qui remporte la palme, avec ses Romans à lire et romans à proscrire. Valdombre voit en lui "le plus merveilleux indicateur de mauvais livres qu'on puisse imaginer" (PV, I, 201). En cela au moins, il aura été utile aux collégiens (Pr, 106). Il lui reproche, sous prétexte de prévenir les esprits catholiques, de se complaire dans des précisions inutiles et dangereuses susceptibles d'aguicher et de renseigner parfaitement les plus ignares (PV, II, 21, 22). En 1940, il écrit un article qu'il intitule "Enfin! Il est mort" (PV, IV, 145 à 154)!

---

14 Vbr, "la Grande Découverte de Montherlant", l'O, 23 août 1934, p. 4.

15 Vbr, "Contre l'Appel de la race", le M, 6 janvier 1923, p. 2.

16 Vbr, "les Livres et la Vie/La Littérature canadienne à l'étranger", le M, 22 septembre 1923, p. 1.

> "Je veux parler de ce cher abbé Bethléem, du suave abbé qui avait entrepris d'épurer les moeurs littéraires et pour tout dire de décrasser le globe. C'était là une entreprise à nulle autre comparable et il ne fallait pas moins que cet homme extraordinaire pour se lancer dans une pareille aventure" (PV, IV, 145).

Dans ce même article, il se moque des critiques brèves et concises de l'abbé, qui lui permettent d'escamoter en trois pages l'auteur de la Comédie humaine, et de présenter de "grands" auteurs, mais illustres inconnus. Il formule le voeu que le Pape musèle une fois pour toutes "illico tous les sous-abbés Bethléem qui tenteraient de surnager" (PV, IV, 151). Et de citer une page meurtrière de Léon Bloy sur l'abbé, écrite "un jour de sainte indignation" (PV, IV, 152, 153).

Certains autres critiques français se méritent des jugements plus nuancés, voire même contradictoires. Parmi eux, Thibaudet, Faguet, Lemaître, Sainte-Beuve. Lemaître a laissé, considère-t-il, de fort belles pages (SEIM, 59, 60). Faguet a parfois les idées claires (PV, V, 193). Mais parfois aussi, quel jargonnard!

> "Faguet qu'on ne lit plus aujourd'hui me fait l'impression d'un vieux parapluie oublié dans une vieille salle d'une vieille bibliothèque, non loin des vieilles latrines, où séjournent constipés, Voltaire et Diderot"[17].

---

17 Vbr, "la Critique des livres/Littérature canadienne-française", la Vc, n°40, janvier 1930, p. 64.

Il admire volontiers les Lundis de Sainte-Beuve qui, malgré des jugements erronés, reste peut-être le seul grand critique de la littérature française (PV, I, 145). Mais c'est par ailleurs un "maquereau" et

> "...un anticlérical notoire, pion forcené qui non content de cocufier son meilleur ami dans la personne de Victor Hugo, cocufiait l'art en le faisant servir aux fins les plus méprisables de l'homme" (PV, IV, 153).

Thibaudet, avec son Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours, devient "officiel" et baisse par conséquent dans l'estime de Valdombre. Il lui en veut de ne rien dire de Léon Daudet, Pérochon, Charles Sylvestre, René Benjamin et bien d'autres. A cause de ces silences, il couvre son cadavre de mépris et commente:

> "Il n'avait pas trop de temps à consacrer à l'Académie ruminante et au salon Proust-Benda-Claudel-Paul Valaitrien. On va finir par croire que tous les écrivains qui ne figurent pas dans le gros livre de Thibaudet sont les seuls bons et illustres. On les reconnaîtra à ce signe" (PV, I, 374).

Citer les critiques modèles, ce serait encore une fois citer les grands noms de la "phalange catholique" (PV, I, 151): d'Aurevilly, Bloy, Daudet, Benjamin, Hello et quelques autres. Les fondements de sa démarche critique, c'est à ceux-là qu'il les emprunte. Ils lui ont enseigné qu'on aime ou qu'on rejette

un auteur dès la première ligne[18]. Barbey, aussi bien le critique du Constitutionnel que celui de l'ouvrage les Hommes et les Oeuvres, lui a appris à faire du pamphlet "à jets continus" et à critiquer en prenant parti (PV, III, 369). Et aussi à ne pas hésiter à écrire des critiques qui soient de "véritables feuilletons" (PV, III, 308). Il a retenu que la vraie critique doit faire fi de la camaraderie et traverser l'oeuvre pour rejoindre l'homme (PV, III, 121, 122). Chez Daudet, même approche: on aime ou on hait: "Il n'y a pas de milieu" (PV, II, 517). Et sont bien sûr reconnus, hautement, les droits à l'enthousiasme, à l'exagération, au paradoxe, à l'indignation, au lyrisme. Quelques autres critiques moins célèbres sont aussi reconnus. Parmi eux, Joseph Bédier, Rémy de Gourmont, avec son admirable Esthétique de la langue française (PV, IV, 176); Louis Bertrand, académicien et auteur d'un Saint-Augustin (PV, I, 330); Charles Bruneau, linguiste (PV, IV, 176 à 183); le jésuite Sagehomme, auteur d'un Répertoire de 27000 romans et pièces de théâtre, qui, en cela plus habile que le célèbre Bethléem, se contente de façon fort simple, d'indiquer par des sigles si le livre est bon ou mauvais, évitant ainsi tout jugement et toute explicaiton compromettante (PV, II, 26, 27).

Grignon précise sa conception de la critique dès ses premiers textes journalistiques. On n'en finirait pas de citer tous ces passages où l'auteur éprouve le besoin de rappeler ses objectifs, de préciser sa méthode, ses critères et ses exigences. On s'en doute beaucoup, chez lui, critique et polémique se confondent dans une très large mesure. Le pacte critique reprend donc les

---

18 CHG, "Grignon juge qu'en 1965, Roger Brien est notre meilleur poète", le Bien public, 10 décembre 1965, p. 8.

mots-clés du pacte polémique: "nettoyer, dénoncer, provoquer, pourchasser, attaquer, scandaliser, juger, combattre"; mais aussi: "défendre, proclamer, dire, guider". Son point de vue, comme chez Jules Fournier, se définit d'abord par une opposition. Une opposition à un certain type de critique: celle de Camille Roy et de ses adeptes, toujours enclins à accueillir, à excuser, à louanger; s'efforçant tant bien que mal, de mettre en évidence ce qui serait susceptible de rehausser le livre présenté. Pour Grignon, ce n'est pas en faussant la vérité qu'on favorisera l'éclosion des chefs-d'oeuvre[19]. Il précise:

> "J'estime que Mgr Roy, bénisseur notoire, n'a pas rendu service à nos lettres. [...] Repoussant d'une main énergique toute conciliation, je préfère encore un critique qui pèche par excès de sévérité plutôt que celui-là qui veut plaire à l'éditeur ou celui-ci qui ne veut pas déplaire à mademoiselle" (PV, IV, 67).

Vérité était le mot sacré du polémiste. Il le reste aussi dans le cas du critique. Critiquer, c'est donc d'abord, dire la vérité, toute la vérité[20]. Voilà "ce qu'il faut d'abord et ce qu'il faut toujours"[21]. Par conséquent, point de ménagement, de complaisance et de dérobade, quelle que soit l'identité de l'auteur. Certes, la tâche est ardue et ingrate. Car la vérité fait souvent mal et "la lumière du soleil dans son plus beau solstice d'hiver brûle

---

19 Vbr, "la Vie littéraire", le PJ, 12 avril 1931, p. 8.

20 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui/Fantoches par M. Henri Letondal", le N, 19 mars 1922, p. 2.

21 Vbr, "Un homme capable, surtout capable", la M, 29 mai 1920, p. 2.

toujours les yeux" (PV, II, 57). Mais le critique ne saurait dire le contraire de ce qu'il pense. Il lui faut donc affirmer que la pièce de Mme Gouin reste "au-dessous de tout" (PV, II, 57):

> "Je songe qu'il est temps que la critique, cette ignoble entremetteuse, fasse un effort pour sortir du ruisseau où la traînent depuis toujours les exigences matérielles de la vie" (PV, II, 58).

Comme il le dit ailleurs, le critique doit être "la conscience de l'Art"[22]. Cela signifie souvent, aller seul et ramer à contre courant. Par exemple, dire que le Jeune Dieu de Mme Gouin est mauvais quand tout le monde l'encense. Par exemple, faire l'apologie de ceux que la conspiration du silence tente de faire oublier. Et donc parler des Nérée Beauchemin, Jules Fournier, Bloy, Montherlant, Marie LeFranc:

> "J'ai voulu témoigner pour Marie LeFranc contre son siècle et contre les journaux de mon pays qui n'ont pas consenti à couronner cette élue qui mériterait une ovation et une fête des dieux"[23].
>
> "Je le regrette pour plusieurs de mes petits ennemis au coeur et aux ongles noirs, mais je déclare tout de suite et sans retrousser mes manches [...] que je ne partage pas l'opinion des 'grands' critiques français au sujet du roman très objectif de Montherlant"[24].

---

22 CB, "les Voix du coeur et de l'âme par Marie LeFranc (suite), l'AN, 25 février 1921, p. 2.

23 Ibid.

24 Vbr, "la Grande Découverte de Montherlant", l'O, 23 août 1934, p. 4. Le critique fait ici allusion au roman, les Célibataires.

Provoquer, voire même scandaliser s'imposent parfois et la critique se juge heureuse du soin qu'elle met à ne pas éviter le scandale (PV, I, 245). La critique, genre "grand nettoyage" est indispensable. Elle chasse la médiocrité, sépare l'ivraie du bon grain et crève les "ballons gonflés". Et elle doit même aller, si cela s'impose, jusqu'à attaquer l'homme, la personne[25]. Il précise longuement:

> "Et c'est ici que le rôle du critique fier, indépendant nous apparaît utile et capital. Il lui appartient de repousser toute modération en face d'un livre idiot, écrit sans art et qui n'ajoute pas une perle à notre écrin de perles ignorées" (Pr, 95).
>
> "Il appartient au critique d'éreinter à tout jamais l'homme et l'oeuvre si l'homme est imbécile et le livre bien digne de son signataire. Le critique ne doit pas reculer devant le pamphlet le plus violent et si pour détruire l'oeuvre, il doit s'attaquer à l'homme, qu'il s'y attaque à l'homme, qu'il lui casse les reins et il aura rendu un grand service à sa patrie.
>
> Pendant trop longtemps hélas! il s'est trouvé des critiques d'une indulgence à scandaliser des colombes. Le moment est venu de nettoyer à fond la littérature canadienne-française et la critique si elle se respecte, devrait écraser dès son apparition tout livre idiot" (Pr, 95, 96).

Pas surprenant alors de voir Grignon se présenter avec humour comme "un vidangeur faisant le métier de nettoyer les recueils de poésie actuels"[26].

---

25 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 12 avril 1931, p. 8.

26 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", le N, 19 mars 1922, p. 2.

On voit nettement, dans le texte qui précède, que le polémiste, le critique, a un rôle, voire une mission, à remplir. Tantôt justicier, tantôt guide. Parfois même "prêtre", quand il se mêle de juger un écrivain catholique (PV, II, 266). Car en éclairant les auteurs aussi bien que les lecteurs, il participe à une oeuvre de redresssement moral et de progrès intellectuel. Il favorise une "résurrection française dans son sens le plus large et le plus beau" (OC, 51). Il encourage les jeunes auteurs, veut les forcer à travailler, à se dépasser. Car souvent, il déplore de ne pas voir les jeunes écrivains d'ici, mûrir davantage leurs écrits. Il leur dit:

> "Un conseil aux jeunes écrivains: attendez, ne vous pressez pas. Il vaut mieux ne signer qu'un livre, un bon, quand vous aurez quarante ans. Étudiez, observez, écrivez pour votre satisfaction personnelle et ne livrez jamais à l'imprimeur votre manuscrit avant que de le soumettre à deux ou trois esprits éclairés et libres" (Pr, 88, 89).

Il signale à l'auteur du Dilettante, Claude Robillard, que son oeuvre "eût gagné énormément à se reposer un peu dans le tiroir"[27]. Il l'encourage à observer et à méditer davantage et il lui prédit une meilleure réussite. Il juge également qu'il rendrait un mauvais service à Laurette Malo, s'il lui disait qu'elle a un grand talent (PV, IV, 66 à 69). Tout ceci parce que la critique littéraire joue un rôle important et indispensable dans "l'ordre

---

27 DE, "Livres et Revues...", la Rp, vol. 25, n°3, mars 1932, p. 32.

intellectuel" (OC, 64). Comme Jules Fournier, il pense que sans vraie critique, il ne saurait y avoir de vraie littérature (OC, 74). On comprendra évidemment qu'une telle critique soit avant tout une "critique des défauts", puisqu'elle se propose surtout de souligner à l'encre rouge, les faiblesses. D'ailleurs, Grignon, même quand l'oeuvre critiquée est excellente, juge à propos "d'en écrire un peu de mal". Ce qu'il fait par exemple dans son étude sur Menaud, maître-draveur (PV, 1, 378). Bien sûr, le critique ne saurait mener sa mission à bien, qu'à certaines conditions qui sont autant d'ordre matériel que d'ordre moral. Il lui faut être libre, indépendant, sincère, honnête, lucide, franc et aussi compétent. Il doit donc, avant d'aborder une question, travailler et se documenter. Ce que lui fait. Pour écrire "Asselin et les polémiques d'autrefois", il a dû relire de vieux journaux et faire des recherches à Montréal. Il continue:

> "Et lorsque je fus en possession de tous les documents nécessaires, j'écrivis mon article. Je me suis déchargé.
>
> C'est ainsi d'ordinaire que je travaille. Les abonnés et les lecteurs des Pamphlets payent 'pour' et je fais de mon mieux. Tout cela n'est pas sans occasionner beaucoup de soucis et même de dépenses parfois coûteuses. Je ne recule devant rien puisqu'il s'agit de satisfaire le lecteur et lui offrir autre chose que du réchauffé ou des moisissures qu'on rencontre un peu partout dans nos grands journaux et dans nos belles revues d'idées et de haute littérature" (PV, III, 29).

Le critique devra aussi prouver ses affirmations et motiver ses jugements. Car on ne casse pas les reins de quelqu'un sans fournir de raison (PV, IV, 73). Le

véritable critique sera aussi un créateur. Grignon croit peu dans les gratte-papiers qui n'ont rien créé, "chie-en-lit de la critiquaille et de la valetaille des lettres". "Seul l'homme de lettres qui a créé, qui a construit, qui a fait quelque chose de propre, peut se permettre de démolir l'oeuvre d'un confrère" (PV, V, 106 à 109).

Parfois, plus serein, Grignon admet bien volontiers que la violence n'est pas indispensable et que les éreintements ne servent pas toujours à grand chose[28]. Et parfois, il lui arrive donc d'écrire un essai de critique "équitable", comme par exemple, son cahier sur Louis Francoeur (PV, IV, 409). Néanmoins, la méthode critique qu'il favorise, l'éloigne presque forcément de la mesure et de la modération. Comment pourrait-il en être autrement, avec une manière "très pamphlétaire" (PV, 1, 21)? Car, en effet, critiquer une oeuvre, c'est en gros, ou bien la louanger ou bien la tomber. Dès 1923, il affirme qu'une critique "équilibrée" est somme toute impossible et illusoire:

> "Le critique véritable ne peut pas être. C'est contre la nature même. Il faut aimer ou haïr, ou encore être modéré, 'rester dans un juste milieu', ce qui est une espèce de passion à rebours, la plus terrible de toutes pour le critique, car il lui faut nécessairement concilier avec son esprit de justice et de vérité des sentiments, des lignes, des pensées qui lui sont totalement opposées à cause de la nature de son 'moi' ou de son éducation littéraire. Être modéré, conciliant, mesuré toujours, et sans défaillance, cela implique une vocation à toutes épreuves. Il faut y apporter des dispositions particulières et un talent que je n'imagine même pas. Je préfère l'absolu. Il me

---

28 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 17 mai 1931, p. 5.

> semble que c'est moins fatigant pour le coeur et l'esprit: je songe que c'est être encore plus près de l'homme"[29].

Voilà une approche qui est maintes et maintes fois mise de l'avant. Il est évident qu'elle fait la part belle aux sentiments, aux passions, à l'émotion, à la sensibilité, au "moi" et donc, à la subjectivité. Comme elle engage "tout l'homme"[30], elle donne au narrateur la place de choix, ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle lui confère d'emblée, l'infaillibilité. Citons encore l'auteur:

> "Quand un livre ne renferme que de légers défauts ici et là, mais que la majeure partie du livre est bonne, faite d'éclairs et de beautés purement originales, alors j'aime ce livre et le vante avec force, avec rage, avec amour, souhaitant qu'il vive longtemps à la lumière des hommes et de la gloire.
>
> Mais si un livre me choque à toutes les lignes, inutile alors de m'astreindre à y trouver une beauté égarée, je tombe cet ouvrage le vouant à tous les enfers. Il connaît sans tarder l'ardeur de mon feu temporel. Et c'est bien. Et c'est justice. Je n'ose point prétendre à l'infaillibilité de mes jugements. Je dis ce que je pense avec le plus de force possible; c'est tout. D'ailleurs, comment juger une oeuvre littéraire? On l'aime ou on la hait, pas de demi-mesure. Cette règle apporte généralement de bons résultats utiles aux lecteurs et aux auteurs mêmes. Ne tergiversons pas"[31].

---

29 CB, "Érables en fleurs par l'abbé Camille Roy", l'AN, 22 juin 1923, p. 1.

30 Vbr, "Mes pages d'amour et de haine...", le M, 15 décembre 1923, p. 4.

31 Vbr, "Bourget et sa Laborantine", l'O, 18 mai 1934, p. 3.

> "Je l'ai souvent dit et je le répète, il n'y a rien qu'une façon de critiquer un ouvrage: le déchirer avec violence s'il vous déplaît (et ne pas oublier l'auteur) ou bien le louer avec enthousiasme si le livre vous plaît et si, d'après vous, il glorifie l'Art" (Pr, 104).

Parfois même, Valdombre va plus loin encore, se payant le luxe de ridiculiser l'approche qu'il prône pourtant. Dans certains cas, point n'est besoin de lire l'ouvrage au complet. Quelques pages, voire même quelques lignes, voire même le titre, suffisent:

> "...dès les premières lignes, on peut juger d'un ouvrage et [...] il faut en donner son sentiment en blanc ou en noir"[32].
>
> "Le talent d'un écrivain se découvre dès les premières lignes et à plus forte raison dès le titre de son ouvrage" (PV, IV, 66).

Comme on le voit, le premier contact avec le livre est donc déterminant, capital. On dira: mais c'est là faire de la critique impressionniste! L'auteur ne prétend pas le contraire:

> "... je n'ai jamais écrit une ligne de critique professorale et [...] seul l'impressionnisme m'oriente à travers des articles négligés et capricieux comme la nature humaine. Je fais de l'impressionnisme. Je ne peux pas m'empêcher de faire de l'impressionnisme. Je dis peut-être mal ce que j'éprouve bien mais je dis avec franchise n'essayant pas de tout expliquer, de tout comprendre. Si c'est là une méthode, elle m'a généreusement servi.

---

32 Ibid.

> J'aurais tort de maltraiter cette maîtresse fantaisiste, vivante"[33].

D'où, par conséquent, une indispensable capacité de sentir, de s'exalter, de s'enthousiasmer ou de s'indigner. L'exaltation est source de puissance, elle est le "parfait", elle rapproche le lyrisme "de la perfection"[34]. Même chose pour l'indignation, "souveraine miraculeuse"[35]. Dans son cas, la plupart de ses critiques favorables ~~ou défavorables~~ sont écrites "sur la harpe la plus pure des apologies et des enthousiasmes". Car, c'est plus fort que lui, il ne peut se défendre "d'admirer" (SEIM, 51, 77).

Alors, on le comprendra, les conditions objectives et subjectives dans lesquelles Grignon écrit, prennent soudain toute leur importance. Pour favoriser l'émotion, il faut savoir choisir les cadres et les moments et les états d'âme. Il lit du Choquette alors qu'il est dépressif et dans cette "atmosphère de prédilection", il ressent avec plus d'intensité[36]. Il relit les vers de Marie LeFranc par un mois de mai "charnel à l'heure reposante de midi". Il entend les grenouilles, contemple la lune et se sent conquis[37]. Quand il

---

33 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui", le N, 19 mars 1922, p. 2.

34 CB, "Opinions libres/Léo D'Yvril, poète maudit", l'AN, 9 avril 1920, p. 2.

35 CB, "les Voix du coeur et de l'âme par Marie LeFranc", l'AN, 18 février 1921, p. 2.

36 Vbr, "Robert Choquette et ses poésies nouvelles", Le C, 18 février 1933, p. 2.

37 Sto, "la Vie littéraire/Inventaires par Marie LeFranc", le C, 29 juin 1931, p. 2.

est séduit, il lit le volume d'un trait "sans passer une page, sans passer une ligne"[38], car il ne peut alors se défendre "de le boire jusqu'à la dernière goutte" (PV, 1, 389). Pour Grignon, lire, c'est partir en quête du merveilleux, c'est espérer des émotions. C'est vivre une aventure intellectuelle, spirituelle et émotionnelle:

> "Je lis alors en amateur, je prends mon temps, je déguste, je vis avec une intensité qu'on n'imagine pas dans les salles de couture" (PV, 1, 389).
>
> "Un tel trait me poignarda au coeur. Je fermai le livre. J'avais peur. Je ne sais pas pourquoi mais j'avais peur" (PV, 1, 18).
>
> "Oh! le bon livre! Ah! la douce promenade faite en compagnie d'un savant et d'un poète! A vrai dire, je n'espérais pas vivre aussi intensément des heures de réminiscence au milieu de mon pays"[39].

Parfois, il écrit son commentaire sous le coup de l'émotion, "un article dithyrambique" (PV, II, 548). Mais il sait que l'émotion est souvent un piège. Et il se relit parfois, le crayon à la main[40]:

---

38 Vbr, "le Dernier Roman de M. Harry Bernard: Juana mon aimée", le C, 18 novembre 1931, p. 1 et 9.

39 CB, "la Chanson de la neige", l'AN, 9 février 1923, p. 1 et 2.

40 Bon nombre des livres de sa bibliothèque sont annotés de jugements à l'emporte-pièce. Ce qu'il confirme: "Nous griffonnerons aussi quelques notes flatteuses en marge d'un livre canadien et peut-être d'un livre français" (PV, II, 1 (2)).

> "Et voilà le dernier livre de Léon Daudet. Je l'ai relu la nuit passée ne voulant point tomber dans un enthousiasme délirant, lequel m'a souvent joué de vilains tours. J'en reste quand même à ma première impression: cet ouvrage est un véritable chef-d'oeuvre" (PV, III, 323).

L'approche critique de Grignon permet évidemment au narrateur de se manifester abondamment. C'est indispensable pour Grignon. Le "service de la vérité" fait de l'activité critique une entreprise contraignante et exigeante, mais par contre, la marge impressionniste réinstaure la plus totale des libertés. La vérité devient ici, c'est évident, la vérité du narrateur qui autorise toutes les fantaisies et toutes les licences. L'impressionnisme libère les sentiments et les émotions, pas toujours très élevés et somme toute assez peu souvent désintéressés de l'auteur. Une analyse attentive des textes critiques prouverait probablement que Grignon y parle tout autant de lui, sinon davantage, que des ouvrages dont il prétend rendre compte. Comme il le dit quelque part, être critique, c'est expliquer, mais c'est surtout "s'expliquer soi-même"[41]. Et chez Grignon, s'expliquer c'est d'abord être le premier, l'unique: le seul qui "tombe" le Jeune Dieu, le premier qui célèbre Menaud, maître-draveur, l'unique "meneur de jeu":

> "On ne conduit pas à coups de bâtons un pamphlétaire à la critique. Il a assez de les asséner lui-même en temps et lieux" (PV, IV, 43).
>
> "Tous les mois [...] j'analyserai les livres canadiens, c'est-à-dire que je les abîmerai ou les

41 Vbr, "la Vie littéraire", le PJ, 12 avril 1931, p. 8.

louangerai selon mon humeur et mes goûts. Qu'on se le tienne pour dit" (PV, 1, 22).

Mais, heureusement, l'impressionnisme libère aussi la plume, l'écriture, le style. Dans certains cas, l'activité critique semble même se confondre avec une activité ludique. Le narrateur dénigre et insulte avec un évident "plaisir". Le mot revient avec régularité sous la plume de Valdombre. Et ce plaisir ressenti par le critique anime aussi le texte. Ici, il mime et copie; là, il parodie et caricature. Et avec quelle spontanéité! quelle vitalité! quel entrain! Et le plus souvent, avec quel bonheur!

En littérature, réfractaire à toute forme de modernisme, quelle qu'elle soit, Grignon rejette en bloc les innovations formelles. Il n'y voit que pédantisme, obscurité, fausse prétention, et pour tout dire, que fumisterie. En cela, il faut le dire, il n'est pas, si on tient compte de son époque, très original. La critique canadienne-française est en effet plutôt méfiante envers ce qui se fait de neuf. Dans les hardiesses surréalistes par exemple, elle est bien près de ne voir que des manifestations d'esprits dérangés. Grignon, comme ses contemporains, a une "trop haute" opinion de la littérature pour admettre qu'on puisse ainsi impunément jouer avec elle et se jouer d'elle. Lui, demande d'abord à une oeuvre, en classique qu'il est, d'être claire, simple, naturelle, ordonnée, vraie et authentique. La critique de la forme ne sera donc pas, généralement, très poussée. Mais, comme il est très sensible à la polémique, il accorde peut-être plus d'importance aux tons, aux accents et aux procédés des pamphlets qu'il commente. Il va s'intéresser au vocabulaire,

mais seulement lorsqu'est en cause la "langue canadienne". Les questions de versification et de prosodie retiennent plutôt rarement son attention. D'ailleurs, on sait l'énergie qu'il met à se démarquer des critiques érudits et pointillistes, souvent friands de ces questions, de ces "peccadilles" dirait Valdombre. C'est le sens de l'oeuvre qui l'intéresse d'abord. Une oeuvre, dite littéraire, ne saurait en effet en être dépourvue. Elle porte avec elle un message qu'elle illustre. Et pour Grignon, ce message est toujours un peu une leçon. Étudier une oeuvre, c'est donc l'examiner sous l'angle moral. C'est démêler "le bien et le mal, le bon et le mauvais" (PV, II, 472). Les critères de fond priment donc sur les critères de forme. Pour être un "bon auteur", un écrivain doit par conséquent être moralement inattaquable. Mais ce serait mieux s'il était catholique déclaré, comme ce serait mieux aussi, s'il célébrait le terroir. Si la morale est sauve, il admettra volontiers un certain réalisme. Baudelaire est donc acceptable, dont la peinture du péché est en fait un procès du péché. Qu'importent alors les mots "maîtresse, amant, adultère", dans un roman, si l'héroïne "triomphe à la fin et revient à son époux pour reprendre la vie conjugale et se soumettre à la doctrine catholique"[42]. Il reproche parfois à Léon Daudet des descriptions osées[43]. Il préfère aussi Victor Hugo à Verlaine pour les mêmes raisons, les vers du dernier engourdissant et plongeant dans des "rêves délicieux". Des vers qu'il ne peut aimer car ils ne sont ni sages ni raisonnables[44]. L'écriture de Paul

---

42 DE, "Livres et Revues", la Rp, vol. 24, n°12, décembre 1931, p. 24.

43 Vbr, "la Recherche du Beau [...] de Léon Daudet", le C, 17 novembre 1932, p. 2 et 3.

44 CB, "la Fin d'une révolution", l'AN, 24 janvier 1919, p. 2.

Claudel, de façon générale, le touche peu. Mais son oeuvre reste valable puisqu'il est catholique (PV, II, 133). Il va même jusqu'à trouver légitime la censure romaine[45]. Critiquer une oeuvre, c'est donc d'abord pour Grignon, juger de son sujet et mesurer sa dimension morale, philosophique, religieuse, idéologique. Un brevet de bonne conduite délivré, le critique consentira peut-être à s'intéresser au style qu'il veut original et puissant. Il faut en effet lui savoir gré, d'avoir dénoncé, aussi bien chez les modernes que chez les partisans de la tradition, l'abus des banalités, des clichés et des lieux communs.

Il est par ailleurs une question qui semble avoir intéressé Grignon de façon plus évidente et il faut ici en dire deux mots. Il s'agit de la question du plagiat. C'est dès 1923 qu'il découvre le Livre des plagiats de Georges Maurevert, qu'il juge fascinant et plein de "délices"[46]. Dix-sept ans plus tard, il consacre tout un article à la question, "le Plagiat, industrie classique" (PV, IV, 102 à 131). Il écrit:

> "On rencontre des imitateurs, des pilleurs, des fourmis ravisseuses, des frelons accapareurs dans tous les arts: musique, peinture, sculpture, architecture, mais c'est assurément dans la littérature qu'ils se découvrent plus nombreux, plus tenaces, plus savants" (PV, IV, 102).

---

45 Vbr, art. cit., le C, 17 novembre 1932, p. 2 et 3.

46 Vbr, "Sur le pavois littéraire", le M, 12 mai 1923, p. 4.

Et il juge le plagiat particulièrement prolifique au Canada où c'est, selon lui, "la grande manière de se rendre célèbre" (PV, III, 29). Il constate, non sans satisfaction, que piller est un art que les plus grands auteurs ont souvent pratiqué avec bonheur. Le plagiat est d'ailleurs plus ou moins inévitable, les sujets en art, aussi bien que les situations dramatiques au théâtre, étant limités. Il recommande aux artistes le livre de Maurevert, et aux professeurs et aux étudiants, un livre riche en "profitables leçons" (PV, IV, 194). Parmi les pilleurs de génie, de grands noms: Dante, Rabelais, Shakespeare, Milton, Goethe. Parmi les maîtres français: Corneille, La Fontaine, Racine et Molière. Il les apostrophe ainsi: "Glorieux plagiaires, illustres pilleurs, le monde n'existerait point sans vous" (PV, IV, 144). Corneille a su piller des auteurs espagnols et sa poésie lyrique et héroïque l'excuse; La Fontaine est génial dans ses emprunts; Racine a su puiser chez les Anciens et écrire des chefs-d'oeuvre; Molière, "prince des plagiaires, roi des pilleurs, corsaire du démarquage" reste néanmoins un génie. Au XVIII^{e} siècle: Voltaire, Diderot, Rousseau, Delille. Au XIX^{e} siècle: Chateaubriand et Lamartine. Tous furent, chacun à sa manière, d'heureux plagiaires, et souvent même, ils surent mieux exploiter l'emprunt que le pillé lui-même. Dans "Plagiat dégoûtant" (PV, I, 428 à 430), il publie sur deux colonnes, deux textes. L'un, de Photo-Journal, de 1937, reprend l'autre, de 1931, de Mon magazine. Et il se met en colère et demande qu'une loi sévère punisse bientôt les pilleurs:

> "Il est temps qu'on punisse les plagiaires et tous ces journaux infects pour ne pas dire davantage, qui s'approprient et le travail et le talent des

> autres, sans qu'il leur en coûte un mauvais cinq sous. Dans quel pays sauvage vivons-nous? La réponse est au Procureur général de la Province de Québec" (PV, I, 430).

En 1942, il fustige le Temps et Bruno Lafleur qui publient comme étant leur, une chronique du défunt En avant, "Lettre de Martial Ducrochet à son père" (PV, V, 62 à 64). En 1939, c'est Hermas Bastien et son Olivar Asselin qui sont démasqués. Même approche que tantôt: sur une colonne, le texte de Bastien; sur une autre, le sien, tiré d'un précédent article des Pamphlets, "Asselin et les Polémiques d'autrefois" (PV, I, 447 à 473), et celui du Docteur Joseph Gauvreau, publié dans le Progrès du Golfe (PV, III, 30 à 40). Assurément, le procédé est efficace. Le parallèle est compromettant, les similitudes gênantes. On imagine un peu la mine du professeur Bastien, de l'Université de Montréal, lisant l'article de Valdombre. Or Bastien, malheureusement pour lui, représente justement le genre de personnage que Valdombre déteste. Il sera sans pitié:

> "Ce bonhomme-là écrit, je ne sais depuis combien d'années et je vous mets au défi de me citer une phrase, une seule, qui soit de lui, qui reste personnelle, qui rende un son d'originalité et d'éternité. C'est un savonnage sans nom, comparable à toutes les rinçures que vous voudrez, mais ce n'est jamais de la prose, ni un éclair, ni une idée. C'est empesé, c'est chiqué, c'est fabriqué en série" (PV, III, 28).

> "Un professeur n'a pas de temps à perdre. En ce cas, il n'a qu'à puiser à pleines mains dans la corbeille des autres. C'est plus vite fait. Ainsi, il est certain d'offrir autre chose que du Bastien, c'est-à-dire un mets encore mangeable" (PV, III, 35).

> "Et voilà comment nos philosophes canayens, qui passent pour des grosses têtes, savent mieux que des abeilles, butiner ici et là. Le pollen ne manque pas, le suc non plus. Mais ce Bastien est un de ces bourdons que les ouvrières, une fois lasses, finissent pas chasser de la ruche en traînant les entrailles dans des lieux maudits" (PV, III, 40).

Cette préoccupation de Valdombre pour le plagiat n'est en réalité qu'un indice d'une préoccupation plus vaste que partagent aussi la plupart des critiques de cette époque: la préoccupation des "sources". C'est tout naturellement et spontanément, semble-t-il, que le critique cherche des modèles, cite des noms, compare et rapproche. Et la plupart, et c'est aussi le cas de Valdombre, ne semblent satisfaits et fiers d'eux-mêmes qu'après avoir épuisé leur naïve érudition. Comme s'il était fatal et évident qu'un auteur en imite un autre. Mais la comparaison ou le rapprochement ne sont pas qu'explicatifs, ils sont aussi rhétoriques, tantôt rehaussant, tantôt discréditant. Leur omniprésence finit d'ailleurs par conférer bientôt au texte, une véritable dimension "poétique". Le texte critique est parsemé de noms propres, noms d'auteurs, noms d'écoles, noms d'oeuvres, ou rares et interrogateurs, ou célèbres et évocateurs. Les rapprochements et les comparaisons alimentent ainsi le texte et tissent à travers lui, des réseaux de parallèles et de contrastes dont l'effet stylistique d'éblouissement, est évident. Il s'agit alors, davantage, pour le critique, d'impressionner que d'expliquer vraiment et de prouver. Le texte de critique cesse d'être référentiel. Il tend à devenir un texte de fiction, un texte littéraire, un texte de création. Nous avons parlé de la comparaison et du nom propre, mais ce ne sont pas là les deux seuls procédés que

peut exploiter le critique. En fait, ils sont multiples. Et Grignon, polémiste, a bien des cordes à son violon, jouant tantôt de l'une, tantôt de l'autre. Car pour lui, c'est évident, la critique est aussi un genre littéraire, au sens plein du terme, au même titre que la poésie, l'histoire et le roman. Et

> "Si l'auteur qui s'adonne à de tels écrits ne possède pas un talent véritable, ce qui implique nécessairement une originalité, il est évident que le public n'y portera aucune attention, et que son livre, fût-il le seul du genre, sera toujours 'de trop'[47]".

Pour Claude-Henri Grignon, critiquer c'est donc, en fin de compte, écrire et créer. Voilà sans doute pourquoi, pour lui, le véritable critique ne saurait être qu'un homme de lettres "qui a créé, qui a construit" (PV, V, 109). Le lecteur attend de lui qu'il sache écrire, c'est-à-dire animer, dramatiser, créer la vie. C'est ici, bien sûr, que la démarche impressionniste retrouve sa pleine raison d'être. Si lire un livre, c'est vivre une aventure, de même écrire une étude et faire un compte rendu seront en quelque sorte pour le critique aussi bien que pour le lecteur, quitter la rive pour de "pompeuses chevauchées"[48]. Au premier d'accrocher le second. A condition, bien sûr, que celui-ci soit prêt à partager les émotions de celui-là:

---

47 Vbr, "la Vie littéraire", le PJ, 14 juin 1931, p. 4.

48 Vbr, art. cit., l'AN, 18 février 1921, p. 2

> "Je ne sais pas, je ne saurais vous dire où me mènera le pamphlet que j'écris en ce moment. Combien de pages? C'est là un détail qui ne m'émeut point. J'écris parce que la critique de l'ouvrage de Panneton [30 arpents] en vaut la peine. J'écris par un besoin impératif, un amour, une passion de l'oeuvre achevée. J'engage tout l'homme" (PV, III, 121).
>
> "Si le lecteur ne communique pas avec le critique, et dans la même ferveur et dans le même amour du beau, il paraît absolument inutile de juger un ouvrage, une oeuvre supérieure" (PV, III, 122).

Voilà donc la critique telle que la conçoit Grignon: polémique, impressionniste, moraliste, évaluatrice et comparatrice, et créatrice. Certes, on aurait beau jeu, et la critique n'y manquera pas, de souligner les limites d'une telle approche: sommaire, expéditive, injuste, étroite, superficielle, subjective, etc. Et c'est vrai qu'elle est le plus souvent ceci ou cela, ou en même temps tout cela. Mais souvent, il faut le redire, ce qu'elle perd en sérieux et en profondeur, elle le regagne ailleurs. Libre de toute entrave méthodologique, elle pourra favoriser davantage l'émergence d'un texte de création. L'écrivant pourra, pour reprendre les propos de Barthes, donner plus facilement libre cours à ses velléités d'écrivain[49]. Nous voilà maintenant prévenus. Nous voilà maintenant plus à même d'écouter Grignon nous dire ce qu'il pense des autres genres littéraires et des autres écrivains. Et d'abord, du journalisme et des journalistes.

---

49 Roland Barthes, Essais critiques, Seuil, Paris, 1964, 275 pages, p. 147 à 154.

Le Journalisme et les Journalistes

Entre 1916 et 1943, le procès que fait Grignon de la presse québécoise avec une remarquable constance, est plus ou moins toujours le même. La presse québécoise est jaune, hypocrite, bondieusarde, vendue au pouvoir, aux trusts et aux partis politiques. Terne, superficielle, sans aucune profondeur et aucune originalité, elle parle pour mieux se taire. Enfin, elle est mal écrite et fleurissent dans ses lignes, les clichés et lieux communs. Les journalistes sont pour la plupart des ignorants, des vendus et des ratés. Grignon prétend qu'on emploie trop souvent

> "...comme journalistes des gens destinés au commerce de peaux de vaches ou au transport des ordures. Des ratés du baccalauréat, des retours des études classiques font leur entrée solennelle dans un journal. Ils ne possèdent aucune connaissance et ils écrivent avec leurs pieds. Rien d'étonnant que notre journalisme soit descendu au niveau du feuilleton le plus infect" (PV, I, 320).

Par journaux "jaunes", il faut entendre les journaux aux tirages imposants qui font la part belle aux nouvelles scandaleuses et aux publicités payantes. Ils misent sur le sensationnalisme en exploitant habilement l'ignorance et la crédulité de leurs lecteurs. Il les peint ainsi:

> "...énormes journaux si friands d'habitude de sensations éléphantesques, de mots épicés où le crime passionnel, le meurtre, le divorce [...] composent la partie principale"...(SL, 28, 29).

En 1937, il prétend, contre Georges Pelletier, que l'état de la presse ne s'est pas amélioré depuis le début du siècle. La période des années 1910, des Fournier, Asselin et Bourassa, reste pour lui la période par excellence du journalisme canadien-français. Il constate, contrairement à ce que prétend Dollard Dansereau, que les grands journalistes d'ici ont rarement été des bacheliers. Fournier et Asselin ne l'étaient pas. En France, Veuillot et Bloy; en Italie, Papini, ne l'étaient pas non plus (PV, 1, 496, 497). Ce qu'il reproche surtout à la presse, c'est de manquer d'indépendance, d'être en quête de contrats et d'annonces. Ce qui évidemment l'oblige à faire le jeu des puissants. Il pose cette question dans un des nombreux placards qui émaillent sa revue:

> "Est-ce qu'un périodique qui publie des annonces du gouvernement peut se dire libre et indépendant des partis politiques? S'il publie des annonces de puissantes sociétés anonymes, peut-il dire qu'il reste indépendant des trusts?"

Et ailleurs, il répond:

> "On se vautre à quatre pattes devant les puissances d'argent, devant les trusts, devant le pouvoir. Telle feuille écoeurante vantera toutes les lois du gouvernement actuel. Et c'est ce qu'on appelle la liberté de la presse! C'est plutôt le pandémonium de toutes les bêtises et de tous les crimes" (PV, II, 317).

> "Le point demeure celui-ci: tant que certains journaux accepteront des contrats d'annonces et d'impression émanant de ministères, ces journaux resteront enchaînés et ne rempliront pas leur rôle sacré, celui d'éclairer le peuple. Quant à ces

> quotidiens catholiques qui se donnent des airs de pureté et d'incorruptibilité, ils perdent leur temps puisqu'ils se conduisent tels des valets à la solde des sociétés anonymes les plus puissantes et par ricochet, à la solde du gouvernement" (PV, III, 57).

Afin d'enrayer ce genre d'abus, il recommande qu'on crée une imprimerie d'état. Souvent, il s'en prend aussi à l'immoralisme de certaines annonces, notamment des annonces de films, souvent "croustillantes et folichonnes" (PV, I, 300). Même s'il prend de façon générale, le parti de la presse catholique, il ne la ménage pas pour autant:

> "C'est quelque chose d'immoral et de scandaleux. N'importe. On parle constamment du bon Dieu, de la Sainte-Église et de la grandeur de notre clergé. On se dit catholique et on ne vit que dans le mensonge. La prostitution de l'esprit commande le gouvernement et le peuple. Ça va bien" (PV, II, 137)!

Il reproche à cette presse catholique, notamment, de parler des Bazin, Bordeau et Bourget, mais jamais ou presque, des grands écrivains catholiques français. Dans cette presse-là, comme ailleurs, les idées originales sont absentes. Et l'écriture est neutre et molle. On y cherche vainement une belle phrase ou une pensée neuve ou une "beauté"[50]. Et la langue en est une de "petits nègres" (PV, III, 75).

---

50 Vbr, "Propos littéraire/La Déguenillée", le N, 29 mai 1921, p. 2.

> "Vous chercherez en vain. Ces périodiques, tous pourris pour la plupart, gaspillent des tonnes d'encre et de papier à crétiniser le peuple, à le corrompre et à le tenir dans l'ignorance de tout ce qui contribuerait à élever son moral" (PV, III, 94).

On devine par ailleurs, d'avance, son peu d'estime pour les chroniques féminines[51]. La presse étrangère, particulièrement la presse américaine, n'est pas non plus épargnée. Parfois, il lui arrive de reconnaître à certains périodiques français, une certaine supériorité (PV, III, 172). Et il aimerait voir dans les journaux d'ici, l'instruction, la personnalité et le charme qu'il rencontre dans maints journaux français (PV, 1, 320). Si ses procès visent plus directement les journaux, il ne ménage pas non plus les revues. Ce jugement de 1942, suffira à nous en convaincre:

> "On ne compte plus les revues littéraires, les revues d'art, les revues de modes. Il y en a des roses, des rouges saumon, des rouges plus timides, des blanches et des rose nénane. La plupart sont écrites dans une langue qui n'est ni du français, ni du canadien [...] Quant aux idées, ce sont toutes des histoires de ma grand'mère, des 'machines' qu'on a lues, il y a vingt ans dans le Mercure de France ou la Nouvelle Revue française. Il n'y a pas à dire, les faux esthètes et les faux prophètes ont du temps à perdre au pays de Québec" (PV, V, 60).

---

51 En 1931, il écrit: "Je ne dois pas me gêner pour dire que depuis trente ans les femmes de lettres québécoises nous ont savonnés avec des chroniques à l'eau de rose et bois de santal. C'était tellement édulcorant, lénitif et doux, que ça pouvait avoir l'air de n'importe quoi excepté la littérature (CB, "Chronique des livres", l'AN, 24 juillet 1931, p. 5).

Parmi les périodiques français qu'il dénonce, on retrouve Vie parisienne, Mon magazine et surtout Choisir qui a l'heureuse idée de commenter, à la manière de l'abbé Bethléem, les films à voir et à ne pas voir, et dans lequel le pudique Devoir puise ses informations (PV, II, 23). Par contre, il est tout éloge pour l'Action française, Candide, Gringoire et la Nouvelle Lanterne où il retrouve quelques-uns de ses maîtres à penser. Parmi eux, Maurras, Daudet et René de Planhol. Dans ce dernier, il voit un des maîtres du journalisme individuel et dans son périodique, la Nouvelle Lanterne, "un pamphlet extraordinaire" (PV, IV, 265)[52]. En 1967, il déplore que Candide, si propre et si exemplaire entre 1930 et 1940, soit devenu pornographique et cochon[53]. Il approuve les luttes contre les républicains et les communistes, menées par Gringoire et l'Action française, "véritables défenseurs de la vraie France" (PV, I, 45). Il défend la revue de Maurras contre Claudel qui met en doute son esprit chrétien (PV, II, 132). Et il salue la levée de l'interdiction qui pesait sur elle, prononcée par Pie XII (PV, III, 302). Ses jugements sur les revues canadiennes-françaises sont, de la même manière, fort partagés. Dans les années 1920, l'Action française, canadienne celle-là, qui recourt "au gueuloir des buccinateurs nationalistes", le laisse sceptique[54]. Il lui reproche de vanter sans mesure le terroir et "jusqu'aux cerises de ce pauvre Désilets"! Quant à la Revue moderne, "revue des dessous féminins", elle l'irrite. De ces deux revues, il écrit ceci en 1923:

---

52 Voir aussi Jean Vallerand, "Une heure avec Claude-Henri Grignon", l'AN, 6 novembre 1942, p. 4.

53 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 25 février 1967, p. 4.

54 Vbr, "Mes pages d'amour et de haine", le M, 24 février 1923, p. 4.

> "... deux rivières parallèles qui charrient depuis trois ans tous les déchets de la langue, tous les lieux communs du roman, toutes les sottises d'un triste monde qui s'éteindra dans la décadence"[55].

Plus tard, mêmes réserves à l'égard de l'Action nationale. S'il en parle, c'est surtout pour se gausser de Laurendeau, bourgeois et intellectuel, qui étudia à Paris, "comme il y a cinq ou six siècles le fils de Grandgousier" (PV, II, 181 à 183). Hebdo-Laval qui ose voir en Bloy un vociférateur, est carrément écartée (PV, II, 216, 217). Le Quartier latin qui vante les ouvrages d'Hermas Bastien, prouve avec brio, aux moins convaincus, l'ignorance crasse des "bacheliers satisfaits qui se montreraient plus utiles à la race en gardant les veaux" (PV, III, 42). Il les invite d'ailleurs à surveiller leurs écrits s'ils veulent dormir en paix. Au Canada français, il arrive de publier des articles intéressants (PV, I, 259 à 261). Il lui arrive même de s'intéresser à Léon Bloy! Mais mérite-t-elle de vrais éloges ou plutôt des quolibets, cette revue?

> "...laquelle publication servit de réchaud aux augustes pieds de Mgr Camille Roy" (PV, III, 158).
>
> "...la tribune de Messieurs les professeurs, le promontoire de l'Autorité, l'Archipel du bien-dire, du bien-penser et des bien-pensants" (PV, II, 206).

---

55 Vbr, "Sur le pavois littéraire", le M, 19 mai 1923, p. 4.

Les Idées "décrassent" habituellement, mais il lui arrive aussi, hélas! de publier des annonces du gouvernement ou des articles en faveur des bacheliers (PV, I, 493 à 497). Quant à la Revue dominicaine, elle est certes une revue de luxe. D'ailleurs, sa typographie comme son papier le prouvent bien! Mais elle choisit plutôt mal ses références catholiques. Et il conclut: "On jugera tout de suite que les Prêcheurs pourraient employer mieux leur temps et leur papier" (PV, I, 88 à 90; II, 33, 34). Le père Antonin Lamarche est toujours épargné mais le père Lussier qui se mêle de critiquer Bloy, est plutôt malmené. Il recommande par contre à ses lecteurs la revue des Clercs de Saint-Viateur, les Carnets du théologue, bientôt remplacée par les Carnets viatoriens. Et il est tout éloge pour le Père Gustave Lamarche (PV, IV, 114). Même recommandation en faveur de la revue des Franciscains, Nos Cahiers, bientôt remplacée par Culture. Le fougueux Carmel Brouillard est salué au passage (PV, III, 457, 458). Vivre se mérite son admiration enthousiaste[56]. La Relève puis la Nouvelle Relève également. Il félicite ceux qui y écrivent de s'intéresser d'abord aux questions esthétiques, philosophiques, morales ou spirituelles (PV, I, 42; V, 64, 65). La Revue populaire est bien dirigée par Jean Chauvin (PV, I, 254). En 1939, la Revue moderne n'est heureusement plus la même qu'en 1920, et il faut maintenant la lire (PV, III, 230; IV, 322). Il félicite Clément Marchand pour la tenue de la nouvelle revue Horizons qui remplace le Mauricien (PV, III, 169 à 172). Enfin, Paysana que l'on a déjà maintes fois évoquée ne se mérite que des éloges, de même que sa directrice, Françoise Gaudet-Smet (PV, III, 268 à 270).

---

56 Vbr, "Jean-Charles Harvey devant les deux Daudet", l'O, 6 décembre 1934, p. 4.

Rares sont les journaux canadiens qui n'ont pas subi un moment ou l'autre, les foudres du polémiste. Mais parmi eux, le Devoir peut se vanter d'avoir été le plus bousculé. Dès 1918, fustigeant les journaux qui méprisent la littérature et qui se gardent de toute polémique, il cite le Devoir qui toujours baisse la tête[57]. Le journal aurait-il par hasard refusé ses textes? Ce n'est pas impossible! Voilà qui expliquerait beaucoup! En tout cas, entre 1936 et 1943, il ne manquera pas le Devoir. Toutes les occasions seront bonnes pour lui décocher quelques traits. Il est vrai que le Devoir est nationaliste, qu'il manifeste une discrète partialité envers Duplessis, qu'il commente largement le déroulement de l'Enquête sur les comptes publics et qu'il appuiera plus tard le Bloc populaire. Il est vrai aussi qu'il lui arrivera de publier des textes pleins de réserves sur Un homme et son péché et sur les Belles Histoires (PV, 1, 199). Il lui reproche surtout ses annonces de boissons fortes et de films. Dans son catholicisme, selon lui trop généreusement et complaisamment affiché, il ne voit qu'hypocrisie. En 1937, dans "les Petites Débauches du 'Devoir' ou..." (PV, I, 196 à 202), il rappelle que du temps de Bourassa, le journal ne publiait pas d'annnonces. Et il s'en prend surtout, avec un malin plaisir, aux annonces de films, souvent aguichantes et suggestives comme l'étaient les commentaires de l'abbé Bethléem. Il écrit:

> "Les temps ont bien changé! Voici que le bon journal si pieux, si dévot, qui fait des leçons de morale à tout le monde et s'asperge d'eau bénite tous les matins, le voici qui se désole, qui s'amu-

---

57 CB, "R. Larocque de Roquebrune", l'AN, 4 octobre, 1918, p. 2 et 3.

> se dans les licences et n'hésite pas à servir aux bonnes petites pensionnaires, et à son public catholique, une prose suggestive, une histoire pseudo-cochonne, un rince-bouche franchement parfumé et immoral que le pamphlétaire le plus carabiné n'oserait pas employer" (PV, I, 198).

Dans cet article particulièrement violent, les injures pleuvent, qui sont autant d'interpellations et de provocations. Mais le style, comme toujours dans ces cas-là, reste vivant et alerte:

> "Ça fait assez longtemps, mes bons amis du Devoir, que vous posez aux purs et aux saints. Ça fait assez longtemps que vous répandez votre journal comme étant le seul propre, le seul catholique et le seul capable de faire l'éducation chrétienne d'un peuple qui en a grandement besoin. On va soulever maintenant un coin du voile" (PV, I, 200).

> "Sortez vòs goupillons, farceurs de la sainte rue Notre-Dame, sortez votre eau bénite et aspergez-moi tout ça, car la débauche est à vos portes. Vous feriez mieux de cesser vos allusions couleuvreuses au jaunisme de certains gros journaux et de surveiller votre propre conscience. Ne cherchez donc pas à avilir tout le monde quand vous prenez de tels moyens pour amasser de l'argent qui n'a pas d'odeur" (PV, 1, 200).

A maintes reprises, il reviendra sur la question des annonces de films. Ainsi, en 1938, dans "les Jésuites me donnent raison" (PV, 11, 19 à 28). Il juge alors que, malgré ses mises en garde, le journal continue à "patauger dans l'égoût", s'affichant ainsi "un fidèle indicateur de films licencieux". Il lui reproche par exemple, des détails "inouïs" qui réveillent les chairs lasses et

raviveut les sensualités. Alors qu'un seul mot suffirait pour renseigner les lecteurs sur la valeur morale du film:

> "Il se présente alors un moyen bien simple [...] c'est d'indiquer à la suite du titre de ce mauvais film les mots 'manqué' ou 'ridicule' ou 'parfaitement idiot' sans apporter d'autres jugements ou d'autres lumières. Vous assisterez alors à la disparition certaine de films scandaleux et le journal catholique aura rempli son devoir, tout son devoir" (PV, II, 26).

Avec ironie, il fait remarquer en 1939, que le pieux journal publie la lettre des évêques sur la tempérance en même temps que des pages pleines d'annonces de bières, de vins et de liqueurs (PV, III, 66 à 69). Dans un placard intitulé "Discipline", il cite un extrait de la lettre des évêques et dans un autre, il écrit:

> "Durant le mois de juillet 1939, le Devoir, le saint Devoir, le seul journal catholique du continent, a publié quatre-vingt-quatre réclames à la goire des bières, des scotches, des gins et autres liqueurs douces" (PV, III, 295).

Valdombre désarme rarement. En 1943, il publie une "Prière pour les ivrognes" (PV, V, 94 à 96), sorte de poème burlesque du plus haut comique, célébrant la "dive bouteille", dans lequel un poète remercie le Devoir de lui avoir permis de découvrir "moult gins, moult ryes et moult bières"! Valdombre reprochera aussi au Devoir, des annonces gouvernementales, un parti pris à peine voilé en faveur de Duplessis et une tiédeur évidente à l'égard de Godbout. Les direc-

teurs du journal sont aussi bousculés: "des polémistes de carton, des journalistes élastiques" (PV, III, 83), "tous gens pratiques et bedonnants" (PV, III, 440). George Pelletier est un directeur "papelard", "un des plus vieux tourneurs de meule de Montréal" qui a bien tort de jouer au critique littéraire (PV, IV, 204). Il le présente ainsi:

> "Je vous dis que c'est un fin renard. Il a bien les oreilles quelque peu mangées, mais cela seul indique la finesse ou le comique de ses expériences et l'amour des luttes infatigables" (PV, II, 319).

Omer Héroux, lui, est un "vieux rossignol" (PV, II, 77) qui n'a peut-être pas écrit "deux lignes qui resteront" (PV, III, 262). Quant à Louis Dupire, le lire, "c'est perdre son temps" (PV, V, 110). Roger Duhamel qui prend la direction de la page littéraire du Devoir, répliquera au polémiste qui s'est moqué d'un de ses articles élogieux sur Baudelaire. Valdombre sera trop heureux de pouvoir enfin répondre à quelqu'un du Devoir, à "Loger-Caramel-Duhamel" (PV, V, 150 à 155). Pour confondre le journal qui fait l'éloge de Baudelaire, il publie un texte du Père Longhaye qui condamne le poète des Fleurs du mal (PV, V, 159). En avril 1943, Duhamel réplique en comparant le polémiste à Proudhon. La riposte est cinglante: "La grande calamité des temps actuels, c'est d'être Roger Duhamel et de ne se découvrir que cela" (PV, V, 191 à 196).

On a déjà fait écho aux démêlés, plutôt mouvementés, avec Jean-Charles Harvey. Il est évident que le polémiste évite le plus souvent, entre 1936 et 1943, de dissocier Harvey du journal qu'il dirige, le Jour. C'est pourtant

favorablement qu'il accueille le nouveau journal. Mais très tôt il est vrai, il le prévient qu'il le combattra si les doctrines qui lui sont chères sont attaquées[58]. Il prétend même avoir défendu parfois son directeur. Mais bientôt, le Jour dénonce le système d'enseignement, épouse le point de vue des féministes et mange du curé! Il ouvre même ses colonnes à des ennemis de Léon Bloy! C'en est trop! La guerre ne peut qu'éclater! Et Valdombre tient Harvey responsable de la publication "des pires ordures et des affirmations les plus mahonnêtes"; et le Jour devient "un canal d'égoût et le réservoir du plus sale anticléricalisme encore vu au pays de Québec [...] de cet anticléricalisme trop lâche pour s'afficher publiquement" (PV, II, 279, 280). Grignon en veut aussi au Jour, qui a des paroles flatteuses pour François Leduc, Ministre de la Voirie (PV, II, 338 à 341). Comme il arrive souvent, Valdombre s'en prend plus à l'homme qu'à ses écrits et il faut relire "Jean-Charles Harvey sous son vrai jour" pour s'en convaincre (PV, II, 332 à 358). A l'été 1938, le Jour est à nouveau visé pour avoir publié une lettre de Guido et pour en avoir refusé une autre de M. Alfred Laliberté. Il s'agit cette fois-ci de musique et surtout de musique française. L'occasion est trop belle. Le polémiste ne la manque pas:

> "Eh bien! encore une fois, il a menti. Il est pour la liberté de la presse quand ça fait son affaire. Quand il s'agit d'attaques contre ses amis, contre ses idés, contre sa noble opinion, oh! alors, il n'est plus pour la liberté de la presse. Il la baillonne au contraite. Il l'étouffe. C'est un lâche" (PV, II, 361).

---

58 Vbr, "C'est enfin la guerre!", Ea, 24 septembre 1937, p. 3.

Du Canada où il écrivit autrefois sous la direction d'Asselin, il dit peu de choses avant 1942. Le journal, en général, est honnête. Encore qu'il remarque, à la fin de 1938, qu'il ne fait jamais mention des Pamphlets. D'où ce commentaire prometteur: "Mais c'est là une autre histoire que je règlerai le moment venu, avec certaines têtes enflées qui pontifient à la tribune de l'éditorial" (PV, III, 51). Ce n'est que trois ans plus tard qu'éclate la colère de Valdombre. Il est vrai que le Canada, comme aussi le Devoir, refuse de publier les communiqués de CBF sur les Belles Histoires, et qu'en 1942, il publie un texte sans signature qui dénonce le "vérisme" un peu osé de certaines scènes du radioroman. C'est surtout "Ustache" Letellier de Saint-Just qui est d'abord visé. Mais il laisse aussi clairement entendre que le Canada n'est plus ce qu'il était du temps d'Asselin, et quand Edmond Turcotte prend la direction du Canada en 1943, il ne cache pas sa joie de voir enfin l'ancien rédacteur en chef "prendre son trou" (PV, V, 67). En 1937, le Journal et l'Action catholique se disputent. C'est à qui rapporterait le plus fidèlement les débats de la Chambre des députés. Valdombre dresse son palmarès[59] et part d'un grand éclat de rire: les deux journaux se ressemblent tellement et sont si bien faits pour s'entendre!

> "Même disposition à l'égard du maître Duplessis, mêmes tactiques franches, loyales dans la polémique, même catholicisme qui donne du ton et du teint aux colons de la Nouvelle-France, enfin, deux frères. Et les voilà maintenant divisés" (PV, I, 216).

---

59 Valdombre classe ainsi les journaux, du plus objectif au moins objectif: 1- le Canada, 2- le Devoir, 3- l'Action catholique, 4- l'Événement, 5- la Presse, 6- le Journal.

A l'Action catholique qui ne veut pas manquer son coup, on tire non plus des ficelles "mais des câbles gros comme le bras" (PV, II, 257). Quant au Temps, c'est une "vadrouille hebdomadaire", à la veille de mourir "dans sa lie". Son rédacteur, Bruno Lafleur, est un "plagiaire dégoûtant, un galopin qu'il ne serait pas mauvais de fesser sur la place publique" (PV, V, 63). L'Unité se veut catholique et nationaliste, et pourtant son directeur, Claude Dubuc, fait de la publicité pour les Juifs et les Anglais. Valdombre ironise encore une fois:

> "C'est ainsi que nous apprenons qu'un bon 'chréquien' comme notre chancelier Dubuc s'accomode fort de l'argent des Juifs!
>
> Je laisse à mes lecteurs le soin de juger un pareil emplisseur national qui recommande l'achat chez nous et qui chaque semaine, nous arrose d'une eau bénite au moyen d'un boyau colossal qui n'est autre qu'une pompe à hypocrisie" (PV, II, 89, 86).

Adrien Arcand quant à lui, "tourne la meule" à l'Illustration nouvelle, "un des journaux les plus malpropres du Québec" (PV, II, 558). Pour la Nation, il a des propos élogieux: "journal libre, fier d'allure, écrit avec vigueur". Et Marcel Hamel est un "jeune polémiste, l'un des plus brillants de l'heure présente" (PV, II, 451, 452). Mais quand la Nation s'en prend à lui pour avoir malmené le politicien, Philippe Hamel, le journal devient "ignoble". Le Droit qui publie chaque semaine une page littéraire que dirige Guy Sylvestre, où sont défendues l'Église et la Paysannerie, se mérite des éloges (PV, IV, 333).

Avec des maîtres comme Fournier, Asselin, Barbey, Bloy, Daudet qui furent aussi des journalistes, on devine d'avance la conception que se fait Grignon du journalisme. Pour lui, le véritable, en est un de lutte et de combat, au service d'idées, de principes et de doctrines. Il est aussi "personnel" et "individuel", puisqu'il engage profondément celui qui écrit. Le journal devient une arme. Bien sûr, ce journalisme-là sera partial et souvent injuste. Mais c'est là le prix qu'il faut payer pour avoir un journalisme vivant. Le journaliste se devra donc d'être libre et indépendant. Il ne lui suffira pas d'être compétent. Il lui faudra davantage encore: du cran, de l'audace, du courage. Il n'aura pas peur de signer son nom. D'autant plus que sa mission n'est pas sans grandeur puisqu'il a pour tâche d'éclairer et d'éduquer le peuple (PV, II, 57). Au nom de la Vérité, il dénoncera le mensonge et l'hypocrisie. Artiste aussi, il aura sinon du génie, au moins du talent. Et s'il ne sait pas provoquer et intéresser, il manquera son coup. Car, en journalisme, comme en polémique et en critique, tout est dans le style, la manière, la démarche. Voilà qui explique pourquoi, au fond, Grignon estime encore plus un journal anticlérical comme le Jour, qui a ses idées et se bat, que les journaux neutres et craintifs, tout en banalités, précautions et demi-mesures. Dans l'un de ses premiers Pamphlets, il écrit:

> "Je ne peux concevoir le journalisme autrement que sous la forme du pamphlet. [...] Ce que je préfère dans le journalisme, c'est la presse individuelle. C'est pourquoi, j'ai lancé au mois de décembre les Pamphlets de Valdombre" (PV, I, 172).

Pour Grignon, seuls sauvent l'honneur de la presse québécoise, les journaux de combat. La Nation par exemple, écrit dans la langue de l'invective, par des jeunes pleins de talent, "avec le sang de l'enthousiasme, de la franchise et de la sainte ardeur" (PV, 1, 404). Il voit d'un bon oeil l'arrivée d'Edmond Turcotte au Canada, parce qu'il voit en lui un disciple d'Asselin. Il écrit: "Un journal de parti politique doit être un journal de combat et un journal de combat doit être dirigé par un écrivain qui a dans les veines autre chose que de l'eau de vaisselle ou du sang bleu" (PV, V, 68). Il salue sur le même ton, la parution du Jour:

> "Il me semble que les Canayens doivent être tannés de se faire bourrer le crâne par de gros quotidiens à plat ventre pour la plupart, devant la haute finance et les partis au pouvoir. Il est temps que la lumière se fasse et elle se fera. Et si vous voulez le savoir, ce sont quelques hebdomadaires qui sauveront l'honneur du journalisme et de la liberté de la presse au pays de Québec, jamais les quotidiens" (PV, II, 334).

Sur les grandes questions, il ne saurait y avoir, comme il le précise, deux poids et deux mesures. Et le journal qui a des idées, qui les émet et qui les défend, aura toujours sa préférence. Un journalisme personnel n'est jamais ennuyeux, contrairement à celui qui veut être impartial et nuancé (PV, IV, 262). Il admire le travail de Louis Francoeur à la radio, sa maîtrise, son indépendance, sa franchise, même s'il ne partage pas toujours ses idées. Pour lui, la mort d'un journal ou d'un journaliste a toujours quelque chose d'affligeant. En 1935, la disparition de l'Ordre, "si propre, si intelligent, si

français", laisse un vide difficile à combler (PV, I, 114, 115). Il déplore aussi la disparition probable de La Province de Paul Gouin. Il écrit:

> "On peut ne pas partager toutes ses opinions. Moi-même, j'y trouverai beaucoup à redire. Mais parce que j'aime à me battre, parce que je suis essentiellement un journaliste d'opposition, j'adore la presse individuelle et je suis prêt à défendre tout journal libre, même s'il ne pense pas comme moi et surtout si des salauds piétinent dessus parce qu'il agonise tranquillement" (PV, I, 114).

La profession de journaliste est parmi les plus nobles (PV, II, 137), parce que le journaliste est un juge avant que d'être un reporter et un chroniqueur (SELM, 57). Il devrait donc se tenir au-dessus des hommes et des partis, se documenter, se cultiver. Il devrait être assez indépendant et courageux pour refuser de collaborer à un journal qui l'empêcherait de s'exprimer librement (PV, I, 320, 321). Et de signer ce qu'il écrit (PV, IV, 14, 15). Alors, il jouera son rôle d'éveilleur, de provocateur et d'éducateur. Car c'est l'avenir du Québec lui-même qui est en jeu:

> "Seule la presse libre peut mâter le gouvernement et tomber à l'occasion les ministres vêreux. Seule une presse libre forcera le peuple à lever la tête et à ne pas s'aplatir devant la Force brutale, alimentée par l'argent des trusts et du démon. Seule une presse libre délivrera la province de Québec et assurera notre survivance. [...] il nous faut des journaux libres, fiers et indépendants, capables le moment venu de balayer tout ça" (PV, I, 123).

L'écriture et le style aussi, sont importants. Dans des phrases "surprenantes, impératives", dans des "sentences impitoyables", des garçons de génie provoqueront "l'affranchissement des esprits les plus blasés". Les communiqués seront "éclatants", les placards, "intempestifs". Et les bulletins, des "coups de fouets" qui sauveront la pensée populaire (SL, 172, 173). Car pour Grignon, le journal devrait être aussi une école d'écriture, l'occasion d'un apprentissage ou d'une révélation. "L'écrivain s'y découvrira en apprenant à écrire[60]. Et par le journalisme, s'ouvriront les voies de la création littéraire. Faire du journalisme en effet, c'est déjà créer.

Voilà que sont maintenant connues les conceptions critiques et journalistiques de Grignon. Nous éclairent-elles beaucoup? Éclairent-elles l'oeuvre? Grâce à elles, notre enquête progresse-t-elle? Oui et non. Non, parce qu'au fond, c'est toujours en compagnie du polémiste que nous sommes restés. Parce que les conceptions critiques et journalistiques reprennent presque intégralement la conception polémique et le pacte polémique déjà présentés. Mais encore fallait-il s'en assurer! C'est donc dire que nous avons malgré tout un peu progressé. On ne peut, à cette étape-ci, que mieux mesurer la profonde cohérence, aussi bien de fond que de forme, du corpus que nous étudions. Et surtout son impressionnante homogénéité au plan de l'esthétique. Les textes de Grignon se veulent polémiques, conformément au projet élaboré dans le pacte. Ils définissent en long et en large ce que doit être la polémique tout en l'illustrant avec brio. Cette définition sans cesse reprise et notamment ici,

---

60 Vbr, "la Vie littéraire", le PJ, 17 mai 1931, p. 5.

alors qu'il s'agit en fait de critique et de journalisme, finit par faire de l'oeuvre, une vaste entreprise de réhabilitation et de célébration du pamphlet. Faut-il en conclure que pour Grignon, la véritable écriture ne peut-être que polémique? Valdombre, même s'il le laisse souvent entendre, ne l'affirme pas clairement. Mais on ne sera guère surpris de le voir rechercher dans l'oeuvre étudiée, recueil de poésies, roman ou livre d'histoire, une dimension personnelle susceptible de démarquer l'oeuvre. Pas étonnant non plus que l'enthousiasment surtout, les styles vibrants d'émotion ou cinglants. De toute manière, le compte rendu de l'oeuvre, quelle qu'elle soit, reste, quant à lui, toujours polémique. Grignon saurait-il procéder autrement? Voilà pourquoi nous continuerons à présenter d'un côté, ceux qui agréent au polémiste, et d'un autre, ceux qui se méritent ses foudres.

La Poésie

En 1930, Valdombre s'interroge sur l'existence d'une littérature canadienne. En 1943, il pose une autre impertinente question: "Avons-nous des poètes?" (PV, V, 176 à 182). Il juge avec humour la question troublante, embarrassante, piquante. Il fait remarquer que "des amateurs de l'ironie la plus cruelle se la posaient il y aura bientôt vingt-cinq ans" (PV, V, 176). Il fait ici allusion, bien sûr, à l'Anthologie des poètes canadiens-français de Fournier et d'Asselin, à propos de laquelle il écrit:

> "A vingt-trois ans de distance, on se demande lequel des deux journalistes d'Asselin et de Fournier, se montre le plus cruel? Le premier

> parce qu'il écrivit une préface qui découvrait trop de misère chez nos rimeurs, le deuxième parce qu'il en fournissait la preuve? J'en ris encore et bien d'autres avec moi" (PV, V, 177).

Il approuve Harvey qui, dans Pages de critique, écrit sur la poésie d'ici des pages terribles, et qui conclut qu'à part quelques poètes qui se sont élevés "jusqu'à une belle médiocrité", la plupart sont en dessous du médiocre. C'est bien son avis: de Quesnel à Desaulniers, il n'y a pas au Canada français, de poètes véritables: "Depuis les beaux jours de 'O Canada, terre de nos aïeux', à venir jusqu'aux sommets transparents de nos bacheliers et bachelières, nous n'avons pas vu naître une demi-douzaine de poètes véritables" (PV, IV, 67). Même l'Anthologie de la poésie canadienne-française de Guy Sylvestre ne prouve pas le contraire:

> "Je suis sûr que vous y découvrirez des talents. Quant aux génies, ma foi! Il faut les chercher ailleurs que chez nous. [...] Avons-nous des poètes? Pourquoi pas? Et si génials, soient-ils, nous en comptons encore trop" (PV, V, 181, 182).

Il comprend mal que les critiques jugent bon de faire une place aux auteurs du XIX^e siècle, des "piliers", auteurs de "rimailles et de boustifailles" mal digérées. Pour lui, avant Nérée Beauchemin, on ne peut tout simplement parler que d'un premier "décrotage"[61]. Les auteurs commencent alors tout juste à

---

61 Vbr, "Anthologie des poètes canadiens-français...", le C, 15 juillet 1933, p. 2.

se dégrossir[62]. Chez "l'énorme Fréchette et le non moins lourd Chapman", Grignon n'entend que "bruyantes fanfares, rimes de tambours et éclats de cymbales" (PV, II, 550 à 552). Il a quelques sympathies pour "l'exilé", Crémazie. Il lit avec intérêt ses lettres de Paris, mais savoure peu sa poésie[63]. Même attitude envers Pamphile LeMay, un des meilleurs de sa génération. "Ce qui ne prouve rien", s'empresse-t-il d'ajouter. Car ses vers ne méritent certes pas, "l'immortalité de la mémoire" (PV, I, 262). Dans les Soirées du Château de Ramezay, il voit des "milliers de vers chevelus, romantiseux, grelottant sous le porche de la sottise". Mais il réserve cependant un sort à part à Nelligan, le seul poète valable des Soirées[64]. Il faut ici ouvrir une parenthèse. Car les propos de Grignon sur Nelligan seront souvent ambigus, voire même contradictoires. Dès l'année 1922, il juge que Nelligan est chanceux. Il "est Rollinat" et son excentricité le sauve. Mais son Vaisseau d'or, commence à perdre "de sa fraîcheur et de sa peinture"[65]. En novembre de la même année, dans un texte plutôt élogieux, il prétend que la mort de "l'Assassiné" est due avant tout aux bourgeois et à leur incompréhension[66]. Le mois suivant, il l'appelle "un imitateur de génie"[67]. En 1931, il s'apitoye à nouveau sur le sort du "Meurtri du destin", de "l'enfant de génie". Il

---

62 Vbr, "Anthologie...", le C, 14 juillet 1933, p. 2.

63 Vbr, "Mes pages d'amour et de haine", le M, 17 mars 1923, p. 4.

64 Vbr, "le Bûcher littéraire", le M, 4 février 1922, p. 2

65 Vbr, "les Livres et la Vie", le M, 22 septembre 1923, p. 1.

66 Vbr, "Sur le pavois littéraire", le M, 17 novembre 1923, p. 4.

67 Vbr, "Mes pages...", le M, 15 décembre 1923, p. 4.

félicite Dantin d'avoir recueilli "les perles d'un pareil écrin et d'avoir rendu célèbre un poète qui ne sera probablement jamais dépassé[68]". Mais voilà qu'en 1936, le ton change. Nelligan n'est plus qu'un fou qui a pastiché Baudelaire et Verlaine. Et il s'interroge: ses plus beaux vers sont-ils de lui[69]? Dans les Pamphlets, le persiflage se répète, encore plus insinuant: "imitateur et un peu fol" (PV, II, 274), et son Vaisseau d'or s'en va à la dérive (PV, II, 174). Commentant un article d'une certaine Nanine Gruner, paru dans les Nouvelles littéraires et qui porte aux nues le talent de Nelligan, Valdombre se laisse aller:

> "C'est dommage que ce pauvre Asselin soit mort car il était sur le point d'écrire l'histoire authentique des fameux poèmes du trop fameux poète. Il paraît que ses plus beaux vers ne sont pas de lui, mais d'un certain typographe, bohème, ivrogne à ses heures, poète aux heures des autres et malheureusement mort depuis. Ce 'compositeur' de génie, c'est le cas de le dire, refaisait les vers de Nelligan et Nelligan qui était fou, les signait et croyait qu'ils étaient de lui. [...] Toujours est-il que mon ami Asselin devait, à ce sujet, me fournir des renseignements et des documents précieux. Il a emporté son secret dans la tombe et c'est ce que je lui pardonne le moins" (PV, II, 174).

Sur sa lancée, Valdombre nous confie fièrement que les poèmes de Nelligan l'ont toujours abruti et qu'il n'a jamais gobé le fameux poète. De toute façon, ses vers, de lui ou pas, valent peu de chose: "C'est un mélange infect de Maurice

---

68 CB, "Chronique littéraire", l'AN, 6 mars 1931, p. 1.

69 Voir Marcel Hamel, "Claude-Henri Grignon se dévoile", la N, 22 février 1936, p. 4.

Rollinat, de Verlaine et de Musset" (PV, II, 174). Germain Beaulieu qui avait bien connu le poète, réplique dans les Idées. Son témoignage est éloquent et sa réponse, cinglante[70]. Paul Wyczynski, quant à lui, ne voit dans le texte de Grignon qu'une "invention pure et simple[71]".

En 1919, Grignon ne voit dans les poètes que "des enfants de choeur abandonnés des muses[72]". Entre 1914 et 1930, il ne citerait qu'A travers les vents de Choquette, recueil paru en 1925. Et il ajoute ce commentaire: "Puis un silence de mort. Notre Parnasse ressemble à un charnier" (PV, V, 179). Pourtant, vers 1930, les poètes sont bien vivants et les lyriques du "bobo intime", relèvent la tête. Il en recense près de soixante. Dommage, remarque-t-il, que comme les ouvriers, ils ne fassent pas grève. Il suggère à l'Honorable Athanase David, la mise sur pied d'un comité de lecture qui empêcherait les livres niais, nuls ou ridicules de paraître[73]. En vain, attend-on un génie! Et les thèmes qui restent désespérément les mêmes!

> "Des patriarches de notre littérature ont chanté le drapeau, la langue, la foi de nos pères, la terre natale, le grand fleuve, la colonisation française, la légende d'un peuple. Plus tard, des poètes réactionnaires nourris de Musset, Sully Prudhomme, Samain, la Comtesse de Noailles, Verlaine,

---

70 G. Beaulieu, "Nelligan est-il l'auteur de ses vers?", les Idées, n° 5 et 6, mai - juin 1938, p. 339 à 347.

71 Bibliographie descriptive et critique d'Émile Nelligan, Ottawa, Édition de l'Université d'Ottawa, 1973, p. 157 et 97.

72 CB, "Opinions libres", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1 et 2.

73 Vbr, "la Critique des livres", la Vc, n°44, mai 1930, p. 48.

> Rollinat, ont scandé leurs impressions, leurs émotions, leurs joies et leurs bobos en des vers classiques ou symbolistes, barbares ou rachitiques. La poésie canadienne entière tient dans ces deux champs qui ont servi à gaver dix générations d'intellectuels. Maintenant, le sol est maigre et nous mourons de faim[74]".

Il en veut à la critique si peu sévère, et aux associations littéraires où l'on passe surtout son temps en adorations mutuelles. Voilà les grands responsables qui empêchent l'originalité d'éclore et qui font qu'en 1939, la situation de la poésie ne s'est guère améliorée:

> "Qu'on me permette une parenthèse: le moment est mal choisi d'écrire des vers. Tout ce qui tient une plume chez nous, et cela s'appelle légion, y va de son petit boniment. Jamais en aucun pays a-t-on autant versifié. C'est fantastique! C'est alarmant. Depuis toujours les Canadiens français ont goûté les vers dans tous les sens du mot. C'est un fait que je constate. Que reste-t-il de notre production poétique des vingt dernières années? Y-a-t-il beaucoup de poètes nés tels qu'Alfred Desrochers? Tellement triste est la réponse que je vous laisse le soin de la formuler" (PV, III, 425).

Ses propos peu flatteurs à l'égard de la production poétique canadienne n'épargnent pas non plus les poètes:

> "Parmi les contemporains, j'en sais qui se sont conduits tels de vrais salauds à l'endroit des critiques les plus généreux. [...] les plus ingrats

---

74 Vbr, "Robert Choquette et ses poésies nouvelles", le C, 18 février 1933, p. 2.

> et les plus malpropres, dans la société actuelle, ne se recrutent pas toujours parmi les bourgeois ou certains marchands de porcs, mais parmi les poètes à l'âme si tendre, aux sentiments si élevés. Je dirai tout" (PV, II, 549).

Puisque Grignon s'est davantage intéressé à la littérature d'ici qu'à la littérature française, on ne s'étonnera pas qu'il ait parlé plus souvent d'auteurs québécois que d'auteurs français ou étrangers. Parmi ces derniers, il admire surtout Walt Whitman que traduit Rosaire Dion-Lévesque. Il aime son côté épique et sa démesure, son style oratoire et prophétique, mais la traduction de Rosaire Dion-Lévesque lui semble un peu prude et pas assez "voyou"[75]. Les auteurs français sont cités, souvent copieusement, et présentés comme points de références ou de comparaisons. Mais rien ne permet d'affirmer qu'il a beaucoup fréquenté les poètes français. A part peut-être, les grands romantiques et quelques rares symbolistes. De la poésie française des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, il ne dit pour ainsi dire rien, sauf ici et là quelques mots sur Corneille, Racine, La Fontaine. Au XVIII^e^ siècle, il voit beaucoup de versificateurs, mais peu de poètes. Il déplore que Delille, "coqueluche des péronnelles, poète faux, pompier et artificiel", ait souvent été, pour bien des Canadiens, un modèle (PV, IV, 199 à 202). Il a beaucoup lu dans sa jeunesse, Rousseau, Chateaubriand, Lamartine et Hugo qu'il juge contre Claude Farrère, "le plus grand poète épique de la littérature française et [...] de toutes littératures et de tous les temps[76]". Même s'il arrive à

---

75 Vbr, "Walt Whitman...", le C, 17 octobre 1933, p. 2.

76 Vbr, "Comment on devient célèbre", la R, 20 juillet 1935, p. 5.

Grignon de se moquer des romantiques "moitrinaires", il ne faudrait pas donner à ces boutades trop d'importance. Car en réalité, tout en lui le prédispose à d'abord goûter les écritures romantiques. Aussi bien ses goûts que son tempérament et que sa propre écriture. Ses maîtres ne sont-ils pas, d'ailleurs, de grands romantiques? Dans Baudelaire qu'il met au-dessus des autres, il voit d'abord un poète chrétien, un "poète justicier, disons le mot, un pamphlétaire" (PV, IV, 277, 278). Certes, Baudelaire est parfois occasion de polémiques et Valdombre le défend. Mais somme toute, il commente peu le poète. Comme Bloy, il a en haute estime Verlaine, mais avec quelques réserves, et Rictus (SEM, 68 à 71). Il admire Péguy, mais préfère le polémiste au poète. Il aurait beaucoup lu Francis Jammes qu'il admire comme poète catholique et parce qu'il chante la terre, les paysans et les humbles. Il écrit:

> "Francis Jammes éveille l'un des plus éblouissants souvenirs de ma jeunesse. Il m'a apporté les sortilèges de la poésie, a contribué plus que tout autre à me faire comprendre et à me faire aimer la vie humble des paysans, la paix des villages, la puissance de la terre natale qui se renouvelle sans cesse à même ses souvenirs et la présence de son passé" (PV, II, 560).

Ses propos sur Claudel sont partagés. Le poète l'attire et en même temps l'irrite. Il veut bien qu'il soit grand poète, mais pourquoi tant d'obscurité? Et de subtile préciosité? Pourquoi bouleverser les règles habituelles de la poésie, tourmenter la langue et s'adonner aux extravagances (PV, I, 89, 90)? Il avoue qu'il a bien de la difficulté à le lire et à le comprendre. Seul, son catholicisme met Claudel à l'abri d'un procès plus entier (PV, II, 133). Les

réticences de Grignon à l'égard de la poésie de Claudel sont du même ordre que ses réserves sur la poésie symboliste en général, qui l'amènent bientôt à un rejet systématique de toute poésie "moderne" et "libérée". Il juge les symbolistes prétentieux, extravagants, obscurs et inintelligibles. Il affirme: "je maintiens que la première qualité requise du symboliste, c'est l'obscurité, l'obscurité affreuse[77]". A l'École littéraire de Montréal, il se moque des Beauregard, Loranger, Brunet qui essaient des formes d'écritures nouvelles. Les Frères Zemganno voient là un signe évident de décadence parce qu'on bafoue les règles, le souci de la composition et le sens:

> "...forme non plus audacieuse mais sotte et dangereuse pour les lettres françaises, poésie puérile [...] langue arrangée, inventée exclusivement pour confondre quelques nègres de Paris [...] Valdombre dénonce cette faction de poètes qui dénaturent la vraie, la seule poésie, celle de Corneille, de Racine, de Hugo, de Lamartine, de Musset. Il dénonce cette nouvelle école qui renie les vieux maîtres et les principaux principes de la versification. Il dénonce ceux-là qui nous aspergent de vers libres et de vers blancs, qui substituent l'image à la rime, au rythme, à la beauté du vers[78]".

Il se moque de Mallarmé et de sa conception de la poésie (PV, IV, 186). Il trouve les poèmes de Saint-John Perse, comiques (PV, II, 427). Certes, ce genre de poésie n'est pas sans harmonie parfois. Mais que veulent y dire au juste les mots (PV, IV, 70)? Sur la poésie moderne, ses positions resteront les

---

77 CB, "M. Édouard Chauvin", l'AN, 6 décembre 1918, p. 2, 3.

78 LFZ, "Notre demain littéraire...", le M, 20 janvier 1923, p. 3.

mêmes. Et en 1965 et 1970, il refera les mêmes procès de la poésie hermétique "qui jette aux ordures la prosodie classique, cet orgueil de la France[79]". A nouveau, il redit sa préférence pour les classiques qui "par discipline de l'esprit s'en tiennent rigoureusement à la métrique et à la prosodie française[80]".

Avec un tel parti pris en faveur de la poésie classique, Grignon ne peut guère accueillir favorablement les créations des exotistes. On sait le peu d'estime qu'il a pour les Chopin, Morin, Lozeau, Loranger, Dugas, Delahaye. Lozeau est un "phtisique qui a exploité le sentiment catholique[81]". Léo-Pol Morin, un freluquet, auteur de "sottises monumentales" (PV, II, 360). Ce qu'il admire dans les Atmosphères de Loranger, c'est surtout la première page blanche avec son "1"[82]. Sa critique de Versions de Dugas est somme toute assez flatteuse en 1917[83]. Mais plus tard, il ne verra en lui qu'un "bafouillard obscur et désespéré" aimant les vocables de "sonnaille et de ferraille", dont la prose n'a rien de poétique. Il en veut à cet exotiste de s'être mérité le Prix David en 1930, avec un ouvrage sur Fréchette, "le plus nationaleux, le plus flou, le plus sentimentaleux de nos poètes" (PV III, 96). Guy Delahaye,

---

79 CHG, "Préface" à Bonjour soleil d'Antoine Brouillette, Montréal, Éditions de l'Amitié, 1970, p. 10.

80 CHG, "Grignon juge qu'en 1965, Roger Briend est notre meilleur poète", le Bien public, 10 décembre 1965, p. 8.

81 Voir Marcel Hamel, "Claude-Henri Grignon se dévoile", la N, 22 février 1936, p. 4.

82 CB, "les Atmosphères...," l'AN, 5 août 1921, p. 2.

83 CB, "Sur un livre", l'AN, 16 novembre 1917, p. 2.

"nain endormi dans la haie" du jardin littéraire, est particulièrement malmené. Dans les Phases, il voit la "quintessence de l'esprit inintelligible". Delahaye

> "...est certainement, est scandaleusement le premier et le dernier des nains intellectuels. Le plus brillant des hâbleurs en vers. Au reste, je le tiens pour un innocent. [...] Il ne peut être le responsable d'une sottise invisible. [...] Guy Delahaye ne sait pas et ignorera toujours ce que c'est qu'un symbole. Ce qu'il voit en poésie, ce sont des mots, des mots rares par exemple[84]".

Parmi les régionalistes, Doucet et Désilets ont été les cibles favorites de Grignon. Doucet est aimable et heureux, mais sa poésie beaucoup moins. Et surtout, peu virile. Doucet fait surtout "dans le vieux"!

> "Un vieux pont, le vieux navigateur, le vieux râteau, les vieilles lettres, la vieille maison. Louis-Joseph voit du 'vieux' partout et rien d'étonnant que sa poésie sente le renfermé et prenne tantôt l'apparence d'une peau de mouton jetée sur un fauteuil Second Empire, tantôt la fixité d'une main de cire sous un globe de verre au beau milieu d'un salon qu'on ouvre une fois par année" (PV, II, 424, 425).

Quant à Désilets, dit "l'agriculteur en dentelles[85]", il le juge "le plus mou, le plus sentimenteux, le plus insignifiant des poètes régionalistes"[86].

---

84 Vbr, "le Nain Guy Delahaye devant l'histoire", la M, 14 août 1920, p. 2.

85 Vbr, "Notre petit Rictus...", le C, 21 décembre 1932, p. 2.

86 Vbr, "les Livres et la Vie...", le M, 20 octobre 1923, p. 4.

Il faut aussi citer encore, Bastien et Bruchési. Voilà ce qu'il écrit des Eaux grises de Bastien dans un passage fort savoureux:

> "Comme poète, on classe Bastien sur la tablette des bâtons de sucre d'orge, entre des paquets de guimauve et des sacs de paparmanes, dans le voisinage des Jean Nolin, des Jean Bruchési, des François Desroches, des Alphonse Désilets et de quelques douzaines d'autres à qui il faut pardonner parce qu'ils auront beaucoup aimé leur mère à la façon de François Coppée. Aie, sa mère! On peut lire sans danger n'importe lequel poème de M. Bastien. On le conseille même dans les cas d'insomnie chronique" (PV, III, 26).

Il est aussi sans pitié pour Coups d'ailes de Bruchési. Un recueil de vers sans poésie, sans vie, sans originalité. Il aurait préféré moins de pureté et de perfection, ici et là quelques surprises, voire même quelques irrégularités. Et de conclure sans ménagement: "Je préfère un épicier à un mauvais poète ou à un pubère rimailleur[87]". Grignon déteste Desaulniers, "fameux copiste de Lamartine" (PV, I, 26). Jean Charbonneau n'est pas épargné. Ses Prédestinés sont froids et sans vie[88]. Bien versifier ne suffit pas, en effet:

> "M. Charbonneau est rempli de césures, et des bonnes, 'la meilleure marque'. Et! ma foi, peut-on trouver un poète plus ennuyant, plus usé, plus gâteux, plus provisoire, plus 'ron-ron', plus

87 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", le N, 5 mars 1922, p. 2.

88 Vbr, "En marge de nouveaux livres...", le M, 16 juin 1923, p. 4.

> emphatique, plus éteint, plus désaxé et plus flou[89]"?

Sur Émile Coderre, il écrit un article au titre fort révélateur: "Notre petit Rictus, plagiaire et profanateur[90]". Il s'indigne de voir un fils de bourgeois jouer au miséreux et il juge son pseudonyme, "bête". Voit en lui "un piètre imitateur, un plagiaire effronté et surtout [...] un profanateur du plus grand des Arts: la vocable rimée". Il écrira plus tard:

> "L'auteur des Signes sur le sable ne manque pas de sensibilité poétique à la Désilets, il peut avoir le culte de la beauté comme tout débardeur intelligent mais quant à la forme, c'est encore à venir, vous pouvez me croire" (OC, 177).

Il accueille favorablement, parfois avec des réserves, des poètes comme Léo d'Yvril, Arthur de Bussières, Beauregard et la plupart des plus connus des régionalistes. Les Symphonies de Léo d'Yvril se méritent un commentaire démesurément élogieux[91]. Il voit dans l'auteur des Bengalis, de Bussières, un poète souvent gauche et livresque mais pourtant authentique, le premier des exotistes. Bien sûr, comme les autres, de Bussières a plagié, mais sa rime est riche et son vers plein d'images "bondissantes[92]". En 1922, il n'a que des

---

89 Vbr, "la Critique des livres...", la Vc, n°40, janvier 1930, p. 65.

90 Vbr, art. cit., le C, 21 décembre 1932, p. 2.

91 CB, "Opinions libres/Léo d'Yvril, poète maudit", l'AN, 9 avril 1920, p. 2.

92 CB, "Critique littéraire...", l'AN, 3 juillet 1931, p. 6.

éloges pour les Alternances de Beauregard[93]. Quant à Blanche Lamontagne, elle manifeste de bons sentiments, mais sa littérature reste "facile" et le critique est sans illusion: "Blanche Lamontagne, a fait, fait et fera cette littérature[94]". Avec ma vie de Lucien Rainier le séduit: enfin, un poète mystique, un vrai poète du terroir et un artiste soucieux de la forme. Il conclut: "En faut-il davantage pour consacrer un poète[95]"? Albert Ferland se mérite, hélas! pour son malheur, des éloges dithyrambiques, en 1921. Il est question de "torrents d'émotions, de poèmes rouges, de clarté, de soleil, d'eau pure et chantante...". Le critique révèle à l'univers cette vérité capitale: "Albert Ferland est le poète français, au Canada, qui a peut-être le mieux réussi à se débarrasser des lieux communs et de la vase des expressions toutes faites[96]". Pour son malheur, en effet, car quelque dix ans plus tard, le cynique et sinistre Stello se moque allègrement dans le Canada, de celui qu'il avait encensé[97]. Albert Dreux et Englebert Gallèze sont de ses amis. Il reconnaît la sincérité de ce dernier, mais il l'invite à renouveler ses thèmes et à laisser les petits sujets, pour une poésie "large, profonde, humaine[98]". Il avoue avoir été un peu déçu en le relisant et son oeuvre

---

93 CB, "les Alternances...", la Pr, 14 janvier 1922, p. 9.

94 Vbr, "Blanche Lamontagne, esclave de la vieille maison", la M, 3 juillet 1920, p. 2.

95 Vbr, "Avec ma vie, poèmes de Lucien Rainier", le C, 12 décembre 1931, p. 1 et 6.

96 Vbr, "Ceux d'hier...", le N, 13 mars 1921, p. 2.

97 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 10 avril 1931, p. 1.

98 Ibid.

l'amène à douter d'un certain régionalisme. Mais Grignon estime par contre, que dans Vers la lumière, l'auteur a su renouveler son inspiration (OC, 156 à 163). On sait déjà que la lecture des Floraisons matutinales de Beauchemin, est l'occasion d'une révélation. Il écrit d'un seul trait, "Nérée Beauchemin, poète de chez nous" (VA, 9 à 13). Dans ses Pamphlets, il lui consacre le seul "Essai critique et biographique" (PV, II, 548 à 554). La présentation de l'homme et de l'oeuvre est élogieuse. Il classe Beauchemin parmi les cinq ou six poètes qui ont heureusement glorifié la littérature canadienne:

> "Comme poète, et parce que nous n'avons pas de poètes, il a écrit quelques stophes qui gardent un air de paix et de fraîcheur et qui ont fait qu'on ne l'oubliera pas complètement. C'est tout" (PV, II, 554).

Il reconnaît aussi quelque talent au poète de l'Éternel Silence, Roger Brien, dont il n'a pourtant lu que deux cents vers! Mais la prolixité de l'auteur l'inquiète et il l'invite à travailler davantage. Sur Robert Choquette, poète, il aura souvent des propos enthousiastes et exaltés. En 1933, il voit en lui un "précurseur", peut-être "le génie tant attendu[99]". Plus tard, "un dieu". Il aime surtout le poète lyrique, le romantique aux images grandioses et imprévues:

---

99 Vbr, "Robert Choquette et ses poésies nouvelles", le C, 18 et 20 février 1933, p. 2.

> "... le seul vrai poète que nous ayons, assez puissant pour exercer pendant la durée de 450 vers, ses dons merveilleux d'imagination, de composition et surtout son génie de l'image et du verbe héroïque qui n'appartient qu'à lui[100]".

Mais il formule pourtant de fréquentes réserves sur Metropolitan Museum qu'il juge plus sonore mais moins poétique (PV, III, 95, 96). Et Suite marine se mérite, elle, des quolibets: "de la marquetterie pour ne pas dire un vrai puzzle" (PV, V, 181). Il s'en moque longuement dans "Mousse de velours... ou poésie choquettienne" (PV, V, 98 à 103).

Marie LeFranc et Alfred Desrochers sont probablement les deux poètes qui se méritent des critiques uniment favorables. Dans les Voix du coeur et de l'âme, Grignon est sensible encore une fois, à l'exaltation lyrique, au romantisme du recueil, purgé des clichés, des lieux communs et d'une trop grande complaisance. Marie LeFranc est "fille de Baudelaire":

> "Marie LeFranc serait déjà cette ombre vivante, si elle eût consenti à nous servir des coeurs et des âmes au bout d'une trique. Plutôt elle nous les a donnés dans de la vaisselle d'argent. Moi, étant convive, je m'en lave les mains[101]".

Même critique élogieuse de Voix de misère et d'allégresse. Grignon pense que son oeuvre qui reste romantique, ouvre des voies nouvelles (OC, 9 à 26). Mais le véritable créateur d'une poésie canadienne authentique, c'est, pour Grignon,

---

100 DE, "Livres et Revues...", la Rp, volume 25, n°2, février 1932, p. 23.

101 CB, "les Voix du coeur et de l'âme par Marie LeFranc", l'AN, 18 et 25 février 1921, p. 8.

Alfred Desrochers. Pourquoi? Parce qu'il s'inspire de la nature d'ici, peint des situations et des personnes d'ici; parce que son régionalisme n'est pas de commande mais au contraire authentique. Enfin, parce que le premier, de façon délibérée et avec talent, il emploie des canadianismes (PV, III, 107, 108). Il voit dans l'Offrande aux vierges folles, une aventure sans lendemain. Mais dans A l'ombre de l'Orford, l'oeuvre par excellence. Où le poète peint les grands espaces canadiens et fait ressortir leur dimension tragique. Ses paysans et ses bûcherons sont vrais. C'est que Desrochers, contrairement à la plupart des autres poètes, a vécu dans le bois et dans les chantiers. Écoutons Grignon:

> "Il sera vrai et de la vie des champs, il nous fera goûter, certes, la paix inexprimable, mais il nous en peindra aussi la misère, la monotonie, les durs travaux d'une façon plus directe, plus physique encore que ne l'a fait Hémon dans sa brève épopée" (OC, 119).

Il loue aussi l'écrivain, maître du sonnet, créateur d'images "héréditaires et physiologiques", utilisateur d'anglicismes, de mots anglais, de canadianismes savoureux. Desrochers a bien raison d'écrire comme ses personnages parlent.

Des poètes des générations plus jeunes, Grignon parle peu. Dans "Demoiselles sur fil de soie" (PV, I, 132 à 135), il dit quelques mots, tout compte fait assez flatteurs, sur Songes en équilibre d'Anne Hébert. Mais il est bien évident que lui échappe toute la dimension novatrice des textes:

> "Si dans ce recueil de poèmes qu'on lit mais qu'on ne relira pas, il se rencontre des joliesses, des gracieusetés et même de l'acrobatie en certains

> endroits, Mademoiselle Hébert n'apporte pas une note bien nouvelle dans notre littérature et reste loin encore d'enrichir les lettres françaises.
>
> La critique libre reconnaît cependant qu'elle n'a rien du bas-bleu qui, toutes jupes retroussées, se verrait bien incapable de se tenir en équilibre sur un fil de soie. Au contraire, Mademoiselle Hébert est charmante et gracieuse. C'est toujours ça" (PV, V, 135).

Il faut aussi dire quelques mots d'~~une~~ critique consacrée à Regards et Jeux dans l'espace de Saint-Denys Garneau[102]. Ce texte s'est mérité une certaine célébrité. Dans la mesure où la critique a souvent prétendu qu'il aurait eu une grande influence sur la sensibilité de Garneau. Dans ce texte critique, Grignon fait le procès de l'hermétisme en poésie. Il reproche à Garneau d'écrire une poésie incompréhensible, de bousculer les règles de la prosodie et de faire fi de la ponctuation. Il rappelle que le poète écrit aussi pour communiquer et que la clarté, la simplicité et la précision restent des règles d'or à ne pas transgresser. Aller plus loin que les symbolistes, comme le fait selon lui, Garneau, c'est "s'aventurer dans une obscurité complète où la poésie n'est plus qu'une petite suite inintelligible pour orchestre nègre[103]". Garneau devient le disciple des Ivan Goll et Soupault. Comme toujours, le ton est ironique. Valdombre se moque de la célébrité du "nom", Garneau. Et tend à faire croire dans une attitude faussement paternaliste, qu'il faut surtout voir dans le recueil, des écrits de jeunesse! Mais pourquoi donc ce ton ironique et persifleur? Voilà ce que la critique a peu cherché à expliquer. Car, dans ce

---

102 Vbr, "La Littérature canadienne...", Ea, 26 mars 1937, p. 3.

103 Ibid.

texte, en réalité, Grignon répond, réplique, prend sa revanche, se venge un peu. En effet, Garneau, "ce jeune homme", n'avait-il pas eu l'audace d'écrire sur le Déserteur, un texte, peut-être l'un des plus intelligents et des plus perspicaces qui aient été écrits sur ce recueil de contes? Un texte où le jeune critique mettait en regard et les mérites et les faiblesses de l'oeuvre? Cette remarque de Valdombre confirme d'ailleurs ce que nous avançons ici:

> "Si je ne me trompe, ce jeune homme, un autre humaniste de chez nous, a déjà collaboré a l'audacieuse Relève et il a même écrit très franchement ce qu'il pensait de l'un de mes ouvrages. Qu'il ne soit pas surpris de me voir user de la même sincérité à son endroit. Et tout ira pour le mieux[104]".

Garneau, certaines de ses lettres à ses amis le prouvent, accuse le coup. Il juge le texte de Valdombre, "vache", et d'une "sottise incroyable". Et le critique, "bouché", pour s'en être pris en particulier à "Aquarelle". Garneau en veut au polémiste de n'avoir pas essayé de voir et de comprendre[105]. Mais il se pourrait bien qu'on ait largement surfait l'influence du texte de Valdombre, sur la sensibilité de Garneau. C'est en tout cas l'avis de Jacques Blais. L'examen que celui-ci fait des textes qui accueillirent Regards et Jeux dans l'espace, l'amène à contester "la légende selon laquelle Garneau aurait reçu un bien mauvais accueil". Blais remarque que les tons se situent entre "l'intérêt mitigé" et "l'enthousiasme débridé". Et il conclut que la grande

---

104 Ibid.

105 Lettres à ses amis, Montréal, HMH, 1967, p. 257 à 262.

majorité du corpus critique est favorable à Garneau[106]. D'ailleurs, Grignon lui-même se voit obligé de reconnaître en Garneau un poète authentique, au talent indiscutable:

> "Saint-Denys Garneau a beaucoup de talent et un sens raffiné et un sens musical de la poésie. [...] le poète est ouvert à toutes les manifestations d'un art très subtil et volatil[107]".

En 1967, alors qu'on publie Lettres à ses amis, Grignon s'indigne. Il rappelle sa critique d'En avant. Il s'étonne du tapage qu'on fait autour du nom de l'auteur et fait remarquer qu'il avait été le premier - encore une fois! - à découvrir Garneau, un authentique poète[108]!

Les jugements de Grignon sur les poètes français et canadiens nous permettent de cerner d'un peu plus près sa conception de la poésie. Ses procès des tentatives modernistes prouvent avec évidence qu'il reste plutôt partisan du classicisme. Il conçoit peu la poésie sans la versification et sans le respect des règles prosodiques. Mais surtout, le texte poétique doit avoir un

---

106 Jacques Blais, De l'ordre et de l'aventure/La Poésie au Québec de 1934 à 1944, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 129, 130, 158 à 164.

107 Vbr, art. cit., Ea, 26 mars 1937, p. 3.

108 CHG, "Notre littérature/Comment on tue Saint-Denys Garneau", le Jph, 27 mai 1967, p. 4.

sens. Bien sûr, les images s'imposent. Mais elles sont au service du sens qu'elles viennent éclairer et non pas obscurcir. La poésie doit donc demeurer largement perceptible, sinon totalement compréhensible. Les notions de clarté, de simplicité, d'ordonnance, de précision, de mesure et d'équilibre sont constamment invoquées. Les "effets poétiques" ne résultent pas, par conséquent, d'une quelconque remise en question du langage et de son ordre. Ce que confirme cette citation:

> "Or cela est prouvé par les grands prosateurs et poètes, le rythme sort directement d'une syntaxe autant que possible irréprochable. La syntaxe fait-elle défaut, le rythme s'en ressent" (PV, III, 427).

La poésie ne prend donc pas sa source dans une recherche formelle poussée ou osée. Surtout pas si cette recherche se donne des airs de contestation, des airs subversifs. Mais elle n'est pas non plus un simple exercice de versification comme au XVIII^{e} siècle. A propos des Parnassiens, il fait remarquer que si la poésie est renfermée dans les mots, alors Gauthier est le plus grand. Mais tel n'est pas le cas. Il ajoute:

> "La poésie n'a rien à voir avec les mots sonores. La poésie, c'est toute la lumière, c'est le coeur en bataille. Être poète, c'est engager tout l'homme. [...] c'est le glorifier avec ses grandeurs, ses misères, comme Alfred Desrochers dans <u>A l'Ombre de l'Orford</u>" (PV, III, 107).

Dans <u>le Temple</u>, Gérard Martin fait des fautes de prosodie. Mais à quoi bon les relever? "Tout le monde sait que les chevilles si commodes ne remplaceront

jamais l'inspiration" (PV, III, 426). Dans les tragédies de Voltaire, les vers sonores et pompeux abondent, mais ils sont "plus ennuyeux que la pluie, un dimanche, sur la Place d'Armes, quand on n'y voit pas un chat" (PV, IV, 194). A propos des Symphonies de Léo d'Yvril, il constate: "Ce n'est point de la plate prosodie: que les versificateurs se retirent: il est question de sensation vraie, de l'âme même de la poésie[109]". Ailleurs, il précise:

> "Rimer à la manière de tant de versificateurs qui riment sans rime ni raison, rien de plus facile. Être poète, c'est une autre affaire. Créer par images dans l'expression même, quitte à piller ailleurs quelques idées, voilà qui relève du génie. Et ce fut là, la gloire d'un La Fontaine" (PV, IV, 137).

Primauté indispensable par conséquent, du fond, du sens, de l'inspiration. Et celle-ci inconcevable sans authenticité, sans vérité, sans profondeur. Voilà pourquoi une poésie de conventions et de clichés, fut-elle agriculturiste, sera toujours éloignée de la vraie poésie. Parce que fausse et artificielle. Si le poète n'a rien d'urgent à dire, qu'il se taise, tout simplement. Celui qui veut écrire se doit donc de méditer, de réfléchir, de travailler. Pour enrichir son monde intérieur:

> "Son âme pénétrant la vie, le secret des vies et le rapport qui existe entre la vie, les êtres, les images et les choses: son âme s'élevant vers la beauté et l'humain dans une extase poétique naturelle, se moulerait d'elle-même dans le vase de la langue que le ciseleur n'aurait plus qu'à enrichir

---

109 CB, "Opinions libres...", l'AN, 16 avril 1920, p. 2.

> de quelques pièces rares en vers ou en prose[110]".

Tentons de préciser ce que Grignon entend par inspiration. Principe du coeur autant que de l'esprit[111], elle est tension, "descente dans un monde de sensations, d'images, de souvenirs et de mots[112]". Elle est aussi " impulsion, transe indéfinissable, frisson divin, glorieuse folie, explosion de vocables, ouragan d'images et de sensations"; elle est délivrance, "aveu sauvage, délivrance du Moi comprimé[113]". Le poète, élu, inspiré, chante donc parce qu'il lui faut chanter, parce qu'il ne peut pas se dérober: c'est la mémoire héréditaire qui le "poignarde" au moment de la "tragique et coupable création[114]". C'est bien cela qui arriva à Marie LeFranc:

> "... il arriva une chose extraordinaire. C'est qu'elle découvrit l'abîme; qu'elle s'y jeta possédée, éperdue, furieuse et superbe, pour renaître au soleil du globe et des hommes, les bras chargés de trésors, de mystères et de poésie.
>
> De là son merveilleux Inventaire[115]".

---

110 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", le N, 5 mars 1922, p. 2.

111 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 15 mai 1931, p. 1 et 2.

112 Vbr, "le Dernier Livre de Marie LeFranc", le C, 28 décembre 1931, p. 1, 7.

113 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 29 juin 1931, p. 2.

114 Ibid.

115 Ibid.

Le ton et les images de l'auteur parlent d'eux-mêmes. Par sa conception de l'inspiration, Grignon se rapproche davantage du romantisme que du classicisme pur. C'est même souvent un romantisme échevelé et exhubérant que prône Grignon. Allant même parfois jusqu'à reconnaître le droit à l'enthousiasme, d'en prendre à ses aises avec les règles. Comme dans cette critique du recueil de Léo d'Yvril:

> "C'est une suggestion continuelle. C'est aussi un lyrisme incessant, non pas tranquille et placide comme le pouvaient créer les grands romantiques mais agité, mais farouche, mais délirant, comme une mer farouche de désirs et de passions insatiables.
>
> Les Symphonies, mais elles provoquent l'enthousiasme: elles s'emparent des coeurs, de tous les coeurs qui ont subi au moins une fois l'action révélatrice d'une poésie violemment lyrique. [...] l'auteur sans s'en apercevoir a négligé la forme de certaines pièces, ce qui lui a permis de libérer complètement le fond et l'exaltation pure. A tout coup, il réussit la suggestion[116]".

Les thèmes privilégiés par Grignon se retrouvent eux aussi dans les registres romantiques: le moi, les passions humaines, la nature, le pays, la patrie, les origines, les ancêtres, la religion. Grignon, émotif, attend qu'on l'émeuve. Il vibre toujours quand il lit les grands lyriques, versificateurs ou prosateurs. Car le lyrisme enthousiaste génère des explosions d'images, des féeries de sons et des "torrents de vocables qui ressuscitent la vie de l'esprit et les

---

116 CB, "Opinions libres...", l'AN, 16 avril 1920, p. 2.

battements de tous les coeurs lourds de sang et d'amour[117]". Sous la plume de Grignon, la poésie devient parfois la littérature par excellence: "Art suprême" (PV, V, 102). Incarnation du Beau, du Bon, du Vrai. Manifestation du monde des essences, signe du surnaturel, médiation entre le temporel et le spirituel:

> "Ce je ne sais quoi de beau, d'humain, de saisissant que l'on éprouve et goûte toujours sans effort[118]".
>
> "...c'est un art tellement marqué du signe de l'inspiration pure que seuls les Élus en restent dignes" (PV, IV, 66, 67).
>
> "Une belle image poétique restera toujours pour moi le signe du surnaturel. Le Christ ne se servit que d'images pour implanter sa doctrine[119]".
>
> "Et par poésie, n'entendons point la forme du vers puisque certaine prose de poète est infiniment plus poétique que des vers. La poésie est cette puissance imprévisible, indéfinissable qui met en contact le spirituel et le temporel sans que l'homme puisse se défendre contre l'objet qui le retient: scène, décors, paroles, musique. Qu'un sujet religieux date de cinq cents ans, de mille ans, il agira toujours avec force sur les esprits si on l'enveloppe de poésie, c'est-à-dire de vérité" (PV, II, 384, 385).

---

117 CHG, "Grignon jure...", le Bien public, 10 décembre 1965, p. 8.

118 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", le N, 5 mars 1922, p. 2.

119 Voir Simone Voisine, Claude-Henri Grignon et le journal "En avant", mémoire de littérature, Université Laval, 25 mars 1968, p. 10.

Or, en littérature, il y a vérité, c'est-à-dire poésie, à chaque fois qu'un écrivain sait animer, dramatiser et peindre. C'est ainsi que Groulx et Balzac sont aussi des poètes. Car ils savent faire une peinture vivante en laissant l'imagination et la sensibilité se manifester. Il précise:

> "Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais je dirai que les héros de notre histoire, tels que présentés et dépeints par l'abbé Groulx sont aussi vivants, aussi humains et aussi vrais que les personnages de romans de Balzac. Si ce n'est pas là atteindre la vérité, j'aimerais à savoir ce que c'est" (PV, 1, 101).

Au terme de l'enquête, quelle qu'elle soit, on retrouve toujours un peu l'idéologue, l'humaniste traditionnel, toujours un peu moraliste, toujours préoccupé, en fin de compte, par les valeurs. Et la poésie est finalement perçue comme une valeur, comme tantôt, était aussi perçue, la littérature elle-même. Ce n'est donc que logique, de voir se rejoindre dans une commune dimension spirituelle, poésie et littérature. Cette dimension ne sera pas aussi évidente dans les textes qui analysent les oeuvres de fiction et qui réfléchissent sur le genre romanesque.

Le Roman

Grignon est un grand lecteur de romans. Il a certainement réfléchi et écrit davantage sur ce genre que sur les autres genres. En tout cas, ses textes critiques, parmi les plus imposants, rendent compte d'oeuvres romanesques. On pense ici tout de suite à deux textes surtout: l'un sur Renaud, maître-draveur, en 1937, l'autre sur 30 arpents, en 1939. Enfin, c'est aussi en tant que créateur que Grignon réfléchit sur ce genre littéraire. Auteur lui-même de romans et de contes, il sera amené dans les textes écrits en marge de ses oeuvres, à aborder les questions que soulèvent l'écriture romanesque. On relira ici, en tout premier lieu, Précisions sur 'Un homme et son péché'. Comme dans les cas de la littérature québécoise, de la critique, du journalisme et de la poésie, le critique trace d'abord une sorte de bilan en posant quelques questions, presque toujours les mêmes: qu'en est-il du roman québécois? existe-t-il? que vaut-il? Le procès, ici comme ailleurs, est accablant, encore qu'il soit nettement moins abondant et moins fréquent. En 1919, il parle à propos du roman et du théâtre, d'un "dépôt de mendicité[120]". En 1933, commentant Mon Jacques d'Éva Sénécal, il dit ne voir dans le roman québécois que médiocrité, "verbiage et bonne encre gaspillée", platitude et artifice. Les intrigues sont assommantes. Les analyses psychologiques, sans profondeur, et l'écriture, mièvre ou "romantisarde", souvent grandiloquente, dépourvue de vérité, de simplicité et de naturel[121]. Il écrit:

---

120 CB, "Opinions libres...", l'AN, 27 juillet 1919, p. 1, 2.

121 Vbr, "Trois lettres manquent...", le C, 4 mai 1933, p. 2. Et "Mon Jacques...", le C, 6 avril 1933, p. 2.

> "Cependant que la troupe de nos romanciers ne se réjouissent nullement de ma sincérité, car Mon Jacques au point de vue écriture, composition, vérité, psychologie, n'est pas plus ridicule, n'est pas plus bête ni pire que la plupart des histoires que nous servent les écrivains canadiens[122]".

En 1937, il constate que malgré la prolixité des écrivains du terroir, le vrai régionalisme dans le roman, reste encore à inventer. On n'en serait encore ici qu'aux ébauches les plus ridicules et à des tentatives qui font songer à des tâtonnements (PV, II, 67). Car, hélas, le faux régionalisme a toujours le haut du pavé:

> "...et depuis toujours, vous voyez que nos lettres lamentables écrasent sous le poids de ces paysages à l'eau de rose, de ces tableaux ridicules où la campagne prend figure d'une bonne femme conventionnelle, toujours aimée, toujours bénie, où les labours en sont de chocolat et la vie rustique, de la guimauve qui s'allonge et qui s'étire à volonté. Tous les chroniqueurs, tous les bas- bleus, tous les poéterons des villes et des villages ont vécu et vivent encore de ce faux sentimentalisme, de ces albums coloriés, lesquels, loin de nous faire voir la campage telle qu'elle est, nous la montrent artificielle et maladroitement arrangée, capable encore de déshonorer la paysannerie dans ce qu'elle a de plus simple, de plus noble, de plus sacré" (PV, IV, 233).

En 1943, il juge que le genre romanesque est en déclin, se confondant de plus en plus avec les biographies, les chroniques ou les journaux intimes. Il

---

122 Vbr, art. cit., le C, 6 avril 1933, p. 2.

reproche maintenant au roman, de faire la part trop belle à l'analyse psychologique au détriment de la peinture. Et les lecteurs ne sont pas les moins responsables, qui adorent les cas de conscience et les situations scabreuses. Il remarque avec ironie:

> "Mais ce n'est pas du roman. Ce sont des mémoires. Au dix-septième siècle, on nommait Saint-Simon. Il existait un Saint-Simon. Aujourd'hui, nos romanciers sont tous pour la plupart des Saint-Simon, mais des petits ou si préférez des Saint-Simo...niaques s'il était permis de juger l'Art telle une chose sainte" (PV, V, 173).

Grignon, comme dans le cas de la poésie, a analysé beaucoup plus d'oeuvres québécoises que d'oeuvres françaises. Les auteurs français sont donc surtout cités ici, encore une fois, à titre de références ou comme points de comparaison. Parmi les cibles les plus fréquentes, il faut donner, de toute évidence, la première place aux trois "B": Bazin, Bourget et Bordeaux. Ils incarnent pour Grignon, aussi bien que pour d'autres polémistes, comme Turc par exemple, le catholicisme médiocre, le faux sentimentalisme, l'artifice par excellence. Les romans indigestes d'Henri Bordeaux sont justes bons à "sustenter des estomacs de vieilles bigotes" (PV, II, 22). Quant à René Bazin, il est l'orgueil des dévotes, l'enchantement des "bons" journaux et le "divertissement de certains gros papas bourgeois" (PV, IV, 381). En 1932, Magnificat se mérite pourtant une critique assez élogieuse. Et il reconnaît qu'il y a peut-être chez cet écrivain, "autre chose que du cierge fondu, de la naïveté provinciale,

du style officiel, des idées bourgeoises et des fleurs de cire[123]". Il accepte Magnificat pour des raisons qui sont plutôt d'ordre idéologique. Parce que l'auteur y enseigne l'amour de la patrie, le culte de la morale, le respect de la religion, les grandeurs de la vie rurale. Chez Bourget, il déplore une "exposition inquiétante des désordres du coeur". Mais il lui reconnaît volontiers des qualités de conteur, surtout dans sa nouvelle, "la Laborantine[124]". Parmi les "écrivains bouchers", il met les romanciers les plus populaires des années 1915-1920, qui peignent selon lui, fort abondamment et fort complaisamment les misères de l'homme et ses faiblesses, parmi lesquelles, l'adultère. Il faut nommer ici, Paul Féval, Mérouvel, Paul de Kock, Georges Ohnet, Henri Ardel, Guy de Chantepleure, Rosny, Lavedan, Delly et quelques autres. Il s'écrie, en colère: "Quelle saleté que cette littérature[125]"! A côté d'eux, il place le "boudin naturaliste"[126] et les écrivains orduriers qui le font. Et parmi eux, le "grand Fécal" Zola[127], les Goncourt, Victor Marguerite et des douzaines d'autres de même classe (PV, II, 23). Mais il en veut surtout à l'auteur de la Terre, roman sale et peu recommandable qu'il déconseille de lire (PV, III, 297). Quant à Gide, immoral et pernicieux, il développe des théories dangereuses. Maurois et Romains sont aussi peu recommandables. Alphonse Daudet a des mérites comme conteur, mais c'est un pla-

---

123 Vbr, "Magnificat de René Bazin", le C, 25 avril 1932, p. 2 et 3.

124 Vbr, "Bourget et sa Laborantine", l'O, 18 mai 1934, p. 3.

125 CB, "R. Laroque de Roquebrune", l'AN, 4 octobre 1918, p. 2 et 3. Et "A propos des Rêveries...", l'AN, 12 octobre 1917, p. 2 et 3.

126 Vbr, "Blanche Lamontagne...", la M, 3 juillet 1920, p. 2.

127 CB, "France, juge de Zola", l'AN, 17 avril 1925, p. 1.

giaire. Loti n'est qu'un "pâle reflet romantique du romantique Chateaubriand" (PV, V, 136). Georges Sand écrit des "mièvreries pastorales" (PV, IV, 232). Mauriac, romancier, l'horripile. Même s'il écrit bien. Et il juge ses romans, malsains, parce que riches en crises spirituelles et en cas de conscience. Il conclut:

> "François Mauriac deviendra l'idole des petites ouvrières et des bourgeois cossus. Vous verrez. Vous verrez qu'il sera un jour le Paul Féval des salles de billards et des maisons closes" (PV, I, 12).

Georges Duhamel, Marcel Proust et Céline sont épargnés. Trois lettres manquent, roman d'intrigue de Pierre Benjamin, est commenté favorablement[128]. Jacques Vingtras de Jules Vallès, également[129]. Parmi les maîtres du roman d'aventures, il cite le cher Joseph Conrad de sa jeunesse:

> "... dont on ne parle presque plus, qui sera là au Jugement Dernier avec ses livres à la main pour nous apprendre que les oeuvres durables, les oeuvres immortelles et vraiment artistiques ne peuvent pas mourir" (PV, V, 136).

A côté de Conrad, il place Saint-Exupéry avec ses "émouvantes aventures", et ce chef-d'oeuvre méconnu, le Roi dort de Charles Braibant (PV, V, 139). Roger Vercel, sans égaler Conrad, est classé comme l'un des maîtres du moment, des

---

128 Vbr, art. cit., le C, 4 mai 1933, p. 2.

129 CB, "En relisant", l'AN, 27 octobre 1916, p. 2.

récits d'amour et de mer. Il commente favorablement la Clandestine et souligne les dons d'écrivains du romancier dans "Goût de mer et d'histoires pas trops salées" (PV, V, 135 à 139). Montherlant quant à lui, a toujours fasciné Valdombre. En 1933, il commente la Relève du matin, sa "symphonie inachevée", sa "tentation de Saint-Antoine". Il admire particulièrement le morceau, "la Gloire du collège", où Montherlant peint de façon géniale l'adolescence. Il voit en lui, un "moraliste et un excitateur d'énergie[130]". En 1934, il défend le romancier contre André Thérive dans "la Grande Découverte de Montherlant[131]"; en 1936, contre Mauriac (PV, I, 11, 12). Il met d'ailleurs Montherlant chez les romanciers catholiques, parmi lesquels nous retrouvons, bien sûr, Bloy, Daudet, Barbey, Villiers de l'Isle Adam et Émile Baumann qui fut aussi malheureux que Bloy et qui eut contre lui la "bonne" presse (PV, V, 61, 62). Il juge le Désespéré mal composé, mais à côté de certaines extravagances, quelques pages rachètent le livre. La Femme pauvre lui paraît nettement supérieur. Parmi les auteurs les plus souvent cités et proposés comme modèles, il faut faire une place à part aux grands noms français du roman paysan et du roman régionaliste. Il cite Joseph de Pesquidoux, Jean Giono, Ramuz, Raoul Ponchon, Ernest Pérochon, Henri Pourrat, Charles Sylvestre, Alphonse de Châteaubriant, Charles Braibant, Roupnel, le conteur La Vérendre et quelques autres encore. Il donne la première place à Joseph de Pesquidoux,

---

130 Vbr, "Henry de Montherlant...", le C, 30 août 1933, p. 2.

131 Vbr, "la Grande Découverte...", l'O, 23 et 24 août, 1934, p. 4.

> "...le maître des poètes du sol, le plus glorieux essayiste dans ce genre si difficile de l'exégèse de la paysannerie" (PV, III, 138).
>
> "...le gentilhomme campagnard, écrivain de grande race, paysan authentique, évocateur génial de la vieille paysannerie et l'un des princes actuels de la prose et de la pensée française" (PV, IV, 237).

Il cite Pesquidoux dans "les Pages immortelles", ainsi que Jean Giono (PV, III, 46, 186). Ponchon prend place avec sa verve gauloise, dans la lignée des Villon, Rabelais, Molière, et son oeuvre reste géniale malgré bien des déchets (PV, II, 34 à 37). Il loue les romans de Pérochon, "pleins de saveur, rutilants de lumière ancienne et paysanne[132]". Il loue aussi les histoires "extrêmement réalistes" de Charles Sylvestre (PV, I, 148, 149). Chez tous ces auteurs, il retrouve des valeurs qui lui sont chères, comme par exemple, le passé, les traditions, la vieille France royaliste et catholique, mais aussi, à des degrés divers, le langage du terroir. Souvent, ils font parler leurs paysans comme ils parlent dans la réalité. Et Valdombre de commenter: "Ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus beau dans le roman, mais c'est à coup sûr ce qu'il y a de plus vrai" (PV, IV, 236). Mais les deux maîtres du roman français et les modèles par excellence restent Flaubert et Balzac: "Je les tiens pour les maîtres du roman universel qu'on n'a pas encore dépassés. Il faut toujours y revenir[133]". Il voit dans Balzac le romancier par excellence, créateur de types, peintre de la société et créateur d'atmosphère. L'art du romancier

---

132 Vbr, "Barberine des genêts de Pérochon", le C, 28 septembre 1933, p. 2.

133 Cité par Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, Québec, les Presses Laurentiennes, 1976, p. 231.

tient pour Grignon, dans la relation minutieuse des circonstances et dans l'abondance et la richesse des descriptions. Et il comprend mal l'attitude réservée de plusieurs en face de cet aspect de l'oeuvre[134]. En 1960, son point de vue n'a pas changé:

> "Parlez-moi de Balzac comme romancier. Aujourd'hui, on ne sait plus écrire. On ne veut pas écrire. Bâtir un roman, c'est bâtir une maison, un village, une ville et y faire vivre des hommes et des femmes. C'est comme ça que je conçois le roman[135]".

Flaubert est le maître du roman réaliste et tous ceux qui réussissent dans cette voix font du Flaubert[136]. Il voit dans Salammbô, un ouvrage génial et dans l'auteur, "le plus grand artiste peut-être de la littérature française[137]". Il lui dédiera un morceau, sorte de poème obscur, alambiqué et grandiloquent, où il célèbre le pamphlétaire, le moraliste et l'artiste qui nettoye "le verbe de son limon" et donne naisssance au roman "fondamental". A ce "maudit créateur sans foi", il écrit:

> "De tes mains chastes tu fouillais
> L'Adultère,
> et pour te racheter devant Rome, tu

---

134 Voir Jean Vallerand, "Une heure avec Claude-Henri Grignon", l'AN, 6 novembre 1942, p. 4.

135 Voir Fernand Côté, "Rencontre avec...", la Semaine à Radio-Canada, vol. X, n°16, 16 janvier 1960, p. 3.

136 CB, "Sur un livre", l'AN, 16 novembre 1917, p. 2.

137 Vbr, "Salammbô...", le C, 9 septembre 1933, p. 2.

> crevas la vessie-Homais,
> d'où coule empoisonnant le monde
> le pus de l'Anticléricalisme"[138].

Des romanciers étrangers, peu souvent cités, il dit bien peu. D. H. Lawrence est artiste et pas "si condamnable" (PV, V, 108). Dans ses digressions sur le roman paysan, il citera le Polonais, Ladislas Reymont, auteur des Paysans, qui valut à son auteur, le Prix Nobel. Enfin, à côté de l'école française du roman, il place aussi l'école russe, habile à peindre la vie et les passions dans leur état anarchique:

> "Chez eux, se mêlent, se confondent, le beau et le laid, les hérédités bonnes et mauvaises, blocs de chair, fleuves de sang charriant des tares, des vices, des vertus, des grandeurs, tout le mal et tout le bien[139]".

Les romancières et romanciers québécois ont été nombreux à se mériter des éloges et on ne retrouve pas dans l'oeuvre critique de Grignon, de "romancier-cible". Grignon préfère condamner en bloc, par exemple le faux régionalisme, et s'intéresser aux auteurs qui produisent des oeuvres originales. Il est vrai que la période qui nous intéresse ici est particulièrement faste pour le roman québécois. Il a beau faire, il se représente toujours "cette bonne Laure Conan", habillée "de feuilles d'érables et saupoudrée de fleurs de sara-

---

138 Vbr, "le Cyle des damnés/Flaubert", Vivre, 1re série, n°5, décembre 1934, p. 8 à 10.

139 Vbr, "Mon Jacques...", le C, 6 avril 1933, p. 2.

sin[140]". Ulric Gingras dans Du soleil sur l'étang noir, est un écrivain faux, dangereux et immoral. Et il juge que c'est un devoir pour la critique de "l'éreinter comme il faut[141]". Abus de confiance de France Simon est ampoulé, artificiel, truffé de lieux communs et de clichés. Avec humour, il commente: "C'est tendre sans l'être; c'est passionné sans l'être; c'est vrai sans l'être. Voilà au moins un tour de force qui a profité à plus d'un écrivain, mâle et femelle". Et la chute heureuse et drue, tombe: "Décidément Abus de confiance en est réellement un" (PV, IV, 172 à 175). Le roman à thèse l'horripile. Et l'oeuvre romanesque de l'abbé Groulx lui tombe sur les nerfs (PV, I, 93). Déjà, en 1923, il avait écrit ce qu'il pensait de l'Appel de la race, heureusement malmené par Camille Roy:

> "Il reste l'Appel de la race, histoire invraisemblable, racontée dans un style lourd, adjectival, bossué qui paraît traîner avec misère, une thèse qui n'est pas neuve, un cas de conscience capable d'abrutir tous les instituteurs. Il s'agit d'un nouveau coup du 'volontaire direct', théorie que seuls, des eunuques oseraient défendre[142]".

A la même époque, il s'en prend aussi avec violence aux "Short Stories" mal écrites et sans vie qui exploitent les sentimentaleries et se spécialisent dans les histoires cochonnes:

---

140 Vbr, "la Critique des livres", la Vc, n°40, janvier 1930, p. 66.

141 Vbr, "Un nouveau poids-lourd des champêtreries", le C, 11 mai 1933, p. 2.

142 Vbr, "Contre l'Appel de la race", le M, 6 janvier 1923, p. 2.

> "Le langage ne compte pour rien. Et les heureux de la short story le savent. Le secret, c'est de tripoter des choses sales pour le plaisir et le divertissement de certaines gens que l'on croit propres. [...] N'importe [...] il faut être pratique, il faut faire de l'argent. L'argent n'a pas d'odeur, même quand il serait ramassé dans le pot de chambre de la short strory[143]".

Il invite Éva Sénécal à se consacrer à la poésie plutôt qu'au roman. Dans les ombres lui apparaît être un roman cliché, sans profondeur, l'action y étant trop rapide et le style, faible[144]. Mon Jacques semble encore moins bon au critique. La psychologie y est conventionnelle et artificielle, les personnages y sont des "composés de plâtre et de carton". Le naturel et la vérité sont absents et le mélo triomphe. Grignon ne voit dans le livre qu'une oeuvre "à ficelles", copie du cinéma américain. Il soupçonne l'auteur d'écrire ce genre de romans pour mieux vendre ses livres: "Je comprends que c'est une question de quelques piastres[145]".

Mais Grignon a une certaine sympathie pour les ouvrages d'Adolphe Nantel, Chants laurentiens, A la hache, Terre du huitième. Parce que l'auteur ressuscite là, le passé des pays d'en haut. Encore que son écriture ne soit pas sans faiblesse. Même accueil sympathique de Dans les bois de Sylvain, Philippe Panneton, où il trouve d'heureuses évocations, des tableaux crus et réalistes. Le livre, authentique, évoque ce qu'il connaît. Mais, ici encore,

---

143 Vbr, "Mes pages d'amour...", le M, 17 mars 1923, p. 4.

144 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 12 septembre 1931, p. 7.

145 Vbr, art. cit., le C, 6 avril 1933, p. 2.

l'écriture n'est pas sans faiblesse (PV, IV, 71 à 75). Les conteurs Dantin, Vieux Doc et Marie-Victorin sont commentés favorablement. La Vie en rêve de Dantin est écrit avec talent. Grignon loue le sens du trait juste et de la couleur locale[146]. Les mémoires de Vieux Doc méritent d'être lus aussi bien pour leur humour que pour leur langue. Le critique loue leur simplicité, leur vérité et leur allant:

> "Puis le docteur Grignon apportait dans nos lettres un air qu'on ne leur connaissait pas, une fraîcheur de ton, une vivacité de style, une atmosphère de vie grouillante et visuelle" (PV, III, 94).

Pourquoi l'auteur a-t-il du succès?

> "Pourquoi? Parce qu'il a parlé simplement de choses qu'il avait vues ou imaginées (ce qui revient au même): il a parlé un langage que tout canadien peut comprendre et, avec ce don d'observation innê chez tous les médecins intelligents, il a su deviner du même coup, la cause et l'effet" (PV, IV, 73).

Le Légionnaire d'Henri Pouliot a les qualités d'un reportage: "C'est inouï de chaleur, de vie, de misères de toutes sortes, d'héroïsme et de luttes morales beaucoup plus que physiques[147]". Dans la Chair décevante de Jovette Alice-Bernier, il voit une histoire "terriblement humaine", avec une intrigue et un récit bien menés. Quant à la langue, elle est juste, puisqu'elle est celle des

---

146 CB, "Chronique littéraire...", l'AN, 13 mars 1931, p. 1.

147 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 10 mai 1931, p. 7.

milieux bourgeois peints dans le livre. Enfin que reprocher à l'auteur puisque le livre est "moral[148]"? Albert Laberge est reconnu comme le premier qui écrit les moeurs paysannes d'ici avec un art assez personnel (PV, III, 94). Il admire la Scouine où il voit en même temps, une oeuvre réaliste, du Zola à son meilleur, et une sorte de pamphlet (PV, II, 419 à 421). Dans Juana mon aimée de Harry Bernard, Grignon loue le réalisme des descriptions. Quant à la leçon de l'histoire, elle fait du volume un livre à recommander:

> "Victoire du bons sens, victoire canadienne-française du sol et du sang.
>
> Voilà un grand livre moral, lequel par la crise économique que nous traversons, devrait être dans toutes les mains, devrait être lu autour de la table familiale, pour le plus grand bien des ouvriers et des cultivateurs[149]".

Damase Potvin, abondamment commenté, se mérite toujours la sympathie du polémiste, malgré ici et là, quelques réserves. Dans la Robe noire, c'est la dimension épique qui retient son attention. Il admire l'écrivain qui utilise "sans guillements ni italiques", les canadianismes, les expressions populaires et les archaïsmes savoureux. Voilà ce qui fait un écrivain "de race". Mais les faiblesses restent malgré tout nombreuses: manque de vérité et d'intensité. "On sent que c'est écrit et c'est là le grand défaut". Et la langue des personnages reste encore trop châtiée. L'auteur intervient trop dans son récit

---

148 Sto, "la Chair décevante par Jovette-Alice Bernier", le C, 25 novembre 1931, p. 1.

149 Vbr, "le Dernier Roman de...", le C, 18 novembre 1931, p. 1 et 9.

qui prend l'allure d'un prêche. Enfin, la langue métaphorique et fleurie a trop souvent quelque chose des "adresses à Monseigneur[150]". Mêmes critiques et mêmes réserves sur la Rivière à Damase[151]. Sous le signe du quartz explore heureusement un côté de l'histoire canadienne peu exploité: la découverte des métaux précieux et la colonisation de l'Abitibi. Le livre est une véritable petite épopée. L'auteur

> "... a mieux fait qu'un simple reportage; il a écrit un documentaire poétique. Il a donné aux chiffres, des sentiments, des sensations. Grâce à M. Potvin, quand on parlera des mines du Nord-ouest québécois, on ne songera pas seulement à la cote de la Bourse mais à l'épopée de l'or et à la réalité des mines en exploitation" (PV, III, 436).

Un ancien contait est digne de Potvin, avec ses mêmes qualités et ses mêmes défauts. Mais Valdombre juge qu'il doit surtout rendre un hommage à l'écrivain du terroir:

> "M. Damase Potvin ne vient pas d'écrire un chef-d'oeuvre. Loin de là. Mais il nous donne tel un prince des champs et des ciels clairs, le meilleur de sa pensée, le meilleur de sa langue, le meilleur de sa patrie, de sa chère province d'en bas qu'il aime et qu'il connaît mieux que personne.
>
> Je conclus que je préfère encore ce Damase vieux au Damase jeune et qu'il mérite de régner à la droite de l'abbé Savard et de Clément Marchand. Il se trouve des places moins honorables dans notre littérature, vous en conviendrez" (PV, V, 128).

---

150 Vbr, "la Robe noire de Damase Potvin", le C, 4 mars 1933, p. 2 et 3.

151 Vbr, "la Rivière-à-Damase", l'O, 30 octobre 1934, p. 4.

Bien sûr, les maîtres les plus originaux du roman du terroir, ici, restent Louis Hémon, Germaine Guèvremont dont il parle peu[152], Clément Marchand, Ringuet et Savard. Louis Hémon et Maria Chapdelaine sont souvent évoqués. Il est d'avis que Hémon a presque tout pris et que son roman est une oeuvre puissante, encore que pas un chef-d'oeuvre. En ne peignant pas la misère, il a parfois idéalisé. Et il aurait fait une grave erreur à la fin du livre, en faisant intervenir les "voix du pays de Québec" (PV, II, 154 à 156). Dans "Clément Marchand, peintre de la campagne" (PV, II, 64 à 74), Valdombre ne tarit pas d'éloges sur les Courriers de village. L'auteur peint et décrit avec réalisme et vérité. Comme Desrochers, il connaît les cadres et les personnages qu'il peint et crée, et sait recréer l'atmosphère qui convient. Enfin, il use d'une langue d'ici et, fait rare chez les écrivains canadiens, il a pris la peine de se corriger. Les Courriers, d'abord publiés par tranches dans l'Ordre, ont été revus. Grignon cite comme modèle de tableau, le conte intitulé "Boucherie", et prédit à l'auteur dont la célèbre revue, Candide, publie un conte en 1936, un heureuse carrière d'écrivain. La parution séparée des Courriers en 1940, est à nouveau saluée dans les Pamphlets (PV, IV, 226 à 237). Le polémiste juge qu'il n'a rien à retrancher à sa première critique. Au contraire, il se doit de renchérir. Il met Marchand à côté des Hémon, Desrochers et Pesquidoux. Il conclut:

---

152 CHG, "Germaine Guèvremont", le Digeste français, volume 23, no 138, mars 1951, p. 66 à 72.

> "La critique ne trouve pas un éloge plus mérité à la gloire de Clément Marchand, l'auteur du plus beau livre qui honore nos lettres et qui suffit peut-être, à lui seul, à laver beaucoup de sottises et de saletés, tout en sauvant la réputation d'un petit peuple qui n'a pas encore accepté de mourir" (PV, IV, 237).

En 1937, Valdombre salue Menaud, maître-draveur dans un article au titre prometteur: "S'agirait-il d'un chef-d'oeuvre" (PV, I, 337 à 395)? Un livre vrai, poignant, authentique, au réalisme cru, comme celui d'une toile de Greuze. Il juge que la peinture de la drave et de la noyade de Joson sont des morceaux d'un grand artiste. Et le critique de s'enthousiasmer: "Jamais encore dans la littérature canadienne, un écrivain n'atteignit ce sommet" (PV, I, 381). Les personnages sont authentiques et riches de vie intérieure. Dans le livre, il ne voit aucune thèse, comme parfois chez Giono ou Ramuz, et il s'en réjouit. L'artiste est un maître. Son livre est un heureux équilibre entre l'observation directe et une imagination qui amplifie jusqu'à la fresque. D'où des images réalistes et surréalistes; d'où vérité et poésie. Il écrit:

> "Ce romancier est profondément poète, poète comme il n'est plus permis de l'être dans le roman, poète comme au temps de Flaubert et comme au temps de Balzac (le Lys dans la vallée). Et cela par le sortilège du style et par la magie des mots. Mon écrivain se montre plus poète dans cinq phrases que certain rimeur habile et célèbe d'aujourd'hui en cinquante vers" (PV, I, 389).

> "On dira avec gros bon sens que l'art d'écrire ne consiste pas entièrement dans l'image. Je réponds toutefois que la magie du style, sa lumière, ses réflexions, sa vivacité et enfin sa vie se trouvent dans l'image" (PV, I, 391).

Valdombre félicite Savard d'employer des canadianismes et des archaïsmes, mais il lui reproche cependant de les avoir écrits en italiques:

> "Ces canadianismes, ce dialecte, ces vocables aussi purs et aussi capiteux qu'un vin d'Anjou ou un cidre de Normandie, ces beaux mots qui fondent l'espoir et l'amour [...] les seuls qui ont un sens, qui gardent de l'allant, de l'allure, un air de fête et de conquête, ces canadianismes-là, vous les trouverez sous la plume des meilleurs écrivains régionalistes de France" (PV, 1, 392).

Il n'a que des réserves de détail à signaler avant de conclure: "depuis Maria Chapdelaine, la peinture la plus vivante, la plus littéraire et la plus vraie. [...] un chef-d'oeuvre? N'insistez pas trop car je vais finir par le croire" (PV, 1, 395). L'année suivante, 1938, lui fournit une nouvelle occasion de rendre hommage à Savard. Dans sa thèse, La Revanche de 'Maria Chapdelaine', de Montigny parle de Menaud en ces termes: "le plus magnifique ratage". D'où l'indignation du polémiste qui s'efforce de montrer au docteur qu'un roman peut être réussi même s'il n'est pas écrit sur un modèle balzacien. Or Menaud est d'abord un poème en prose, un roman d'atmosphère écrit selon une logique intérieure. Ce qui situe Savard à côté des Claudel, Bloy, Péguy et Bernanos (PV, II, 164 à 170). Grignon interpelle le nouveau docteur:

> "Depuis longtemps que vous tâtez des livres, vous devriez savoir que le roman peut fort bien se présenter tel le royaume de la fantaisie et du songe, le Grand Meaulnes par exemple, Colline de Giono" (PV, II, 167).

En 1939, même accueil enthousiaste du célèbre roman de Ringuet dans "les Trente arpents d'un Canayen ou le triomphe du régionalisme" (PV, III, 93 à 145), un numéro complet. Dans la première partie, le polémiste commente et discute un article de Ringuet sur les lettres canadiennes, paru dans les Nouvelles littéraires du 31 décembre 1938. Dans la partie II de l'article, "De la tribu des Casoars au Nigog", il évoque les années 1920 et l'École littéraire de Montréal. Dans la partie III, il s'interroge sur l'existence de la littérature canadienne. Dans la partie IV, il présente l'auteur, son histoire et ses écrits, puis en arrive enfin à 30 arpents. Avant de passer au commentaire comme tel, il juge bon de consacrer une autre partie aux critiques québécoises insignifiantes, "de la rinçure" tout au plus, et tapageuses. Il déplore qu'on ait tant flatté, flagorné et si souvent cité des passages sans beaucoup de valeur. Quant aux critiques françaises, payées par Flammarion, la plupart manifestent une ignorance flagrante de la paysannerie canadienne-française. De toute façon, que peut-on attendre de critiques citadins et salonnards, qui ne savent rien de la terre, des habitants et de la paysannerie? Après plus de trente-cinq pages, on arrive enfin à l'oeuvre. La partie VI s'intitule: "D'abord les fautes de 30 arpents" (PV, III, 127 à 136). Diviser le livre en "quatre saisons", remarque Valdombre, c'est hélas, reprendre un procédé déjà utilisé par Ladislas Reymont. Il reproche à l'auteur un réalisme un peu cru, un naturalisme même, qui fait songer à Zola. Certains personnages sont laids, vicieux. Ses paysans blasphèment. Or, prétend Valdombre, le paysan ne sacre pas! Seul sacre, l'homme de chantier! Et, bien sûr, les ouvriers des villes! Et il s'exclame: "Que d'exagérations à la Zola et si loin de la réalité" (PV,

III, 131)! Il en vient même à se demander si l'auteur n'a pas voulu écrire un pamphlet contre la paysannerie:

> "Soudain, le polémiste apparaît et, pour des raisons que je devine, il intervient dans la vie de ses personnages et leur fait commettre des actes et tenir des propos absolument étrangers aux paysans tels que je les connais. Et voilà le plus dur reproche que l'on puisse adresser à l'auteur" (PV, III, 132).

Le polémiste relève ici et là quelques anachronismes, prétend que Ringuet abuse parfois des images, lui reproche les vingt dernières lignes du roman, de la "dentelle" qu'il aurait pu éviter. Puis, à la partie VII, il s'attaque aux qualités (PV, III, 136 à 144). Celles-ci, qu'on se rassure, l'emportent de beaucoup sur les erreurs et il ne sait quoi admirer au juste. Ou bien la composition, ou bien le réalisme, ou bien l'analyse psychologique, le style, la langue... Il insiste tout particulièrement sur la vérité de certains tableaux et du dénouement. L'auteur a bien fait de ne pas cacher les plaies, parmi lesquelles, l'émigration vers les États-Unis. Sa joie est grande et non dépourvue d'ironie, de voir un ancien exotiste user d'expressions du terroir que même les Français ne comprendront pas! Dans sa dernière partie, "Découverte du roman canadien-français", Valdombre réfléchit sur les défis que le roman paysan doit vaincre. Avec Robert Brasillach, il pense que la meilleure façon de peindre le paysan est peut-être encore celle de Mistral: l'épopée. Et il conclut:

> "N'empêche que le roman de Panneton demeure le plus louable effort tenté chez nous. Disons même que c'est la découverte du roman régionaliste canadien-

> français, non pas un régionalisme mièvre à la Blanche Lamontagne, mais plutôt un essai brutal vers l'objectivité, la ligne drue, la ligne paysanne, la ligne droite.
>
> C'est bien là une victoire chèrement disputée, la seule en tout cas qui nous ouvre toutes libres et prometteuses les portes d'une littérature nationale.
>
> Je salue Panneton, avec honneur, avec joie, lui, un écrivain de race. Et je m'en vais de ce pas me promener dans la campagne. Il fait si beau" (PV, III, 145)!

Même si Grignon propose en modèles, Balzac et Flaubert, il reconnaît qu'on peut faire du bon roman sans pour autant emprunter leur manière. D'ailleurs, Menaud le prouve. Il l'affirme à de Montigny en citant Gide, Claudel et Bloy. La phrase de Brunetière: "un bon roman est un roman de Balzac", peut donc être facilement discutée. Mais Grignon, ces nuances faites, reste avant tout un farouche partisan du roman réaliste de type balzacien. Qui rejette, on l'a dit, les outrances des naturalistes. La médiation symbolique, traditionnellement présente dans tout roman, bien exploitée, fait la force d'un bon roman. C'est-à-dire, une intrigue cohérente et logique, des personnages bien campés dans un décor qui les met en valeur ou les explique. D'où l'importance déterminante des portraits et des descriptions. Pour lui, le vrai romancier est d'abord un peintre. C'est-à-dire, un créateur de vérité, ou plutôt de vraisemblable, et d'atmosphère. Et dans le cas du roman québécois, la vérité naîtra d'abord du sujet. Ici: du terroir et de la langue canadienne. Écoutons-le.

> "Sur ce point, je reste vieux jeu. Je n'admire que la technique et la composition d'un Balzac, Flaubert [...] Il me faut un commencement, un milieu et une fin. Il me semble que c'est la logique de toute destinée, de la nature et de la vie même. J'éprouve le besoin de connaître non seulement les personnages mais leur hérédité et comme dirait Léon Daudet, leur mémoire héréditaire. Le problème du mal et du bien ne se joue pas seulement dans les arcanes de l'âme. Je sais bien que le décor, l'habitation, le vêtement, le cycle des saisons, la vie quotidienne et l'époque tout entière y sont pour beaucoup" (PV, I, 13).

Si Grignon aime Balzac et Flaubert, c'est donc parce qu'ils expliquent ou justifient leurs personnages, en précisant leur atavisme, leur hérédité, leurs antécédents. Ils les campent d'abord avant de les faire agir:

> "Ce que j'aime dans Eugénie Grandet, c'est l'introduction lente, pénible, géniale et si logique des personnages. C'est la description de Saumur, l'étalage patient, méthodique des moeurs, des coutumes, des gens de Saumur, l'air qui y circule et l'apparition effrayante de l'avare sur ce plan tragique, dans ce décor naturel où chaque chose prend une importance colossale où la psychologie bouillonne comme un torrent. Ça, c'est la grande fresque; ça, c'est le roman; ça, c'est le difficile[153]".

> "Je suis de la vieille école. Je reste convaincu qu'un romancier, c'est avant tout un peintre, un psychologiste, un anatomiste, un musicien, une encyclopédie! Et quand on a lu tout Balzac la plume à la main, sans sauter une seule page de description, pas même le moindre menu, je vous assure qu'il ne reste pas grand'chose à

---

153 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 12 septembre 1931, p. 7.

> apprendre dans les romans modernes qu'on publie par centaine tous les jours[154]".

Décrire et peindre, voilà donc les deux grands défis du romancier. Et voilà, avant tout, ce qui différencie le roman des mémoires, des biographies, des chroniques, de l'étude psychologique ou philosophique ou morale. Ce qu'il précise ici:

> "Un roman, entendons-nous, un roman bien composé, 'une vie quoi!' comprend le passé, le présent et quant au futur, au mot de la fin ou du drame, c'est laissé à l'intelligence du lecteur. Un vrai romancier ne s'arrête pas seulement aux maladies de l'âme, à la tragédie d'une situation. Il doit commencer par situer l'action, par créer une atmosphère, par peindre et faire avancer ses principaux personnages au rythme et dans le territoire de la vie même, et parfois disons-le avec une rapidité foudroyante selon l'action qu'il a à créer. Décrire le milieu, décrire la maison, les meubles, la nature; peindre, tout peindre. On admettra que c'est plus difficile que de philosopher et de tirer sur les ficelles d'une psychologie dont la logique inévitable saute aux yeux du lecteur averti" (PV, V, 173, 174).

De cette attention portée au réel, des portraits, des descriptions et de l'intrigue, découlera le sens, la leçon. Car le véritable romancier se garde d'intervenir dans son roman. Le roman pourra, par conséquent, être moral sans pour autant illustrer ou défendre une thèse. On sait déjà en quel piètre estime, Grignon tient le roman à thèse. Et son peu d'enthousiasme par une oeuvre comme par exemple, l'Appel de la race. Sa réflexion sur Un homme et son péché

---

154 Ibid.

l'amène d'autre part à réfléchir sur la création romanesque. Et il pose la question: le romancier travaille-t-il d'après nature ou crée-t-il enfermé dans sa tour d'ivoire? Il répond d'emblée, qu'en principe, le roman réussi est "la peinture d'un fait dans ses détails les plus minutieux, d'un drame, d'un personnage connu de l'auteur" (Pr, 24). Et il illustre son point de vue par quelques exemples. Balzac, qui prend ses modèles parmi ses relations et qui observe les drames humains qu'il côtoie. Tolstoï, qui puise dans la vie amoureuse et intime de son voisin, la fin si dramatique d'Anna Karénine, un des chefs-d'oeuvre du roman universel. Flaubert, qui écrit Madame Bovary à partir d'un fait divers. Le roman par conséquent, puise ses meilleures situations dans les drames de la vie quotidienne. En réalité, le roman n'est guère plus que de "l'histoire véritable, arrangée de manière qu'on puisse la lire sans bâiller" (PV, II, 46). D'où l'impérieuse nécessité pour le romancier de peindre ce qu'il connaît et au besoin de s'informer, de se documenter, d'aller vivre parmi ceux qu'il veut faire revivre. Il écrit dans ce sens, sur Louis Hémon:

> "Croyez-vous un instant que le romancier eût écrit Maria Chapdelaine s'il n'était pas venu au Canada? Jamais de la vie. Il a observé sur place. C'est une méthode fort simple. Elle n'a jamais manqué de profiter largement" (Pr, 34).

Aux auteurs canadiens, Grignon recommande fortement d'éviter le roman bourgeois, le roman psychologique à la Bourget. Pourquoi? Par parti pris d'abord. Un parti pris défavorable que l'on connaît, envers les milieux bourgeois, à ses yeux, toujours un peu corrompus:

> "Je découvre trop de délicatesses dans la vie de ces femmes adultères, de ces demoiselles malades ou de ces 'démoniaques de midi'. Ces délicatesses gardent un parfun de chiffon, de frou-frous qui répugnera toujours à mon tempérament de draveur[155]".

Grignon fait aussi remarquer que s'attacher aux thèmes bourgeois et urbains, c'est vouloir, en vain, rivaliser avec la littérature européenne et française. Il conclut: "Nous ne pourrions jamais franchir les mers sur de pareils bateaux" (Pr, 33). Il est convaincu par ailleurs que si Flammarion s'est intéressé à 30 arpents, c'est d'abord et avant tout parce qu'y est peint le milieu rural québécois. Si Ringuet avait peint Montréal et ses bourgeois, on l'aurait sans doute méconnu, car ce genre de littérature "traîne sur tous les quais des capitales du monde" (PV, III, 181, 182). La voie royale pour le roman québécois, c'est donc la peinture du pays, de la terre, du paysan:

> " Et si les écrivains d'imagination ne se tournent pas du côté de la terre, de la campagne et des moeurs de ses habitants, nous posséderons toujours une littérature amorphe, sans vérité, sans couleur et sans raison" (PV, II, 69).
>
> "Seule la campagne demeure intéressante à décrire tant à cause de la variété de tons, de couleurs et de chants de la nature qu'à cause de la difficulté que nous avons à saisir le caractère du paysan" (PV, II, 68).

Et pour Valdombre, en réalité, le roman-paysan est encore à créer, aussi bien ici qu'en France ou à l'étranger. En effet, il ne voit dans ce qui a été écrit

---

155 Vbr, "Bourget et sa Laborantine", l'O, 18 mai 1934, p. 3.

que des essais plus ou moins heureux. Parce que le sujet est difficile. Parce que peindre le paysan est plus difficile qu'on le pense. Et toujours, selon lui, parce que le paysan demeure une énigme, un mystère difficile à pénétrer!

> "L'homme de la terre, dans tous les pays et sous tous les climats demeure le même. Il parle peu; il observe sans que la chose y paraisse, ce qui empêche précisément le romancier de l'observer à loisir" (PV, II, 68).

> "Il y a des essais admirables, des fresques réussies, mais le roman paysan purement objectif n'existe pas, soit que dans un cas l'auteur exagère (Zola); soit qu'il tombe dans la mièvrerie (Sand); ou bien le roman offre une composition très compliquée et trop savante (Reymont); ou enfin, entaché de romantisme, il frise l'anecdote de village ou des rapports de commissaire-priseur (Balzac)" (PV, III, 126).

Enfin, le roman paysan québécois sera vrai dans la mesure où son texte ne rejettera pas la langue canadienne. Car c'est de la langue du terroir, riche et encore peu connue, que viendront "l'existence et le salut de notre littérature, si jamais le bon Dieu veut bien nous en faire don" (PV, II, 72, 73). Cette idée que l'on a déjà présentée et qui est longuement développée dans Ombres et Clameurs, revient comme un leitmotiv dans tous les propos du critique sur le roman canadien. Plus précisément, l'auteur plaide tantôt en faveur des archaïsmes, tantôt plus carrément en faveur d'une langue populaire et même argotique. Il est vrai que l'une et l'autre se confondent souvent quand il s'agit de la langue du terroir. Grignon va même jusqu'à prétendre que le par-

fait romancier doit parler la langue de son temps "alors même qu'elle serait abominable[156]":

> "Le romancier doit parler la langue de son temps[157]".
>
> "...l'écrivain canadien se doit d'employer couramment cette langue vivante et un vocabulaire qui lui dise quelque chose. C'est le seul moyen pour nous de créer une littérature nationale. Mais que l'auteur garde tout son sang froid et ne commette pas de faute plus grave en écrivant ce dialecte en italiques ou entre guillemets" (PV, I, 393).

Pourquoi en effet, écrire en italiques des mots qui, pour la plupart, appartiennent aux vieux dialectes français? Qu'importe si l'académie les a laissés choir! La langue canadienne n'a rien d'une langue de puriste comme celle de certains intellectuels dont Popaul (Paul Morin), neutre, châtiée, ennuyeuse et sans vie. C'est tout au contraire celle du peuple, de ce peuple qui fait la langue (PV, I, 394):

> "Les grammairiens et les popaulpuristes ne sont là que pour l'enlaidir et nous rendre l'existence insupportable. Un peu d'aération, mes amis. N'ayons pas peur des mots. Écrivons et méprisons les bouches trop délicates" (PV, I, 394).

---

156 Ibid.

157 Ibid.

Le critique fait remarquer que Montherlant emploie l'argot dans les Célibataires[158], et Savard, des canadianismes dans Menaud. En 1931, il accueille avec humour Nord-Sud de Léo-Paul Desrosiers:

> "Enfin nous lisons un roman canadien dans lequel les choses sont désignées par leurs noms propres. Il y a des oiseaux et ils portent un nom; il y a des arbres, des fleurs qui ont des noms; les instruments agricoles ne s'appellent pas 'ça' ou 'chose' mais ont un nom propre. J'ai cru nécessaire de signaler cette haute qualité, tellement rare dans notre littérature[159]".

Bien des années plus tard, il défendra le même point de vue dans ses textes sur le radioroman et le téléroman. Willie Chevalier rapporte ces propos de Grignon:

> "Quand j'écris, [...] je cherche à me servir du français du Petit Catéchisme que j'ai appris et du Code Napoléon. Je m'appuie sur ces deux béquilles d'or: les verbes avoir et être[160]".

Bien sûr, cet accent mis sur la langue n'aveugle pas complètement le critique. Il sait que des canadianismes seuls ne feront jamais une oeuvre de qualité et n'excuseront jamais un manque de talent ou une absence de travail. Car, encore faut-il savoir quand et comment employer la langue du terroir! Le romancier ne

---

158 Vbr, "la Grande Découverte de Montherlant", l'O, 23 août 1934, p. 4.

159 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 17 mai 1931, p. 5.

160 Willie Chevalier, "l'Histoire secrète des Belles Histoires", Sept-Jours, 28 décembre 1968, p. 27.

sera donc rien s'il n'est d'abord artiste. Dans Précisions et dans ses "Préfaces" successives à Un homme et son péché, Grignon romancier analyse longuement son propre cas. Il rappelle les conditions idéales dans lesquelles il a écrit son roman, expose son point de vue sur le roman réaliste et tente de justifier la vérité et la vraisemblance de ses personnages auprès de ceux qui lui ont reproché d'exagérer. A l'origine de Séraphin, affirme-t-il, trois avares des pays d'en haut. Les autres personnages ont aussi leurs modèles. La vérité de Séraphin et de Donalda lui semble évidente. L'avarice du premier s'explique par l'âpreté de la vie au temps de la colonisation. Le héros du roman serait d'ailleurs un ange auprès des individus qui ont servi de modèles. Quant à Donalda, elle se comporte, tout simplement, en véritable catholique! Deux passages seulement du roman seraient de pure fiction: la maladie de Donalda et la mort de l'avare dans sa maison en feu. Pour décrire la maladie, il n'a pas hésité à consulter son ami, le docteur Jérémie, et la Pathologie interne de Dieulafoi et Lefort (Pr, 86). Il n'a pas hésité enfin, pour être plus authentique, à employer les canadianismes qui convenaient. Il s'est corrigé sans pitié avant de rééditer son livre. Le mot "avare" qui apparaissait dès le début du texte est biffé, et les images extravagantes et les épithètes grandiloquentes sont tout simplement supprimées. Enfin, dans ce "pamphlet" contre l'avarice, il prétend s'être comporté en romancier catholique. Il en profite pour préciser les limites que celui-ci se doit de respecter:

> "C'est le rôle, c'est la mission du romancier catholique de ne pas trop appuyer et de ne pas tromper non plus, de choisir surtout des situations dramatiques qui ne l'incitent pas à l'immoralité sous prétexte de peindre la réalité.

Mais de là à prôner une littérature rose, d'une chasteté qui devient presque suggestive, il y a une marge" (Pr, 81, 82).

Avec ce tour d'horizon du discours critique concernant le roman, nous sommes bientôt près d'avoir fait le tour des textes de critique littéraire. En effet, Grignon s'est surtout intéressé aux essais, aux recueils de poésie et aux romans. Ce qui explique l'abondance du discours critique sur chacun de ces grands genres. Pour clore notre enquête, il nous faut néanmoins, parler aussi de théâtre, d'histoire et enfin de quelques genres mineurs.

Le Théâtre

Le théâtre intéresse peu Grignon qui n'a commenté de façon approfondie qu'une seule pièce québécoise, le Jeune Dieu de Madame Gouin. Et parmi les auteurs français, seul Henri Ghéon se méritera quelques pages. Certes, à l'époque, le théâtre canadien en est encore à ses premiers balbutiements. Mais on joue cependant, régulièrement, des pièces françaises à Montréal. En réalité, Grignon a d'emblée, envers le théâtre, des préjugés défavorables, qu'il associe aux plaisirs malsains, à la ville et à ses distractions bruyantes et fausses. Il n'y voit que des "riants spectacles où les passions humaines sont [...] habilement décrites et défigurées[161]". Dans la "haute comédie", il ne voit au fond, qu'une "inqualifiable bêtise[162]". Dans ses Pamphlets, il nous

---

161 CB, "Pour les villageois", l'AN, 30 novembre 1917, p. 2.

162 Vbr, "Ceux d'aujourd'hui...", le N, 19 mars 1922, p. 2.

prévient: "Je l'ai écrit, je le répète: j'ai toujours eu le théâtre en horreur" (PV, II, 380). Ou encore: "Pourquoi ne pas avouer tout de suite que j'ai horreur du théâtre" (PV, II, 55). Mais pourquoi donc une telle répulsion? Parce que le théâtre qu'il a vu dans sa jeunesse "se présentait comme la pourriture même du mensonge" (PV, II, 380). Car, il l'affirme à maintes reprises, il a été durant sa jeunesse orageuse à Montréal, dans les années 1920, un fervent des salles des théâtre. Il écoute les pièces des auteurs français alors à la mode: Dumas, Porto-Riche, Coolus, Bataille, Bernstein, Hervieu, Mirbeau, Brieux, Capus et plus tard, Féraudy et Guitry. Il fréquente régulièrement le Théâtre national où "Mme Vhéry se jetait dans les bras de Schéler (qu'elle aimait) avec un tel transport" qu'il en garde encore "des frissons ou des souleurs" (PV, II, 55). Avec Victor Barbeau et ceux de sa génération, il a souvent braillé dans le vieux théâtre de la rue Sainte-Catherine:

> "Je braillais comme un veau, je m'en souviens, et à la manière d'un gros Sarcey, je torchais mon nez à la même rampe crasseuse qui avait vu deux générations de Canayens et de corpulentes mémères s'apitoyer sur les grandeurs et les misères du Maître de forges" (PV, II, 55).

Son expérience du théâtre s'arrête là. Or, en 1920, il était dupe. Il ne percevait pas les faiblesses de ces histoires "arrangées" qui faisaient alors les délices de son ardente jeunesse. Cette époque qui lui a laissé pour toujours "un goût de cendres et de morts", il la revoit avec amertume (PV, III, 380). Bientôt dégoûté par l'atmosphère immorale de ce théâtre français, il cesse abruptement d'aller aux spectacles. Désormais, il lira le théâtre! Et il se met à fréquenter les grands noms du théâtre français et universel. Son dégoût

pour le spectacle théâtral s'accompagne, par ailleurs, d'un profond mépris envers les acteurs et les actrices:

> "N'est-ce pas la meilleure façon d'aller au spectacle ainsi que l'on disait à l'époque de Molière? Songez encore que cette méthode nous dispense de regarder pendant trois heures des épaules maigrichonnes, jaunâtres, en forme de coquilles d'huîtres ou des dos graisseux de femmes-éléphants qui portent encore la marque des liaisons dangereuses" (PV, II, 57).

Le théâtre français de sa jeunesse est donc, en bloc, condamné. Les propos de Valdombre ne sont pas sans ressembler sur ce point à ceux, aussi impitoyables, de Turc, dans ses Cahiers. Valdombre voit dans ces auteurs des "misérables qui exploitent la bêtise humaine et galvaudent l'un des plus beaux arts qui aient honoré l'humanité" (PV, II, 383). Les pièces, glorifiant l'adultère et la domination du mal sur le bien, du temporel sur le spirituel et du naturalisme sur la poésie, sont immorales. Le théâtre est ainsi devenu "une foire ridicule quand ce n'est pas un lupanar des plus dégoûtants" (PV, II, 56). Son jugement est sans appel:

> "Le théâtre a passé aux mains du peuple quand il servait jadis au divertissement des rois. Et lorsqu'on considère froidement ce que le peuple fait des plus belles choses, on s'imagine d'ici le marais dans lequel il nous faut nager et surnager. Dans ces conditions, le dramaturge avec l'ambition coupable d'amasser de l'argent, se plie aux goûts corrompus du public. De là cette médiocrité du théâtre contemporain et de là sa saleté" (PV, IV, 56).

> "Il reste une chose, une seule. Pas un homme qui se pique tant soit peu de culture et de goût ne saurait aujourd'hui nommer Bataille, Bernstein, Coolus, Porto-Riche et toute la racaille du théâtre qui glorifia l'adultère, le vice et le désordre. Ces mercantis de lettres ont fait du théâtre un bordel[163]".

Seuls se méritent des louanges, les grands noms du théâtre universel ou les auteurs catholiques, comme par exemple Henri Ghéon. Il relit souvent, précise-t-il, les tragiques grecs, "le divin Racine, l'impitoyable Molière et ce génial Shakespeare qui traversa les siècles aussi sûrement que les constellations" (PV, II, 56). Il cite aussi Goethe (PV, IV, 112). Mais Shakespeare semble avoir la première place: "ce géant, toute l'humanité" (PV, II, 380). A Conrad Bernier, il affirme dans une de ses phrases comme il les aime: "Le théâtre a un nom: Shakespeare. Tout le reste, c'est de la confiture[164]". Il met Corneille à côté du cruel Racine qu'il juge peu recommandable (PV, IV, 131 à 141). Molière est un auteur en bonne santé, un maître de la caricature (PV, IV, 141 à 143). Mais il prise peu le théâtre français du XVIII^{e} siècle (PV, IV, 191 à 196). Grignon n'aborde pour ainsi dire pas les questions d'écriture ou de techniques théâtrales. Il tolère le théâtre de Claudel, même s'il respecte peu les règles classiques. Il juge aussi fascinante et rassurante, l'expérience de Copeau au Vieux Colombier (PV, II, 380). Encore une fois, il aborde ici une question esthétique sous l'angle moral. Il affirme que le théâtre

---

163 Vbr, "De Gide à Dieu...", les Cahiers des Compagnons, volume I, n°3, janvier-février 1945, p. 97, 98.

164 Conrad Bernier, "le Rêve d'enfance de Grignon...", la Presse, cahier D, 10 avril 1976, p. 3.

doit être, de tous les genres littéraires, celui qui fera le mieux "éclater la vertu et la morale", ainsi que le font à leur manière Claudel et Ghéon (PV, IV, 56). Le théâtre chrétien reste donc le seul susceptible de satisfaire les esprits avides du Beau et du Vrai (PV, II, 386). Or, dans les années '30, Ghéon connaît au Québec, un certain succès. On joue, dans le cadre du Congrès eucharistique de Québec de 1936, son Mystère de la messe auquel assiste le Cardinal Villeneuve, en personne. Ghéon écrit le Jeu du Saint Laurent du Fleuve qu'il monte avec des étudiants du Collège Saint-Laurent, en août de la même année. Deux ans plus tard, à l'été 1938, Henri Ghéon, en personne, rend visite à Grignon. Il écrit, suite à cette rencontre qui le charme et l'enthousiasme: "le Poète Henri Ghéon" (PV, II, 379 à 387). Il raconte la visite du dramaturge et peint de façon élogieuse, son visiteur. Il présente avant tout l'auteur d'un théâtre chrétien, symbolique et poétique. Il approuve ses idées sur l'art catholique qui doit être "Art" avant tout, et se montre sensible à la langue du créateur qui fait la part belle à la langue paysanne. En 1945, il collabore au numéro spécial des Cahiers des Compagnons consacré à Ghéon, décédé l'année précédente[165]. Il raconte là, la conversion de Ghéon et reprend, en gros, ses propos de 1938.

Du théâtre québécois, Grignon parle peu, et surtout peu, en bien. De façon générale, le théâtre québécois est nul, inexistant et faux. Les oeuvres ronflantes, patriotiques ou régionalistes sont d'un mauvais goût évident.

---

165 Vbr, art. cit.; les Cahiers des Compagnons.

L'expression lapidaire, déjà utilisée pour le roman, est reprise: "dépôt de mendicité[166]". En 1920, il écrit:

> "...le bon, l'impitoyable théâtre canadien. Époque florissante en soirées de mardi-gras poétiques s'il en fut jamais. [...] Quelques-unes de ces pièces ont ici et là des lueurs de scène ou de prose, mais toutes, pour la plupart, sont singulières, hilarantes ou ridicules. C'est l'art extraordinairement faux. Des exprits qui savaient lire ont pu justement s'en moquer[167]".

Il dénonce avec violence En pleine gloire de Madeleine Huguenin, pièce écrite en l'honneur des soldats canadiens et français. Et de cette époque, il ne retient comme valables que quelques pièces amusantes de Germain Beaulieu. Dans ses Pamphlets, il évoque la Revue de Francoeur, un four dès la première, nous dit Valdombre. Parce que Francoeur trop cultivé et trop raffiné ne sait pas être drôle et faire peuple (PV, IV, 384, 385). On sait déjà quel sort il réservera aux pièces de Madame Yvette O-Mercier Gouin, le Jeune Dieu et la Réussite. Le polémiste voit surtout dans l'auteur, un bas-bleu au nom célèbre. Il écrit sur le Jeune Dieu:

> "Je n'hésite pas à affirmer que la pièce de Mme Gouin, reste au-dessous de tout , tant à cause de l'intrigue, du dialogue, de la langue et de la morale" (PV, II, 57).

---

166 CB, "Opinions libres...", l'AN, 25 juillet 1919, p. 1, 2.

167 CB, "Causerie littéraire...", l'AN, 7 mai 1920, p. 3.

> "...une viande pas mal vieille que des chiens errants ne mangeraient pas" (PV, II, 58).
>
> "...c'est un débordement de paroles futiles, de mauvais calembours, de bris de verre et d'indigestion qu'on serait bien en peine de trouver ailleurs que dans ce milieu-là "(PV, II, 60).
>
> "...une pièce qu'on aurait mieux fait de tenir secrète comme un document précieux mais condamnable" (PV, II, 61).

Dans un article commentant une étude du père Gustave Lamarche sur Léon Bloy, il consacre quelques lignes à l'oeuvre théâtrale du religieux. Il voit en lui un poète mystique et un dramaturge de talent et il déplore qu'il soit si peu connu (PV, IV, 114 à 118). En 1942, il rend hommage à Gratien Gélinas et à son héros Fridolin, si gouailleur, si naturel et si moqueur. Il écrit de Gélinas:

> "...plus que jamais un écrivain de théâtre, un metteur en scène original [...] Pour une fois qu'un Canadien français connaît la renommée, qu'il approche de plus en plus d'une gloire qu'il mérite hautement par son travail, son amour du fini, de 'l'ouvrage bien faite'; pour une fois qu'un compatriote de la scène fait honneur à son pays, n'hésitons pas à lui donner généreusement notre admiration et à lui offrir des louanges. [...] c'est que la chose reste sérieuse et susceptible d'élever le niveau intellectuel d'un petit peuple qui n'a pas encore accepté de mourir[168]".

En 1943, son jugement sur Fridolin est moins enthousiaste: "Les mots scabreux, les allusions poivrées et retroussées pètent à toutes les deux réparties sans

---

168 Vbr, "Fridolinons...", Radio-monde, volume IV, n°10, 21 février 1942, p. 13.

dérougir" (PV, V, 153, 154). Mais en réalité, ce qui déplaît à Grignon, c'est l'indépendance d'esprit de Fridolin qui en prend à son aise avec Ottawa et les partisans de la participation aux guerres européennes. Rappelons aussi qu'à la même époque, Grignon s'apprête à présenter au grand public, ses Paysanneries. Gélinas est devenu un concurrent.

L'Histoire

Grignon précise sa conception de l'histoire dans les quelques critiques qu'il a consacrées à des études historiques. Pour lui, un livre d'histoire devrait être l'équivalent d'une oeuvre artistique. Il devrait fasciner le lecteur au même titre qu'un roman. L'histoire ne se confond donc pas avec des listes de dates, des faits et des statistiques. Elle n'est ni nomenclature, ni compilation, ni érudition. D'où son peu de goût pour les monographies et les histoires de paroisses. Aussi se moque-t-il souvent des professeurs, des savants, des érudits et des compilateurs de fiches, certes tous critiques consciencieux, mais qui écrivent "admirablement les choses les plus laides[169]". Les scientifiques, seulement soucieux d'objectivité, seront toujours de piètres historiens. Car ceux-là écrivent à froid, de façon impassible, comme une mécanique juste bonne à enregistrer des faits et des dates. Pour Grignon, ces esprits froids sont souvent de grands dissimulateurs et d'hypocrites calculateurs qu'il faut surveiller: "Ces esprits qui passent pour des historiens illustres sont en réalité les plus malhonnêtes des hommes" (PV, I, 529). Il

169 CB, "Nos vieilles chansons populaires", l'AN, 15 décembre 1916, p. 2.

écarte "l'histoire raisonnée d'un Albert ou d'un Fustel de Coulanges", celle du "détail infini de Frédéric Masson". Mais il n'est pas prêt non plus à toujours suivre Michelet et son "imagination vaporeuse[170]". Il voit dans Jean Charbonneau, auteur Des influences françaises au Canada, un homme d'étude, un érudit , mais aussi "un créateur des lieux communs et des proses nuisibles". Il le compare à Lanson dont le système de fiches est abrutissant et bon pour les écoliers[171]. Pour les mêmes raisons, il n'aime pas la Vie du curé Labelle de l'abbé Auclair[172]. Il tente aussi de nous faire croire que Rumilly n'est qu'un compilateur et qu'un biographe peu habile et peu scrupuleux. Mais nous savons fort bien qu'il déteste Rumilly pour des raisons qui ont peu à voir avec l'histoire. Il lui en veut surtout d'exploiter des veines "payantes", d'écrire beaucoup et de bien se vendre! Il voit dans Mercier, le seul ouvrage auquel il s'attarde un peu plus longuement, "l'ouvrage d'un copiste et d'un compilateur" qui n'aurait fait que plagier des discours, des journaux et de la correspondance. Et selon le polémiste, les meilleures pages seraient empruntées à des écrivains canadiens-français comme Israël Tarte, Arthur Buies et Alphonse Nantel. Il y a dans cet article sur Rumilly (PV, 1, 104 à 113), beaucoup plus d'affirmations que de preuves, comme c'est souvent le cas. Le narrateur le sait d'ailleurs, qui remarque: "La vie est trop courte pour que j'entreprenne de démontrer" (PV, I, 112).

---

170 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 22 mars 1931, p. 10.

171 Vbr, "Un homme capable, surtout capable", la M, 29 mai 1920, p. 2.

172 Vbr, "Histoire d'une petite patrie", l'O, 15 septembre 1934, p. 4.

L'histoire véritable est synthèse, allant des causes aux effets, des principes aux conséquences (PV, IV, 318). Elle doit aussi viser les sommets de "l'Art véritable", car elle ne s'adresse pas qu'à l'intelligence[173], mais aussi à l'âme. On attend donc d'elle une vérité objective certes, mais que transcende et anime une vérité subjective. Elle doit expliquer, mais aussi raconter, peindre, décrire, interpréter, évoquer[174]. Cette histoire serait donc en quelque sorte "épopée" ou "roman" (PV, II, 55). En tout cas, elle devrait avoir, à la lecture, les attraits d'un roman (PV, III, 219). Grignon prend donc ici le parti du poète contre celui de l'historien proprement dit. Ce dernier devra être aussi "créateur et écrivain de passion", même au risque de se tromper:

> "...un dramaturge, un homme de théâtre, un portraitiste. Il est un artiste et non un savant. Il peint à larges fresques: il y met de lui-même et c'est toujours la vie [...] c'est vivant, c'est humain, c'est vraisemblable[175]".

Les modèles? En France, Léon Bloy, René Benjamin, surtout l'auteur de Marie Antoinette, le peintre des révolutionnaires (PV, IV, 123, 124). En Allemagne, Émile Ludwig qui expose avec passion, ardeur et poésie; qui sait camper ses personnages dans un décor coloré; qui a le sens du dramatique; qui sait peindre, imaginer, exploiter une anecdote, un mot; qui a le sens du tragique. En

---

173 CHG; "Préface", Douce Souvenance/Histoire de l'Annonciation du frère Samuel Charette, Grandby, 1953, p. 7.

174 CB, "Histoire du Christ par Giovanni Papini", l'AN, 3 août 1923, p. 1, 2.

175 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 22 mars 1931, p. 10.

Italie, Papini. En Angleterre, Carlyle. Et au Québec, d'abord et avant tous les autres, l'abbé Groulx[176]. Mais aussi Samuel Charette quand il peint les moeurs ou des types originaux[177]. L'abbé Auclair dans Saint-Jérôme de Terrebonne parce qu'il y fait du curé Labelle un personnage attachant, l'âme du livre. Parce qu'il y voit, heureusement, avec des yeux de romancier et de poète, une époque de héros auxquels seules l'évocation et la fresque peuvent rendre justice[178]. Raymond Douville qui a su faire de Aaron Hart, un véritable personnage de Balzac, "en chair et en os" (PV, III, 219). Entre les deux grands noms, Chapais et Groulx, Valdombre choisit le second à cause de son nationalisme, de sa fierté et de sa mystique:

> "Certes M. Chapais a bâti un monument qui garde sa valeur mais sur lequel édifice l'Union Jack flottera toujours plus à l'aise que le drapeau des rois de France ou le tricolore révolutionnaire" (PV, I, 263, 264).
>
> "Afin d'établir une fois pour toutes la différence qui existe entre les deux historiens, disons que Sir Thomas Chapais est toujours Chapais (ce qui n'implique aucune espèce d'originalité) tandis que l'abbé Groulx est un peu notre Maurras. Les esprits les plus fourvoyés comprendront" (PV, 1, 442, 443).

Enfin Groulx est surtout artiste et écrivain. Son style est vif et pittoresque, il a le sens du drame et du tragique. D'où une impression de force qui

---

176 Ibid.

177 "Préface", op. cit., p. 10.

178 Vbr, "Histoire d'une petite patrie", l'AN, 17 août 1934, p. 1.

invite à la grandeur et au patriotisme. C'est que Groulx est un historien "moral[179]". Stello ne tarit pas d'éloges sur la Naissance d'une race[180]. Il loue l'auteur d'avoir détruit la "diabolique légende" des prétendues origines douteuses de certains colons. Enfin, il admire le livre parce qu'il ne faillit pas à la vérité, tout en étant un "poème historique". Il écrira dans Ombres et Clameurs:

> "Je ne vois rien de plus noble, de plus grand, de plus lyriquement humain dans notre littérature, y compris l'histoire, le roman et la poésie. C'est que la sensibilité d'artiste de l'abbé Groulx, je dirai plus, sa sensibilité de patriote, devient parfois une passion ardente. Et cependant, elle ne lui dérobera jamais une parcelle de vérité. Historiquement, il est exact" (OC, 102).

Dans "Notre maître, l'abbé Groulx" (PV, I, 93 à 103), Valdombre reprend les mêmes points de vue en les développant davantage. En insistant toujours sur les qualités de l'écrivain. Il commente alors Notre maître, le passé. De l'ensemble de l'oeuvre, il écrit:

> "Mais l'oeuvre historique de l'abbé Groulx, voilà l'exégèse qui nous grandit, voilà la fresque lumineuse qui écrase de tout son poids et de toutes ses couleurs le monde de nos lettres imitées et serviles" (PV, I, 94).
>
> "...son oeuvre se distingue par la qualité supérieure de la composition, par l'exposition très française, par l'érudition, et par le mouvement.

---

179 Vbr, "la Vie littéraire...", le PJ, 29 mars 1931, p. 10.

180 Sto, "la Vie littéraire...", le C, 15 mai 1931, p. 1 et 2.

> Il n'y a que lui. Je ne vois que lui capable d'écrire dix volumes d'histoire sans se répéter, sans tomber dans les digressions inutiles et sans abrutir toute une colonie" (PV, I, 93).

Il commente sur le même ton, la conférence de Groulx du 2 novembre 1937, sur les Patriotes (PV, I, 529, 530). En 1942, son accueil de Paroles est moins enthousiaste (PV, V, 32). Il est vrai qu'à cette époque, tout ce qui est un tant soit peu nationaliste, est suspect. Dans sa vieillesse, il redira son admiration pour Groulx, mais il lui reprochera certains passages des Chemins de l'avenir, susceptibles, selon lui, d'encourager les indépendantistes[181]. La mort de l'historien lui redonne l'occasion de redire qu'il fut le plus grand, l'unique. Plus grand que Garneau, anticlérical, et plus grand que Chapais, admirateur des Anglais[182].

Les points de vue de Grignon sur l'histoire ne satisferont certainement pas les esprits scientifiques. Pourtant, à leur manière, ses propos font honneur au critique littéraire. Grignon, malgré ses préoccupations idéologiques, reste un artiste et un écrivain. Au-delà des idées, il reste sensible au style, à l'écriture. Et donc aussi, à la passion qui anime le texte et lui donne vie.

---

181 CHG, "Nos grands historiens...", le Jph, 20 mai 1967, p. 4.

182 CHG, "Éditorial/L'Historien toujours vivant", le Jph, 3 juin 1967, p. 2.

Divers

Derrière le texte, Grignon cherche toujours à rejoindre et à deviner l'auteur. On comprendra donc son grand intérêt pour la littérature intime. Les quelques journaux, mémoires ou confessions que commentera Grignon ou qu'il citera en guise de références, donnent certainement une image assez inexacte de ses fréquentations, fort probablement très suivies, avec ces secteurs parfois oubliés de la littérature: les mémoires, les journaux, les confessions, les lettres centrées sur le "moi", toujours si riche et fascinant, mettant plus directement le lecteur en contact avec l'auteur et sa vie secrète, avec ses faiblesses, ses excès, ses manies. Il cite cette parole de France, vérité vieille comme le monde, selon Valdombre: "On reproche aux gens de parler d'eux-mêmes. C'est pourtant le sujet qu'ils traitent le mieux" (PV, II, 517, 518). Lui qui, si souvent, manifeste son désir d'écrire des mémoires, lui qui, si fréquemment, se raconte, se livre et se peint, écrit:

> "Le lecteur cherche l'homme dans l'écrivain. Il rêve de le connaître à fond, de le surprendre à sa table de travail, de le voir en chair et en os avec tous ses ridicules, ses manies, ses défauts, ses qualités" (PV, II, 519).
>
> "On ne se lasse pas de lire les journaux intimes des grands écrivains. C'est là une littérature depuis les Confessions de Jean-Jacques surtout, qui vivra tant et aussi longtemps qu'il existera des hommes sur la terre.
>
> Les notes intimes, les confidences, les mémoires rendent non pas seulement l'accent de toute une génération, mais ils gardent une valeur exceptionnelle du point de vue de l'art et de la connaissance du coeur humain, surtout lorsqu'il

> s'agit d'un écrivain sincère, absolu" (PV, III, 352, 353).

Tout écrivain, selon Grignon, qui a généralement recours à la fiction, éprouve un moment ou l'autre le besoin de se confesser:

> "Il arrive un moment dans notre vie où la plus admirable fiction ne nous dit plus rien. Nous recherchons une vérité plus près de nous. On comprend que les plus illustres écrivains d'imagination aient laissé des journaux intimes" (PV, II, 520, 521).

Mais comment se confesser? Comment être vrai alors que l'impartialité est impossible? La littérature intime, en effet, n'est pas vérité, mais quête de vérité (PV, II, 519 à 521).

Grignon lit surtout, cela se conçoit bien, les auteurs qui l'intéressent, Barbey d'Aurevilly et ses Memoranda, les neuf volumes de souvenirs de Léon Daudet, véritable bible des lettres contemporaines (PV, III, 309); les huit volumes qui constituent le journal intime de Bloy, "poèmes admirables par le fond et par la forme" (SEIM, 67, 68). Mais aussi les journaux des Goncourt, de Bernanos, de Benjamin Constant, de Barrès, de Jules Renard, de Gide (PV, II, 517). Mais encore les mémoires de Vieux Doc ou celles de Damien Bouchard. Chez tous ces auteurs, il espère, comme chez les romanciers, retrouver des écrivains, des peintres, des conteurs. Les mémoires du maréchal Foch lui font vivre un grand drame et il y voit un appel à l'énergie, au courage et à l'in-

telligence[183]. Il relit souvent la correspondance qu'on lui a adressée et il y retrouve Asselin, par exemple, ou bien Jules Tremblay (PV, III, 299, 300). Voltaire, épistolier, le fascine. René Benjamin, aussi (PV, III, 236). Encore une fois, Bloy le comble. Il voit dans les Lettres à Véronique, le plus grand "des livres de douleur, de désespérance et d'amour". Bloy y écrit, à sa "Ventouse", de la Trappe de Soligny (PV, I, 397, 398). Dans Lettres à la fiancée, Bloy tente de convertir Jeanne Molbech. Grignon voit là le meilleur de l'oeuvre mystique de Bloy, et il se scandalise qu'un de ses amis lui ait avoué les avoir trouvées "rigolo":

> "On fait grand état du style épistolaire d'un Voltaire, d'une Madame de Sévigné, d'un Louis Veuillot, d'un Barbey d'Aurevilly et plus près de nous d'un Jacques Rivière, d'un Marcel Proust, voire d'un André Gide, mais toute cette littérature paraît être de la crème de rose, de la bouillie pour les chats ou pour les chattes, auprès des lettres que Bloy a écrites" (PV, V, II, 12).

Il commente aussi, en termes flatteurs, Feuilles de calendriers de la Princesse Bibesco qu'il compare à Madame de Sévigné. Il voit en elle "une Française cultivée et intelligente qu'on écouterait discourir des heures durant sans jamais se lasser". Il invite chaleureusement ses abonnés à lire son ouvrage "Une fête pour l'esprit" (PV, III, 427, 428). Il consacre aussi plusieurs pages au Journal (1928-1934) de Julien Green (PV, II, 517 à 529). Retiennent surtout son attention, les réflexions répétées de Green sur le dur métier de l'écriture, qui en font un écrivain proche de Flaubert. Mais plus

---

183 Vbr, "les Beaux Livres sur la guerre...", le PJ, 19 avril 1931, p. 13.

encore, il préfère les pages qui évoquent l'enfance de Green ou son voyage aux États-Unis, remplies de descriptions et de tableaux imagés. Enfin, le ton est naturel, celui de la conversation:

> "C'est direct et profondément humain. A ce point de vue-là, Green se montre le moins moitrinaire peut-être de tous les écrivains qui depuis cent ans, rédigent des mémoires, des journaux et se livrent à des débauches de confidences qui n'ont rien à voir avec l'art" (PV, II, 528, 529).

Avant de clore ce chapitre consacré à la littérature, signalons aussi que Grignon s'intéresse, mais en passant seulement, à la littérature de voyage ainsi qu'à l'éloquence. Il voit dans la première, une littérature populaire qui se vend bien et que les auteurs étrangers affectionnent. Incapables de gagner leur vie chez eux, elle leur permet de venir faire de l'argent ici. Il écrit:

> "A beau mentir qui vient de loin. Ce lieu commun, l'un des plus remarquables de notre langue, ne manque pas de bonté par le temps qui court. [...] Français, Anglais, Belges, Nègres n'ont pas encore mis les deux pieds sur la terre canadienne qu'ils se découvrent aussitôt des dons remarquables d'écrivain et qu'ils éprouvent le besoin inquiétant de faire typographier leurs impressions de voyage, leur étonnement, leur admiration. Un miracle quoi[184]"!

---

184 Vbr, "Mush!...", le C, 17 mars 1933, p. 2.

Il n'a que des éloges pour Inventaires et Au pays canadien-français de Marie LeFranc[185]. Elle sait peindre, raconter et instruire comme les maîtres du genre par excellence, Chadourne ou Hudson. Mais il n'apprécie guère du même auteur, dans la Presse, ses chroniques qui racontent au jour le jour un voyage dans une forêt laurentienne. Mush de Anne Mishaegen se mérite ses sarcasmes: il ne doute pas de la véracité des photos, mais il doute de l'endurance de l'auteur! Et de son style! Il écrit sur celui-ci: "lourd, c'est invariablement lourd et collant[186]".

Ses propos sur l'éloquence l'amènent à distinguer la bonne et la mauvaise rhétorique:

> "La rhétorique! Il y en a une mauvaise: celle qu'on nous a enseignée au collège. Elle ne peut plus servir parce que trop d'imbéciles l'ont usée. Cette rhétorique n'est plus populaire. Le premier venu en connaît les procédés et le mécanisme. Il y a tout de même une bonne rhétorique, celle que l'on se donne soi-même. Il ne s'agit plus de l'éloquence mais d'un art saisissant qui relève de la réflexion et de la méthode appelées au secours des dons naturels. Si l'éloquence persuade, la rhétorique reste l'art de bien dire" (PV, II, 473, 474).

L'orateur doit, dans un langage simple, parler aux sens, au coeur, à la raison. Mais plutôt aux sentiments qu'à la raison. Il doit savoir flatter l'orgueil et

---

185 Vbr, "le Dernier Livre de Marie LeFranc", le C, 28 décembre 1931, p. 1 et 7.

186 Vbr, art. cit., le C, 17 mars 1933, p. 2.

éveiller les passions populaires. Il use de tous et de rythmes différents, sait se taire, faire des pauses. Il parle par images et use de vieux procédés toujours efficaces: la litote, l'antithèse, l'imprécation, l'apostrophe, les alliances de mots imprévues. Commentant les Discours choisis de Charles Thibaut, il écrit: "Il y a de la vie là-dedans et ce devrait être un plaisir unique que d'entendre Thibaut lui-même jeter au vent ses paroles brûlantes et musicales[187]". Il cite comme modèles, les grands orateurs français: Danton, Robespierre, Desmoulins, Mirabeau. Et parmi les orateurs d'ici: Armand Lavergne, Jean Prévost, Bourassa, Laurier, Duplessis. Dans "le Triomphe de l'éloquence" (PV, III, 399 à 413), il commente élogieusement un discours d'Athanase David: "Ah! Ceux qui ne l'ont pas vu ce soir-là ont manqué l'une des plus belles manifestations d'art qu'il nous ait été donné de voir" (PV, III, 400). Il admire aussi beaucoup le tribun Camilien Houde, son éloquence "déboutonnée, débonnaire et bonhomme, enrubannée de mots crasseux à la Gavroche" (PV, V, 122). Non seulement ses discours sont vivants et animés, mais l'orateur lui-même les rend plus percutants encore par ses gestes, mouvements, mimiques. Il conclut: "C'est unique et pas un orateur au pays de Québec, à ce point de vue-là, ne saurait lui être comparé" (PV, III, 72). Les dictateurs européens, plus particulièrement Hitler et Mussolini, l'impressionnent beaucoup. Commentant un discours d'Hitler, du 18 septembre 1938, il écrit:

> "La voix du tribun gardait toutes les nuances, tantôt de l'émotion, tantôt de l'indignation, puis de

187 Vbr, "Discours choisis de Charles Thibaut", le PJ, 31 mai 1931, p. 4.

> la violence et enfin de l'ironie. Il en joua comme d'un instrument merveilleux. [...] Ceux qui ont entendu le dictateur et qui ne savaient pas un traître mot d'allemand le comprenaient presque, le devinaient, parce que son verbe gardait de la couleur et de l'accent" (PV, III, 476).
>
> "Le dictateur allemand se découvre le plus grand orateur d'aujourd'hui et peut-être des temps modernes" (PV, II, 480).

Par ces quelques mots sur l'éloquence, prend fin notre analyse des textes de critique littéraire écrits par Grignon.

Bilan: critique ou polémiste?

Cette analyse, tout-en nous permettant de rendre compte brièvement des principales critiques sur des ouvrages ou des auteurs français, québécois et étrangers, nous aura surtout permis de cerner d'un peu plus près les idées esthétiques de Valdombre, ses conceptions de la littérature et des principaux genres littéraires. On dira peut-être qu'il y a là bien peu d'originalité. Sans doute. Mais encore faut-il étudier les textes avant de le pouvoir affirmer. En gros, il faut conclure que Grignon reste un adepte des conceptions classiques de la littérature et des genres littéraires. Classique, sa conception même de la littérature, que définissent les notions d'ordre, de mesure, de clarté, d'équilibre, de vérité. Classique, sa conception de la poésie, qui ne remet pas en cause fondamentalement les règles de la versification et de la prosodie. Classique, sa conception du roman, qui prend pour modèles Balzac et Flaubert. Cette adhésion à l'esthétique classique est importante, car c'est

elle qui détermine dans une large mesure, la démarche critique de Valdombre. Elle favorise un discours critique essentiellement normatif, qui juge, dénonce, mesure, compare, évalue, classe. Une critique des défauts et des qualités, selon que l'oeuvre critiquée est plus ou moins conforme aux modèles. Mais dans le cas de Grignon, les critères d'ordre purement esthétique ne sont pas les seuls à jouer. Il en est d'autres tout aussi déterminants et tout aussi importants qui sont plus carrément d'ordre moral et d'ordre idéologique. Ce qui fait qu'une oeuvre esthétiquement réussie, mais amorale ou immorale, restera toujours suspecte. Tandis qu'une oeuvre du terroir, même peu originale, se méritera d'emblée une approche plus sympathique. Car elle est, cette oeuvre, "utile", comme le dit Grignon. Mais encore, dans son cas, la référence aux critères esthétiques ou aux critères idéologiques n'explique pas tout. Parfois, l'explication du texte, de son ton, de ses affirmations, est ailleurs. Parce que Grignon juge aussi avec ses préjugés, ses parti pris, ses passions, ses rancunes. Oui, il faut le dire, parfois chez Grignon, pour comprendre un texte, il faut savoir que le narrateur méprise celui-ci et déteste celui-là; que "X" l'exaspère depuis toujours; que "Y" a du succès; qu'un tel s'est permis sur son oeuvre une critique qu'il n'a pas digérée. Que Grignon, par conséquent, est parfois rancunier et jaloux. Enfin, on se souviendra aussi, pour apprécier ses textes à leur plus juste valeur, de sa conception critique, calque de sa conception polémique. Qu'il faut aimer ou haïr, louer ou tomber. Et l'on comprendra mieux les procès et les apologies. Qu'il faut aimer avec enthousiasme ou détester avec hargne. Et l'on saura que sa critique est violemment subjective et impressionniste. En voilà plus qu'assez pour en conclure que la démarche critique de Grignon n'est pas sans faiblesse. Surtout si

l'on considère que la critique littéraire suppose une certaine distanciation de l'oeuvre, qu'elle doit tenter de faire preuve de mesure et d'objectivité, qu'elle devrait être exercice de présentation, de compréhension et d'explication. Et davantage encore, si l'on aspire à faire du discours critique, un discours scientifique. On reprochera alors au texte de Grignon d'être subjectif, injuste, superficiel, sentencieux, expéditif, étroit, prétentieux, inefficace, nuisible et démoralisant. De s'intéresser trop à l'homme au détriment de l'oeuvre et donc de négliger celle-ci. De ne voir surtout que les défauts et de décourager ainsi les auteurs qu'il prétend aider et guider. D'affirmer sans expliquer et prouver. De toujours comparer aux modèles et de dévaloriser ainsi l'oeuvre étudiée. Comment, d'autre part, accorder un grand crédit à un critique qui déclare sans se gêner, n'avoir lu que quelques pages du livre? que les toutes premières pages suffisent pour décider de la valeur de l'oeuvre? Il faut tout de même un certain culot, à Valdombre, pour prétendre écrire un article "définitif" sur Henri Ghéon en avouant du même souffle qu'il n'a pas lu son théâtre (PV, II, 381)! Il a vu l'homme. L'homme l'a impressionné. Cela suffit! Il faut par conséquent s'interroger: Grignon a-t-il toujours lu les oeuvres qu'il commente et qu'il cite en guise de références? Dans le cas des références, on peut en douter. Ne dit-il pas dans le Canada que certaines revues parisiennes ont influencé sa première opinion, "toute faite", sur Bazin[188]? Valdombre donne trop souvent l'impression de se fier à ses maîtres en critique. Il cite René de Planhol sur Jules Romains qu'il avoue peu connaître, et remarque:

---

188 Vbr, "Magnificat de René Bazin", le C, 25 avril 1932, p. 2 et 3.

> "Voilà de la critique intelligente et de la critique libre. On peut se passer de la lecture fastidieuse des Hommes de bonne volonté. On sent que René de Planhol dit la vérité. Qu'il se montre impartial et que le critique n'est là que pour renseigner le lecteur et rendre justice à l'auteur aussi bien qu'à la littérature de son pays" (PV, IV, 266).

Une autre fois, la lecture de Mes idées esthétiques de Daudet le convainc tout à coup de la haute valeur de la musique française. Il écrit:

> "Je n'ai guère goûté la musique française. Il m'aura été accordé de lire plusieurs ouvrages sur Bizet et sur Debussy. Je ne croyais pas à cette beauté. Je constate que je la comprenais mal car Daudet vient de me prouver (ou de me convaincre, car avec Daudet il n'y a pas de milieu) que Bizet, par exemple, a traduit avec chaleur 'l'ardente sensualité à lisérés noirs des peuples méditerranéens'" (PV, III, 321).

Pour mieux percevoir la démarche critique de Grignon, nous tenterons, à partir de quelques exemples, de voir comment il "traite" les oeuvres dont il parle. Nous essayerons, en comparant le texte critiqué et le texte de critique, d'évaluer les liens qui les unissent l'un à l'autre. Nous poserons cette question: dans quelle mesure retrouvons-nous le texte critiqué dans le texte critique? Et celle-ci: dans quelle mesure le texte critique s'inspire-t-il ou tient-il compte du texte critiqué? Valdombre consacre tout un numéro des Pamphlets au célèbre roman de Ringuet, 30 arpents. Il intitule son texte: "les Trente arpents d'un Canayen ou le triomphe du régionalisme" (PV, III, 93 à

145). D'emblée, on remarque qu'un peu plus du tiers de l'article seulement, concerne directement 30 arpents. Après une rapide présentation de l'auteur, présentation qui permet de rappeler la participation de Ringuet à l'École littéraire de Montréal, son rôle à l'Arche, ses premiers écrits, sa profession, Valdombre résume enfin brièvement le roman. Nous sommes déjà au quatrième chapitre de l'article. Puis, c'est une longue digression sur le comportement des critiques face à la littérature paysanne. Et nous avons enfin droit aux "défauts" de 30 arpents, puis à ses "qualités". Le tout, généreusement parsemé de commentaires qui permettent au locuteur de se situer et de s'affirmer. Les premières parties de l'article sur l'École littéraire et l'Arche ne sont pas sans intérêt. Le ton aussi est intéressant, persifleur et dénonciateur, alors que les procès abondent contre les Exotistes et les critiques. Finalement, la lecture de l'article nous renseigne autant, sinon davantage, sur le locuteur que sur 30 arpents. Car c'est lui le véritable personnage du texte, le héros le plus vivant et le plus agissant. Sous la plume de Valdombre, 30 arpents est devenu un prétexte et un tremplin. C'est l'occasion pour lui de régler ses comptes, de se raconter, de mettre de l'avant ses idées. Le ton polémique, les jugements comme le style sont autant d'indices de la présence du "Je". Finalement, cet article sert peut-être surtout, à rappeler la vérité et la justesse de son propos. Car déjà, lui, en 1939, prônait le régionalisme! De là à s'attribuer tous les mérites, il n'y a qu'un pas que Valdombre franchit allègrement:

> "Que j'apprenne aujourd'hui à vingt ans de distance de la bouche même de Panneton que 'la senteur de mes souyés de beu' força des génies à s'exiler en

> France, c'est toutes délices [...] Et si mes éreintements ont pu servir à déblayer la cour, j'aurai rendu un fier service à mon pays" (PV, III, 98, 99).

Puisque le texte critique est surtout prétexte à raconter, occasion de rappeler, de comparer et d'évaluer, on devine qu'il progresse surtout par le commentaire, l'aparté, la parenthèse, la digression.

En 1939, Victor Barbeau publie Ramage de mon pays[189], ouvrage technique, spécialisé, qui tend à faire un examen objectif de la réalité linguistique du Canada français d'alors. Rejetant d'emblée les jugements jusque-là formulés sur la langue par des gens d'ici ou des voyageurs de passage, jugements qui, pour la plupart, tenaient où bien de la louange ou bien du dénigrement, Barbeau, sur un ton sobre et volontairement didactique, prend la peine dans un chapitre, "les Désignations", de définir "les principaux termes de la discussion[190]". Son livre se veut une étude aussi fidèle que possible "des faits de langue" et les références nombreuses à des ouvrages spécialisés le prouvent[191]. Ce livre, contrairement à bien des textes de Barbeau, n'a rien de vraiment polémique. Valdombre, dans ses Pamphlets, juge bon malgré tout d'envoyer à Barbeau une longue lettre ouverte qu'il intitule "Un massacreur officiel de la langue française" (PV, III, 189 à 208). L'examen du texte de

---

189 Montréal, Bernard Valiquette, 1939, 222 p.

190 Ibid., p. 19

191 Barbeau fait référence aux travaux de nombreux linguistes: Dauzat, Brunot, Bréal, Darmesteter, etc. Voir aussi la "Bibliographie" (op. cit., p. 223).

Valdombre à la lumière de l'oeuvre de Barbeau est intéressant et révélateur à bien des points de vue. Ce n'est pas exagéré de dire que Valdombre ne rend nullement compte du livre. On peut même se demander s'il l'a lu au complet. Valdombre prétend que les causes de dégénérescence du français s'expliquent par l'environnement anglais. Barbeau, de son côté, ne dit pas autre chose[192]. Mais, étant donné le ton polémique, tout laisse croire au lecteur que Barbeau a "mal compris" ou "omis"... De même, Valdombre clame bien haut que seul le paysan parle bien. Or Barbeau aussi le reconnaît dans sa conclusion[193]. En fait, Valdombre a une tendance constante à présenter comme étant de lui et contre le référent, ce que le référent lui-même affirme! Mais le tort de Barbeau, c'est d'avoir jadis appartenu au groupe des exotistes et de maintenant reconnaître la richesse des archaïsmes, provincialismes et canadianismes. Comme tantôt celui de Ringuet, c'était d'avoir écrit, sans doute, l'un des meilleurs romans régionalistes. Valdombre ne verra rien d'autre dans le livre de Barbeau. Le ton devient vite un peu aigre. Il lui faut dénoncer un nouveau scandale. Barbeau, "type du Canadien français retour d'Europe" a changé d'idée. Il a "reniflé le vent" (PV, III, 196 197). Il est de la ville. Il ne connaît donc rien et ne connaîtra jamais rien au monde paysan: il fait partie des "exclus". Valdombre l'interpelle: "Abordez les sujets qui vous sont familiers, mais de grâce, ne touchez pas à la langue canadienne" (PV, III, 201). Lui seul, connaît le monde paysan. Il vit à son contact. Et il y a bien longtemps que lui, écrit une langue canadienne. Enfin, ce n'est pas cinq cents

---

192 Ibid., p. 96.

193 Ibid., p. 194 et p. 221.

canadianismes qu'il connaît, mais trois mille. Et pour le prouver, il cite longuement des extraits des Belles Histoires (PV, III, 203, 204). Et il rappelle ce que lui, écrivait déjà en 1918. Mais le comble de tout, le comble de la frustration, c'est que le Devoir loue l'ouvrage de Barbeau alors qu'il se permet sur son radioroman, des commentaires peu flatteurs!

> "Sublime! il y a cinq ans, il y a dix ans, je soutenais la même idée et, comme vous voyez, vous êtes un peu en retard. Seulement, personne n'a porté attention à ce que j'écrivais à l'époque sur cette question de la langue canadienne. Pour vous, c'est différent. Vous êtes un professeur, vous êtes 'un officiel', un consacré. [...] On admet généralement que vous avez toujours été chanceux, vous" (PV, III, 197).

Le locuteur, on le voit, veut absolument avoir la primauté et l'exclusivité du bon combat. Il n'a jamais fini de dire et de redire sa vérité. Son rôle, c'est de réagir, dût-il pour cela se répéter. Cette "critique" de Valdombre montre bien que le livre de Barbeau n'a été que prétexte et tremplin. Avant tout, une occasion de plus pour le locuteur, de se mettre en évidence.

L'article, "la Boîte à surprise ou les étrennes de M. Hermas Bastien" (PV, III, 25 à 43), consacré au volume Olivar Asselin[194] de Bastien, le prouve aussi avec la même évidence. Le livre consacré à Asselin, auquel on pourrait reprocher des redites et des digressions, ressemble en fait étrangement au texte de Valdombre lui-même. Même ton polémique: une citation au

---

194 Montréal, Bernard Valiquette, 1938, 220 p.

début du volume le prouve. Bastien veut mettre en évidence "la grandeur d'Asselin en face de la petitesse de son temps". L'introduction promet aussi la franchise: il n'y aura, assure l'auteur, "ni chuchotement, ni sourdine[195]". Dans une biographie plus ou moins romancée[196], Bastien tâche de montrer l'influence du milieu et de certains événements dans la formation d'Asselin. Mais l'intérêt du livre réside d'abord, dans l'anthologie[197], dont la plupart des textes sont différents de ceux proposés par Pensée française[198] paru quelque temps auparavant. Ces textes ont surtout l'avantage de mettre en évidence un aspect de la pensée d'Asselin souvent négligé: sa préoccupation pour les questions d'ordre économique. De cet aspect du livre, Valdombre ne dira rien: pas une seule allusion. Ce que l'on remarque aussi en comparant les deux textes, c'est que Valdombre n'a pas été sensible au ton polémique de Bastien dont les critiques contre l'enseignement, le bon- ententisme, la tiédeur, l'hypocrisie et la presse jaune, ressemblent étrangement à celles que l'on retrouve constamment dans les Pamphlets. D'autant plus que les références de Bastien sont les siennes: Fournier, Bernanos, Benjamin, Drumont, Péguy, Veuillot et les autres. Bastien cite même Bloy. De cet aspect du volume, Valdombre, à nouveau, ne dit mot. Mais il nous dit que le livre est mal écrit, impersonnel. Et qu'il n'apporte rien de neuf sur Asselin. Qu'il ne dit pas tout sur le polémiste. Que l'auteur n'a pas pris le temps de faire des

---

195 Ibid., p. 9.

196 Ibid., p. 13 à 80.

197 Ibid., p. 80 à 167.

198 Olivar Asselin, Pensée française, Montréal, l'Action canadienne- française, 1937, 214 p.

recherches. Qu'il a pillé les autres et n'a pas donné ses sources. Pourtant, dans son étude, Bastien fait allusion quatre fois au moins aux écrits de Valdombre sur Asselin. Et par deux fois, il le cite en indiquant précisément les références[199]. Ici encore, le livre de Bastien est un prétexte. Prétexte pour dénoncer le plagiat, pratique courante au Québec, soutient Valdombre. Bastien n'est bientôt plus que l'exemple du parfait plagiaire. Puisqu'il est aussi universitaire et professeur de renom, on devine facilement la hargne avec laquelle Valdombre le tombe. Ce que l'article des Pamphlets révèle à nouveau, c'est un locuteur frustré qui ne pardonne surtout pas à Bastien d'avoir osé publier un livre sur Asselin. Un Valdombre revendiquant à nouveau, l'exclusivité du sujet[200]. Lui peut en parler d'Asselin! Lui qui l'a bien connu, qui a fouillé et s'est documenté!

> "Dans le Pamphlet d'octobre 1937, j'écrivis un long article sur Asselin et les polémiques d'autrefois. Cette étude me coûta trois semaines d'un travail ardu, de recherches patientes. [...] C'est ainsi d'ordinaire que je travaille. Les abonnés et les lecteurs des Pamphlets payent 'pour' et je fais de mon mieux. Tout cela n'est pas sans occasionner

---

199 H. Bastien, op. cit., p. 43, 80, 91, 94.

200 Nous avons nettement l'impression que Valdombre a toujours considéré Olivar Asselin comme étant "son sujet, sa chasse-gardée". Ses écrits sur Asselin sont nombreux, dispersés dans les Pamphlets et dans divers journaux. Il a d'ailleurs toujours annoncé à propos d'Asselin, le volume "définitif". Marcel-Aymé Gagnon dans la Vie orageuse d'Olivar Asselin (Montréal, l'Homme, 1962), écrit, comme pour s'excuser, dans l'Avant-propos: "Je laisse à M. Claude-Henri Grignon la responsabilité d'analyser la beauté tragique de cette vie et de poser un diagnostic" (p. 8). Dans sa thèse de 1969, les Sources de "Un homme et son péché", présentée à l'Université de Montréal, Soeur Rosa Descôteaux indique dans sa "Bibliographie", sous la rubrique "En préparation": Olivar Asselin, "ouvrage capital selon l'auteur" (p. 2).

> beaucoup de soucis et même de dépenses parfois coûteuses. Je ne recule devant rien puisqu'il s'agit de satisfaire le lecteur et lui offrir autre chose que du réchauffé" (PV, III, 49).

Ici encore, l'analyse le confirme: le texte critique renseigne davantage le lecteur sur le critique lui-même que sur l'objet de la critique.

Ces quelques exemples éclairent la manière avec laquelle Valdombre "traite" parfois les oeuvres qu'il critique. Dans la mesure où l'oeuvre étudiée est prétexte, tremplin, occasion de; et dans la mesure où la digression n'a de raison d'être que si elle permet au locuteur de s'affirmer, les textes de Valdombre sont avant tout des essais. D'autre part, le ton et les procès et les dénonciations en font des essais polémiques. L'étude des textes où Grignon s'intéresse aux questions politiques, sociales ou économiques, conduirait aux mêmes constatations et aux mêmes conclusions. Parce que quand Grignon critique, il fait d'abord, encore et toujours de la polémique. Pour Grignon, critiquer, c'est faire du pamphlet. Davantage encore: écrire, c'est aussi faire du pamphlet. Par conséquent, valeurs, tons et démarche sont toujours les mêmes. Ce n'est donc pas exagéré de dire que c'est dans la dimension polémique, en même temps une idéologie et une esthétique, que réside la véritable cohérence de l'oeuvre essayistique de Grignon. Cette dimension polémique est génératrice d'unité et d'homogénéité. Elle gomme les contradictions et efface les paradoxes qu'une analyse de détails révèle. Demain, Grignon peut dénoncer ce qu'il loue aujourd'hui. Car, dans un cas comme dans l'autre, les mêmes procès reviennent et le ton est le même. Ce qui fait que le lecteur, toujours en

terrain connu, a l'impression de s'y retrouver et d'y retrouver un locuteur logique et cohérent. A moins qu'il ne soit très attentif et très familier avec l'ensemble de l'oeuvre, il ne soupçonne même pas les paradoxes ou les contradictions.

Étudier l'oeuvre essayistique de Claude-Henri Grignon, c'est aussi prendre conscience de l'abondante prolifération du discours critique, au Québec, entre 1920 et 1940[201]. On n'aura pas une idée juste de ce corpus tant que n'auront pas été systématiquement dépouillés journaux et revues. Car les volumes publiés, même nombreux, et qui reprennent le plus souvent des articles déjà parus dans des périodiques, ne rendent compte que très partiellement de l'énorme corpus critique écrit durant cette période[202]. On peut, sans trop simplifier, déceler deux grands courants critiques au Québec entre 1920 et 1940. D'un côté, se situent ceux qui s'inscrivent dans la lignée de Camille Roy. Par exemple, Maurice Hébert. Et ceux qui s'essaient à la critique d'identification[203]. Comme par exemple, Louis Dantin et Jean Charbonneau. Ces critiques accueillent l'oeuvre à étudier, avec compréhension et sympathie,

---

201 Nous exploitons ici deux de nos travaux de recherche: Valdombre, critique littéraire (?) et la Critique littéraire au Québec (1920-1940) (Université d'Ottawa, 1979 et 1981).

202 Dans les périodiques que nous avons été amenés à consulter, la signature de Grignon côtoie celle des critiques suivants, certains bien connus, d'autres moins: Louis Dantin, Jean-Charles Harvey, Berthelot Brunet, Olivar Asselin, Carmel Brouillard, Albert Pelletier, Victor Barbeau, Rex Desmarchais, Alfred Desrochers, Maurice Hébert, Willie Chevalier, Lucien Parizeau, René Garneau, Guy Sylvestre, Albert Lévesque et de nombreux autres encore.

203 Voir Placide Gaboury, Louis Dantin et la Critique d'identification, Montréal, Hurtubise/HMH, 1973, 263 p.

s'efforçant de la comprendre, de l'expliquer, de mettre en évidence ses mérites sans pour autant masquer les faiblesses. Cette école continue ici, les travaux de Villemain, Nizard, Faguet, Taine, Thibaudet, Lanson, Brunetière et d'autres. L'autre école, où l'on retrouve de nombreux autodidactes, a des lectures plus diverses, plus hardies, moins orthodoxes, mais certainement aussi stimulantes. Elle lit les grands polémistes français si souvent cités, les maîtres de Grignon. Il faut les nommer: Asselin, Fournier; Barbeau, Pelletier, Brouillard, Chevalier, Parizeau, Desmarchais, Harvey et quelques autres. Leur approche est celle de Grignon: dénonciatrice, processive, normative, violemment impressioniste. Cette seule citation de Turc servira à nous convaincre:

> "Dût le Canada français en souffrir, hypothèse stupide, une oeuvre nulle ou médiocre ne doit pas échapper à la critique. La pitié est une vertu ennemie de l'art. Ce qui est laid, veule, inconsistant doit être étalé en plein jour. Nous demandons de la franchise, de la sincérité, de l'impartialité afin que l'on puisse différencier les bons ouvriers des bousilleurs. Or nous ne les aurons que le jour où la critique tombera des mains des pions dans celles des juges[204]".

Celle-ci aussi de Carmel Brouillard:

> "Après avoir mesuré son homme, la critique n'a plus qu'à être partiale, zélée, intransigeante; qu'à être d'avance résolue à nulle lâcheté, à nulle compromission, puisque l'ordre des choses où elle

---

204 Victor Barbeau, la Face et l'Envers, Montréal, l'Académie canadienne-française, 1966, p. 10 et 11.

> s'installe ne peut pas tolérer sans immenses périls, les réticences, les louvoiements, les roueries diplomatiques[205]".

Cette école critique favorise donc, de façon générale, une approche polémique. Son écriture est, comme chez Grignon, de type essayistique, faisant de larges places à des développements qui permettent au narrateur d'intervenir sur ce qu'il veut, de la manière dont il le veut. Et sous sa plume, les procès abondent. C'est surtout d'Albert Pelletier, l'auteur de Carquois et d'Égrappages, que Grignon se rapproche le plus. Leurs procès sont sensiblement les mêmes et leurs points de vue sur la langue et la littérature canadienne se recoupent. L'oeuvre critique de Grignon s'inscrit donc dans la riche tradition québécoise de la critique polémique, une tradition qui remonte aux origines de la critique ici, aux tout premiers textes de la Gazette littéraire de Montréal, à la fin du XVIII^e siècle[206]. Et qui se continue au XIX^e siècle. Oscar Dunn écrira d'ailleurs, sur la critique de cette époque:

> "Dans la louange ou dans le blâme, on court à l'extrême, entre l'éreintement et la réclame, entre la charge et l'apothéose, on ne connaît pas de milieu. La vraie critique n'est pas dans nos moeurs[207]".

---

205 Carmel Brouillard, Sous le signe des muses, Montréal, Granger Frères, 1935, p. 10.

206 Voir Camille Roy, Essais sur la littérature canadienne, "Notre critique", Montréal, Beauchemin, 1913, p. 11 à 24.

207 Cité par Georges Duhamel, Manuel de littérature canadienne-française, Montréal, Renouveau pédagogique, 1967, p. 45.

Grignon, de toute façon, est sans illusion sur son oeuvre critique. Il n'est pas dupe des textes qu'il écrit, lui qui parle indifféremment d'éreintements et d'abattages. Lui qui dit tenir une bêche ou une matraque plutôt qu'une plume (PV, III, 99). Qui se classe d'emblée parmi les critiques "exaltés et absolus" (PV, III, 96). Qui sait qu'il exagère et qui prévient ses lecteurs et ses auditeurs:

> "Je vous demande seulement, Mesdames et Messieurs, de me pardonner, de pardonner à l'enthousiasme, de pardonner à l'exagération. Ce qui importe avant tout dans les moments de fièvre, d'inquiétude et d'angoisse, c'est de nous comprendre" (Pr, 98).

Il reconnaît volontiers avoir frappé parfois sans discernement à droite et à gauche. Mais comment faire autrement quand on a choisi d'être "du côté de la critique intégrale[208]"! Enfin, cette approche a aussi un avantage. Elle permet à Grignon de s'imposer, de se faire un nom. Elle lui permet d'entrer

> "... de force, à coups de poings et à coups de pieds, dans les cénacles délabrés que soutenaient alors les vieux maîtres et les pontifiards de [la] littérature nationale[209]".

Valdombre peut donc déclarer avec humour: "Je ne suis pas ce qu'on appelle un critique" (Pr, 23).

---

208 CHG, "J.-J. Grignon", l'AN, 2 mai 1930, p. 1.

209 Ibid.

Grignon, grand lecteur de la littérature québécoise et française, amoureux de la littérature parce qu'amoureux de la vie, aura été un témoin passionné, et donc partial, de son époque. Un observateur souvent perspicace, souvent impitoyable de la vie intellectuelle, culturelle, sociale, économique et politique du Canada français surtout, mais aussi, à l'occasion, du monde international. Certes, aux plans social, économique et politique, Grignon n'a rien du progressiste et du réformateur. Et les allures contestataires et les cris ne leurreront que les lecteurs naïfs ou inattentifs. Autant de masques commodes derrière lesquels se cache Grignon, conservateur enragé et réactionnaire impénitent. Ses ambiguïtés et ses dérobades déçoivent. Peut-être s'expliquent-elles parfois: par l'incompétence, par l'incompréhension, par les parti pris, par la peur. D'autre part, dans la mesure où il ne considère surtout que les dimensions spirituelles et morales, ses analyses apparaissent souvent singulièrement étriquées. Et les mêmes causes toujours avancées et les mêmes remèdes toujours proposés les rendent davantage encore, chétives. Plus la lecture de l'oeuvre avance et plus apparaît avec évidence le manque d'épaisseur de la pensée sociale et politique. Mais Grignon, aux plans culturel et littéraire, a souvent vu juste. Il a certainement souvent crié dans le vide. Mais il a souvent aussi dérangé et obligé à réagir. Sans prétendre ici que l'oeuvre de Grignon a eu une grande influence, on peut certainement dire que l'auteur a été, à sa manière, de la même façon que Fournier, Asselin et quelques autres, un animateur. Comme critique, il aura certainement fait connaître bon nombre d'écrivains français et québécois. Enfin, les procès souvent si durs de Grignon pour les siens ne doivent pas nous tromper: Grignon est un grand amoureux de son pays et il est solidaire autant qu'on peut l'être de la collecti-

vité à laquelle il appartient. Il est soucieux de l'avenir du Canada français. Et lui qui répète que la littérature canadienne n'existe pas, ne cesse de la lire, de la commenter, de suggérer des approches pour la rendre plus authentique et plus originale. Et ici, Grignon aura été particulièrement perspicace de prévoir le rôle que jouerait la langue d'ici dans l'éclosion de cette authencité et de cette originalité.

Mais les mérites de cette oeuvre sont aussi ailleurs. Et paradoxalement, ces mérites sont en quelque sorte l'envers des réserves qu'on a pu formuler sur l'écriture critique, une écriture polémique d'abord. Une écriture polémique qui fait qu'on lit Valdombre avec plaisir. La lecture des Pamphlets reste en effet, le plus souvent, fascinante. Elle n'est jamais ennuyeuse. C'est donc que l'oeuvre présente une dimension esthétique - ici, littéraire - certaine. Reconnaissons-le, ce n'est pas un mince mérite. La démarche digressive et l'approche impressionniste ont leur mérite. La présence vivante et dynamique du locuteur qu'elles rendent possible et favorisent, donne aux textes une dimension et un intérêt qu'ils n'auraient point s'ils étaient écrits d'une façon rigoureusement analytique. L'auteur en effet, et volontairement, refuse de n'être qu'un écrivant. La critique y perd peut-être quelques plumes, mais qu'importe après tout, si la littérature y gagne. Ainsi, l'oeuvre critiquée n'est pas seulement prétexte à digression. Elle est aussi prétexte à création. Pour Grignon, rendre compte d'un livre, c'est descendre dans un monde de sensations, d'images, de souvenirs et de mots[210]. Et la critique polémique

---

210 Vbr, "le Dernier Roman...", le C, 18 novembre 1931, p. 1, 9.

enthousiaste et lyrique, "fleuves de tumulte", a au moins cet avantage de déchaîner "les somptuosités verbales[211]". L'écriture polémique, en effet, a cet avantage d'offrir à qui sait l'exploiter, de multiples ressources. Grignon, excellent polémiste souvent, et donc écrivain, sait exploiter ces ressources. Et l'on n'appréciera ce polémiste et cet écrivain, que si l'on consent à considérer ses textes comme étant d'abord des essais polémiques ou des pamphlets. Et, à les lire comme tels.

---

211 CHG, art. cit., l'AN, 2 mai 1930, p. 1.

CONCLUSION

CONCLUSION

"... l'auteur dit toujours plus que ce qu'il a l'intention de dire..."

.....

"Je cherchais donc le sens de l'oeuvre".

André Brochu*

Notre recherche sur l'oeuvre polémique de Claude-Henri Grignon demeure une "Introduction". Et l'oeuvre aussi bien que l'auteur restent encore à découvrir. Certes, notre travail a au moins cet avantage de rendre plus visible une oeuvre encore éparpillée et souvent inaccessible. Il met clairement en évidence l'ampleur et les dimensions impressionnantes du corpus essayistique et polémique. Notre "Bibliographie" demeure à ce point de vue, fort éloquente. Notre analyse de l'oeuvre tâche de rendre compte de son contenu d'abord, mais aussi, dans une certaine mesure au moins, de sa forme; par exemple de ses principales articulations et de sa démarche d'ensemble; de son ton et, à l'occasion, de son écriture que les abondantes citations auront permis de mieux

---

* L'instance critique (1961-1978), Montréal, Léméac, 1974, p. 84, 85.

saisir. Il serait en effet fort arbitraire, surtout qu'il s'agit ici de polémique, de prétendre rendre compte du contenu sans tenir compte aussi des démarches, des approches et du sens de celles-ci. Dans son pacte polémique, Grignon les précise, ainsi que les objectifs poursuivis; il précise aussi les outils qu'il utilisera et la manière dont il s'en servira. Les idées principales ont été cernées ainsi que les préoccupations majeures, les grands leitmotive et les plus tenaces obsessions. De même, les valeurs maîtresses et les fausses valeurs qui permettent de comprendre l'oeuvre polémique et critique. Ne sont-elles pas en effet les critères et les balises qui fondent et orientent les procès et les apologies? Autant pour Grignon, le catholicisme, la terre et le passé sont des valeurs sûres et rassurantes, autant le présent, l'art, la politique et l'argent sont des valeurs ambiguës, inquiétantes, déconcertantes. Voire même, carrément, des anti-valeurs. Le discours critique, en réalité toujours discours polémique, progresse ainsi en s'élaborant de mises au point en procès et de procès en apologies. Les procès l'emportent de beaucoup et l'actualité politique, économique, sociale et culturelle, est avant tout à dénoncer, pour Grignon. Grignon est d'ailleurs souvent à son meilleur quand il s'agit de pourfendre. On peut ici mieux qu'ailleurs mesurer le "poids" du référent sur le discours. L'actualité politique particulièrement changeante et incertaine entre 1936 et 1943, rend la critique mal aisée et Grignon, surpris par la guerre et plus encore par la défaite française, doit réorienter son tir et changer ses propos du tout au tout. Lui qui en 1936 et 1937 s'indigne de voir Ottawa acheter quelques vedettes de guerre, va, quelques années plus tard, devenir un des plus farouches partisans de la participation canadienne à la guerre européenne. S'il faut croire ses plus bruyantes affirmations, la litté-

rature canadienne-française n'existe pas. Heureusement, tout chez lui suggère des voies, des thèmes, des écritures. Il morigène celui-ci, gifle celle-là et loue cet autre. Il réfléchit sur l'esthétique, l'art, la littérature, la création, l'écriture. Il précise ses idées sur les différents genres littéraires. Il suscite des débats et provoque des discussions. Rendre compte du discours critique, consistait donc, d'abord et avant tout, à faire le bilan des procès, des débats, des analyses; à identifier les causes avancées, les solutions proposées. En passant, il nous est arrivé, plus ou moins brièvement, d'évaluer la qualité souvent discutable et la profondeur souvent décevante des analyses du critique. Sans doute cela s'explique-t-il parce que, toujours, et nous l'avons souligné à maintes reprises, c'est premièrement un polémiste et un pamphlétaire que nous côtoyons.

Auparavant, nous avions abondamment préparé notre analyse de l'oeuvre en faisant d'abord d'elle son histoire. L'intérêt était double, puisque retracer l'oeuvre polémique dans sa chronologie revenait à accompagner l'auteur lui-même dans son aventure personnelle et intellectuelle. En remontant jusqu'aux origines, ici la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, c'est l'histoire de la colonisation des pays d'en haut que l'on a dû évoquer. Il le fallait pour aller aux sources, aux racines. C'était doublement intéressant et pertinent. Nous avons pu, ainsi, nous familiariser d'emblée avec un imaginaire, un véritable univers, un univers de formes et de valeurs sur lequel s'appuie toute l'oeuvre de Grignon, aussi bien l'oeuvre polémique que l'oeuvre de fiction. Cet univers, on ne le dira jamais assez, fonde l'oeuvre, lui donne sa raison d'être, la justifie, l'alimente et l'enrichit. Enfin, en refaisant l'histoire des pays

d'en haut, nous refaisions - quelle chance! - l'histoire des Grignon, par conséquent aussi, celle de Claude-Henri Grignon. Nous avons donc fait connaissance avec ceux-là qui les premiers, racontèrent, chantèrent puis tinrent la plume: Jean-Jean le colon, Médard l'aubergiste, et enfin Wilfrid, Edmond et Joseph-Jérôme, tous trois conteurs et journalistes, friands déjà d'humour et de satires. Autant dire, déjà polémistes. A ceux-là surtout, Claude-Henri doit beaucoup. Jeune, il les écoute conter, ravi. Plus âgé, il les lira avec le même intérêt. Tout jeune, Eugène-Henri est enfant sauvage et difficile. L'enfance est heureuse mais, déjà, il se rebelle et la société lui pèse. Il a la chance d'être le dernier et, plus choyé peut-être que les autres. Son père satisfait ses caprices. Malheureux au Collège Saint-Laurent, il revient chez lui et étudie avec des précepteurs qui lui laissent le temps de vagabonder et de lire. Vont bientôt compter de plus en plus pour lui, les livres, la lecture, la vie de l'intellect et de l'imaginaire que son ami Francoeur et aussi ses maîtres privés encouragent. Le temps passe, les parents meurent et voilà que Claude-Henri se retrouve seul à Montréal où il vit peut-être, un certain temps, dans le désordre et la débauche. Puis, vient le mariage. Et bientôt, grâce à Francoeur encore une fois, c'est le retour à la foi sans partage de l'enfance. C'est la découverte des grands polémistes catholiques français. Époque marquante, rencontres capitales. De grandes décisions, définitives pour la plupart, se prennent. L'oeuvre journalistique va inaugurer l'oeuvre polémique. Les Pamphlets de Valdombre, vingt ans plus tard, ne seront en quelque sorte qu'un aboutissement et un couronnement. Déjà entre 1920 et 1926, à l'École littéraire de Montréal, Grignon se fait connaître et remarquer. On ne l'aime peut-être pas, mais on le craint déjà, ce qui vaut mieux à son point de vue.

Il faut vivre et Claude-Henri sera, malgré lui, fonctionnaire. Heureusement, Duplessis le renvoie à Sainte-Adèle. Heureusement, car, s'il était resté fonctionnaire, aurait-il écrit ses Pamphlets de Valdombre? Rien n'est moins sûr! Il va écrire aussi à cette époque, plus précisément, il va commencer à écrire, son oeuvre la plus connue, celle qui le rendra populaire, celle qu'il exploitera de diverses manières mais sans interruption, entre 1938 et 1970. Nous quittons, en 1943, un polémiste fatigué alors que le conteur, lui, est en train de réussir. Nous quittons aussi un homme public très en vue. Qu'il s'agisse du maire ou de l'organisateur politique. Il n'a que quarante-neuf ans et son oeuvre est loin d'être achevée. C'est donc dire qu'il reste beaucoup à faire et à étudier avant d'avoir fait le tour de l'oeuvre de Claude-Henri Grignon.

En effet, notre travail, forcément limité et incomplet met bien en lumière ce qui reste à explorer. L'homme reste à étudier et une biographie de Claude-Henri Grignon ne pourrait qu'éclairer davantage encore son oeuvre. Mais l'idéal serait que l'on s'intéresse aussi aux écrits de son père et de ses oncles. On pourrait mieux alors, mesurer ce qui les rapproche et ce que Claude-Henri Grignon et peut-être aussi Germaine Guèvremont leur doivent. On aurait ainsi étudié toute une "famille littéraire". L'oeuvre de Grignon reste elle aussi à travailler. L'oeuvre de fiction écrite; celle destinée à la radio et à la télévision; ses textes écrits pour le théâtre. Mais aussi, bien sûr, les interprétations à la radio et à la télévision. L'oeuvre est si vaste et ses moyens d'expression si nombreux qu'il y a du travail pour plusieurs, et pas simplement pour les littéraires. Enfin, il reste encore beaucoup à faire, même en ce qui regarde l'oeuvre polémique. Nous n'avons pas tenu compte des textes

si nombreux d'En avant. Il faudrait aussi étudier les textes maintenant disponibles du "Journal parlé de Claude-Henri Grignon", diffusé à CKAC entre 1949 et 1954. L'écriture du Grignon polémiste, mériterait d'être étudiée pour elle-même. On pourrait également pousser plus loin notre recherche et s'intéresser plus directement aux interprétations et aux significations possibles de cette oeuvre polémique, que ce soit, par exemple, aux plans historique, sociologique, esthétique ou psychologique. Qu'on se souvienne d'autre part de la richesse du fonds Grignon, en ébauches, en manuscrits et en correspondance notamment! Indiscutablement, il reste beaucoup à faire et notre travail demeure véritablement une "Introduction". Conclure dans ce cas, a donc par conséquent quelque chose d'osé, voire même de prétentieux. Mieux vaut, selon nous, un bilan modeste, aux allures prospectives, qui soit autant un point d'arrivée qu'un possible point de départ. Aussi tenterons-nous, à la lumière du discours critique jusqu'ici peu sollicité, d'évaluer brièvement l'importance, la valeur et le sens du corpus sur lequel nous avons travaillé. Le discours critique qui s'intéresse à l'oeuvre polémique manifeste justement des préoccupations qui sont aussi les nôtres. Bien sûr, il faut tenir compte ici, des rancunes, des parti pris et des rivalités. C'est un fait que, dans la plupart des cas, les polémistes sont plutôt vilipendés ou admirés qu'analysés. Aussi éviterons-nous de retenir des jugements trop partisans ou visiblement assimilables à des attaques ou à des ripostes[1].

---

1 Les écrivains dont les noms suivent et avec qui Grignon croisera le fer, malmenèrent le plus souvent le polémiste, sans pitié: Germain Beaulieu, Albert Boisjoly, Willie Cheyalier, Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger, Claude Servan, Jean-Charles Harvey, Émile-Charles Hamel et Victor Barbeau.

La plupart des contemporains de Valdombre lui reconnaissent une certaine renommée. Il passionne ceux qui partagent ses points de vue et il est craint par ceux qui ne l'aiment pas. Mais, admiré ou détesté, il est lu et les Pamphlets sont attendus avec une certaine impatience. Ce n'est pas surprenant, si on se souvient que, dès 1920, alors qu'il entre à l'École littéraire de Montréal, on se méfie déjà des textes signés Valdombre, Claude Bâcle et Les Frères Zemganno. Victor Barbeau et Ubald Paquin en témoignent[2]. Ce texte, qui annonce les Pamphlets à la fin de 1936, n'a donc rien d'étonnant:

> "Jusqu'ici Claude-Henri Grignon n'a écrit que des oeuvres d'imagination et sous le pseudonyme de Valdombre, des articles de critique littéraire qui ont laissé le souvenir d'éreintements formidables. [...] Tout laisse prévoir que nous allons assister à un spectacle peu banal. Valdombre n'a pas l'habitude, que nous sachions, de farder sa pensée et de faire usage d'une prose molle pour appeler 'Un chat un chat' et 'Rolet un frippon'. [...] Ces Pamphlets provoqueront toute une sensation[3]..."

W. D. (?) remarque en mai 1937 que les Pamphlets sont attendus et souvent dans l'angoisse; pour quelques-uns, un "coup de fouet" ou "douche froide", et pour d'autres, "plaisir certain"; mais attendus chaque mois "avec quelle impatien-

---

2 Ubald Paquin "Valdombre", la Rp, 34e année, n° 10, octobre 1941, p. 62, 66. Victor Barbeau "Grignon, Claude-Henri/Première Manière", la Face et l'Envers/Essais critiques, [Montréal], Les Publications de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 72, 73.

3 Ano, "les Pamphlets de Valdombre", l'Émerillon, t.I, n° 5, 11 et 12, novembre-décembre 1936, p. 23.

ce"! Dans un cas comme dans l'autre, Valdombre est donc lu[4]. A la fin de 1939, quelqu'un écrit: "tous les mois, c'est pour les uns un plaisir nouveau, pour les autres, une inquiétude assurée". Celui-ci n'hésite pas à voir dans les Pamphlets, "la réussite du plus tenace exemple de journalisme individuel au pays de Québec, mieux, au Canada[5]". Germaine Plante, la même année, le dit aussi craint qu'Asselin à une autre époque et voit en lui "la terreur des politiciens vêreux, des exploiteurs de la paysannerie, des écrivains bien pensants[6]". Si on croit Jean-Pierre Bonneville, les "cicatrisés", comme Bruchési, Maurice Hébert et de Montigny, "n'ont jamais pardonné au pamphlétaire ses attaques virulentes[7]". Plusieurs des critiques remarquent que la période faste des Pamphlets se situe surtout entre 1936 et 1939. Après, ils se font, on le sait, de plus en plus irréguliers et la fatigue des lecteurs semble être à la mesure de celle du locuteur[8]. Le témoignage de Grignon lui-même

---

4 W. D., "les Pamphlets de Valdombre", la Rp, vol. 30, n° 5, mai 1937, p. 69.

5 Ano, "les Pamphlets de Valdombre", la Rp, vol. 31, n° 12, décembre 1938, p. 61.

6 Germaine Plante, "Valdombre et la radio", la Rp, vol. 32, n° 8, août 1939, p. 5.

7 Jean-Pierre Bonneville, "En relisant les Pamphlets de Valdombre", De Valdombre à André Gide, Val d'or, Éditions des Quatre Saisons, coll. "Études littéraires", n° 1, 1948, p. 29.

8 J.-P. Bonneville écrit: "En feuillant les Pamphlets de Valdombre, on s'aperçoit que l'élément créateur s'affadit et quitte le pamphlétaire, que le fardeau des "Belles Histoires des pays d'en haut" lui pèse, qu'il ahanne sur le papier et que son bon génie l'abandonne à jamais. De page en page des Pamphlets des années 1941, 1942 et 1943, nous assistons désolés et impuissants, à ce tarissement de la source pure et vive chez le prosateur. L'élan inventif est rompu. Valdombre n'atteindra jamais plus les cimes" (La Frontière, 9 septembre 1965, p. 6).

le confirme. Au "Sel de la semaine[9]", il confie à Fernand Seguin qu'entre 1936 et 1939, il eut dans les trois mille abonnés. Ce qui est, pour l'époque, on en conviendra, relativement considérable. Comme le fait remarquer Léon Dêbien, cette popularité est d'autant plus étonnante que l'existence et la survie de la revue dépendent uniquement des souscriptions volontaires des abonnés[10]. Tout laisse donc croire que les Pamphlets de Valdombre eurent à leur parution, une réelle influence qu'il reste cependant difficile de mesurer exactement[11]. Comme le dit un critique anonyme: "Le certain, c'est que les Pamphlets parlent et font parler. Tout homme cultivé, ami des lettres, à quelque couleur politique qu'il appartienne, lit et fait lire les Pamphlets de Valdombre[12]". Germaine Plante juge que Valdombre remplit une tâche "belle et utile" et qu'il fait beaucoup "pour le relèvement de la culture française en terre canadienne[13]". Guy Sylvestre est du même avis, en 1939. Il voit dans les Pamphlets de Valdombre, un "moment de la conscience canadienne-française":

---

9 Radio-Canada, 2 septembre 1968.

10 Léon Dêbien, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 19 octobre 1966, p. 14.

11 Quelques années plus tôt, Victor Barbeau semble avoir eu, lui aussi, un franc succès avec ses Cahiers de Turc. Dans son dernier numéro de juillet 1927, il trace ce bilan: "Mais n'allez pas croire que je me plains. Les Cahiers ont, au contraire, reçu un accueil dont je m'explique mal les mobiles, et leur sort, à défaut de généreux, n'a cessé d'être facile. Sans prime, sans battage de presse et aussi, j'ose le croire, sans jamais saluer la bêtise du moins volontairement, ils ont fait leur modeste trouée. Que mes lecteurs me permettent donc, puisque c'est à eux qu'en revient le mérite, de leur présenter, avant de tourner les dernières pages, l'hommage de ma gratitude. Je leur dois beaucoup et je m'aperçois qu'ils ont peu reçu en retour" (p. 253).

12 Ano, "les Pamphlets de Valdombre", la Rp, vol. 31, n° 12, décembre 1938, p. 61.

13 "Valdombre et la radio", art. cit.

> "Ses Pamphlets mensuels constituent le plus grand événement littéraire qu'ait connu le Québec. Ils nous apportent chaque mois, une somme de jugements utiles dans leur violence et en même temps des raisons d'espérer en un avenir meilleur[14]".

Il est aussi d'avis que sa revue, en suscitant des débats et en posant des multiples problèmes, a fait naître ici une saine "inquiétude littéraire". Valdombre joue donc, à sa manière, le rôle d'un animateur et d'un éducateur. Son ironie, signe de liberté et d'intrépidité, favorise l'émergence du sens critique et ses références peu orthodoxes, ouvrent des horizons nouveaux. Ces propos de l'historien Michel Brunet, le confirment:

> "Les Pamphlets ont initié toute une génération de collégiens - j'en faisais partie - à un genre littéraire qui tranchait avec la prose sentencieuse des écrivains de tout repos que nous recommandaient nos professeurs et qu'employaient nos maîtres à penser. Grignon nous a appris qu'il existait des écrivains catholiques dont le style n'était pas divorcé de la vie quotidienne et de son rythme diversifié. Il nous a fait connaître Léon Bloy, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle Adam et plusieurs autres écrivains qui ne trempaient pas leurs plumes dans les encriers de sacristie[15]".

---

14 Guy Sylvestre, "Voix des pays d'en haut/Valdombre, ce garçon de génie", Horizons, vol. 3, n° 5, mai 1939, p. 20.

15 Propos cités par Georges H. Maloof, "Claude-Henri Grignon: Esquisse biographique", Modern Language Studies, vol. 6, n° 2, fall 1976, p. 43. Alfred Desrochers, Clément Marchand, Odette Oligny et Françoise Gaudet-Smet reconnaissent eux aussi devoir quelque chose à Valdombre. Voir Adrienne Choquette, Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1939, p. 81, 164, 189, 214.

Si Valdombre eut beaucoup d'admirateurs, eut-il aussi des "disciples"? Ses ennemis prétendent que non[16]. Mais Jean-Pierre Bonneville, admirateur passionné du polémiste dont il dévore la revue à la Bibliothèque Municipale de Montréal, publiera en juin, novembre et décembre 1940, ses Petits Pamphlets[17], en tout point presque semblables à ceux de Valdombre. Il lui dédie d'ailleurs "Amicalement", une étude sur les Pamphlets. Il écrit:

> "A Claude-Henri Grignon
> Homme de lettres
> En souvenir d'Olivar Asselin
> De Léon Daudet, du farouche Bloy
> Du superbe Barbey d'Aurevilly
> Et en Haine de la Cautèle
> De la ferraille et des Cordonniers[18]".

L'aventure des Petits Pamphlets fut sans lendemain. Vingt ans plus tard, Pierre Dagenais publiera, lui aussi, ses Coups de gueule[19].

---

16 C[laude] S[ervan], "A la manière de... ou le Valdombre laurentien sous son vrai jour", le J, 8 octobre 1938, p. 5.

17 Jean-Pierre Bonneville, les Petits Pamphlets, Rouyn, Les Presses de la Frontière, vol. 1, n° 1, juin 1940; n° 2, novembre 1940; n° 3, décembre 1940, 130 p.

18 Jean-Pierre Bonneville, De Valdombre à André Gide, op. cit., p. 7.

19 Michel Girouard saluant la parution du numéro 5, l'Oratoire Saint-Joseph, qui dénonce le marchandage dont les lieux de pèlerinage sont souvent le théâtre, situe les Coups de gueule dans la lignée des Pamphlets de Valdombre ("Le Monde du spectacle", Métro-Express, 6 mai 1966, p. 18).

Nous avons souvent souligné, là, des dérobades, ici, des contradictions, ailleurs, des ambiguïtés. La critique elle aussi ne manquera pas de les relever et, à l'occasion, de s'en indigner. Ce n'est d'ailleurs que justice car le polémiste ne se gêne pas, lui, pour fustiger ceux qui, comme Bourassa par exemple, changent de discours. Or que fait Valdombre entre 1936 et 1943? Ses textes de 1942, en faveur du plébiscite, effacent-ils ceux de 1936 et 1937 contre les impérialistes d'Ottawa? Comment justifier son procès du nationalisme canadien-français et ses nouvelles amours: la démocratie, les Anglais et les institutions britanniques, les Russes eux-mêmes qu'il faut "bénir à genoux" (PV, V, 25)? Gauchement et lourdement, il plaide le droit "légitime" au changement et à la contradiction, "ce caprice d'intellectuel" (PV, V, 197). Et d'appeler à la barre, pour l'appuyer - quel culot! - nul autre que Bourassa lui-même (PV, V, 24, 25). C'est bien en effet au plan politique que l'oeuvre de Valdombre est la plus déroutante. Bonneville, tout en remarquant qu'il trempe "bourgeoisement sa croûte chaque matin, vers 1940, dans la marmite libérale", avoue par ailleurs que la partie politique des Pamphlets est "des plus troublantes": "Il se proclame nationaliste sans l'être et il est ardemment libéral sans le dire[20]". Le discours critique de la Nation est particulièrement savoureux, qui n'en finit pas de se demander s'il a en Grignon un ami ou un ennemi! En 1936, le journal ignore si Grignon partage ses vues séparatistes[21]. Un an plus tard, fin 1937, Paul Bouchard ne trouve qu'une formule ambiguë pour cerner la pensée politique non moins ambiguë du polémiste:

---

20 De Valdombre à André Gide, op. cit., p. 17.

21 Ano, "Valdombre dans la mêlée", la N, 19 novembre 1936, p. 1.

"Valdombre est un libéral, défenseur des idéologies du dernier siècle." Exaspéré, il écrit: "De plus en plus, nous sommons Valdombre de choisir[22]". En mai 1938, Marcel Hamel avoue: "En vérité, ce Valdombre parfois détonne. [...] il se refuse, il s'échappe, il fuit à l'anglaise[23]...". En août de la même année, il se refuse à l'étiqueter et conclut qu'il n'a jamais été qu'un journaliste d'opposition[24]. Harvey, quant à lui, ne comprend pas Damien Bouchard d'avoir embauché Valdombre. Il lui écrit: "A mon avis, Claude-Henri Grignon n'a rien de libéral: c'est un petit réactionnaire boursouflé[25]". On n'en finit donc pas de relever les contradictions et les ambiguités. On voit bien surtout, celles qui sont de taille. Mais nous savons aussi qu'elles foisonnent et prolifèrent aussi bien au plan politique qu'aux plans social, idéologique et même, on l'a vu, esthétique. Tant et si bien que le moindre texte, voire même le plus petit paragraphe cache toujours quelque inoffensif paradoxe. D'un même souffle, il prétend que l'écrivain doit tout dire et qu'il peut laisser dans l'ombre ce qu'il veut; que le théâtre à thèse est mauvais et que le véritable théâtre ne saurait être que catholique; que l'État ne doit pas intervenir, mais qu'il doit légiférer et punir; qu'il faut défendre la démocratie qui, par ailleurs, n'est que pourriture; que les conventions des

---

22 Paul Bouchard, "Quelques remarques à Valdombre", la N, 25 novembre 1937, p. 2.

23 Marcel Hamel, "Avez-vous lu le dernier pamphlet de Valdombre?", la N, 5 mai 1938, p. 2.

24 Marcel Hamel, "les Pamphlets de Valdombre", la N, 11 août 1938, p. 2.

25 Jean-Charles Harvey, "Lettre ouverte/A Monsieur Damien Bounchard", le J, 6 août 1938, p. 2.

partis politiques sont truquées, mais s'imposent malgré tout; etc... Mais enfin Valdombre propage-t-il la lumière ou la confusion? On dirait souvent que le paradoxe et l'ambiguité sont, chez lui, les supports privilégiés de la pensée. D'où par exemple, une phrase comme celle-ci qu'il adresse au paysan: "De grâce, secouez votre timidité, votre modestie. Parce que vous ne savez point dire, vous êtes les plus sages et vous lisez dans les âmes[26]". Il faudrait relire de ce point de vue, Précisions sur "Un homme et son péché". On verrait comme l'a remarqué Gérard Bessette, que ce texte, loin de "préciser" et d'éviter les malentendus, ne fait souvent, au contraire, que brouiller les pistes[27]. L'ambiguité est-elle inconsciente ou feinte ou préméditée? Parfois, il est évident que Grignon se dérobe, mais il a l'art de n'en rien laisser paraître. Son "Introduction" aux Pamphlets de Valdombre est un véritable petit chef- d'oeuvre: avec tapage, il précise son pacte, alors qu'en même temps il fuit comme la peste, toute précision compromettante et engageante. La liberté individuelle à laquelle Grignon tient tant est un outil commode qui lui permet au moment critique de se dérober. Et rien ne l'embarrasse autant que d'être pris pour "le berger qui conduira le troupeau vers la terre promise" (PV, II, 3). Valdombre se dérobe aussi en parlant trop ou en se taisant. Et c'est souvent quand il parle le plus qu'il se tait le mieux. Voilà qui tient

---

26 Vbr, "Images de la terre/Images poétiques", la Rm, vol. 21, n° 6, octobre 1939, p. 32.

27 Gérard Bessette, "Claude-Henri Grignon/Autour de Séraphin", Une littérature en ébullition, Éditions du Jour, 1968, p. 104. Adrien Thério découvre lui aussi dans le Déserteur, des ambiguités. Et il se demande avec à propos si l'auteur lui-même, est convaincu "que Virgile a raison". Voir "le Langage des cousins de Séraphin", Livres et Auteurs canadiens, Montréal, Jumonville, 1968, p. 228 à 234.

du paradoxe, dira-t-on? Non pas. Méfions-nous chez Grignon de la profusion verbale qui tend à nous distraire et à nous éblouir. Alors qu'en 1938, la polémique fait rage entre Valdombre et le Jour, Luc Béliveau écrit dans le Quartier latin, avec à-propos:

> "Alors que chez nous, tout paraît mener à la guerre, nos inspirés, nos oracles, nos maîtres se fichent de notre peau. Ils s'engueulent... [...] Nous permettront-ils de leur avouer combien les jeunes les trouvent mesquins, rapetissés? Nous permettront-ils de leur apprendre ce que les jeunes pensent de leurs féconds cerveaux[28]"?.

La rhétorique et la poétique aussi, favorisent les dérobades et la dissimulation. Il s'agit souvent de ne pas nommer, de détourner l'attention, de faire des allusions, de laisser entendre; ou de flatter, de séduire, de faire rire. Derrière cette "écriture-écran", qu'y a-t-il au juste? On se le demande parfois. Les phrases du genre de celles qui suivent, abondent sous la plume de Grignon. Lisons-les, mais surtout relisons-les. Bien malin celui qui dira ce que l'auteur, au juste, veut dire! Celles-ci par exemple:

> "Je pressens qu'il est une idée politique qui éclatera un jour. Le moment venu, nous la défendrons avec la jeunesse comme une délivrance. Je n'attends rien des bons feux de paille patriotiques. J'aime les véritables incendies, les incendies lents qui puisent leur force dans le sol et dans la misère de la Patrie" (Pr, 36).

---

28 Luc Béliveau, "Harvey vs Valdombre", le Q1, 7 octobre 1938, p. 4.

Barthes ne prétend-il pas que l'écrivain n'est jamais "qu'un inducteur d'ambiguïté" et le langage, "paradoxe" et "institutionnalisation de la subjectivité[29]"? C'est particulièrement le cas quand il s'agit de l'écriture polémique où le style parce qu'éblouissant, permet dans une large mesure et relativement facilement, l'économie de la vérité, de la clarté et de la logique. Comme le dit Victor Barbeau: "On dirait presque un parti pris d'étonner[30]...". Pas surprenant qu'on ait souvent reproché à Grignon son écriture parfois grandiloquente, surchargée et artificielle. Son abus de l'hyperbole, son emphase, ses exagérations qu'illustre particulièrement bien le Secret de Lindbergh. Dans leur critique de ce récit, Dantin et Pelletier reprocheront à l'auteur son manque de mesure et d'équilibre et son obscurité. Pelletier va même jusqu'à se demander s'il ne faut pas voir dans l'auteur, un disciple des surréalistes[31]? On reproche aussi au Grignon, critique, son manque de rationalité et d'objectivité, son manque de logique et de justice. On remarque qu'il préfère affirmer et jouer du paradoxe que prouver et analyser. Dès 1938, certains jugent qu'il se répète déjà et que ses incessantes références à Bloy finissent par lasser. Luc Béliveau écrit: "Valdombre a réussi le tour de force d'épuiser et ses amis et ses ennemis[32]". Enfin, les plus perspicaces ont vu très vite que les Pamphlets de Valdombre étaient surtout un journal ou des

---

29 Roland Barthes, "Écrivains et Écrivants", Essais critiques, Paris, Éditions du Seuil, coll. "Tel Quel", 1964, p. 151 à 154.

30 Victor Barbeau, "Grignon, Claude-Henri/Première Manière", art. cit., p. 73.

31 Albert Pelletier, "le Secret de Lindbergh de Claude-Henri Grignon", la Rm, 10e année, n°7, 1929, p. 34 à 38.

32 Luc Béliveau "Harvey vs Valdombre", art. cit.

mémoires. Ses adversaires y voient un étalage de sentimentaleries du plus mauvais goût. Luc Béliveau, avec un peu plus de mesure, remarquant que tous les polémistes "n'écrivent que pour le plaisir de se découvrir", écrit sur Valdombre, "ce gros bébé joufflu": "On a le droit de lui reprocher de ne rien faire d'autre que sa sacrée autobiographie[33]". Plus durement, Albert Pelletier lui reproche de "crêper" son talent "de niaiseries égocentriques":

> "Valdombre prend maintenant prétexte des trois quarts de son écumante production pour nous entretenir de lui-même en un style ébouriffé et devenir le plus insupportable des bas-bleus contemporains[34]".

Cependant, tous les critiques, amis ou ennemis, sont unanimes sur un point. Ils se rejoignent tous quand il s'agit de parler de l'écrivain. Tous reconnaissent à Grignon une écriture riche, une prose vigoureuse et une langue virile. Tous admirent même ses violences et ses exagérations. Pelletier reconnaît que dans les Pamphlets, "les caprices mêmes sont fort intéressants[35]". Harvey écrit: "Sa prose est la plus verte que l'on écrive au Canada[36]". Ce jugement de Barbeau résume bien celui de l'ensemble des critiques:

---

33 Ibid.

34 Albert Pelletier, "Pour complaire à Valdombre", les Idées, 3e année, vol. 6, n°5, novembre 1937, p. 313.

35 Albert Pelletier, "Revue des livres/Claude-Henri Grignon: les Pamphlets de Valdombre", les Idées, 3e année, vol. 5, n°3, mars 1937, p. 191.

36 Jean-Charles Harvey, "le Prince des exaspérés", le J, 2 juillet 1938, p. 2.

> "C'est peut-être naïf, d'une naïveté voulue; c'est certainement disproportionné, mal bâti, grossier; c'est encore intransigeant, sectaire; c'est enfin faux, très souvent faux d'une fausseté têtue. Mais c'est surtout et c'est ce que j'aurais dû d'abord reconnaître, vivant, endiablé, musculeux...
>
> .....
>
> Un article de Valdombre ou de Claude Bâcle [...] offre toujours matière à réjouissances. C'est d'une truculence de pensée et d'expression inédite au bourg de nos lettres. Dans le blâme ou dans l'éloge, il s'exalte, se surexcite à l'extrême limite[37]".

Tous les critiques avouent lire Valdombre sans ennui, avec intérêt, plaisir, passion. Sévère Couture (Rex Desmarchais) l'affirme: "...un écrit de Valdombre se lit sans ennui, avec plaisir. Tantôt, il invite au rêve, tantôt à la réflexion, souvent il amuse par des trouvailles. Que désire-t-on de plus[38]"? Reconnaissons que l'éloge décerné à l'écrivain est de taille. On voit en Grignon d'abord un auteur romantique et avant tout un grand lyrique. Valdombre est un créateur, un authentique poète, affirment Harvey, Bonneville, Bégin, Pelletier et beaucoup d'autres. Tous ces critiques ont bien raison. Et si Grignon est un authentique écrivain, c'est d'abord parce qu'il est, très souvent, excellent polémiste et brillant pamphlétaire. Grignon, en artiste

---

37 Victor Barbeau, "Grignon, Claude-Henri/Première manière", art. cit., p. 72, 73.

38 Sévère Couture, "Autour de Valdombre et de Léon Bloy", le J, 2 juillet 1938, p. 2.

véritable, sait exploiter les ressources et les possibilités que lui offre l'écriture qu'il a choisie. Or l'écriture polémique offre justement de nombreuses ressources et des possibilités variées.

Le discours polémique, rappelons-le, n'est en réalité qu'une forme particulière du discours essayistique. Discours caractérisé avant tout par une structure maîtresse qui est ou bien analytique, ou bien logique, ou bien argumentative, ou bien délibérative, mais, de toute façon, fortement rhétorique. On devine facilement dans ce genre de discours, la forte préoccupation du sens, donc, globalement, de l'idéologie et aussi, conséquence, le souci du message, de sa mise en valeur, de son impact possible. L'essayiste a un point de vue et ce point de vue, il tend à le faire partager. Le plus souvent, le message s'élabore à partir d'une critique plus ou moins dure, plus ou moins élaborée d'un référent, le plus fréquemment, d'ordre socio-culturel. Et, abondent dans le texte, les "références" qui sont, selon les cas, des faits, des dates, des livres, des personnages, des anecdotes, des citations. Bien sûr, leur présence dans le texte n'est pas gratuite, elle est fortement rhétorique. Elles ont valeur d'exemples, et si elles ne démontrent pas, elles ont au moins le mérite, le plus souvent, d'illustrer, de renforcer, voire de discréditer. Et pour donner davantage de poids à son dire, le narrateur n'hésite pas à intervenir. Il fait rentrer en ligne de compte, ses opinions, ses souvenirs, ses témoignages, ses connaissances. Et, le plus souvent, ceux-ci sont fortement émotifs: enthousiastes, chaleureux, méprisants, tragiques... Comme on le voit, l'essayiste n'est donc ni un philosophe ni un scientifique puisqu'il a recours pour avoir raison et pour convaincre, à d'autres procédés que ceux de la démonstra-

tion rigoureuse et de la logique pure. S'il est habile, s'il sait dépasser l'écrivant et se faire écrivain, il saura faire appel à une ingénieuse rhétorique, celle de la séduction, qui, tout en s'efforçant de garder les apparences de la rigueur, finit pas se substituer à celle-ci. Et ici, c'est la fonction poétique qui vient discrètement appuyer la démarche rhétorique. Le lecteur surpris et distrait, abdique bientôt, sans trop s'en rendre compte, son propre pouvoir critique et, momentanément au moins, adhère au texte qu'il lit. C'est ainsi qu'avec des allures innocentes, l'essai manifeste en réalité de la part du narrateur, des intentions d'appropriation, de mainmise et d'action. L'écriture tend à se faire acte.

Mais, pour agir plus efficacement, mieux vaut être fort et puissant. Et la démarche rhétorique aussi bien que le recours à divers procédés d'écriture sont, dans l'essai, tentatives en même temps que manifestation de pouvoir. Ce qui est vrai de l'essai l'est doublement de l'écrit polémique. Car ici, la démarche analytique et démonstrative n'est plus qu'un cadre très lâche qui accueille, et le plus souvent avec une très grande facilité, les anecdotes, les récits, les portraits, les descriptions, les prosopopées, les dialogismes, les images, les métaphores, les jeux de mots. Autant de procédés, remarquons-le en passant, qui ressortissent à la fiction. Le narrateur, ici, a moins le souci de la dissimulation et de la rigueur. Il ne cesse d'intervenir. Il dévoile au grand jour ses objectifs, ses stratégies, ses ambitions, ses émotions, ses valeurs. Il nomme ses amis et ses ennemis. Car, avec l'écrit polémique et le pamphlet, le narrateur entre en guerre, mène un combat. Cette approche, fige souvent la démarche rhétorique, mais c'est pour lui donner plus d'impact. La

mise en évidence des valeurs défendues et proclamées passe toujours par le dénonciation et le procès des valeurs adverses. D'où une double articulation de la démarche rhétorique, fortement contrastée et donc riche d'effets, tantôt réductrice, tantôt apologétique. La première a surtout recours à l'humour, à l'ironie, à la caricature; la seconde, à la louange. Mais dans les deux cas, pour mieux agir, elle grossit. L'amplification est la règle: images ,figures, construction des phrases, choix du vocabulaire, tout doit y contribuer. Dans ce type d'écriture, quelques aspects retiennent plus particulièrement notre attention. D'abord, le fort degré de présence du narrateur qui, en plus de ses interventions directes, se manifeste aussi au niveau de la mise en oeuvre de son discours, au niveau de l'écriture, du choix de certains procédés esthétiques. Le ton aussi, qui tranche nettement avec celui de l'essai. Plus claironnant, plus tapageur, il est presque toujours empreint d'une certaine violence. Enfin, le recours souvent abondant à des procédés qui sont ceux de la fiction: anecdotes, souvenirs, témoignages, évocations, qui sont autant de "micro-récits" et qui sont fréquemment prétextes à des tableaux, des descriptions, des portraits. Puisés à même le référent, ceux-ci en sont rarement une copie fidèle. Au contraire, réduits ou valorisés, ils sont le plus souvent exagérés, déformés. Bref, dans une large mesure, recréés. Voilà qui met bien en évidence les grands mérites de l'écriture polémique. Écriture des possibles, écriture libératrice par excellence, elle favorise, tant au niveau de la pensée que de l'écriture, une plus grande indépendance, voire même des hardiesses. Écriture "ouverte", la polémique peut faire sienne, sans difficulté, tous les modes d'expression: rhétorique, lyrique, narratif, descriptif, dramatique. Elle peut accueillir une langue originale, parfois peu orthodoxe, souvent exu-

bérante. La polémique finit par libérer l'esthétique et ses moyens d'expression: le vocabulaire certes, mais aussi la phrase et le rythme. Elle favorise également une gamme de tons qui vont de l'humour au sarcasme, voire même à l'invective et à l'insulte. Dans les textes polémiques, portraits, tableaux, dialogues et descriptions abondent qui sont le plus souvent caricatures et parodies. Ces textes deviennent souvent des récits hyperboliques où l'animation, la dramatisation et la théâtralisation même, sont intenses. On pourrait d'ailleurs dire des polémistes québécois ce qu'André Major dit des orateurs célèbres du Canada français d'autrefois: "C'étaient les dramaturges du temps[39]". En bref, disons que les textes polémiques sont des textes en quête d'effets, et si le locuteur est un maître, des textes efficaces, stimulants et passionnants. Or, qu'en est-il chez Claude-Henri Grignon?

Grignon exploite à fond les possibilités et les ressources de l'écriture polémique. De façon générale, son texte se développe selon une structure d'ensemble, explicative, ou délibérative, ou informative ou argumentative, structure d'ensemble qui reste donc malgré tout, une structure maîtresse de type essayistique. Mais bien souvent cette structure est imprécise, lâche, floue, voire même quasi inexistante. Et une étude plus poussée montrerait probablement que, quantitativement, dans l'oeuvre polémique de Grignon, la part faite à l'évocation et à la narration est plus abondante que celle précisément consacrée à l'explication ou à l'argumentation. Par le procédé digressif,

---

39 André Major, "Préface" à Histoire de la littérature canadienne-française suivie de Portraits d'écrivains de Berthelot Brunet, Montréal, HMH, coll. "Reconnaissances", 1970, p. 10.

l'analogie, la parenthèse, l'aparté, l'exemple, Grignon se soustrait à la démarche proprement essayistique. Et tout naturellement et tout spontanément, il a recours à des formes d'écriture qui sont surtout celles de la fiction. Le recours à la médiation symbolique propre au roman, est une constante des textes polémiques de Grignon. Voire même la dominante de son écriture polémique. Son texte se fait sans cesse récit, narration, portrait, tableau, fresque, dialogue. Il y a peinture, animation, dramatisation, théâtralisation. Le degré de fabulation est même très intense, car l'hyperbolisation constante du texte, de même que le recours systématique aux jeux de parallélismes et de contrastes, ne font qu'amplifier la dramatisation. Hyperbole et contraste sont en effet les deux procédés que Grignon exploite le plus. Procédés simples, peu sophistiqués, simplistes diront certains critiques. Certes, mais procédés éprouvés et toujours efficaces. Quant à l'antiphrase, aussi très fréquente, elle fonde l'ironie mais favorise également la satire, la caricature, la parodie, le pastiche; voire même, quand elle se combine à l'hyperbole, la bouffonnerie burlesque. Le texte de Grignon a souvent, en effet, une dimension ludique évidente. Elle se manifeste dans la parodie mais surtout, dans cette tendance, disons plutôt dans ce plaisir évident qu'éprouve l'auteur à jouer avec les mots, à les rapprocher, à les opposer, à les déformer. Ces jeux, aux performances inégales, tantôt jeux sur les sens, tantôt jeux sur les sonorités, prolifèrent sous la plume de Grignon. C'est donc dire que notre polémiste ne néglige pas la fonction poétique. Par là, il se fait écrivain. Par là, son texte devient fiction. Mais n'est-ce pas justement là l'objectif ultime de Grignon? On l'a dit, la vérité qu'il veut instaurer est celle du conte, et le référent qu'il semble donner l'impression d'analyser n'est que prétexte au pamphlet, entendons

bien, à l'écriture, à la littérature. Grignon sait mieux que personne qu'il se répète, qu'il exagère, qu'il se contredit; qu'il progresse de digressions en parenthèses et qu'il écrit "à la diable[40]". Mais n'est-ce pas encore un des meilleurs moyens de bien écrire (PV, II, 238)? Le paradoxe charme (PV, II, 78), l'exagération libère, tant la pensée que le style (PV, IV, 108; I, 99). La digression éclaire, renseigne, prouve, amuse (PV, II, 185). De toute façon, Grignon n'a jamais prétendu dans ses Pamphlets donner des "leçons de style et des modèles de composition littéraire" (PV, I, 57). Il écrit à la diable, "en trois, en huit, en dix points, [...] au gré de [son] humeur[41]". Et souvent, il se voit "incapable" d'écrire en trois parties comme prévu, car "le fleuve des souvenirs" l'emporte[42]. Écrire pour Claude-Henri Grignon, c'est donc vraiment vivre une aventure. C'est vivre un roman en même temps qu'écrire un conte. C'est, comme il le souhaite, élever "le pamphlet au niveau de la tragédie, du poème, du roman" (SEIM, 84). Pas surprenante alors, cette affirmation: "...les meilleurs pamphlets de Charles Péguy sont des romans authentiques et absolument vrais" (PV, II, 167). N'est-ce pas aussi ce qu'on peut vérifier chez Grignon? Relisons par exemple, le début de cette "touchante histoire" de Duplessis et Gouin: "Et un beau matin, ils partirent tous les deux en campagne

---

40 Très souvent le narrateur, très au fait de sa propre esthétique, disserte avec humour sur ses principaux prodédés d'écriture. Habile moyen de prévenir les réserves des critiques et de faire accepter, en douce, une certaine façon d'écrire.

41 Vbr, "Mush! Un hiver au pays cree d'Anne de Mishaegen", le C, 17 mars 1933, p. 2.

42 CHG, "Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres" (III), le Jph, 9 décembre 1967, p. 2.

contre l'Empereur Alexandre. Don Quichotte et Sancho ne furent pas plus heureux dans leurs expéditions" (PV, I, 30).

Pourquoi, en effet, ne lirait-on pas les textes polémiques de Grignon comme on lit les épisodes successifs d'un roman feuilleton ou les chapitres sans cesse à refaire d'une vaste épopée? Dans ses pamphlets comme dans ce genre de récits, abondent les coups de théâtre, les combats, les épisodes fortement dramatiques. On y retrouve des héros et des personnages secondaires, des bons et des méchants, des vainqueurs et des vaincus. Or le degré de lisiblité des textes de Grignon est surprenant, encore aujourd'hui. Et la présence du référent n'est vraiment pas un obstacle à la lecture. Pourquoi? Justement parce que Grignon en prend à son aise avec lui, parce qu'il l'a toujours considéré comme un prétexte. On peut lire les Pamphlets sans précisément connaître Duplessis, Albini Pâquette, Roger Duhamel ou Maurice Hébert puisque, sous la plume de Grignon, on rencontre Don Quichotte, Biny, Loger Caramel-Duhamel et Maulice Hébert. Les livres ne vieillissent pas vraiment et les années les transforment. Avec elles, l'écart entre le temps de l'écriture et le temps de la lecture varie, au point de souvent changer le sens ou la perception d'un écrit. C'est ainsi par exemple qu'à sa parution, un texte polémique peut apparaître injuste, odieux, révoltant. Alors que plus tard, il ne sera que savoureux. Comme le dit si finement Berthelot Brunet: "...les petits-fils seulement entendront une ironie nuancée et, disons-le, l'esprit tout court[43]". Comme on peut le voir, le texte polémique ne vieillit pas toujours si mal qu'on

---

43 Berthelot Brunet, Histoire de la littérature canadienne-française, op. cit., p. 201.

le dit souvent. D'ailleurs, les lecteurs de Grignon furent sensibles à la dimension fabulatrice de ses textes, même à leur parution. Lucien Parizeau écrit: "Valdombre, lion capturé par les métaphores, est avant tout un spectacle[44]". Souvent on a comparé Valdombre à Don Quichotte. Émile Bégin écrit: "Il part alors, sorte de Chevalier de la Manche pris d'une ivresse noire...[45]". Ces paroles de Clément Marchand, adressées à Grignon, sont aussi des plus éloquentes:

> "Un souvenir se rappelle à ma mémoire. [...] Vos amis se déploient en cercle autour de vous, dans un petit salon de la rue Saint-Hubert. Ils sont les habitués des samedis d'Albert Pelletier, alors directeur de la revue les Idées. Sous le regard satisfait de l'hôte, Olivar Asselin, Edmond Turcotte, Jean-Charles Harvey, Jovette Bernier, Robert Choquette, Medjé Vézina, Alfred Desrochers et quelques autres savourent, les tout premiers, lues et mimées par vous, l'auteur, des pages de journal dont l'opulence charnelle le dispute au plaisant coloris pour l'enchantement des imaginations[46]".

Chez Claude-Henri Grignon, la polémique débouche donc sur la fiction. Être polémiste, c'est se battre, c'est créer par l'écriture. Et la véritable cohérence de l'oeuvre polémique de Grignon est avant tout formelle, dans le ton, dans la démarche, dans la mise en oeuvre de certains procédés esthétiques, dans

---

44 Lucien Parizeau, "Défense des polémistes", l'O, 12 mars 1935, p. 1, 2.

45 Émile Bégin, "Bibliographie canadienne/Ombres et Clameurs", l'Enseignement secondaire au Canada, vol. 13, n°4, janvier 1934, p. 208.

46 Clément Marchand, "Présentation de M. Claude-Henri Grignon", Société Royale du Canada/Présentation, n°16, année académique 1961-1962, p. 78.

l'écriture. Cette cohérence donne à l'oeuvre qui nous concerne ici une de ses significations et non la moindre. En dépit du référent et de l'anecdotique, en dépit d'une pensée souvent paradoxale, contradictoire ou mensongère, cette oeuvre retrouve, dans son style et dans son esthétique, une unité et un sens. Cette dimension fonde la littérarité de l'oeuvre. Elle la rend intéressante, captivante, attrayante. Elle est aussi un gage de sa pérennité.

Puisque chez Grignon la polémique débouche sur la fiction et que, par ailleurs, notre auteur s'est justement rendu célèbre par une oeuvre abondante de romancier et de conteur, on pourrait se demander s'il fut d'abord polémiste ou d'abord romancier. Relire toute l'oeuvre en tentant de répondre à cette question se révèle fort intéressant[47]. On retrouve facilement dans l'oeuvre de fiction, la présence du narrateur polémiste. Il intervient parfois directement, mais c'est plutôt rare. Par contre, il sait très habilement utiliser à ses fins les possibilités d'intervention que permet la médiation symbolique, en ne manquant pas cependant de lui laisser une très grande autonomie. Les descriptions, les intrigues et les personnages tentent donc parfois, plus ou moins subtilement, d'influencer et de convaincre le lecteur. Mais c'est surtout au niveau de la mise en oeuvre des procédés esthétiques et au niveau de l'écriture même, que se dissimule le plus discrètement, mais aussi le plus efficacement, le polémiste. Ce qui a pour effet, de façon générale, de servir admirablement bien l'écriture romanesque. La présence polémique ne nuit pas à la fiction.

---

47 Nous avons abordé la question dans une recherche, Claude-Henri Grignon, romancier ou polémiste?, mémoire dactylographié, Ottawa, Université d'Ottawa, 1980, 87 p.

Elle l'enrichit plutôt. Le ton polémique et l'intense dramatisation qu'il favorise rendent par exemple la fiction plus vivante, plus attrayante, plus fascinante. Grignon, polémiste, est d'autre part, mieux préparé que quiconque à écrire des textes de fiction puisque, dans ses pamphlets, il a souvent recours à la médiation symbolique propre au roman; puisqu'il s'y découvre déjà, conteur de première classe. Voilà qui éclaire davantage encore sur la profonde cohérence esthétique de l'oeuvre de Grignon, aussi bien polémique que de fiction. Grignon est donc à la fois un conteur et un polémiste. Et, dans une large mesure, excellent conteur parce que polémiste. Et excellent polémiste parce que conteur. Ce qui fait dire par exemple à Renée Legris, que les meilleurs textes des "Belles Histoires", "sont sans contredit ceux où le pamphlétaire peut s'exprimer[48]". La critique la plus perspicace ne s'y est pas trompée. Elle a bien vu par exemple qu'Un homme et son péché est "du tout au tout composé à la manière de Valdombre[49]". Ce qui n'empêche nullement Grignon d'être romancier, nous dit Claude Berre:

> "Il l'est même rarement comme on ne le fut jamais au Canada français. Chose rare, chez lui la polémique et le pamphlet n'ont pas entravé la force créatrice du romancier. Ce qu'il a gardé du gueuloir, c'est un style où il y a des os et non seulement de la chair; un dégoût pour le fade et l'inco-

---

48 Renée Legris, "Un homme et son péché", Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, t. II, 1930 - 1939, Fides, Montréal, 1980, p. 1120.

49 A. L., "Livres et Autres Publications/Un homme et son péché", la Pr, 30 décembre 1933, p. 29.

> lore. [...] Car ne l'oublions pas, Grignon, c'est toujours Valdombre[50].

Jean-Louis Gagnon partage le même point de vue: "Valdombre s'est cristallisé dans Grignon pour n'en plus sortir jamais[51]". Claude-Henri Grignon lui-même abonde dans le même sens. Déjà, en 1936, dans Précisions sur "Un homme et son péché", il déclare carrément: "...mon roman est un pamphlet" (Pr, 80). Il ne cessera de le répéter. En 1965: "Concluez qu'Un homme et son péché est beaucoup plus un pamphlet contre l'argent qu'un roman proprement dit. Tous les critiques sérieux l'ont remarqué[52]". En 1968, il fait les mêmes déclarations à Madeleine Brabant qui l'interroge; à Fernand Seguin qui le reçoit au "Sel de la semaine[53]". En 1966, il déclare aussi à Olivier Marchand que "les Belles Histoires" sont également un pamphlet contre l'argent[54]. Dans certains de ses commentaires, Valdombre va même plus loin, il explique sa démarche en précisant les grandes lignes de son esthétique. C'est ainsi par exemple, qu'il annonce la chronique, "Contes du village", dans ses Pamphlets: "De temps à autres, je publierai un conte inédit, d'un réalisme qu'on jugera

---

50 Claude Berre, "le Secret de Valdombre", Vivre, 1re série, n°2, 15 juin 1934, p. 7, 8.

51 Jean-Louis Gagnon, "Un homme et son péché", Vivre, 2e série, n°5, 15 mai 1935, p. 9.

52 André Major, "l'Avarice est une situation propre", le PJ, 9 mai 1965, p. 38.

53 Madeleine Brabant, "Claude-Henri Grignon: un lion fort sympathique", le Ba, octobre 1968, p. 64. Et émission de Radio-Canada, 2 septembre 1968.

54 Olivier Marchand, "le Petit Monde de Claude-Henri Grignon", la Pr, cahier radio/télévision, 19 mars 1966, p. 15.

peut-être un peu brutal, mais qui sera à lui seul tout un pamphlet" (PV, I, 6). Cette citation est importante et particulièrement éclairante puisque le narrateur nous dit ici, qu'un roman intéressant, pour lui, c'est d'abord un roman "brutal", autant dire une "roman-pamphlet". Que répondrait Grignon si on lui demandait: "pamphlétaire ou romancier?" Soyons-en sûr, il répondrait avec fierté: "pamphlétaire un jour, pamphlétaire toujours!" En mai 1948, il déclare que l'ouvrage dont il est le plus fier et dans lequel il a mis le meilleur de lui-même, ce sont ses Pamphlets[55]. En 1961, il fait son entrée à la Société Royale du Canada. Dans son allocution d'entrée, il précise qu'il a posé sa candidature à titre d'écrivain de combat[56]. En 1965, à André Major, il déclare qu'il se perçoit avant tout comme un pamphlétaire[57]. En 1968, il répète la même chose à Madeleine Brabant et conclut: "J'ai commencé par le pamphlet, je terminerai ma vie par le pamphlet[58]". La même année, à Fernand Seguin, il précise ses projets. Faut-il rappeler que l'auteur est alors dans sa soixante quatorzième année? Écoutons-le: "J'ai des comptes à régler avec certains politiciens, avec certains journalistes et écrivains et je les réglerai". Où? Dans son prochain ouvrage, si souvent annoncé, sur Olivar Asselin, "parce qu'en somme, l'ouvrage sur Asselin, ce n'est qu'un prétexte pour [lui]

---

55 Marguerite Wilson, "Claude-Henri Grignon à l'écran", la Rm, 30e année, n°1, mai 1948, p. 8.

56 CHG, "Réponse de M. Claude-Henri Grignon de la Société Royale du Canada", Société Royale du Canada/Présentation, n°16, Année académique 1961-1962, p. 81.

57 André Major, "l'Avarice est une situation propre", art. cit.

58 Madeleine Brabant, "Claude-Henri Grignon: un lion fort sympathique", art. cit.

pour faire du pamphlet[59]". Tous ces témoignages sont éloquents. Il faut donc lire Claude-Henri Grignon comme un polémiste d'abord. Entendons bien sûr, en même temps, comme un écrivain.

Si Grignon est écrivain d'abord, il ne faut pas s'attendre à trouver en lui un historien rigoureux, ou un théoricien raffiné, ou un économiste chevronné, ou un sociologue disposant d'instruments de mesure très précis. Que non! D'ailleurs, Grignon n'a jamais désiré, loin de là, passer pour un érudit, un savant ou un scientifique. On sait d'autre part en quelle piètre estime il les tient tous. Il est vain par conséquent de chercher chez lui une vérité objective ou référentielle de type historique ou sociologique. La vérité du polémiste est surtout affaire d'authenticité et de sincérité. Elle est intime, intérieure, affaire de conviction et donc, fatalement, subjective. Comme le dit Victor Barbeau, être vrai dans le cas du polémiste ou du critique, "c'est être soi-même à ses risques et dépens[60]". Est-ce à dire pour autant que l'oeuvre polémique de Claude-Henri Grignon est dépourvue de toute signification socio-historique? Il faut se garder des conclusions hâtives. Toute oeuvre, fût-elle paradoxale et contradictoire, qu'elle le veuille ou non, garde sa dimension historique. C'est donc aussi le cas de celle de Grignon. L'oeuvre et le destin personnel de l'auteur ont valeur de témoignage. A travers l'histoire des pays d'en haut et celle de la famille Grignon, c'est à l'élaboration

---

59 Émission de Radio-Canada, 2 septembre 1968. Voir aussi, G. S., "Claude-Henri Grignon, premier invité du Sel de la semaine", Ici Radio-Canada, vol. 11, n°36, 31 août 1968, p. 3.

60 Victor Barbeau, la Face et l'Envers/Essais critiques, op. cit., p. 6.

lente d'une oeuvre et à son mûrissement aussi, que l'on assiste. En suivant Grignon à Montréal, on aura pu pénétrer de plus près la vie intellectuelle et littéraire de la Métropole canadienne-française. Particulièrement à travers des groupes comme l'Arche, le Nigog et l'École littéraire de Montréal. Mais l'oeuvre polémique de Grignon est surtout un témoignage éloquent aux plans politique et idéologique. Et c'est, paradoxalement, dans ses ambiguïtés et ses contradictions, dans la faiblesse de son analyse et son peu de consistance aussi; qu'elle est significative. Les sociologues et les historiens, par exemple, Denis Monière, André-J. Bélanger, Fernand Dumont, Jean Hamelin, Jean-Marie Desjardins, Jacques Blais et quelques autres[61] nous signalent tous, que la période des années 1920 à 1940, période qui nous intérese ici, en est une de mutation profonde et pour beaucoup, une période de désarroi, d'incompréhension, de malaise et d'incertitude. Et c'est particulièrement le cas, semble-t-il, pour l'élite traditionnelle à laquelle Grignon appartient. La révolution technique, industrielle et urbaine est en train de changer le visage du Québec. Plus encore, elle favorise l'émergence d'un nouveau pouvoir fondé de plus en plus sur l'économique. Or, ce nouveau pouvoir échoit aux mains de qui? Une

---

61 André-J., Bélanger, l'Apolitisme des idéologies québécoises/Le Grand Tournant de 1934 - 1939, Québec, PUL, coll. "Histoire et Sociologie de la culture", n° 7, 1974, 392 p.; Jacques Blais, De l'ordre et de l'aventure/ La Poésie au Québec de 1934 à 1944, Québec, PUL, coll. "Vie des lettres québécoises", n°14, 1975, 410 p.; Jean-Marc Desjardins, Histoire du Canada français, t. 8, 9, 10, Montréal, François Beauval, 1980, 270 p., 280 p., 301 p.; F. Dumont, J. Hamelin, J.-P. Montminy, Idéologies du Canada français 1930-1939, Québec, PUL, coll. "Histoire et Sociologie de la culture", n°11, 1971, 361 p., Denis Monière, le Développement des idéologies au Québec des origines à nos jours, Montréal, Québec/Amérique, 1977, 381 p. Voir particulièrement dans ce dernier ouvrage "Résistance aux changements et Idéologie de conservation (1896-1929)" et "la Pensée économique de la petite bourgeoisie (1929-1945)", p. 227 à 290.

chose est sûre, en tout cas: pas aux mains de l'élite canadienne-française traditionnelle, la petite bourgeoisie urbaine et rurale. La révolution industrielle se fait sans elle parce qu'elle n'a pas les capitaux qu'il faudrait, mais aussi parce qu'elle est, dans l'ensemble, mal préparée à l'affonter et à la comprendre. Cette révolution la marginalise et risque de miner son statut social, son influence et son pouvoir. La petite bourgeoisie, aussi bien rurale qu'urbaine, vit donc un certain désarroi. Elle ne sait trop comment réagir. Incapable de comprendre le changement et surtout de le contrôler et de l'apprivoiser, elle réagit, le plus souvent, négativement. Elle refuse. Elle s'accroche désespérément et souvent aggressivement aux valeurs traditionnelles, les siennes. Elle rêve du passé et, parant à l'urgence, s'efforce de préserver le statut quo. Mais tout cela ne va pas, aux plans idéologique et politique, sans louvoiements, contradictions, dérobades, partis pris et sans un certain aveuglement. Car l'idéologie traditionnelle, de plus en plus "en rupture", décrochée et inappropriée, n'offre plus de réponses rationnelles. La réalité la contredit, éprouve de plus en plus sa cohérence. Et, face au changement, l'idéologie, et donc aussi le discours idéologique, se sentent de plus en plus démunis et dépourvus. Comme toujours quand une société s'interroge, elle parle et écrit beaucoup. Et les discours idéologiques prolifèrent. On tente de retrouver dans les mots, dans le langage, dans le discours, la cohérence que le réel malmène et bafoue. On cherche par la parole et l'écrit autant des explications et des solutions que des compensations. On peut vouloir expliquer le réel et en même temps le fuir, voire même, le nier. Le danger est grand que le discours devienne alors un écran et un refuge. Interpréter le discours idéologique de cette période n'est donc pas si simple qu'on le croit trop souvent.

Les essais multiples d'alors, dont la plupart sont souvent polémiques à des degrés divers, sont des témoignages contradictoires dont les significations sont elles aussi contradictoires. Car si le discours de cette époque est souvent un refuge et donc signe d'une certaine impuissance, il est aussi en même temps cris, rage et combat, et donc signe d'énergie et manifestation de vie. Comme le dit l'historien Jean-Marie Desjardins, le destin du Canadien français se forge aussi dans le bouillonnement, les polémiques, les affrontements et les brassages d'idées de cette époque[62]. Ce qu'il faut dire aussi, c'est qu'à travers les polémiques, même les plus violentes et les plus personnalisées, le corpus littéraire québécois s'agrandit et s'enrichit. On ne dit pas suffisamment combien la littérature québécoise doit à la polémique. Au plus fort de la querelle entre Grignon et l'équipe du Jour, Sévère Couture (Rex Desmarchais) commente avec perspicacité:

> "Chacun de ces écrivains contribue, selon son tempérament et ses aptitudes, à l'enrichissement de la littérature française au Canada. [...] Un fait demeure, au-dessus de toutes les médiocres rivalités. Chacun d'eux contribue à la vie de l'Esprit au Canada français, à l'enrichissement de nos lettres. Voilà pourquoi, ils nous sont chers, pourquoi ils ont droit à notre gratitude, pourquoi nous ne voulons rien savoir de ce qui les divise[63]".

---

62 Jean-Marc Desjardins (op. cit., t. 8, p. 137) écrit: "Une analyse, si succinte soit-elle, de la vie culturelle québécoise à cette époque doit nécessairement passer par ces débats, ces querelles et ces contradictions. Ils constituent l'essentiel même de la vitalité intellectuelle d'un peuple et portent en eux, au-delà du jeu politique, les germes d'une culture authentique."

63 Sévère Couture, "Autour de Valdombre et de Léon Bloy", art. cit.

Ce que vit l'élite clérico-petite-bourgeoise canadienne-française, Claude-Henri Grignon, dans une large mesure, le vit aussi. Il est de la petite élite rurale que l'urbanisation marginalise à tous les plans. Il sait bien qu'il aura un statut à Sainte-Adèle, si les colons ne désertent pas. Il est donc contre la ville et en faveur de la colonisation. Tout ce qui innove, que ce soit aux plans économique, social, politique ou culturel, devient donc dangereux. Grignon rêve du passé et, en désespoir de cause, s'accroche aux valeurs agriculturistes, la dernière planche de salut susceptible, peut-être, de préserver le statu quo. Il s'y accroche parfois avec hargne et souvent avec rage, au mépris quelquefois de toute cohérence, de toute logique et du plus simple bon sens. Les violences de Grignon et ses crispations ne sont pas toujours feintes ou exagérées. Elles traduisent avec éloquence une tragédie collective et personnelle. Grignon, agressé par le monde moderne et bousculé par l'actualité, part en quête d'une "délivrance" qui lui permette au moins de "survivre" (PV, I, 3). L'oeuvre polémique de Claude-Henri Grignon prend donc ici une autre signification qui se fonde sur sa dimension historique et sociale.

Et dans la mesure où elle est tentative d'assumer un destin collectif et individuel, son oeuvre a donc aussi une signification psychologique et anthropologique. Dans le cas de Grignon, l'oeuvre polémique est une scène, un théâtre qui permet à l'auteur de "s'exposer", de se montrer, de se raconter, de se justifier, de se célébrer, de se libérer. Elle est entreprise de justification et de valorisation et en même temps occasion de libération et de réconciliation. Ce qui explique, sans doute, qu'elle a souvent l'allure d'une tapa-

geuse apologie du "moi". C'est que, souvent, Grignon qui a parfois des réactions d'agressé, se comporte alors avec la violence de quelqu'un qui se sent menacé. D'où peut-être, cet obsessionel besoin de s'affirmer et de s'afficher à temps et à contretemps. D'où ce comportement qui oscille constamment entre des attitudes défensives et aggressives. Les critiques et parmi eux, surtout ses adversaires, se moqueront souvent de "cet épris de lui-même[64]". Germain Beaulieu écrit:

> "Il s'est claquemuré dans un formidable MOI comme dans une tour d'ivoire et les seules impressions qui ne l'abrutissent pas sont celles qui lui proviennent de la contemplation de son moi[65]".

Francoeur et Panneton font dire à Valdombre dans leur pastiche:

> "Je n'écris ni pour les imbéciles, ni pour les gens intelligents. [...] Je m'adresse à moi seul, c'est-à-dire à personne. Qu'on se le tienne pour dit. [...] Je suis Seul, Solitaire, UNIQUE et SINGULIER[66]".

Émile-Charles Hamel considère avec beaucoup d'autres que la réputation que lui vaut Un homme et son péché, est surfaite. Et, ajoute-t-il, "cette réputation a

---

64 Rex Desmarchais, "Dans le monde des lettres/L'Homme et son péché", la Rm, 15e année, n°4, février 1934, p. 8.

65 Germain Beaulieu, "Nelligan est-il l'auteur de ses textes?", les Idées, 4e année, n°5, mai-juin 1938, p. 345.

66 Louis Francoeur et Philippe Panneton, Littérature...A la manière de..., Montréal, Édouard Garand, 1924, p. 31.

été bâtie par la réclame qu'y a consacrée un critique du nom de Claude-Henri Grignon, proche parent de Valdombre[67]". Harvey est du même avis:

> "... ce matamore a passé trois ou quatre années de sa vie à une seule tâche: vanter Un homme et son péché, nouvelle à peu près lisible d'un nommé Grignon, et chercher à couvrir de boue tous les autres écrivains, ses camarades[68]".

Pas étonnant par conséquent que l'oeuvre se confonde souvent avec le journal, des mémoires ou des confessions. Comme le dit Georges Gusdorf à propos de l'autobiographie, cette "sorte d'apologétique ou de théodicée de l'être personnel": "L'homme qui se complaît ainsi à dessiner sa propre image, se croit digne d'un intérêt privilégié[69]".

Il est évident que Claude-Henri Grignon a aussi des ambitions et qu'il veut davantage encore que se faire un nom. Il veut réussir, et pourquoi pas? sinon s'enrichir, au moins atteindre une honnête aisance. Ce qui donnerait peut-être un sens à l'injustice, à l'opportunisme et au cynisme dont il fait souvent preuve. Ses adversaires se feront un plaisir de "démasquer" celui qui prêche tout le monde. Ils le peignent ainsi: jaloux, envieux, faux, double, hypocrite, opportuniste, arriviste, rongé par le dépit et hanté par l'argent...

---

67 Émile-Charles Hamel, "A l'ours mal léché de Sainte-Adèle/Dans le style de Valdombre", le J, 23 juillet 1938, p. 4.

68 Jean-Charles Harvey, "Lettre ouverte/A Monsieur Damien Bouchard", art. cit.

69 Cité par Philippe Lejeune, l'Autobiographie en France, Paris, Armand Colin, coll. "U_2", 1971, p. 218.

Pour ceux-ci, le polémiste est un comédien, hystrion mystificateur qui ne revêt l'habit du preux que pour mieux arriver à ses fins. Pour d'autres qui lui sont plus sympathiques, le comportement polémique est aussi pause et façade. Mais qui permettent au narrateur de dissimuler une grande sensibilité. Et de se faire une légende. Ceux qui le visitent chez lui, le peignent généreux, libéral, hôte accueillant, détendu, amoureux de la vie, des bons plats et des bons vins[70]. Mais Grignon reste toujours, même quand il est chez lui, un acteur et un personnage difficile à cerner. Il aime d'ailleurs, devant ses amis, jouer ses principaux personnages ou mimer en les caricaturant, ses cibles favorites. Marguerite Wilson fait cette remarque juste: "C'est que M. Grignon est un véritable acteur et l'on ne sait jamais très bien quand il joue la comédie ou quand il est lui-même[71]". Il faut préciser que Grignon fait tout pour garder intacte son image "d'ours mal léché" et "sa réputation de journaliste libre" (PV, I, 169). Il se vante souvent d'être grossier et frustre, "un primaire, un triste sire d'extraction très basse" (PV, V, 95) et "ça [lui] fait un 'velours' d'en parler" (PV, IV, 285):

> "Moi 'frustre'? Allons-donc. [...] Voyons! Ce n'est pas juste. Tous mes lecteurs savent que mon style est harmonieux, doux, soyeux, plein de charmes et de grâces, arrondi, moelleux, velouté, édulcorant, lénitif et 'joli'. C'est connu de tout le monde. [...] Moi 'un dégoûtant'! Ah! non par exemple! Je suis ce qu'il y a de plus délicat, de plus tendre, de plus civilisé au pays de Québec.

---

70 Voir les témoignages de Rex Desmarchais, Jean-Pierre Bonneville, Jean Vallerant, Marguerite Wilson et quelques autres.

71 Marguerite Wilson, "Claude-Henri Grignon à l'écran", la Rm, 30e année, n°1, mai 1948, p. 6.

> Je parle toujours par euphémismes et lorsque j'ai des invectives à lancer à mes adversaires qui se croient mes ennemis, je le fais toujours avec des précautions qui disent assez que je demeure le plus ragoûtant des écrivains" (PV, IV, 221, 222).

Jusqu'à la fin, Claude-Henri Grignon s'arrangera pour parler de lui avec humour, pour faire des aveux qui sont autant d'énigmes. En 1967, il écrit:

> "Un certain lion du Nord, tout de poil vêtu, naturellement, se promène toujours avec une canne. Une fois, c'est la canne de Duplessis (authentique), une autre fois, c'est la canne à T.-D. Bouchard. Lorsqu'il porte la canne à Duplessis, il dit du mal de T.-D.; lorsqu'il a la canne de T.-D., il dit du mal de Duplessis. Drôle d'homme ce lion. Il est un contradicteur né. Une espèce de Père Chicanaud[72]".

Aux environs de 1940, Grignon a "réussi" tant bien que mal à se faire un nom et à s'imposer, en tapant sur les autres surtout. Mais s'il est populaire et célèbre, il n'est pas cependant à l'abri du besoin. Avec "les Belles Histoires", la prospérité s'en vient. Et il n'aura même plus à se battre pour s'enrichir[73]. Enfin, il pourra être conteur à plein temps. L'évolution de

---

72 CHG, "le Calepin d'un curieux", le Jph, 25 février 1967, p. 4.

73 Grignon déclare en 1965 à Jean-Pierre Bonneville: "C'est que j'ai été pauvre et quand le succès s'est présenté à moi sous la forme des "Belles Histoires des pays d'en haut", j'en ai profité. J'avais rêvé dans ma jeunesse de boire du bon champagne. Eh! bien, j'ai bu du champagne à la caisse, j'en ai bu au point d'en être saturé et dégoûté. Aujourd'hui, j'ai une certaine aisance et j'en profite". Bonneville commente de son côté: "On dit que Claude-Henri Grignon est riche à craquer, qu'il vaut $350,000 et qu'il est propriétaire d'une dizaine de maisons cossues de Sainte-Adèle. C'est peut-être vrai, mais le père de Séraphin ne s'en vante pas". Voir "Claude-Henri Grignon, pamphlétaire et télé-romancier", la Frontière, 9 septembre 1965, p. 6.

l'oeuvre de Claude-Henri Grignon trace une ligne qui part du réel, d'un réel discuté, contesté, dénoncé le plus souvent, et qui semble bien aboutir à un univers où vont régner en maîtresses incontestées les évocations et les reconstitutions. Est-ce démission? Dans une certaine mesure, oui. Car, avec "les Belles Histoires", Grignon opte de façon claire pour le conformisme et la sécurité. Pourrait-on l'en blâmer? Il n'est pas facile d'être toujours le mal aimé et de toujours vivre dangereusement! En fait, on l'a dit, c'est dès 1934, avec le Déserteur, que Grignon opte pour le conformisme et le succès. Dès cette époque, un critique mène une petite enquête: l'économiste croit peu à l'efficacité du livre, le moraliste se réjouit, l'homme d'affaires aussi mais, on le devine, pas pour les mêmes raisons! Il se réjouit parce qu'il commence à voir en lui "un homme sérieux": "Enfin un écrivain qui fait des livres qui se vendent!" Tandis que l'ombre de Léon Bloy s'inquiète: "Prends garde à la trahison, mon frère[74]".

Toujours est-il que peu à peu, le passé et toute une époque révolue, celle de la colonisation des Laurentides à la fin du XIX^{e} siècle, s'imposent et envahissent littéralement l'imaginaire de l'auteur. Le Père Bougonneux ne cesse de le répéter. En 1954, "J'peux pas croire qu'i en a qui se meurent d'ennuyance, quand le passé est là, plus présent et plus vivant que jamais"... (Ba/PB, 09.54, 91). En 1955: "Et admettez que l'on vit beaucoup plus du passé

---

74 Henri Girard, "Cl.-H. Grignon et ses récits de la terre", le C, 9 juin 1934, p. 2.

que du présent (Ba/PB, 09.55, 104). En 1960: "J'vis beaucoup plus du passé que du présent, que de l'avenir surtout qui sera toujours confus et incertain" (Ba/PB, 09.60, 104). En 1964: "Faut-il rappeler ces temps lointains et pourtant si près de moi encore? Le passé est là toujours présent à ma mémoire" (Ba/PB, 03.64, 94)[75]. Contre un présent toujours décevant, une réalité dure et amère, le polémiste opte de plus en plus pour un univers de fiction, un univers chaud, compensateur, réconfortant, sécurisant et aussi, il faut le dire et le redire, rentable. Un univers que le narrateur omniscient et omnipotent peut, à sa guise, contrôler, façonner et refaçonner sans cesse.

La polémique avait donné à Claude-Henri Grignon la célébrité. La fiction allait maintenant lui donner la richesse.

---

75 En 1968, il nous dit que dans ses longues promenades à travers Sainte-Adèle, il salue peu, tout occupé qu'il est à causer "très sérieusement" avec Séraphin, Donalda, le curé Labelle, le père Ovide, Angélique, Alexis et tous les autres personnages des "Belles Histoires": "Je vis dans un monde imaginaire, quoi de plus merveilleux! [...] Je vis avec eux. Je me promène avec eux. J'en ai bien le droit il me semble". Voir CHG, "le Passé toujours vivant", le Jph, 9 novembre 1968, p. 8.

B I B L I O G R A P H I E *

* On trouvera de la page 1137-1 à la page 1137-3, un COMPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE.

B I B L I O G R A P H I E

I - ÉCRITS DE CLAUDE-HENRI GRIGNON

1. LIVRES

Valdombre, les Vivants et les Autres, (Montréal), Librairie Ducharme, 1922, 15 p.

Grignon, Claude-Henri, le Secret de Lindbergh, Montréal, Editions de la Porte d'or, 1928, 209 p.

------, Ombres et Clameurs/Regards sur la littérature canadienne, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 204 p.

------, Un homme et son péché, Montréal, Éditions du Totem, 1933, 212 p.

------, le Déserteur et Autres Récits de la terre, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934, 219 p.

------, Précisions sur "Un homme et son péché", Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1936, 109 p.

2. REVUE

Valdombre, les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, 5 tomes:
tome 1: 1er décembre 1936 - 1er novembre 1937, 556 p.;
tome 2: décembre 1937 - novembre 1938, 562 p.;
tome 3: décembre 1938 - novembre 1939, 461 p.;
tome 4: juin 1940 - avril/mai 1941, 415 p.;
tome 5: mars/avril 1942 - juin 1943, 246 p.

3. ARTICLES

3.1. Articles publiés dans des revues

LA VIE CANADIENNE (1930)

Valdombre, la Critique des livres/Littérature canadienne-française, n° 40, janvier 1930, p. 63-71.

------, la Critique des livres/Littérature canadienne-française, n° 44, mai 1930, p. 45-58.

LA REVUE POPULAIRE (1931, 1932, 1934)

Des Esseintes, Livres et Revues/"Derrière la scène" par Françoise Gaudet/"Les Bengalis/Poésies" par Arthur de Bussières/"Paragraphes/Critiques" par Alfred Desrochers, vol. 24, n° 9, septembre 931, p. 21-22.

------, Livres et Revues/Un mauvais livre? "La Chair décevante", vol. 24, n° 12, décembre 1931, p. 24.

------, Livres et Revues/"Pour une doctrine" par Édouard Montpetit/"Gloses critiques" par Louis Dantin/"Juana mon aimée", roman par Harry Bernard/"Avec ma vie", poèmes par Lucien Rainier/Les Éditions Albert Lévesque, vol. 25, n° 1, janvier 1932, p. 23, 49, 50.

------, Livres et Revues/"Metropolitan Museum", poèmes par Robert Choquette, vol. 25, n° 2, février 1932, p. 23.

------, Livres et Revues/"Nos immortels" par Germain Beaulieu/"Le Vrai Remède" par l'abbé Georges-Marie Bilodeau/"Dilettante" par Claude Robillard, vol. 25. n° 3, mars 1932, p. 32.

Gignon, Claude Henri, "la Piste", vol. 27, n° 10, octobre 1934, p. 9-10.

VIVRE (1934, 1935)

Valdombre, le Cycle des damnés/Flaubert, 1re série, n° 5, décembre 1934, p. 8-10.

------, Faites de la terre, 1re série, n° 6, janvier 1935, p. 25-26.

------, l'Indignation d'un enfant de choeur, 2e série, n° 5, 15 mai 1935, p. 5.

L'ÉMERILLON (1936)

Grignon, Claude-Henri, Un dimanche de gloire, vol. 1, n° 1, janvier 1936, p. 10-12.

------, le Robert Greslou de la rue Saint-Hubert, vol. 1, n° 2, février 1936, p. 11-13.

------, Dernières Pages d'un grand critique, vol. 1, n° 6, juin 1936, p. 5-7.

LA VIE AU GRAND AIR (1937, 1938)

Valdombre, Découverte d'un paradis, vol. 1, n° 1, juillet 1937, p. 9-12.

------, Un quart d'heure avec Johnny Gagnon, vol. 1, n° 3, septembre 1937, p. 13-16.

------, l'Enfant de la montagne, Viateur Cousineau, vol. 1, n° 6, janvier 1938, p. 7-14.

PAYSANA (1940, 1941, 1942)

Grignon, Claude-Henri, Lettre aux paysannes, vol. 3, n° 1, mars 1940, p. 16-17.

------, Gloire à la glèbe, 4e année, n° 2, avril 1941, p. 4.

------, Gloire à la glèbe, 4e année, n° 4, juin 1941, p. 4.

------, Lettre aux paysannes, 4e année, n° 11, janvier 1942, p. 7.

------, Lettre aux paysannes, 4e année, n° 12, février 1942, p. 4.

------, Lettre aux paysannes, 5e année, n° 1, mars 1942, p. 8.

------, Lettre aux paysannes, 5e année, n° 2, avril 1942, p. 4.

------, Lettre aux paysannes, 5e année, n° 3, mai 1942, p. 12.

LE BULLETIN DES AGRICULTEURS (1941 à 1973)

* La célèbre rubrique, "le Père Bougonneux", est signée Valdombre de mai 1941 à décembre 1941. Puis, Claude-Henri Grignon, de janvier 1942 à octobre 1970. Si la rubrique a un second titre, nous l'indiquons à gauche. Précisons qu'à partir de mai 1955, la rubrique change. Elle prend nettement la forme d'un conte. Son titre change d'ailleurs, qui devient "le Père Bougonneux et ses contes de la montagne". Ici encore, quand il y a lieu, le second titre est précisé. On trouvera plus loin les dates de parution de la bande dessinée, Séraphin/L'Histoire illustrée d'"Un homme et son péché". Et enfin, les dates de parution d'articles divers.

Valdombre, le Père Bougonneux,
vol. 37, n° 5, mai 1941, p. 8, 45-46
vol. 37, n° 6, juin 1941, p. 11, 51.
vol. 37, n° 7, juillet 1941, p. 8, 31-32.
vol. 37, n° 8, août 1941, p. 10, 51.
vol. 37, n° 9, septembre 1941, p. 10, 37.
vol. 37, n° 10, octobre 1941, p. 8, 38.
vol. 37, n° 11, novembre 1941, p. 10, 43.
vol. 37, n° 12, décembre 1941, p. 8, 30.

Grignon, Claude-Henri, le Père Bougonneux,
vol. 38, n° 1, janvier 1942, p. 8, 12.
vol. 38, n° 2, février 1942, p. 8, 21.
vol. 39, n° 5, mai 1943, p. 4-5.
vol. 39, n° 6, juin 1943, p. 3.
vol. 39, n° 7, juillet 1943, p. 3.
vol. 39, n° 8, août 1943, p. 3.

Comment le père Zime s'y est pris... (pour plaire à un ministre et à Mam'zelle Mathurine),
vol. 39, n° 9, septembre 1943, p. 5.
vol. 39, n° 10, octobre 1943, p. 5.
vol. 39, n° 11, novembre 1943, p. 5.
vol. 39, n° 12, décembre 1943, p. 5.
vol. 40, n° 1, janvier 1944, p. 5.
vol. 40, n° 2, février 1944, p. 5.
vol. 40, n° 3, mars 1944, p. 6.
vol. 40, n° 4, avril 1944, p. 6.
vol. 40, n° 5, mai 1944, p. 6.
vol. 40, n° 6, juin 1944, p. 6.
vol. 40, n° 7, juillet 1944, p. 6.
vol. 40, n° 8, août 1944, p. 6.
vol. 40, n° 9, septembre 1944, p. 6.
vol. 40, n° 10, octobre 1944, p. 6.
vol. 40, n° 11, novembre 1944, p. 6.
vol. 40, n° 12, décembre 1944, p. 4.
vol. 41, n° 1, janvier 1945, p. 4.
vol. 41, n° 2, février 1945, p. 4.
vol. 41, n° 3, mars 1945, p. 4.
vol. 41, n° 4, avril 1945, p. 4.
vol. 41, n° 5, mai 1945, p. 4.
vol. 41, n° 6, juin 1945, p. 4.
vol. 41, n° 7, juillet 1945, p. 4.
vol. 41, n° 8, août 1945, p. 4.
vol. 41, n° 9, septembre 1945, p. 4.
vol. 41, n° 10, octobre 1945, p. 4.
vol. 41, n° 11, novembre 1945, p. 4.
vol. 41, n° 12, décembre 1945, p. 4.
vol. 42, n° 1, janvier 1946, p. 4.
vol. 42, n° 2, février 1946, p. 5.

vol. 42, n° 3, mars 1946, p. 4.
vol. 42, n° 4, avril 1946, p. 4.
vol. 42, n° 5, mai 1946, p. 4.
vol. 42, n° 6, juin 1946, p. 4.
vol. 42, n° 7, juillet 1946, p. 4.
vol. 42, n° 8, août 1946, p. 4.
vol. 42, n° 9, septembre 1946, p. 4.
vol. 42, n° 10, octobre 1946, p. 4.
vol. 42, n° 11, novembre 1946, p. 4.
vol. 42, n° 12, décembre 1946, p. 4.
vol. 43, n° 1, janvier 1947, p. 4.
vol. 43, n° 2, février 1947, p. 7.
vol. 43, n° 3, mars 1947, p. 7.
vol. 43, n° 4, avril 1947, p. 4.
vol. 43, n° 5, mai 1947, p. 4.
vol. 43, n° 6, juin 1947, p. 4.
vol. 43, n° 7, juillet 1947, p. 4.
vol. 43, n° 8, août 1947, p. 4.
vol. 43, n° 9, septembre 1947, p. 10.
vol. 43, n° 10, octobre 1947, p. 12, 25.
vol. 43, n° 11, novembre 1947, p. 4, 19.
vol. 43, n° 12, décembre 1947, p. 4.
vol. 44, n° 1, janvier 1948, p. 4-5.
vol. 44, n° 2, février 1948, p. 57-58.
vol. 44, n° 3, mars 1948, p. 80.
vol. 44, n° 4, avril 1948, p. 85.
vol. 44, n° 5, mai 1948, p. 66.
vol. 44, n° 6, juin 1948, p. 64.
vol. 44, n° 7, juillet 1948, p. 44.
vol. 44, n° 8, août 1948, p. 42.
vol. 44, n° 9, septembre 1948, p. 72.
vol. 44, n° 10, octobre 1948, p. 82.
vol. 44, n° 11, novembre 1948, p. 74.
vol. 44, n° 12, décembre 1948, p. 50.
vol. 45, n° 1, janvier 1949, p. 36.
vol. 45, n° 2, février 1949, p. 60.
vol. 45, n° 3, mars 1949, p. 92.
vol. 45, n° 4, avril 1949, p. 100.
vol. 45, n° 5, mai 1949, p. 100.
vol. 45, n° 6, juin 1949, p. 78.
vol. 45, n° 7, juillet 1949, p. 46.
vol. 45, n° 8, août 1949, p. 59.
vol. 45, n° 9, septembre 1949, p. 76.
vol. 45, n° 10, octobre 1949, p. 98.
vol. 45, n° 11, novembre 1949, p. 86.
vol. 45, n° 12, décembre 1949, p. 44
vol. 46, n° 1, janvier 1950, p. 52, 57.
vol. 46, n° 2, février 1950, p. 60.
vol. 46, n° 4, avril 1950, p. 88.
vol. 46, n° 5, mai 1950, p. 96.

vol. 46, n° 6, juin 1950, p. 70.
vol. 46, n° 7, juillet 1950, p. 52.
vol. 46, n° 8, août 1950, p. 48.
vol. 46, n° 9, septembre 1950, p. 72.
vol. 46, n° 10, octobre 1950, p. 82.
vol. 46, n° 11, novembre 1950, p. 88.
vol. 46, n° 12, décembre 1950, p. 20.
vol. 47, n° 1, janvier 1951, p. 25.
vol. 47, n° 2, février 1951, p. 64-65.
vol. 47, n° 3, mars 1951, p. 83.
vol. 47, n° 4, avril 1951, p. 27.
vol. 47, n° 5, mai 1951, p. 88.
vol. 47, n° 6, juin 1951, p. 66.
vol. 47, n° 7, juillet 1951, p. 44.
vol. 47, n° 8, août 1951, p. 38.
vol. 47, n° 9, septembre 1951, p. 93-94.
vol. 47, n° 10, octobre 1951, p. 88.
vol. 47, n° 11, novembre 1951, p. 91.
vol. 47, n° 12, décembre 1951, p. 56-57.
vol. 48, n° 1, janvier 1952, p. 54-55.
vol. 48, n° 2, février 1952, p. 82-83.
vol. 48, n° 3, mars 1952, p. 94.
34e année, n° 5, mai 1952, p. 109.
34e année, n° 6, juin 1952, p. 70-71.
34e année, n° 7, juillet 1952, p. 56-57.
34e année, n° 8, août 1952, p. 54-55.
34e année, n° 9, septembre 1952, p. 94-95.
34e année, n° 10, octobre 1952, p. 96-97.
34e année, n° 11, novembre 1952, p. 80-81.
34e année, n° 12, décembre 1952, p. 62.
35e année, n° 1, janvier 1953, p. 69, 73.
35e année, n° 2, février 1953, p. 87-88.
35e année, n° 4, avril 1953, p. 116-117.
35e année, n° 5, mai 1953, p. 94-95.
35e année, n° 6, juin 1953, p. 77-78.
35e année, n° 7, juillet 1953, p. 54-55.
36e année, n° 8, août 1953, p. 70.
36e année, n° 9, septembre 1953, p. 85-86.
36e année, n° 10, octobre 1953, p. 93-94.
36e année, n° 11, novembre 1953, p. 88-89.
36e année, n° 12, décembre 1953, p. 56-57.
36e année, n° 11, janvier 1954, p. 67-71.
36e année, n° 12, février 1954, p. 82-83.
37e année, n° 1, mars 1954, p. 112-113.
37e année, n° 2, avril 1954, p. 104-105.
37e année, n° 3, mai 1954, p. 104-105.
37e année, n° 4, juin 1954, p. 88-89.
37e année, n° 5, juillet 1954, p. 56-57.
37e année, n° 6, août 1954, p. 72-73.
37e année, n° 7, septembre 1954, p. 96-97.

37e année, n° 8, octobre 1954, p. 96-97.
37e année, n° 9, novembre 1954, p. 96.
37e année, n° 10, décembre 1954, p. 56.
37e année, n° 12, février 1955, p. 96-97.
38e année, n° 1, mars 1955, p. 104-105.
38e année, n° 2, avril 1955, p. 112-113.

------, le Père Bougonneux et ses contes de la montagne,
38e année, n° 3, mai 1955, p. 112-113.
38e année, n° 4, juin 1955, p. 88-89.
38e année, n° 5, juillet 1955, p. 54-55.
38e année, n° 6, août 1955, p. 72-73.
38e année, n° 7, septembre 1955, p. 104-105.
38e année, n° 8, octobre 1955, p. 104-105.
38e année, n° 9, novembre 1955, p. 94-95.
38e année, n° 10, décembre 1955, p. 54-55.
38e année, n° 12, février 1956, p. 96-97.
39e année, n° 1, mars 1956, p. 128-129.
39e année, n° 2, avril 1956, p. 126-127.
39e année, n° 3, mai 1956, p. 128-129.
39e année, n° 4, juin 1956, p. 86-87.
39e année, n° 5, juillet 1956, p. 64-65.
39e année, n° 6, août 1956, p. 70-71.
39e année, n° 7, septembre 1956, p. 102-103.
39e année, n° 8, octobre 1956, p. 116-117.
39e année, n° 9, novembre 1956, p. 94-95.
39e année, n° 10, décembre 1956, p. 52-53.
39e année, n° 11, janvier 1957, p. 72-74.
39e année, n° 12, février 1957, p. 110-111.
40e année, n° 1, mars 1957, p. 136-137.
40e année, n° 2, avril 1957, p. 140-141.
40e année, n° 3, mai 1957, p. 140-141.
40e année, n° 4, juin 1957, p. 98-99.
40e année, n° 6, août 1957, p. 74-75.
40e année, n° 7, septembre 1957, p. 118-119.
40e année, n° 8, octobre 1957, p. 94-95.
40e année, n° 9, novembre 1957, p. 108-109.
40e année, n° 10, décembre 1957, p. 60-61.
40e année, n° 11, janvier 1958, p. 73-74.
40e année, n° 12, février 1958, p. 98-99.
41e année, n° 1, mars 1958, p. 120-121.
41e année, n° 2, avril 1958, p. 106-107.
41e année, n° 3, mai 1958, p. 108-109.
41e année, n° 4, juin 1958, p. 82-83.
41e année, n° 6, août 1958, p. 70-71.
41e année, n° 7, septembre 1958, p. 88-89.
41e année, n° 8, octobre 1958, p. 112-113.
41e année, n° 9, novembre 1958, p. 102-103.
41e année, n° 10, décembre 1958, p. 50-51.
41e année, n° 11, janvier 1959, p. 72-73.

la Bonne Aventure,	41e année, n° 12, février 1959, p. 112-113.
le Paria,	42e année, n° 1, mars 1959, p. 118-119.
	42e année, n° 2, avril 1959, p. 108-109.
le Testament,	42e année, n° 3, mai 1959, p. 120-121.
	42e année, n° 4, juin 1959, p. 81.
le Billet chanceux,	42e année, n° 5, juillet 1959, p. 54-55.
Une preuve d'amour,	42e année, n° 7, septembre 1959, p. 98-99.
le Guenillou,	42e année, n° 8, octobre 1959, p. 106-107.
	42e année, n° 9, novembre 1959, p. 84-85.
le Loup,	42e année, n° 10, décembre 1959, p. 40-41.
	42e année, n° 11, janvier 1960, p. 73.
le Billet doux,	42e année, n° 12, février 1960, p. 100-101.
Son homme,	43e année, n° 1, mars 1960, p. 104-105.
	43e année, n° 2, avril 1960, p. 124-125.
la Confession,	43e année, n° 3, mai 1960, p. 108-109.
le Grand Pardon,	43e année, n° 4, juin 1960, p. 76-77.
les Trois Oncles,	43e année, n° 5, juillet 1960, p. 19-20.
Une passion,	43e année, n° 6, août 1960, p. 64-65.
Drôle d'aventurier,	43e année, n° 7, septembre 1960, p. 104-105.
	43e année, n° 10, décembre 1960, p. 33.
le Dernier Refuge,	43e année, n° 11, janvier 1961, p. 45-46.
	43e année, n° 12, février 1961, p. 92.
le Mort,	44e année, n° 1, mars 1961, p. 94-95.
le Coffret d'argent,	44e année, n° 2, avril 1961, p. 94-95.
l'Héritier,	44e année, n° 3, mai 1961, p. 92-93.
	44e année, n° 4, juin 1961, p. 60-61.
le Solitaire,	44e année, n° 5, juillet 1961, p. 60.
l'Avocat de la couronne,	44e année, n° 7, septembre 1961, p. 76-78.
	44e année, n° 8, octobre 1961, p. 76-77.
	44e année, n° 9, novembre 1961, p. 73-74.
	44e année, n° 10, décembre 1961, p. 53.
Une erreur judiciaire,	44e année, n° 12, février 1962, p. 84-85.
	45e année, n° 1, mars 1962, p. 80.
Un roman d'amour,	45e année, n° 2, avril 1962, p. 96-97.
Monsieur Casimir,	45e année, n° 3, mai 1962, p. 63-64.
Un homme en or,	45e année, n° 5, juillet 1962, p. 56.
L'Autre Femme,	45e année, n° 6, août 1962, p. 60-61, 63.
Anniversaire,	45e année, n° 7, septembre 1962, p. 68-69.
l'Auberge du Silence,	45e année, n° 8, octobre 1962, p. 80-81.
Une tragique mission,	45e année, n° 10, décembre 1962, p. 52.
	45e année, n° 11, janvier 1963, p. 60, 62.
les Vacances de Monsieur,	45e année, n° 12, février 1963, p. 35-37.
le Grand Deuil,	46e année, n° 1, mars 1963, p. 90.
le Dernier Coup,	46e année, n° 2, avril 1963, p. 80-81.
Un homme d'affaires,	46e année, n° 3, mai 1963, p. 86-87.
la Douce,	46e année, n° 5, juillet 1963, p. 48-49.
le Sourd,	46e année, n° 6, août 1963, p. 52-53.
Reconnaissance,	46e année, n° 7, septembre 1963, p. 70-72.
la Lettre recommandée,	46e année, n° 8, octobre 1963, p. 72-73.
le Parieur,	46e année, n° 11, janvier 1964, p. 58-59, 61.

la Mère aux chats, 46e année, n° 12, février 1964, p. 82-83.
la Requête, 47e année, n° 1, mars 1964, p. 94-95.
le Pont, 47e année, n° 2, avril 1964, p. 90-91.
le Berceau, 47e année, n° 3, mai 1964, p. 76-77.
Souris, 47e année, n° 5, juillet 1964, p. 46-47.
Une belle promesse, 47e année, n° 6, août 1964, p. 60.
les Lettres d'amour, 47e année, n° 7, septembre 1964, p. 70-71.
Mademoiselle Misère, 47e année, n° 8, octobre 1964, p. 64-65.
la Nuit noire, 47e année, n° 9, novembre 1964, p. 53, 62.
Un noël tragique, 47e année, n° 10, décembre 1964, p. 45-46.
le Manigancеux, 47e année, n° 11, janvier 1965, p. 69-70.
les deux amis, 48e année, n° 1, mars 1965, p. 90-91.
Jalousie, 48e année, n° 2, avril 1965, p. 104-105.
Tourmaline, 48e année, n° 3, mai 1965, p. 81-82.
Une vieille fille, 48e année, n° 4, juin 1965, p. 56-57.
la Fenêtre, 48e année, n° 5, juillet 1965, p. 56-57.
la Page déchirée, 48e année, n° 6, août 1965, p. 50-51.
le Veuf, 48e année, n° 7, septembre 1965, p. 82-83.
le Dévot, 48e année, n° 8, octobre 1965, p. 69-70.
le Bluffeur, 48e année, n° 10, décembre 1965, p. 47.
la Petite Croix d'ivoire, 48e année, n° 11, janvier 1966, p. 62-63.
le Choix, 48e année, n° 12, février 1966, p. 55-57.
l'Ours, 49e année, n° 1, mars 1966, p. 76-77.
l'Étrangère, 49e année, n° 2, avril 1966, p. 96-97.
la Dive Bouteille, 49e année, n° 3, mai 1966, p. 50-51.
l'Homme de la petite misère, 49e année, n° 4, juin 1966, p. 63-64.
Un vieux scrupuleux, 49e année, n° 5, juillet 1966, p. 49-50.
Boucane, 49e année, n° 7,, septembre 1966, p. 73-75.
les Dernières Visites, 49e année, n° 8, octobre 1966, p. 79-80.
le Voyou, 49e année, n° 9, novembre 1966, p. 67-68.
Un cadeau inattendu, 49e année, n° 11, janvier 1967, p. 67-68.
Monsieur le baron, 49e année, n° 12, février 1967, p. 87, 89.
le Crêpe, 50e année, n° 1, mars 1967, p. 89, 91.
le Livre d'heures, 50e année, n° 2, avril 1967, p. 74-75.
la Chatte, 50e année, n° 3, mai 1967, p. 85-86.
Remords, 50e année, n° 6, août 1967, p. 59-60.
l'Ami du peuple, 50e année, n° 7, septembre 1967, p. 66-67.
Boulé Klondyke, 50e année, n° 8, octobre 1967, p. 56-57.
le Canot d'écorce, 50e année, n° 9, novembre 1967, p. 64-65.
le Miracle de noël, 50e année, n° 10, décembre 1967, p. 54-55.
le Benjamin, 50e année, n° 11, janvier 1968, p. 56, 58.
la Dernière Bordée, 51e année, n° 1, mars 1968, p. 116-117.
Guédille, 51e année, n° 2, avril 1968, p. 82-84.
Une grande demoiselle, 51e année, n° 3, mai 1968, p. 28, 55.
Fidélio, 51e année, n° 5, juillet 1968, p. 47-48.
l'Auberge du draveur, 51e année, n° 6, août 1968, p. 58-59.
la Ligne dormante, 51e année, n° 7, septembre 1968, p. 80-81.
Ma Normandie, 51e année, n° 8, octobre 1968, p. 68-69.
l'Héritage, 51e année, n° 11, janvier 1969, p. 52-53.
Clair de lune, 51e année, n° 12, février 1969, p. 71-72.

le Printemps noir,	52e année, n° 1, mars 1969, p. 48-50.
Crapousin,	52e année, n° 2, avril 1969, p. 56-57.
Un seul amour,	52e année, n° 3, mai 1969, p. 89-90.
la Veillée au corps,	52e année, août 1969, p. 56, 59.
l'Enfant prodigue,	52e année, septembre 1969, p. 80, 82.
Doux comme du miel,	52e année, octobre 1969, p. 98-99.
le Sacrifié,	52e année, novembre 1969, p. 68-69.
Un noël des pauvres,	52e année, décembre 1969, p. 56-57.
Todule le vertueux,	52e année, février 1970, p. 63, 65.
le Prix du sacrifice,	53e année, mars 1970, p. 99, 101.
le Senteux,	53e année, octobre 1970, p. 79, 81.

---

* La bande dessinée qui a pour héros, Séraphin, paraît d'octobre 1951 à septembre 1970. Les textes sont de Grignon et les dessins, du célèbre Albert Chartier.

Grignon, Claude-Henri, Séraphin/L'Histoire illustrée d'"Un homme et son péché",
vol. 47, n° 10, octobre 1951, p. 53.
vol. 47, n° 11, novembre 1951, p. 51.
vol. 47, n° 12, décembre 1951, p. 39.
vol. 48, n° 1, janvier 1952, p. 35.
vol. 48, n° 2, février 1952, p. 52.
vol. 48, n° 3, mars 1952, p. 55.
34e année, n° 4, avril 1952, p. 73.
34e année, n° 5, mai 1952, p. 59.
34e année, n° 6, juin 1952, p. 45.
34e année, n° 7, juillet 1952, p. 35.
34e année, n° 8, août 1952, p. 35.
34e année, n° 9, septembre 1952, p. 53.
34e année, n° 10, octobre 1952, p. 61.
34e année, n° 11, novembre 1952, p. 51.
34e année, n° 12, décembre 1952, p. 41.
35e année, n° 1, janvier 1953, p. 49.
35e année, n° 2, février 1953, p. 45.
35e année, n° 3, mars 1953, p. 60.
35e année, n° 4, avril 1953, p. 64.
35e année, n° 5, mars 1953, p. 48.
35e année, n° 6, juin 1953, p. 48.
36e année, n° 8, août 1953, p. 64.
36e année, n° 9, septembre 1953, p. 74.
36e année, n° 10, octobre 1953, p. 52.
36e année, n° 11, novembre 1953, p. 48.
36e année, n° 12, décembre 1953, p. 38.
36e année, n° 11, janvier 1954, p. 46.
36e année, n° 12, février 1954, p. 50.
37e année, n° 1, mars 1954, p. 56.
37e année, n° 2, avril 1954, p. 60.
37e année, n° 3, mai 1954, p. 60.

37e année, n° 4, juin 1954, p. 52.
37e année, n° 5, juillet 1954, p. 44.
37e année, n° 6, août 1954, p. 44.
37e année, n° 7, septembre 1954, p. 56.
37e année, n° 8, octobre 1954, p. 56.
37e année, n° 9, novembre 1954, p. 52.
37e année, n° 10, décembre 1954, p. 40.
37e année, n° 11, janvier 1955, p. 40.
37e année, n° 12, février 1955, p. 52.
38e année, n° 1, mars 1955, p. 66.
38e année, n° 2, avril 1955, p. 58.
38e année, n° 3, mai 1955, p. 54.
38e année, n° 4, juin 1955, p. 48.
38e année, n° 5, juillet 1955, p. 50.
38e année, n° 6, août 1955, p. 32.
38e année, n° 7, septembre 1955, p. 68.
38e année, n° 8, octobre 1955, p. 90.
38e année, n° 9, novembre 1955, p. 56.
38e année, n° 10, décembre 1955, p. 37.
38e année, n° 11, janvier 1956, p. 50.
38e année, n° 12, février 1956, p. 54.
39e année, n° 1, mars 1956, p. 84.
39e année, n° 2, avril 1956, p. 90.
39e année, n° 3, mai 1956, p. 75.
39e année, n° 4, juin 1956, p. 54.
39e année, n° 5, juillet 1956, p. 46.
39e année, n° 6, août 1956, p. 52.
39e année, n° 7, septembre 1956, p. 90.
39e année, n° 8, octobre 1956, p. 111.
39e année, n° 9, novembre 1956, p. 62.
39e année, n° 10, décembre 1956, p. 42.
39e année, n° 11, janvier 1957, p. 40.
39e année, n° 12, février 1957, p. 66.
40e année, n° 1, mars 1957, p. 70.
40e année, n° 2, avril 1957, p. 66.
40e année, n° 3, mai 1957, p. 84.
40e année, n° 4, juin 1957, p. 72.
40e année, n° 5, juillet 1957, p. 48.
40e année, n° 6, août 1957, p. 50.
40e année, n° 7, septembre 1957, p. 60.
40e année, n° 8, octobre 1957, p. 74.
40e année, n° 9, novembre 1957, p. 78.
40e année, n° 10, décembre 1957, p. 46.
40e année, n° 11, janvier 1958, p. 72.
40e année, n° 12, février 1958, p. 95.
40e année, n° 1, mars 1958, p. 94.
41e année, n° 2, avril 1958, p. 91.
41e année, n° 3, mai 1958, p. 106.
41e année, n° 4, juin 1958, p. 81.
41e année, n° 5, juillet 1958, p. 50.



41e année, n° 6, août 1958, p. 48.
41e année, n° 7, septembre 1958, p. 68.
41e année, n° 8, octobre 1958, p. 80.
41e année, n° 9, novembre 1958, p. 60.
41e année, n° 10, décembre 1958, p. 38.
41e année, n° 11, janvier 1959, p. 56.
41e année, n° 12, février 1959, p. 79.
42e année, n° 1, mars 1959, p. 101.
42e année, n° 2, avril 1959, p. 80.
42e année, n° 3, mai 1959, p. 84.
42e année, n° 4, juin 1959, p. 70.
42e année, n° 5, juillet 1959, p. 44.
42e année, n° 6, août 1959, p. 37.
42e année, n° 7, septembre 1959, p. 76.
42e année, n° 8, octobre 1959, p. 82.
42e année, n° 9, novembre 1959, p. 64.
42e année, n° 10, décembre 1959, p. 38.
42e année, n° 11, janvier 1960, p. 74.
42e année, n° 12, février 1960, p. 90.
43e année, n° 1, mars 1960, p. 86.
43e année, n° 2, avril 1960, p. 110.
43e année, n° 3, mai 1960, p. 84.
43e année, n° 4, juin 1960, p. 60.
43e année, n° 5, juillet 1960, p. 23.
43e année, n° 6, août 1960, p. 30.
43e année, n° 7, septembre 1960, p. 40.
43e année, n° 8, octobre 1960, p. 70.
43e année, n° 9, novembre 1960, p. 60.
43e année, n° 10, décembre 1960, p. 30.
43e année, n° 11, janvier 1961, p. 51.
43e année, n° 12, février 1961, p. 94.
44e année, n° 1, mars 1961, p. 54.
44e année, n° 2, avril 1961, p. 84.
44e année, n° 3, mai 1961, p. 74.
44e année, n° 4, juin 1961, p. 44.
44e année, n° 5, juillet 1961, p. 34.
44e année, n° 6, août 1961, p. 66.
44e année, n° 7, septembre 1961, p. 64.
44e année, n° 8, octobre 1961, p. 68.
44e année, n° 9, novembre 1961, p. 69.
44e année, n° 10, décembre 1961, p. 51.
44e année, n° 11, janvier 1962, p. 62.
44e année, n° 12, février 1962, p. 60.
45e année, n° 1, mars 1962, p. 58.
45e année, n° 2, avril 1962, p. 89.
45e année, n° 3, mai 1962, p. 60.
45e année, n° 4, juin 1962, p. 64.
45e année, n° 5, juillet 1962, p. 52.
45e année, n° 6, août 1962, p. 62.
45e année, n° 7, septembre 1962, p. 64.

45e année, n° 8, octobre 1962, p. 73.
45e année, n° 9, novembre 1962, p. 44.
45e année, n° 10, décembre 1962, p. 42.
45e année, n° 11, janvier 1963, p. 54.
45e année, n° 12, février 1963, p. 53.
46e année, n° 1, mars 1963, p. 74.
46e année, n° 2, avril 1963, p. 70.
46e année, n° 3, mai 1963, p. 89.
46e année, n° 4, juin 1963, p. 56.
46e année, n° 5, juillet 1963, p. 42.
46e année, n° 6, août 1963, p. 56.
46e année, n° 7, septembre 1963, p. 54.
46e année, n° 8, octobre 1963, p. 58.
46e année, n° 9, novembre 1963, p. 63.
46e année, n° 10, décembre 1963, p. 38.
46e année, n° 11, janvier 1964, p. 60.
47e année, n° 12, février 1964, p. 65.
47e année, n° 1, mars 1964, p. 72.
47e année, n° 2, avril 1964, p. 92.
47e année, n° 3, mai 1964, p. 80.
47e année, n° 4, juin 1964, p. 56.
47e année, n° 5, juillet 1964, p. 45.
47e année, n° 6, août 1964, p. 54.
47e année, n° 7, septembre 1964, p. 60.
47e année, n° 8, octobre 1964, p. 84.
47e année, n° 9, novembre 1964, p. 56,
47e année, n° 10, décembre 1964, p. 42.
47e année, n° 11, janvier 1965, p. 46.
48e année, n° 12, février 1965, p. 76.
48e année, n° 1, mars 1965, p. 73.
48e année, n° 2, avril 1965, p. 86.
48e année, n° 3, mai 1965, p. 65.
48e année, n° 4, juin 1965, p. 49.
48e année, n° 5, juillet 1965, p. 46.
48e année, n° 6, août 1965, p. 52.
48e année, n° 7, septembre 1965, p. 76.
48e année, n° 8, octobre 1965, p. 71.
48e année, n° 9, novembre 1965, p. 71.
48e année, n° 10, décembre 1965, p. 44.
48e année, n° 11, janvier 1966, p. 61.
48e année, n° 12, février 1966, p. 60.
49e année, n° 1, mars 1966, p. 83.
49e année, n° 2, avril 1966, p. 98.
49e année, n° 3, mai 1966, p. 76.
49e année, n° 4, juin 1966, p. 65.
49e année, n° 5, juillet 1966, p. 44.
49e année, n° 6, août 1966, p. 53.
49e année, n° 7, septembre 1966, p. 60.
49e année, n° 8, octobre 1966, p. 71.
49e année, n° 9, novembre 1966, p. 60.

49e année, n° 10, décembre 1966, p. 44.
49e année, n° 11, janvier 1967, p. 74.
49e année, n° 12, février 1967, p. 88.
50e année, n° 1, mars 1967, p. 90.
50e année, n° 2, avril 1967, p. 69.
50e année, n° 3, mai 1967, p. 68.
50e année, n° 4, juin 1967, p. 66.
50e année, n° 5, juillet 1967, p. 48.
50e année, n° 6, août 1967, p. 34.
50e année, n° 7, septembre 1967, p. 63.
50e année, n° 8, octobre 1967, p. 54.
50e année, n° 9, novembre 1967, p. 72.
50e année, n° 10, décembre 1967, p. 36.
50e année, n° 11, janvier 1968, p. 64.
50e année, n° 12, février 1968, p. 56.
51e année, n° 1, mars 1968, p. 106.
51e année, n° 2, avril 1968, p. 86.
51e année, n° 3, mai 1968, p. 54.
51e année, n° 4, juin 1968, p. 52.
51e année, n° 5, juillet 1968, p. 52.
51e année, n° 6, août 1968, p. 54.
51e année, n° 7, septembre 1968, p. 76.
51e année, n° 8, octobre 1968, p. 56.
51e année, n° 9, novembre 1968, p. 62.
51e année, n° 10, décembre 1968, p. 40.
51e année, n° 11, janvier 1969, p. 49.
51e année, n° 12, février 1969, p. 80.
52e année, n° 1, mars 1969, p. 84.
52e année, n° 2, avril 1969, p. 82.
52e année, n° 3, mai 1969, p. 52.
52e année, n° 4, juin 1969, p. 54.
52e année, juillet 1969, p. 32.
52e année, août 1969, p. 54.
52e année, septembre 1969, p. 92.
52e année, octobre 1969, p. 48.
52e année, novembre 1969, p. 70.
52e année, décembre 1969, p. 54.
52e année, janvier 1970, p. 66.
52e année, février 1970, p. 60.
53e année, mars 1970, p. 100.
53e année, avril 1970, p. 92.
53e année, mai 1970, p. 86.
53e année, juin 1970, p. 40.
53e année, juillet 1970, p. 52.
53e année, août 1970, p. 58.
53e année, septembre 1970, p. 98.

* On trouvera ici d'autres textes, article et contes, parus aussi dans le Bulletin des agriculteurs.

Grignon, Claude-Henri, Et notre jeunesse Francoeur, vol. 27, n° 7, juillet 1941, p. 11, 24-25.

------, "le Déserteur", 53e année, n° 2, février 1971, p. 42-47, 49-50.

------, "le Déserteur" (2e épisode), 54e année, n° 3, mars 1971, p. 62-67, 100.

------, "la Piste" (un conte de Claude-Henri Grignon), 54e année, n° 9, septembre 1971, p. 80-85, 87.

------, "le Dernier Lot", 55e année, n° 3, mars 1972, p. 80-81, 83, 86-88, 90-91, 135.

------, "le Triomphe de Virgile", 55e année, n° 2, février 1973, p. 98-105.

------, "le Père aux oeillets", 56e année, n° 5, mai 1973, p. 56-58, 60-65, 78.

REVUES DIVERSES (1939 à 1967)

Grignon, Claude-Henri, Solitude (chapitre VI du "Secret de Lindbergh"), Mon magazine, vol. 3, n° 2, mai 1928, p. 8-9, 26.

Valdombre, Huit jours dans les pays d'en haut, la Revue moderne, vol. 21, n° 3, juillet 1939, p. 11, 30.

------, Images de la terre, Images poétiques, la Revue moderne, vol. 21, n° 6, octobre 1939, p. 14, 15, 32.

------, Notre culture sera paysanne ou ne sera pas, l'Action nationale, vol. 17, juin 1941, p. 538-543.

------, Fridolinons/Fête de l'esprit et de la satire/Fridolin se surpasse, Radio-Monde, vol. IV, n° 10, 21 février 1942, p. 13.

------, De Gide à Dieu ou Ghéon et l'abîme..., les Cahiers des Compagnons, numéro consacré à Henri Ghéon, vol. I, n° 3, janvier-février 1945, p. 93-98.

Grignon, Claude-Henri, Grignon voit Séraphin, la Revue moderne, vol. 31, n° 11, mars 1950, p. 13.

------, Germaine Guèvremont, le Digeste français, vol. 23, n° 138, mars 1951, p. 66-72.

------, Coup de boutoir de Valdombre..., Lectures, vol. 6, n° 5, janvier 1960, p. 156.

------, Réponse de M. Claude-Henri Grignon de la Société Royale du Canada, Société Royale du Canada, Présentation, n° 16, année académique 1961-1962, p. 81-86.

------, Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur, Cahiers de l'Académie canadienne-française, vol. 7, 1963, p. 29-42.

------, Pas tuable, Maintenant, n° 68-69, août-septembre 1967, p. 277.

3.2 Articles publiés dans des journaux

L'AVENIR DU NORD (1916-1945)

Bâcle, Claude, Pêcheurs et Pêcheurs, 29 septembre 1916, p. 2.

------, En relisant, 27 octobre 1916, p. 2.

------, Maison à vendre, 24 novembre 1916, p. 2.

------, Nos vieilles chansons populaires, 15 décembre 1916, p. 2.

------, Joies familiales (à ma soeur), 17 août 1917, p. 3.

------, A propos des "Rêveries d'un promeneur solitaire", 12 octobre 1917, p. 2-3.

------, Sur un livre, 16 novembre 1917, p. 2.

------, Pour les villageois, 30 novembre 1917, p. 2.

------, Sur le symbolisme, 23 août 1918, p. 2.

------, R. Laroque de Roquebrune, 4 octobre 1918, p. 2-3.

------, R. Laroque de Roquebrune (suite), 22 novembre 1918, p. 2.

------, M.Édouard Chauvin, 6 décembre 1918, p. 2-3.

------, Un joueur de dames, 3 janvier 1919, p. 2.

------, la Fin d'une révolution, 24 janvier 1919, p. 2.

------, l'Abbé Camille Roy et nos Boileaux canadiens, 2 mai 1919, p. 2.

------, l'Abbé Camille Roy et nos Boileaux canadiens (suite), 9 mai 1919, p. 2.

------, Opinions libres/Les Morts dans la mêlée, 25 juillet 1919, p. 1-2.

------, Opinions libres/Léo d'Yvril, poète maudit, 9 avril 1920, p. 2.

------, Opinions libres/Léo d'Yvril, poète maudit (suite), 16 avril 1920, p. 2.

------, Causerie littéraire/Les Vérités nécessaires, 7 mai 1920, p. 3.

------, Causerie littéraire/Les Vérités nécessaires (suite), 15 mai 1920, p. 2.

------, Ce soir, la pluie dans les saules, 13 août 1920, p. 2.

------, "les Voix du coeur et de l'âme" par Marie LeFranc, 18 février 1921, p. 2.

------, "les Voix du coeur et de l'âme" par Marie LeFranc (suite), 25 février 1921, p. 2.

------, "les Atmosphères" par M. Jean-Aubert Loranger, 5 août 1921, p. 2.

------, les Poètes à Saint-Sulpice/Réflexions écrites en marge du programme de "l'Heure exquise", 30 décembre 1921, p. 2.

------, les Poètes à Saint-Sulpice/Réflexions écrites en marge du programme de "l'Heure exquise" (suite), 6 janvier 1922, p. 1-2.

------, J'écoute l'angélus, 24 novembre 1922, p. 1.

------, la Chanson de la neige, 9 février 1923, p. 1-2.

------, "Érables en fleurs" par l'abbé Camille Roy, 22 juin 1923, p. 1.

------, "Érables en fleurs" par l'abbé Camille Roy (suite), 29 juin 1923, p. 1.

------, "Histoire du Christ" par Giovanni Papini, 27 juillet 1923, p. 1.

------, "Histoire du Christ" par Giovanni Papini (suite), 3 août 1923, p. 1-2.

------, France, juge de Zola, 17 avril 1925, p. 1.

Ami d'Alceste, Sainte-Adèle, 8 novembre 1929, p. 3.

------, Sainte-Adèle, 15 novembre 1929, p. 1, 4.

------, Sainte-Adèle, 22 novembre 1929, p. 1.

------, Sainte-Adèle, 29 novembre 1929, p. 7.

------, Chronique de Sainte-Adèle, 6 décembre 1929, p. 7.

Bâcle, Claude, Littérature morte, 10 janvier 1930, p. 2.

Ami d'Alceste, Chronique de Sainte-Adèle, 10 janvier 1930, p. 4.

------, Chronique de Sainte-Adèle, 17 janvier 1930, p. 3.

------, Chronique de Sainte-Adèle, 24 janvier 1930, p. 5.

Bâcle, Claude, Ma première lettre à Louis Dantin, 7 février 1930, p. 1, 3.

Ami d'Alceste, Chronique de Sainte-Adèle, 28 février 1930, p. 3.

------, Chronique de Sainte-Adèle, 14 mars 1930, p. 4.

------, Chronique de Sainte-Adèle, 24 avril 1930, p. 7.

Grignon, Claude-Henri, J.-J. Grignon, 2 mai 1930, p. 1-2.

Ami d'Alceste, Chronique de Sainte-Adèle, 9 mai 1930, p. 8.

------, Chronique de Sainte-Adèle, 16 mai 1930, p. 6.

Bâcle, Claude, "En guettant les ours", 23 mai 1930, p. 1-2.

Ami d'Alceste, Chronique de Sainte-Adèle, 23 mai 1930, p. 5.

------, Chronique de Sainte-Adèle, 6 juin 1930, p. 10.

Bâcle, Claude, Critique littéraire/Louis Dantin et son dernier livre "la Vie en rêve", 6 mars 1931, p. 1.

------, Critique littéraire/Louis Dantin et son dernier livre "la Vie en rêve" (suite), 13 mars 1931, p. 1.

------, Critique littéraire/"Vers la lumière", poèmes par Lionel Léveillé, 24 avril 1931, p. 5.

Grignon, Claude-Henri, Lettre à Lionel Bertrand, 8 mai 1931, p. 4.

Bâcle, Claude, Jean-B. Parent, 27 juin 1931, p. 1.

------, Critique littéraire/Arthur de Bussières et ses "Bengalis", 3 juillet 1931, p. 6.

------, Chronique des livres/"Derrière la scène"par Françoise Gaudet, 24 juillet 1931, p. 5.

------, Critique littéraire/"Gloses critiques" par Louis Dantin, 16 octobre 1931, p. 1.

Grignon, Claude-Henri, J.-B. Primeau/Mes souvenirs, 12 janvier 1934, p. 1.

Valdombre, Histoire d'une petite patrie, 17 août 1934, p. 1.

Grignon, Claude-Henri, Saint-Jérôme/Ma seconde patrie, 17 août 1934, p. 5-6.

------, Triomphe du passé/Retentissantes Manifestations du centenaire de Saint-Jérôme, 7 septembre 1934, p. 1, 6, 2, 3, 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et le fromage, 2 avril 1937, p. 2.

Valdombre, l'Étude de M. Beaudry Leman appréciée par Valdombre, 3 septembre 1937, p. 2.

Le Vieux Chercheur, "les Pamphlets de Valdombre", 19 septembre 1937, p. 2.

Valdombre, l'Enfer, 21 janvier 1938, p. 2.

------, l'Enfer, 28 janvier 1938, p. 2.

------, l'Enfer, 4 février 1938, p. 2

------, A propos des Juifs, 1er septembre 1939, p. 2.

------, le Triomphe de l'éloquence, 20 octobre 1939, p. 1, 3.

------, Hommage au Vieux Doc, 10 novembre 1939, p. 1-2.

------, le Seul Moyen d'avoir la paix, 11 juin 1943, p. 4.

Grignon, Claude-Henri, M. Claude-Henri Grignon et l'Instruction publique, 23 juillet 1943, p. 4.

------, Sur deux tombes, 8 juin 1945, p. 6.

------, Au banquet offert à M. Lionel Bertrand, 7 septembre 1945, p. 2, 5.

------, Noël 1889 ou "le Dernier Lot", 21 décembre 1945, p. 3-4.

Bâcle, Claude, Il y a cinquante ans... "Pêcheurs et Pêcheurs", 7 septembre 1966, p. 4.

LA MINERVE (1920)

Valdombre, Dans les marges d'un livre considérable, 15 mai 1920, p. 2.

------, Un homme capable, surtout capable, 29 mai 1920, p. 2.

------, Nous, les Mendiants ignorés, 19 juin 1920, p. 2.

------, Blanche Lamontagne, esclave de la vieille maison, 3 juillet 1920, p. 2.

------, Arthur Buies, ce fils Homais, 17 juillet 1920, p. 2.

------, le Nain Guy Delahaye devant l'histoire, 14 août 1920, p. 2.

------, Ceux d'hier/Nérée Beauchemin, 25 septembre 1920, p. 2.

------, Au service de la tradition française, 13 novembre 1920, p. 2.

------, Monsieur Albert Lozeau, Critique innocent, 11 décembre 1920, p. 2.

LE NATIONALISTE (1921-1922)

Valdombre, Ceux d'hier/Le Captif Albert Ferland, 13 mars 1921, p. 2.

------, Propos littéraires/La Déguenillée, 29 mai 1921, p. 2.

------, Ceux d'aujourd'hui/"Coups d'ailes"/Poésies minuscules par M. Jean Bruchési, 5 mars 1922, p. 2.

------, Ceux d'aujourd'hui/"Fantoches" par M. Henri Letondal, 19 mars 1922, p. 2.

------, Propos impressionnistes/Bruchéseries et d'Yvoiseries, 19 mars 1922, p. 2.

LE MÂTIN (1922-1923)

Valdombre, le Bûcher littéraire/Feuillets détachés/"Soirées du Château de Ramezay", 4 février 1922, p. 2.

------, Lettre ouverte/A.M. Jean des Lys alias Thimothée de "la Patrie", 10 juin 1922, p. 1.

------, Contre "l'Appel de la race", 6 janvier 1923, p. 2-3.

Les Frères Zemganno, Notre demain littéraire/Livres à lire et à proscrire, 20 janvier 1923, p. 3.

Valdombre, Mes pages d'amour et de haine/Jules Fournier, 24 février 1923, p. 4, 3.

------, Mes pages d'amour et de haine/Short stories, 17 mars 1923, p. 4.

------, Sur le pavois littéraire, 12 mai 1923, p. 4.

------, Sur le pavois littéraire, 19 mai 1923, p. 4.

------, En marge de nouveaux livres/"Les Prédestinés"/Poèmes de chez nous par Jean Charbonneau, 16 juin 1923, p. 4.

------, les Livres et la Vie/La Littérature canadienne à l'étranger, 22 septembre 1923, p. 1.

------, les Livres et la Vie/Enfin! On découvre le Canada, 20 octobre 1923, p. 4.

------, Sur le pavois littéraire, 17 novembre 1923, p. 4.

------, Mes pages d'amour et de haine/Une farce monumentale, 15 décembre 1923, p. 4.

LE PETIT JOURNAL (1931)

Valdombre, la Vie littéraire/"Carquois" par Albert Pelletier, 1er mars 1931, p. 4.

------, la Vie littéraire/"La Vie en rêve" par Louis Dantin, 8 mars 1931, p. 4.

------, la Vie littéraire/"Trois Titans", 22 mars 1931, p. 10.

------, la Vie littéraire/"La Naissance d'une race" par l'abbé Lionel Groulx, 29 mars 1931, p. 10.

------, la Vie littéraire/"En feuilletant nos écrivains" de Séraphin Marion, 12 avril 1931, p. 8.

------, les Beaux Livres sur la guerre/"Mémoires du maréchal Foch", 19 avril 1931, p. 13.

------, la Vie littéraire/"Légionnaire!..." par Henri Pouliot, le 10 mai 1931, p. 7.

------, la Vie littéraire/"Nord-Sud", roman, Léo-Paul Desrosiers, 17 mai 1931, p. 5.

------, Un Américain parle... (The man who knew Coolidge) par Sinclair Lewis, 24 mai 1931, p. 4.

------, "Discours choisis" de Charles Thibaut, 31 mai 1931, p. 4.

------, la Vie littéraire/"Littérature française moderne" (Panorama) par Robert Rumilly, 14 juin 1931, p. 4.

LE CANADA (1931-1933)

Stello, la Vie littéraire/"Vers la lumière" (Poèmes par Lionel Léveillé), 10 avril 1931, p. 1.

------, la Vie littéraire/"la Naissance d'une race" (par l'abbé Lionel Groulx), 15 mai 1931, p. 1-2.

------, la Vie littéraire/"Inventaires" par Marie LeFranc, 29 juin 1931, p. 2.

------, la Vie littéraire/"Dans les ombres", roman par Éva Sénéchal, 12 septembre 1931, p. 7.

------, la Vie littéraire/"Pour une doctrine" par Édouard Montpetit, 3 octobre 1931, p. 1.

Valdombre, le Dernier Roman de M. Harry Bernard: "Juana mon aimée", 18 novembre 1931, p. 1, 9.

Stello, "la Chair décevante" par Jovette-Alice Bernier, 25 novembre 1931, p. 1.

Valdombre, "Avec ma vie", poèmes par Lucien Rainier, 12 décembre 1931, p. 1, 6.

------, le Dernier Livre de Marie LeFranc, 28 décembre 1931, p. 1, 7.

------, "Magnificat" de René Bazin, 25 avril 1932, p. 2-3.

------, "la Recherche du Beau" (corps et âmes) de Léon Daudet, 17 novembre 1932, p. 2-3.

------, Notre petit Rictus, plagiaire et profanateur, 21 décembre 1932, p. 2.

------, Robert Choquette et ses poésies nouvelles, 18 février 1933, p. 2.

------, Robert Choquette et ses poésies nouvelles (suite), 20 février 1933, p. 2.

------, "la Robe noire" de Damase Potvin, 4 mars 1933, p. 2-3.

------, "Mush!" Un hiver au pays cree d'Anne de Mishaegen, 17 mars 1933, p. 2.

------, "Mon Jacques", roman de Mlle Éva Sénécal, 6 avril 1933, p. 2.

------, "Trois lettres manquent", roman policier de Pierre Benjamin, 4 mai 1933, p. 2.

------, Un nouveau poids-lourd des champêtreries, 11 mai 1933, p. 2.

------, Un nouveau poids-lourd des champêtreries (suite), 12 mai 1933, p. 2.

------, "Anthologie des poètes canadiens-français" (composée par J. Fournier, mise à jour et préfacée par O. Asselin), 14 juillet 1933, p. 2.

------, Anthologie des poètes canadiens-français" (composée par J. Fournier, mise à jour et préfacée par O. Asselin) (suite), 15 juillet 1933, p. 2.

------, Henry de Montherlant et "la Relève du matin", 30 août 1933, p. 2.

------, "Salammbô", Sainte-Beuve et les Grosses Têtes, 9 septembre 1933, p. 2.

------, "le Retour de François Paradis ou le colon qui arrache ben sa vie", 15 septembre 1933, p. 2.

------, "Barberine des genêts" de Pérochon, 28 septembre 1933, p. 2.

------, Walt Whitman, ses meilleures pages traduites par Rosaire Dion-Lévesque, 17 octobre 1933, p. 2.

L'ORDRE (1934-1935)

Valdombre, Bourget et sa "Laborantine", 18 mai 1934, p. 3.

------, Péguy ressuscité, 30 mai 1934, p. 4.

------, Péguy ressuscité (suite et fin), 31 mai 1934, p. 4.

------, la Grande Découverte de Montherlant, 23 août 1934, p. 4.

------, la Grande Découverte de Montherlant, (suite et fin), 24 août 1934, p. 4.

------, "Histoire d'une petite patrie", 15 septembre 1934, p. 4.

------, "la Rivière-à-Damase", 30 octobre 1934, p. 4.

------, Jean-Charles Harvey devant les deux Daudet, 6 décembre 1934, p. 4.

------, Jean-Charles Harvey devant les deux Daudet (suite et fin), 7 décembre 1934, p. 4.

------, le Salut par les pamphlétaires, 9 mars 1935, p. 10.

LA RENAISSANCE (1935)

Valdombre, Comment on devient célèbre, 20 juillet 1935, p. 5.

------, le Match silencieux, 10 août 1935, p. 8.

------, Faites de la terre, 2 novembre 1935, p. 1, 6.

------, Moi sociable, 7 décembre 1935, p. 5.

LA NATION (1936-1939)

Valdombre, Flaubert, 2 juillet 1936, p. 3.

------, Valdombre vs Bourassa, 14 janvier 1937, p. 4.

------, le Curé Labelle devant les Anglais, 28 octobre 1937, p. 1, 6.

------, Canadiens Français, réveillez-vous!, 29 septembre 1938, p. 2-3.

------, les Cahiers de la Nouvelle-France, 11 mai 1939, p. 4.

EN AVANT! (1937-1939)

Souche, Vital, la Vie de l'esprit/La Littérature française/"La Randonnée passionnée", 15 janvier 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et...les fromages, 15 janvier 1937, p. 3.

Souche, Vital, la Vie de l'esprit/La Littérature française/L'Enfant terrible du journalisme, 22 janvier 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et...les fromages, 22 janvier 1937, p. 3.

------, Entre la poire et...les fromages, 29 janvier 1937, p. 2-3.

------, Entre la poire et...les fromages, 5 février 1937, p. 2.

Souche, Vital, la Vie de l'esprit/La Littérature canadienne/Jugeons M. Maurice Hébert, 5 février 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ...les fromages, 12 février 1937, p. 2.

Souche, Vital, la Vie de l'esprit/La Littérature française/Un peintre de la nature et de l'âme, 12 février 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromage, 19 février 1937, p. 2.

Grignon, Claude-Henri, Lettre ouverte/A Damien Bouchard, 26 février 1937, p. 1-2.

Souche, Vital, la Vie de l'esprit/La Littérature canadienne/Avons-nous des peintres?, 26 février 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 26 février 1937, p. 3.

Valdombre, Encore la colonisation, 5 mars 1937, p. 2.

------, Littérature française/Au temps de François Ier, 5 mars 1937, p. 3.

------, Littérature canadienne/Encore des cantilènes, 5 mars 1937, p. 3.

La Main de velours, Pour lire au lit, 5 mars 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 5 mars 1937, p. 4.

Grignon, Claude-Henri, la Revue de la presse, 12 mars 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 12 mars 1937, p. 2.

Valdombre, Littérature française/La Princesse Bibesco et ses grands personnages, 12 mars 1937, p. 3.

La Main de velours, Pour lire au lit, 12 mars 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et\... les fromages, 19 mars 1937, p. 2.

Valdombre, la Littérature canadienne/Les Vieux Lions comme je les aime, 19 mars 1937, p. 3.

------, la Littérature canadienne/"Regards et Jeux dans l'espace", 26 mars 1937, p. 3.

La Main de velours, Pour lire au lit, 26 mars 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 26 mars 1937, p. 4.

Grignon, Claude-Henri, la Banque canadienne nationale, 26 mars 1937, p. 4.

Valdombre, Littérature française/Trois ans de colère, 2 avril 1937, p. 3.

------, Littérature canadienne/A propos de Nérée Beauchemin, 9 avril 1937, p. 3.

Valdombre, De la truite aux riches, aux pauvres de la barbotte, 9 avril 1937, p. 4.

------, Littérature canadienne/Un chantre de notre faune et de notre belle nature, 16 avril 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 16 avril 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 16 avril 1937, p. 4.

Valdombre, la Lumière sur le boisseau/Messieurs, colonisons!, 23 avril 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 23 avril 1937, p. 3.

------, Entre la poire et ... les fromages, 30 avril 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 30 avril 1937, p. 2.

Valdombre, Olivar Asselin, 30 avril 1937, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 7 mai 1937, p. 2-3.

La Main de velours, Pour lire au lit, 7 mai 1937, p. 3.

Valdombre, Littérature canadienne/L'Art de trouver des prosateurs, 14 mai 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 14 mai 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 14 mai 1937, p. 3.

Grignon, Claude-Henri, la Revue de la presse, 14 mai 1937, p. 4.

------, la Revue de la presse, 21 mai 1937, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 21 mai 1937, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 28 mai 1937, p. 2-3.

Valdombre, Littérature/L'Art d'écrire, 28 mai 1937, p. 2.

La Main de velours, Et le globe tourne, 28 mai 1937, p. 2-3.

Grignon, Claude-Henri, la Revue de la presse, 28 mai 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 4 juin 1937, p. 2.

Valdombre, Littérature/L'Art de lire, 4 juin 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 4 juin 1937, p. 3-4.

Grignon, Claude-Henri, Revue de la presse, 4 juin 1937, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 11 juin 1937, p. 2, 4.

Valdombre, M. Duplessis, critique littéraire, 11 juin 1937, p. 3.

------, Ces bons auteurs, 11 juin 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 11 juin 1937, p. 3.

Valdombre, Trop de professionnels, 18 juin 1937, p. 2.

------, Note de Valdombre, 18 juin 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 18 juin 1937, p. 4.

Valdombre, Littérature canadienne/Mademoiselle nous donne la fessée, 25 juin 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Et le globe tourne, 25 juin 1937, p. 3, 2.

------, Entre la poire et ... les fromages, 2 juillet 1937, p. 2.

Valdombre, les Hautes Idées de M. Beaudry Léman, 2 juillet 1937, p. 2-3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 9 juillet 1937, p. 2.

Valdombre, le Vieux Libéralisme nous sauvera, 9 juillet 1937, p. 2.

------, Note 2, 9 juillet 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 9 juillet 1937, p. 3, 2.

Valdombre, la Littérature canadienne/Peintres et Tableaux, 16 juillet 1937, p. 3.

------, le Panégyriste Boileau, 16 juillet 1937, p. 2-3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 16 juillet 1937, p. 4.

Grignon, Claude-Henri, le Sphinx, 16 juillet 1937, p. 4.

Valdombre, Note 2, 23 juillet 1937, p. 3.

------, la Poésie pure/Envoi, 23 juillet 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 23 juillet 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 23 juillet 1937, p. 4.

Valdombre, Littérature/Le Mal qui nous ronge: notre défaut d'observation, 30 juillet 1937, p. 3.

Grignon, Claude-Henri, Petite Poste, 30 juillet 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 30 juillet 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 6 août 1937, p. 3-4.

Valdombre, Littérature/Le Mal qui nous ronge: notre défaut d'observation (suite), 13 août 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 13 août 1937, p. 4.

Valdombre, l'Élevage de la chèvre et du pauvre, 20 août 1937, p. 2.

La Main de velours, Et le globe tourne, 20 août 1937, p. 2-3-4.

Valdombre, Littérature/Le Mal qui nous ronge: notre défaut d'observation (suite), 20 août 1937, p. 3.

------, Note de Valdombre, 20 août 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 20 août 1937, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 27 août 1937, p. 2, 4.

Valdombre, Littérature/Le Mal qui nous ronge: notre défaut d'observation (suite), 27 août 1937, p. 3.

------, Note de Valdombre, 27 août 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 27 août 1937, p. 3.

------, Et le globe tourne, 3 septembre 1937, p. 2.

Valdombre, Littérature/Le Mal qui nous ronge: notre défaut d'observation (fin), 3 septembre 1937, p. 3.

------, Peut-on recommander l'abbé Bethléem?, 3 septembre 1937, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 3 septembre 1937, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 10 septembre 1937, p. 3.

------, Littérature française/Mérimée vivra toujours, 10 septembre 1937, p. 3.

------, les Belles Proses d'aujourd'hui, 10 septembre 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 6 septembre 1937, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 17 septembre 1937, p. 2.

Valdombre, Enseignera-t-on Bloy?, 17 septembre 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 17 septembre 1937, p. 3.

Valdombre, les Beaux Poèmes d'à présent/Aventure céleste, 17 septembre 1937, p. 3.

------, la Modestie du "Devoir", 17 septembre 1937, p. 3-4.

------, Notes de Valdombre, 24 septembre 1937, p. 3.

------, C'est enfin la guerre!, 24 septembre 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 24 septembre 1937, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 24 septembre 1937, p. 4.

Valdombre, Une curieuse enquête, 1er octobre 1937, p. 2.

------, la Liberté de la presse autour d'un procès, 1er octobre 1937, p. 3.

La Main de velours, Dans le monde des revues, 1er octobre 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 1er octobre 1937, p. 4.

Valdombre, Colonisation/L'Enfer, 8 octobre 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 8 octobre 1937, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 8 octobre 1937, p. 3.

------, Littérature canadienne/Dernières Histoires de Jean Narrache, 15 octobre 1937, p. 3.

------, M. Louis Francoeur enfin casé!, 15 octobre 1937, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 15 octobre 1937, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 15 octobre 1937, p. 4.

Valdombre, la Littérature canadienne/Découverte de soi-même, 22 octobre 1937, p. 3.

------, la Vie féminine/Enfances, 22 octobre 1937, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 22 octobre 1937, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 22 octobre 1937, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 29 octobre 1937, p. 2, 4.

La Main de velours, Et le globe tourne, 29 octobre 1937, p. 3.

Valdombre, le Retour de Paul Gouin, 5 novembre 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 5 novembre 1937, p. 2.

Valdombre, l'Affaire Larocque et la Colère du gros Léon, 5 novembre 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 5 novembre 1937, p. 3.

Valdombre, l'Enfer, 12 novembre 1937, p. 2.

------, A la gloire du Québec, 12 novembre 1937, p. 3.

------, Soyons francs, 12 novembre 1937, p. 3.

------, les Beaux Poèmes d'aujourd'hui, 12 novembre 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 12 novembre 1937, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 19 novembre 1937, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 26 novembre 1937, p. 3.

------, les Beaux Poèmes d'aujourd'hui, 26 novembre 1937, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 26 novembre 1937, p. 4.

La Main de velours, Et le globe tourne, 3 décembre 1937, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 3 décembre 1937, p. 3.

------, Rex Desmarchais, 3 décembre 1937, p. 3.

------, Un monument à Asselin, 3 décembre 1937, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 3 décembre 1937, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 3 décembre 1937, p. 4.

Valdombre, Deux nouveaux livres, 10 décembre 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 10 décembre 1937, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 10 décembre 1937, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 10 décembre 1937, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 17 décembre 1937, p. 3.

------, Une oeuvre canadienne-française, 17 décembre 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 17 décembre 1937, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 17 décembre 1937, p. 3-4.

Bouchard, Damien et Grignon, Claude-Henri, Souhaits, 24 décembre 1937, p. 1.

Valdombre, Notes de Valdombre, 24 décembre 1937, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 24 décembre 1937, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 24 décembre 1937, p. 4.

Valdombre, l'Enfer, 31 décembre 1937, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 31 décembre 1937, p. 2, 4.

Valdombre, Littérature française/La Tragique Existence de Victor Hugo, 31 décembre 1937, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 31 décembre 1937, p. 3-4.

Valdombre, la Colonisation/L'Enfer, 7 janvier 1938, p. 2-3-4.

------, Pardon! Chers Salonnards!, 7 janvier 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 7 janvier 1938, p. 3.

La Main de velours, Et le globe tourne, 7 janvier 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 7 janvier 1938, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 14 janvier 1938, p. 2.

Valdombre, Propos défendus/Du féminisme au "Jour" en passant par Mussolini, 14 janvier 1938, p. 3.

------, Pour plaire aux éditeurs et au "Canada", 14 janvier 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 14 janvier 1938, p. 4.

La Main de velours, Et le globe tourne, 14 janvier 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 21 janvier 1938, p. 2.

Valdombre, Puissance de l'imagination, 21 janvier 1938, p. 3.

------, R.P. Carmel Brouillard, o.f.m., 21 janvier 1938, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 28 janvier 1938, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 28 janvier 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 28 janvier 1938, p. 4.

------, Une lettre/Pour plaire au sous-ministre Laforce, 4 février 1938, p. 5.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 11 février 1938, p. 2.

Valdombre, la Littérature canadienne/Une histoire des pays d'en haut, 11 février 1938, p. 3.

------, Ici on ne tue pas l'adversaire, 11 février 1938, p. 3.

------, la Littérature canadienne/Clément Marchand, peintre de la campagne, 18 février 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 18 février 1938, p. 3.

------, Un journal vient de mourir, 18 février 1938, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 18 février 1938, p. 4.

Valdombre, Littérature canadienne/Clément Marchand, peintre de la campagne, 25 février 1938, p. 3.

------, Quand un Bennet veut se montrer bien net, 25 février 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 25 février 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 25 février 1938, p. 4.

------, Et le globe tourne,, 4 mars 1938, p. 2, 4.

------, Notes de Valdombre, 4 mars 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 4 mars 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 4 mars 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 11 mars 1938, p. 3.

------, Et le globe tourne, 11 mars 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 11 mars 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 18 mars 1938, p. 3.

------, Poison distillé/Les Chiennes ne mordent qu'au talon, 18 mars 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 18 mars 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 25 mars 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 25 mars 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 25 mars 1938, p. 4.

------, Et le globe tourne, 25 mars 1938, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 1er avril 1938, p. 2, 4.

------, Propos défendus/Au pays de la peur, 1er avril 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 1er avril 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 8 avril 1938, p. 3.

------, Propos défendus/Médecin, guéris-toi toi-même, 8 avril 1938, p. 3.

------, Un mot à "la Boussole", 8 avril 1938, p. 3-4.

------, Chronique des temps barbares/André Laurendeau a menti, 8 avril 1938, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 8 avril 1938, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 15 avril 1938, p. 3.

------, Propos défendus/Médecin, guéris-toi toi-même, 15 avril 1938, p. 3.

------, les Livres/"La Revanche de Maria", 15 avril 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 15 avril 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 22 avril 1938, p. 3.

------, Propos défendus/Médecin, guéris-toi toi-même, 22 avril 1938, p. 3.

------, le R.P. Lussier juge Léon Bloy, 22 avril 1938, p. 4.

------, Nos positions économiques, 22 avril 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 22 avril 1938, p. 4.

Valdombre, Propos défendus/L'Étranglement de l'Autriche, 29 avril 1938, p. 2.

------, Notes de Valdombre, 29 avril 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 29 avril 1938, p. 4.

Valdombre, Propos défendus/Fin et Faim d'enquêtes, 6 mai 1938, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 6 mai 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 13 mai 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 13 mai 1938, p. 4.

------, Et le globe tourne, 13 mai 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 13 mai 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 20 mai 1938, p. 3.

------, Revue de la presse, 20 mai 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 20 mai 1938, p. 4.

Valdombre, l'Éternelle illusion, 27 mai 1938, p. 2.

------, Notes de Valdombre, 27 mai 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 27 mai 1938, p. 4.

Dursol, la Presse étrangère, 27 mai 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 27 mai 1938, p. 4.

XXX, A la manière de... Moi persifleur et chétif plumitif, 3 juin 1938, p. 3.

Valdombre, Notes de Valdombre, 3 juin 1938, p. 3.

Dursol, la Presse étrangère, 3 juin 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 3 juin 1938, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 10 juin 1938, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 10 juin 1938, p. 3.

------, Et le globe tourne, 10 juin 1938, p. 3-4.

------, la Voie apienne de M. Leduc, 10 juin 1938, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 17 juin 1938, p. 3.

Dursol, le "Je" autoritaire et le "nous" prétentieux, 17 juin 1938, p. 2, 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 17 juin 1938, p. 4.

Dursol, la Presse étrangère, 24 juin 1938, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 24 juin 1938, p. 2, 4.

Valdombre, Variétés littéraires/Léon Bloy et Huysmans, 24 juin 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 24 juin 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 1er juillet 1938, p. 3.

Dursol, la Revue de la presse, 1er juillet 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 1er juillet 1938, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 8 juillet 1938, p. 2.

Valdombre, Propos défendus/Le Truc à Jean-Charles, 8 juillet 1938, p. 3-4.

------, Polémique/Bataille autour de Léon Bloy, 8 juillet 1938, p. 3.

Dursol, la Presse étrangère, 8 juillet 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 15 juillet 1938, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 15 juillet 1938, p. 3-4.

------, Un petit salaud, 15 juillet 1938, p. 3.

------, la Revue de la presse, 22 juillet 1938, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 22 juillet 1938, p. 4.

Valdombre, Propos défendus/A la gloire de M. Harvey, 29 juillet 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 29 juillet 1938, p. 3.

------, Au pays des pêches miraculeuses, 29 juillet 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 29 juillet 1938, p. 4.

Dursol, la Presse étrangère, 5 août 1938, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 5 août 1938, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 5 août 1938, p. 3.

------, Au pays des pêches miraculeuses, 5 août 1938, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 5 août 1938, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 12 août 1938, p. 3.

------, Deux mots en passant, 12 août 1938, p. 3-4.

------, la Revue de la presse, 12 août 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 12 août 1938, p. 5.

Valdombre, Pour un roman, 19 août 1938, p. 3.

XXX, A la manière d'un grand poète/Tout à l'aise, 19 août 1938, p. 3.

Valdombre, les Livres canadiens/L'Abitibi pays de misère ou pays de richesses, 19 août 1938, p. 3-4.

Dursol, la Presse étrangère, 19 août 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 19 août 1938, p. 4.

Valdombre, Portrait littéraire/Un monstre, 26 août 1938, p. 3.

------, Notules/Henri Ghéon, 26 août 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 26 août 1938, p. 3.

Dursol, la Farce politique/Jusques "Arcand", Adrien, abuseras-tu de notre patience?, 26 août 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 26 août 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 2 septembre 1938, p. 3.

Voyageur de commerce, Littérature canadienne/Portraits de femmes, 2 septembre 1938, p. 3.

Valdombre, la Revue de la presse, 2 septembre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 2 septembre 1938, p. 4.

Valdombre, Littérature française/Julien Green et son journal, 9 septembre 1938, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 9 septembre 1938, p. 3.

------, Un beau livre, 9 septembre 1938, p. 3.

Dursol, la Revue de la presse, 9 septembre 1938, p. 4.

Valdombre, Entre la poire et ... les fromages, 9 septembre 1938, p. 4, 2.

------, Notes de Valdombre, 16 septembre 1938, p. 3.

Catimini, Propos défendus/Hors de la littérature, 16 septembre 1938, p. 3.

Trois ixes, M. Esdras Minville, 16 septembre 1938, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 16 septembre 1938, p. 4.

Trois ixes, Max Fisher et nous, 23 septembre 1938, p. 3.

Valdombre, Théâtre/Le Poète H. Ghéon, 23 septembre 1938, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 23 septembre 1938, p. 4.

Dursol, la Presse étrangère, 23 septembre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 30 septembre 1938, p. 2, 4.

Valdombre, Portrait littéraire/Un monstre/Deuxième version, 30 septembre 1938, p. 3.

------, L.-P. Desrosiers candidat au Prix Goncourt, 30 septembre 1938, p. 3.

Trois ixes, Valdombre à la radio, 30 septembre 1938, p. 3.

------, les Vainqueurs du Prix David (1938), 30 septembre 1938, p. 3-4.

Valdombre, l'État serviteur du peuple, 30 septembre 1938, p. 4.

------, Notes de Valdombre, 7 octobre 1938, p. 3.

Trois ixes, Propos défendus/Notre plus grand poète, 7 octobre 1938, p. 3.

Dursol, la Presse étrangère, 7 octobre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 7 octobre 1938, p. 4.

Dursol, la Presse étrangère, 14 octobre 1938, p. 2.

------, la Revue de la presse, 14 octobre 1938, p. 2, 4.

Valdombre, Propos littéraires/Un pamphlétaire à l'École littéraire ou un monstre, 14 octobre 1938, p. 3.

Trois ixes, Comment Hitler juge la presse, 14 octobre 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 14 octobre 1938, p. 4.

XXX, Non M. Duplessis ne disait pas la vérité, 21 octobre 1938, p. 1-2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 21 octobre 1938, p. 3.

Trois ixes, En voulez-vous des conférences?, 21 octobre 1938, p. 3.

------, Saint François d'Assise et le petit Lucien Desbiens, 21 octobre 1938, p. 3.

Valdombre, Sur les Juifs, 21 octobre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 21 octobre 1938, p. 4.

Dursol, la Revue de la presse, 28 octobre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 28 octobre 1938, p. 4.

XXX, Ces journaux "indépendants", 4 novembre 1938, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 4 novembre 1938, p. 2.

------, Notes de Valdombre, 4 novembre 1938, p. 3.

Dursol, Faits et Gestes, 4 novembre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 4 novembre 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 11 novembre 1938, p. 2.

Catimini, Notre poésie/Vice versa ou la dernière chance d'une poétesse, 11 novembre 1938, p. 3-4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 11 novembre 1938, p. 4.

Dursol, la Dernière Saleté d'Adrien, 11 novembre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 11 novembre 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 18 novembre 1938, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 18 novembre 1938, p. 4.

Valdombre, Francis Jammes, 25 novembre 1938, p. 3.

------, Retour à Pesquidoux, 25 novembre 1938, p. 3.

Dursol, la Presse étrangère, 25 novembre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 25 novembre 1938, p.4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 2 décembre 1938, p. 2.

Catimini, le Salon du livre, 2 décembre 1938, p. 3.

Valdombre et Guèvremont, Germaine, Radio/Les Malheurs de la famille Dubras, 2 décembre 1938, p. 3.

Dursol, la Revue de la presse, 2 décembre 1938, p. 4.

Valdombre, Propos défendus/L'Attaque, 9 décembre 1938, p. 3.

------, Asselin, Bastien et co., 9 décembre 1938, p. 3.

Trois Ixes, Des femmes, des femmes!!!, 9 décembre 1938, p. 3.

------, le R.P. Ducatillon et la guerre, 9 décembre 1938, p. 3-4.

Dursol, la Revue de la presse, 9 décembre 1938, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 9 décembre 1938, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 16 décembre 1938, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 16 décembre 1938, p. 3.

Trois ixes, le Prix Goncourt, 16 décembre 1938, p. 3.

Valdombre, les Pseudo d'Asselin, 16 décembre 1938, p. 3-4.

Trois ixes, Femmes de lettres et Femmes de chambre, 16 décembre 1938, p. 3-4.

Dursol, la Revue de la presse, 16 décembre 1938, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 23 décembre 1938, p. 4.

XXX, la Réciprocité avec nos voisins, 30 décembre 1938, p. 2.

Dursol, Et le globe tourne, 30 décembre 1938, p. 3.

Valdombre, Notes de Valdombre, 30 décembre 1938, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 30 décembre 1938, p. 3.

Trois ixes, Littérature canadienne/30 arpents, 30 décembre 1938, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 30 décembre 1938, p. 4.

Valdombre, Propos défendus/L'Amour de la vérité, 6 janvier 1939, p. 2.

------, Mes souhaits, 6 janvier 1939, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 6 janvier 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 6 janvier 1939, p. 4.

Valdombre, "Candide", 13 janvier 1939, p. 3.

------, la Semaine prochaine, 13 janvier 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 13 janvier 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 20 janvier 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 20 janvier 1939, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 27 janvier 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 27 janvier 1939, p. 3.

Dursol, Propos défendus/M. Hermas Bastien reçoit sa claque, 27 janvier 1939, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 27 janvier 1939, p. 4.

Dursol, la Presse étrangère, 3 février 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 3 février 1939, p. 2, 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 3 février 1939, p. 3.

Valdombre, Notes de Valdombre, 3 février 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 10 février 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Propos défendus/Comment en France, on expurge un livre, 10 février 1939, p. 3.

Dursol, la Radio/M. Houle vous parle Messieurs!, 10 février 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 10 février 1939, p. 3-4.

Dursol, Notre bonne presse et la mort du pape, 17 février 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 17 février 1939, p. 2.

Valdombre, Propos défendus/Comment en France on expurge un livre, 17 février 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 17 février 1939, p. 3.

------, les Coulisses littéraires, 24 février 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 24 février 1939, p. 2.

Valdombre, "la Boussole", "le Devoir" et le bon vieux gin, 24 février 1939, p. 2, 4.

------, "le Beau Risque", 24 février 1939, p. 3.

Dursol, le Cardinal Villeneuve et "l'Action Française", 3 mars 1939, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 3 mars 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 3 mars 1939, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 10 mars 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 10 mars 1939, p. 3.

Valdombre, le Martyre de "Qui", 10 mars 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 10 mars 1939, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 17 mars 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 17 mars 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 17 mars 1939, p. 3.

Valdombre, Littérature canadienne/Écrivains et Pontifes de chez nous, 17 mars 1939, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 24 mars 1939, p. 2.

Valdombre, Notes de Valdombre, 24 mars 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 24 mars 1939, p. 3.

Valdombre, Notes de Valdombre, 24 mars 1939, p. 4.

Dursol, Propos défendus/La Bible et le Vin, 31 mars 1939, p. 2.

Cenmoke, Jean, Littérature canadienne/Maurice Hébert ou le Critique de gênie pour primaires, 31 mars 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 31 mars 1939, p. 3.

Valdombre, Notes de Valdombre, 31 mars 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 31 mars 1939, p. 3.

Valdombre, Et le globe tourne, 7 avril 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 7 avril 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 7 avril 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 7 avril 1939, p. 3.

Dursol, la Presse étrangère, 7 avril 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 14 avril 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 14 avril 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 14 avril 1939, p. 3.

Dursol, Propos défendus/La Bible et le Vin, 14 avril 1939, p. 3, 2, 4.

Valdombre, la Revue de presse, 14 avril 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 21 avril 1939, p. 3.

Valdombre, Olivar Asselin, 21 avril 1939, p. 3.

------, Notes de Valdombre, 21 avril 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 21 avril 1939, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 28 avril 1939, p. 2.

Dursol, l'Actualité/Inutilité de toutes les guerres, 28 avril 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 28 avril 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 28 avril 1939, p. 3.

Dursol, Instruisons-nous/La Bible et le Vin, 28 avril 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 28 avril 1939, p. 3-4.

Dursol, la Presse étrangère, 28 avril 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 5 mai 1939, p. 3.

Trois Ixes, "Un homme et son péché", 5 mai 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 5 mai 1939, p. 4.

Dursol, Instruisons-nous/La Bible et le Vin, 12 mai 1939, p. 3.

------, la Revue de la presse, 12 mai 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 12 mai 1939, p. 4.

Dursol, la Presse étrangère, 19 mai 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 19 mai 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 19 mai 1939, p. 3.

------, Crevons-les, 19 mai 1939, p. 3.

------, Curiosités littéraires/Zola et le communisme, 26 mai 1939, p. 3.

Dursol, Liberté, Liberté chérie, 26 mai 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 26 mai 1939, p. 3.

Dursol, la Revue de la presse, 26 mai 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 26 mai 1939, p. 4.

Dursol, Une "réussite" qui tourne mal, 2 juin 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 2 juin 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 2 juin 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 9 juin 1939, p. 3.

Valdombre, les Lettres/L'École littéraire de Montréal, 9 juin 1939, p. 3.

Dursol, Propos défendus/M. Duplessis contre le nazisme, 9 juin 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 9 juin 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 16 juin 1939, p. 3.

Dursol, La Revue de la presse, 16 juin 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 16 juin 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 23 juin 1939, p. 2-3.

Valdombre, le Nouveau Scandale d'un gouvernement pourri, 23 juin 1939, p. 2, 4.

------, Poésie/Ce "Bleu poudre" n'est pas de la poudre aux yeux, 23 juin 1939, p. 3.

------, Propos défendus/Les Salauds de "l'Événement Journal", 23 juin 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 23 juin 1939, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 30 juin 1939, p. 3.

------, Une autre belle page de l'abbé Savard, 30 juin 1939, p. 3.

------, Propos défendus/Au sujet du "Ramage" de M. Barbeau, 30 juin 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 30 juin 1939, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 30 juin 1939, p. 4.

------, Entre la poire et ... les fromages, 7 juillet 1939, p. 2.

Valdombre, Littérature française/Julien Green et son coeur à nu, 7 juillet 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 7 juillet 1939, p. 3-4.

------, les Coulisses littéraires, 14 juillet 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 14 juillet 1939, p. 2, 4.

Dursol, la Presse étrangère, 14 juillet 1939, p. 2, 4.

------, Où et comment on juge l'équipe française de tennis, 21 juillet 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 21 juillet 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 21 juillet 1939, p. 4.

XXX, Périscope sur Ottawa, 28 juillet 1939, p. 1-2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 28 juillet 1939, p. 2.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 28 juillet 1939, p. 2-3.

Valdombre, Notes de Valdombre, 28 juillet 1939, p. 3.

------, Propos défendus/La Femme et l'Alcool, 4 août 1939, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 4 août 1939, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 11 août 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 11 août 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 11 août 1939, p. 4.

XXX, La Nouvelle Démocratie, 11 août 1939, p. 4.

------, M. Duplessis se confesse par procuration, 18 août 1939, p. 1.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 18 août 1939, p. 3-4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 18 août 1939, p. 4.

Valdombre, Portrait/Fernand Rinfret, 25 août 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 25 août 1939, p. 2.

Dursol, Propos défendus/Tournure de phrase et Tournure d'esprit, 25 août 1939, p. 3.

------, Littérature française/Pêches de partout et d'ailleurs, 1er septembre 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 1er septembre 1939, p. 3.

Valdombre, Notes de Valdombre, 1er septembre 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 1er septembre 1939, p. 4.

XXX, la Duplicité de M. Duplessis, 8 septembre 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 8 septembre 1939, p. 2, 4.

Dursol, Propos défendus/Cuisses et Pyjama, 8 septembre 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 8 septembre 1939, p. 4.

XXX, la Guerre, 15 septembre 1939, p. 2.

Ami d'Alceste, les Livres/La Tragédie brune, 15 septembre 1939, p. 3.

Dursol, la Presse étrangère, 15 septembre 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 15 septembre 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 22 septembre 1939, p. 2.

XXX, Périscope sur Ottawa, 22 septembre 1939, p. 2.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 22 septembre 1939, p. 2, 4.

Valdombre, Littérature/La Vérité sur un écrivain, 22 septembre 1939, p. 3.

Ami d'Alceste, les Lettres/Le Verlaine de Carco vu par Maxence, 22 septembre 1939, p. 3-4.

Dursol, Hitler tel qu'il est, 22 septembre 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 29 septembre 1939, p. 2.

Valdombre, Propos défendus/Le "Bon" journal, M. Harvey et Bromo-Seltzer, 29 septembre 1939, p. 3.

Dursol, Un grand geste/Un Français nous rend visite, 29 septembre 1939, p. 3.

Valdombre, la Revue de la presse, 29 septembre 1939, p. 4.

------, la Tourmente électorale, 6 octobre 1939, p. 3.

Trois ixes, Pour M. Duplessis à l'heure du petit déjeuner, 13 octobre 1939, p. 4.

Dursol, ...et mensonges du sieur Duplessis, 13 octobre 1939, p. 5.

------, Duplessis et les trusts, 13 octobre 1939, p. 5-6.

Valdombre, "le Devoir" s'enlise toujours, 13 octobre 1939, p. 6.

Dursol, Pourquoi Duplessis est contre la Censure, 13 octobre 1939, p. 6.

------, Duplessis révolutionnaire, 13 octobre 1939, p. 6.

Trois Ixes, le Séparatisme à Maurice, 13 octobre 1939, p. 6.

------, la Voirie d'Anatole, 20 octobre 1939, p. 2.

Dursol, Et la fameuse enquête?, 20 octobre 1939, p. 2.

------, Notre ministre pilote, 20 octobre 1939, p. 2.

------, Comment on juge M. Chaloult, 20 octobre 1939, p. 3, 8.

------, Duplessis, ce politicailleur, 20 octobre 1939, p. 6.

------, les Millions à papa Auger, 20 octobre 1939, p. 6.

Valdombre, Notes de Valdombre, 27 octobre 1939, p. 3.

------, les Lettres/Comment un M. Walter ramasse un Bastien, 27 octobre 1939, p. 3.

------, la Débâcle d'automne, 3 novembre 1939, p. 1-2.

------, l'Épée et la Plume au service de la France, 3 novembre 1939, p. 3.

Dursol, les Adieux de Biny Paquette, 3 novembre 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 3 novembre 1939, p. 4.

Valdombre, Un écrivain de chez nous/Le Docteur Edmond Grignon, 10 novembre 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 10 novembre 1939, p. 4.

Valdombre, Notes de Valdombre, 17 novembre 1939, p. 3.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 17 novembre 1939, p. 3.

Dursol, la Presse étrangère, 17 novembre 1939, p. 4.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 17 novembre 1939, p. 4.

XXX, Lettre de France/Prière à Paris pour la Tchékoslovaquie et la Pologne, 24 novembre 1939, p. 2.

Dursol, le Centenaire de Louis Fréchette, 24 novembre 1939, p. 3.

Le Convive distrait, les Coulisses littéraires, 24 novembre 1939, p. 3.

------, Entre la poire et ... les fromages, 24 novembre 1939, p. 4.

Dursol, Pour l'amour des chats, 1er décembre 1939, p. 3.

Trois ixes, Un beau magazine "le Samedi", 1er décembre 1939, p. 3.

XXX, la Presse étrangère, 1er décembre 1939, p. 4.

Masque de velours, les Coulisses littéraires, 8 décembre 1939, p. 3.

Le Convive distrait, Entre la poire et ... les fromages, 8 décembre 1939, p. 4.

LE JOURNAL DES PAYS D'EN HAUT (1967-1973)

Grignon, Claude-Henri, Éditorial/O passé d'amour, 25 février 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 25 février 1967, p. 4.

------, Éditorial/Quand j'étais dictateur(I), 4 mars 1967, p. 2.

------, Une grande dame/Jacqueline de Martigny Simard, 4 mars 1967, p. 3.

------, le Calepin d'un curieux, 4 mars 1967, p. 4.

------, Éditorial/Quand j'étais dictateur(II), 11 mars 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 11 mars 1967, p. 4.

------, Éditorial/Quand j'étais dictateur(III), 18 mars 1967, p. 2.

------, Un métier difficile, 18mars 1967, p. 3.

------, le Calepin d'un curieux, 18 mars 1967, p. 4.

------, Éditorial/Quand j'étais dictateur(IV), 25 mars 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 25 mars 1967, p. 4.

------, Éditorial/Quand j'étais dictateur(V), 1er avril 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 1er avril 1967, p. 4.

------, Éditorial/Quand j'étais dictateur(VI), 8 avril 1967, p. 3.

------, le Calepin d'un curieux, 8 avril 1967, p. 4.

------, Hector Labelle/Encore un ancien qui disparaît, 8 avril 1967, p. 7.

------, Éditorial/En face de Duplessis, 15 avril 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 15 avril 1967, p. 3.

------, Éditorial/Adieu vieille garce!, 22 avril 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 22 avril 1967, p. 4.

------, Éditorial/Shoking Mister Kierans!, 22 avril 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 29 avril 1967, p. 4.

------, Éditorial/Une mine inépuisable, 6 mai 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 6 mai 1967, p. 4.

------, Éditorial/A boire! A boire!, 13 mai 1967, p. 2.

------, le Calepin d'un curieux, 13 mai 1967, p. 4.

------, Éditorial/Hourrah! pour nos commissions, 20 mai 1967, p. 2.

------, Nos grands historiens/Quand un vieillard se croit jeune, 20 mai 1967, p. 4.

------, Éditorial/Se soumettre ou se démettre, 27 mai 1967, p. 2.

------, Notre littérature/Comment on tue Saint-Denys Garneau, 27 mai 1967, p. 4.

------, Éditorial/L'Historien toujours vivant, 3 juin 1967, p. 2.

------, Une page immortelle, 3 juin 1967, p. 4.

------, Éditorial/Le Roi du Nord, 10 juin 1967, p. 2.

------, Éditorial/La Fin est proche, 17 juin 1967, p. 2.

------, Éditorial/Notre fête nationale, 24 juin 1967, p. 2.

------, O passé d'amour! Seul le passé existe, 24 juin 1967, p. 4.

------, Éditorial/Les Gros Chars, 1er juillet 1967, p. 2.

------, Gloires du passé, 1er juillet 1967, p. 3.

------, Éditorial/Jacques et Marie, 8 juillet 1967, p. 2.

------, Éditorial/Finirons-nous par comprendre?, 15 juillet 1967, p. 2.

------, Éditorial/L'Honorable Victime: Guy Favreau, 22 juillet 1967, p. 2.

------, Souvenirs/Adieu, cher Émile Marin!, 22 juillet 1967, p. 3.

------, Un autre disparu/Edmond Brisebois/Le Dernier Paysan?, 22 juillet 1967, p. 5.

------, Éditorial/Notre plus gros péché (I), 29 juillet 1967, p. 2.

------, Éditorial/Notre plus gros péché (II), 5 août 1967, p. 2.

------, Éditorial/Un Français nous juge (I), 12 août 1967, p. 2.

------, Du Four au client, 12 août 1967, p. 11.

------, Éditorial/Un Français nous juge (II), 19 août 1967, p. 2.

------, Yoland Guérard chez Séraphin, 19 août 1967, p. 10-11.

------, Éditorial/Vacances, 26 août 1967, p. 2.

------, le Village de Séraphin/Un beau témoignage, 26 août 1967, p. 3.

------, Il y a quarante ans/Présence du passé, 26 août 1967, p. 10-11.

------, Éditorial/La Presse révolutionnaire (I), 2 septembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/La Presse révolutionnaire (II), 9 septembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/La Fin de l'esprit, 16 septembre 1967, p. 2.

------, Photo prise au Village de Séraphin, 16 septembre 1967, p. 5.

------, Éditorial/Mon village, 23 septembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Conspiration du silence (I), 30 septembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Conspiration du silence (II), 7 octobre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Le Plagiat (I), 14 octobre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Le Plagiat (II), 21 octobre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Le Plagiat (III), 28 octobre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Trois nationalistes, 4 novembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Pétain et De Gaulle, 11 novembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Ce cardinal, disciple de Jésus, 18 novembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres (I), 25 novembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres (II), 2 décembre 1967, p. 2.

------, Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres (III), 9 décembre 1967, p. 2.

------, Un passé qui s'éteint, 9 décembre 1967, p. 3.

------, Éditorial/Les Libraires, ces bons maîtres (IV), 16 décembre 1967, p. 2-3.

------, Éditorial/Un conte de Noël/"Le Dernier Lot", 23 décembre 1967, p. 2, 17.

------, Séraphin vivra-t-il?, 24 février 1968, p. 8-9.

------, Éditorial/Ray Cadieux tel qu'il est, 2 mars 1968, p. 2.

------, Éditorial/Le Peuple souverain, 23 mars 1968, p. 2.

------, Éditorial/Un budget respectable, 6 avril 1968, p. 2.

------, Quand un pamphlétaire salue un autre pamphlétaire, 6 avril 1968, p. 8.

------, Éditorial/Le "Crime" de Drapeau, 20 avril 1968, p. 2.

------, Éditorial/Le Grand Nationaliste canadien, 27 avril 1968, p. 2.

------, Éditorial/Un bureau de poste central, 10 mai 1968, p. 2.

------, Éditorial/Le Passé toujours vivant, 7 juin 1968, p. 2.

------, Éditorial/Notre fête nationale, 21 juin 1968, p. 2.

------, Éditorial/Enfin! Justice est faite, 30 août 1968, p. 2.

------, Germaine Guèvremont, 30 août 1968, p. 8.

------, Le Passé toujours vivant, 9 novembre 1968, p. 8-9.

------, Émile Campeau/Un autre ancien qui disparaît, 18 septembre 1969, p. 4.

------, Retour en arrière, 3 mai 1973, p. 3, 10.

JOURNAUX DIVERS (1922 à 1967)

Bâcle, Claude, "les Alternances", poèmes par M. Alphonse Beauregard, la Presse, 14 janvier 1922, p. 9.

Ami d'Alceste, les Beaux Livres et "Nos immortels" par Germain Beaulieu, le Soleil, 4 janvier 1932, p. 4.

------, les Beaux Livres et "Dilettante" par Claude Robillard, le Soleil, 8 janvier 1932, p. 4.

Des Esseintes, le Beau Succès de "Juana, mon aimée", le Courrier de Saint-Hyacinthe, 8 janvier 1932, p. 1, 6.

Ami d'Alceste, "Sir Wilfrid Laurier, canadien" par Robert Rumilly, le Soleil, 15 janvier 1932, p. 4.

Grignon, Claude-Henri, "Réconciliation", le Mauricien, août 1937, p. 17-19, 28 -35.

------, Nos romans, notre théâtre? Ni blancs, ni noirs, le Devoir, 15 novembre 1938, p. 19.

Valdombre, Valdombre répond à Valdombre, le Devoir, 10 juin 1945, p. 7.

Grignon, Claude-Henri, Un journal qui ne veut pas ramper a droit à la vie, le Devoir, 20 avril 1950, p. 1.

------, le Radio-dramaturge esclave et maître, le Devoir, 30 juin 1955, p. 30.

------, Cl.-H. Grignon fait revivre d'intéressants souvenirs personnels, le Madawaska, 2 septembre 1965, p. 9, 16, 18.

------, Grignon juge qu'en 1965 Roger Brien est notre meilleur poète, Journal des vedettes, 4 décembre 1965, p. 16.

------, Grignon juge qu'en 1965, Roger Brien est notre meilleur poète, le Bien public, 10 décembre 1965, p. 8.

------, Un miracle dans les pays d'en haut, la Liberté et le Patriote, 16 décembre 1965, Supplément de Noël, p. 4.

------, le Télé-roman "De 9 à 5" va disparaître, Échos-vedettes, 5 février 1966, p. 3.

------, le Lion du Nord, Photo-journal, 10 août 1966, p. 39.

------, Propos sur la femme, Photo-journal, 10 août 1966, p. 39.

------, Une maison centenaire, le Journal de Montréal, 24 octobre 1966, p. 17.

------, la Fin de l'esprit, le Droit, 10 octobre 1967, p. 6.

------, le Cardinal, disciple de Jésus, l'Action, 25 novembre 1967, p. 4.

4. PRÉFACES

Grignon, Claude-Henri, Préface, Souvenirs d'un soldat du Québec d'Arthur-J. Lapointe, (s.l.), Éditions du Castor, 1944, 259 p.

------, Préface, Contes de la pluie et du beau temps de Pierre Dagenais, Montréal, Cercle du livre de France, 1953, 207 p., p. 11-20.

------, Préface, Doulce Souvenance/Histoire de l'Annonciation du Frère Samuel Charette s.c., Grandby, (s.é.), 1953, 253 p., p. 7-12.

------, Préface, Léon Bloy face à la critique de Soeur Saint-Louis-de-Gonzague, Nashua, New-York, 1959, 581 p., p. 7-16.

------, Préface, Mémoires de T.-D. Bouchard de T.-D. Bouchard, Montréal, Beauchemin, 1960, t. III, 254 p., p. 9-14.

------, Préface, Bonjour soleil d'Antoinette Brouillette, Montréal, Éditions de l'Amitié, 1970, 140 p., p. 9-12.

5. DIVERS

Grignon, Claude-Henri, Dandy et Pamphlétaire dans Présence de Victor Barbeau, cahier n° 1, Montréal, 1963, p. 23-29.

------, l'Incendie dans Un siècle de littérature canadienne par Guy Sylvestre et Green H. Gordon, Montréal, HMH, 1967, p. 240-242.

------, "le Déserteur" dans Québec: hier et aujourd'hui, Montréal, Mc Gill University, 1967, p. 139-141.

------, Entretien de Fernand Seguin avec Claude-Henri Grignon, le Sel de la semaine, Montréal, émission télévisée de Radio-Canada, le 2 septembre 1968. (Enregistrement disponible au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa).

------, la Rumba des radioromans dans Pierre Pagé, le Comique et l'Humour à la radio québécoise, t. 1, Montréal, La Presse, 1976, 677 p., p. 295-352.

II - ÉCRITS SUR CLAUDE-HENRI GRIGNON

1. ARTICLES

* Les articles sont classés par auteurs, selon un ordre alphabétique. Puis, pour un même auteur, par ordre chronologique, du plus ancien au plus récent.

1.1. Articles publiés dans des revues

Anonyme, Éditorial/Un beau livre, Mon magazine, vol. 3, n° 3, juin 1928, p. 5.

------, A travers les faits/Nos auteurs canadiens, Mon magazine, vol. 3, n° 4, juillet 1928, p. 5.

------, le Retour de Valdombre, la Vc, n° 39, décembre 1929, p. 56.

------, Revue des livres/"Ombres et Clameurs" par M. Claude-Henri Grignon, Revue triminestrielle canadienne, vol. 19, n° 74, juin 1933, p. 213.

------, "Ombres et Clameurs" par Claude-Henri Grignon, le Terroir, vol. 15, n° 1, juin 1933, p. 9.

------, "Ombres et Clameurs", la Rp, vol. 26, n° 7, juillet 1933, p. 42.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'Émerillon, tome I, nos 11 et 12, novembre-décembre 1936, p. 23.

------, "les Pamphlets de Valdombre", la Rp, vol. 31, n° 12, décembre 1938, p. 61.

------, Lourdeau (André)/Sur trois écrivains de la radio, Mes fiches, n° 97, 1er janvier 1942, p. 1548.

------, Étude de texte/Parallèle de Séraphin Poudrier et de Donalda Laloge, l'Enseignement primaire, 3e série, vol. 2. n° 6, février 1943, p. 478-482.

------, "Un homme et son péché" de Grignon en est à sa treizième année, la Semaine à Radio-Canada, vol. 1, n° 47, 2 septembre 1951, p. 8.

------, Séraphin se cherche un notaire, la Semaine à Radio-Canada, vol. 2, n° 47, 31 août 1952, p. 4.

------, les Malheurs de Séraphin font le bonheur des téléphomanes, la Semaine à Radio-Canada, vol. 2, n° 52, 5 octobre 1952, p. 5.

------, l'Histoire de Séraphin et Donalda en cinquante volumes, la Semaine à Radio-Canada, vol. 3, 29 mars 1953, p. 5.

------, la Semaine à la télévision/Cl.-H. Grignon fait son entrée à la vidéo, la Semaine à Radio-Canada, vol. 4, n° 36, 13 juin 1954, p. 8.

------, "le Triomphe de Virgile" de Cl.-H. Grignon, la Semaine à Radio-Canada, vol. 4, n° 43, 1er août 1954, p. 2.

------, "Un homme et son péché", la Semaine à Radio-Canada, vol. 5, n° 49, 11 septembre 1955, p. 2, 7.

------, la Semaine à la télévision/"les Belles Histoires des pays d'en haut", la Semaine à Radio-Canada, vol. 6, n° 48, 1er septembre 1956, p. 8.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", la Semaine à Radio-Canada, vol. 7, n° 1, 6 octobre 1956, p. 1.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", la Semaine à Radio-Canada, vol. 7, n° 49, 7 septembre 1957, p. 1.

------, Au pays du curé Labelle et de Séraphin, la Semaine à Radio-Canada, vol. 7, n° 49, 7 septembre 1957, p. 7.

------, "Un homme et son péché" à la radio/Recul dans le temps: un Séraphin de 29 ans, plus amoureux qu'avare, la Semaine à Radio-Canada, vol. 8, n° 48, 30 août 1958, p. 3.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut/Cl.-H. Grignon a créé deux nouveaux personnages, la Semaine à Radio-Canada, vol. 9, n° 50, 12 septembre 1959, p. 12.

------, le Retour des "Belles Histoires", la Semaine à Radio-Canada, vol. 12, n° 50, 8 septembre 1962, p. 4.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", la Semaine à Radio-Canada, vol. 13, n° 50, 7 septembre 1963, p. 16.

------, la 300e émission des "Belles Histoires des pays d'en haut", la Semaine à Radio-Canada, vol. 14, n° 36, 30 mai 1964, p. 8.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut" et de "9 à 5", la Semaine à Radio-Canada, vol. 14, n° 50, 5 septembre 1964, p. 7.

------, Claude-Henri Grignon, Divertissement, vol. 1, n° 6, septembre 1966, p. 4-5.

------, Où en sont les "Belles Histoires"?, Escho-griffe, vol. 12, n° 2, novembre 1967, p. 4.

------, "Séraphin" à l'automne, Ici Radio-Canada, vol. 2, n° 6, 3 février 1968, p. 10.

------, le Docteur Couture rencontre Séraphin, Ici Radio-Canada, vol. 2, n° 45, 2 novembre 1968, p. 8.

------, Deux nouveaux personnages, Ici Radio-Canada, vol. 3, n° 45, 1er novembre 1969, p. 5.

------, On fête les dix ans de Séraphin à la mairie, Ici Radio-Canada (Télévision), vol. 7, n° 3, 13 janvier 1973, p. 6.

------, Prix et Récompenses, le Québec en bref, vol. 7, n° 8, août 1973, p. 21.

A.M. (L'), A propos d'"Un Homme et son péché", l'Action médicale, vol. 10, n° 2, février 1934, p. 258.

Allard, André, et Collaborateurs, les Continuités, Chantiers, vol. 15, nos 5-6, mars 1959, p. 7-8.

Andrès, Bernard, Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois, Voix et Images, vol. 1, n° 3, avril 1976, p. 417-431.

Arteau, Odilon, l'Histoire d'un livre, le Terroir, vol. 17, n° 9, février 1936, p. 3, 4.

Barbeau, Victor, la Danse autour de l'érable, Cahiers de l'Académie canadienne-française, n° 3, Essais critiques, Montréal, 535, Avenue Viger, 1958, p. 7-43.

------, l'École littéraire de Montréal, Cahiers de l'Académie canadienne-française, n° 14, Profils littéraires, 2e série, 163 A est, rue Saint-Paul, Montréal, 1972, p. 139-155.

Bastien, Hermas, Contes et Nouvelles, Cahiers de l'Académie canadienne-française, n° 3, 1958, p. 81-95.

Bayle, Raymond, "Confidences d'écrivains canadiens-français", la Rm, vol. 21, n° 1, mai 1939, p. 35.

Beaulieu, Germain, Nelligan est-il l'auteur de ses vers?, les Idées, 4e année, nos 5 et 6, mai-juin 1938, p. 339-347.

Bégin, Émile, Bibliographie canadienne/"Ombres et Clameurs", l'Enseignement secondaire au Canada, vol. 13, n° 4, janvier 1934, p. 208-209.

------, Bibliographie canadienne/"Un homme et son péché", l'Enseignement secondaire au Canada, vol. 13, n° 7, avril 1934, p. 402-406.

------, Bibliographie canadienne/"le Déserteur et autres récits de la terre", l'Enseignement secondaire au Canada, vol. 14, n° 3, décembre 1934, p. 162-164.

------, "Précisions sur 'Un homme et son péché'", l'Enseignement secondaire au Canda, vol. 16, n° 1, septembre 1936, p. 32-35.

Bernard, Harry, Roman de l'avarice, l'Enseignement secondaire au Canada, vol. 21, n° 5, février 1942, p. 376-389.

Berre, Claude, le Secret de Valdombre, Vivre, 1re série, n° 2, 15 juin 1934, p. 5-8.

Bertrand, Théophile, Tit-Coq et Séraphin, Lectures, tome 5, n° 7, mars 1949, p. 385-388.

Brabant, Madeleine, Un grand patriote: Séraphin élu préfet du comté, Ici Radio-Canada, vol. 2, n° 41, 5 octobre 1968, p. 4.

------, Claude-Henri Grignon: un lion fort sympathique, le Ba, 51e année, 8 octobre 1968, p. 64.

Bronner, Frédéric, Henri Grignon, Jean Narrache and the "Chansonnier" Desrousseaux, Culture, vol. 13, n° 2, juin 1952, p. 164-167.

Brouillard, Carmel, Ex-libris/"Un homme et son péché" par Cl.-H. Grignon, les Cahiers franciscains, vol. 3, n° 3, mai 1934, p. 252-255.

------, Ex-libris/"le Déserteur et Autres Récits de la terre", les Cahiers franciscains, vol. 3, n° 4, juillet 1934, p. 313-316.

------, Grandeur et Misère du Prix David, les Idées, 2e année, vol. 2, octobre 1935, p. 208-215.

------, Claude-Henri Grignon: "Précisions sur 'Un homme et son péché'", les Idées, 2e année, vol. 3, n° 4, avril 1936, p. 255-256.

------, Livres littéraires, l'Action nationale, 5e année, vol. 9, juin 1937, p. 51-53.

Brousseau, Camille, Bidou Laloge c'est..., Ici Radio-Canada, vol. 3, n° 42, 11 octobre 1969, p. 4.

Bruchési, Jean, le Prix David 1935, la Rm, 17e année, n° 1, novembre 1935, p. 7.

Challenger, G.-É., "Un homme et son péché" par Cl.-H. Grignon, l'Action médicale, vol. 10, n° 1, janvier 1934, p. 237-238.

------, Un judicieux livre de récompense scolaire "le Déserteur et Autres Récits de la terre" de Cl.-H. Grignon, l'Action médicale, vol. 10, n° 10, octobre 1934, p. 407.

Chapdelaine, Jean, "Un homme et son péché", la Relève, 1re série, n° 1, février 1934, p. 14-15.

Chaput-Rolland, Solange, Cinéma/"Un homme et son péché", Amérique française, vol. 7, nouvelle série, n° 3, 1948-1949, p. 81-83.

Chauvin, Jean, "les Soirées de l'École littéraire de Montréal", la Rp, vol. 19, n° 3, mars 1926, p. 126, 128, 130.

Choquette, Adrienne, Adrienne Choquette continue son enquête auprès de nos écrivains/Valdombre, le Mauricien, juillet 1938, p. 18-19, 31.

Choquette, Robert, the Decade in French Canada, the Author's bulletin, vol. 9, n° 1, septembre 1931, p. 27-29.

Claude, Louis, "les Soirées de l'École littéraire de Montréal", la Rm, 7e année, n° 6, avril 1926, p. 51.

Côté, Fernand, Rencontre avec l'auteur des "Belles Histoires"/Travaillant douze heures par jour, Cl.-H. Grignon n'est jamais pris au dépourvu, la Semaine à Radio-Canada, vol. 10, n° 16, 16 janvier 1960, p. 2-3.

------, Dans les pays d'en haut, la Semaine à Radio-Canada, vol. 10, n° 50, 10 septembre 1960, p. 2.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", la Semaine à Radio-Canada, vol. 11, n° 50, 9 septembre 1961, p. 2.

------, Cl.-H. Grignon, pamphlétaire et créateur de personnages, la Semaine à Radio-Canada, vol. 13, n° 22, 23 février 1963, p. 8.

Coulon, Jacques, le Village des "Belles Histoires" renaît à Sainte-Adèle, le Ba, 51e année, n° 4, juin 1968, p. 26, 43.

Dagenais, Gérard, Une oeuvre humaine dans un style hardi, la Rm, vol. 23, n° 9, janvier 1942, p. 11.

Derome, Gilles, l'A.B.C. de la vie, Théâtre-Québec, vol. 1, n° 2, 1969, p. 12-18.

Desmarchais, Rex, Dans le monde des lettres/l'Homme et son péché, la Rm, 15e année, n° 4, février 1934, p. 8-9.

------, Deux récents ouvrages/"Un homme et son péché", l'École canadienne, 16e année, n° 10, juin 1941, p. 443-444.

------, Chez Valdombre, la Nouvelle Relève, n° 7, avril 1942, p. 404-408.

------, la Vie et la Mort de Séraphin Poudrier, la Nouvelle Relève, n° 8, mai 1942, p. 491-496.

------, Chez Valdombre, Aujourd'hui, n° 35, août 1942, p. 36-40.

------, Rex, Genèse d'une grande oeuvre, l'École canadienne, 18e année, n° 2, octobre 1942, p. 58-61, 65.

------, Un grand vivant, le Ba, vol. 37, n° 5, avril 1950, p. 11, 65, 66, 68, 69.

Desrosiers, Pierre, Séraphin ou la Dépossession, Parti pris, vol. 4, nos 5-6, janvier-février 1967, p. 52-62.

Dionne, René, Profils littéraires, Relations, n° 285, septembre 1964, p. 276-277.

Dreux, Albert, "le Secret de Lindbergh", poème en prose de M. Claude-Henri Grignon, la Rp, vol. 21, n° 9, septembre 1928, p. 7, 8.

Duhamel, Roger, Sur notre écran de télévision, l'École canadienne, 32e année, n° 3, novembre 1956, p. 148-150.

Éditions Édouard Garand, le Retour de Valdombre, la Vc, n° 39, décembre 1928, p. 56.

Éthier-Blais, Jean, l'École littéraire de Montréal, Études françaises, 1re année, n° 3, octobre 1965, p. 107-111.

Gagnon, Claude-Marie, Concupiscence et Avarice chez Séraphin Poudrier, Voix et Images, vol. 1, n° 2, décembre 1975, p. 196-205.

------, Littérature/"Un homme et son péché", Vivre, 2e série, n° 5, 15 mai 1935, p. 9.

Garneau, René, les Tendances actuelles du roman canadien, la Revue dominicaine, 42e année, février 1936, p. 100-108 et mars 1936, p. 150-157.

Gervais, Émile, Autour des téléromans, Relations, n° 335, février 1969, p. 54-56.

Giron, André, l'École littéraire de Montréal, la Rm, 13e année, n° 3, janvier 1932, p. 6.

Godin, Gérald, le Péché de Grignon: dire sa vérité huit heures par jour, le Magazine Maclean, vol. 4, n° 8, août 1964, p. 45-46.

Gosselin, Charles-Eugène, Étude de texte/Parallèle de Séraphin Poudrier et de Donalda Laloge, l'Enseignement primaire, vol. 2, n° 6, 1943, p. 478-482.

H. F., Un regard sur nous-mêmes/"Les Insolences de Cl.-H. Grignon", Ici, Radio-Canada, vol. 13, n° 9, 24 février au 2 mars 1979, p. 7.

Hayne, David M., les Grandes Options de la littérature canadienne-française, Études françaises, 1re année, n° 1, février 1965, p. 68-89.

Hébert, Maurice, Quelques livres de chez nous/Les Prix David 1935/"Un homme et son péché", le Canada français, vol. 23, n° 1, septembre 1935, p. 65-71.

------, le Prix David 1935, le Canada français, vol. 23, n° 3, novembre 1935, p. 235-250.

Jolicoeur, Jules, Livres et Revues/"le Secret de Lindbergh", la Rp, vol. 21, n° 7, juillet 1928, p. 27.

Lamarche, Marc-Antonin, "Un homme et son péché", Revue dominicaine, 40e année, avril 1934, p. 325-328.

------, Une apologie de la terre, Revue dominicaine, 40e année, juillet-août 1934, p. 63-65.

Laroche, Maximilien, Littérature du Québec et d'Haïti (VIII)/Les thèmes du roman, l'Action nationale, vol. 55, nos 9, 10, mai-juin 1966, p. 1142-1154.

Laurendeau, André, Sur trois écrivains de la radio, Revue dominicaine, 47e annnée, mai 1941, p. 255 à 260.

Laurent, Édouard, Réflexions sur le théâtre, Culture, vol. 6, n° 1, mars 1945, p. 39-54.

Légaré, Romain, Littérature et Climat de culture, Culture, vol. 3, n° 2, juin 1942, p. 193-219.

------, le Roman canadien-français d'aujourd'hui, Culture, vol. 6, n° 1, mars 1945, p. 55-75.

------, Recent french-canadian novel writing/the Canadian author and Bookman, vol. 22, n° 2, juin 1946, p. 30-31.

Maloof, Georges-H., Cl.-H. Grignon: esquisse biographique, Modern language studies, vol. 6, n° 2, Fall 1976, p. 38-47.

Marchand, Clément, Séraphin Poudrier, l'Avare classique, Aujourd'hui, n° 23, août 1941, p. 40-45.

------, Présentation de M. Cl.-H. Grignon, Société Royale du Canada/ Présentation, n° 16, année académique 1961-1962, p. 75-80.

Marcotte, Gilles, le Roman, Cahiers de l'académie canadienne-française, n° 3, 1958, p. 44-80.

Marquis, G.-É., les Lauréats du Prix David en 1935, le Terroir, vol. 17, n° 5, octobre 1935, p. 11, 12.

------, "Précisions sur 'Un homme et son péché'", le Terroir, vol. 17, n° 10, mars 1936, p. 14, 15.

Pammêtis, Toutes questions, les Carnets victoriens, 6e année, n° 2, avril 1941, p. 125, 126.

Paquin, Ubald, Valdombre, la Rp, 34e année, n° 10, octobre 1941, p. 62, 66.

------, Valdombre, Aujourd'hui, n° 26, novembre 1941, p. 27-30.

Pelletier, Albert, "le Secret de Lindbergh" de Cl.-H. Grignon, Mon magazine, vol. 3, n° 8, novembre 1928, p. 7.

------, "le Secret de Lindbergh" de Cl.-H. Grignon, la Rm, 10e année, n° 7, 1929, p. 34-38.

------, Revue des livres/Cl.-H. Grignon: "Un homme et son péché", les Idées, 2e année, vol. 2, octobre 1935, p. 250-252.

------, Revue des livres/Cl.-H. Grignon: "les Pamphlets de Valdombre", les Idées, 3e année, vol. 5, n° 3, mars 1937, p. 190-191.

------, Pour complaire à Valdombre, les Idées, 3e année, vol. 6, n° 5, novembre 1937, p. 313-318.

Piette, Alain, "Un homme et son péché": l'innocente avarice ou le masque idéologique, Voix et Images, vol. 4, n° 1, septembre 1978, p. 107-126.

Plante, Germaine, Valdombre et la radio, la Rp, vol. 32, n° 28, août 1939, p. 5, 56.

------, Mes enquêtes/Valdombre, la Rp, vol. 33, n° 7, juillet 1940, p. 27.

Rédaction (la), Notre nouveau collaborateur: Valdombre, le Ba, vol. 37, n° 5, mai 1941, p. 8.

Robert, Arthur, Cl.-H. Grignon: "le Secret de Lindbergh", le Canada français, vol. 15, n° 10, juin-juillet, août 1928, p. 729.

Robert, Arthur, Cl.-H. Grignon: "le Secret de Lindbergh", la Rp, vol. 20, n° 10, octobre 1928, p. 27.

Robert, Lucette, Ce dont on parle, la Rp, vol. 41, n° 7, juillet 1948, p. 9.

------, Ce dont on parle, la Rp, vol. 42, n° 2, février 1949, p. 8, 9.

------, Ce dont on parle, la Rp, vol. 47, n° 1, janvier 1954, p. 6, 7.

Rouxel, Pierre, l'Oeuve écrite de Cl.-H. Grignon: brève description d'un corpus, Bulletin du centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, n° 23, décembre 1981, p. 21-25.

Roy, Camille, French-canadian criticism, the Authors bulletin, vol. 9, n° 1, septembre 1931, p. 24-27.

Roy, Réginald-M., Ex-libris/"Ombres et Clameurs" par Cl.-H. Grignon, les Cahiers franciscains, vol. 3, n° 1, décembre 1933, p. 97, 98.

Sabourin, Louis, Valdombre et Mauffette, la Rp, vol. 36, n° 2, février 1943, p. 7.

Saint-Denys Garneau, Hector, "le Déserteur" de Cl.-H. Grignon, la Relève, 1re série, n° 5, juin 1934, p. 112-117.

Saint-Germain, Clément, Études d'auteurs canadiens/Cl.-H. Grignon, Lectures, vol. 6, n° 4, décembre 1959, p. 100-102.

Scrutateur (Le), Valdombre et Louis Francoeur, les Carnets viatoriens, 7e année, n° 2, février 1942, p. 65.

------, "Paysana" prospère, les Carnets viatoriens, 7e année, n° 2, février 1942, p. 143-144.

------, Revue et Papiers mêlés/Grandeur de la littérature radiophonique, 12e année, vol. 2, avril 1947, p. 144, 145.

Seltzer, G., Cl.-H. Grignon, premier invité du "Sel de la semaine", Ici, Radio-Canada, vol. 2, n° 36, 31 août-6 septembre 1968, p. 2.

Sylvestre, Guy, Voix des pays d'en haut/Valdombre, ce garçon de génie, Horizons, vol. 3, n° 5, mai 1939, p. 20, 32, 33.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Gants du ciel, n° 1, septembre 1943, p. 121.

------, Réflexions sur notre roman, Culture, vol. 12, n° 3, septembre 1951, p. 227-246.

Taschereau, Yves, Méfiez-vous du petit écran/Main basse sur Séraphin, l'Actualité, vol. 3, n° 8, août 1978, p. 37-38.

Théberge, Jean-Yves, Je suis inquiet, le Canada français, vol. 108, n° 18, 28 septembre 1967, p. 26.

Thério, Adrien, le Langage des cousins de Séraphin, Livres et Auteurs canadiens, Montréal, Jumonville, 1968, p. 228-234.

Tisseyre, Michèle, Confidentiellement, la Rm, vol. 38, n° 9, janvier 1957, p. 8, 9, 17.

Turc, (Victor Barbeau), les Journaux/Exaltations critiques, les Cahiers de Turc, série 2, n° 5, 1er février 1922, p. 45-48.

W. D., "les Pamphlets de Valdombre", la Rp, vol. 30, n° 5, mai 1937, p. 69.

Warwick, Jack, les Pays d'en haut dans l'imagination canadienne-française, Études françaises, vol. 2, n° 3, octobre 1966, p. 265-293.

Wilson, Marguerite, Cl.-H. Grignon à l'écran, la Rm, 30e année, n° 1, mai 1948, p. 6, 7, 8, 9.

1.2 Articles publiés dans des journaux

Anonyme, Mort du docteur Wilfrid Gagnon, l'AN, 25 juin 1915, p. 2.

------, les Obsèques du Dr Wilfrid Grignon, l'AN, 2 juillet 1915, p. 3.

------, le Mouvement littéraire et artistique, la M, 15 mai 1920, p. 2.

------, la Critique littéraire, la M, 19 juin 1920, p. 2.

------, le Pamphlet de Valdombre, le N, 30 avril 1922, p. 1.

------, le Pamphlet de Valdombre, le N, 14 mai 1922, p. 1.

------, Un article intéressant remis, l'AN, 17 janvier 1930, p. 1.

------, Livres à lire/"Ombres et Clameurs", la Liberté (Winnipeg), 31 mai 1933, p. 3.

------, Livres à lire/"Ombres et Clameurs", le Courrier de Saint-Hyacinthe, 2 juin 1933, p. 1.

------, Une lettre de Montherlant à Claude-Henri Grignon, l'O, 21 mars 1934, p. 1.

------, Un nouveau livre, l'AN, 18 mai 1934, p. 8.

------, Sainte-Adèle, l'AN, 1er juin 1934, p. 5.

------, la Vie des champs, l'AN, 6 juillet 1934, p. 1.

------, Une lettre de Montherlant à Grignon, l'O, 23 octobre 1934, p. 4.

------, Un judicieux livre de récompense scolaire, l'AN, 26 octobre 1934, p. 1.

------, "Un homme et son péché", l'AN, 17 mars 1935, p. 3.

------, les Lauréats du Prix David, le D, 27 septembre 1935, p. 8.

------, Claude-Henri Grignon donne une conférence, le Soleil, 20 janvier 1936, p. 14, 6.

------, M. Cl.-H. Grignon, conférencier, l'AN, 31 janvier 1936, p. 2.

------, Un pamphlet de Valdombre, la N, 22 février 1936, p. 3.

------, Claude-Henri Grignon et la Paysannerie, la N, 21 mars 1936, p. 2.

------, Méli-Mélo/M. Claude-Henri Grignon, l'AN, 24 avril 1936, p. 1.

------, Valdombre dans la mêlée, la N, 19 novembre 1036, p. 1.

------, Valdombre et ses "Pamphlets", l'AN, 27 novembre 1936, p. 1.

------, A Sainte-Adèle, l'AN, 4 décembre 1936, p. 4.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 11 décembre 1936, p. 1.

------, Un nouveau journal/"En avant", l'AN, 8 janvier 1937, p. 5.

------, Directeur littéraire du journal de M. Bouchard, le D, 25 février 1937, p. 3.

------, Méli-Mélo/Claude-Henri Grignon, l'AN, 6 mars 1937, p. 1.

------, Jusqu'où ira ce gaspillage?, l'AN, 30 avril 1937, p. 2.

------, A nos lecteurs, Ea, 3 septembre 1937, p. 1.

------, Revue de la presse, le J, 16 octobre 1937, p. 2.

------, Avec le sourire/Un monument à Asselin, le J, 27 novembre 1937, p. 1-2.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 17 décembre 1937, p. 1.

------, Une lettre de Valdombre, Ea, 4 février 1938, p. 1.

------, Lisez "les Pamphlets", Ea, 1er avril 1938, p. 3.

------, l'Homme ne vit pas que de politique, Ea, 20 mai 1938, p. 4.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 10 juin 1938, p. 4.

------, Impressions/Valdombre en "souyers d'beu", le J, 18 juin 1938, p. 4.

------, Impressions/Valdombre en "souyers d'beu", Ea, 1er juillet 1938, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 23 septembre 1938, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 14 octobre 1938, p. 3.

------, Retour au passé/Une vieille querelle, Ea, 4 novembre 1938, p. 3, 4.

------, Un scandale, Ea, 2 décembre 1938, p. 2.

------, Nos revues/L'Autre Son de cloche, Ea, 9 décembre 1938, p. 3.

------, Avec le sourire/Les Frères ennemis, le J, 10 décembre 1938, p. 1-2.

------, Un beau cadeau, Ea, 30 décembre 1938, p. 3.

------, Un tannant de pamphlet, Ea, 20 janvier 1939, p. 3.

------, A la gloire des paysans, la N, 23 février 1939, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 24 février 1939, p. 3.

------, "Confidences d'écrivains canadiens-français", Ea, 10 mars 1939, p. 3.

------, Aujourd'hui, Ea, 17 mars 1939, p. 4.

------, Radio/A la gloire des paysans/"Les Belles Histoires", Ea, 17 mars 1939, p. 4.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 24 mars 1939, p. 3.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", Ea, 24 mars 1939, p. 3.

------, "les Belles Histoires", Ea, 7 avril 1939, p. 3.

------, "les Belles Histoires", Ea, 28 avril 1939, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 12 mai 1939, p. 3-4.

------, le Pamphlet d'avril, Ea, 2 juin 1939, p. 4.

------, le Cabinet noir, Ea, 28 juillet 1939, p. 3.

------, "Un homme et son péché" à Radio-Canada, Ea, 8 septembre 1939, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 8 décembre 1939, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 12 janvier 1940, p. 1.

------, Choses du temps/Il ne manquait plus que cela, le C, 9 mai 1940, p. 2.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 17 mai 1940, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 24 mai 1940, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 31 mai 1940, p. 1.

------, "la Rhumba des radioromans", l'AN, 29 novembre 1940, p. 5.

------, M. Claude-Henri Grignon élu maire de Sainte-Adèle, l'AN, 10 janvier 1941, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre", le J, 11 janvier 1941, p. 8.

------, Quelques résultats des élections municipales dans le district de Terrebonne, l'AN, 17 janvier 1941, p. 6.

------, A la TSF/"Un homme et son péché" de Cl.-H. Grignon, l'AN, 28 février 1941, p. 5.

------, les Libéraux de Terrebonne à Québec, l'AN, 28 février 1941, p. 6.

------, les Libéraux du Comté de Terrebonne fêtent à Québec, leur député, l'Honorable Hector Perrier, l'AN, 7 mars 1941, p. 1.

------, la TSF/"Monsieur Balthazar", l'AN, 20 mars 1941, p. 5.

------, la TSF/"Monsieur Balthazar", l'AN, 27 mars 1941, p. 5.

------, Terrebonne fête Lionel Bertrand à Sainte-Agathe, l'AN, 28 mars 1941, p. 5.

------, la TSF/Plusieurs personnages nouveaux dans "Un homme et son péché", l'AN, 4 avril 1941, p. 7.

------, Cl.-H. Grignon à la Section Duvernay, le D, 17 avril 1941, p. 6.

------, Cl.-H. Grignon à la Section Duvernay, l'AN, 18 avril 1941, p. 1.

------, Causerie de M. Claude-Henri Grignon à la Section Duvernay, l'AN, 25 avril 1941, p. 1.

------, la Vie littéraire/"Un homme et son péché", le Bien public, 1er mai 1941, p. 9.

------, Vient de paraître/"Un homme et son péché", l'AN, 2 mai 1941, p. 3.

------, "Paysana" d'avril, le J, 3 mai 1941, p. 7.

------, Une conférence de M. Claude-Henri Grignon à Sainte-Thérèse, l'AN, 30 mai 1941, p. 1.

------, Hommage d'amitié pour M. et Madame Lionel Bertrand, l'AN, 30 mai 1941, p. 5.

------, la TSF, l'AN, 20 juin 1941, p. 5.

------, Vient de paraître/Louis Francoeur toujours vivant, l'AN, 17 octobre 1941, p. 2.

------, Mort du docteur Louis-M. Grignon, l'AN, 21 novembre 1941, p. 7.

------, Funérailles du docteur Louis-M. Grignon à Mont-Laurier, l'AN, 5 décembre 1941, p. 6.

------, Élections à Sainte-Adèle, l'AN, 23 janvier 1942,p. 6.

------, la TSF/"Balthazar ou l'Homme du peuple", l'AN, 6 mars 1942, p. 5.

------, Livres/Journaux/Revues/"Paysana" de Mars, l'AN, 27 mars 1942, p. 5.

------, la TSF/"Balthazar ou l'Homme du peuple" ajourné, l'AN, 17 avril 1942, p. 5.

------, Nouvelles de Saint-Jérôme/Séraphin au collège, l'AN, 24 avril 1942, p. 8.

------, Résultats du comté de Terrebonne, l'AN, 1er mai 1942, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 15 mai 1942,p. 2.

------, Livres/Journaux/Revues/"Paysana" de mai, l'AN, 22 mai 1942, p. 4.

------, A la Chambre des députés, l'AN, 12 juin 1942, p. 2.

------, Conseil du Comté de Terrebonne, l'AN, 12 juin 1942, p. 6.

------, la TSF/"les Courriers de village", l'AN, 19 juin 1942, p. 5.

------, Spectacles et Concerts/"Un homme et son péché" sera porté à la scène, la Pr, 5 août 1942, p. 8.

------, l'Événement de l'année, l'AN, 7 août 1942, p. 6.

------, Spectacles et Concerts/Séraphin dépensait en argent $25. par année, la Pr, 13 août 1942, p. 11.

------, Un spectacle de chez nous/"Un homme et son péché", l'AN, 14 août 1942, p. 1.

------, Séraphin dépensait en argent $25. par année, le J, 15 août 1942, p. 6.

------, Spectacles et Concerts/"Un homme et son péché" au Saint-Denis pour le 5 septembre, la Pr, 17 août 1942, p. 10.

------, Spectacle de la semaine prochaine/Séraphin et Donalda vont vivre en scène, la Pr, 20 août 1942, p. 8.

------, Nouvelles de Saint-Jérôme/"Un homme et son péché", l'AN, 21 août 1942, p. 6.

------, "Un homme et son péché", le J, 22 août 1942, p. 7.

------, Spectacles et Concerts/Le Grand Succès de "Un homme et son péché" à Saint-Jérôme, la Pr, 24 août 1942, p. 8.

------, Pourquoi Séraphin est-il tellement avare?, le J, 29 août 1942, p. 7.

------, l'Émouvante Prière de Donalda Poudrier, la Pr, 29 août 1942, p. 40.

------, Spectacles et Concerts/Entrevue avec l'auteur d'"Un homme et son péché", la Pr, 4 septembre 1942, p. 12.

------, 80 000 personnes vont voir "Un homme et son péché", le J, 5 septembre 1942, p. 7.

------, A l'affiche, le J, 5 septembre 1942, p. 7.

------, la Semaine provinciale/Si Séraphin avait su ça, l'AN, 2 octobre 1942, p. 1.

------, Emprunt de la victoire, l'AN, 16 octobre 1942, p. 6.

------, Nouvelles du Comté de Terrebonne/Le Maire de Sainte-Adèle et l'Emprunt de la Victoire, l'AN, 23 octobre 1942, p. 6.

------, Nouvelles de Sainte-Adèle, l'AN, 13 novembre 1942, p. 6.

------, Élections municipales à Sainte-Adèle, l'AN, 22 janvier 1943, p. 6.

------, On chuchote que, l'AN, 29 janvier 1943, p. 1.

------, la TSF/Causeries sur les oeuvres littéraires, l'AN, 2 avril 1943, p. 4.

------, Une chambre de commerce à Sainte-Adèle, l'AN, 7 mai 1943, p. 6.

------, "les Pamphlets de Valdombre", le J, 8 mai 1943, p. 7.

------, M. Cl.-H. Grignon est élu, l'AN, 16 juillet 1943, p. 6.

------, M. Cl.-H. Grignon et l'Instruction publique, l'AN, 23 juillet 1943, p. 4.

------, A Sainte-Adèle, l'AN, 23 juillet 1943, p. 6.

------, Prochaine Visite de Séraphin, le Soleil, 25 août 1943, p. 3-4.

------, Spectacles et Concerts/"Un homme et son péché" au Monument national, la Pr, 18 septembre 1943, p. 51.

------, Spectacles et Concerts/Seconde "Paysannerie" de Cl.-H. Grignon au Monument, samedi, la Pr, 14 octobre 1943, p. 12.

------, Au Monument, "Un homme et son péché", le C, 18 octobre 1943, p. 8.

------, Spectacles et Concerts/A la scène comme à la radio/Séraphin attire les foules, la Pr, 18 octobre 1943, p. 10.

------, TSF/Séraphin prend un congé d'un mois, l'AN, 12 novembre 1943, p. 5.

------, Revue des revues/Bibliothèques américaines, le D, 19 février 1944, p. 11.

------, A Sainte-Adèle, l'AN, 12 mai 1944, p. 6.

------, "Un homme et son péché" ouvrira la saison théâtrale du Palais Montcalm, en septembre, l'Action catholique, 12 août 1944, p. 14.

------, TSF/"Un homme et son péché", l'AN, 18 août 1944, p. 5.

------, Objectifs des municipalités dans le Comté de Terrebonne, l'AN, 20 octobre 1944, p. 1.

------, Une effarante nouvelle, l'AN, 24 novembre 1944, p. 1.

------, M. Cl.-H. Grignon, maire de Sainte-Adèle, le D, 16 janvier 1945, p. 8.

------, M. Cl.-H. Grignon élu maire de Sainte-Adèle, l'AN, 19 janvier 1945, p. 6.

------, Un homme et sa vertu, le J, 3 février 1945, p. 2.

------, le Personnage et l'Interprète, le D, 6 avril 1945, p. 4.

------, Séraphin Poudrier à l'heure de la Victoire, le D, 20 avril 1945, p. 6.

------, les Madelinots à l'écoute de "la Vie des Quatre", le D, 20 avril 1945, p. 6.

------, M. Bertrand continue la visite du comté, l'AN, 1er juin 1945, p. 1, 6.

------, Belles Assemblées de M. Bertrand dans tout le comté, l'AN, 8 juin 1945, p. 1, 6.

------, le Club libéral de Sainte-Thérèse fête M. L. Bertrand, l'AN, 31 août 1945, p. 1, 6.

------, Au banquet offert par M. Lionel Bertrand, l'AN, 7 septembre 1945, p. 2, 5.

------, Reprise d'"Un homme et son péché", l'AN, 21 septembre 1945, p. 6.

------, l'Amour ou l'Argent? C'est tout le drame de la troisième "Paysannerie" d'"Un homme et son péché", la Pr, 23 mars 1946, p. 39.

------, Monument national/La 3e "Paysannerie" de Cl.-H. Grignon, le J, 30 mars 1946, p. 7.

------, Séraphin à Québec, l'Action catholique, 6 avril 1946, p. 16.

------, Que c'est bien vrai... Séraphin vient à Québec/"Un homme et son péché", le Soleil, 8 avril 1946, p. 10.

------, 4 hommes, 4 femmes, 4 tableaux, l'Action catholique, 8 avril 1946, p. 13.

------, la Vie intime de Séraphin, l'Action catholique, 10 avril 1946, p. 11.

------, Est-ce que l'argent fait le bonheur?..., l'Action catholique, 11 avril 1946, p. 16.

------, Qui a découvert le Canada?, l'Action catholique, 12 avril 1946, p. 20.

------, le Secret de Donalda, l'Action catholique, 13 avril 1946, p. 16.

------, le Fameux Séraphin se fait prendre, l'Action catholique, 15 avril 1946, p. 14.

------, Séraphin remporte un autre succès, le Soleil, 23 avril 1946, p. 6.

------, "Un homme et son péché" au cinéma, l'Action catholique, 27 octobre 1948, p. 11.

------, l'Événement cinéma'49/Première mondiale du film "Un homme et son péché", l'Action catholique, 25 janvier 1949, p. 13.

------, Une autre des "Belles Histoires", le D, 4 février 1949, p. 4.

------, le Premier Pas vers un art cinématographique canadien, le D, 11 février 1949, p. 4.

------, "Un homme et son péché", l'Action catholique, 2 septembre 1949, p. 9.

------, Un magazine allemand parle d'"Un homme et son péché", le PJ, 12 mars 1950, p. 80.

------, Guy Provost avec le TNM, le D, 8 janvier 1953, p. 6.

------, Monsieur Poudrier se déraphinise, le D, 16 mars 1953, p. 6.

------, Téléroman, le D, 24 octobre 1956, p. 7.

------, Nouvelles Figures à "Marie-Didace", le D, 11 septembre 1958, p. 7.

------, la Société Royale a reçu Cl.-H. Grignon et G. Guèvremont, le D, 16 avril 1962, p. 6.

------, la Société Royale publie, le D, 26 octobre 1962, p. 40.

------, "les Belles Histoires", la Voix de l'Est, 17 octobre 1964, p. 14.

------, "les Belles Histoires", l'Évangéline, 15 décembre 1964, p. 11.

------, "Un homme et son péché" encore réédité, Dimanche matin, 14 mars 1965, p. 29.

------, Un nouveau lancement/"Un homme et son péché", l'Écho du Nord, 17 mars 1965, p. 53.

------, Cl.-H. Grignon en visite au Madawaska, pays de sa mère, le Madawaska, 19 août 1965, p. 1.

------, Éditoriaux et ... Jérémiades, Écho du Nord, 25 août 1965, p. 4.

------, M. Cl-H. Grignon visite le Madawaska, le Madawaska, 26 août 1965, p. 8.

------, Réception civique en l'honneur de M. Cl.-H. Grignon, le Madawaska, 26 août 1965, p. 1.

------, la Causerie de M. Grignon a été vivement goûtée, le Madawaska, 2 septembre 1965, p. 1.

------, Des personnages des "Belles Histoires des pays d'en haut" participeraient aux fêtes de Lacolle, le Canada français, 7 octobre 1965, p. 41.

------, Mentions d'honneur pas toujours honorables, Dimanche matin, 24 octobre 1965, p. 39.

------, On en parlera..."les Belles Histoires", Miroir du Québec, 25 octobre 1965, p. 19.

------, "Prométhée" à Sainte-Adèle, la Pr, 11 décembre 1965, p. 2.

------, la Petite Histoire des pays d'en haut, la Pr, 15 janvier 1966, p. 2.

------, Canal "12", 8:00 p.m./Un des rares téléromans qui tendent à l'immortalité, Journal de Montréal, 24 janvier 1966, p. 16.

------, Cl.-H. Grignon parle du "Prométhée", le PJ, 27 mars 1966, p. 37.

------, "les Belles Histoires" réservent deux surprises, la Tribune, 25 avril 1966, p. 22.

------, "la Grange à Séraphin" ne peut servir de nom à une taverne, le Nouvelliste, 14 septembre 1966, p. 8.

------, l'Auteur des "Belles Histoires" après avoir rencontré Léopold Sedar Senghor commente: "Type très naturel qui ne tire pas du grand", l'Écho du Nord, 12 octobre 1966, p. 2.

------, Cl.-H. Grignon a trouvé en Gaspésie un nouveau personnage des "Belles Histoires", Journal de Montréal, 14 octobre 1966, p. 17.

------, "le Travail est aujourd'hui mon seul plaisir"..., le Journal de Montréal, 24 octobre 1966, p. 17.

------, Un village de Séraphin à Sainte-Adèle, le Jph, 4 mars 1967, p. 16.

------, Grignon en face de la vérité, le Jph, 11 mars 1967, p. 3.

------, Cl.-H. Grignon collabore à un journal de Sainte-Adèle, le PJ, 12 mars 1967, p. 30.

------, Séraphin aura son village, le Jph, 18mars 1967, p. 5.

------, En province/Le Village à Séraphin, Sept-Jours, 25 mars 1967, p. 12, 13.

------, Séraphin écrase toujours les pauvres, Journal de Montréal, 3 avril 1967, p. 17.

------, A Sainte-Adèle, un village à Séraphin, le D, 4 avril 1967, p. 10.

------, le Village de Séraphin deviendra réalité, en juin, à Sainte-Adèle, le Soleil, 4 avril 1967, p. 7.

------, Un village fera revivre l'époque du légendaire Séraphin Poudrier, l'Action, 5 avril 1967, p. 16.

------, Séraphin aura son village à Sainte-Adèle, l'AN, 5 avril 1967, p. 6.

------, le Village de Séraphin prend forme à Sainte-Adèle, l'Écho du Nord, 5 avril 1967, p. 10, 17.

------, Reconstitution du village de Séraphin, le Nouvelliste, 5 avril 1967, p. 20.

------, Séraphin aura son village à Sainte-Adèle, la Voix de l'Est, 5 avril 1967, p. 9, 19.

------, l'Avaricieux Séraphin aura son village à Sainte-Adèle, Journal de Montréal, 6 avril 1967, p. 18, 19.

------, Séraphin aura son village à Sainte-Adèle, le Droit, 8 avril 1967, p. 30.

------, le Village de Séraphin est né cette semaine et sa construction commencera incessamment, le Jph, 8 avril 1967, p. 12, 13.

------, Grignon sur le perron de la maison de Séraphin, le PJ, 9 avril 1967, p. 2.

------, Au coût de $125 000, Séraphin aura son village à Sainte-Adèle, Échos-Vedettes, 15 avril 1967, p. 4.

------, Toujours sympathique, le Jph, 15 avril 1967, p. 9.

------, Un pharmacien sur l'aff, le Jph, 15 avril 1967, p. 13.

------, Nous voyons ici Cl.-H. Grignon, le Jph, 22 avril 1967, p. 1.

------, Il parle de "son village", le Jph, 22 avril 1967, p. 8.

------, Séraphin aura son village à Sainte-Adèle, la Tribune, 29 avril 1967, p. 8.

------, Séraphin aura son village à Sainte-Adèle, le Nouvelliste, 6 mai 1967, p. 12.

------, Au village de Séraphin, le Jph, 13 mai 1967, p. 17.

------, le Village de Séraphin: image de la vie de nos premiers colons des années 1900, le Journal de Montréal, 30 juin 1967, p. 19.

------, "Village Séraphin" ouvert demain, la Tribune, 30 juin 1967, p. 19.

------, Séraphin vous invite, le Jph, 1er juillet 1967, p. 1.

------, Séraphin vous invite, l'AN, 5 juillet 1967, p. 9.

------, Bénédiction par le curé Ménard du village de Séraphin, le Jph, 8 juillet 1967, p. 1.

------, Vif Enthousiasme à la bénédiction du village de Séraphin, le Jph, 8 juillet 1967, p. 12, 13.

------, Bon Anniversaire, Cl.-H. Grignon, le Journal de Montréal, 10 juillet 1967, p. 9.

------, Bon Anniversaire, l'AN, 12 juillet 1967, p. 3.

------, Une autre pétillante "habitante", le Jph, 15 juillet 1967, p. 7.

------, Précisions sur le village de Séraphin, le Jph, 15 juillet 1967, p. 11.

------, Comme dans l'bon vieux temps/Du pain sur la planche, le Jph, 15 juillet 1967, p. 13.

------, Au village, le Jph, 22 juillet 1967, p. 7.

------, Ils ont raison de se réjouir, le Jph, 22 juillet 1967, p. 12, 13.

------, l'Affluence des visiteurs au village de Séraphin cause des embouteillages, l'Écho du Nord, 26 juillet 1967, p. 32.

------, De la grande visite, le Jph, 29 juillet 1967, p. 9.

------, Elle adore "ce village", le Jph, 29 juillet 1967, p. 11.

------, le 10 000e visiteur, le Jph, 5 août 1967, p. 3.

------, les Premiers Clients, le Jph, 5 août 1967, p. 9.

------, Deux expertes en tissage, le Jph, 26 août 1967, p. 10, 11.

------, Un groupe de visiteurs des Cantons de l'Est, le Jph, 2 septembre 1967, p. 3.

------, "l'Écho du Nord" nous donne raison, le Jph, 2 septembre 1967, p. 7.

------, Au village de Séraphin, le Jph, 30 septembre 1967, p. 13.

------, le Village de Séraphin s'agrandit, le Jph, 14 octobre 1967, p. 10, 11.

------, Fermeture du village de Séraphin, le Jph, 28 octobre 1967, p. 13.

------, (Iconographie), le Jph, 28 octobre 1967, p. 28, 29.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", le Jph, 4 novembre 1967, p. 10, 11.

------, (Iconographie), le Nouvelliste, 4 novembre 1967, p. 5.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", le Jph, 11 novembre 1967, p. 9.

------, (Iconographie), le Jph, 18 novembre 1967, p. 5.

------, "les Belles Histoires des pays d'en haut", le Jph, 25 novembre 1967, p. 10, 11.

------, (Iconographie), le Jph, 2 mars 1968, p. 1.

------, Cl.-H. Grignon signant le livre d'or, le Jph, 2 mars 1968, p. 3.

------, Séraphin aura son petit train du Nord, le PJ, 17 mars 1968, p. 8.

------, Cl.-H. Grignon souhaite de joyeuses Pâques, le Jph, 13 avril 1968, p. 13.

------, Séraphin revit dans son village, le Nouvelliste, 9 mai 1968, p. 18.

------, Conférence de presse inoubliable au village de Séraphin, le Jph, 10 mai 1968, p. 13.

------, (Iconographie), le Jph, 10 mai 1968, p. 13.

------, le Village de Séraphin, le D, 11 mai 1968, p. 11.

------, Il va y avoir "ben" du monde et on va faire de "l'argin", viande à chien, le PJ, 12 mai 1968, p. 6.

------, C'est la réplique de la première, le Jph, 17 mai 1968, p. 11.

------, Historique du village de Séraphin, le Jph, 17 mai 1968, p. 13.

------, Maison de Séraphin Poudrier: au bout du rang croche, le Jph, 24 mai 1968, p. 15.

------, Un banquet clôture le 3e congrès de la Fédération des Sociétés d'histoire, Progrès de Terrebonne, 12 juin 1968, p. 12.

------, les Maires entourent M. Marcel Faribault, le Jph, 21 juin 1968, p. 1, 13, 21.

------, la Maison de Basile Fourchu, le Jph, 29 juin 1968, p. 2.

------, Conférence au sommet, le Jph, 29 juin 1968, p. 7.

------, Cl.-H. Grignon,premier invité du "Sel de la semaine", la Tribune, 29 août 1968, p. 8.

------, Cl.-H. Grignon invité au "Sel de la semaine", le Jph, 30 août 1968, p. 1.

------, (Iconographie), le PJ, 1er septembre 1968, p. 92.

------, A l'inauguration du Service de protection civile, le Jph, 27 septembre 1968, p. 5, 11.

------, 15e anniversaire du Club Richelieu de Sainte-Adèle, le Jph, 1er novembre 1968, p. 1.

------, la P'tite Gagnante du beau grand bas, le Jph, 23 janvier 1969, p. 9.

------, Visite au village, le Jph, 9 septembre 1969, p. 9.

------, le Village de Séraphin est ouvert, le Jph, 20 mai 1971, p. 1, 19.

------, le Village de Séraphin est maintenant ouvert, le Jph, 18 mai 1972, p. 1, 8.

------, Fête populaire du P. Q. au village de Séraphin, le Jph, 27 juillet 1972, p. 24.

------, Retour à la TV/Nos "Belles Histoires des pays d'en haut", le Jph, 28 septembre 1972, p. 1.

------, Séraphin... n'est pas mort, le Jph, 30 novembre 1972, p. A-9.

------, Cl.-H. Grignon honoré, le Jph, 3 mai 1973, p. A-1.

------, Cl.-H. Grignon reçoit la médaille de l'ordre du Canada, le Jph, 3 mai 1973, p. B-13.

------, Vol au village de Séraphin, le Jph, 7 août 1975, p. 17.

------, Cl.-H. Grignon est décédé à 81 ans, le D, 5 avril 1976, p. 3.

------, Décès de Cl.-H. Grignon, le J, 5 avril 1976, p. 3.

------, Adieu Sainte-Adèle, le Jph, 8 avril 1976, p. 1.

------, A la mémoire de Cl.-H. Grignon, le Jph, 8 avril 1976, p. 41-44.

Collectif, Hommage au Coq du régionalisme, le Quartier latin, 11 février 1950, p. 2, 3.

------, Caricatures littéraires, le Quartier latin, 14 novembre 1957, p. 30, 31.

------, Nos lecteurs nous écrivent, le Jph, 15 avril 1967, p. 8.

------, Nos lecteurs se prononcent/Lettres, le Jph, 22 avril 1967, p. 10.

A.L., Livres et Autres Publications/"Un homme et son péché", la Pr, 30 décembre 1933, p. 29.

------, Livres et Autres Publications/"le Déserteur", la Pr, 2 juin 1934, p. 47.

A. P., Au Lion du Nord/Valdombre/In vino veritas, le J, 7 mai 1938, p. 8.

A.-R. B., Avec le sourire/Quand le pamphlétaire se repose, le J, 8 janvier 1938, p. 1.

Acher, Thomas, French Canada creates own broadcasting system, the Gazette, 20 janvier 1939, p. 21.

Arteau, Odilon, Causerie captivante: l'histoire d'un livre, l'Action catholique, 20 janvier 1936, p. 10, 7.

Asselin, Olivar, le Genre Camille Roy, le C, 12 décembre 1932, p. 2.

------, Note de M. Asselin, le C, 17 mai 1933, p. 2.

------, Note de M. Asselin, le C, 20 mai 1933, p. 2.

------, Note de la rédaction, le C, 27 mai 1933, p. 3.

------, "Un homme et son péché" de Cl.-H. Grignon, le C, 28 décembre 1933, p. 2.

------, Nos collaborateurs, l'O, 12 mars 1934, p. 4.

------, Échos/Un nouvel ouvrage de Grignon, l'O, 28 avril 1934, p. 1.

------, Notre journal, la R, 22 juin 1935, p. 1.

------, les Prix littéraires, la R, 5 octobre 1935, p. 2.

Aveline, Maurice, la Vie est belle à Sainte-Adèle, le Jph, 25 février 1967, p. 14.

------, le Village de Séraphin m'a émerveillé, le Jph, 8 juillet 1967, p. 4.

------, la Vie est belle à Sainte-Adèle, le Jph, 24 mai 1968, p. 4.

-------, Éditorial/Cl.-H. Grignon, le Jph, 3 mai 1973, p. A-2.

------, Cl.-H. Grignon demeurera, le Jph, 8 avril 1976, p. 3.

Ayotte, Alfred, Sur un livre de Grignon, le D, 18 mai 1934, p. 3.

-------, les Livres et leurs auteurs/"Les Pamphlets de Valdombre", le D, 12 décembre 1936, p. 6.

B. L., Brillante Causerie de M. Cl.-H. Grignon, l'Événement, 20 janvier 1936, p. 3, 11.

Batisean, Pierre, du Marin d'Athènes à Séraphin, l'Action, 26 mars 1965, p. 18.

Beauchemin, Yves, le Conte de "Sept-Jours", un monument de Cl.-H. Grignon, Sept-Jours, 18 mars 1967, p. 28, 29.

Beaulieu, Germain, Lettre ouverte à Claude Bâcle/En marge d'un article, l'AN, 20 juin 1919, p. 1, 2.

------, Pour en finir/Réponse à Claude Bâcle, l'AN, 22 août 1919, p. 2, 3.

------, Lettre ouverte à Valdombre, le C, 17 mai 1933, p. 2.

------, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, le C, 20 mai 1933, p. 2.

Bégin, Émile, "le Déserteur et Autres Récits de la terre", l'AN, 7 décembre 1934, p. 2.

Béliveau, Luc, Harvey vs Valdombre, le Quartier latin, 7 octobre 1938, p. 4.

Benoit, Fernand, le Théâtre à la télévision/Un cul-de-sac, le D, 31 mars 1966, p. 30.

Benoist, Émile, la Persécution et le Massacre de la langue française, le D, 17 avril 1939, p. 2.

Bernier, Conrad, le Rêve d'enfance de Grignon: écrire pour rester libre, la Pr, 10 avril 1976, cahier D, p. 3.

Bertrand, André, Une littérature en acte, le Cahier, le Quartier latin, 27 janvier 1966, p. 1.

Bertrand, Lionel, les Gens de chez nous, l'AN, 1er mai 1931, p. 7.

------, le Coin de Valdombre, l'AN, 15 mai 1931, p. 2.

Bishop, Morris, l'Écrivain ne peut vivre de ses écrits dans le monde où règne la médiocrité, le D, 13 juin 1950, p. 3.

Blain, Jean-Guy, Alain Grandbois à la radio, le D, 6 mai 1950, p. 8.

Boily, André, Vos loisirs/Village de Séraphin, la Pr, 8 juillet 1967, p. 35.

Boishébert, Louis-Philippe de, "les Belles Histoires", le Soleil, 23 février 1968, p. 4.

Boisjoly, Albert, Entretien littéraire/Le Monstre démasqué, le M, 3 février 1923, p. 5.

------, Entretien littéraire/A propos de Valdombre, le M, 24 février 1923, p. 2.

------, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin, le C, 2 juin 1933, p. 2.

------, l'École littéraire de Montréal/Réminiscences, le D, 10 juin 1944, p. 8.

Boissière, Jean La, Un village qui raconte "les Belles Histoires", la Pr, 11 mai 1968, p. 56.

Bonneville, Jean-Pierre, Cl.-H. Grignon pamphlétaire et télé-romancier, la Frontière, 9 septembre 1965, p. 6.

Bosco, Monique, les mille et une histoires, le D, 21 avril 1962, p. 9.

Bouchard, Damien, Nos raisons d'être, Ea, 15 janvier 1937, p. 1, 4.

------, Notre directeur littéraire/Cl.-H. Grignon, de son nom de plume, Valdombre, Ea, 26 février 1937, p. 1.

Bouchard, Paul, Régionalisme littéraire, la N, 8 octobre 1936, p. 2.

------, Régionalisme littéraire, la N, 15 octobre 1936, p. 3.

------, Quelques remarques à Valdombre, la N, 25 novembre 1937, p. 2.

Brouillard, Carmel, les Hommes et les Livres/Cl.-H. Grignon se châtie, la R, 28 septembre 1935, p. 5.

------, Grandeur et Misère du Prix David, la R, 12 octobre 1935, p. 5.

------, Valdombre, le Bien public, 11 février 1937, p. 10.

Bruchési, Jean, les Gais Souvenirs du docteur Grignon, le C, 23 septembre 1930, p. 4.

Brunet, Berthelot, Valdombre, critique violent, le M, 24 juin 1922, p. 3.

------, Lettre ouverte/M. Berthelot Brunet à Valdombre, le C, 19 mai 1933, p. 2.

------, Apologie de l'École littéraire (I), le C, 11 août 1933, p. 2.

------, Apologie de l'École littéraire (II), le C, 12 août 1933, p. 2.

------, Lettre ouverte à M. Louis Dantin, l'AN, 27 avril 1934, p. 1.

------, Portrait/Grignon fait de la terre, l'O, 19 mai 1934, p. 1, 2.

------, Grignon chez les Anglais, l'O, 27 juin 1934, p. 4.

------, Trois primitifs, l'O, 29 septembre 1934, p. 4.

------, Cl.-H. Grignon expurgé, l'O, 31 octobre 1934, p. 4.

------, Prix et Rééditions, l'O, 20 mars 1935, p. 4.

------, Lettre décachetée au Lion du Nord, l'AN, 8 janvier 1937, p. 5.

------, Causerie littéraire/On écrit encore, l'AN, 26 mars 1937, p. 5.

------, Littérature dominicaine et ... Valdombrienne, la N, 15 avril 1937, p. 2.

------, la Paille de Léon Bloy, le J, 21 mai 1938, p. 2.

------, la Paille de Léon Bloy, le J, 4 juin 1938, p. 2.

------, "Confidences d'écrivains canadiens-français", le J, 25 novembre 1939, p. 5.

Brunet, Jean-Raymond, Un homme et son Nord, le Jph, 15 avril 1976, p. 2, 8.

------, Biographie posthume d'un homme et son nord, le Jph, 22 avril 1976, p. 26.

Bruyère, Séraphin, grand devancier, le Jph, 25 février 1967, p. 7.

C. B., Séraphin aura son village, la Patrie, 9 avril 1967, p. 5.

C. P. L., A propos d'"Un homme et son péché", l'AN, 10 décembre 1943, p. 3.

Carrier, Roland, "Un homme et son péché", le Courrier de St-Hyacinthe, 30 mars 1934, p. 2.

Challenger, G.-É., Un judicieux livre de récompense scolaire/"Le Déserteur et Autres Récits de la terre" de Cl.-H. Grignon, le Droit, 24 novembre 1935, p. 5.

Chevalier, Willie, Lettre personnelle à Valdombre, le C, 22 décembre 1932, p. 2.

------, l'Histoire secrète des "Belles Histoires", Sept-Jours, 28 décembre 1968, p. 25-28.

Chevrotière, David de la, On nous écrit/Encore Léon Bloy, Ea, 7 octobre 1938, p. 3.

Chopin, René, l'Aube/Le Matin, le D, 20 mai 1944, p. 8.

Cistus, Renouvellement, le Quartier latin, 18 février 1938, p. 4.

Collins, John, les Tigresses dévorent le Lion du Nord (caricature), le J, 12 février 1938, p. 1.

Côté, Fernand, En marge du village de Séraphin/Une conférence de presse gastronomique, le Jph, 15 avril 1967, p. 14.

Côté, Maurice, Mon journal en bref/Cl.-H. Grignon est malade, Journal de Montréal, 16 novembre 1964, p. 9.

------, Grignon se plaît davantage avec son peuple, Journal de Montréal, 14 novembre 1965, p. 9.

------, les Indiscrétions de ... Maurice Côté, le Jph, 25 février 1967, p. 11.

------, Enfin! le village de Séraphin, le Jph, 25 mars 1967, p. 3.

------, les Indiscrétions de Maurice Côté, le Jph, 31 janvier 1974, p. 9.

Couture, Sévère, Autour de Valdombre et de Léon Bloy, le J, 2 juillet 1938, p. 2.

Cueilleur (Le), "le secret de Lindbergh" par Cl.-H. Grignon, l'AN, 25 mai 1928, p. 1.

Dagenais, Gérard, "le Déserteur et Autres Récits de la terre" de Cl.-H. Grignon, la Gazette littéraire, 14 juin 1934, p. 8.

Dallaire, Pierre, En direct et en différé à Radio-Canada/Paul Desmarteau, le Madawaska, 29 octobre 1964, p. 17.

Dandois, Aimée, Réponse à M. Grignon, le Quartier latin, 21 mars 1957, p. 2.

Danis, Gérald, la Pénitence à Séraphin, le PJ, 3 janvier 1965, p. A-23, A-34, A-35.

Dantin, Louis, Critique littéraire/"le secret de Lindbergh" par Cl.-H. Grignon, le C, 7 novembre 1928, p. 4.

------, Notre littérature est-elle morte?, l'AN, 24 janvier 1930, p. 2.

------, "Un homme et son péché", l'AN, 17 mai 1935, p. 1, 2.

------, A propos de Léon Bloy et des véhémences d'écriture, l'AN, 27 mai 1938, p. 1.

------, Avec le sourire/Louis Dantin et Léon Bloy, le J, 28 mai 1938, p. 1.

------, A propos de Léon Bloy et des véhémences d'écriture de Valdombre, le J, 4 juin 1938, p. 2.

Daviault, Pierre, les Livres/"Un homme et son péché", le Droit, 6 avril 1934, p. 3.

David, Benoît, Grignon a créé Séraphin qui ne peut pas mourir, Journal des vedettes, 3 septembre 1966, p. 31.

Débien, Léon, Grignon, romancier (1re partie), l'AN, 5 octobre 1966, p. 11.

------, Grignon, romancier (2e partie), l'AN, 12 octobre 1966, p. 4, 6.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 19 octobre 1966, p. 14.

------, "les Pamphlets de Valdombre" et "Parti pris", l'AN, 26 octobre 1966, p. 9.

Décary, Viviane, le Roman de Grignon: "Un homme et son péché", le C, 19 janvier 1934, p. 2.

------, le Roman de Grignon: "Un homme et son péché", la Tribune, 24 mars 1934, p. 4.

Demers, Edgar, la Littérature canadienne et la télévision/Du livre au petit écran, le Droit, 15 mars 1980, p. 80.

Desbiens, Lucien, Faits et Opinions/"Un homme et son péché", le D, 5 janvier 1934, p. 3.

------, Billet du soir/Un jeune ... et son péché, le D, 8 février 1941, p. 1.

Déserteur (Un), la Radio/"les Belles Histoires des pays d'en haut", Ea, 18 novembre 1938, p. 3.

Deshaies, Guy, le Calcul des pays d'en haut, le D, 15 mai 1980, p. 1, 2.

Desmarchais, Rex, Lettre ouverte à M. Olivar Asselin/Sur la parenté de Valdombre avec Bloy, le C, 12 janvier 1933, p. 2.

Directeur (Le), Notre belle littéraire, Ea, 11 juin 1937, p. 3.

------, la Semaine prochaine, Ea, 4 novembre 1938, p. 3.

Direction (La), Notre concours/Au sujet de la belle littérature canadienne, Ea, 25 juin 1937, p. 2.

------, Martial, Ea, 8 octobre 1937, p. 1.

------, Et voici Charles Claude, Ea, 11 novembre 1938, p. 3.

------, Avis aux éditeurs, Ea, 13 janvier 1939, p. 3.

------, Dernier Numéro d'"En avant", Ea, 8 décembre 1939, p. 1.

------, Notre journal, le Jph, 25 février 1967, p. 1.

------, Cl.-H. Grignon sait vivre, le Jph, 25 mars 1967, p. 6.

------, "les Belles Histoires" encore à l'honneur, le Jph, 3 juin 1967, p. 4.

------, le Village de Séraphin/"L'Écho du Nord" nous donne raison, le Jph, 2 septembre 1967, p. 7.

------, Télévision/"les Belles Histoires des pays d'en haut", le Jph, 2 septembre 1967, p. 14.

------, Une bombe!, le Jph, 21 octobre 1967, p. 6.

------, Grignon devant le peuple, le Jph, 28 octobre 1967, p. 10, 11.

------, Honneur au mérite, le Jph, 3 juillet 1969, p. 1.

------, Éditorial/Cl.-H. Grignon a 80 ans, le Jph, 11 juillet 1974, p. 1, 2.

Duclos-Deslunes, "Un homme et son péché"/Notes pour biographie de Eude-Ulric Grignon par le professeur ..., le J, 20 mars 1943, p. 4.

------, "Un homme et son péché"/Ibid. (suite et fin), le J, 27 mars 1943, p. 3.

Duhamel, Roger, le Théâtre/"Un homme et son péché"/"Paysannerie" en sept tableaux de Cl.-H. Grignon, le C, 24 août 1942, p. 2.

------, En lisant les revues/"les Pamphlets de Valdombre", le D, 27 février 1943, p. 8.

------, les Lettres au Canada français/Notes sur les élèves des collèges classiques, le D, 27 février 1943, p. 8.

------, Rien qu'un artiste, le D, 6 mars 1943, p. 8.

------, "les Pamphlets de Valdombre", le D, 10 avril 1943, p. 8.

------, la Revue des troupes par le sergent Victor Barbeau, le Droit, 24 septembre 1966, p. 25.

Dussault, J.-L., les Livres/"Ombres et Clameurs" de M. Cl.-H. Grignon, le D, 20 mai 1933, p. 1.

Dussureault, Myonne-Jeanne, Chronique radiophonique, le J, 4 novembre 1939, p. 4.

------, Valdombre et Léon Bloy, Radio-Monde, 7 février 1942, p. 6.

Écouteur (l'), la Radio/"Un homme et son péché" à CBF, Ea, 15 septembre 1939, p. 3.

------, la Radio/"Un homme et son péché", Ea, 29 septembre 1939, p. 3, 4.

Émile, Étienne Berger et Cie/Vote féminin/Valdombre/Duplessis et Discours, le J, 16 avril 1938, p. 8.

Éthier-Blais, Jean, les Carnets de Jean-Éthier Blais, le D, 18 octobre 1930, p. 22.

Fidélis, Vieux Doc et la famille Grignon, l'AN, 17 novembre 1939, p. 1.

Flâneur (Le), le Village de Séraphin/Un véritable record, le Jph, 9 septembre 1967, p. 9.

------, le Village de Séraphin/Ah! La Belle Automne, le Jph, 23 septembre 1967, p. 7.

------, Des Américains chez nous,, le Jph, 30 septembre 1967, p. 13.

Fournier, Paul, Léon Bloy devant les cochons, la N, 21 juillet 1938, p. 2.

Frédéric, Guillaume, Valdombre n'abandonne pas la partie, l'AN, 15 décembre 1939, p. 1.

------, "En avant" fusionne avec "le Clairon", l'AN, 15 décembre 1939, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre"/Le Retour de l'enfant prodigue, l'AN, 19 janvier 1940, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre"/La Débâcle éclate, l'AN, 7 juin 1940, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 12 juillet 1940, p. 7.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 23 août 1940, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 17 janvier 1941, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre"/Résurrection, l'AN, 25 juillet 1941, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre"/Francoeur tel qu'il fut, l'AN, 24 octobre 1941, p. 1.

------, "les Pamphlets de Valdombre"/Défense de Léon Bloy, l'AN, 22 mai 1942, p. 2.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 9 avril 1943, p. 2.

------, "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 11 juin 1943, p. 4.

G. M., les Beaux Voyages, le D, 20 mai 1950, p. 9.

G. S., Cl.-H. Grignon, premier invité au "Sel de la semaine", l'Action populaire, 28 août 1968, p. 12.

G. T., "Un homme et son péché", l'Action catholique, 23 avril 1946, p. 3.

Gab, la Table rase du critique, le Quartier latin, 4 novembre 1938, p. 6.

Gadbois, Jacques, Chronique radiophonique, le J, 30 septembre 1939, p. 3.

------, Chronique radiophonique, le J, 7 octobre 1939, p. 4.

Gagné, Jacques, Rires radiophoniques, le Droit, 19 avril 1980, p. 18.

Gagnon, Jean-Louis, Duplessis critique l'abbé Arthur Maheux, le Soleil, 8 mai 1942, p. 3, 19.

Gagnon, Solange, Une petite exposition: le village de Séraphin, Photo-journal, 5-12 avril 1967, p. 63.

Galipeault, Georges, En R'ssassant les souvenirs, le Jph, 8 juillet 1967, p. 19.

------, En route vers le village de Séraphin, le Jph, 29 juillet 1967, p. 5.

------, Éditorial/L'Attrait de Sainte-Adèle au point de vue touristique, le Jph, 3 juillet 1969, p. 3.

------, Éditorial/Le Chant du cygne de Claude-Henri Grignon, le Jph, 22 janvier 1970, p. 2.

------, Éditorial/Notre 4e anniversaire, le Jph, 5 mars 1970, p. 2.

Gaudet-Smet, Françoise, l'Amour sauveur, l'O, 17 mai 1934, p. 1.

Gauthier, Émile, Valdombre et ses idées, le Bien public, 27 mai 1937, p. 2, 4.

Gélinas, Pierre, Prose pour radiophiles, le J, 13 novembre 1943, p. 7.

Genest, Guy, Nazisme littéraire, le Quartier latin, 28 février 1941, p. 7.

Germain, Jean-Claude, Un nouveau lieu de pélerinage: Séraphin aura pignon sur rue, le PJ, 9 avril 1967, p. 38.

------, A la fin, mon Séraphin aura dépossédé tout le monde, le PJ, 1er septembre 1968, p. 60.

Girard, Henri, Cl.-H. Grignon et ses récits de la terre, le C, 9 juin 1934, p. 2.

Girouard, Michel, Le Monde du spectacle, Métro-Express, 6 mai 1966, p. 18.

Godbout, Jacques, Une raison d'écrire, le D, 30 octobre 1965, p. 17.

Grandmont, Éloi de, le Roman canadien-français, le Quartier latin, 20 octobre 1939, p. 4.

------, Aurore, l'enfant martyr de Cl.-H. Grignon, le Quartier latin, 5 novembre 1943, p. 5.

Griffon, Hervé, Au royaume des livres/"Ombres et Clameurs", l'Action catholique, 19 juillet 1933, p. 4.

------, Au royaume des livres/"Un homme et son péché", l'Action catholique, 24 avril 1934, p. 4.

Grignon, Joseph-Jérôme, le Docteur Wilfrid Grignon, l'AN, 2 juillet 1915, p. 1.

Guay, Alice, Note, le J, 23 juillet 1938, p. 4.

H. B., Au Monument national/La 3e "Paysannerie" de Grignon obtient le succès attendu, la Pr, 27 mars 1946, p. 8.

Hack, Carr, Ils vont partir pour la guerre (caricature), Ea, 25 mars 1938, p. 1.

Hamel, Émile-Charles, Saint-Denys Garneau, le J, 13 novembre 1937, p. 8.

------, Au plantigrade de Sainte-Adèle/Du singe mâchant patenôtres à l'ours mal léché, le J, 9 juillet 1938, p. 2.

------, A l'ours mal léché de Sainte-Adèle/Dans le style de Valdombre, le J, 23 juillet 1938, p. 4.

------, A Valdombre, le J, 30 juillet 1938, p. 2.

------, Avec le sourire ... A ce doux Valdombre, le J, 3 septembre 1938, p. 1.

------, Chronique radiophonique, le J, 15 avril 1939, p. 4.

------, Avec le sourire/L'Évolution du roman candien-français, le J, 30 septembre 1939, p. 1.

------, la Vie de l'esprit dans nos revues, le J, 15 novembre 1941, p. 2.

------, Avec le sourire/Oh! Henri!, le J, 20 mars 1943, p. 1.

------, les Revues, le J, 6 mai 1944, p. 7.

Hamel, Marcel, Arts, Sciences, Lettres/Cl.-H. Grignon se dévoile, la N, 22 février 1936, p. 4.

------, Quand Valdombre parle, la N, 24 décembre 1936, p. 2.

------, Cl.-H. Grignon, Pamphlétaire et Paysan, la N, 31 décembre 1936, p. 4.

------, Valdombre: grand écrivain, piètre politicien, la N, 18 février 1937, p. 1, 4.

------, Mauriac au pilori, la N, 12 août 1937, p. 2.

------, le Congrès vu par Valdombre, la N, 26 août 1937, p. 2.

------, Un écho de notre hommage à l'abbé Groulx!, la N, 7 octobre 1937, p. 2.

------, Hola!. Damien Bouchard!, la N, 25 novembre 1937, p. 2.

------, le "Poate" Paul Valéry, la N, 7 janvier 1938, p. 2.

------, Avez-vous lu le dernier pamphlet de Valdombre?, la N, 5 mai 1938, p. 2.

------, Avec Valdombre, la N, 30 juin 1938, p. 2.

------, le Pamphlet de Valdombre, la N, 11 août 1938, p. 2.

------, le Prix David, la N, 20 octobre 1938, p. 2.

Hamelin, Jean, les Contes du lundi, le D, 1er octobre 1958, p. 7.

Harting, Claire, Claire-Grignon, sa secrétaire depuis 15 ans: "Ce Cl.-H. Grignon est l'homme le plus formidable", Photo-Journal, 22 mars 1967, p. 8.

------, Qu'est devenue Donalda de nos pays d'en haut?, Photo-Journal, 4-11 octobre 1967, p. 8-9.

Harvey, Jean-Charles, Pelletier et Valdombre/En marge d'"Égrappages" d'Albert Pelletier et d'"Ombres et Clameurs" de Valdombre (Cl.-H. Grignon), le Soleil, 3 juin 1933, p. 14.

------, En marge de deux livres/Albert Pelletier et Valdombre, le C, 18 juillet 1933, p. 2.

------, Tout le monde et son père .../Autour des derniers Prix David, la R, 30 novembre 1935, p. 4.

------, Avec le sourire/Valdombre et les femmes, le J, 22 janvier 1938, p. 1.

------, Avec le sourire/Valdombre menacé, le J, 12 février 1938, p. 1.

------, les Américains et Nous, le J, 9 avril 1938, p. 4.

------, le Prince des exaspérés, le J, 2 juillet 1938, p. 2.

------, Lettre ouverte/A Monsieur Damien Bouchard, le J, 6 août 1938, p. 2.

------, A ce doux Valdombre, le J, 3 novembre 1938, p. 1.

------, Sacré Valdombre, va!, le J, 10 septembre 1938, p. 2.

------, Avec le sourire/Léon Bloy devant son père, le J, 17 septembre 1938, p. 1.

------, Avec le sourire/"les Pamphlets" reviennent, le J, 18 mai 1940, p. 1.

------, Avec le sourire/Voyons Valdombre!, le J, 19 juillet 1941, p. 1.

------, Prophète ou Pamphlétaire?, le J, 11 décembre 1943, p. 4.

------, Comment s'en sortir?, le PJ, 12 décembre 1965, p. 12.

Hertel, François, Sur Valdombre, le Bien public, 21 septembre 1933, p. 13, 12.

------, Critique/Valdombre romancier?, le Bien public, 28 septembre 1933, p. 13.

Houlé, Léopold, Parler et "Parlure", le C, 1er février 1939, p. 2.

Huot, Maurice, Cl.-H. Grignon au canal 2, le Bien public, 13 septembre 1968, p. 3.

J.-C. G., Un nouveau lieu de pélerinage: Séraphin aura pignon sur rue, le PJ, 9 avril 1967, p. 38.

J. L., Radio et Télévision, le D, 21 mai 1954, p. 4.

J. M. B., les Cahiers de Léon Bloy, la N, 16 septembre 1937, p. 3.

J.-W., Souvenir et Reconnaissance/A la mémoire de J.-J. Grignon, l'AN, 22 mai 1931, p. 1, 8.

Janrhêve, Propos littéraires/"Un homme et son péché", le Droit, 3 mars 1934, p. 4.

Jasmin, Cl., Lettre ouverte à des autruches littéraires d'ici, le D, 26 juin 1965, p. 9, 10.

Jasmin, Guy, Opinions/Le Sort du pamphlétaire chez les foutriquets, le C, 7 octobre 1933, p. 2.

Jérôme, Lettre ouverte/Valdombre juge Francoeur, le J, 13 décembre 1941, p. 7.

------, la Radio comme elle va .../La Fureur des honnêtes gens, le J, 2 février 1946, p. 8.

Jeune Avocat de province (Un), le douzième de Valdombre, Ea, 21 janvier 1938, p. 4.

Joubert, Léon, Éditorial/Au revoir ... Cl.-H. Grignon, le Jph, 8 avril 1976, p. 2.

Julien, Pierre, Jean Squire le premier "notaire le Potiron" a décidé de rentrer au pays, Photo-Journal, 4-11 octobre 1967, p. 16.

Kaeble, Jacques, Quand les télé-romanciers s'arrachent les cheveux!, la Presse libre, 5 novembre 1964, p. 4.

Kikif, Grignon et la terre, l'O, 23 mai 1934, p. 2.

L. F., Séraphin Poudrier à Québec, le Soleil, 21 septembre 1943, p. 7, 13.

La Boissière, Jean, Séraphin Poudrier aura son village à Sainte-Adèle, la Pr, 4 avril 1967, p. 51.

Lafortune, C. Elzéar, Valdombre dénonce Claude Dubuc, Ea, 11 février 1938, p. 2.

Lafortune, F. X., "Un homme et son péché", le J, 23 octobre 1943, p. 7.

Lamarche, M.-A., "Un homme et son péché", l'O, 22 mars 1934, p. 3.

Laplume, Valentin, De la vogue du radio-roman, le J, 23 septembre 1941, p. 3.

Lapointe, Renaude, Tranquillement pas vite, la Pr, 7 juin 1966, p. 6.

Lassonde, Normand, "les Belles Histoires des pays d'en haut" qui refusent de mourir!, le N, 4 novembre 1967, p. 5.

Latulipe, Lise, Félicitations à Télé-4, le Jph, 15 avril 1976, p. 2.

Lecteur (Un), Réponse à la poutre, le J, 28 mai 1938, p. 5.

Lecteur assidu (Un), Tribune du lecteur/Les Faux Prophètes, le J, 16 juillet 1938, p. 5.

Lemerre, André, Un pamphlet littéraire, le N, 28 mai 1922, p. 1.

Léo, Edmond, "les Soirées de l'École littéraire de Montréal", le D, 23 janvier 1926, p. 1.

Lévesque, René, "Un homme et son péché", le Progrès du Golfe, 18 février 1949, p. 3, 8.

L'Heureux, Eugène, Entre Canadiens de bonne volonté/La Langue du roman "Un homme et son péché", le Soleil, 9 mars 1944, p. 4.

Liseur (Le), Livres à lire/"Le Déserteur et Autres Récits de la terre", la Liberté (Winnipeg), 13 juin 1934, p. 3.

------, Livres à lire/"Le Déserteur et Autres Récits de la terre", la Parole, 5 juillet 1934, p. 2.

Lombard, Pierre, le Retour du tragique, l'Action, 22 septembre 1967, p. 17.

Longpré-Brunet, Suzanne, le Village de Séraphin, le Jph, 1er novembre 1968, p. 10.

------, la Fin des "Belles Histoires", le Jph, 11 juin 1970, p. 14.

Loranger, Jean-Aubert, Lettre ouverte à Valdombre, le C, 27 mai 1933, p. 3.

Lorrain, Rolland, les "Belles Histoires" de Grignon n'atteignent pas le roman, le D, 9 janvier 1957, p. 7.

M. D., "le Déserteur et Autres Récits de la terre" de Cl.-H. Grignon, la Chandelle, 26 mai 1934, p. 3.

M. G., la Revue des livres/"La Revanche de Maria Chapdelaine" de Louvigny de Montigny, la N, 14 avril 1938, p. 2.

M. N., les Téléromans se meurent, le Nouveau-Journal, 1er décembre 1961, p. 18.

Major, André, l'Avarice est une situation propre, le PJ, 9 mai 1965, p. 38.

------, Grignon: un homme du passé, le D, 4 septembre 1968, p. 11.

------, Réflexions sur les téléromans, le D, 20 février 1969, p. 11.

Maltais, Murray, l'Art de la reliure, le Droit, 29 mars 1980, p. 17.

Marchand, Clément, "Un homme et son péché" vient d'être réédité, le Bien public, 30 avril 1965, p. 8.

------, Littérature/Musique/Théâtre/Retailles/Maladresse, le Bien public, 12 octobre 1933, p. 13.

------, Littérature .../"Un homme et son péché", le Bien public, 4 janvier 1934, p. 13.

------, Dans le petit monde de nos lettres/Un nouveau livre de Cl.-H. Grignon, le Bien public, 3 mai 1934, p. 2.

------, Un pauvre qui fait de la terre neuve, le Bien public, 30 août 1934, p. 12.

------, Un pamphlétaire au pays de la peur, le Mauricien, octobre 1937, p. 31.

------, l'Actualité littéraire ... Une rentrée, le Bien public, 18 janvier 1940, p. 8.

------, le Premier Caractère du roman canadien/Séraphin Poudrier, l'Avare classique, le Bien public, 10 juillet 1949, p. 1, 4.

Marchand, Olivier, le Petit Monde de Cl.-H. Grignon, la Pr, 19 mars 1966, p. 15.

Marcotte, Gilles, Pierre Dagenais publie deux contes et a deux romans en préparation, le D, 4 avril 1953, p. 7.

------, Conteurs: Ferron et Dagenais, le D, 25 avril 1953, p. 7.

Ménard, Léo, la Vieille Église du village, le Jph, 3 juillet 1969, p. 3.

Mercier, Maurice, En pantoufles, le Quartier latin, 14 janvier 1938, p. 2.

Mercier-Gouin, Yvette, Éloges de la pièce de Valdombre, le C, 22 octobre 1943, p. 4.

Micro-Scome, Chronique radiophonique, le J, 12 novembre 1938, p. 7.

Montherlant, Henry de, Une lettre de Montherlant à Cl.-H. Grignon, l'O, 21 mars 1934, p. 4.

------, ibid., le Bien public, 29 mars 1934, p. 13.

Montigny, Louvigny de, Lettre ouverte/Parler et Parlure, le C, 18 février 1939, p. 2.

Montplaisir, Ferd. Th., Messe au village de Séraphin, le Jph, 19 juin 1969, p. 2.

Murray, Marcel, Tribune libre/Cl.-H. Grignon, la Pr, 15 janvier 1929, p. 20.

N.D.L.R., la Semaine prochaine, Ea, 3 septembre 1937, p. 3.

------, le Dernier Pamphlet de Valdombre, Ea, 2 septembre 1938, p. 3.

Nadeau, Monic, "les Belles Histoires", Journal de Montréal, 11 novembre 1964, p. 22.

Nantel, Adolphe, A Lindbergh, le C, 13 mai 1932, p. 3.

------, Chants laurentiens/Cartes postales, l'AN, 15 janvier 1943, p. 1.

Noël, Christiane, 3 000 personnes au village de Séraphin, le Jph, 13 juillet 1972, p. 1, 7.

------, Un vieux de chez nous se raconte, le Jph, 27 décembre 1973, p. 3.

------, Un peu d'histoire, le Jph, 8 avril 1976, p. 41.

Norm'D, la Fin des "Belles Histoires" (caricature), le Jph, 11 juin 1970, p. 4.

P. C., "les Pamphlets de Valdombre", la N, 10 décembre 1936, p. 1.

Parizeau, Lucien, la Vie littéraire/"Ombres et Clameurs", discours critiques de Cl.-H. Grignon, le C, 18 mai 1933, p. 2.

------, Défense des polémistes, l'O, 12 mars 1935, p. 1, 2.

Paradis, Raymond, "les Belles Histoires", le D, 19 septembre 1967, p. 4.

Partial, "les Pamphlets de Valdombre", le Quartier latin, 11 décembre 1936, p. 4.

------, Notre cher Valdombre, le Quartier latin, 29 octobre 1937, p. 4.

Paterson, Ben, Tribune libre/Cl.-H. Grignon avait vu juste, Journal de Montréal, 9 avril 1981, p. 9.

Paulette, Claude, Triomphe de Séraphin, le Quartier latin, 10 mars 1950, p. 1, 4.

Pelletier, Albert, Un pays de cocagne du régionalisme, l'O, 20 novembre 1934, p. 4.

Pelletier, Gérard, Deux nouveaux romans-fleuves, le D, 10 janvier 1953, p. 6.

------, Images en boîte à CBFT, le mercredi 8 heures, 8 juillet 1954, p. 7.

Piazza, François, Jean-Pierre Masson, Échos-Vedettes, 16 décembre 1967, p. 27.

------, Téléromans et Téléthéâtres à Radio-Canada saison 1968-1969, Échos-Vedettes, 17 août 1968, p. 26.

Pierre, Michel, Téléromans, le D, 17 novembre 1956, p. 2.

Poisson, Roch, les Gens vont se reconnaître autant que dans "les Plouffe", Photo-Journal, 27 août 1969, p. 56, 22.

Prévost, Arthur, On se croit vraiment au temps du curé Labelle, le PJ, 9 avril 1967, p. 34, 63.

------, Ouverture officielle du village à Séraphin: tout pour les enragés des "Belles Histoires", le PJ, 9 juillet 1967, p. 46.

Prévost, Jules-Édouard, la Mort d'Olivar Asselin, l'AN, 23 avril 1937, p. 1.

Prévost-Lamarre, Cécile, "Un homme et son péché"/Une "Paysannerie" des pays d'en haut, l'AN, 28 août 1942, p. 1, 2.

Psychologue, Enfin..., le Quartier latin, 24 février 1950, p. 1.

R. B., Avec le sourire, le J, 22 avril 1939, p. 1.

R. M., Relire Grignon, la Pr, cahier D, 10 avril 1976, p. 2.

Rameaux, Réjane Des, Qui se cache derrière le masque d'une signature et d'un visage?, le Grand Journal, 8-14 mai 1967, p. 16.

Rédaction (La), A propos de Madeleine, l'AN, 22 août 1919, p. 2.

------, Note de la rédaction, l'AN, 7 février 1930, p. 1.

Richer, Léopold, A propos de Valdombre, le M, 24 février 1923, p. 3.

------, Billet/Trois Critiques, le Droit, 5 août 1933, p. 3.

------, Grignon fait de la terre, l'O, 19 mai 1934, p. 3.

------, la Douzième de Valdombre, Ea, 21 janvier 1938, p. 4.

------, Valdombre en "souyers d'beu", le J, 18 janvier 1938, p. 4.

------, Du temps où il avait du bon sens, le Bloc, 11 juillet 1945, p. 2.

Riverin, Paul, Quand Valdombre a raison, on le dit, le J, 22 octobre 1938, p. 6.

Roberge, Guy, Sur "les Pamphlets de Valdombre", Hebdo-Laval, 22 janvier 1937, p. 5.

Rochefort, Maurice, "les Belles Histoires des pays d'en haut", la N, 23 février 1939, p. 3.

Rochon, P.-É., Souvenirs sur feu Jos-J. Grignon, l'AN, 27 octobre 1933, p. 2.

------, Jos Grignon inventeur, l'AN, 3 novembre 1933, p. 2.

Rochon, Yves, Nouvelles des pays d'en haut, l'Écho du Nord, 5 juillet 1967, p. 50.

Rocnoir, "Menaud, Maître-Draveur", la N, 30 septembre 1937, p. 3.

Rocnoir, Charles, la Revue des revues, la N, 7 janvier 1938, p. 4.

------, la Revue des revues, la N, 20 janvier 1938, p. 2.

Roy, Louis-Philippe, Un homme ... et son péché, le C, 3 octobre 1942, p. 2.

------, Du théâtre sain, honnête et chrétien, l'Action catholique, 28 août 1943, p. 4.

------, Sur la scène/"Un homme et son péché", l'Action catholique, 18 avril 1946, p. 4.

------, Un homme ... et son péché, l'Action, 19 mars 1965, p. 19.

Rudel-Tessier, Un poète et un héros dont il faut se méfier, Photo-Journal, 23 mars 1966, p. 32, 33.

------, Si Séraphin connaît la loâ, c'est qu'il a fait son droit à l'Université de Montréal, Photo-Journal, 13 novembre 1968, p. 67.

Rumilly, Robert, la Vie littéraire/Cl.-H. Grignon: "Un homme et son péché", le PJ, 28 janvier 1934, p. 10.

Saint-Jean, Armand, l'Avare à tout faire de Cl.-H. Grignon, la Pr, Spec, 1er février 1969, p. 8.

Sainte-Croix, A., Léon Bloy vivant (I), le J, 16 juin 1945, p. 5.

Schmeider, Pierre, Cl.-H. Grignon poursuit une taverne pour $10 000., Nouveau Samedi, 17 septembre 1966, p. 5.

Secrétaire de la direction (Le), la Page de Valdombre, Ea, 6 août 1937, p. 1.

------, A nos lecteurs, Ea, 20 janvier 1939, p. 1.

Servan, Claude, A la manière de ... ou le val d'ombre, le J, 17 novembre 1938, p. 4.

------, A la manière de ... ou le val d'ombre laurentien sous son vrai jour, le J, 8 octobre 1938, p. 5.

Shenck, Ernest, "le Secret de Lindbergh", le D, 25 juin 1928, p. 1, 2.

Suarès, André, A Valdombre, le J, 7 avril 1943, p. 6.

Sylvestre, Guy, le Cabinet noir, Ea, 28 juillet 1939, p. 3.

------, Propos défendus/Brève Apologie du pamphlet, Ea, 27 octobre 1939, p. 3.

------, Littérature et Beaux-Arts/"Un homme et son péché", le D, 12 avril 1941, p. 12.

Tassé, Louise, le Lion du Nord rugit toujours, la Patrie, 31 août 1969, p. 2, 28.

Thériault, Paul-Émile, "les Belles Histoires" font peau neuve, l'Évangéline, 12 juillet 1967, p. 4.

Théroux, Gisèle, En direct et en différé à Radio-Canada/René Caron, le Madawaska, 31 décembre 1964, p. 15.

------, En direct et en différé à Radio-Canada/Paul Desmarteau, le Madawaska, 23 septembre 1965, p. 15.

Toupin, Paul, A Sainte-Adèle/Chez l'auteur d'"Un homme et son péché", la Patrie, 20 février 1949, p. 55, 69.

Tranquille, Henri, Éditorial/L'Inspiration littéraire dans nos Laurentides, le Jph, 7 juin 1973, p. A-2.

Tremblay, Denis, le Séraphin de la TV: un homme sans péché, Montréal-Matin, 17 décembre 1969, p. 14, 12.

Turgeon, Nélida, Ça vaut le coup, Journal des Vedettes, 27 mai 1967, p. 5.

------, Un grand Canadien français: Cl.-H. Grignon, le Jph, 24 juin 1967, p. 7.

------, Savez-vous que le village de Séraphin n'est pas une mince affaire, le Jph, 29 juillet 1967, p. 7.

Vallerand, Jean, Une heure avec Cl.-H. Grignon, l'AN, 6 novembre 1942, p. 4.

Venne, Rosario, Berthelot Brunet, l'Écho du Nord, 27 décembre 1967, p. 22, 23.

------, Une gerbe de souvenirs pour Cl.-H. Grignon, le Jph, 16 octobre 1975, p. 2.

------, Cl.-H. Grignon n'est plus, le Jph, 15 avril 1976, p. 2.

Victor, Petites Annonces, le Bien public, 15 février 1934, p. 13.

Vieux Chercheur (Le), "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 13 août 1937, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 3 septembre 1937, p. 3.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 8 octobre 1937, p. 3, 4.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 12 novembre 1937, p. 3.

------, le Dernier Pamphlet de Valdombre, Ea, 17 décembre 1937, p. 3.

------, les Revues, Ea, 12 février 1938, p. 3.

------, Un virulent pamphlet, Ea, 25 février 1938, p. 4.

------, "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 18 mars 1938, p. 4.

------, le Dernier Pamphlet de Valdombre, Ea, 24 juin 1938, p. 3.

------, Nos revues, Ea, 16 septembre 1938, p. 2.

------, Et voici "Can-Can", Ea, 16 septembre 1938, p. 3.

------, Nos revues, Ea, 7 octobre 1938, p. 3, 4.

------, Nos revues, Ea, 4 novembre 1938, p. 3, 4.

------, Une belle revue, Ea, 11 novembre 1938, p. 3, 4.

------, Valdombre et ses "Pamphlets", Ea, 25 novembre 1938, p. 3, 4.

------, Nos revues, Ea, 17 février 1939, p. 3.

------, Une revue qui fait parler d'elle, Ea, 14 juillet 1939, p. 3, 4.

------, Nos revues, Ea, 4 août 1939, p. 3.

------, Un grand geste/Léon Daudet, Ea, 29 septembre 1939, p. 3.

W. E., "les Pamphlets de Valdombre", l'AN, 6 octobre 1939, p. 2.

W. H., l'Ineffable, le Quartier latin, 2 avril 1943, p. 4.

Walter, Félix, Un Anglais juge "les Pamphlets de Valdombre", Ea, 9 septembre 1938, p. 3.

Yvois, Albert d', En marge d'un critique/"Coups d'ailes"/Poésies par Jean Bruchési, le N, 12 mars 1922, p. 2.

2. DIVERS

Anonyme, Inventaire de la Collection Claude-Henri Grignon, Montréal, Bibliothèque Nationale du Québec, [s. é., s.d., s.p.].

Barbeau, Victor, Grignon, Claude-Henri, première manière/La Face et l'Envers/Essais critiques, [Montréal], les Publications de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 72-73.

Berdnikoff, Barbara et Caron, Paulette, Claude-Henri Grignon, écrivain, journaliste/Recherche et Biographie, Montréal, Secrétariat des relations publiques, Société Radio-Canada, octobre 1979, 4 p.

Bessette, Gérard, Claude-Henri Grignon/Autour de Séraphin, Une littérature en ébullition, Éditions du Jours, 1968, 315 p., p. 91-107.

Bonneville, Jean-Pierre, En relisant "les Pamphlets de Valdombre", De Valdombre à Gide, Val d'or, Éditions des Quatre saisons, 1948, 77 p., p. 9-49.

Brunet, Berthelot, Portrait/Grignon fait de la terre et Cl.-H. Grignon expurgé, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, HMH, coll. "Reconnaissances", 1970, 332 p., p. 259-269 et p. 271-278.

Choquette, Adrienne, Valdombre, Confidences d'écrivains canadiens-français, Notre-Dame-des-Laurentides, Québec, les Presses laurentiennes, 1976, 236 p., p. 225-236.

Dantin, Louis, "le Secret de Lindbergh" par Cl.-H. Grignon, Gloses critiques (1re série), Montréal, Albert Lévesque, 1931, p. 87-98.

------, "Un homme et son péché" par Cl.-H. Grignon, Gloses critiques (2e série), Montréal, Albert Lévesque, p. 125 à 134.

Descôteaux, Rosa, les Sources d'"Un homme et son péché", Thèse de maîtrise ès-arts, Montréal, Université de Montréal, 1969, 106 p.

Dorion, Gilles, "les Pamphlets de Valdombre", revue de Cl.-H. Grignon, DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 814-820.

------, "le Secret de Lindbergh", DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 1000-1001.

Hébert, Maurice, "Un homme et son péché" et Un romancier se raconte, les Lettres au Canada français, Montréal, Albert Lévesque, 1936, 247 p., p. 74-84, et p. 84-94.

Laberge, Albert, Cl.-H. Grignon, Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, Édition privée, 1938, 248 p., p. 173-181.

Lamarche, M.-A., Cl.-H. Grignon, Nouvelles Ébauches critiques, Montréal, Granger, 1936, p. 57-64.

Leblanc, Alonzo, "Ombres et Clameurs", DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 798-799.

Legris, Renée, "Un homme et son péché", DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 1115-1128.

Lemire, Maurice, "le Déserteur et Autres Récits de la terre", DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 353.

Martineau, Gilles, Valdombre, Critique littéraire canadien, Mémoire de littérature, Université Laval, 10 mars 1968, 55 p.

Mathieu, Jacques, Valdombre et ses "Pamphlets", Compilation bibliographique, Montréal, École des Bibliothécaires, 1943, 33 p.

Montreuil-Manning, Rachel, Introduction à Cl.-H. Grignon, Thèse de maîtrise, Université Carleton, Ottawa, 1964, 101 p.

Pelletier, Albert, "le Secret de Lindbergh" de Cl.-H. Grignon, Carquois, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 219 p., p. 57-73.

Pelletier, Suzanne-D., Bio-Bliographie de Cl.-H. Grignon, Montréal, École des Bibliothécaires, 1946, 32 p.

Rouxel, Pierre, la Femme dans l'oeuvre romanesque de Cl.-H. Grignon, Mémoire de littérature, Université d'Ottawa, 1979, 67 p.

------, l'Écriture polémique: son pouvoir, ses limites (Asselin, Fournier, Groulx, Valdombre), Mémoire de littérature, Université d'Ottawa, 1979, 42 p.

------, Valdombre, Critique littéraire?, Mémoire de littérature, Université d'Ottawa, 1979, 51 p.

------, Cl.-H. Grignon, romancier ou polémiste?, Mémoire de littérature, Université d'Ottawa, 1980, 87 p.

Simard, Jean, Séraphin, Nouveau Répertoire, Montréal, HMH, 1965, p. 108-109.

Voisine, Simone, Cl.-H. Grignon et le Journal "En avant", Mémoire de littérature, Université Laval, 25 mars 1968, 37 p.

Wilson, J. A., Préface, Le Secret de Lindbergh de Cl.-H. Grignon, Montréal, Éditions de la Porte d'or, 1928, 209 p.

Wyczynski, Paul, "les Soirées de l'École littéraire de Montréal", DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 1021-1024.

3. FONDS D'ARCHIVES

* On pourra consulter au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, les fonds ci-dessous.

Charbonneau, Jean , P. 2
Ferland, Albert , P. 5
Laberge, Albert , P. 6
LaFrenière, Suzanne , P. 142
Ménard, Jean , P. 63
Saint-Charles, Joseph, P. 12
L'École littéraire de Montréal, C.1 (et le microfilm 22).

4. TÉLÉVISION

Les Insolences de Claude-Henri Grignon/L'Observateur, Radio-Canada, 25 février 1979 (avec la participation de Claire Grignon).

III - ÉTUDES DIVERSES ET OUVRAGES DE RÉFÉRENCES

1. VOLUMES, THÈSES, MÉMOIRES, BROCHURES

Anonyme, Liste collective des journaux canadiens disponibles dans les bibliothèques canadiennes, Ottawa, Bibliothèque Nationale du Canada, 1977, 483 p.

------, Catalogue des manuscrits, Montréal, Bibliothèque Nationale du Québec, 1978, 102 p.

Asselin, Olivar, Pensée française, Éditions de l'Action canadienne-française, Montréal, 1937, 214 p.

Aubecourt, Gaston d', l'Enfant du mystère, Montréal, coll. "La Bibliothèque canadienne", 1928, 83 p.

Auclair, Élie-J., Saint-Jérôme de Terrebonne, Saint-Jérôme, Imprimerie Labelle, 1934, 365 p.

Audet, F.-J. et Malchelosse G., Pseudonymes canadiens, Montréal, Ducharme, 1936, 189 p.

Baechler, Jean, Qu'est-ce que l'idéologie?, Paris, Gallimard, coll. "Idées" n° 345, 1976, 405 p.

Baillargeon, Samuel, Littérature canadienne-française, Montréal et Paris, Fides, 1957, 460 p.

Barbeau, Raymond, Un poète luciférien/Léon Bloy, Paris, Aubier, 1957, 287 p.

Barbeau, Victor, les Cahiers de Turc, Montréal, série I, octobre 1921-mars 1922 (6 numéros), série II, octobre 1926-juillet 1927 (10 numéros).

------, Pour nous grandir, Montréal, Le Devoir, 1937, 242 p.

------, le Ramage de mon pays, Montréal, Bernard Valiquette, 1939, 222 p.

------, la Face et l'Envers/Essais critiques, Montréal, Publications de l'Académie canadienne-française, 1966, 158 p.

------, la Tentation du passé, Montréal, la Presse, 1977, 179 p.

Barbey d'Aurevilly, Jules, les Oeuvres et les Hommes, tome V, les Bas-Bleus, tome XV, Journalistes et Polémistes/Chroniqueurs et Pamphlétaires, Genève, Slatine, 1968, 346 p. et 347 p.

Barthes, Roland, Essais critiques, Paris, Le Seuil, 1964, 275 p.

------, Critique et Vérité, Paris, Le Seuil, 1966, 80 p.

Bastien, Hermas, Témoignages, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 213 p.

------, Olivar Asselin, Montréal, Bernard Valiquette, 1938, 220 p.

------, Ces écrivains qui nous habitent, Montréal, Beauchemin, 1969, 227 p.

Beaulieu A., et Hamelin, J., les Journaux du Québec de 1764 à 1964, Québec et Paris, PUL et Armand Colin, coll. "Les Cahiers de l'Institut d'histoire", n° 6, 1965, 329 p.

------, la Presse québécoise des origines à nos jours, Québec, PUL, 1973, tome III, 1880 à 1895, 421 p.

Beaulieu, Germain, les Immortels, Montréal, Albert Lévesque, 1931, 157 p.

Bélanger, A.-J., l'Apolitisme des idéologies québécoises/Le Grand Tournant de 1934-1936, Québec, PUL, coll. "Histoire et sociologie de la culture", n° 7, 1974, 392 p.

Bellerive, Georges, Brèves Apologies de nos auteurs féminins, Québec; Librairie Garneau, 1920, 137 p.

Bernard, Harry, Essais critiques, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, 196 p.

Bertaut, Jules, Chroniqueurs et Polémistes, Paris, Sansot et Cie, 1906, 274 p.

Berthiaume, Pierre, le Journal piégé ou l'Art de trafiquer l'information, Montréal, VLB, 1981, 194 p.

Bessette, G. et Collaborateurs, Histoire de la littérature canadienne-française par les textes, Montréal, CEC, 1968, 704 p.

Billy, André, les Écrivains de combat, Paris, Les Oeuvres représentatives, 1931, 273 p.

Blais, Jacques, De l'ordre et de l'aventure/La Poésie au Québec de 1934 à 1944, Québec, PUL, coll. "Vie des lettres québécoises", n° 14, 1975, 410 p.

Bloy, Léon, le Désespéré, Paris, Club des libraires de France, 1955, 470 p.

------, Exégèse des lieux communs, Paris, Gallimard, coll. "Idées", n° 297, 1973, 442 p.

------, la Femme pauvre, Paris, Mercure de France, Folio n° 1194, 1980, 435 p.

Bonneville, Jean-Pierre, les Pamphlets des pamphlets, Montréal, avril 1940, 73 p.

------, les Petits Pamphlets, Rouyn, La Frontière, vol. I, n° 1, juin 1940; n° 2, novembre 1940; n° 3, décembre 1940, 130 p.

Bouchard, T.-D., Mémoires de .../Quarante ans dans la tourmente politico-religieuse, tome III, Montréal, Beauchemin, 1960, 254 p.

Brochu, André, l'Instance critique (1961-1973), Montréal, Léméac, 1974, 376 p.

Brouillard, Carmel, Sous le signe des muses, Montréal, Granger, 1935, 241 p.

Brunet, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française suivie de Portraits d'écrivains, Montréal, HMH, 1970, 332 p.

Brunet, Michel, la Présence anglaise et les Canadiens, Montréal, Beauchemin, 1964, 325 p.

Cantin et Collaborateurs, Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIX^{e} et XX^{e} siècles, Ottawa, CRCCF, 1979, 1254 p.

Champigny, Robert, Pour une esthétique de l'essai, Paris, Lettres modernes, Minard, 1967, 110 p.

Charbonneau, Jean, l'École littéraire de Montréal, Montréal, Albert Lévesque, 1935, 320 p.

Charbonneau, Robert, la France et nous, Montréal, L'Arbre, 1947, 77 p.

Choquette, Adrienne, Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, le Bien public, 1939, 236 p.

Collectif, les Soirées du Château de Ramezay, Montréal, Sénécal et Cie, 1900, 402 p.

------, le Terroir, Montréal, [s.é.], 1910, 384 p.

------, les Soirées de l'École littéraire de Montréal, Montréal, 1925, 342 p.

------, les Oeuvres d'aujourd'hui, Montréal, L'Action canadienne-française, 1937, 245 p.

------, Anthologie des pamphlétaires de 1789 à nos jours, Paris, [s. é.], 1959.

------, Littérature et Société canadiennes-françaises, Québec, PUL, 1964, 272 p.

------, l'École littéraire de Montréal, Montréal, Fides, coll. "Archives des lettres canadiennes", tome 2, 1972, 353 p.

------, l'Essai, Études littéraires, vol. 5, n° 1, avril 1972.

------, "le Courrier" de Saint-Hyacinthe (1853-1978), cahier spécial, St-Hyacinthe, Le Courrier, 1978, 120 p.

------, le Pamphlet, Études littéraires, vol. 11, n° 2, août 1978.

Dandurand, Albert, Littérature canadienne-française/La Prose, Montréal, Le Devoir, 1935, 210 p.

------, le Roman canadien-français, Montréal, Albert Lévesque, 1937, 252 p.

Dantin, Louis, Gloses critiques, 1re série et 2e série, Montréal, Albert Lévesque, 1931 et 1935, 222 p. et 222 p.

Daudet, Léon, Flammes/Polémiques et Polémistes, Paris, Grasset, 1930, 241 p.

------, Mes idées esthétiques, Paris, Fayard, 1934, 274 p.

David, Laurent-Olivier, les Patriotes de 1837-1838, Montréal, E. Sénécal et Fils, 1884, 299 p.

Desjardins, Jean-Marc, Histoire du Canada français, tomes 8, 9 et 10, Montréal, François Beauval, 1980, 270 p., 280 p., 301 p.

Desroches, Alfred, Paragraphes, Montréal, L'Action canadienne-française, 1931, 181 p.

Dominique, Pierre, les Polémistes français depuis 1789, Paris, Le Vieux Colombier, 1962, 446 p.

Dugas, Marcel, Apologies, Montréal, Paris-Vincent, 1919, 110 p.

------, Littérature canadienne/Aperçus, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1929, 202 p.

------, Approches, Québec, Le Chien d'or, 1942, 113 p.

Dumont, F. et Collaborateurs, Idéologies du Canada français (1930-1939), vol. 3, Québec, PUL, coll. "Histoire et Sociologie de la culture", n° 11, 1971, 361 p.

Dumont, G.-A., l'École littéraire de Montréal/Réminiscences, Montréal, G.-A. Dumont, 1917, 15 p.

Faÿ, Bernard, l'École de l'imprécation ou les Prophètes catholiques du dernier siècle, Lyon, Emmanuel Vitte, 1961, 228 p.

Fayolle, Roger, la Critique, Paris, A. Collin, 1964, 430 p.

Fontanier, Pierre, les Figures du discours, Paris, Flammarion, coll. "Champs", n° 15, 1977, 505 p.

Fournier, Jules, Mon encrier, Montréal, Fides, coll. "Nénuphar", n° 28, 1965, 350 p.

Francoeur, Louis et Panneton Philippe, Littératures ... A la manière de ..., Montréal, Garand, 1924, 132 p.

Gagnon, Marcel-Aymé, la Vie orageuse d'Olivar Asselin, Montréal, L'Homme, tomes 1 et 2, 1962, 302 p.

------, Olivar Asselin toujours vivant, Montréal, PUQ, 1974, 215 p.

Gauvreau, Joseph, Olivar Asselin, précurseur d'action française, le plus grand de nos journalistes, Montréal, J. Gauvreau, 1937, 46 p.

Gide, André, Retour de l'URSS, Paris, Gallimard, 1936, 124 p.

Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, tome II, Montréal, Beauchemin, 1968, 390 p.

Grignon, Edmond, Album historique publié à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de la paroisse de Ste-Agathe-des-Monts (1861-1911), [s.l., s.é.], 1912, 232 p.

------, En guettant les ours, Montréal, Beauchemin, 1930, 259 p.

------, Quarante ans sur le bout du banc, Montréal, Beauchemin, 1932, 241 p.

Grignon, Joseph-Jérôme, Un lutrin canadien, [s.l., s.é.], 1898, 29 p.

------, le Vieux Temps, Saint-Jérôme, Librairie Prévost, 1921, 80 p.

------, le Luxe de notre époque, Saint-Jérôme, L'Avenir du Nord, 1925, 56 p.

Grignon, Wilfrid, la Culture du Ginseng, Sainte-Adèle, [s.é.], 1907, 45 p.

------, le Petit Livre d'or du cultivateur, Montréal, Beauchemin, 1924, 246 p.

------, le Fonctionnement des Sociétés d'agriculture par les Cercles agricoles, [s.l., s.é.,s.d.], 7 p.

Hamel, Réginald, Cahiers bibliographiques des lettres québécoises, Montréal, Université de Montréal, vol. 1 à 4, 1966 à 1969.

------, l'École littéraire de Montréal/Procès-verbaux et correspondance, Montréal, Librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, 933 p.

------ et Collaborateurs, Dictionnaire pratique des auteurs québécois, Montréal, Fides, 1976, 725 p.

Harvey, Jean-Charles, Art et Combat, Montréal, L'Action canadienne-française, 1937, 229 p.

------, Pages de critique, Québec, le Soleil, 1926, 187 p.

Hébert, Maurice, Et d'un livre à l'autre, Montréal, Albert Lévesque, 1932, 270 p.

------, les Lettres au Canada français, Montréal, Albert Lévesque, 1936, 247 p.

Jankélévitch, Vladimir, l'Ironie, Paris, Flammarion, coll. "Champs", n° 66, 1964, 186 p.

Kieffer, Michel, l'École littéraire de Montréal, Montréal, Thèse de maîtrise, Université Mc Gill, 1939, 94 p.

Lamarche, Marcolo-Antonin, Ébauches critiques, Montréal, Ménard, 1930, 143 p.

------, Nouvelles Ébauches critiques, Montréal, Granger, 1936, 161 p.

Langlois, Gilles, Un mendiant de la souffrance, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1948, 284 p.

Léger, Jules, le Canada français et son expression littéraire, Paris, Nizet et Bastard, 1938, 211 p.

Legris, Renée, Dictionnaire des auteurs du radio-feuilleton québécois, Montréal, Fides, 1981, 200 p.

Lejeune, Philippe, l'Autobiographie en France, Paris, A. Colin, 1971, 272 p.

Lemire, Maurice et Collaborateurs, Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec (1900-1939), tome II, Montréal, Fides, 1980, 1363 p.

Lemire, Maurice, Introduction à la littérature québécoise (1900-1939), Montréal, Fides, 1981, 171 p.

Mailhot, Laurent, la Littérature québécoise, Paris, PUF, "Que sais-je?", n° 1579, 1974, 127 p.

Marcotte, Gilles, Une littérature qui se fait, Montréal, HMH, 1968, 307 p.

Marion, Séraphin, En feuilletant nos écrivains, Montréal, L'Action canadienne-française, 1931, 216 p.

------, Sur les pas de nos littérateurs, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 198 p.

Massicotte, Édouard-Zotique, Athlètes canadiens-français, Montréal, Beauchemin, 1909, 278 p.

Maurault, Olivier, Brièvetés, Montréal, Carrier, 1928, 269 p.

Ménard, Jean, la Vie littéraire au Canada français, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, "Cahiers du CRCCF", n° 5, 1971, 258 p.

Monière, Denis, le Développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours, Montréal, Québec-Amérique, 1977, 381 p.

Montigny, Testard de, la Colonisation/Le Nord de Montréal ou la Région Labelle, Montréal, Beauchemin, 1895, 350 p.

Montigny, Louvigny de, la Langue française au Canada, Ottawa, 1916, 187 p.

Moreau, Pierre, la Critique littéraire en France, Paris, A. Colin, 1960, 224 p.

Pagé, Pierre, Répertoire des oeuvres de la littérature radiophonique québécoise (1930-1970), Montréal, Fides, 1975, 826 p.

Pagé, Pierre et Legris, Renée, le Comique et l'Humour à la radio québécoise: aperçus historiques et textes choisis (1930-1970), Montréal, La Presse, 1976, 677 p.

------, Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision (1952-1977), Montréal, Fides, 1977, 252 p.

Pannenborg, W.A., Écrivains satiriques/Caractère et Tempérament, Paris, PUF, 1955, 95 p.

Pelletier, Albert, Carquois, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 219 p.

------, Égrappages, Montréal, Albert Lévesque, 1933, 234 p.

Revel, Jean-François, Qu'est-ce que la polémique?/Contrecensures, Paris, J.-J. Pauvert, 1966, p. 132 à 137.

Ringuet, Confidences, Montréal, Fides, 1965, 198 p.

Roquebrune, Robert de, Cherchant mes souvenirs (1911-1940), Montréal et Paris, Fides, coll. "du Nénuphar", n° 31, 1968, 243 p.

Rossi-Landi, Guy, les Journalistes politiques, Paris, Flammarion, 1969, 236 p.

Rouxel, Pierre, la Critique littéraire au Québec (1920-1940), Mémoire dactylographié, Ottawa, Université d'Ottawa, 1981, 53 p.

Roy, Camille, Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française, Québec, L'Action sociale, 1925, 132 p.

------, Essais sur la littérature canadienne, Montréal, Beauchemin, 1913, 232 p.

Rumilly, Robert, Histoire de la Province de Québec, Montréal et Paris, Fides,
tome 35, Chute de Taschereau, 252 p.
---- 36, l'Autonomie provinciale, 286 p.
---- 37, Premier Gouvernement Duplessis, 282 p.
---- 38, la Guerre de 1939-1945, Ernest Lapointe, 318 p.
---- 39, la Guerre de 1939-1945/Le Plébiscite, 295 p.
---- 40, la Guerre de 1939-1945/Le Bloc populaire, 301 p.
---- 41, la Guerre de 1939-1945/Duplessis reprend les rênes, 321 p.

Saint-Denys Garneau, Hector de, Lettres à ses amis, Montréal, HMH, coll. "Constantes", n° 8, 1967, 489 p.

Servais-Maquoi, Mireille, le Roman de la terre au Québec, Québec, PUL, coll. "Vie des lettres québécoises", n° 12, 1974, 267 p.

Service des relations publiques de Radio-Canada, 1952-1977/Vingt-cinq ans ensemble, Ottawa, 1978.

Shenevell, R.-H., Recherches et Thèses, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1963, 162 p.

Terrasse, Jean, Rhétorique de l'essai littéraire, Montréal, PUQ, coll. "Genres et Discours", n° 4, 1977, 156 p.

Thério, Adrien, Jules Fournier, journaliste de combat, Montréal, Fides, 1954, 244 p.

Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, PUF, 1967, 312 p.

Toupin, Paul, les Paradoxes d'une vie et d'une oeuvre, Montréal, CLF, 1965, 139 p.

Viatte, Auguste, Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950, Paris-Québec, PUF-PUL, 1954, 545 p.

Vigneault, Robert, l'Essai au XX^{e} siècle, Mémoire dactylographié, Ottawa, Université d'Ottawa, 1979, 29 p.

Vinet, Bernard, Pseudonymes québécois, Québec, Garneau, 1974, 361 p.

Wade, Mason, les Canadiens français de 1760 à nos jours, tome II (1911-1963), Montréal, CLF, 1963, 584 p.

2. ARTICLES DE REVUES

Anonyme, "En guettant les ours", la Rp, vol. 23, n° 9, septembre 1930, p. 13.

Baillargeon, Pierre, Discours sur les médisances, Cité libre, 15e année, 1976, avril 1965, p. 23-28.

Bégin, Émile, Un quart d'heure chez Marchenoir, le Canada français, vol. 25, n° 7, mars 1938, p. 696-703.

Brochu, André, la Nouvelle Relation écrivain-critique, Parti pris, vol. 2, n° 5, janvier 1965, p. 52-62.

Brunet, Berthelot, "En guettant les ours" ou le Canayen tout court, Amérique française, 4e année, avril 1945, p. 71.

Carr, Leila, "En guettant les ours", Canadian modern language review, vol. 2, n° 1, septembre 1945, p. 59.

Cornellier, Philippe, Léon Bloy, pamphlétaire et mystique, Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 4, 4e année, 1934, p. 282-299.

Désilet, Alphonse, "En guettant les ours", le Terroir, vol. 12, n° 1, juin 1930, p. 23.

Dionne, René et Cantin, Pierre, Bibliographie de la critique, Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 49, nos 1-2, mai 1979, p. 130-257.

Dorais, Fernand, l'Essai au Canada français 1930-1970: lieu d'appropriation d'une conscience, Revue de l'Université Laurentienne, vol. 5, n° 2, février 1973, p. 113-137.

Éthier-Blais, Jean, les Pionniers de la critique au Canada, Revue d'histoire littéraire de la France, 69e année, n° 5, (le Québec et sa littérature), septembre-octobre 1969, p. 795-807.

Grignon, Joseph-Jérôme, le Gros papa Janvier à Montréal en 1874, Paysana, 5e année, janvier 1943, p. 13.

Guèvremont, Germaine, Réponse de..., Société Royale du Canada/Présentation, n° 16, année académique 1961-1962, p. 93-98.

Légaré, Romain, Vieux doc, "En guettant les ours", Culture, vol. 6, n° 4, décembre 1945, p. 506.

Mailhot, Laurent, la Critique, Études françaises, vol. 7, n° 2, mai 1971, p. 191-212.

------, Classiques canadiens 1760-1960, Études françaises, vol. 13, nos 3-4, octobre 1977, p. 265-278.

Major, Jean-Louis, Essai et Contre-essai (Journal d'une lecture inachevée), Livres et Auteurs québécois, Montréal, Jumonville, 1972, p. 316-326.

Marcel, Jean, les Forces provisoires de l'intelligence/Cinq ans d'essais 1960-1965, Livres et Auteurs canadiens - 1965, Montréal, Jumonville, 1966, p. 23-32.

P. B., Interviews/Berthelot Brunet, Amérique française, vol. 7, n° 1, 1948, p. 72-74.

P. E. P., Vieux Doc, "En guettant les ours", le Canada français, vol. 32, n° 8, avril 1945, p. 610.

Pilotte, Gaston, Victor Barbeau et la Querelle du régionalisme, Études françaises, vol. 7, n° 1, février 1971, p. 23-47.

Plouffe, Adrien, Présentation de madame Germaine Guèvremont, Société Royale du Canada/Présentation, n° 16, année académique 1961-1962, p. 87-91.

Ricard, François, la Littérature québécoise contemporaine 1960-1977, IV, l'Essai, Études françaises, vol. 13, nos 3-4, octobre 1977, p. 365-381.

Roy, Camille, "Quarante ans sur le bout du banc"/"En guettant les ours", l'Enseignement secondaire au Canada, vol. 12, n° 2, novembre 1932, p. 86-87.

Telle, E. V., A propos du mot "Essai" chez Montaigne, Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, vol. 30, 1968, p. 225-247.

3. ARTICLES DE JOURNAUX

Anonyme, Feu Théodore Grignon, l'AN, 23 mars 1923, p. 2.

------, Un volume remarquable/"Le Livre d'or du cultivateur" par W. Grignon, l'AN, 15 août 1924, p. 2.

------, Un schisme à l'École littéraire, la Patrie, 27 janvier 1925, p. 10.

------, "En guettant les ours", l'AN, 2 mai 1930, p. 1.

------, Feu M. Jos Grignon, l'AN, 2 mai 1930, p. 8.

------, Funérailles de Mme Vve T. Grignon, l'AN, 8 mai 1931, p. 4.

------, le Rapt du Petit Lindbergh, l'AN, 11 mars 1932, p. 1.

------, les Histoires de Vieux Doc seront dites à la radio, l'AN, 23 septembre 1932, p. 2.

------, Mort de Mme J.-J. Grignon, l'AN, 18 novembre 1932, p. 1.

------, Obsèques de Mme J.-J. Grignon, l'AN, 18 novembre 1932, p. 1.

------, A la mémoire de feu Mme J.-J. Grignon, l'AN, 2 décembre 1932, p. 3.

------, Funérailles de M. J.-B. Primeau, l'AN, 12 janvier 1934, p. 6.

------, Noces d'or de Vieux doc, l'AN, 5 juillet 1935, p. 1.

------, Notre programme, le J, 9 octobre 1937, p. 5.

------, Me R. L. Calder, le J, 2 avril 1938, p. 8.

------, la Vie littéraire/M. Henri Ghéon, l'AN, 16 septembre 1938, p. 2.

------, On fête M. Henri Ghéon à Ottawa, l'AN, 18 novembre 1938, p. 2.

------, l'Anti-national Harvey, la N, 19 janvier 1939, p. 3.

------, Mort de Mlle Pauline Grignon, l'AN, 4 août 1939, p. 1.

------, le Mouvement antisémite à Ste-Agathe, l'AN, 4 août 1939, p. 1.

------, Un appel de M. David, l'AN, 13 octobre 1939, p. 1.

------, Lindbergh fait une ascension dans les nuages, l'AN, 16 août 1940, p. 2.

------, ibid., le J, 24 août 1940, p. 8.

------, l'Arbre tragique a été fleuri par des mains pieuses, l'AN, 6 juin 1941, p. 2.

------, la Journée du flambeau, l'AN, 20 juin 1941, p. 2.

------, la Voix de Louis Francoeur, l'AN, 27 juin 1941, p. 5.

------, Hommage de la France libre à Louis Francoeur, l'AN, 11 juillet 1941, p. 6.

------, Mort de Mme Edmond Grignon, l'AN, 3 octobre 1941, p. 2.

------, Projet d'élever un monument à Louis Francoeur, l'AN, 12 décembre 1941, p. 2.

------, les Cultivateurs exemptés de service militaire, l'AN, 3 avril 1942, p. 2.

------, la Conscription/Déclaration de M. King, l'AN, 15 mai 1942, p. 1.

------, Mort de M. Eugène Grignon, l'AN, 15 mai 1942, p. 2.

------, Lettre d'Ottawa, l'AN, 29 mai 1942, p. 1.

------, le Gouvernement King appuyé, l'AN, 10 juillet 1942, p. 1.

------, Pas de conscription, l'AN, 31 juillet 1942, p. 1.

------, Photographie, l'AN, 31 juillet 1942, p. 5.

------, le Discours de l'Honorable, l'AN, 21 juillet 1942, p. 1.

------, Plus rien n'importe, l'AN, 16 octobre 1942, p. 1.

------, le Cardinal Villeneuve et "le Devoir", l'AN, 13 novembre 1942, p. 4.

------, la TSF/"Le Comédien et la Grâce" de Ghéon, l'AN, 19 mars 1943, p. 2.

------, la Voix des Castors, l'AN, 1er octobre 1943, p. 6.

------, Gouin-Chaloult-Hamel et l'Imbroglio du Bloc popu, l'AN, 15 octobre 1943, p. 2.

------, le 6e Emprunt dans Terrebonne, l'AN, 2 juin 1944, p. 6.

------, le "Mystère de la messe" à Saint-Jérôme, l'AN, 16 juin 1944, p. 6.

------, le Cardinal condamne Henri Bourassa, l'AN, 18 août 1944, p. 1.

------, Rapport final du 7e emprunt de la victoire, l'AN, 24 novembre 1944, p. 1.

------, le Recensement de 1941 dans le comté de Terrebonne, l'AN, 16 février 1945, p. 1.

------, Belle Pièce présentée au Séminaire de Sainte-Thérèse, l'AN, 23 février 1945, p. 6.

------, "le Pauvre sous l'escalier", l'AN, 2 mars 1945, p. 6.

------, Vient de paraître/"La Chanson de ma vie"/Yvette Guibert, l'AN, 29 juin 1945, p. 2.

------, A propos de Lindbergh, le J, 29 décembre 1945, p. 3.

------, Saint-Jérôme sera visité par des savants du monde entier, l'Écho du Nord, 9 juin 1965, p. 25.

Asselin, Olivar, A propos de l'affaire Lindbergh, le C, 19 mai 1932, p. 2.

Auclair, Élie-J., Souvenirs de Sainte-Agathe, l'AN, 9 mai 1930, p. 1.

------, le Livre de Vieux Doc, l'AN, 6 juin 1930, p. 1.

Bazinet, Mgr, Nous ne sommes pas des persécuteurs, le J, 12 août 1939, p. 8.

Bernier, Jovette, la Tragédie des quatre/La Figure dominante de Louis Francoeur, l'AN, 13 juin 1941, p. 2.

Bonhomme Jadis (Le), le Docteur Edmond Grignon au pied du monument du curé Labelle, l'AN, 24 novembre 1939, p. 1.

Berthelot, Brunet, Causerie littéraire/Roger Briend tout court, l'AN, 21 mai 1937, p. 1, 2.

C. P. L., A sa mémoire, l'AN, 13 juin 1941, p. 2.

------, le "Grand Mystère" joué à Saint-Jérôme, l'AN, 23 juin 1944, p. 6.

Chevalier, Willie, "Quarante ans sur le bout du banc" par le docteur Edmond Grignon, le C, 17 août 1932, p. 2.

------, "Quand j'parl'tout seul" par Jean Narrache, le C, 30 août 1932, p. 2.

Coignard, Jérôme, Deux peccadilles de M. Albert Pelletier, l'AN, 9 décembre 1932, p. 3.

Cousineau, Hommage à M. J.-J. Grignon, l'AN, 16 mai 1930, p. 1.

Dantin, Louis, Chronique littéraire/"En guettant les ours", l'AN, 12 décembre 1930, p. 1.

------, "Quarante ans sur le bout du banc", l'AN, 21 octobre 1932, p. 1.

Desrochers, Alfred, A propos de littérature au Canada, l'O, 26 novembre 1934, p. 4.

Dreux, Albert, "Quarante ans sur le bout du banc", l'AN, 23 septembre 1932, p. 3.

Estienne, Marcel-H., Pamphlet, le J, 3 avril 1943, p. 8.

------, Pamphlet (suite et fin), le J, 10 avril 1943, p. 8.

Gabadadi, Petit Film/Wilfrid et Pacifique, l'AN, 14 avril 1933, p. 3.

Gagné, Jacques, Rires radiophoniques, le Droit, 19 avril 1980, p. 18.

Gagnon, Fernand, Réflexions sur le Ciel et l'Enfer d'Arthur Buies, le Nouvelliste, 8 mai 1965, p. 14.

Grignon, J.-J., le Mont Tremblant, l'AN, 19 février 1926, p. 1.

------, Un bienheureux intrus, l'AN, 21 décembre 1928, p. 4.

------, Poète sans parole, l'AN, 6 décembre 1929, p. 1.

------, Vieilles Chroniques d'autrefois, l'AN, 1er et 8 septembre 1933, p. 2.

------, Réminiscences, l'AN, 29 juin 1934, p. 4.

------, Autrefois, l'AN, 20 juillet 1934, p. 3.

Grignon, Wilfrid, les Convictions du curé Labelle, l'AN, 23 décembre 1932, p. 10.

Grignon-Guèvremont, Germaine, Un bon jérômien/J.-J. Grignon, l'AN, 17 août 1934, p. 7.

Frédéric, Guillaume, Radotages du Vieux Doc, l'AN, 19 février 1943, p. 1.

------, Outrage de M. Bourassa envers la France, l'AN, 26 février 1943, p. 1.

Hamel, É.-Ch., le Discours de Lindbergh, le J, 21 octobre 1939, p. 1, 8.

------, Vieux Doc n'est plus, le J, 11 novembre 1939, p. 4.

Houle, Jean-Pierre, "30 arpents" de Ringuet, le Quartier latin, 7 mars 1939, p. 8.

Lapointe, Ernest, Pas de conscription, l'AN, 29 septembre 1939, p. 2,

Laval, la Manière Olivar Asselin, le C, 30 janvier 1933, p. 2.

Le Franc, Quelques-unes des victimes de la guillotine de Québec, l'AN, 1er janvier 1937, p. 1.

Lombard, Pierre, le Retour du tragique, l'Action, 22 septembre 1967, p. 17.

M., Méli-Mélo/Vieux Doc, l'AN, 12 mai 1933, p. 1.

Marli, Jeannot, Sur le dernier livre de Vieux Doc, le C, 20 août 1932, p. 2.

Maryse, A la mémoire de Vieux Doc, l'AN, 1er décembre 1939, p. 1.

Monière, Denis, l'Essor de l'essai/L'irruption de la littérature réflexive, le D, 21 novembre 1981, p. 15.

Pelletier, Albert, "Quarante ans sur le bout du banc" de Vieux Doc, le C, 6 septembre 1932, p. 2.

------, Sur deux livres canadiens, le C, 14 septembre 1932, p. 2.

Pierre, Michel, Conseils à un jeune auteur, le D, 17 octobre 1956, p. 7.

Plante, Jean de la, le Pamphlet, le J, 13 avril 1940, p. 2.

Prévost, Jules-Édouard, la Mort de M. Joseph Grignon, l'AN, 2 mai 1930, p. 1.

------, Docteur Edmond Grignon, l'AN, 3 novembre 1939, p. 1.

Quedrue, Maurice, Charles Lindbergh ou le Danger des demi-cultures, le J, 3 mai 1941, p. 1-2.

Rainier, Lucien, Louis Francoeur, l'AN, 6 juin 1941, p. 1.

Raymond, Louis-Marcel, la Littérature canadienne-française contemporaine, le D, 26 novembre 1949, p. 26.

Roy, Camille, Bibliographie canadienne/"Quarante ans sur le bout du banc"/"En guettant les ours", l'AN, 2 décembre 1932, p. 3.

Sortiaux, Louise, Sur la tombe de Vieux Doc/Une frêle gerbe, l'AN, 15 mars 1940, p. 3.

Vieux Doc, "En guettant les ours" est-il un livre grivois?, l'AN, 3 avril 1931, p. 1.

------, Souvenirs/La Ronde des morts, l'AN, 4 décembre 1931, p. 3.

------, la Pêche des deux d'Jos, l'AN, 14 décembre 1931, p. 3.

------, Souvenirs/La Guerre entre Cintadelle et Cintagate, l'AN, 24 décembre 1931, p. 4.

------, les Vieilles Auberges du Nord, l'AN, 3 janvier 1932, p. 4, et 15 janvier 1932, p. 5.

------, Vieux Doc à Paris, l'AN, 16 décembre 1932, p. 2.

------, Une lettre ouverte/De Vieux Doc à Albert Pelletier, l'AN, 23 décembre, p. 1.

W. E., Cruelle Tragédie de la route, l'AN, 6 juin 1941, p. 1-2.

4. DIVERS

Brochu, André, "Introduction", la Littérature par elle-même, Montréal, Cahier n° 2 de l'AGEUM, 1962, p. 5-6.

Champagne, Guy, "Un lutrin canadien", poème de J.-J. Grignon, DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 739-740.

Desmarchais, Rex, "Tentatives", les Oeuvres d'aujourd'hui, Montréal, L'Action canadienne-française, 1937, p. 49-100.

Dorion, Gilles, "les Cahiers de Turc", DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 167-171.

Genuist, Monique, "le Vieux Temps", recueil de souvenirs de J.-J. Grignon, DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 1161.

Godbout, Jacques, le Réformiste, Montréal, Quinze, 1975, 200 p., p. 85-87, 108-113, 174-188.

Grignon, Joseph-Jérôme, "Pour les démolisseurs de Ste-Scholastique"/Etc., Monologues québécois (1890-1980) par Laurent Mailhot et Doris Michel Montpetit, Montréal, Léméac, 1980, 420 p., p. 52-58.

Jackobson, Roman, Linguistique et Poésie, Essais de linguistique générale, Paris, Minuit, 1963, 260 p., p. 209-248.

Landry, Kenneth, "Athlètes canadiens-français", DOLQ, tome II, Montréal, Fides, 1980, p. 69-70.

LeBel, Maurice, l'Essai dans la littérature canadienne-française, D'Octave Crémazie à Alain Grandbois, Québec, L'Action, 1963, 285 p., p. 168-208.

Leblanc, Alonzo, l'Essai contemporain au Québec, Littérature et Idéologie, Québec, Université Laval, 1976, p. 47 à 61.

Rivard, Raymond, Alphonse Beauregard à l'École littéraire de Montréal, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1968, 183 p.

Vier, Jacques, De Charles Beaudelaire à Léon Bloy, Histoire, Substance et Poésie des "Fleurs du Mal", Archives des lettres modernes, Paris, Minard, 1968, p. 52-71.

Wyczynski, Paul, Histoire et Critique littéraire au Canada français/État des travaux, Littérature et Société canadiennes-françaises, Québec, PUL, 1964, p. 11-69.

COMPLÉMENT BIBLIOGRAPHIQUE

A - ÉCRITS DE CLAUDE-HENRI GRIGNON

1. LIVRES

On trouvera ci-dessous, le "Tableau des éditions d'Un homme et son péché (1933-1972)" paru dans l'édition critique d'Un homme et son péché d'Antoine Sirois et Yvette Francoli (Montréal, PUM, Bibliothèque du Nouveau Monde, 1986, p. 78).

Tableau des éditions d'Un homme et son péché (1933-1972)

	Éditeur	Imprimeur	Achevé d'imprimer	Tirage	Tirage global	Illustration
1933	Totem Montréal	*La Parole* Drummondville	15-12-33	3 000*		
1935**	Vieux Chêne Montréal	*Le Soleil* Québec	25-01-35	2 725*		
1935	même	*La Parole* Drummondville	20-04-35	500		M. Gaudreau
1941**	même	même	25-02-41	2 000		S. Aubry
1941	même	même	25-02-41	5 000		même
1941	même	même	25-02-41	8 000		même
1941	même	même	30-01-42	3 000		
1942	même	même	27-11-42	5 000	27 000[1]	
1943	même distribution J.A. Pony	Lamirande Montréal	12-06-43		33 000	
1944	même	même	13-10-44		36 000	
1945	même	même	20-11-45		42 000	
1950	Grenier Sainte-Adèle	même	27-02-50		61 000	
1965	Centre éducatif et culturel Montréal	Thérien Frères	15-02-65	5 000	66 000	même
1969	Grenier Sainte-Adèle	même	30-04-69		71 000	même
1972***	même	même	02-10-72		74 000	même

* Tirage indiqué non dans cette édition, mais au verso de la page de titre de l'édition « définitive » de 1935.
** Édition expurgée.
*** Édition ayant servi de texte de base, la dernière du vivant de l'auteur.

1 Tirage global désormais imprimé sur la couverture, mais le chiffre de 27 000 est en deçà de la somme des tirages particuliers.

2. REVUES

BONNES SOIRÉES-

1. 1954-1956/Parution de "Séraphin", roman-feuilleton, nouvelle création tirée d'Un homme et son péché.
2. 1955-1956/A partir du 20 octobre, parution de "Ti-Prince", feuilleton inédit sur le fils de Séraphin.

3. DIVERS

Émission télévisée Aujourd'hui (17/9/1965)/Un homme et son péché (avec Wilfrid Lemoyne, Michelle Tisseyre, Claude-Henri Grignon, Gilles Marcotte et Albert LeGrand).

B - ÉCRITS SUR CLAUDE-HENRI GRIGNON

1. LIVRE

Sirois, Antoine et Francoli, Yvette, Un homme et son péché, édition critique, Montréal, PUM, Bibliothèque du Nouveau Monde, 1986, 257 p.

2. REVUES ET JOURNAUX

Basile, Jean, le Coeur qui saigne et l'amour du monde, le D, 3 avril 1976, p. 14.

Brousseau, Serge, Ar'brousse-poil, Nouvelles illustrées, 20 mars 1965, p. 12.

Dansereau, Jeanne, les Trois rivales de Donalda, Châtelaine, vol. 2, n° 5, mai 1962, p. 29-32, 120-124.

Lapointe, Maurice, Notes sur le roman, les Idées, vol. 6, n° 6, décembre 1937, p. 351-356.

Paterson, Janet M., l'Univers de Séraphin Poudrier, Journal of Canadian Fiction, n° 19, 1977, p. 106-111.

Thério, Adrien, Un homme plein d'artifices, Lettres québécoises, n° 45, printemps 1987, p. 62-63.

Vaillancourt, Pierre-Louis, "Un homme et son péché" de Claude-Henri Grignon, Lettres québécoises, n° 40, 1985-1986, p. 54-55.

3. DIVERS

Ouellet, France, Répertoire numérique du fonds Claude-Henri Grignon, Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal, 1985, 154 p.

Toye, William, The Oxford companion to canadian literature, Oxford Universited Press, 1983.

ANNEXES

ANNEXES

Liste des pseudonymes reconnus de Claude-Henri Grignon

Liste des journaux auxquels Grignon a collaboré

Liste des revues auxquelles Grignon a collaboré

Liste des ouvrages critiqués dans les périodiques

Liste des diverses chroniques des "Pamphlets de Valdombre"

Textes de fiction parus dans "les Pamphlets de Valdombre"

Liste des ouvrages critiqués dans "les Pamphlets de Valdombre"

Périodiques cités dans la rubrique, "Poisons distillés", des "Pamphlets de Valdombre"

Textes et Périodiques dont Valdombre a cité des extraits dans ses "Pamphlets"

Exemples de "placards-annonces"

Un bulletin d'abonnement

Où se procurer "les Pamphlets de Valdombre" au numéro

Annonces publicitaires

Caricature de John Gollins

Claude-Henri Grignon à l'École littéraire de Montréal

LISTE DES PSEUDONYMES RECONNUS DE CLAUDE-HENRI GRIGNON

Claude Bâche
Ami d'Alceste
XXX
Trois ixes
Valdombre
Les Frères Zemganno
Stello
Des Esseintes
Masque de velours
Le Convive distrait
Jean Cenmoke
Voyageur de commerce
Catimini
Vital Souche
La Main de velours

Autres "possibles" pseudonymes de Grignon:

Vieux-Temps
Laurence
Curieux
Le Flâneur indiscret
Caïn Marchenoir
Martial Ducrochet
Lamalice Ducrochet
Dursol

LISTE DES JOURNAUX AUXQUELS GRIGNON A COLLABORÉ

	JOURNAUX	ANNÉES	SIGNATURES
1.	L'Avenir du Nord	1916-1945	Claude Bâcle Ami d'Alceste Cl.-H. Grignon Valdombre
2.	La Minerve	1920	Valdombre
3.	Le Nationaliste	1921-1922	Valdombre
4.	Le Mâtin	1922-1923	Valdombre Les Frères Zemganno
5.	Le Petit Journal	1931	Valdombre
6.	Le Canada	1931-1933	Valdombre Stello
7.	L'Ordre	1934-1935	Valdombre
8.	La Renaissance	1935	Valdombre
9.	La Nation	1936-1939	Valdombre
10.	En avant!	1937-1939	Vital Souche Le Convive distrait Cl.-H. Grignon Valdombre La main de velours Masque de velours Dursol XXX (ou Trois ixes) Voyageur de commerce Catimini
11.	Le Journal des pays d'en haut	1967-1973	Cl.-H. Grignon

---

* Autres journaux où l'on trouve, à l'occasion, des textes de Grignon:

La Presse
Le Soleil
Le Courrier de Saint-Hyacinthe
Le Mauricien
Le Devoir
Le Madawaska
Le Journal des Vedettes
L'Action
Le Bien public
Le Droit
Échos-Vedettes
La Liberté et le Patriote
Photo-Journal
Le Journal de Montréal

LISTE DES REVUES AUXQUELLES GRIGNON A COLLABORÉ

	REVUES	ANNÉES	SIGNATURES
1.	La Vie canadienne	1930	Valdombre
2.	La Revue Populaire	1931-1934	Des Esseintes Cl.-H. Grignon
3.	Vivre	1934-1935	Valdombre
4.	L'Émerillon	1936	Cl.-H. Grignon
5.	La Vie au grand air	1937-1938	Valdombre
6.	Paysana	1940-1942	Cl.-H. Grignon
7.	Le Bulletin des agriculteurs	1941-1973	Valdombre Cl.-H. Grignon

---

* Autres revues où l'on trouve, à l'occasion, des textes de Grignon:

Mon magazine
L'Action nationale
Société royale du Canada/Présentation
La Revue moderne
Radio-Monde
Les Cahiers des Compagnons
Le Digeste français
Maintenant
Cahiers de l'Académie canadienne-française

LISTE DES OUVRAGES CRITIQUÉS DANS LES PÉRIODIQUES

I - Dans les journaux

A - L'AVENIR DU NORD

Julles Vallès, Jacques Vingtras, 27-10-1916, p. 2.
Jean-Jacques Rousseau, Rêveries d'un promeneur solitaire, 12-10-1917, p. 2-3.
Marcel Dugas, Versions, 16-11-1917, p. 2.
Édouard Chauvin, Figurines, 06-12-1918, p. 2-3.
Camille Roy, Essais sur la littérature canadienne, 02 et 09-05-1919, p. 2.
Léo d'Yvril, Symphonies, 09 et 16-04-1920, p. 2.
Soirées du Château de Ramezay, 07-05-1920, p. 3.
Le Terroir, 07 et 15-05-1920, p. 3-2.
Marie LeFranc, les Voix du coeur et de l'âme, 18 et 25-02-1921, p. 2.
Jean-Aubert Loranger, les Atmosphères, 05-08-1921, p. 2.
Marie Victorin, Croquis laurentiens et Récits laurentiens, 09-02-1923, p. 1-2.
Camille Roy, Érables en fleurs, 22 et 29-06-1923, p. 1.
Giovanni Papini, Histoire du Christ, 27-07-1923, p. 1.
Anatole France, Vie littéraire, 17-04-1925, p. 1.
Émile Zola, la Terre, 17-04-1925, p. 1.
Vieux Doc (Edmond Grignon), En guettant les ours, 23-05-1930, p. 1-2.
Louis Dantin, La Vie en rêve, 06 et 13-03-1931, p. 1.
Lionel Léveillé, Vers la lumière, 27-04-1931, p. 5.
Arthur de Bussières, les Bengalis/Poèmes épars, 03-07-1931, p. 6.
Françoise Gaudet, Derrière la scène, 24-07-1931, p. 5.
Louis Dantin, Gloses critiques, 16-10-1931, p. 1.
Élie Auclair, Saint-Jérome de Terrebonne, 21-09-1934, p. 1.

B - LA MINERVE

Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des poètes canadiens-français, 15-05-1920, p. 2.
Jean Charbonneau, les Blessures et Influences françaises au Canada, 29-05-1920, p. 2.
Édouard Montpetit, Au service de la tradition française, 19-06-1920, p. 2.
Blanche Lamontagne, la Vieille Maison, 03-07-1920, p. 2.
Arthur Buies, Chroniques et la Lanterne, 17-07-1920, p. 2.
Marcel Dugas, Apologies, 14-08-1920, p. 2.
Guy Delahaye, Phases et Mignonne allons voir si la rose..., 14-08-1920, P. 2.
Nérée Beauchemin, les Floraisons matutinales, 25-09-1920, P. 2.
Albert Lozeau, l'Âme solitaire/Billets du soir et Lauriers et Feuilles d'érables, 11-12-1920, P. 2.

C - LE NATIONALISTE

Jean Bruchési, Coups d'ailes, 05-03-1922, p. 2.
Henri Letondal, Fantoches, 19-03-1922, p. 2.

D - LE MÂTIN

Soirées du Château de Ramezay, 04-02-1922, p. 2.
Henri Murger, Scènes de la vie de bohème, 04-02-1922, p. 2.
Jean Charbonneau, Des influences françaises au Canada, 04-02-1922, p. 2.
Lionel Groulx, l'Appel de la race, 06-02-1923, p. 2-3.
Jules Fournier, Mon encrier, 24-02-1923, p. 4-3.
Jules-Ernest Larivière, l'Iris bleu, 12-05-1923, p. 4.
Georges Maurevert, le Livre des plagiats, 19-05-1923, p. 4.
Jean Charbonneau, les Prédestinés, 16-06-1923, p. 4.
Jean Calvet, la Littérature française à l'étranger, 22-09-1923, p. 4.

E - LE CANADA

Lionel Léveillé, Vers la lumière, 10-04-1931, p. 1.
Lionel Groulx, la Naissance d'une race, 15-05-1931, p. 1-2.
Marie LeFranc, Inventaires, 29-06-1931, p. 2.
Éva Sénécal, Dans les ombres, 12-09-1931, p. 7.
Édouard Montpetit, Pour une doctrine, 03-10-1931, p. 1.
Harry Bernard, Juana, mon aimée, 18-11-1931, p. 1, 9.
Jovette-Alice Bernier, la Chair décevante, 25-11-1931, p. 1.
Lucien Rainier, Avec ma vie, 12-12-1931, p. 1, 6.
Marie LeFranc, Au pays canadien-français, 28-12-1931, p. 1, 7.
René Bazin, Magnificat, 25-04-1932, p. 2-3.
Léon Daudet, la Recherche du beau, 17-11-1932, p. 2-3.
Jean Narrache, Quand j'parl'tout seul, 21-12-1932, p. 2-3.
Robert Choquette, Poésies nouvelles, 18 et 20-02-1933, p. 2.
Damase Potvin, la Robe noire, 04-03-1933, p. 2-3.
Anne Mishaegen, Mush!, 27-03-1933, p. 2.
Éva Sénécal, Mon Jacques, 06-04-1933, p. 2.
Pierre Benjamin, Trois lettres manquent, 04-05-1933, p. 2.
Ulric-L. Gingras, Du soleil sur l'étang noir, 11 et 12-05-1933, p. 2.
Jules Fournier et Olivar Asselin, Anthologie des poètes canadiens-français, 14 et 15-07-1933, p. 2.
Henry de Montherlant, la Relève du matin, 30-08-1933, p. 2.
Gustave Flaubert, Salammbô, 09-09-1933, p. 2.
Ernest Pérochon, Barberine des genêts, 28-09-1933, p. 2.
Walt Whitman, Ses meilleures pages (traduites par Rosaire-Dion Lévesque), 17-10-1933, p. 2.

F - LE PETIT JOURNAL

Albert Pelletier, Carquois,	01-03-1931, p. 4.
Louis Dantin, la Vie en rêve,	08-03-1931, p. 4.
Émil Ludwig, Trois titans,	22-03-1931, p. 10.
Lionel Groulx, la Naissance d'une race,	29-03-1931, p. 10.
Séraphin Marion, En feuilletant nos écrivains,	12-04-1931, p. 8.
Maréchal Foch, Mémoire du ...,	19-04-1931, p. 13.
Henri Pouliot, Légionnaire!...,	10-05-1931, p. 7.
Léo-Paul Desrosiers, Nord-Sud,	17-05-1931, p. 5.
Sinclair Lewis, The Man who Knew Coolidge,	24-05-1931, p. 4.
Charles Thibaut, Discours choisis,	31-05-1931, p. 4.
Robert Rumilly, Panorama de la littérature française moderne,	14-06-1931, p. 4.

G - L'ORDRE

Paul Bourget, Une laborantine,	18-05-1934, p. 3.
Charles Péguy, Notre jeunesse, Ève,	30 et 31-05-1934, p. 4.
Henry de Montherlant, les Célibataires,	23 et 24-08-1934, p. 4.
Élie Auclair, Saint-Jérôme de Terrebonne,	15-09-1934, p. 4.
Damase Potvin, la Rivière-à-Mars,	30-10-1934, p. 4.

H - JOURNAL DES PAYS D'EN HAUT

Le père LeJeune, Dictionnaire général du Canada,	22-04-1967, p. 4.
Jean-Paul Desbiens, les Insolences du frère Untel,	29-04-1967, p. 4 et 06-04-1968, p. 2.
F.-J. Audet et G. Malchelosse, Pseudonymes canadiens,	06-05-1967, p. 4.
Jean Orieu, Voltaire ou la Royauté de l'esprit,	13-05-1967, p. 4.
Lionel Groulx, Chemins de l'Avenir,	20-05-1967, p. 4.
Hector de Saint-Denys Garneau, Lettres à ses amis,	27-05-1967, p. 4.
Robert Hollier, Canada,	12-08-1967, p. 2.
Pierre Dominique, les Polémistes français depuis 1789,	02-09-1967, p. 2.
Roger Thabault, Mon village,	23-09-1967, p. 2.
Pierre Henry, le Mémorial du maréchal Pétain,	11-11-1967, p. 2.
Jacques Laurent, Mauriac sous de Gaulle,	11-11-1967, p. 2.

I - DIVERS

Marcel Braibant, D'abord la terre!, la R,	02-11-1935, p. 1, 6.
Alphonse Beauregard, les Alternances, la Pr,	14-01-1922, p. 9.
Harry Bernard, Juana, mon aimée, le Courrier de St-Hyacinthe,	08-01-1932, p. 1, 6.

Germain Beaulieu, Nos immortels, le Soleil, 04-01-1932, p. 4.
Claude Robillard, Dilettante, le Soleil, 08-01-1932, p. 4.
Robert Rumilly, Sir Wilfrid Laurier, le Soleil, 15-01-1932, p. 4.

II - Dans les revues

A - LA VIE CANADIENNE

Maurice Hébert, De livres en livres, janvier 1930, p. 63-67.
Jean-Chauveau Hurtubise, Leur âme, janvier 1930, p. 67-69.
Gaétane Beaulieu, Lili/Étude d'âme enfantine, janvier 1930, p. 69-76.
Françoise Gaudet, Derrière la scène, mai 1930, p. 45-48.
Jean Sylvain, Feuillage poétique, mai 1930, p. 48-49.
Harry Bernard, Essais critiques, mai 1930, p. 49-55.
Jean Bruchési, Jours éteints, mai 1930, p. 56-58.
Marie-Rose Turcot, le Carrousel, mai 1930, p. 58.

B - LA REVUE POPULAIRE

Françoise Gaudet, Derrière la scène, septembre 1931, p. 21.
Arthur de Bussières, les Bengalis, septembre 1931, p. 21.
Alfred Desrochers, Paragraphes, septembre 1931, p. 21-22.
Éva Sénécal, Dans les ombres, décembre 1931, p. 24.
Jovette-Alice Bernier, la Chair décevante, décembre 1931, p. 24.
Édouard Montpetit, Pour une doctrine, janvier 1932, p. 23.
Louis Dantin, Gloses critiques, janvier 1932, p. 23, 49.
Harry Bernard, Juana, mon aimée, janvier 1932, p. 49-50.
Lucien Rainier, Avec ma vie, janvier 1932, p. 50.
Robert Choquette, Metropolitan Museum, février 1932, p. 23.
Germain Beaulieu, Nos immortels, mars 1932, p. 23.
Georges-Marie Bilodeau, le Vrai Remède, mars 1932, p. 23.
Claude Robillard, Dilettante, mars 1932, p. 23.

LISTE DES DIVERSES CHRONIQUES DES "PAMPHLETS DE VALDOMBRE"

CHRONIQUES	NOMBRE D'ARTICLES	NOMBRE DE PAGES
1. Apostilles	30	128
2. Au pays de Québec	16	297
3. Le Cabinet noir	2	11
4. Contes du village	2	50
5. Essais critiques et biographiques	2	76
6. Faits et gestes	10	193
7. Journal	2	18
8. Lettre	5	33
9. Les Livres	32	306
10. Littérature	5	141
11. Musique	1	17
12. Placard	8	14
13. Poisons distillés	91	307
14. La Politique	25	324
15. Radio-théâtre	9	108
16. Théâtre	1	9

---

* On trouvera ici, pour chaque chronique, les références qui conviennent:

1. Apostilles

PV, II, 1, 45-47
2, 91-95
3, 143-147
11, 504-507
12, 555-560

III, 2, 85-89
4, 176-184
8, 340-341
12, 443-458

IV, 4-5, 184-187

V, 1, 60-68
2, 83-114
3, 143-158
4, 191-202

2. Au pays de Québec

PV, I, 1, 22-27
3, 93-113
9, 377-395
11, 447-473

II, 2, 51-81
3, 220-231
10, 419-432

III, 1, 25-43
3, 93-145
10, 419-208

IV, 1, 8-30
3, 114-121
6-7, 226-237

V, 1, 27-42

3. Le Cabinet noir	PV, III,	6, 265-268 7, 296-301			
4. Contes du village	PV, III,	10, 373-396			
	IV,	2, 52-65			
	V,	1, 48-59			
5. Essais critiques et biographiques	PV, II,	12, 547-554			
	IV,	8, 346-414			
6. Faits et gestes	PV, I,	4, 155-166	IV,	3, 91-101	
		5, 196-202		4-5, 145-154	
		7, 305-345		6-7, 203-225	
				8-9-10, 283-307	
	II,	1, 19-28			
		8, 331-358			
		12, 530-546			
	III,	4, 149-157			
7. Journal	PV, IV,	2, 76-87			
		3, 122-127			
8. Lettre	PV, I,	4, 137-143	III,	9, 345-351	
		12, 501-505			
			V,	2, 75-82	
	II,	12, 511-516			
9. Les Livres	PV, I,	1, 8-21	III,	5, 219-227	
		2, 48-54		6, 233-241	
		4, 144-154		7, 274-282	
		5, 183-195		8, 305-325	
		6, 227-245		12, 425-437	
		7, 265-289			
		9, 351-376	IV,	2, 66-75	
		10, 397-409		4-5, 172-183	
				8-9-10, 317-321	
	II,	3, 99-135			
		12, 517-529	V,	4, 125-142	
				5, 170-190	
10. Littérature	PV II,	4, 151-172	V,	1, 3-18	
		5, 203-219			
		6, 251-286			
	IV,	3, 102-113			
		4, 131-144			
		5, 191-202			
		6, 271-282			

11. Musique — PV, II, 8, 359-375

12. Placard — PV, I, 1, 45; 10, 428-430; 11, 499; III, 1, 44-45; IV, 6, 337-340; V, 3, 159; 4, 203; 6, 247

13. Poisons distillés — PV, I, 1, 36-44; 2, 88-92; 3, 134-136; 5, 212-226; 6, 254-264; 7, 290-304; 8, 346-349; 10, 431-445; 11, 488-498; II, 1, 29-44; 2, 82-90; 3, 136-142; 4, 173-199; 5, 232-247; 9, 388-415; 10, 433-459; III, 2, 66-84; 4, 158-175; 6, 255-269; 12, 438-442; IV, 6-7, 244-266; 8-9-10, 322-336

14. La Politique — PV, I, 1, 28-35; 2, 55-87; 3, 114-133; 4, 167-182; 5, 203-211; 10, 410-427; 11, 474-487; 12, 506-553; III, 2, 49-65; 11, 399-413; IV, 2, 47-51; 4, 166-171; V, 1-2, 19-26; 5, 119-124; 6, 163-169; 7, 207-210

15. Radio-théâtre — PV, III, 1, 6-24; 5, 209-218; 6, 242-254; 7, 283-295; 8, 326-339; IV, 1, 31-42; 4, 155-164; 5, 238-244; 6, 308-316; V, 5, 211-221

16. Théâtre — PV, II, 9, 379-387

17. Divers

- "Introduction/A mes abonnés, à mes lecteurs" (PV, I, 1, 1-7)
- "Mes souhaits/1837-1937" (PV, I, 1, 45-47)
- "En guise de préface/Çà, bergers, assemblons-nous" (PV, II, 1,3-6)
- "L'Arbre de Noël" (PV, III, 1, 1-5)
- "Poème/La Terre et le Paysan" (PV, III, 12, 421-424)
- "Avis/Et la guerre continue" (PV, III, 12, 417-420)
- "Un centenaire/'Les Memoranda' de Barbey d'Aurevilly" (PV, III, 9-10-11, 352-369)
- "Un phénomène social/L'Homme n'aime plus la terre" (PV, I, 6, 246-253)

TEXTES DE FICTION PARUS DANS "LES PAMPHLETS DE VALDOMBRE"

A. Dans la rubrique "Contes du Village"

Le Repentir, PV, III, 10 septembre 1939, p. 373-396
Doux comme du miel, PV, IV, 2 juillet 1940, p. 52-65
L'Inconcevable Demande, PV, V, 1, mars-avril 1942, p. 48-59

B. Textes radiophoniques dont la plupart sont des extraits des programmes "le Déserteur" et "les Belles Histoires des pays d'en haut"

PV, III, le Déserteur, p. 6-24
le Retour du Déserteur, p. 209-218
la Générosité du Déserteur, p. 242-254
le Coeur s'ouvre et l'Arbre tombe, p. 283-295
Amour, tu délires, p. 326-339
la Terre et le Paysan, p. 421-424

PV, IV, Tableaux, p. 31-42
Une visite du curé Raudin, p. 155-165
Gloire à la glèbe, p. 238-244
To be or not to be, p. 308-311
Confidences chez le barbier, p. 312-316

PV, V, la Tragique Mission de Donalda, p. 211-221

LISTE DES OUVRAGES CRITIQUÉS DANS "LES PAMPHLETS DE VALDOMBRE"

A. Ouvrages québécois

Baillargeon, Pierre, Hasard et moi
Barbeau, Victor, Pour nous grandir et Ramage de mon pays
Bastien, Hermas, Olivar Asselin
Briend, Roger, l'Éternel Silence
Desmarchais, Rex, Tentatives
Douville, Raymond, Aaron Hart
Groulx, Lionel, Notre maître le passé
Harvey, Jean-Charles, Pages de critique
Hébert, Anne, Songes en équilibre
Laberge, Albert, Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui
Lavallée, Jeannine, Koshawika
Marchand, Clément, Courriers des villages
Malo, Laurette, l'Âme sentimentale
Mercier-Gouin, Yvette, le Jeune Dieu
Montigny, Louvigny de, la Revanche de "Maria Chapdelaine"
Nantel, Adolphe, la Terre du huitième
Potvin, Damase, Sous le signe du quartz et Un ancien contait
Ringuet (Philippe Panneton), 30 arpents
Savard, Félix-Antoine, Menaud, maître-draveur
Sylvain (Auguste Panneton), Dans le bois
Tardif, Thérèse, Désespoir de vieille fille

* Sont aussi étudiés: Olivar Asselin, Nérée Beauchemin, Louis Francoeur, Robert Rumilly.

B. Ouvrages français

Barbey d'Aurevilly, Jules, Memoranda
Benjamin, René, Mussolini et son peuple et Chronique d'un temps troublé
Bernanos, Georges, Journal d'un curé de campagne
Bibesco (La Princesse), Feuilles de calendrier
Daudet, Léon, Mes idées esthétiques
Gide, André, Retour de l'URSS
Green, Julien, Journal 1928-1934
Halévy, Daniel, Péguy et les Cahiers de la Quinzaine
Mauriac, François, Vie de Jésus .
Maurois, André, les Silences du colonel Bramble
Massis, Henri, Honneur de servir
Thibaudet, Albert, Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours
Vercel, Roger, la Clandestine

* Sont aussi fréquemment commentés, les ouvrages de Léon Bloy.

C. Ouvrage étranger

Carnégie, Dale, Comment se faire des amis pour réussir dans la vie .

PÉRIODIQUES CITÉS DANS LA RUBRIQUE "POISONS DISTILLÉS" DES "PAMPHLETS DE VALDOMBRE"

A. Périodiques québécois

L'Action
L'Action catholique
L'Aube d'une ère nouvelle
Le Bien public
La Boussole
Le Canada
Le Canada français
Les Carnets du théologue
Le Clairon
Le Devoir
L'Événement
L'Événement-Journal
En avant!
Le Fasciste canadien
Le Goglu
L'Homme libre
Horizon
Les Idées
L'Idée ouvrière
L'Illustration nouvelle
Information
Le Jour
Le Journal
Le Mauricien
La Minerve
La Nation
La Patrie
La Presse
La Province
Relations
La Relève
La Revue dominicaine
La Revue moderne
L'Unité
La Vie au grand air
La Voix du Nord

B. Périodiques français

L'Action française
Cahiers de Léon Bloy
Candide
La Croix
Gringoire
La Nouvelle Lanterne
Les Nouvelles littéraires
La République
Le Temps

C. Périodiques étrangers

L'Observatore romano
Le Saturday Night

TEXTES ET PÉRIODIQUES DONT VALDOMBRE A CITÉ DES EXTRAITS DANS SES "PAMPHLETS"

* Ces extraits paraissent, la plupart du temps, au dos de la dernière page couverture, sous le titre "les Pages immortelles".

A. TEXTES

A.1 québécois

Asselin, Olivar, l'Oeuvre de l'abbé Groulx (conférence)
Pourquoi on aime la France (conférence)
Chaloult, René, Discours (à l'Assemblée législative, le 6 mai 1943)
Gauthier, S.E.Mgr., Lettre pastorale (15 mars 1938)
Godbout, Adélard, Discours (17 octobre 1940)
Grignon, Claude-Henri, les Belles Histoires des pays d'en haut
Groulx, Lionel, Discours (3 juillet 1937)
Ringuet (Philippe Panneton), 30 arpents
Roy, Camille, Nos origines littéraires

A.2 français

Benjamin, René, Aliborons et Démagogues
Chronique d'un temps troublé
Bloy, Léon, Au seuil de l'Apocalypse
Exégèse des lieux communs
la Femme pauvre
Daladier, Édouard, Défense du pays
Daudet, Léon, Courriers des Pays-Bas (t.II)
Études et Milieux littéraires
France, Anatole, la Vie littéraire (t. I)
Vers les temps meilleurs (t. II)
Giono, Jean, Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix
Hello, Ernest, le Siècle/Apparences et Réalités
Lemaître, Jules, les Contemporains (t. IV)
Longhaye, R.P. Dix-neuvième siècle/Esquisses littéraires et morales
Maistre, Joseph de, Soirées de Saint-Pétersbourg
Péguy, Charles, l'Argent
Pesquidoux, Joseph de, le Livre de raison: discours à de jeunes terriens
Sainte-Beuve, Causeries du lundi (t. III)
Thibaudet, Albert, Histoire de la littérature françaises de 1789 à nos jours
Veuillot, Louis, Conseils d'un roturier

A.3 étrangers

Mussolini, Benito, Oeuvres et Discours (t. III)
Walter, Felix, Letters in Canada

B. PÉRIODIQUES

B.1 québécois

Le Canada
Le Jour
La Nation
Paysana
La Revue dominicaine
La Revue moderne
The Gazette

B.2 français

Cahiers de Léon Bloy
Candide
Je suis partout
La Nouvelle Lanterne

B.3 étrangers

La Pravda
Le Journal de Moscou
Le Komintern
Le Président du Soviet

EXEMPLES DE "PLACARDS-ANNONCES"

Les PAMPHLETS DE VALDOMBRE *demandent dans chaque région des propagandistes. Que les intéressés, communiquent immédiatement avec nous.*

Mes lecteurs vont se rendre compte que je ne critique pas ce mois-ci d'ouvrages canadiens. Qu'ils ne désespèrent pas, cependant. D'ordinaire, je fais mes cadeaux en février. Je leur offrirai alors un article suave sur Robert Rumilly, intitulé:

UN BIOGRAPHIE EN GROS.

Ceux qui désireraient se procurer les numéros déjà parus des PAMPHLETS, afin de compléter la collection n'ont qu'à s'abonner dès maintenant aux

PAMPHLETS DE VALDOMBRE

À SAINTE-ADELE (Terrebonne), P. Q.

($2.00 par année; six mois, $1.25)

Il y a deux mois, l'éditeur Stock, de Paris, lançait la fameuse HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE *de Thibaudet.*

« Lui seul pouvait l'écrire, a dit Halévy en parlant de Thibaudet; il savait là-dessus tout ce qu'on peut savoir ».

Eh bien! c'est précisément ce que les PAMPHLETS DE VALDOMBRE *de mars prochain étudieront.*

UN BEAU CADEAU

Avez-vous songé que vos amis, par le temps qui court, ont soif et ont faim d'une prose généreuse et d'une pensée libre comme l'air et aussi vivifiante que le climat du nord?

Abonnez-les aux *Pamphlets de Valdombre*, soit deux dollars pour un an en prenant soin de leur procurer en même temps les douze numéros de la première année. Nous pouvons disposer de quelques séries complètes au prix seulement de trois dollars chacune.

Dites-moi ce que vous donnez en guise de cadeau et je vous dirai qui vous êtes.

PENSEZ AU PAMPHLÉTAIRE

Noël, le Jour de l'An, les fêtes auront sans doute empêché un certain nombre d'abonnés de penser au pamphlétaire. Nous les comprenons.

Pourtant, un écrivain, si féroce soit-il, ne se nourrit pas seulement d'air pur et de quelques glaçons. Il faut même qu'il soit bien sustenté si les lecteurs et les abonnés ne veulent pas recevoir une maigre pitance.

Pensez au pamphlétaire et le pamphlétaire pensera à vous.

Tous les vrais patriotes du Québec ont les yeux tournés vers l'abbé Lionel Groulx, notre grand historien et apparemment le seul directeur politique qui puisse nous sauver.

Voulez-vous connaître l'homme et l'œuvre?

Lisez L'OEUVRE DE L'ABBE GROULX,

par Olivar Asselin, véritable petit chef-d'œuvre de langue et de pensée en vente au prix de 25 sous chez l'auteur, 4283 rue St-Hubert, à Montréal ou chez tous les principaux libraires.

M. Olivar Asselin nous montre l'abbé Groulx tel qu'il est. L'heure est venue de ne point nous priver d'un pareil spectacle.

UN BULLETIN D'ABONNEMENT
(et de réabonnement)



- Les PAMPHLETS DE VALDOMBRE entrent dans leur quatrième année.
- C'est dire que nous continuons la guerre.
- Impossible de nous battre sans munitions.
- Réabonnez-vous. C'est l'heure.
- Aidez-nous à combattre les fausses doctrines, les forbans de la presse, les farceurs de la politique et de la littérature; aidez-nous à nettoyer la place.
- Appuyez une revue libre. C'est le seul moyen de vous défendre. Renouvelez votre abonnement aux PAMPHLETS DE VALDOMBRE et nous triompherons.
- Abonnez vos amis. Répandez les PAMPHLETS. C'est de l'excellente mitraille.
- Lisez les témoignages au verso de ce feuillet.

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de séries de la première, de la deuxième et de la troisième année, séries que nous abandonnerions au prix de trois dollars chacune, soit douze numéros. Les exemplaires de la première et de la deuxième années, devenus très rares, sont recherchés des amateurs. Les premiers arrivés seront les premiers servis. Notez qu'un abonnement à la quatrième année qui commence avec le mois de ~~janvier~~ juin 1940 vous coûtera seulement $2 (deux dollars).

Si ces *Pamphlets* vous intéressent, faites-nous le plaisir de remplir le bulletin que voici, accompagné de son montant.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an, soit $2 ou de six mois, soit $1.25 (1) aux « PAMPHLETS DE VALDOMBRE » à partir du :

Je vous remets inclus le montant de l'abonnement, soit : par chèque payable au pair ou mandat libellé (2) à votre nom, Claude-Henri Grignon à Sainte-Adèle, (Terrebonne), P. Q.

NOM .....

ADRESSE .....

SIGNATURE .....

(1) et (2) Biffer la mention inutile.

OÙ SE PROCURER "LES PAMPHLETS DE VALDOMBRE" AU NUMÉRO

SIMPLE AVIS

Je prie mes abonnés, qui n'auraient pas reçu les premiers numéros de mes « PAMPHLETS », de m'en informer immédiatement. Ils me rendront ainsi un service inappréciable.

On comprendra que dans ma fièvre de tout dire et avec le devoir aussi bien que le plaisir que je M'IMPOSE de répondre à la plupart des lettres enthousiastes et si nombreuses que je reçois chaque jour, sans compter que je suis tenu de voir seul à toutes les besognes que nécessite la publication de mes pamphlets; on comprendra, dis-je, qu'il se glisse parfois quelque retard ou quelque omission sans qu'il y ait négligence de ma part.

Afin de répondre au désir de plusieurs qui préfèrent acheter « au numéro » les PAMPHLETS DE VALDOMBRE, je dirai qu'on peut se les procurer aux dépôts suivants:

À MONTRÉAL

La librairie Adam, 325 est, rue Ste-Catherine.
La librairie Pony, 554 est, rue Ste-Catherine.
La librairie Déom, 1247 rue St-Denis.
La librairie Granger Frères Limitée, 60 ouest, rue Notre-Dame.
La librairie Beauchemin Ltée, 430 rue St-Gabriel.
La librairie G. Ducharme, 995 boulevard Saint-Laurent.
La librairie Cité des livres, rue St-Denis, près de Mont Royal.
La librairie Kernan, dépôt de journaux, coin St-François Xavier et
La librairie J.-A. Pineault, 466 est, rue Mont Royal.
La librairie Pilon, 750 est, rue Beaubien.
L'Eléphant Blanc, coin Saint-Denis et Sherbrooke.
Aux Variétés, rue Mont-Royal.

À QUÉBEC

La librairie Le Bouquin, rue de la Fabrique.
La librairie Garneau, rue Buade.
La librairie de l'Action Catholique, 1 boulevard Charest.
J.-E. Giguère, 233 rue Saint-Joseph.

À OTTAWA

Troine's, marchand du tabac, 40 rue Rideau.

À SHERBROOKE

La librairie E.-H. Richer et Fils. La librairie Olivier Enregistré.

AUX TROIS-RIVIÈRES

La librairie Ayotte.
Henri Cloutier, Enrg.

À ST-HYACINTHE

La librairie E.-H. Richer et Fils.

À HULL

Librairie Larocque, 125 Hôtel-de-ville.

À RIMOUSKI

La librairie R.-O. Gilbert.

À SHAWINIGAN FALLS

Librairie Sauvageau, 48 - 5ème rue.

À ST-JÉRÔME

Le restaurant M. Duclos, rue St-Georges.

À ST-JEAN

Mme C. Mercil, 268a Richelieu.

OÙ SE PROCURER LES *PAMPHLETS DE VALDOMBRE* AU NUMÉRO:

À MONTRÉAL

Librairie Amherst	1402 rue Amherst.
Librairie Beauchemin	430 rue Saint-Gabriel.
Librairie Bergeron	1845 rue Saint-Denis.
La Cité des Livres	4430 rue Saint-Denis.
Librairie Déom	1247 rue Saint-Denis.
Librairie Ducharme	995 rue Saint-Laurent.
Eléphant Blanc	3414 rue Saint-Denis.
Granger Frères	56 Ouest, rue Notre-Dame
Hôtel Mont-Royal Newstand	rue Peel.
Hôtel Windsor Newstand	rue Peel.
Kernan's Newstand	Hôtel des Postes.
Kernan's Newstand	rue St-Jacques coin Place d'Armes.
Librairie Lefebvre	3836 rue Saint-Denis.
Metropolitain News Agency	1218 rue Peel.
Librairie J.-A. Pony	554 est, rue Sainte-Catherine.
Librairie J.-A. Pineault	466 est, rue Mont-Royal.
Librairie Pilon	750 est, rue Beaubien.
A. Perreault	Edifice "La Sauvegarde" rue Notre-Dame.
Restaurant Ravary	Est, rue Ontario coin St-Hubert.
Racicot, Ignace	Coin Bélanger et Christophe-Colomb.
Terminus Newstand	M. T. Co., Ouest rue Craig.
Librairie Des Variétés	800 est, rue Mont-Royal.

À QUÉBEC

Librairie de l'Action Catholique	1 Boulevard Charest.
Librairie Garneau	rue Buade.
J.-E. Giguère, marchand de tabac	233 rue Saint-Joseph.
Edgar Langlois, marchand de tabac	40-42 rue Saint-Jean.

À OTTAWA

Irvine's marchand de tabac	40 rue Rideau

AUX TROIS-RIVIÈRES

Corona Cigar Store	rue Notre-Dame.
Librairie Ayotte	
Henri Cloutier, Enrg.	

À SHERBROOKE

Librairie Olivier Enregistrée	

À ST-HYACINTHE

H. Barré	

À RIMOUSKI

Librairie R.-O. Gilbert	

À SHAWINIGAN FALLS

Librairie Sauvageau	48 — 5ème rue.

À DRUMMONDVILLE

Victor Guertin	31 rue Lindsay.

À LA RIVIÈRE-DU-LOUP

Librairie Thibault	

À GRANBY

R. Lamothe	

À SAINT-JEAN

Restaurant Capitol	257 Richelieu et Saint-Charles.
Mme C. Mercil	268a rue Richelieu.

À SAINT-JÉRÔME

Librairie Parent	rue Saint-Georges.

À MONT-LAURIER

Jules Cloutier	

À SAINTE-THÉRÈSE DE BLAINVILLE

Adonias Chartrand	

— À THETFORD-MINES

M. J.-G Godbout	349a rue Notre-Dame.

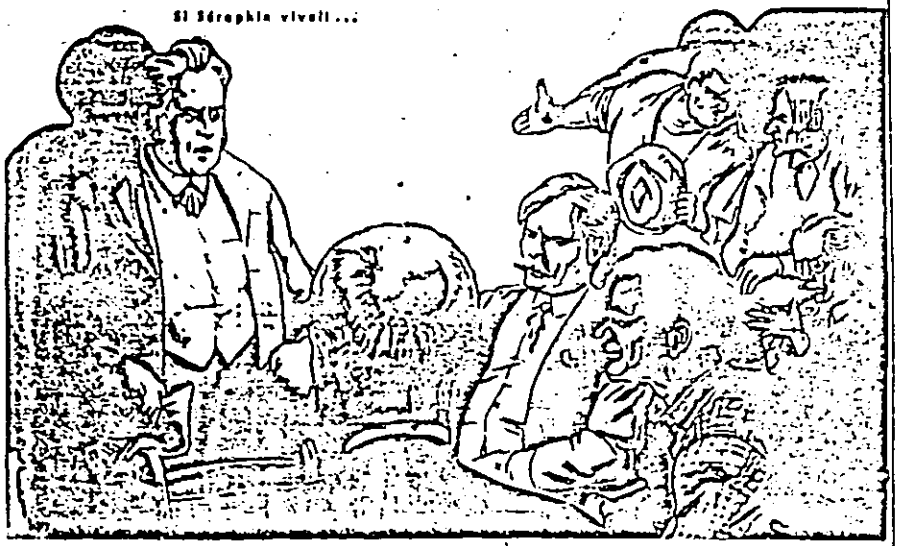
À HULL

Librairie Larocque	125 Hôtel-de-Ville

À JOLIETTE

René Gravel, marchand de tabac.

Si Séraphin vivait...



"Tonnerre de tonnerre,

NOUS ALLONS FAIRE UN SUCCÈS DE CETTE AFFAIRE!"

DOCTEUR CYRENIX: Nous avons formé un comité pour aider la Commission des prix à faire connaître la nécessité de rationnement de la viande dans les pays d'en-bas. J'ai demandé à notre maire, Alexis, de convoquer ce comité dans la salle du conseil pour discuter de cette importante mesure que le Gouvernement se voit obligé d'imposer.

ALEXIS: Bonjour tout, docteur, on est avec vous!

NOTAIRE LEPOTIRON: Pourquoi, docteur, notre pays qui produit tant de viande est-il forcé de la rationner?

LE DOCTEUR: D'abord, parce que le marché de porc est tombé de 40%.

LE CURÉ: Mais la production du bœuf n'a-t-elle pas augmenté?

LE DOCTEUR: Peut-être, monsieur le curé, mais pas assez pour compenser la baisse dans l'industrie du porc. Notre production de viande est réduite au point que, sans rationnement, nous ne suffirons pas à nos besoins et à ceux des Alliés.

LE NOTAIRE: Ce pense est très important. La libération des pays d'Europe nous crée une obligation morale de nourrir les populations affamées.

LE CURÉ: C'est un devoir de chrétien chrétien, et j'en lirai le sujet d'un prochain sermon.

LE NOTAIRE: Étant né en France, j'éprouve à l'endroit des Français, je dirai plus, je dois même à l'endroit de plusieurs nations d'Europe, des sentiments de vive sympathie. J'estime que nous devons faire preuve vers pauvres pays ravagés par la guerre de l'abondance dans notre consommation.

LE DOCTEUR: Bravo, notaire. Et ce devoir se passe, n'accomplir sans sacrifice. D'ailleurs nous ne pouvons maintenir nos exportations de viande sans diminuer un peu notre propre marché.

MARCHAND LACOUE: La Commission mixte des viandes n'a-t-elle pas déterminé un partage équitable des approvisionnements?

LE DOCTEUR: En effet, monsieur Lacoue, et je suis certain que cette répartition ne fera souffrir personne ici par suite de rationnement. Quand les pays libérés reprendront leur production normale de viande, le Gouvernement discontinuera le rationnement.

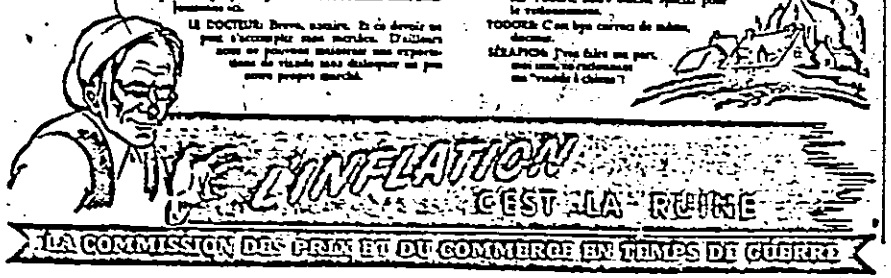
LE NOTAIRE: Ma cousine de Nissers m'écrit que la ration actuelle des viandes en France est inférieure à ce que serait indispensable même sous forme de secours urgents. Dans les pays libérés d'Europe, la ration officielle, quand les consommateurs peuvent l'obtenir, donne moins que la moitié des calories que nous avons ici. Cela dépend de la carte de la viande, de la graisse et des produits laitiers.

LE MARCHAND: En Angleterre, la ration se donne droit qu'à trois onces de jambon ou de bacon, et à environ 21 onces de viande avec les os, et de viandes en conserves. C'est bien moins qu'ici à soi, et moins même qu'il est en Libye durant la guerre européenne. Si les choses ne s'améliorent pas, ils seront peut-être obligés prochainement de diminuer davantage leur ration.

LE DOCTEUR: Aux États-Unis, pays riche et bien nourri, le rationnement de la viande existe depuis longtemps, et la viande y est aujourd'hui incroyablement abondante. Donnons-nous la main pour que le rationnement de la viande soit un succès ici. Je compte particulièrement sur Toderx, notre échevin spécial pour le rationnement.

TODDER: C'est bien correct de même, docteur.

SÉRAPHIN: J'veux faire une part, moi aussi, volontairement ma "viande à chiens"!



Si Séraphin vivait...



"Boulean noir!

FAUT PARTAGER EN FRÈRES."

ALEXIS: Suis-moi, mon Séraphin, qu'on a bien qui critiquent le rationnement du beurre. Pourtant, j'devrions bien savoir que leurs coupons leur garantissent leur part à eux-autres aussi.

SÉRAPHIN: Pour sûr'ment, Alexis, j'me dis mon mot.

ALEXIS: Savais-tu que maintenant la consommation annuelle du beurre au Canada est seulement de 1 livre et 1/2 de moins par personne qu'avant la guerre?

SÉRAPHIN: Tu m'dis pas! Ça fait pas grand' différence.

ALEXIS: C'est vrai qu'il y a bien plus de beurre de produit, mais il y a aussi bien plus de monde qui en mange à leur faim.

SÉRAPHIN: Viande à chiens, c'est surprenant!

ALEXIS: A part de ça qu'on a tous encore part de beurre, pas mes quelques onces, ni des millionnaires.

SÉRAPHIN: Moi, c'qui m'tourmente, Alexis, c'est que le prix a pas monté.

ALEXIS: Toi, j'te connais. T'as bien plus peur à l'inflation que t'as peur de manquer de beurre. C't'un passe que tu passes.

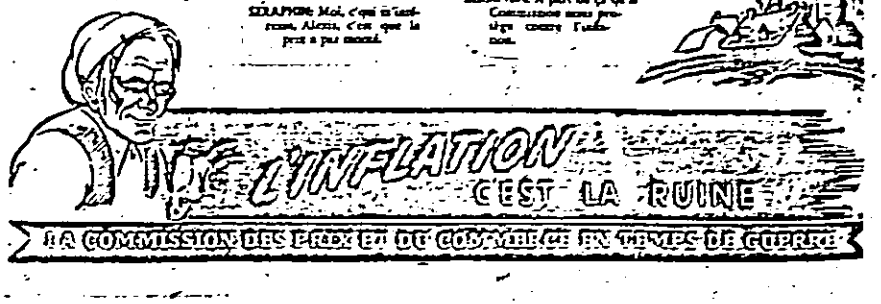
SÉRAPHIN: Des passes, j'en ai pas l'habitude. J'ai rien dit que j'suis bien riche. J'suis pauvre comme Job, viande à chiens.

ALEXIS: Arrête donc de m'bourrer. Pour revenir à notre sujet, j'ai lu dans le journal l'autre soir, que le Canada est pas capable de produire plus de beurre malgré qu'il y a un tas bien plus qu'avant la guerre.

SÉRAPHIN: A part de ça que les guerres européennes pouvaient pas avoir d'aide.

ALEXIS: Moi, j'calcule qu'on devrait nous compter avec la Commission des Prix pour qu'il y ait du beurre pour tout le monde. Ça veut encore que d'manger d'beurre on d'payer les prix d'là.

SÉRAPHIN: A part de ça qu'la Commission nous protège contre l'inflation.



CARICATURE DE JOHN COLLINS

(Le Jour, 12-02-1938, p. 1)

1ère ANNÉE No 22

5 CENTS

12 février 1938

Les tigresses dévorent le lion du Nord



Une suffragette écrit au pamphlétaire: "Nous vous couperons la langue, nous vous crèverons les yeux et nous traînerons dans la boue votre coeur de brute"
D'où ce cauchemar de Valdombre.

AVEC LE SOURIRE

LE JOUR

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 263, rue Ste-Catherine est, Montréal — Tél. PL. 8471-2

Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

CLAUDE-HENRI GRIGNON À L'ÉCOLE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

Tableau récapitulatif des présences de Grignon à l'École

Bilan de la participation active de Grignon à l'École

Liste des textes lus par Grignon à l'École

Deux listes des membres de l'École

Constitution de l'École votée le 15 janvier 1925

Copies de trois procès-verbaux manuscrits signés par Grignon

Copies des procès-verbaux des 19 et 26 février 1925

Lettre de démission du juge Desaulniers (19.03.1926)

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES PRÉSENCES DE GRIGNON A L'ÉCOLE (1920-1926)

1920: 4

24 novembre
8 décembre
15 décembre
29 décembre

1921: 12

5 janvier
31 août
12 septembre
3 octobre
10 octobre
24 octobre
31 octobre
7 novembre
14 novembre
21 novembre
5 décembre
19 décembre

1922: 15

1er janvier
9 janvier
16 janvier
23 janvier
30 janvier
20 février
6 mars
13 mars
24 avril
14 septembre
21 septembre
28 septembre
4 octobre
10 octobre
24 octobre

1923: 1

7 novembre

1924: 1

16 janvier

1925: 9

15 janvier
26 février
5 mars
12 mars
26 mars
16 avril
23 avril
10 octobre
1er décembre

1926: 3

12 janvier
30 mars
28 avril

Remarques:

Total: 45 séances

Présence assidue:

. de novembre 1920 à janvier 1921 (5)
. de août 1921 à octobre 1922 (26)
. de janvier 1925 à avril 1925 (7)

Présence irrégulière:

. Hiver 1921
. Automne 1925
. Hiver 1926

Presque absence:

. 1923
. 1924

BILAN DE LA PARTICIPATION ACTIVE DE GRIGNON AUX RÉUNIONS DE L'ÉCOLE (1920-1926)
(Lectures, propositions, discussions, interventions, etc.)

1920

24 novembre : admission.

8 décembre : Grignon lit un article de critique: "Albert Lozeau, critique innocent".

15 décembre : discussion.

29 décembre : Grignon lit un article de critique: "Berthelot Brunet tel qu'il est".

1921

5 janvier : Grignon lit une pièce de poésie en prose intitulée "Visages".

12 septembre: Grignon est élu vice-président avec G.-A. Dumont. Il avise l'École qu'à la prochaine assemblée, il proposera une motion à l'effet que le secrétaire soit nommé secrétaire perpétuel.

24 octobre : Grignon, vice-président, signe le procès-verbal.

7 novembre : Grignon lit un article qu'il soumet à la critique des membres et qu'il destine à un projet de publication collective: "Consolantes réflexions sur la critique".

14 novembre : Grignon, vice-président, signe le procès-verbal.

21 novembre : Grignon retire son article, "Consolantes réflexions sur la critique", des manuscrits destinés à l'oeuvre collective. (Le samedi 26 novembre, Grignon participe avec plusieurs membres de l'École, à un souper chez Victor Barbeau (651, rue Saint-Hubert). L'invité d'honneur est Olivar Asselin.

5 décembre : Suite aux opinions de Berthelot Brunet sur certains littérateurs canadiens contemporains: violente discussion sur l'effet de la critique dans le public.

1922

1er janvier : Grignon lit un article de critique sur <u>les Alternances</u> d'Alphonse Beauregard.

9 janvier : Grignon, vice-président, signe le procès-verbal.

16 janvier : Victor Barbeau lit sur Grignon un article qui dit en somme qu'un commentaire élogieux de Valdombre est plus dommageable qu'utile à l'oeuvre qu'il loue.

Grignon lit un article de critique fantaisiste dans lequel il réclame le droit d'intercaler dans ses articles des commentaires du type de ceux que faisait Anatole France au sujet de Hérédia (dans la Vie Littéraire, t. III, p. 310): "Ses cravates avaient autant d'éclats que ses sonnets, mais c'était des sonnets surtout que nous étions jaloux".

23 janvier : On discute d'abonnements à des revues et à des journaux. Comme par exemple les Cahiers de Turc de Barbeau ou l'Avenir du Nord dans lequel écrit Grignon et où il signe Claude Bâcle.

20 février : Grignon lit un article de critique: "Faces et Grimaces de la littérature canadienne: Roger Maillet". Violente discussion à propos des absents. Menaces de scission. Grignon propose qu'on écrive aux membres absents depuis longtemps et qu'on leur demande d'expliquer les raisons de leurs absences.

6 mars : Grignon s'oppose à l'admission d'un certain Bernard Laberge, parrainé par Jean-Aubert Loranger.

13 mars : Grignon lit un article sur Fantoches de Henri Letondal.

21 septembre: Grignon fait une entrée remarquée à la Bibliothèque Saint-Sulpice où se réunit l'École pour la première fois. Roger Maillet lit un article des Frères Zemganno (Grignon), "Notre demain littéraire", article destiné au Matin où le critique fait d'amusantes réflexions sur les auteurs canadien.

28 septembre: Grignon lit un texte critique: "Sur le bûcher".

4 octobre : Grignon lit à nouveau: "Sur le bûcher".

10 octobre : Grignon demande qu'on cachète les lettres de convocation. Discussion animée à propos du local de réunion. Grignon agace les autres et surtout Albert Ferland qui traite l'École de "Voyageuse". Il lit deux articles de la série "Mes poèmes d'amour et de haine". Il critique des textes de Beauregard et Boisjoly.

24 octobre : Grignon est attendu: sans lui, la discussion est terne. Ferland discute les conceptions critiques de Grignon. Celui-ci arrive avec Maillet et la séance commence vraiment. Il lit un article sur J.-A. Loranger.

N.B. "Grignon, (...), bien qu'absent matériellement de l'École, est toujours présent..." (Henri Letondal). Grignon sera absent jusqu'à l'automne 1923. Mais son ombre est là et dérange. Brunet en profite pour faire des remarques piquantes sur la vie privée et l'âge des

membres de l'École (14.11.22), imite et pastiche Valdombre (5.12.22). On dénonce la violence des articles signés Les Frères Zemganno en qui on reconnaît Valdombre (23.01.23). Et Boisjoly répond aux Frères Zemganno (30.01.23).

1923

7 novembre : Grignon "tonitrue" un fort long travail: "la Farce monumentale" et une partie d'une critique sur Marcel Dugas. La lecture est suivie d'une brève discussion.

1924

Nil.

1925

15 janvier : Tous les membres ont été convoqués. Importante réunion où l'on discute constitution. Le droit d'exclusion est fortement remis en question.

26 février : L'exclusion de 16 membres dont Grignon, votée le 19 février, est remise en cause. Démission de Brunet, Panneton, Barbeau, Boucher, Francoeur.

12 mars : Grignon lit une "éloquente" étude sur Léon Bloy.

26 mars : Grignon lit une suite à son étude sur Léon Bloy: "le Pamphlétaire".

16 avril : Grignon lit, "le Poète", suite de son étude sur Bloy.

23 avril : Grignon lit la fin de son étude sur Léon Bloy.

N.B.
Les réunions des 10.10.25, 01.12.25 et 12.01.26 auxquelles assiste Grignon sont toutes consacrées à la mise au point du futur recueil, les Soirées de l'École littéraire de Montréal.

1926

30 mars : On discute la lettre de démission de Desaulniers et l'admission de deux jeunes poètes: Robert Choquette et Émile Coderre. Grignon s'oppose violemment à leur entrée. Il critique surtout la façon d'écrire de Coderre.

28 avril : Grignon fait la lecture d'une lettre reçue de France de M. Bollery, le félicitant de son étude sur Léon Bloy, étude parue dans les Soirées....

LISTE DES TEXTES LUS PAR GRIGNON A L'ÉCOLE
(22 textes)

1. (08.12.1920) "Albert Lozeau, critique innocent". Critique littéraire.

2. (29.12.1920) "Berthelot Brunet tel qu'il est". Critique littéraire.

3. (05.01.1921) "Visages". Poème en prose.

4. (07.11.1921) "Consolantes réflexions sur la critique". Critique littéraire.

5. (01.01.1922) Article de critique sur les Alternances d'Alphonse Beauregard.

6. (16.01.1922) Article de critique fantaisiste à la manière d'Anatole France.

7. (20.02.1922) "Faces et Grimaces de la littérature canadienne: Roger Maillet". Critique littéraire.

8. (13.03.1922) Article de critique sur Fantoches de Henri Letondal.

9. (21.09.1922) "Notre demain littéraire". Critique littéraire signée Les Frères Zemganno, lue par Roger Maillet.

10. (28.09.1922)
(04.10.1922) "Sur le bûcher". Critique littéraire.

11.

12. (10.10.1922) Deux articles de la série "Mes poèmes d'amour et de haine". L'un sur Francoeur, l'autre sur les Signes sur le sable d'Émile Coderre. Critique littéraire.

13. (24.10.1922) Article de critique sur Jean-Aubert Loranger.

14.

15. (07.11.1923) Deux textes: "la Farce monumentale" et une étude sur Marcel Dugas. Critique littéraire.

16. (12.03.1925) Article sur Léon Bloy. Critique littéraire.

17. (26.03.1925) "le Pamphlétaire", texte sur Bloy. Critique littéraire.

18. (16.04.1925) "le Poète", texte sur Bloy. Critique littéraire.

19. (23.04.1925) Fin de l'étude sur Bloy. Critique littéraire.

20.
21.
22. (28.04.1926) Lettre d'un lecteur français, M. Bollery, admirant l'étude sur Léon Bloy et deux textes de critique littéraire: "Certitude" et "Livre".

* La plupart des textes lus par Grignon à l'École sont ensuite publiés dans des journaux. Les quatre textes sur Bloy alimenteront l'étude publiée sur le même auteur dans les Soirées....

DEUX LISTES DES MEMBRES DE L'ÉCOLE

A. Liste des membres de l'École littéraire
(Le 9 novembre 1921)

Baker, William A.	58, rue Saint-Jacques
Barbeau, Victor	651, rue Saint-Hubert
Beaulieu, Germain	501, rue Saint-Hubert
Beauregard, Alphonse	210, rue de l'Université
Bonsjoly, Albert	1096, Berri
Brunet, Berthelot	473A, rue Saint-Antoine
Boyer, Alfred	1013, rue Green
Charbonneau, Jean	92, rue Notre-Dame Est
Comte, Gustave	Journal "La Patrie"
Demers, Hector	92, rue Notre-Dame Est
Desaulniers, Gonzalve	Québec
Doucet, Louis-Joseph	518, rue Saint-Urbain
Dreux, Albert	1212, rue Saint-Denis
Dumont, Georges-A.	
Ferland, Albert	262, rue Mentana
Gibeault, Gaston	
GRIGNON, HENRI	1578A, AVENUE DE CHATEAUBRIAND
Laberge, Albert	Journal "La Presse"
Lapointe, Joseph A.	
Larose	
Letondal, Henri	1034, rue Dorchester Ouest
Léveillé, Lionel E.	1249, rue Saint-Denis
Loranger, Jean-Aubert	543, rue Berri
Lorrain, Léon	
Maillet, Roger	87, rue Cherrier
Massicotte, E.-Z.	
Nantais, Isaïe	514, rue Marie Anne Est
Nelligan, Émile	
Paquin, Ubald	239, Saint-Christophe, Québec
Potvin, Damase	
Tremblay, Ernest	La Presse
Tremblay, Jules	Ottawa

B. Membres de l'École littéraire de Montréal[1]

Membres honoraires

Beaugrand, Honoré (1849-1906)
Dantin, Louis (Eugène Seers) (1866-1945)
Fréchette, Louis (1839-1908)
Hanotaux, Gabriel (1853-1944)
Montigny, Gaston de (1870-1914)

Noms-fantômes

Archambault, Joseph
Beaudry, Pierre
(pseud. de Jules Fournier?)
Boucher, Roméo (1895-1966)
Denis, Fernand (1900-)
Gauthier, Dr., Étienne (Paul Hysson)
Gauvreau, C.-A. (1860-1924)
Geoffrion, J.-U.-A.
Germain, Alban
Giron, André
Gingras, Alphonse
Giveau, Gaston
Lanctôt, Philéas
Leclerc, Jules
Leduc, Raoul (Paul Gury)
Legault, Dr. J.-H.
Nantais, Isaïe
Trémaudan, A.-H. de (1874-1931)
Choquette, Robert (?) (1905-)
Coderre, Émile (?) (1892-1970)

Les non-poètes

Barbeau, Victor (1896-)
Bastien, Hermas (1896-)
Beaulieu, Germain (1870-1944)
Bédard, Pierre
Béliveau, L.-J.
Boisjoly, Albert
Boisonnault, F.-G.
Brunet, Berthelot (1901-1948)
Conte, Gustave
Desjardins, Henry (1874-1907)
Deslôges, Alfred (1901-)
Dumont, Georges-A.
Fauteux, Aegédius (1876-1941)
Françoeur, Louis (1895-1941)
GRIGNON, CLAUDE-HENRI (1894-1976)
Laberge, Albert (1871-1960)
Lanctôt, Denis
Lapointe, J.-A.
Larose, Wilfrid
Letondal, Henri (1901-1955)
Martigny, Paul de
Massicotte, E.-Zothique (1867-1947)
Maillet, Roger (1896-1960)
Montigny, Paul-Charles-Louvigny de
(1876-1955)
Panneton, Philippe (Ringuet)
(1895-1960)
Paquin, Ubald (1894-1962)
Picard, Firmin
Poitras, J.-W.
Potvin, Damase (1882-1964)
Tremblay, Ernest (1852-1904)

Poètes publiés

Baker, W.-A. (1870-1950)
Beauregard, Alphonse (1885-1924)
Bussières, Arthur de (1877-1913)
Charbonneau, Jean (1875-1960)
Demers, Hector (1878-1921)
Denault, Amédée (1870-)
Desaulniers, Gonzalve (1863-1934)
Doucet, Louis-Joseph (1874-1959)
Dreux, Albert (Maillé) (1886-1949)
Ferland, Albert (1872-1943)
Gill, Charles (1871-1918)
Léveillé, Lionel (1875-1955)
Loranger, Jean-Aubert (1896-1942)
Lozeau, Albert (1878-1924)
Nelligan, Émile (1879-1941)
Nolin, Jean (1898-)
Pelletier, Antonio (1877-1917)
Rainier, Lucien (Melançon Joseph)
(1877-1956)
Tremblay, Jules (1879-1927)

---

1 Cette liste fut établie par Paul Wyczynski à partir de divers écrits sur l'École littéraire.

COPIES DE TROIS PROCÈS-VERBAUX MANUSCRITS

SIGNÉS DE LA MAIN DE GRIGNON ALORS VICE-PRÉSIDENT

- Le 24 octobre 1921
- Le 14 novembre 1921
- Le 9 janvier 1922

Séance de lundi le 24 Oct. 1921, au même endroit que la semaine précédente.

Présents : MM. Letondal, Maillet, Barbeau, Fortland, Léveillé, Dreux, Bourgoly, Gagnon et Beauregard

M. Barbeau lit une conférence faite au Kiwanis il y a quelque temps ; aussi un article sur le théâtre à Montréal, qui paraîtra dans le "Canada" du 1er Nov.

M. Letondal lit un croquis intitulé "Le Violoneux"

M. Léveillé lit une pièce intitulée "Petit Berger". Cette pièce est acceptée pour notre collection.

Le temps est fort mauvais à présenter à la prochaine réunion désigne MM. Barbeau, Bourgoly et Letondal.

M. Jean Pelletier est reçu membre de cercle

Hon. Henri Bourassa
Vice-Président

Alphonse Beauregard
secrétaire.

Séance du lundi le 14 Nov. 1921, chez M. Arcand, 518 rue St. Urbain :

Présents : M.M. Brunet, Ireland, Beaulieu, Barbeau, Letondal, Léveillé, Arcand, Bonfoly et Beauregard.

Lectures : Le serpent vert. Vers libres, par M. Brunet.

Une page de la pièce "Francois Villon", par M. Bonfoly.

Rodolphe Hémon, vice-président.

Stéphane Beauregard
Secrétaire.

Séance du 9 Janvier 1917, 518 rue St. Urbain

Présents: MM. Lorange, Brunet, Doucet, Farland, Nantais, Brisebois, Dugas, Letondal, Léveillé, Jeux et Beauregard.

Lecture: "Les Feuilles au vent" poème par Doucet.

"Mélancolie rustique" - poème par Berthelot Brunet.

M. Beauregard fait une critique de l'article de M. Bureau intitulé "Un mot poétique"

Charles-Henri Lorange
Vice-Président

Alfred Beauregard
Secrétaire



COPIES DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DES

. 19 février 1925: Quinze membres sont exclus de l'École, parmi lesquels Grignon.

. 26 février 1925: Les exclusions votées le 19 sont remises en cause. Panneton, Francoeur, Boucher, Barbeau et Brunet démissionnent.

Séance du 19 Février 1925, au Numéro 38 est de la rue Notre-Dame.

Présents: M.M. Beaulieu, Boucher, Dumont, Francoeur, Loranger, et Panneton.

On demande l'exclusion de M.M. Dreux, Grignon, Maillet, Mantois, Paquin, Poyer, Comte, Pouet, Guilbault, Laroso, Lorrain, Marsesto, Quinet, Tremblay, Nolin, Chauvin, et aussi que soient nommés membres honoraires, M.M. Charbonneau, Desaulniers, Potvin, et Jules Tremblay.

On distribue les rubriques de la revue. On demande également à M. Francoeur de s'informer des intentions de M. Loranger. La proposition au sujet de l'exclusion des membres plus haut mentionnés fut faite par M. Brunet secondé par tous les membres présents, moins M. Loranger. La deuxième proposition fut faite par M. Beaulieu et secondé par M. Francoeur.

Et du fait de la présence de M. Loranger, la proposition tomba, Ipso Facto.

Germain Beaulieu,
Président.
Berthelot Brunet,
Secrétaire.

— Séance du 26 Février, 1925 au Numéro 38 de la Rue Notre-Dame Est.

Présents: M.M.G. Beaulieu, Panneton, Boucher, Brunet, Maillé, Loranger, Larointe, Maillet, Dumont, Léveillé, et Grignon.

Lecture du procès-verbal de la dernière séance, à l'effet d'exclure un certain nombre de membre de l'Ecole Littéraire comme indignes et insistant pour que le rapport en fasse mention.

Le procès-verbal complété en ce sens par le Secrétaire est adopté quant au fond, mais non quant à la forme.

Une vive discussion s'engage sur la motion d'expulsion présentée par M. Brunet laquelle sur proposition de M. Roger Maillet, et par le vote de la majorité des membres présents est déclarée sans ordre. M.M. Panneton, Francoeur, Boucher, Barbeau, et Berthelot Brunet qui s'étaient placés de tous leur poids dans l'autre plateau de la balance annoncent qu'ils refusent de rester plus longtemps en compagnie de tant de têtes mortes et qu'ils donnent leur démission.

Germain Beaulieu,
Président.
Albert Maillé
Secrétaire.

CONSTITUTION DE L'ÉCOLE VOTÉE LE 15 JANVIER 1925

1.-L'ECOLE LITTERAIRE a pour objet le culte des lettres au Canada.
2.-Tous les ouvriers des lettres,écrivains et publicistes,sont éligibles à l'ECOLE.
3.-Pour faire partie de l'ECOLE,tout candidat doit a)en faire la demande par écrit au secrétaire;b)y mentionner ses titres;c)déposer au secrétariat une oeuvre littéraire.
4.-Le secrétaire est tenu d'aviser des candidatures huit jours à l'avance
5.-L'élection des candidats se fait à bulletin secret.
6.-Elle se fait de plus à la majorité des membres présents.
7.-Le nombre des membres de l'ECOLE est fixé à trente.
8.-Toute démission doit être offerte par écrit.
9.-Par le vote des trois quarts des membres présents,l'ECOLE a le droit d'exiger la démission de tout membre trouvé indigne;mais l'exclusion ne pourra être prononcée que lorsque le secrétaire aura prévenu tous les membres de la décision à prendre.
10.-Tout envoi d'un travail peut tenir lieu de présence.

S E A N C E S

1.-L'ECOLE LITTERAIRE se réunit une fois par semaine,au jour fixé par la majorité des membres présents.
2.-L'ECOLE tient une assemblée annuelle le deuxième jour de janvier.
3.-Ordre du jour:a)Lecture,discussion et adoption du procès-verbal;b)dépouillement du courrier;c)élection des candidats;d)lecture des travaux et discussions.
4.-Aucun règlement ne peut être adopté à moins qu'avis en ait été donné à la séance précédente.
5.-Les amendements à la constitution doivent être présentés par écrit et discutés à l'assemblée annuelle qui ne peut les adopter que par un vote des trois quarts des membres présents.
6.-Le conseil se compose de:a)président;b)vice-président;c)secrétaire;d)trésorier;e)archiviste et bibliothécaire.
7.-L'élection des officiers se fait à l'assemblée plénière,la deuxième semaine de janvier.
8.-Le terme d'office est d'un an.
~~10.-Le terme~~
9.-L'élection des officiers se fait au vote secret,sans mise en candidature préalable,à la majorité des membres plus un.
10.-Le secrétaire présente à l'assemblée plénière le rapport annuel des travaux de l'année.
11.-Le président ne vote qu'en cas de partage égal des voix.
12.-Le quorum des assemblées hebdomadaires est fixé à sept;celui des assemblées plénières à vingt.
13.-Une rétribution de cinquante dollars dollars est accordée chaque année au secrétaire.

Adoptée votée, le 15 janvier 1925,
Berthelot Brunet,
le secrétaire

Université d'Ottawa
Bibliothèque des Archives canadiennes-françaises
Fonds Arc.

LETTRE DE DÉMISSION DU JUGE DESAULNIERS (19.03.1926)

Copie de la lettre de M.Gonsalve Désaulniers donnant et motivant sa démission comme membre de l'Ecole Littéraire.

19 mars 1926

Monsieur Germain Beaulieu
Président de l'Ecole Littéraire de Montréal.

Mon cher Président,

L'Ecole Littéraire a fait paraître un second volume auquel je n'ai pas collaboré et combien je m'en félicite! Il y a dans cette oeuvre collective de belles pages qui sont,comme le dit la préface,une expression aussi fidèle que possible,de la vie intime de l'Ecole,un assemblage plus ou moins arbitraire des proces et vers lus au cours de ses réunions de chaque semaine" Et c'est justement ces mots qui sont terribles! Ils marquent bien que chaque phrase ou chaque vers de ce livre a fait l'objet de leur examen.

C'est donc alors que l'Ecole,formée pourtant d'esprits pour la plupart si délicats,approuve Valdombre quand il écrit sur Anatole France:"Il faut le nommer encore une fois,sa charogne fumant encore."

Que pareil mot tombe des lèvres d'un palefrenier,cela n'étonne guère. L'atmosphère des écuries est perverse. Mais qu'il se soit glissé sous la plume d'un écrivain,qui par ailleurs ne manque pas de talent,et à l'endroit de la chair encore chaude de celui dont l'art est fait de toutes les nuances du ciel de l'Attique,voilà qui est inimaginable!

Vous n'avez donc pas songé que l'auteur du "Lys Rouge", du "Jardin d'Epicure" et de "Carinquebille" a fait jaillir du verbe français des sources pures et rafraîchissantes,qu'il est sans conteste le plus grand écrivain depuis Voltaire et Bossuet.

Que sonpyrrhonisme rebute certaines âmes incapables,sous la finesse du tissu de palper la solidité du fil,rien que de très naturel,mais devriez-vous permettre que l'on exposât son visage,souriant jusque dans la mort,aux éructations d'un disciple de Bloy!

Passe le Ciel que votre livre n'aille pas en France,la honte rejaillirait sur vous tous et sur nous tous.

Quant à moi,je suis résolu à rompre les derniers liens qui me rattachaient encore à un cénacle que j'ai aimé.

Dans les jardins d'Académes,le miel de l'Eyrette donnait aux mots une saveur que je ne retrouve plus dans les propos scatologiques qui ont cours désormais à l'Ecole littéraire.

Veuillez,en conséquence,mon cher Président,accepter ma démission et croire à ma haute considération.

Gonsalve Désaulniers

(Une copie de cette lettre a été adressée à tous les membres de l'Ecole par son Président qui convoque une séance spéciale pour prendre en considération la démission de M.le juge Désaulniers,et débattre plusieurs autres questions vitales.

A.F.
Germain Beaulieu,Prés.

1926

A la réunion du 30 mars/chez Germain Beaulieu,30 rue Christophe-Colomb,sept membres étaient présents. Il fut décidé d'envoyer à M.Désaulniers un simple accusé de réception de sa lettre.